

GOVERNMENT OF INDIA

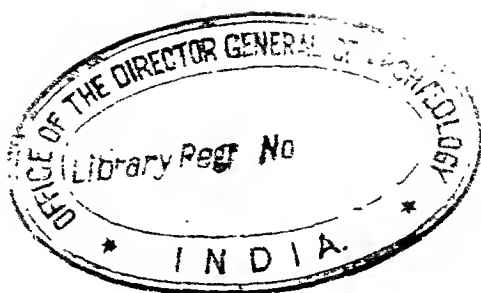
DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY.

**CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY**

CALL NO. 205/R.H.R.
25769

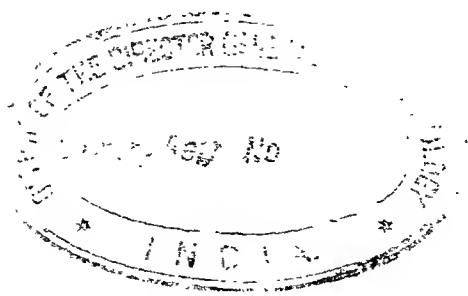
D.G.A. 79.

229.5.17



REVUE
DE
L'HISTOIRE DES RELIGIONS

TOME ONZIÈME



ANNALES DU MUSÉE GUIMET

REVUE

DE

L'HISTOIRE DES RELIGIONS

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

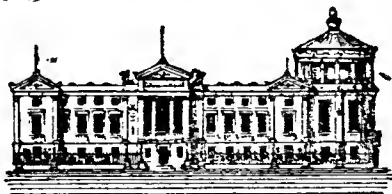
M. JEAN RÉVILLE

AVEC LE CONCOURS DE

MM. A. BARTH, membre de la Société Asiatique; A. BOUCHÉ-LECLERCQ, professeur à la Faculté des lettres de Paris; P. DECHARME, doyen de la Faculté des lettres de Nancy; J.-A. HILD, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers; G. MASPERO, de l'Institut, directeur général des musées d'Egypte; E. RENAN, de l'Institut, professeur au Collège de France; A. RÉVILLE, professeur au Collège de France; E. STROEHLIN, professeur à l'Université de Genève; C.-P. TIELE, professeur à l'Université de Leyde, etc.

SIXIÈME ANNÉE

25763 TOME ONZIÈME

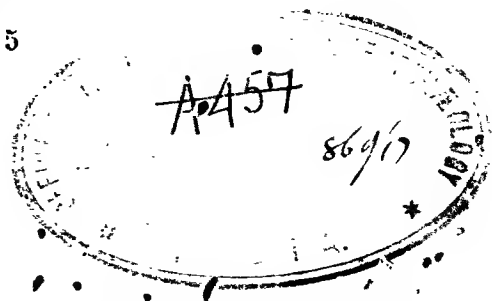


PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1885



205
R.H.R

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No. 25769

Date..... 18.2.57

Call No. 2057 R. H. S.

LES RELIGIONS EN GRANDE-BRETAGNE¹

I

LES RELIGIONS EN ANGLETERRE²

§ 1. *L'Église Établie ou Épiscopale.*

« Église Anglicane » (*Church of England*) est le nom le plus habituellement donné à l'Église officielle d'Angleterre, autrement dite Église Épiscopale. Cette Église n'a d'autorité officielle qu'en Angleterre et dans le pays de Galles. L'Écosse a, elle aussi, sa religion d'État, mais c'est une autre Église, l'Église Presbytérienne.

L'origine de cette Église est bien connue. Les écrits et la prédication du célèbre Wycliff avaient en Angleterre préparé le terrain à la prédication de la Réforme ; mais au mouvement des esprits vinrent se joindre des motifs d'ordre profane. La volonté du souverain et la complaisance d'un

¹) Le fonds de cet article est une leçon d'un cours de géographie et d'ethnographie professé à l'École des Sciences Politiques. Ce fait indique le point de vue auquel on s'est placé ici.

²) Le lecteur est prié de remarquer que dans ce premier chapitre il n'est question que de l'Angleterre proprement dite, non de la Grande-Bretagne, encore moins du Royaume-Uni. Il sera question de l'Écosse dans le second chapitre. L'Irlande reste en dehors de cette étude. — Le pays de Galles, quoique n'étant pas visé dans cet article, est néanmoins compris dans ses chiffres statistiques, parce que l'Angleterre et le pays de Galles (*England and Wales*) forment une unité politique et administrative dans le sein du Royaume-Uni, et par suite sont groupés à part de l'Écosse et de l'Irlande dans les documents officiels.

épiscopat peu scrupuleux détachèrent en un moment l'Angleterre du monde catholique. Le roi Henri VIII, ce Barbe-Bleue couronné (il fit couper la tête à deux de ses femmes, sur six), voulait épouser Anne Boleyn, et pour cela se démarier d'avec sa femme, Catherine d'Aragon. Le pape Clément VII refusant d'annuler le mariage, le roi passa outre et fut excommunié. Le Parlement anglais alors, plus par servilité que par amour des idées nouvelles, déclara l'Angleterre séparée de l'Église Romaine et reconnut le roi comme chef de l'Église (1532-1534). La couronne y gagna immédiatement les biens immenses des cloîtres. Après le court règne d'Édouard VI, fils et successeur d'Henri VIII, la couronne passa à sa sœur Marie, fille d'Henri VIII et de Catherine d'Aragon, qui, élevée dans le catholicisme, tâcha de ramener l'Angleterre à l'obéissance au Pape. Les persécutions faites par son ordre lui valurent le nom de Marie la Sanglante. Mais son règne fut également court et avec Élisabeth qui lui succéda, — Élisabeth était fille d'Henri VIII et d'Anne Boleyn, — le protestantisme fut solidement établi en Angleterre dans la forme d'Église officielle qu'il a gardée jusqu'à nos jours, malgré les efforts des derniers Stuarts qui étaient catholiques. C'est sous Élisabeth qu'a été promulguée par le parlement, en 1571, la Confession ou Profession de foi en 39 articles, qui est le *credo* obligatoire de l'Église d'Angleterre.

Sous le règne d'Élisabeth, un ambassadeur italien écrivait avec étonnement dans son pays : « J'ai vu danser le pouvoir suprême de l'Église d'Angleterre ». Le chef suprême de l'Église est, en effet, le souverain : sa suprématie (*supremacy*) est solennellement reconnue dans les ordinations. « La reine Victoria est donc papesse, plus encore que souveraine. C'est en matière ecclésiastique que sa prérogative est restée la plus entière. Elle peut créer par décret de nouveaux sièges épiscopaux, à la condition qu'il existe à cet effet les ressources nécessaires ; elle nomme directement les évêques et archevêques, parfois sans consulter le cabinet ; ce fut notamment le cas pour feu M. Tait, qu'elle désigna au siège de Canterbury, »

sous le premier ministère Disraeli, avant même que le président du conseil eût présenté son candidat¹. »

L'Église Anglicane est administrée à peu près comme l'Église Catholique. L'Angleterre se partage entre trente-trois évêchés² ressortissant à deux archevêchés, celui de Canterbury et celui d'York, qui forment ainsi deux grandes provinces ecclésiastiques. L'archevêque de Canterbury, primat d'Angleterre, est le premier pair du royaume et prend rang immédiatement après la famille royale. Les deux archevêques et vingt-quatre évêques de l'Église d'Angleterre siègent à la Chambre des Lords³.

Le revenu annuel de l'Église d'Angleterre est évalué entre 5,000,000 L. (125 millions de francs) et 8,000,000 L. (200 millions de francs)⁴. Son personnel était, en 1881, de 21,666 ecclésiastiques⁵. En 1882, le nombre d'églises et de chapelles de l'Église Établie, autorisées à célébrer des mariages, était de 14,573. A chaque cure est attachée un *bénéfice*, c'est-à-dire un revenu formé toujours par la dîme, impôt légal et obligatoire que tout le monde paie (même sans faire partie de l'Église) et souvent par des terres ou des fondations attachées à la cure.

Par contre, les ecclésiastiques de l'Église Établie ne peuvent être ni électeurs ni éligibles au Parlement. La même incapacité électorale s'étend aux ministres de l'Église Presby-

¹) Ph. Daryl, *La vie publique en Angleterre*. — Le souverain tient ce droit de la 4^e section du statut 25 d'Henri VIII, ch. xx. — Cf. *The Statesman's Year-Book for 1884*, p. 213.

²) Les quatre évêchés du Pays de Galles sont compris dans ce chiffre ; ils dépendent de Canterbury. — Deux nouveaux évêchés sont sur le point d'être créés.

³) Neuf évêques, dont les sièges épiscopaux ne sont pas de fondation ancienne, ne font pas partie du Parlement, non plus que l'évêque de l'île de Man (par suite de l'organisation politique de cette île, distincte de celle du Royaume-Uni proprement dit).

⁴) Le premier chiffre est celui que donne le *Statesman's Year Book*, éd. de 1884, p. 214 ; le second est celui du *Whitaker's Almanack for 1885*, p. 188.

⁵) D'après l'almanach de Whitaker de 1885, ce nombre est aujourd'hui d'environ 23,000.

térienne Établie (en Écosse) et aux prêtres de l'Église Catholique. Nous ne croyons pas que cette incapacité atteigne les ministres des cultes non-conformistes que l'État ignore.

Les *bénéfices* sont au nombre d'environ 13,500; sur ce nombre, et par suite d'anciens usages féodaux transmis par héritage, 8,500 appartiennent à des particuliers; en d'autres termes, ce sont des particuliers, le plus souvent des nobles, qui ont le droit de présenter un ecclésiastique pour occuper la cure, et comme (sauf le cas d'indignité patente) leur candidat est agréé par l'autorité ecclésiastique, ce sont des particuliers qui nomment les titulaires de 8,500 cures; ce privilège donne lieu naturellement à des cas de favoritisme et de népotisme. Le *patronage* des autres bénéfices (c'est-à-dire le droit de présentation) appartient à la Reine, aux évêques, au lord chancelier et aux Universités d'Oxford et de Cambridge.

L'Église Épiscopale d'Angleterre se retrouve dans ses colonies; elle y forme 77 évêchés, avec environ 3,403 ecclésiastiques. Le premier siège épiscopal qui ait été fondé dans les colonies est celui de la Nouvelle-Écosse (notre ancienne Acadie) en 1787. Le siège de Calcutta a été fondé en 1813, et celui de Sidney (le premier de l'Australie) en 1836.

L'Église d'Angleterre a été, dans ce dernier demi-siècle, le théâtre de grandes controverses qui l'ont menée à des divisions intérieures assez profondes, et qui ont poussé quelques-uns de ses membres au catholicisme, quelques autres aux sectes protestantes dissidentes ou non-conformistes. L'Église d'Angleterre compte aujourd'hui dans son sein deux partis divergents, le parti de la Haute-Église (*High-Church*) et celui de la Basse-Église (*Low-Church*) ou Évangélique (*Evangelical*), comme il s'appelle lui-même.

Le premier s'attache à ce qui dans l'Église Anglicane représente la tradition du catholicisme. Ses adhérents extrêmes vont plus loin et essayent de faire revivre les anciennes cérémonies, et d'imiter le rituel catholique, cierges, autels parés de fleurs, surplis brodés, genuflexions multipliées et jusqu'à

la confession auriculaire. Les membres de cette extrême droite de la Haute-Église reçoivent, le plus souvent, le nom de *ritualistes*¹.

Le parti de la Basse-Église représente, au contraire, dans l'Église d'Angleterre, le principe protestant poussé à l'extrême, autant du moins qu'il est possible sans sortir des 39 articles. Il regarde l'Épiscopat plutôt comme un expédient que comme un moyen nécessaire dans le gouvernement de l'Église. Il croit peu à l'efficacité des sacrements, tient fermement à la justification par la foi, tandis que les partisans de la Haute-Église insistent sur l'autorité de l'Église et des ministres ecclésiastiques, sur l'efficacité des sacrements et sur la nécessité de la succession apostolique dans l'acte de conférer les ordres. Le parti de la Basse-Église forme comme la transition avec les sectes non-conformistes, et comme elles il unit un esprit assez étroit à une grande ardeur de polémique et de propagande religieuse.

Entre ces deux grands partis, se trouve une zone intermédiaire qu'on nomme l'Église Large (*broad Church*) qui représente une opinion intermédiaire et un esprit plus indépendant dans les recherches théologiques, voire même une tendance au simple Déisme. Le représentant le plus illustre de ce groupe était le dernier doyen de Westminster, le D^r Stanley, qui n'a pas craint d'accorder la sépulture dans son église historique aux restes du grand naturaliste Darwin.

Les controverses théologiques sont fréquentes dans l'Église d'Angleterre ; elles le sont d'autant plus que chez un peuple nourri dès l'enfance de la Bible et où la foi est fréquente et profonde, les laïques y prennent souvent part. Mais ces con-

¹) On les nommait autrefois *Puseyites*, du nom du D^r Pusey qui, en 1833, souleva, en même temps que son ami le D^r Newman, ce qu'on a appelé la controverse des *Tracts* ou traités qu'ils publièrent alors pour demander que l'Église d'Angleterre fit revivre des pratiques de l'ancienne Église catholique, en tant qu'elles n'étaient pas contradictoires avec la doctrine des 39 articles. Le D^r Newman, conséquent avec lui-même, a passé depuis au catholicisme et est aujourd'hui évêque et cardinal. Le D^r Pusey, premier chef du mouvement, n'a pas été si loin, et il n'est pas sorti de l'Église Établie.

traverses y sont d'autant plus compliquées qu'elles ne relèvent pas d'une autorité suprême (comme dans l'Église Catholique), qu'elles ne relèvent pas d'un concile, mais de l'autorité civile, représentée par une cour de justice qui décide si l'opinion dénoncée à sa barre est contraire ou conforme aux 39 articles.

En d'autres termes, le tribunal juge non pas de la doctrine, mais de la position légale de l'inculpé, à savoir si, ayant émis telle opinion, il a droit de continuer à faire partie de l'Église Établie, et, s'il est ecclésiastique, d'en remplir les fonctions¹.

§ 2. *Les Sectes protestantes dissidentes.*

Les autres confessions protestantes sont connues sous le nom générique de dissidents (*dissenters*) ou non-conformistes².

¹) Voici un exemple d'un de ces procès. A Clifton, près Bristol, un M. Jenkins, discutant théologie avec son recteur, avait émis des doutes sur l'existence personnelle de Satan.

« En conséquence, il invita ledit paroissien hérétique à ne plus se présenter à la table sainte jusqu'à rétractation de ses erreurs. M. Jenkins ne tint pas compte de l'avertissement et se présenta le dimanche suivant avec les autres fidèles pour recevoir la communion. Mais le ministre lui fit l'affront public de la lui refuser. D'après les règlements du code ecclésiastique anglais, un pasteur ne peut refuser la cène à un paroissien que quand il a été publiquement reconnu que celui-ci mène une mauvaise conduite, ou qu'il déprave ouvertement le *Prayer Book*. « Dépraver le *Prayer Book* » voilà une expression assez difficile à définir ; ne pas croire à l'existence personnelle du diable est-ce dépraver le livre de prières ? Oui, disait le pasteur Cook ; non, répondait M. Jenkins.

« L'affaire a suivi la filière que je vous décrivais tout à l'heure : du vicaire, M. Jenkins en a appelé à l'évêque de son diocèse, et de l'évêque, qui tenait avec le vicaire, au Doyen des Arches, qui encore une fois déclara légitime l'acte d'autorité du ministre anglican. Mais, une fois encore, et cela hier après midi, le conseil privé a renversé les positions, en condamnant le révérend Cook à administrer la cène au paroissien Jenkins dès qu'il la réclamera, et qui pis est (ceci sera le plus dur de la pénitence), à payer tous les frais des deux appels. »

Lettre de Londres du *Temps* du 21^e février 1870.

²) Aujourd'hui le langage ne fait plus de distinction entre *dissenters* et *non-conformists* ; mais le terme de *dissenters* désignait originairement les sectes autres que les Méthodistes et dans les publications du siècle dernier il n'est pas rare de rencontrer l'expression *Dissenters and Methodists*. « Dissidents et Méthodistes. » Et comme les Indépendants étaient le groupe le plus nombreux du *Dissent*, souvent on leur appliquait le nom de *Dissenters*, au sens étroit.

Elles sont comme la continuation et le développement de l'esprit inquiet du protestantisme sur un chemin où l'Église Anglicane s'est arrêtée dès son premier pas. Leur nombre et leur variété attestent la vivacité du sentiment religieux en Angleterre, sentiment qui en est encore à sa période créatrice et agissante. Le peuple anglais, en effet, naît et grandit en quelque sorte dans une atmosphère chargée de religion, et la Bible constitue la base de son éducation ; elle est pour ainsi dire le moule dans lequel se développe son esprit. Aucune excentricité ne l'étonne ni ne le choque quand elle se présente à lui sous une forme religieuse, et il suffit de se dire Messie pour trouver des adhérents. Cet état d'esprit nous explique la génération spontanée et le succès relatif de sectes qui nous paraissent le moins correspondre à une idée religieuse.

Les *dissenters* étaient encore très peu nombreux à la fin du xvii^e siècle ; en 1689, d'après un document contemporain, ils n'auraient été que 110,000 en Angleterre et en Galles. Ce chiffre est sans doute inférieur à la réalité ¹. Ils étaient exclus des Universités ; ils ne pouvaient faire partie d'un corps élu ni occuper un emploi public qu'en recevant la communion selon le rite anglican. (*Corporation Act* de 1661 et *Test Act* de 1673). Ces incapacités à part, leur culte était toléré, et certains Acts spéciaux firent aux Quakers des concessions qui leur permettaient de concilier la vie sociale avec les exigences souvent étranges de leur conscience religieuse. Le *Dissent* était surtout recruté dans la classe commerçante, et il devait à cela une certaine importance sociale ; il compta dans son sein des écrivains distingués, par exemple Defoe, connu chez nous comme l'auteur d'un roman célèbre. Willian Penn qui donna son nom à la Pensylvanie, était un quaker.

Le mouvement religieux du siècle dernier ajouta aux sectes qui existaient déjà la plus importante de toutes par le nombre, l'activité et l'influence, celle des Méthodistes, qui s'est rapidement propagée dans le monde anglais des deux hémis-

¹) Lecky, *History of England in the xviiith Century*, I, 202.

phères et qui est une véritable puissance aux Etats-Unis. Par un effet de réaction et, pourrait-on dire, de concurrence, ce mouvement a aussi exercé une profonde influence sur l'esprit anglais et sur l'Eglise Établie elle-même, devenue plus sévère et d'une foi plus agissante ¹. C'était une réaction contre l'esprit d'indifférence ou de philosophie qui diminuait le domaine de la religion et du surnaturel et qui se répandait presque parmi les ministres de l'Eglise Établie. Ce fut un reveil religieux (*religious Revival*), qui prit son origine parmi les classes moyennes, où la foi se conservait plus vive que dans les hautes classes. La sévérité obligatoire du dimanche date surtout de ce moment.

Le nom de Méthodiste était à l'origine un sobriquet donné à un groupe de jeunes gens pieux, étudiants d'Oxford, qui entre 1729 et 1735, avaient des réunions et des exercices de piété sous la direction de l'un d'entre eux qui était John Wesley, le réformateur du lendemain ². Ces humbles commencements rappellent ceux de la Société de Jésus, si différente du reste par ses doctrines. La jeunesse et la foi réunies fondent de grandes choses.

Les premières chapelles méthodistes furent ouvertes en 1739, non pas pour remplacer les temples de l'Eglise Établie, mais comme lieux auxiliaires de réunion religieuse et comme conventicules piétistes. Les plus ardents se mirent à prêcher en plein air, dans les champs, par les rues et par les chemins, comme des missionnaires volontaires ³. C'était le ciel et l'enfer, la mort et le jugement dernier qui faisaient le fond de ces discours. En 1741, pour parer à l'hostilité que leur manifestait le clergé de l'Eglise Établie, ils établirent des prédicateurs

¹) Sur ce mouvement, voir le chapitre intitulé *the religious Revival* dans l'ouvrage déjà cité de Lecky, t. II, p. 521 et suiv.

²) Voir Lecky, t. II, p. 549.

³) Le plus ardent et le plus éloquent de ces prédicateurs était Whitefield et il eut été un grand acteur, s'il avait suivi le penchant de sa jeunesse qui le portait au théâtre. Garrick (le grand comédien) disait de lui, non sans quelque envie peut-être, qu'il pouvait faire fondre son auditoire en larmes, rien que par sa façon de prononcer le mot de Mésopotamie. Lecky, t. II, p. 568.

laïques et c'est par là que leur groupe commença à avoir une existence indépendante. L'ardeur, l'enthousiasme, les visions et les miracles des premiers siècles de l'Eglise se retrouvaient dans cette propagande. Ce mouvement d'opinion ne fut pas sans pénétrer à la longue l'Eglise Établie et sans y introduire une piété plus ardente et plus agissante, ce qu'on appela l'esprit *évangélique*.

Les Méthodistes n'étaient donc à l'origine qu'un groupe de piétistes qui s'était développé dans les limites de l'Eglise Anglicane et son fondateur, John Wesley, déclara jusqu'à sa mort ne pas vouloir en sortir ; mais les événements ont une logique plus forte que la volonté des hommes. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, les Méthodistes se séparèrent insensiblement de l'Eglise Établie et commencèrent à avoir leurs propres ministres ; puis de nouvelles tendances se firent jour dans le sein de la secte elle-même, qui se scinda en deux. C'est en 1775 que des différences de doctrine sur la question de la Grâce amenèrent la scission des Méthodistes en deux grandes sectes, Calvinistes et Wesleyens. Plus tard, les Méthodistes Wesleyens se divisèrent encore et aujourd'hui ils forment cinq sectes.

Le trait le plus frappant de l'organisation des Méthodistes se trouve dans des prédicateurs ambulants qui vont prêcher de chapelle en chapelle. Outre les prédicateurs de profession, ils ont aussi des prédicateurs laïques ; ce sont des membres de la congrégation qui, tout en exerçant un métier séculier, prêchent quand ils sentent l'inspiration descendre sur eux.

Les *Indépendants* ou *Congrégationalistes* rejettent à la fois l'organisation épiscopale et l'organisation presbytérienne ; la principale originalité de cette secte est dans leur organisation ; elle fait sa première apparition sous la reine Elisabeth, mais son développement date du XVII^e siècle. « Leur *indépendance* consiste surtout en ce qu'ils ne reconnaissent d'autre autorité (*call*) pour l'exercice du ministère évangélique que l'invitation d'une congrégation isolée. Pour prêcher et administrer les sacrements, ils ne requièrent ni une ordination

comme les Épiscolaux, ni une licence comme les Presbytériens quoique les desservants du temple voisin viennent d'habitude consacrer le nouvel élu par l'imposition des mains. »

« Les *Baptistes* diffèrent des autres confessions protestantes en deux points principaux ; d'abord, dans le baptême qu'ils administrent aux adultes seulement, parce qu'il exige, selon eux, une profession de foi préalable que personne ne peut déléguer à un parrain ; ensuite dans le mode du baptême, pour lequel ils requièrent une immersion complète. Tous les *Baptistes* sont d'accord sur ces deux points ; mais sont divisés sur d'autres dogmes, et ils forment cinq sectes distinctes. » (Karcher).

La société des *Amis*, comme ils s'appellent eux-mêmes, est plus connue sous leur sobriquet de *Quakers* (litt. « trembleurs » de l'excitation qu'ils manifestent dans leurs exercices religieux). C'est une secte qui, au point de vue numérique, est plus tôt en décroissance, et elle cherche plus à se maintenir par l'union de ses anciens membres, qu'à s'augmenter par le prosélytisme. Elle est connue par ses singularités d'habillement et de langage (le tutoiement). Mais cette excentricité de manières qui, du reste, commence à s'atténuer dans leurs relations avec les profanes, ne les empêche pas de s'entendre au maniement des affaires mondaines. Ils n'ont point de ministres attitrés, et dans leurs réunions chacun prêche quand il se sent animé de l'Esprit-Saint. Le célèbre homme d'état M. John Bright est *quaker*.

Aller au-delà dans l'énumération des sectes anglaises serait intéressant au point de vue psychologique, mais sans importance au point de vue politique et social. On trouverait des sociétés qui malgré leur étiquette chrétienne, sont moins des sociétés religieuses que des réunions d'excentriques. On se rappelle involontairement un mot de notre vieux chroniqueur Froissart : « Ces Anglais s'amusaient tristement selon la mode de leur pays. » Faut-il, par exemple, donner le nom de sectes chrétiennes aux disciples du visionnaire suédois, Swedenborg, qui prennent le titre d'*Eglise de la Nouvelle Jé-*

rusalem ? aux *Sandemaniens* ou *Glassites* qui, pour renouveler les agapes et les mœurs des premiers chrétiens, se lavent mutuellement les pieds dans leurs réunions hebdomadaires (Karcher) ? A cette société qui porte le nom de « gens singuliers » (*Peculiar People*) et dont un membre a eu plusieurs fois affaire aux tribunaux sous l'inculpation d'homicide, parce qu'il laissait mourir ses enfants malades, sans leur donner aucun soin¹ ?

Le mot de religion sert souvent en Angleterre de cocarde et de passe-port à des sentiments assez vulgaires (comme chez les Mormons ou « Saints des derniers jours ») ou à l'amour du bruit, de la parade (comme chez les Salvationnistes ou Salutistes qu'on ne saurait juger par leurs manifestations assez anodines de France.) C'est justement par ces petits côtés, côtés très humains que ces sectes — il serait peut être plus juste de dire : ces sociétés — gagnent à elles et enrégimentent certaines catégories d'âmes simples et souvent portées à la vulgarité. Je ne veux pas dire que cela ne soit pas toujours sans profit moral

¹⁾ « Tout récemment encore, un juge, M. Field, a dû condamner à trois mois de prison, un certain Robert Downes, membres de la secte connue sous le nom des *gens singuliers* (*peculiar people*) pour avoir été cause de la mort de sa petite fille malade en se refusant de faire appeler un médecin. Ce sincère piétiste chérissait son enfant, mais il chérissait encore plus sa secte et sa Bible. Or il avait trouvé dans l'épître de saint Jacques, chapitre V, verset 14, une panacée universelle, à l'infaillibilité de laquelle il crut aveuglément : « Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui soit malade ? » demande le cousin de Jésus-Christ, le premier évêque de Jérusalem, et il répond : « que celui-là appelle les anciens de l'Eglise et qu'ils prient pour lui et qu'ils l'oignent d'huile au nom du Seigneur. »

» Ainsi fit Downes : il oignit d'huile le corps de sa fille, appela les *peculiar people* et pria. Mais M. Field ne le rendit pas moins responsable de la mort de la pauvre enfant, victime d'une superstition fatale. Et pourtant ce même M. Field fait jurer sur la Bible tous les témoins qui paraissent à la barre de son tribunal ; lui-même, homme instruit et éclairé, il croit probablement ou feint de croire à l'inspiration plénière des Écritures, et il a eu le courage de condamner à trois mois de prison le pauvre homme qui, après tout, était peut-être plus logique et plus vraiment croyant que lui.

» A qui souhaiter le triomphe ? A cet honnête juge, dont la religion sensée est affaire de bon ton et de convention sociale, ou à ce fougueux néophyte qui, au dix-neuvième siècle, rêve encore l'Eglise des apôtres et des naïfs pêcheurs de Galilée ? Pas plus à l'un qu'à l'autre. »

Lettre de Londres du *Temps*, numéro du 16 octobre 1876.

pour ceux qui s'enrôlent sous ces bannières tapageuses. Certainement, parmi ceux qui, dans les rues des villes anglaises, hurlent avec le plus de conviction les cantiques de la *Salvation Army*, « l'armée de la Salvation » ou « du Salut », il y en a que ces pratiques, justement parce qu'elles sont un peu vulgaires et ressemblent à une mascarade, enlèvent à ce qu'on pourrait appeler la *Perdition Army*, l'armée de la perdition, du vice, surtout du vice anglais par excellence, de l'ivrognerie !

Les *Unitarians* ou *Unitaires* (le plus célèbre de la secte est l'américain Channing) comptent comme secte chrétienne ; pourtant ce sont plutôt des philosophes, des Déistes, que des chrétiens. Comme l'indique leur nom, ils rejettent le dogme de la Trinité, et ne voient dans Jésus-Christ qu'un homme inspiré. La philosophie, du reste, tend, au point de vue social, à prendre une forme religieuse en Angleterre. Être sans religion serait regardé comme un manque de *respectability*, et il vaut mieux, devant l'opinion, appartenir à une *chapelle* positiviste ou séculière que de n'en fréquenter aucune. Le positivisme ou comtisme qui forme aujourd'hui deux sectes en Angleterre, a ses chapelles et ses offices comme une sorte de religion laïque. L'athéisme lui-même, qui se développe sous le nom de *sécularisme* (M. Bradlaugh est son principal représentant) organise lui-même des réunions régulières et fait acte de propagande. Une vieille étymologie du mot latin *religio*, l'explique comme signifiant « ce qui réunit » ; inversement on peut dire aujourd'hui, surtout en Angleterre, qu'une doctrine autour de laquelle des hommes se groupent, est une religion.¹

Au delà enfin de tout groupe organisé, mais tout près de s'organiser lui-même, flotte, vague et gagnant du terrain,

¹) Sur l'organisation et l'histoire des sectes en Angleterre, voir un article de M. Th. Karcher, encore intéressant malgré sa date ancienne : *Les sectes religieuses en Angleterre* dans la *Revue Nationale* du 25 février 1861 ; et sur les questions religieuses contemporaines, le récent livre du comte Goblet d'Alviella : *L'Évolution religieuse contemporaine chez les Anglais, les Américains et les Indous*, Paris, 1884. On peut voir aussi le grand ouvrage, trop oublié aujourd'hui, de M. A. Esquiros, *L'Angleterre et la Vie Anglaise*.

l'*agnosticisme*, ou la philosophie des indifférents, mais des indifférents qui veulent raisonner leur indifférence, un peu pour l'excuser ou la justifier.

§ 3. *Le catholicisme.*

Les catholiques sont en Angleterre une faible minorité, mais cette minorité grandit tous les jours et elle a presque doublé dans les quarante dernières années. Cela tient à deux causes : d'une part, un nombre toujours plus considérable d'Irlandais se fixe en Angleterre, dans les villes industrielles et commerçantes : d'autre part, le travail intérieur qui agite l'Église Établie pousse sur le chemin de Rome les âmes avides d'une religion plus concrète et plus conséquente.

A l'époque de la reine Élisabeth, les catholiques, d'après Hallam, constituaient dans l'Angleterre proprement dite le tiers de la population ; mais en 1699 leur nombre était descendu à 27,000. ¹ C'était le temps des célèbres *lois pénales* qui frappaient le catholicisme sous toutes ses formes et dans toute sa manifestation : c'était le temps où il fallait faire preuve d'orthodoxie anglicane pour occuper un emploi, et les non-conformistes de toute secte étaient frappés de cette incapacité légale aussi bien que les catholiques. L'acte du *Test* ou « de l'épreuve, » en 1673, établissait que personne ne pouvait remplir une fonction publique sans reconnaître la suprématie religieuse du souverain et sans recevoir la communion dans une église épiscopale. Les *dissenters* n'étaient qu'écartés des fonctions publiques ; mais les mesures prises contre les catholiques étaient plus sévères et plus directes. ²

On estime qu'en 1789 le nombre des catholiques était de

¹) C'est principalement dans les comtés de Lancastre, de Stafford et de Sussex que se trouvaient des catholiques ; ils étaient rares dans les villes commerçantes, à l'exception de Londres. Les catholiques ne furent jamais persécutés en Angleterre avec la même rigueur ni la même cruauté qu'ils le furent en Irlande. Sur les catholiques en Angleterre au XVIII^e siècle voir Lecky, *History of England in the XVIIIth Century* T. I, p. 303 et suiv.

²) Voir Lecky, *England in the XVIIIth Century*, I, 272 et 275.

68.000. En 1778 fut voté par le Parlement le premier *Act* qui améliorait leur situation ; néanmoins leur nombre n'augmenta pas sensiblement jusqu'à la fin du siècle dernier. En 1829, grâce à l'éloquence du célèbre orateur Irlandais O'Connell, l'acte du *Test* fut abrogé et les catholiques émancipés de leur incapacité politique. Dès ce moment, le nombre des catholiques augmenta rapidement. Voici pour différentes époques les chiffres de leur accroissement obtenu par une méthode d'approximation. Il s'agit dans ces chiffres seulement de l'Angleterre et du Pays de Galles :

1780	69.000
1845	328.000
1851	766.000
1855	909.000
1861	955.000
1865	998.000
1871	915.000

Aujourd'hui on estime qu'ils sont plus d'un million.¹

Ce développement du catholicisme a eu pour conséquence le rétablissement d'une hiérarchie épiscopale en Angleterre, hiérarchie qui avait cessé d'exister depuis la Réforme. L'Angleterre était considérée comme « pays de mission » et partagée entre quatre vicariats apostoliques, lorsque, par une bulle du 29 septembre 1850, le pape Pie IX créa 12 évêchés ressortissant à un archevêché, celui de Westminster. L'opinion protestante s'émut de cette renaissance du *papisme*, et pour la satisfaire le gouvernement fit passer l'année suivante (en 1851) un bill qui déclarait nuls la juridiction et les titres des évêques créés par le pape et qui condamnait à une amende de 100 L. (2,500 fr.) pour chaque fois, quiconque — sans appartenir à l'Église Épiscopale d'Angleterre — prendrait un titre ecclé-

¹) Sur la statistique et les progrès du Catholicisme en Angleterre, voir un article de M. Ravenstein (avec carte) dans le *Geographical Magazine* de juin 1874, et nos propres articles dans la *Revue politique et littéraire* du 12 septembre 1874 et dans la *Revue des Cours littéraires* du 2 janvier 1869.

siastique en le faisant suivre du nom d'une localité du Royaume. C'était une loi qu'il était difficile d'appliquer sans tomber dans le ridicule et, en effet, elle ne fut jamais appliquée. Les évêques catholiques n'en prennent pas moins le titre de leur résidence; mais pour éviter un conflit, et aussi peut-être une confusion avec les titres des évêques anglicans, le Saint-Siège donna à ses évêques des qualifications locales autres que celles des évêchés d'avant la Réforme. Ainsi au lieu d'évêque de Londres (titre anglican) on dit archevêque de Westminster, évêque de Southwark, etc. ¹

Par suite du progrès croissant de l'Église Catholique, il a été question à plusieurs reprises de partager le diocèse de Westminster et de créer un second archevêché à Liverpool ou à Birmingham; mais il n'a pas encore été donné suite à ce projet.

Grâce au *Catholic Directory* publié chaque année par l'autorité ecclésiastique catholique, il est aisé de se rendre compte d'année en année des progrès du catholicisme par l'augmentation toujours croissante du nombre de ses prêtres, de ses églises et de ses couvents. Pour abréger, disons que, d'après l'édition de 1885 de cet annuaire, on comptait 2.198 prêtres et 1.259 églises ou chapelles. Les ordres d'hommes forment à peu près le quart du clergé ². Ceux de ces ordres qui ont le plus d'établissements et comptent le plus de membres sont les Jésuites et les Bénédictins. Le nombre en a encore été augmenté par l'exécution des Décrets du 29 mars en France. Les congrégations dissoutes chez nous (surtout les Jésuites) ont été établir là-bas leurs couvents et collèges, et le pays si excitable autrefois au cris de *No popery!* « à bas le Papisme! » se montre plus tolérant que le pays de Rabelais et de Voltaire.

¹) Voici les douze évêchés qui ressortissent à l'archevêché de Westminster : Birmingham, Clifton, Hexham and Newcastle, Leeds, Liverpool, Middlesbrough, Newport and Menevia, Northampton, Nottingham, Plymouth, Portsmouth, Salford, Shrewsbury, Southwark.

²) Le *Catholic Directory* de 1885 ne donne pas de relevé général des congrégations religieuses; il énumère seulement, à l'occasion de chaque diocèse, celles qui y sont établies. Dans le diocèse de Westminster, que je prends pour exemple, se trouvent 17 congrégations d'hommes et 42 de femmes.

Le catholicisme a fait des conquêtes importantes dans les hautes classes. On estime que dans les trente dernières années plus de 600 noblemen anglais se sont convertis à sa propagande. ¹ Du ritualisme de la Haute Église au Romanisme (comme on dit en Anglais) la pente est glissante. Parmi les plus célèbres de ces conversions il faut citer celle du Marquis de Bute, un des plus grands propriétaires du Royaume-Uni, et de Lord Ripon, tout récemment encore vice-roi de l'Inde; on peut citer aussi celle de Miss Helen Gladstone, la propre sœur de l'homme d'État. ² La propagande catholique ne néglige pour cela aucune classe de la société. Les écoles catholiques sont de jour en jour plus nombreuses en Angleterre.

La force sociale du catholicisme en Angleterre s'augmente du contingent que l'Irlande et l'Écosse lui apportent dans le Parlement, la noblesse, la haute société et l'administration. L'Église Catholique compte dans le Royaume-Uni 40 pairs (dont 33 siègent à la Chambre des Lords), 44 baronets, 5 membres du conseil privé de la Reine et 60 membres de la Chambre des Communes, ceux-là envoyés par l'Irlande. Le catholicisme devient une force sociale en Angleterre et c'est par le sentiment de cette importance que le ministère de M. Gladstone, sans ouvrir des relations diplomatiques officielles avec la cour de Rome, a entretenu avec elles des relations officieuses par son envoyé M. Errington. Il est vrai que dans ces relations il était plus question de l'Irlande que de l'Angleterre, et que M. Gladstone cherchait surtout le concours de l'autorité religieuse pour la pacification morale de l'Irlande; mais ce rapprochement entre Rome et l'Angleterre n'en est pas moins un fait important, et une date dans l'histoire religieuse de l'Angleterre.

¹) Lettre de Londres du *Temps* du 29 septembre 1878.

²) Morte en 1879 dans un couvent de Cologne où elle s'était retirée; journal *Le Français* du 24 janvier 1880.

§ 4. *Absence de recensement religieux.*

Jusqu'ici j'ai parlé des religions en Angleterre sans rien dire du nombre de leurs adhérents, sauf pour le catholicisme.

- Cette question de statistique, si simple dans les autres pays de l'Europe, parce qu'elle figure dans leurs recensements, est fort compliquée et l'objet de véritables calculs de probabilité de l'autre côté de la Manche. En effet, ce n'est qu'en Irlande que les recensements britanniques contiennent une question relative à la profession de foi religieuse des individus recensés. Il n'en contiennent pas en Grande-Bretagne ¹.

Ce n'est pas que le gouvernement britannique n'ait eu plusieurs fois le désir de joindre la question religieuse à celles des recensements. On devrait croire qu'une grande nation serait désireuse de « se connaître elle-même » et de faire en quelque sorte son examen de conscience. C'est le Parlement qui s'est toujours jusqu'ici opposé à une semblable mesure, tantôt la Chambre des Lords, tantôt la Chambre des Communes. On aurait cru faire outrage aux consciences en essayant d'arracher à leur ombre pudique le secret d'une foi religieuse : quant à l'Irlande, un pays en majorité catholique, cela importait peu ; et la pudeur des consciences catholiques et irlandaises ne touchait nullement un parlement anglais et protestant. Aujourd'hui ce sont les *dissenters* qui s'opposent le plus énergiquement à l'idée d'un recensement des croyances religieuses.

La loi de 1850 sur le recensement donnait au gouvernement le droit de poser des questions relativement au nombre, à l'âge et à la profession des habitants et à « tous autres détails » qui paraîtraient utiles. Là-dessus le *Registrar-General* (c'est le chef du service de centralisation des actes de l'état-civil) voulut faire entrer sous cette rubrique la confession religieuse.

• ¹ Pour les faits qui suivent, je me suis appuyé sur l'article de M. Hubbard, *A Census of Religions*, dans la Revue *the Nineteenth Century* de janvier 1881.

La Chambre des Lords s'y opposa, et cette opposition étant partagée par les juristes de la couronne, le projet fut abandonné. On se borna à relever, en 1851, le nombre d'édifices consacrés au culte et le nombre de places que chacun de ces édifices pouvait contenir.

En 1860, en vue du recensement de 1861, le gouvernement présenta un *Census Act* où la *religious profession* était visée aussi bien que les autres questions ordinaires aux recensements. Les non-conformistes de la Chambre des Communes s'opposèrent à cette question. C'est en vain qu'au nom du gouvernement, Sir George C. Lewis fit valoir qu'il en était ainsi dans tous les pays civilisés ; que dans un libre pays comme l'Angleterre, on n'avait pas à craindre qu'une mesure de ce genre ressemblât en quoi que ce fût à une oppression des consciences. Néanmoins, le gouvernement fut forcé de céder. En 1870, il en fut encore de même, et la Chambre des Lords ayant voulu rétablir cette disposition, la Chambre des Communes la supprima délibérément. Et comme les non-conformistes font partie de la majorité actuelle, M. Gladstone a laissé la question de côté dans le *Census Bill* qu'il a présenté en 1880 en vue du recensement de 1881.

Les non-conformistes n'ont mis que de mauvaises raisons en avant pour justifier leur opposition. Cela augmenterait les frais du recensement. Cela en retarderait la publication. La question est absurde et l'on ne pourrait arriver à constater la religion de chaque individu. On ne pourrait avoir confiance dans les réponses. Des gens refuseraient de répondre, et par suite le recensement serait incomplet. Et la dernière objection, montre la véritable pensée des *dissenters* : nombre d'individus qui ne professent aucune religion, qui ne voudraient pas avouer le fait, répondraient : « Église Anglicane », et l'on arriverait à ce résultat que, d'après le recensement, la grande majorité du peuple anglais appartient à l'Église Établie. C'est ce que les *dissenters* ne veulent pas admettre, et pas de recensement plutôt !... Ne nous hâtons pas de condamner cette étroitesse de vues. En 1881, — lorsque jusque-là tous nos

recensements français avaient tenu compte de la religion des habitants, — cette question a été supprimée, de sorte que notre dernier recensement ne dit plus, comme les précédents, que les catholiques forment la grande majorité de la population. Pour beaucoup d'esprits simples, c'est une grande victoire de la libre-pensée, un Austerlitz anti-clérical !

- Les *dissenters* ont un intérêt plus réel à s'opposer à un recensement religieux ; comme leur nombre n'est pas exactement connu, ils l'exagèrent volontiers grâce à cette incertitude, et cette exagération même est un argument de plus dans la propagande très ardente qu'ils font aux dépens de l'Église Établie, édifice symétrique, brillant et sérieux, mais trop froid pour les âmes ardentes de foi et d'œuvres qui, suivant leurs diverses tendances, vont au catholicisme ou aux sectes dissidentes. Les sectes non-conformistes et le catholicisme voient le nombre de leurs adhérents grandir peu à peu, aux dépens de l'Église Établie.

Néanmoins, et malgré ce lent travail d'infiltration religieuse, la grande majorité de la population de l'Angleterre n'en appartient pas moins à l'Église Établie. Les non-conformistes le contestent pourtant, et en s'appuyant sur le recensement fait en 1851 des lieux consacrés au culte et sur les conséquences, en chiffres d'adhérents, qu'en avait tirées un éminent statisticien anglais, M. Horace Mann. Voici ces chiffres :

	Édifices consacrés au culte.	Nombre de places.
Église d'Angleterre	14,077	5,317,915
Sectes dissidentes.....	20,399	4,894,648

Et M. Mann arrivait à calculer qu'au service du dimanche il assistait, dans l'Église Établie, 3,773,474 personnes et, dans les sectes dissidentes, 3,487,558. Cela donnait proportionnellement : Église Établie, 52 0/0 ; non-conformistes, 48 0/0. Et depuis ce temps-là (1851), ajoutent les non-conformistes, nous n'avons fait qu'augmenter ; nous sommes donc aujourd'hui en majorité.

C'est un argument auquel leurs adversaires n'ont pas de peine à répondre. En 1851, la population de l'Angleterre était de 18 millions ; or vos calculs, basés sur des évaluations très contestables, donnent pour anglicans et non-conformistes réunis, 7,261,032. Où étaient les 11 autres millions ? Étaient-ce des indifférents ? Mais le chiffre est trop élevé pour qu'on puisse l'admettre. Et si vous êtes si sûrs d'être la majorité, Messieurs les *Dissenters*, pourquoi ne consentez-vous pas à un recensement religieux ?

Voici maintenant quelques chiffres que les partisans de l'Église Établie citent en leur propre faveur.

Ils font d'abord remarquer que le nombre des lieux de culte des sectes non-conformistes est beaucoup moins grand qu'il ne paraît sur le papier et qu'on y comprend beaucoup de lieux profanes — souvent très profanes, comme des *Music Halls*, — où se tiennent occasionnellement des réunions religieuses. Le droit d'enregistrement pour un lieu de réunion religieuse est simplement de 2 s. 6 d. (3 fr. 15). Mais il est de 3 L. (75 fr.) pour un lieu de culte autorisé (*licensed*) à célébrer des mariages. Or le nombre de lieux de culte non-conformistes de cette catégorie (ce sont, naturellement, les seuls importants) est de 8,413.

Quelques statistiques partielles, où l'on a tenu compte de la religion, donnent les résultats suivants :

En 1870, d'après le rapport de l'*Education Department*, il y avait dans les écoles primaires soumises à l'inspection, 1,434,765 enfants, dont 72,6 0/0 appartenaient à l'Église Établie.

En 1878, sur 190,054 mariages consacrés religieusement, 72,6 0/0 appartenaient à l'Église Établie.

En 1875, sur 32,361 marins de la flotte, 75,5 0/0 appartenaient à l'Église Établie.

En 1870, l'armée comptait 183,024 hommes, dont 62,5 0/0 de l'Église Établie et 24 0/0 de l'Église Catholique (par conséquent des Irlandais pour la plupart).

En 1875, la population adulte des *work-houses* (dépôts de

mendicité) était de 101,458 dont 79 0/0 de l'Église d'Angleterre.

Enfin en 1867, de 22,677 personnes en prison, 75 0/0 se réclamaient de l'Église Établie.

Là-dessus, M. John Bright remarqua dédaigneusement : « Nous ne contestons pas que dans les prisons et dans les dépôts de mendicité, la grande majorité appartienne à l'Église Établie ! » Mais on ne peut prendre cela que pour un trait d'esprit ; et si la secte à laquelle appartient M. Bright, celle des quakers, a si rarement de ses membres en prison ou au work-house, cela tient à ce que les quakers pratiquent entre eux une grande charité (comme tous les groupes peu nombreux) ; cela tient aussi à ce qu'ils ne gardent pas de brebis galeuses dans leur troupeau. Quand un quaker se conduit mal, il est exclu de la petite Église, et de la sorte ne nuit pas à sa réputation. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait quelquefois des accidents, et on a vu une fois un quaker pendu pour assassinat.

L'hostilité entre l'Église Établie et les sectes dissidentes est en même temps, je n'oserais dire une hostilité de classes, mais au moins une hostilité de politiques, en laissant de côté la Basse-Église qui, par ses aspirations, se rattache aux sectes.

Les adhérents de l'Église Établie sont volontiers conservateurs. Ses ministres, les heureux détenteurs de ses nombreux bénéfices, se recrutent dans les classes aisées et souvent élevées de la société : un gros bénéfice donné par un lord ou un riche propriétaire qui est souvent un cousin ou un frère, permet à un cadet de bonne famille de mener une vie agréable et peu occupée. Recruté dans les meilleures classes de la société, les ministres de l'Église Établie ont le plus souvent fait leurs études dans les grandes universités du royaume, à Oxford ou à Cambridge ; ils appartiennent au meilleur monde et ils forment comme une aristocratie ecclésiastique, et l'Église Anglicane est dans son ensemble une religion de *gentlemen*.

Les ministres des sectes non-conformistes ont une origine moins brillante ; ils sortent des classes moyennes et souvent du peuple. Ce qui les a menés au ministère, ce n'est pas l'at-

trait d'un bénéfice ou la perspective d'une vie aisée et facile, car chez eux il n'y a pas de bénéfices et les pasteurs sont rétribués par leurs troupeaux et souvent bien pauvrement; c'est la foi, l'amour de l'activité religieuse, de la propagande et du prosélytisme. Il y a donc déjà là en présence, quoiqu'il s'agisse d'affaires spirituelles, ces deux partis que, dans les Républiques italiennes du moyen-âge, on appelait les gras et les maigres. Les non-conformistes, enfin, recrutés dans la partie active de la classe moyenne et de la classe populaire, sont imbus d'idées démocratiques; leurs communautés religieuses sont organisées comme de petites républiques spirituelles; le plus souvent ils élisent leurs pasteurs. Ils appartiennent tous au parti libéral, souvent même au parti radical qui en est l'avant-garde et le groupe le plus agissant et qui marche si hardiment sur le chemin de la démocratie.

Le but de la politique religieuse des *dissenters* est clair : c'est de *désétablir* l'Église d'État en Angleterre, comme elle l'a déjà été, en 1869, en Irlande, ou, pour employer l'expression usitée en France, séparer l'Église de l'État. La formule est belle et séduisante, mais elle ne manque pas de quelque hypocrisie; car ce que l'on recherche dans ce cas, c'est, le plus souvent, moins le triomphe d'une idée philosophique et l'égalité dans la liberté, que les biens temporels de l'Église qu'on se propose de séparer de l'État ou de désétablir. L'Église d'Angleterre est riche : 200 millions de francs de revenu ! c'est un joli denier, et l'on comprend qu'il vaille la peine d'un procès en séparation. Voilà pourquoi les *dissenters* ne veulent pas d'un recensement qui les mettrait en minorité; ils veulent faire croire qu'ils sont les plus gros bataillons, et s'ils ne le sont pas, ils sont certainement les bataillons les plus serrés, les plus ardents et les plus hardis. Comme disait un général ancien dans sa harangue. « Ceux qui attaquent ont toujours plus de courage que ceux qui se défendent. » *Major est animus vim inferentis quam repellentis.*

Les temps ne sont pas encore mûrs pour une campagne de *disestablishing* en Angleterre. Dans le pays de Galles, où les

dissenters sont la majorité, ils ont commencé une agitation en vue de cette mesure : c'est une reconnaissance et une escarmouche avant la grande bataille.

On voit par là qu'on ne peut arriver qu'à des approximations assez vagues en matière de statistique religieuse en Angleterre. Une chose paraît certaine : c'est que l'Église Établie compte les trois quarts de la population de l'Angleterre, ¹ mais avec un grand nombre d'indifférents : les non-conformistes et les catholiques forment le dernier quart, mais sont des groupes compacts, disciplinés, ardents, pleins de prosélytisme, grandissant tous les jours et compensant leur petit nombre par leur activité. Les chiffres que l'on peut donner ne reposent donc que sur des calculs assez problématiques et diffèrent suivant les statisticiens. Voici des chiffres qui me paraissent assez vraisemblables : Il proviennent de M. Ravenstein, géographe allemand établi depuis longtemps en Angleterre et dont le nom fait autorité : ²

Ses chiffres se rapportent à la population de l'année 1871 qui était alors — pour le Royaume-Uni tout entier — de 31,845,000 âmes, tandis qu'elle a été en 1881 de 35,246,000. Les chiffres suivants devraient donc être augmentés au point de vue absolu ; mais il gardent toute leur valeur proportionnelle.

Église Établie d'Angleterre ou église

Anglicane ou Episcopale 18,500,000 soit 58,6 0/0

Église Établie d'Ecosse ou Église

Presbytérienne officielle 1,500,000 4,7 0/0

Protestants non-conformistes 4,000,000 19,1 0/0

Catholiques romains 5,500,000 17,5 0/0

Israélites 50,000 0,1 0/0

Cette somme totale se repartissait ainsi entre les trois royaumes, au point de vue proportionnel ; et par tant pour cent :

¹) Sous le terme d'Angleterre, je comprends ici comme dans tout ce chapitre, l'Angleterre proprement dite et le Pays de Galles qui ne s'en distingue plus au point de vue de la géographie politique. Mais l'Ecosse et l'Irlande sont en dehors.

²) Je les cite d'après Peschel und Krümmel, *Europäische Staatenkunde* T. I, p. 346.

	Angleterre et Galles	Ecosse	Irlande
Église Établie d'Angleterre	77,8	2,2	12,3
Église Établie d'Ecosse (Presbytérienne)	—	43,9	—
Protestants non-conformistes	17,4	44,2	11,0
Catholiques romains	4,6	9,5	76,7
Israélites	0,2	0,2	0,01

Le *Whitaker's Almanack* pour 1885 donne 13,000,000 comme chiffre approximatif des adhérents de l'Église Établie. Je regrette de ne pouvoir donner de chiffres distincts pour les différentes sectes dissidentes. Il faut seulement noter que celles qui comptent le plus d'adhérents sont les Méthodistes (Calvinist Wesleyens), les Indépendants et les Baptistes. Voici les chiffres que l'Almanach de Whitaker de 1885 donne pour les sectes méthodistes autres que les Méthodistes Calvinistes.

	Ministres	Prédicateurs laïques	Membres	Demandant leur ad- mission	Temples	Fréquen- tant les écoles du dimanche
Wesleyan Methodists.....	2.192	14.453	435.232	55.863	7.071	852.459
Méthodists New Connection	182	1.215	28.032	4.226	444	81.234
Primitive Methodists.....	1.044	15.883	191.098	—	4.217	397.570
Bible Christians	174	1.399	23.455	391	578	36.704
United Methodist Free Churches	358	3.066	67.181	7.063	1.232	187.729

Le rédacteur de l'Almanach diminue l'intérêt de ce tableau en ajoutant que le chiffre des membres se réfère au Royaume-Uni, celui des temples et des Ecoles du Dimanche à la Grande-Bretagne. Par « membres » il faut entendre communiant; nous avons traduit par « demandant leur admission » l'anglais *on probation*; mais c'est le chiffre des écoles du dimanche qui nous donne le chiffre le plus approximatif comme total. L'addition des différents chiffres de cette colonne donne donc 1,555,696 pour les quatres sectes de Méthodistes en Grande-Bretagne.

Les Méthodistes Calvinistes sont peu nombreux en Angleterre; le gros de leurs adhérents est dans le Pays de Galles, et on peut les regarder presque comme une secte galloise.

Les Baptistes sont, pour le Royaume-Uni, environ 384,000 adhérents, avec 3,738 temples et 1,939 ministres. (Whitaker).

Les Indépendants sont environ 360,000, dans l'*Empire Britannique*, avec 3,500 ministres (Whitaker). Il y a des sectes qui, influentes par leur organisation et par la valeur personnelle de leurs membres, comme les Quakers, sont pourtant très peu nombreuses. D'après un document émané de la société des Quakers en 1870, ils étaient en 1869, 14,000 membres de l'Église ou adhérents réguliers, plus 4,000 assistants-libres. Aux États-Unis, ils sont beaucoup plus nombreux.

Dans le recensement de 1871, on a inscrit 9,734 ministres des cultes non-conformistes en Angleterre (avec le pays de Galles). Ce chiffre ne s'accorde pas avec les chiffres que l'on vient de lire pour les différentes et principales sectes. Les chiffres précédents seraient donc trop élevés. Faute de points de départ certains, la statistique est ici incertaine.

Quant au dénombrement des différents groupes religieux qui existent à l'état organisé, fût-ce une simple société, il est donné par les registres du *Registrar-General*, puisque chaque groupe, pour se réunir, doit déclarer, par acte enregistré, le lieu de sa réunion. Cette liste des « lieux de culte » (*places of Worship*) donne en 1885 211 sectes ou dénominations. On y trouve des *secularists* ou athées ; et un groupe qui s'appelle les *Eclectics*.¹ Cette simple liste suggère bien des réflexions.

¹) Voici cette liste d'après *Whitaker's Almanach* de 1885. Les noms précédés d'un astérisque sont ceux qui ont été insérés cette année pour la première fois.

- | | |
|---|-----------------------------------|
| Advent Christians | *Blue Ribbon Gospel Army. |
| Advents, The. | Brethren. |
| Alethians (formerly known as | Calvinistic Baptists |
| Rational Christians.) | 20. Calvinistic Independents. |
| Anglican Church. | Calvinists and Welsh Calvinists. |
| 5. Apostolics. | Catholic Apostolic Church. |
| Arminian New Society. | Children's Special Service Assoc. |
| Army of the King's Own. | Christadelphians. |
| Baptists. | 25. Christian Army. |
| Baptized Believers. | Christian Believers. |
| 10. Believers in Christ. | Christian Brethren. |
| Believers in the Divine Visitation of Joanna Southcote, Prophetess of Exeter. | Christian Disciples. |
| Believers meeting in the name of the Lord Jesus Christ. | Christian Eliasites. |
| Benevolent Methodists. | 30. Christian Evangelists. |
| Bible Christians. | Christian Israelites. |
| 15. Bible Defence Association. | Christian Mission. |
| *Blackburn Psychological Soc. | Christian Pioneers. |
| | Christian Soldiers. |
| | 35. Christian Teetotalers. |
| | Christian Temperance Men. |

L'Almanach de Whitaker, que j'ai déjà cité et qui jouit d'une grande autorité en Angleterre, a donné une évaluation approximative des religions pour le monde anglais tout entier, c'est-à-dire pour tous les pays de langue anglaise dans le monde, soit l'empire Britannique et les États-Unis d'Amérique. La voici d'après son édition de 1885 :

- | | |
|---|--|
| Christian Unionists. | Free Union Church. |
| Christians owning no name but the Lord Jesus. | General Baptist. |
| Christians who object to be otherwise designated. | General Baptist New Connection. |
| 40. Church of Christ. | 80. German Evangelical Community. |
| Church of England. | German Lutherans. |
| *Church of England (unattached). | German Roman Catholics. |
| Church of Progress. | German Wesleyans. |
| Church of Scotland. | Glassites. |
| 45. Church of the People. | 85. Glory Band. |
| Congregational Baptists. | Gospel Band. |
| Congregational Temperance Free Church. | Gospel Temperance Blue Ribbon Army. |
| Countess of Huntingdon's Connexion. | Greek Catholic. |
| Covenanters. | 90. Hallelujah Band. |
| 50. Coventry Mission Band. | Holiness Army. |
| *Deaf and Dumb Mission. | Hope Mission. |
| Danish Lutherans. | Hosanna Army |
| Dependents. | Humanitarians. |
| Disciples in Christ. | 95. Independent Church of England. |
| 55. Disciples of Jesus Christ. | Independent Methodists. |
| Eastern Orthodox Greek Church. | Indep. Religious Reformers. |
| *Ecclesia of the Messiah. | Independents Unionists. |
| Eclectics. | Independents. |
| Episcopalian Dissenters. | 100. Inghamites. |
| 60. Evangelical Free Church. | Israel, New and Latter House of. |
| Evangelical Mission. | Israelites. |
| Evangelical Unionists. | Jews. |
| *Exeter Free Spiritual Research Society. | *King Jesus' Army. |
| Followers of the Lord Jesus Christs. | 105. King's own Army. |
| 65. Free Catholic Christian Church. | Latter Day Saints. |
| Free Christian Association. | Latter Day Saints (Anti-polygamy). |
| Free Christians. | *Lodging House Mission Association. |
| Free Church. | Lutherans. |
| Free Church (Episcopal). | 110. Members of the Church of England. |
| 70. Free Church of England. | Methodist Army. |
| *Free Evangelical Christians. | Methodist Reform Union. |
| Free Grace Gospel Christians. | Mission Army. |
| Free Gospel and Christian Brethren. | Missionaries. |
| Free Gospel Church. | 115. Modern Methodists. |
| 75. Free Gospellers. | Moravians. |
| Free Methodists. | Mormons. |
| | Newcastle Sailors' Society. |

Episcopaliens ou adhérents de l'Église Établie	21,100,000
Méthodistes des différentes sectes	15,800,000
Catholiques romains	14,340,000
Presbytériens des différentes sectes	10,500,000
Baptistes des différentes sectes	8,180,000
Congrégationalistes ou indépendants	6,000,000
Unitaires	1,000,000
Libres-penseurs	1,100,000
Sectes diverses	2,000,000
Sans religion particulière	9,000,000
Population de langue anglaise	89,020,000

120. New Church. New Connex. General Baptists. New Connexion Weslevans. New Hebrew Congregation. New Jerusalem Church. New Methodist.	155. leyan Methodists. Reformed Church of England. Reformed Episcopal Church. Reformed Presbyterians. Reformed Presbyterians or Co- venanters. Reformers.
125. New Spiritual Church. Newcastle Sailors Society. Old Baptists. Open Baptists. Open Brethren.	160. Refuge Methodists. Revivalists. Revival Band. Roman Catholics. Royal Gospel Army.
130. Orthodox Eastern Church. Particular Baptists. Peculiar People. Plymouth Brethren. Polish Society.	165. Saints. Salem Society. Salvation Army. Salvation Navy. Sandemanians.
135. Portsmouth Mission. Positivists. Presbyterian Baptists. Primitive Methodist Church.	170. Scotch Baptists. Second Advent Brethren. Secularists. Separatists (Protestant). Seventh Day Baptists.
140. Primitive Free Church. Primitive Methodists. Progressionists. Protestant Members of the Church of England. Protestant Trinitarians.	175. Society of the New Church. Spiritual Church. Spiritualists. Stockton Hebrew Congregation Strict Baptists.
145. Protestant Union. Protestants adhering to Articles 1 to 18, but rejecting Ritual. Providence. Quakers. Ranters.	180. Swedenborgians. Temperance Methodists. Testimony Congregational Church. Theistic Church. Trinitarians.
150. Rational Christians. Recreative Religionists. Red Ribbon Army. Redeemed Army. Reformed Free Church Wes-	185. Union Baptists. Union Churchmen. Union Congregationalists. Union Free Church. Unionists.

§ 5. *Les Juifs ; le serment parlementaire : Oxford et Cambridge.*

Les Juifs avaient été entièrement bannis d'Angleterre sous Edouard I (fin du xiii^e siècle). Ils n'essayèrent pas d'y retourner jusqu'à l'époque de Cromwell, et ce n'est qu'après la Restauration qu'ils furent formellement autorisés à s'y établir. La première synagogue de Londres date de 1662. Il est probable que Shakespeare, lorsqu'il a tracé le caractère de Shylock, n'avait lui-même jamais vu un Juif¹.

Les juifs anglais d'aujourd'hui sont, pour la plupart, d'origine portugaise ou espagnole, et c'est la race juive qui a donné à l'Angleterre son grand homme d'Etat, Disraeli, issu (comme son nom l'indique) d'une famille juive convertie à l'anglicanisme. Les juifs ont pendant longtemps, en Angleterre, été légalement considérés comme étrangers. En effet, un acte passé sous Jacques I^{er} faisait de l'épreuve religieuse de la communion anglicane (*sacramental test*) la condition préliminaire de la naturalisation. En 1753, le Parlement repoussa la proposition du ministère Pelham pour permettre la naturalisation des juifs. Les juifs étaient de plus frappés d'incapacités particulières ; par exemple, ils ne pouvaient acquérir de biens-fonds, prohibition qui le plus souvent fut éludée ou non appliquée. Mais dans le dernier demi-siècle, par suite de mesures successives, quoiqu'obtenues à grande peine, ils

- | | |
|------------------------------------|-----------------------------------|
| 190. Unitarian Baptists. | Welsh Wesleyan Methodists. |
| Unitarian Christians. | Wesleyan-Methodist Assoc. |
| Unitarians. | Wesleyan Reformers. |
| United Brethren or Moravians. | 205. Wesleyan Reform Glory Band. |
| United Christian Army. | Wesleyans. |
| 195. United Christian Church. | *White Ribbon Gospel Army. |
| United Free Methodist Church. | Working Man's Evangelistic |
| United Presbyterians. | Mission Chapels. |
| Universal Christians. | Worshippers of God. |
| Unsectarian. | 210. Young Men's Christian Assoc. |
| 200. Welsh Calvinistic Methodists. | Young Women's Christian As- |
| Welsh Free Presbyterians. | sociation. |

¹) Lecky, *History of England in the xviiith century*, I, 262.

sont arrivés à l'émancipation civile et publique complète et absolue. La dernière barrière qui les arrêtaient est tombée en 1858 ; ils furent dispensés dans le serment parlementaire de la formule « sur la foi d'un chrétien »¹.

Ce serment parlementaire, qui prend Dieu à témoin, et par conséquent est une profession de foi déiste, que M. Bradlaugh, athée pratiquant, a refusé de prêter, est lui-même, à son tour, battu en brèche par la minorité radicale comme portant atteinte à la liberté et surtout à l'égalité de conscience. Il sera peut-être bientôt aboli ; mais cette suppression n'empêchera pas la nation anglaise de garder longtemps encore un grand fonds de foi religieuse et de piétisme un peu pharisaïque. Ceux-là le savent qui ont passé un dimanche en Angleterre et surtout en Écosse. Et si on sanctifie si sévèrement le dimanche, le jour du *sabbath* comme on dit, les églises et chapelles protestantes (sur le continent du reste aussi bien qu'en Angleterre) sont fermées toute la semaine et ne s'ouvrent que le dimanche aux heures des offices. Dans nos pays, l'église catholique reste ouverte tous les jours et à toute heure comme un refuge à l'âme croyante et souffrante qui veut venir y chercher un moment de recueillement et de prière. En Angleterre, cet usage du catholicisme subit des restrictions, sans doute sous l'influence des usages protestants. L'église catholique est bien ouverte tous les jours, mais elle ne l'est d'ordinaire que le matin et l'après-midi.

En somme, la liberté religieuse est absolue en Angleterre, et il s'en faut de bien peu qu'il n'en soit encore de même de l'égalité religieuse. Les dernières barrières tombent peu à peu : les grandes universités d'Oxford et de Cambridge, longtemps fermées par l'obligation du *Test*, sont aujourd'hui ouvertes à toutes les croyances ; et, depuis 1870, le *Test*, c'est-à-dire l'obligation de souscrire aux 39 articles de l'Eglise établie, n'est plus exigé que pour l'obtention des grades de théologie, et là il est tout à fait légitime.

¹) Voir Th. Reinach : *Histoire des Israélites. depuis l'époque de leur dispersion jusqu'à nos jours.*

Les catholiques, les dissidents, les juifs, les libre-penseurs peuvent désormais étudier à Cambridge et à Oxford. Sans doute l'anglicanisme y exercera encore longtemps une suprématie morale, mais il y devra à la tradition et au respect la place qu'il tenait auparavant de la loi. C'est là une grande conquête pour la dignité des études et pour la liberté de l'esprit.

La liberté et l'égalité religieuse sont entrées dans les institutions ; mais il faudra encore un certain temps pour que la conséquence de ces faits entre dans les mœurs. Le respect officiel qu'on témoigne au dimanche en est la preuve. Non-seulement les lois qui en assurent la sanctification (par l'interdiction du travail, par la fermeture des débits de boisson, etc.) sont et resteront longtemps en vigueur, et bien téméraire serait qui oserait parler contre elles ; mais les atténuations les plus légitimes à nos yeux sont regardées comme une impiété. Par exemple, celle qui ouvrirait les Musées le dimanche pour permettre à la foule d'élever son esprit et son intelligence par des spectacles dont elle n'a pas le loisir dans la semaine. La proposition a été repoussée par le Parlement, et l'on a remarqué que les princes du sang (qui sont de droit membres de la Chambre des Lords) ont voté avec la minorité. Dans tous les temps et dans tous les pays du reste, l'observation de certaines pratiques extérieures arrive à être regardée comme plus importante que les dogmes ou les préceptes moraux de la religion. Les indifférents eux-mêmes, par respect social, observent scrupuleusement ce qu'on pourrait appeler « la religion du dimanche ».

II

LES RELIGIONS EN ÉCOSSE

En Écosse, le privilège d'Eglise Établie appartient à l'Eglise Presbytérienne. Son organisation, dans sa forme actuelle, date

de 1560. En 1662, l'Eglise Épiscopale ou Anglicane fut rétablie comme église officielle ; mais après la Révolution de 1688, le Presbytérianisme redevint Eglise d'Etat, et l'Acte d'Union de 1707 lui en reconnut le titre et les privilèges.

Le principal apôtre de la Réforme en Ecosse avait été Jean Knox, qui se rattachait aux doctrines de Calvin. D'abord persécutée, la réforme calviniste d'Ecosse devint promptement maîtresse et persécutrice. L'Eglise Presbytérienne tire son nom de la forme de son gouvernement intérieur et de la prépondérance donnée aux *anciens* (les *πρεσβύτεροι* de l'ancienne Eglise) de chaque communauté.

Le clergé de l'Eglise Presbytérienne forme une sorte de démocratie : il n'a pas d'évêques et ses membres sont tous égaux. Chaque paroisse est gouvernée par un conseil, appelé *Kirk Session*¹, formé du ministre et de membres laïques de la paroisse, appelés les anciens, *elders* ; ces paroisses sont groupées en presbytères (*presbyteries*) formés des représentants cléricaux et laïques de quelques paroisses contiguës. Ces presbytères sont au nombre de 84 et groupés à leur tour en 16 synodes qui se réunissent deux fois l'an. Tout en haut de la hiérarchie, enfin, se trouve l'Assemblée Générale (*General Assembly*), composée de 386 membres, ministres et laïques. Elle se réunit tous les ans en mai pour une session de dix jours.

Le nombre de ses paroisses est de 1,248 ; de ses temples, 1,560 ; et de ses ministres, environ 1,700. Les revenus de l'Eglise sont évalués à environ 350,000 L. (8,750,000 fr.) par an. En outre, on estime à environ 2,000,000 L. (50,000,000 fr.) la valeur des églises, terres, fondations, etc., données à l'Eglise Presbytérienne par des particuliers depuis 1845. En 1883, elle comptait, d'après ses propres statistiques, 570,000 membres ou communicants ; en ajoutant à ces derniers leurs familles et ceux qui lui sont rattachés par des liens plus lâches, on peut lui attribuer un troupeau d'environ 1,500,000 âmes ou à peu

¹ *Kirk* est la forme dialectale écossaise du mot anglais *church* « église ».

près la moitié de la population de l'Écosse. En effet, d'après la statistique des mariages, environ 47 0/0 de la population totale de l'Écosse se réclame d'elle¹.

Cette église a été elle-même le théâtre d'un schisme, à la suite de différends concernant le patronage de l'État et le droit de présentation aux bénéfices, contrairement au *veto* du presbytère. Cette scission eut lieu en 1843². Ceux qui défendaient la liberté de l'Église contre l'intrusion de l'État, et qui pour cette raison s'appelaient *non-intrusionists*, se séparèrent de l'Église Presbytérienne officielle et fondèrent l'Église Presbytérienne libre, la *Free Kirk* (litt. Église libre). Grâce aux libérales donations de ses partisans, elle put, bien que ne recevant aucun aide de l'État, ouvrir des églises et entretenir des ministres dans toute l'Écosse. Une grande partie de la population écossaise lui appartient, surtout dans la classe moyenne et populaire, tandis que l'Église officielle — comme il arrive d'ordinaire aux églises officielles — conservait surtout les classes supérieures et aisées parmi ses adhérents.

Son organisation est la même que celle de l'Église officielle. Elle compte 1,200 temples, 1,140 ministres et annonce 945,000 adhérents. Ses revenus en 1883, étaient de 580,000 L. (14,500,000 fr.)³

Il y a enfin un troisième groupe presbytérien, appelée l'Église Presbytérienne Unie (*United Presbyterian church*, réunion de divers groupes de dissidents (l'un deux remonte à 1741). Cette église compte 556 temples, 589 ministres, environ 500,000 membres et un revenu (en 1882) de 377,000 L. (9,425,000 fr.)⁴.

Mais ce qui est commun à toutes ces variétés du presbytérianisme, c'est la sévérité du culte. Les églises sont sans orgue,

¹) *The Statesman's year Book for 1884*, p. 215.

²) L'esprit de résistance au droit de patronage l'emporta à la fin, mais longtemps après la scission qui fut la conséquence de son insuccès. En 1874, l'Acte de Patronage qui datait de 1711 fut aboli, et chaque paroisse élit maintenant son ministre.

³) *Statesman's Year-Book*, p. 215.

⁴) *Ibid.*

sans autel, sans croix, sans images, sans cierges : on y chante des psaumes, mais point d'hymnes en vers. Le culte est froid et incolore et sans liturgie. Le dimanche, le jour du sabbath, est observé avec plus de rigueur et plus de tristesse encore en Écosse qu'en Angleterre.

L'Église Épiscopale ou Anglicane qui est église officielle en Angleterre, est église libre en Écosse. Aux yeux de l'État en Écosse, les Anglicans étaient des *dissenters* ou dissidents et parfois même assez durement traités. Ses adhérents sont peu nombreux, mais une bonne partie de la noblesse et de la classe des propriétaires y est comprise. Elle comptait en 1883, 7 évêques, 255 ministres, 220 temples et environ 75,000 fidèles.

Le Catholicisme avait presque entièrement disparu de l'Écosse comme de l'Angleterre. Il ne lui était resté d'adhérents que dans un petit coin des Highlands. Voici en quels termes M. Lecky a résumé cette histoire :

« En Écosse, les ministres presbytériens veillaient avec plus de zèle encore que le clergé anglican ; le catholicisme pourtant n'y fut pas entièrement éteint. Il avait trouvé une protection puissante dans la famille ducal des Gordon. En 1699, le duc de Gordon fut arrêté pour avoir tenu des réunions papistes dans sa demeure à Édimbourg, mais il fut relâché après un emprisonnement de quinze jours. En 1722, une réunion de cinquante catholiques fut surprise dans la maison de la duchesse douairière de Gordon, et le prêtre fut emprisonné. Il fut mis en liberté sous caution, et, comme il ne se représenta pas devant les tribunaux, déclaré hors la loi. La famille Gordon abandonna le catholicisme à la mort du second duc, en 1728, et dès ce moment on ne retrouve que de rares traces de catholicisme dans les Basses-Terres. Dans les Hautes-Terres (*Highlands*) il avait encore des adhérents dévoués. Un petit cottage, appelé Scalan, à Glenlivet, un des endroits les plus reculés et les plus déserts des montagnes du comté d'Aberdeen, resta pendant la plus grande partie du XVIII^e siècle une sorte de séminaire, où huit ou dix jeunes gens étudiaient pour la prêtrise. Quelquefois un prêtre ou un religieux (souvent un

jésuite), offrait le sacrifice divin dans une maison particulière. Dans les îles de l'ouest (les Hébrides) et dans quelques-unes des vallées montagneuses de Moray, surtout dans la propriété des ducs de Gordon, les catholiques restèrent nombreux et il ne paraît pas qu'ils aient été inquiétés. En 1773, lorsque le docteur Johnson visita les Hébrides, il y avait deux petites îles, Egg et Canna, qui étaient encore entièrement habitées de catholiques¹. »

C'est par l'immigration irlandaise que le catholicisme commença à reprendre pied en Écosse. Mais comme le progrès y fut plus lent qu'en Angleterre, le Saint-Siège laissa plus longtemps l'Écosse sous le régime des « missions » ; il avait établi en Écosse trois vicariats apostoliques. C'est en 1878, que le pape Léon XIII, par une bulle du 4 mai, rétablit la hiérarchie catholique en Écosse.

« Ce royaume fut partagé en deux provinces ecclésiastiques : 1^o celle de Saint-André et Édimbourg avec quatre évêchés suffragants, ceux d'Aberdeen, de Dunkeld, de Galloway et d'Argyll (avec les îles) ; 2^o la province de Glasgow qui n'a point de sièges suffragants. En Angleterre le Pape avait créé des sièges nouveaux afin de ne point donner d'ombrage aux prélats anglicans qui occupaient les anciens sièges catholiques ; en Écosse, où il n'existe point de hiérarchie officielle, et où par conséquent il n'y avait pas les mêmes ménagements à garder, le Souverain Pontife a rétabli purement et simplement les antiques diocèses écossais supprimés depuis plus de trois cents ans. L'archevêché de Saint-André, auquel était attaché avant la Réformation le titre de primat d'Écosse, fut rétabli en faveur de Mgr Strain, vicaire apostolique du district oriental et réuni au siège d'Édimbourg, où le prélat a sa résidence. Mgr Eyre fut créé archevêque de Glasgow.² »

Il est difficile d'évaluer le nombre des catholiques en Écosse,

¹ Lecky, *England in the xviiith Century*, t. I, p. 310. — On peut voir dans le même ouvrage, t. III, p. 509, le récit d'émeutes populaires, dirigées contre les Catholiques, qui eurent lieu à Édimbourg et à Glasgow en 1779.

² Lettre d'Écosse du journal *le Français* du 8 mai 1882.

et il faudrait pouvoir distinguer ici entre Écossais et Irlandais immigrés. Il y a des catholiques parmi les Gaels des Hautes-Terres, notamment à Mar, Lochaber, Long-Island et Strathglass¹, et un bon nombre des Gaels Écossais de la Puissance du Canada sont catholiques.²

D'après le *Catholic Directory* de 1885, il y a en Écosse 305 églises et chapelles et 324 prêtres.³ En 1828, il n'y avait en Écosse que 50 prêtres et 45 édifices religieux. Il n'y avait pas de couvents et il y avait à peine d'écoles catholiques. D'après un article émanant de la revue catholique anglaise *The Tablet*, il y aurait en à cette époque en Écosse à peine 50,000 catholiques, et il y en aurait aujourd'hui près de 350,000, ainsi répartis : Glasgow 230,000, (en grande partie, sinon en totalité, Irlandais immigrés) ; Édimbourg, 50,000 ;

¹ *Transactions of the Gaelic Society of Inverness*, T. III-IV, p. 60.

² D'après un article du Dr Masson sur les Gaels au Canada, les catholiques forment la moitié des Gaels établis au Cap Breton, dans le Pictou County et dans l'Ile du Prince Edouard, *Transactions of the Gaelic Society of Inverness*, T. III-IV, p. 42.

³ Voir aussi l'article *L'Eglise catholique en Écosse* dans le journal *Le Français* du 8 mai 1882. Cet article donne les détails suivants sur les congrégations religieuses en Écosse :

« Ces derniers [les prêtres réguliers] se décomposent ainsi : les Jésuites à Édimbourg, à Dalkeith, à Galashiels, à Selkirk et à Glasgow ; les Bénédictins à Fort-Augustus ; les Oblats de Marie Immaculée à Leith ; les Franciscains à Glasgow ; les Lazaristes à Lanark ; les Passionnistes à Glasgow et les Rédemptoristes à Perth. Les Frères Maristes sont aussi établis dans plusieurs localités, entre autres à Glasgow et à Dundee. On compte dix-huit communautés de femmes. La plupart de ces couvents sont des pensionnats ou des écoles de jeunes filles. Quant aux garçons, il y a pour eux quatre grands établissements catholiques en Écosse. C'est d'abord le petit et le grand séminaire de Sainte-Marie à Blairs, près d'Aberdeen, qui ont surtout pour objet de former des prêtres séculiers. Puis le magnifique collège fondé par les Bénédictins dans les bâtiments de Fort-Augustus qui leur a été vendu par l'administration de la guerre ; cet établissement est destiné aux jeunes gens appartenant aux classes supérieures de la société et à ceux qui veulent embrasser une carrière libérale. L'école Saint-Joseph, à Dumfries, dirigée par les Frères Maristes, est spécialement à l'usage de ceux qui se destinent au commerce. Enfin, dans cette même ville de Dumfries, les Frères Maristes ont établi un noviciat pour alimenter leur ordre et fournir des instituteurs aux nombreuses écoles qu'ils dirigent. En dehors de ces établissements, il existe deux séminaires écossais très florissants, l'un à Rome, l'autre à Valladolid, en Espagne ; ce sont des reliques du temps où le clergé catholique d'Écosse était contraint pour se recruter, d'envoyer ses lévites se former à l'étranger. »

Dunkeld, 40,000 ; Galloway, 16,000 ; Argyll et les Hébrides, 10,000. ¹

En Écosse comme en Angleterre l'opinion publique est devenue tolérante et libérale à l'égard des catholiques. ²

Nous terminons ici cette revue, qui n'a d'autre prétention, comme voit le lecteur, que de donner un résumé historique et statistique du sujet. Les grandes questions de philosophie religieuse qu'il suggère ne sont pas de notre compétence, et nous nous bornons à constater la grande évolution historique des Religions en Grande-Bretagne, cette vie religieuse et cette activité morale toujours agissantes, et surtout cet esprit de liberté qui se dégage peu à peu des luttes et des haines.

H. GAIDOZ.

¹) Chiffres cités, d'après *The Tablet*, dans le feuilleton du journal *Le Français* du 13 avril 1878. — Les Irlandais doivent former la très grande majorité des catholiques en Écosse. Rappelons, en effet, que, d'après le recensement de 1871, il y avait alors en Écosse 207,000 personnes nées en Irlande et environ 200,000 nées en Écosse de parents irlandais.

²) « Le célèbre éditeur Chambers rappelle dans ses *Souvenirs* qu'il y a une quarantaine d'années un couvent de femmes fut fondé dans un faubourg d'Edimbourg et que la population du quartier en brisa les carreaux à coups de pierres. Il fallut qu'il appelât dans une lettre rendue publique l'attention des magistrats et de la police sur ces scandales pour les faire cesser. Il y a deux ans, les Sœurs de Charité d'Edimbourg voulurent ajouter un corps de bâtiment à leur couvent devenu trop étroit (si nous ne nous trompons, c'était précisément celui dont les fenêtres avaient naguère été démantelées par l'artillerie populaire). Aussitôt toutes les dames de la haute société écossaise, sans distinction d'opinions religieuses, s'offrirent pour organiser un « bazar de fantaisie » et une vente de charité..... »

(Article précité du *Français*).

BULLETIN

DES

RELIGIONS DE L'INDE

En reprenant la série de ces bulletins après un intervalle de trois années, nous nous trouvons en présence d'une triple moisson. Le simple relevé bibliographique des travaux dont les religions de l'Inde ont été l'objet pendant ce laps de temps, fournirait à lui seul la matière d'un article étendu. Aussi l'analyse et l'appréciation critique devront-elles se renfermer dans d'étroites limites, si nous voulons conserver à ces comptes-rendus leur caractère de revues d'ensemble relativement complètes, aussi complètes du moins que peut l'être un travail de ce genre entrepris sans collaboration sur un domaine aussi fécond et aussi étendu. Nous essaierons pourtant de préciser la portée des publications les plus importantes, soit par leur valeur propre, soit par l'intérêt général des questions qu'elles soulèvent. Pour celles dont l'objet est plus spécial, et, dans le nombre il y en a d'excellentes, il faudra nous borner la plupart du temps à une sèche énumération. Comme dans les précédents bulletins, il ne sera question dans celui-ci, sauf indication contraire, que des travaux que j'ai pu examiner directement. Au point de vue purement bibliographique et en recueillant des titres de seconde main, on arriverait facilement à doubler et à tripler la liste.

M. Bergaigne a achevé son grand ouvrage sur le Rig-

Veda¹, dont le 1^{er} volume a été signalé dans le bulletin de 1880 (vol. I, p. 244). Je n'ai rien à changer aux termes par lesquels j'essayais alors de caractériser cette œuvre remarquable après inspection d'une seule de ces parties ; car, bien que publiée à de longs intervalles, elle est de celles où tout se tient, parce que tout y relève d'une seule et même pensée maîtresse. Pour bien apprécier cette œuvre, il faut, jusqu'à un certain point, faire abstraction du titre. Ce n'est point à proprement parler une exposition de la religion védique. Même avec la restriction indiquée dans le titre, une pareille exposition ne pourrait pas ne pas tenir compte des autres Vedas. Elle exigerait aussi un certain élément historique, quelques aperçus sur la chronologie des idées védiques et sur le milieu dans lequel elles se sont développées. Non que je reproche à l'auteur d'avoir négligé ces questions ; il les a écartées à dessein et, à son point de vue, il a eu raison de le faire. Je constate seulement que, dans une exposition d'une pareille étendue, il n'aurait pas pu s'en désintéresser à ce point. Il n'eût pas manqué de donner un fond au tableau, d'y introduire cette perspective et cette exactitude de proportion qui font un peu défaut dans ce livre, où tout paraît en quelque sorte sur le même plan et où ce ne sont pas toujours les éléments les plus importants au point de vue historique et religieux, que l'auteur a eu le plus à cœur. C'est que M. B. nous a donné quelque chose de bien autrement utile, de bien autrement nécessaire qu'une exposition de la religion védique. Son livre, auquel il faut joindre maintenant les essais de lexicographie védique de l'auteur², est en réalité, sous forme analytique, un commentaire exégétique du Rigveda, destiné à en remanier dans une large mesure le lexique et d'en renouveler dans une mesure non moins large l'interprétation. Dans cette reprise en sous-œuvre de tout l'édifice, la partie à laquelle M. B. touche le moins, est celle de l'étymo-

¹) Abel Bergaigne : *la Religion védique d'après les hymnes du Rig-Veda*. 3 vol. in-8, Paris 1878-1883.

²) Abel Bergaigne : *Etudes sur le lexique du Rig-Veda* ; dans le *Journal Asiatique*, vol. II, p. 468 ; III, 188, 518 ; IV, 469, 462.

logie pure, qui en est en effet la moins contestable. Il ne s'ingénie que rarement à trouver aux mots une origine entièrement nouvelle, ¹ se bornant en général à choisir avec circonspection parmi les résultats de la linguistique contemporaine. Son travail est avant tout philologique. Il opère sur les mots et sur les formules dans lesquelles ces mots paraissent et, par des rapprochements poursuivis avec une patience, une rigueur et une sagacité vraiment admirables, il s'applique à éliminer les à peu près, les fausses nuances, les acceptions gratuites et à circonscrire dans les limites les plus précises la valeur exacte des expressions. A côté d'une faculté de combinaison parfois un peu subtile et d'un sens en quelque sorte inné pour pénétrer dans les replis les plus cachés d'une locution, ce qui frappe le plus, chez lui, c'est la franchise absolue de la méthode. M. B. s'interdit aussi sévèrement à lui-même qu'il les dépiste chez les autres, les procédés de cet art dangereux qui consiste à donner bonne apparence aux textes en leur faisant une douce violence, à atténuer par une suite de concessions arbitraires ce qu'ils peuvent avoir d'étrange et à résoudre les difficultés en les voilant. Une fois qu'il s'est arrêté au sens d'une expression, il le retient honnêtement à travers les métaphores les plus hardies, les plus bizarres à notre sentiment et ne l'abandonne, à défaut de raisons probantes, que devant une impossibilité bien démontrée. La question, dans ces cas, est de savoir où commence l'impossibilité dans le Veda, et j'avoue que M. B. me semble parfois en reporter bien loin la limite. Ainsi, de ce que *arvan* signifie cheval, je ne me croirais pas tenu, comme M. B. et, avant lui, Wilson, à traduire *anarvan* par « qui est sans cheval », quand il s'agit de dieux qui n'appar-

¹) Quant il le fait, il ne me paraît pas toujours avoir la main heureuse. Ainsi, je ne puis accepter l'étymologie qu'il propose de *sūri* et de *ari* (dans le sens favorable). Des communautés où l'on fait profession de pauvreté, ont bien pu se qualifier de *bhikshu*, de mendiant ; mais il me faudrait une preuve directe pour admettre que les prêtres védiques se soient jamais donné à eux-mêmes ou aient accepté d'autrui la qualification de « sans avoir » ou de « ceux qui ne donnent pas ».

raissent presque jamais sans leurs attelages. En présence des traces non équivoques qu'a laissées la racine *ar* dans le sens de « blesser, offenser », je m'inclinerais volontiers devant la tradition indigène, qui explique ce mot par « irrésistible, que nul n'affronte ». Dans bien des cas aussi, où M. B. attribue la métaphore au poète, je crois que celle-ci a pu fort bien appartenir à la langue même ; que *go* (vache), par exemple, était dans le répertoire poétique un des noms du lait. A appliquer avec cette rigueur une méthode à laquelle ne résisterait pas toujours la prose la plus sobre, on risque d'augmenter encore ce que M. B. appelle le galimatias du Veda et, ce qui est plus fâcheux, d'y introduire un bagage supplémentaire de subtilités mystiques, dont il n'est déjà que trop pourvu. C'est du reste ce que M. B. sent parfaitement. Il avoue lui-même que, dans cette œuvre de réaction, comme il l'appelle, contre les procédés reçus, il a dû plus d'une fois dépasser le but. Mais il ajoute que cette réaction était nécessaire et, comme j'en suis aussi persuadé que lui, je ne puis que lui savoir gré d'avancer encore là même où je ne me sens plus le courage de le suivre.

M. Bergaigne opère sur les formules presque avec la même rigueur que sur les mots, et c'est ici surtout que je dois accentuer mes réserves. Un mot est quelque chose de limité et de solide, dont l'imagination la plus fantaisiste ne peut abuser que jusqu'à un certain point. Une formule est un produit complexe et infiniment plus flottant, dont on peut faire à peu près tout ce qu'on veut. Le Veda, comme toute œuvre foncièrement collective, est plein de ces formules et, dès le commencement des études védiques, on y a vu avec raison un des principaux facteurs de l'interprétation : l'essentiel est de n'en point être la dupe. Quand on voit ce que ces formules deviennent dans les autres Vedas, avec quelle liberté elles y sont atténuées, substituées les unes aux autres comme des quantités en quelque sorte indifférentes, on est d'abord surpris et on se dit que ces gens là remanient à tort et à travers un vieux fond, qu'il ne comprennent plus. Mais il suffit d'un retour, pour voir

qu'il en est déjà de même dans le *Rigveda*. Les *rishis* usent et abusent de ces rengaines consacrées ; ils jouent avec elles ; elles sont le jargon mystique, le patois de Chanaan de l'époque. Aussi, plus une association de mots est chez eux fréquente, moins elle est précise. Ajoutez que l'origine de ces formules a pu être d'un puéril à défier toute sagacité moderne ; ajoutez encore les vicissitudes auxquelles a été exposé le texte, les altérations qu'il a certainement subies, comme l'atteste *a priori* la diversité des çâkhâs, la tendance enfin à confondre les dieux et à dire de l'un ce qui a été dit d'un autre, et il apparaîtra clairement combien on a ici de raisons de se défier, si on ne veut pas s'exposer à prendre pour des concepts réels de simples habitudes verbales. Or je trouve que, sous ce rapport, M. B. ne s'est pas assez défié. J'admire son industrie à rassembler les formules et les locutions, son ingéniosité à les combiner et la sagacité rare avec laquelle il a su très souvent leur arracher leur secret : ¹ mais souvent aussi elles l'ont séduit et lui ont fait lâcher la proie pour l'ombre. Ce sont en grande partie des formules qui l'ont conduit à donner une importance, selon moi fort exagérée, à tout cet appareil de physique et de cosmographie sexuelles ; au rôle des nombres dans le Veda ; aux rapports qu'il trouve entre Agni et Manu, Agni et Vishnu, Soma et le soleil ; à la conception, très vraie à condition qu'elle n'en vienne pas à étouffer toute autre, du sacrifice considéré comme la représentation des phénomènes de la nature. C'est de ce long commerce avec les formules qu'il a contracté une prédilection inquiétante pour les solutions paradoxales, et leur influence n'est pas pour peu de chose non plus dans cet esprit de systématisation excessive qui domine tout l'ouvrage, qui en a inspiré l'ordonnance et qui a conduit, par exemple, M. B. à distinguer une classe de dieux sacrificateurs et à gâter, je ne trouve pas d'autre mot, sa belle étude sur les dieux souverains par sa

¹) Voir, par exemple, l'usage heureux qu'il en a fait dans son étude des personnages semi-historiques, tels que Sudâs. Tout le morceau est un modèle achevé de discussion fine et prudente.

théorie des dieux pères. Le père bien authentique d'un dieu de premier ordre ne peut être qu'un roi déchu, par conséquent, méchant. Mais il n'y a point de paternité semblable dans le Veda, ou, du moins, elle y est soigneusement voilée : Kronos et Ouranos y sont anonymes. Le dieu père par excellence, Dyans, le Ciel, n'est pas conçu comme mauvais pour cela. Varuna est père au même titre que Mitra, le dieu éminemment bon, et cette paternité, certainement fort ancienne, mais d'ordre secondaire comme les paternités multiples de Zeus, est sans rapport avec le côté sévère de sa divinité. J'en dirai autant de la paternité de Rudra : n'impliquant aucune déchéance, elle n'a rien à voir avec son caractère de dieu redoutable.

Mais il est temps que je me sépare de cette œuvre remarquable, s'il doit être question encore d'autre chose dans ce bulletin. En résumé, sans adopter entièrement le lexique de M. Bergaigne, je ne puis qu'approuver sa manière de traduire, parce qu'elle est, après tout, la méthode ne concédant rien à la fantaisie, et qu'elle dénonce à chaque ligne les difficultés qui s'opposent encore à l'intelligence de ces vieux documents. Je suis moins d'accord avec lui sur l'interprétation générale. Mais, même à ce point de vue, sa manière de concevoir l'esprit du Vêda est celle qui, parmi toutes, se rapproche le plus de mes propres idées. Pour ne pas me ranger de son côté dans le débat soulevé par son livre, il me faudrait oublier les protestations que j'élevais, il y a plus de douze ans déjà, contre le Vêda poétiquement naïf et raisonnable qui nous venait d'Allemagne.

Le livre de M. Bergaigne est le commentaire analytique d'un texte qu'il s'agit de traduire : le commentaire de M. Ludwig est un recueil de notes et de documents à l'appui d'une traduction déjà faite et qui, par sa date d'achèvement (1876), n'est pas du ressort de ce bulletin. Je pourrais donc me borner à mentionner le deuxième et dernier volume de ce commentaire¹, qui, par sa nature même, échappe à l'analyse, et à

¹ Alfred Ludwig : *Commentar zur Rigveda Uebersetzung. II. Theil. Zu dem*

référer à ce qui a été dit du premier volume dans le précédent compte-rendu, si je ne me croyais tenu de rendre hommage une fois de plus au savoir étendu et minutieux qui se trouve accumulé dans ces recherches. M. L. est un novateur, comme M. Bergaigne et, pourtant, leurs ouvrages sont, à bien des égards, le contre-pied l'un de l'autre. Malgré sa prédilection pour une littéralité souvent excessive, le premier ne traduit pas avec la méthode inflexible du second : il se décide plus souvent d'après les convenances du cas particulier et il a même, de ce chef, de brusques détours, qui dépassent en fait de liberté tout ce qu'on s'était permis jusqu'à ce jour. Par contre on trouve chez lui cette connaissance approfondie, immédiate, des autres branches de la littérature védique, dont l'absence est parfois trop sensible chez M. Bergaigne. Son commentaire, qui est la partie la plus méritoire de l'ouvrage, est sous ce rapport une véritable mine de renseignements puisés aux sources, et où il n'y a rien à reprendre qu'un excès de richesses. Le lecteur, qui se sent comme perdu au milieu de cet encombrement, est trop souvent obligé de se dire que l'auteur eût, en somme, plus donné, s'il s'était appliqué d'avantage à choisir. Le volume se termine par une appréciation de l'éthique du Véda considérée dans son action sur la vie de l'individu et de la nation en général¹.

Dans une série d'articles que je ne puis caractériser dans l'ensemble, parce que je n'en connais que le début, M. Colinet a étudié la conception de la divinité dans le *Rigveda*². Il est frappé du caractère absolu que les Hymnes reconnaissent aux dieux, même à ceux qui, comme Agni et Soma, sont liés par le rapport le plus intime à des objets sensibles, au point de

zweiten Bande der Uebersetzung. Prague et Leipzig, 1883. Le volume est le 5^e de l'ouvrage complet.

¹) La même question, mais dans un sens plus théologique et sans sortir pour l'Inde des limites du *Rigvéda*, a été traitée par M. A. Holzman : *Sünde und Sühne in den Rigvedahymnen und den Psalmen* ; dans la *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, t. XV, 1 (1884).

• ²) Ph. Colinet : *La divinité personnelle dans l'Inde* ; dans *Le Muséon*, t. II, p. 127 (1884).

se confondre souvent avec eux. L'observation est juste : peu importe que ce caractère ne soit pas constant ; que ces dieux s'engendrent entre eux, se commandent et se pénètrent réciproquement ; qu'il soit au pouvoir de l'homme de leur faire du mal et du bien : il suffit que ce caractère leur soit reconnu une fois, pour qu'il existe. Tout aussi juste est l'observation que ce caractère ne s'explique pas par l'anthropomorphisme pur, ou, pour employer un terme que d'autres préfèrent, par le pur animisme ; mais qu'il convient, en présence surtout de personnalités bien plus dégagées du monde sensible, telles que Indra et Varuna, d'y joindre des notions transcendantes, une conception plus ou moins vague de la divinité comme étant au-dessus et en dehors du monde. D'où viennent ces notions ? Comment faut-il, dans le plus lointain passé, se représenter l'action de ces deux facteurs, d'un côté l'induction sensible, d'autre part la raison pure ? J'imagine, pour mon compte, qu'ils ont été confusément à l'œuvre l'un et l'autre, depuis les premiers jours, comme ils le sont encore actuellement. Mais je doute que ce soit là l'avis de M. C. Ce dont je suis persuadé par contre, c'est que le Vêda, pas plus que tout autre document du reste, ne nous fera faire un pas décisif vers la solution du problème. Nous sommes si loin des origines de la conscience humaine dans ce livre, qu'autant vaudrait s'adresser à un de nos contemporains, que de l'interroger à cet égard. La question d'archéologie devient ici forcément une question de spéculation, et c'est le chemin qu'elle paraît aussi avoir pris chez M. C., puisqu'il avertit que, pour la suite, « les documents « positifs faisant défaut, il sera nécessaire de recourir à l'observation de la marche de l'esprit humain en général, et de « vérifier ensuite nos conclusions par l'examen des textes « védiques. » Les textes sont peu gênants en pareille matière. Ce qui est difficile, c'est, par l'observation de cette « marche de l'esprit humain en général », d'en découvrir le point de départ, à supposer qu'on ne le connaisse pas déjà, et surtout de le faire voir de la même façon à ceux qui, sur certaines matières, ne pensent pas comme nous. Malgré le talent et la conscience

que M. C. apporte dans ses recherches, je doute que, sur ce point, il ait réussi mieux que d'autres, à contenter, comme on dit, tout le monde et son père.

M. C. m'ayant adressé au début de son travail quelques objections au sujet du caractère sacerdotal, nullement populaire que je suis obligé de reconnaître au Véda¹, je lui dois quelques mots d'explication, afin d'éviter tout malentendu. Je ne vois dans le Véda rien qui ressemble à une doctrine secrète, à une religion s'entourant de mystère. Ce que je prétends, le voici : c'est qu'il y a dans ce livre une doctrine, ou plutôt des prétentions à une doctrine raffinée, à une sorte de gnose, qui en pénètre toutes les parties et que nous ne sommes pas autorisés à supposer chez le grand nombre. Que le fait d'avoir adoré les mêmes dieux que ses prêtres et d'avoir cru à l'efficacité du même culte, ne permet pas de préjuger des notions ni des sentiments de ce grand nombre. Que ce qu'on a appelé hénouthéisme, la tendance non-seulement à subordonner à tour de rôle tous les dieux à un seul dieu, qui n'en devient pas plus tangible pour cela, tant s'en faut, mais encore et surtout à les faire rentrer en quelque sorte les uns dans les autres comme de pures abstractions, sans substance ni personnalité, ne saurait être admis purement et simplement comme un trait de la conscience populaire. Que pour celle-ci, ces dieux, qui après tout ne sont pas des abstractions, ont dû être l'objet de représentations bien autrement concrètes et résistantes : qu'on devait, aussi bien qu'ailleurs, savoir sur leur compte une infinité d'histoires : qu'ils avaient leurs biographies, et qu'au lieu de répéter que, dans le Véda, la physionomie des dieux n'est pas encore bien arrêtée, on devrait renverser les termes et dire qu'elle ne l'est déjà plus. Qu'il y a tout lieu de croire que bien des traits essentiels de la vie religieuse du peuple ne sont pas représentés dans ces chants, qui ne nous ont été conservés, après tout, qu'à l'état de sélection, de liturgie d'une religion décidément aristocratique et sacerdotale. Que le culte

¹) Les objections de M. C. portent sur ce que j'ai dit à ce sujet dans la préface de *The Religions of India*.

domestique, par exemple, sans doute parce que les Brâhmanas s'en occupent à peine, y est pauvrement relégué dans une sorte d'appendix. Qu'il a dû forcément y avoir des diversités de tribu à tribu : que les superstitions locales, le culte des esprits mauvais avec toutes les pratiques qui s'y rattachent, ont dû tenir une place bien autrement grande que ne le feraient croire les rares allusions qu'y font les *rishis* : que l'argument, telle chose ne se trouve pas dans le Vêda, donc, elle n'existait pas à l'époque du Vêda, est un argument téméraire, et que l'image d'un « peuple védique, » qu'on a plus d'une fois prétendu dégager de documents pareils, a toutes les chances du monde d'être l'image d'un peuple idéal. Ce qui surprend, c'est que le style a lui seul n'ait pas donné l'éveil, avec sa phraséologie qui sent l'école, avec ces réticences, ses allusions obscures, auxquelles le grand nombre pouvait bien acquiescer par force d'habitude, mais auxquelles il ne devait guère entendre plus que nous. Car la plupart des traits que nous venons de résumer, ne sont pas choses rares et particulières au Vêda. Ils sont communs plus ou moins à toutes les littératures religieuses, sans en excepter les nôtres, en dépit du catéchisme. Ils se répètent notamment avec une fatigante monotonie d'un bout à l'autre dans celles de l'Inde et là, on ne s'y est jamais mépris. Si on ne les a pas vus dans le Vêda, c'est qu'on n'a pas voulu les voir. On aurait cru blasphémer en reconnaissant qu'il y a beaucoup de routine professionnelle dans ces « naïves effusions des premiers pères de notre race. » N'était-on pas placé là au point d'origine en quelque sorte du chemin royal de la pensée aryenne ? Peut-être finira-t-on par avouer que parfois ce chemin ressemble déjà singulièrement à une impasse¹.

¹) Dans un ouvrage dont il sera question plus loin (*India. What can it teach us?*), M. Max Müller a pris également à partie ceux qui nient le caractère populaire du Vêda. Il leur demande s'ils savent ce qu'ils veulent dire, et leur objecte qu'on pourrait en soutenir autant des livres de l'Ancien Testament et des poèmes homériques. M. Max Müller ne nomme personne et je n'ai pas la présomption de croire qu'il a voulu s'en prendre à moi chétif. Mais, comme je pense avoir été le premier à avancer cette hérésie, je prends à tout risque l'ob-

M. de Bradke s'est renfermé dans des limites plus nettement définies. Il a étudié en philologue et en historien les problèmes qui se rattachent au vieux nom divin d'*Asura*¹, et sa monographie comptera parmi ce qui a été écrit de meilleur sur cette question intéressante entre toutes par les perspectives qu'elle ouvre sur le passé religieux le plus lointain de l'Inde et de l'Iran. Sans se prononcer sur l'étymologie du mot, il admet, avec M. Darmesteter, la signification de « maître, seigneur ». Epithète, à l'origine, de l'ancien dieu suprême des tribus indo-européennes, c'est-à-dire de Dyaus pitar, le Ciel, père des dieux et des hommes, *asura* est devenu dans l'Iran le nom du successeur plus ou moins révolutionnaire de Dyaus, Ahura Mazdâ, tandis que dans l'Inde, il est tombé en partage entre les *devas*, les héritiers légitimes du vieux souverain. Mais, à côté de ceux-ci, les plus anciens documents de l'Inde connaissent déjà des asuras « ennemis des dieux », et c'est à ces derniers que le nom, par suite d'une lente évolution, est resté à titre définitif. M. de B. voit dans ce fait le contre-coup de la réforme iranienne, la réponse en quelque sorte de l'Inde à la déchéance prononcée par le mazdéisme contre les devas, qui sont devenus chez lui les démons. Il me semble que la lenteur même avec laquelle le transfert s'est opéré dans l'Inde, doit rendre l'explication suspecte. Mais je m'empresse d'ajouter qu'en reprenant contre M. Darmesteter l'ancienne thèse, M. de B. l'a entourée de beaucoup de précautions, qu'à plusieurs égards, il l'a présentée sous un jour nouveau, et qu'il n'a rien négligé, en ce qui regarde l'Inde du moins, pour mettre les pièces du débat sous les yeux du lecteur. Il a étendu ses recherches dans une juste mesure à l'ensemble de la littérature védique et,

servation à mon compte et je répons, quand à la demande : que j'y tâche ; quant à l'objection : que tout ce que je souhaite, c'est qu'on consente à traiter le Vêda comme on traite la Bible et Homère, où l'on a appris à distinguer entre la conscience d'Israël et celle des prophètes, entre la poétique en usage à la cour des anactes et les religions des peuplades de la Grèce.

¹) P. von Bradke : *Dyâus Asura, Ahura Mazdâ und die Asuras. Studien und Versuche auf dem Gebiete alt-indogermanischer Religionsgeschichte*. Halle, 1885.

sans jamais sortir de son sujet, il a su semer chemin faisant un grand nombre d'observations ingénieuses qui en éclairent les abords. Dans son introduction notamment, il a émis sur le caractère général du *Rigveda* les vues les plus sages. On est bien loin avec lui du lyrisme des premiers jours.

Parmi les études de détail dont les Hymnes ont été l'objet, nous avons à signaler en première ligne deux élégantes petites dissertations de M. Roth, que sa longue pratique du Vêda n'a pas réconcilié avec les choses obscures. Dans l'une¹, M. R. avait essayé de montrer qu'à l'aide de quelques retouches très simples et d'un peu de bonne volonté aussi, on pouvait rendre parfaitement intelligible un hymne du quatrième livre (IV, 27), qui paraissait jusqu'ici l'obscurité même. Mais M. Bergaigne n'a pas eu de peine à faire voir² que la chose n'était pas si aisée qu'elle en avait l'air : que ces corrections en apparence si heureuses, se compliquaient de toute une série d'infidélités et d'hypothèses et que, pour les admettre il fallait méconnaître quelques-unes des formules les mieux établies de la langue védique. Malheureusement pour l'hymne, l'interprétation de M. Bergaigne ne tient pas debout non plus. Elle respecte les formules, mais elle ne compte pas avec l'in vraisemblable. La tradition indigène avait senti juste, en reconnaissant un manque de liaison entre le premier vers et le second, et parvint-on à échapper à cette première difficulté, qu'on se heurterait au quatrième vers, où tout s'embrouille d'une façon irrémédiable. Seul l'auteur (ou les auteurs) de ces fragments mal rajustés pourrait nous tirer d'embarras. Le résultat auquel ont abouti ici les deux méthodes, est donc au fond le même : ni l'une ni l'autre, elles ne sont parvenues à résoudre le problème. Il y a pourtant entre elles cette différence, que l'une, tout en prétendant être plus vigilante, nous amène doucement à fermer les yeux aux difficultés, tandis que l'autre nous oblige à les tenir ouverts.—

¹) A. Roth : *Der Adler mit dem Soma* ; dans *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. XXXVI, p. 353. (1882).

²) *Religion védique*, t. III, p. 322.

M. Roth nous semble avoir été plus heureux dans son deuxième article, où il cherche une explication à l'incohérence manifeste de l'hymne V, 44 ¹. Sans essayer cette fois d'appliquer une apparence de cure à des plaies incurables, il se borne à les décrire, à indiquer les pratiques liturgiques qui ont pu en être la cause, et à faire sentir la leçon à tirer de désordres pareils pour l'histoire précanonique du Véda. — D'autres passages des Hymnes ont été l'objet d'observations intéressantes de la part de MM. Hillebrandt ² et Lanman ³. M. Whitney a soumis le beau morceau d'antique spéculation qui nous est conservé dans X, 129, à un examen pénétrant, mais, à notre avis, bien sévère ⁴. Oui, il y a des obscurités dans ce morceau, et l'auteur s'y débat contre des conceptions qui nous paraissent grossières. Mais sommes-nous réellement plus clairs que lui quand nous venons à parler de ces choses, et dans quelques-unes de nos formules modernes, y a-t-il plus, après tout, qu'un simple raffinement des siennes?

On sait que la plante qui fournissait aux tribus védiques leur soma, aux iraniens leur hom, est perdue. Si on arrivait à la retrouver, il est probable qu'on arriverait du même coup à déterminer la contrée qui fut, sinon le berceau de la race indo-iranienne, du moins le siège primitif d'un de ses plus anciens cultes. A la suite d'un article publié par M. Roth en 1881, dans le *Journal de la Société orientale Allemande* ⁵, des recherches furent faites en ce sens par des explorateurs voyageant sous les auspices du gouvernement russe. Depuis, le gouvernement anglo-indien s'est intéressé à son tour à ces recherches. Les résultats qu'elles ont donnés jusqu'ici ne sont pas bien encou-

¹) R. Roth : *Lösung eines Räthfels im Veda* ; dans *Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellsch.* XXXVII, p. 109.

²) Alfred Hillebrandt : *zu Rigveda I, 162. ibidem*, XXXVII, p. 521.

³) C. R. Lanman : *On the Stanza, Rigveda X, 18, 14, as illustrating the Varieties of cumulative Evidence that may be used in the Criticism of the Veda* ; dans *Proceedings of the American Oriental Society*. Mars 1884.

⁴) W. D. Whitney : *The Cosmogonic Hymn, Rig-Veda X, 129, ibidem*. Mars 1884.

⁵) R. Roth : *Ueber den Soma* ; dans *Zeitsch. der deutsch. morgenl. Gesellsch.* XXXV, p. 680.

rageants, comme on peut le voir dans un nouvel article de M. Roth ¹ et par une discussion qui s'est ouverte à ce sujet dans l'*Academy* de Londres et à laquelle ont pris part MM. Max Müller et Roth ainsi que plusieurs naturalistes ². Peut-être sera-t-on plus heureux dans l'avenir. Il est un point toutefois, auquel on ne me paraît pas avoir accordé une attention suffisante; c'est que le seul soma sur lequel nous ayons quelques renseignements, est celui des Brâhmanas et que ce soma-là n'est déjà plus le breuvage célébré dans les Hymnes : même pris à petite dose, il agit comme un émétique ³, ce que ne faisait certainement pas celui à qui ces populations demandaient jadis l'ivresse. Cela diminue singulièrement les chances de retrouver la plante primitive et, avec elle, l'ancienne demeure des tribus indo-iraniennes.

Ce n'est pas cette ancienne demeure des Aryas de l'Inde qu'à cherché M. Thomas ⁴, mais bien le chemin qu'ils ont dû prendre pour venir dans leur nouvelle patrie. Pour cela, il a étudié une fois de plus la géographie védique, c'est-à-dire la nomenclature des rivières mentionnées dans les Hymnes, et il conclut que l'invasion a dû déboucher sur deux colonnes, par les passes qui dominent Caboul et, plus au sud, par celles du Kurram et du Gomal. On est tellement habitué à certaines thèses, que celle-ci, à première vue, n'a rien qui surprenne. Il suffit pourtant d'un peu de réflexion pour voir combien de moyens termes parfaitement inconnus s'interposent ici entre les données et les conclusions. Strictement, tout ce que les Hymnes per-

¹) R. Roth : *Wo wächst der Soma?* *ibidem*, XXXVIII, p. 134.

²) Voir *The Academy* des 25 octobre, 15 novembre, 6, 13 et 20 décembre 1884, et 3 et 31 janvier 1885.

³) Par une singulière coïncidence, il se trouve que le hom des Parsis du Kirmân, ou plutôt leur nireng, mixture sacrée très compliquée, mais dont le jus du hom et l'urine de vache sont la base, est, lui aussi, un vomitif, dès qu'on en prend plus qu'une quinzaine de gouttes. M. Houtum-Schindler, qui a vu la plante, une espèce d'asclépiade, ne dit pas si c'est d'elle ou d'un des autres ingrédients que vient cette propriété du breuvage. Voir *The Academy* du 31 janvier 1885.

⁴) Édward Thomas : *The Rivers of the Vedas, and how the Aryans entered India*; dans *Journal of the Roy. Asiatic Soc. of Great Britain and Ireland*. t. XV, p. 357, (1883).

mettent d'affirmer, c'est qu'ils ont été composés en très grande majorité dans le bassin de l'Indus, et nous savons d'autre part, nullement par le Véda, que la population qui parlait la langue de ces hymnes, ou une partie du moins de cette population, doit être venue du Nord-Ouest. Au-delà, commence l'hypothèse et c'est en faire une énorme que d'assimiler la propagation de la poésie et de la religion védiques, à la propagation même de la race aryenne. Pour le reste, sauf quelques *wild speculations*, telles que l'intervention supposée des aborigènes, en la personne de Krishna Dvaipâyana, dans la fixation du canon védique, je me plais à reconnaître que le mémoire de M. Thomas est fait avec soin et renferme un grand nombre d'informations utiles.

M. Pincott s'est attaché à découvrir les principes qui ont été suivis dans l'arrangement du *Rigveda* ¹. Son mémoire, qui témoigne d'une grande finesse d'observation, contient en réalité moins de résultats nouveaux que l'auteur ne se l' imagine ; car, si on retranche les points où M. P. s'est rencontré, sans s'en douter, il est vrai, avec Delbrück, Grassmann, Ludwig, il ne reste plus guère de choses acceptables. Il est fort probable, comme le supposait déjà Haug, que le premier livre est une sorte d'églogue liturgique ; mais l'explication que propose M. P. est imaginaire et paraîtra même incompréhensible pour peu qu'on ait quelque notion du rituel. Tout aussi fragiles sont les raisons qu'il croit découvrir à l'ordonnance générale des livres 2-7. Quand au huitième, sa contribution se réduit à une étymologie impossible du mot *pragdtha*.—D'une tout autre portée est l'étude de M. Oldenberg sur la composition et l'arrangement de ces vieilles liturgies ². Malheureusement, pour pouvoir caractériser même sommairement ce beau travail, il

¹) Frédéric Pincott : *On the Arrangement of the Hymns of the Rig-veda* ; dans *Journal of the Roy. As. Soc. of Great Britain and Ireland*, t. XVI, p. 381.

²) H. Oldenberg : *Rigveda-Samhitâ und Sâmavedârcika Nebst Bemerkungen über die Zerlegung der Rigveda-Hymnen in Theilhymnen und Strophen sowie über einige verwandte Fragen* ; dans *Zeitschr. der deutsch. morgenl. Gesellsch.* t. XXXVIII, p. 439.

me faudrait entrer dans des détails préliminaires qui, par leur nature trop spéciale, ne seraient point à leur place ici. Il me suffira donc de dire que M. Oldenberg a cherché s'il n'y avait pas quelque moyen de distinguer encore dans les Hymnes la part afférente au prêtre qui récite, au hotri, de celle qui revenait au prêtre qui chante, à l'udgâtri, et qui a été codifiée plus tard dans le Sâmaveda. Qu'il a trouvé un ensemble de caractères assez solide permettant d'établir cette distinction dans ses contours généraux. Que la part de l'udgâtri était à l'origine bien plus riche que ne le feraient supposer à première vue les manuels constituant actuellement le Sâmaveda. Que ceux-ci, malgré leur caractère secondaire et leur appauvrissement, reflètent parfois mieux que notre Rigveda actuel la division primitive des hymnes. Que dans une moindre mesure, le même fait est vrai de la liturgie qui nous est conservée dans les livres rituels dépendant du Rigveda. M. O. arrive ainsi à jeter un jour nouveau sur la composition du recueil, notamment sur celle des livres huit et neuf qui, jusqu'ici, embarrassaient le plus. La division des hymnes en strophes plus ou moins indépendantes, pourra désormais s'appuyer dans un plus grand nombre de cas sur des règles plus précises, et les exceptions à la grande loi, que, dans l'intérieur d'un même groupe, les morceaux se suivent d'après le nombre décroissant de leurs vers, se trouvent réduites à un minimum. Il va sans dire que plus d'une des questions ainsi soulevées, est encore loin d'une solution définitive ; mais le cadre général paraît solide. Je ne ferai ici qu'une seule réserve. En insistant sur les rapports étroits qui existent entre l'arrangement du Rigveda et la liturgie postérieure, M. O. n'a pas assez appuyé sur les différences, qui sont en réalité bien plus grandes qu'il ne veut en convenir. En admettant même que ces rapports soient aussi étroits pour la liturgie du hotri et de l'udgâtri telle qu'elle est conservée chez les Rigvedins et les Sâmavedins, resterait toujours celle qui est codifiée dans le Yajurveda et qui n'est ni moins importante, ni moins ancienne. Or, dans celle-ci, toute l'ordonnance du Rigveda est bouleversée de

fond en comble. La liturgie des livres rituels n'est plus la liturgie des Hymnes : c'est là un grand fait qui domine toutes les ressemblances de détail et qu'on est tenté d'oublier en lisant le mémoire de M. Oldenberg.

Nous pouvons passer plus rapidement sur les publications qui ont porté sur les autres branches de la littérature védique. Elles se renferment plus strictement dans le domaine propre de la philologie sanscrite, ou, si elles le dépassent, elles soulèvent des questions soumises à des fluctuations moins rapides. La grande édition avec commentaire du Yajurveda, tel qu'il s'est conservé dans l'école des Taittirīyas, n'a pas fait un pas depuis notre dernier bulletin. Celle du texte fondamental d'une autre école du même Vēda, l'école des Maitrāyaṇīyas ne s'est augmentée que d'un seul fascicule, qui embrasse le deuxième livre¹. M. Eggeling a publié le premier volume de sa traduction anglaise du Ṣatapathabrāhmaṇa², texte rituel qui se rattache à une autre recension du Yajurveda et qui, de tous les écrits de ce genre, est à la fois le plus étendu et le plus riche en légendes et en controverses théologiques. Le seul qui pourrait lui être comparé sous ce rapport, le Jaiminīyabrāhmaṇa du Sāmaveda, a été l'objet d'une notice étendue de la part de M. Whitney³. Malheureusement les matériaux qu'on possède pour ce texte retrouvé par Burnell, il y a une dizaine d'années et dont ce regretté savant avait donné quelques extraits, ne permettent pas d'en entreprendre la publication. L'auteur d'une traduction anglaise et marāṭhī du Rīgveda⁴, M. Shankar Pandurang Pandīt, dont le nom était déjà associé

¹) Leopold von Schroeder : *Die Maitrāyaṇi Samhitā. Zweites Buch.* Leipzig, 1883.

²) Julius Eggeling : *The Satapatha-Brāhmaṇa according to the text of the Mādhyandina School. translated. Part I, Books I and II.* Oxford 1882. Forme le vol. XII des *Sacred Books of the East*. — Cf. l'examen détaillé de cette publication par W. D. Whitney : *Eggeling's Translation of the ṣatapatha-Brāhmaṇa* ; dans *American Journal of Philology*, vol. III, n° 12.

³) W. D. Whitney : *On the Jaiminīya- or Talavakāra-Brāhmaṇa* ; dans *Proceedings of the Americ. Or. Society.* Mai 1883.

⁴) *The Vedārthayātṇa, or an Attempt to interpret the Vedas.* L'ouvrage, dont je ne connais que le premier volume, paraît à Bombay depuis 1876, par fascicules mensuels, sans le nom de l'auteur.

à la découverte du commentaire de Sâyana sur l'Atharvaveda, a eu la bonne fortune de retrouver le travail du même auteur sur la recension Kânva du Yajurveda ¹, travail dont on soupçonnait bien l'existence, mais qu'on avait vainement cherché jusqu'ici. Un autre savant indigène, M. Pandit Satyavrata Sâmāçramî, auquel on doit déjà, entre autres travaux, une excellente édition du Sâmaveda, a continué sa publication avec scholies du Nirukta de Yâska ², le premier terme de cette longue série de commentaires et de gloses que l'Inde a accumulés autour de sa littérature sacrée.

La vieille théosophie des brâhmanes, telle qu'elle est consignée dans les Upanishads, a été également l'objet de travaux importants. M. Weber a publié deux de ces traités ³ : l'un, une sorte de catéchisme par questions et réponses des points essentiels de la doctrine vedânta ; l'autre, à l'origine peut-être une simple formule contre la morsure des serpents, mais qui nous est parvenue en plusieurs recensions et offre ainsi un nouvel exemple des vicissitudes par lesquelles ont passé un grand nombre de ces écrits. M. Jacob a tiré des manuscrits un excellent appareil critique pour la Mahânârâyana-Upanishad ⁴, qui forme le dernier livre du Taittirîya-Aranyaka et dont on n'avait jusqu'ici qu'une reproduction très imparfaite dans l'édition de cet ouvrage par M. Râjendralâla Mitra. M. Max Müller a ajouté un deuxième volume à sa belle traduction de ceux d'entre ces traités dont l'influence a été, jusqu'à nos jours, la plus large et la plus durable ⁵. De même que le premier volume,

¹) Voir l'intéressante notice à ce sujet de M. Bühler, dans l'*Academy* de Londres du 27 octobre 1883. Je n'ai pas sous les yeux le mémoire original de M. Shankar Pandit, qui a été publié dans les Actes du Congrès des orientalistes tenu à Leiden.

²) Pandit Satyavrata Sâmāçramî : *The Nirukta with Commentaries*, vol. I et vol. II fascic. 1-4. Calcutta (Bibliotheca Indica) 1880-1884. La partie publiée correspond aux 65 premières pages de l'édition de M. Roth.

³) A. Weber : *Die Nîrâmbopaniṣad, Lehre vom Absoluten* ; dans *Indische Studien*, t. XVII, p. 136 (1884). — *Die Garudopaniṣad* ; *ibidem*, p. 161.

⁴) Lieut-Colonel G. A. Jacob : *The Mahânârâyana Upanishad of the Black Yajur-Veda* ; dans *Indian Antiquary*, t. XIV, p. 4 (1885).

⁵) F. Max Müller : *The Upanishads translated. Part II*. Oxford, 1834. Formerle vol. XV, des *Sacred Books of the East*.

celui-ci est précédé d'une savante introduction, où rien n'a été négligé de ce qui peut orienter le lecteur et lui faire voir de quelles précautions il convient d'user, si on veut entrer dans l'esprit de ces vieilles spéculations. Le spécialiste surtout ne lira pas sans profit les avertissement de M. Max Müller sur le danger d'un classement chronologique hâtif auquel on a parfois essayé de soumettre ces écrits. Enfin, M. Gough a réuni en un volume et rendu ainsi plus accessibles, ses excellents articles sur l'ancienne philosophie des Hindous ¹, dont la publication dans le *Calcutta Review* avait déjà été signalée dans le précédent bulletin.

Sur le domaine de la philosophie technique, qui fut l'héritière de cette antique sagesse et qui l'élabora en systèmes nettement définis, nous avons à signaler l'achèvement des Yogasûtras édités et traduits par M. Râjendralâla Mitra ², ainsi que la nouvelle édition du texte et de la traduction annotée des Sâṅkhyasûtras de feu M. Ballantyne ³. L'œuvre du premier éditeur, qui était devenue presque introuvable sous sa forme complète, a été soigneusement revue et enrichie d'un grand nombre d'additions, de corrections et de variantes par les soins de M. Fitz-Edward Hall. Par contre, l'édition du texte fondamental d'une autre école, la Mīmāṃsā, qui traîne depuis de longues années dans la Bibliotheca Indica, n'a progressé que d'un seul fascicule ⁴. On ne peut pas même en dire tant de celle de la Bhāmatī de Vācaspati Miśra, une glose volumineuse du commentaire de Çāṅkara sur les Vadāntasûtras, en cours de publica-

¹) Archibald Edward Gough : *The Philosophy of the Upanishads and Ancient Indian Metaphysics*. London 1882. Je n'ai pas eu l'occasion d'examiner cette nouvelle édition, qui fait partie de *Trübner's Oriental Series*.

²) Râjendralâla Mitra : *The Yoga Aphorisms of Patañjali, with the Commentary of Bhoja Râjâ and an English Translation*. Calcutta (Biblioth. Indica) 1881-83.

³) James R. Ballantyne : *The Sâṅkhya Aphorisms of Kapila with illustrative Extracts from the Commentaries, translated. Third Edition*. London 1885. Fait partie de *Trübner's Oriental Series*.

⁴) Pandita Mahesachandra Nyâyaratna : *The Aphorisms of the Mīmāṃsā by Jaimini with the Commentary of Savara-Svâmin, edited. fascic. XVII*. Calcutta (Bibliotheca Indica) 1884.

tion dans la même collection et qui, depuis 1879, en est toujours à sa septième livraison *. Il faut espérer que celle du *Tattva-cintâmani* de Gangeça Upâdhyâya ³, une des expositions les plus autorisées de la doctrine Nyâya, qui vient d'être mise sur chantier, sera poussée plus activement, si nous devons encore en voir la fin. Car l'ouvrage déjà par lui-même considérable, est accompagné du copieux commentaire de Mathurânâtha Tarkavâgiça. Après ces publications au contenu encore plus hérissé que leurs titres, on respire quand on arrive à l'œuvre claire, méthodique, consciencieuse, dans laquelle M. Deussen, sans rien sacrifier de la rigueur scientifique, a rendu accessible à l'ensemble du public lettré les arcanes du Vedânta ¹. Comme l'indique le titre même du livre de M. D., le système y est exposé sous la forme définitive qu'il a reçue du célèbre réformateur et champion de l'orthodoxie brâhmanique, Çankara Acârya. Cette forme est celle de l'idéalisme absolu, et c'est avec raison qu'elle a été choisie par M. D. à l'exclusion des pâles variantes qui se sont produites à côté d'elle. C'est bien là la philosophie même de l'Inde, la seule où sa pensée se meuve sans embarras et se sente en quelque sorte chez soi ; celle aussi, à laquelle elle est toujours revenue, quand l'intensité de la foi, bien plus que les protestations de la personnalité humaine et le sentiment de la réalité des choses, lui a fait faire quelques concessions à l'empirisme.

Mais, outre cette forme scolastique sous laquelle elles se sont maintenues en général plus ou moins strictement sur le terrain du vieux brâhmanisme, ces spéculations en ont de bonne heure revêtu une autre, sous laquelle elles ont été au ser-

²) Pandit Bâla Sâstri : *Bâhmatî, a Gloss on Sankara Achârya's Commentary on the Brahma Sûtras*, by Vâchaspati Misra, edited. Bénarès (Bibliotheca Indica) 1876-1879,

³) Pandita Kâmâkhyânâtha Tarkaratna : *Tattva Chintâmani*, edited. Fascicul. I., Calcutta (Bibliotheca Indica) 1884.

¹) Pâul Deussen : *Das System des Vedânta nach den Brahma-Sûtras des Bâdarâyana und dem Commentare des Çankara über dieselben, als ein Compendium der Dogmatik des Brahmanismus vom Standpunkte des Çankara aus dargestellt*. Leipzig, 1883.

vice des religions sectaires, mais dont les allures plus libres rappellent bien mieux leurs plus anciens procédés d'exposition. C'est en effet un écho direct des Upanishads qui nous revient dans la Bhagavadgîtâ, cet évangile de la religion de Krishna, dont nous avons à mentionner deux traductions anglaises publiées à quelques mois d'intervalle ¹, et dont M. Colinet, dans un excellent travail, vient d'étudier la théodicée ².

M. Colinet a suivi avec beaucoup de dextérité la filiation de ces vieilles conceptions et leur persistance singulière dans une religion monothéiste, à foi ardente, pour laquelle elles semblent si peu faites. Ce qui surprend, en effet, et ne ressort peut-être pas assez chez M. C., ce n'est pas la contradiction radicale qui est au fond du poème, mais le peu d'effort que fait l'auteur pour s'y soustraire. Loin de tenter de l'adoucir, il ne cesse d'en affirmer avec une insistance égale les deux termes extrêmes. Il n'argumente pas avec l'auditeur : il cherche plutôt à lui infliger une sorte de vertige qui le jette vaincu et terrassé aux pieds du prophète. Rarement cette méthode a été pratiquée avec autant de vigueur que dans la Bhagavadgîtâ. Mais, au fond, dans la prédication, l'Inde n'en a guère connu d'autre : l'ἔν ζῆτι πᾶν d'un côté, le dieu ou le guru de l'autre ; et il ne faut pas beaucoup d'effort pour la découvrir chez quelques-uns de ses théosophes modernes, même quand ils écrivent des articles de *magazines*. A la fin de son mémoire, M.C.

¹) Kâshinâth Trimbak Telang : *The Bhagavadgîtâ with the Sanatsugâtîya and the Anugîtâ, translated*. Oxford, 1882. Forme le vol. VIII, des *Sacred Books of the East*. Le Sanatsujâtîya et l'Anugîtâ font partie du Mahâbhârata, comme la Bhagavadgîtâ ; mais, inférieurs sous tous les rapports au premier poème, dont ils ne sont peut-être que de pâles copies, ils n'ont jamais joui dans l'Inde de la même autorité et n'ont pas fait comme lui le tour du monde. Cette traduction est la première qui en ait été faite dans une langue d'Europe. Dans de savantes introductions, M. Telang a essayé de déterminer l'âge approximatif de ces trois morceaux ; mais, comme on pouvait s'y attendre, sans arriver à rien de précis. — Je n'ai pas vu l'autre traduction de la Bhagavadgîtâ, qui fait partie de *Trübner's Oriental Series* et dont voici le titre : *The Bhagavad-Gîtâ translated, with Introduction and Notes by John Davies*. London, 1882.

²) Ph. Colinet, *La Théodicée de la Bhagavadgîta étudiée en elle-même et dans ses origines*. Paris et Louvain, 1885.

se range de l'avis de ceux qui voient dans le krishnaïsme une copie plus ou moins indirecte du christianisme. Sur ce point, je ne puis qu'affirmer une fois de plus mon incrédulité¹.

Si, de la métaphysique, nous passons à l'autre face du vieux brâhmanisme, celle du rituel, du droit et de la coutume, nous trouvons une moisson non moins abondante de travaux excellents, sur lesquels nous voudrions pouvoir nous arrêter et que nous n'avons que le temps de mentionner en passant. M. Garbe a fort avancé son édition du code rituel du Yajurveda, selon la tradition de l'école d'Apastamba¹, dont le précédent bulletin avait signalé le commencement. MM. Führer et Hultsch ont publié, l'un le manuel du droit religieux et coutumier qui nous a été transmis sous le nom de Vasishtha², l'autre le traité similaire qui porte le nom de Baudhâyana³, tandis que M. Bühler donnait une admirable traduction de ces deux textes dans le deuxième volume de ses *Sacred Laws of the Aryas*⁴. De même que pour les traités du premier volume, M. Bühler a réuni et discuté, avec cette connaissance intime qu'on lui sait des choses de l'Inde, les rares données qui nous restent sur l'origine et sur l'histoire de cette vieille législation. Un

¹) La façon dont le mot *brahman* est arrivé à désigner l'absolu, est obscure ; mais l'explication de M. C. comme quoi ce terme aurait exprimé « l'être conçu comme le prêtre lui-même », me semble bien inadmissible. J'en chercherais plutôt la raison dans l'opposition fort ancienne du *çabdabrahman* et du *parabrahman*, du Vêda et de ce qui est supérieur au Vêda.

¹) Richard Garbe : *The Srauta Sûtra of Apastamba belonging to the Taittiriya Samhitâ with the Commentary of Rudradatta*. Vol. I et vol. II, fascic. VI-VII. Calcutta (Bibliotheca indica) 1881-1884.

²) Rev. Alois Anton Führer : *Aphorisms of the Sacred Law of the Aryas, as taught in the school of Vasishtha*. Edited with critical Notes, an Anukramanikâ, Indices of words and vedic mantras, and an Appendix of quotations as found in some Dharmanibandhas. Bombay. 1883.

³) E. Hultsch : *The Baudhâyana dharmasâstra* edited. Leipzig, 1884. Forme le n° 4 du vol. VIII des *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, que publie la Société orientale allemande.

⁴) Georg Bühler : *The Sacred Laws of the Aryas, as taught in the schools of Apastamba, Gautama, Vasishtha and Baudhâyana*, translated. Part II, *Vasishtha and Baudhâyana* Oxford, 1882. Forme le tome XIV des *Sacred Books of the East*. A la fin du volume se trouve l'Index pour les deux parties de l'ouvrage.

texte de même nature, mais qui nous est arrivé bien plus remanié et dont on ne connaissait jusqu'ici qu'une section éditée par Burnell, le Parâçaramâdhava, c'est-à-dire la Parâ-rasmṛiti avec le commentaire de Mâdhava, est entré en cours de publication dans la Bibliotheca Indica¹. M. Knauer a donné une édition plus restreinte (sans le commentaire et sans les suppléments, mais aussi plus correcte que celle de Calcutta, du Sûtra de Gobhila sur le rituel domestique². Celui de l'école des Mânava a été l'objet d'un mémoire de M. de Bradke³, qui vaut une édition. L'auteur ne pouvait être plus complet, ni traiter avec plus de finesse et de circonspection les délicates questions d'histoire littéraire qui se rattachent à ce texte dépareillé. C'est en effet du dharmasûtra perdu de cette école et, en partie aussi, de son grihyasûtra, qu'on a voulu faire dériver notre Mânavadharmasâstra, dont le titre devrait par conséquent se traduire non par « Code de Manu », mais par « Code des Mânava ». L'examen minutieux auquel vient de procéder M. de Bradke, n'a pas fourni de preuves nouvelles en faveur de cette hypothèse, ce qui fait une présomption de plus contre elle. Cette question de l'origine du code de Manu avait aussi beaucoup préoccupé Burnell. A plusieurs reprises, il avait cru en tenir la solution et, dans les derniers temps de

¹) Pandit Chandrakânta Tarkâlankâra : *Parâsara Smṛiti*, fascic. I et II. Calcutta (Bibliotheca Indica), 1883-1884.

²) Friederich Knauer : *Das Gobhilagrihyasûtra, herausgegeben und übersetzt. Erstes heft. Text (nebst einleitung)*. Leipzig, 1885. Une innovation essayée dans cette édition, c'est que M. Knauer a supprimé la division avec chiffre courant des sûtras, pour bien faire voir que ces traités sont écrits en une véritable prose. Comparés avec d'autres sûtras, ceux de Pânini, par exemple, ou de Pingala, les grihyasûtras sont de la prose en effet, mais pas comme on en voit tous les jours. Aussi, pour en mieux marquer la structure, M. K. a-t-il cru devoir charger son texte d'une ponctuation assez compliquée et spécialement inventée pour la circonstance. C'était empiéter sur la traduction. A mon sens, il fallait choisir : ou employer la ponctuation en usage ; ou retenir la division chiffrée des sûtras, qui, bien qu'elle ait été introduite après coup et parfois sans beaucoup d'accord ni de bonnes raisons par les commentateurs, a l'avantage de faciliter les références.

³) P. von Bradke : *Ueber das Mânava-grhya-Sûtra* ; dans *Zeitschr. der Deutsch. Morgenländ. Gesellsch.*, t. XXXVI, p. 417.

sa trop courte vie, il pensait pouvoir donner une date. Nous voyons maintenant par son œuvre posthume, qui nous a été pieusement conservée², que c'était là une de ces convictions reposant sur un ensemble d'indices et d'impressions plutôt que sur des preuves, comme il y en avait beaucoup chez cette âme ardente. Mais, à défaut de la date de Manu, quel mémoire il nous eût donné sur la question, si, au moment où il écrivait cette Préface, sa main n'avait été désarmée par la maladie et déjà à moitié glacée par la mort ! On sait que sous la forme, plus libre et plus facile des codes versifiés et sous le nom de Manu devenu, plus que jamais, le synonyme en quelque sorte de législateur, cette vieille législation s'est répandue ensuite en dehors de l'Inde et qu'on la retrouve diversement altérée dans l'archipel et dans la presque île au delà du Gange. Sur sa présence en plein pays bouddhiste, en Birmanie, on trouvera d'intéressants renseignements dans un mémoire de M. Führer¹ et dans les *Notes* publiées par le directeur de la justice dans la Birmanie anglaise, M. Jardine². Ce qu'elle est devenue dans l'Inde même, s'enrichissant d'un côté, s'appauvrissant de l'autre, on peut le voir dans deux publications excellentes de M. Bourquin¹. Il y a bien, par-ci par-là, quelques réserves à

²) Arthur Coke Burnell : *The Ordinances of Manu. Translated from the Sanskrit, with an Introduction. Completed and edited by Edward W. Hopkins*, London, 1884, fait partie de *Trubner's Oriental Series*.

¹) Rev. A. Führer : *Manusâradhammasattham, the only one existing Buddhist Law Book, compared with the Brahminical Mânava-dharmasâstram* ; dans *Journal of the Roy. Asiatic Soc. Bombay branch*, t. XV (1882), p. 329 et 371.

²) *Notes on Buddhist Law by the Judicial Commissioner, British Burma*. Rangoon, 1882-1883. La série que j'ai sous les yeux, comprend 4 fascicules et renferme : 3 notices sur le mariage et le divorce et un mémoire sur l'origine hindoue du droit birman, par M. Jardine ; un essai sur l'histoire de ce droit et la traduction des chapitres relatifs au mariage et au divorce, de 4 traités birman, par M. Forehammer ; enfin un Appendice donnant un choix de jugements rendus sur la matière.

¹) Rev. A. Bourquin : *Dharmasindhu, or the Ocean of Religious Rites, by the Priest Kasinatha, translated from the sanscrit and commented upon* ; dans *Journal of the Roy. As. Soc. Bombay branch*, t. XV (1881-1882), p. 1, 150 et 225. Une version française de cette première partie du traité, par M. L. de Milloué, fait partie du t. VII des *Annales du musée Guimet*. Paris, 1884. La traduction française sera continuée. — A. Bourquin : *Brahmakarma ou Rites*

faire touchant la transcription et la traduction de M. B. et certaines opinions qu'il avance. Ce qu'il dit, par exemple, du mystère dont s'entourent les brâhmanes, n'est pas tout à fait juste. Ce que leur loi leur défend, c'est d'accepter un étranger en qualité de disciple et, à plus forte raison, de prostituer à la curiosité de cet étranger les cérémonies de leur culte. Mais ils n'ont jamais de parti pris refusé de communiquer leurs documents et de les expliquer. Je dois observer encore que ce que M. B. dit des brâhmanes, en général, doit presque toujours s'entendre de certains brâhmanes. Leur rituel domestique diffère de contrée à contrée et, dans la même contrée, de classe à classe. M. B. aurait donc dû nous dire parmi quels brâhmanes son *brahmakarman* est un usage. L'indication fournie par le texte, que le traité viendrait des bords de la Godâvarî, c'est-à-dire de l'état du Nizam, est tout à fait insuffisante. Ce sont précisément des renseignements de cette nature qu'on est en droit d'attendre des confrères qui ont l'avantage de vivre ou d'avoir vécu dans l'Inde. Pour le reste, on est mieux renseigné en Europe que M. B. ne paraît le croire. Se doute-t-il par exemple que, sauf les remplissages modernes, toutes les prescriptions essentielles de son *Brahmakarman* ont été imprimées déjà une demi-douzaine de fois en Europe, d'après les *Sûtras*? Mais ce sont là des taches légères et qui ne diminuent en rien le mérite de ces deux publications.

Les différentes classes d'écrits que nous venons de passer en revue, sont le prolongement en quelque sorte du Vêda, auquel elles se rattachent par un lien organique. Il n'en est pas de même de l'épopée hindoue. Celle-ci constitue une tradition indépendante. Ni le fond légendaire, ni les conceptions religieuses n'y sont les mêmes, et on est placé ainsi en face d'un double problème : quelle est la provenance et la valeur de cette légende poétique, dont les plus anciens documents

sâcrés des Brâhmanes, traduit du sanscrit et annoté ; dans le t. VI^e des Annales du musée Guimet. Il n'y est traité que des rites quotidiens.

nous sont parvenus incorporés dans une sorte d'encyclopédie gigantesque, l'œuvre, on n'en saurait douter, de bien des siècles? Comment s'est formé le polythéisme nouveau qu'on y trouve installé? On est bien loin encore de pouvoir répondre à ces deux questions d'une manière satisfaisante, et c'est pourtant de cette réponse que dépend en grande partie la représentation qu'on peut se faire du passé historique et religieux de l'Inde. Aussi toute tentative pouvant contribuer à élucider les origines du Mahâthârata, ou simplement à mieux le faire connaître, doit-elle être la bienvenue. M. Sørensen a attaqué le problème de face. Dans un livre qui est le fruit de recherches consciencieuses, il a entrepris de dégager le fond ancien du poème et de déterminer les couches successives d'additions qui sont venues s'y superposer¹. Mais, pour cela, il a dû, aussi bien que ses prédécesseurs, se composer un criterium dont les principaux éléments n'ont été obtenus qu'en supposant résolus d'avance quelques-uns des points qui font l'intérêt même du débat. Mieux avisé, M. Oldenberg, dans une étude ingénieuse, trop ingénieuse peut-être, a abordé la question par un de ses côtés, en essayant de suivre la filiation de certaines formes littéraires², tandis que M. Holtzmann a ajouté un nouveau mémoire³ à cette série de monographies dans lesquelles il s'applique, depuis quelques années, à analyser et à classer successivement les matériaux du grand poème. Enfin une traduction complète de l'œuvre originale entreprise par un lettré indigène⁴, ouvre peu à peu à l'historien ce vaste re-

¹) Sören Sørensen : *Om Mahâbhârata's Stilling i den Indiske Literatur. I, Forsøg paa at udskille de ældste bestanddele. Insunt : 1° Collatio codicis Havniensis Virâtaparvanis ; 2° Summarium.* Kjöbenhavn, 1883.

²) H. Oldenberg : *Das altindische Akhyâna, mit besonderer Rücksicht auf das Suparnâkhyâna*, dans *Zeitschr. der deutsch. morgenl. Gesellsch.*, t. XXXVII, p. 54.

³) Adolf Holtzmann : *Brahman im Mahâbhârata* ; ibidem, t. XXXVIII, p. 167.

⁴) Protap Chundra Roy : *The Mahabharata of Krishna-Dwaipayana Vyasa translated in to english prose. Published and distributed chiefly gratis.* fascic. I-XIII. Calcutta, 1883-1885. Les lecteurs de la *Revue* savent déjà (cf.

cueil de documents, en même temps qu'elle prépare au spécialiste un instrument qui lui a fait trop longtemps défaut et qui lui permettra de s'orienter à moins de frais dans ce dédale.

Nous voici arrivé à la fin de notre tâche en ce qui concerne le vieux brâhmanisme. Nous ne quitterons pourtant pas cette curieuse littérature sans dire du moins quelques mots du livre éloquent dans lequel M. Max Müller a essayé de résumer les leçons qui s'en dégagent¹. Ce qui, pour l'indianiste, fait le véritable intérêt de ce livre, les informations qu'il contient en note et le jour inattendu qu'il jette sur certains chapitres de l'histoire de la littérature sanscrite, n'est pas du ressort de ce bulletin, et le premier mérite du reste n'est pas précisément la nouveauté. Mais M. Max Müller est du petit nombre de ceux qu'on ne se lasse pas d'entendre même quand ils se répètent. Il y a là, sur la religion du Vêda et la sagesse des Upanishads des pages charmantes, toutes remplies de délicates observations, de rapprochements à la fois vrais et inattendus. Il y en a aussi quelques-unes d'une élévation singulière, où le développement de ces antiques conceptions est envisagé de haut et exposé dans ses grandes lignes avec une profondeur d'intuition et une ampleur de style qu'on ne saurait trop admirer. Quand on a fermé le livre, on peut bien se dire qu'au fond de tout cela il y a un peu d'entraînement oratoire et beaucoup de sentimentalisme. Mais, pendant la lecture, on est sous le charme, l'indianiste plus que tout autre, heureux qu'il est de retrouver ainsi avec leur fraîcheur première, des objets qu'une longue étude lui fait voir parfois sous des dehors quelque peu farés. Parmi les points spéciaux abordés par M. Max Müller, je crois devoir signaler ici son étude sur le caractère moral du

t. IX, p. 254) dans quelles conditions toutes spéciales l'œuvre a été entreprise, et quels généreux motifs de philanthropie et de patriotisme ont décidé M. Protap Chundra Roy à ne pas reculer devant cette tâche colossale.

•) F. Max Muller : *India. What can it teach us? A Course of Lectures delivered before the University of Cambridge*. London, 1883.

peuple hindou, les détails dans lesquels il entre sur l'éducation brâhmanique, et ses notes sur les Pitris, sur les cérémonies funèbres et sur la tradition du déluge.

A. BARTH.

(La fin au prochain numéro.)

LA DERNIÈRE PUBLICATION

DE M. DUMICHEN.

Johannes Dumichen, *Der Grabpalast des Patouamenap, in der thebanischen Nekropolis. Erste Abtheilung, Leipzig, 1884.* (Jean Dumichen, le Palais funéraire de Patouamenap, dans la nécropole de Thèbes. Première partie. Leipzig. 1884).

M. Jean Dumichen est moins connu en France que d'autres égyptologues étrangers, M. Brugsch, par exemple, qui a publié en français plusieurs de ses ouvrages. Aussi nos lecteurs nous sauront gré de faire précéder le compte-rendu de la plus récente publication de ce savant distingué, d'une courte notice sur ses travaux antérieurs, travaux qui ont porté une vive lumière sur plusieurs points encore obscurs en égyptologie.

M. Jean Dumichen, né le 15 octobre 1833 à Weissholz, en Silésie, où son père était pasteur, avait été destiné à la carrière ecclésiastique. Après avoir étudié la théologie et la philologie à Berlin et à Breslau, il se sentit attiré vers l'étude de l'antiquité et en particulier vers celle de l'Egypte. Il retourna donc à l'université de Berlin, où il suivit de 1859 à 1862 les cours de Lepsius et de Brugsch.

En octobre 1862, grâce au concours du ministre des cultes de la Prusse, il put réaliser le rêve de tous les égyptologues, faire un voyage dans la vallée du Nil. Il était parti avec l'intention de ne se vouer que durant quelques mois à l'étude des monuments. Mais la soif de savoir lui fit considérablement prolonger son séjour. De l'Egypte il passa en Nubie et dans le Soudan, et poussa ses explorations jusqu'aux rives du Nil bleu et du Nil blanc. Après deux ans et demi de recherches patientes et de pénibles études, il revint en avril

1865, chargé d'un riche butin. Il emportait avec lui une quantité de copies d'inscriptions inédites,¹ de dessins de monuments et de précieuses notices.

Les premiers fruits de ce voyage furent les ouvrages suivants :

« Acte de construction des plans du temple de Dendera » (*Bauwunde der Tempelanlagen von Dendera*), Leipzig, 1865.

« Inscriptions géographiques d'anciens monuments égyptiens » (*Geographische Inschriften altaegyptischer Denkmäler*), Leipzig, 1865.

« Inscriptions relatives au calendrier de l'ancienne Egypte » (*Altägyptische Kalenderinschriften*), 2 tomes (1^{er} Temple de Horus à Edfou; 2^e Temple de Hathor à Dendera), Leipzig, 1867.

« La flotte d'une reine d'Egypte du 17^e siècle avant notre ère » (*Die Flotte einer ägyptischen Königin aus dem XVII. Jahrhundert vor unserer Zeitrechnung*), Leipzig, 1868.

Ces importants travaux avaient signalé le jeune savant à l'attention du roi Guillaume de Prusse qui le chargea, en 1868, d'une nouvelle exploration archéologique en Egypte, en lui adjoignant les photographes de l'expédition prussienne qui revenait d'observer l'éclipse du soleil en Asie.

Les résultats de ce second voyage se trouvent consignés dans la magnifique publication en deux volumes, faite, en 1871, à Leipzig, sous le titre : « Résultats d'une expédition archéologique et photographique envoyée en 1868 en Egypte par l'ordre de Sa Majesté le roi Guillaume de Prusse » (*Resultate einer auf Befehl Seiner Majestät des Königs Wilhelm von Preussen im Jahre 1868 nach Aegypten entsendeten archäologisch-photographischen Expedition*).

Deux ans auparavant, en 1869, l'actif et vaillant chercheur avait publié les « Inscriptions historiques d'anciens monuments égyptiens » (*Historische Inschriften altaegyptischer Denkmäler*), 2 vol. Leipzig.

On sait que la même année, le 17 novembre, fut inauguré le canal de Suez, cette œuvre grandiose, due au génie et à la ténacité de M. de Lesseps. M. J. Dumichen fut au nombre des invités du vice-roi.

¹) Entre autres la table, dite la deuxième d'Abydos. La première, découverte en 1818 par Banks, sur un des rochers qui bordent la route de Cosséir, se trouve dans l'*Egypte ancienne* de Champollion-Figeac, pl. 47, p. 290. La deuxième, bien plus étendue, et qui donne la liste complète des deux premières dynasties et un grand choix de noms de rois de la III^e à la VI^e, et de la IX^e à la XI^e dynastie, est précisément celle que M. Dumichen a publiée pour la première fois dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, en octobre 1864. Elle est reproduite dans les *Recherches* du vicomte Em. de Rougé, Pl. II.

Après les fêtes, il accompagna le prince royal Frédéric-Guillaume dans une excursion à travers l'Égypte et une partie de la Nubie, et trouva l'occasion de copier encore plusieurs inscriptions importantes entre autres celles du temple d'Edfou.

Lors de la fondation de l'université de Strasbourg, en 1871, M. J. Dumichen y fut appelé en qualité de professeur d'égyptologie.¹

En août 1875, il retourna pour la quatrième fois en Égypte, pour y étudier spécialement les temples de Dendera et de Thèbes. Depuis lors, il ne s'est presque point passé une année sans que parût une publication de l'infatigable savant, soit dans la *Zeitschrift* de Lepsius, soit à part. Nous signalerons parmi ces dernières l'« Histoire de la construction du temple de Dendera, etc. » (*Baugeschichte des Denderatempels und Beschreibung der einzelnen Theile des Bauwerkes nach den an seinen Mauern befindlichen Inschriften*), Strasbourg, 1877; — « Les Oasis du désert de Libye » (*Die Oasen der libyschen Wüste*), Strasbourg, 1877. — « Les listes des fêtes où se célébraient les sacrifices dans le temple de Médinet-Abou » (*Die kalendarischen Opferlisten im Tempel von Medinet-Habu*), Leipzig.

En même temps, M. Dumichen, choisi comme collaborateur de M. Wilhelm Oncken pour l'Histoire de l'Égypte — qui doit faire partie de la vaste publication historique intitulée *Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen*, commencée à Berlin en 1879 — publiait un traité magistral de la Géographie de l'ancienne Égypte, qui forme le second chapitre du premier volume de son « Histoire de l'ancienne Égypte » (*Geschichte des Alten Aegypten*), Berlin, 1879. Le premier chapitre fait connaître l'ancien peuple égyptien ainsi que la vallée du Nil, et le troisième expose la découverte du déchiffrement de l'écriture hiéroglyphique.²

Tant de travaux sur les questions si ardues de la géographie, du calendrier, des fêtes et des cérémonies de l'ancienne Égypte, avaient préparé notre savant au grand ouvrage qu'il offrit à Richard Lepsius à l'occasion de son cinquantième jubilé de docteur (le 22 avril 1883). C'est précisément celui dont nous allons entretenir maintenant les lecteurs de la *Revue*.

¹) Son discours d'inauguration traite « Des Temples et des Tombeaux de l'ancienne Égypte » (*Ueber die Tempel und Gräber im alten Aegypten*), Strasbourg, 1872.

²) On y trouve, p. 285 et suivantes, en trois colonnes, le texte grec, la traduction de ce texte et celle du texte démotique de la célèbre Pierre de Rosette.

« Le Palais funéraire de Patouamenap dans la nécropole de Thèbes », tel est le titre de cet ouvrage, destiné à paraître dans l'espace de six années, en sept parties, dont la première seule a pu voir le jour avant la mort de Lepsius.

Les proportions du livre répondent à celles de la tombe elle-même, qui dépasse en étendue toutes les tombes royales connues jusqu'à ce jour, même celles des Seti et des Ramsès.

Patouamenap¹, pour commencer par le fastueux constructeur qui a tenu à s'immortaliser d'une façon si grandiose et si importante, était un prince et un fonctionnaire éminent du temps de la XXVI^e dynastie. Il occupait une position exceptionnelle dans le royaume, au point qu'il a pu, à l'instar des Pharaons, achever des constructions dans le temple de Médinet-Abou et y faire mettre son nom. Son « palais funéraire » se trouve à l'ouest de Thèbes, dans la vallée, dite l'*Assuit*. Les deux seuls voyageurs qui aient essayé de se rendre compte de la distribution des salles et des corridors, et d'en mesurer les dimensions, sont Richard Pococke au milieu du siècle dernier, et dans le cours du présent siècle, un autre Anglais, Sir Gardner Wilkinson.

La vue perspective que M. Chipiez en a donnée dans l'*Histoire de l'art dans l'Antiquité*, T. I, fig. 191, p. 303, ne permet pas de se faire une idée exacte de l'aménagement intérieur de cette construction célebre. Elle présente d'abord deux cours à l'air libre, qui précèdent l'hypogée : puis, sur le même axe, dans le sein de la montagne, une succession de portiques et de salles, ornées de colonnes. La longueur totale depuis l'entrée est d'environ 110 mètres. Cette première série de pièces est perpendiculaire à une autre série de salles, de corridors, d'escaliers, qui offre un développement de 64 mètres en ligne droite. De cette deuxième série se détachent, perpendiculairement aussi, deux systèmes de corridors et de salles, le premier beaucoup plus étendu et plus compliqué que le second. En parcourant ces salles et ces corridors souterrains, on rencontre successivement cinq puits conduisant à d'autres souterrains, dont l'un constitue la chambre du sarcophage.

Au-dessus de cette chambre et comme pour dérouter les futurs violateurs du tombeau, se trouve, entouré d'un corridor de 2^m.50

¹ *Pé-tou-amen-ap* veut dire littéralement : « Le donne (voué) à Amon, de Thèbes. »

de large, un magnifique bloc quadrangulaire de 15 mètres de long sur 10 de profondeur, sculpté dans le roc sous la forme d'un sarcophage gigantesque. De chaque côté des quatre arêtes légèrement inclinées, qui forment les coins du monument, se trouve ciselée en relief une déesse étendant une grande aile protectrice, en tout huit figures représentant, deux à deux, Isis Nephtis, Selk-Hathor, Neit-Sati et Noun-Ma. C'est, dit M. Dunnichen, un échantillon unique en son genre de l'ancienne sculpture égyptienne souterraine.

• Nous ne continuerons pas cette description. Elle serait inintelligible à toute personne qui n'aurait pas sous les yeux le plan même des localités. L'auteur a dressé ce plan avec une exactitude minutieuse dans une planche préliminaire. L'échelle qu'il y a jointe permet de mesurer jusque dans le moindre détail toutes les dimensions de ce prodigieux édifice. La tombe entière occupe un espace d'environ 23 à 24 mille pieds carrés. Les murailles, les colonnes (en partie enlevées par des déprédateurs) sont couvertes d'inscriptions, gravées dans le fin calcaire de la montagne, et constituant, comme dit M. Dunnichen, un livre des morts sculpté dans la pierre.

C'est ce livre des morts que notre savant a copié, et dont il vient de publier la première partie.

Il est difficile de se faire une juste idée des travaux préliminaires qu'a nécessités cette importante publication. Ce qu'il fallait à l'auteur, ce n'était pas seulement une science approfondie des divers sujets exposés dans ce vaste tombeau. Il lui fallait encore une persévérance et une ténacité rares, et, ce qui n'est pas donné à chacun, une santé de fer. Il est allé à trois reprises, en 1864, 1868 et 1875, passer, durant de longs mois, six à huit heures par jour, au péril de sa vie, dans ces souterrains que ne rafraichissent plus les aspersiones des prêtres, et dont l'air n'est plus embaumé par les célèbres parfums en usage dans les cérémonies funéraires. La chaleur y est étouffante. Ils servent de retraite à d'innombrables chauves-souris, dont les immondices et les restes en putréfaction répandent une odeur pestilentielle, et qui viennent constamment et bruyamment voler autour du visiteur. Éteindre son flambeau, et le troubler pendant qu'il copie les inscriptions. Tous les touristes et tous les savants qui ont visité la nécropole de Thèbes, avertissent le voyageur de ne pas s'aventurer dans la catacombe de Patouamenap. M. Ebers, si connu par ses travaux sur l'égyptologie, et qui a souvent pénétré dans les tombes thébaines pour y copier des inscriptions, a

reculé devant celle-ci. « Aujourd'hui, dit-il, des centaines de mille chauves-souris l'habitent, et notre tentative de copier des inscriptions dans les salles intérieures a été déjouée par ces bêtes qui ne cessaient d'éteindre nos lumières. L'odeur qu'elles répandent est si forte et si répugnante, qu'il n'y a que des natures vigoureuses et capables de surmonter leur dégoût, qui puissent avancer jusqu'à l'extrémité du tombeau. Que ceux qui sont sujets au vertige se gardent de pénétrer dans ce souterrain, car, vers le milieu, il faut traverser un étroit passage qui longe le gouffre d'un puits profond. » (C'est un des cinq puits mentionnés ci-dessus.)

Quelle ardeur héroïque et quel dévouement à la science n'a-t-il pas fallu à M. Dumichen pour ne se laisser rebuter ni par ces dangers, ni par ces horreurs ! Et quelle reconnaissance lui doivent ceux qui peuvent aujourd'hui lire dans le calme de leur cabinet et en pleine lumière, des inscriptions souterraines conquises à un pareil prix.

L'auteur commence par une description détaillée de la catacombe et réunit toutes les inscriptions relatives aux titres et aux dignités du défunt, ainsi que la liste des fêtes funéraires annuelles et des offrandes qu'on y faisait. Cette première partie comprend 27 planches (y compris le plan), et 47 pages de texte.

Planche I. Patouamenap s'intitule « Prince héréditaire, trésorier, ami unique dans l'affection (du roi) ; initié aux mystères de son dieu ; préposé à toutes les constructions royales ; revêtu des fonctions du *semer* préposé à la salle (funèbre du feu roi), de l'*am-as* (qui fonctionnait également dans les cérémonies funèbres), ainsi que du juge suprême, orné du bandeau *neferthat* ; chef archiviste du roi, préposé à toutes les affaires du roi en sa qualité de confident de son maître ; chef de l'office des titres, directeur dans le sanctuaire de l'étoile d'Horus, la première au ciel ; initié aux mystères des saintes lettres ; grand-maître des cérémonies, rédacteur des écrits sacrés ; le premier près du trône royal et le président dans la salle des délibérations ; parent réel du roi dont il est le favori ; directeur, dévoué au roi, de la fête d'Amon à Thèbes ; qui écrit en face du roi, (c'est-à-dire qui rédige immédiatement les ordres de Sa Majesté), Patouamenap, né de la noble femme royale Nemenkhtas. »

Dans les variantes de ces titres reproduites sur la même planche, Patouamenap est qualifié du terme connu de *makherou*, si longtemps traduit par « justifié », puis par « véridique », et que M. Dumichen traduit par « triomphant » (p. 6 et suivantes).

La planche II fait connaître la liste des fêtes. On y trouve aussi une magnifique définition d'Amon-Ra, « le Roi des rois, l'Etre universel existant de toute éternité, l'Etre Auguste, qui existe par lui-même (*Kheper tefef*), etc. »

Les planches suivantes (surtout Pl. VII à XII) reproduisent l'énumération des nombreuses offrandes (cent vingt-deux objets)¹ que l'on devait présenter aux fêtes précédemment mentionnées.

Pour faciliter l'intelligence de ces textes, M. Dumichen entre dans de savants détails sur une des questions les plus compliquées du système religieux égyptien, la doctrine de la nature de l'homme. On sait que la dogmatique chrétienne ne signale dans l'homme, outre le corps, qu'un seul élément, l'esprit. La philosophie grecque en distinguait deux : le principe vital, *psyché*, et le principe spirituel, *nous* ou *pneuma*. Les chrétiens seuls, depuis les scolastiques, attribuent au principe spirituel une nature immatérielle.

Les Egyptiens paraissent n'avoir pas eu la notion de l'immatérialité proprement dite. S'ils distinguent dans l'homme jusqu'à six éléments désignés par des noms différents, tous, suivant eux, participent à des degrés divers de la nature matérielle. Ces six éléments sont : le *khat*, le *ka*, le *ba*, le *sahou*, l'*ab* et le *khaibt*.

Le *khat* est le corps physique de l'homme considéré comme un tout. Comme le grec *sôma*, le mot *khat* désigne tout d'abord le corps mort, le cadavre, et implique l'idée d'*immobilité*. On ne dit jamais du *khat* qu'il abandonne la tombe ou la région souterraine pour paraître sur la terre ou dans la région lumineuse. Néanmoins il ne persiste pas dans une inertie absolue ; mais, sous l'influence des cérémonies que l'on accomplit sur lui et par lesquelles il devient *sahou*, il développe une espèce de vitalité qui le rend impérissable et qui est appelée la « germination » du *khat* ou son « renouvellement », en opposition avec l'« évanouissement » ou la « dissolution du corps » (*Livre des Morts*, chap. 154.) Le *khat*, devenu *sahou*, acquiert la propriété d'entrer en communion permanente avec l'âme qui se joint à lui et converse journellement avec lui.

Le *sahou* est la momie transformée par les cérémonies de l'embaumement et des funérailles, ainsi que par les prières récitées à cette occasion, et qui, reposant dans la tombe, « germe » (*rou*), « se renouvelle » (*renp*) et entre en rapport avec l'âme, en même temps

¹ C'est la plus détaillée des listes d'offrandes, trouvées jusqu'à présent.

que, par suite de sa transformation, elle est rendue digne d'être admise au cercle des dieux et des bienheureux. Dans cette acception, le mot *sahou* sert aussi fréquemment à désigner la personne du défunt en général.

L'*ab*, « cœur », est le siège de la force vitale, dont la destruction a pour effet l'anéantissement. C'est aussi le principe de la volonté, des bons ou des mauvais sentiments.

Le *ka* de l'homme est son individualité, ou sa personnalité avec ses caractères distinctifs. L'imagination égyptienne, matérialisant cette individualité, la détachait en quelque sorte de son possesseur, et lui prêtait une existence indépendante et une forme corporelle. Le *ka* d'un dieu — car chaque dieu a le sien — avait la forme sous laquelle on représentait le dieu lui-même. Le *ka* d'un homme, au contraire, avait la forme de l'homme ou de la momie. On se figurait le *ka* d'un dieu comme immanent dans son image ; et celui d'un homme, dans sa statue. On lui offrait un culte spécial, dont la pratique remonte déjà à l'ancien empire. Le *ka* peut se mouvoir librement et, par conséquent, s'unir au corps ou demeurer parmi les dieux. On lui offrait à manger et à boire, et l'on allumait pour le protéger le feu qui repousse le mal.

Le *ba*, expression qui semble impliquer l'idée de l'éminence, désigne le principe vital dans l'homme. Ce que nous appelons *âme* ne répond pas rigoureusement à ce que l'Égyptien nomme *ba*. Le *ba* n'évoque pas l'idée d'esprit pur. Sa substance et sa forme étaient matérielles, bien que d'une nature plus subtile et d'une organisation supérieure. Voilà pourquoi le *ba* était représenté sous la figure fantastique d'un épervier à tête humaine. D'une part, le *ba* du défunt qui a victorieusement subi le jugement peut revêtir toutes les formes désirables ; de l'autre, il peut rendre visite au corps qui repose dans la tombe, le ranimer et lui parler. Il vit d'une existence nouvelle, tantôt se mouvant autour du lit funèbre d'Osiris dans les régions inférieures, tantôt s'élevant au ciel avec les âmes pures.

Le *khaibt*, « ombre », correspond aux *skiai* des Grecs et aux *umbræ* des Romains. Les textes ne le mentionnent que deux fois : « Les *sahou* et les ombres me voient » ; et dans l'expression *heseq khaibt*, « le bourreau des ombres ».

La vie future, suivant les conceptions égyptiennes, devant se continuer dans des conditions analogues à celles de l'existence terrestre, les aliments sont nécessaires au défunt. Et ce sont les offrandes

funéraires qui les mettent à sa disposition. Par elles, il vit et se meut. Le matin, il quitte les sombres régions inférieures pour se réjouir à la lumière et traverser l'océan céleste dans la barque du soleil. C'est là ce que les textes nomment si souvent *per em herou*, « la sortie au jour ». Mais si le manger et le boire répondent aux conditions matérielles du défunt, il lui faut, pour acquérir la béatitude complète, la vérité morale. En possession de ce bien, éprouvé dans la salle du jugement, le mort acquiert « la vie de la vérité » dont vivent les dieux.

Le savant travail de M. Dumichen est trop riche en faits pour pouvoir être résumé avec clarté. L'égyptologue y trouvera de précieux détails sur les questions relatives à la vie future. Ce qui l'intéressera tout particulièrement, c'est la liste comparative des objets offerts en oblation, qui remplit les planches XVIII à XXVI. On y trouve les *variantes* des noms par lesquels ces objets sont désignés, variantes tirées de vingt listes (les plus détaillées parmi celles que l'on a découvertes) datant d'époques différentes, depuis la IV^e jusqu'à la XXVI^e dynastie, et successivement publiées par Lepsius, par Mariette, par MM. Maspero, Pierret, Schiaparelli, et surtout par M. Dumichen lui-même dans ses ouvrages antérieurs.

La première partie de cette œuvre à la fois d'art, de patience et d'érudition, fait vivement désirer la publication des autres. Nul égyptologue, nous en sommes convaincu, ne voudra se priver d'un travail qui, en répandant la lumière sur un des côtés les plus curieux du système religieux égyptien, conserve à la science des textes précieux, que le vandalisme intéressé des fellahs enlève ou dégrade de plus en plus sous leur forme originale.

LEBLOIS (de Strasbourg).

LE DOCTEUR LEPSIUS

AU TOMBEAU DE SÉTI I.

Sera-t-il permis d'emprunter un instant l'autorité de cette Revue, pour fournir quelques renseignements certains sur un point de fait qui touche à l'honneur et à l'intérêt de la science ? Il s'agit du réveil de la vieille accusation portée contre le D^r Lepsius qui, pendant son expédition scientifique en Egypte, aurait détruit une grande quantité de bas-reliefs copiés par lui, et notamment ceux du tombeau de Sési I, afin que nul autre ne pût les interpréter ou les reproduire.

Le D^r Lepsius est un des savants qui ont le plus fait pour la connaissance de la religion égyptienne, et par les problèmes qu'il a discutés, et par les textes qu'il a publiés. D'un autre côté, le tombeau de Sési I a toujours passé pour l'un des monuments religieux les plus considérables qu'il y ait. La mutilation de l'hypogée égyptien par le savant allemand serait donc, au point de vue de l'utilité, une perte, et au point de vue de la solidarité, une honte pour tous ceux qu'intéresse l'histoire des anciennes croyances.

Mais y a-t-il eu mutilation ? Pour le public ordinaire, et jusqu'à un certain point pour le monde savant, la question mérite examen.

Le dire des voyageurs a trouvé quelque créance parmi les égyptologues eux-mêmes : j'ai entendu M. Chabas l'atténuer en expliquant que son illustre ami avait voulu enlever seulement une chambre, au tombeau de Sési I, mais qu'il avait été obligé pour un motif quelconque d'en abandonner les blocs. Quant au grand public, la mort récente du D^r Lepsius a comme rajeuni l'accusation, qui, paraît-il, a de nouveau fait le tour de la presse en France. Voici un spécimen de ce qu'on a pu lire en juillet dernier dans nombre de journaux :

« Lors de son premier voyage en Egypte, Lepsius prit copie des admirables sculptures et des curieux hiéroglyphes qui ornent l'intérieur des tombes de la vallée des rois à Thèbes ; à cette occasion on l'accuse d'avoir ensuite martelé et détruit à dessein un grand nombre de ces inestimables bas-reliefs, afin que personne après lui ne pût les reproduire.... Nous avons été frappés d'indignation à la vue des mutilations barbares qui défigurent ces merveilles. Nous arrivait-il alors de demander le nom du vandale qui avait commis ce lâche attentat contre la majesté des sépultures pharaoniques, on nous répondait invariablement : Lepsius.

Nous n'avons pu vérifier le fait, mais nous certifions que, d'après un bruit généralement répandu en Egypte, Lepsius passait, il y a deux ans encore, pour l'auteur de cette infamie. Si nous nous faisons l'écho de ce bruit, ce n'est pas que nous cédions à aucun sentiment de jalousie contre un savant d'une valeur incontestée, que la France ne peut revendiquer pour rien. Fût-il Français, nous agirions de même, dans l'intérêt supérieur de la science, qui ne connaît pas de distinction de nationalité.

..... Porter une main sacrilège sur les caractères de l'ancienne Egypte, c'est commettre un crime exécrable. Nous espérons, pour l'honneur de Lepsius, que sa mémoire sera lavée de toute souillure, et que son nom ne méritera pas de figurer dans l'histoire à côté de celui d'Erostrate et de Genséric. »

(*Mémorial de la Loire*, 26 juillet 1884).

Le fait, au premier abord, semble bien invraisemblable, mais tant de voyageurs l'affirment avec tant d'insistance et depuis tant de temps, que nombre de bons esprits ont fini par se laisser ébranler, puis convaincre, et en sont venus, à l'occasion, jusqu'à retrouver dans les monuments eux-mêmes les traces du vandalisme attribué au Dr allemand. M. Maxime Ducamp a écrit au sujet du tombeau de Sêti I, lorsqu'il parcourut l'Egypte en 1849, avec une mission du gouvernement français, cette page d'une éloquence émue, qu'il faut citer tout entière :

« De tout ce tombeau magnifique, le plafond seul est resté intact ; ses murailles morcelées, ses légendes martelées, ses cartouches effacés, ses piliers renversés, ses dieux et ses rois grattés, n'en font plus à cette heure qu'une ruine lamentable. Un homme a fait tout cela : un jour il est venu, suivi par une bande de dessinateurs, et il a copié les sculptures de ce sépulcre ; à mesure qu'une inscription

était transcrite, qu'un dieu était décalqué, qu'un pharaon était estampé, on ripait l'inscription, on brisait le dieu, on abattait le pharaon. Seul et mieux qu'une armée de barbares, il s'est rué sur ce monument, à travers ses galeries, ses chambres, ses couloirs, et, dans le stupide intérêt de sa vanité imbécile, il a tout détruit. C'est un savant ! il n'a pas voulu que d'autres après lui pussent lire là où il avait lu, pussent comprendre là où il avait compris. Un jour viendra sans doute où il publiera sa découverte, où il expliquera les hiéroglyphes du tombeau de Menephta Setheï I^{er} ; ce jour là, nous serons en droit de lui dire : « Nous ne vous croyons pas ! Où sont vos points de contrôle ? où sont vos textes, vos inscriptions, vos légendes, vos cartouches ? Ils ont disparu ; ce que vous montrez aujourd'hui est au moins apocryphe ; vous inventez, car vous ne pouvez pas prouver ; votre érudition est fausse : vous mentez ! »

Si jamais ce pauvre homme retourne en Egypte, et s'il va visiter les grottes de Biban et Molouk, il sentira un frisson agiter ses chairs lorsqu'il entrera dans ces lieux où il a promené sa dévastation puérilement intéressée : sur tous les murs il lira son nom maudit en toutes les langues ; chaque voyageur a laissé contre lui un anathème qui portera ses fruits, car Dieu est juste.

Tu sais, cher Théophile, que je ne suis pas de ceux qui croient ingénument que la France est le plus beau pays du monde, et que le peuple français est le seul peuple intelligent de l'univers ; mais je te jure que j'ai été heureux de savoir que ce misérable porte un nom allemand et qu'il est né au delà du Rhin. Au reste, partout où il a passé il a mutilé : aux temples d'El-Assasif, de Denderah, de Karnak, d'Abydos, aux hypogées de Syout et de Gournah, aux tombeaux de Sakkara et des Pyramides, partout ses mains ont martelé avec une désastreuse intelligence. Cela est bien raisonné au point de vue de sa médiocre ambition, car à cette heure que sagement pour lui il a anéanti les preuves d'une discussion sérieuse, il sait bien que nul ne pourra lui prouver son ignorance et l'inanité de ses travaux. »

(*Le Nil*. Troisième édition, p. 250-2).

Voilà qui est net. On entend dans ces lignes irritées sonner tous les marteaux de la destruction sur les sculptures, les textes, les cartouches, les murailles et les piliers ; on voit le misérable se ruer à travers la tombe, abattant le Pharaon, brisant le dieu, grattant la scène, ripant l'inscription. Ripant ! Qui ne sent la force de cette expression technique ? Elle cloue le doute sur place.

Et si un homme ayant la valeur comme l'autorité de M. Maxime Ducamp a pu s'exprimer ainsi, sur les lieux et *de visu*, avec une sorte de fureur dont la sincérité ne saurait être suspectée, que ne pensera pas et surtout que ne dira pas le commun des voyageurs, la plèbe des touristes? Ceux-là, leur réprobation n'a point de bornes; sur les parois des tombes royales elle s'élève jusqu'au lyrisme; elle éclate en stances italicennes, elle jaillit en distiques français, brisant sous sa pression le moule insuffisant de la prose :

Lepsius, quoique savant, tu ne fus qu'un melon.

Lorsque dans ce tombeau tu vins salir ton nom.

Tel est le ton et le niveau des indignations, mieux senties que rendues, qui grondent encore en Egypte autour du souvenir de l'un des princes de la science, le successeur immédiat de Champollion et récemment encore le doyen de l'Égyptologie.

Ce serait infâme, si ce n'était absurde.

Puisque la noblesse et l'élévation de son caractère n'ont pu épargner au docteur Lepsius la honte d'une accusation que les savants n'ont pas l'habitude de mériter, l'inutilité du forfait aurait au moins dû suffire pour démontrer l'inanité de la calomnie. Quand le docteur Lepsius visita l'Égypte, l'état de l'Égyptologie encore naissante ne permettait à personne de traduire en entier un texte quelconque, et à plus forte raison une composition religieuse du genre de celles qui décoraient la tombe de Sétî I : les confisquer pour les traduire eût été une folie.

Tout l'effort des travailleurs portait alors sur la reconstruction pièce à pièce de la langue et de l'histoire, deux parties de la science qui ne pouvaient progresser qu'à l'aide de publications de textes. Le docteur Lepsius se donna donc pour tâche de recueillir les inscriptions les plus importantes pour l'histoire ou la langue, et comme un texte ne vaut que par son authenticité, c'eût été, par le plus sot des calculs, renverser son propre travail que d'avancer des faits chronologiques ou linguistiques après avoir détruit la preuve de ces faits. Les actes d'indélicatesse (heureusement sans modèles et sans imitateurs) commis par Salvolini et par Libri, ont profité, au moins pour un temps, à la réputation ou à la bourse de leurs auteurs, mais où est le savant, aussi malhonnête que maladroit, qui dérobera des documents pour les annuler? Qui donc, sinon le fou, médite un méfait sans utilité ou un crime sans but?

A cette preuve raisonnée s'ajoute une preuve matérielle que j'aurais fournie depuis plusieurs mois si ma santé l'eût permis.

J'ai eu l'occasion que peu de personnes trouvent ou désirent, d'étudier à fond les tombes royales et particulièrement celle de Sétî I, en 1883, de sorte qu'il n'est pas un seul des hiéroglyphes et des personnages de ce dernier monument que je n'aie copié ou vérifié sur des copies antérieures. Je puis donc parler ici avec pleine connaissance de cause, et je regarde comme un devoir strict, en présence des calomnies qui ont couru les journaux, d'affirmer que la tombe de Sétî I, ne présente pas le moindre indice d'une destruction systématique. A l'exception de quatre bas-reliefs donnés par le gouvernement égyptien à différents musées, il n'y manque ni une scène ni une inscription entières : on n'y a enlevé aucune chambre, on n'y a ripé aucun pharaon. Les petites dégradations dont l'hypogée est criblé, portent, en partie sur les cartouches royaux dont près de la moitié ont disparu, et en partie sur de beaux hiéroglyphes qui ont été dérobés çà et là, le tout par les mains des Arabes et des touristes, les premiers travaillant pour les seconds, et les seconds opérant pour leur propre compte. Il ne faut pas oublier non plus les coups de bâton que les âniers, excités par la descente de deux escaliers à pic, déchargent volontiers sur les parois des corridors ; la rapidité de leur course au milieu de figures immobiles et inquiétantes affole ces gens bornés, qui se vengent de leur impression sur les sculptures : je me rappelle avoir vu un jeune ânier invectivant un Osiris.

Les autres tombes royales, moins connues et par suite moins détériorées par les voyageurs, ne sont pas en meilleur état que celle de Sétî I, mais pour des raisons différentes. Comme leur décoration est faite sur du stuc et non dans le roc, l'enduit qui l'a reçue est tombé de place en place sous l'action du temps ou par l'effet des torrents qui s'engouffrent dans les tombes à la suite des grandes pluies : il a subi aussi les outrages des Coptes qui ont habité ou visité la montagne, et qui ont martelé souvent les disques solaires et les têtes des personnages, ou bien qui ont rayé certaines inscriptions, comme dans les premiers corridors du tombeau de Ramsès VI. Toutes ces dégradations existaient, bien entendu, lorsque Champollion vint en Egypte, une douzaine d'années avant le passage de l'expédition prussienne.

Il est inutile d'ajouter que les ravages proménés par le docteur Lepsius dans les autres sites égyptiens sont tout aussi réels que la

destruction des hypogées royaux ; c'est donc avec la plus parfaite injustice que l'illustre égyptologue a été chargé des méfaits commis par les fellahs, les touristes, les âniers, etc.

Mais pourquoi lui plutôt qu'un autre ?

Les motifs en sont curieux. Nombre des plus beaux monuments de l'Égypte ancienne, et notamment l'hypogée de Sétî I, la plus magnifique et la plus visitée des tombes royales, sont minés comme on vient de le voir par une sorte de consommation lente, due à la curiosité des voyageurs et à l'avidité des Arabes, si bien qu'on pourrait calculer mathématiquement en quelle année, à force d'être débités morceaux par morceaux, ils auront cessé d'être ou tout au moins de rapporter. Antérieur et postérieur au voyage de Lepsius, le travail de termites, qui ronge mieux que le temps ces belles ruines, a été observé dans le tombeau de Sétî I par le fondateur de l'Égyptologie, Champollion, et par l'un de ses successeurs les plus autorisés, M. Naville.

Cette belle catacombe dépérit chaque jour, a dit Champollion, qui s'est mépris sur les causes du dépérissement qu'il signale. Les piliers se fendent et se délitent, les plafonds tombent en éclats et la peinture s'enlève en écailles. (*Lettres écrites d'Égypte et de Nubie*, troisième lettre, seconde édition, p. 204).

M. Naville écrivait de son côté en 1875, avec une vue plus exacte de la vérité :

Malgré les ordres du vice-roi et la surveillance de M. Mariette-Bey, le tombeau de Sétî I est l'une des carrières les plus fructueuses où les arabes viennent se pourvoir de fragments de sculpture qu'ils vendent aux étrangers. J'en ai été témoin moi-même ; et j'estime que la publication complète de cette tombe magnifique qui a servi de modèle à un grand nombre d'autres serait une œuvre très-utile pour l'avancement de l'égyptologie, car elle sauverait d'une ruine certaine ces précieux restes. (*La destruction des hommes par les dieux. Transactions of the Society of Biblical archaeology*, vol. IV, part. I, 1875, p. 3 du tirage à part).

Les voyageurs et même les Arabes remarquent et déplorent ces pertes dont ils sont les auteurs ; mais, conscients de la ruine et inconscients de la responsabilité, minime en effet pour chacun d'eux pris à part, ils ne songent nullement à s'accuser eux-mêmes quand les grandes commissions scientifiques sont là qui, au vu et au su de tout le monde, attaquent et assiègent les monuments par tous les

moyens de reproduction possibles, la plume, le crayon, le pinceau, le calque, l'estampage, le moulage et le mesurage. Voilà les coupables. Qu'est-ce que le passage rapide d'un touriste inattentif auprès de ces installations de plusieurs mois en pleines ruines ? Si celui qui effleure un monument l'écorne, que ne feront point ceux qui l'habitent ?

Les savants ont donc contre eux les apparences. Ils sont de plus compromis par les libéralités du gouvernement égyptien. Ainsi, du tombeau de Sêti I, les commissions française, toscane et prussienne, ont eu chacune un bas-relief, et la dernière a obtenu en outre un petit fragment de paroi, toutes sculptures qui ont été publiées, et qui figurent aux musées de Paris, de Florence et de Berlin.

La première commission française n'avait guère été vue à l'œuvre en 1799, à cause de l'état de guerre qui se maintint pendant presque toute la durée de l'expédition ; mais en 1829 le pays était en pleine paix, et Champollion dut à sa gloire comme à son zèle d'être remarqué. Il faillit ainsi avoir le sort du docteur Lepsius, car on lit au tombeau de Sêti I, dans un passage autrefois muré dont les parois sont restées nues, une sorte d'imprécation à l'adresse du savant français. Cette imprécation a été comme étouffée dans la suite par les invectives amoncelées au même endroit contre l'égyptologue allemand, c'est en effet la commission prussienne qui a enlevé les suffrages, si l'on peut dire, grâce à l'appareil un peu pompeux qu'elle déployait, au nombre de ses membres, une bande, dit M. Maxime Ducamp, et à la longue durée de son séjour, de 1842 à 1845 : nulle expédition n'ayant depuis rivalisé avec elle à ces différents points de vue, elle est restée le bouc émissaire de la vallée du Nil.

On voit qu'il s'est produit à ce propos un véritable travail d'élimination : les commissions scientifiques ont été substituées d'abord à l'ensemble des voyageurs, puis la Commission prussienne a détrôné toutes les autres, et enfin, car on est allé jusqu'au bout, la Commission prussienne s'est personnifiée dans son chef. Cette simplification successive est parfaitement analogue au procédé de mnémotechnie populaire, qui résume en un seul nom tout un groupe historique. Grâce au procédé dont il s'agit, Cambyse a été pour les anciens l'unique destructeur des monuments de l'Égypte, et pour les modernes Lepsius a remplacé Cambyse, avec cette différence, toutefois, que Cambyse était pour quelque chose dans sa réputation, tandis que Lepsius n'est pour rien dans la sienne. Voilà comment on écrit l'histoire.

Mais les coteries n'y regardent pas de si près, et le Dr Lepsius avait affaire à toute une coterie, ou si l'on veut à toute une corporation, celle des touristes, que relie à leur insu la communauté des idées du but et des moyens. Si, forçant un peu le sens du mot, l'on entend par touristes la partie la plus nombreuse et la moins studieuse des voyageurs, la catégorie des splénétiques, on peut dire d'eux qu'un même besoin vague de locomotion et de changement les amène en Orient, qu'un drogman semblable les guide sur un chameau, un âne, une dahabieh ou un paquebot semblables vers les mêmes sites, que les mêmes impressions superficielles les satisfont, et que le même ennui les talonne : c'est une confrérie qui s'ignore. Et cette uniformité à laquelle il manque à peine l'uniforme a encore été perfectionnée par la création des bateaux Cook, qui prennent leurs clients par fournées et les poussent ou les rallient à son de trompe, sous la surveillance de quelques cornacs arabes. Il faut avoir assisté à une visite au tombeau de Sêti I pour bien comprendre la banalité monotone de ces voyages en commun.

Soudain, un bruit qu'on dirait de mille pas retentit comme un tonnerre grossissant dans les entrailles du souterrain, et une foule d'hommes et de femmes, sous le casque ridicule du touriste, débouche dans la poussière par les couloirs et les salles, bougies en main, encore éblouie du soleil qu'elle vient de quitter, effarée, se heurtant aux angles sans rien voir, cherchant en vain à admirer, et se hâtant comme pour échapper à l'obsession des ténèbres. Le flot humain ne s'arrête qu'au fond de la dernière salle, faute d'issue. Là, le drogman de service allume un feu de Bengale qui creuse subitement l'espace jusqu'à la voûte et aux parois : à la voûte et aux parois, couvertes de peintures et de sculptures, des centaines de personnages bizarres et pressés jaillissent, papillottent et s'effacent en un instant, ensevelis d'un brusque retour sous la lourde obscurité du sépulcre. A part cet éclair d'une seconde, qu'ont vu les visiteurs, sinon qu'ils sont descendus ensemble dans une cave ? Mais déjà la fumée a rendu l'air irrespirable : la trompe des guides retentit, le troupeau des touristes s'élançe, et tout disparaît pour toujours dans un reste de poussière et de feu de Bengale comme une grotesque apothéose de la docilité humaine.

Embrigadé moralement, ou incorporé ainsi, le touriste ne peut guère échapper à l'esprit de corps, sorte d'esprit parfois peu spirituel, dont les inconvénients sont aussi bien connus que les avantages. Un

de ces inconvénients est une facilité déplorable à admettre les préventions, grâce à l'espèce de mise en garde contre l'extérieur ou l'étranger qui caractérise tout organisme ou toute organisation.

Les préventions isolées ont déjà des effets puissants. Un explorateur raconte qu'averti de ne pas se fier à certains sauvages d'apparence bienveillante dans le voisinage des îles Tonga, la réaction fut absolue chez lui :

Dans ces figures de naturels où je n'avais aperçu jusque là que bienveillance et timidité, je décelais de la perfidie et de l'astuce, je surprenais des regards obliques qui semblaient affecter d'être doux, je devinais l'espionnage sournois dans ces attitudes de modération et de réserve, tant les préventions sont puissantes, tant elles influent sur les jugements humains. (Dumont d'Urville, *voyage pittoresque autour du monde*,) t. II, p. 22.

Les exemples de ce genre ne manqueraient pas ; mais quand toute une coterie est en éveil, dans laquelle chacun accepte sans contrôle une impression et s'en rapporte au groupe pour la justifier, par la raison qu'il est plus facile de sentir que de réfléchir, le résultat sera certainement autre que si l'impression était reçue par un seul homme, ne relevant que de sa conscience et ne pouvant se décharger sur celle d'autrui. M. Maxime Ducamp, touriste ici pour un moment, n'aurait point attaqué le Dr Lepsius comme il l'a fait, s'il n'eût été poussé et soutenu par une sorte d'assentiment général. C'est ainsi que des hommes bienveillants commettent, réunis, des actes cruels qu'ils blâmeraient isolés, et qu'en définitive, par un suprême raffinement d'iniquité, les voyageurs se trouvent accuser le Dr Lepsius de leurs propres déprédations.

Le maître que tous les égyptologues regrettent aujourd'hui paraît avoir dédaigné de répondre aux calomnies dont il a été longtemps poursuivi ; mais si le souci de sa dignité lui commandait de garder le silence, le même sentiment commande à d'autres de le rompre. De même que chaque famille avait à Rome ses statues d'ancêtres qu'elle vénérât, chaque science a aujourd'hui ses morts illustres qu'elle respecte et fait respecter d'où qu'ils viennent. Comment nous féliciterions-nous, en France, de ce que la nationalité du Dr Lepsius n'est pas la nôtre ? C'est un savant ! dit M. Maxime Ducamp. Si l'on songe à cette parole, si l'on se rappelle l'effet produit par les agissements de l'italien Libri, l'on comprendra que le mal fait à un savant ou par un savant retombe sur tous, et l'on excusera, peut-être, l'un des

moindres parmi les égyptologues, lorsqu'il ose défendre l'un des plus grands, et offrir à la mémoire du D^r Lepsius comme une humble couronne funéraire, la protestation qu'on vient de lire.

E. LEFÉBURE.

REVUE DES LIVRES

La tapisserie dans l'antiquité. — Le Péplos d'Athéné. — La décoration intérieure du Parthénon, restituée d'après un passage d'Euripide, par LOUIS DE RONCHAUD. Paris, librairie de l'Art, 1884, in-8, illustré, 40 fr.

Cet ouvrage est divisé en deux parties. La première est consacrée à l'histoire de la tapisserie chez tous les peuples de l'Orient et de l'antiquité, et M. de Ronchaud y montre, au moyen de textes aussi nombreux que décisifs, ainsi que l'a dit M. Müntz, quel rôle considérable la tapisserie a joué dans la décoration des palais et des temples, et dans la distribution des plus anciens édifices.

Les étoffes brodées et peintes ont constitué, dès la plus haute antiquité, un des éléments de la richesse, et il en est fait mention dans la plupart des inventaires et des descriptions de trésors que nous ont laissés les poètes et les historiens. M. de Ronchaud examine successivement tous les textes et tous les monuments figurés ayant rapport à son sujet ; il passe ainsi en revue les principaux centres de fabrication de tapisseries : l'Inde, l'Égypte, l'Assyrie, la Babylonie, l'Asie-Mineure, puis il étudie l'art du tissage chez les Hébreux, les Phéniciens, les Mysiens, et il en arrive enfin à la Grèce.

Ici les textes abondent, et c'est plaisir de lire ces pages où M. de Ronchaud a condensé tout ce que les auteurs anciens et les savants modernes, tout ce que les poètes et les voyageurs ont écrit sur la matière.

Le chapitre consacré aux tentes est un des plus importants. Pour les peuples nomades, et pour ceux qui se livraient à des expéditions lointaines et de longue durée, la tente était l'habitation ordinaire, et c'est à sa décoration qu'on devait appliquer toute la richesse et la somptuosité possibles. Or, l'étoffe est l'élément principal de la tente ; les autres matières n'existent que pour lui servir de support. La tapisserie y joue donc le grand rôle comme ornementation, et les textes égyptiens, hébreux, persans, arabes, aussi bien que les nombreux passages grecs et latins auxquels fait allusion M. de Ronchaud, montrent quelle importance capitale était attachée à cette décoration.

Lorsque, de nomades, ces peuples devinrent sédentaires, lorsque la tente, jadis palais et temple, vit remplacer ses matériaux éphémères par des constructions durables, les mêmes procédés d'ornementation durent prévaloir.

Tel est le point de départ de la seconde partie de l'ouvrage de M. de Ronchaud, dont le but est de reconstituer la décoration intérieure du Parthénon, de faire revivre dans toute sa splendeur religieuse le temple antique, et surtout cette chambre formée de riches draperies suspendues entre les colonnes et au milieu desquelles la grande Minerve resplendissait aux yeux de ses adorateurs.

Toute cette partie est basée sur un passage de l'*Ion* d'Euripide, tragédie nationale, véritable hymne à la louange d'Athènes. Ce passage (vers 1132-1165) contient la description des tapisseries d'un temple. Pour M. de Ronchaud, ces tapisseries ne pouvaient être que celles du Parthénon, celles qui ornaient la *Chambre de la Vierge*, le sanctuaire ouvert du côté du Ciel, mais entouré de voiles, d'où la divinité d'Athènes régnait sur son temple et sur son peuple.

De ces tapisseries décrites par Euripide, les unes, verticales, étaient suspendues aux colonnes du naos, comme celles qu'on voit reproduites dans les mosaïques de Ravenne; elles représentaient des sujets tout athéniens: la bataille de Salamine, l'histoire de Cécrops et de ses filles.

Les autres étaient attachées au toit et représentaient le Ciel avec ses constellations. Celles-ci ne pouvaient être tendues horizontalement au-dessus du sanctuaire, puisque la statue d'Athénè dépassait de la tête la hauteur des portiques et des toits latéraux. M. de Ronchaud est donc d'avis que ces tapisseries devaient être drapées sur une charpente en forme de tente, par les côtés de laquelle la lumière pénétrait dans la cella, et dont le dôme protégeait le sanctuaire contre les influences atmosphériques. Si l'on est tenté de considérer que ce système de couverture, par son caractère provisoire, est peu en harmonie avec le caractère de durée et de solidité du reste de l'édifice, on doit cependant songer que, sous le ciel de la Grèce, les conditions climatiques ont été jugées assez peu importantes pour avoir permis la décoration polychrome des édifices à l'extérieur aussi bien qu'à l'intérieur, et pour que tant de chefs-d'œuvre de marbre aient pu rester exposés à ciel ouvert, sans trop en souffrir, jusqu'à ce que les hommes soient venus accomplir leur œuvre de destruction. Beaucoup de temples, ne le sait-on pas du reste, avaient ainsi leur sanctuaire découvert, *sub divo*. Une tente formée de riches étoffes, que l'on renouvelait de temps à autre, pouvait donc bien suffire à protéger, contre les intempéries de l'air, les trésors accumulés aux pieds de la statue de Minerve, tout en contribuant à la décoration et à l'ornementation du sanctuaire.

Une partie de cet intéressant ouvrage avait déjà paru en 1872 dans la *Revue archéologique*, sous ce titre: Le péplos d'Athénè. Le péplos était ce tissu de laine, emblème du tissu du monde, que les Erréphores brodaient de leurs mains virginales et que, tous les quatre ans, on renouvelait autour de la statue d'Athénè,

en bois d'olivier, conservée dans le temple de Poseidon Erechteus. Quand Phidias eut terminé sa grande statue, enveloppée dans son vêtement d'or et d'ivoire, on voulut, elle aussi, l'entourer d'un péplos. Ce fut le système de draperies décrit plus haut. « Cette disposition de tapisseries historiées, à fond de safran, qui enveloppait si chaste ment le sanctuaire d'Athènes, multipliait les voiles autour de sa divinité, adoucissait la lumière qui tombait sur son casque et sur sa lance d'or, et la faisait mourir à ses pieds dans une ombre transparente, pleine de religieuses pensées. »

L'œuvre trouve, en quelque sorte, sa conclusion dans cette phrase. Le sujet était digne de passionner un poète aussi bien qu'un archéologue. M. de Ronchard l'a traité en savant et en artiste. Après avoir reconstitué, d'après les textes, toute l'histoire de la tapisserie dans l'antiquité, après avoir élucidé toutes les pages qui venaient à l'appui de son ingénieuse restitution, il a discuté les opinions des archéologues qui confirmaient ou qui combattaient sa thèse, et il a résumé toutes ses longues et patientes recherches en un livre où l'élégance du style s'allie à la solidité scientifique et où revivent véritablement les merveilles de l'art antique qu'il ressuscite avec tant d'éloquence et de savoir.

L. X.

De Hervormde Kerk in Nederlandsch Oost Indië onder de Oost Indische Compagnie (1602-1795), door C.-A.-L. van Troostenburg de Bruyn, predikant laatstelyk te Batavia. — Arnhem, H.-A. Ficenk Villink, 1884. (L'Eglise réformée dans les Indes orientales néerlandaises, sous le régime de la Compagnie des Indes orientales (1602-1795), par C.-A.-L. Troostenburg de Bruyn, pasteur à Batavia. Arnhem, 1884).

Les expéditions des Hollandais aux Grandes-Indes datent de 1595. Dans plusieurs villes de la Hollande et de la Zélande, de nombreuses compagnies s'étaient formées pour les soutenir. Rien ne put ralentir leur zèle, ni les pertes qu'elles éprouvaient, ni la résistance que leur opposaient les princes indigènes, à l'instigation des Portugais qui couvraient depuis un siècle ces régions lointaines de leurs nombreux établissements. Cependant la persévérance obstinée des entrepreneurs se heurtait à un grand obstacle ; c'était la jalousie qui existait entre les diverses compagnies rivalisant d'énergie, d'audace et d'habileté. On finit par souhaiter ardemment une fusion, vivement recommandée d'ailleurs par les États généraux et par leur homme d'État éminent, Oldenbarnevelt. Ce vœu général fut réalisé en 1602, lorsqu'un édit des États réunis les diverses compagnies en une seule avec droit du monopole, et lui conféra le titre de *Compagnie réunie des Indes orientales*. Cette compagnie, dissoute en 1795, dura environ deux siècles.

Elle formait un état dans l'État. Son pouvoir était absolu ; il s'étendait non seulement sur l'Archipel indien qui appartient encore aujourd'hui aux Hollandais, mais sur une foule d'autres possessions qui leur ont échappé : l'île de

Formose, la presqu'île de Malacca, les côtes de Malabar et de Coromandel, Ceylan, le pays du cap de Bonne-Espérance. La compagnie nommait ses fonctionnaires ; elle déclarait et faisait la guerre ; elle concluait les alliances au nom de la république des Provinces-Unies. Elle bâtissait des forts et enrôlait des soldats. Elle jouissait du droit de battre monnaie et de la marquer au coin de ses initiales. Elle organisait l'enseignement et prétendait autant favoriser la propagation de la religion que les intérêts du commerce, quoique les premières chartes n'en fassent pas mention (p. 478).

La religion, dont la compagnie se faisait la protectrice, était la religion réformée, calviniste, la seule qui fût reconnue dans les Provinces-Unies. Les Hollandais protestants furent aussi exclusifs que l'avaient été les Portugais catholiques. Le volume dont nous avons transcrit le titre a pour objet l'histoire de la religion réformée protégée et propagée par la Compagnie pendant les deux siècles de son existence. C'est un travail de 700 pages puisé avec l'exaetitude la plus scrupuleuse aux sources les plus vastes, les plus authentiques et les plus curieuses. Voici le résumé des treize chapitres dont se compose ce monument de patientes recherches.

Dans le *premier* chapitre, l'auteur donne, sous le nom de *Statistique ecclésiastique*, l'histoire de la religion réformée à Batavia, Samarang, Soerabaja, Cheribon ; aux Moluques, à Amboine, Banda, Macassar, Timor, Formose ; en Chine où le premier prédicateur protestant fut un Néerlandais, en 1664 ; au Japon, à Malacca, sur les côtes de Coromandel et de Malabar ; à Ceylan, Saint-Maurice, Sumatra.

Le *second* chapitre traite du *culte*. Description des temples, des dons qu'on leur faisait, de l'observation rigoureuse du dimanche, tant sur terre que sur mer, prédication en quatre langues selon les besoins de la localité, en langue malaise, portugaise, malabare et singalaise. Quant aux sacrements, on se montrait jaloux d'en prévenir toute profanation et d'en assurer la correction irréprochable. On agita la question de savoir si les païens adultes pouvaient être admis à la Cène immédiatement après leur baptême. Ce fut l'objet de débats qui durèrent au delà de 80 ans (p. 108).

Le *troisième* chapitre traite de la *Direction ecclésiastique*. L'Église des Indes se trouvait en rapport intime avec celle de la métropole, qui avait ses *deputati ad res indicas* (119). Celle de Batavia était à la tête de toutes les autres (137).

Le quatrième chapitre est intitulé : *Droit ecclésiastique*, et donne une idée des rapports entre l'Église et l'État (la Compagnie). Le *jus in sacra* était illimité ; l'Église était soumise à la politique. Un pasteur à Ternate est maltraité pour avoir reproché au gouverneur son concubinage (179). A Batavia, un des plus respectables pasteurs est destitué pour avoir reproché ouvertement au gouverneur général de défendre au Consistoire l'application de la censure à une femme coupable d'adultère (180). A Amboine, un pasteur se plaint de son gouverneur qu'on appelait le Nèren d'Amboine : il est jeté en prison, puis condamné aux travaux publics. Ce n'est qu'après son retour dans sa patrie qu'il

fut réhabilité (185-186). A Malacca, le nombre des catholiques était six fois plus grand que celui des protestants : pourtant la Compagnie n'admet pas de prêtres (103). Le secret de la correspondance, même privée, était violé ; les lettres devaient être sous cachet volant (202-203). On alla jusqu'à empoisonner la vie des pasteurs qui refusaient de supprimer le 7^e et le 8^e commandement dans la lecture du décalogue, et même jusqu'à leur prescrire le sujet de leurs sermons (210). Ajoutons cependant que tous les gouverneurs n'étaient pas animés de ce détestable esprit : peu à peu, au xvi^e siècle, les rapports entre l'Église et l'État s'améliorèrent (214).

Nous passons au *cinquième* chapitre : *Les pasteurs*. Nous trouvons ici un exposé de leurs instructions : de leur voyage, des dangers et des souffrances qui en étaient inséparables, souvent aussi à cause du mauvais état des navires ; des services qu'ils rendirent au gouvernement par la connaissance qu'ils possédaient des divers idiômes, auprès des tribunaux, dans les missions politiques, en qualité de traducteurs des lettres des princes indigènes (241). Leurs appointements étaient modiques, surtout lorsqu'ils avaient de la famille (254).

Le *sixième* chapitre nous fait connaître les *aides* des pasteurs, connus sous le nom de visiteurs ou consolateurs des malades. Toutes les professions et tous les métiers en fournissaient. On leur faisait subir une espèce d'examen, mais surtout signer la confession, le catéchisme et les articles synodaux.

Le *septième* chapitre est fort riche et intéressant. Il s'agit de la *propagation du christianisme*. La Compagnie semble avoir eu avant tout l'idée de fonder des églises européennes ; la propagation de la foi parmi les païens et les mahonnétans de l'Archipel indien était reléguée au second plan. C'est que le commerce était le grand objet de sa sollicitude (475). Cependant, les hommes d'église souhaitant vivement la conversion du monde, la Compagnie dressa à ce sujet, en 1617, des instructions que les États généraux ratifièrent (378). On fonda à Leide un *collegium indicum*, sous l'habile direction du professeur *Walaëus* ; cet établissement fournit quelques bons élèves, pourvus de la connaissance des peuples et des pays qu'ils allaient visiter (479). L'exemple de la congrégation pour la propagation de la foi à Rome exerça ici son influence (379). Malheureusement la polémique jouait un grand rôle dans les livres qu'on composait pour réfuter les religions non chrétiennes (388). Ajoutons cependant que la théorie des missions préoccupait quelques bons esprits et provoqua quelques bons ouvrages (391). Une des grandes questions était de savoir si le colon doit apprendre la langue de l'indigène ou si l'indigène doit apprendre la langue du colon. Ce dernier procédé est celui des Anglais dans l'Inde ; on l'a tenté dans les possessions néerlandaises, mais sans fruit. On préféra la première méthode, et un des meilleurs gouverneurs généraux, Antonie van Diemen, en a fait un devoir aux pasteurs (399). Aussi se sont-ils sérieusement appliqués à l'étude des langues de l'Inde : le malais, le singalais les idiomes de Formose ; tout ce que les savants de nos jours enseignent au sujet de ces dialectes re-

pose sur les travaux de ces pasteurs (439) ; le talmoutch qui se parle sur les côtes de Malabar et de Coromandel ainsi qu'au nord de Ceylan (langue très difficile : un seul objet a plusieurs noms ; chaque jour de l'année en a un ; il y a 51 lettres et deux sortes de caractères) (471) : la langue des îles Sangi ; celle des îles du Sud-Ouest, notamment de Letti. On fit dans plusieurs de ces idiomes des traductions de la Bible et du catéchisme, des sermons, des dictionnaires et des grammaires. Nous ne voyons pas qu'on se soit sérieusement occupé soit du chinois, soit du japonais, mais d'autant plus du portugais, instrument fort important dans tant de régions d'où les Hollandais avaient chassé les Portugais. C'est dans cette langue qu'on traduisit la Bible, qu'on composa des traités polémiques contre le papisme, qu'on adapta les psaumes au culte public. La prédication protestante en portugais subsista de 1633-1808 à Batavia.

Si l'on s'occupe activement de la connaissance des langues indigènes, il faut avouer que l'étude des religions des peuples soumis au pouvoir de la Compagnie fut fort négligée (481).

L'instruction qu'on donna ne l'était pas moins. On ne se contenta que trop habituellement d'une profession extérieure. Il y a des registres de baptême qui constatent qu'on baptisa en un jour des centaines d'individus sans instruction, sans examen, sans espoir d'instruction pour l'avenir (485). On était déjà content d'avoir supprimé le cannibalisme (486). Ajoutons cependant que plusieurs pasteurs condamnaient hautement ces baptêmes en masse et déclaraient que l'édification des églises ne sauraient être l'œuvre de deux ou trois jours (487). On ne reculait pas devant les procédés violents. Ainsi, en 1699, ordre fut donné aux Radjas d'Amboine de tenir toujours un certain nombre d'habitants prêts pour être baptisés à la venue du pasteur, qui était rétribué pour chaque païen baptisé. Le gouverneur de Ceylan condamna à quatre mois de travaux forcés quiconque ne présenterait pas son enfant au baptême. Étaient condamnés à une forte amende ceux qui, à Amboine, refusaient de se faire marier selon le rite réformé. Le chrétien qui se faisait circoncire était frappé de la peine de mort. A Formose, les pasteurs avaient engagé le gouvernement à publier un édit appliquant la fustigation et le bannissement aux idolâtres. Cependant la Compagnie désapprouva hautement ce conseil (488, 489). Gardons-nous d'en conclure que la plupart des pasteurs fussent des hommes incapables. Au contraire, la métropole était rigoureuse sur l'admission et envoyait les meilleurs pasteurs qu'on pût trouver dans son sein. Mais la politique dominant la religion, il en résultait que s'ils n'étaient pas des instruments dociles, ou les qualifiait de « malfaisants », on les transportait ailleurs ou on les déposait. C'était la reproduction détestable de la conduite des Portugais (501-503).

Le huitième chapitre traite de l'enseignement.

Les séminaires destinés à former les pasteurs pour les Indes eurent peu de succès. Celui de Leide, dont nous avons parlé, ne dura que 10 ans, 1622-1632. Celui de Colombo (Ceylan) et celui de Batavia n'eurent pas de résultats plus

sérieux (520). Quant à l'enseignement primaire, placé sous la surveillance de l'Église, il était essentiellement religieux. A Batavia, à Amboine, à Ceylan, la Bible était le grand livre de lecture. A Ceylan il y eut 75 écoles. On punissait les absents. On apprenait à lire dans le decalogue, le symbole, l'oraison dominicale, les prières liturgiques. Les pasteurs étaient les inspecteurs (528-541).

Le *neuvième* chapitre est consacré à la *bienfaisance*. Il y avait à Batavia et ailleurs des hôpitaux, des orphelinats, des hospices de vieillards, des maisons de charité. A Batavia, il y avait encore une maison de correction pour « les femmes légères » (547-550).

Le *dixième* chapitre s'occupe de la *doctrine ecclésiastique*. Le synode de Dordrecht était réuni au moment où Batavia s'éleva sur les ruines de Jacatra ; c'est dire que la religion qu'on enseignait était la religion réformée calviniste, à l'exclusion de toute autre. En 1642, le gouverneur général menace de confiscation, de prison, de bannissement, même de mort, selon les cas, quiconque prétend fonder des associations différentes, soit chrétiennes soit païennes ou mahométanes (556). Aucun pasteur ne se rendait aux Indes sans avoir signé les canons de Dordrecht (557). On écartait les Remonstrants : sur tant de centaines de pasteurs il n'y eut qu'un seul remonstrant ; et encore, il ne tarda pas à être destitué. On veillait aussi sur le spinosisme. On n'admettait pas de par-rain ou de marraine catholiques ; ce n'est qu'à partir de 1712 qu'on accorda cette faveur à d'autres protestants que les réformés (559-562). Les luthériens n'obtinrent le libre exercice de leur culte qu'en 1743. On fut très sévère à l'égard des catholiques. Sur les côtes de Malabar, à Malacca, à Ceylan, on les tolérait tout au plus, malgré les efforts du roi de Portugal. En revanche, sur les côtes de Malabar on accorda aux Nestoriens le libre exercice de leur religion. C'est qu'ils rejetaient l'autorité papale, la transsubstantiation, les images, le purgatoire, la confession, l'extrême onction, le célibat des prêtres (563-574). Quant aux païens, le principe était que l'autorité chrétienne ne saurait tolérer leur religion. Mais ici la politique donna bien des entorses au principe. Dans l'intérêt du commerce, la Compagnie permit à l'empereur de Landi (Ceylan) de construire une pagode sur le territoire néerlandais, malgré la protestation des pasteurs. Par le même motif et malgré les mêmes protestations, la Compagnie, au lieu de sévir contre « l'idolâtrie » des Chinois à Batavia, leur en permit le plein exercice, et les autorisa à fonder des écoles à condition qu'on y enseignât le chinois à quelques jeunes gens européens. La Compagnie avait besoin de truchements. Elle alla même jusqu'à défendre à ses fonctionnaires, au Japon, d'observer le dimanche, d'user de leurs livres religieux, de prier avant et après le repas. D'autre part, il n'est pas vrai que les Néerlandais aient foulé aux pieds le crucifix dans l'intérêt du commerce (578-581).

Nous n'avons que peu à dire du chapitre *onzième* qui traite de la *théologie aux Indes*. Peu de disputes entre les pasteurs sur les dogmes reçus ; quelques ouvrages destinés à faire connaître les idées religieuses de l'Inde ; un seul exemple d'une bibliothèque privée à Batavia, composée des œuvres théolo-

giques les plus importantes de l'époque. Signalons quelques essais exégétiques destinés à éclaircir quelques passages de l'Ancien et du Nouveau Testament par les mœurs des indigènes (584-592).

Quant à la *littérature édifiante*, le *chapitre XII*^e signale quelques sermons traduits en malais et dans les dialectes de Formose et une traduction de l'Imitation en portugais, en singalais et en langue malabare (594-599).

Le *dernier* chapitre, au contraire, est très riche en détails sur la *vie chrétienne* des possessions néerlandaises au *xvi*^e et au *xvii*^e siècles.

Convenons-en, les conditions pour l'Église étaient peu favorables : une faible population européenne, composée d'ailleurs de beaucoup d'étrangers, au milieu d'immenses populations indiennes. Malheureusement il faut ajouter que les Européens eux-mêmes formèrent le plus grand obstacle à la diffusion du christianisme, parce que la plupart de ceux qui se rendaient dans ces possessions lointaines, ne demandaient qu'à faire fortune, à voler la Compagnie et à opprimer les Indiens. On y envoyait souvent des forçats. Dans une bonne partie de ces colonies, les chrétiens étaient pires que les païens. Les marins surtout étaient débauchés et impies, au point qu'un aumônier de la flotte écrit que l'Église à bord est *porcorum haræ similior quam sponsæ Christi* (609-614).

L'ignorance était considérable, même à Batavia ; un jour, au *xvii*^e siècle, un crieur public y appela tous ceux qui savaient écrire, afin de trouver des teneurs de livres pour la Compagnie (613).

La rudesse, la barbarie, la cruauté étaient effrayantes. Au *xvii*^e siècle, l'échafaud de Banda et de Batavia était rarement vide. La galanterie d'un jeune homme envers la fille naturelle du gouverneur général fut punie de décapitation et la jeune fille publiquement fustigée par les bourreaux. La barbarie de la flotte était atroce : il y a des individus auxquels on a infligé la cale jusqu'à trois fois. Parmi les Hollandais, il n'y avait pas seulement beaucoup d'impudicité et de concubinage, mais la polygamie n'était pas rare (620). Il faut remarquer cependant que plusieurs causes y contribuaient. Souvent le gouvernement mettait des entraves aux mariages avec les femmes indigènes. De plus les mutations étaient fréquentes : les fonctionnaires de la Compagnie n'étaient que « campés ». La Compagnie, d'ailleurs, engageait trop souvent des gens malhonnêtes, oiseaux de proie qui ne demandaient qu'à s'engraisser à ses dépens. Notons enfin que la plupart des gouverneurs empêchaient l'exercice de la discipline ecclésiastique, laquelle était à cette époque parfaitement dans son droit. Il est triste de devoir constater aussi plusieurs destitutions de pasteurs pour cause de dissensions domestiques, d'ivrognerie et d'immoralité. Ils trempaient aussi dans la traite des esclaves, généralement répandue à cette époque. Les captifs devenaient esclaves. Cependant leur sort fut moins dur à Java qu'ailleurs.

Le luxe allait en croissant : équipages brillants, vaisselle somptueuse, habits magnifiques, maisons de campagnes, festins, tout concourait à rendre la vie, à Batavia, futile et légère. Malgré les prohibitions, le jeu et les gageures ne man-

quaient pas. L'usage de l'opium, connu déjà avant l'arrivée des Hollandais, devint un objet de commerce pour la Compagnie ; les droits d'entrée furent considérables. Vers la fin du siècle précédent, l'opium rapporta à Batavia 1,250,000 florins (642)¹. L'ivrognerie et l'usure bravaient les menaces officielles.

En 1644, la Compagnie introduisit dans les Moluques une loi sabbatique ordonnant d'assister au culte. On fixa une amende pour ceux qui juraient, et les blasphémateurs furent punis de la destitution, du fouet, du bannissement et même du feu (645, 646).

Bref, la situation morale et religieuse était déplorable : « L'occupation des Indes pendant les deux siècles précédents ne présente qu'une nuit d'oppression et de violence », a dit un des juges les plus compétents, M. Millies, professeur de langues orientales à Utrecht (647).

Et la cause ? Elle réside dans la politique immorale de la Compagnie ; c'est sur elle que retombe toute accusation portée contre les chrétiens. On gardait le secret sur tout et le public ne savait rien. Ceux qui s'avisèrent de faire des révélations ne le faisaient pas impunément : suspension, destitution, bannissement, tel fut le sort des Européens courageux et des indignés qui élevaient la voix. En conséquence, on se taisait ; or rien ne démoralise comme la conscience d'être au service d'une mauvaise cause. C'est là que réside la grande excuse des pasteurs, parmi lesquels le xvii^e siècle, qui a compté tant d'hommes éminents en Hollande, peut signaler des serviteurs distingués de l'Eglise réformée. Le vrai coupable, c'est la rapacité hollandaise que rien n'a pu assouvir pendant le xvii^e et le xviii^e siècle.

Telle est la conclusion d'un ouvrage aussi remarquable par ses vastes recherches que par ses appréciations impartiales.

V. G.

Der Fetisch an der Küste Guinea's auf den deutscher Forschung nähergerückten Stationen der Beobachtung. (Le Fétiche à la côte de Guinée, d'après les recherches récentes des stations allemandes d'observation). — Berlin, librairie Weidmann, 1884, par *Adolf Bastian*.

M. Adolf Bastian est plus habitué à communiquer ses notes au public qu'à les fonder de manière à en faire des livres de lecture courante. Ceci soit dit sans la moindre intention de déprécier ses mérites éminents de laborieux chercheur et de pionnier intelligent. On pêche facilement par l'excès de ses qualités. En France nous généralisons trop vite et nous tenons peut-être trop à la forme dans les ouvrages d'érudition. Mais, à savoir égal, jamais un de nos écrivains ne pourrait prendre sur lui de publier un livre aussi mal rédigé que ceux de M. Bastian et en particulier que son dernier ouvrage sur le fétichisme africain.

¹) Le budget des Indes néerlandaises de cette année compte sur 18 millions de florins, avec l'approbation du parlement.

C'est dommage, car nous comptons beaucoup sur l'esprit investigateur et pénétrant de l'Allemagne pour nous aider à comprendre le monde noir dont on ne connaît guère que les frontières maritimes et qui pose à notre curiosité tant de questions jusqu'à présent très obscures. Depuis que les voyages, le développement du commerce et les évolutions de la politique ont amené l'Allemagne à nouer des relations directes avec ce monde fermé, on peut s'attendre à ce que non-seulement ses négociants et ses marins, mais aussi ses savants contribueront à ouvrir à la civilisation ce vaste domaine encore inexploré sur tant de points. Or, malgré ses défauts de rédaction, le livre du *Fétiche à la côte de Guinée* est un premier jalon posé sur la voie à tracer. M. Bastian lui-même, dans une courte préface, exprime l'espoir que son travail provoquera la réunion de nouveaux matériaux, surtout pour ce qui concerne l'intérieur du continent africain.

Son livre actuel, tout en mettant en lumière bien des faits inconnus ou mal connus, n'ajoute pas encore grand'chose aux conclusions qu'on est en droit de tirer, dans l'état actuel de nos connaissances, de l'état religieux des populations noires de l'Afrique. Je n'y trouve rien du moins qui soit de nature à modifier les appréciations que j'ai essayé de résumer, en m'appuyant sur les renseignements déjà obtenus, dans le 1^{er} volume de mes *Religions des peuples non civilisés*. M. Bastian a insisté, comme je l'avais fait, sur le rôle important des associations secrètes, sortes de franc-maçonneries à base religieuse, dans la vie sociale des peuples voisins du Bas-Niger, de la côte de Guinée et du Congo. Il a réagi au nom des faits mieux constatés contre le préjugé européen qui consiste à prendre les soi-disant rois des peuplades nègres pour des souverains au sens absolu du mot. Ses vastes connaissances en matière de religions comparées, et notamment de religions en vigueur chez les peuples non-civilisés des autres parties du monde, lui ont permis de faire des rapprochements extrêmement curieux. Ils tendent avec bien d'autres phénomènes de même signification à reléguer de plus en plus dans la catégorie des explications qui n'expliquent rien, l'hypothèse des emprunts, des propagandes, des immigrations conjecturales, quant il s'agit d'élucider les ressemblances parfois stupéfiantes qui peuvent se révéler dans les croyances et les rites de populations vivant aux deux bouts du monde, n'ayant entr'elles aucun rapport de race, aucune relation imaginable de guerre, de trafic ou d'invasion. Là pourtant où l'intercourse a pu s'établir et durer, il faut se demander en présence de ces analogies jusqu'à quel point les croyances d'une population disposée à reconnaître son infériorité en fait de savoir, d'industrie et de puissance effective, ne se modifient pas au contact de la race supérieure. On a pu signaler chez les Peaux-Rouges des insertions de tradition chrétienne dans plus d'un récit mythique recueilli au sein de leurs tribus. Cela doit arriver aussi chez les nègres, et je m'étonne que M. Bastian n'en ait pas vu ou fait ressortir la preuve dans ce mythe de création du Vieux-Calahar qu'il rapporte tout au long p. 94 suiv. L'intention de coudre des éléments empruntés à la Genèse biblique à des idées et à des traditions indigènes saute

aux yeux. L'influence, au moins indirecte, des missions de la côte s'est fait sentir dans tout ce récit qui, du reste, est très curieux. P. 124, M. Bastian relève la distinction que nous avons cru devoir établir entre le fétiche, d'une part, l'amulette et le talisman, de l'autre. Ces derniers sont des choses douées de certaines propriétés ou vertus, le fétiche est l'enveloppe, la résidence d'un esprit ; il est personnel. Sans nier précisément cette distinction, l'auteur est d'avis qu'elle n'est d'aucune importance en ce sens que, dans la pratique, celui qu'on s'attache à une amulette ou à un fétiche ne s'inquiète guère de savoir si c'est une personne ou une chose. C'est fort possible ou plutôt fort probable, mais cela n'ôte rien à l'intérêt de cette distinction quand on veut déterminer la nature du fétichisme des nègres. L'amulette et le talisman ne sont pas, comme le fétiche, des objets d'adoration, à qui l'on rend des soins, à qui l'on sacrifie. Pour nous le fétichisme, dont on retrouve des traces dans toutes les religions, mais qui est poussé à son maximum chez les noirs d'Afrique, — comme le totémisme chez les Peaux-Rouges et le tabouisme dans l'Océanie, — est une application particulière de l'animisme, et il est essentiel de lui assigner sa place exacte, son rôle précis dans l'histoire du développement religieux.

Un point dont on s'est encore très peu occupé, mais qui appelle l'attention des spécialistes, c'est le rapport qui semble plus étroit qu'on ne le croyait entre un certain nombre des idées et coutumes religieuses des Noirs d'Afrique et le sous-sol populaire de l'ancienne religion égyptienne. M. Bastian n'a pas encore tourné ses investigations de ce côté. Nous nous permettons de le recommander à sa sagacité.

ALBERT RÉVILLE.

David Castelli. — *La legge del popolo ebreo nel suo svolgimento storico.* Un vol. in-12 de 420 pages. Firenze, Sansoni, 1884.

L'ouvrage de M. Castelli intéresse au même titre l'historien des religions et le juriste. Il fait connaître au public lettré de l'Italie les résultats de la critique moderne sur la composition et l'origine du Pentateuque ; l'auteur connaît à fond les travaux de Kuenen, Reuss, Kayser, Wellhausen, etc. ; il s'en est nourri, et, par leur étude, est arrivé lui-même à des conclusions personnelles. Son livre est en outre un véritable répertoire de jurisprudence hébraïco-judaïque ; à l'exposition et au commentaire de la législation dite mosaïque, l'auteur a joint le plus souvent les interprétations et les traditions thalmudiques, terrain où il se meut en toute connaissance de cause, et où il se plaît à guider ses lecteurs : à tout cœur bien né, la patrie est chère.

Dans un premier chapitre, l'auteur retrace la conception traditionnelle orthodoxe, en vertu de laquelle la législation du Pentateuque est bien l'œuvre de Moïse. Il n'a pas de peine à montrer, dans le chapitre suivant, le peu de fondement de cette hypothèse, par les allusions que le Pentateuque renferme à des temps et à des événements postérieurs à Moïse, par les nombreuses répétitions qu'il contient, par ses contradictions : une loi qui se contredit dans ses

diverses dispositions ne peut être l'œuvre d'un seul homme, à moins que le législateur n'avertisse expressément qu'il a voulu abroger ou corriger telles et telles de ses ordonnances. Dans un troisième chapitre, l'auteur expose les résultats généraux auxquels la critique moderne est arrivée dans ses études sur le Pentateuque. Nous en acceptons, dit-il (p. 60), les lignes générales, la conclusion, d'après laquelle l'Hexateuque est formé de trois écrits principaux, le Jahviste, l'Elohiste et le Deutéronome, combinés tous trois, mais en différentes proportions, avec d'autres documents, plus ou moins étendus, en partie plus anciens, en partie plus récents.

Cette introduction achevée, l'auteur étudie successivement le Décalogue, le premier code (Ex. XXI-XXIII, 19), le second code ou Deutéronome, le code d'Ezéchiel et le code sacerdotal. Nous retrouvons dans la critique de ces fragments et dans l'exposé de leur contenu, la clarté qui nous frappe dans cette division. Et d'abord le Décalogue : rien n'y dépasse le cercle d'idées des nomades israélites ; quant à l'essence de son contenu, rien n'empêche de l'attribuer à Moïse. Le petit code que nous rencontrons à la suite du Décalogue, suppose un état de civilisation peu avancée ; il a cependant été fait pour un peuple qui a passé de la vie nomade à l'existence sédentaire. Ce code élémentaire a reçu, de diverses sources et à différentes époques, de nombreuses additions. Après avoir analysé ces deux premiers essais de législation, M. Castelli donne (p. 137 et s.) ses conclusions sur cette portion du Pentateuque. Les quatre premiers livres du Pentateuque sont l'œuvre double d'un écrivain jahviste et d'un auteur elohiste, combinée et remaniée par un compilateur plus récent. Le Décalogue, qui existait à la fin des temps mosaïques, la loi, promulguée plus tard, sur la construction de l'autel (Ex. XX, 23-26), et le code (Ex. XXI-XXIII, 19), ont été insérés par le jahviste dans son travail historique, concurremment à d'autres lois, d'origine différente, et à celles dont il fut lui-même l'auteur. Ces lois (notons, en passant, que M. Castelli s'occupe exclusivement de la partie législative du Pentateuque) nous reportent aux premiers temps de la juridiction de Samuel. Quant au rédacteur jahviste, il florissait peut-être sous le règne de Jéroboam II.

L'auteur examine ensuite les relations chronologiques qui existent entre les diverses lois du Pentateuque, qu'il n'a point encore étudiées : le code sacerdotal (Ex. XXV-XXXI, 17 ; XXV-XL ; Lev. I-XVI), un groupe de lois diverses (Lév. XVII-XXVII), le Deutéronome et quelques dispositions éparses dans le livre des Nombres. Le nœud de la question se trouve dans le Deutéronome, antérieur au code sacerdotal tel que nous le possédons, mais non point à toutes les lois que ce code renferme, et dont plusieurs sont supposées connues ; nous y constatons d'ailleurs d'importantes omissions (les degrés de parenté empêchant le mariage), qui nécessitent l'existence d'autres lois plus anciennes qui ont suppléé à ces déficits. L'auteur cherche à fixer la chronologie de ces diverses lois, en déterminant celles d'entre elles, aussi bien que ceux d'entre les rites religieux, dont le besoin s'est fait sentir en premier lieu. Cette détermin-

tion est des plus délicates, et le critère invoqué souvent insuffisant. L'auteur avance (p. 168 s.) que la distinction entre les mets purs et les mets impurs a pu prévaloir dès l'âge des grands prophètes, qui concevaient un état supérieur de sainteté. Il nous paraît difficile de mettre au compte du spiritualisme prophétique le formalisme et le matérialisme des prescriptions culinaires de pureté. Quant au groupe de lois (XVII-XXVII), l'auteur y voit l'œuvre de plusieurs écrivains, d'époques différentes, recueillie par un compilateur plus récent ; il en place la composition entre les époques qui virent se former le premier code de l'Exode et le Deutéronome. Ce dernier ouvrage, compilé peu avant le règne de Josias, ou au début de son administration, est le résultat de la prédication prophétique et la codification de lois et de rites plus anciens. L'auteur termine son étude par l'examen du rituel d'Ezéchiel et du code sacerdotal.

Ce n'est point ici le lieu de discuter telles ou telles affirmations de M. Castelli. Qu'il nous suffise de signaler et de recommander son ouvrage remarquable à tous ceux qui se plaisent à interroger et à scruter les antiques documents de la religion judaïque.

EDOUARD MONTET.

L'Eglise et l'Etat dans la seconde moitié du III^e siècle (249-284) par B. Aubé. — Paris. Librairie académique Didier, 1885, in-8 de XVI et 548 p...

Le nom et les livres de M. B. Aubé sont familiers à tous ceux qui étudient l'histoire de l'Eglise chrétienne pendant les premiers siècles de son existence. Depuis une dizaine d'années, M. Aubé fait paraître à peu près régulièrement de trois en trois ans le résultat de ses recherches sur la partie de cette histoire à laquelle il s'est spécialement consacré, c'est-à-dire sur les persécutions des chrétiens dans l'empire romain. Le volume que nous venons de lire fait suite, en effet, à *l'Histoire des Persécutions de l'Eglise jusqu'à la fin des Antonins* (1875), *La polémique païenne à la fin du II^e siècle* (1878), et *Les chrétiens dans l'empire romain de la fin des Antonins au milieu du III^e siècle* (1881). Il témoigne des mêmes qualités que ses prédécesseurs : l'impartialité dans un sujet le plus souvent traité avec parti-pris, la connaissance approfondie du sujet traité, l'érudition scrupuleuse, d'autant plus méritoire que le fouillis des martyrologes est plus épais et plus embrouillé, — toutes qualités qui ont valu une réelle notoriété aux travaux de M. Aubé. Mais, il faut bien le reconnaître, nous y retrouvons les mêmes défauts de composition qui en rendent la lecture pénible : des digressions inutiles, des longueurs et des répétitions incessantes qui finissent par agacer le lecteur. On dirait que M. Aubé compose tous ses chapitres indépendamment les uns des autres, comme des articles de revue, destinés chacun à un public qui ne connaît pas les autres. Pour les chapitres 1 et 4 la question n'est pas douteuse ; il nous signale lui-même les revues où ils ont paru. Mais les autres n'ont pas, que je sache, été publiés à part. Pourquoi

alors recommencer dans chaque chapitre le résumé du précédent, qui nous a déjà été donné deux ou trois fois ? (Voyez les divers chapitres relatifs à la persécution de Dèce : le début du ch. VII ; — à la p. 382. M. Aubé nous explique qui était Novatien comme s'il n'en avait jamais parlé, etc.).

Le plan de l'ouvrage expliquera aisément ce défaut. M. Aubé étudie la persécution de Trajan-Dèce, successivement à Rome (ch. I), dans l'Afrique proconsulaire (II), et dans les provinces orientales (III). Le quatrième chapitre est consacré à l'examen des controverses disciplinaires qui troublèrent les églises non moins que la persécution, et qui sont intimement liées aux événements racontés au début. La paix de courte durée qui sépare la persécution de Dèce de celle de Valérien et la question du baptême des hérétiques remplissent le cinquième chapitre. Viennent ensuite les édits et la persécution de Valérien. Dans un dernier chapitre, l'auteur expose la situation de l'église chrétienne pendant la période qui s'étend de la mort de Valérien au commencement de la persécution de Dioclétien. Enfin l'ouvrage se termine par trois appendices : les textes grecs des actes de Carpus, Papylus et Agathonices, et de ceux de Nestor de Perge en Pamphylie, avec traduction latine, ainsi qu'un Essai d'interprétation d'un fragment du *Carmen apologeticum* de Commodien (v. 801 à 884).

Les conclusions générales de M. Aubé au sujet des persécutions sont parfaitement justes : « Les noms des princes que la tradition signale comme les « auteurs ou promoteurs des six premières persécutions ne sont rien que des « façons de dater des actes de violence qui, à proprement parler, n'émanent pas « d'eux directement et desquels toute pensée politique est absente. Le seul persécuteur des chrétiens au premier et au second siècle, c'est le peuple anonyme » (p. VI). La persécution officielle ne commence que sous le règne de Dèce, et chez lui comme chez Valérien et chez Dioclétien, elle est inspirée, moins par des motifs de l'ordre religieux que par des raisons politiques. Pour sauver l'empire de la décomposition dont il est menacé, ils s'efforcent de rétablir les anciennes institutions romaines et, dans cette entreprise, ils se heurtent nécessairement à la société chrétienne, qui forme de plus en plus un état dans l'empire, avec son administration autonome et son budget indépendant.

D'autre part, le milieu du III^e siècle est une période décisive dans la vie de l'Eglise. Depuis la mort de Marc-Aurèle, avec lequel, suivant l'expression fort juste de M. Renan, finit le monde antique, le nombre des membres de l'Eglise s'est accru très rapidement. L'Eglise s'est organisée ; elle est devenue une puissance, tant par le nombre de ses adhérents que par les progrès de son gouvernement intérieur. Elle triomphe des hérétiques, de ceux qui, soit dans la doctrine, soit dans la discipline, menacent la constitution de son unité extérieure. Et l'issue de ces controverses importe encore plus à l'avenir de l'Eglise que la victoire remportée par ses martyrs sur les persécuteurs. Entraîné par son sujet, M. Aubé, avec lequel nous sommes d'accord au fond, ne les estime peut-être pas à leur juste valeur. Il parle « du petit clan des Cataphryges » (p. 26) ; il ne signale pas le rapport qui existe entre le montanisme et le nova-

tianisme; il attribue à des causes locales ce qui est, dans chaque localité, la manifestation du conflit ouvert dans toute l'Eglise entre l'autorité ecclésiastique et l'autorité de la conscience religieuse individuelle chez les fidèles. Faut-il obéir à l'évêque régulièrement élu, se soumettre à la discipline hiérarchique, ou bien placer les inspirations de la conscience au dessus du respect envers l'évêque? Voilà le sujet du grand drame qui se déroule au sein de l'Eglise depuis l'éclosion du montanisme, lequel provoque les premiers conciles, en passant par les controverses novatiennes, les luttes d'influence entre les confesseurs et les évêques, et les querelles au sujet du baptême des hérétiques, jusqu'au concile de Nicée qui affirme en même temps la victoire de l'Eglise dans l'empire et de l'épiscopat dans l'Eglise. La discussion de ces controverses est, à notre avis, la partie la moins recommandable de l'ouvrage de M. Aubé, non pas que les détails du récit soient inexacts, mais parce que l'auteur n'a pas complètement saisi leur signification dans le développement général de l'Eglise.

La discussion des Actes des martyrs est, au contraire, très soigneusement menée. Nous ne pouvons cependant ne pas éprouver à mainte reprise quelque regret à voir tant de travail et d'érudition consacrés à une matière aussi ingrate pour l'historien. Quand nous voyons M. Aubé contrôler divers manuscrits de la Bibl. Nat. pour établir le texte précis de tels actes dont la valeur historique est fort restreinte, pour ne pas dire nulle, ou fonder ses conclusions sur les nuances d'un interrogatoire de martyr qui nous est transmis par un narrateur de beaucoup postérieur à l'événement, nous craignons qu'il n'ait dépensé beaucoup de peine en pure perte. (Voyez p. 153; p. 158; p. 182 et suiv., à comparer avec p. 194-195; p. 395 note; p. 425, 426, 429 et suiv., p. 473 à 485 etc.). De tous les actes qu'il étudie dans ce volume, les seuls qui aient une sérieuse valeur historique sont ceux de Cyprien. Il n'y a rien de plus ingrat que de vouloir reconstituer l'histoire des martyrs d'après leurs actes. Ce sont presque tous des compositions fantaisistes où l'imagination des moines s'est donné libre carrière; autant vaudrait reconstruire l'histoire profane d'après les chansons de gestes. Quelque restreints que soient les renseignements fournis par les auteurs ecclésiastiques et par quelques inscriptions, c'est encore à eux qu'il faut s'adresser de préférence.

M. Aubé est disposé à admettre que le traité de Cyprien *Ad Demetrianum* est adressé à un personnage imaginaire (p. 305 n. 3 et suiv.). Ici encore nous aurions des réserves à faire: nous ne voyons nullement que ce Demetrianus soit nécessairement le *proconsul* de Carthage. De même il nous semble que l'auteur accorde une trop grande place au scepticisme chez les païens du III^e siècle (p. 6; p. 12, et passim). Ne confondons pas l'indifférence à l'égard de la religion nationale avec l'indifférence à l'égard de toute espèce de religion. La société romaine au III^e siècle est, au contraire, en grande majorité dévote, mais dévote aux cultes exotiques.

Malgré ces réserves les ouvrages de M. Aubé, — celui-ci comme les précédents — sont ce que nous avons de meilleur en France sur l'histoire des mar-

tyrs chrétiens dans l'empire romain. C'est pour nous une raison de plus de regretter que le livre ait été composé avec une réelle négligence, et que l'auteur ait laissé passer tant de phrases qui, non seulement ne sont pas françaises, mais qui ne sont d'aucune langue (Voyez p. 51, l. 4 et 18 ; p. 133, l. 25 et 26 ; p. 165, la 1^{re} phrase [quelle est cette princesse ?] ; p. 283, l. 20 ; p. 298, l. 22 et 23 ; p. 307, note, dernier par. ; p. 406, l. 15 ; et bien d'autres).

Jean RÉVILLE.

• **Le Bouddha, sa vie et sa doctrine**, par Eugène Virieux. in-8°, Paris, Ernest Leroux, 1884.

L'étude du Bouddhisme est une de celles qui auront le plus occupé les dernières années du xix^e siècle. D'où vient l'intérêt qui s'attache, en ce moment, à cette antique religion ? Est-ce parce que des philosophes pessimistes tels que Schopenhauer et Hartmann y ont trouvé des analogies avec leurs doctrines ? Est-ce parce que ceux qui aiment à comparer les religions entr'elles ont cru voir dans le bouddhisme et le christianisme une ressemblance qui n'est qu'apparente ? Est-ce enfin, parce que ceux qui ont l'esprit impartial cherchent à se rendre compte de ce qui fait le fond des croyances de l'humanité ? C'est tout cela réuni, sans doute, et M. Virieux vient, à propos, dans un petit volume, apporter son tribut à cette étude philosophique et religieuse, avec l'intention de montrer combien la Bouddhisme est inférieur au Christianisme, ce qui, selon nous, n'a pas besoin d'être démontré.

Puisque l'occasion se présente de parler du Nirvâna, la délivrance finale des bouddhistes, écrivons quelques lignes sur ce sujet.

A la page 66 de son livre, M. Virieux pose cette question : Qu'est-ce que le Nirvâna ? et il ajoute que le Bouddha n'a donné aucune explication de ce mot. Cela n'a pas empêché la plupart des auteurs qui se sont occupés du Bouddhisme de croire que le Bouddha ne délivrait les âmes qu'en les plongeant dans le néant. Ce que M. Virieux semble admettre aussi.

Cependant, même en admettant que, malgré son importance, le mot Nirvâna, n'ait jamais été expliqué par le Bouddha et ses principaux disciples de manière à ne laisser aucun doute sur sa véritable signification, il est peut-être possible de prouver, par le seul raisonnement, que le vrai sens de ce mot n'est pas celui de néant. Sur ce sujet nous écrivions, il y a déjà longtemps : Si le Bouddha savait suivre un raisonnement, et on lui accordera bien ce léger mérite, il n'a pas pu dire que le Nirvâna était le néant. Voici pourquoi : L'un de ses principaux axiomes est : *Tout composé est périssable*. Puis, les traditions bouddhiques du nord et du sud s'accordent pour nous dire que le Bouddha et, après lui, les bouddhistes de tous les temps, tiennent pour certain que *les âmes n'ont pas eu de commencement*. Il s'en suit que, les âmes n'étant le produit d'aucune cause,

ne font pas partie des composés, puisque, toujours suivant les bouddhistes, les *composés sont tout ce qui est le produit d'une cause*.

Or, pour les bouddhistes, le *manas*, l'esprit (*mens*, sorte de *sensorium commune*) produit par l'union de l'âme et du corps, est un *composé*, périssable par conséquent, tandis que l'âme peut être ramenée à un état absolu, ce qui lui arrive, en effet, toutes les fois que, suivant le dogme de la transmigration, elle passe d'un corps dans un autre et pendant l'intervalle où elle n'est plus dans le corps qu'elle vient de quitter et pas encore dans celui qu'elle va occuper.

Ceux qui ont voulu faire du Nirvâna le néant n'ont-ils pas confondu l'*esprit* et l'*âme* que les bouddhistes ne confondent jamais? Comment, en effet, plonger dans le néant les âmes qui, comme nous venons de l'expliquer, échappent à la loi des composés, tandis que ces derniers sont tous condamnés à périr.

Nous livrons ce raisonnement aux réflexions des philosophes.

Le petit livre de M. Virieux, quoique court (104 pp.), résume assez bien la doctrine du Bouddha et l'histoire de sa vie pour que nous engagions les gens du monde et même plus d'un auteur qui se croit bien informé à aller y chercher des renseignements qui ne leur seront pas inutiles.

PH. ED. FOUCAUX.

CHRONIQUE

France. M. E. Lefébure, professeur suppléant d'égyptologie au Collège de France, a publié chez Pitrat aîné, à Lyon, une conférence qu'il a faite dans cette ville l'année dernière sur *Le Conte*. Il étudie successivement les caractères, les origines et les limites du conte. Ses caractères sont la durée et l'universalité. Il dure, parce qu'il se renferme dans le cercle de la vie commune, dont l'histoire ne se modifie guère; il est universel, parce que dans une même race les contes se transmettent aisément et que, chez des peuples de races différentes, les mêmes conceptions primitives se produisent naturellement. A l'origine le conte est un mythe; mais dans la suite des temps il s'est détaché de l'ensemble mythologique; « c'est dès lors, dit M. Lefébure, un mythe déchu, qui se souvient « des cieux sans doute, mais qui en est tombé, et qui par là même a acquis « une liberté d'allures favorable et indispensable à sa transformation ou à sa « déformation, si l'on veut, dans le sens du roman; il est le roman primitif et « rudimentaire. » Bientôt le conte ne sera plus qu'un objet d'étude pour l'historien et l'archéologue, mais il aura laissé les traces de son existence dans la plupart des genres littéraires relevant de l'imagination : l'épopée, le roman de chevalerie, la fable, le poème fantastique, et les romans de tous les temps.

Cette charmante conférence, illustrée par de nombreux exemples, très sérieuse de fond et d'une forme néanmoins séduisante, constitue un heureux essai de propagation des études de mythologie comparée parmi le public moyen de nos grandes villes.

— M. E. Ménégot, professeur à la Faculté protestante de Paris, nous a envoyé une brochure qu'il vient de publier chez Fischbacher : *La prédestination dans la théologie paulinienne* (tirage à part d'un article de la « Revue de théologie et de philosophie »). Sa conclusion, différente de celle de M. van Goens que nous signalions dans un précédent numéro, est que l'apôtre Paul enseigne la prédestination du peuple d'Israël dans l'œuvre de la Rédemption du genre humain, mais non la prédestination de quelques hommes pour le salut et d'autres pour la damnation.

— A l'occasion du cinquième centenaire de la mort du principal précurseur de la Réforme, M. Léon Feer a publié chez Grassart une brochure in-8° de 29 pages, intitulée : *John Wycliffe, réformateur anglais*.

— M. Ernest Havet, professeur d'éloquence latine au Collège de France, l'auteur bien connu du *Christianisme et ses origines*, a pris sa retraite et a été nommé professeur honoraire.

— M. Monin, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur au lycée de Montpellier, a soutenu le mercredi 23 janvier, en Sorbonne, une thèse latine pour le doctorat ès lettres sur le sujet suivant: *De unitate religionis homericæ in Iliade*.

— La belle publication de MM. Perrot et Chipiez sur l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* suit son cours avec une remarquable rapidité, et l'intérêt qu'elle suscite augmente à mesure que les auteurs se rapprochent de l'art grec, qui leur tient évidemment le plus à cœur. Le tometroisième, consacré à la Phénicie, à Cypré et à l'Asie Mineure, nous fait connaître pour ainsi dire la transition entre les arts de l'Égypte ou de la Chaldée et l'art grec par l'intermédiaire des courtiers par excellence de l'antiquité, les Phéniciens. Comme précédemment, M. Perrot résume l'histoire de la civilisation du peuple dont il veut étudier l'art, afin de replacer l'objet de son étude dans le milieu vivant où il s'est développé. L'auteur nous donne en particulier un aperçu très intéressant de l'œuvre colonisatrice des Phéniciens, avec une carte des établissements fondés par eux. Les monuments qui peuvent nous renseigner sur la religion phénicienne sont malheureusement très peu nombreux. M. Perrot résume les notions déjà acquises sur le culte des hauteurs, les bêtes, les deux types des divinités syro-phéniciennes, le dieu mâle (Baal ou Melkarth) et la divinité féminine (Astarté, Asherah), ainsi que sur les cérémonies tantôt lascives, tantôt cruelles, du culte (sacrifices d'enfants; prostitution sacrée). Au point de vue religieux les œuvres d'art phéniciennes témoignent d'une combinaison entre les types égyptiens et assyriens. Comme les Égyptiens, les Phéniciens donnent des formes plastiques à leurs dieux, mais ils rejettent les formes animales et ne gardent que les types de l'homme ou de la femme. Les motifs de la décoration architecturale sont également empruntés à l'Assyrie et à l'Égypte (sphinx; décorations sidérales, etc.). Leurs statues, taillées dans le roc, sont monolithes; les murs sont recouverts de marbre, de bois ou de métal. — M. Perrot étudie avec soin les idées sur les morts telles qu'elles ressortent des monuments funéraires ou de leur ornementation. Les sépultures sont d'abord des caveaux rectangulaires (voir la nécropole de Sidon); plus tard on trouve des tombes à compartiments. Les objets trouvés dans les tombes sont de même nature que chez les Égyptiens et chez les Chaldéens, (vases, statuettes, chars, bijoux). On trouve aussi des cercueils à forme humaine, comme en Égypte; mais les dessins trahissent déjà l'influence grecque. Peu de stèles. Les temples consistent surtout en cours et en portiques; on peut se les représenter d'après les descriptions du temple de Jérusalem et mieux encore d'après la Kaaba de la Mecque. — Les Phéniciens font le commerce d'art; ils pratiquent l'art industriel. Dans l'île de Cypré on trouve un art plus développé; mais la grossièreté et la sensualité de la conception

prouvent que l'influence grecque n'a pas encore supplanté les traditions asiatiques.

— Le dernier fascicule du « *Bulletin d'archéologie chrétienne* » contient une communication dans laquelle M. de Rossi annonce la disparition de cette édition française du « *Bullettino di archeologia cristiana*. » La connaissance de la langue italienne s'est répandue, en sorte que l'édition française est devenue superflue. Voir dans ce fascicule un important mémoire sur les antiquités chrétiennes de la région de Capène et sur le culte des saints Abundius et Abundantius.

• — M. Maurice Schwab va publier le tome VII de sa traduction du Talmud de Jérusalem, contenant les traités Yebamoth (du lévirat) et Sota (la femme soupçonnée d'adultère soumise au jugement divin par l'épreuve de l'eau).

— Les derniers fascicules de la *Revue archéologique* sont particulièrement riches en études et en documents sur la religion des anciens Gaulois. Après les articles de M. H. Gaidoz sur le dieu gaulois du soleil et le symbole de la roue (juillet-septembre), nous trouvons dans le fasc. de novembre-décembre diverses études très intéressantes. M. Ed. Flouest décrit la stèle de Vignory (Haute-Marne), conservée au musée de Langres, et considérée, à tort suivant l'auteur, comme un petit monument funéraire d'un médecin gallo-romain ; l'auteur cherche à établir que c'est en réalité un monument de la religion gauloise. On pourrait y voir une représentation de Mithra ; pour M. Flouest c'est bel et bien une divinité gauloise (un dieu solaire ou un Mercure) que le lapicide a représenté en s'inspirant des monuments mithriaques. — M. Gaidoz retrace l'histoire de la pierre antique représentant un dieu gaulois, assis les jambes croisées, et retrouvée en Auvergne. Il s'agit évidemment d'une divinité nationale ; car on en a trouvé des images à Reims, à Autun, à Velaux (Bouches-du-Rhône). — M. A. Bertrand donne la description d'une autre divinité de même attitude retrouvée d'une façon fort ingénieuse à Sommerécourt (Haute-Marne) et dont la tête était ornée de cornes. Ce dieu est la doublure masculine de la déesse de l'abondance que M. Bertrand a déjà étudiée. — Enfin le Dr Cloismadec donne de curieux détails sur les fouilles qu'il a dirigées dans le monument mégalithique de Gavrinis, et M. Abel Maitre, avec figures à l'appui, développe l'hypothèse que les dessins de ce monument ont eu pour modèle les lignes si variées qui sillonnent l'épiderme de nos mains, et il suppose que ces dessins se rapportaient aux superstitions des sorciers et des chiromanciens.

— M. Barbier de Meynard a échangé la chaire de langue persane au Collège de France contre celle de langue arabe. M. Léger a été nommé professeur de langues et littératures slaves au Collège de France ; et M. Hartwig Derenbourg, professeur d'arabe à l'École des langues orientales vivantes, a été nommé maître de conférences d'arabe à l'École des Hautes Études.

• — M. Clermont-Ganneau a publié à la librairie Leroux un volume in-8 de 357 p. avec 32 gravures : *Les fraudes archéologiques en Palestine, suivies de*

quelques monuments phéniciens apocryphes. Après avoir étudié les monuments authentiques très peu nombreux, l'auteur décrit les plus mémorables monuments apocryphes, fabriqués par des faussaires, entr'autres les poteries moabites de Berlin et le fameux manuscrit de la Bible de Shapira.

— M. *Désiré Charnay* a fait paraître chez Hachette un ouvrage de la plus haute importance pour tous ceux qui s'intéressent aux anciennes civilisations et aux anciennes religions du Mexique et de l'Amérique centrale : *Les anciennes villes du Nouveau Monde : Voyages d'exploration au Mexique et dans l'Amérique centrale.* L'auteur soutient la thèse de l'unité de civilisation en Amérique et fait ressortir le rôle prépondérant des Toltèques. Les nombreuses illustrations d'une très grande fidélité font de cette publication un document de haute valeur.

— M. *Bourchenin*, pasteur de l'Église réformée de France, a soutenu le vendredi 20 février, en Sorbonne, deux thèses pour le doctorat devant la Faculté des Lettres ; le sujet de la thèse française était : *Etude sur les Académies protestantes en France au XVI^e et au XVII^e siècle.* Sa thèse latine est sur Lefèvre d'Étaples : *De Tanaquilli Fabri vita et scriptis.*

Angleterre. — Nous avons reçu communication des ouvrages suivants :

1^o *Custom and myth*, par M. *Andrew Lang* (London. Longmans Green. in-12 312 p. avec index). Sous ce titre l'auteur a réuni quatorze essais, dont quelques-uns ont déjà paru, en tout ou partie, dans différentes publications périodiques. L'intérêt qu'ils ne manqueront pas d'inspirer à tous ceux qui s'intéressent aux études de mythologie comparée, tient non seulement à leur valeur intrinsèque, mais encore au but que M. Lang a poursuivi en les publiant. Il s'est proposé de montrer l'insuffisance des explications mythiques fondées uniquement sur la philologie, selon la méthode aujourd'hui généralement adoptée des Max Müller, Adalbert Kuhn, Bréal, etc.. Il signale tout d'abord les profondes divergences auxquelles aboutissent leurs explications et l'incertitude des résultats qu'ils obtiennent. La raison en est bien simple. En cherchant à expliquer les mythes par l'étymologie des noms de leurs principaux personnages on prend pour base de son interprétation l'élément le plus variable et certainement le moins original. Le principal personnage des légendes et traditions primitives est monsieur Quelqu'un. Elles sont primitivement anonymes ; suivant les pays où elles se propagent, suivant les temps où elles sont vulgarisées, suivant les langues dans lesquelles elles sont contées, elles sont attribuées à des personnages de noms différents. Ainsi l'origine du nom de Jason est incertaine et n'offre aucune base solide pour l'explication du mythe qui porte son nom ; mais des mythes analogues se retrouvent aux îles Samoa, en Finlande, dans l'Amérique du Nord, à Madagascar.

Le premier essai de M. Lang est consacré à l'exposition de la méthode qu'il préconise dans les études de folk-lore ou de mythologie comparée. Il ne consent pas à restreindre ses termes de comparaison pour chaque mythe aux peuples de même race ou qui parlent des langues appartenant à une même famille.

Il veut que l'on rassemble tous les mythes et toutes les légendes qui, dans le monde entier, chez toutes les races et dans toutes les langues, offrent des analogies avec celui dont on s'occupe, que l'on considère le mythe, à l'origine, comme le produit de l'imagination primitive disposant d'une connaissance toute rudimentaire du monde extérieur, que l'on en poursuive le développement aux divers degrés de civilisation des différents peuples, soit sous ses formes plus richement épanouies, soit même dans ses derniers vestiges au sein des populations civilisées, et que l'on agisse ainsi, aussi bien quand il est possible de reconstituer la filière historique par laquelle le mythe s'est propagé, que dans les cas où l'on ne peut surprendre aucune trace d'emprunt ou de transmission.

Les essais suivants sont comme autant d'illustrations de cette méthode. Le second intitulé « The Bull-Roarer » est destiné à montrer que certaines pratiques des mystères grecs se retrouvent chez les sauvages et ne sont que les vestiges de la sauvagerie chez les Grecs civilisés. Le « Mythe de Kronos, » celui de l'Amour et de Psyché, ceux de Jason, d'Apollon et de la souris, les mythes stellaires sont successivement étudiés selon la même méthode. Dans « Moly et Mandragore » l'auteur compare les traditions populaires modernes concernant les plantes magiques avec celles des Grecs et des Hottentots. Le « Kalevala », la « Baguette divinatoire, » sont des études sur les superstitions populaires chez les Finnois et dans l'Europe civilisée. La « Mythologie hottentote » renferme une critique très vive de la méthode philologique, de même que l'essai sur le « Fétichisme et l'Infini » est une réfutation des idées de M. Max Müller sur l'origine des religions.

Le volume se termine par deux articles sur l'Histoire de la Famille et l'Art sauvage. Ajoutons qu'il est écrit avec beaucoup d'esprit, ce qui ne gâte rien, même dans les ouvrages scientifiques. Il a soulevé de vives récriminations et des critiques nombreuses, parfois acerbes. L'auteur annonce déjà une seconde édition revue et corrigée.

2° *The ancient Coptic Churches of Egypt* by Alfred J. Butler (Oxford. Clarendon Press ; 2 vol. illustrés de XX et 377 p., et XII et 409 p., avec deux index). Voici une description détaillée d'une église fort peu connue. Les voyageurs et les savants qui visitent l'Égypte sont absorbés par les antiquités païennes et oublient d'étudier les Coptes. M. Butler n'a pas la prétention de jeter un jour nouveau sur les origines et sur l'histoire de cette église chrétienne. Il se borne à raconter fidèlement ce qu'il a vu et ce qu'il a appris, non sans peine, des Coptes eux-mêmes. Il nous décrit leurs temples et monastères (1^{er} vol.), leurs vases sacrés, leurs autels, leurs objets de culte, les ornements de leurs églises et de leur clergé, leurs livres sacrés, leurs rites et sacrements, et il termine par le récit des principales légendes de saints qui ont cours parmi eux. Son ouvrage se lit sans peine et non sans profit.

Les derniers numéros de l'*Academy* de 1884 contiennent une curieuse discussion sur la plante *zoma* des Hindous. Nous reproduisons pour nos lecteurs

une partie de la lettre de M. Max Müller sur cette question, d'après l'Academy du 13 décembre : « Le *Soma* fut à l'origine un nom divin comme Savitar, dérivé « comme celui-ci de la racine *su* (engendrer). Bien avant de devenir un nom de « la lune c'était un nom du soleil en tant que générateur, fructificateur, nour-
 « risseur, principe de vie et auteur de toute joie. Ce nom de *Soma* devint rapi-
 « dement populaire parmi les Rishis védiques. Il devint l'une des divinités les
 « plus marquantes, et il n'y a guère dans la nature de phénomène qui ne pût
 « lui être attribué. La pluie, la lumière, la chaleur, la vie, l'énergie physique et
 « morale, tout passa pour manifestation de *Soma*.— On rattacha à la même ra-
 « cine *su*, avec le sens de « verser » (pour out), plusieurs noms servant à
 « signer les libations des sacrifices védiques ; et alors il est hors de doute
 « qu'une plante particulière, usitée comme breuvage dans les sacrifices, prit le
 « nom de *Soma*. On la cueillait sur la montagne ; ses souches ou ses branches
 « étaient écrasées et pressées, et le jus, après diverses transformations, s'appe-
 « lait *soma* comme la plante. Malheureusement cette plante était si bien connue,
 « et peut-être aussi variait-elle à tel point d'un endroit à l'autre, que nous n'en
 « trouvons la description technique dans aucune hymne. Au contraire, la simi-
 « litude de nom du dieu et de la plante, et l'idée inhérente au sacrifice védique,
 « que le sacrifice est la reproduction d'un certain procès naturel, provoquèrent
 « la confusion la plus fantastique entre le dieu et la plante. Tous les passages
 « des Védas relatifs au *Soma* ont été soigneusement collationnés par Burnouf,
 « Windischmann, Muir, et tout récemment encore par M. Bergaigne. L'un des
 « rares renseignements pratiques au sujet du *soma*, c'est qu'on le mélangeait
 « avec du blé, probablement de l'orge et du lait. Ce renseignement tiré des
 « hymnes mêmes exclut, je crois, l'hypothèse d'après laquelle il s'agissait des
 « fruits de la vigne. — Mais, s'il est permis de faire des hypothèses, ce détail
 « s'applique peut-être au houblon, et un étymologiste aventureux ne reculerait
 « peut-être pas devant l'assertion que *hops* et *soma* ne sont qu'un seul et même
 « mot. Il montrerait qu' le mot sanscrit vint en occident en passant par la
 « Perse, et qu'en Persan *Soma* est *haoma*. C'est sous cette forme que les Grecs
 « apprirent à connaître le mot *soma* ; car Plutarque (*de Is. et Os.* 46) appelle
 « la plante sacrée *συσμα*. Le houblon vint tard en Europe (voyez Hehn, *Kultur-*
 « *pflanzen*, p. 410). Au IX^e siècle nous trouvons le bas-latin *humolo*, *humelo* et
 « *umlo*. Si nous prenons *lo* pour une forme de dérivation ultérieure, il nous
 « reste *humo* au lieu de *homo* ; ce qui, pour un mot transmis de Perse en Eu-
 « rope, ne constitue pas une grande altération. Je ne mentionne pas d'autres
 « noms du houblon que l'on peut trouver dans le livre de Hehn, tels que le
 « finnois *humala*, le slaven *chmeli*, le hongrois *komlô*. etc. Or, du houblon
 « mélangé avec de l'orge donnerait une espèce de bière. Je ne suis pas bras-
 « seur assez expert pour savoir si le lait améliorerait le mélange. Du reste, je
 « suis disposé à attendre et à ne pas troubler la fermentation jusqu'à ce que le
 « Dr Atchison revienne de l'Oxus où je suis heureux d'annoncer que le gou-
 « nement l'a envoyé. »

— A la séance du 2 Décembre de la *Society of Biblical Archæology*, le Dr Birch a lu un mémoire sur la *croissance des Egyptiens à l'ombre des morts*. Ils entendent l'ombre du corps actuel, sans aucune allusion spiritualiste. Ces ombres sont distinctes des âmes ; les dieux, les esprits en ont aussi. Elles ne mangent pas comme les esprits ou revenants ce qui est offert aux morts ; mais, comme l'âme, elles peuvent boire l'eau pure offerte aux morts. L'ombre était considérée comme l'enveloppe légère de l'âme, visible et non tangible. Elle se promène autour de la tombe ou vient visiter les amis du défunt. Chaque âme n'a qu'une ombre ; mais le soleil en a sept. Les ombres peuvent être punies après la mort et séparées de l'âme. Dans l'écriture idéographique, l'ombre a la forme d'un parasol. Dans l'écriture phonétique elle est appelée *chab*, *chaib* ou *chaibit*.

— Le professeur *Pfleiderer*, de Berlin, désigné pour faire les *Hibbert Lectures* cette année, a choisi comme sujet : l'Enseignement de saint Paul et son influence sur le christianisme. Il parlera en allemand ; mais ses conférences seront traduites en anglais par le rév. J. Frederick Smith. — En 1886, l'orateur désigné est M. le professeur Rhys, qui parlera du Paganisme celtique.

— Le volume publié par la *Folk-Lore Society* pour 1884 est consacré aux Légendes magyares. — A dater du 1^{er} Janvier de cette année, le *Folk-lore Journal* paraît deux fois au lieu d'une fois par mois.

Indes anglaises. — Depuis le 1^{er} Janvier de l'année dernière, il se publie dans l'île de Ceylan un nouveau recueil anglais consacré à l'étude des mœurs, usages, langues, coutumes et croyances religieuses de l'Inde anglaise : *The Orientalist, a monthly Journal of oriental Literature, Arts and Sciences, Folk-lore, etc.* (Kandy, Ceylon, Education Society's Press). Parmi les articles des neuf premiers fascicules que nous avons sous les yeux, nous notons les suivants : An account of the Virgin Mary and Jesus as given by the Arabic writers, par M. C. Siddi Lebbe ; — The Veddas, par M. W. Goonetilleke, le directeur de la *Revue* ; — Singhalese folk-lore, et comparative folk-lore, par le même ; — Episodes from the Mahavansa, par C. Wylsinka ; — Buddhist burial service as held by the siamese sect in the low country of Ceylon, par W. P. Ranesingha ; — The hermit of Maligatenna, par H. A. Pieris ; — Buddhism, par le rév. D. J. Gogerly, etc.

— Dans l'*Academy* du 24 Janvier, nous trouvons de curieuses données sur le registre des livres publiés pendant le premier semestre de l'année 1884 dans le ressort de la Présidence de Madras. Voici quelques chiffres intéressants : il a été publié 382 livres, dont 185 religieux. Sur ces 185 livres religieux, 76 sont des ouvrages ressortissant à la religion hindoue, dont 35 (représentant 32,440 exemplaires) appartiennent aux Vaishnavas, 25 (repr. 19,550 ex.) aux Saivas, et 16 (repr. 14,300 ex.) aux Védantistes. Les ouvrages chrétiens sont au nombre de 63 avec 209,950 ex. (205,950 protestants et 4,000 catholiques) ; il y a 44 ouvrages mahométans avec 44,800 ex., un ouvrage publié par le

Brahmā-Samāj avec 500 ex., et enfin 1 livre théosophique tiré à 3,000 exemplaires.

— Nous apprenons par les *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal* (Août 1884) que cette société a entrepris de publier les ouvrages suivants : 1^o Le Nāya Vārtika, environ du vi^e siècle, sur la philosophie Nāya. — 2^o Le Tantra-Vārtika, sur la philosophie Mimāṃsa. — 3^o Le Kalaviveka, ou des époques convenables pour les cérémonies religieuses, par Gimūta-vāhana. — 4^o Le Vivāda-Ratnāraṇa. — 5^o Les petits commentaires sur les Vedānta-sūtras. — 6^o Le Matsya-Purāṇa. — 7^o Le Kosha-Mādhavīya. — 8^o Le Yoginī-Tantra. — 9^o Le Nārada Smṛiti avec commentaire. — 10^o Le Svayambhu Purāṇa, une histoire bouddhiste du Népal. — 11^o Le Ashtasāhasrika Prañiā Pāramitā, ouvrage de métaphysique bouddhiste.

Belgique. — M. Goblet d'Alviella a publié dans la *Revue de Belgique* (livr. du 15 Décembre 1884) et, en tirage à part, chez Muquardt (Bruxelles 1885), la leçon d'ouverture du cours d'histoire des religions, récemment institué à l'Université de Bruxelles. Le sujet choisi par l'orateur était, comme nous l'avons déjà annoncé : « *Des préjugés qui entravent l'étude scientifique des Religions.* » M. Goblet énumère et réfute successivement les préjugés religieux et anti-religieux, les préjugés philosophiques de ceux qui abordent l'étude des religions avec des systèmes déjà arrêtés, les préjugés des mythologues qui veulent s'en tenir à l'étude d'une seule religion ou à l'application d'une seule théorie exclusive pour expliquer les mythes et l'origine de toutes les religions. — On retrouve dans cette leçon d'ouverture la largeur d'esprit et la généreuse sympathie pour les problèmes religieux que les lecteurs habituels de M. Goblet d'Alviella connaissent de longue date. Il se tiendra sur le terrain neutre de la science, mais il saura faire respecter cette neutralité : « J'entends, » dit-il, « conserver pleine liberté, ici comme ailleurs, de combattre ceux qui veulent appliquer les idées d'autrefois aux faits d'aujourd'hui, mais ce ne sera pas pour imiter ceux qui veulent appliquer les idées d'aujourd'hui aux faits d'autrefois. » Dans le conflit qui se déclare de plus en plus entre les diverses écoles de mythologues, M. Goblet entend également garder sa pleine et entière indépendance. « Ma conclusion, dit-il fort justement, sera qu'il y a du vrai dans chacune de ces ingénieuses théories, et même qu'à elles toutes elles n'épuisent pas la matière. La loi du développement intellectuel est une, mais ses combinaisons sont infinies, et, vouloir ramener tous les mythes à un seul procédé de formation, c'est prétendre ouvrir toutes les portes avec une même clef. En mythologie, il n'y a pas de passe-partout. »

Allemagne. — M. Edouard Meyer, le même qui s'est chargé de tous les articles concernant les divinités orientales dans l'« Ausführliches Lexikon der Griechischen und Römischen Mythologie » (voyez tome IX, p. 248), a entrepris chez l'éditeur Cotta, à Stuttgart, une importante histoire de l'antiquité dont le premier volume a paru récemment (*Geschichte des Alterthums*, von

Eduard Meyer). Ce premier volume comprend l'histoire de l'Orient jusqu'à la fondation de l'empire perse. Il sera suivi d'un second volume sur l'histoire grecque et l'empire perse. Le troisième sera consacré à la période hellénistique. A en juger par le volume que nous avons sous les yeux, nous avons affaire ici à plus qu'un manuel, à moins qu'un ouvrage historique de première main. Les manuels d'histoire ancienne de MM. Maspero et Lenormant sont moins développés, moins complets. D'autre part, il est évident que M. Ed. Meyer n'a pas la prétention de donner sur toutes les questions, si obscures et si complexes, de l'histoire de la haute antiquité des solutions produites par une enquête personnelle ; ce serait exiger l'impossible. Par le but que l'auteur se propose, l'ouvrage doit être en grande partie de seconde main ; mais grâce à la pratique directe et personnelle des sources sur plusieurs points importants, M. Meyer a acquis l'expérience qui permet de faire son choix en connaissance de cause entre les diverses opinions des spécialistes. L'auteur témoigne en outre d'une grande indépendance de pensée, ce qui ne laisse pas d'être encore un mérite dans une histoire à laquelle l'Ancien Testament fournit de nombreux documents. Il nous semble que, si les volumes suivants sont à la hauteur de celui-ci, nous aurons une bonne histoire de l'antiquité, dans laquelle les questions d'histoire religieuse sont traitées sobrement, mais en connaissance de cause. Il n'y a que les pages qui concernent les anciens Iraniens où l'auteur ne se meuve pas avec beaucoup d'aisance.

— La librairie Cotta annonce également la publication d'un nouveau journal historique mensuel : *Zeitschrift für allgemeine Geschichte, Kultur-Litteratur- und Kunstgeschichte* (12 marks par an), destiné à la vulgarisation des découvertes et des travaux historiques.

— Nous avons reçu en communication le premier volume de la troisième édition, revue, corrigée et enrichie de cartes de *H. Zeller's Biblisches Wörterbuch* (1 vol. in-4, 724 p.; 2 col. de texte. — H. Reuther, Karlsruhe et Leipzig, 1884). Cet ouvrage, inspiré par la pure orthodoxie luthérienne, servira plutôt à l'édification des croyants qu'à la vulgarisation de l'histoire religieuse scientifique.

— M. le professeur *Rauber*, de Leipzig, a publié à la librairie Vogel le premier volume d'un manuel détaillé d'anthropologie préhistorique, sous le titre : *Urgeschichte des Menschen* (1^{re} partie, Leipzig, 1884, X, 436 p. 2 pl.). Nous y remarquons un chapitre sur les vestiges des religions de l'époque préhistorique, où l'on trouvera, à défaut de faits nouveaux, un bon résumé des inductions que la science permet d'établir sur le petit nombre d'objets qui semblent se rapporter aux croyances religieuses de l'humanité primitive. M. Rauber reconnaît l'universalité de la religion aussi bien chez les peuples qui sont restés encore de nos jours à l'état de nature que chez les ancêtres des races civilisées, aussi loin que l'on puisse remonter dans l'histoire.

— L'étude de la religion grecque, telle qu'elle ressort des œuvres d'Homère,

s'est enrichie récemment de plusieurs ouvrages remarquables. A côté de ceux que nous avons déjà signalés antérieurement, il faut mentionner la troisième édition de la *Homeric Theologie* de *Carl Friedrich von Nagelsbach* (XVI et 482 p.) revue et augmentée par le Dr *Georg Autenrieth*, recteur et professeur au gymnase Melanchton, à Nürnberg. La première édition avait paru en 1840. L'édition nouvelle se distingue avantageusement par la tractation attentive des questions de philologie et de religion comparée, auxquelles M. Autenrieth a consacré un appendice de 90 pages.

— M. *Ludolf Krehl* doit publier prochainement un ouvrage intitulé : *Die Lehre des Muhammed*, pour faire suite à son livre bien connu : *Das Leben des Muhammed*.

— M. *Geldner* a fait paraître, à Stuttgart, la première partie de son édition de l'*Avesta*.

— On annonce la prochaine publication du livre du Dr *Schliemann* sur les fouilles de Tiryns. L'ouvrage paraîtra simultanément en Allemagne, en France, en Angleterre et en Amérique.

— Le recueil dédié au professeur *Reifferscheidt* par ses élèves, sous le titre : *Commentationes philologæ in honorem Augusti Reifferscheidtii*, contient plusieurs dissertations sur des sujets d'histoire religieuse : celle de *G. Schmeisser* sur les prétendus « dei Consentes » des Etrusques ; celle de *P. Regell* sur divers points relatifs à la science augurale ; et celle de *R. Peter* sur la versification des prières romaines.

— Les publications relatives à l'égyptologie abondent en Allemagne à l'heure actuelle. A côté de l'« Histoire de l'Antiquité » de M. Eduard Meyer, que nous avons mentionnée plus haut, il faut noter la *Ägyptische Geschichte* de M. A. *Wiedemann* (XI et 765 p. in-8), qui fait partie de la collection des manuels d'histoire ancienne entreprise par la librairie Perthes de Gotha. Cet ouvrage se distingue par le soin extrême avec lequel l'auteur a décrit tous les monuments de l'Égypte même et des divers musées d'Europe qu'il a tous visités personnellement. — D'autre part, M. *Erman* entreprend chez Laup, à Tübingue, une description de l'Égypte qui paraît par livraisons : *Ägypten und ägyptisches Leben im Alterthum*. Il y aura 15 livr. in-4, à 1 mark chacune, avec 300 gravures. L'auteur passera en revue le pays, le peuple, son histoire, sa politique, sa vie domestique et publique, ses plaisirs, sa religion, sa civilisation toute entière.

Parmi les publications récentes dont nous avons reçu communication, nous mentionnerons les suivantes :

1° *Carl Jessen. Der lebenden Wesen Ursprung und Fortdauer nach Glauben und Wissen aller Zeiten* (Berlin. Abenheim'sche Verlags-Buchhandlung, 1885, VI et 344 p., 2 Pl.). L'auteur déclare lui-même que l'exposition des doctrines sur l'origine du monde et des êtres vivants dans les diverses religions de l'Orient et dans les cosmogonies de l'Égypte ou de la Grèce est faite d'après

les travaux d'autres savants, tels que Monier Williams, Dillmann, Uhne-mann, etc. La partie de son livre consacrée à l'histoire des croyances religieuses doit être considérée comme une introduction à la critique des théories modernes sur l'origine des êtres vivants, laquelle aboutit elle-même à la justification de sa thèse : l'unité de la force vivante éternellement active.

2^e A. Berliner. *Targum Onkelos, herausgegeben und erläutert* (Berlin, 1884, 2 vol. gr. in-8, Gorzelanczyk). Cette édition, entreprise sous le patronage de l'Académie des sciences de Berlin, est une reproduction de celle de Sabionetta (1557), avec adjonction des variantes de quelque importance fournies par cent vingt manuscrits différents. L'auteur y a ajouté une introduction fort détaillée, dans laquelle il retrace l'histoire du Targum et en place la rédaction au ⁱⁱe siècle de notre ère. Il s'accorde avec la plupart des critiques actuels à considérer Onkelos comme un personnage légendaire (corruption du nom Aquilas).

— M. G. Uhlhorn a fait paraître chez Gundert, à Stuttgart, le second volume de son excellente histoire de la charité chrétienne : *Die Christliche Liebesthätigkeit* (II, IV et 531 p. in-8). Ce second volume est consacré au moyen-âge ; dans une première partie, l'auteur étudie l'époque carlovingienne, les hôpitaux des ordres monastiques et les communautés des ordres hospitaliers. La seconde partie traite des ordres hospitaliers à l'époque de leur plus grand développement, ainsi que des premiers hôpitaux des communes, des ladroeries, et des établissements pour les pèlerins et les prisonniers. Dans la troisième partie, M. Uhlhorn étudie la fin du Moyen-Age, les Bèguinages, les commencements de la charité laïque. Dans tout le cours de son livre, l'auteur s'appuie sur des documents nombreux qu'il dispose d'une main sûre. La lecture en est des plus intéressantes.

— Le 2 septembre 1884, à l'occasion de son 70^e anniversaire, le professeur Ernst Curtius, de Berlin, a reçu de la part de ses amis et élèves l'hommage d'un recueil de dissertations historiques et philologiques. Dans le grand nombre des articles qui composent ce recueil, nous remarquons celle de M. H. Jordan, *Der Tempel der Vestia, die Vestalinnen und ihr Haus*, et divers travaux relatifs à Olympie de MM. R. Weil, A. Furtwängler, C. Purgold et W. Gurlitt.

— M. S. Bruck a publié chez Kœbner, à Berlin, une intéressante brochure de 60 pages in-8 : *Quæ veteres de Pelasgis tradiderint*. Avec une méthode parfaitement sûre, il a recueilli tout ce que les auteurs grecs nous ont transmis de renseignements sur ces Pélasges dont on parle tant et que l'on connaît si mal. Cette brochure, si prudente et si sage, contraste étrangement avec l'ouvrage, quelque peu antérieur, d'un Russe : Georges Wiastoff : *Prométhée, Pandore & la Légende des siècles*. Essai d'analyse de quelques légendes d'Hésiode (Saint-Petersbourg, 1883, IV et 242 p.), dans lequel l'auteur, lâchant la bride à son imagination, explique toute la mythologie grecque par la lutte entre les Héliènes, d'une part, et les Ioniens et Pélasges, d'autre part.

— Signalons enfin à nos lecteurs l'excellent travail de M. Ludw. Jeep : *Quellenuntersuchungen zu den griechischen Kirchenhistorikern*, le premier tableau d'ensemble de l'histoire ecclésiastique byzantine et de la dépendance des historiens byzantins les uns à l'égard des autres.

Italie. — M. Vincenzo Dorsa a publié l'année dernière une seconde édition revue et augmentée de son ouvrage sur les usages et les croyances populaires de la Calabre, qui trahissent encore leur origine grecque et latine (*La Tradizione greco-latina negli usi e nelle credenze popolari della Calabria citeriore* — Cosenza, 188, in-8, 151 p.). On trouve dans son livre de curieux détails sur le culte du feu et du soleil, le culte de Pluton, les fêtes religieuses, en particulier sur celles que célèbrent encore les pâtres et les agriculteurs. Les cérémonies funèbres, les pratiques à l'occasion d'un mariage rappellent également sur bien des points l'antiquité. L'auteur s'occupe ensuite de la divination, de la magie et des superstitions d'origine antique, qui se sont conservées en Calabre. M. Pitre, auquel nous empruntons ces renseignements, regrette que M. Dorsa n'ait pas davantage consulté les traditions locales des autres régions de l'Italie, au lieu de rapporter directement à l'antiquité toutes les traditions qu'il a glanées en Calabre.

— M. Pitre a publié, en 1884, à Kolozvár, une intéressante étude intitulée : *La Jettatura ed il mal' occhio in Sicilia*, dans la revue polyglotte du professeur H. Meltzl de Lomnitz : *Acta comparationis litterarum universarum*.

— La légitimité de l'histoire des religions est de plus en plus reconnue par ceux-là memes qui l'ont tout d'abord combattue. En France, M. l'abbé de Broglie, par un ouvrage récemment analysé dans cette Revue, lui a donné droit de cité dans l'enseignement théologique catholique. De son côté, le père jésuite Cesare A. de Cara, collaborateur assidu de la *Civiltà cattolica*, lui a consacré, à peu près en même temps que l'abbé de Broglie, un volume intitulé : *Esame critico del sistema filologico e linguistico applicato alla mitologia e alla scienza delle religioni* (Prato, Giacchetti, 1884, in-8 de 404 p.). Il expose et critique successivement les explications des mythes données par MM. Max Muller, Kuhn, Sayce, Clermont-Ganneau, etc., les idées de M. Maspero sur la religion égyptienne, les prétendus rapports de la Bible et du Mazdéisme, et à propos de la légende des saints Barlaam et Josaphat, il examine les analogies du christianisme et du bouddhisme.

Suisse. — *Der Aberglaube des Mittelalters und der nächstfolgenden Jahrhunderte*, tel est le titre d'un livre très intéressant que M. Carl Meyer, professeur à l'université de Bâle, vient de publier chez Félix Schneider (in-8, VIII. 382 p.). L'auteur remarque avec raison que l'on s'est beaucoup plus occupé, dans les dernières années, des mythologies et des superstitions de l'antiquité que des nombreuses superstitions du moyen-âge. Il s'est proposé de combler cette lacune, ou tout au moins de grouper dans un ouvrage d'ensemble les

données éparses que fournissent les travaux relatifs au moyen-âge et les renseignements qu'il a puisés aux mêmes sources. La première difficulté d'une pareille entreprise consiste dans l'indétermination du sujet. Qu'est-ce qu'une superstition ? Où commence et où finit la superstition ? La même conviction peut être considérée par les uns comme superstitieuse, par les autres comme une croyance raisonnable ou même sacrée. La seconde difficulté provient de l'immense étendue du domaine qu'il s'agit d'exploiter. M. Meyer avertit ses lecteurs qu'il n'a pas la prétention d'épuiser le sujet. Il s'est efforcé de réunir au moins les principaux exemples de chaque genre de superstition, en comprenant sous ce terme la croyance à l'action surnaturelle des astres, des objets de la nature inorganique, des êtres organiques, des esprits et des jours fastes ou néfastes. A cet effet, il étudie successivement les sciences occultes (astrologie, chiromancie, etc.), l'alchimie, les superstitions se rattachant aux trois règnes de la nature, les superstitions médicales, la croyance aux présages, les miracles de l'Eglise, l'influence attribuée à certains jours, la magie, la divination, les conjurations, la sorcellerie, les apparitions. Deux chapitres spéciaux sont consacrés à l'influence du paganisme que M. Meyer juge moins importante qu'on ne le pense ordinairement, et aux superstitions vulgaires. L'index de noms ajouté à l'ouvrage eût été avantageusement remplacé par un index des superstitions mentionnées. L'auteur s'est très heureusement borné à raconter plutôt qu'à dissertar à perte de vue sur les superstitions qu'il mentionne.

— Nous apprenons que notre collaborateur, M. *Edouard Montet*, Privat-docent à l'Université de Genève, se propose de publier prochainement un ouvrage sur la littérature vaudoise. Il résumera dans cette étude les résultats de l'examen approfondi auquel il a soumis les manuscrits vaudois des principales bibliothèques de l'Europe, en particulier ceux de Genève, de Cambridge et de Dublin.

Hollande. — M. A. *Kuenen*, le célèbre professeur de Leyde, vient de publier la première partie de la seconde édition de son ouvrage sur les origines de l'Ancien Testament : *Historisch-Critisch onderzoek naar het ontstaan en de verzameling van de boeken des Ouden Verbonds*, T. I (Leiden, P. Engels, 1885, VIII et 331 p.). Cette première partie est consacrée à l'origine des livres du Pentateuque et de Josué (Hexateuque). La première édition (1861-1865) était épuisée déjà depuis plusieurs années. Cependant M. Kuenen hésitait à publier une seconde édition ; d'une part, en effet, les progrès de la science historique l'obligeaient à remanier complètement son travail primitif ; d'autre part, il reste encore bien des questions en suspens qu'il eût été possible de résoudre en attendant quelques années de plus. L'éminent critique a pensé néanmoins qu'il ne lui était plus permis de différer son travail de révision. Le *Historisch-Critisch Onderzoek* est bien plutôt un excellent manuel pour l'instruction du public éclairé, qu'un travail destiné aux spécialistes à l'effet de résoudre les questions encore controversées. C'est dans les *Bijdragen tot de*

kritiek van Pentateuch en Josua, dont le *Theologisch Tijdschrift* nous donne de temps à autre la primeur, que M. Kuenen consigne les résultats originaux auxquels aboutit son infatigable labeur. Or le public, même celui qui se tient au courant des travaux actuels, éprouve le besoin qu'un juge compétent, en qui il puisse avoir toute confiance, dégage des nombreuses études modernes sur des sujets particuliers les résultats acquis et lui présente un tableau d'ensemble de l'état actuel de la critique biblique en ce qui concerne l'Ancien Testament. M. Kuenen nous rend ce service, et de main de maître. — La seconde partie sera publiée le plus tôt possible. Dans le volume que nous annonçons, M. Kuenen dégage les éléments divers qui composent l'Hexateuque, en leur assignant leurs dates approximatives et en indiquant leur place dans le développement historique et religieux du peuple d'Israël.

— M. le Dr *H. Oort* a publié chez Wolters, à Groningue, un Atlas pour servir à l'histoire biblique et ecclésiastique, en 54 cartes, grandes et petites, accompagnées de nombreuses explications. Il n'y a aucun atlas de ce genre en français, du moins à notre connaissance, et cependant, non-seulement pour l'histoire d'Israël, mais plus encore pour certaines parties de l'histoire du christianisme, par exemple pour l'époque des guerres provoquées par la Réforme, un pareil ouvrage présente une grande utilité.

Amérique. — Avec une promptitude toute américaine, MM. Samuel Jackson et D. S. Schaft ont publié, sous la direction du professeur Philip Schaff, une sorte de résumé de la *Real-Encyclopædie* allemande de Herzog, Plitt et Hauch, avec le titre : *A religious encyclopedia*. Toutefois, comme la seconde édition du modèle ne paraissait pas assez vite à leur gré, ils se sont contentés de la première, à partir du milieu de la lettre R, en y ajoutant toutefois bon nombre d'articles originaux qui, pour le lecteur étranger, ne sont pas les moins intéressants. La *Religious Encyclopedia* forme trois forts volumes in-8 de 2,631 pages.

— M. *Ellen Russel Emerson*, de Boston, a publié chez Trübner and Cie, à Londres, un gros volume : « *Indian Myths or Legends, traditions and symbols of the aborigines of America, compared with those of other countries, including Hindostan, Egypt, Persia, Assyria and China* » (1 vol. in-8, XVIII, 677 p.). L'auteur nous avertit dès les premières lignes de sa préface, qu'en réunissant toutes ces légendes et tous ces mythes, il se propose de réhabiliter les Indiens d'Amérique en montrant qu'ils sont, au même titre que les blancs, susceptibles de développement intellectuel et moral. Pourquoi leur refuser cette capacité quand on trouve des analogies si nombreuses et si frappantes entre leurs mythes et ceux des peuples qui ont atteint en Asie une civilisation développée ? Il ne leur a manqué, à ces représentants de la race rouge, que le temps nécessaire à un développement indépendant. Pour le prouver, l'auteur a accumulé une prodigieuse quantité de traditions américaines sur le Grand Esprit et les esprits des vents, sur les oiseaux, les serpents, le culte

des étoiles et du soleil, la terre et la lune, l'apparition de l'homme sur la terre, l'origine du mal, les rites funéraires, la transmigration des morts. Il a examiné les cérémonies, les rites, les symboles, le langage, les chants ; il a étudié les exploits de Manahozho ; il a groupé dans deux chapitres spéciaux les légendes qu'il n'avait pu faire rentrer dans une des catégories précédentes, et une abondance de considérations générales. A chaque légende, à chaque particularité de langage ou de mœurs il ne manque pas d'aller chercher en Chine, chez les Hindous, à Babylone ou chez les Juifs tout ce qui offre avec elles quelque ressemblance. Quel dommage que l'auteur ne nous ait pas tout simplement donné une collection de légendes américaines, au lieu de faire l'apologie de la race rouge — la plus ancienne de toutes (p. IV) — et au lieu de chercher dans les ressemblances de son du chinois *J-hi-wai*, de l'indien *Yo-he-wa* et de l'hébreu *Yahweh* des preuves en faveur du monogénisme ! Un grand nombre des mythes qu'il raconte sont fort intéressants.

— M. *Edward Fitzgerald* a traduit en anglais et M. *Elihu Vedder*, artiste américain, a illustré d'une façon remarquable les œuvres du poète persan Omar Khayyâm, les *Ruba 'iyat*, dans lesquelles l'auteur, en adepte enthousiaste de la secte des Soufis, a vivement attaqué l'orthodoxie musulmane. Le poète persan atteint les extrêmes limites du mysticisme, à tel point qu'il a souvent été accusé d'athéisme. Les formes emblématiques de son langage donnent souvent à sa pensée une apparence de matérialisme.

Alsace-Lorraine. — Nous avons reçu de M. *P. E. Lucius*, professeur à la Faculté de théologie de Strasbourg, une courte étude sur les sources de l'histoire primitive des moines égyptiens : *Die Quellen der älteren Geschichte des ägyptischen Mönchtums* (Extrait de la « Zeitschrift für Kirchengeschichte », VII, 2). L'auteur y déploie, comme dans ses précédents travaux sur les thérapeutes, une solide érudition. Il montre comment Rufin, dans son « *Historia monachorum* », Palladius dans ses « *Vitæ sanctorum patrum ad Lausum* » et Sozomène, dans les fragments de son *Hist. Eccl.* relatifs aux moines d'Egypte, ont dû puiser à une source commune, une histoire de moines égyptiens, rédigée à la fin du IV^e siècle en grec, probablement par un moine qui vécut lui-même en Egypte. L'autorité des renseignements, d'ailleurs si peu dignes de foi, de Rufin et de Palladius se trouve ainsi corroborée d'une façon indirecte.

DÉPOUILLEMENT DES PÉRIODIQUES

ET DES TRAVAUX DES SOCIÉTÉS SAVANTES ¹

I. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 5 décembre.* Election de M. de Boislisle. — *Séance du 12 décembre.* — Election de MM. Schlumberger et Benoist. — *Séance du 19 décembre.* M. Ravaisson lit une étude sur Lysippe, le grand sculpteur grec, auteur de l'Hercule Epitrapezios qui appartient à Alexandre, à Annibal et à Sylla. Hercule était le dieu favori d'Alexandre. — *Séance du 26 décembre.* M. Veit lit une notice de M. Miller sur quatorze inscriptions grecques inédites retrouvées par M. Maspero dans la vallée du Nil. La seule qui offre un réel intérêt provient du collège des artistes dionysiaques de Ptolémaïs ; elle reproduit un décret par lequel la corporation décerne à un ancien dignitaire une couronne de lierre et l'honneur d'être représenté en effigie dans le vestibule du prytanée. Les fêtes de Bacchus, à la fois religieuses et artistiques, jouirent d'un grand éclat sous les Lagides ; ces princes, en effet, prétendaient descendre de Dionysos par Déjanire. L'inscription, d'après M. Miller, date du milieu du ⁱⁱⁱ^e siècle av. J.-C., de la fin du règne de Ptolémée Philadelphe ou des premières années de Ptol. Evergète. — *Séance du 2 janvier.* M. Ernest Desjardins est élu président, et M. Gaston Paris vice-président, pour 1885, tous deux à l'unanimité des suffrages exprimés. — *Séance du 9 janvier.* M. Comparetti, professeur à l'Institut supérieur de Florence, bien connu par ses travaux sur Virgile au moyen-âge, philologue et archéologue distingué, est élu membre correspondant. — *Séance du 16 janvier.* M. de Lasteyrie communique une étude sur la croix reliquaïre de Gorre, dans le Limousin. Quoiqu'elle soit à double traverse, il pense qu'elle doit être considérée comme une œuvre des artistes Limousins, qui se sont inspirés de l'art byzantin. — M. Perrot donne de bonnes nouvelles des travaux de M. Maspero en Egypte.

(1) Nous nous bornons à signaler les articles ou communications qui concernent l'histoire des religions. Dans les périodiques, nous ne mentionnerons plus que les afûigles originaux et, par exception, certains comptes-rendus particulièrement importants.

Une grande partie du temple de Louqsor va être déblayée, en sorte que l'on pourra consolider les constructions qui menacent ruine. — *Séance du 30 janvier*. M. Clermont-Ganneau présente à l'Académie un moulage du bloc de pierre découvert par lui à Jérusalem, il y a une quinzaine d'années, et transporté, malgré l'opposition de l'éminent archéologue, dans les collections impériales de Constantinople. On y lit l'inscription suivante : « Que l'étranger qui aura franchi cette limite soit averti que la mort peut s'en suivre pour lui. » C'est donc un fragment des stèles qui séparaient, dans le temple de Jérusalem, le parvis des Gentils de l'enceinte réservée aux Juifs. Ce précieux moulage figurera au Louvre à côté de la stèle de Mésa. — *Séance du 6 février*. Election de M. Bergaigne.

II. Société nationale des antiquaires (d'après les comptes-rendus de M. Gaidoz dans la « Revue critique »). — *Séance du 24 décembre*. M. Héron de Villefosse annonce que le R. P. de la Croix vient de commencer des fouilles à Antigny (Vienne), dans un ancien cimetière mérovingien. Parmi les inscriptions retrouvées, il y en a une qui contient une formule nouvelle relative au respect dû à la sépulture.

III. Journal asiatique. — *Juillet 1884* : James Darmesteter. Rapport sur les travaux du conseil de la Société asiatique pendant l'année 1883-1884. — *Août-octobre* : 1^o A. Bergaigne. Etude sur le lexique du Rig-Veda (suite ; voir aussi les numéros suivants). — 2^o J. et H. Derenbourg. Etudes sur l'épigraphie du Yémen (d'après les rapports de M. Ed. Glaser : dans le Yémen zaïdite les saints, aujourd'hui considérés comme musulmans, sont le plus souvent des personnages vénérés de l'antiquité sabéenne. M. Glaser a constaté la présence d'un état ismaélien dans la région de Yâm). — 3^o Léon Feér. Les Avadânas Jâtakas (d'après la deuxième et la quatrième décade de l'Avadânâçataka). — 4^o Barbier de Meynard. Stanislas Guyard.

Novembre-Décembre : C. Imbault-Huart. La légende du premier pape des taoïstes et l'histoire de la famille pontificale de Tchang. (L'auteur retrace, uniquement d'après des sources chinoises, l'existence réelle et fabuleuse de Tchang Tào-ling (II^e siècle avant notre ère), dont les descendants exercent encore aujourd'hui une sorte d'empire spirituel : on trouve en germe dans ce récit les idées superstitieuses sur le surnaturel et les demons, qui fleurirent en Europe au moyen âge). — *Janvier 1885* : 1^o H. Dulac. Contes arabes en dialecte égyptien. — 2^o Rubens Duval. Inscriptions syriaques de Salamâs en Perse. — 3^o C. Imbault-Huart. Miscellanées chinois (I. Le pèlerinage de la montagne du Pic mystérieux près de Péking ; II. La fête de la Mi-automne et le mythe du lapin lunaire). — 4^o N. Siouffi. Notice sur le chéikh 'Adi et la secte des Yézidis (suite).

IV. Revue historique. — *Juillet-août* : Ch. Molinier. Guillem Bernard de Gajillac et l'enseignement des Dominicains à la fin du XII^e siècle. — *Septembre-octobre* : Alfred Stern. Bulletin historique (publications allemandes relatives au centenaire de Luther).

V. Revue critique d'histoire et de littérature. — 4 *Août* : *Dieulafoy*. Les dérivés plastiques d'Isdoubar en Perse et en Grèce. — 29 *Septembre* : *Clermont-Ganneau*. Notes d'archéologie orientale. — 3 *Novembre* : *A. Gazier*. Les comédiens et le clergé. — 24 *Novembre* : *Clermont-Ganneau*. Les inscriptions araméennes de Teima ; le dieu Celem. — 15 *Décembre* : Esculape et le chien (du même auteur). — 19 *Janvier* 1885 : *J. Denis*. De la philosophie d'Origène (c.-r. anonyme ; bon résumé). — 12 *Janvier* : *Marcel Lubois*. De Coinsula (c.-r. de thèse).

VI. Polybiblion. — *Septembre* : *C. J.* Publications récentes sur l'Écriture sainte et sur l'Orient. — *Décembre* : *Dom Paul Piolin*. Hagiologie.

VII. Revue archéologique. — *Juillet-août* : 1^o *H. Gaidoz*. Le dieu gaulois du soleil et le symbole de la roue (voir septembre). — 2^o *Alfred Danicourt*. Hermès et Dionysos. — *Septembre* : *Salomon Reinach*. Les chiens dans le culte d'Esculape et les kelabim des stèles peintes de Citium. — *Octobre* : 1^o *G. M. Tourret*. Les lampes chrétiennes du cabinet de France. — 2^o *H. Gaidoz*. A propos des chiens d'Epidaure. — *Novembre-Décembre* : 1^o *Clermont-Ganneau*. Inscriptions grecques inédites du Haurân et des régions adjacentes. — 2^o *E. Flouët*. Deux stèles de laraire. — 3^o *H. Gaidoz*. Le dieu assis les jambes croisées, retrouvé en Auvergne. — 4^o *A. Bertrand*. Les deux divinités gauloises de Sommerécourt. — 5^o et 6^o *De Closmadeuc et Abel Maître*. Le tumulus de Gavrinis. — 7^o Identification des dieux d'Hérodote avec les dieux égyptiens (lettre inédite de Mariette-bey à M. Desjardins). — 8^o *H. Gaidoz*. Trois inscriptions nouvelles d'Aix-les-Bains.

VIII. Bulletin critique. — 1^{er} *Décembre*. *André Weiss*. Le droit fétial et les fétiaux à Rome (bon résumé par M. Beurlier). — 1^{er} *Février* : *Fr. Lenormant*. La Genèse (c.-r. par M. Hébert, établissant nettement le point de vue des historiens fidèles à l'autorité traditionnelle).

IX. Revue des Deux-Mondes. — 15 *Août* : *A. Leroy-Beaulieu*. Les catholiques libéraux et l'Eglise de France depuis 1830 (voir le 15 décembre). — 1^{er} *Novembre* : *De Nadwillac*. L'anthropophagie et les sacrifices humains. — 1^{er} *Décembre* : *Gaston Boissier*. Le pays de l'Enéide (voir le 15 décembre).

X. La Nouvelle Revue. — 15 *Janvier* 1885 : *L. Français*. Le patriarcat œcuménique et le schisme de Photius. — 1^{er} *Février* : *A. Couat*. Le christianisme et ses origines.

XI. Journal des Savants. — *Août* : 1^o *Barthélemy Saint-Hilaire*. Le Bhâgavata Purana (voir septembre). — 2^o *E. Miller*. Analecta sacra. — *Octobre* : *Gaston Paris*. La légende de Rome au moyen-âge (c.-r. de l'ouvrage de M.^e Graf). — *Novembre* : 1^o *A. de Quatrefages*. Caractères intellectuels, moraux et religieux des Mincopies. — 2^o *Hauréau*. Sermones Alberti Magni. — *Décembre* : *Barbier de Meynard*. Marabouts et khouans (c.-r. de l'ouvr. de M. Rinn).

XII. Mélusine. — *Août* : 1^o *H. Gaidoz*. La mythologie comparée (L'au-

teur s'élève contre ceux qui réduisent la mythologie comparée à une grammaire comparée). — 2° Les Védas réduits à leur juste valeur (voir aussi Octobre). — 3° Enquête sur l'arc-en-ciel (suite; voir aussi Septembre). — 4° Enquête sur la Grande-Ourse (voir Octobre). — 5° Le feu Saint-Elme (voir Sept., Nov., Février 1885). — *Septembre* : 1° L'abbé *Bouche*. Contes Nagos. — 2° Enquête sur les vaisseaux fantastiques (voir Oct., Déc.). — 3° La marée (voir Nov. et Février 1885). — 4° Prières populaires. — *Novembre* : 1° *J. Tuchmann*. La fascination (voir les numéros suivants). — 2° Les vents et les tempêtes en mer (voir Déc., Janvier et Février 1885). — 3° Les trombes marines (voir Déc.; et Février 1885). — *Décembre* : 1° L'eau de mer (voir Janvier). — 2° La mer phosphorescente (voir Août). — 3° Les saints et la mer. — 4° *E. Aspelin*. La mer chez les Finlandais. — *Janvier 1885* : 1° *G. de Lépinay*. Prières populaires. — 2° Oblations à la mer et présages. — *Février* : Les noyés.

XIII. Muséon. — *Juillet 1884* : 1° de *Milloué*. La religion des Jains (suite). — 2° *M. A. F. Mehren*. Vues d'Avicenne sur l'astrologie et sur le rapport de la responsabilité humaine avec le destin. — 3° *E. Beauvois*. La fontaine de Jouvence et le Jourdain dans les traditions des Antilles et de la Floride. — 4° *W. Geiger*. La civilisation des Aryas (voir Octobre). — *Octobre* : *Ph. Colinet*. De la divinité personnelle dans le Bhagavadgita.

XIV. Revue des questions historiques. — *Octobre* : L'abbé *Duchesne*. Vigile et Pélage. Etude sur l'histoire de l'Eglise romaine au milieu du vi^e siècle.

XV. Le Correspondant. — 25 *Novembre* : *Mayol de Lupé*. Un pape prisonnier. Rome-Savone (voir le 25 Déc. et le 10 Janvier 1885).

XVI. La Controverse et le Contemporain. — 15 *Novembre* : *Paul Allard*. Les chrétiens après Septime Sévère (voir le 15 Janvier 1885). — 15 *Décembre* : 1° de *Harlez*. Le bouddhisme en Chine. I. Les prédecesseurs du bouddhisme. — 2° *J. Morel*. Sainte Thérèse. — 15 *Janvier 1885* : *R. P. Aute- fage*. Les Coptes.

XVII. Romania. — Nos 50 et 51 : 1° *Morf*. Etude sur la date, le caractère et l'origine de la chanson du Pèlerinage de Charlemagne. — 2° *Schwan*. La vie des anciens Pères.

XVIII. Revue des Langues romanes. — *XXV. 4 et 5 et XXVI. 3* : *Chabaneau*. Sainte Marie Madeleine dans la littérature provençale. — *XXVI. 4* : 1° (du même) Cantique périgourdin en l'honneur de saint Jean-Baptiste. — 2° *Roque-Ferrier*. Le vin du purgatoire; conte inédit en vers languedociens.

XIX. Revue de l'Extrême-Orient. — *Juillet-Septembre* : 1° *C. Imbault-Huart*. Trois contes de l'ée. — 2° *H. Cordier*. Documents inédits pour servir à l'histoire de l'Extrême-Orient (suite).

XX. Mélanges d'archéologie et d'histoire. — *IV. 4* : 1° *Duchesne*. L'historiographie pontificale au viii^e siècle. — 2° *Muntz*. Les arts à la cour des papes.

XXI. Revue des études juives. — N° 16 : 1° *Lévi*. Légendes judéo-chrétiennes. — 2° *Cohen*. Le rabbinat de Metz pendant la période française. — N° 17 : *Halévy*. Découvertes épigraphiques en Arabie.

XXII. Revue internationale de l'enseignement. — N° 10 : *Révillout*. Les rapports de l'état et du clergé en Egypte.

XXIII. Revue celtique. — Octobre 1884 : 1° *David Fitzgerald*. Early Celtic history and mythology. — 2° *Wh. Stokes*. Extracts from the Franciscan Liber hymnorum ; et Mythological Notes.

XXIV. Revue d'ethnographie. — III. 4 : 1° *E. T. Hamy*. Etude sur les peintures ethniques d'un tombeau thébain de la XVIII^e dynastie. — 2° *Toussaint*. Sur les castes chez les Mandingues et en particulier chez les Bannanas (voir III. 5).

XXV. Revue théologique. — Juillet-Septembre : *S. Mathieu*. Les origines de l'épiscopat.

XXVI. Revue internationale. — III. 2 : *Dora d'Istria*. Le culte populaire des animaux (suite). — III. 3 et suiv. : *Martinengo Cesaresco*. L'idée du destin dans les traditions méridionales.

XXVII. Revue de Belgique. — 15 Décembre : *Goblet d'Alviella*. Des préjugés qui s'opposent à l'étude scientifique des religions.

XXVIII. Révolution française. — Juillet : Evêques constitutionnels (voir les n°s suivants). — Décembre : La constitution civile du clergé.

XXIX. Academy. — 20 Septembre : 1° *A. Lang*. Totems and otems (voir les n°s suivants). — 2° *A. Neubauer*. A new Aramaic inscription. — 3° *R. Stuart Poole*. Egypt exploration fund (sur l'exposition des objets trouvés à San par M. Flinders Petrie). — 27 Septembre : *Amelia B. Edwards*. Some books on egyptology (bulletin de l'égyptologie en 1884). — 18 Octobre : 1° *King Arthur* (discussion ouverte par MM. *J. M. Ramsay* et *J. S. Stuart Glennie*, et continuée dans les n°s suivants). — 2° *Am. B. Edwards*. Professor Maspero's forthcoming works. — 25 Octobre : 1° *A. B. Mc. Grigor*. The survey of western Palestine. Jerusalem (à propos des publications du col. Ch. Warren et du cap. Claude Reignier Conder, sous le patronage du Palestine Exploration fund). — 2° *F. Max Müller*. The Soma plant (voir dans les n°s suivants la discussion provoquée par cet article). — 3 Janvier 1885 : 1° *F. Max Müller*. The ordinances of Manu (à propos de la traduction entreprise par feu A. C. Burnell, continuée par M. E. W. Hopkins et qui va être reprise à nouveau par le prof. Bühler). — 2° *Joseph Edkins*. Ancient navigation in the Indian Ocean (l'auteur attribue aux navigateurs de l'Asie occidentale et de l'Afrique les changements de civilisation qui se produisirent chez les Hindous dans la période post-védique, et en Chine à l'époque du développement de la religion taoïste). — 24 Janvier : 1° *Isaac Taylor*. Odin (Odin est à la fois le dieu du ciel silencieux et omniscient et le dieu du vent et de la guerre ; il y a là sans doute la combinaison de deux dieux distincts portant des noms analogues). —

2^o *Thomas Powel*. Finn and Gwynn (Gwynn, fils de Nudd, est d'importation étrangère dans la tradition welche). — 7 *Février* : 1^o *A. Lang*. Myths and house hold tales (l'auteur défend sa théorie des mythes originairement anonymes). — 2^o *G. W. Cox* (réponse au précédent). — 3^o *F. Max Müller*. Odin (sur l'étymologie du mot).

XXX. Athenæum. — 20 *Septembre* : *W. J. Loftie*. Explorations at San. 4 *Octobre* : *W. S. C. Boscauten*. The asiatic goddess (à propos d'une collection de cylindres gravés du Dr Tomassini d'Aleppo, exposée au British Museum). — 20 et 27 *Décembre* : *W. M. Ramsay*. Explorations in Asia Minor (s.-r. des résultats obtenus par l'Asia Minor Exploration fund en 1884). — 10 *Janvier* : *R. Inwards*. The temple of the Andes (le critique insiste sur la nécessité d'envoyer au Pérou quelque savant dûment qualifié et pas seulement des amateurs de bonne volonté). — 17 *Janvier* : *J. Théod. Bent*. Notes from the greek islands (relation des superstitions répandues dans ces îles au sujet du soleil, et compte-rendu d'autres coutumes encore tout imbuës de l'ancien paganisme).

XXXI. Contemporary Review. — *Décembre* : *Cap. C. R. Conder*. Ancient Palestine and modern exploration.

XXXII. Nineteenth Century. — *Novembre* : 1^o *Laurence Oliphant*. The sisters of Thibet (à propos du bouddhisme ésotérique des théosophes). — 2^o *Herbert Spencer*. Last words about agnosticism and the religion of humanity. — *Janvier* 1885 : *Max Müller*. The savage.

XXXIII. Fortnightly Review. — *Octobre* et *Novembre* : *W. Scawen Blunt*. Ideas about India (II. Race hatred ; III. The mohammedan question).

XXXIV. Westminster Review. — *Juillet* : The myth of Simon Magus. — *Janvier* 1885. On the study of Talmud (l'auteur se propose d'expliquer pourquoi les études talmudiques ont fait si peu de progrès dans les temps modernes).

XXXV. Scottish Review. — *Janvier* 1885 : Patmos.

XXXVI. National Review. — *Janvier* 1885 : *Countess of Jersey*. Buddhism and christianity.

XXXVII. Folk-Lore Journal. — II. 9 : 1^o *H. Kinnahan*. Connemara Folklore. — 2^o *W. Gregor*. Aberdeenshire Folk. — 3^o *R. C. Hope*. Derbyshire Folk. — II. 10. *Richard Morris*. Folk-tales of India (voir les nos suivants).

XXXVIII. Journal of the asiatic Society of Bengal. — LII. 1 et 2 et LIII. 1 : 1^o *Sirdar Gurdial Singh*. Memorandum on the superstitions connected with child-birth, etc. among the Jats of Hoshiyarpur in the Panjâb. — 2^o *Cunningham*. Relics of ancient Persia in gold, silver and copper. — 3^o *Atkinson*. Notes on the history of religion in the Himalaya of the N. W. provinces. — 4^o *Ra'endralâla Mitra*. On the psychological tenets of the Vaishnavas.

XXXIX. Antiquary. — *Août* : Legends, traditions and superstitions of Mecklenburgh (2^e art.). — *Septembre* : 1^o *Black*. Lanarkshire folk-lore. — 2^o *E. Peacock*. The griffin. — *Décembre* : *Wroth*. The miracles of Æsculapius.

XL. Indian Antiquary. — *Juillet* : 1^o *Fleet*. Sanskrit and Canarese inscriptions (suite, voir les nos suivants). — 2^o *Führer*. Doorway of a temple. — 3^o *Burgess*. Papers on Satruñjaya and the Jainas (suite, voir les nos suivants). — *Août* : *Nalēsa Sastri Pandit*. Folklore in southern India (voir les nos suivants). — *Septembre* (du même) : The origin of the Shri. aisnavas of Southern India. — *Octobre* : *Bühler*. Transcripts of the Dehli and Allāhābād Pillar-ediets of Asōka.

XLI. Journal of the British archæological Association. — *I. 3* : 1^o *Surtees*. Saint-Augustine. — 2^o *Simpson*. On a seventeenth century roll, containing prayers and magical signs, preserved in the British Museum.

XLII. Journal of the Royal asiatic Society of Great-Britain. — *XVI. 3.* 1^o *Edkins*. The Yi-king of the Chinese, as a book of divination and philosophy. — 2^o *Pincott*. On the arrangement of the hymns of the Rig-veda.

XLIII. London Quarterley Review. — *Octobre* : 1^o The Massorah. — 2^o Georges Fox and the early Quakers.

XLIV. Church Quarterley Review. — *Octobre* : 1^o Cardinal Repyngdon and the followers of Wycliffe. — 2^o The history of the old-catholic movement. — 3^o Vedism, Brahmanism and Hinduism.

XLV. Dublin Review. — *Octobre* : Rev. *J. R. Gradwell*. Christianity in Lancashire in Roman and Celtic times. — *Janvier* : *Bishop*. English hagiology.

XLVI. Modern Review. — *Octobre* : 1^o *Kuenen*. Ezekiel. — 2^o *A. Gordon*. Modern Quakerism.

XLVII. China Review. — *XII. 3* : 1^o *Ball*. Scraps from chinese mythology (suite). — 2^o *Arendt*. On chinese apologues. — 3^o *Edkins*. The Yi-king with notes on the 64 Kwa (suite). — 4^o Chinese Fables. — *XII. 6* : *Parker*. Hakka songs (voir le n^o suivant). — *XIII. 1* : *Edkins*. The Tau Te King.

XLVIII. Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft. — *XXXVIII, 2 et 3* : 1^o *Holtzmann*. Brahman in Mahābhārata. — 2^o *Teufel*. Quellenstudien zur neueren Geschichte der Chānate. — 3^o *De Gajé*. Al-Belād-horis Ansab-al-asehrāf. — 4^o *Hübschmann*. Iranica. — 5^o *Spiegel*. Zur Geschichte des Avestakalenders. — 6^o *Roth*. Der Ahuna vairya. — 7^o *Oldenberg*. Rigveda-Samhitā und Sāmavedarcika. — 8^o *Prætorius*. Trigina-Sprichwörter. — *XXXVIII, 4* : 1^o *Kremer*. Philosophische Gedichte des 'Abū'al-ālā-Ma'arri. — 2^o *P. Schröder*. Epigraphisches aus Syrien. — 3^o *Sachau*. Eine nabatäische Inschrift aus Dmēr; Syrische Inschriften aus Karjeten. — 4^o *Hultsch*. A buddhistie sanscrit Inscription from Kotā; Eine Rāshtrakūta-Inschrift. — 5^o *De Harlez*. Le Manju gisun-i baleku bithe. — 6^o *Rösch*. Das syncretistische Weihnachtsfest zu Petra.

XLIX. Jahrbücher für klassische Philologie. — XIV. Suppl. 1^{re} partie : 1^o *H. Sittl*. Der Adler und die Weltkugel als Attribute des Zeus in der griechischen und römischen Kunst. — 2^o Quellenuntersuchungen zu den griechischen Kirchenhistorikern.

L. Historisches Jahrbuch. — V, 1. *Grauert*. Zur Konstantinischen Schenkung. — V, 3 : 1^o *Diltrich*. Zur Geschichte der katholischen Reformation (1^{er} art.). — 2^o *Lechner*. Die grosze Geisselfahrt des J. 1349. — V, 4 : 1^o *Pflugk-Hartung*. Päbstliche Original-Urkunden und Scheinoriginale. — 2^o *Von Reumont*. Die Analekten zu Ranke's römischen Päbsten.

LI. Zeitschrift für Kirchengeschichte — VI, 4 : *R. Röhricht*. Die Kreuzpredigten gegen den Islam. — VII, 1 : 1^o *C. Erbes*. Das Alter der Gräher und Kirchen des Petrus und Paulus in Rom. — 2^o *Wille*. Zum Religionsartikel des Friedens von Kadan (1534). — 3^o *Karl Müller*. Die Arheiten zur Kirchengeschichte des 14^e und 15^e Jahrhunderts aus den Jahren 1875 1884. — VII, 2 : 1^o *P. E. Lucius*. Die Quellen der älteren Geschichte des ägyptischen Mönchtums. — 2^o *H. Reuter*. Augustinische Studien.

LII. Deutsche Rundschau. — Août : *Jolly*. Eine Reise nach Ost-Indien (suite). — Octobre : *G. Hirschfeld*. Delos. — Novembre : *G. Ebers*. Richard Lepsius.

LIII. Theologische Studien und Kritiken. — 1884, No 3 : *Usteri*. Calvins Sakraments- und Tauflehre. — No 4 : 1^o *Smend*. Ueber die Bedeutung des Jerusalemischen Tempels in der alttestamentlichen Religion. — 2^o *Meinke*. Der platonische und neutestamentliche Begriff der Hosiôtès. — 1885, No 1 : *Benrath*. Wiedertäufer im Venetianischen um die Mitte des xvi^e Jahrhunderts. — No 2 : 1^o *Hering*. Die Liebesthatigkeit der deutschen Reformation (suite). — 2^o *Rösch*. Die Begegnung Abrahams mit Melchisedek.

LIV. Jahrbücher für Protestantische Theologie. — 1884, No 2 : 1^o *Fr. Görres*. Das Christentum und der römische Staat zur Zeit des Kaisers Commodus (1^{er} article). — 2^o *W. C. van Manen*. Zur Litteraturgeschichte der Kritik und Exegese des N. T. (voir les numéros suivants). — 1885, No 1 : 1^o *Volkmar*. Die Religionsverfolgung unter Kaiser Tiberius und die Chronologie des Flavius Josephus in der Pilatus-Periode. — 2^o *Holtzmann*. Die Didache und ihre Nebenformen.

LV. Archæologisch-epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn. — VII, 1 : *Studniczka*. Mithräen und andere Denkmäler aus Dacien.

LVI. Magazin für die Geschichte und Wissenschaft des Judentums. — XI, 2 : *Goltsein*. Das Leben und Wirken des Patriarchen Hillel.

LVII. Historische Zeitschrift. — 1884, No 1 : *Moritz Brosch*. Zur Geschichte der Puritanischen Revolution. — 1885, No 1 : *J. Loserth*. Neuere Erscheinungen der Wiclif-Literatur.

LVIII. Leipziger Studien. — No VIII : 1^o *Holland*. De Polyphemo et Galatea. — 2^o *E. Bischoff*. De fastis græcorum antiquioribus.

LIX. Hermes. — XX, 1 : *Dittenberger*. Die Elcusinischen Keryken.

LX. Rheinisches Museum für Philologie. — XL, 1 : *H. Nissen*. Ueber Tempelorientierung (voir les numéros suivants).

LXI. Sitzungsberichte der kaiserl. Akad. der Wissenschaften zu Wien. — *Philos. Hist. Kl. CVII, 1 et 2 : Haberlandt*. Zur Geschichte des Paṅcatantra. I. Text der südlicheu Recension.

LXII. Monatschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judentums. — *Septembre. Low*. Der synagogale Ritus (voir les numéros suivants). — *Octobre : 1^o Frankl*. Karäische Studien ; neue Folge (voir Nov.). — *2^o Grätz*. Die Veranlassung zum Verbote des Heidenöls. — *3^o Baehér*. Einfluss der christlichen Allegoristik auf die jüdische Bibelexegese. — *Décembre : Frankl*. Die Familie Kimchi.

LXIII. Archæologische Zeitung. — XLII, 3 : *1^o Studniczka*. Die Eule der Parthenos. — *2^o K. Wernicke*. Orestes in Delphi.

LXIV. Zeitschrift für Keilschriftforschung. — I, 4 : *Jensen*. De incantamentorum sumerico-assyriorum serie quæ dicitur « surbu » tabula VI (1^{er} art.).

LXV. Theologische Quartalschrift. — 1884. N^o 2 : *Funk*. Zur altchristlichen Buszdisciplin. — N^{os} 3 et 4 : *Schmid*. Studien ueber die Reform des römischen Breviers und Missale unter Pius V. — 1885. N^o 1 : *1^o Schanz*. Die scholastische Kosmologie. — *2^o Kunstle*. Die altchristlichen Inschriften Afrika's nach dem C. I. L. VIII.

LXVI. Katholik. — *Décembre : Eduard von Hartmann* und die vergleichende Religionswissenschaft.

LXVII. Zeitschrift für katholische Theologie. — VIII, 3 : *Grisar*. Die Frage des päpstlichen Primates und des Ursprungs der bischöflichen Gewalt auf dem Concil von Trient (voir les numéros suiv.). — VIII, 4 : *Probst*. Die Liturgie nach der Beschreibung des Eusebius von Cæsarea. — IX, 1 : *1^o Kobler*. Die heiligen in den fürstlichen Familien des Mittelalters. — *2^o Heller*. Das nestorianische Denkmal in Singanfu. — *3^o Straub*. Zur scholastischen Behandlung der Engellehre.

LXVIII. Zeitschrift für kirchliche Wissenschaft und kirchliches Leben. — N^o 8 : *Bonwetsch*. Die Prophetie im apostolischen und nachapostolischen Zeitalter. — N^o 9 : *A. Braune*. Epiktet und das Christenthum. — N^o 10 : *Vollrath*. Die Einführung des Christenthumes im oberfränkischen Baiern. — 1885, N^o 1 : *Zöckler*. Die biblische Literatur des Jahres 1884 (das A. T.).

LXIX. Literatur-Blatt für orientalische Philologie. — *Juillet-Août : 1^o Notes on buddhist law* (c.-r. par J. Jolly). — *2^o Goldziher*. Die Zahiriten (c.-r. par C. Snouck Hurgronje). — *3^o L. N. A. Barthélemy*. François Lenormant (avec une liste complète de ses travaux). — *Septembre : 1^o J. H. Mordtmann*. Uebersicht ueber die türkischen Druckwerke von Constantinopel

während des Jahres 1883. — 2^o *A. Erman*. Richard Lepsius. — *Octobre* : 1^o *E. D. Perry*. Indra in the Rigveda (c. r. par A. Hillebrandt ; réserves nombreuses). — 2^o *R. Brunnow*. Die Charidschiten unter den ersten Omayyaden (c. r. élogieux par C. Seybold).

LXXX. Theologisch Tydschrift. — *Octobre* : 1^o *Kuener*. Bydragen tot de kritiek van Pentateuch en Jozua : Bileam. — 2^o *Blom*. De ondergang van Rome, naar de Apocalypse. — *Janvier 1885* : 1^o *Rauwenhoff*. Wereldgodsdiënsten (discussion des termes : « Religions universelles » et « rel. universalistes », dans la classification des religions). — 2^o *Matthes*. Het boek Joël (1^{er} art.).

LXXXI. Revista de España. — N^o 394 : *Melida*. La religion egipcia. — N^o 401 : *Fastenrath*. Lavater. — N^o 405 : *Zahonero*. Los Reyes Magos.

LXXXII. Archivio per lo studio delle tradizioni popolari. — *III*, 3 : 1^o *Placucci*. Usi e pregiudizi de Contadini della Romagna; della nascite. — 2^o *Finamore*. Tradizioni popolari abruzzesi. — 3^o *Nerucci*. I tre maghi, ovvero sia Il merlo bianco. — 4^o *Pitre*. Le feste di sancta Rosalia Palermo.

BIBLIOGRAPHIE¹

GÉNÉRALITÉS.

F. Lenormant. Les origines de l'histoire d'après la Bible et les traditions des peuples orientaux. T. II, 2^e partie. Paris, 1884, in-8. 394 p.

E. Chantre. Etude sur quelques nécropoles hallstattiennes de l'Italie et de l'Autriche. In-8, 64 p. Paris. Reinwald. (Extrait des Matériaux pour l'histoire primitive de l'homme).

J. Stier. Priester und Propheten, ihr Wirken und gegenseitiges Verhältniss (1^{re} partie). Wien. Löwy, 1884.

J. H. Stoddart. The seven sagas of prehistoric Man (Chatto and Windus. London, 1884).

C. du Prell. Die Philosophie der Mystik (Leipzig, E. Günther, 1885 ; in-8 ; XII, 548 p.).

Horoy. Des rapports du sacerdoce avec l'autorité civile à travers les âges et jusqu'à nos jours au point de vue légal. T. II (in-8. XXIV et 584 p. Paris, Chevalier Mareseq, 1884).

Eugène Véron. Histoire naturelle des religions, 2 vol. in-18 (tomes VI et VII de la Bibliothèque matérialiste). Paris, 1884, in-18, 700 p. O. Doin.

Wilhelm Mannhardt. Mythologische Forschungen (Strassburg, Trübner, 1884).

U. Jahn. Die deutschen Opfergebräuche bei Ackerbau und Viehzucht (Breslau, Koebner, 1884).

E. Théron. Etude sur les religions anciennes (Montpellier, Lépine, 1884 ; XVIII et 545 p. in-18).

A. Cabane. Essais d'étude religieuse. La femme avant et depuis l'évangile ; origines de la bienfaisance chrétienne (Montpellier, Grollier, 1884, in-18 ; 308 p.).

J. A. Dulaure. Des divinités génératrices ou du culte du phallus chez les anciens et les modernes (Réimpression de la première édition de 1825, revue et corrigée ; Paris, Belin, 1885).

(1) En dehors des nombreux ouvrages mentionnés dans la *Chronique* et dans le *Dépouillement des périodiques*.

Baudin (de R. P.). Fétichisme et féticheurs (Lyon, Mougin-Rusand, in-8, de 116 p. — Extrait des Missions catholiques).

CHRISTIANISME.

O. von Gebhardt et A. Harnack. Texte und Untersuchungen zur Geschichte der alt-christlichen Literatur, II, 2. — Leipzig, Hinrichs, 1884.

E. Sachse. Ursprung und Wesen des Pietismus (Wiesbaden, Niedner, 1884, in-8, VI et 382 p.).

E. Machatscheck. Geschichte der Bischöfe des Hochstiftes Meissen in chronologischer Reihenfolge (Dresden, Meinhold).

A. de Barthélemy. Etude sur une vie inédite de saint Tudual, attribuée au VI^e siècle. In-8, 20 p. (Extrait des Mémoires de la Société nationale des antiquaires).

C. Durier. Les Huguenots en Bigorre, documents inédits publiés par la Société historique de Gascogne. In-8, 281 p. Paris, Champion.

John Peter. La légende de saint Janvier. Fischbacher, in-18.

L. Delisle. Anciens catalogues des évêques des églises de France. In-4, 71 p. Paris, impr. Nat. (Extrait de l'Histoire littéraire).

L. Audiat. Abbaye de Notre-Dame de Saintes, histoire et documents. In-8, 104 p. Paris, Picard (Extrait des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis).

C. Daux. Histoire de l'église de Montauban, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours. T. II, Paris, Bray et Retaux (Cet ouvrage paraît par livraisons).

L'abbé *Julien Loth.* Histoire de l'abbaye royale de Saint-Pierre de Jumièges, par un religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur. II. in-8, 320 p. Rouen, Métérie.

L'abbé *Sauvage.* Actes des saints du diocèse de Rouen, recueillis, publiés et annotés. I. Actes de saint Mellon, premier évêque de Rouen. In-4, XXIV et 334 p. Rouen, Métérie.

L. Grignon. Description et historique de l'église Notre-Dame en Vaux de Châlons, collégiale et paroissiale. 1^{re} partie. In-8, 151 p. Châlons-sur-Marne, Thonille.

L'abbé *M. Gazio.* Saint Melec ; son culte en Bretagne, sa vie.

Antoine Thomas. Les registres de Boniface VIII, recueil de bulles de ce pape publiées ou analysées d'après les manuscrits originaux des archives du Vatican. Fasc. 1^{er}, gr. in-4. Paris, Thorin, 1884.

Felix Kuhn. Luther, sa vie et son œuvre, 3^e et dernier vol. 1530-1546, gr. in-8.

F. Brieger. Quellen und Forschungen zur Geschichte der Reformation. I. 1884.

- A. Fähr.* Das Madonnen-Ideal in den ältesten deutschen Schulen. 1884.
- H. H. Evans.* Saint Paul, the author of the Acts of the apostles and of the third gospel. 1884.
- S. R. Forbes.* The roman catacombs. 1884, Nelson.
- A. C. Fryer.* Aidan, the apostle of the north. In-8, 1884.
- J. Fèvre.* Vie de saint Camille de Lellis, fondateur des clercs réguliers, ministres des infirmes (Paris, Bray et Retaux, 1885, in-8, 474 p.).
- H. de la Garde.* Le duc de Rohan et les protestants sous Louis XIII (Paris, Plon-Nourrit, in-8, 341 p.).
- A. Germain.* Souvenirs religieux des Cévennes ; le père Joseph et l'abbé de Florian (Montpellier, Boehm. 1884, in-4, 48 p.).
- E. C. S. Gibson.* Northumbrian saints or chapters in the early history of the English church (Londres 1884).
- F. A. Henle.* Der evangelist Johannes und die Anti-Christen seiner Zeit (München, Stahl, 1884).
- A. Ritschl.* Geschichte des Pietismus, 2^e vol. : der Pietismus in der lutherischen Kirche des XVII^e und XVIII^e Jahrhunderts (Bonn, Marcus, 1884, in-8, VIII et 590 p.).
- F. X. von Krauss.* Briefen Benedicts XIV an den Canonicus Francesco Peggi in Bologna (1727-1758) nebst Benedicts Diarium des Conclaves 1740 (Freiburg i. B. Mohr. 1884).
- F. K. Abbot.* Evangeliorum versio antehieronymiana ex codice Dublinensi (2 vol. in-8, 1884).
- Petrus Balan.* Monumenta sæculi XVI historiam illustrantia. Vol. I : Clementis VII epistolæ per Sadoletum scriptæ (Innsbruck, Wagner 1884).
- Eugen Einenkel.* The life of Saint-Katherine (London, Trübner, 1884).
- Paul Rabaut.* Ses lettres à Antoine Court (2 vol. in-8, Paris, Grassart, 1884).
- W. Mangold.* Der Römerbrief und seine geschichtliche Voraussetzungen neu untersucht (Marburg, 1884, in-8, XIV et 368 p.).
- H. Blanc-Milsand.* Etude sur l'origine et le développement de la théologie apostolique (Paris, 1884, Fischbacher, in-8, 260 p.).
- Elie Berger.* Les registres d'Innocent IV, recueil des bulles de ce pape publiées ou analysées d'après les manuscrits originaux du Vatican et de la Bibliothèque nationale (gr. in-4 à 2 col.), fasc. 6 ; comm. du Tit. II (Paris, Thorin, 1884).
- Horoy.* Prolégomènes d'un cours sur le droit canonique et ses relations avec le droit civil (Paris, Maresq. 1884, in-18).
- Vie inédite de saint Malo, écrite au IX^e siècle par Bili, évêque de Vannes et martyr, publiée avec notes et prolégomènes par le R. P. Fr. Plaine (Rennes, Plihon, in-8, 181 p.).

Th. Förster. Ambrosius, Bischof von Mailand (Halle, Strien, 1884, in-8, VIII et 336 p.).

J. Calvini. Opera quæ supersunt omnia Edd. G. Baum, E. Cunitz, E. Reuss. Vol. XXVIII (Braunschweig, Schwetschke, 1884, in-4, 720 p.).

P. J. Muller. De godsleer van Zwingli en Calvin. Eene vergelijkende studie (Sneek, J. Campen, 1884, in-8, IV et 115 p.).

F. Roth. Die Einführung der Reformation in Nürnberg (1517-1528) nach den Quellen dargestellt (Würzburg, Stuber, 1885, IV et 271 p. in-8).

H. J. Bestmann. Geschichte der christlichen Sitte. 2^e partie : Die katholische Sitte der alten Kirche (Nördlingen, Beck, 1885, in-8, X et 129-711 p.).

P. M. Baudoin. Histoire du protestantisme et de la Ligue en Bourgogne (T. II, in-8, 542 p. Auxerre, Chambon, 1885).

P. Allard. Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles, d'après les documents archéologiques (In-8, XXXIX et 465 p.; Paris, Lecoffre, 1885).

P. Forbes. L'Eglise catholique en Ecosse au xvi^e siècle. Martyre de Jean Ogilvie torturé et mis à mort pour la foi à Glasgow en 1615, d'après des documents inédits (Paris, Leroux, in-8, 1884).

Mähler. Histoire de l'Eglise, traduite par le R. P. Gams (Paris, Gaume, 3 vol, in-8).

L. Keller. Die Reformation und die älteren Reformparteien (Leipzig, Hirzel, 1885).

Dr Chetail. Vie de l'empereur Julien, surnommé l'Apostat (Saint-Etienne, Forestier, in-12 de 224 p.).

J. Roy. L'an mille. Formation de la légende de l'an mille (Paris, Hachette, in-18 de 357 p.).

Maurice Prou. Hincmar. De ordine palatii epistola. Texte latin et traduction (Paris, Vieweg, in-8 de XLI et 102 p.).

Albert Dulk. Der Irrgang des Lebens Jesu. I. Die historischen Wurzeln und die galiläische Blüte (Stuttgart, Dietz, 1884, in-8 de XVIII et 395 p.).

Georg Voss. Das jüngste Gericht in der bildenden Kunst des frühen Mittelalters (Leipzig, Seemann, 1884, in-8 de V et 90 p.).

A. C. Hénault. Origines chrétiennes de la Gaule celtique (Paris, de Bray et Retaux, 1885, in-8, 500 p.).

ISLAMISME.

J. J. L. Bargès (l'abbé). Vie du célèbre marabout Cidi-Abou-Médién, autrement dit Bou-Medin, mort vers la fin du vi^e siècle de l'hégire et enseveli à Hubbed (gr. in-8, XXXVI et 122 p. Paris, Leroux, 1884).

Louis Rinn. Marabouts et khouans. Etude sur l'Islam en Algérie (Alger, Jourdan, 1884, in-8, 560 p. et carte).

J. et H. Derenbourg. Etudes sur l'épigraphie du Yémen (2^e série, 1^{re} fasc. in-8, 12 p. — Extrait du Journal asiatique).

Hartwig Hirschfeld. Das Buch Al-Chazari aus dem Arabischen des Abu-l-Hasan Jehuda Hallewi uebersetzt (Breslau, Kœbner, 1885).

JUDAÏSME.

Liber Ezechielis. Textum masoreticum accuratissime expressit S. Baer (préface et glossaire par F. Delitsch.; Leipzig. Tauchnitz, 1884).

Saadia Al-fajûmi's Arabische Psalmenuebersetzung herausgeg. von S. H. Margulies. 1^{re} partie.

W. Bacher. Die Agada der Tannarten. I. Von Hillel bis Akiba (Strasbourg, Trübner, 1884, VII et 457 p. in-8).

J. S. Bloch. Einblicke in die Geschichte der Entstehung der talmudischen Literatur (Wien, Lœwy, 1884, in-8, X et 139 p.).

M. Heidenheim. Bibliotheca samaritana. I, Die samaritanische Pentateuchversion, Die Genesis in der hebräischen Quadratschrift unter Benutzung der barberinischen Triglote. Leipzig, Schulze.

L. C. Fillion. Essai d'exégèse, exposition, réfutation, critique, mœurs juives (in-8, XVI et 354 p. Paris et Lyon, Delhomme et Briguot).

Elie Bonnet. Les découvertes assyriennes et le livre de la Genèse (Fischbacher in-8).

Fr. Schnapp. Die Testamente der XII Patriarchen untersucht (Halle, Niemeyer, 1884).

G. A. Marx. Traditio rabbinorum veterrima de librorum veteris testamenti ordine atque origine (Leipzig, Drescher, 1884).

J. Bergel. Die Medizin der Talmudisten (Leipzig, Friedrich, 1884).

G. Tridou. Du Molochisme juif. Etudes antiques et philosophiques (Bruxelles, Deck, 1884).

Rab Kahana's Pesikta, d. i. die ælteste in Palæstina redigirte Haggada (traduction par A. Wünsche. Leipzig, Schulze, 1885).

RELIGIONS DE L'ASIE.

Eugène Virieux. Le Bouddha, sa vie et sa doctrine. Essai d'histoire des religions (in-8, Leroux, 1884).

Ram Chandra Bose. Brahmoism, or history of reformed Hinduism. 1884.

F. E. Slater. Keshab Chandra Sen and the Brahma Samaj, with selections from his works (in-8, 1884).

T. Knauer. Das Gobhilaghyasûtra herausgeg. und uebersetzt. 1^{re} partie (Leipzig, Simmel, 1884).

L. Feé. Etudes bouddhiques. — Le livre des cent légendes (Avadâna Ca-

taka). — Comment on devient deva ; — Comment on devient preta. — Les Avadanas-Jatakas (Paris, Maisonneuve, 1885, in-8. p. 257 à 365. — Extrait du Journal asiatique).

L. Louvet. La Cochinchine religieuse (2 vol. in-8, Paris, Leroux, 1885).

M. Bergaigne. Etudes sur le lexique du Rig-Véda. 1^{re} partie (Paris, Leroux, in-8, VIII et 249 p.).

Le Bhagavata Purana ou Histoire poétique de Krichna, traduit et annoté par Eug. Burnouf. T. IV, par Hauvette-Besnault (Paris, Maisonneuve, 1885).

F. Reuleaux. Eine Reise quer durch Indien in Jahre 1881 (Berlin, 1884, Allg. Verein für deutsche Litt. in-8, XVII et 288 p.).

Mgr Fr. Laquenay (vicaire apost. de Pondichéry). Le Brahmanisme et ses rapports avec le judaïsme et le catholicisme I. (in-8. Paris, Challamel, 1884).

LES RELIGIONS DU MONDE ANTIQUE.

(Assyrie, Égypte, Perse, Syrie, Grèce, Italie : Germains et Slaves).

J. F. Cerquand. Copia, étude de mythologie romaine. In-8, 15 p. (Extrait des Mémoires de l'académie de Vaucluse).

J. Reimer. Zur Entwicklung des Dorischen Tempels.

A. Hersog. Die olympischen Goettervereine in der Griechischen Kunst. 1884.

W. Deecke. Etruskische Forschungen und Studien. VI. Die Etruskische Beambten-und Priestertitel. — Stuttgart, Heitz, 1884.

G. Edon. Nouvelle étude sur le chant Lémural. Les Frères Arvales et l'écriture cursive des Latins (In-8, XV et 232 p. Paris, 1884, Belin fils).

L. C. Casartelli. La philosophie religieuse du mazdéisme sous les Sassanides (Bonn, Hanstein, 1884).

E. Graf. Die Antiopeesage bis auf Euripides (Leipzig, Fock. 1884).

M. Ad. Terzetti. La Grèce ancienne et moderne, considérée sous l'aspect religieux (Paris, Leroux, 1884).

T. A. Wise. History of paganism in Caledonia (London, Truebner, 1884, in-4).

Ernest de Sarzec. Découvertes en Chaldée (Paris, Leroux, 1885 ; se publie par livraisons).

Corpus papyrorum Aegypti, ed. Revillout et Eisenlohr. — Fasc. I : Papyrus démotiques du Louvre (Paris, Leroux, 1885).

Puntoni. Studi di mitologia greca ed italica. I : Sulla formazione del mito di Ippolito et Fedra (Pisa, Nistri, 1884, in-8 de VII et 167 p.).

E. Jannetaz. Etude sur Semo Sancus Fidius, dieu sabin représentant le feu, et sur l'étymologie d'Hercule (Paris, Vieweg, 1885, in-8).

E. Bischoff. De fastis Græcorum antiquioribus dissertatio inauguralis (Lipsiæ, 1884).

RELIGIONS DE L'AMÉRIQUE ET DES NON-CIVILISÉS.

G. Rau. La stèle de Palenqué du musée national des Etats-Unis à Washington. In-4, 105 p. Lyon, Pitrat aîné (Extrait des Annales du Musée Guimet).

D. Charnay. Les anciennes villes du Nouveau-Monde ; voyages d'exploration au Mexique et dans l'Amérique centrale (1857-1882). — Paris, Hachette, 1885, gr. in-4, XII et 469 p.).

Pierre Bouche (l'abbé). Sept ans en Afrique occidentale. La côte des esclaves et le Dahomey (Paris, Plon-Nourrit, 1885, in-18).

FOLK-LORE.

David Brauns. Japanische Märchen und Sagen (Leipzig, Friedrich, 1885, de XXIV et 439 p.).

H. Herzog. Die beiden Sagenkreise von Flore und Blanche-flur (Leipzig, Fock).

A. Certeux et H. Carnoy. L'Algérie traditionnelle. Légendes. Contes. Chansons. Musique. Mœurs, coutumes, fêtes, croyances, superstitions des Arabes. I. (1884, in-8, 290 p. Paris, Maisonneuve).

Lucien Decombe. Chansons populaires d'Ille-et-Vilaine (Paris, Caillière, 1884, in-16 ; XXVIII et 401 p.).

Louise Michel. Légendes et chants de gestes canaques (Paris, Kéva, in-8).

E. Tuefferd et H. Ganier. Récits et légendes d'Alsace (Nancy, Berger-Levrault, in-4 de VII et 71 p.).

Ed. Veckenstedt. Pumput, ein Culturdæmon der Deutschen, Wenden, Litauer und Zamaiten (Leipzig, Denicke, 1885).

Le Gérant : E. LEROUX.

AKBAR,

UN INITIATEUR DE L'ÉTUDE COMPARÉE DES RELIGIONS
ET UN PRÉCURSEUR DE LA TOLÉRANCE DANS L'INDE

(1542-1605) ¹

« L'empereur Akbar peut être considéré comme le premier
« qui ait osé entreprendre une étude comparée des religions
« du monde. Nous avons donc pensé qu'il serait intéressant
« pour nos lecteurs de lire les extraits suivants de l'Aïn-i-
« Akbari, du Mountakhab at Tavarikh et du Dabistan. C'est
« une occasion rare dans l'histoire de l'Orient que de rencon-
« trer deux témoins contemporains et indépendants, qui se
« risquent à dire ouvertement leur pensée sur un souverain
« régnant. Aboul Fazl, l'auteur de l'Aïn-i-Akbari, écrit en ami
« déclaré d'Akbar, auprès duquel il remplit les fonctions de
« vizir. Badaoni se pose ouvertement en ennemi d'Aboul Fazl
« et ne cache pas son antipathie pour les vues religieuses
« d'Akbar. »

¹) BIBLIOGRAPHIE. — The Dabistan or School of manners, translated from the persian by D. Shea and A. Troyer. Paris, 1843, 3 vol. in-8°, 3^e volume, ch. X : Of the religion of the Ilahi-Ah, Sect. II, p. 50 à 104. — H. H. Wilson : Select Works. Londres, 1861-64, 4 vol. in-8°, 2^e vol. Account of the religious innovations attempted by Akbar. — F. Max-Müller : Einleitung in die vergleichende Religions-Wissenschaft. Strasbourg, 1874, in-8° ; 1^{re} lecture : Appendice. — Comte F.-A. de Noër. L'Empereur Akbar, un chapitre de l'Histoire de l'Inde, au XVI^e siècle ; traduit de l'allemand, par G. Bonet-Maury, avec une introduction par Alfred Maury, 2 vol., Leide, 1883-85.

Ainsi s'exprime M. Max-Müller, dans l'appendice à sa première lecture donnée à l'Institut royal de Londres (1870) sur la science comparée des religions. L'initiative prise par le Grand-Mogol, dans ce domaine, n'avait pas échappé à H. H. Wilson, l'éminent prédécesseur de Max-Müller à Oxford, et il avait, dès 1824, signalé dans les journaux asiatiques, la hardiesse des innovations religieuses d'Akbar. Enfin, dans les dernières années, le Dr Limburg-Brouwer en Hollande et surtout le comte de Noër en Allemagne ont appelé l'attention du public sur cette tentative de syncrétisme religieux, dans l'Inde au XVI^e siècle. Tous deux avaient fait de longs séjours en cette contrée et puisé à plusieurs sources manuscrites encore inédites.

Encouragé par ces savants devanciers, nous avons pensé qu'une étude sur ce sujet aurait quelque intérêt pour les lecteurs de la *Revue d'histoire des religions*. On peut considérer Akbar sous plusieurs aspects : le conquérant, le législateur, l'homme religieux. C'est sur ce dernier que nous voudrions essayer de jeter un peu plus de lumière.

L'Hindoustan, au XVI^e siècle, était habité par vingt peuples de races et de religions différentes. On peut néanmoins y distinguer trois groupes principaux. D'abord les Hindous, de race aryenne, croisés de Dravidiens noirs, surtout au Bengale ; ils se partageaient en adorateurs de Çiva et de Vishnou, qui se subdivisaient à leur tour en plusieurs sectes, et étaient répartis en castes. En second lieu, venaient les Afghans (appelés Pathans par les Hindous), très mêlés d'Arabes et de Persans, qui avaient envahi l'Inde à la suite des douze campagnes de Mahmoud le Gaznévide (1000-1030). Enfin, les Mongols, ou plutôt un mélange de Mongols, très panachés de Turcs, d'Ousbeks et de Persans, étaient venus s'établir sur ce sol fertile, à la suite de Tamerlan (1398-1400) et de ses descendants Baber et Houmayoun (depuis 1525). Ces deux derniers groupes étaient Musulmans et, depuis plusieurs siècles, vivaient à côté de la population hindoue, sans s'y mêler, dans l'attitude de conquérants qui exploitent le sol et méprisent les

serfs condamnés à le cultiver. Les Mahométans se divisaient en sunnites et chiïtes ; ceux-ci se décomposaient à leur tour en un certain nombre de sectes, parmi lesquels nous mentionnerons les soufistes et les mahdistes. Quant aux disciples du Bouddha, ils avaient presque entièrement disparu du sol de l'Inde ; et les Parsis du Goudjrat étaient plus importants par le prestige qui entourait la religion de Zoroastre que par le nombre de leurs colonies. Il y avait enfin un certain nombre de Juifs dans le royaume de Cochin et de Nestoriens, ou Chrétiens de Saint-Thomas, sur la côte de Malabar.

C'est au milieu de ce chaos de races, de langues et de croyances qu'Akbar parut comme un « *deus ex machina*. » Baber, son grand-père, descendait par les mâles au cinquième degré de Tamerlan, et, par les femmes, de Gengiskhan. Son père Houmayoun, par suite de discordes avec ses frères, avait perdu la couronne de l'Hindoustan, tombée au pouvoir des princes Afghans. C'est pendant la fuite de Houmayoun au désert du Sind, dans le petit village d'Amarkot, que lui naquit le 15 octobre 1542, un fils auquel il donna le nom d'Aboul-Fath-Djelalouddin-Mohammed-Akbar.

I. EDUCATION. CARACTÈRE. PORTRAIT. — Au point de vue religieux, rien ne dispose mieux une âme à recevoir les germes de la foi que les épreuves de l'enfance. L'école du malheur n'est pas seulement un stimulant des facultés intellectuelles, elle est souvent le berceau de la croyance. En effet, lorsque, dès ses plus tendres années, on a été entouré d'ennemis et exposé à des privations, on apprend à « lever les yeux vers les montagnes, d'où viendra le secours », et à se méfier des appuis humains. Akbar, pendant les huit premières années de sa vie, fut élevé loin de son père, dans la place-forte de Camboul ; un jour, qu'elle était tombée entre les mains de Kamram, frère de Houmayoun, cet oncle dénaturé fit attacher son neveu sur les remparts de la ville, en vue des batteries du père, pour l'empêcher de tirer dessus. A douze ans, Akbar fit sa première campagne, et à treize ans et demi, il était occupé

à une expédition dans le Pendjab, quand il eut la douleur de perdre son père. Ces événements produisirent en lui cette mélancolie, qui, sauf quelques rares éclaircies, fut le fond de son caractère.

Cette mélancolie n'excluait pas une pointe d'ironie, parfois de l'enjouement et un goût très vif pour les lettres et la poésie, disposition que lui avaient d'ailleurs léguée son père et son grand-père. On connaît les « *Mémoires de Baber*, »¹ qui ne le cèdent pas aux meilleurs de notre Europe, pour la finesse des observations, le tour satirique de l'esprit et l'indépendance de la pensée. Houmayoun, le roi errant, composa des odes poétiques en langue persane et entretenait une correspondance avec plusieurs savants de la Perse. Baïram-Khan, le tuteur d'Akbar, ne put qu'initier son pupille à l'art de la guerre; il lui donna à quinze ans pour précepteur un savant du même pays, Mir-Abdoullatif (de Kazwin), qui fut chargé de lui lire les Annales de ses aïeux et de lui expliquer les odes d'Hafiz. Il paraît que ce dernier s'acquitta fort bien de sa tâche, d'autant plus difficile que son impérial élève était un « *moumi* » c'est-à-dire ne savait ni lire ni écrire.

Mir-Abdoullatif n'était pas seulement un lettré de mérite, c'était un croyant étranger aux passions sectaires. Il montrait tant d'impartialité, qu'il passait pour un chiïte auprès des sunnites et pour un sunnite auprès des partisans d'Ali. Il pensait que la religion a pour but essentiel de rapprocher les hommes, de les rendre meilleurs et sa devise était : « Paix avec tous. »

Mais ce qui, plus encore que l'école du malheur et l'influence éclairée de son précepteur, contribua à mûrir le caractère du jeune prince et à élargir son âme, ce fut la pratique du gouvernement. Placé, à quatorze ans, à la tête d'un empire de cent millions d'âmes, peuplé de races hostiles, dont l'empire romain sous les Antonins peut seul nous donner quelque idée. Akbar dut forcément se familiariser avec ces

¹) *Mémoires de Baber*, traités du djagataï par Pavet de Courteille. Paris, 1871, 2 vol. in-8°.

- différences de coutumes et de conceptions religieuses ; ses rapports avec des sujets et des vassaux si hétérogènes produisirent sur son esprit le même effet que de longs voyages, et reconnaissant du bien et du vrai dans tous les camps, il devint tolérant et cosmopolite. D'ailleurs, le xvi^e siècle, dans l'Inde comme en Europe, fut marqué par le réveil des intelligences, qui, secouant le joug des orthodoxies brahmanique et islamique, aspirèrent à saisir la vérité religieuse par une interprétation plus libérale des codes sacrés ou par l'intuition mystique.

Notre héros n'arriva pas du premier coup à cette maîtrise de soi-même, à cette supériorité et cette largeur de vues, qui étonnaient déjà ses contemporains ; il y eut développement dans ses conceptions religieuses comme dans son génie. Elevé comme son père, suivant le rite hanafite des sunnites, il passa bientôt au chiisme, sous l'influence de son précepteur et peut-être de sa mère Hamida-Banou-Begoum, qui était la fille d'un savant chiite de Perse. Et plus tard, le contact des idées soufistes et mahdistes, força sa pensée à s'élargir encore et l'amena à se créer une religion originale.

Quoiqu'il en soit, voici le portrait que trace de lui le père Du Jarric, un missionnaire jésuite qui avait été aux Indes-Orientales et écrivait peu après la mort du Grand-Mongol :

« C'est un homme robuste, mais de taille médiocre. Il porte des vêtements tissus d'or, un turban roulé autour de la tête, avec des colliers de perles sur le front. Une épée est toujours placée à portée de sa main.

« C'est un homme de grand esprit et entendement, de bon accord, prudent et avisé, mais surtout fort humain et débonnaire, et avec ce très magnanime et courageux pour entreprendre de grandes choses. Il se montre très affable, courtois et familier aux personnes, bien qu'il garde toujours la majesté et gravité convenables à sa personne. Il semble être bien enclin à la vertu et porter affection aux étrangers, principalement aux chrétiens. Mélancolique et sujet au mal caduc, pour se tenir joyeux, il se plaît aux combats de coqs,

« de moutons, d'éléphants ainsi qu'à la chasse. Curieux d'ap-
 « prendre diverses choses, bien qu'il ne sache ni lire ni écrire,
 « il se plaît à traiter avec gens doctes, dont il a toujours avec
 « soi une douzaine qui proposent devant lui diverses ques-
 « tions. Il sort deux fois le jour en public pour donner audience
 « à toutes sortes de gens et rendre justice. Bien qu'il ait une
 « centaine de femmes dans son harem, il vit avec une seule en
 « toute pudicité conjugale. » ¹

Complétons le tableau, par les traits empruntés aux sources persanes. Les deux traits fondamentaux du caractère de notre prince, sont : le sentiment chevaleresque et l'esprit de justice. A la guerre il faisait preuve du plus brillant courage, témoin cette bataille où il chargea seul, avec quelques cavaliers, le gros de l'ennemi ; mais après la victoire il était clément aux vaincus et ne ménageait rien pour adoucir leurs blessures. Par exemple après la défaite d'Hémou, son tuteur Bairam-Khan invita le prince âgé de quinze ans à décapiter le radja vaincu et prisonnier, afin de mériter le titre de « *Ghazi* » ; Akbar s'y refusa avec énergie.

Dans la paix, il aimait comme Saint-Louis à rendre la justice ; il accueillait avec bonté les plaintes des veuves, des opprimés et punissait sévèrement les juges ou *djagirdars* ² iniques. Cette impartialité était le fondement de sa tolérance. On a essayé de l'expliquer, en faisant passer Akbar pour un sceptique, indifférent à toute pratique religieuse. Ce n'était certes pas un indifférent, celui qui chaque jour allait s'asseoir seul, sur une grosse pierre d'un édifice en ruines près de son palais, la tête penchée sur la poitrine, pour méditer et prier dans le silence des heures matinales. Ce n'était pas un sceptique, celui qui, chaque année, suivant l'usage chiïte, se rendait en pèlerinage au tombeau des saints musulmans et, au moment

¹) Du Jarric : Histoire des choses plus mémorables advenues tant ez Indes Orientales, que autres païs de la descouverte des Portugais. Bourdeaux, 1608, 3 vol., in-4°.

²) Le *djagirdar* est le possesseur du *djagir* (prononcez *djaguir*), sorte de fief viager conféré par le padichah à tel ou tel chef militaire et qui lui donnait les droits de seigneur sur ce district. V. Nour, *L'Empereur Akbar*, 1^{er} vol. p. 266.

de partir en campagne, allait prier sur la tombe de son père à Delhi. Entre cent preuves, nous ne citerons que le témoignage de son propre fils Djehangir, dans ses *Mémoires* :

- « Jusqu'à ce que mon père, dit-il, eût atteint vingt-huit ans,
- « il n'avait eu aucun enfant qui eût survécu à sa naissance.....
 - « et cette circonstance était pour lui le sujet d'une profonde
 - « affliction. Aussi offrait-il au trône de la Toute-puissance de
 - « nombreuses et instantes supplications, afin d'obtenir l'objet
 - « de ses vœux. Comme il languissait dans l'anxiété, un de ses
 - « émirs qui connaissait sa vénération pour les derviches, lui dit
 - « que près de la sépulture du vénéré Mouïnouddin-Tchichti
 - « à Adjmir, résidait un *pir* ou saint reclus, distingué par la
 - « pureté de sa vie et de ses mœurs, en quoi il n'avait pas son
 - « égal dans l'Inde. Dans l'ardeur de son espoir, mon père dé-
 - « clara que si la Providence lui accordait un enfant qui survé-
 - « cût, il ferait à pied le chemin d'Agra à Adjmir, c.à-d. 140 kos,
 - « pour porter ses offrandes au tombeau du saint. Comme la
 - « résolution de mon père partait d'un cœur sincère, six mois
 - « après la mort du dernier de mes frères morts-nés, le ven-
 - « dredi 17 Rabi 978, le Très-Haut fit entrer sur la scène de
 - « l'existence l'humble auteur de ce récit. Fidèle à ses engage-
 - « ments, mon père, dont le séjour est à présent dans les de-
 - « meures célestes, accompagné de quelques émirs, partit
 - « d'Agra et, faisant route à pied, environ 5 kos par jour, se
 - « présenta lui-même à Adjmir. Après avoir fait ses dévotions
 - « au tombeau du saint, il se rendit auprès du père reclus
 - « Cheikh-Salim et me mit entre ses bras, le suppliant de prier
 - « Dieu pour la conservation de son cher enfant. — Puisque
 - « vous avez remis cet enfant entre mes bras, dit le *pir*, je le
 - « nomme Mohammed Salim. ¹ »

II. RAPPORTS AVEC LES PRINCIPALES RELIGIONS EXISTANT
DANS L'INDE AU XVI^e SIÈCLE. — Ce caractère, à la fois ardent et
maître de soi-même, pieux et tolérant, clément et chevaleres-

¹) Garcin de Tassy : *Mémoire sur les particularités de la religion musulmane dans l'Inde*, Paris, 1832.

que de l'empereur Akbar ressortira encore mieux de ses rapports avec les principales religions qui existaient au xvi^e siècle dans son Empire.

1^o *Rapports avec l'Islam.* — Etudions d'abord son attitude à l'égard de l'Islamisme qui était la religion officielle de l'empire Mongol, bien qu'elle ne fût professée que par la minorité de la population. Pour comprendre ce qui suit, il faut se souvenir que les Mongols, sans doute bouddhistes à l'origine, n'avaient embrassé la foi de Mahomet que vers la fin du xiii^e siècle ; Tamerlan était musulman, et la tribu des Tchagataïs, à laquelle appartenaient les ancêtres immédiats d'Akbar, s'était alliée aux Turcs par de fréquents mariages. Or si le caractère loyal et chevaleresque des Turcs tempéra le penchant des Mongols à la ruse et à la férocité, par contre, l'indifférence religieuse des Mongols avait singulièrement atténué l'esprit de propagande inné aux Turcs. Akbar, fils d'un père sunnite et d'une mère chiite, avait sous l'influence de son précepteur Mir-Abdoullatif marqué sa préférence pour la doctrine d'Ali ; on a signalé déjà son assiduité aux pèlerinages et sa dévotion à l'égard des ermites. Il était loin d'admettre l'inspiration littérale du Coran, témoin l'expérience qu'il fit sur vingt nourrissons, qu'il confia jusqu'à l'âge de huit ou dix ans à des nourrices condamnées à un silence absolu et qui devinrent muets. Il voulait par là démentir le verset qui dit que tous les enfants naissent avec une inclination à l'Islam. Akbar ne doutait pas moins des miracles ; ainsi, à propos de l'ascension de Mahomet, il demandait comment il était possible d'admettre que le prophète, après être monté au ciel, et avoir échangé avec Dieu un entretien de quatre-vingt dix mille mots, ait pu, en redescendant, trouver son lit encore chaud !

Mais ce qui détermina plus encore la pensée religieuse de notre héros ce fut le soufisme et la doctrine du Mahdi. On sait que le soufisme est plutôt une tendance qu'une secte ; il représente à la fois l'insurrection de la libre-pensée contre le formalisme dogmatique et l'aspiration profonde de l'homme à entrer en communion directe avec Dieu ; c'est une sorte d'unitarisme mystique à tendance panthéiste.

Sous cet aspect, il y a des affinités entre la tendance soufique et la philosophie du Vedânta, qui est une sorte de panthéisme idéaliste. Le soufisme est l'effort le plus hardi de la piété musulmane pour rapprocher l'homme de Dieu dans une étreinte mystique ; il prêche le renoncement, la tolérance, le dévouement absolu à l'idéal et a inspiré les plus beaux chefs-d'œuvre de la poésie persane. Akbar fut initié à ces conceptions par le cheikh Tadjouddin (de Delhi), auteur de commentaires soufiques du Coran et disciple du célèbre Cheikman (de Panipat), et surtout par les frères Aboulz Faïzi et Aboul Faïzi.

Le père de ces deux conseillers, le cheikh Moubarak (de Nagor) inculqua à Akbar une croyance qui n'eut pas moins d'action sur son évolution religieuse, celle du Mahdi. Se fondant sur certains oracles du Coran, ces Musulmans pensaient qu'en l'an 1000 de l'Hégire la série des onze imans ou khalifes, successeurs de Mahomet, serait close par un douzième : l'iman-Mahdi ou « Seigneur bien dirigé (de Dieu). » Alors éclateraient des guerres et des désastres épouvantables, signes précurseurs de la fin du monde ; enfin, viendrait le jugement de Dieu. Les analogies de cette doctrine du Mahdi ou des mehdevis, avec les idées messianiques des Juifs et les croyances millénaires des premiers chrétiens sautent aux yeux¹.

Dès la vingt-troisième ou vingt-quatrième année de son règne (vers 1378-80), Akbar était préparé, soit par son éducation première, soit par le scandale des disputes qui s'étaient élevées entre divers docteurs sunnites, à rompre avec l'orthodoxie musulmane. Mais, en fin politique, il se garda d'attaquer ouvertement l'islamisme ; il commença par prendre une série de mesures destinées à ruiner son prestige. Ayant fait ériger à Fathpour-Sikri, sa résidence, une sorte de palais académique, l'*Ibadat-Khana* (c'est-à-dire lieu d'adoration), il y institua tous les jeudis soirs des conférences entre les organes des diverses religions professées dans son vaste empire. Ce palais

¹ Voyez la savante conférence de M. James Darmesteter sur le « *Mahdi depuis les origines de l'Islam jusqu'à nos jours* », dans la Revue politique et littéraire du 7 mars 1885.

contenait six grandes salles de conférence : l'une pour les *saïds*, ou descendant du Prophète, l'autre pour les *oulemas* ou docteurs de la Loi ; la troisième était réservée aux *arbabihals* ou homme de l'extase et la quatrième était pour les courtisans, lettrés et poètes.

Puis, comme les théologiens sunnites se mettaient souvent en colère et, à bout de raisons, en venaient parfois aux voies de fait, Akbar réprimanda publiquement le cheikh-oul-islam ; à cause de leurs rapines, il soumit les revenus ecclésiastiques au contrôle du grand juge. Ensuite, les oulemas poussant l'audace jusqu'à s'attaquer à sa personne, l'empereur par un décret de 1579, contre-signé par les principaux cheikhs se fit attribuer le titre de « *Moudjtahid* » c'est-à-dire autorité infaillible en matière de foi (1). L'an 1000 étant arrivé, (1582) on abolit l'ère de l'Hégire et l'on commença de compter d'après l'avènement d'Akbar. Les appels à la prière, même les pèlerinages furent interdits sous peine d'amende et, par contre, on autorisa l'usage du vin, de la viande de porc. Par un nouvel Edit (1593), l'empereur autorisait toute personne qui avait été convertie de force au mahométisme à revenir à son ancienne religion. — Enfin, ô sacrilège ! il substituait à la formule consacrée : « Allah est Dieu et Mahomet est son prophète » celle-ci : « Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah, et Akbar est son khalife. »

2° *Rapports avec le Brahmanisme.* — Badaoni a donc pu dire avec raison qu'Akbar avait renié le culte de ses pères ; en revanche, il faut avouer qu'il n'eut que de la déférence pour celui des Brahmanes. Déjà Baber et Houmayoun s'étaient appuyés sur les radjas indigènes pour combattre la domination musulmane des Pathans. Mais notre héros, plus encore par magnanimité que par politique, éprouvait de la sympathie pour ces ennemis d'hier, aujourd'hui vaincus, qui étaient si supérieurs à leurs conquérants par la profondeur des senti-

1) Le Moudjtahid était dans le principe le docteur de la loi qui, arrivé aux dernières limites de la science, pouvait par la seule autorité de sa raison interpréter le Coran et les traditions. — Aujourd'hui, ce terme n'est plus employé que chez les Persans, pour désigner le chef du clergé orthodoxe chiite. (Note de M. Barbier de Meynard).

ments, une loyauté incorruptible, et leur brillante imagination. Un des impôts qui pesaient le plus lourdement sur les Hindous, était la *djazya* ou capitation imposée à tout infidèle proportionnellement à sa fortune. En effet, se fondant sur la sourate

- IV, v. 29 du Coran pour justifier le mépris de la race vaincue, les conquérants avaient adopté pour la percevoir un procédé
- blessant : « Quand le perceuteur du divan commande un paie-
 • ment, l'Hindou doit payer en toute humilité. Et si le percep-
 • teur a envie de lui cracher dans la bouche, il faut qu'il ouvre
 • la bouche sans s'effrayer de la contamination. » Or, on sait
 que l'Hindou ne craint rien tant que de se souiller par le con-
 tact avec un étranger, ce qui lui fait perdre sa caste. Dès
 1565, l'empereur abolit cette contribution infamante, fruit de
 l'intolérance mahométane et qui perpétuait les ressentiments
 de la conquête. Cette mesure fut traitée de sacrilège par les
 Musulmans, mais saluée comme une délivrance par des mil-
 lions d'Hindous. En outre, Akbar attira à sa cour de Fathpour-
 Sikri les Hindous lettrés : le poète Mahes-Das, le rhapsode
 Mian-Tamsin, dont on chante encore les poésies mélodieuses
 sur les bords du Gange ; depuis 1573, il fit traduire en persan,
 qui était le langage de la cour, les principaux documents de la
 littérature hindoue, l'Athar-Veda, le Ramayana, le Mahabarata,
 le Lilavati, l'histoire de Cachemire. Enfin, et surtout, il choisit
 parmi eux ses ministres et ses généraux : les radjahs : Bir-
 Bar, Man-Singh et le plus éminent de tous Todar-Mal, qui
 fut le véritable créateur de l'organisation administrative et
 financière de ce vaste empire.

Ses rapports devinrent encore plus intimes, quand le Grand-Mogol eut épousé la fille du radjah Bihar-Mal ; il eut dès lors l'occasion d'assister dans le harem avec les princesses radjpoutes à l'antique sacrifice du « *sôma*. » On sait qu'il consiste à répandre sur le feu de l'autel domestique le jus d'une certaine plante sacrée, et qu'il remonte aux temps Védiques. Ce culte, si poétique dans sa simplicité familière, enflamma sa curiosité ; il voulut apprendre la langue des Védas et le brahmane Pourouchotan l'initia à la connaissance de ces hymnes

sacrées. Akbar avait fait dresser le long du mur du palais un échafaudage qui se trouvait de plain-pied avec sa chambre à coucher ; là, tous les soirs on hissait le brahmane Devi, un savant interprète du Mahabarata. C'est lui qui exposa au prince, avide de vérité religieuse, la doctrine des plus anciennes « *Oupanichads*, » les mystères de la *Trimourti* et surtout le dogme de la métempsycose.

3° RAPPORTS AVEC LES BOUDDHISTES ET DJAINAS. — Quant au Bouddhisme et à la religion des Djainas, les deux sectes réformatrices issues du Brahmanisme, qui ont en commun la haine de la caste sacerdotale et la poursuite du Nirvâna par l'ascétisme, il est difficile de préciser l'influence qu'elles ont exercée sur le Grand-Mogol. — Au xvi^e siècle, le Bouddhisme était en pleine décadence. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il y eut à Fathpour-Sikri des lamas tibétains. En effet, parmi les théologiens qui prirent part aux discussions de l'Ibadat-Khana, Badaoni mentionne des « *Samanyas* » mot dans lequel il faut sans doute voir la corruption de « *Āramanas* » ou prêtres mendiants. Or c'est le terme réservé aux religieux bouddhistes. La morale bouddhiste, avec son absence de préjugés et ses pratiques ascétiques, sa large compassion pour tous les êtres qui souffrent, devait plaire au prince philanthrope. D'ailleurs, n'était-ce pas la religion de Çakya-Mouni qu'avaient professée les Mongols au temps de Geugis-Khan ? On ne sera pas étonné d'apprendre qu'il pratiqua des jeûnes, se mit à un régime quasi-végétarien et porta la tonsure au milieu du front à la manière des disciples de Bouddha.

4° RAPPORT AVEC LE PARSISME. — Le sentiment humanitaire ne suffisait pas à Akbar, son cœur magnanime devait étouffer dans un culte qui offre à ses adeptes pour tout salut : l'anéantissement. Aussi s'adressa-t-il de préférence à la religion de Zoroastre. Akbar put voir, dans ses campagnes au Goudjrat, ces Parsis, qui chassés de Perse par la conquête musulmane y avaient apporté leurs livres sacrés et l'antique culte du feu.

- Il fut frappé de leurs mœurs pures et pacifiques et fit venir à grands frais de Perse un de leurs prêtres, Ardjer, pour s'instruire de leur doctrine. La belle ordonnance de la théologie mazdéenne, la majesté de « Mithra » le dieu du soleil et de la vérité, cette lutte incessante de l'esprit contre la chair, de la lumière contre les ténèbres, séduisirent son âme généreuse.
- Alors, il introduisit le calendrier solaire des anciens Iraniens avec ses quatorze fêtes ; institua au Nouvel-An un festival en l'honneur du Soleil naissant ; chargea Aboul Fazl d'entretenir le feu sacré dans son palais et, désormais pour la prière, se tourna vers l'Orient et non pas vers la Mecque.

5° RAPPORTS AVEC LE CHRISTIANISME. — Si le Grand-Mongol trouvait dans les traditions de sa famille des traces de rites bouddhistes, il devait aussi y rencontrer le souvenir de relations avec des princes chrétiens ¹. En effet, les Mongols, en embrassant l'Islamisme étaient loin d'avoir épousé la haine et le zèle fanatique des premiers disciples du prophète de la Mecque. Cette religion ne devint pas pour eux la règle de leur politique, témoin la lutte qu'ils engagèrent contre les khalifes, successeurs officiels de Mahomet et leurs alliances avec des rois chrétiens, voire même avec des papes. Gengis-Khan, après avoir détruit l'état des Khérites, gouverné par les Prêtres-Jean, respecta les communautés chrétiennes, qu'y avaient établies les Nestoriens, et si Tamerlan, par des raisons politiques, crut devoir les anéantir, en revanche, il entretint des relations amicales avec le roi de Castille, Henri III qui lui avait envoyé une ambassade (1393) et avec la France. On conserve encore aux Archives Nationales une lettre de lui adressée au roi Charles VI. Lorsque François-Xavier et les premiers missionnaires jésuites débarquèrent à Goa (1540), à la suite des navigateurs portugais, ils furent très surpris d'y trouver des chapelles, avec la croix, et les Saintes-Ecritures. Il y avait en effet sur la côte de Malabar quelques milliers de Nestoriens,

¹) Abel Rémusat : *Mémoires sur les relations politiques des Princes chrétiens avec les empereurs mongols*, Paris, 1842.

qui tiraient leur origine de la Perse, et se nommaient « Chrétiens de St-Thomas. » Ils avaient gardé fidèlement les rites de l'Eglise grecque ; leurs prêtres étaient mariés, se servaient d'une liturgie syriaque et n'admettaient que trois sacrements : le baptême, l'eucharistie et l'ordination. Mais, si les Nestoriens étaient plus fidèles aux coutumes de l'ancienne Eglise catholique, en revanche les disciples de Loyola étaient bien plus entreprenants et c'est par ces derniers, malheureusement, qu'Akbar apprit à connaître le christianisme. Dès 1576, l'empereur avait ouï parler de deux « *Padres* » ou pères jésuites qui faisaient de la propagande au Bengale ; et il s'était de suite informé auprès de Pierre Taverro, un portugais résidant à Fathpour Sikri, de cette « Loi de Jésus-Christ » qu'on annonçait.

Lorsque, deux ans après, le vice-roi des Indes portugaises lui envoya une ambassade, sous la direction d'Antonio Cabral, l'empereur s'enquit avec beaucoup de curiosité des institutions de l'Europe, et exprima le désir de voir ces missionnaires. L'un d'eux, Pereira, se présenta en mars 1578, lui le premier apôtre de l'Evangile à la cour de Fathpour. Akbar ne tarda pas à lui avouer ses doutes sur la légitimité de la mission du prophète de la Mecque et se mit à l'étude du portugais, en répétant souvent le nom de Jésus. Il autorisa le père jésuite à discuter avec ses mollahs et le sauva même un jour, par son intervention personnelle, dans un débat, où ses contradicteurs étaient devenus menaçants. L'intérêt du prince grandissait à mesure qu'il en savait plus long sur l'Evangile ; il voulut connaître à fond cette religion étrange, dans laquelle on lui montrait un Dieu miséricordieux, Père de tous les hommes et qui était mort sur la croix pour le salut du monde.

Les Jésuites avaient fondé en juillet 1541, le collège de St-Paul ; ils reçurent d'Akbar en 1578 le firman suivant ;

Vénérés Pères de l'Ordre de Saint-Paul,

« Je vous fais savoir que, étant fort bien disposé à votre égard, je vous adresse mes envoyés Abdoullah et Domingo, son interprète. C'est pour vous prier de m'envoyer deux

« *Padres*, qui soient familiers avec l'Écriture et apportent
 « avec eux les principaux ouvrages sur la foi et les Évangiles ;
 « car j'ai le vif désir de connaître cette croyance et sa per-
 « fection. Ne négligez pas, je vous prie, de venir avec
 « ces messagers, aussitôt qu'ils seront arrivés. En effet, je
 « puis vous assurer que les pères, qui viendront ici, seront
 « reçus par moi avec tous les honneurs.

« Ce me sera un grand plaisir de les voir. Si, après m'avoir
 « instruit de leur croyance et de sa perfection, suivant mon
 « désir, ils souhaitent de retourner chez eux ; ils seront libres
 « de le faire quand il leur plaira ; je les renverrai avec la plus
 « grande politesse et distinction. Qu'ils viennent donc, sans
 « scrupules, car je les prends sous ma sauvegarde person-
 « nelle ¹.

Le provincial de Goa, comprenant la portée d'une invitation de la part du plus puissant souverain de l'Inde, qui recevait vingt rois à sa cour, choisit trois missionnaires distingués, non-seulement par leur piété, mais par leur naissance. C'étaient Rodolphe Aquaviva, fils légitime du duc d'Atria et neveu de Claude d'Aquaviva, le deuxième, général de l'Ordre, Antoine de Montserrat, également italien, et François Henriquez, portugais. Partis de Goa, ils ne parvinrent à la résidence de Fathpour (à 24 kil. d'Agra) qu'après quarante-trois jours de voyage, le 18 février 1580. L'empereur les accueillit avec beaucoup de faveur, accepta leurs présents, entr'autres une Bible royale en quatre langues, magnifiquement reliée et dorée sur tranche, deux portraits : l'un de Jésus, l'autre de la Vierge. Il leur fit donner un appartement dans son propre palais. Bientôt les Jésuites furent invités à prendre part aux conférences de l'Ibadat-Khana ; pendant les deux ans qu'ils restèrent à la cour du Grand-Mogol, ils soutinrent contre les oulemas quatre discussions principales en présence de l'empereur. La première roulait sur la comparaison du Coran avec la Bible et sur la Trinité, la seconde eut pour objet : le Paradis ; la troisième, la personne

¹) Du Jarric : Ouvr. cité, p. 314.

du Christ comparée à celle de Mahomet et enfin la quatrième : l'autorité de l'Eglise. Dans la seconde et la troisième, les missionnaires eurent beau jeu ; ils n'eurent pas de peine à démontrer combien la notion du Royaume des cieux était supérieure au Paradis de Mahomet ; ils opposèrent la douceur et sainteté des apôtres de l'Evangile aux fraudes et violences des premiers khalifes, qui n'ont implanté l'Islam que par le fer et la lance ; enfin et surtout, ils n'eurent qu'à évoquer la chaste figure du Christ, le défenseur des humbles, le consolateur des affligés pour faire pâlir et rejeter dans l'ombre celle du Prophète orgueilleux, batailleur et superbe. Ils étaient en bonne voie ; le souverain magnanime se sentait attiré d'une manière invincible vers la personne du Christ. Il confia aux Jésuites l'éducation de son deuxième fils Mourad pour lui apprendre le portugais et les éléments de l'Evangile. Le jeune prince commençait ses leçons non pas par la formule musulmane « *Bismi-Allah rrhamâni-rrahîmi* », mais par celle-ci : « *O toi, dont le nom est Jésus et Christ* ».

Un jour, Akbar, entrant dans la salle d'étude et voyant que Mourad avait écrit en tête de son devoir l'invocation : « *Au nom de Dieu* », lui ordonna, dit-on, d'ajouter : « *et de Jésus-Christ vrai Prophète.* »

Les Jésuites avaient aménagé près du palais une petite chapelle pour leur usage et celui des Portugais, que le commerce amenait à Fathpour. « Un jour, dit du Jarric, le roy étant tout seul en l'oratoire, ôta son turban et, se mettant à genoux fit son oraison, d'abord à notre mode, puis à la sienne, enfin à la façon des Gentils. Etant levé de terre, il s'écria : « *Dieu doit être adoré avec toute sorte d'adoration.* » Après quoi, s'étant assis à terre sur un tapis, il fit entendre aux *padres* : « qu'il ne doutait pas que notre loi fût la meilleure de toutes, qu'il connaissait bien que la vie et les miracles de Jésus-Christ étaient choses plus qu'humaines : mais qu'il ne pouvait comprendre comment Dieu avait un fils ? que, s'ils lui faisaient entendre cela, il se ferait chrétien, *Voire*, dit-il, *je quitterai mon royaume pour cette occasion !* »

En effet, dans la première et la quatrième conférence, enhardis par leurs succès, les docteurs catholiques avaient cru pouvoir aborder les mystères de la Trinité et de l'Incarnation ; là-dessus, les théologiens musulmans, à cheval sur leur strict monothéisme, les avaient réfutés vigoureusement, et Akbar était devenu rêveur. « Il ne voulait croire ces deux articles, dit Du Jarric, que s'il les comprenait clairement. » Aussi, lorsqu'Aquaviva, dans une audience secrète, l'adjura de suivre une instruction religieuse régulière et d'autoriser la prédication de la foi chrétienne dans ses Etats, répondit-il d'une façon évasive :

« Toute cette affaire est en la main de Dieu ; je ne souhaite
 « rien tant que cela ; mais, pour le moment, j'ai des raisons
 « pertinentes de ne pas me déclarer chrétien. Car les Gentils
 « estiment que leur loi est bonne, les Sarrasins de même, et
 « les Chrétiens pareillement. A qui donc croirons-nous ? » Il est évident, pour qui sait lire entre les lignes du chroniqueur jésuite, que ce qui fut la pierre d'achoppement pour la conversion d'Akbar, ce fut la métaphysique orthodoxe des missionnaires. Si le Christ des Evangiles, tel que l'a restitué la critique historique, lui avait été présenté, il est permis de croire que tout autre eût été sa décision. Peut-être aussi devina-t-il l'esprit intolérant et dominateur des disciples de Loyola et craignit-il, ayant à peine renversé la théocratie musulmane, d'en élever une autre.

Les Pères Jésuites quittèrent la cour d'Akbar, vers le début de 1582 ; seul Rodolphe Aquaviva fut retenu encore trois ans de gré ou de force. Il avait conquis les bonnes grâces du padichah, par son austérité et son désintéressement, et mérité l'estime des Musulmans et des Hindous, qui d'un commun accord l'appelaient « un Ange. »

Une troisième et une quatrième mission, envoyées, en 1591 et 1594, par le provincial de Goa, qui voulait entretenir des intelligences auprès du Grand-Mogol, ne réussirent pas davantage à convertir le prince qui était croyant, mais libéral. « C'était le peccadillo de ce Prince et de plusieurs athées, dit

« naïvement le Père Du Jarric, de ne pas vouloir captiver son entendement sous l'obéissance de la foi. »

Tout ce qu'obtinrent les missionnaires, ce fut l'autorisation de construire une école et une église à Lahore et d'évangéliser, aux environs de Cambaye, les Goudjratis, qui, paraît-il, montraient beaucoup de goût pour le cérémonial catholique, et de libéralité dans leurs aumônes.

III. RÉSULTATS DE L'ENQUÊTE D'AKBAR SUR LES RELIGIONS. LE DIHI-ILAHÎ. — Ainsi Akbar avait provoqué par ses conférences à l'Ibadat-Khana une sorte d'enquête sur les grandes religions qui se partageaient encore l'empire des consciences : l'Islamisme, le Brahmanisme, le Parsisme, le Christianisme et peut-être le Judaïsme. Il avait cité au tribunal de la raison, les théologiens, j'allais dire les avocats des Eglises les plus diverses et les avait admis à discuter librement, suivant les règles d'une polémique loyale et en s'appuyant, chacun sur l'autorité de ses Livres-Saints. C'est la première fois, si je ne me trompe, qu'un tel spectacle était donné au monde ; car les conciles du XV^e siècle, si solennels qu'ils aient été ; par exemple celui de Bâle ou celui de Florence, où furent scellés les destins de l'Eglise grecque, n'intéressèrent que les diverses confessions de l'Europe chrétienne.

Or cette expérience de mythologie comparée, faite par le prince Mongol soulève deux questions : 1^o Quel fut le résultat de cette enquête ? 2^o Quels étaient les mobiles du padichah de l'Hindoustan ?

Akbar constata d'abord que chacune de ces religions peut invoquer des révélations, des saints et des docteurs, surtout des miracles en faveur de la vérité de ses doctrines ; et puis que tous ces organes sont également sincères et admettent ce principe commun « qu'il ne faut pas faire le mal. »

De ces observations Akbar tira sa première conclusion : « C'est qu'il n'y a pas de raison suffisante pour accepter un « *credo* et rejeter tous les autres » ; partant que l'Islam, qui ne remontait pas à plus d'un millier d'années, n'avait aucun

droit à exclure et supplanter des cultes plus anciens. Et la seconde qui s'imposa bientôt à lui, c'est que « toutes les religions étant des manifestations également légitimes d'une même aspiration, ont droit à un égal respect. » Et ce respect, l'empereur le mit en pratique. On annonça un jour que les chrétiens de Goa avaient suspendu un exemplaire du Coran au cou d'un chien, en signe de mépris. La mère d'Akbar, aussitôt, le supplia de rendre la pareille à la Bible ; mais elle s'attira cette belle réplique du prince : « *Un roi ne doit point rendre le mal pour le mal. Mépriser une religion c'est mépriser Dieu même, qui ne veut pas qu'on le venge sur un livre innocent !* » ¹

Conformément à ces principes, le Grand-Mogol publia en 1593 un édit général de tolérance. Cet acte, qui fait penser à l'Edit de Nantes, publié cinq ans après, donnait à tous ceux qui avaient été contraints d'embrasser l'Islam, la faculté de revenir à leur foi première, permettait à tous de choisir librement leur culte et d'élever un temple à leur divinité, et levait toutes les interdictions alimentaires du Coran.

La seconde question, que soulève l'institution de l'Ibadat-Khana, est de savoir quels furent les motifs d'Akbar ? Était-ce le malin plaisir d'un libre-penseur qui aime à opposer l'un à l'autre et à ruiner par leurs contradictions, les divers systèmes de croyance ? Non, car, dans ce cas, le prince eût attisé le feu des controverses et, au contraire, toutes les fois que la polémique dégénéra en insultes ou menaces, il la réprima sévèrement. Était-ce pure curiosité de la part d'un savant qui s'enquiert des religions comme un naturaliste ferait des races humaines ? Pas davantage. Notre héros n'était ni un savant ni un sceptique ; mais, doué d'une nature sensible et généreuse, il avait faim et soif de vérité, de justice, de paix, de tout ce qui peut grandir l'âme et réunir les cœurs. Dans les tribulations de son enfance et de sa jeunesse, comme au tombeau de

¹) Leblois : *Les Bibles et les initiateurs religieux de l'humanité*, Paris. 1883 et suiv., 2^e vol., p. 288.

son père, il avait éprouvé des émotions, des besoins religieux que l'Islam ne satisfaisait point. Ensuite, il s'était mis à chercher dans les autres cultes la solution de ces problèmes de l'origine et de la fin, du mal et de l'expiation, qui tourmentent toute âme digne de ce nom. Dans l'Islam l'unitarisme mystique des soufis, la métempsycose chez les Brahmanes, les symboles solaires du Parsisme et, dans le christianisme, la personnalité morale de Jésus avaient obtenu sa créance, mais sans contenter pleinement sa double aspiration à la paix et à l'infinie perfection !

C'est alors qu'Akbar résolut de fonder une religion eclectique et universelle, qui pût à la fois satisfaire ses désirs intimes et rapprocher ses peuples si divers dans une même adoration et dans l'observation d'une loi morale commune. Peut-être avait-il entendu parler des tentatives du tisserand Kabir et de son disciple Nanak-Chah qui, au x^v^e siècle, s'étaient efforcés d'unir les deux grandes races hindoue et musulmane sur la base du monothéisme, en abolissant les castes et niant l'autorité absolue du Coran et des Vedas : « *Tous ceux qui aiment Dieu et font le bien sont frères, qu'ils soient hindous ou musulmans, avait dit Kabir.* » ¹

C'est aussi le sentiment monothéiste qui guida l'empereur dans le choix du nom qu'il donna au culte nouveau ; il l'appela le *Dini-Ilahi*, c'est-à-dire la religion divine, sans doute pour l'opposer à une fraction de la secte chiïte, celle des *Ali-Ilahis* qui érigeaient en dogme la divinité d'Ali, gendre de Mahomet. ²

Et même, s'il faut en croire Badaoni, et le Dabistan, suivis par H. Wilson, il avait nommé sa religion : le *Tauhidi-Ilahi*, c'est-à-dire l'Unité divine. Mais, sentant bien qu'il ne pourrait élever tant et de si inégales intelligences au même niveau, il suivit la méthode d'accommodation ; il emprunta aux vieux

¹) Goblet d'Alviella : *L'évolution religieuse contemporaine chez les Anglais, les Américains et les Hindous*. Paris, Bruxelles, 1884

²) Note communiquée par M. Barbier de Meynard, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

cultes de la Perse et de l'Inde des rites et des symboles qui pussent rendre son idée sensible à l'imagination populaire, et il réserva aux initiés la connaissance des doctrines les plus hautes. En d'autres termes, la religion d'Akbar eut deux faces : l'une externe, l'autre ésotérique.

Tâchons de nous représenter cette dernière. Le premier dogme du Dini Ilahi, c'est qu'il y a un être unique et immatériel, sans commencement et sans fin, de qui tous les autres tirent la vie et le mouvement, et qui maintient leur harmonie et leur correspondance. Ce Dieu présent partout et partout agissant, Akbar lui conserva le nom arabe d'Allah, mais sans sauvegarder suffisamment son attribut sémitique de transcendance. Ensuite, il admettait le progrès, le développement depuis les degrés inférieurs jusqu'aux plus élevés, comme loi suprême des êtres. L'homme lui-même n'était à ses yeux qu'une manifestation éphémère de cette vie divine. C'est là son second dogme. Et le troisième c'est la métempsycose ; l'âme humaine, suivant sa conduite ici-bas, traverse une série de formes corporelles, destinées à lui faire expier ses fautes ou à l'épurer, jusqu'à ce qu'elle parvienne au repos dans le sein de Dieu.

On voit par là que, dans la pensée d'Akbar, la morale était étroitement liée à la religion ; elle était fondée sur ces deux principes : le renoncement à l'égoïsme et aux vanités de ce monde, et la défense de se nourrir de tout ce qui a eu vie ¹. Le code moral du Dini-Ilahi prescrivait dix vertus, 1° la bienfaisance ; 2° la douceur opposée à la colère ; 3° l'abstention des désirs mondains ; 4° le soin de la liberté morale ; 5° une piété sage et réfléchie ; 6° la prudence dans l'accomplissement des actes héroïques ; 7° la prévenance envers tous ; 8° l'accord entre frères ; 9° le détachement des créatures et l'attachement à l'Être suprême ; 10° la purification de l'âme et l'aspiration à la communion avec le Dieu tout juste. Ce caractère

¹) Le Dabistan cite une parole d'Akbar bien caractéristique. « Oh ! s'écria-t-il un jour en pleurant, plutôt à Dieu que mon corps fut plus grand que tous les corps de la terre, afin que tout le peuple du monde s'en nourrit, sans meurtrir d'autres êtres vivants ! »

désintéressé de la morale d'Akbar se révèle dans les engagements et symboles de l'initiation. Les novices avaient quatre degrés à franchir ; ils devaient sacrifier au vicaire d'Allah leur ancienne foi, leur propriété, leur vie et jusqu'à leur honneur. Dans la cérémonie finale, l'*élahi* se jetait aux pieds d'Akbar, tête nue, le turban à la main. Cela signifiait que l'initié, guidé par sa bonne étoile, renonçait au désir égoïste, racine de tous les maux, offrait son cœur en sacrifice et venait demander comment faire pour obtenir la vie éternelle ? Alors le prince lui tendait la main et remplaçait son turban, pour montrer qu'il relevait un homme pur, qui a passé de la vie apparente à la vie réelle. L'*élahi* prononçait alors cette formule : « *La Ilaha ill' Allah w'al Akbarou Khàlifat Oullah*, » ce qui signifie « Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah et Akbar est le vicaire d'Allah. » Ainsi Akbar joua dans le Dini-Ilahi le rôle de grand-prêtre. Aboul Fazl, dans son *Ain-i-Akbari* (la 3^e partie de l'*Akbar-Nameh*) fait de lui un vrai « *Messie*, » en qui habitait la lumière de Dieu, et qui fut le libérateur temporel et spirituel de son peuple. Il ne faut pas s'en étonner. Pour qui connaît la nature des Orientaux, indolente et mystique, il était impossible de faire une trêve, d'établir la tolérance entre ces races hostiles, sans leur parler au nom d'une autorité surhumaine, Suivant la remarque de Wilson, « tout le monde avouait les défauts de « l'Islam, les erreurs du Brahmanisme — personne ne reconnaissait à une autorité quelconque le droit de réformer ces abus. » Il fallut qu'Akbar se fit revêtir par décret des théologiens de la charge de « *moudjtahid* » et portât lui-même le titre de « *Khalife d'Allah* » pour imposer la paix à tous ces prêtres fanatiques, pour faire accepter la tolérance aux intolérants. C'était pour lui un moyen, mais non pas le but.

Quant aux rites solaires qu'il introduisit dans sa nouvelle religion, il ne faut y voir que le culte extérieur destiné à frapper l'imagination du vulgaire. Le parsisme lui fournit les symboles du feu et du soleil. N'était-ce pas dans la lumière de cet astre, dans l'éclair de la foudre et le feu du foyer que se révélait d'une manière éclatante la force intime qui anime toute

chose ? D'après cela, Akbar édicta pour le matin la récitation des formules védiques et d'hymnes en l'honneur du soleil ; lui-même au début de la vingt-cinquième année de son règne, célébra le festival du soleil renaissant. Le soir, au moment où l'on allumait les lampes et les cierges au palais, tous les courtisans eurent ordre de se lever, pour saluer l'avènement du feu ; puis on chantait des cantiques de louange en l'honneur d'Allah et alors s'ouvraient les entretiens religieux entre les « *elahis*. » L'*Allah-oupanichad* nous a sans doute conservé une de ces invocations liturgiques, composée par quelque brahmane dévoué aux idées d'Akbar ; elle commence ainsi : « Salut à Ganega. OM. Allah, le dispensateur des bénédictions est pour nous Mithra ; il est Varouna, et c'est le roi qui nous l'a vraiment donné. Nous concevons ce dieu qui est Mithra. Le dieu des dieux, c'est Mithra et Varouna. Il s'est manifesté dans sa propre lumière. Il est l'Indra des offrandes ; il est le grand Dieu Indra. Le dieu des dieux est le plus ancien, le plus grand, le plus noble, le parfait Brahma. Le dieu du prophète Mohammed Akbar est le dieu des dieux. O Allah ! tu es le destructeur, le conservateur, l'unique Brahma. etc » ¹.

Le grand prince ne séparait pas l'intérêt social de la cause de l'unité religieuse. La fondation de l'Ilahisme fut accompagnée de la promulgation de lois pour l'amélioration des mœurs. La polygamie fut défendue aux membres de la religion nouvelle ; on interdit les mariages entre cousins et on fixa l'âge nubile à seize ans pour les garçons, à quatorze pour les filles, progrès considérable pour l'Inde. Akbar combattit de toutes ses forces le cruel usage de la crémation des veuves et exigea, en tout cas, le libre consentement de la femme. Les veuves furent autorisées à se remarier. Il réprima par des lois sévères les concussions du clergé musulman et protégea les veuves, orphelins et pauvres contre la rapacité des juges ou des seigneurs.

¹) V. La traduction anglaise de l'*Allah-Oupanishad* par Radjalala Mithra qui a paru dans le *Journal de la Société asiatique du Bengale* (1881), et nous a été communiquée par M. A. Barthe, l'auteur de la savante monographie sur les *Religions de l'Inde*, Paris, 1880, chez Fischbacher.

Il encouragea les études d'astronomie, de philosophie, médecine et histoire, qui furent assimilées à des devoirs religieux.

De 1585 à 1595 les prosélytes affluèrent par milliers à l'Ilahisme ; tout ce qui était lettré ou poète voulut faire partie de cette franc-maçonnerie dont l'empereur était le grand maître. Le peuple hindou applaudit à l'édit de tolérance et aux lois qui abrogèrent les taxes de la conquête. Mais chose, à noter, les ministres hindous, tous les radjas (sauf un seul Bir-Bar) s'abstinrent, ainsi que plusieurs généraux musulmans. La masse de la population était trop ignorante, trop inerte pour suivre l'impulsion donnée. Les conversions devinrent de plus en plus rares, à mesure que l'empereur vieillissait et que le prince Selim (Djehangir) formait un centre d'opposition à son père. C'est lui, comme on sait, qui fit assassiner Aboul-Fazl, conseiller intime et dévoué d'Akbar. La religion de l'Ilahi s'éteignit avec son inventeur, celui qui était appelé par les « *élahis* » : le prophète, le divin Akbar (1305).

L'œuvre religieuse d'Akbar a-t-elle péri avec le Dini-Ilahi ? Cette tentative de rapprocher les grandes religions universalistes sur un terrain commun a-t-elle échoué, sans laisser de traces ? Nous ne le pensons pas. Grâce à Dieu, l'humanité est ainsi faite que, malgré ses inconstances et ses ingratitude, rien de bon, rien de vrai ne s'y perd. Le germe de vérité, une fois semé, peut rester à l'état latent des années, des générations, des siècles ; semblable à ces grains de blé, retrouvés dans les loges sépulcrales des Pyramides et qui y dormaient depuis des millions d'années, il finit par prendre racine et produire sa tige et son fruit, quand les conditions nécessaires à son développement vital se réalisent. Sur cette terre féconde de l'Inde, il n'en pouvait être autrement de l'effort colossal d'Akbar. Si le mausolée de Delhi, le temple cruciforme de Brindâban, la cité d'Allahabad et tant d'autres villes ou édifices sont les monuments de sa puissance politique, l'Akbar-Nameh le Mountakhab at Tawarikh, et le Dabistan nous ont conservé le souvenir de ses essais religieux et de ses réformes sociales. Akbar a porté un coup terrible à l'orthodoxie

des oulemas, et à l'autorité du Coran. L'islamisme ne s'en est jamais relevé ou, plutôt, il a profité de la leçon. Dans les diverses sectes mahométanes on a établi des séminaires pour l'étude des sciences et du Coran et l'on interprète ce dernier dans un sens plus libéral. Des musulmans éclairés, tels que le **naïd** Ahmed-Khan, ci-devant juge à Benarès, et feu Salar-Jung, ministre du Nizam, ont fondé des collèges, où les enfants des sunnites étudient à côté de ceux des chiïtes, et sont imbus des maximes de la tolérance.

Que dis-je ? Le projet même du prince mongol a été repris au début du siècle par des Hindous, qui ont essayé d'abolir le polythéisme idolâtrique et de ramener le brahmanisme à un théisme mystique et à une morale très voisine de la morale chrétienne. Il s'agit du Brahmo-Samaj, fondé par Ram-Mohoun-Roy (mort en 1833) et de ses continuateurs : Debendrah-Nah-Tagore et Keshub-Chunder-Sen. Ce serait sortir du cadre de notre sujet que de décrire ce mouvement unitaire chez les Hindous modernes, nous ne pouvons mieux faire d'ailleurs, que de renvoyer nos lecteurs aux pages éloquentes que M. le comte Goblet d'Aviella leur a consacrées dans son livre, déjà cité, sur l'*Evolution religieuse contemporaine*. Signalons du moins en quelques mots les traits d'union qui rattachent le Brahmo-Samaj au Dini-Ilahi. Tous deux partent de ces prémisses que les religions sont le produit d'un développement historique et national déterminés, — mais affirment que l'essentiel demeure le même sous des formes variées. Tous deux renoncent catégoriquement à l'adoration des idoles, comme à la Trinité et à la multiplicité divines. Tous deux admettent l'exercice du libre examen en matière de foi, et l'application de la critique aux livres sacrés des Eglises. Tous deux, enfin, sont animés d'un profond sentiment de solidarité de toutes les races humaines et de l'amour qui doit unir les hommes de toute caste et de toute nation. De là, la brèche faite au système des castes ; de là, les efforts multipliés pour l'instruction des parias, des çoudras ; et surtout pour le relèvement de la dignité de la femme par l'éducation, le recul de l'âge nubile, etc.

Or, il y a trois siècles, tandis qu'en France sonnait le glas funèbre de la Saint-Barthélemy et qu'à Genève et à Rome brillaient les flammes homicides du bûcher de Servet et du bûcher de Giordano Bruno, Akbar brisait la théocratie des oulemas et des brahmanes, éteignait les *suttis* des veuves hindoues et promulgait son édit de tolérance universelle (1593). Nous avons donc le droit de l'appeler un précurseur de la tolérance au xvi^e siècle.

Il y a plus ! on pourrait presque soutenir qu'Akbar a été chrétien sans le savoir. Il avait été touché, saisi au cœur par le caractère débonnaire, charitable, j'allais dire chevaleresque du Christ, opposé à celui de Mahomet. Plusieurs traits du caractère du prince : son esprit de justice, sa pitié pour les pauvres et les vaincus, sa sollicitude pour les veuves et les orphelins, sa répugnance pour la peine de mort sont conformes au véritable esprit de l'Evangile ; et les dix vertus capitales du Dini-Ilahi ne seraient pas reniées par un moraliste chrétien. Seulement, son esprit rationnel et sa conscience monothéiste ne pouvaient accepter la métaphysique trinitaire et les miracles catholiques. Il était trop philosophe pour abdiquer sa raison aux pieds d'un père jésuite.

Si nous cherchons dans l'histoire de l'antiquité classique un prince que nous puissions mettre en parallèle avec Akbar, nous sommes frappés de sa ressemblance avec Marc-Aurèle.¹ Comme lui, il naquit sur les marches du trône et hérita de ses parents un grand empire ; comme lui, il fut de bonne heure épris de sagesse et, dédaignant les lauriers militaires, qui pourtant ne lui manquèrent pas, il préféra cette grandeur morale, qui procède de la maîtrise des passions et du respect de la vie humaine ; comme lui, toute sa vie fut une étude pour devenir meilleur ; comme lui, il mourut, ayant dans le cœur la foi en la Providence et l'aspiration vers l'idéale perfection. Le successeur d'Antonin forme le pendant d'Akbar dans le monde payen de l'Occident. Marc-Aurèle, il est vrai, fut un sage doublé d'un

¹) Renan : *Origines du Christianisme*, vol. VII, page 4.

lettré et il s'est peut-être montré plus grand législateur. Mais, à nos yeux, le prince mongol l'emporte encore sur son émule romain, parce qu'il n'a jamais fait couler le sang pour cause de religion !

G. BONET MAURY.

BULLETIN

DES

RELIGIONS DE L'INDE

(Suite et fin)

Dans nos précédents bulletins, les principales publications à signaler concernaient presque toutes le bouddhisme du Sud, celui qui a rayonné de Ceylan et dont le pâli est resté la langue sacrée. Depuis, l'équilibre s'est à peu près rétabli et, dans celui-ci, le bouddhisme du Nord, celui qui, de l'Inde même, s'est répandu dans la haute Asie et dans l'extrême Orient, devra occuper une place pour le moins égale.

Parmi les travaux relatifs à cette branche septentrionale du bouddhisme, qu'on peut aussi appeler la branche sanscrite, parce que la plupart des livres qui en constituent la littérature sacrée, remontent à des originaux écrits dans cette langue, la place d'honneur revient à une publication que nous n'avons pu que mentionner dans notre dernier compte-rendu, le premier volume du Mahāvastu de M. Senart ¹. Cette volumineuse compilation se rattache à l'une des écoles du Petit Véhicule, à la division des Mahāsāṅghikaṣ appelée les Lokottaravādins, et elle se donne elle-même comme faisant partie du Vinayapitaka, la corbeille de la Discipline. La partie jusqu'ici publiée, environ le quart de l'œuvre entière, ne justifie pas précisément

¹) E. Senart : *Le Mahāvastu, texte sanscrit publié pour la première fois et accompagné d'introductions et d'un commentaire. Tome I.* Paris, 1882.

cette prétention, qui ne paraît pas bien cadrer non plus avec les informations de source chinoise, d'après lesquelles le Mahāvastu aurait été le livre de la vie du Buddha pour les Mahāsāṃghikas. Et, de fait, le contenu de l'ouvrage paraît être avant tout biographique et légendaire. Sauf quelques épisodes détachés, la vie du Buddha n'est pas encore abordée dans ce premier volume, qui finit avec la généalogie de la famille royale de Kapilavastu et le mariage de Cuddhodana et de Mâyā. Tout ce qui précède est une sorte de préambule d'une composition extrêmement lâche, où sont décrits les périodes et les degrés que doit traverser un Bodhisattva dans ses innombrables existences avant d'atteindre au rang suprême d'un Buddha parfaitement accompli. Dans cet exposé sont introduites avec plus ou moins d'à-propos des matières de diverse sorte : des descriptions des enfers et des mondes célestes, une histoire du Buddha Dīpankara, de longs chapitres de celle du Buddha Kācyaapa, un grand nombre surtout de jātakas, de récits des existences antérieures de Çākyaṃuni. Il faudra évidemment attendre les volumes suivants, pour savoir jusqu'à quel point cette œuvre, en raison de son attribution à une école donnée, entr'ouvrira pour nous ce monde encore si fermé des sectes bouddhiques de l'Inde propre, et permettra de saisir sur le vif quelques-unes des lois qui ont présidé au développement de cette littérature confuse, dont nous sommes réduits jusqu'ici à accepter le résumé pour ainsi dire en bloc. Mais il est un point d'une importance extrême, sur lequel nous pouvons dès maintenant apprécier tout l'intérêt qui s'attache à la publication de M. Senart. La langue dans laquelle est écrit le Mahāvastu n'est pas à proprement parler le sanscrit. Même dans les parties rédigées en prose, elle est profondément atteinte de ces irrégularités qui, dans les autres livres de la collection, dans le Lalitavistara par exemple, n'avaient été signalées encore que dans les passages versifiés, les Gāthās. Les mêmes irrégularités se retrouvent plus ou moins nombreuses dans les inscriptions et dans les légendes monétaires des premiers siècles. M. Hoernle les a constatées d'un bout à l'autre dans un ancien

traité d'arithmétique découvert au Penjâb et dont il prépare l'édition ¹. Que faut-il penser de ces faits? Se peut-il que ce soient là autant de corruptions vulgaires, dues uniquement à l'incurie et à l'ignorance des rédacteurs de ces documents? Ou faut-il admettre l'existence d'un dialecte reconnu, d'une sorte de langue bouddhique, qui aurait servi à l'usage littéraire pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne? La dernière explication paraît la plus probable; mais, comme cette langue aurait joui du privilège de se rapprocher en quelque sorte à volonté de l'usage classique, la question est encore loin d'une solution définitive et applicable à tous les cas ². Mais personne n'aura autant contribué à la mettre dans son vrai jour, que M. Senart par cette première édition critique d'un texte de ce genre, en prose et d'un caractère évidemment littéraire, où ces particularités ont été soigneusement maintenues et discutées.

M. Max Müller a continué ses recherches de documents bouddhiques sanscrits à la Chine et au Japon. Avec l'aide d'un de ses élèves, un prêtre japonais, M. Bunyu Nanjio, il a donné une nouvelle édition du Sukhâvatîvyûha ³, cette fois en une double recension, ainsi qu'une édition du Prajñâpâramitâhridaya-sûtra (également en double recension) et de la Ushvâsha-vijaya-dhârani ⁴. Ces textes, qui ont joui d'une grande réputation

¹) A. F. Rudolf Hoernle : *Birch-Bark Manuscript*; dans *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal*, août 1882.

²) Voir à ce sujet : E. Senart : *Prâcrits et sanscrit bouddhique*; dans *Journal Asiatique*, t. XIX, (février-mars 1882), p. 239. — A. F. Rudolf Hoernle : *Revised Translations of two Kshatrapa Inscriptions*; dans *Indian Antiquary*, t. XII (1883), p. 27 et 205. — Ramkrishna Gopal Bhandarkar : *On Dr. Hoernle's Version of a Nâsik Inscription and the Gâthâ Dialect*; ibidem, p. 139. — H. Kern : Préface de la nouvelle traduction du Lotus de la bonne loi, p. XIV.

³) F. Max Müller and Bunyu Nanjio : *Sukhâvatî-vyûha*; *Description of Sukhâvatî, the Land of Bliss, edited. With two Appendices : 1° Text and Translation of Sanghavarman's Chinese Version of the Poetical portions of the Sukhâvatî-vyûha. 2° Sanskrit Text of the Smaller Sukhâvatî-vyûha*. Oxford, 1883. Forme le fascic. II du 1^{er} vol. de la série aryanne des *Anecdota Oxoniensia*. Pour de précédentes publications de ce texte, voir *Rev. de l'Hist. des Rel.* t. V, p. 116.

⁴) Les mêmes : *The Ancient Palm-leaves containing the Prajñâpâramitâhridaya sûtra, and the Ushvâsha-vijaya-dhârani, edited. With an Appendix by G. Bühler*. Oxford, 1884. Forme le fascic. III de la même collection. — Une

tion sans être plus sensés pour cela, sont édités et traduits avec tout le soin qu'on devait attendre de M. Max Müller et accompagnés d'intéressantes informations sur les traductions qui en ont été faites en Chine à diverses époques. Les deux derniers sont la reproduction de ces fameux manuscrits sur feuilles de palmier, qui auraient été apportés en Chine dès 520 AD, et qui depuis 609, dit-on, sont conservés au Japon dans le couvent de Horiuzi. Ces précieuses reliques, dont l'âge dépasserait ainsi de cinq à six siècles celui des plus anciens manuscrits connus, sont données en fac-simile, et ce sont ces reproductions qui, avec l'appendix où M. Bühler les a discutées au point de vue paléographique, font l'intérêt principal de la publication. L'inspection de ces planches ne justifie pas, à première vue, le grand âge que la tradition assigne au document : sans autre indication et à ne juger que d'après l'écriture on ne le ferait pas remonter plus haut que le VIII^e ou le IX^e siècle. M. Bühler croit pourtant la tradition exacte. Il y voit la confirmation de vues émises par lui depuis longtemps, sur l'existence dans l'Inde d'alphabets cursifs à côté de ceux qui figurent dans les inscriptions et, grâce à sa connaissance parfaite de l'épigraphie hindoue, il a su donner à sa thèse un haut degré de probabilité. Il faut avouer toutefois que l'écart ici est tellement grand et l'argument fourni par la tradition si fragile, que, dans l'état actuel de la question, on ne saurait faire usage de ces manuscrits de Horiuzi au point de vue paléographique en toute sûreté de conscience et sans tenir compte des doutes exprimés à cet égard par M. Weber¹. Peut-être la publication annoncée par M. Hørnle du manuscrit de Bakhshâlî, en apportant des preuves nouvelles, fournira-t-elle les éléments d'une solution définitive. — Pendant que M. Max Müller travaillait sur cette ancienne copie du Prajñāpārami-

autre dhārani ou formule magique de prière a été publiée par M. A. Weber d'après une plaque gravée provenant du Tibet : *Ueber eine magische Gebetsformel aus Tibet* ; dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, février 1884.

¹) Dans le *Literarisches Centralblatt* du 22 novembre 1884.

tâhridaya-sûtra, MM. Paul Regnaud et Ymaizoumi restituèrent et traduisaient le même texte d'après une édition japonaise de 1754 procurée par M. Emile Guimet et des documents tibétains et sanscrits communiqués par M. Léon Feer. Leur travail présenté au Congrès de Leide, a fourni à M. de Milloué l'occasion de revendiquer pour le musée Guimet l'honneur d'avoir possédé et fait connaître avant l'Université d'Oxford et M. Max Müller, des textes sanscrits provenant du Japon ¹.

Tandis que ces dernières publications de M. Max Müller portent plus spécialement sur quelques-unes des questions accessoires que soulève l'histoire du bouddhisme du Nord, c'est au sein même de sa doctrine et de sa tradition que nous ramène la nouvelle traduction du Lotus de la Bonne Loi par M. Kern ². Le livre est bien connu par l'admirable version de Burnouf, et le nouveau traducteur n'a pas manqué de rendre sincèrement hommage à son illustre devancier. Toutefois un savant aussi profondément versé en la matière que M. Kern, ne pouvait pas reprendre un texte pareil, sans donner beaucoup de nouveau. Sa traduction n'est pas la simple reproduction de l'œuvre française. Elle est faite en partie sur des matériaux différents, plus abondants et plus anciens, et l'interprétation des morceaux poétiques, des Gâthâs, a surtout profité des résultats acquis durant les trente dernières années. Les notes placées au bas des pages, brèves et substantielles, abondent en observations ingénieuses, en rapprochements heureux, soit au point de vue philologique, soit à celui de l'histoire et des doctrines du bouddhisme. Dans l'introduction, où il est tenu compte des informations de source tibétaine et chinoise. M. Kern s'est attaché à faire ressortir l'autorité parfois trop méconnue qui revient à ces sûtras développés du Nord, en même temps que, à l'aide d'exemples parfaitement

¹) L. de Milloué : *Quelques mots sur les anciens textes sanscrits du Japon, à propos d'une traduction inédite du Prajñāpāramitā-hridaya-sûtra* par MM. Paul Regnaud et Y. Ymaizoumi. Leide, 1884. Tirage à part des Travaux du Congrès international des Orientalistes à Leide.

²) H. Kern : *The Saddharma-pundarika or the Lotus of the True Law*, translated. Oxford, 1884. Forme le vol. XXI des *Sacred Books of the East*.

choisis, il a présenté les vues les plus fines et les plus neuves sur ce dialecte mixte des Gâthâs, dans lequel la majeure partie de cette littérature a été probablement rédigée.

De son côté, M. Foucaux a donné une nouvelle traduction, faite cette fois sur le texte sanscrit, du Lalitavistara ¹, cette biographie du Buddha qu'il a été le premier à faire connaître en Europe d'après le texte tibétain. La nouvelle traduction est en progrès marqué sur la première : en beaucoup d'endroits on croirait à peine lire le même livre. Pour bien l'apprécier, toutefois, il convient d'attendre le deuxième volume, où M. Foucaux doit donner des notes explicatives et l'appareil critique des manuscrits sur lesquels il a travaillé ². A la fin du volume, trois appendices empruntés à des sources tibétaines et pâlies complètent le récit du Lalitavistara. Ce sont des morceaux bien connus relatifs à la généalogie du Buddha, à sa mort et à ses funérailles. — En même temps, M. Râjendralâla Mitra, l'éditeur du texte sanscrit du Lalitavistara, a repris, dans la Bibliotheca Indica, la suite de sa traduction anglaise ³ qui était restée interrompue depuis plus de 25 ans.

Le Lalitavistara n'est pas la seule biographie du Buddha qu'aient possédée les bouddhistes du Nord. Outre celle qui est englobée dans le Mahâvastu, ils en avaient d'autres, dont les originaux sanscrits sont en partie perdus, mais ont été conservés parfois dans des versions tibétaines et chinoises. Ces dernières étant d'ordinaire datées d'une façon précise, sont du plus grand prix pour l'histoire de la légende du Buddha. C'est un de ces livres que nous donne M. Beal ⁴. Le récit, qui

¹) Ph. Ed. Foucaux : *Le Lalita vistara — Développement des jeux — contenant l'histoire du Bouddha Çakyamouni depuis sa naissance jusqu'à sa prédication. Traduit du sanskrit en français.* Paris, 1884. Forme le vol. VI des *Annales du Musée Guimet*.

²) M. Foucaux nous prie de signaler une inadvertance qui lui a échappé à la correction des épreuves. P. 346, l. 2 du bas, au lieu de « l'objet des cinq prises (de possession par les sens) », il faut lire : « les cinq skandhas de la prise (de possession) ».

³) Râjendralâla Mitra : *The Lalita-vistara, or Mémoires of the Early Life of Çâkyâ Sinha. Translated from the Original Sanskrit.* Fascic. I et II. Calcutta 1881-1882.

⁴) Samuel Beal : *The Fo-sho-hing-tsan-king. A Life of Buddha by Açva-*

comprend la vie entière du Buddha, est la reproduction du Buddhacarita d'Açvaghosha et a été traduit en chinois en 420 AD. Dans l'introduction, le traducteur anglais passe en revue les livres sur le même sujet qui existent ou ont existé en chinois et dont l'examen établit que cette légende était arrêtée dans tous ses traits essentiels dès avant la fin du 1^{er} siècle.

Je n'ai pas connaissance d'une troisième biographie du Buddha comprise dans le récent ouvrage de M. Rockhill ¹ et qui est de provenance tibétaine. Mais les lecteurs de la *Revue* ont pu juger ici même du soin avec lequel travaille M. Rockhill, par sa traduction du Pratimoksha-sûtra ². Le même savant a traduit du tibétain deux de ces petits traités ³ où l'on croit surprendre parfois comme l'écho de la prédication du grand solitaire, ainsi que l'Udânavarga ⁴, qui représente dans la collection du Nord cet admirable recueil de sentences religieuses et morales connu dans le Sud sous le titre de Dhammapada, « les stances du salut », — M. Léon Feer a continué ses minutieuses analyses de la collection d'histoires édifiantes intitulée Avadânaçataka ou « les cent actions mémorables » ⁵. — Enfin

ghosha Bodhisattva translated from Sanskrit into Chinese by Dharmaraksha. A. D. 420, and from Chinese into English. Oxford, 1883. Forme le vol. XIX des Sacred Books of the East.

¹) W. W. Rockhill : *The Life of the Buddha and the Early History of his Order. Derived from Tibetan Works in the Bkah-hgyur and Bstan-hgyur. Followed by notices on the Early History of Tibet and Khoten.* Londres 1884. Fait partie de *Trübner's Oriental Series*. — Je ne puis rien dire non plus de l'ouvrage de M. A. Lillie : *The popular Life of Buddha*, Londres 1883. Mais, à en juger par les autres productions de l'auteur, ce qu'il peut y avoir mis du sien doit être sujet à caution.

²) W. Woodville Rockhill : *Le traité d'émancipation ou Pratimoksha Sutra, traduit du tibétain* ; dans la *Revue de l'Hist. des Rel.* t. IX, p. 3 et 167.

³) Le même : *Translation of two brief Buddhist Sûtras from the Tibetan* ; dans *Proceedings of the American Oriental Society*, mai 1883.

⁴) Le même : *Udânavarga : a Collection of Verses from the Buddhist Canon, compiled by Dharmatrâta, being a Northern Buddhist version of Dhammapada. Translated from the Tibetan of the Bkah-hgyur, with Notes and Extracts from the Commentary of Prajñāvarman.* Londres 1883. Fait partie de *Trübner's Oriental Series*. — Cf. l'article de M. Léon Feer dans la *Revue critique* du 3 septembre 1883.

⁵) Léon Feer : *Études Bouddhiques : Mémoires des Arhats* ; dans le *Journal Asiatique*, t. XIX, p. 328 (1882). — *Comment on devient Arhat* ; ibidem, I, p. 407 (1883). — *Comment on devient Deva* ; ibidem, III, p. 5 (1884). —

l'ensemble de cette littérature sacrée, telle qu'elle existe au Népal et en Chine, a été inventorié d'une façon plus complète qu'il ne l'avait été jusqu'ici, dans des Catalogues qui sont des modèles de bibliographie historique, par MM. Bendall¹ et Bunyu Nanjio².

• Si de la littérature nous passons à l'archéologie, c'est encore M. Senart que nous trouvons en première ligne avec la suite de sa magistrale étude des inscriptions du roi Piyadasi³. L'interprétation de tous ces monuments est sortie de là plus ou moins modifiée dans le détail. Mais les plus grands changements ont porté sur les inscriptions découvertes en dernier lieu, celles de Bairât, de Sahasrâm et de Rûpnâth, où l'on avait cru trouver la date du Nirvâna. Cette date disparaît et fait place à un envoi de missionnaires : l'édit au lieu d'être de la fin du règne, devient le premier de la série, et l'hostilité professée par le roi contre les dieux du ciel, est changée en hostilité contre les dieux de la terre, les brâhmanes. — M. Bühler, qui a repris à son tour l'étude de ces inscriptions dans le *Journal de la Société orientale allemande*⁴, a pourtant trouvé encore à glaner après M. Senart. Outre cet excellent travail, on lui doit la transcription des nouveaux fac-similés pris par M. Fleet, des édits gravés sur les piliers de Delhi (lât de Firôz Shâh) et d'Allahâbâd⁵. Sa proposition de ne compter

Comment on devient Preta; ibidem, p. 109. — *Les Avadânas Jâtakas*; ibidem, IV, p. 332.

¹) Cecil Bendall : *Catalogue of the Buddhist Sanskrit MSS, in the University, Cambridge, with Notes and Illustrations of the Palæography and Chronology of Nepal and Bengal*. Cambridge, 1883.

²) Bunyu Nanjio, Priest of Eastern Hongwanzi, Japan : *A Catalogue of the Buddhist Tripiṭaka*. Oxford, 1883.

³) E. Senart : *Etude sur les inscriptions de Piyadasi. Deuxième partie : Les édits sur colonnes*; dans le *Journal Asiatique*, t. XIX, p. 395 (1882) et XX, p. 101. *Troisième partie : Les édits détachés sur roc*; ibidem, t. I, p. 171 (1883) et III, p. 446 (1884).

⁴) G. Bühler : *Beiträge zur Erklärung der Açoka-Inschriften*; dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenl. Gesellschaft*, t. XXXVII (1883), p. 87, 253, 422 et 572.

⁵) Le même : *Transcripts of the Delhi and Allahabad Pillar Edicts of Açoka*; dans *Indian Antiquary*, t. XIII (1884), p. 306. La transcription est placée en regard des fac-similés publiés par M. Fleet.

que sept de ces édits et de voir dans le huitième (l'édit circulaire) la continuation immédiate du septième, est une des plus heureuses qu'on ait faites, par la simplicité avec laquelle elle répond à toutes les exigences. — A côté de ces travaux sur les plus anciennes inscriptions de l'Inde, il faut signaler le mémoire de M. Halévy, sur le double alphabet dans lequel elles sont écrites ¹. M. Halévy commence par établir l'étroite dépendance de l'alphabet méridional de celui du Nord et, au lieu de rattacher ce dernier, comme on l'avait fait jusqu'ici, à l'ancien alphabet phénicien, il le dérive directement de l'écriture cursive araméenne dans laquelle sont écrits les papyrus ptolémaïques. Quant à l'alphabet phénicien archaïque, il n'est intervenu qu'indirectement, par l'intermédiaire d'un dérivé, l'alphabet grec, auquel l'écriture indienne a emprunté un certain nombre de caractères. Ces conclusions s'appuient sur des rapports si concluants et si précis, qu'on ne saurait leur refuser une très grande probabilité. Elles sont heureusement indépendantes de l'espèce de contre-épreuve à laquelle M. Halévy a cru devoir les soumettre en y rattachant des vues plus que risquées sur l'âge des monuments mêmes de la littérature de l'Inde.

Le défaut d'espace ne nous permet pas de passer en revue plus longtemps une à une les nombreuses publications relatives à l'archéologie du bouddhisme du Nord. Il nous faut pourtant accorder encore, ne fût-ce qu'en passant, une mention spéciale à quelques-unes des plus importantes. M. Bhagvānlāl Indrajī a publié un rapport plein d'informations du plus haut intérêt sur les antiquités bouddhiques découvertes dans les environs de Bombay ², entre autres un fragment du huitième des édits sur roc d'Açoka, qui montre que la domina-

¹) J. Halévy : *Résumé d'un mémoire sur l'origine des écritures indiennes*. Extrait des *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, septembre 1884. — Cf. R. N. Cust : *On the Origin of the Indian Alphabet* ; dans *Journ. of the Roy. Asiatic Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XVI (1884), p. 325.

²) Bhagvānlāl Indrajī : *Antiquarian Remains at Sopârâ and Padana* ; dans *Journ. of the Roy. Asiatic Soc. Bombay Branch*, t. XV (1883), p. 273.

tion directe de ce prince s'étendait bien plus bas sur la côte du Dékhan qu'on ne le supposait jusqu'ici. — Les opérations de l'*Archæological Survey of India* embrassent le passé entier de l'Inde. C'est ici pourtant qu'il convient de les mentionner, parce que les restes de la période bouddhique continuent à y tenir la plus grande place. On trouvera en note le détail des nouveaux volumes concernant, les uns l'Inde du Nord, dont l'exploration est directement dirigée par M. Cunningham ¹, les autres l'Inde de l'Ouest et du Sud, où les travaux sont conduits par M. Burgess ². — M. Beal, à qui on doit déjà d'excellentes recherches sur les pèlerins bouddhistes du moyen-âge, a publié une nouvelle traduction du Mémoire sur les contrées occidentales de Hiouen-Tsang, cette précieuse description de l'Inde et du monde bouddhique du VII^e siècle. L'auteur y a joint

¹) *Archæological Survey of India : Report of Tours in the South-eastern Provinces in 1874, and 1875-76.* By J. D. Beglar, under the superintendence of Major-General A. Cunningham. Vol. XIII. Calcutta 1882. — *Report of a Tour in the Penjab in 1878-79.* By A. Cunningham. Vol. XIV, 1882. — *Report of a Tour in Behar and Bengal in 1879-80, from Patna to Sanargaon.* By A. Cunningham. Vol. XV, 1882. — *Report of Tours in North and South Bihar, in 1880-81.* By A. Cunningham and H. B. W. Garrick. Vol. XVI, 1883. — *Report of a Tour in the Central Provinces and Lower Gangetic Doab, in 1881-82.* By A. Cunningham. Vol. XVII, 1884. — *Report of a Tour in the Gorakhpur District, in 1875-76 and 1876-77.* By A. C. D. Carlisle. Vol. XVIII, 1883.

²) Jas. Burgess : *Archæological Survey of Western India. Vol. IV. Report on the Buddhist Cave Temples and their Inscriptions, being part of the Results of the fourth, fifth, and sixth seasons' opérations of the Archæological Survey of Western India. 1876-77, 1877-78, 1878-79. Supplementary to the volume on « The Cave Temples of India ».* Londres, 1883. Pour la partie épigraphique, M. Burgess a eu la collaboration de M. Bhagvânâlâl Indrajî, qui a préparé les fac-similés, et de M. Bühler qui a traduit la plupart des inscriptions. — Vol. V : *Report on the Elura Cave Temples and the Brahmanical and Jaina Caves in Western India, completing the Results of the fifth, sixth, and seventh seasons' opérations of the Archæological Survey. 1877-78, 1878-79, 1879-80. Supplementary to the volume on « The Cave Temples of India ».* Londres 1883. Ce volume contient les inscriptions de Nâgghât et de Kanheri, traduites par M. Bühler.

Jas. Burgess : *Archæological Survey of Southern India. N° 3. Notes on the Amarâvati Stûpa.* Madras. 1882. Les inscriptions sont traduites par un élève de M. Bühler, M. E. Hultzsch de Vienne. Une traduction revue et augmentée a été publiée depuis par M. Hultzsch : *Amarâvati-Inschriften gelesen und erklärt ; dans Zeitschr. der Deutsch. Morgenl. Gesellsch.*, t. XXXVII (1883), p. 548. — Cf. du même ; *A Buddhist Inscription from Kotâ ; ibidem*, XXXVIII, p. 546.

les relations de deux prédécesseurs de Hiouen-Tsang¹, Fa-Hian et Sung-Yun, la dernière traduite pour la première fois. Les notes, suffisantes peut-être pour le sinologue, auraient pu être parfois plus explicites. — M. Sarat Chandra Dâs a donné d'utiles informations sur l'histoire et sur les particularités du bouddhisme tibétain². — Enfin M. Senart, en analysant une des plus importantes parmi les inscriptions sanscrites récemment envoyées du Cambodge par M. Aymonnier³, a montré que au IX^e siècle encore, le bouddhisme de ce pays se rattachait non seulement par la langue, ce que l'on savait déjà, mais aussi par la doctrine, à la branche du Nord⁴. — On trouvera en note⁵ le relevé de quelques travaux détachés éclairant diverses particularités de l'ancien bouddhisme de l'Inde.

¹) Samuel Beal: *Si-yu-ki, Buddhist Records of the Western World, translated from the Chinese of Hiuen-Tsiang* (A. D. 629). 2 vol. Londres, 1884. Fait partie de *Trübner's Oriental Series*.

²) Baboo Sarat Chandra Dâs: *Contributions on the Religion, History, etc., of Tibet*; dans *Journal of the Asiatic Soc. of Bengal*, t. L (1881), p. 187 et LI, p. 1 et 87. — Cf. W. W. Rockhill: *The Tibetan « Hundred Thousand Songs » of Milarapa, a Buddhist Missionary of the Eleventh Century*; dans *Proceedings of the Americ. Orient. Soc.* octobre 1884.

³) Emile Senart: *Une inscription bouddhique du Cambodge*; dans la *Revue Archéologique*, 3^e série, t. I (1883), p. 182.

⁴) Le sanscrit était de même anciennement la langue du bouddhisme de la presqu'île de Malacca. H. Kern: *Over eenige oude Sanskritopschriften van't malaische Schiereiland*; dans les *Verlagen en Mededeelingen* de l'Académie d'Amsterdam, section de Littérature, série III, partie I, 1883.

⁵) H. Rivett-Carnac: *Memorandum of Clay Discs called « Spindle Whorls » and votive Seals found at Sunkisa, Behar, and other Buddhist ruins in the North Western Provinces of India*; dans le *Journal of the Asiatic Soc. of Bengal*, t. XLIX (1880), p. 127. Les sceaux d'argile avec formule votive, ne sont pas particuliers au bouddhisme: on en a trouvé depuis de tout semblables, avec des légendes brâhmaniques. R. Hoernle: *Notes on Some Clay-Seals found in the Panab*; dans *Proceedings of the As. Soc. of Bengal*, septembre 1884. — Arthur Lillie: *Buddhist Saint Worship*; dans *Journal of the Roy. As. Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XIV (1882), p. 218. — William Simpson: *A Sculptured Töpe on a old Stone at Dras, Ladak*; ibidem. p. 28. — *Buddhist Caves of Afghanistan*; ibidem. p. 319. — *The Identification of the Sculptured Töpe at Sanchi*; ibidem, p. 342. — H. Yule: *Buddha and St. Josaphat*; dans *The Academy*, 1^{er} septembre 1883. Montre que déjà l'historien portugais Diogo de Conto avait reconnu l'identité de Josaphat et du Buddha. Cf. sur cette légende de Josaphat, E. Braunholz: *Die erste nicht christliche Parabel des Barlaam und Josaphat; ihre Herkunft und Verbreitung*. Halle, 1884. — A. Andreozzi: *Il dente di Buddha. Racconto estratto dalla Storia delle*

Nous pourrions être plus bref en passant en revue les publications relatives au bouddhisme du Sud. Non que ces publications soient moins importantes que les précédentes ni qu'elles forment un ensemble moins considérable. Mais elles sont moins éparpillées et consistent, pour la majeure partie, en éditions de textes qui ne s'adressent qu'aux spécialistes. — M. Fausbøll a ajouté un nouveau volume à sa grande édition du texte et du commentaire pâlis du livre des Jâtakas, ou des récits relatifs aux existences antérieures de Buddha ¹. La publication s'arrête au 438^e récit. Il suffira d'un dernier volume pour achever la collection, qui est la recension bouddhique, en quelque sorte, de ce grand amas de fables et de contes communs, depuis bien des siècles, à l'Inde et à l'Occident. La traduction dévolue à M. Rhys Davids, n'a pas progressé du même pas, et en est toujours encore au 40^e récit. — M. Oldenberg a achevé sa belle édition de texte pâli du Vinaya-pitaka ². Le volume IV comprend deux parties : la première

spiagge, e tradotto letteralmente del Chinese. Florence 1883. Sur la légende de la dent sacrée, cf. les pièces appartenant à la littérature du Sud, traduites par M. L. de Milloué dans les *Annales du Musée Guimet*, vol. VII, Paris 1884 : 1^o *Le Dâthâraṇṇa ou histoire de la dent relique du Buddha Gotama*. Poème épique pâli de Dhammakitti, traduit en français d'après la version anglaise de sir Mutu Coomâra Swâmy. 2^o *Mémoire sur la dent relique de Ceylan, précédé d'un essai sur la vie et la religion de Gautama Buddha*, par J. Gerson da Cunha. Traduit de l'anglais avec autorisation de l'auteur. — S. Beal ; *Two Sites named by Hiouen-Tsang in the 40 th Book of the Si-yu-ki* ; dans *Journal of the Roy. As. Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XV (1883), p. 333. — Le même : *Some further Gleanings from the Si-yu-ki* ; ibidem, t. XVI (1884), p. 247. — Le même : *Kukkutapâdagiri and Kukkuta Sanghârâma* ; dans *l'Indian Antiquary*, t. XII (1883), p. 327. — Sir Walter Elliot : *Notice of a Buddhist Tope in the Pittapur Zamindari* ibidem, p. 34 et la note de M. R. Sewell, p. 258. — L. de Milloué : *On the Nâgapattanam Buddhist Images* ; ibidem, p. 311. — F. Max Müller : *The true date of Buddha's death* ; dans *The Academy* du 1^{er} mars 1881. — T. H. Hendley : *Buddhist Remains near Sâmbhur in Western Rajputana, India* ; dans *Journal of the Roy. Asiatic Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XVII (1885), p. 29.

¹) V. Fausbøll : *The Jâtaka together with its Commentary, being Tales of the anterior births of Gotama Buddha. For the first time edited in the original Pâli*. Vol. III. Londres, 1883.

²) Hermann Oldenberg : *The Vinaya Pitakum. One of the principal Buddhist Holy Scriptures in the Pâli language*. Vol. IV : *The Suttavibhanga, Second Part (End of the Mahāvibhanga ; Bhikkhuvibhanga)* Londres et Edimbourg, 1882. — Vol. V : *The Parivâra*, ibidem, 1883.

contient la fin de la discipline des moines et traite successivement des péchés qui entraînent pénitence, de ceux qui s'expient par la simple confession, des menues observances concernant le costume, la tenue, le boire et le manger, enfin des diverses sortes de procédure à suivre en cas d'offense. La deuxième partie reprend les matières traitées dans le III^e volume et dans la première partie du IV^e, en tant qu'elles s'appliquent spécialement aux religieuses. Le volume V est à la fois un supplément et un résumé des volumes I-IV. — En même temps que le texte original complet, M. Oldenberg publie, en collaboration avec M. Rhys Davids, la traduction des principales portions du Vinayapitaka ¹. La première partie du recueil, le Vibhanga ou Suttavibhanga, qui correspond aux volumes III et IV de l'édition de M. Oldenberg ², ne se prêtait guère à une version complète. Comme l'indique le titre de cette partie, « développement du Sutta », elle consiste en une sorte de commentaire d'un texte fondamental, réparti sous la forme de courtes prescriptions, à la fin des chapitres. Le commentaire, avec force digressions, expose en détail l'application de ces prescriptions et indique à quelle occasion elles ont été formulées par le Buddha. Ce sont ces prescriptions, qui, détachées du contexte, constituent le Pâtimokkha, l'examen de conscience des membres de l'ordre, proprement « la libération (du péché) », que MM. Rhys Davids et Oldenberg ont traduites comme représentant suffisamment le contenu du Vibhanga ³. De la deuxième partie du Vinayapitaka, les Khandhakas, proprement « les chapitres » (vol. I et II de l'édition Oldenberg), ils donnent au contraire la version complète. La partie publiée comprend le Mahāvagga, « la grande collec-

¹) T. W. Rhys Davids and Hermann Oldenberg: *Vinaya Texts translated from the Pāli. Part I: The Pâtimokkha. The Mahāvagga, I-IV.* Oxford, 1881. *Part II: The Mahāvagga, V-X. The Suttavagga, I-III.* Oxford, 1882. Forment les vol. XIII et XVII des *Sacred Books of the East*.

²) L'ordre adopté par M. Oldenberg dans son édition, diffère de celui des MSS. du Vinayapitaka. Pour obtenir ce dernier, il faut ranger les volumes de l'édition de la façon suivante : III, IV, I, II, V.

³) La traduction ne donne que ce qui est relatif aux moines. Elle laisse de côté les chapitres qui concernent spécialement les religieuses.

tion », en entier et le premier tiers environ du Cullavagga, « la petite collection ». L'ensemble forme une composition, sinon homogène, du moins indépendante, ne suivant pas, comme le Vibhanga, un texte antérieur et qu'on puisse en détacher. Il y est traité de l'admission dans l'ordre, des jours de jeûne, de la retraite annuelle durant la saison des pluies, du costume, des repas, de l'autorité ecclésiastique, de l'excommunication et de tout l'ensemble de la discipline. La partie légendaire, dans les premières sections surtout, est bien plus riche et plus originale que dans le Vibhanga. L'introduction contient un nouvel exposé des questions d'histoire littéraire que soulève le Vinayapitaka et que M. Oldenberg avait déjà discutées dans la préface de son édition du Mabâvagga.

M. Oldenberg a entrepris et achevé son édition du Vinaya avec l'appui de l'Académie de Berlin et du ministère de l'Inde et des colonies. Depuis, ces études ont trouvé un centre et une organisation indépendants par la constitution de la *Pali Text Society*. On trouvera dans le *Journal*¹ de la société, dans les rapports annuels qu'y publie M. Rhys Davids, toutes les informations concernant l'origine, les statuts, l'activité naissante et déjà fructueuse de l'association. Outre ces rapports, le Journal publie des correspondances, des catalogues des principales collections de MSS. pâlis existant en Europe et dans l'Inde, ainsi que des mémoires et travaux de diverse nature, dont l'étendue ne suffirait pas pour remplir un volume². Quant aux publications séparées, il suffit de les énumérer, pour faire

¹) *Journal of the Pali Text Society. Edited by T. W. Rhys Davids.* 2 vol. Londres, 1882 et 1883.

²) Voici la liste de ces mémoires : James d'Alwis : *On Buddhism. On Pâli.* — Max Muller : *The late Kenjiu Kasawara.* — A. C. Benson : *Buddha.* — Cecil Bendall : *Notes and Queries on Passages in the Mahâvagga.* — Edward Müller : *Khudāsikkhā and Mūlasikkhā.* Deux traités en vers formant un abrégé du Vinayapitaka. — Les collections de MSS. décrites sont : *Bodleian Library*, Oxford (O. Frankfurter) ; *Bibliothèque nationale*, Paris (Léon Feer) ; *Oriental Library*, Kandy, Ceylon, (H. P. Bell) ; *Colombo Museum*, Ceylon (Louis de Zoysa) ; *India Office*, London (H. Oldenberg) ; *British Museum*, London (Hoerning) ; *Cambridge University Library* (Rhys Davids) ; *Bibliothèque royale et Bibliothèque de l'Université*, Copenhague (Rhys Davids, d'après Westergaard et Fausbøll) ; *Société d'Anthropologie et de Géographie* de Stockholm (E. W. Dahlgren et Fausbøll).

juger de l'importance du travail accompli en si peu de temps. Elles ont porté principalement sur le Suttapitaka, « la corbeille des suttas » ou des discours (prononcés en général par le Buddha) qui s'adressent aux laïques aussi bien qu'aux membres de l'ordre. M. Morris a édité les deux derniers traités de cette division du canon : le Buddhavaṃsa « la succession des Buddhas » et le Cariyāpitaka « le livre de la pratique (suivie par le Bodhisattva ;)¹ » l'un, un abrégé en vers de la vie du Buddha Gotama et de celles de ses vingt-quatre prédécesseurs ; l'autre, une collection également en vers de trente-quatre jātakas ou récits des existences antérieures du Buddha. MM. Oldenberg et Pischel ont publié, l'un les Theragāthās, l'autre les Therīgāthās², deux recueils de stances attribuées par la tradition à des anciens et à des « anciennes » de l'ordre, contemporains du Buddha ou ayant vécu peu de temps après lui. Ces textes, ainsi que les précédents, appartiennent à la cinquième section du Suttapitaka, au Khuddakanikāya ou « collection des petits morceaux. » M. Morris a entrepris à lui seul l'édition de la quatrième section, l'Anguttaranikāya, recueil d'une étendue considérable dont il vient de publier les deux premiers chapitres³. Enfin, la troisième des grandes divisions du canon, l'Abhidhammapitaka, « la corbeille de la métaphysique⁴ », a été à son tour entamée par le même savant, qui en a édité la section intitulée Puggalapaññatti, « la théorie des individus »⁵. C'est un traité qui d'abord énumère et ensuite définit, chaque fois en dix chapitres, les conditions des individus engagés dans le courant, c'est-à-dire convertis à la loi du

¹) Rev. Richard Morris : *The Buddhavaṃsa and the Cariyā-pitaka*, edited. Part I. Text. Londres 1882.

²) Hermann Oldenberg and Richard Pischel : *The Thera and Therī-Gāthā : (Stanzas ascribed to Elders of the Buddhist Order of Recluses)*. Edited. Londres 1883.

³) Rev. Richard Morris : *The Anguttara-nikāya*, edited. Part I. Ekanipāta and Dukaniyāta. Londres 1883.

⁴) Traduction communément admise, mais qui, par rapport au canon pâli du moins, est loin d'être exacte. Les traités compris dans cette division, ne traitent ni plus ni moins de métaphysique que les autres parties du canon, que les Suttas notamment. Ils paraissent plutôt se distinguer du reste par leur origine secondaire et par leur forme, qui est particulièrement technique et aride.

⁵) Rev. Richard Morris : *The Puggala-paññatti. Part I. Text*. Londres, 1883.

Buddha. D'un autre ouvrage publié sous les auspices de la Société et qui, par exception, est un livre jaina, il sera question plus loin, quand nous examinerons les travaux relatifs à cette secte. C'est là un début qui promet : pour peu que la Société reste fidèle à son programme, on peut espérer que d'ici à peu d'années, le texte du canon pâli tout entier sera devenu accessible dans des éditions critiques. — En dehors de cette belle collection, je n'ai à signaler, en fait de publications de textes, qu'une curieuse litanie en l'honneur du Buddha, de provenance birmane¹, et le Sutta édité par M. Senart à la suite de son étude sur les inscriptions de Piyadasi².

Pendant que les études de haute philologie pâlie se concentraient ainsi dans la *Pali Text Society*, il se créait à Ceylan même, sur le modèle de l'*Indian Antiquary*, un nouveau périodique, d'*Orientalist*³, qui, il faut l'espérer, sera pour le bouddhisme singhalais, ce que l'excellent recueil fondé par M. Burgess est pour l'Inde propre, l'organe le plus commode et le plus accrédité de la recherche courante. A côté d'intéressantes communications sur le folklore et l'ethnographie de l'île, l'archéologie bouddhique y est représentée par plusieurs articles dont on trouvera le relevé en note⁴.

¹) H. L. St. Barbe : *The Namakkâra, with Translation and Commentary*; dans le *Journal of the Roy. As. Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XV (1883), p. 213.

²) L'*Ambalatthikârahulovâda-Sutta*, tiré de la deuxième section du Suttapitaka; dans le *Journal Asiatique*, t. III (1884), p. 493. — A ces dernières publications, il faut joindre la traduction d'une sorte d'encyclopédie bouddhique siamoise, le *Paramattha Miesu*, par M. Bastian, qui est insérée dans son récent ouvrage : *Religions-philosophische Probleme auf dem Forschungsfelde Buddhistischer Psychologie und der Vergleichenden Mythologie*. Berlin, 1884, p. 115. Je voudrais pouvoir rendre compte de cette publication de M. Bastian, ainsi que de son précédent ouvrage : *Der Buddhismus in seiner Psychologie*. Berlin, 1882. Mais j'avoue que je n'ai à peu près rien compris à l'un, et guère plus à l'autre. Abstraction faite de l'obscurité de l'état et en quelque sorte matérielle de sa façon d'écrire, il m'est impossible de saisir le but général que se propose M. Bastian. Ce ne sont pas là de simples matériaux, parce qu'il s'y mêle trop de spéculation. Ce n'est pas davantage un exposé théorique, car le fil, pour moi du moins, se perd à chaque instant. C'est un chaos informe, que je suis obligé de laisser à débrouiller à de plus habiles que moi.

³) *The Orientalist, a Monthly Journal of Oriental Literature, Arts and Sciences, Folklore, etc.* Kandy, Ceylan. Le 1er n° est de janvier 1884.

⁴) L. Corneille Wijesinha : *Episodes from the Mahāvamsa*; p. 49, 80, 125,

Il ne me reste plus, pour achever ma tâche en ce qui concerne le bouddhisme, qu'à jeter un coup d'œil sur les ouvrages où il est envisagé d'une façon générale, à la fois d'après les documents du Nord et ceux du Sud. M. Kern a terminé sa grande et belle histoire du bouddhisme dans l'Inde ¹, le livre le plus complet qu'on possède sur la matière. J'ai indiqué dans le précédent bulletin les réserves que commandent les théories mythologiques de l'auteur : j'ai dit aussi que la valeur de l'ouvrage était indépendante de ces théories. A mesure d'ailleurs que le récit s'éloigne des origines et de la personne du fondateur, il donne moins de prise à ce genre d'objections, tandis que les qualités qui le distinguent, la clarté, l'exactitude, l'étendue et la sûreté des informations, cette intelligence des faits surtout, sans laquelle il n'est point d'histoire, s'affirment jusqu'à la fin, dans l'ensemble et dans les moindres détails. Dans ce deuxième volume, M. Kern traite du Sangha, de l'ordre bouddhique, de son organisation et de sa discipline; du culte avec ses pratiques, ses symboles, son appareil; de l'histoire de l'Eglise,

145 et 169. — W. P. Ranesingha : *Buddhist Burial Service as held by the Siamese Sect in the Low Country of Ceylon*; p. 116. — Louis Nell : *The Apannaka Jâtaka*; p. 156. — T. B. Panebokke : *The Reward of Covetousness*; p. 165. — Rev. D. J. Gogerly; *Buddhism*; p. 193. Des réimpressions des menus travaux devenus introuvables, de M. Gogerly, seraient les bienvenues. — J. F. Dickson : *The Upasamvadda-Kumma-vâra*; p. 206. Est la réimpression de l'article du *Journal of the Roy. As. Soc.* t. VII, et traite de la réception dans l'ordre. — Pour terminer ce qui concerne l'archéologie du bouddhisme méridional, j'ajoute quelques travaux d'autre provenance : Arthur Lillie : *The Buddhism of Ceylon*; dans le *Journal of the Roy. As. Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XV (1883), p. 419. — W. Knight James : *Notes on Buddhist Images in Ceylon*; dans l'*Indian Antiquary*, t. XIII (1884), p. 14. — Rev. Richard Morris : *Folktales of India*; dans le *Folklore Journal*, t. II (1884), p. 304, 332, 370 et t. III (1885), p. 56 est une série d'études sur les Jâtakas.

¹) H. Kern : *Geschiedenis van het Buddhisme in Indië. Zweede Deel*. Harlem, 1884. — L'ouvrage est traduit en allemand par M. H. Jacobi : *Der Buddhismus und seine Geschichte in Indien*. Leipzig. Le 1^{er} volume est de 1882; le 2^e est sous press. — L'interruption de la traduction française commencée dans la *Revue* est infiniment regrettable, et j'aime toujours à espérer qu'elle n'est que temporaire. Nous n'avons rien dans notre langue qui puisse tenir lieu de cet ouvrage. — Cf. E. Bruchmann : *Der Buddhismus*, dans la *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, t. XV (1884), p. 413. L'article se réfère spécialement à l'ouvrage de M. Kern et à la vie du Buddha de M. Oldenberg.

avec ses conciles, ses schismes, ses sectes et ses écoles ; enfin de l'histoire politique du bouddhisme, autant que nous pouvons l'entrevoir, de sa longue et lente décadence, jusqu'aux jours où le silence qui s'est fait sur lui, nous avertit seul qu'il s'est éteint. Ces derniers chapitres du livre en sont, à première vue, la partie la plus neuve. Depuis Lassen, personne n'avait entrepris d'écrire l'histoire de cette décadence dont les découvertes récentes de l'archéologie ont en partie renouvelé les données. Mais, à des yeux exercés, il n'échappera pas combien tout l'ensemble de l'ouvrage est original. Nul n'a mieux montré que M. Kern, par des rapprochements aussi précis et aussi patiemment rassemblés, combien le bouddhisme de l'Inde a toujours été profondément hindou, et combien il faut se garder d'exagérer et de généraliser l'antagonisme qui a pu parfois éclater entre lui et le brâhmanisme. Des vues semblables dominent les belles études que MM. Kuenen ¹ et Renan ² ont consacrées au bouddhisme et qui ont déjà été présentées aux lecteurs de la *Revue* ³. Elles trouveraient leur application ailleurs encore dans l'histoire des sectes de l'Inde, et il faudrait les avoir toujours présentes à l'esprit en touchant aux diversités de dévotion et d'observance de ce vieux monde religieux, où le dogme proprement dit tient parfois si peu de place. Il n'y a pas de moyen plus sûr de s'y perdre, que d'y introduire les distinctions tranchées auxquelles nous a habitués l'histoire de notre Occident, où, depuis des siècles, il n'y a plus en présence que des religions à catéchisme.

C'est à l'historien du christianisme plutôt qu'à l'indianiste, de se prononcer sur les rapprochements que M. Seydel a essayé d'établir entre la vie du Christ et celle du Buddha ⁴.

¹) A. Kuenen : *National Religions and Universal Religions. The Hibbert Lectures, 1882*. Londres 1882. La traduction française de M. Maurice Vernes : *Religion nationale et Religion universelle*, Paris 1883, est faite sur le texte hollandais.

²) Dans le *Journal des Savants*, 1883; p. 177, 259; articles reproduits dans : *Nouvelles études d'histoire religieuse*; Paris 1884.

³) Voir *Revue de l'Hist. des relig.* t. VII, p. 381, et l'article de M. A. Réville, *ibidem*, t. IX, p. 384.

⁴) Rudolf Seydel : *Das Evangelium von Jesu in seinen Verhältnissen zu*

Ces rapprochements ne sont pas de pure fantaisie : ils reposent sur des rapports qu'il serait inutile de nier. De ces similitudes, plusieurs sont probablement fortuites. Ainsi, pour le bain qui termine le jeûne du Buddha et la retraite au désert suivi du baptême dans le Jourdain, le surnaturel de la mise en scène était, de part et d'autre, pour ainsi dire donné d'avance. Quant au fond du récit, il est parfaitement justifié, du côté du Buddha, par la coutume hindoue, tandis que, dans l'évangile, il nous a conservé le souvenir d'un fait historique dont on ne peut pas se débarrasser, l'affiliation de Jésus à la secte de Jean le Baptiste. Mais il restera toujours un certain nombre de rapports qui ne sauraient être expliqués de la même façon, et, d'autre part, il paraît bien établi que la légende du Buddha était fixée dans ses traits essentiels, avant le commencement de notre ère. A mon avis la question est ici la même que pour la légende de Krishna, et doit être résolue de la même façon. Il y a là un vieux fonds d'éléments mystiques qui existait à l'état flottant d'un bout à l'autre du monde antique et qui dispense de recourir à l'hypothèse d'un emprunt direct ¹. Telle n'est pourtant pas la conclusion de M. Seydel. D'après lui, nos évangiles reposeraient sur une sorte de poème chrétien, écrit à Alexandrie, par un auteur qui aurait eu sous les yeux une vie du Buddha. Je n'examine pas si ce n'est pas là faire trop d'honneur, d'après tout ce que nous en savons, aux productions de la littérature bouddique. Je me demande simplement, en me plaçant au point de vue de M. Seydel et en me référant à la longue liste qu'il a dressée de ces emprunts, ce qu'aurait bien pu être dans ce cas la légende du Christ avant la confection du poème. Je me demande encore comment la présence de documents pareils dès le 1^{er} siècle, à Alexandrie, dans un

Buddhasage und Buddhalehre, mit vorläufiger Rücksicht auf andere Religionskreise untersucht. Leipzig, 1882. — *Die Buddha-Legende und das Leben Jesu nach den Evangelien. Erneute Prüfung ihres gegenseitigen Verhältnisses.* Ibidem, 1884.

¹) Je n'entends pas nier d'ailleurs la possibilité de *certain*s emprunts, par exemple la virginité de la mère du Buddha, qui, contrairement à l'opinion de M. Seydel, me paraît être un trait chrétien.

milieu aussi curieux des choses orientales, pourrait se concilier avec l'ignorance dans laquelle le monde hellénique est resté si longtemps par rapport au bouddhisme; et je suis obligé de convenir que, de toutes les solutions possibles, celle de M. Seydel me paraît encore la plus invraisemblable.

Je ne connais que pour ce qui en a été dit dans la *Revue*, le livre de M. Virieux sur le Buddha et sa doctrine ¹. Je n'ai pas davantage, après les substantiels articles de M. Baissac ², à revenir sur le néo-bouddhisme qui, parti d'Amérique et d'Europe, nous revient maintenant par la voie de l'Inde. Je dois dire pourtant que, comme études historiques, des livres comme le Bouddhisme ésotérique de M. Sinnett ³, relèvent à peine de la critique. Quant au rôle que l'élément surnaturel joue dans ces écrits, l'examen en appartient à la psychologie et, je le crains, à la psychologie pathologique. Mais, quoiqu'il faille penser à cet égard, on ne peut s'empêcher d'admirer la sûreté en quelque sorte instinctive avec laquelle les auteurs de ce singulier mouvement sont allés droit au pays du monde qui, mieux que tout autre, pouvait leur fournir avec un minimum de ce que nous appelons religion, un maximum de mysticisme.

Les travaux relatifs à la littérature des jainas, qui n'avaient exigé que quelques lignes dans le précédent bulletin, se sont singulièrement multipliés dans ces dernières années. Les collections de manuscrits formées dans l'Inde, celles que MM. Bühler et Jacobi ont apportées en Europe, notamment celle dont s'est enrichie la bibliothèque de Berlin, commencent à être activement exploitées. M. Jacobi a édité le premier des Angas, c'est-à-dire le traité par lequel s'ouvre la première division du canon

¹) Eugène Virieux : *Le Bouddha, sa vie et sa doctrine*. Paris 1884. Voir l'article de M. Foucaux dans la *Rev. de l'Hist. des relig.* t. XI, p. 99.

²) Jules Baissac : *Etudes d'Histoire religieuse contemporaine. La nouvelle théosophie*; dans la *Rev. de l'Hist. des relig.* t. X, p. 43 et 161. — Cf. L'article de M. Foucaux : *Un Catéchisme bouddhiste en 1881*. Ibidem, t. VII, p. 99; et W. C. Fink : *Theosophy, Exoteric and Esoteric*; dans le *Caleutta Review*, avril 1883, p. 372.

³) A. P. Sinnett : *Esoteric Buddhism*. Londres, 1883. L'ouvrage vient d'être traduit en allemand : *Die Esoterische Lehre oder Geheimbuddhismus*. Leipzig, 1885.

tel qu'il s'est transmis dans la secte des Çvetâmbaras, l'Acârânga-sûtra, en jaina-prâkrit *Ayâramga-sutta* ¹. Un deuxième fascicule donnera un glossaire et des extraits des commentaires sanscrits. Celui-ci ne contient que le texte, en grande partie à peu près inintelligible sans ces secours. Il suffit pourtant d'un examen sommaire pour voir que le contenu répond assez exactement au titre du livre, « enseignement de la conduite. » C'est en effet un traité complet de morale et de discipline à l'usage des membres de l'ordre jaina. Aux préceptes, se mêlent, comme toujours, des chapitres de nature spéculative ou légendaire. — M. Leumann a publié le premier des Upângas, c'est-à-dire le traité qui est en tête de la deuxième division du canon, l'Aupapâtika-sûtra ou « enseignement relatif à la réumnération (dans une autre existence) ² ». Dans l'introduction, M. Leumann a donné une analyse très détaillée du contenu de ce sûtra. La première partie est formée par le récit d'une visite du roi Kûniya, l'Ajâtaçatru des bouddhistes, à Mahāvîra, le dernier Jina de l'âge actuel. C'est une variation très amplifiée d'un thème qui revient fréquemment dans les sûtras bouddhiques. Les chapitres suivants, qui ont fourni le titre du livre et qui ne se relient au commencement que d'une façon tout extérieure, traitent des diverses conditions dans lesquelles renaissent les êtres, selon qu'ils ont vécu ici bas. C'est la partie la plus intéressante du traité, par les détails qu'elle donne sur les différents ordres mendiants et ascétiques, tant jainas que brâhmaniques et autres. Comme trait caractéristique, on remarquera la mention fréquente du suicide religieux. — Un autre Upânga, sur lequel on possédait déjà un mémoire de M. Weber, la *Sûryaprajñapti*, a été soumis à un examen approfondi par M. Thibaut ³. Le livre est un traité d'astronomie et

¹) Hermann Jacobi : *The Ayâramga Sutta of the Çvetâmbara Jains*, edited Part. I. Text. Londres 1882. Fait partie des publications de la *Pali Text Society*.

²) Ernst Leumann : *Das Aupapâtika Sûtra, erstes Upânga der Jaina. Einleitung, Text und Glossar*. Leipzig 1883. Forme le 2^e fascicule du t. VIII des *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*. L'introduction et les trente-huit premiers chapitres avaient été publiés dès 1882, comme thèse de doctorat.

³) G. Thibaut : *On the Sûryaprajñapti*, dans *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, t. XLIX (1880), p. 107 et 181.

c'est au point de vue astronomique que M. Thibaut l'a étudié. Il est un côté pourtant de son travail qui doit nous intéresser ici : il confirme que la doctrine conservée dans la *Sûryaprajñapti* se rattache aux anciennes données et qu'elle est antérieure à celle des *Siddhântas*, qui a subi l'influence de l'astronomie grecque. C'est là un indice sûr que, pour le fond, cette littérature canonique remonte bien au delà de l'époque de sa rédaction définitive. On ne saurait méconnaître l'importance de ces publications du canon jaina. Ce n'est que quand on aura des éditions critiques de l'ensemble ou du moins des principaux de ces écrits, qu'on pourra espérer de voir clair dans un des chapitres les plus curieux de l'histoire religieuse de l'Inde. Il faut convenir pourtant que ce qui en a été publié jusqu'ici, ne nous a pas appris beaucoup de choses nouvelles, ni comme doctrines, ni comme fonds légendaire. Vis à vis du bouddhisme surtout, il y a dans ces livres un manque d'originalité déplorable. A chaque pas on y rencontre les mêmes éléments, à peine déguisés à l'aide de quelques modifications systématiques : on dirait de la marchandise démarquée. Et, malheureusement, il est à craindre que le reste du canon ne soit à l'avenant. C'est du moins l'impression qui ressort de l'analyse magistrale qu'en a faite M. Weber ¹ dans un mémoire qui est le travail capital de ces dernières années sur la littérature sacrée des jainas.

Les données uniformément précises et par cela même très suspectes que ces livres fournissent sur l'histoire interne du jainisme et sur la naissance des sept anciennes sectes (jusqu'au 1^{er} siècle de notre ère ; les deux premières ont eu lieu du vivant du fondateur), ont été réunies par M. Leumann ². — M. Jacobi a traité, d'après des documents postérieurs (XI^e-XVI^e siècles), du huitième schisme, celui des *Çvetâmbaras* et les *Digambaras* ³,

¹) Albrecht Weber : *Ueber die heiligen Schriften der Jaina* ; dans *Indische Studien* t. XVI (1883), p. 211 et XVII (1884), p. 1. Ce mémoire est le résultat du dépouillement auquel M. Weber a soumis la collection des MSS. jainas de la bibliothèque de Berlin.

²) E. Leumann : *Die alten Berichte von den Schismen der Jaina* ; dans *Indische Studien*, t. XVII, p. 91.

³) H. Jacobi : *Ueber die Entstehung der Çvetâmbara und Digambara Sekten* ;

qui paraît avoir éclaté au I^{er} siècle et qui divise encore actuellement les jainas en deux grandes églises rivales. — M. Weber a fait connaître un curieux *compendium*¹ qui résume à partir de là jusqu'au XVI^e siècle, l'histoire des dix principales hérésies modernes — A M. Leumann on doit en outre deux nouvelles versions² de la légende d'un saint personnage déjà connu par des travaux de MM. Weber et Jacobi. Kálakâcârya, sur lequel les données sont contradictoires et qui paraît avoir eu plusieurs homonymes. Ces récits le mettent en rapport avec la domination des Çakas et le roi Çalivâhana, qui paraît tenir dans la légende jaina une place analogue à celle que Kanishka occupe dans celle des bouddhistes. — M. Klatt a donné, d'après des documents modernes, les listes accompagnées de courtes notices historiques, des patriarches de l'église jaina³, tels qu'ils se seraient succédé sans interruption, depuis la mort du fondateur, selon la tradition des deux principales subdivisions des Çvetâmbaras, le Kharataragacha et le Tapâgacha. La première liste compte soixante-dix de ces personnages jusqu'en 1880 AD; la deuxième en enregistre soixante-deux jusqu'en 1676. Il va sans dire qu'elles ne sont ni consistantes avec elles-mêmes, ni d'accord l'une avec l'autre. — Enfin M. Jacobi a commencé la publication du Sthavirâvalicarita de Hemacandra (XII^e siècle), une histoire en vers de ces mêmes patriarches.

On ne saurait douter que, pour le moyen-âge, soit les dix derniers siècles, ces documents méritent en général confiance.

dans *Zeitsch. der Deutsch. Morgenl. Gesellsch.* t. XXXVIII (1884), p. 1. Je ne vois pas où M. Jacobi prend (p. 16) que les Çvetâmbaras placent ce schisme en 609 de l'ère samvat (56 av. J.-C.). Ni dans ses documents, ni ailleurs que je sache, il n'y a rien de semblable. Partout cette date de 609 est rapportée à l'ère de Mahāvīra (526 av. J.-C.).

¹) A. Weber : *Ueber den Kupakshakaucikâditya des Dharmasâgara, Streit-schrift eines orthodoxen Jaina, vom Jahre 1573*; dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 27 juillet 1882.

²) E. Leumann : *Zwei weitere Kâlaka-Legenden*; dans *Zeitschr. der Deutsch. Morgenl. Gesellsch.* t. XXXVII, p. 493.

³) Johannes Klatt : *Extracts from the Historical Records of the Jainas*; dans *Indian Antiquary*, t. XI (1882), p. 245.

⁴) H. Jacobi : *Sthavirâvalicarita or Paricishtaparvan, being an Appendix to the Trishasthikâlapurushacharita by Hemachandra*. Fascic. I et II. Calcutta 1883-1884 (*Bibliotheca Indica*).

Mais à mesure qu'on remonte plus haut, ils deviennent singulièrement sujets à caution. Au delà de la fixation du canon (v^e siècle), il n'y a plus que des souvenirs épars : aux approches de notre ère, une époque particulièrement embarrassante dans l'histoire de l'Inde, ils deviennent absolument informes ; quant à la période antérieure, celle des origines, on ne saurait écarter le soupçon que tout le cadre de cette tradition a été fabriqué d'une pièce, après coup. Jusqu'ici, deux points paraissent clairs ; c'est que, du jainisme et du bouddhisme, l'un des deux a largement copié l'autre, et que les chances d'originalité ne sont pas en faveur du premier. Il n'a pas, comme son rival, ses inscriptions d'Açoka et sa chronique singhalaise.

C'est en faveur des jainas, au contraire, que se prononce M. de Milloué, dans un mémoire ¹ où il a réuni un grand nombre d'informations utiles touchant cette secte, ses doctrines, son histoire et son état présent. On peut différer avec l'auteur sur la portée qu'il attribue parfois aux faits ; mais ceux-ci sont en général recueillis avec exactitude et, si des données d'âge et de valeur fort divers se coudoient un peu pêle-mêle dans son exposé, le défaut, jusqu'à un certain point, était inévitable. — M. Burgess a terminé dans l'*Indian Antiquary* ses miscellanées sur les jainas, par une série de communications du plus grand intérêt sur le rituel aujourd'hui en usage parmi eux, sur leurs pratiques et leurs coutumes, et sur la distribution actuelle de leurs sectes ². — Enfin, il nous faut mentionner encore les nouveaux specimens de leurs contes ou *Kathānakas* qu'a publiés M. Weber ³. Ce sont des récits où il

¹) L. de Milloué : *Essai sur la religion des Jains*. Louvain 1884. Extrait du *Muséon*.

²) J. Burgess : *Papers on Çatruñjaya and the Jains* ; dans *Indian Antiquary*, t. XIII (1884), p. 191 et 276. Les précédents articles se trouvent au t. II (1873). Depuis le 1^{er} janvier 1885, M. Burgess a quitté la direction de cet excellent recueil, fondé par lui en 1872, et dont il avait su faire aussitôt une publication modèle. Ses successeurs sont MM. Fleet et Temple : l'*Indian Antiquary* ne pouvait passer en de meilleures mains. — Cf. encore dans le même recueil, t. XII, p. 21, la notice de M. K. B. Pāthak : *The Date of Mahavira's Nirvāna, as determined in Çaka 1175*.

³) A. Weber : *Ueber das Çampakāçesthikathānakam, die Geschichte vom Kaufmann Çampaka* ; dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 31

n'y a d'édifiant que la fin, semblables en ceci à beaucoup de jâtakas bouddhiques et aussi aux historiettes parfois plus que légères qui servent de thèmes dans nos sermonnaires du moyen-âge.

Les jainas sont les restes d'une église qui se survit à elle-même et qui compte à peine un demi-million de fidèles. Le néo-brâhmanisme ou hindouisme est une masse à la fois confuse et compacte de cultes et de croyances infiniment divers, où le passé et le présent, la mort et la vie la plus intense s'associent et se confondent et qui, dans ses limites indécises, comprend de 150 à 200 millions d'adhérents. L'unité de ce vaste assemblage, on la sent plutôt qu'on ne peut la définir. Quant aux divisions qu'on essaierait d'y tracer, il faudrait les multiplier à l'infini pour qu'elles fussent exactes. Aussi la monographie, la notice de détail règnent-elles en maître sur ce domaine, et faudra-t-il nous contenter d'un ordre fort sommaire dans la rapide esquisse qui doit clore ce bulletin.

Inaccessible aux masses par sa langue et par sa forme, distincte aussi parfois de leurs croyances réelles, bien que les pénétrant à des degrés divers, la tradition littéraire constitue à ces religions une sorte de théologie supérieure, avec laquelle on est trop tenté, en Europe surtout, de les confondre. Parmi ces œuvres de lettrés, qui ont ainsi exercé une influence parfois énorme, mais indirectement, après avoir été remaniées au préalable en des versions populaires, il faut compter au premier rang les Purânas et, entre tous, une œuvre qui doit nous être particulièrement chère, le Bhâgavata Purâna. Restées interrompues par la mort de Burnouf, l'édition et la traduction françaises ont été enfin reprises par M. Hauvette-Besnault¹. Le nouveau volume, le quatrième de l'œuvre entière, comprend la première partie de ce dixième chant qui décrit la naissance et la jeunesse de Krisnha et qui, interprété de mille façons, a dé-

mai et 19 juillet 1883. — *Ueber das Uttamacaritrakathânakam, die Geschichte des Prinzen Trefflichst*; ibidem, 27 mars 1884.

¹) *Le Bhâgavata Purâna ou Histoire poétique de Krishna, traduit et publié en français par Eugène Burnouf. Tome quatrième, par M. Hauvette-Besnault.* Paris 1884.

frayé presque à lui seul la dévotion des sectes vishnouites. Dans une préface sobre et substantielle, M. Hauvette-Besnault a parfaitement fait ressortir l'importance de ce texte et la place qu'il occupe dans la tradition religieuse de l'Inde. — Dans l'Inde, M. Rajendralâla Mitra a continué la publication du *Vâyu-Purâna*¹. — La grande encyclopédie du culte et de la coutume brâhmaniques de Hemâdri, le *Caturvargacintâmani*, a progressé de dix nouveaux fascicules². — MM. Cowell et Gough ont achevé et réuni en un volume leur savante traduction du *Sarvadarçana-samgraha*,³ qui avait d'abord paru à de longs intervalles (1874-1878) dans les numéros du *Pandit*. L'œuvre originale, où Mâdhavâcârya, le célèbre commentateur des Vedas et de la *Smṛiti* (xiv^e siècle), expose et discute les principes philosophiques des principales écoles et sectes de l'Inde (16 en tout), est écrite en un style extrêmement concis et technique, et il fallait la connaissance profonde des systèmes hindous que possèdent MM. Cowell et Gough, et sans doute aussi des secours qu'on ne peut trouver que dans l'Inde, pour se tirer avec honneur d'un pareil travail. Malgré la compétence tout exceptionnelle des traducteurs, leur version se ressent parfois des difficultés presque insurmontables que leur opposait l'original, et il est tel endroit où, pour être comprise, elle exige autant d'efforts que le texte même de Mâdhava. — A cette publication s'en rattache une autre de M. Cowell, celle d'un petit poème intitulé « le collier de perles des principes vrais⁴ », dans lequel un auteur de date incertaine (peut-être antérieur au milieu du xiv^e siècle), défend avec beaucoup de

¹) Rajendralâla Mitra : *The Vâyu Purâna. A System of Hindu Mythology and Tradition. Edited. Vol. II, fascic. I-V.* Calcutta, 1881-1885 (Bibliotheca Indica).

²) Pandita Yogeçvara Smṛitiratna and Pandita Kâmakhyânâtha Tarkaratna : *Caturvargacintâmani. by Hemâdri. Edited. Vol. III, Part I, fascic. I-X.* Calcutta 1881-1885. (Bibliotheca Indica). Ce volume traite des cérémonies funèbres.

³) E. B. Cowell and A. E. Gough : *The Sarva-darçana-sangraha, or Review of the different Systems of Hindu Philosophy, by Mâdhava Achârya. Translated.* Londres, 1882 (Trübner's Oriental Series).

⁴) E. B. Cowell : *The Tattva-muktâvali of Gauda-pûrnânanda-chakravartin. Edited and Translated ; dans Journal of the Roy. As. Soc. of Gr. Britain and Ireland, t. XV (1883), p. 137.*

chaleur et d'habileté, contre l'idéalisme absolu du Vedânta, la réalité du monde et des êtres individuels.

Veut-on se faire une idée des remaniements que subissent les œuvres de cette littérature savante sous la main de ceux qui les traduisent aux masses, on ne saurait choisir de meilleurs exemples que la traduction de M. Growse du Râmâyana hindî de Tulsi Dâs ¹ (commencement du xvii^e siècle), un des livres favoris des vishnouites, ou les fragments du Harivamça de Manbodh (fin du xviii^e siècle), en dialecte de Mithilâ, publiés par M. Grierson ². — Tantôt plus raffinée, tantôt plus vulgaire, cette poésie aboutit à son tour par des transitions à peine sensibles, aux chants populaires proprement dits. De ceux-ci on trouvera des spécimens aussi curieux que variés et où le vrai fond de la religion de ces peuples se reflète parfois avec une admirable fidélité, dans les collections publiées par MM. Grierson ³ et Temple ⁴. Les « Légendes du Penjâb », une véritable Revue mensuelle fondée par M. Temple uniquement en vue de cette poésie populaire et qu'il alimente à lui seul depuis plus de dix-huit mois, méritent une mention spéciale par la richesse des matériaux qu'elles mettent à notre disposition et par le jour qu'elles jettent sur l'état religieux souvent fort étrange des diverses couches de la population si mêlée de ces pays frontières. Nulle part on ne se rendra mieux compte que dans ces chants, combien l'islam et l'hindouisme se sont

¹) F. S. Growse : *The Râmâyana of Tulsi Dâs, translated from the original Hindî*. Allahabad, 1883.

² G. A. Grierson : *Manbodh's Haribans, Part I. Text*; dans *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, t. LI (1882), p. 129.

³) Le même : *Some Bihâri Folk-songs*; dans *Journ. of the Roy. As. Soc of Gr. Britain and Ireland*, t. XVI (1884), p. 196.

⁴) R. C. Temple : *A Song about Sakhi Sarovar*; dans le *Calcutta Review*, octobre 1881. — *Some Hindu Songs and Catches from the Villages in Northern India*; ibidem, avril et juillet 1882. — *Folk-songs from Northern India*; ibidem, avril 1884. — *Some Hindu Folksongs from the Panjâb*; dans *Journ. of the As. Soc. of Bengal*, t. LI (1882), p. 151. — *The Hymns of the Nāngipanth*; dans *Indian Antiquary* t. XIII (1884), p. 1. Les Nāngipanth sont une secte d'illuminés du Penjâb oriental, fondée il y a une cinquantaine d'années. — *The Legends of the Panjâb*, n° 1-19. Bombay 1883-1885. Paraissent par fascicules mensuels depuis août 1883.

profondément pénétrés dans ces régions où ils sont en présence depuis plus de dix siècles¹.

Parmi les travaux consacrés à l'étude des mouvements sectaires, nous avons à signaler le mémoire de M. Monier Williams sur le vishnouisme et sur la réforme puritaine entreprise au commencement de ce siècle par Svâmi Nârâyana². L'épître en vers, dans laquelle le fondateur a résumé ses instructions et ses commandements et que M. Williams publie à la suite du mémoire, est un curieux morceau de littérature sectaire. Le début tendrait presque à faire croire que l'auteur a eu quelque vague connaissance des épîtres de saint Paul. — M. Râjendralâla Mitra a donné d'intéressants spécimens de la scolastique des Vaishnavas du Bengale³ et des subtilités auxquelles on a recours dans ces milieux dévots pour concilier les sentences contradictoires de leurs saints et de leurs docteurs, et pour sauver à la fois les deux doctrines opposées, mais également chères à leur mysticisme, entre lesquelles se partage le Vedânta, celle d'une certaine distinction entre la divinité et le fidèle, et celle de leur unité absolue. — Dans un récit, auquel il a su donner une forme charmante, M. Nateça Çâstri a raconté l'origine légendaire et décrit les usages d'une autre secte vishnouite, les Çrîvaishnavas du Sud, qui se rattachent au célèbre réformateur Râmânuja (xii^e siècle)⁴. Entre autres détails intéressants, on remarquera le retour partiel de la secte

¹) On trouvera aussi de nombreuses informations sur l'histoire religieuse de la province, dans une autre publication mensuelle, fondée également par M. Temple et à la même époque : *Panjab Notes and Queries, a Monthly Periodical devoted to the systematic collection of authentic Notes and Scraps of information regarding the country and the people*, n° 1-18; Allahabad, 1883-1885. Le 1^{er} numéro est d'octobre 1883.

²) Monnier Williams : *The Vaishnava Religion, with special reference to the Çikshâ-patri of the modern sect called Svâmi-Nârâyana*; dans *Journ. of the Roy. As. Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XIV (1882), p. 287. — *Sanskrit Text of the Çikshâ-Patri of the Svâmi-Nârâyana Sect, edited (and translated)*; ibidem, p. 733.

³) Râjendralâla Mitra : *On the Psychological Tenets of the Vaishnavas*; dans *Journ. of the As. Soc. of Bengal*, t. LIII (1884), p. 103.

⁴) Pandit S. M. Nateça Çâstri : *The Origin of the Çrîvaishnavas of Southern India*; dans *Indian Antiquary*, t. XIII (1884), p. 252.

à la norme commune du brâhmanisme, qui semble être le lot fatal de toutes ces réformes. — M. Senâthi-Râja a donné d'utiles informations sur les sectes çivaïtes de ces mêmes contrées ¹. Dans son mémoire, il faut distinguer toutefois entre les données modernes, dont l'auteur a fait en général un usage excellent, et ses théories sur l'histoire ancienne de ces religions, où il a montré bieu peu de critique. — Enfin, c'est un véritable chapitre de l'histoire des sectes hindoues, que cette tentative d'établir une religion nouvelle faite par l'empereur Akbar, et dont la relation exacte, due à M. de Noer, a été mise à la portée du public français par M. Bonnet Maury ².

Si de l'histoire des sectes et de leurs doctrines, nous passons à leur culte, nous trouvons un excellent mémoire de M. Burgess sur le rituel çivaïte tel qu'il est en usage dans le sanctuaire de Râmeçvara ³, à l'extrémité méridionale de la péninsule. en face de Ceylan, un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés de l'Inde. — M. Nateça Çâstrî a décrit les cérémonies funèbres telles qu'elles se pratiquent en mémoire d'une mère, à un autre sanctuaire fameux, à Siddhapurî en Gujarât ⁴. — On sait que le culte de ces lieux privilégiés est commun à toutes les sectes et que, à l'époque des grandes fêtes surtout, les fidèles y affluent de toutes les contrées de l'Inde. D'autres pratiques appartiennent plus spécialement à l'une ou à l'autre de ces religions; d'autres encores sont locales ou, bien que largement répandues, affaire de dévotion individuelle. On trouvera en

¹) E. S. W. Senâthi-Râja; *Quelques remarques sur la secte çivaïte chez les Indous de l'Inde méridionale*; dans les *Annales du Musée Guimet*, t. VII, p. 275, Paris, 1884.

²) G. Bonnet Maury: *L'empereur Akbar. Un chapitre de l'histoire de l'Inde au XV^e siècle*, par le comte F. A. de Noer, traduit de l'allemand. Avec une introduction par Alfred Maury, t. I. Leide, 1883.

³) J. Burgess: *The Ritual of the Temple of Râmêçvaram*; dans l'*Indian Antiquary*; t. XII (1883), p. 315.

⁴) Pandit S. M. Nateça Çâstrî: *Mâtrigayâ at Siddhapurî*; ibidem, t. XIII (1884), p. 282). — Pour la description de quelques autres sanctuaires célèbres, cf.: Lieut.-Col. B. R. Branfill: *Description of the Great Çiva Temple of Gangai Kondapuram and of some other places in the Trichinopoli District*; dans *Journ. of the As. Soc. of Bengal*, t. XLIX (1880), p. 1. — Râjendralâla Mitra: *On the Temples of Deoghar*; ibidem., t. LII (1883).

note le relevé de quelques travaux relatifs à ces diverses catégories.¹ Pour les compléter, il faut y joindre ce qui s'est fait sur des domaines voisins, d'une part celui des superstitions et du folklore proprement dit, où se conservent tant d'archaïsmes de la croyance et du culte, d'autre part celui de l'ethnographie pour ce qui concerne notamment les castes méprisées, les tribus nomades ou à demi-sauvages, plus ou moins imparfaitement conquises à l'hindouisme. Mais, ici encore, je dois me contenter de donner en note une simple énumération bibliographique².

¹) Arnould Locard : *Les coquilles sacrées dans les religions indoues* ; dans les *Annales du Musée Guimet*, t. VII. p. 289. L'auteur aurait dû ajouter à sa liste le cālāgrāma des vishnouïtes, qui est une ammonite pétrifiée. — Sirdar Gurdial Singh : *Memorandum on the superstitions connected with childbirth, and precautions taken, and rites performed on the occasion of the birth of a child among the Jāts of Hoshiyarpur in the Panjāb*, dans *Journal of the As. Soc. of Bengal*, t. LII (1883), p. 205. — E. T. Atkinson : *Notes on the history of Religion in the Himālaya of the N. W. Provinces. Part. I* ; ibidem, t. LIII (1884), p. 39. — William Simpson : *Pujahs in the Sutlej Valley, Himālayas* ; dans *Journ. of the Roy. As. Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XVI (1884), p. 13. — E. Hultsch : *Note on a Bhauma-yantra* ; dans *Indian Antiquary*, t. XIII (1884), p. 138. L'objet représenté est un diagramme magique servant d'amulette contre les influences malignes de Mars. Un autre exemplaire du même yantra a été publié par M. Whitley Stokes dans l'*Academy* du 4 avril 1885, p. 245.

² Rev. Lal Behari Day ; *Folk-Tales of Bengal*. Londres 1883. — Mrs. F. A. Steel and R. C. Temple : *Wide-Awake Stories. A collection of Tales told by little Children between Sunset and Sunrise, in the Panjab and Kaskmir*. Bombay, 1884. La plupart de ces contes avaient paru d'abord dans l'*Indian Antiquary*, vol. IX-XII. Cf. encore de M. Temple, outre ses *Legends of the Panjāb* et ses *Panjāb Notes and Queries* déjà mentionnés, les articles suivants : *Legends of the Murree Hills* ; dans le *Calcutta Review*, octobre 1882, et *Folklore of the Headless Horseman in Northern India* ; ibidem, juillet 1883. — Pandit Natega Cāstri : *Folklore in Southern India* ; dans l'*Indian Antiquary*, t. XIII (1884), p. 183, 226, 256, 262, 286 ; t. XIV, p. 77, 108. — K. Raghunāthji : *Omens from the Falling of House Lizards* ; ibidem, t. XIV, p. 112. — Hugh Fraser : *Folklore from Eastern Gorakhpur (N. W. P.)* ; dans le *Journ. of the As. Soc. of Bengal*, t. LII (1883), p. 1. — Rev. C. Swynnerton : *Folktales from the upper Panjāb* ; ibidem, p. 81. — La littérature classique des contes s'est enrichie des publications suivantes : Heinrich Uhle : *Die Vetālapañcavimṣatikā in den Recensionen des Īvāddāsa und eines Ungenannten, mit kritischem Commentar herausgegeben*. Leipzig, 1881. Forme le n° 1 du vol. VIII des *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*. — L. Feer : *Contes Indiens. Les trente-deux récits du trône, (Bātris-Sinhasan) ou les merveilleux exploits de Vikramaditya, traduits du bengali*. Paris, 1883. — C. H. Tawney : *The Kathā Sarit Sāgara, or Ocean of the Streams of Story, translated from the original*

Après le substantiel compte-rendu de M. Jean Réville¹, je n'ai plus à présenter aux lecteurs de la *Revue* le beau livre dans lequel M. Goblet d'Alviella a retracé l'histoire du Brâhmasamâj², cette dernière et si curieuse évolution de l'Hindouisme sous l'influence directe de l'Europe. Je n'essaierai pas d'ailleurs, après ce qu'en a dit ici M. Goblet d'Alviella lui-même³, de revenir sur le schisme qui, une fois de plus, a divisé la jeune église, ni sur le coup dont elle a été frappée en perdant son chef, Keshub Chunder Sen. Ce n'est pas encore le moment de juger cet homme étonnant, à la fois si sincère et si énigmatique. Ses amis d'Europe ont suivi avec un sentiment de défiance et de malaise ses derniers agissements et le spectacle étrange de cette église si vite ramenée, sous les dehors les plus modernes, à quelques-unes des pires traditions de la secte hindoue. Reste à savoir ce qu'on fera après lui. L'avenir, et un avenir peut-être rapproché, nous dira si les gens plus sobres à qui la parole est maintenant, auront comme lui le don de charmer et de parler au grand nombre, ou si, privé de ce souffle puissant, le Brâhmasamâj n'est pas destiné à rester une petite église d'honnêtes gens. Je me bornerai à indiquer quelques publications destinées à défendre les tendances libérales et plus spécialement européennes du Brâhmasamâj, actuellement représentées par le Sâdhâran Brâhmasamâj⁴.

Sanskrit vol. II, Calcutta 1881-1884 (Bibliotheca Indica). Reste à publier l'Index.

N. R. Cumberlege: *Some Account of the Bunjarrah Class*. Bombay 1882. — J. Avery: *On the Rude Tribes of Northeastern India*; dans *Proceedings of the Americ. Or. Soc.* mai 1882. — John C. Nesfield: *The Kanjars of Upper India*; dans le *Calcutta Review*, octobre 1883. — K. Raghunâthji, *Bombay Dancing-girls*; dans l'*Indian Antiquary*, t. XIII (1884) p. 165. — S. Mateer: *The Pariah Caste in Travancore*; dans le *Journ. of the Roy. As. Soc. of Great Britain and Ireland*, t. XVI (1884), p. 180.

¹) Voir la *Revue*, T. IX, p. 104. — Cf. aussi l'article de M. J. Darmesteter dans la *Revue critique* du 21 janvier 1884.

²) Comte Goblet d'Alviella: *L'évolution religieuse contemporaine chez les Anglais, les Américains et les Hindous*. Paris et Bruxelles, 1884.

³) Voir la *Revue*, T. IX, p. 83.

⁴) Sophia Dobson Collet: *Brahmo Sama versus New Dispensation*; dans le *Contemporary Review*, novembre 1881. — *The Brahmo Year-book. Brief Records of Work and Life in the Theistic Churches of India*. Londres et Edimbourg. Publiée chaque année depuis 1876, par Miss Collet. — Pandit Sivanâth Sâstri:

L'histoire de l'hindouisme en dehors de l'Inde a été non-seulement enrichie, mais, sur plusieurs points, créée à neuf au cours de ces dernières années. M. Kern a continué à la suivre dans les monuments littéraires et épigraphiques de l'Archipel¹. Mais c'est surtout au Cambodge que les découvertes ont été nombreuses. M. Aymonier, au cours de la mission dont il a été chargé par le gouvernement français, a envoyé plus de 300 inscriptions nouvelles, moitié en sanscrit, moitié en vieille langue Khmer, et provenant de toutes les provinces de l'ancien royaume, bien plus étendu que le Cambodge actuel. De cette masse de documents nouveaux, quelques-uns seulement sont publiés²; d'autres sont sur le point de l'être. Mais un examen sommaire de l'ensemble a permis à M. Bergaigne de

The New Dispensation and the Sādhāran Brāhmo Samāj. Madras, 1881. — *The Indian Messenger. A Weekly Journal, mainly devoted to Religious, Social, Moral and Educational Topics*. Calcutta, 1^{er} numéro du 9 septembre 1883. — *The Brahma Pocket Almanac. Published by order of the General Committee of the Sadharan Brahma Samaj, Calcutta*. Ces diverses publications rendent compte du schisme au point de vue des adversaires du *New Dispensation* et de Keshub Chunder Sen. Ils donnent en outre les renseignements les plus complets sur l'organisation et l'action de la nouvelle branche de l'église, le Sādhāran Brāhmasamāj, sur le personnel de ses missions, sur les groupes qui le composent et leur recrutement, sur la statistique des mariages d'adultes et de veuves (c'est là un point essentiel), sur les publications qu'il subventionne, sur ses écoles et ses institutions d'assistance, etc.

¹) H. Kern : *Over den Invloed der Indische, Arabische en Europeesche Beschaving op de Volken van den Indischen Archipel. Als Bijdrage ter Beantwoording der Vraag, in hoeverre het Maleisch-polyneesische Ras voor hoogere Beschaving vatbaar is*. Leide, 1883. — *Præve uit et Oudjavaansche Rāmāyana*. Extrait des *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde von Nederlandsch-Indië*, 1883. — *Eene Bijdrage tot de Kennis van't oude Philippijnsche Letter-schrift*; ibidem, 4^e Volgr. X^e DI — *Sanskrit-Inscriptie ter Eere van den javaanschen Vorst Er-lānga*; ibidem. — *Sanskrit-Inscriptie van Java, van den Jare 654 Çaka* (A. D. 732); ibidem, mars 188 . — Un autre mémoire de M. Kern sur des inscriptions sanscrites de la presqu'île de Malacca, a déjà été mentionné plus haut à propos du bouddhisme.

²) A. Bergaigne : *Une nouvelle inscription cambodgienne*; dans le *Journal Asiatique*, t. XIX (1882), p. 208. — A. Barth : *Inscriptions sanscrites du Cambodge*; ibidem t. XX (1882), p. 195. — *L'inscription sanscrite de Ham Chey*; ibidem, t. I (1883), p. 160. — Le mémoire de M. Senart sur une autre de ces inscriptions a déjà été mentionné plus haut, à propos du bouddhisme. — M. Aymonier a publié une partie des résultats auxquels l'a conduit l'étude des textes en langue khmer; *Quelques notions sur les inscriptions en vieux khmèr*, ibidem, t. I, p. 441 et t. II (1883), p. 199. Avec notes de M. Bergaigne.

tracer le cadre de cette histoire hier encore totalement inconnue et d'établir la suite des rois qui ont régné sur ce pays du VI^e au XII^e siècle¹. La plupart de ces inscriptions, des anciennes surtout, appartiennent au brâhmanisme civaïte ; quelques unes sont vishnouïtes ; plusieurs sont en l'honneur de Çiva-Vishnu ne formant qu'une seule personne, et établissent l'existence de ce culte dès le VII^e siècle. avec une précision et une abondance de preuves qu'on chercherait vainement dans les inscriptions de date ancienne de l'Inde propre. Sur d'autres points encore elles contribuent à éclairer l'histoire religieuse et littéraire de la mère patrie. Elles ne nous disent rien jusqu'ici de l'origine de cette civilisation hindoue transplantée de toute pièce sur les bords du Mekong. Mais elles nous montrent des brâhmanes venus de l'Inde-gangétique et s'alliant à la famille royale. Il est donc probable que le brâhmanisme s'est établi là comme il l'a fait ailleurs, comme il continue à le faire sous nos yeux parmi les aborigènes de l'Inde : il vient avec le brâhmane, et le brâhmane, qui n'est ni un missionnaire, ni un condottiere, arrive dès qu'il se trouve un chef qui veuille le recevoir. — Pour l'état actuel du Cambodge et ce qui reste de cette vieille splendeur, on consultera avec fruit le récent ouvrage de M. Moura².

En fait d'ouvrages traitant de l'hindouisme en général, je n'en indiquerai que deux, également recommandables, bien qu'à des titres divers : l'un, de M. Monier Williams³, que les lecteurs de la *Revue* connaissent déjà⁴ et qui est la *description* la plus complète et la plus exacte que nous ayons de l'ensem-

¹) A Bergaigne : *Rapport sur les inscriptions du Cambodge* ; dans le *Journal Asiatique*, t. XX (1882), p. 139. — *Chronologie de l'ancien royaume khmêr* ; ibidem, t. III (1884), p. 51.

²) J. Moura : *Le royaume du Cambodge*, 2 vol. Paris 1883.

³) Monier Williams : *Religious Thought and Life in India. An Account of the Indian peoples, based on Life's Study of their Literature and on Personal investigation of their own country. Part. I. Vedism, Brâhmanism, and Hinduism*. 2^e édition. Londres 1885. La 1^e édition est de 1883. Les deux chapitres sur le védisme et le brâhmanisme ne sont qu'une sorte d'introduction : le livre est en réalité un exposé de l'hindouisme.

⁴) Voir l'article de M. A. Réville, t. X, p. 97.

ble de ces cultes étranges ; l'autre, de sir A. Lyall¹, qui est l'analyse la plus pénétrante de leur substance en quelque sorte et du milieu dans lequel ils s'agitent. C'est à peine si l'on s'aperçoit à la lecture que le volume est une collection d'articles détachés, si bien la pensée de l'auteur s'y appelle et s'y répond d'un bout à l'autre. Que sir Lyall explore la région frontière où la religion confine à la sorcellerie, ou qu'il étudie la formation d'une tribu de nomades, d'un clan rājputte, d'une secte ou d'une caste nouvelle ; qu'il dissèque, le scalpel à la main, cet organisme complexe, la conscience religieuse d'un véritable hindou, ou qu'il montre combien le brâhmanisme est resté jusqu'à nos jours une religion envahissante ; partout on retrouve chez lui la même observation patiente et fine, la même imagination brillante au service d'une pensée soucieuse d'aller au fond des choses. Peut-être sur quelques points, une connaissance plus intime de l'ancienne littérature eût-elle amené l'auteur à modifier ses conclusions, à ne pas confondre, par exemple, l'ancien avatâra, comme celui de Krishna, avec la divinisation moderne du guru, et à distinguer plus nettement l'un et l'autre de ce que l'Occident a connu sous le nom d'apothéose, Mais ce sont là des taches légères. Même quand on est obligé de différer d'avec lui, sir Lyall reste toujours *suggestive*, comme disent nos voisins : il invite à penser et c'est l'essentiel.

Il ne me reste plus qu'à signaler quelques publications qui ont porté sur l'ensemble de ce vaste développement religieux unique au monde, qui commence aux chants du Vêda et finit au Brâhmasamâj. M. de Milloué, l'actif directeur du musée Guimet, a fait précéder le nouveau catalogue du musée d'un précis succinct des principales religions de l'extrême Orient et en particulier de l'Inde, qui ne vise pas à l'originalité, mais qui est en général exact et répond parfaitement au but du livre, d'orienter et de guider le visiteur de la collection². —

¹) Sir Alfred C. Lyall : *Asiatic Studies, Religious and Social*. Londres, 1882.

²) L. de Milloué : *Catalogue du musée Guimet. Première partie : Inde, Chine et Japon, précédée d'un aperçu sur les religions de l'Extrême Orient et suivie d'un Index alphabétique des noms des divinités et des principaux termes techniques*. Nouvelle édition. Lyon, 1883.

Mgr Laouënan a entrepris davantage. Missionnaire dans l'Inde, il a été frappé, dès son arrivée dans le pays, des points de ressemblance que les livres hindous présentent avec l'Ecriture, et, comme il acceptait de bonne foi la haute antiquité qu'on attribuait à ces livres, cette découverte l'avait jeté dans un grand trouble. Plus tard seulement, à la lecture de quelques pages de Wilson et de Max Müller, il s'aperçut que cette antiquité était surfaite, et c'est cette conviction qu'il se propose de faire partager à ses lecteurs. Le premier volume ¹, seul paru, ne traite proprement que de l'ancienne littérature. Mais les aperçus de l'auteur n'en rayonnent pas moins sur toutes les époques de l'histoire religieuse de l'Inde, et c'est ce qui m'a décidé à réserver son livre pour la fin. Il y a beaucoup de travail et de solide savoir dans ce volume de Mgr Laouënan, et, mieux que cela, un accent de droiture et de sincérité qui commande le respect. Malheureusement il s'y joint un déplorable manque de critique. L'auteur est instruit, mais il n'est pas bien informé. Il s'arrête à prouver des choses qui depuis cinquante ans n'ont plus besoin d'être prouvées, et il montre à chaque pas qu'il n'est pas bien au courant de la manière dont ces questions sont posées aujourd'hui. Sa grande préoccupation est d'obtenir pour les livres hindous la date la plus basse possible, une date inférieure à celle de la donnée correspondante dans l'Ecriture et, pour cela, une assertion périmée de Wilford viendra combler au besoin les lacunes de la critique moderne. La date une fois trouvée, la source du témoignage hindou n'est plus à chercher. Ce serait faire injure à Mgr Laouënan et à son œuvre que de faire intervenir ici M. Jacolliot, et pourtant, il faut bien le dire, tout cela est bien un peu du Jacolliot retourné.

Les deux autres ouvrages qu'il nous reste à mentionner, sont également des œuvres d'apologétique. Mais on ne saurait, pour la partie du moins qui seule peut nous concerner ici,

¹) Mgr Fr. Laouënan, de la Société des Missions-Etrangères, évêque titulaire de Flaviopolis, vicaire apostolique de Pondichéry : *Du Brahmanisme et de ses rapports avec le judaïsme et le christianisme*. T. I. Pondichéry, 1884.

leur reprocher comme au précédent, le manque d'information. L'un, qui est de M. l'abbé de Broglie ¹. a déjà été présenté aux lecteurs de la *Revue* ². M. A. Réville a signalé en bon juge l'élégance du livre ; il a rendu hommage à la parfaite courtoisie, à la large et courageuse équité de l'auteur, qui sont le vrai libéralisme en pareille matière, et je n'ai point à y revenir après lui. Je n'ai pas à m'occuper non plus de la partie spéculative et apologétique de l'ouvrage. Mais je suis heureux de rendre un hommage sans réserve à la parfaite mesure et à la compétence avec lesquelles M. l'abbé de Broglie a traité des religions de l'Inde. Dans un cadre restreint, il n'a rien omis d'essentiel. Les faits ne sont nullement arrangés en vue d'une cause à défendre ; ils sont présentés fidèlement, avec leurs justes proportions et, chose rare quand l'écrivain n'est pas de la partie, la couleur est en général exacte jusqu'à la nuance. Sur plus d'un point on peut ne pas être de l'opinion de l'auteur, parce qu'en tout ceci il y a encore infiniment de matière à débat ; mais cette opinion, on n'a jamais à l'écarter comme arriérée et en dehors de la science : elle est toujours soutenable par des arguments strictement scientifiques. Comme œuvre d'apologétique, ce livre est, parmi nous du moins, un signe des temps.

L'ouvrage du P. de Cara ³ n'est pas, comme le précédent, une œuvre d'un seul jet. C'est une collection d'articles écrits par le savant jésuite dans la revue italienne *La Civiltà cattolica*, et le livre se ressent de ce mode de composition ; il est fait un peu de pièces et de morceaux. De plus, il est essentiellement polémique : l'auteur se propose de défendre le christianisme contre la critique moderne, et, pour cela, il porte hardiment la guerre sur le terrain même de l'ennemie. Il montre combien plusieurs de ses positions avancées sont

¹) L'abbé de Broglie : *Problèmes et Conclusions de l'histoire des religions*. Paris, 1883.

²) Voir la *Revue*, t. X, p. 362.

³) P. Cesare A. de Cara : *Esame critico del sistema filologico e linguistico applicato alla mitologia e alla scienza delle religioni*. Prato, 1884.

faibles, et à quelle anarchie ont abouti en peu d'années les études comparatives de linguistique, de mythologie, d'histoire des religions. Appliquant ensuite à ces prémisses le procédé de la définition propre et de la conséquence nécessaire, il conclut que ces doctrines mouvantes ne sont pas une science et qu'elles ne sauraient avoir raison contre la théologie, qui, elle, est une science. C'est aller peut-être un peu vite en besogne; mais ce n'est pas par ce côté que j'ai à apprécier ici l'ouvrage du P. de Cara. La valeur de ses critiques est indépendante des conclusions qu'il en tire, et on ne saurait nier que très souvent il a touché juste. Le livre est écrit de verve, et l'auteur, qui est de tempérament batailleur, n'a pas toujours la main légère. Il y a là, contre des écrivains éminents, des savants illustres et hautement respectables, des vivacités de langage que je regrette d'autant plus, que le P. de Cara, je le sais d'expérience, n'est nullement incapable d'estimer et d'aimer des gens qui ne pensent pas comme lui. Mais ces intempérances sont surtout de forme. Pour le fond l'auteur est en général fort bien informé, et on ne peut s'empêcher d'admirer la compétence dont il fait preuve en des sujets si divers. Ce qu'il dit en particulier de l'Inde et des nombreuses questions que soulève l'histoire de ses religions, est, à peu de chose près, d'une parfaite exactitude. Le livre aura été plus qu'utile, s'il parvient à montrer au public et à certains esprits trop prompts à s'enflammer, combien plusieurs *loci communes* de la science contemporaine sont encore matière à litige.

A. BARTH.

BULLETIN DE L'ISLAM

Ouvrages traités : *Ludolf Krehl*. Das Leben des Muhammed ; *Ign. Goldziher*. Die Zâhiriten ; *R. E. Brünnow*. Die Charidschiten unter den ersten Omayyaden ; *Louis Rinn*. Marabouts et Khouan ; *H. Duveyrier*. La confrérie musulmane de Sidi Mohammed ben Ali es-Senoûsi ; *Bargès* (l'abbé). Vie du célèbre marabout Cidi Abou Medien ; *A. Certeux* et *E. H. Carnoy*. L'Algérie traditionnelle.

Des grandes religions qui se partagent l'humanité, l'Islam est sans contredit celle dont les origines sont le mieux connues, la seule dont le fondateur nous apparaisse sous les traits d'un personnage historique.

Parmi les *divers* ou *traditions* qu'on a un peu plus tard recueillis sur Mahomet, il en est sans doute de peu authentiques ; mais les renseignements dignes de foi sont assez nombreux pour nous permettre de connaître, même par le menu, et d'une façon sûre, tous les incidents de sa vie. Cette écorce cependant pourra-t-elle se soulever assez pour qu'on se rende nettement compte du caractère du Prophète et des mobiles qui l'ont fait agir ? La complexité du caractère humain et surtout les dessous de l'âme arabe sont cause qu'une réponse bien nette nous paraît difficile, sinon impossible. M. *Krehl*¹, que l'étude des *traditions* avait préparé à cette tâche, a publié à ce sujet un très bon ouvrage où il s'adresse au grand public et où, partant, il laisse de côté les discussions d'érudition ; mais, tout en exposant les faits, il les juge et tâche d'en dégager la valeur réelle.

Bien qu'il se laisse, semble-t-il, quelquefois aller à trop de

¹) *Das Leben des Muhammed* (première partie de *Das Leben und die Lehre des Muhammed*) dargestellt von *Ludolf Krehl* (Leipzig. Schulze, 1884, 384 p in-12).

sympathie pour son héros, son point de vue nous paraît assez juste, d'une manière générale. Les extases où Mahomet tombait et où il croyait voir l'archange Gabriel provenaient probablement de quelque hyperesthésie nerveuse, mais les descriptions qu'on nous en fait ne permettent pas d'y voir, comme on a voulu le faire, des attaques d'épilepsie ; il a donc pu, de bonne foi, jouer au début le rôle de prophète, nous le croyons. Mais cette bonne foi est difficilement admissible quand, à une époque postérieure, grisé probablement par le succès et dominé par ses passions, il fait intervenir le ciel pour justifier ses penchants voluptueux. Son mariage avec Khadidja n'est, à nos yeux, que l'union des passions d'une vieille femme (qu'on songe à ce qu'est une femme arabe à trente-cinq ans !) avec l'ambition d'un jeune homme et son désir d'acquérir l'influence et les moyens d'action que procurent les richesses. Malgré tout, homme extraordinaire ! il a la foi et la persévérance, l'habileté diplomatique et le talent militaire, l'éloquence et l'ascendant sur ses compagnons. Et pourtant qui sait ce que serait devenue la foi nouvelle si à Bedr une tactique nouvelle ne lui avait permis de s'adjuger le prestige du succès, si grand aux yeux des Arabes ?

Il est certains points auxquels M. Krehl n'a pas touché, de parti pris, semble-t-il. On ne peut passer sous silence l'hostilité qui a toujours existé entre les Juifs et Mahomet, car les événements relatifs aux Benou-Kaynokâ', aux Benou-Nadîr, à Khayber, etc., jouent un rôle trop considérable dans la vie de ce dernier, dont la mort même ne serait que le dernier épisode de la lutte, si véritablement il a succombé aux suites du poison que lui aurait versé une juive de Khayber. Il serait curieux de pouvoir s'assurer si, au septième siècle comme aujourd'hui, la haine et le mépris des Arabes pour les Juifs étaient fondés sur des raisons économiques et sociales. Mais c'est un point qui n'a pas été touché, non plus que la question d'empoisonnement. M. Krehl est également resté notre débiteur d'un tableau d'ensemble, qu'on avait le droit d'attendre de ses études antérieures, où se trouveraient réunies les notions

actuellement acquises sur l'état religieux de l'Arabie anté-islamique. Peut-être l'a-t-il réservé pour son second volume, qui sera consacré à la doctrine religieuse proprement dite.

Code à la fois religieux, politique, civil et criminel, le Korân devait de très bonne heure être hors d'état de répondre aux besoins complexes qui allaient résulter de l'immense extension de l'empire musulman et d'un état social plus avancé. Aussi voit-on poindre, dès les premières années du second siècle de l'hégire, l'activité de ces nombreux interprètes qui devaient coordonner, compléter et quelquefois dénaturer les préceptes révélés. A quatre d'entre eux, on le sait, était réservé l'honneur de laisser leur nom aux écoles entre lesquelles se partage encore aujourd'hui l'orthodoxie musulmane ; mais cet honneur ils faillirent le partager avec deux autres, Sofyân et-Tawri et Dâvoûd ez-Zâhiri, dont le souvenir, selon le sort ordinaire des vaincus, est tombé dans un oubli presque complet.

Les sources auxiliaires auxquelles naturellement on alla puiser tout d'abord, furent les *dire*s du Prophète (*hadîts*) et la tradition (*sonna*) ou souvenir de sa manière d'agir dans les diverses circonstances de sa vie. Mais cela même devint bientôt insuffisant, et la raison ou spéculation (le *rdy*) intervint, au grand mécontentement des conservateurs de l'époque. Sans qu'il soit facile ni peut-être possible de retracer exactement ce que la situation était à cette époque lointaine, on peut affirmer l'existence de la *spéculation* dès avant Abou-Hanifa (80-150 de l'hégire), qui, en en généralisant l'emploi, tenta même une codification basée sur l'emploi du raisonnement par analogie (*Kiyâs*). Châfé'i (150-204 hég.) se mit à la tête de la réaction contre l'extension donnée au *Kiyâs*, dont il ne songea ni ne pouvait songer à proscrire l'usage, mais qu'il tâcha d'endiguier par un recours plus fréquent aux *dire*s de Mahomet. Seulement il se trouva bientôt, dans un de ceux qui étaient sortis de son école, un zélateur qui outra ses principes et les poussa quelquefois jusqu'à l'absurde : c'est Aboû Soleymân Dâwoâd Içbahâni (200-270 hég.), qui fut surnommé Zâhiri à cause de l'interprétation littérale (*Zâhir*) qu'il donnait des

textes. La valeur exacte qu'il faut attacher à ce mot fut, à notre connaissance, déterminée pour la première fois par M. de Slane ¹, qui le traduisit par *extérioriste* ; la doctrine elle-même vient d'être étudiée autant qu'elle peut l'être par M. J. Goldziher ², qui, faute de sources plus immédiates, a dû pour cela se servir des ouvrages d'Ibn Hazm (384-456 hég.).

Cet Espagnol d'origine chrétienne, le plus célèbre de tous les savants de son pays, auteur de quatre cents volumes relatifs à toute espèce de connaissances, se lança à corps perdu dans les plus ardentes polémiques pour tâcher de relever des doctrines condamnées³ ; au moins obtint-il un succès relatif, puisqu'au commencement du VII^e siècle de l'hégire les Zâhirites étaient encore nombreux en Espagne⁴.

A défaut d'un exposé doctrinal complet, on doit se borner à relever les solutions admises par eux dans des questions particulières ; mais il semble bien résulter de cet examen que le bon sens, la tolérance, la facilité des relations sociales n'auraient pu que perdre à l'intronisation des doctrines *extérioristes*, encore qu'on dise de Dâwoûd Içbahâni qu'il avait plus de jugement que de science. Ainsi, du bail partiaire (*mousdâât* ; cf. l'art. 1763 du Code civil) consenti par Mahomet aux Juifs de Khayber pour leurs plantations de dattiers, cette école conclut, à la différence des autres, que ce genre de contrat n'est permis que pour ce seul produit de la terre ; d'une recommandation de ne pas employer des vases ayant servi à des infidèles, elle tire une défense formelle, etc. Il faut dire, il est vrai, que le principe fondamental de son exégèse lui fait quelquefois adopter la solution libérale. par exemple quand elle entend au pied de la lettre la défense de *boire* dans des vases d'or ou d'argent. Mais il n'en reste pas moins établi qu'elle a bien plutôt

¹) Trad. d'Ibn Khallikân I, p. 493 et 502 ; *Hist. des Berbères* II, 382 ; cf. trad. des *Prolégomènes* d'Ibn Khaldoun, 3^e P., p. 3, 4 et 5.

²) *Die Zâhiriten ihr Lehrsystem und ihre Geschichte*, von Dr J. Goldziher (Leipzig, Schulze, p. 232, 8, 1884). — Sur Ibn Hazm, cf. aussi *Prolégomènes*, trad. fr., I, 410 ; II, 61 ; III, 5-6 ; *Catal. cod. orient...* Ludg. Batav. I, 224 ; V, 164.

³) Marrekoshi, *Hist. of the Almohades*, pp. 32-33.

⁴) *Ib.* p. 35.

augmenté le nombre des devoirs strictement canoniques (*wâdjibat*) ou des prohibitions formelles (*ḥarām*), que les Malékites et les Hanéfites s'efforcent au contraire de diminuer par des efforts de casuistique.

Nous avons moins de renseignements encore sur ce que pouvait être la dogmatique Zahirite : ce que nous savons de façon positive, quoiqu'en dise Chahrestâni, c'est que l'imâm Hanbal refusa d'entrer en relations avec Dâwoûd, qu'il suspectait d'hérésie, et que le fondateur de l'école considérait Dieu comme voyant et entendant par les qualités immanentes en lui ; enfin Ach'ari, — du temps, il est vrai, où il était Mo'tazélite — dirigea contre lui les traits de sa polémique. D'autre part, Ibn Hazm, qui suit probablement les doctrines de son chef, est bien plus violent contre les Ach'arites que contre les Mo'tazélites, dont il se rapproche par son opinion sur l'existence ou la non-existence des attributs divins ; ce qui n'est pas, chez lui, un raisonnement, mais la simple constatation que le Korân ne dit nulle part que Dieu soit un corps, bien qu'il soit sachant, entendant, etc. ; il les attaque sur d'autres points, par exemple sur la question de savoir si Dieu a créé les péchés des hommes. Sur le terrain de l'éthique, il n'admet que les choses écrites : rien n'étant bon ou mauvais par soi, la volonté divine peut transformer un fait de bon en mauvais, et inversement.

Né en Orient, le Zâhirisme ne trouva qu'assez tard, dans le Maghreb et notamment en Espagne, des adeptes relativement nombreux ; mais au ^{vin}^e s. hég. la réaction contre lui était complète et il était, du temps d'Ibn Khaldoun, considéré comme une hérésie ; le célèbre Makrîzi paraît avoir été son dernier sectateur important.

Parti tout politique à leur origine, les Khâridjites se séparèrent plus tard des opinions orthodoxes par suite de la pénétration réciproque des choses temporelles et des choses religieuses qui domine toute l'histoire de l'Islâm. On les a, avec justesse, comparés aux Puritains, à qui ils ressemblent par l'austérité de leurs mœurs, leur attachement aux principes,

leur indomptable courage. Quand, à la bataille de Ciffîn, 'Ali se vit forcé de soumettre à l'arbitrage la légitimité de ses droits au khalifat, il fut abandonné par une partie des siens, qui lui déniaient le droit de consentir à un pareil arrangement. La majeure partie se composait de Bédouins, aux yeux de qui tout Arabe d'origine libre était éligible au khalifat, dont il pouvait être dépouillé s'il cessait de plaire à ses électeurs ; mais il y avait aussi parmi eux des partisans outrés d'Ali, ceux qui devinrent plus tard les Chi'ites, et qui n'admettaient pas de discussion sur ses droits héréditaires. Bon nombre des premiers ne tardèrent pas à faire bande à part et choisirent 'Abd Allah b. Wahb pour leur khalife. La sanglante répression de Nahrwân ouvrit aussitôt la série des luttes que soutinrent les Khâridjites ¹ contre le pouvoir officiel. C'est d'elles que M. Brünnow a tracé le tableau pour le premier siècle de l'hégire ; il s'est tenu au point de vue exclusivement historique, en faisant une critique savante et minutieuse des sources anciennes auxquelles il a puisé ².

C'est à un point de vue tout contemporain et politique que se place M. Rinn, et c'est là ce qui fait la principale valeur de son livre ³. Par la situation qu'il occupe, ou plutôt qu'il a longtemps occupée ⁴, il a pu consulter et réunir des documents précieux et peu facilement accessibles ; ses appréciations théoriques ou historiques, au contraire, sont parfois contestables, et les autorités sur lesquelles il s'appuie ne sont pas toujours des mieux choisies. Des trois catégories d'individus par lesquelles s'exerce l'influence religieuse en Algérie, la première est de beaucoup la moins nombreuse et

¹) Cf. dans *Marabouts et Khouan* le chap. XI, rédigé d'après la *Chronique d'Abou Zakaria* de M. E. Masqueray et *Le Mzab* de M. Coyne.

²) *Die Charidschiten unter den ersten Omayyaden, ein Beitrag zur Geschichte des ersten islamischen Jahrhunderts*, von R. E. Brunnnow (Leiden, Brill. 110, p. 8, 1884).

³) *Marabouts et Khouan, étude sur l'Islam en Algérie*, par Louis Rinn, chef du service central des affaires indigènes au gouvernement général de l'Algérie (Alger, Jourdan, 552 p. 8°, avec carte, 1884). M. Barbier de Meynard a analysé cet ouvrage dans le *Journal des Savants* (décembre 1884).

⁴) On vient il y a peu de jours (mars 1885) de supprimer le service central des affaires indigènes de l'Algérie !!

la moins puissante : elle comprend le clergé salarié et nommé par le gouvernement français, et à qui manque, du fait même de son origine, toute influence réelle sur des populations si prévenues contre tout ce qui ressemble à l'intrusion des *Roumi* dans le domaine de la foi. Aussi ne voyons-nous qu'un rêve dans le regret exprimé par l'auteur, que nous n'ayons pas, dès les premiers temps de la conquête, institué un *cheykh el-islâm* qui eût été notre créature et eût détourné à notre profit les regards et les aspirations dirigées vers le centre musulman. Signalons aussi en passant que les frais de ce culte coûtent à l'Etat, par tête, f. 0.076, chiffre à placer en regard de ceux de 2.93 pour les catholiques et de 11.08 pour les protestants.

La seconde classe comprend les marabouts. On naît marabout, on ne le devient pas : tel aura beau se signaler par toute sorte d'actes vertueux, par la dévotion la plus fervente, par des miracles même, il ne pourra que transmettre à ses descendants la dignité maraboutique, qui arrivera ainsi à être l'apanage de tribus entières, les Ouled Sidi Cheykh, par exemple. L'influence d'un marabout est locale et dépend du degré de vertu et de science du personnage, qui pourra enseigner dans une *zâwiya* la loi religieuse, se constituer un nombreux cercle d'élèves et de clients religieux et recueillir de nombreuses offrandes (*ziyâra*) et de riches ex-voto (*wa'da*), ou au contraire qui vivra péniblement de mendicité auprès de la modeste *Koubba* où reposent les restes d'un ancêtre vénéré. D'une manière générale, les marabouts vivent avec nous en bonne intelligence ; en maintes circonstances nous n'avons eu qu'à nous louer de leurs bons offices, et certains d'entre eux ne répugnent nullement à accepter des postes lucratifs. Ils ont d'ailleurs peu de sympathie pour les ordres religieux, par les quêtes desquels ils voient souvent diminuer l'importance des ressources qu'ils tirent de leur clientèle ordinaire.

Ces ordres constituent la troisième catégorie, de beaucoup la plus importante par le nombre et la plus dangereuse. Les frères ou *Khoudân* ne sont, on le sait, autre chose que les *Goufis* de la Perse ; le fond de leur doctrine n'est autre chose

que le mysticisme et n'a d'autre but que d'arriver au *fenâ*, ou anéantissement de l'âme, par l'abrutissement du corps. Ce but serait peu accessible à l'intelligence des masses, dont il faut d'ailleurs ménager les sentiments religieux : aussi se garde-t-on de le leur dévoiler, et pour la grande majorité des affiliés, tout se réduit à la répétition incessante de formules pieuses ; un petit nombre seulement s'élève par degrés successifs à une connaissance plus exacte des tendances de la secte. Mais les chefs ont ainsi dans la main un grand nombre d'instruments fanatisés qu'ils peuvent employer à la réalisation de buts tout terrestres.

L'organisation, généralement la même, ressemble à celle de nos ordres religieux ou de notre franc-maçonnerie : à la tête de l'ordre on trouve un chef (*Cheykh et-trika*), le plus souvent nommé par son prédécesseur, quelquefois choisi à l'élection, assisté de coadjuteurs (*Khalifa* ou *nâ'ib*) ; dans les provinces, des prieurs ou *mokaddem*, qui ont qualité pour donner le *werd*, c'est-à-dire recevoir les nouveaux initiés et même les femmes. Une ou deux fois par an, ou plus souvent selon les besoins, le *cheykh* tient une *hazra* ou assemblée générale des *mokaddem*, où se discutent les intérêts généraux de l'ordre et dont les résultats sont annoncés aux simples *Khouân* dans des réunions (*djelîla*, *zerda*) que tient le *mokaddem* ; dans celles-ci on recueille également les offrandes extraordinaires, indépendamment des cotisations que doit verser régulièrement chaque adepte, et l'on procède à la réception des candidats. Avant toute chose, ceux-ci prêtent serment de ne rien dévoiler touchant les hommes et les choses de la congrégation et d'obéir de la façon la plus absolue aux règlements de l'ordre et aux injonctions de son *mokaddem* ; viennent ensuite des épreuves plus ou moins longues et pénibles, accomplies selon un cérémonial déterminé.

La maison-mère ayant souvent étendu ses ramifications, installé des *loges* ou succursales, à des distances considérables, les messages sont transmis, le plus souvent verbalement, par des courriers (*rekkâb*) qui, sous toute sorte de

déguisements et grâce à leur marche rapide, échappent presque toujours à la surveillance des autorités. Les moyens de communication sont du reste assez bien établis pour que toute nouvelle importante parvienne d'un bout à l'autre de l'Algérie avec une rapidité qui nous déconcerte. Il faut encore ajouter à cela l'incessante propagande qui s'exerce dans toutes les directions par des missionnaires dont rien ne laisse soupçonner le but, mais dont on retrouve les traces dans toute l'Afrique centrale, où ils s'insinuent sous les déguisements les plus variés.

Des quatre-vingt-huit ordres dont il fait l'énumération, M. Rinn s'occupe d'une façon plus détaillée de dix-neuf, dont il donne la *chaîne* ou suite de docteurs par lesquels chacun établit sa filiation jusqu'à Mahomet, sinon jusqu'à Adam; mais ses sources, nous l'avons dit, auraient pu être mieux choisies et sa principale autorité, qui est celle d'un compilateur contemporain, est d'une valeur médiocre. Nous nous bornerons à parler du dernier venu de ces ordres, de celui qui s'est fondé sous nos yeux, s'est développé avec une prodigieuse rapidité et présente certainement le plus de dangers à raison du secret dont il s'entoure, du nombre de ses adhérents, de sa forte organisation et de l'idée panislamique qu'il représente ¹.

Né près de Mostaghanem en 1791 et mort en 1855 à Djaghboûb, Mohammed ben 'Ali ben Snoûsi, après de nombreux voyages où il ne cessa d'étudier toutes les sciences musulmanes, fonda en 1835 l'ordre qui porte son nom et dont les nombreuses *zâwiya* s'élèvent en Arabie, dans la Tripolitaine, à Ghadamès, au Touât, à Insalah, etc., jusque dans le Soudan. La doctrine prêchée par lui, « c'est l'observance du contrat primitif, c'est-à-dire les doctrines du Korân et de la Sonna dépouillées de toutes les innovations et hérésies qui ont été introduites soit

¹) Cf. Duveyrier, *La confrérie musulmane de Sidi Mohammed ben Ali es-Senoûsi et son domaine géographique en l'année 1300 de l'hégire* (Bulletin de la Société de géographie, 1884, p. 145-226). M. Levasseur a résumé ce travail dans la *Revue politique et littéraire*, 29 mars 1884. M. Duveyrier voit des Snoûsi partout. Voir aussi l'*Explorateur*, sept. 1884; *Globus*, 1884. Nos 47 et 48.

par les détenteurs des pouvoirs politiques, soit même par les *cheykh* de plusieurs ordres religieux ; ce qui revient à dire la nécessité de l'Imâmat ou de la théocratie panislamique... Tout, dans cet ordre, est exclusivement fait dans un but religieux : Dieu seul est son objectif, tous ses actes sont inspirés par l'idée religieuse dégagée de toute considération humaine ou temporelle ; l'Ordre, avec une inflexible logique, poursuit, partout et toujours, la même ligne de conduite. » Ce n'est pas la révolte qu'il prêche, au moins jusqu'à présent, c'est l'émigration comme seul moyen de rentrer dans l'Islâm et d'échapper au joug des Chrétiens ou à celui, non moins maudit, des souverains musulmans qui subissent l'influence européenne. Aussi Djaghboûb et les environs, devenus le centre des adhérents, voient-ils leurs champs cultivés s'étendre de plus en plus, et le chef actuel, cheykh Mahdi, fils du fondateur de l'Ordre, s'y est-il constitué une véritable principauté organisée militairement.

A l'heure qu'il est, les relevés officiels accusent la présence en Algérie d'environ 170,000 *Khouân* des divers ordres et sont certainement plutôt en deçà qu'au-delà de la vérité ; car on comprend facilement les difficultés d'un dénombrement de ce genre.

Un ancêtre spirituel de l'ordre des Chadeliya, celui au souvenir de qui l'Algérie doit son plus beau monument musulman, a été, de la part de M. *Bargès*, l'objet d'une nouvelle étude, dans laquelle il a repris et complété le chapitre XIII de son *Tlemcen*, consacré à Abou Medyan, ou, ordinairement, Abou Medîn¹. Il s'est pour cela servi de trois ouvrages peu communs, le *Bostân* d'Ibn Maryam, le *Onwân ed-Derâya* de Ghabrini et le *Kifâyat el-mohtâdj* d'Achmed Baba ; mais il a soin de nous avertir qu'il a voulu faire ressortir la supériorité « des saints dont le christianisme se glorifie et que l'Eglise propose à la vénération des fidèles » sur « les cheikhs, les derviches,

¹ M. *Bargès* (*Vie d'Abou Medien*, p. 60) a confondu deux personnages portant le nom ou plutôt l'ethnique de Snoûsi.

que les musulmans considèrent comme les coryphées de leur religion. » C'est ce même esprit qui explique les traits lancés contre l'Islâm, les reproches méprisants adressés à l'ignorance de Mahomet.

L'introduction contient quelques généralités sur le çoûfisme, notamment sur la répartition, d'ailleurs assez variable, des principaux adeptes en *pôles*, *piliers*, etc. M. Rinn s'est également étendu sur ce sujet, qui est bien connu depuis la fin du siècle dernier ; de Sacy, de Hammer, Browne, etc., nous fournissent à cet égard tous les renseignements désirables. Né en Espagne vers 525 et mort en 594 hég., (1130-1197 de J. C.), Abou Medîn mena dans la première partie de sa vie cette carrière voyageuse qui a été celle de tant de savants musulmans et alla puiser la science à Fez, en Egypte, à la Mekke ; il se fixa ensuite dans cette ville de Bougie, si morte maintenant, malgré son admirable port, et qui était alors une puissante capitale en même temps qu'un centre scientifique important. « La petite Mekke » vit bientôt affluer les étudiants attirés par le haut enseignement et les vertus du nouveau professeur, qui, ne cessant de gravir les degrés de la *connaissance*, finit, dit-on, par atteindre le rang de *pôle*. Aussi ne manque-t-on pas de raconter de lui les miracles, d'ailleurs peu variés, que rend possibles l'anéantissement de soi-même : prédictions de l'avenir, lecture de la pensée, pouvoir de faire obéir les fauves, etc. Ces prodiges firent assez de bruit pour que les *fakîh* et les *imâm* (à peu près comme nous dirions le clergé séculier), à qui ils sont inaccessibles, pussent facilement persuader Ya'koûb el-Mançoûr, le prince Almohade, de se tenir sur ses gardes : tous les Mahdi en effet (et Dieu sait s'il en a jamais manqué !) ont toujours commencé par éblouir le peuple à l'aide de leur pouvoir surnaturel et de la sainteté de leur vie. Le gouverneur de Bougie, sur l'ordre de Ya'koûb, lui envoya donc, avec tous les égards dus à son caractère, le vieux et respectable Bou Medîn, âgé alors de près de soixante-dix ans. Inspiré jusqu'au bout, le marabout prédit à ses disciples qu'il n'irait pas assez loin pour voir le sultan, et en effet, °Obbâd°loit

l'honneur d'être devenu le lieu de sa sépulture à ce qu'il mourut du côté de l'Isser¹.

Le nombre des légendes musulmanes est considérable, et la plupart ont un caractère religieux. Par son titre, l'*Algérie traditionnelle*² est très alléchante ; malheureusement aucun des deux auteurs ne sait l'arabe, ne sait même distinguer ce qui est musulman de ce qui est algérien ; leur seul travail a été de recueillir, sans beaucoup de discernement, toute espèce de légendes de deuxième ou de troisième main, et parfois de les coudre à l'aide de phrases où un puriste peu sévère trouverait facilement à redire. Ils ne citent même pas et ne paraissent d'ailleurs pas avoir consulté l'excellent *Itinéraire de l'Algérie* de M. Piesse, qui leur aurait souvent offert des renseignements plus sûrs et une meilleure orthographe des noms propres. Souhaitons aux volumes qui doivent suivre, une révision plus sévère faite par un spécialiste, et ils pourront rendre des services.

E. FAGNAN.

¹) *Vie du célèbre marabout Culi Abou Medien autrement dit Bou Médin*, par M. l'abbé J. J. L. Bargès (Paris, Leroux, 118 p. 8, 1884 ; cf. l'ouvrage de M. Rinn, chap. XVII, p. 211.

²) *L'Algérie traditionnelle, légendes, contes, chansons, musique, mœurs, coutumes, fêtes, croyances, superstitions*, etc., par A. Certaux et E. H. Carnoy, tome I (Paris, Maisonneuve, 290 p. 8°, 1884).

REVUE DES LIVRES

Histoire des dynasties divines (*Kami yo-no maki*), publiée en japonais, traduite pour la première fois sur le texte original, accompagnée d'une glose inédite composée en Chinois et d'un commentaire, par Léon de Rosny. I. La Genèse Paris, E. Leroux, éditeur, in-8, 15 fr.

On a conservé, au Japon, un assez grand nombre d'ouvrages des âges anciens, et c'est en étudiant ces livres durant plusieurs générations, qu'on est parvenu à rétablir les faits primitifs de notre histoire et de notre religion nationales.

Malheureusement nos ancêtres n'ont pas toujours cultivé les lettres avec zèle et il en est résulté que bien des documents précieux ont été perdus.

Déjà, sous le règne de l'empereur Temmu, il y a de cela douze cents ans, on s'était préoccupé à la Cour de réunir toutes les traditions de l'antiquité et de composer l'histoire des temps antérieurs à l'aide des documents qui existaient encore à cette époque. On dit qu'il y avait alors un livre intitulé *Ku-zi-ki* composé par notre célèbre prince Chyau-toku-taïsi et par Soga-no Mumako. Ce livre renfermait l'histoire de nos dieux ou Kami et celle de nos premiers Mikado. On possède aujourd'hui un livre de même titre ; mais ce n'est pas l'original ; cette composition, relativement récente, renferme cependant beaucoup de faits instructifs qui ont été empruntés à d'anciens ouvrages qu'on ne possède plus actuellement, ou du moins qui n'ont pas été retrouvés.

Les annales de l'antiquité japonaise ont été détruites, dit-on, à l'époque de la rébellion de Mori-ya et les archives des empereurs ont été détruites en l'an 645 dans l'incendie du palais du grand ministre Soga-no Emisi. Mais il ne faut pas croire pour cela que tout ce que renfermaient ces annales et ces documents ait été perdu. Non seulement on avait conservé de mémoire le récit de nos annales primitives et on les récitait à la cour des Mikado, mais bien des copies des vieux textes avaient été faites, et on put en retrouver un grand nombre lorsque, par ordre impérial, on se décida plus tard à reconstituer l'histoire de notre pays.

Les livres sacrés de l'antiquité japonaise sont au nombre de trois : on les nomme Sam-bu-hon-sio, les trois livres fondamentaux, tout comme les Chinois appellent les leurs *Go-Kyau*, les cinq livres excellents. Le premier de nos trois livres, auxquels on ajoute parfois une célèbre anthologie appelée *Man-yau-Siu* dont j'imprime en ce moment en français la première traduction en langue de l'occident, est intitulé *Ko-Zi-Ki*. C'est évidemment le plus ancien écrit des trois,

mais il n'est antérieur que de quelques années au second, le *Yamato-bumi* que nous appelons d'habitude *Ni-hon-gui*. Le troisième est l'ouvrage qu'on a rétabli sous le nom de *Ku-Zi-Ki* pour remplacer l'ouvrage du même titre qui a été perdu.

Si le *Ko-Zi-Ki* est le plus ancien de nos livres sacrés, il a le défaut d'être souvent d'une lecture peu agréable. C'est du moins pour ce motif que huit années plus tard parut le *Ni-hon-gui* dont M. de Rosny a entrepris de donner une nouvelle édition accompagnée d'une traduction française et de très longues et très savantes explications.

Le *Ni-hon-gui* a le tort d'avoir été rédigé un peu trop dans le goût chinois, mais c'est un livre bien intéressant et de la plus entière authenticité. Son auteur, qui fut suivant les uns le prince *Toneri Sin-nau*, suivant d'autres le même *Ya-sumaro* qui avait fait paraître le *Ko-Zi-Ki*, était certainement un écrivain véridique. Quel qu'il soit, il est évident qu'il a voulu mettre en lumière les faits véritables; et il y a ceci à remarquer, c'est que dans le *Ni-hon-gui* on n'a pas cherché, comme dans le *Ko-Zi-Ki*, à nous donner un récit unique de l'histoire des âges divins. On a recueilli toutes les traditions et on a donné plusieurs fois de suite le même récit sous des formes souvent fort différentes et parfois même contradictoires. C'est absolument, comme disait Michel Montaigne, un livre de bonne foy.

Lorsque le bouddhisme fut introduit chez nous, on négligea peu à peu l'étude de notre ancienne histoire parce qu'elle se rattachait étroitement à notre religion nationale de *Sin-dau*, et ce n'est que dans les temps modernes que nos savants se sont mis de nouveau à l'étude de cette histoire et de nos livres religieux. Beaucoup d'auteurs sont devenus célèbres par les travaux qu'ils ont entrepris sur ce sujet, et aujourd'hui on honore parmi eux, comme des grands hommes, *Abuti*, *Moto-ori*, *Deguti*, *Nobu-Yosi*, *Hirata*, *Kei-tiu* et beaucoup d'autres.

Le magnifique ouvrage de M. de Rosny encouragera certainement les nombreux élèves des savants que je viens de nommer à persévérer dans leurs études et à augmenter encore le nombre déjà si considérable de leurs œuvres. D'autant plus que M. de Rosny a appelé la discussion sur plusieurs points importants dans une glose qu'il a rédigée dans une excellente langue chinoise. Je crois que peu d'Européens ont jusqu'à présent tenté d'écrire dans la langue si difficile de la Chine. M. de Rosny y a parfaitement réussi, et de la sorte son livre trouvera beaucoup de lecteurs dans tout l'Orient.

La traduction qui nous est offerte m'a paru bien exacte, et les passages les plus difficiles à comprendre, sont souvent les mieux expliqués. Le commentaire a été composé avec une quantité d'ouvrages différents et a dû nécessiter une longue lecture de nos livres. On y remarque aussi de curieux emprunts à des écrits chinois. Le texte est très correct. Dans la partie française il y a quelques fautes pour les noms propres. On y appelle, par exemple, un de nos savants célèbres tantôt *Hirata* tantôt *Arata* : la première manière est seule bonne. Peut-être est-ce une faute d'impression.

Enfin le livre est d'une beauté peu commune et l'imprimeur qui s'en est chargé est un homme de grand talent. Il sera certainement loué au Japon.

MATSUNAMI MASSANOBU,

traducteur de *Man-yau-Siu*.

Étude sur Semo Sancus Fidius, dieu sabin représentant le feu, et sur l'étymologie d'Hercule, par ERNEST JANNETAZ, professeur au Lycée Saint-Louis. Brochure de 32 pages, Paris, Vieweg, 67, rue Richelieu, 1885.

M. le professeur Jannetaz s'est appliqué à élucider deux questions aussi intéressantes qu'obscuras, relatives aux antiquités mythologiques de Rome. Il a tâché d'expliquer l'origine et la signification de ce vieux dieu latin Semo Sancus, dont la statue encore debout sous la Rome impériale fit au bon Justin martyr l'effet d'avoir été érigée en l'honneur de Simon le Magicien. Il s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup d'érudition. Il a pensé qu'il y avait une connexion étroite entre ce dieu sabin et le dieu latin Hercule, *Herculus*, ou *Hercules*, qui paraît provenir d'une autre conception que l'Héraclès grec apporté par les colons de l'Italie méridionale. Voici en résumé les principaux éléments de sa démonstration.

Semo ne vient pas de *semi-homo*, comme l'ont cru les anciens à une époque où ils avaient perdu le sens de leurs vieux mythes et du vieux latin. Il se rattache à *semen* et on fait mention parfois de *semones* au pluriel. C'est en tout cas un dieu producteur ou fécondateur des semences confiées à la terre. Mais par extension il peut l'être aussi du germe humain, de ce *semen igneum*, que tant de traditions aryennes reconnaissent comme l'élément mâle de la nature vivante. Il serait à ce point de vue, et cette remarque est nôtre, un correspondant sabin de ce Dionysos qui représente en Grèce le feu invisible, la chaleur faisant fermenter les semences et les fruits. Il y a des raisons pour le rapprocher de *Sabus*, le père de la nation sabine, de nature ignée lui aussi, et par conséquent de Sabazios ou Sebazios, un des noms thraces de Dionysos. Sabus, d'après Denys d'Halicarnasse (*Ant. rom.* II, 49), était fils de Sancus, ce qui suppose au fond son identité première. Semo, forme plus latine, n'était donc pas seulement un dieu des semences, c'était aussi un dieu du feu créateur.

Sancus, *Sancius*, *Sangus*, se rattachent à *sancire*, *sanctus*, et à *sacris*, *sacer*. *Sancire* veut dire établir, consolider, conserver. C'est pourquoi les traités étaient déposés dans le temple de Sancus. La propriété de conserver se confond à chaque instant avec celle de purifier. Properce en fournit la preuve :

*Nunc, quoniam manibus purgatum sanxerat orbem,
Sic Sancum Tatii composuere Cures.*

Hercule est aussi purificateur et mainte fois identifié avec Sancus. C'était sans doute un de ses noms parmi les populations italiques antérieurement à

l'influence grecque ; de même que son autre nom *Raccaranus* (rac. sanscrite *Kar, Kr*, faire, d'où *creare*) qui devait signifier celui qui *re-crée*, qui *purifie*. Tout cela est fort plausible ; mais je suivrai avec quelque hésitation M. Jannetaz dans les rapprochements ou confirmations qu'il va chercher jusque dans les Védântas. C'est déjà bien assez de les demander au Védas ; et sans songer le moins du monde à nier les traits de parenté qui relient les mythologies de l'Europe occidentale à celles de l'Inde védique, j'estime que la marche des sciences historiques-religieuses doit nous rendre de plus en plus circonspects à l'endroit de ces affinités quelquefois bien subtiles et dont on a un peu abusé.

Quelle était en réalité le sens premier d'Herculus, identifié par la suite avec l'Héraclès grec ?

Contrairement à l'opinion de M. Bréal qui fait venir ce nom de *hercere, herciscere*, enclore, séparer, ce qui supposerait que l'Hercule latin fut primitivement un dieu protecteur des enclos, M. Jannetaz admet une vieille forme *Serculus, Sercules*, ou plutôt *Sverculus, Svercules*, qui se rattacherait à la racine sanscrite *var, svar*, et qui, du sens *faire soi, faire sien*, aurait mené à l'idée d'enfermer, de protéger. — Je crains qu'ici encore la sagacité de M. Jannetaz ne soit en défaut. L'étymologie préférée par M. Bréal me paraît suffisante et d'une simplicité qui prévient en sa faveur. M. Jannetaz voit encore le sens de purificateur dans le nom grec d'Héraclès qui en effet ne peut pas vouloir dire, comme les anciens l'ont cru, *Qui fait la gloire de Héra*. Il pense qu'il signifie *Qui se rend glorieux par la purification*. Ici encore nous hésitons à suivre l'auteur. Lors même que la science étymologique ne parviendrait pas à éclaircir complètement ce nom d'explication difficile, on peut, sans grand risque de se tromper, supposer que le nom d'Héraclès implique et met en relations les deux idées de gloire et de splendeur. Pour nous qui voyons dans Héraclès une divinité solaire, passablement négligée par les aèdes aristocrates qui chantaient les chansons de gestes dans les demeures princières de la Grèce homérique, mais particulièrement aimée et vénérée dans les classes inférieures, nous ne saurions être surpris de ce que son nom soit en relation étroite avec cette double idée. Mais nous avouons notre impuissance à mettre le sens proposé par M. Jannetaz en harmonie avec la légende héraclide. Si l'idée de purification ne lui est pas étrangère, elle est très loin d'en constituer le centre ou la tendance générale.

Cela n'empêche pas que je me rapprocherais aisément de la supposition que Héraclès et Semo Sancus sont au fond le même dieu ou dans tous les cas deux notions très voisines. Le feu céleste ou solaire, le feu interne de la vie terrestre ont dû facilement échanger leurs attributions et leurs noms. Les Orphiques ne craignirent pas de réunir autant que possible Dionysos et Apollon. Un dieu brillant, igne, solaire, protecteur des enclos, devait être remarquable par son indomptable vigueur. Le mythe de Cacus, indigène en Italie, autorise à penser que cette dernière qualité était reconnue à l'Hercules latin. Comme c'était

aussi la qualité par excellence de l'Héraclès grec et qu'en définitive les deux noms, sans se confondre, pourraient être plus différents, il n'y a rien d'étonnant à ce que les deux légendes latine et grecque se soient fondues en une seule. La légende d'Héraclès est la plus *agglutinative* de toute la mythologie grecque.

Quant au troisième nom de Semo Sancus, *Fidius*, les Romains semblent l'avoir rapporté à *Fides*, bonne foi, et on peut alléguer à l'appui de cette opinion le fait déjà mentionné du dépôt des traités dans son temple. M. Jannettaz ne croit pas cette explication satisfaisante et dans une savante analyse où il rapproche les formes ombriennes et sanscrites, il établit les raisons qui le portent à retrouver dans *Fidius* une autre appellation du dieu de la lumière et notamment de la lumière de l'éclair. *Vedius* et *Vejovis* seraient des formes voisines, bien que par la suite elles aient désigné des divinités infernales. C'est pour cela qu'on n'osait pas jurer par *Dius Fidius* ni par Hercule quand on se trouvait sous un toit et qu'on devait se transporter pour cela dans un lieu découvert. Par la même raison le temple de *Fidius* d'après Varron était percé par le haut.

De tout cela M. Jannettaz conclut que Semo Sancus *Fidius* fut le dieu suprême, dieu du jour, de l'âme, créateur, purificateur, dieu souterrain aussi bien que céleste et terrestre. Car il le retrouve encore dans *Dispater*. C'est en un mot le principe igné mêlé partout à la grande masse de l'univers.

Nous nous permettrons de révoquer en doute la justesse de cette conclusion. Semo Sancus *Fidius* peut être un dieu de premier ordre dans l'antique religion sabine, mais il n'est pas admissible qu'il ait été dès lors une divinité aussi universelle. C'est Jovis, c'est Jupiter, identique au Zeus grec de Dodone, avec son épouse Dione ou Junon, qui depuis l'origine tient la première place dans la mythologie commune de la Grèce du nord et de l'Italie. Sancus, avec le sens que l'auteur lui attribue, a pu être une épithète commune à plusieurs dieux, notamment à Jupiter (comme *alexikacos* en grec), sans qu'on ait le droit d'y voir une preuve de leur identité. Ce sera toujours aller au rebours de l'histoire que de mettre une conception quasi-philosophique de la divinité à l'origine du polythéisme. Selon toutes les analogies, Semo Sancus dut passer pour un fils de Jupiter comme Dionysos, Hermès ou Apollon. Il lui touchait donc de près, mais il ne le dépassait pas.

Nous ne voulons pas terminer sans rendre hommage au savoir et à la pénétration, seulement trop ingénieuse parfois à notre avis, de l'honorable professeur. Ces obscures questions ne deviendront claires qu'à force de travaux comme le sien. Ma seule crainte est d'avoir fait du tort à sa démonstration en l'abrégéant beaucoup. Mais, pour la reproduire *in extenso*, il aurait fallu copier presque toute la brochure, et nous devons simplement en signaler l'intérêt aux amateurs de la grande érudition.

ALBERT RÉVILLE.

Sept ans en Afrique occidentale. — *La Côte des Esclaves et le Dahomey*, par l'abbé PIERRE BOUCHE, ouvrage accompagné d'une carte. — Paris, librairie Plon, 1885, 1 vol.

Sous ce titre M. l'abbé Pierre Bouche, ancien missionnaire, a réuni ses impressions de voyage et ses expériences apostoliques résultant d'un séjour actif et prolongé pendant plusieurs années sur le littoral du golfe du Bénin et au Dahomey. Son récit, bien qu'un peu diffus et pêchant par défaut d'ordre, est intéressant. Il est l'œuvre d'un observateur curieux, courageux et pénétrant. Nous sommes encore bien imparfaitement renseignés sur la situation réelle de ces populations noires qui seront tôt ou tard entraînées par l'expansion des sociétés européennes dans le grand courant historique du genre humain. Les travaux jetant quelque jour sur ce monde encore très fermé sont donc les bienvenus. Nous n'avons pas à nous occuper ici des renseignements que nous fournit M. l'abbé Bouche concernant le commerce, l'industrie, l'organisation sociale et militaire de ces pays noirs. Nous lui laisserons pour compte également ses théories, très contestables à notre sens, relativement aux origines des traditions et des coutumes qu'il nous a retracées, ainsi que ses appréciations quelque peu dénigrantes lorsqu'il vient à parler des missions rivales. Quand un homme a risqué plusieurs années durant sa liberté et sa vie par dévouement à une noble idée, il faut bien tolérer sa prédilection, fût-elle étroite et passionnée, pour l'œuvre spéciale à laquelle il s'est donné tout entier. Nous le louons sans réserve, en revanche, de son énergique plaidoyer contre l'esclavage et la traite des esclaves. Il eût été bien à désirer que l'ancienne mission du Congo, quelque temps si florissante sous le protectorat portugais, eût été animée de vues aussi philanthropiques et aussi élevées que celles du missionnaire français. Sur les lieux mêmes, sur cette *Côte des Esclaves*, qui doit son nom à ce que ses baies, ses estuaires et ses rades servirent longtemps de principale région d'exportation à l'ignoble métier de négrier, il a pu relever les faits patents, irrécusables, qui démontrent les souffrances et les inénarrables misères des troupeaux humains livrés à la cupidité des trafiquants. Nous devons aussi à l'auteur des informations très curieuses sur le Dahomey, cet empire nègre qui se distingue par sa durée, sa puissance militaire (bien que M. l'abbé Bouche n'en évalue pas la population à plus de trois cent mille âmes), ses régiments d'amazones et ses épouvantables sacrifices humains.

Ce qui nous intéresse le plus, ce sont les renseignements qu'il nous fournit sur l'état religieux des peuples qu'il a pu visiter. On nous permettra d'exprimer la satisfaction que nous avons ressentie en trouvant dans les notes réunies par l'honorable missionnaire la confirmation d'un grand nombre d'aperçus que nous avons fait rentrer dans la caractéristique générale des religions des Noirs d'Afrique (*Religions des peuples non-civilisés*, vol. 1, part. I).

Ainsi l'importance et la fréquence des ordales (p. 175 et suiv.), le grand

rôle du sorcier (que M. l'abbé Bouche appelle *le féticheur*) et de la sorcière dans les sociétés noires, les traces d'un vieux culte très persistant de la lune (p. 129), le culte très répandu, très populaire, du serpent (p. 272, 384), celui de la personne royale (p. 344), l'influence prépondérante des sociétés secrètes (p. 170), la préférence marquée de l'enfant nègre pour sa mère et son indifférence relative pour son père (p. 81), la tendance prononcée du noir d'Afrique au monothéisme malgré le peu d'effet qu'elle a sur sa conduite ordinaire et malgré son polydémonisme extravagant (p. 101 et suiv.), le succès de la propagande musulmane bien supérieur à celui des missions chrétiennes (p. 254 et suiv.), le goût inné du nègre pour les proverbes (p. 239 et suiv.), l'importance attachée au sacrifice humain (p. 132), bien qu'il soit en somme assez rare — excepté pourtant au Dahomey où il atteint des proportions colossales (p. 370 et suiv.) — tous ces traits que nous avons consignés sur la foi des observateurs les plus compétents que nous eussions à notre disposition, sont pleinement confirmés par les récits de ce nouveau témoin. Je note encore les détails (pp. 27, 30) qui attestent que le tatouage chez les Nègres de la Côte des Esclaves, moins compliqué, moins enjolivé qu'en Polynésie, n'en a pas moins, comme dans les îles du grand Océan du Sud, un caractère religieux incontestable.

C'est une bonne idée qu'à eue M. l'abbé Bouche de joindre une carte à son volume. Elle aide son lecteur à s'orienter dans la région qu'il a étudiée. Malheureusement elle est très incomplète et n'ajoute rien à nos connaissances géographiques.

ALBERT RÉVILLE.

Histoire des Israélites, depuis l'époque de leur dispersion jusqu'à nos jours, par THÉODORE REINACH, Paris, Hachette, 1885, 18°.

En ces temps d'*antisémitisme*, quand une infatigable propagande ne se lasse point de réveiller les passions d'un autre âge dans une notable partie de l'Europe, le volume de M. Théod. Reinach vient on ne peut plus à propos. Il sera le bien venu pour tous les esprits impartiaux et sérieux qui désireraient s'orienter, sans grande fatigue, dans le domaine de l'histoire israélite. Cet ouvrage n'affecte pas, en effet, les allures érudites, mais semble écrit en vue du grand public qui ne s'intéresse que médiocrement aux détails trop scientifiques, aux renvois aux sources, etc. Aussi ne saurait-il remplacer pour le chercheur les travaux d'ensemble de Jost ni surtout de Graetz, et l'espace limité dont disposait l'auteur ne lui a pas permis non plus de faire un usage plus fréquent des nombreuses monographies d'histoire juive, publiées depuis un demi-siècle et dont plusieurs sont excellentes. Mais il n'en sera pas moins utile, surtout en France ; car pour lire la plupart de ces travaux la connaissance des langues étrangères est indispensable, et la littérature de langue française est restée pendant longtemps passablement en arrière sur ce chapitre si intéressant de l'histoire universelle. Plus de soixante ans se sont écoulés depuis la publica-

tion du livre de Beugnot, puis de celui de Depping. Dans ces derniers temps, grâce surtout à la *Revue des études juives*, le nombre des recherches de valeur sur le passé des Israélites de France a notablement augmenté, mais personne, avant M. Reinach, n'y avait eu l'heureuse idée de reprendre ce sujet, en essayant de le mettre au niveau des résultats de la science moderne. Si même il ne devait pas avoir entièrement réussi dans cette tâche si difficile, il resterait toujours à M. R. l'honneur de l'avoir entreprise et d'avoir retracé, le premier parmi nous, ce tableau de la longue et lamentable odyssée du peuple d'Israël, depuis l'incendie de Jérusalem jusqu'aux persécutions d'hier et d'aujourd'hui dont nous sommes les témoins impuissants mais révoltés.

C'est le sort inévitable de tout travail de ce genre d'être plus exposé aux critiques dans certaines de ses parties que telle monographie restreinte au cadre nettement tracé. Outre que l'on différerait fréquemment d'opinion avec l'auteur sur l'étendue qu'il donne au cadre lui-même, aucun écrivain ne saurait se flatter de connaître avec une égale précision tous les détails d'une évolution historique qui se déroule à travers dix-huit siècles sur une partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe tout entière. L'auteur ne nous en voudra donc pas si nous mêlons à nos éloges quelques critiques, provoquées par une lecture attentive de son ouvrage.

Nous signalerons d'abord un certain manque de proportion dans plusieurs de ses chapitres. Sans doute que ça et là des sources plus abondantes l'engageaient à se laisser aller à plus de détails, tandis qu'il réduisait à de bien maigres données telle autre période du passé d'Israël. Mais là-même où le tableau des souffrances de ses coréligionnaires aurait pu être facilement rehaussé par les saisissantes esquisses de tel auteur contemporain, M. R. n'a point eu recours à des sources pourtant bien connues, comme par exemple la *Vallée des pleurs* de Joseph Ha-Cohen, qui nous a laissé de si navrants récits sur les massacres des Juifs rhénans au ^{xiii}e siècle. A-t-il craint d'être accusé de partialité en retraçant avec des couleurs trop vives la longue agonie du peuple juif à travers le moyen-âge ? A-t-il eu peur d'entrer dans trop de développements dans un manuel sommaire qu'il ne voulait pas grossir outre mesure ? Nous ne savons ; mais nous regrettons et pour l'auteur et pour son sujet cette sobriété de contours dans son récit, que l'on pourrait qualifier par moments d'excessive, et qu'il aurait pu modifier ça et là, sans qu'on eût songé à suspecter son impartialité historique ou à l'accuser d'une admiration trop grande pour d'aussi touchantes victimes.

Une autre observation d'ensemble que nous aurions à faire, se rapporte à l'inégalité trop apparente des connaissances exigées des lecteurs de l'*Histoire des Israélites*. D'une part, on croit devoir leur enseigner les données les plus élémentaires de la géographie¹, d'autre part, on fait défiler devant eux des

¹) P. ex. p. 47, Ethiopie = Abyssinie actuelle ; p. 53, Babylonie = Irak ; p. 65, Septimanie = Languedoc, etc.

masses de noms de sectes et d'écoles, sans en expliquer suffisamment les divergences, sans en donner souvent une définition plus précise, sans ajouter un mot de commentaire à la longue série de tous ces docteurs « célèbres » et même « illustres », que l'immense majorité des lecteurs de M. R. n'aura certainement pas entendu nommer jusqu'ici, à moins d'avoir suivi les cours d'histoire ou d'exégèse de quelque séminaire israélite. Mieux aurait valu, du moins à notre avis, supprimer résolument bon nombre de ses nomenclatures forcément arides et qui ne peuvent rien dire au gros du public, ou bien se résigner à y joindre les explications plus détaillées absolument indispensables, pour que ces doctrines et ces personnalités prennent corps devant nos yeux ¹.

Pour ce qui est des idées humanitaires et philosophiques exprimées dans la préface et la conclusion de l'ouvrage, elles provoqueront les sympathies de tous les lecteurs. Ceux-là même qui ne seraient pas absolument d'accord avec les prémisses de certains raisonnements et de certaines thèses de l'auteur, ne se refuseront pas à partager ses vœux pour l'affranchissement de ceux d'entre ses coreligionnaires qui souffrent encore sous le joug de préjugés séculaires et de législations barbares. La liberté seule, avec tous ses périls, mais avec tous ses prodiges heureux, fera disparaître peu à peu ce qui nous offusque encore dans la conduite morale et les habitudes de cette population juive de l'Europe orientale, que l'on persécute aujourd'hui pour des défauts et des vices qu'on a tout fait pour lui inculquer et lui imposer jadis. Une instruction toujours plus étendue, une tolérance toujours plus sérieuse et venant aboutir finalement à l'égalité complète des droits civils et politiques, feront plus pour assimiler les Israélites de Pologne ou de Roumanie à leurs concitoyens d'un autre culte que toutes les homélies, plus ou moins sincères, sur la déchéance de leur race et que toutes les tentatives de la violence ou de la corruption pour les arracher à leurs croyances séculaires.

Après cette adhésion générale aux conclusions de l'auteur, conclusions qui sont d'ailleurs acceptées aujourd'hui par tout ce que l'Europe compte d'esprits impartiaux et éclairés, nous nous sentons plus à l'aise pour déclarer qu'au point de vue strictement historique, M. R. nous semble être tombé dans plusieurs erreurs assez généralement partagées par les apologistes officiels du judaïsme. C'est ainsi que je ne saurais admettre, pour ma part, le prétendu axiome que l'abîme profond entre l'Israélite du moyen-âge et les nations au milieu desquelles il vit alors, s'est creusé sous l'influence de l'Église chrétienne seule-

¹) Parfois ces commentaires ne manquent pas, il est vrai, mais laisseront le lecteur ordinaire passablement perplexe. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, il est dit (p. 55) que les Karaïtes substituèrent à une orthodoxie tyrannique les fantaisies de l'interprétation individuelle, et à la page suivante on nous rapporte que leur littérature enchaînée à la lettre du texte, était privée de cet élément de progrès qui est renfermé dans la tradition. Ces deux déclarations paraîtront singulièrement contradictoires, je le crains, à ceux qui ne sont pas au courant des subtilités exégétiques.

ment; cet antagonisme date de bien plus loin. Ce sont les Juifs eux-mêmes, qui, au temps de leur existence politique, alors qu'ils régnaient à Jérusalem et à Samarie, ont exclu de leur sein, en les traitant d'impurs, les voisins étrangers qui ne s'étaient pas élevés, comme eux, et peu à peu, au culte épuré de Jéhovah. Ce n'est pas seulement au iv^e siècle que les Juifs « ont élevé, comme l'accorde M. R., à tout prix autour du Judaïsme une double et triple barrière morale », c'est dès l'origine. Ils se sont retranchés volontairement de la foule qui les environne, se singularisant par leurs rites, leurs prescriptions rigides, leur mépris des « gentils. » Longtemps avant qu'on eût inventé les *ghettos* du moyen-âge, les Israélites en dehors de la Palestine vivaient dans leurs « quartiers juifs » de Rome ou d'Alexandrie, de leur plein gré, et non pas parqués par une législation jalouse. Assurément aucun « clergé fanatique » ne poussait leurs concitoyens contre eux, quand ils leur témoignaient ces sentiments de mépris communément répandus dans la société païenne (p. 33). Ce n'est pas aux martyrs de la Rome impériale que Juvénal ou Martial allaient emprunter les épigrammes qu'ils décochaient contre les Juifs du quartier de Suburre. L'Église chrétienne a malheureusement de biens cruels reproches à se faire à l'égard des enfants d'Israel, mais il nous semble tout-à-fait contraire à l'histoire de ne faire dater cette crise, devenue si aigue au moyen-âge, que de l'avènement officiel d'un culte nouveau, et presque parricide. C'est un mot féroce dans sa naïveté que celui du bon roi Saint-Louis : le laïque ne doit pas répondre au Juif qui médierait de la loi chrétienne, sinon de l'épée, de quoy il doit donner parmi le ventre dedans, tant comme elle y peut entrer. » Mais ce mode de controverse, hélas, si universellement et si efficacement appliqué aux Juifs du moyen-âge, nous le rencontrons à mainte page de l'Ancien-Testament, préconisé par Jéhovah lui-même ordonnant aux oints du Seigneur de massacrer des populations entières, sans excepter les femmes et les petits enfants ; les interprètes du Très-Haut n'ont pas, que je sache, montré souvent de lâches compassions pour les prêtres de Baal.

M. R. a parfaitement expliqué dans le cours de son récit comment les antipathies populaires sont allées grossissant du neuvième au douzième siècle pour éclater enfin dans les horribles carnages perpétrés à l'époque des croisades. Il nous a montré comment l'existence à laquelle les Israélites d'alors avaient été réduits, l'exclusion de toute autre branche d'activité, la concentration forcée sur les affaires de banque devaient en faire les victimes nécessaires de l'ignorance des uns et de la cupidité des autres. Il nous semble pourtant qu'il aurait pu accentuer davantage le côté économique de la question, qui prime absolument, à notre avis, le côté religieux. Ce n'est pas comme Juifs, c'est comme richards, comme usuriers, vrais ou supposés, que les changeurs de Worms ou de Strasbourg ont été massacrés ou brûlés par une population stupide. Et quand on voit ce qui se passe sous nos yeux, comment ne pas avoir quelque pitié de cet aveuglement désastreux ? Ne voyons-nous pas de nos jours l'ouvrier parisien du xix^e siècle, qu'on dit le plus intelligent de tous et qui forme, numérique-

ment au moins, l'élément dominant dans la capitale, applaudir aux plus absurdes déclamations contre les *bourgeois* et « l'infâme capital », et rêver l'abolition plus ou moins violente du monopole des richesses? C'est aux mêmes tendances, bien plus qu'à des passions religieuses, qu'obéissait le serf des campagnes et l'ouvrier des guildes au moyen-âge, quand il criait : Mort aux Juifs ! En général, M. R. aurait dû signaler aussi pour l'*antisémitisme* contemporain, le caractère tout matériel de ces mouvements d'emportement populaire ou d'une rage plus calculée chez certaines couches de la bourgeoisie. Quoiqu'en disent M. Stœcker et consorts, ce n'est pas pour la défense de l'arche sainte qu'ils se sont armés, et ce n'est pas l'amour d'une religion plus pure qui leur attire leurs nombreux auxiliaires. Ce qui se débat dans l'Europe orientale, c'est un problème d'économie politique, c'est la lutte pour l'existence entre une race particulièrement douée pour le trafic et le commerce et des masses incapables de rivaliser avec elle, mais de plus en plus jalouses de son succès.

Et c'est précisément cette question de race qui n'est, elle aussi, qu'effleurée par l'auteur. Nous aurions voulu qu'il aborde, au moins en passant, ce grave et curieux problème de l'influence de ses origines sur les destinées de la nationalité juive. M. R. s'en est tiré un peu hâtivement, en protestant contre l'hérésie des esprits réactionnaires et hostiles au progrès qui font des Israélites un peuple et une nation. Je sais qu'il peut s'appuyer sur des autorités d'un grand poids et que M. Renan, tout récemment encore, lui a donné raison. La question ne m'en paraît pas moins devoir rester ouverte, car enfin nul n'a pu démontrer que, sauf dans des proportions vraiment infinitésimales, le sang sémitique se soit mêlé jamais à celui de la race arienne, et par suite la désignation de peuple reste plus correcte, au moins pour le passé, que celle de communauté religieuse. Jusqu'au dix-neuvième siècle, un Juif hollandais et un Juif allemand n'occupaient pas, vis-à-vis l'un de l'autre, la position que tenait un Anglais protestant vis-à-vis d'un huguenot de France ; ils se trouvaient. ils se sentaient surtout dans des rapports infiniment plus intimes, malgré des divergences profondes ; l'un et l'autre se savaient enfants d'Israël tandis que l'Anglais était Anglais, le huguenot était Français avant d'être d'une même religion. De nos jours les libertés nouvelles données aux Israélites les assimilent peu à peu aux nations parmi lesquelles ils ont élu domicile, et nous souhaitons que cette assimilation s'effectue chaque jour davantage. Mais, à coup sûr, elle n'existait pas dans un passé récent ; c'est un fait historique qu'on ne saurait nier, sans récuser l'évidence même.

Voilà les observations générales que nous a suggérées le consciencieux travail de M. R. Elles ne sauraient nous empêcher de rendre, en terminant, un juste hommage aux sentiments généreux qui l'ont inspiré, et à la manière heureuse dont l'auteur s'est acquitté de cette tâche difficile à la fois et délicate. Nous souhaitons qu'une seconde édition lui permette de nous donner bientôt les quelques éclaircissements supplémentaires que nous réclamons de lui, d'ajouter aussi quelques développements sans craindre de paraître trop long, et de per-

fectionner en un mot, par une révision scrupuleuse, cet utile Manuel qui vient combler si heureusement une des lacunes de notre littérature historique ¹.

ROB. REUSS.

C. P. Tiele. Manuel de l'Histoire des Religions. — *Esquisse d'une histoire de la religion jusqu'au triomphe des religions universalistes.* Traduit du hollandais par MAURICE VERNES. Nouvelle édition remaniée et augmentée d'une bibliographie critique (Paris, Ernest Leroux, 1885. In-12 de XX et 360 p.).

L'élég du *Manuel* de M. Tiele n'est plus à faire ; tous nos lecteurs connaissent l'excellent petit volume pour l'avoir sans doute bien des fois pratiqué. Ils apprendront avec plaisir que M. Maurice Vernes vient de publier une seconde fois la traduction par laquelle il a rendu accessible au public français l'ouvrage du savant professeur hollandais. MM. Tiele et Vernes nous présentent ici plus qu'une simple réédition ; l'œuvre a été remaniée et enrichie d'une bibliographie critique.

Ce n'est pas à dire que le fond en ait été considérablement modifié. Dans la plupart des questions traitées l'opinion de l'auteur n'a pas changé, en sorte qu'il a pu se borner à reproduire le texte de la première édition. Sur deux points cependant il a apporté d'importantes rectifications, en ce qui concerne

¹ Nous nous permettons d'indiquer en passant quelques corrections de détail pour cette seconde édition. P. 59, lisez *au Fayoum* au lieu de *à Fayoum*. — P. 190, l. *trembler* p. *tembler*. — P. 159, le trop fameux mot du légat Amaury de Cîteaux est sujet à caution, ainsi que l'a démontré M. Tamizey de Larroque. — P. 257, en parlant des financiers de cour (*Hofjuden*) des princes allemands au xviii^e siècle, il aurait fallu ne pas effleurer seulement ce sujet si curieux. L'histoire de l'opulent et débauché Süß Oppenheimer, pendu à Stuttgart en 1737, n'est même pas mentionnée. Elle explique mieux pourtant que tous les commentaires pourquoi l'émancipation des Juifs s'est faite si tard en Allemagne, retardée qu'elle était par les souvenirs laissés dans les masses populaires par ces financiers, détestés à bon droit. — P. 259, l. *Piastes* p. *Pust*. — P. 316, l. *Rabaut* p. *Rabaud*. — P. 317. Ce n'étaient pas seulement des « préjugés invétérés » qui s'opposaient à l'émancipation des vingt mille Juifs d'Alsace. L'auteur se réfute lui-même en racontant à la page 328 comment ces nouveaux Français inaugurèrent leurs droits civiques en ruinant une foule de leurs nouveaux concitoyens chrétiens dans les campagnes rhénanes. — P. 343. L'assimilation morale des Israélites de France ne provient pas seulement d'une « affinité secrète de l'esprit juif et de l'esprit français », mais surtout de leur petit nombre, qui les a forcément fondus dans les masses, en ne leur permettant pas un groupement compact. On n'a qu'à consulter le curieux tableau statistique donné par M. R. en appendice. En dehors de Paris, ils sont 23,000 seulement pour la France entière. En Allemagne par contre ils sont 600,000, en Autriche 1,650,000 ; en Russie on en compte deux millions et demi, et c'est précisément ce grand nombre qui les rend réfractaires à une pénétration plus rapide de l'esprit du dehors.

l'ancienne religion chaldéenne et au sujet des religions de l'Inde. M. Tiele a perdu beaucoup de son assurance en faveur d'une langue et d'une religion accadiennes ou suméro-accadiennes antérieures à l'invasion des Sémites en Chaldée. Il garde la conviction que les particularités de l'écriture cunéiforme ne peuvent s'expliquer autrement que par l'hypothèse d'une langue non-sémitique, et que par conséquent il faut admettre une race non-sémitique à l'origine de la civilisation chaldéenne primitive (p. 96-97) ; mais il se refuse à la prendre plus longtemps pour une race touranienne, et, d'autre part, il reconnaît que la lecture de cette langue primitive est moins assurée qu'il ne le pensait en rédigeant la première édition du Manuel. Aussi remarque-t-on que la dénomination « accadien » a fait place à celle de « chaldéen », ou a totalement disparu dans tous les passages où l'auteur établit des rapprochements entre l'une quelconque des autres religions et l'ancienne religion chaldéenne, p. ex. p. 243 (p. 181 de la 1^{re} éd.), p. 298 (p. 226 de la 1^{re} éd.). M. Tiele ne se croit donc plus autorisé à distinguer aussi nettement qu'autrefois les dieux sémitiques des Babyloniens et des Assyriens et ceux de la population antérieure non-sémitique. Il réclame de nouvelles recherches. Il reconnaît que cette population primitive n'adorait pas uniquement des esprits, mais aussi des dieux (*dingir dimér*) dont l'assistance était implorée même contre des esprits malfaisants : Ana, Hea, Istar, Gibil, etc.

Le chapitre sur l'hindouisme a été remanié, surtout en ce qui concerne le brahmanisme orthodoxe et la Trimurti (p. 220) ; mais la principale modification touchant les religions de l'Inde porte sur les origines du bouddhisme. D'une part, M. Tiele les reporte du IV^e au V^e siècle ; il se montre beaucoup plus disposé à ne voir dans l'histoire du Bouddha qu'un récit mythique de la course accomplie par le soleil dans sa révolution annuelle (p. 188-189 ; p. 216 ; cfr. les passages correspondants de la 1^{re} éd.) ; d'autre part, il incline à considérer la secte des Jaïnas comme antérieure au bouddhisme, tandis que dans la première édition il préférerait y voir une combinaison du bouddhisme et du brahmanisme (p. 198).

Parmi les modifications de détail portant sur d'autres religions, nous notons : quelques changements dans l'exposé de la religion chinoise sous l'influence des travaux de M. J. Legge ; de sérieuses réserves au sujet des ressemblances entre les mythes égyptiens et mésopotamiens (p. 86) ; une reconnaissance plus expresse de l'identité entre le fond de la dogmatique mazdéenne et l'ancienne mythologie aryenne (p. 241) ; plusieurs additions à la mythologie slave au sujet du monde souterrain, des génies, des dieux, et surtout le rejet de l'idée du dualisme que l'auteur avait cru reconnaître dans la religion des peuples slaves ; la mention de temples chez les Slaves baltiques ; la suppression du rapport précédemment établi entre le Perkuns letto-slave et le Fiergyn germain (p. 270), et de la relation de dépendance entre la triade des dieux suprêmes germaines et les dieux Finnois (p. 275) ; la nouvelle étymologie d'Elagabal du syriaque *gabal* (créateur), etc. Notons en passant qu'un bon nombre de ces rec-

tifications, et non des moins importantes, ont été provoquées par les travaux de savants français, tels que MM. Halévy, Stanislas Guyard et Lèger.

Il nous paraît regrettable que l'auteur n'ait pas profité de cette occasion pour combler une fâcheuse lacune de la première édition, en donnant un aperçu de la religion japonaise et de la religion celtique, tout au moins de l'état actuel des recherches concernant ces religions. Il est encore impossible, sans doute, de donner des résultats définitifs ou même simplement un tableau complet de ces deux religions ; mais il en est de même de la religion chez les Accadiens ou chez les Slaves ; et cependant M. Tiele n'a pas craint de leur donner une place dans son Manuel. Personne ne songe, en effet, à lui demander de présenter comme résultats positifs ce qui est encore à l'état de simple hypothèse ou de thèse insuffisamment établie. Mais il eût été intéressant d'avoir un résumé des travaux qui ont déjà été faits sur ces sujets. Un Manuel du genre de celui qui nous occupe ne saurait avoir la prétention de donner un exposé définitif de l'histoire religieuse, mais simplement d'enregistrer les résultats auxquels la science indépendante est parvenue au moment de sa publication.

La traduction est restée la même. Peut-être le traducteur eût-il bien fait également de profiter de l'occasion pour corriger les imperfections de forme, les phrases françaises de tournure trop hollandaise. Mais ce n'est là qu'un détail d'importance secondaire. Ce dont nous le remercions, au contraire, très vivement, c'est d'avoir provoqué l'adjonction d'une bibliographie critique en tête de chaque chapitre. Il va sans dire que les jugements énoncés dans de pareilles conditions ne peuvent être que sommaires, et qu'ils affectent ainsi parfois un caractère trop tranchant ou trop absolu. Mais en général ils nous paraissent justifiés. Cette bibliographie n'a pas la prétention d'être complète ; elle ne prétend qu'à signaler les ouvrages importants sur la matière de chaque chapitre. Telle qu'elle est néanmoins, ce n'est pas trop dire, nous semble-t-il, que d'affirmer qu'elle augmente singulièrement la valeur et l'utilité du livre, de même que les titres mis en vedette au commencement de chaque paragraphe et l'index détaillé qui terminent le Manuel en facilitent beaucoup l'usage pratique.

JEAN RÉVILLE.

Otto Pfleiderer. Religionsphilosophie auf geschichtlicher Grundlage, 2^e éd. revue et fortement augmentée (Berlin, G. Reimer. 2 vol. gr. in-8 : 1^o XII et 640 p. (1883) ; 2^o VIII et 676 p. (1884), avec index).

Si les grandes lignes de l'œuvre puissante par laquelle le professeur Otto Pfleiderer s'est mis au premier rang des penseurs allemands contemporains, sont restées sensiblement les mêmes depuis sa première apparition, les détails se sont à tel point multipliés et les développements si bien accrus, qu'en vérité la seconde édition peut passer pour une œuvre nouvelle. Le premier volume est consacré à l'histoire de la philosophie religieuse depuis Spinoza jusqu'à nos jours, et nous offre un tableau parfois magistral de l'enchaînement historique

des grands systèmes philosophiques dont l'Europe et en particulier l'Allemagne ont vu l'éclosion depuis deux siècles. Le second volume, qui rentre davantage dans le cadre des études auxquelles est consacrée cette *Revue*, commence par une histoire résumée des religions, ou plus exactement par une histoire de la religion dans ses diverses manifestations chez les Indo-Germains et chez les Sémites, depuis le naturisme le plus élémentaire jusqu'au christianisme en passant presque par toutes les religions de quelque importance. Ensuite l'auteur passe à l'examen des principales croyances religieuses, considérées en elles-mêmes, et chaque fois, avant d'établir ce qui lui paraît être la conclusion de la philosophie religieuse actuelle, il suit à travers les âges les formes différentes par lesquelles la croyance a passé avant d'arriver au terme actuel de son évolution. Ainsi, dans le chapitre sur la croyance à la création, après avoir montré que le sentiment religieux et l'instinct scientifique le plus élémentaire poussent l'homme de très bonne heure à chercher en Dieu la cause du monde, M. Pfeiderer expose successivement le point de vue des hommes primitifs pour qui le monde se bornait au pays qu'ils habitaient et à la tribu dont ils faisaient partie, et chez lesquels la cosmogonie se renferme par conséquent dans quelques mythes concernant leur propre pays, - le point de vue des peuples naturalistes chez qui les dieux ne sont pas encore distingués des phénomènes naturels et chez lesquels par conséquent la théogonie et la cosmogonie se confondent ; — ensuite les doctrines plus élevées des peuples dont les mythes s'appliquent à la terre entière considérée comme le centre de l'univers (depuis les mythes polynésiens les plus développés jusqu'au dogme chrétien) ; — enfin les conceptions modernes fondées sur la connaissance de l'univers et dans lesquelles la terre et l'humanité sont remises à leur place dans le cosmos. La même méthode est appliquée aux autres objets des croyances religieuses : Dieu, les êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme (anges, etc.), le gouvernement du monde par Dieu, les révélations surnaturelles, les médiateurs divins ou humains, la destinée de l'homme. Enfin le volume se termine par un exposé historique et critique des notions du culte et de l'église et des rapports de la religion avec la morale et la science.

Le plan de l'auteur se dégage ainsi avec une parfaite netteté. Comme l'indique déjà le titre, il a voulu étayer sa philosophie religieuse, non plus sur des documents réputés d'origine divine, non plus sur des considérations d'ordre métaphysique, ni même uniquement sur la psychologie, mais sur l'histoire de la religion : *Religionsphilosophie auf geschichtlicher Grundlage*. Et l'histoire de la religion ce n'est plus seulement, à ses yeux, l'histoire des religions de l'antiquité classique, du Judaïsme et du Christianisme, comme pour la plupart des théologiens ou des philosophes qui se sont attaqués à la philosophie religieuse : c'est, d'une part, l'histoire de toutes les religions considérées comme des manifestations du sentiment religieux, de valeur différente, sans doute, mais également fondées dans la nature humaine aux divers degrés de son développement ; et, d'autre part, l'histoire de toutes les grandioses conceptions re-

ligieuses auxquelles la philosophie moderne a donné naissance depuis qu'elle s'est émancipée de l'autorité ecclésiastique. Voilà ce qui constitue à notre avis la véritable signification de cette Philosophie de l'histoire sur une base historique ! Elle continue la noble tradition des Lessing, des Herder, des Schelling, des Hegel en Allemagne, des Benjamin Constant et des Edgar Quinet chez nous, par l'alliance de la philosophie et de l'histoire des religions, alliance féconde dans laquelle la philosophie s'enrichit de connaissances nouvelles sur ce qu'il y a de plus intime et de plus mystérieux dans l'âme humaine, et l'histoire des religions peut déployer toute la grandeur de ses enseignements. Mais, supérieure sous ce rapport du moins aux œuvres analogues des époques antérieures, elle repose sur une connaissance beaucoup plus étendue et cependant plus précise des nombreuses religions qui se sont partagé ou se partagent encore la faveur des hommes, et grâce à la rigueur plus grande des méthodes de la science positive moderne, elle échappe davantage aux dangers des spéculations purement dialectiques sur l'évolution de l'esprit humain. A mesure que les matériaux deviennent plus nombreux et plus solides, à mesure aussi augmente la valeur de la construction dans laquelle ils entrent. Il ne nous déplaît pas d'insister sur ce point ; car ils sont encore rares chez nous ceux qui comprennent la haute portée des études d'histoire religieuse universelle ou qui ne s'imaginent pas qu'elles sont bonnes tout au plus à occuper les loisirs des amateurs d'originalités.

Ce n'est pas à dire toutefois que notre admiration pour l'œuvre de M. Pfeiderer soit sans réserves. Son histoire des religions représente nécessairement un résumé de l'état actuel de la science plutôt qu'une discussion des problèmes historiques ; mais ce n'est pas là-dessus que porte la critique. Il nous paraît, au contraire, excellent de présenter fréquemment au monde savant des vues d'ensemble de l'histoire religieuse, quand ce ne serait que pour mettre les spécialistes à outrance en garde contre les hypothèses absurdes auxquelles ils se laissent trop facilement entraîner. Autant il convient d'étudier en détail chaque partie d'un organisme, autant il est indispensable de le contempler en entier, même si toutes les parties n'en sont pas encore connues, sous peine de ne comprendre ni l'ensemble ni le détail. Nous reprocherons plutôt à M. Pfeiderer que son tableau du développement religieux de l'humanité est incomplet et singulièrement inégal. Certains chapitres sont excellents, particulièrement tout ce qui concerne le prophétisme hébreu, mais d'autres sont écourtés d'une manière fâcheuse, p. ex. l'histoire religieuse de Rome et de l'empire romain, dont l'importance ne saurait être méconnue, l'histoire de l'Islamisme pour lequel M. Pfl. professe un dédain auquel la brillante civilisation arabe du moyen-âge inflige un démenti. Quelques-unes des lacunes nous paraissent encore plus graves. Il n'est pas parlé de la religion des Chinois ; les religions de l'Afrique sont à peine effleurées dans le chapitre sur l'origine de la religion ; et, chose plus étonnante encore, l'ancienne Égypte est passée sous silence. Sans doute, l'explication de ces lacunes n'est pas difficile à découvrir : M. Pfl. a étudié la religion chez les Indo-Germains et chez les Sémites, en sorte que les religions qui ne rentrent

pas directement dans l'une de ces deux catégories, ont été négligées. Mais, pour être expliquée, la lacune n'en subsiste pas moins.

Nous pourrions en dire autant de l'omission du nom de Calvia dans l'histoire de la Réformation, omission qui sent quelque peu le chauvinisme allemand, mais qui n'est pas rare chez les historiens allemands les plus consciencieux. Quoique M. Pfl. écrive avec une suffisante clarté et soit très éloigné des spéculations nuageuses auxquelles ses compatriotes nous ont longtemps habitués, il nous semble qu'il ne s'est pas toujours suffisamment garanti de la tendance allemande à faire de l'histoire dialectique, ce qui est une autre manière, plus savante et plus solennelle, de faire de l'histoire fantaisiste. Nous n'insistons pas sur cette critique de peur d'exagérer notre impression ; mais il nous paraît que, par exemple dans le chapitre sur l'église chrétienne primitive, M. Pfl. nous a plutôt montré la dialectique de l'évolution dont est sortie l'Eglise catholique que l'histoire réelle et vivante. Nous ne le voyons pas, en effet, rétablir cette église primitive dans le milieu de la société païenne où elle s'est développée ni tenir compte des mobiles de l'ordre social, économique ou politique dont l'influence sur sa formation fut si considérable. Il semble que dans cette partie de l'histoire religieuse qui a été plus particulièrement explorée par les philosophes allemands de l'école hégélienne, les anciennes habitudes ne soient pas encore complètement déracinées. Ailleurs il n'y paraît plus guère.

M. Pfl. ne cache pas sa profonde admiration pour le christianisme de l'Évangile, je dirai même son caractère protestant. Il a son point de vue philosophique et religieux comme chacun de nous a le sien, même ceux qui émettent la plaisante prétention de n'en point avoir, comme si dans le domaine religieux ce n'était pas avoir une opinion que de repousser celles des autres. Mais on trouvera difficilement un esprit plus large, plus foncièrement libéral, et aussi ouvert à tous les sentiments religieux dans quelque religion qu'ils soient exprimés. C'est à cette connaissance intime de la vie religieuse qu'il faut attribuer, semble-t-il, un des caractères fondamentaux de son histoire des religions : l'importance accordée aux grandes individualités qui ont fondé les principales religions, qu'il s'agisse du Bouddha, de Zarathustra, de Mohammed ou de Jésus de Nazareth. Les mythologues qui ne sortent pas de leur cabinet d'étude peuvent s'imaginer que les grandes personnalités religieuses n'ont jamais existé ; tous ceux qui ont pratiqué les foules religieuses ne s'y tromperont pas ; à l'origine de tout mouvement religieux important il y a toujours une puissante individualité.

Notons en terminant que M. Pfl. possède une vaste érudition, un bon sens éclairé, et que ses lectures ne se sont pas bornées aux travaux scientifiques allemands. Il nous est agréable de signaler qu'il partage sur plusieurs points importants les vues de deux collaborateurs de cette Revue : MM. Barth et Albert Réville.

Jean RÉVILLE.

Jacques-Antoine Dulaure. *Des divinités génératrices ou du Culte du phallus chez les anciens et les modernes*, réimprimé sur l'édition de 1825, revue et augmentée par l'auteur (Paris, Liseux et Belin, 1885, gr. in-8, de XVI et 422 p., avec une table raisonnée).

Cette nouvelle édition équivalait à une résurrection. Comme le dit fort bien M. Alcide Bonneau dans la notice qu'il a mise en tête de ce volume, Dulaure est plus connu par son *Histoire de Paris* que par ses travaux sur la mythologie. Ceux de nos lecteurs qui ne sont pas bibliophiles seront peut être même fort étonnés d'apprendre que Dulaure ait jamais écrit une *Histoire abrégée des différents cultes* composée de deux parties, la première sur les *Cultes qui ont précédé et amené l'idolâtrie ou l'adoration des figures humaines*, la seconde traitant exclusivement des *Divinités génératrices* (Paris, Fournier, 1805, in-8°; 2^e édition de 1825 saisie et détruite comme attentatoire à la morale publique et religieuse).

C'est la seconde partie que MM. Liseux et Belin viennent de publier à nouveau dans une fort belle édition sur papier de Hollande, moins sans doute pour rappeler l'attention de la science sur les mérites de l'auteur que pour offrir aux bibliophiles et aux amateurs de traditions piquantes l'occasion d'enrichir leur bibliothèque. Que l'on veuille bien, toutefois, ne pas en conclure que le livre de Dulaure soit dénué de toute valeur scientifique. Il n'a pas pris la plume pour satisfaire la curiosité malsaine de ceux qui aiment à repaître leur imagination de descriptions lascives. Si l'édition de 1825 fut supprimée, c'est bien plutôt à cause des tendances anti-catholiques de l'auteur que pour l'indécence de ses descriptions. Il a tenu la promesse de sa préface; il a parlé décentement de choses indécentes. Pour l'historien moderne des religions ce livre a la valeur que peut avoir un ouvrage de l'an 1805 sur un pareil sujet; c'est un répertoire de faits qui paraissent en général rapportés avec exactitude, et c'est un document intéressant pour celui qui étudie le développement de l'histoire des religions.

Dulaure, — pour employer un terme qui jouit d'une grande vogue actuellement — fut un *folk-loriste* avant le *folk-lore*. Les apôtres les plus convaincus de la nouvelle école du folk-lore pourraient souscrire sans réserve à la déclaration par laquelle il ouvre son livre et définit la méthode qu'ils innovent aujourd'hui : « La comparaison des usages, des cultes, des idiomes, des costumes même, celle des moyens de transmettre le langage ou de l'écrire; celle des cérémonies superstitieuses observées lors des naissances, des mariages et des morts; des pratiques propres à détourner les accidents fâcheux, les calamités, les maladies, à amener l'abondance et la prospérité, à implorer la divinité pour se la rendre favorable; ces comparaisons, dis-je, peuvent procurer sur l'origine des différents peuples, des connaissances plus certaines

« que celles qu'on peut retirer de la plupart de nos traditions historiques » (p. 2 et 3).

Mais rien ne prouve mieux que la lecture de cet ouvrage, combien la simple juxtaposition des superstitions et des traditions populaires est insuffisante à constituer la science des religions, lorsqu'elle n'est pas soutenue par les austères et rigides méthodes de la philologie comparée. Les erreurs de Dulaure en philologie l'induisent, en effet, à toute espèce de fausses conclusions, et nuisent plus qu'aucune autre cause à la valeur de son traité. Quand on dérive Priape de *pri-apïs* (*pri* = principe de production et *Apïs* ; p. 23), ou bien Apollo et Belenus de *Baal* (p. 64 note), ou bien encore Bacchus de *ab* ou *ba* et *Cous* (père ou dieu de Cous, en Egypte ; p. 109) ; quand on met Odin en rapport avec *Boudham* ou *Gadma* (Gautama ; p. 206-207), il est clair que l'on aboutit à des considérations absurdes sur la filiation des cultes. Nous ne saurions en vouloir à Dulaure de ce qu'il n'ait pas appliqué en 1805 les règles de grammaire comparée qu'une connaissance plus approfondie des langues et une méthode plus rigoureuse ont permis d'établir ultérieurement ; mais nous croyons que de pareilles expériences sont de nature à faire apprécier les immenses services rendus par l'école de la mythologie fondée sur la philologie, contre laquelle se produit actuellement une réaction justifiée sur certains points, mais exagérée dans quelques unes de ses manifestations. Avant de condamner l'école philologique il faudrait commencer par comparer l'état de la science des religions avant elle et son état actuel. En persistant à condamner ce qu'elle a de trop exclusif, on en viendrait alors à reconnaître la valeur de son principe.

Si Dulaure n'est pas un mythologue de l'école moderne, il n'est cependant plus un historien du XVIII^e siècle, du moins il voudrait ne plus l'être. Quoique voltairien de tendance il se moque agréablement de la manière dont Voltaire et les hommes du XVIII^e siècle jugeaient le passé, en élevant leur raison et leurs sentiments à la hauteur d'une norme universelle, valable pour tous les temps et pour tous les peuples. Avec Volney il réclame que l'on juge les peuples anciens d'après leurs idées et non d'après nos opinions et nos usages (p. 189 note). Toutefois ces tendances indépendantes ne l'empêchent pas de subir malgré lui l'influence des notions généralisées par le XVIII^e siècle en matière d'histoire. Il ne peut s'empêcher de parler des fables mythologiques qui ne sont que mensonges, inventions astucieuses des prêtres (p. 114). Il est naturellement disposé à donner aux phénomènes religieux une explication utilitaire ; ainsi la véritable raison d'être de la popularité du culte phallique c'est, d'après lui, la nécessité où se trouvaient les peuples sauvages d'encourager l'accroissement de la population (p. 161 et suiv. ; p. 347 ; 351 et suiv.). Quoiqu'il rejette le caractère trop absolu de la thèse soutenue par Dupuis, il admet cependant une origine astronomique pour le culte du phallus, ce qui, sous une autre forme, ne laisse pas que d'offrir une part de vérité. A ses yeux les hommes, remplis d'ardeur et d'enthousiasme pour le soleil régénérateur du printemps, se mirent à adorer les

signes zodiacaux de l'équinoxe du printemps (taureau, enérier, selon la précession des équinoxes), de là le taureau ou le bouc vivant, les parties génératrices de ces animaux, et enfin ils adaptèrent ces phallus animaux à des bornes ou à des figures humaines plus ou moins grossières.

On comprendra aisément que nous ne disions rien des détails de l'exposition. Le latin deviendrait indispensable. Bornons-nous à constater que l'auteur s'efforce de démontrer, non sans raison, que le culte du phallus est partout uni, du moins à l'origine, au culte du soleil ou de la chaleur fécondante. La partie la plus curieuse du livre est celle qui traite des vestiges du culte phallique chez les peuples chrétiens. Il n'y manque pas d'exagérations : l'auteur, comme tous les faiseurs de monographies, a une tendance à faire rentrer toutes choses dans son cadre ; il voit les souvenirs du phallus partout, jusque dans les tours des cathédrales gothiques ; sous prétexte d'expliquer comment les chrétiens purent conserver des pratiques aussi obscènes que celles du culte phallique, il fait passer devant nos yeux une véritable histoire de la luxure et de l'impudicité chez les chrétiens. Mais bon nombre des faits qu'il cite sont d'un grand intérêt pour l'histoire des mœurs, et lui feront pardonner d'avoir incomplètement traité son sujet, en s'attachant plus que de raison au culte du phallus, et en oubliant trop souvent qu'il nous avait promis également une histoire des divinités génératrices.

JEAN RÉVILLE.

Le Japon. Histoire et Religion, par I. EGGERMONT. Paris, Delagrave, éditeur, 1885 ; 1 vol. in-12 de 156 pp. avec carte.

Ce petit volume, œuvre du premier secrétaire de la légation de Belgique à Paris, est intéressant. La partie historique, surtout celle qui nous donne un résumé rapide des événements contemporains, est bien traitée et se lit avec plaisir. La partie relative à la religion est plus faible et renferme de graves inexactitudes. On voit que l'auteur, à l'instar d'un grand nombre de touristes, a cru bien faire en demandant des renseignements aux Japonais qu'il a rencontrés, sans se préoccuper si ces indigènes étaient en état de bien le renseigner, et s'il pouvait être sûr de les bien comprendre. Faute d'avoir étudié les livres des orientalistes européens, il a énoncé des faits qui sont absolument contraires aux données positives que nous possédons aujourd'hui sur le shintauisme et d'autres faits imaginaires qu'il est regrettable de rencontrer dans un livre sérieux. Ainsi, pourquoi dire qu'avant toute chose « existant sur la terre et dans le ciel, était l'espace sans commencement ni fin », alors que le *Ko-zi-ki* auquel il attribue cette idée, n'en fait pas mention. Ailleurs ce sont des altérations plus graves. L'ordre d'apparition des principales divinités du panthéon japonais, par exemple, y est bouleversé, embrouillé. On mentionne le soleil, la lune et les astres, ainsi qu'un groupe d'autres dieux « qui prirent corps et se succédèrent pendant sept générations, mâles et femelles, et dont Iza-nagi et Iza-nami furent les derniers venus (p. 12) », alors que ces deux divinités sont désignées dans tous

les livres sacrés du Japon comme les père et mère du soleil et de la lune, qui, par conséquent, n'existaient pas avant eux. — Iza-nami n'a pas été dans « l'empire des Ombres pour se soustraire aux embrassements de son époux », mais parce qu'elle était morte en donnant le jour à *Kaguluti*, dieu du Feu. Elle *ne sortit pas* de l'enfer, pour enfanter d'une manière *aussi naturelle que peu relevée* (sic) les dieux de l'argile et de l'eau douce. Il est également inexact que *Amatéras* et *Sousanao* (lisez *Susa-noo*) aient été engendrés par Iza-nagi seul et sans la coopération d'Iza-nami, son épouse.

Partant de ces faits dénaturés, M. Eggermont pose des questions qui eussent été inutiles s'il avait reproduit la cosmogonie réelle du sintoïsme : « On s'expliquera mal, chemin faisant, comment, avant même la naissance de la lumière, l'infortunée Izanami ait pu se réfugier dans l'empire des Ombres. » Mais la grande déesse Solaire, *Ama terasu* était fille d'Iza-nami : elle existait donc avant la mort de cette dernière. Que deviennent ainsi le problème posé par le savant diplomate et les observations d'un « casuiste japonais » qu'il cite à ce propos ?

Les autres récits que nous fournit l'auteur sur la cosmogonie sintoïste manquent également de précision. Il ne nous est pas possible de les rectifier dans cette note.

Le parallèle que fait M. Eggermont du bouddhisme et du sintoïsme n'est pas moins singulier. « Au *vide* incontestable que le shintoïsme avait créé dans la pensée commune (?), à cette négation sous toutes les formes (??) succédait (avec le Bouddhisme !) un faisceau de faits et d'idées si remarquablement assemblé que tous les yeux s'y reportaient avec complaisance, jaloux d'en étudier les secrets. » Et il nous montre plus loin le voyant japonais qui « continue simplement à *concrétifier ses dieux* le plus possible. »

Ces défauts sont probablement insignifiants dans un livre destiné au commun des lecteurs, à un public qui tient assez peu à la précision à laquelle s'attachent d'ordinaire les orientalistes dans leurs ouvrages. Nous ne doutons donc pas que le livre de M. Eggermont n'obtienne un véritable succès de librairie.

L. R.

CHRONIQUE

France. — *Conférences de la Sorbonne.* — Parmi les conférences faites à la Sorbonne pendant le cours de cette année, celle de M. *Philippe Berger* sur *l'Arabie avant Mahomet*, et celle de M. *James Darmesteter* sur le *Mahdi depuis les origines de l'Islam jusqu'à nos jours*, ont offert un intérêt particulier pour ceux qui étudient l'histoire des religions. La seconde surtout — qui est la première en date — était consacrée à l'une des croyances les plus importantes de l'Islamisme. Elle a paru dans la *Revue politique et littéraire* du 7 mars.

La croyance au Mahdi (c'est-à-dire : celui qui est dirigé, le bien-dirigé) est la forme musulmane des idées messianiques, nées dans le judaïsme, transformées par l'influence de la mythologie persane, et qui présidèrent à la formation du christianisme. Les musulmans l'ont empruntée au christianisme ; ils croient comme les chrétiens au second avènement de Jésus ; mais d'après eux, Jésus lui-même ne sera que le serviteur et l'auxiliaire d'un personnage plus auguste, qui ne sera autre que le *Mahdi*, le prophète en qui Dieu mettra toute sa révélation, l'homme impuissant par lui-même comme tous les autres hommes, mais qui devient l'organe de la sagesse et de la puissance divines. La conversion de la Perse, où régnait depuis des siècles le principe du droit divin héréditaire, eut pour résultat une combinaison des croyances messianiques et des sentiments de fidélité aux Alides, descendants légitimes du prophète. Dès lors, il fut établi que le Mahdi sortirait de la race d'Ali. Après avoir développé ces considérations générales, M. Darmesteter suit l'idée du Mahdi dans ses manifestations historiques chez les Persans, les Berbères, les Turcs et les Arabes du Soudan, en ne s'attachant qu'aux principales ; car leur nombre est indéfini. En examinant la personne et l'œuvre du Mahdi actuel du Soudan, M. Darmesteter fait ressortir d'une façon ingénieuse le rapport entre l'idée messianique des Musulmans et l'idée révolutionnaire chez nous : « Des deux parts le même élan
« vers l'idéal, avec des chutes sanglantes dans la convoitise et la haine ; des
« deux parts la même ignorance de la réalité, les mêmes espérances contre na-
« ture, le même rêve d'un monde renouvelé par miracle sans que l'humanité le
« soit d'abord, les mêmes prodiges d'enthousiasme, de férocity, de dévoue-
« ment ; des deux parts le royaume de l'équité, de la paix, de la fraternité sans

« fin inauguré sous les auspices de l'ange exterminateur. » D'après le conférencier, c'est par l'Abyssinie seulement que la civilisation pourra pénétrer au Soudan. M. Darmesteter est un de nos rares savants qui soient en même temps excellents écrivains. Il est donc superflu d'ajouter que sa conférence se recommande au lecteur autant par la forme que par le fond.

— M. Paul Sabatier a publié à la librairie Fischbacher la thèse qu'il a défendue le 10 mars à la Faculté de théologie protestante de Paris : *La Didaché ou l'enseignement des douze apôtres*. Nos lecteurs connaissent la question par l'article que M. Massebieau lui a consacré dans ce recueil (T. X, n° 2, sept.-oct. 1884). M. Sabatier nous donne la bibliographie, déjà considérable pour un sujet né d'hier, mais sur lequel les historiens du christianisme se sont jetés avec avidité. N'a-t-on pas été jusqu'à transmettre télégraphiquement en Amérique le texte même du document ? Il la fait suivre d'une traduction soigneusement annotée et enrichie d'un commentaire historique. La seconde partie de sa thèse renferme l'étude historique et critique de la *Didaché*. M. Sabatier y étudie les renseignements qu'elle nous fournit sur l'enseignement catéchétique, le baptême, les jeûnes et la prière, l'eucharistie, les dons spirituels et les charges ecclésiastiques, les diacres et les évêques, les choses finales, et il risque à son tour son hypothèse sur la date et l'origine du curieux écrit. Il y voit « l'œuvre » d'un chrétien d'origine hébraïque, appartenant probablement au judaïsme « large et libéral de la Syrie, où les Israélites faisaient de nombreux prosélytes et étaient en rapports fréquents avec les païens. » C'est un traité composé pour les païens, près d'Antioche, au milieu du premier siècle avant les grandes courses missionnaires de Paul ! L'assertion a paru risquée et peu soutenable aux membres du jury, malgré tout le talent déployé par l'auteur.

— La *Société d'ethnographie*, présidée par M. Carnot, sénateur, a organisé, au n° 28 de la rue Mazarine, une série de cours publics, gratuitement professés et gratuits pour les auditeurs, depuis le lundi 2 mars de cette année. M. Castaing s'est chargé de l'ethnographie générale de l'Europe. MM. Léon de Rosny et Léon Cahun se partagent l'Asie, ce dernier s'attachant particulièrement aux Turcs et aux Mongols. M. Peuvrier fait l'ethnographie des deux Amériques, M. Remi Siméon étudie la langue aztèque et les textes antérieurs à la conquête du Mexique ; enfin M. Julien Vinson traite des applications de la linguistique à l'ethnographie. Comme le nombre des places est limité, les personnes qui désireront suivre régulièrement ces cours sont priées de faire à l'avance, par lettre, la demande d'une carte d'entrée au secrétaire général, 28, rue Mazarine, à Paris. Des certificats de connaissances en ethnographie sont délivrés aux personnes qui subissent avec succès les examens de fin d'année.

La *Société d'ethnographie*, désirant se distinguer sous ce rapport d'autres sociétés vouées au même genre d'études, entend étudier les faits indépendamment de toute doctrine préconçue, mais soumettre néanmoins ses observations au contrôle d'une méthode sévère. Elle travaille à répandre les notions géné-

rales d'ethnographie par la vulgarisation de petits volumes classiques élémentaires. Les deux premiers ouvrages de la collection, qui ont paru récemment, sont : *Premières notions d'ethnographie générale*, par Léon de Rosny, et l'*Ethnographie de la France*, par A. Castaing. L'ethnographie et l'histoire des religions se touchent de si près que toute institution destinée à faire progresser celle-là doit profiter à celle-ci. — La Société d'ethnographie espère que des amis éclairés ne tarderont pas à consolider son œuvre en constituant des capitaux pour fondation de chaires rétribuées. Ajoutons enfin qu'elle se rattache à l'*Alliance scientifique universelle*, sorte de franc-maçonnerie scientifique, dont la première session quinquennale aura lieu du 8 au 12 juillet de cette année, et dont le but est de faciliter les relations entre savants du monde entier.

— *Musée Guimet*. — Dans la séance du 16 mars dernier, le Conseil municipal de Paris s'est enfin occupé du transfert du *Musée Guimet* de Lyon à Paris. Dans le traité provisoire passé entre le gouvernement et M. Guimet il était stipulé que la dépense de construction et d'aménagement, évaluée à 1,590,000 fr., serait supportée par l'État et par le donateur, chacun pour moitié de la somme prévue; d'autre part, M. Guimet s'engageait à faire les frais de l'aménagement intérieur et du transport des collections, tandis que l'État allouait au nouveau Musée un budget annuel de 45,000 fr. Toutefois, le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts posait comme condition que la ville de Paris participât de son côté à l'installation en fournissant le terrain nécessaire à la construction des bâtiments, estimé à la somme d'un million. — Nous reviendrons sur l'ensemble des longues et laborieuses négociations qui auront assuré à la ville de Paris la possession d'un Musée aussi précieux pour l'étude des religions, lorsqu'elles seront entièrement terminées, c'est-à-dire lorsque le traité provisoire aura été ratifié par la Chambre et par le Sénat. Voici, dès maintenant, le projet de délibération déposé dans la séance du 16 mars, par M. Hattat, rapporteur de la cinquième commission :

Article 1. — Est adoptée, en principe, la proposition de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, tendant à ce que la Ville de Paris participe, par l'apport d'un terrain d'environ quatre mille mètres, à l'installation, à Paris, du Musée des religions et civilisations orientales, dit Musée Guimet, et ce, sous la réserve que la Ville de Paris conservera la nue-propriété du terrain cédé par elle à l'État et que ce terrain devra lui faire retour, dans le cas où l'affectation du bâtiment se fait changée.

Art. 2. — M le préfet est invité, en conséquence, à préparer un projet de convention avec l'État en recherchant :

1° Un terrain qui, dans les limites d'une surface de 4.000 mètres et d'une dépense correspondante d'un million, pourrait convenir pour l'installation du Musée Guimet ;

2° La combinaison financière qui permettrait de faire peser, le moins possi-

ble, sur le budget de la Ville, par exemple au moyen d'un système d'annuités, la dépense d'acquisition dudit terrain.

MM. Réty, Jacques, Hubbard, Caltiaux, Sauton et Desprès ont combattu ce projet, soit comme onéreux pour la Ville, soit comme rentrant dans les attributions de l'État. M. Hattat a défendu avec vigueur les propositions de la commission. MM. Strauss, Millerand, Delhomme, Marsoulan et Gaufrès ont appuyé le projet et surtout insisté sur la valeur artistique et scientifique du Musée dont M. Guimet désire doter Paris. M. Monteil a fait valoir l'influence anti-religieuse que peut exercer une collection de dieux et de déesses qui ne peuvent que se nuire entre eux et nuire à leurs pareils.

L'article 1^{er} du projet a été adopté par 34 voix contre 29, ainsi que l'amendement suivant, présenté par M. Millerand ; « Le Directeur du Musée Guimet est pris, en cas de vacance, sur une liste de trois membres présentée par le Conseil Municipal. »

L'article 2 a été ainsi modifié : « Le préfet est invité à étudier un projet de convention avec l'État de manière à assurer l'exécution de l'article 1^{er}. »

— La librairie Fischbacher annonce la publication par souscription d'une nouvelle édition entièrement refondue de l'*Histoire des trois premiers siècles de l'Église chrétienne* par M. E. de Pressensé. Cet ouvrage considérable, commencé en 1858 et terminé en 1879, couronné par l'Académie française, traduit en allemand et en anglais, sera remis au courant des résultats acquis par la science historique dans les dernières années. Le premier volume, en particulier, dans lequel l'auteur parle des religions anciennes, sera complètement remanié, tandis que les deux derniers volumes ne subiront pas de changements jusqu'à nouvelle échéance. Le premier volume paraîtra en 1886 ; les autres suivront à raison de deux par an. L'ouvrage entier comptera 6 volumes au prix de 6 francs par volume pour les souscripteurs seulement.

— Le cinquième fascicule des Matériaux inédits pour servir à l'histoire des *Croisades* par M. Clermont-Ganneau a paru chez Leroux avec trois planches héliographiques (extrait du tome II des *Archives de l'Orient latin*). Il contient des inscriptions et un fragment de bas-relief représentant l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. M. Clermont-Ganneau a recueilli ces monuments au cours de sa mission en Palestine en 1881.

— A la même librairie vient de paraître le premier fascicule d'un magnifique ouvrage : *Collection de Clercq. Catalogue méthodique et raisonné. Antiquités assyriennes. Cylindres orientaux, cachets, briques, bronzes, bas-reliefs, etc.* Chaque livraison aura de dix à douze feuilles in-fol. et sera accompagnée de planches en héliogravure, de chromolithographies et de cartes. Lors d'un voyage que l'auteur fit en Orient il fut frappé de la variété des richesses archéologiques de l'ancienne Phénicie. Dans le nombre il remarqua particulièrement des monuments chaldéens et assyriens ; c'est ainsi qu'il fut amené à étendre ses recherches jusqu'en Mésopotamie. Les pièces formant la collection de Clercq proviennent, en effet, pour la plupart de fouilles faites directement et d'après un

plan fixé d'avance par leur heureux possesseur. C'est le produit de ses fouilles que M. de Clercq expose aujourd'hui au monde savant sous forme d'un catalogue méthodique et raisonné. Le premier volume embrasse tous les monuments chaldéens et assyriens. Il est divisé en deux fascicules ; le premier contient les cylindres orientaux ; le second les cônes, cachets, briques, stèles ou bas-reliefs. La partie descriptive est tout entière de M. de Clercq ; l'introduction, le classement, la transcription et la lecture des inscriptions sont dus à M. J. Menant, bien connu des lecteurs de la *Revue de l'Histoire des Religions*. M. Oppert a également prêté son concours à M. de Clercq. Quant à l'exécution matérielle, elle est au-dessus de tout éloge.

— Les amateurs de voyages extraordinaires liront avec intérêt le récit des pérégrinations du docteur Potagos : *Dix années de voyages dans l'Asie centrale et l'Afrique équatoriale*, dont le premier volume a paru à la librairie Fischbacher. L'original grec a été traduit par MM. Ad. Meyer, J. Blancard et L. Labadie et enrichi de notes et d'observations par MM. Emile Burnouf et Alfred Maury. Les voyages de M. le docteur Patagos tiennent du merveilleux ; mais à côté de toute espèce d'assertions contestables et de regrettables attaques contre certaines personnes, on y trouve des renseignements intéressants sur l'ethnographie.

— Le *Congrès des Sociétés savantes* s'est réuni, comme les précédentes années, pendant la semaine après Pâques à la Sorbonne. La réunion plénière a été présidée par M. Chabouillet, le président de la section d'archéologie. Un petit nombre seulement des sujets traités se rapportent à l'histoire des religions. Voici les plus intéressants : une étude de M. Jadart (de Reims) sur la liturgie de l'église de Reims dans la célébration des mariages, avant le ^{xvii}^e siècle ; une communication de M. Le Héricher sur la représentation théâtrale qui précédait la messe de Pâques au Mont Saint-Michel, et où les rôles des mystères étaient tenus par des diacres ou des prêtres ; les rapports du P. de la Croix sur les fouilles qu'il a opérées dans les nécropoles d'Antigny et de Cèveaux (Vienne) ; un travail de M. Cerquand sur deux divinités gauloises, Taranis et Thor ; une étude de M. Léon de Vestly sur les amulettes dont on se servait dans les pèlerinages rouennais ; et enfin une très intéressante étude sur la Pierre d'Antibes, offrande phallique à Vénus, par M. Bazin, directeur du Petit-Lycée de Lyon, que nous publierons dans notre prochaine livraison.

— *La Fille aux mains coupées*. M. René Basset a publié dans la *Mélusine* du 29 mars une nouvelle forme du conte que M. de Puymaigre a étudié pour les lecteurs de la *Revue de l'Histoire des Religions* (T. X, n° 2. Sept.-Oct. 1884). La mutilation y est le châtimement d'un acte de charité et le miracle est le point important du récit. En outre le rôle de la belle-mère est en opposition avec celui que lui attribuent les versions occidentales. Cette version occupe la fin de la 641^e nuit et la 642^e nuit tout entière de l'édition arabe des *Mille et une Nuits* de Habicht (t. viii, p. 184-186) sous le titre de : *Histoire du roi qui avait interdit la charité*. Nous la reproduisons d'après M. Basset :

« On raconte qu'un roi dit à ses sujets : « Si l'un d'entre vous fait une aumône quelconque, je lui couperai la main. » Les gens renoncèrent à la charité et il n'y en eut aucun qui se montrât désormais compatissant pour un autre. Une nuit, un mendiant vint trouver une femme et, pressé par la faim, lui dit : « Donne-moi quelque chose (DCXLII nuit). » — « Comment te ferai-je l'aumône, répondit-elle, puisque le roi coupera la main de quiconque sera charitable ? » — « C'est au nom de Dieu que je te demande la charité. » Alors elle eut compassion de lui et lui donna deux pains. Le roi en fut informé, fit amener la femme et lui coupa les deux mains ; elle s'en retourna à sa maison. Quelque temps après, le prince dit à sa mère : « Je voudrais me marier, cherche-moi une belle femme. » — « Dans notre voisinage, répondit-elle, il y en a une si belle que tu n'en trouveras pas qui l'emporte sur elle pour la beauté, mais elle a une grave infirmité. » — « Et laquelle ? » — « Elle a les deux mains coupées. — « Je veux la voir ? » — On la lui amena et, en la voyant, il en tomba amoureux et l'épousa. Les autres femmes du harem en devinrent jalouses et écrivirent au roi qu'elle était adultère, et qu'elle avait déjà eu un fils. Le prince manda à sa mère de la chasser dans le désert : l'ordre fut exécuté malgré les pleurs de la pauvre femme qui sanglotait amèrement. Tandis qu'elle marchait, portant l'enfant sur son dos, elle passa auprès d'une rivière et s'agenouilla pour apaiser la soif que lui causaient la marche, la fatigue et le chagrin, mais, tandis qu'elle se penchait en avant, l'enfant tomba dans l'eau. Elle resta à verser des larmes, lorsque passèrent deux hommes qui lui dirent : « Pourquoi pleures-tu ? » — « J'avais un fils que je portais sur mon cou et il vient de tomber dans l'eau. » — Veux-tu que nous te le rendions. ? » — Elle accepta ; ils prièrent Dieu très haut et l'enfant revint sain et sauf sans avoir éprouvé aucun mal. Les deux inconnus ajoutèrent : « Veux-tu que Dieu te rende tes deux mains ? — « Oui, répondit-elle. » — Alors ils invoquèrent le Seigneur et ses mains repoussèrent plus belles qu'auparavant. — « Sais-tu qui nous sommes, demandèrent-ils. » — Dieu seul le sait. » — « Nous sommes les deux pains que tu as donnés à un mendiant et qui ont été la cause de ta mutilation ; remercie Dieu qui t'a rendu tes mains et ton fils. » Elle obéit et loua le Seigneur ».

— *Les origines de l'alchimie.* — Nous avons signalé dans une précédente livraison les articles de M. Berthelot dans la *Nouvelle Revue* sur les origines de l'alchimie. L'éminent chimiste a depuis développé son œuvre, de façon à en faire une histoire complète de l'alchimie publiée avec beaucoup de soin par l'éditeur Steinheil : *Les origines de l'alchimie* (Paris, 1885, in-8 de XX et 445 p. avec planches, table analytique et deux index). L'alchimie peut être considérée comme la mythologie de la chimie. Mais ce n'est pas seulement à ce titre qu'elle réclame la bienveillante attention de ceux qui s'occupent de l'histoire religieuse. Elle plonge ses racines dans les croyances religieuses et mystiques de l'Orient. M. Berthelot s'en est parfaitement rendu compte. Dans son premier livre consacré aux sources il étudie successivement les origines mystiques (l'alchimie révélée par les anges ayant eu commerce avec les filles des hommes ;

l'alchimie associée à la magie) et les sources égyptiennes (Hermès Trismégiste ; l'ésotérisme de la science sacerdotale ; corrélation entre les pratiques de l'industrie égyptienne et les théories mystiques et religieuses des Egyptiens), les sources babyloniennes et chaldéennes (la parenté mystique des métaux et des planètes), les sources juives (la Cabbale) et surtout les sources gnostiques. « Il « existait dès l'origine, dit M. B., une affinité secrète entre la Gnose qui en- « seigne le sens véritable des théories philosophiques et religieuses, diss- « mulées sous le voile des symboles et des allégories, et la chimie, qui pour- « suit la connaissance des propriétés cachées de la nature et qui les représente, « même de nos jours, par des signes à double et à triple sens » (p. 66). — M. Berthelot rend un grand service aux historiens de la philosophie et des croyances religieuses en leur ouvrant, grâce à ses grandes connaissances en chimie et à la portée philosophique de son esprit, un large accès aux mystères de la technique des alchimistes, laquelle est souvent en relation étroite avec leurs idées philosophiques et religieuses.

— L'*Académie française*, sur la proposition de M. Taine appuyée par M. Renan, a choisi comme sujet du concours de poésie qui sera jugé en 1886, ces deux mots : *Pallas Athênê*. Les travaux présentés ne devront pas dépasser trois cents vers.

— A l'occasion du 200^e anniversaire de la *Révocation de l'Edit de Nantes*, M. Léon Pilatte, directeur du journal *l'Eglise libre* à Nice, publiera le 18 octobre prochain un *Recueil des édits et déclarations, arrêts et réglemens du Conseil rendus au sujet des gens de la religion prétendue réformée de novembre 1662 au 15 mai 1751* (un petit vol. in-8° d'environ 800 p.). C'est la réimpression du recueil publié en 1752 avec privilège du Roy pour servir de guide-manuel à ceux qui étaient chargés d'appliquer les arrêts.

— M. James Darmesteter, docteur ès-lettres, directeur-adjoint à l'Ecole des Hautes-Etudes, a été nommé professeur de langues et littératures de la Perse au Collège de France.

— M. G. de Mortillet vient de faire paraître chez Reinwald une seconde édition revue et complétée de son livre : *Le préhistorique*.

— M. Abel des Michels doit publier prochainement à la librairie Leroux la traduction d'un ouvrage de morale chinoise : *Ming Sin Pao Kien*, avec des notes explicatives et le texte chinois.

— Il s'est formé à Paris une *Société juive cosmopolite* qui se propose de publier des manuscrits importants de la littérature rabbinique, encore inédits et conservés dans les principales bibliothèques d'Europe. On souscrit à Paris à la librairie Durlacher.

— Le volume de M. Albert Réville sur les *Religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou*, dont nous avons annoncé la publication pour le commencement de l'année, a paru avec quelque retard à la librairie Fischbacher. Il fait suite aux deux volumes consacrés aux religions des non-civilisés et aux *Prolégomènes* qui ont servi d'introduction à l'*Histoire des Religions*,

dont le nouvel ouvrage de M. Réville forme la seconde partie. Nous y reviendrons d'une façon plus détaillée.

Angleterre. — Il a paru récemment sous les auspices du *Palestine Exploration Fund* un excellent ouvrage sur la constitution géologique de la Palestine : *Mount Seir, Sinai and western Palestine*.

— On annonce la publication, chez Chatto et Windus, d'un livre de M. Edward Clodd, intitulé *Myths and dreams*, sur l'influence des mythes et des rêves dans le développement de l'esprit humain.

— La *Religious Tract Society* a publié récemment un livre sur la Nouvelle Guinée de MM. James Chalmers et W. Wyatt Gill : *Work and adventures in New-Guinea (1877 to 1885)*. On y trouve de nombreux détails sur les mœurs et les croyances des indigènes. M. Chalmers a vécu au milieu d'eux pendant sept ans à Port-Moresby.

— D'Oxford nous arrivent les nouvelles suivantes : 1° M. Stanley Lane Poole doit entreprendre pour la Clarendon Press la publication d'un *Corpus* des inscriptions et devises qui figurent sur les monnaies musulmanes, sous le titre de *Fasti arabici*. — 2° Les curateurs de la Bibliothèque Bodléienne ont acquis la collection des manuscrits thibétains réunis par le docteur *Schlagintweit*. — 3° La traduction du *Rig-Veda*, par le professeur Max-Müller, paraîtra dans la seconde série des *Sacred Books of the East*.

— Le comité directeur des *Hibbert Lectures* a décidé de publier des éditions populaires à bon marché des conférences qu'il organise chaque année à Londres et à Oxford, afin de répandre dans le public le goût de l'*Histoire des religions*. Il publiera en premier lieu celles de M. Beard sur la Réformation et celles de M. Renan touchant l'influence de Rome sur l'Eglise catholique.

— Parmi les mémoires qui constituent le dernier volume de *Biblical Criticism* nous remarquons les suivants : 1° Théories récentes sur l'origine et la nature du tétragramme par le Dr *Driver*. — 2° Les dialectes usités en Palestine au temps de Jésus par M. *Neubauer*. — 3° A propos de quelques inscriptions Temanites et Nabatéennes récemment découvertes, par le même. — 4° Une nouvelle théorie sur la formation des évangiles synoptiques, par M. *Edersheim*.

— La collection des « *Present Day Tracts* » s'est enrichie d'une fort bonne esquisse de la religion hindoue : *The Hindu religion, a sketch and a contrast*. L'auteur adopte les idées de M. Barth sur l'origine sacerdotale du système védique. Il embrasse dans son récit jusqu'aux récentes manifestations religieuses du Brahma Samaj.

— *Les idées philosophiques et religieuses des Japonais*. — Une lecture a été faite à la Cumberland Presbyterian Church, par un Japonais nommé Bundi Mi-yosi, sur le courant actuel des idées philosophiques et religieuses au Japon. L'auteur, qui a embrassé le Christianisme il y a cinq ans, a dit qu'on comptait aujourd'hui 7000 Chrétiens dans son pays, sur une population de 36 millions d'habitants. Il a ajouté que le véritable ennemi de l'enseignement protestant et catholique n'était pas le Sintauïsme ou religion nationale des îles de l'extrême

Orient ; que ce n'était pas même le Bouddhisme. Depuis la dernière révolution s'est formé un groupe de libres penseurs qui va de jour en jour grandissant, et qui cultive les doctrines de Spencer, de Darwin et de plusieurs autres représentants des idées révolutionnaires en Europe. C'est ce groupe qui tend à chasser du Japon toute croyance religieuse, et qui ne se compose pas seulement d'hommes du peuple et de lettrés, mais de personnages appartenant aux plus hautes classes de la Société. (*Mémoires de la Société des études Japonaises*).

Allemagne. — Nous avons reçu communication des ouvrages suivants concernant l'histoire des religions :

1° *W. Schwarz. Indogermanischer Volksglaube.* Ein Beitrag zur Religionsgeschichte der Urzeit (Berlin. Seehagen, 1885; in-8 de XXIV et 280 p. avec Index). — M. W. Schwarz est l'auteur bien connu d'une série d'ouvrages sur l'origine des mythes qui jouissent d'une considération méritée, entre autres: *Der Ursprung der Mythologie* (Berlin, 1860); *Die poetischen Naturanschauungen der Griechen, Römer und Deutschen in ihrer Beziehung zur Mythologie* (2 vol. Berlin 1864); *Der heutige Volksglaube und das alte Heidentum ; Prähistorische Studien* (Berlin, 1884). Dans sa nouvelle publication il aborde une fois de plus son sujet de prédilection : l'origine de la mythologie indo-germanique ; il se propose cette fois de reconstituer les croyances populaires qui régnaient parmi les tribus aryennes à l'époque de leur dispersion. A cet effet il s'attache principalement à montrer l'importance capitale de deux conceptions de l'imagination primitive : celle de l'arbre céleste, arbre magique dont le tronc repose sur la terre et dont les rameaux s'étendent dans le ciel ; et celle de l'orage considéré comme un être n'ayant qu'un œil. A cette dernière conception se rattachent les croyances au mauvais œil et aux esprits malfaisants. Le nouveau livre de M. Schwarz est, comme les précédents, plein de détails intéressants et de fines observations ; on y retrouve la vaste érudition à laquelle l'auteur nous a habitués, mais aussi la même tendance exclusive à envisager tous les phénomènes religieux de l'humanité primitive à travers le prisme d'une théorie trop étroite.

2° *P. v. Bradke. Dyâus Asura, Ahura Mazdâ und die Asuras.* Studien und Versuche auf dem Gebiete alt-indogermanischer Religionsgeschichte (Halle. Niemeyer 1885; in-8 de XX et 128 p. avec plusieurs index). Le travail très soigné que présente M. v. Bradke, privat-docent à l'université de Giessen, est un fragment d'un ouvrage plus étendu qu'il se propose de publier sur les plus anciennes formes religieuses des Hindous et de leurs congénères. Il compte profiter des critiques provoquées par l'œuvre partielle pour éprouver la solidité d'une thèse qui sera l'une des colonnes de la construction entière. M. de Bradke rend hommage au grand mérite des travaux de MM. Darmesteter et Bergaigne, mais il ne s'est pas laissé convaincre par eux. Son point de vue se sépare même à tel point du leur que le plus souvent il lui a paru inutile de discuter leurs interprétations en détail, puisqu'il aurait dû chaque fois reprendre la dis-

cussion générale. Après s'être expliqué dans une introduction sur l'âge des hymnes védiques et sur l'état religieux qu'ils impliquent, il étudia successivement l'Asura divin dans le Rigveda et dans l'Atharvaveda, les rapports de l'Asura divin avec Ahoura-Mazda, Asura avec le sens d'« être opposé aux dieux, » l'Asura et les Asuras, enfin les rapports des Asuras et d'Ahoura-Mazda. Les conclusions de M. de B. sont les suivantes : La personnalité de Dyâus-Pitar, encore vague et flottante chez les Aryens primitifs, fut nettement accentuée par ceux qui émigrèrent vers l'ouest. Chez les autres cette évolution ne se fit pas régulièrement. Dyâus-Pitar y reçut, il est vrai, le nom d'*Asura* (c'est-à-dire Seigneur, Suprême), mais bientôt il fut débordé par les Devas. C'est contre cette usurpation que les Iraniens se seraient élevés dans la réforme de Zoroastre, en réduisant les Dévas à la situation inférieure de démons. Mais en même temps le vieux dieu Dyâus-Pitar est conçu d'une façon plus abstraite, en tant que Ahura-Pitar avec la qualification de Mazdâ. D'autre part, Dyâus-Pitar est de plus en plus relégué dans l'oubli par les Hindous ; son qualificatif *asura* est accordé à tous les dieux à tour de rôle, et perd par là de sa valeur. A la suite de conflits entre les deux fractions hindoue et iranienne de la race aryenne le nom *asura* est de plus en plus assimilé par les Hindous à celui des ennemis des dévas. L'ancienne mythologie aryenne s'éteint chez les Hindous pour faire place à une religion sacerdotale (culte de Brahma) et à l'adoration d'anciennes divinités des populations antérieures à l'invasion aryenne : Vishnou et Rudra-Giva.

3^e *Völkerkunde von Osear Peschel* (6^e éd. Leipzig. Duncker et Humblot, 1885, in-8 de VIII et 596 p. avec index). Suivant la coutume allemande l'ouvrage bien connu d'Oscar Peschel a été revu et corrigé par *Alfred Kirchhoff* et remis ainsi au point de la science actuelle. Une grande partie du volume est consacrée à l'histoire des religions.

— Outre la seconde édition complètement remaniée de la *Religionsphilosophie auf geschichtlicher Grundlage* par le professeur Pfeiderer, dont nous rendons compte dans la « *Revue des Livres*. » l'Allemagne a produit l'année dernière un autre ouvrage considérable de philosophie religieuse fondée sur l'histoire des religions. Il s'agit de la *Spekulative Theologie in Verbindung mit der Religionsgeschichte* (Gotha. F. A. Perthes, 1884, in 8 de XXIV et 1334 p.) par M. *Paul Gloatz* que nous avons déjà signalé lors de son apparition. C'est un ouvrage considérable, une de ces œuvres touffues qui témoignent d'une prodigieuse lecture, mais dans lesquelles l'auteur, à force de vouloir être complet, aboutit au chaos. Le présent volume a 1334 pages ; et ce n'est que le tome premier de la publication. Les autres suivront selon que l'accueil fait par le public au premier tome aura été plus ou moins favorable. Il renferme l'exposition des idées de l'auteur sur la façon dont il convient de concevoir un pareil sujet, mais la plus grande partie en est consacrée aux religions des peuples non civilisés de l'Afrique et de l'Australie. On y trouve une étonnante accumulation de renseignements puisés à toutes les sources : récits de voyages, publi-

cations des missionnaires etc. Tout y passe : les religions, les mœurs, les usages, l'organisation sociale des peuplades. L'auteur est au courant des travaux les plus récents ; et alors même que des juges compétents lui ont reproché de ne pas être un philologue consommé et de ne pas exercer suffisamment de critique sur ses sources, son livre n'en est pas moins un répertoire précieux pour l'ethnographe ou l'historien des religions. On y trouve en particulier d'utiles extraits de la littérature missionnaire. Mais l'auteur parviendra-t-il jamais à mener à bonne fin une publication entreprise avec de pareilles proportions ? Il admet un monothéisme primitif qui aurait dégénéré en culte des ancêtres et en fétichisme. Son point de vue général n'est pas exempt de préoccupations apologétiques.

— M. J. H. Kurtz vient de publier chez Neumann, à Leipzig, la neuvième édition de son Manuel d'Histoire ecclésiastique : *Lehrbuch der Kirchengeschichte für Studierende* (2 vol. en 4 livres). Le succès dont ce manuel a constamment joui dans les universités allemandes depuis son apparition est de tous points mérité. C'est certainement le meilleur manuel d'histoire des églises chrétiennes qui existe actuellement. L'auteur a profité des loisirs que lui procure une honorable retraite pour réviser avec le plus grand soin son ouvrage ; il a tenu compte de tous les travaux publiés dans les dernières années, tant pour la correction d'assertions contestables que pour l'amélioration de sa bibliographie.

— Ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à la religion des anciens Germains en trouveront un bon résumé dans le premier volume de la *Geschichte des Deutschen Volkes in Stat, Religion, Litteratur und Kunst* (tome I jusqu'au règne d'Othon le Grand) par M. Georg Hoyns (Leipzig. Brockhaus. gr. in-8 de XVI et 500 p.).

— Les fouilles de l'*Institut archéologique allemand* au Cap Sunium ont été couronnées de succès. On a pu déterminer exactement l'ancien temple de Minerve et en reconstituer la forme.

— On annonce la prochaine publication de la première traduction complète du *Talmud* de Babylone en allemand, à Innsbruck. Elle formera 36 vol. in-4.

— M. H. J. Bestmann, dont nous avons précédemment analysé l'ouvrage sur les Origines du Catholicisme et de l'Islamisme (T. IX. 3. mai-juin 1884), a terminé depuis cette époque la seconde partie de son *Histoire de la morale chrétienne*, alors en cours de publication (*Geschichte der christlichen Sitte*. II *Die katholische Sitte der alten Kirche*. Nördlingen. Beck. 1885. in-8 de X et 129-711 p.) Il l'étudie successivement à Antioche, à Ephèse, en Grèce, à Alexandrie, à Carthage et à Rome. M. Ad. Harnack a consacré une notice détaillée à l'œuvre de M. Bestmann dans le n° 7 de la *Theologische Literaturzeitung* de cette année (4 avril). Il lui reproche d'avoir trop d'imagination, de faire de l'histoire *a priori* au lieu de s'en tenir à la réalité. M. Bestmann est sans doute trop ingénieux ; mais il a des connaissances historiques étendues et de l'originalité dans l'esprit. Il a spirituellement défini l'Église catholique de l'anti-

quité : « La diagonale du parallélogramme des forces du monde antique et des « forces spécifiquement chrétiennes. »

— C'est à élucider une question particulière de la morale chrétienne dans l'antiquité que s'est consacré M. F. W. B. Bornemann dans son travail sur les origines du monachisme : *In investiganda monachatus origine quibus de causis ratio habenda sit Origenis* (Göttingen. Vandenhæck et Ruprecht, 1885 ; in-8 de 80 p.). M. B. estime que l'institution du monachisme provient, non pas tant d'un emprunt à l'Égypte et spécialement au culte de Serapis, que du concursus d'une foule de causes sociales, philosophiques, religieuses et morales qui travaillaient la société antique bien avant que le monachisme ne prit naissance. A l'appui il montre dans la vie d'Origène tous les éléments de la vie monastique. La même méthode appliquée aux auteurs chrétiens du III^e au VI^e siècle aboutirait d'après lui au même résultat. La vie monastique ne fut que la continuation de l'ascétisme chrétien, lorsque, par suite de la propagation du christianisme, la grande majorité des chrétiens cessa de pratiquer ce même ascétisme. Les assertions de M. B. sont peut être trop absolues.

Espagne. — Les folkloristes espagnols sont animés d'un beau zèle. Don Antonio Machado y Alvarez qui publiait déjà la *Biblioteca de las tradiciones españolas* a provoqué la fondation d'un nouvel organe de ses études favorites. Le *Boletín folklorico español*, publié sous la direction de M. Alejandro Guichot y Sierra, paraît depuis le 1^{er} janvier tous les quinze jours à Séville. L'abonnement n'est que de 3 pesetas par an ($\frac{1}{4}$ pour l'étranger ; s'adresser à Séville : calle Teodosio, 61). Les premiers numéros contiennent surtout des appels au public et des questionnaires destinés à faciliter la récolte des traditions. Notons dans le fasc. du 15 février une collection de superstitions relatives aux tremblements de terre et au choléra.

Italie. — Le commandeur J.-B. de Rossi a fait paraître dans les *Studi e documenti di storia e diritto* une première rédaction d'une histoire de la Bibliothèque du Vatican depuis le commencement du moyen-âge, qui figurera dans le catalogue de la Bibliothèque vaticane.

— Nous avons reçu de M. Giacomo Barzellotti un intéressant petit volume sur David Lazzarretti (In-18 de 522 p., chez Nicolas Zanichelli. Bologne, 1885). L'auteur estime avec raison que l'histoire des religions peut tirer profit de l'étude des créations religieuses, populaires et spontanées, qui se produisent sous nos yeux, pour parvenir à comprendre les créations religieuses du passé. Il rattache ainsi à une considération d'une portée plus élevée l'histoire de ce pauvre illuminé qui surgit en Toscane en 1878, et dont les journaux de ce temps firent mention.

Bohême. — Les philologues tchèques ont offert à M. Jean Kvizala, à l'occasion du 25^e anniversaire de son entrée dans l'enseignement, un volume de *Mélanges* en langue slave. La *Revue critique*, à laquelle nous empruntons cette nouvelle, signale parmi les études qui le composent des travaux sur la mythologie comparée et la religion védique.

Indes. — Le *Times of India* annonce que l'*Educational Board* de la Birmanie britannique a couronné un mémoire très important du D^r Forchhammer sur les *Sources et l'histoire de la Loi birmane depuis l'introduction de la Loi hindoue jusqu'à l'occupation du Pegu par les Anglais*. D'après M. F. le bouddhisme a été introduit en Birmanie en 1058 à la suite des conquêtes du roi Birman Anavvratha. Avec le bouddhisme les Birmans empruntèrent aux vaincus leur code que M. F. considère comme dérivé d'un code plus ancien que celui de Manou, ou tout au moins d'une recension de celui-ci distincte de celle que nous possédons aujourd'hui. On a retrouvé plusieurs versions de ce code adopté par les Birmans. M. Forchhammer en a traduit des fragments dans ses *Notes on buddhist Law*. Il doit donner une traduction complète du *Wargarru-Dhammasattha*, ainsi nommé d'après le roi Wargarru (1281-1306). On n'y trouve aucune trace de la lutte du bouddhisme et du brahmanisme. Les autres versions birmanes sont, d'après M. Rhys Davids: le *Dhammarilāsa* (xii^e siècle); le *Manu Sāra*; le *Manu Wannanā*; le *Vinicchaya Paḥāsini*; le *Moha Vicchedanī*. L'intérêt de ces découvertes de M. Forchhammer est considérable. On ne possédait pas de code bouddhiste aux Indes: toutes les lois écrites sont brahmaniques.

— La section de la *Royal Asiatic Society* à Bombay a publié dans son journal un catalogue des livres védiques trouvés par le professeur *Peterson* dans la bibliothèque du rajah d'Alwar à Rajpoutana. Dans le rapport annexé au catalogue M. P. décrit entre autres pièces intéressantes un poème jaïn du x^e siècle, qui jette un jour nouveau sur la situation religieuse de l'Inde à cette époque (*Academy*).

— M. *James Burgess*, après avoir dirigé pendant 13 ans l'*Indian Antiquary*, s'est retiré. A partir du commencement de cette année il est remplacé par M. *Fleet* et le cap. *Temple* dont les travaux sur les traditions et les monuments de l'Inde sont connus.

Haïti. — M. *Spencer Saint-John*, ex-consul général anglais à Port-au-Prince a publié chez *Smith Elder et C^{ie}* un livre sur *Haiti* dans lequel il donne d'amples détails sur le culte du *Vaudou* qui se pratique encore avec toutes les horreurs du cannibalisme parmi les noirs, s'il faut en croire notre auteur. M. *Ph. Daryll* a fait dans le journal le *Temps* un compte-rendu de ce livre auquel nous empruntons les fragments suivants, en faisant observer toutefois que le culte du Vaudou tel qu'il se pratique à Haïti est une combinaison de l'ancien culte du dieu serpent de l'Amérique centrale et du culte des serpents sacrés familier aux nègres :

« Autant qu'on peut le savoir, le serpent est dans l'opinion de ses adorateurs l'incarnation d'un être surnaturel qui régit tout dans l'univers. Ce dieu a pour intermédiaire avec la faible humanité des prêtres, hommes et femmes, qualifiés de *papaloi* et *mammanloï*. Les mystères du culte se célèbrent au fond des bois, à des dates convenues, loin de tout œil profane. Ils consistent essentiellement en adoration du serpent, enfermé dans une boîte

« sur laquelle siègent le *papaloï* ou la *mammanloï*, en oracles rendus par ces
 « pythonisses, en sacrifices de victimes dont tous les fidèles boivent le sang à
 « la ronde, après s'être engagés sous serment à garder le secret de la *secte* ;
 « enfin en danses lascives, suivies de ripailles et d'orgies nocturnes. La vic-
 « time est ordinairement un coq ou un bouc. Mais parfois la congrégation,
 « arrivée au paroxysme de la fureur religieuse, réclame le sacrifice d'un « bouc
 « sans cornes », c'est-à-dire d'un être humain. Alors c'est quelque enfant
 « nouveau-né, enlevé et séquestré à cet effet, qui fait les frais de la cérémonie
 « et du banquet accessoire.

« S'il faut en croire M. Saint-John, le cannibalisme religieux serait encore
 « en pleine floraison dans l'île. Et il cite ses auteurs.

« C'est ainsi qu'il aurait entendu l'archevêque de Port-au-Prince, dans un
 « diner officiel, raconter le fait suivant : Un prêtre français, desservant du
 « district d'Arcahay, avait la curiosité d'assister à un sabbat vaudou. Il par-
 « vint à décider un de ses amis à l'emmener dans la forêt où allaient se célé-
 « brer les mystères. Après s'être noirci les mains et le visage, s'être déguisé
 « en paysan et avoir formellement promis de ne pas ouvrir la bouche, quoi
 « qu'il pût entendre ou voir, il arriva sur le théâtre de la fête. La *mamanloï*
 « trônait à l'abri d'un hangar sur le tabernacle qui sert de prison au ser-
 « pent sacré et tous les fidèles venaient un à un la consulter. La pythonisse
 « tombait, avant de rendre son oracle, dans une sorte d'accès épileptique,
 « roulait les yeux, avait de l'écume aux lèvres ; puis elle promettait au dévot
 « des prospérités sans doute proportionnées à son offrande. Un coq et un
 « bouc furent successivement sacrifiés et tous les assistants marqués de ce
 « sang. Puis vint un jeune nègre de carrure athlétique, qui se prosterna
 « devant la maîtresse et dit : — « Maman, j'ai une faveur à te demander. —
 « Parle mon fils. — Complète le sacrifice en donnant le *bouc sans cornes*... »
 « Elle fit un signe d'assentiment. Un groupe qui s'était formé auprès d'elle
 « se sépara, et l'on vit un enfant, assis à terre, les pieds et les mains liés.
 « En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, une corde jetée sur la
 « poutre du hangar avait enlevé l'infortunée créature à cinq ou six pieds du
 « sol, la tête en bas. Un homme s'approcha aussitôt, le couteau à la main ;
 « l'enfant poussa un hurlement d'épouvante ; et le prêtre français, comprenant
 « ce qui allait se passer, s'écria : — « Epargnez-le !... » Mais il fut aussitôt
 « entouré, bâillonné, enlevé par ses guides, qui s'enfoncèrent avec lui dans
 « les fourrés voisins. On les poursuivit sans les atteindre. Le prêtre, arrivé
 « à la ville, s'empressa d'avertir la police, qui ne jugea pas à propos de se
 « déranger. Le lendemain seulement, elle consentit à l'accompagner sur le
 « théâtre du crime, où l'on retrouva les vestiges d'un festin, et, sous un
 « buisson, le crâne bouilli de l'enfant. Il fallut faire quitter le district au
 « prêtre, dont la vie était en danger à raison de ces révélations.

« Un autre Français, qui habitait un village dans le département du Sud,
 « put assister sans se trahir à toute la cérémonie, et la vit s'accomplir jusqu'au

« bout. Mais le bruit de son expédition s'étant répandu, il dut, lui aussi, quitter
 « le pays en toute hâte. M. Saint-John, personnellement, a vu à Port-au-
 « Prince le procès de quatre hommes et de quatre femmes accusés d'avoir
 « sacrifié et mangé une petite négresse appelée Clairecine. Il donne leurs noms,
 « savoir : Julien Nicolas, papaloï, Florial Apollon, autre papaloï ; Guerrier
 « François ; Congo Pellé ; Jeanne Pellé, manimanloi ; Roséide, Sumera, Néréide
 « François et Beyard Prosper. Sur la table des pièces à conviction se trou-
 « vaient le crâne de la victime, ses os calcinés et des restes de soupe faite
 « avec sa chair. Tous les accusés avouaient leur crime, que de nombreux
 « témoins mettaient d'ailleurs hors de doute. Une des femmes, Jeanne Pellé,
 « tout en reconnaissant les faits, alléguait qu'elle avait simplement observé les
 « rites et coutumes de ses ancêtres. Les huit accusés furent condamnés à
 « mort et fusillés.

« M. Saint-John invoque à ce sujet le témoignage de don Marino Alvarez, con-
 « sul d'Espagne, et du marquis de Forbin-Janson, chargé d'affaires de France,
 « qui écrit : Deux jours après mon arrivée à Port-au-Prince, une femme endor-
 « mie au moyen d'un narcotique et enterrée le soir même au cimetière de la
 « ville fut exhumée dans la nuit. Elle respirait encore. On la tua, puis on
 « enleva la cervelle, le cœur et le foie de la victime, dont on retrouva les débris
 « près de la tombe... La police fit une enquête. Une mammanloi fut arrêtée.
 « Elle avoua tout, offrit même de livrer ses complices en les attirant à la
 « prison par une puissance irrésistible et en battant le tambour d'une ma-
 « nière particulière. La police effrayée du nombre et de l'importance des per-
 « sonnes compromises, recula devant cette épreuve. On ordonna aux journaux
 « de se taire et l'affaire fut étouffée... »

« Ces cas se rapportent tous à une vingtaine d'années. Mais en voici de plus
 « récents. En 1878, deux femmes furent arrêtées près de Port-au-Prince, en train
 « de manger les restes d'un enfant. Il fut reconnu que le sang du pauvre petit
 « être avait été sucé et qu'une partie de sa chair avait été salée. Une de ces
 « femmes était la propre mère de l'enfant. Comme on lui reprochait son abo-
 « minable crime, elle dit : « — Qui donc avait plus de droit que moi à manger
 « la chair de ma chair ? »

« Des faits plus récents encore ont été signalés, en août 1881, par un officier
 « de marine anglais, au journal *Vanity fair*. Cet officier déclare que c'est une
 « pratique commune à Haïti, pour les sages-femmes, d'administrer aux nou-
 « veaux-nés un narcotique qui leur donne toutes les apparences de la mort,
 « puis, après l'inhumation, d'aller les déterrer pour les manger. En mai 1879,
 « raconte-t-il, une sage-femme et sa complice furent surprises à Port-au-Prince
 « en train de manger un bébé du sexe féminin, qu'elles avaient soumis à ce
 « traitement. Elles furent seulement condamnées à six mois de prison. En
 « janvier 1881, huit personnes se virent condamnées à l'amende pour avoir
 « déterré et mangé des cadavres humains. Un médecin anglais a vu au mar-
 « ché de Port-au-Prince, à la même époque, des pièces de viande qu'il a

« reconnues comme l'épaule et la région cervicale d'un cadavre humain. En 1881, à Saint-Marc, une caque de prétendu porc salé fut vendue à un navire étranger : on y trouva des doigts et des ongles humains. Un clergyman anglais de couleur, à Cap-Haïtien, dit que sa femme a manqué une fois d'acheter, au marché, de la chair humaine pour du porc. Le même témoin a vu condamner un individu à l'amende pour cannibalisme. Il y avait dans les prisons de la ville, à son arrivée, quatre prévenus du même délit et il a vu arrêter un homme accusé d'avoir mangé son enfant. M. Saint-John déclare avoir vu dans tout le pays des temples vaudoux qualifiés de *Humforts*. Ces temples sont ordinairement construits en bois et tapissés intérieurement de papiers empruntés soit à l'imagerie chrétienne, soit aux journaux illustrés. Une de ces chapelles servait d'une manière intermittente au culte catholique, et le curé lui-même disait qu'en son absence il croyait bien qu'on y célébrait les mystères vaudoux. Il avait obtenu d'une négresse du voisinage des pierres polies de diverse forme, dont une hache en croissant, que son mari avait en garde : ces outils de pierre venaient d'Afrique, disaient les nègres, qui tenaient beaucoup à les conserver. Le prêtre s'empressa de les détruire, ce qui amena une crise conjugale des plus vives entre sa pénitente et le mari.

« On le voit, presque tous les faits allégués par M. Saint-John sont de seconde main, quoiqu'il ait vécu vingt-ans à Haïti. Cela seul suffirait à montrer qu'ils doivent être exceptionnels. Mais, d'autre part, il faut compter avec le mystère dont s'entourent nécessairement de telles pratiques. M. Saint-John déclare qu'à Haïti même peu de gens savent à quel point elles sont encore en vigueur. Il ajoute expressément qu'il n'a jamais entendu parler d'un mulâtre, à l'exception des généraux Salnave et Therlonge, ni d'un nègre élevé en Europe, qui ait été mêlé à ces abominables rites.

Égypte. — L'édition du *Livre des morts*, entreprise par M. Edouard Naville, sur l'invitation du Congrès des orientalistes réuni à Londres en 1874, a été terminée après neuf ans de labeur assidu au printemps de l'année dernière. La mort de Lepsius fit craindre un instant que cette œuvre considérable ne fût retardée par des difficultés de publication. C'était par l'intermédiaire de Lepsius, en effet, que l'Académie de Berlin avait voté une somme pour les travaux préparatoires et que le gouvernement prussien avait promis de prendre les frais de publication à sa charge. Grâce aux bons offices de M. le professeur Dillmann toutes les difficultés ont été aplanies. L'ouvrage sera imprimé à la librairie Asher, à Berlin, aux frais du gouvernement allemand, sous le titre : *Das Egyptische Todtenbuch*, et coûtera 240 marks. Il comprendra deux volumes in-4°, l'un pour le texte, avec 212 planches, l'autre pour les variantes, avec 448 planches. Le tout doit être publié en phototypie, d'ici à la fin de 1885, et sera précédé d'une introduction historique et critique que M. Naville prépare. Il a fallu une patience et une persévérance à toute épreuve pour mener à bonne fin une pareille entreprise, dont l'importance ressort du fait que les va-

riantes seules sont au nombre de quarante mille. Le savant égyptologue a été puissamment secondé dans ce grand travail par Mme Edouard Naville, qui a acquis une habileté très remarquable dans l'art de copier les hiéroglyphes. C'est elle qui a dessiné avec une netteté et une précision parfaite, au dire des connaisseurs, toutes les planches qui vont être reproduites en phototypie.

— M. Maspero a publié dans le *Journal des Débats* du 12 mars un rapport sur les fouilles auxquelles il subvient avec le produit de la souscription ouverte l'année dernière à cet effet.

Il a entrepris de déblayer le temple de *Louqsor*, qui était encombré par les masures de la moitié du village de ce nom. Il raconte que le gouvernement égyptien consentit à mettre les frais de l'expropriation à la charge de la moudirie de Qeneh. Arrivé à Louqsor au mois de décembre 1884, M. Maspero, après avoir triomphé des résistances locales et des mauvaises volontés intéressées, a ouvert, le 5 janvier 1885, ses chantiers qui étaient depuis longtemps en pleine activité à la date du 26 février où il écrit. Il occupe en moyenne 150 ouvriers par jour. A ces hommes payés s'ajoutent en grand nombre des auxiliaires gratuits d'une nature particulière. On se sert en Egypte de la terre imprégnée de nitre qui se trouve dans les ruines et que l'on nomme *sebakh*, comme d'engrais. Le temple de Louqsor est rempli d'un *sebakh* excellent, accumulé sous les maisons depuis des siècles : dans plus d'un endroit la couche atteint 8 mètres. Les fellahs, apprenant que le *sebakh* serait jeté au Nil, demandèrent l'autorisation de l'enlever gratuitement, et pendant un mois 200 d'entre eux travaillèrent avec ânes et chameaux. La corvée a privé les fouilles de leur secours depuis les premiers jours de février, mais ils ont dû reparaitre dès le milieu de mars. Partout où on lui signale l'existence d'un dépôt d'engrais, il fait enlever par ses ouvriers payés la croûte de tessons, de briques brisées, de sable ou de cendres qui le cache ; une fois le *sebakh* atteint, ils passent à un autre endroit. Les paysans arrivent plus tard, qui déblaient le reste sans qu'il en coûte rien que la peine de les surveiller.

M. Maspero résume ainsi les résultats de sa première campagne : « Autant que j'en puis juger, les frais ne dépasseront pas 12,000 francs, tout compris. La campagne de cette année terminée, il me restera de la souscription 10,000 fr., plus ou moins, qui suffiront à peu près aux besoins de la campagne suivante. Je voudrais que les personnes qui nous sont venues en aide pussent voir l'aspect que présente dès maintenant la partie déblayée du temple ; elles reconnaîtraient que leur générosité a déjà porté ses fruits. Je n'hésite pas à dire que Louqsor, débarrassé des bicoques modernes qui le déshonoraient, est presque l'égal de Karnak par la grandeur du plan et par la beauté des proportions. Les sculptures qui décorent les chambres et les colonnes sont d'un travail fin et délicat ; quelques-uns des tableaux ne seraient pas déplacés à côté des bas-reliefs les plus beaux d'Abydos. Ils sont encore empâtés par le stuc dont les avaient recouverts les moines coptes au moyen-âge et noircis par la fumée des feux que les habitants allumaient chaque jour dans leurs cahutes. Dans bien des cas,

les dégâts sont irréparables ; j'espère que le plus souvent quelques mois d'exposition à l'air et au soleil feront tomber l'enduit et le noir de fumée. Mal nettoyé qu'il est encore, le temple arrache déjà un cri d'admiration aux visiteurs, et tous les voyageurs dont j'ai recueilli le jugement m'ont prié de vous transmettre l'expression de leur reconnaissance.»

Suisse. — Le volume de notre collaborateur, M. *Edouard Montet*, sur les Vaudois, est sous presse. Voici le titre sous lequel il paraîtra : *Histoire littéraire des Vaudois du Piémont*, d'après les manuscrits originaux conservés à « Cambridge, Genève, Dublin, Zurich, Paris, Grenoble, Strasbourg et Munich, avec fac-simile et pièces justificatives, en majeure partie inédites. »

Amérique. — L'*Archæological Institute of America* publie depuis le commencement de cette année une revue intitulée : *The American Journal of Archæology and of the History of the fine arts*. Ce nouveau recueil paraît par fascicules tous les trois mois à Baltimore, et formera chaque année un vol. d'environ 330 pages in-9. Le directeur en est M. *Frothingham* (29, Cathedral street). Il a recruté divers correspondants en Europe, parmi lesquels nous signalons : M. *Ernest Babelon* de la Bibliothèque nationale, M. *Emile Molinier* du Musée du Louvre, et M. *Eugène Muntz* de l'Ecole des Beaux-Arts. Outre les articles de fond, la Revue publiera des correspondances d'Europe et des nouvelles archéologiques. Le premier fascicule contient entre autres des articles de M. Waldstein sur les Panathénées et de M. Frothingham sur la sculpture au XIII^e siècle.

DÉPOUILLEMENT DES PÉRIODIQUES

ET DES TRAVAUX DES SOCIÉTÉS SAVANTES ¹

I. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 6 février.* M. Ch. Joyant, ingénieur en chef de la Compagnie du chemin de fer de l'Est, envoie une note sur un groupe romain trouvé près de Naix et représentant une divinité féminine, assise, vêtue d'une longue tunique à manches courtes et, à ses côtés, deux enfants portant aussi la tunique. Un chien est aux pieds de la déesse, et sur ses genoux elle tient des fruits. M. Desjardins croit reconnaître la déesse *Nehalennia*. — M. Spiro, professeur au Collège Sadiki, à Tunis, envoie, par l'intermédiaire de M. Barbier de Meynard, une collection de vingt-deux estampages d'inscriptions phéniciennes avec un mémoire explicatif. — *Séance du 13 février.* M. de Rossi fait connaître de nombreux *graffiti* tracés par les pèlerins dans la catacombe de Domitille, près de l'hypogée où l'on trouve l'épithaphe d'un chrétien nommé Ampliatius. Ce personnage, qui jouissait évidemment d'une grande vénération, pourrait, d'après M. de Rossi, avoir été cet Amplias dont parle l'apôtre Paul dans l'ép. aux Rom. XVI, 8. Voici l'une de ces inscriptions, qui, d'après l'écriture, remonte au IV^e siècle : « Saints esprits, ayez dans vos âmes Bassus, le pêcheur, avec tous les siens. » — M. Ravaisson commence la seconde lecture de son mémoire sur l'*Hercule Epitrapezios* de Lycurgue. — M. Désiré Charnay continue la lecture de son mémoire sur l'histoire de la civilisation tolteque en Amérique (voir sa récente publication). Il la fait commencer au VII^e ou VIII^e siècle et lui attribue un grand développement ; il fait ressortir les conceptions remarquables du peuple tolteque en morale et en religion. — *Séance du 20 février.* La destruction des monuments antiques en Tunisie et en Algérie fait l'objet de nombreuses préoccupations au sein de l'Académie. Malgré les observations de l'éminente Société, le ministre de l'instruction publique, pour des raisons d'ordre budgétaire, n'a pas voulu prendre l'initiative d'une loi

¹) Nous nous bornons à signaler les articles ou communications qui concernent l'histoire des religions. Dans les périodiques, nous ne mentionnerons plus que les articles originaux et, par exception, certains comptes-rendus particulièrement importants.

protectrice des monuments menacés. M. Parquet, géomètre vérificateur à Oran, doit publier un Guide archéologique destiné à renseigner le public sur la valeur des monuments antiques, afin de l'intéresser à leur conservation. — M. *Le Blant* écrit de Rome que les journaux ont commis une erreur en annonçant la découverte du cimetière des Vestales entre la porte Pia et la porte Salara. Les inscriptions trouvées en cet endroit sont celles de la *gens Licinia*. — *Séance du 6 mars*. M. *de Mas-Latrie* est élu comme membre libre, en remplacement de M. Frédéric Baudry, décédé. — M. Bergaigne présente un ouvrage de M. *H. de Charencey* : *Une légende cosmogonique*, et M. Renan le cinquième fascicule des *Matériaux inédits pour servir à l'histoire des croisades*, par M. *Clermont-Ganneau*. — *Séance du 13 mars*. M. *Ravaisson* termine la lecture de son mémoire sur l'Hercule Epitrapezios, qu'il a continuée dans les séances précédentes. A l'appui de sa thèse favorite, que la décoration des monuments funéraires grecs est inspirée par la pensée de la félicité éternelle réservée aux hommes vertueux, il interprète deux tableaux d'un vase grec du musée du Louvre. On y a vu généralement la colère d'Achille vainement combattue par Ulysse et Diomède, et la Mort et le Sommeil transportant le corps de Memnon. M. Ravaisson les interprète différemment ; la première scène représente, d'après lui, Achille à Scyros, au moment où il se décide à suivre Ulysse et Diomède ; aussi est-il vêtu d'un costume féminin ; le second tableau représenterait alors Achille transporté au séjour des bienheureux. — M. Desjardins présente un opuscule de *Mariette* : *Identification des dieux d'Hérodote avec les dieux égyptiens*; M. Bergaigne : *Trente stances du Bhâminî-Vilâsa, accompagnées de fragments du commentaire de Manirâma*, par M. Victor Henry ; M. Sénart : *La Théologie de la Bhagavadgita*, par M. Colinet. — *Séance du 20 mars*. L'Académie présente comme candidats aux deux chaires vacantes du *Collège de France* : pour la chaire de philologie latine, M. Louis Havet, en seconde ligne M. Emile Châte-lain ; pour la chaire de langues et littératures de la Perse, en première ligne M. James Darmesteter, en seconde ligne M. Clément Huart. — M. Perrot présente le t. IV de l'*Histoire ancienne de l'Orient*, par M. F. Lenormant ; M. Delisle le t. II des *Archives de l'Orient latin*. L'ouvrage de MM. Guhl et Koner, *La Vie antique*, traduit par M. Tracinsky, est également présenté. — *Séance du 2 avril*. M. Castan communique à l'Académie un mémoire sur le *Capitole de Carthage*. Tertullien le mentionne ; de même une ordonnance impériale de l'an 429 relative à la concentration des impôts de la province d'Afrique. M. Castan affirme que ce Capitole était sur la hauteur sur laquelle s'élevait antérieurement la forteresse punique de Byrsa. Il y avait à cet endroit, il est vrai, un temple d'Esculape ou Eschmoun ; mais l'exemple de Rome prouve que de nombreux sanctuaires pouvaient s'élever sur la même hauteur. D'autre part, les ruines qui existent encore aujourd'hui en ce lieu correspondent au temple de la Juno Cælestis (Tanith), tel qu'il est décrit par un auteur du iv^e siècle. Ces ruines sont celles d'un temple de marbre, auprès duquel devaient se trouver des sanctuaires accessoires encadrés par des nefs parallèles qui subsistent

encore. M. Castan arrive à la conclusion que le même temple a fort bien pu être pour le peuple le temple de la Junon céleste et officiellement le Capitole.

II. Académie de médecine. — *Séance du 17 mars* (d'après le compte-rendu du journal le *Temps*). M. Noël Guéneau de Mussy présente une étude sur l'hygiène des Juifs au temps de Moïse. Après avoir payé son tribut d'éloges aux grandes qualités morales du peuple hébreu, l'auteur montre avec quelle sagesse le grand législateur a posé les lois fondamentales de l'hygiène. Moïse, dit-il, semble avoir prévu les récentes découvertes relatives aux conditions des épidémies et à la contagiosité des maladies. L'interdiction de la viande de porc, le précepte concernant la saignée des animaux destinés à l'alimentation, l'examen attentif des viscères de ces mêmes animaux, qui doivent être déclarés impurs si leurs poumons présentent des *boutons* (nous dirions des tubercules) ou leur plèvre des adhérences, constituent des mesures excellentes qui devraient être généralement adoptées. Cette remarque s'étend à beaucoup d'autres points de détail.

La loi du travail pour tous, qui maintient à une grande hauteur le niveau intellectuel et moral, les principes si sages sur l'hygiène de la femme et du mariage, qui ont assuré au peuple juif son étonnante vitalité, même dans la dispersion, tout cet ensemble est de nature à inspirer de sérieuses réflexions.

III. Société nationale des antiquaires (d'après les comptes-rendus de MM. Mowat et de Lasteyrie). — *Séance du 28 janvier*. M. de Villefosse présente deux ivoires antiques représentant, l'un une bacchanale d'Amour, l'autre une tête de Mercure ; des bagues en or avec sujets mythologiques et d'autres objets faisant partie des collections léguées au Louvre par feu le baron Davillier. Il communique, de la part du P. de la Croix, des détails sur les fouilles du cimetière mérovingien d'Antigny. — *Séance du 4 février*. M. Eugène Müntz lit la première partie d'un travail sur la *Légende de Charlemagne dans l'art du Mogen âge*. — *Séance du 11 février*. M. de Rougé lit un rapport sur le mémoire de M. Robiou, relatif au syncrétisme gréco-égyptien. — *Séance du 18 février*. M. de Lasteyrie communique, de la part de M. Delort, professeur à Auxerre, des photographies représentant les bijoux recueillis dans des sépultures burgondes découvertes à Auxerre (fibules, boucles d'oreille, une pierre antique avec un personnage armé d'un thyrses, probablement Silène). — M. Mowat communique, de la part de M. Tallebois, l'empreinte d'un jeton trouvé entre Pau et Lescat, pesant 2 kil. 150 gr. et représentant un buste dans lequel M. T. croit reconnaître Mithra, à tort, selon M. Saglio. — M. l'abbé Duchesne produit une liste plus correcte des évêques francs qui assistèrent au concile romain de 769, d'où il résulte que l'évêque Bernwulf de Wurzburg était déjà en fonction en cette année. La vie de saint Boniface, par Willibald, dédiée à son prédécesseur Megingoz, a donc été écrite avant 769, moins de 15 ans après la mort du célèbre missionnaire. — *Séance du 11 mars*. M. l'abbé Thédénat

communiqué le texte d'une inscription votive à Mercure, découverte à Charleville et d'une autre inscription trouvée à Reims.

IV. Revue critique d'histoire et de littérature. — 2 mars : *Clermont-Ganneau*. Notes d'archéologie orientale (Nouvelles observations sur l'inscription nabatéenne de D'meir ; les noms propres nabatéens pseudo-théophores). — 16 mars : *Elie Berger*. Les registres d'Innocent IV (c.-r. par M. J. L. : fait bien connaître la nature de cette publication). — 6 avril : *G. Stephens*. Professor S. Bugge's studies on northern mythology (c.-r. par M. E. Beauvois ; donne un aperçu du conflit entre MM. Bugge et Stephens touchant l'origine de la mythologie scandinave). — 13 avril : *Dosabhai Framji Karaka*. History of the Parsis (c.-r. par M. J. Darmesteter ; ouvrage utile pour l'histoire moderne seulement).

V. Revue archéologique. — Janvier-février 1885 : 1^{re} Ed. Flouest. Deux stèles de laraire (2^e art. ; représentation du dieu gaulois au marteau que l'auteur considère comme le dieu suprême de la religion gauloise). — 2^o *Salomon Reinach*. Deux moules antiques en serpentine (notice très intéressante sur deux monuments de l'art religieux appelé lydo-phrygien par les uns, hittite par les autres). — 3^o *Chronique d'Orient* (du même auteur ; excellent résumé des récentes découvertes archéologiques).

VI. Revue des Deux-Mondes. — 1^{er} Mars : *B. Aubé*. Les derniers travaux des Bollandistes (1837-1882).

VII. Revue philosophique. — Avril : *Maurice Vernes*. Histoire et philosophie religieuse (bulletin).

VIII. Revue des questions historiques. — Janvier 1886 : l'abbé *Martin*. Origène et la critique textuelle du N. T..

IX. Revue numismatique. — III, 1 : *Robert*. Les phases du mythe de Cybèle et d'Atys, rappelées par les médaillons contorniates.

X. Revue politique et littéraire. — 28 mars : *Gaston Boissier*. La maison des Vestales.

XI. Le Correspondant. — 25 février : *V^{te} Mayol de Lupé*. Un pape prisonnier (4^e partie). — 25 mars : *L. de la Brière*. La vie chrétienne dans le monde au xviii^e siècle.

XII. La Controverse et le Contemporain. — 15 février : 1^o *H. Gabriels*. Les religieux protestants aux États-Unis. — 2^o *Le R. P. Autefage*. Les Coptes (suite et fin). — 3^o *Léon Le Monnier*. Fondation de l'ordre des Mineurs (1^{er} art.). — 4^o *Le R. P. van den Ghein*. La philosophie religieuse de la Perse sous les rois Sassanides.

XIII. Revue des langues romanes. — XXVI, 5 et 6 : 1^o *Chabaneau*. Les neuf filles du diable. — 2^o *de Vasconcellos*. Contos populares portuguezes.

XIV. Bulletin de correspondance hellénique. — VIII, 8 : 1^o *P. Paris*. Fouilles de Delos. — 2^o *Cousin*. Inscription d'Ornelli de Phrygie. — 3^o *Rayet*. Vase antique trouvé dans la nécropole de Myrina. — 4^o *Holleaux*. Fouilles au temple d'Apollon Ptoos. — IX, 1 : 1^o *Diehl*. La pierre de Cana.

— 2° *Blavette*. Légende du plan d'Eleusis. — 3° *Paris et Holleaux*. Inscriptions de Carie. I. Aphrodisias.

XV. Muséon. — *Mars* : 1° *C. de Harlez*. Du rôle des mythes dans la formation des religions antiques (2° art. ; le 1^{er} a paru en 1882. L'auteur appuie par des exemples puisés dans les systèmes religieux indo-européens l'idée que le mythe n'est pas le principe générateur des idées religieuses, mais que celles-ci ont précédé le mythe). — 2° *H. de Charencey*. Les cités votanides. — 3° *Ph. Keiper*. Les noms propres perso-avestiques et l'âge de la légende zoroastrienne. — 4° *C. de H.* Observation sur l'âge de l'Avesta. — 5° *C. de Harlez*. Kaushitaki-upanishad, traité indien de philosophie.

XVI. Mélusine. — 20 *mars* : 1° *H. G.* Une nouvelle interprétation du chant des frères Arvaes (l'auteur compare quelques conjurations en usage en France à l'incantation à l'adresse des Lemures que M. Edon croit retrouver dans le chant des fr. Arv.). — 2° *René Basset*. L'homme poisson en Orient. — 5 *avril* : 1° L'abbé *Bouche*. Contes Nagos. — 2° *G. Decurtins*. Le conte populaire en langue rhétho-romane. — 3° *L. F. Sauvé*. Les villes englouties. — 4° Les noyés (suite). — 5° Oblations à la mer et présages.

XVII. L'homme. — 10 *janvier* 1885 : *P. Sébillot*. Croyances et superstitions de Noël.

XVIII. La Révolution française. — 14 *mars* : Les évêques constitutionnels. Le Coz.

XIX. Revue internationale. — V. 3 : *Albr. Weber*. Idylles villageoises de l'Inde. Les sept cents maximes de Hâla.

XX. Tour du monde. — 4 *avril* : *Guimet*. Huit jours aux Indes.

XXI. Revue de l'Extrême-Orient. — *Octobre-décembre* 1884 : *C. Imbault-Huart*. Note sur l'inscription bouddhique de la passe de Kiu-young-kouan près de la Grande-Muraille.

XXII. Academy. — 14 *février* : 1° *Gaidoz*. Odin (l'auteur combat les mythologues qui veulent ramener à l'unité primitive les conceptions mythologiques diverses d'un même dieu). — 2° *Henri Bradley*. Myths and household tales (nouvelle réfutation de la méthode de M. A. Lang). — 3° *Amelia B. Edwards*. Naville's critical edition of the « book of dead. » — 21 *février* : 1° *A. H. Sayce*. A letter from Egypt (c.r. de ses recherches en Égypte). — 2° *Kuno Meyer*. The pedigree of Finn Mac Cumail (réfutation de M. Thomas Powell au sujet de Finn et Gwynn ; voir le n° du 14 mars). — 3° *R. Brown jun.* The zodiacal crab (sur l'origine d'un mythe relatif à Hercule). — 28 *février* : 1° *Wentworth Webster*. Spanish popular legends and poetry (revue du folklore en Espagne). — 2° *Reg. Stuart Pool*. The store-city of Pithom and the route of Exodus (sur le récent ouvrage de M. Edouard Naville). — 7 *mars* : *Southesk*. The hunting of the wren (inauguration d'une enquête sur la chasse du roitelet dans les diverses mythologies ; voir les n°s suivants). — 28 *mars* : *A. H. Sayce*. Letter from Egypt (M. Sayce a définitivement fixé l'emplacement de l'ancienne This près de Girgêh). — 4 *avril* : 1° *E. W. West*. Avesta (à pro-

pos de la nouvelle édition de M. Geldner). — 2° *Whitley Stokes*. On a baumayantra (description d'une amulette hindoue pour se préserver de l'influence pernicieuse de Mars). — 3° *Eugène Revillout*. Fouilles de Pithom.

XXIII. Athenæum. — 28 février : *A. Neubauer*. The god Tselem (cfr. 21 mars, art. de M. J. G. R. Forlong). — 14 mars. The store-city of Pithom and the route of the Exodus (réfutation de l'ouvrage de M. Edouard Naville). — 4 avril. *William Wright*. The empire of the Hittites (bon résumé de la théorie hittite).

XXIV. Journal of the R. Asiatic Soc. of Great-Britain and Ireland. — XVII. 1 : 1° *Dickins*. The story of Shiütôn Dôji, from a Japanese Makimono in six ken or rolls. — 2° *Hundley*. Buddhist remains near Sambhur in western Rajputana.

XXV. Contemporary Review. — Mars : *Oldham*. Native faiths in the Himalaya. — Avril : *Matthew Arnold*. A comment on Christmas.

XXVI. Nineteenth century. — Avril : *Andrew Lang*. The comparative study of ghost stories.

XXVII. Proceedings of the Royal geographical Society. — N° 2 : *J. T. Walker*. Four years journeyings through Great-Thibet by one of the trans-Himalayan Explorers of the survey of India.

XXVIII. Journal of the anthropological Institute. — XIV. 3 : 1° *Buckland*. Facts suggestive of prehistoric intercourse between East and West. — 2° *Curl*. On phœnician intercourse with Polynesia.

XXIX. Journal of philology. — N° 26 : *Robertson Smith*. On the forms of divination and magic enumerated in Deuter. XVIII. 10-11 (1^{re} art.).

XXX. British Quarterly Review. — Avril : 1° The alexandrian type of christianity. — 2° The teaching of the twelve apostles. — 3° Religion in London.

XXXI. Indian Antiquary. — Janvier : 1° *Cunningham*. The probable Indian origine of the names of the week-days. — 2° *Jacob*. The Mahânârâyama. — 3° Upanishad of the Black Yajur-Veda. — 4° *Fleet*. Sanskrit and old-Kanarese inscriptions (suite ; voir aussi février). — 5° *Pâthak*. On the early Kadamba inscriptions. — 6° *Knowles*. Sharaf the thief. — Février : 1° *Thibaut*. The number of stars constituting the several Nakshatras according to Brahmagupta and Vriddhagarga. — 2° *Hultzsch*. A buddhist sanskrit inscription from Kota.

XXXII. The American journal of philology. — V. 3 : *Frothingham*. The meaning of Baalim and Astaroth in the Old-Testament.

XXXIII. North-American Revue. — Janvier : *Courtney*. Socrates, Buddha and Christ. — Mars : *Max Müller*. Buddhist charity.

XXXIV. Deutsche Literaturzeitung. — 7 mars : 1° *Gust. Hinrichs*. Homer's Iliadis carmina ed. *Gul. Christ*. — 2° *Rich. Neubauer*. Homerische Untersuchungen von U. v. Wilamowitz-Moellendorf (ces deux articles font connaître les derniers travaux allemands sur Homère).

XXXV. Literaturblatt für orientalische Philologie. — *Novembre* 1884 (II, 2): *L. v. Schræder*. Pythagoras und die Inder (c.-r. par *K. Prantl*: les analogies signalées ne sont pas toutes fondées; et l'analogie n'implique pas l'emprunt). — 2° *E. Leumann*. Das Aupapâtika sūtra, erstes Upanga der Jaina (c.-r. par *H. Jacobi*: témoigne d'une grande connaissance des idées des Jains). — 3° *Fr. Delitzsch*. Die Sprache der Kossæer (c.-r. par *Ed. Meyer*). — 4° *H. J. Bestmann*. Die Anfänge des katholischen Christentums und des Islams (c.-r. par *K. Vollers*; trop de rhétorique).

XXXVI. Zeitschrift für alttestamentliche Wissenschaft. — 1885. N° 1: 1° *H. Grill*. Fragezeichen zum angehlichen Jahve des Lao-tse. — 2° *König*. Seth und die Sethiten (avec une réponse par *M. Budde*).

XXXVII. Neue Jahrbücher für klassische Philologie. — 1885. N° 1. *P. Stengel*. Die Sagen von der Gehurt der Athene und Aphrodite.

XXXVIII. Zeitschrift für ägyptische Sprache. — N° 3 et 4: 1° *H. L. Stern*. Die bilingue Stèle des Châhap. — 2° *Brugsch*. Der Apiskreis aus den Zeiten der Ptolemæer nach den hieroglyphischen und demotischen Weihinschriften des Serapeums von Memphis (1^{er} art.).

XXXIX. Zeitschrift für Keilschriftforschung. — II, 1: 1° *P. Jensen*. De incantamentorum sumerico-assyriorum seriei quæ dicitur « surbu » tabula VII (2° art.). — 2° *Fr. Delitzsch*. Assyriologische Notizen zum alten Testament.

XL. Ausland. — N° 10: 1° Die Klöster auf dem Berge Athos. — 2° *Gæll*. Heilige Curorte im Altertum.

XLI. Göttingische gelehrte Anzeigen. — N° 3. *Schoenbach*. Zur Geschichte und Beurteilung der geistlichen Spiele des Mittelalters, insonderheit der Passionsspiele.

XLII. Mitteilungen des deutschen archæologischen Institutes in Athen. — IX, 3: 1° *Koldewey*. Die Halle der Athener zu Delphi. — 2° *U. Kähler*. Die Genossenschaft der Dionysiasten im Piræus.

XLIII. Historisches Jahrbuch. — VI, 1: 1° *Gottlob*. Die lateinischen Kirchengemeinden in der Türkei und ihre Visitation durch Petrus Cedulini, Bischof von Nola (1580-1581). — 2° *Hüffen*. Studien zum Leben des heiligen Bernard von Clairvaux (2° art.).

XLIV. Deutsche Rundschau. — VII, 5: 1° *Schlagintweit*. Religiöse Neuerungen in British-Indien (fin). — 2° *r. Randow*. Die Wanderbewegung der Juden.

XLV. Preussische Jahrbücher. — *Février*: *Romundt*. Die Vedanta-philosophie der Inder.

XLVI. Kirchliche Monatschrift. — IV, 5: 1° *Neumann*. Das Jugendlieben Jesu. — 2° *Hornburg*. Der Katechumenen-Unterricht in der alten Kirche nach Cyrill.

XLVII. Revista de España. — N° 406: 1° *Fernando y Gonzalez*. El mesianismo israelita en la peninsula iberica durante la primera mitad del

siglo XVI (voir le n° 407). — 2° *Machado y Alvarez*. Del termino « Fölk-lore. » — N° 407 : *Salvany*. El concepto de Diós según Saucto Thomás.

XLVIII. Rivista di filologia. — XIII. 5 à 8 : *Cerrato*. I canți popolari della Grecia antica.

XLIX. Theologisch Tijdschrift. — *Mars* : 1° *J. C. Matthes*. Het boek Joël (2° art.). — 2° *W. H. Kusters*. De bybelsche zondylædverhalen met de Babylonische vergeleken (1° art.). — 3° *Th. Houtma*. Habakuk II 4 et 5. — 4° *A. H. Blom*. De bestemming van de Apocalypse. — 5° *H. Oort*. Bulletin critique des travaux relatifs à la littérature rabbinique.

BIBLIOGRAPHIE¹

GÉNÉRALITÉS.

M. Berthelot. Les origines de l'alchimie. Paris. Steinheil, in-8, 1885.

M. Engel. Die Lösung der Paradiesfrage. Leipzig. Schulze. 1885 (in-8, de XII et 195 p.).

W. Galloway. Dissertations on the philosophy of the creation and the first ten chapters of Genesis, allegorised in mythology. Edinburgh. Gemmel. 1885, (in-8 de 678 p.).

CHRISTIANISME.

R. L. Poole. Illustrations of the history of mediæval thought in the departments of theology and ecclesiastical politics. London. Williams and Norgate. 1884 (in-8 de VIII et 376 p.).

C. Sylvain (l'abbé). Histoire de Saint-Charles Borromée, archevêque de Milan, d'après sa correspondance et des documents inédits. 3 forts vol. in-8. Lille. Soc. de St-Augustin, 1885.

Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum. Editum consilio et impensis Academiæ litterarum Cæsareæ Vindobonensis. Vol. X et XI ; Wien. Gerold. 1885 (Opera Sedulii et Claudiani Mamerti).

Litteræ annuæ provinciæ Franciæ Societatis Jesu ab octobri 1874 ad septembrem 1879. P. I. Litteræ singularum domuum. Mesnil. Imp. Firmin-Didot. 1885 (in-4 de 404 p.).

A. Wilmot. Story of the Scottish Reformation. London. Burns 1884 (in-8 de 100 p.).

A. Communay. Les Huguenots dans le Béarn et la Navarre. Documents inédits. Paris. H. Champion. 1885, (in-8 de 195 p.).

J. Forbes. L'Église catholique en Écosse à la fin du xvi^e siècle. Martyre de Jean Ogilvie (documents inédits). — Paris. Leroux. 1885 (in-8 de XXXIV et 182 p.).

J. Tessier. La quatrième croisade. La diversion sur Zara et Constantinople. Paris, Leroux, 1884.

¹ En dehors des nombreux ouvrages mentionnés dans la *Chronique* et dans le *Dépouillement des périodiques*.

F. Tocco. L'eresia nel medio evo : studii. Firenze. G. C. Sansoni. 1884 (in-8 de VIII et 565 p.).

Rohrbacher. Universalgeschichte der katholischen Kirche. xvii^e vol. (allemand par *B. Neteler*). Munster. Theissing. 1885 (gr. in-8 de XI et 353 p.).

H. Bressler. Die Stellung der deutschen Universitäten zum Baseler Konzil und ihr Anteil an der Reformbewegung in Deutschland während des xv^e Jahrhunderts. Leipzig. Foch. 1885.

E. Arnaud. Histoire des protestants de Provence, du Comtat Venaissin et de la principauté d'Orange, avec carte. Paris. Grassart. 1884. (2 vol. in-8 de XXII 573 et XII. 414 p.).

J. Atkinson. Centennial history of American methodism. New-York. Philips and Hunt, 1884 (in-8 de III et 559 p.).

Fr. Bornemann. In investiganda monachatus origine quibus de causis ratio habenda sit Origenis. Göttingen. Vandenhœck und Ruprecht. 1885 (gr. in-8 de 80 p.).

H. Weber. Die Bamberger Beichtbücher aus der ersten Hälfte des XV Jahrh. Kempten. Koesel. 1885 (in-12 de 100 p.).

S. Merrill. Galilee in the time of Christ (avec carte). London. Rel. Tract. Soc. 1885.

P. Allard. Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles, d'après les documents archéologiques, Paris. Lecoffre. 1885 (in-8 de XXXIX et 465 p.).

Ph. Smith. The students ecclesiastical history. II. The history of the christian church during the middle ages. London. Murray. 1885.

J. L. Wilson. John Wycliffe, patriot and reformer. New-York. Funk and Wagnalls. 1884 (in-8 de IV et 247 p.).

C. W. Baird. A history of the Huguenot emigration to America (avec cartes). New-York. Dodd Mead. 1884 (2 vol. in-8).

G. Paris. La vie de Saint-Alexis, poème du xi^e siècle. Texte critique. Paris. Vieweg. 1885 (in-12 de VIII et 28 p.).

J. Grimm. Geschichte der öffentlichen Thätigkeit Jesu. Regensburg. Pustet. 3 vol. 1885.

JUDAÏSME ET ISLAMISME

J. Brüll. Einleitung in die Mischnah. II. Plan und System der Mischnah (en hébreu). Francfort a M. Erras. 1885 (in-8 de VIII et 167 p.).

J. Sack. Die Religion Altisraëls nach den in der Bibel erhaltenen Grundzügen dargestellt. Leipzig. Friedrich. 1885 (in-8 de VII et 178 p.).

Léon Roches, Trente-deux ans à travers l'Islam (1832-1864). II Mission à la Mecque. Le maréchal Bugeaud en Afrique. Paris. Firmin-Didot. 1885. in-8.

H. Pailloux. Monographie du temple de Salomon. Paris. Roger et Chernoviz. 1885 (fol. de XII 410. p. et 25 Pl.).

RELIGIONS DE L'ASIE.

J. Eggermont. Le Japon. Histoire et Religion. Paris. Delagrave, 1885 (in-12 de 156 p. avec carte).

Ch. de Harlez. Lao-tze, le premier philosophe chinois ou un prédécesseur de Schelling au vi^e siècle avant notre ère. Bruxelles. 1884 (in-8 de 32 p.).

E. A. von Friede. Lao-tse's Tao-te-king nach Reinhold von Plaenkner's Uebersetzung bearbeitet. St-Petersburg. Eggers, 1884 (in-12 de 76 p.).

Siam and Laos as seen by our American missionaries. Philadelphia. Presbyt. Board of publ. 1884 (in-12 de IV et 552 p. avec carte).

LES RELIGIONS DU MONDE ANTIQUE.

(Assyrie, Egypte, Perse, Syrie, Grèce, Italie, Germains et Slaves).

S. Johnson. Oriental religions and their relation to universal religion, with an introduction by O. B. Frothingham; Persia. — Boston. Houghton, Mifflin. 1885, (in-8 de XLIII et 783 p.).

M. Dieulafoy. L'art antique de la Perse. 3^e partie. La sculpture persépolitaine. Paris. Des Fosse. 1885 (gr. in-4 de 112 p., 124 fig. et 19 Pl.).

J. Plattner. Private und politische Bedeutung des Götterkultus bei den Römern. Hermannstadt. 1884 (in-4 de 50 p.).

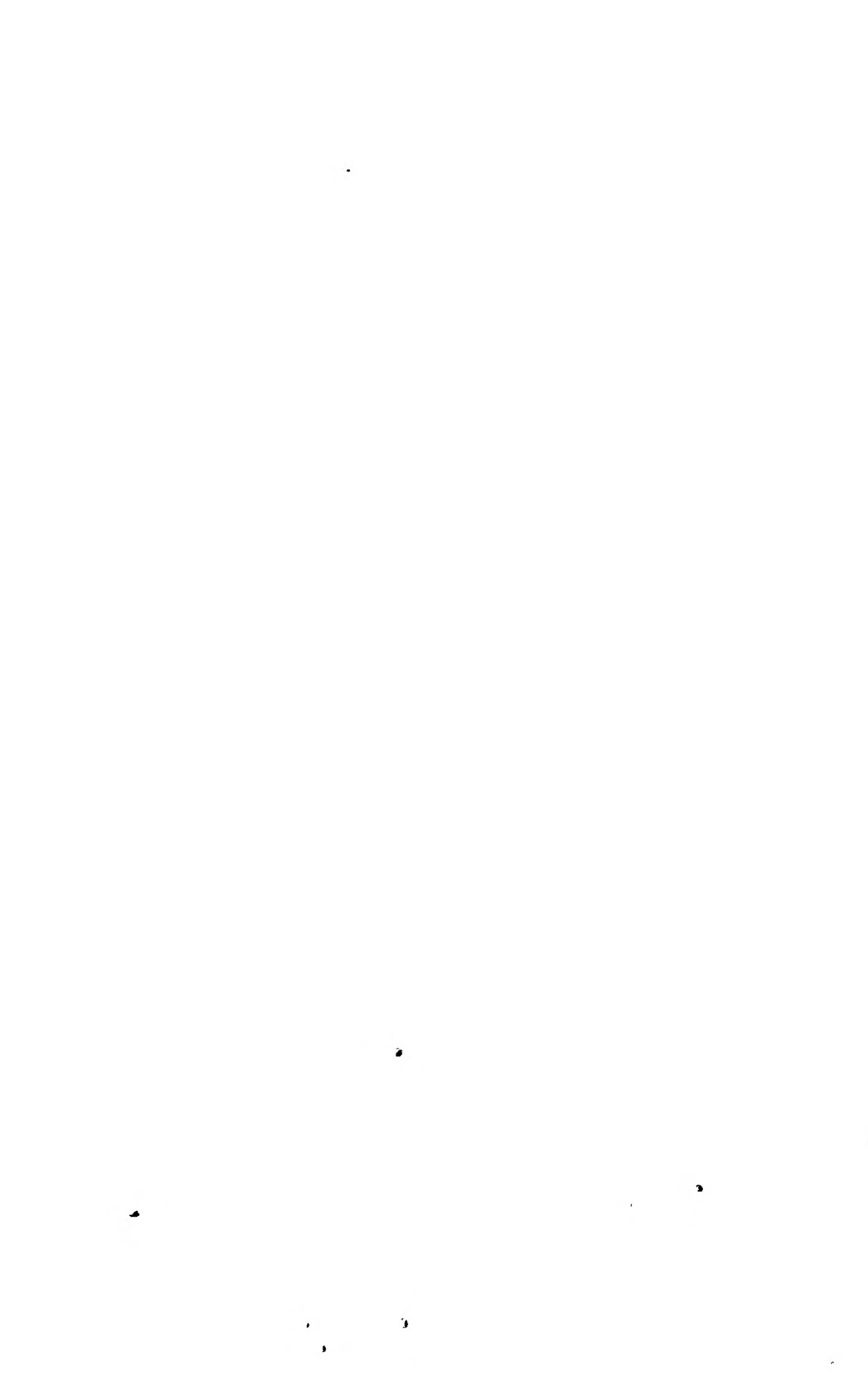
LES RELIGIONS DE L'AMÉRIQUE ET DES NON-CIVILISÉS.

A. Réville. Histoire des Religions, II. Les religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou. Paris. Fischbacher. 1885 (in-8 de XIII et 413 p.).

R. B. Brehm. Das Inkas-Reich. Beiträge zur Staat- und Sittengeschichte des Kaiserth. Tahuantunhuyn. Iena. Mauke. 1885.

Le Gérant, ERNEST LEROUX.





LES MISSIONS MUSULMANES

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE ¹

La vitalité d'une religion se mesure à la propagande dont elle est capable et au zèle qu'elle déploie dans l'œuvre des missions. Il ne faudrait point juger, par exemple, de la force de vie que possède le Christianisme, par la situation qui lui est faite dans plusieurs États de l'Europe, où l'indifférentisme et le scepticisme le minent ; c'est à son activité missionnaire qu'on est contraint de reconnaître que la source de ses énergies est loin d'être tarie, et que l'avenir ne lui est point fermé. C'est à la même balance qu'on devra peser l'Islamisme. Si l'on porte ses regards sur la Turquie, sur l'Égypte, sur la Perse et sur les monarchies, aristocraties et démocraties établies dans la péninsule arabique, berceau du Mahométisme, où l'antique foi périclité, où les doctrines du Coran s'affadissent, s'évanouissent et s'éteignent, la religion musulmane semble donner raison aux prophéties de mort que les Cassandre de l'Europe ont lancées contre elle. Mais qui a jamais pris pour vérités démontrées les prédictions des Cassandre ? Et comment pourrait-on souscrire à ces allégations, alors que l'Islam étend au loin ses conquêtes, que dis-je ! alors qu'il est en train de convertir au credo de Mahomet le monde africain et le monde asiatique ?

¹) Les faits concernant la mission islamique dans notre siècle se trouvant épars dans un nombre considérable d'ouvrages sur le Mahométisme et sur l'Orient, et dans les récits, non moins nombreux, des voyageurs qui ont parcouru l'Afrique et l'Asie, le lecteur comprendra qu'il nous est impossible de renvoyer aux sources, encore moins de donner une bibliographie du sujet.

Des critiques autorisés, il est vrai, ont condamné le Mahométisme, affirmé sa déchéance absolue et annoncé la ruine qui l'attend dans un avenir, éloigné sans doute, mais dont on ne saurait indéfiniment reculer les limites. Pour qui croit au progrès de l'humanité, telle est la conclusion à tirer de ce jugement d'un maître de la science des religions : « Si l'Islamisme est la plus jeune des religions universelles, il est également la moins élevée. Pendant une courte période seulement, il a, à la faveur des circonstances et en opposition avec ses propres principes, donné naissance à une civilisation plus haute. Appliqué en toute rigueur, il est destructif de toute civilisation¹ ». M. Vambéry, qui connaît si bien l'Orient, tout en concédant, dans son étude sur l'Islam au XIX^e siècle², que la civilisation musulmane n'est point irrévocablement arrêtée, et qu'il lui sera peut être possible de se régénérer avec le temps, sous l'influence de l'Europe, ne laisse point que de présenter sous le jour le plus défavorable la situation présente et l'avenir de l'Islamisme. A la vérité, l'intérêt religieux le touche peu et il n'en tient qu'un compte assez bas ; il se place donc à un point de vue différent de celui sous lequel nous considérons l'Islam dont nous n'ignorons pas d'ailleurs le lamentable état politique, militaire, industriel, commercial, scientifique et littéraire, à l'heure actuelle, dans la plupart des pays musulmans. En refusant *à priori* toute valeur à la religion, M. Vambéry a peint le Christianisme sous des traits aussi sombres.

Ce n'est point à dire que nous soyons attirés par les tableaux idylliques que d'autres connaisseurs de l'Orient ont brossés, et que nous enfourchions le cheval enchanté sur lequel M. Lebon, par exemple, paraît avoir parcouru les terres de l'Islam. Qui, en lisant le splendide ouvrage qu'il a publié en 1884 sur la civilisation des Arabes, et où tout ce qui est arabe ou musulman, voire même la polygamie et l'esclavage, trouve

¹) C. P. Tiele, *Esquisse d'une histoire de la religion*, trad. Paris, 1880, p. 165.

²) H. Vambéry, *Der Islam im neunzehnten Jahrhundert*, Leipzig, 1875.

en lui un ardent apologiste, croirait à la décadence qu'on nous retraçait naguère en termes si convaincus ?

L'Orient arabe, qui a produit les contes des *Mille et une Nuits*, l'Orient, patrie du merveilleux, de l'invraisemblable et de l'inattendu, nous réserve toujours de nouvelles surprises, et ce n'est pas l'une des moins curieuses qu'il nous offre que celle des jugements contradictoires qu'il suscite chez ceux qui l'ont habité, et qui ont vécu de sa propre vie. Le critique impartial a fort à faire pour saisir la vérité dans ce dédale, où il semble qu'on se plaise à l'égarer. C'est l'effort que nous tenterons d'accomplir, comme historien des religions, en scrutant le présent et l'avenir de l'Islamisme, au point de vue religieux, par l'examen et l'appréciation de la propagande à laquelle il se livre.

Dans ce genre d'études, l'impartialité est plus difficile à revêtir qu'on ne le suppose. Nos idées, nos préoccupations, nos habitudes occidentales, unies aux puissants intérêts que nous avons en Afrique et en Asie, en tant que peuples conquérants ou colonisateurs, nous en détournent à notre insu.

Ce n'est point un jugement libre, à notre avis, ni même suffisamment fondé, que d'assimiler, comme on le fait couramment, l'œuvre religieuse de l'Islam à une action politique. Tout récemment M. L. Rinn l'exposait avec les plus riches développements dans son instructif ouvrage sur les confréries algériennes, qui est comme l'illustration de cette théorie. « Sous prétexte d'apostolat, de charité, de pèlerinages et de discipline monacale, les innombrables agents de ces congrégations parcourent ce monde de l'Islam, qui n'a ni frontières ni patrie, et ils mettent en relation permanente la Mecque, Djerboub, Stamboul, ou Bar'dad avec Fez, Tinbouktou, Alger, Le Caire, Khartoum, Zanzibar, Calcutta ou Java. Protéés aux mille formes, tour à tour négociants, prédicateurs, étudiants, médecins, ouvriers, mendiants, charmeurs, saltimbanques, fous simulés ou illuminés inconscients de leur mission, ces voyageurs sont, toujours et partout, bien accueillis par les fidèles et efficacement protégés par eux, contre les investigations

soupçonneuses des gouvernements réguliers»¹. Ces affirmations ne sont point étayées par les faits, ou plutôt on est contraint d'en fausser l'interprétation pour en déduire cette conclusion inexacte. En la posant, on oublie que pareille accusation peut être lancée contre toute religion propagandiste, contre le Christianisme particulièrement; on a l'air d'ignorer qu'il est dans la nature même des convictions religieuses de chercher à se répandre le plus possible, et que la foi, qui s'empare de l'être humain, s'efforce, par tous les moyens qu'elle peut avoir à sa disposition, moyens politiques, sociaux, scientifiques. etc., de gagner à elle de nouvelles consciences.

Le puissant intérêt que présente, à l'heure actuelle, le monde musulman, surtout depuis l'échec que l'Europe, dans la personne des Anglais, a subi au Soudan, justifie cette étude, qui, bien loin d'avoir la prétention d'épuiser le sujet si vaste des missions islamiques, ne fera que l'effleurer. Heureux serons-nous si elle apporte dans les esprits quelque tempérament à des appréciations excessives, et si elle convainc nos lecteurs du rôle exact de l'Islam dans les sociétés contemporaines.

I. — *La propagation de l'Islamisme.* — Nous n'estimons point outre-passer la vérité en avançant qu'aujourd'hui le Mahométisme compte dans le monde de 150 à 175 millions d'adhérents. L'empire spirituel, dont le prophète arabe a jeté les fondements, s'étend depuis le Maroc jusqu'à la Nouvelle-Guinée, et de la côte de Zanzibar à la Sibérie et même au nord de l'Europe. Les gouvernements de Kowno, de Witebsk, de Wilna, etc., qui forment l'ancienne Lithuanie, ont encore des habitants musulmans; ce sont les descendants des Tartares qui s'y sont fixés depuis le xv^e siècle. L'Islamisme a pénétré dans toutes les parties du monde, même en Amérique, où les coolies et les nègres l'ont importé, et où il a groupé quelques milliers

¹ L. Rina, *Marabouts et Khouan, étude sur l'Islam en Algérie*, Alger, 1884, p. 6.

de fidèles, dans les Antilles, à la Trinité et dans la Guyanne hollandaise, sur les rives du Surinam.

C'est en Afrique que la religion de Mahomet est en train de se propager le plus rapidement et avec le plus de succès. Forte de la position inexpugnable qu'elle occupe au nord du continent, assurée qu'elle est d'exercer dans ces vastes territoires, qui vont se fondant et se perdant dans les solitudes du Sahara jusqu'aux immenses régions du Soudan, une influence morale qu'aucune autre religion n'est en mesure de lui contester, elle marche toujours en avant, fait toujours de nouvelles conquêtes, progresse toujours.

Avant l'an 1000, les missionnaires mahométans avaient atteint Tinbouktou ; de là ils s'étaient rendus chez les Yoloofs, entre le Sénégal et la Gambie, chez les Mandingues du Niger, chez les Foulahs, et ils parvinrent au XIII^e siècle jusqu'aux contrées du lac Tchad, c'est-à-dire au cœur du continent africain. Comme un liquide oléagineux qui s'extravase et s'épanche en tous sens sur les objets qui l'environnent, l'Islamisme arrivé dans ce centre important a envahi la plupart des pays qui y confinent ; il s'est déployé en éventail au nord, à l'ouest et surtout à l'est et au sud-est de cette mer intérieure : au Wadaï, au Darfour, au Kordofan, où les Baggâra passent pour être des plus fervents parmi les disciples du Prophète, témoin le rôle qu'ils ont joué dans la révolution soudanienne, au Sennaar, chez les Barea, au nord de Souakin, chez les Bazên à la frontière abyssine, chez les Lega, dans la région montagneuse qui descend du plateau de l'Abyssinie vers le Nil, etc., contrées où la foi musulmane a été apportée, d'ailleurs, de plusieurs côtés à la fois. Si, en Abyssinie, pour des raisons politiques et par ordre du souverain, les musulmans, sujets du Négus, ont dû, au moins extérieurement, se rattacher au Christianisme, ou s'exiler, pour ne point abjurer, il n'en demeure pas moins certain que le vernis chrétien, qui recouvre les consciences abyssines, est léger, et que, sans l'invasion malencontreuse des armées égyptiennes, le Mahométisme s'y fût établi en maître. Ce pays est d'ailleurs assiégé de toutes parts par

l'Islamisme; nous venons de voir qu'au nord et à l'ouest il confine à des régions musulmanes ou soumises à l'influence du Prophète et parcourues par ses missionnaires : il en est de même au sud et à l'est. Les tribus des Gallas (les Wollo, etc.) témoignent des dispositions les plus favorables à l'égard de la religion mahométane. On les voit prendre un soin extrême des fragments du Coran qui leur tombent entre les mains ; dans certaines parties de leur territoire, guidés par une antique légende d'un exemplaire du livre sacré, qui aurait été avalé par une vache, de fervents sectateurs de l'Islamisme déchirent l'estomac de ces ruminants, lorsqu'on les abat, dans l'espoir d'y retrouver une feuille ou une parcelle du livre sacré. A l'est du pays des Gallas, chez les Somalis, les missionnaires musulmans ont obtenu de remarquables succès ; leur propagande n'a pas été moins heureuse chez les Baris, au nord des grands lacs.

Le Mahométisme se propage aussi dans l'Ouganda ; ce peuple, essentiellement polygame, est, par ce fait même, enclin à embrasser une religion qui sanctionne ses usages. Il est vrai que la pratique de la circoncision y a entravé l'œuvre des missionnaires ; mais qui sait si l'on n'y restreindra point l'application de cette loi religieuse, comme dans le Sennaar ? Quoiqu'il en soit, une mosquée avait été bâtie, il y a peu d'années, sur les bords du Victoria Nyanza. Si de l'est nous passons à l'ouest, nous voyons que les agents de la mission musulmane pénètrent dans la colonie de Sierra Leone, sur la Côte d'or, au pays des Achantis, au Dahomey, de sorte qu'en tirant une ligne idéale depuis le golfe de Benin jusqu'à Zanzibar, nous marquerions la limite des conquêtes de l'Islamisme en Afrique. En fait, cette limite a été dépassée. De Zanzibar, le Mahométisme a été introduit dans le pays de Mozambique, dans les colonies portugaises de la côte, chez les Cafres, et même à Madagascar.

Les progrès si rapides de l'Islam en Afrique ont eu pour conséquence immédiate d'établir la plus étonnante disparité entre les nouveaux convertis : lorsqu'une religion se répand

avec trop de célérité, les conversions qu'elle opère perdent en valeur ce qu'elles gagnent en étendue et en nombre. On s'est moqué avec raison des baptêmes conférés de vive force par certains missionnaires catholiques, au moyen de pompes à incendie. L'Islamisme a parfois employé des moyens tout aussi peu recommandables pour s'imposer à des païens, dont les superstitions grossières n'étaient en rien modifiées par cette brutale propagande, témoin la circoncision que quelques traitants ont fait subir à leurs esclaves. De meilleurs procédés de conversion, pour avoir voulu trop précipiter l'admission des néophytes dans le giron de l'Islam, n'ont guère eu d'autre résultat que de substituer de nouvelles croyances et pratiques superstitieuses à d'anciennes, et de détrôner les amulettes païens au profit de talismans arabes : c'est ce qui est arrivé au Kordofan et ailleurs.

Mais à côté de la nombreuse légion des musulmans de nom seulement, se groupe compacte et serrée la cohorte des disciples convaincus, ardents et fanatiques à l'occasion. Chaque année, des milliers de Takrou, ou nègres de l'Afrique occidentale ou même centrale, vont en pèlerinage à La Mecque, où ils se distinguent par leur extrême dévotion et leurs crises extatiques. Et que de difficultés à surmonter pour accomplir cet interminable voyage ! En 1876, on signalait des pèlerins qui se rendaient de Bâkel au Sénégal, à Djerboub, en Tripolitaine, pour y visiter le Mahdi senoussite, et ne faisaient pas moins de 4,500 kilomètres, la plupart à chameau, quelques-uns même à pied, à travers les solitudes et les déserts du centre, au prix des plus grandes fatigues, au risque des plus graves dangers, au péril des maladies et de la mort. Partout où il a passé, le Mahométisme a créé le besoin du pèlerinage. On brave la mort pour aller à La Mecque, à Djerboub ; on la brave en Perse pour visiter le tombeau de l'Imam Riza à Meschhed.

En Asie, la propagande musulmane n'est pas moins active. Depuis les bords de la Méditerranée jusqu'en Chine, l'Islam s'est montré, depuis des siècles, et se montre encore, un adversaire redoutable des religions qui se sont divisé le vaste

continent, Brahmanisme, Bouddhisme, Confucianisme, etc. Une grande partie de l'Asie est convertie au Mahométisme depuis une époque plus ou moins reculée, témoin l'Asie mineure, témoin l'Arabie, où les dernières tribus païennes, les peuplades de l'Assir, demeurées, à l'abri de leurs montagnes, fidèles aux traditions ante-islamiques, ont été contraintes, au commencement du siècle, par les armes des Wahhabites, d'entrer dans le sein de la religion du Prophète ; témoin la Perse, le pays des Turkmènes, le Khanat de Khiwa, la Boukharie, le Baloutschistan, l'Afghanistan ; témoin le Turkestan oriental, où le Mahométisme fut introduit en l'an 712, et qui est aujourd'hui l'un des principaux centres de cette religion en Asie ; témoin les Indes, où l'on compte 50 millions de musulmans. Si l'Islamisme avance lentement dans cet empire, les progrès qu'il y fait sont si solidement établis qu'il est permis de se demander si cette immense région ne deviendra point un jour l'un des foyers les plus ardents de la religion du Coran ; le réveil wahhabite, qui a eu lieu aux Indes, et qu'on a pu, à un moment donné, signaler comme plein de menaces pour la domination européenne, démontre la puissance latente que le Mahométisme y possède et qui s'y déchaînera peut-être dans l'avenir. Fort des succès qu'il a remportés dans les contrées voisines, l'Islamisme est entré dans le Kafiristan. Les Kafir ou Siahposch, aux mœurs sanguinaires et barbares, abandonnent leur polythéisme d'origine hindoue pour embrasser la foi musulmane, qui respecte leurs habitudes polygamiques.

C'est surtout en Chine que l'Islamisme a progressé et qu'il obtient encore de remarquables succès ; il y a d'ailleurs été importé de très bonne heure. Les premiers mahométans qui y aient pénétré, paraissent y être arrivés par la voie de mer, au commencement de la dynastie des Tang (618-625). La première mosquée chinoise aurait été construite à Canton par l'un des oncles maternels de Mahomet, Wahb-Abi-Kabcha, envoyé en 628 auprès de l'empereur de Chine pour lui offrir des présents et lui annoncer la nouvelle doctrine. Mais le premier groupe important de musulmans, établis dans cet empire, fut

un corps de 4,000 soldats arabes que le calife Abou-Giafar envoya, en 755, au secours de l'empereur Sou-Tsong, menacé par la rébellion de An-Lo-Chan; ces soldats se fixèrent dans différentes villes, épousèrent des femmes chinoises et furent ainsi les procréateurs d'une race sino-sémitique, qui n'a cessé depuis lors de se propager dans l'empire. On compte aujourd'hui dans la Chine proprement dite vingt millions de musulmans; le rôle qu'ils ont joué à plusieurs reprises dans de formidables insurrections a prouvé la haute influence qu'ils y exercent. Ils sont surtout répandus dans les provinces du Kan-Sou, limitrophe du Turkestan oriental (8,350,000, d'après M. Dabry de Thiersant) et du Yun-Nan (1,000,000). En 1867, il y avait à Pékin, d'après M. Vassilief, environ cent mille musulmans, fréquentant onze mosquées; plusieurs villages, voisins de la capitale, sont exclusivement habités par des mahométans. Les Hoey-Hoey ou musulmans chinois forment une race à part, issue d'un mélange de sang arabe, turc et chinois. Forcés de porter la queue, comme les autres sujets du Céleste-Empire, contraints de se soumettre aux lois qui le régissent, se conformant d'ailleurs volontairement à nombre d'usages, et même d'actes religieux de leurs concitoyens païens, ils n'en constituent pas moins une nation dans la nation, ayant son code particulier dans le Coran, ses universités, Salar et Kinkipao en Dzoungarie, ses traditions, son culte, son clergé, ses missionnaires, son passé et son présent riches en promesses d'avenir.

« Entré dans le Céleste-Empire par les mêmes voies que le Bouddhisme, écrivait en 1866 M. Vassilief, l'Islamisme parviendra peu à peu, et les musulmans chinois n'en doutent pas, à se substituer au lieu et place de la doctrine de Çakia-Mouni. » Ce jugement d'un homme si compétent dans ces questions, est confirmé par cette appréciation toute semblable d'un observateur non moins perspicace : « Si pour son malheur la Chine se divise, les musulmans des provinces, dans lesquelles domine l'Islamisme, en profiteront pour former un ou plusieurs États, dont la durée dépendra de la capacité, de la sagesse de

leurs gouvernants, et surtout de la volonté d'Allah. Si, d'un autre côté, la Chine régénérée parvient à reconstituer ses forces, de manière à devenir une des premières puissances du globe, on peut supposer que, dans ce travail de réorganisation, une fois maîtresse d'elle-même et plus éclairée par son contact avec l'Occident, elle s'empressera de rejeter ses cultes d'erreur et de déception, pour embrasser une religion ayant pour base l'adoration de l'Être suprême, et que, dans ce cas, elle adoptera, dans le principe, de préférence, l'Islamisme, qui, déjà représenté sur son sol par plus de vingt millions d'adhérents, concorde plus que toute autre religion de l'Occident avec le sensualisme et l'épicurisme matérialiste de l'Extrême-Orient¹. » Le Mahométisme semble ainsi, doré et déjà, assuré de remporter la victoire, dans l'avenir, sur les religions qui se partagent ou cherchent à se partager l'empire chinois.

Pour achever notre revue des progrès accomplis par l'Islamisme, il nous reste à jeter un coup d'œil rapide sur l'archipel indien. L'établissement du Mahométisme dans la péninsule malaise, dans les îles de Sumatra, Java, Bornéo, Célèbes, remonte au XIII^e, au XIV^e et au XV^e siècles; mais depuis l'époque de la fondation des missions musulmanes, celles-ci ont toujours étendu leur champ d'activité. L'Islam s'est même propagé avec plus de force et de rapidité depuis l'arrivée des Européens dans l'archipel, et il continue chaque jour de s'y répandre avec d'autant plus de facilité qu'il y est en quelque sorte le symbole de l'opposition aux conquêtes incessantes des peuples de l'Occident.

II. *Les missionnaires musulmans.* — Si, à l'origine, le Mahométisme s'est allié à la force brutale, et s'il a été imposé par les armes aux nouveaux sujets des califes, ces procédés sommaires de conversion ont à peu près cessé d'être mis en usage. Il est possible que les hordes fanatiques du Mahdi

¹) P. Dabry de Thiersant, *Le Mahométisme en Chine et dans le Turkestan oriental*, Paris, 1878, t. I, p. 333 s.

soient prêtes à y revenir, mais elles n'ont guère l'occasion de s'y exercer dans les pays convertis où elles promènent leurs étendards victorieux.

Ce ne sont pas, en général, les membres du clergé séculier musulman qui se livrent à l'activité missionnaire. Les clergés séculiers sont peu portés aux expéditions lointaines ; leur position officielle, les attaches qu'ils ont à l'État, les avantages de tout genre que la religion leur procure, la part qu'ils prennent à la politique, le soin de leurs intérêts matériels et spirituels, leur interdisent presque absolument de s'éloigner des diocèses et des paroisses qu'ils dirigent.

Les propagateurs de l'Islam appartiennent à toutes les classes de la population. Très souvent ses apôtres ne se rattachent, ni de près, ni de loin, au clergé séculier ou régulier ; ils ne revêtent pas le caractère ecclésiastique. Tels sont ces marchands qui, pareils à tant d'hérétiques du moyen-âge, répandent les doctrines du Coran, tout en gérant leurs affaires ; tels sont ces commerçants et ces industriels, nigritiens pour la plupart, qui, dans l'Afrique occidentale et orientale, s'improvisent missionnaires : nous reviendrons plus loin sur le rôle qu'ils jouent. Mais très souvent aussi les apôtres de l'Islam sont membres d'ordres religieux ou de confréries puissantes et accréditées.

Parmi ces ordres et ces congrégations, très nombreuses et qui, par leurs constitutions, par l'esprit qui les anime et le but qu'ils poursuivent, rappellent, à s'y méprendre, les sociétés analogues du Catholicisme, l'un des plus actifs dans l'œuvre des missions à l'heure actuelle est, sans aucun doute, celui des Senoussya, sur lequel les travaux de MM. H. Duveyrier et Rinn ont récemment attiré l'attention publique.

Il fut fondé vers 1837 par Sidi Mohammed-ben-Ali-es-Senoussi, originaire des environs de Mostaghanem, qui avait été initié aux doctrines mystiques des Chadelya, et qui professait un monothéisme d'une absolue pureté. Cet homme de génie parvint, sans recourir aux moyens violents et sans répandre le sang, mais par sa haute intelligence, son talent éminent.

d'organisation, l'ascendant qu'il savait prendre sur ses disciples et sur tous ceux qui l'approchaient, à recruter et à dresser une armée religieuse fortement disciplinée, pleine d'enthousiasme, et dont les bataillons audacieux ne cessent de parcourir, dans sa plus grande partie, l'Afrique occidentale. Les statuts de l'ordre enserrent ses membres dans les mailles d'un filet si résistant et dont les extrémités sont tenues par des mains si fermes, que la pêche est abondante partout où il plaît au chef de la congrégation de le lancer. Renoncer au monde, souscrire à l'engagement de s'abstenir de café et de tabac, de n'avoir aucun rapport quelconque avec les Chrétiens ou les Juifs, verser 2 1/2 pour cent de son capital, dès qu'il dépasse 125 francs, dans la caisse de la société, sinon se mettre à son service comme agent subalterne, jurer une haine éternelle à tous les ennemis de l'Islam, même aux musulmans assez faibles et assez imprudents pour admirer la civilisation européenne et consentir à des concessions en sa faveur, être convaincu du devoir de soumettre le monde entier à l'Islam et à son véritable Mahdi, et travailler de toutes ses forces à l'établissement de la théocratie panislamique, qui doit réunir dans son sein tous les fils d'Allah, tel est l'ensemble des principes professés par la redoutable société des Senoussya.

La confrérie, qui affecte, par nécessité, les allures d'une association secrète, a, en réalisant ce programme dans la mesure du possible, jeté les fondements d'un immense empire spirituel dont la capitale est à Djerboub sur les confins de l'Égypte et de la Tripolitaine, dans le désert de Libye. De cette bourgade, qui ne compte que 6 à 7000 habitants, mais qui est le centre de l'état-major senoussite, le mot d'ordre est donné aux nombreux agents de la société disséminés dans le monde, en particulier dans les 121 couvents ou centres d'action plus ou moins importants, qu'ils ont établis en Tripolitaine, dans le Fezzan, en Algérie, au Maroc, en Arabie, en Égypte, au Wadaï, etc., et dans les oasis du Sahara et des solitudes du Soudan, et grâce auxquels ils ont groupé près de trois millions d'adeptes, qui sont, en partie, de nouvelles recrues pour l'Islam. De nom-

breuses associations religieuses contribuent, plus ou moins directement, aux résultats obtenus par les Senoussya ; ce sont celles que Sidi Mohammed considérait comme ses appuis ; il énumérait ainsi 64 ordres ou branches d'ordres, les Seddikya, les Qadrya, les Chadelya, les Khadirya, les Rahmánya, etc., sur le concours desquels il pouvait plus ou moins compter. Ce n'est pas que ces sociétés sœurs soient formées de disciples éloignés ou moins fervents de Sidi Mohammed ; si les Senoussya les appellent à prendre part à l'œuvre qu'ils ont commencée, c'est que leur association est assez large, par ses constitutions, pour embrasser les autres confréries religieuses. En fait, les Senoussya tendent à absorber la presque totalité des ordres musulmans.

Disposant de forces aussi nombreuses et aussi puissantes, les Senoussya ont pu suivre l'exemples des Jésuites. De même que ceux-ci se sont fait un double devoir de l'action catholique au-dehors et de la réaction anti-libérale au-dedans, ceux-là se sont imposé la double mission de résister à l'influence chrétienne et à la civilisation européenne, et de porter au loin la religion musulmane. Jusqu'à présent, cette propagande a été couronnée des succès les moins contestables. Les Senoussya ont gagné au Mahométisme, par milliers et centaines de mille, de nouveaux sectateurs au Wadaï, où le sultan Ali et son successeur leur ont assuré, par leur conversion, le concours éventuel de trois millions d'individus, au Sénégal, chez les Somalis, etc.

Où et quand s'arrêtera la marche victorieuse de l'Islamisme, guidé par de tels chefs, servi par de tels soldats ?

III. *Procédés missionnaires et moyens de propagande.*—La propagande musulmane s'exerce le plus souvent sans frapper les regards. Ses agents ne sont pas des missionnaires qu'on puisse comparer à ceux que le Christianisme envoie en terre païenne, et qui n'ont d'autre profession que celle qui consiste à obtenir des conversions. L'Islamisme se répand d'ordinaire par les caravanes organisées par les Arabes ou par les autres

mahométans, ou bien par les voyageurs isolés ou par les groupes de voyageurs qui parcourent les régions où la nécessité de former des caravanes ne s'impose pas. C'est en pratiquant le commerce, en offrant des marchandises en échange des produits du pays, c'est en s'y rendant dans ce but pratique, évident, compréhensible, que la religion musulmane pénètre partout où sont transportés les ballots du négociant qui la professe. Les Albigeois et les Vaudois usaient d'une méthode de propagande analogue, lorsque, transformés en marchands, ils communiquaient les écrits, au format minuscule, où leurs réformes étaient exposées, et qu'ils cachaient aux regards indiscrets sous les objets dont ils trafiquaient. Ce système missionnaire, auquel la persécution contraignait ces chrétiens, qualifiés d'hérétiques, et qu'ils considéraient par conséquent comme imparfait et temporaire, est envisagé, au sein du Mahométisme, comme l'un des meilleurs qu'on puisse adopter. Il en résulte que tout commerçant arabe est plus ou moins doublé d'un missionnaire qui deviendra un propagateur de l'Islam, plus ardent encore, le jour où il sera affilié à quelque confrérie comme celle des Senoussya.

On sait la défiance qu'excitent dans certaines contrées, peu visitées, les touristes qui viennent en admirer les sites. Le campagnard voit d'un mauvais œil ces étrangers qui s'enquerraient de tant de choses sans but apparent, qui espionnent et fouillent son pays, comme s'il renfermait des richesses à soustraire à leurs possesseurs légitimes. Il est arrivé à plus d'un amateur de la belle nature d'être pris pour un ingénieur ou un industriel déguisé, si ce n'est même pour un agent secret du gouvernement. Si de pareilles méprises peuvent avoir lieu dans nos régions, qu'adviendra-t-il dans celles qui sont beaucoup moins ouvertes que les nôtres à la civilisation, ou qui y sont même fermées ? On s'y défiera du missionnaire qui ne cherche qu'à gagner des prosélytes ; cette entreprise, étrange pour des populations qui ne connaissent que leurs grossières superstitions et n'imaginent rien au-delà, ne saurait être, à leurs yeux, le mobile véritable qui pousse le mission-

naire ; on ne peut se confier à lui, on lui résiste. Le commerçant musulman, propagateur de l'Islam, ne soulève point ces appréhensions, et si l'on adopte sa religion, c'est qu'il ne l'a point tout d'abord proposée. Les peuples enfants ressemblent aux enfants : ils dédaignent ce qu'on leur offre, et convoitent ardemment ce qu'on fait mine de leur refuser.

Les propagandistes musulmans varient d'ailleurs leurs procédés missionnaires d'après les conditions sociales, politiques et morales des races diverses auxquelles ils ont affaire, et c'est dans cette œuvre, qui exige un jugement, un tact, une habileté, une souplesse extrêmes, que les affiliés des confréries, des Senoussya en particulier, déploient tout leur talent.

Dans les contrées où la civilisation n'a jamais pénétré et où le terrain est vierge de toute exploitation religieuse, le missionnaire peut avoir recours à tous les moyens qui lui paraissent propres à implanter sa foi : il n'en est point qui lui soient interdits ; à lui de ne point se servir d'armes faussées.

C'est ainsi que les apôtres de l'Islamisme ont créé des villages qu'ils ont peuplé de convertis amenés du dehors ; c'est ainsi qu'ils ont profité de famines qui désolaient telle région, comme chez les Wanyikas, sur la côte de Zanzibar, pour présenter leur religion sous la figure de la charité et de la bienfaisance. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises ils se sont servi de l'affranchissement de la servitude pour propager leurs doctrines, comme cela a eu lieu au Wadaï. Une caravane d'esclaves, originaires du Wadaï, ayant été pillée par les nomades des frontières de Tripoli et d'Égypte, Sidi Mohammed-ben-Ali-es-Senoussi les fit acheter, leur fit donner, à la zàouiya, l'instruction nécessaire, les affranchit, et quelques années plus tard les ayant reconnus aptes à la mission, il les renvoya dans leur patrie répandre l'Islamisme.

Dans les contrées civilisées, chez les peuples cultivés, les missionnaires affiliés aux confréries usent de la plus grande prudence dans le choix des moyens de propagande. Ils s'efforcent par leurs talents et leur science de capter les grâces

des gens haut placés, et, par eux, d'agir sur l'opinion publique. Leur arrive-t-il d'être leurs sujets, ils travaillent à obtenir des places élevées, non seulement dans le clergé, mais dans le professorat et la magistrature. Pour mieux pénétrer au cœur de la forteresse, ils ne craindront pas de faire d'adroites concessions aux habitudes locales, même aux préjugés et aux solennités païennes. C'est ainsi qu'en Chine, où les citoyens musulmans peuvent aspirer à tous les emplois publics, ils ont soin de ne pas construire de mosquées plus hautes que les autres temples, de n'y point adjoindre de minarets, de recommander à leurs ouailles la fréquentation des fêtes populaires, et la contribution à des collectes qui ne les touchent pas. Eux-mêmes accomplissent les cérémonies religieuses fixées par la loi, lorsqu'ils sont revêtus de fonctions importantes. S'ils discutent avec des lettrés, ils présentent l'Islamisme comme la religion conforme aux traditions des ancêtres, en sorte qu'elle ne différerait du Confucianisme que par de prétendues nouveautés dont on l'aurait surchargée. Ils ne mangent pas de porc, disent-ils, s'abstiennent de vin et de tabac, font des ablutions, condamnent la débauche et les jeux de hasard, etc. Quel reproche peut-on leur adresser, quant à leur foi et à leur culte ? Les prédicateurs musulmans sont arrivés à leurs fins. Les personnes les plus instruites du Céleste-Empire considèrent le Mahométisme comme un amalgame de Confucianisme et de Bouddhisme. Le gouvernement lui-même, frappé de la vérité de ces idées, et confirmé dans cette appréciation par la tolérance des disciples du Prophète et leur pratique des rites de la religion d'État, a toujours manifesté, à l'égard de l'Islamisme, des dispositions plus ou moins favorables, témoin des décrets publiés à différentes époques sur le respect dû à la foi musulmane et à ceux qui l'ont embrassée. On pourrait comparer ce penchant du gouvernement chinois au Mahométisme à la position analogue qu'a prise de nos jours le gouvernement japonais en face du Christianisme.

Les agents des Senoussya, en Afrique et en Turquie, se sont tout particulièrement montrés habiles à ce genre de propa-

gande, qui exige tant de prudence et de tact de la part de ceux qui s'y livrent. Lorsqu'ils se sont sentis peu libres de leurs mouvements ou trop étroitement surveillés, ils ont disparu comme Senoussya pour reparaître sous telle ou telle autre dénomination religieuse. Ils ont agi sous la sauvegarde et au nom de l'ordre des Qadrya, qui s'efforce partout de vivre dans les meilleurs termes avec les représentants de l'autorité et les favorisés de la richesse. Au Sénégal même, les Senoussya se sont présentés comme les agents de confréries populaires depuis longtemps accréditées dans la région, profitant ainsi des travaux et des succès de leurs prédécesseurs.

Un autre moyen de propagande, très efficace, c'est l'école, où l'on façonne et l'on dresse les générations futures. Dans les peuplades, où, comme chez les Bedja, qui vivent entre le Nil bleu et les hauteurs qui s'avancent du nord du plateau abyssin, la supériorité intellectuelle appartient à la femme, c'est la femme que les missionnaires musulmans instruisent de préférence. C'est ce que les Senoussya ont fait pour les négresses du Toubou.

Ailleurs, l'Islamisme se répand par le mariage : le musulman ne craint pas de s'allier aux représentants d'autres races que la sienne, races africaines, race chinoise, etc. Remarquons à ce propos, qu'en Chine, si le mahométan épouse facilement une femme du pays, il se garde bien de marier ses filles à des Chinois, de crainte de perdre par ces unions le terrain gagné par les alliances contractées par lui-même ou par ses fils. L'Islamisme se propage encore par l'achat d'enfants païens, qu'on instruit dans les doctrines du Coran et qu'on élève dans les coutumes et l'esprit de cette religion. C'est ainsi qu'on a vu, en Chine, des missionnaires de l'Islam, acquérir à prix d'argent jusqu'à 10,000 enfants dans une famine qui ravageait le Chan-Tong.

Partout où ils se présentent, d'ailleurs, les propagateurs de l'Islam respectent, autant que cela est compatible avec leurs propres principes, les mœurs nationales, et même les préjugés locaux, quitte à redresser ces erreurs par leurs exhortations

et dans les écoles qu'ils se hâtent d'établir. C'est assurément un habile moyen de se concilier la sympathie populaire.

IV. — *Causes de succès.* — Si le prestige des victoires remportées par les armées musulmanes a pu être mis au nombre des causes de succès de l'Islamisme, même pendant le cours de ce siècle, nous ne saurions y voir qu'une explication tout à fait extérieure et superficielle des progrès éclatants de cette religion. Par la force, une croyance sera déclarée obligatoire ; mais le dogme, déposé par le flux de la conquête, pourra être emporté par les flots d'une nouvelle invasion : l'histoire en donne plus d'une preuve. Or, partout où le Mahométisme a passé, à la faveur des armes ou sous l'égide de la civilisation et de la paix, il a persisté, il s'est implanté, il s'est fixé ; il n'y a guère qu'en Espagne où, après une acclimatation qui paraissait durable, l'Islamisme ait été extirpé ; mais à quel prix ? Il a fallu près de huit siècles de combats, pendant lesquels on compta par centaines et par milliers les luttes sanglantes, pour atteindre ce résultat qui, à bien des égards, n'a pas été heureux pour l'avenir de l'Espagne.

Des deux causes principales qui nous semblent le mieux rendre compte des succès du Mahométisme, nous mettrons, sans hésiter, au premier rang sa valeur religieuse. Dans les régions où il n'est point en concurrence avec le Christianisme, pour l'œuvre missionnaire, sa supériorité écrasante sur les religions polythéistes suffit à légitimer sa propagande et à la rendre féconde. Dans les pays où les chrétiens habitent et cherchent à convertir à leurs doctrines les peuplades païennes, ce qui permet à l'Islamisme de conquérir pacifiquement les âmes, c'est la simplicité de sa théologie, la clarté des principes et des dogmes qu'il enseigne, le petit nombre des pratiques qu'il impose. Sans doute, bien des superstitions parasites se sont attachées à l'arbre religieux séculaire, depuis le culte des saints jusqu'à l'usage des chapelets et des amulettes ; toutefois, loin de varier comme le Christianisme, qui s'est transformé depuis ses origines et qui a revêtu des formes si diver-

ses, l'Islam est demeuré identique à lui-même, et aujourd'hui, comme au temps de Mahomet, il se réduit, en dernière analyse, à proclamer l'unité de Dieu, sa souveraine puissance et sa bonté, à affirmer la vie future et éternelle, et à recommander avant tout au néophyte circoncis de vaquer à la prière, de pratiquer la charité et l'hospitalité, et de veiller à la pureté de son âme comme à la pureté de son corps. Une foi aussi précise, aussi accessible à l'intelligence, capable d'être condensée, sans rien perdre de sa valeur, en ce credo minuscule, qui renferme les deux vérités essentielles de toute religion supérieure, doit avoir et a une singulière force de pénétration dans les consciences.

Si l'Islamisme trouve un si facile accès auprès des populations de l'Afrique, de l'Orient et de l'Extrême-Orient, cela tient aussi en grande partie à ce que la civilisation qu'il représente répond beaucoup mieux que la nôtre à leur état social et à leurs besoins. C'est la seconde des causes de succès que nous voulons signaler.

Toute religion apporte avec elle la civilisation qui s'est développée à son contact ou sous son influence. Le missionnaire musulman, en voyageant en Afrique ou en Asie, dans des régions à demi civilisées ou encore plongées dans la barbarie, en visitant des peuples aux habitudes et aux mœurs différentes des siennes, ne s'y trouve point dépaycé à l'égal de l'Européen qui s'y rend ; quelle que soit sa patrie, où qu'il aille, il retrouve des coutumes analogues aux siennes, un genre de vie qui, pour s'éloigner du sien, lui est proche parent, une manière de penser et de juger les hommes et les choses voisine de celle qui lui est particulière : il est oriental, comme ceux auxquels il s'adresse.

L'Islamisme préconise la simplicité des mœurs et de la vie. A ce point de vue, il se trouve en parfaite harmonie avec l'existence de la plupart des Africains, des Asiatiques et des Malais, auprès desquels il s'efforce de s'introduire. Pour la majorité de ces populations, le logement, le vêtement, la nourriture sont des plus modestes ; tout se réduit au strict nécessaire. La vie

publique elle-même y et, le plus souvent, étonnement simplifiée. On y chercherait en vain ces besoins factices si nombreux que la civilisation européenne a créés, et que l'Occidental ne cesse de ressentir partout où il émigre. Le Mahométisme ne modifie point cet état de choses. Il participe d'ailleurs de cette tendance à l'immobilité, qui paraît être depuis des siècles le caractère le plus frappant des races orientales, bien qu'elles soient loin d'être toujours demeurées inertes, et que lui-même démente ce principe par les progrès qu'il suscite au sein des populations inférieures.

L'Islamisme, par la simplicité de mœurs et de vie qu'il recommande, et par les pratiques religieuses qu'il impose, s'adapte bien aux conditions climatologiques de l'Orient. Dans les pays chauds, la sobriété est de rigueur, l'usage des spiritueux dangereux ; la religion musulmane approuve l'une, proscrit l'autre. Elle exige des croyants un soin tout spécial du corps : c'est un devoir impérieux sous un ciel brûlant ; ce devoir, les initiateurs religieux de l'Orient l'ont généralement compris, témoin, entre autres, Moïse et ses successeurs. Le Christianisme, en ne conservant, comme ablutions, que le baptême, a montré, dès ses origines, qu'il était occidental d'esprit, bien qu'oriental de fait. Il n'en est pas de même du Mahométisme, où l'ablution occupe une place importante.

L'Islamisme étend à la vie spirituelle la simplicité qu'il décrite à l'égard de l'existence matérielle. Il ne sollicite guère l'effort des facultés de l'homme, et, s'il a jadis produit un mouvement intellectuel des plus remarquables, il faut bien avouer que depuis longtemps il a renoncé à poursuivre les brillantes conquêtes qu'il a faites dans ce domaine. Ce n'est pas que nous lui déniions le pouvoir de les reprendre un jour ; mais les faits, actuellement, proclament sa déchéance à ce point de vue. Cet appauvrissement spirituel, cette impuissance et cette stérilité scientifique et littéraire dont il souffre, cette incapacité ou cette indifférence à dépasser une certaine limite, à laquelle il borne l'affranchissement et le développement des esprits, s'accordent merveilleusement avec l'état intellectuel précaire

des populations africaines et même asiatiques, qui, en dépit des distances énormes qui séparent la civilisation hindoue ou chinoise de la barbarie des Soudaniens ou des Somalis, n'éprouvent pas d'aspirations bien vives, à supposer qu'elles en ressentent, à une vie spirituelle supérieure.

L'étroite parenté qui unit, à tant d'égards, tous les Orientaux, musulmans ou non musulmans, nous explique la facilité avec laquelle les missionnaires de l'Islam se plient aux coutumes locales et font des concessions aux habitudes, aux pratiques, aux cérémonies civiles et religieuses des peuples qu'ils vont convertir, et avec plusieurs desquels ils ont des usages communs, la polygamie et l'esclavage, par exemple. Cette parenté leur permet enfin d'entrer avec eux dans les rapports les plus étroits, de se mêler à leur vie intime, et de se lier à eux soit par les unions passagères que la loi ou la tradition musulmanes autorisent, soit par le contrat plus durable du mariage. Comment l'Islamisme ne gagnerait-il pas de nombreux prosélytes, alors que tant de rapprochements s'opèrent, par le soin de ses agents, entre anciens et nouveaux convertis, entre néophytes et futurs catéchumènes, entre musulmans de naissance et polythéistes d'hier? Si l'on demeure étonné, au premier abord, des succès si rapides obtenus par la propagande islamique, les causes puissantes qui agissent en faveur de la religion du Prophète, et dont nous avons énuméré les principales, sont bien faites pour nous donner la solution de cette énigme.

V. *Progrès par l'Islamisme.* — Quels sont les résultats de la propagande islamique? A quelle fin aboutissent les efforts multipliés des missionnaires musulmans? Les succès qu'ils remportent sont-ils favorables ou non à l'œuvre générale de civilisation et de progrès à laquelle nous travaillons, corps et âme, dans nos démocraties modernes? Telle est la question à laquelle nous répondrons sommairement pour clore cet aperçu général des missions musulmanes.

L'Islamisme, nous pouvons l'affirmer en toute impartialité,

concourt puissamment par ses missions au progrès de l'humanité, autant du moins qu'il lui est possible de le faire avec l'esprit dont il est animé, et avec les institutions condamnables dont il maintient l'existence. Cette double restriction nous laisse entendre que l'Islamisme n'est la religion du progrès que pour les races inférieures à la nôtre, et qui n'ont point encore atteint ce degré de développement et de civilisation qui place les nations de l'Europe et de l'Amérique si fort et si incontestablement au-dessus de tous les autres peuples de l'Univers.

Nous n'insisterons point ici sur les progrès matériels nombreux que les missionnaires musulmans ont réalisé au profit des tribus nègres de l'Afrique, soit au point de vue de l'habitation, soit au point de vue du commerce, de l'industrie et de l'agriculture. C'est ainsi que l'on doit aux Senoussya la reconstitution ou la création d'oasis, dans les déserts de Libye et ailleurs, l'établissement de routes à travers les solitudes, c'est-à-dire l'excavation de puits qui permettent de les traverser, etc., etc. Nous ne devons pas oublier non plus que certaines améliorations ont été apportées par les Arabes et les missionnaires de l'Islam au régime politique rudimentaire de plusieurs peuplades de l'Afrique. Eux seuls paraissent aptes à organiser une forme régulière de gouvernement au sein de ces masses rebelles à l'action que les Européens cherchent à exercer sur elles. L'échec de l'administration égyptienne au Soudan et l'impuissance des efforts qu'y ont tentés à plusieurs reprises les Anglais, soit en temps de paix, soit en temps de guerre, avec le concours d'hommes tels que Samuel Baker, Chaillé-Long et Gordon, au service du khédive ou de la Grande-Bretagne, semble de nature à confirmer cette appréciation.

Quant aux progrès intellectuels obtenus par la propagande musulmane, ils sont aussi importants qu'indéniables, dans quelque déchéance que se trouve d'ailleurs à l'heure actuelle, au point de vue littéraire et scientifique, la religion de Mahomet. Partout où l'Islam pénètre, l'école s'établit sur le sol qu'il a défriché : l'instituteur suit le missionnaire. Les agents des

missions chrétiennes citent des nègres musulmans, à Sierra Leone, chez les Yolofo, chez les Achantis et ailleurs, qui ne reculent point devant un changement de résidence, qui nécessitent souvent un long voyage, pour acquérir une instruction plus étendue ; ils en nomment d'autres qui font venir de Londres des ouvrages européens d'un prix élevé, ou qui, non contents d'étudier le Coran et ses commentaires, cherchent à connaître les maîtres de la philosophie antique, Aristote et Platon, ceux de la science moderne, et l'histoire des pays de l'Europe. L'université de Tinbouktou, naguère encore assez florissante, et où professait, il y a trente ans environ, Sidi Ahmed-el-Bakkâï, illustre par ses connaissances autant que par sa tolérance, n'est sans doute pas étrangère à ces faits qui, pour n'être que des exceptions, n'en supposent pas moins une divulgation générale de l'instruction, au moins dans ses principes essentiels, parmi les races incultes du continent africain.

Les progrès moraux sont encore plus accentués. Par l'action bienfaisante des missions musulmanes, des guerres sanglantes, de perpétuels conflits, des divisions sans cesse renaissantes entre tribus rivales ont pris fin. Partout où l'Islamisme a pu faire triompher ses principes, les sacrifices humains et l'anthropophagie, qui en est la conséquence, ont été abolis, comme au Darfour, par exemple. Le meurtre a été restreint, comme cela a eu lieu dans le Kafiristan, où il était d'usage d'exterminer les vaincus, et chez plusieurs peuplades de l'Afrique, où comme chez les Wanyikas, l'on étranglait les enfants mal conformés. Grâce aux propagateurs de l'Islam, la polygamie a été restreinte et réglée ; or l'on sait jusqu'à quels débordements elle est poussée en Afrique, témoin l'Ouganda et l'Ounyoré. Par eux, des pratiques d'une immoralité révoltante ont été radicalement supprimées. C'est ainsi que les agents des Senoussya ont contraint les nomades de la Cyrénaïque à renoncer à la singulière coutume de conférer à l'hôte les privilèges de l'époux. Il en est résulté que, dans nombre de tribus, le sort de la femme s'est amélioré, et que ses droits ont reçu

un commencement de consécration. L'ivrognerie, si répandue dans le continent noir, a été directement frappée par les défenses du Coran ; en Chine et aux Indes l'usage de l'opium a été du même coup condamné. Quant à l'esclavage, s'il n'a point été aboli, bien que, parfois, des affranchissements partiels aient été opérés par les missionnaires musulmans, il a du moins été adouci et la condition du nègre réduit à la servitude est devenue moins dure. Enfin, la moralité publique s'est élevée, parce que les devoirs de la charité, de l'hospitalité, de l'équité, que l'Arabe se plaît à pratiquer, ont été inculqués aux consciences. Ces progrès moraux ne se sont point seulement manifestés dans les races inférieures de l'Afrique, mais parmi la population, bien supérieure à tous les points de vue, de l'Empire chinois ; les Chinois musulmans frappent, en effet, l'Européen par leur intelligence, leur droiture, leur franchise, leur physionomie mâle et ouverte, qui contrastent si visiblement avec le caractère astucieux des autres sujets de l'empire, et leur air efféminé et hypocrite.

Quant aux progrès religieux accomplis par l'Islamisme, ils sont aussi incontestables que ceux que nous venons d'énumérer. Le fétichisme et le polythéisme ont en lui un adversaire d'autant plus redoutable qu'il est plus strict sur le principe monothéiste : aucune religion en effet n'a porté plus haut la gloire du Dieu unique. La proclamation de l'unité divine, la certitude d'une vie future, heureuse et réparatrice, quel inappréciable bienfait accordé aux âmes païennes altérées de divin, quel pas en avant pour l'adorateur des idoles ou des fétiches !

De tels progrès sont des gages certains d'avenir. Une religion qui peut enrôler des recrues aussi nombreuses que celles de l'Islamisme, se les attacher par les liens indissolubles d'une reconnaissance éternelle, dûe aux avantages si précieux qu'elle leur apporte, une religion à laquelle l'humanité est, en fait, redevable de progrès aussi nombreux, cette religion, quoi qu'on en puisse dire, n'est point un obstacle à la marche

du monde et l'œuvre qu'elle accomplit est grande et féconde. Les faits justifient donc les prophéties que nous enregistrons, au début de cet article, sur la propagation future du Mahométisme. Quant aux jugements pessimistes qui sont émis à son endroit, et que tant d'observations semblent confirmer, s'il est vrai que l'Islamisme, aussi bien que le Christianisme d'ailleurs, se trouve dans un état d'abaissement relatif et de déchéance temporaire, en dépit de ses succès missionnaires, n'oublions pas que l'avenir ne lui est pas plus fermé qu'au Christianisme. Si jusqu'à présent les tentatives de réforme du Wahhabisme et du Bâbysme, malgré la valeur des principes qu'ils ont mis en avant, ont échoué et n'ont pu communiquer à l'Islamisme un esprit nouveau, ce n'est point à dire que la religion de Mahomet ait épuisé sa sève ou qu'elle soit incapable de nouveaux efforts. Les doctrines fatalistes du Coran ne s'opposeront pas plus à la manifestation progressive de ses énergies latentes, que la théologie prédestinatienne de Calvin ne s'est opposée à l'émancipation du Protestantisme : il est dans l'essence du fatalisme de ne cesser de se démentir en s'affirmant.

ÉDOUARD MONTET.

QUELQUES OBSERVATIONS

SUR LA MÉTHODE EN MYTHOLOGIE COMPARÉE

I

On dirait vraiment qu'en France la science même, dans certaines de ses parties, soit affaire de mode.

Les appréciations qui se font jour en ce moment de différents côtés sur les origines et le développement de la mythologie indo-européenne attestent, par exemple, un revirement d'idées où le caprice et l'impression du moment, résultant le plus souvent de lectures hâtives et de oui-dire, paraissent avoir autant de part que les déductions fondées sur des recherches directes et approfondies. Naguère encore, dans le domaine dont il s'agit, on ne jurait que par Kuhn et Max Müller; les beaux travaux de M. Bréal sur les mythes de Cacus et d'Edipe faisaient autorité, et l'influence du langage sur la naissance et l'évolution des figures mythiques était un dogme qu'il eût été imprudent de combattre. Tout cela a changé en un clin d'œil, et pour des motifs qui ne paraissent guère répondre en importance véritable aux conséquences qu'ils entraînent.

L'école des mythologues linguistes, dit-on, semble depuis quelque temps frappée de stérilité.

D'abord le fait est contestable, si l'on tient compte des travaux de MM. Senart¹, James Darmesteter² et d'autres encore,

¹) *La légende du Buddha.*

²) *Aurvat et Amretat; Ormazd et Ahriman*, etc. On serait mal venu, je crois, à nier l'importance de l'étymologie et de la linguistique en général, sur les conclusions mythologiques auxquels aboutissent ces ouvrages.

pour ne parler que de la France. Et quand même il y aurait une halte, en quoi ce repos momentané infirmerait-il la valeur des résultats acquis et de la méthode à laquelle ils sont dus ?

Les recherches des historiens et des archéologues montrent, à ce qu'on prétend, que la mythologie grecque dans beaucoup de ses parties s'est façonnée, tant pour les figures divines que pour les légendes qui s'y rattachent, à l'image des conceptions orientales.

Qu'il y ait eu certains emprunts d'un caractère surtout extérieur et artistique faits par les Grecs au culte de la Phénicie et de l'Égypte, il serait puéril de le contester. Mais de là à dire que les figures mythologiques fondamentales et à nom grec, ou d'origine indo-européenne, comme Zeus, Apollon, Athéné, Aphrodite, Heracles, etc., ne sont pas autochtones, c'est-à-dire de race hellénique, sinon aryenne, il y a une distance énorme, et ceux qui la franchissent ont à justifier leur hardiesse par d'autres raisons que celles dont ils se sont prévalus jusqu'ici.

On tire parti aussi des exagérations de certains mythologues, et on les raille agréablement en montrant avec quelle facilité leurs explications peuvent s'adapter à toute espèce de choses. La légende solaire de Napoléon, imaginée il y a quelque cinquante ans pour se moquer du système de Dupuis, est restée le type et le chef-d'œuvre de cette sorte de réduction à l'absurde de ce qu'on pourrait appeler les principes de la mythologie solaire et météorologique.

Mais ici il s'agit de distinguer. Autre chose est de voir le soleil, la lune et les étoiles dans tout le bagage mythique et légendaire de l'humanité ; et autre chose de partir du principe *nomina numina* et de montrer l'étroite relation qui existe entre la légende qui s'est attachée à telle figure mythologique et le sens primitif et étymologique du nom dont cette figure est revêtue. Autant la première méthode est dépourvue de moyens de contrôle et laisse le champ libre à l'imagination, autant la seconde, nous le verrons, est contenue et dirigée, par des règles étroites dont l'application ne prêterait guère

aux pastiches plus spirituels que concluants du genre de ceux dont il était question tout à l'heure.

Mais ce qui paraît avoir le plus contribué au changement de front qu'ont opéré, comme au même signal, non-seulement la troupe des vulgarisateurs et des critiques de seconde main, mais encore des savants véritables et du plus grand mérite, c'est la publication de l'excellent ouvrage de M. Bergaigne sur la *Religion védique*. Parce que ce savant, de parti bien pris et de propos très délibéré, s'est moins occupé de l'origine qu'on peut assigner aux mythes d'après l'étymologie et les données de la linguistique, que du rôle dans lequel les hymnes nous les montrent ; parce qu'il s'est attaché à nous les faire voir agissants et concrets, au lieu de les dégager petit à petit des nébulosités de leurs débuts, on en a conclu qu'un mystère impénétrable recouvre les questions dont M. Bergaigne n'avait rien dit, et que tout ce qu'on avait pu en penser jusque-là devait être considéré comme non venu. Ce point de vue était neuf et commode ; ainsi s'explique peut-être son succès.

Il est douteux pourtant que M. Bergaigne lui-même ait pensé à de pareilles conclusions. En tout cas, nous croyons utile à la science de protester contre une réaction qui, comme toutes les réactions, dépasse de beaucoup le but qu'elle pouvait raisonnablement atteindre, et nous voudrions essayer de montrer par quelques exemples que le rôle de la linguistique, en matière d'exégèse mythique, est moins abusif, subjectif et illusoire qu'on le laisse entendre.

II

La métaphore d'après laquelle le sens du mot français *capable*, c'est-à-dire habile, dérive du latin *capere*¹, prendre, est

¹) Objectera-t-on que, strictement, être capable, c'est pouvoir contenir ? Oui, ou simplement : tenir, saisir ; et cette concession, qu'on ne nous refusera pas, suffit à ce que nous voulons démontrer.

loin d'être un fait unique dans son genre. Déjà, en latin et à propos de cette même famille de mots, la signification de *capto*, *captio*, *captiosus*, implique une idée de ruse, d'adresse ou d'habileté, dont le rapport avec la notion primitive de « prendre » est très visible. Le fait de mettre la main sur quelque chose ne va pas sans une certaine aptitude qui n'est autre que l'adresse; c'est également par l'adresse qu'on surmonte les obstacles par lesquels la prise d'un objet peut être contrariée. L'idée de « prendre » contient celle de « pouvoir prendre » qui, à son tour, renferme celle d'être habile ou adroit; il suffit de constater l'évidence et la raison d'être de ces rapports pour rendre compte du processus psychique, d'où résulte la dérivation significative qui relie *capable* à *capere*.

Même dérivation tout à la fois formelle et idéologique pour *habilis*, facile à tenir ou à manier, commode, au sens passif et : qui peut tenir, qui sait tenir, qui est adroit, etc., au sens actif, représenté par le dérivé français *habile*, venant de *habeo*, tenir.

Nous retrouvons un phénomène identique dans la série indo-européenne, constituée par le sk. *dakṣa*, le grec δᾰκός, le latin *dexter*, etc., dans le sens d'adroit ou de droit (dans « le bras droit », c'est-à-dire adroit, etc.), auprès de la rac. δεχ ou δεχ¹, dans δέχομαι ou δέχομαι, prendre pour soi, accepter², à laquelle est apparenté le lat. *tango* ou *tago*³, toucher, prendre (cf. *tagax*, voleur, et l'homérique τειχών, ayant pris), et surtout l'anglais *take*.

Un quatrième exemple d'une transition semblable nous est fournie par l'adjectif sanskrit védique *gritsa*, habile, adroit, sage, en rapport étymologique avec les trois racines voisines : *gardh*, saisir, tâcher de prendre, *grath*, attacher, réunir, ser-

¹) Cf. Curtius, *Grund.*, p. 235.

²) Probablement à cause de la forme moyenne. Si l'actif δέχω existait, il signifierait certainement : je prends.

³) Voir sur le rapport de *t* et *d*, comme initiales de racines, *Annales du Musée Guimet*, T. VII.

rer, prendre ensemble, et *grabh*, prendre, saisir, dont sont inséparables les variantes zendes *gared* et *garez*, prendre.

En présence de ces faits, on peut donc affirmer sans témérité qu'il y a en quelque sorte une loi de l'esprit humain par laquelle l'idée primitive de « prendre » passe, sous le costume des mêmes mots, à celle « d'être habile » au physique et au moral.

Or, cette loi justifie d'une manière absolue les étymologistes¹, qui font dériver le sk. *ribhu* de la rac. *rabh*, prendre, embrasser, saisir (cf. gr. λαμβάνω). Ce mot désigne, en effet, des « artisans mythiques² », dont la légende a pour principal trait l'habileté et le savoir-faire manuel. Je ne saurais donc être de l'avis de M. Bergaigne³ quand, partant du rapprochement étymologique qui paraît établi dans un passage du *Rig-Veda* entre les mots *ribhu* et *rabhasāna*, il lui « paraît naturel » d'attribuer au mot *ribhu* les sens de « vif, violent ou brillant », qui sont ceux de l'adjectif *rabhasa*, parent de *rabhasāna*.

Je crois, comme lui, à la parenté originelle de ces différents mots; mais *ribhu* a suivi, pour le sens, la direction particulière qu'ont prise *dakṣa* et *gritsa*, c'est-à-dire celle qui implique l'idée d'habileté. Et, comme dans une infinité d'autres cas, la légende s'est développée conformément au sens du mot qui en est le point de départ. Les *Ribhus* ont fait toutes sortes d'œuvres remarquables, difficiles ou merveilleuses, parce qu'ils sont les habiles. Les œuvres en question sont en quelque sorte le développement figuré, ou si l'on aime mieux le commentaire explicatif de leur nom. Qu'ils soient à côté de cela « les sacrificateurs célestes⁴ », le fait est incontestable, mais n'ôte rien à la vraisemblance de l'explication qui vient d'être déduite. Cette autre face du mythe ne contredit en rien la première et porte

¹) MM. Roth, Grassmann, etc.

²) Bergaigne, *Religion védique*, II, 409.

³) *Id. ibid.*, II, 408.

⁴) Bergaigne, *l. cit.*

probablement sur des raisons voisines dont nous aurons l'occasion de nous occuper plus tard ¹.

N'aurions-nous pas, du reste, comme le pendant du même mythe dans la légende du sphinx? J'avoue que j'ai bien de la peine à me ranger à l'hypothèse, toute ingénieuse qu'elle soit, de M. Bréal, qui voit dans les énigmes du sphinx comme la formule mythique de la voix du tonnerre ². Pour entraîner la conviction sur ce point, il faudrait prouver d'abord que ce monstre est la personnification du nuage; mais le fait est d'autant plus douteux que nous sommes en présence d'une conception purement hellénique, et qu'il est peu probable que les phénomènes météorologiques soient restés le point de départ de nouvelles créations mythiques après la séparation en plusieurs branches de la famille indo-européenne.

Le sphinx propose des énigmes parce qu'il est rusé, habile, malin, savant, sage; et il est devenu tel parce qu'il était d'abord celui qui serre, qui étreint, qui tient bien. Quant à la circonstance de ses rapports avec Œdipe, elle est secondaire et doit résulter, comme l'a pensé M. Comparetti ³, et comme M. Constans ⁴ penche à le croire, d'arrangements postérieurs qui peuvent bien dépendre de la nature de l'énigme qu'on lui attribuait et du jeu de mots sur le nom d'Œdipe, que suppose, avec beaucoup de vraisemblance, M. Bréal ⁵.

Quoiqu'il en soit, si le mythe des *Ribhus*, ou des habiles, surtout au sens matériel du mot, appuie l'explication qui vient d'être proposée pour celui du sphinx, ou de l'habile au sens moral, cette explication trouve encore un auxiliaire dans l'étymologie du mot *ῥῥῖπος*, qui signifie, comme on sait, filet et énigme, et se rattache évidemment, et en dépit de la loi

¹) L'identification déjà ancienne d'Orphée avec les *Ribhus*, reste très vraisemblable. La parité de forme est pour ainsi dire absolue et, comme les *Ribhus*, Orphée est un artiste qui accomplit des merveilles.

²) *Mélanges de mythologie et de linguistique*, p. 175, seqq.

³) Dans son ouvrage intitulé : *Edipo e la mitologia comparata*.

⁴) *La légende d'Œdipe*, p. 34.

⁵) *Op. cit.*, p. 177.

de Grimm, à l'all. *greifen*, prendre, et à la rac. *grabh* du sanskrit. ¹.

À la même famille appartient aussi γρύψ, griffon (cf. κλεπός, pour le vocalisme).

Or, le griffon n'est qu'une variante mythologique du sphinx, de sorte qu'on peut poser la proportion suivante : le sphinx (monstre qui étreint) est au griffon. comme le sphinx (l'être rusé qui propose des énigmes) est au γρύψ ou au *scirpus*, c'est-à-dire à la question captieuse ou à l'énigme ².

La relation, du reste, du double sens du mot est figurée avec une vivante éloquence par les détails mêmes du mythe. Le sphinx (celui qui étreint) dévore ceux qu'il attire et dont il triomphe par ses habiles subtilités. Il n'est aucune fable, peut-être, issue comme celle-ci du mouvement significatif du langage, où les différents degrés de l'évolution idéologique du mot générateur soient restés aussi nettement marqués et mutuellement enchaînés.

III

Ces faits et beaucoup d'autres du même genre ³, non seulement montrent ce qu'ont d'exagérées les protestations qui s'accumulent contre les théories qui établissent un étroit rapport entre le développement du langage et celui de la mythologie, mais répondent aussi, selon nous, d'une manière péremptoire à la question discutée récemment par M. J. Darmesteter dans la *Revue archéologique* ⁴ : la mythologie comparée peut-elle,

¹) Le lat. *scirpus*, jonc et aussi énigme, est probablement de la même famille, comme le veut M. Curtius. C'est alors la chose qui prend, attache, lie. D'où l'indication d'une ancienne forme de la racine, *skarph*, cf. κλέπτω.

²) Il n'est pas impossible que αἰνέσονται, parler par énigme, et αἰνίγμα, énigme, soient en relation étymologique avec ἀγγίζω, serrer.

³) Rappelons encore en deux mots le développement coordonné de l'idée de briller-brûler (d'où agitation, excitation, dans *æstus*, etc.), et celui de la légende d'Indra, dieu lumineux d'abord, selon toute vraisemblance, puis successivement et simultanément, l'ardent, le vil, le rapide, l'énergique, le fort, etc. C'est par un phénomène analogue qu'il est devenu le généreux (*maghavan*), ce mot signifiant d'abord le « puissant » et n'étant à l'origine qu'une épithète naturelle d'Indra le fort. Même explication pour les liens de Varuna, etc.

⁴) Troisième série, tome IV, p. 126.

comme la linguistique, « s'élever à des lois ? » Le jeune et brillant orientaliste conclut d'une façon négative, par la raison que la mythologie comparée « n'opère point sur des faits semi-physiques, sur des séries », comme la grammaire comparée ; elle n'est donc pas une « science. »

Remarquons d'abord que les observations de M. Darmesteter, tout comme les nôtres, s'appliquent aussi bien à la mythologie et à la grammaire historiques qu'à la mythologie et à la grammaire comparées, dont les domaines réciproques sont difficilement distincts.

Maintenant, d'après ce qu'on a vu plus haut, il y a des cas nombreux, où le mouvement de la mythologie proethnique ou ethnique ¹, c'est-à-dire comparée ou historique, relève de lois, et de lois qui se coordonnent étroitement avec celles mêmes qui régissent le mouvement du sens des mots. La mythologie n'est donc pas radicalement différente, quant à ses conditions de développement, de celles du langage lui-même, considéré surtout dans sa marche idéologique à travers les siècles. A cet égard elle en est d'autant moins différente que dans le peu de fixité des lois phonétiques particulières, ou plutôt dans leur dépendance à l'égard de la loi supérieure de l'évolution par affaiblissement ², c'est principalement sur les rapports significatifs que reposent les conclusions aussi bien en étymologie qu'en mythologie. Quant à ces règles générales dont dépendent tout à la fois l'enchaînement du sens des mots et le déroulement des circonstances mythiques de la plupart des fables primitives, j'avouerai qu'il reste beaucoup à faire pour les dégager complètement. Il suffira pour s'en convaincre de constater combien il en est peu tenu compte dans le livre, si justement réputé pourtant, de M. Curtius sur l'étymologie grecque. Ajouterai-je comme preuve de l'oubli ou du

¹) J'entends née *avant* ou *après* la séparation de la famille indo-européenne en différents rameaux, selon le sens qu'attache à ces mots l'école des néogrammairiens.

²) Voir sur les lois phonétiques *Revue de Linguistique*, n° du 15 novembre 1884, p. 361.

dédain dans lequel on a tenu jusqu'ici cette partie si importante de la science, l'accueil plus que réservé qu'a reçu en France mon étude sur *l'évolution de l'idée de briller en sanskrit, en grec et en latin*¹⁾?

Mais, c'est le risque que courent toutes les idées nouvelles ; il faut savoir en prendre son parti et attendre patiemment qu'elles fassent leur chemin.

PAUL REGNAUD.

¹⁾ *Revue philosophique*, n° de février 1884. — Je dois toutefois faire exception en faveur du regretté St. Guyard qui m'écrivait quelques mois avant sa mort qu'il était d'accord avec moi sur presque tous les points. — En Allemagne l'attention a été plus vive ; voir, par exemple le compte rendu de M. Saalfeld dans la *Philologische Rundschau*, 1884, n° 54.

LE MYTHE DE DAGON¹

Une des figures les plus saisissantes que la sculpture et la glyptique assyriennes nous ont laissées sur les bas-reliefs et sur les intailles est à coup sûr celle de Dagon.

Il est assez difficile de déterminer la place de cette divinité dans le Panthéon assyro-chaldéen. C'est une des manifestations d'Anu qui se confond avec celles d'Oannès et avec ces incarnations divines, moitié homme, moitié poisson, qui, d'après les récits conservés par Bérose², sortaient de la mer Erythrée pour venir, à la naissance du monde, enseigner aux premiers habitants de la Mésopotamie-Inférieure les arts de la civilisation.

Dagon est une de ces belles figures essentiellement mythiques que les artistes ont dû représenter à l'aide d'un symbolisme conventionnel dont son incarnation terrestre indiquait la forme. Cet être amphibie participera donc de sa double nature, poisson pour vivre dans l'onde, homme pour se mettre en rapport avec les humains. Ce sera non seulement un homme ou un roi dont la supériorité sera caractérisée par la coiffure, cette tiare élevée ornée d'une double paire de cornes, mais encore un être dont le corps devra revêtir la forme d'un poisson.



Fig. 1.

Le nom de Dagon, facile à reconnaître sous la forme *Dagan*, est très fréquent dans les textes assyro-chaldéens ; beaucoup

¹) Ces pages sont extraites du second volume de M. J. Menant, sur la *Glyptique orientale*, lequel paraîtra prochainement.

²) Lenormant, *Essai de Commentaire sur les Fragments de Bérose*, pp. 67 et 224.

de noms propres sont formés avec cet élément, conformément aux traditions de l'onomastique assyrienne ; nous le voyons figurer dans les noms de *Dagan-tayar*, *Ismi-Dagan*¹ et autres.



Fig. 2

Dagon participe aux honneurs divins ; son culte a été sans doute altéré en passant de la Chaldée chez les Philistins où il avait des temples, particulièrement à Gaza². D'après la Bible, nous voyons qu'il était adoré à Babylone sous le Second-Empire ; cependant nous n'avons pas encore rencontré son image sur des monuments d'origine chaldéenne d'une haute antiquité. La figure que nous venons de produire paraît être une création essentiellement assyrienne qu'il est facile de reconnaître d'après les données auxquelles l'artiste était tenu de répondre ; elle est ainsi indiquée (fig. 1) sur un bas relief de Khorsabad³.



Fig. 3.



Fig. 4.

C'est le type d'un grand nombre d'intailles de différentes matières et de différentes formes, cylindres, cônes, pyramides, sphéroïdes.

Nous pouvons citer d'abord (fig. 2) un cylindre publié par

¹) Un roi d'Assyrie qui avait fondé à El-Assur un temple à Oannès ou Dagon.

²) Juges, XVI, 24, 30.

³) Botta, *Monument de Ninive*, I, pl. 32, 34.

Lajard (*Mithra*, pl. LI, n° 4) en calcédoine grise du Musée Britannique.

Puis des Cônes de la même Collection (fig. 3 et 4) en calcédoine saphirine.

Ce type a eu une grande persistance, car nous le retrouvons jusque sous la domination perse, ainsi que nous pourrions le constater par une empreinte qui figure sur un contrat passé à Babylone le 24^e jour du mois Abu (juillet) de la 14^e année de Darius (500 av. J. C.).

Il existe un autre type de Dagon (fig. 5) qui se déploie dans de colossales dimensions, par exemple sur une des portes, à droite, en entrant dans le grand palais de Calach. La figure divine est représentée sous les traits d'un homme dans la pose de l'adoration particulière à l'Assyrie; il tient d'une main une pomme de pin et de l'autre le panier aux offrandes. Le Dieu est coiffé de la tiare ornée d'un triple rang de cornes, se terminant par une tête de poisson. Le corps de l'animal s'étend avec ses écailles sur le dos du personnage, tandis qu'une robe longue qui descend jusque sur les talons semble formée de plumes. C'est la traduction assyrienne la plus ordinaire que nous retrouvons sur les cylindres et sur les cachets plats.



Fig. 5.

Dans les scènes qui vont suivre, nous allons voir Dagon, malgré son essence divine, remplir un rôle secondaire et adresser avec d'autres divinités une offrande au Dieu Suprême dont l'image domine celle de l'arbre sacré. Il semble y avoir une différence entre les deux types que nous avons présentés; le premier se rapporterait peut-être à Dagon dans son rôle d'incarnation divine, le second, dans son rôle de médiateur auprès des hommes.

Je citerai (fig. 6) un cylindre d'agate du Musée Britannique sur lequel on voit l'arbre sacré surmonté du symbole divin et adoré par deux personnages ; à droite, un pontife dans l'attitude de l'invocation ; à gauche, Dagon présentant une offrande, et derrière lui un Génie ailé.



Fig. 6

Je pourrais également produire un beau cylindre en calcédoine de la Bibliothèque Nationale qui retrace exactement la même idée, et qui a été publié par Lajard (*Mithra*, pl. XVII, n° 5).

Voici encore (fig. 7) un cylindre publié également par Lajard (*Mithra*, pl. XXX, n° 6), sur lequel une divinité à genoux soutient le symbole du Dieu Suprême adoré par Dagon.



Fig. 7.



Fig. 8.



Fig. 9.

C'est toujours le même type qu'on trouve sur les cônes et sur les pyramides, soit sur la partie convexe, soit sur la base ; il me suffit de citer d'abord deux cônes de la bibliothèque Nationale où l'image de Dagon est gravée tantôt sur la partie convexe, tantôt sur la partie plate des cônes de la manière sui-

vante (fig. 8 et 9) ; ces intailles sont essentiellement assyriennes ; nous en avons la preuve en les comparant au type adopté sur les bas-reliefs ; et cette preuve nous est également attestée par le travail de l'intaille et par la matière qui a été employée, L'étude de ces intailles nous amène à constater une transformation du symbole dont nous ne saisissons pas l'origine, si ce n'est que nous avons observé des changements analogues dans les circonstances où nous pouvions suivre les altérations successives des types. Quelquefois, en effet, le buste humain a disparu et il ne reste plus que le *poisson* ; alors il est exposé sur un autel, comme un objet d'adoration spéciale¹, ainsi qu'on le voit sur un cylindre du Musée Britannique d'un travail à la pointe très évident (fig. 10).



Fig. 10.

Le poisson figure sur un grand nombre d'intailles, par exemple sur un cylindre du même Musée, où le travail de la bouterolle domine, et que nous avons déjà eu occasion de citer.

Voici enfin un cylindre en calcédoine du Musée Impérial de Saint-Petersbourg (fig. 11 et 11 bis). Notons qu'il est muni d'une bélière taillée dans la matière du cylindre ; l'intaille, rudement fouillée, accuse tous les genres de travail et nous montre une scène assez intéressante.

Dagon lui-même, sous la forme que le bas-relief de Nimroud nous indique, semble participer à une cérémonie religieuse

¹) A. de Longpérier, dans le *Bulletin archéologique de l'Athènes français*, 1855, p. 100, et 1856, pp. 96 et suiv.

avec un autre personnage ailé. Quelle peut être cette cérémonie? On croirait que les deux personnages ont renversé le poisson de l'autel pour accomplir l'acte d'adoration en l'honneur d'Ilu, dont la grande figure apparaît dans le champ du cylindre à côté du croissant, symbole de Sin, de l'étoile, symbole d'Istar, et des sept globes mystérieux.



Fig. 11.



Fig. 11 bis.

Quant au rôle spécial de cette divinité dans le Panthéon assyrien, nous ne pourrions l'indiquer sans entrer dans des

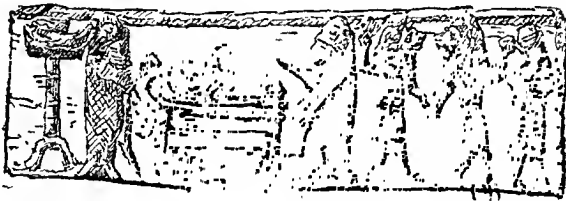


Fig. 12.

détails qui nous écarteraient trop de notre sujet. N'oublions pas cependant une curieuse plaque de bronze de la collection de M. de Clercq, et qui a déjà été étudiée par M. Clermont-Ganneau¹; elle jette un grand jour sur la fonction que ce

¹) Clermont-Ganneau, *l'Enfer assyrien*, dans la *Revue archéologique*, décembre 1879. Ce document important paraîtra dans le second fascicule du Catalogue de la Collection de M. de Clercq, où nous aurons alors occasion de l'apprécier avec les développements qu'il comporte.

Dieu remplit auprès des morts, et que nous nous contenterons d'indiquer ici : une des faces de ce monument est partagée en trois registres dans lesquels se déroulent les différentes phases d'une cérémonie funèbre.

Nous voyons, en effet (fig. 12), dans le second registre, Dagon auprès du lit du mourant accomplissant les rites prescrits ; à côté de lui brûle le flambeau sacré ; puis, suivant les traditions de l'iconographie, nous le retrouvons au pied de la couche du défunt, se disposant à livrer le corps à ceux qui doivent le conduire au séjour d'outre-tombe.

Je n'oserais dire que ce monument soit du travail assyrien le plus pur : car je crois y reconnaître une main étrangère qui me fait songer à la Phénicie.

J. MENANT.

LES FOUILLES DE M. NAVILLE

A PITHOM

L'EXODE. LE CANAL DE LA MER ROUGE

M. Naville devait exposer le résultat de ses fouilles en Egypte dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, mais d'importants travaux l'ont empêché de donner suite à ce projet, et maintenant l'ouvrage où il présente le tableau détaillé de ses découvertes en 1883 vient de paraître : il devient donc possible, comme l'a pensé M. le Directeur de la *Revue*, de suppléer au compte-rendu de M. Naville par l'analyse de son livre, *The Store-city of Pithom and the Route of the Exodus*.

I

La société anglaise *The Egypt Exploration Fund* a entrepris la grande tâche d'explorer l'Orient du Delta, avec le désir de résoudre le problème de l'Exode ; elle a chargé des fouilles à faire le savant égyptologue genevois, et il est inutile d'ajouter qu'elle ne pouvait choisir mieux.

M. Naville n'a pas seulement le goût des recherches, il a l'instinct des découvertes : à ce point de vue, c'est assurément l'égyptologue qui aura rendu, de son propre chef et sans secours étranger, le plus de services à la science des religions. On lui doit ainsi : les Textes du temple d'Edfou relatifs au Mythe d'Horus, composition rassemblant une foule

de légendes locales dans le cadre à demi épique d'un voyage divin ; la Litanie du Soleil, où s'affirme de la façon la plus nette le panthéisme officiel du Nouvel Empire ; enfin, le Conte déjà célèbre de la destruction des hommes par les dieux, extrait comme la Litanie solaire des hypogées royaux, et montrant, par un exemple qui s'ajoute à bien d'autres, avec quelle persistance s'imposait aux premiers peuples civilisés l'idée d'un grand cataclysme ancien, placé sur les limites de l'histoire et de la pré-histoire.

En dehors de ces publications d'initiative privée, M. Naville a entrepris en 1875, conformément au désir exprimé par le congrès des Orientalistes, une édition du Livre des Morts destinée à réunir les différentes versions, ou variantes, que présente le grand recueil funéraire de l'Égypte à l'époque thébaine. Cette œuvre immense, qui a nécessité de longues recherches dans les principaux Musées, va bientôt paraître et apporter, par conséquent, une foule de révélations sur l'écriture, la langue, les idées et les croyances du peuple égyptien.

Préparé de la sorte à l'examen et à la comparaison des documents et des monuments, M. Naville pouvait accepter avec une entière compétence la difficile mission qui lui était proposée.

II

Les nouvelles fouilles dans le Delta eurent lieu pendant l'hiver de 1883, à partir du mois de février, vers le point central de l'Isthme et du canal de Suez, c'est-à-dire à quelque distance d'Ismaïliah. De Tell el Kébir à cette dernière ville s'étend l'Ouadi Toumilat, vallée que suivent côte à côte, non seulement le chemin de fer et le canal d'eau douce allant de Zagazig vers Ismaïliah et Suez, mais encore les deux anciens canaux, toujours reconnaissables, qu'on appelle le canal de l'Ouadi et le canal des Pharaons : c'est dans l'Ouadi Toumilat, entre les anciens canaux et le nouveau, que s'élève à plusieurs kilomètres d'Ismaïliah la butte de décombres qui était comme dési-

gnée d'avance aux premières fouilles. En effet, le monolithe d'où elle tire son nom actuel de Tell el Maskhoutah, la colline de la statue, représente Ramsès II entre deux divinités, Tum et Ra, et le D^r Lepsius avait vu là l'indice d'un temple dédié au pharaon, de sorte que la ville ruinée n'aurait été autre que la ville de Ramsès, bâtie avec Pithom par les Hébreux, d'après l'Exode. Corroborée en apparence par la découverte faite en 1876, au même endroit, de quelques monuments au nom de Ramsès II, l'opinion du D^r Lepsius avait été adoptée par la majorité, mais non par la totalité des savants : M. Brugsch auteur ou plutôt rénovateur d'une théorie de l'Exode, plaçait au contraire Ramsès à Tanis, et M. Chabas l'identifiait avec Péluse.

Il y avait donc là une vérification d'autant plus intéressante à tenter qu'on était sur le terrain de l'Exode, et que le site paraissait assez riche en ruines pour suggérer quelques conclusions instructives.

Outre le monolithe de Ramsès II, les membres de la Commission d'Egypte avaient déjà signalé à Tell-el-Maskhoutah, alors Tell Abou Keyched, plusieurs blocs de grès et de granit couverts d'hiéroglyphes. Plus tard, en creusant le canal d'eau douce, on avait déterré là des momies contenues dans des jarres, et un grand nombre de sarcophages en calcaire, dont quelques-uns étaient sculptés en forme de momies. De plus, en 1876, pendant les derniers travaux nécessités par le percement de l'Isthme, on avait mis au jour, près du monolithe, les monuments dont il a été parlé plus haut, c'est-à-dire un monolithe semblable au premier, deux sphinx en granit noir aux cartouches de Ramsès II, un naos en grès rouge du même règne, contenant une sorte de sphinx à tête humaine, une stèle de Ramsès II en granit rouge, couverte d'un texte malheureusement banal, et pareille à une autre stèle trouvée près de là depuis longtemps, enfin, deux fragments de statuettes en granit noir, l'une d'un personnage dont il ne reste que le surnom, qui la date, Raneferab-nebpehti, (Raneferab est le prénom de Psammétik II), l'autre, d'un prêtre de l'endroit,

l'Auhau qui habite l'horizon de Tum de Thuku, le nourricier de Harsamtani (le jeune dieu du temple).

M. Naville reprit les fouilles du côté où avaient eu lieu celles de 1876, à l'angle sud-ouest d'une vaste enceinte rectangulaire encore visible par places, faite de briques crues, et contenant le Tell ou butte de décombres que signale le nom de l'endroit. Il constata que les monolithes et les sphinx déjà connus marquaient l'avenue d'un temple, à l'entrée de l'enceinte, que le naos trouvé plus loin correspondait au sanctuaire du temple, et que l'édifice tout entier n'occupait qu'une faible partie du rectangle. Cet édifice d'ailleurs n'avait pas été achevé, à en juger d'après les pierres à demi-taillées, l'une par exemple en stèle, l'autre en statue, qui jonchaient encore le voisinage du sanctuaire. Il formait, comme la grande enceinte qui l'enveloppe, un rectangle entouré de murs extérieurs en briques ; ses murs intérieurs étaient faits d'un calcaire friable dont il ne reste plus que de menus débris, où apparaissent çà et là des traces d'hiéroglyphes ; ses parties conservées, comme le naos, les sphinx, etc, et quelques blocs transformés plus tard en meules ou en mortiers, ont généralement pour matière soit le granit rouge ou noir, soit une sorte de grès rouge.

Le temple une fois reconnu et délimité, M. Naville dirigea les recherches vers l'angle nord-est du grand carré, et rencontra ainsi un groupe étendu de singulières constructions, entièrement recouvertes par le sable. Ce sont de nombreuses chambres rectangulaires, sans communications les unes avec les autres, destinées à n'être accessibles que par le haut, et formées de murs épais solidement construits en briques crues, qu'un peu de mortier relie entre elles. M. Naville, ayant désensablé deux de ces chambres, observa qu'un peu au-dessus du fond chaque mur était percé de trous correspondants où l'on avait enfoncé des poutres, que chaque chambre avait une niche à égale hauteur, et que les murs avaient été enduits de plâtre blanc à leur partie supérieure. A la basse époque, pour niveler le sol et asseoir un camp, les Romains remplirent toutes les

chambres avec des briques, du sable, de la terre, des débris de calcaire, etc. M. Naville y trouva la tête et le buste d'une belle statue en granit noir, représentant un roi assis, probablement un Bubastite (22^e dynastie), et un fragment de pilier en calcaire du règne de Nectanébo I (30^e dynastie), orné de scènes d'offrandes au dieu Tum, et entièrement doré sur une de ses faces. Cet assemblage de chambres était évidemment un groupe de magasins ou de greniers, renfermés avec le temple dans la grande enceinte, comme dans une forteresse.

Les magasins ont été envahis autrefois, du côté de l'est, par les maisons de la ville romaine qui s'étendaient autour de la grande enceinte. M. Naville, qui a poussé les fouilles jusqu'au nouveau canal d'eau douce, dans l'espoir de rencontrer la nécropole, n'a trouvé là que de petites briques crues, des monnaies de cuivre, des fragments de pierre dure convertis en mortiers, des poteries brisées ou intactes, coupes, cruches, ou grandes amphores, enfin une sorte d'édifice d'un genre à part, consistant en deux masses de briques qui imitent à peu près un pignon, et qui recouvrent un puits où des os d'homme, des os de chien et des arêtes de poisson étaient mêlés à quelques amulettes de petite dimension.

En négligeant divers objets de médiocre importance, parmi lesquels se trouve toutefois une base de statue aux deux cartouches d'Arsinoé Philadelphie, et des fragments de corniches en calcaire où le nom d'Osorkon II a été peint en rouge, les principaux monuments découverts en 1883 dans l'emplacement ou le voisinage du temple sont, d'après l'ordre chronologique suggéré par M. Naville :

1. — Un épervier de granit noir (emblème d'Horus) avec le cartouche de Ramsès II.

2. — Un fragment de grès rouge appartenant au naos, déjà connu, du temple : on y lit les cartouches de Ramsès II, le nom géographique de Thuku et le titre divin de *Maître de Thuku*.

3. — Une pierre calcaire à trois faces gravées, où figure un roi — adorant un Horus à pschent dont la figure est détruite, — tenant

l'arc et la massue, — et trainant un prisonnier par les cheveux ; le bas des cartouches royaux existe encore, mais semble indéchiffrable à M. Naville, qui conjecture que le monument pourrait être de la vingtième dynastie.

4. — Un petit fragment de stèle en granit noir, où deux déesses reçoivent les offrandes du roi Sheshonk I, de la vingt-deuxième dynastie.

5. Une statue en granit rouge, représentant un homme assis, le lieutenant d'Osorkon II (vingt-deuxième dynastie), le lieutenant de Thuku, le grand inspecteur du palais, le bon commémorateur de Pa-Tum neb An (c'est-à-dire du temple de Tum, le maître d'An), Ankh-renp-nefer.

6 et 7. — Un fragment d'une statue d'homme et un fragment d'une statue de femme, qui avaient été érigées ensemble, comme leur ressemblance générale l'indique, et que M. Naville croit de la vingt-sixième dynastie. L'homme est dit l'Auhau, le supérieur de la production de l'offrande (mes uten), l'intendant du magasin (mer ar), le scribe du temple de Tum de Thuku, le prophète d'Hathor dame d'An, le prophète Pe-mes-hes-t. Le nom et le titre de la femme manquent, mais les quelques hiéroglyphes qui restent sur la statue montrent qu'elle appartenait à une famille d'Auhau (classe de prêtres locaux), et mentionnent Horsamtaui, l'un des dieux de la ville.

8. — Une statue en granit noir, représentant un homme assis qui tient un Osiris dans un naos, le noble héritier de Sapt maître de l'Orient (Horus, dieu du nome arabe), le chef des prophètes de Tum, le prophète supérieur de Thuku, le Keb-aa (ou Ma-aa, titre inconnu, peut-être *la grande confiance*, d'après une interprétation de M. Chabas ¹⁾), de Pa-Tum et de Bast ou Bubaste, Aak, contemporain peut-être de Nectanébo I (trentième dynastie). Ce monument donne, dans une prière adressée à la caste sacerdotale par le défunt, le titre complet de certains prêtres locaux, *Au hau unti* (probablement le portier géant, par allusion à quelque légende).

9. — Une stèle ptolémaïque de quatre pieds de haut sur trois de large, qui a été trouvée près de l'endroit où était le naos, et qui est la pièce capitale de la découverte. Ptolémée II Philadelphie, son auteur, y est représenté trois fois en adoration, — d'abord devant Tum,

¹⁾ *Troisièmes Mélanges*, t. II, p. 282.

le grand dieu de Thuku-t, Osiris, le maître de Ro-ab (l'Arabie?), qui habite Pi-Keheret, Horus, Hathor ou Isis, et la reine Arsinoé en déesse, avec deux cartouches. — ensuite devant Tum, Hathor et Arsinoé, — enfin devant un roi divinisé, qui est évidemment Ptolémée I, le chef de la dynastie. Le texte, malheureusement peu lisible et peu clair, mentionne l'achèvement et la dédicace, à Pi-keheret, du temple de Tum, le grand dieu immortel de Thuku; il parle aussi de chevaux amenés de To-neter (l'Arabie), de Pa-tum, des bienfaits du roi qui a arrosé les sables au moyen du grand canal oriental de l'Egypte, et d'un voyage du roi en compagnie d'Arsinoé, l'an XII, voyage pendant lequel furent fixés certains revenus du temple, en nature et en argent; puis, il ajoute que le roi vint au port de Kemur-ma; qu'il fonda (?) une grande ville au nom de sa sœur; qu'un sanctuaire contenant les statues des dieux Philadelphes fut élevé en l'honneur de la reine, et que la dédicace en fut faite par les prêtres de Tum; que le roi envoya son premier général de Kemur-ma au pays des nègres, par la Mer Rouge; que le général franchit le Lac du Scorpion (dans le huitième nome), et fonda (en Ethiopie) une ville au nom du roi, sans doute Ptolémaïs Théron, et ramena un grand nombre d'éléphants qui furent transportés par le canal de l'Orient; en outre, qu'après ces choses, le roi honora Apis et Mnévis, les taureaux sacrés, et les réunit pendant quelque temps. La stèle se termine par l'indication d'un revenu annuel de 950 *argentei* alloué au sanctuaire de Pi-keheret, sur les impôts de la ville (par maison comme par habitant), par la mention des revenus de même provenance alloués à tous les temples de l'Egypte, la vingtième année du règne, sur le pied de 90,000 *uten* d'argent, taxe des maisons, et de 660,000 *argentei*, taxe des habitants, enfin, par ce renseignement que le roi fit la dédicace du temple de Tum le jour anniversaire de son couronnement, qui devint le jour de fête de la ville.

10 et 11. — Deux inscriptions latines; la première, gravée sur un fragment de porte voisin du monolithe. finit, après cinq signes peu lisibles, par

POLIS
ERO
CASTRAS;

l'autre, qui porte les noms de Maximien et de Severus, empereurs,

ainsi que de Maximin et de Constantin, Césars, indique une distance de neuf milles entre Hero et Clusma :

ABEROINCLVSMA

M VIII Θ

III

Lorsqu'on ne connaissait encore d'Abou-Keyched ou Tell el Maskhoutah que le monolithe de Ramsès II assis entre Ra et Tum, M. Chabas, dans un remarquable mémoire sur lequel il eut le tort de revenir, avait conclu de ce que Tum est le dieu principal du groupe, qu'il était le dieu principal du temple : il y avait là un Pa-Tum, et il ne fallait pas chercher Pi-thom ailleurs. Avant les fouilles, M. Naville avait conclu de même sur le simple vu des objets découverts en 1876. Depuis les fouilles le doute n'est plus permis.

Des neuf monuments pharaoniques qui viennent d'être énumérés d'après l'ouvrage de M. Naville, cinq, c'est-à-dire tous ceux qui contiennent quelques indications géographiques, mentionnent la région de Thuku-t ; de ces cinq derniers, deux mentionnent la localité de Pa-Tum, et quatre le dieu Tum, qui était la grande divinité de Thuku-t, d'après les monuments d'Aak, de Pe-mes-hes-t et de Philadelphie. Il s'agit donc bien de Thuku ou Thuku-t, ainsi que du culte de Tum, et l'on sait depuis longtemps que le mot Thuku-t, qui s'emploie tantôt comme nom de contrée, tantôt comme nom de ville, a pour variante dans le dernier cas le mot Pa-Tum.

Thuku-t était le nom vulgaire, et Pa-Tum ou quelquefois Ha-Tum, le nom sacré de la capitale du huitième nome, dans la Basse Egypte. On avait déjà, par les listes géographiques, plusieurs renseignements sur le huitième nome, sur sa capitale, ses sanctuaires Pa-Tum et As-Keheret ou Pi-Keheret, sa consécration au dieu Tum, ses prêtresses, ses arbres et ses serpents sacrés, son port Kharma, son lac Sha-serek (l'étang du Scorpion), son ter-

ritoire d'An ou An-t, et sa proximité de la frontière ; un des papyrus Anastasi relate la permission donnée aux chefs arabes d'Atuma, l'an VIII de Ménéptah I, de venir au fort du roi, à Thuku, vers les étangs de Pa-Tum de Ménéptah de Thuku, pour nourrir leurs troupeaux à la grande ferme du pharaon ¹. On possédait ainsi la description, mais on ignorait la situation du huitième nome, (et il en est encore de même pour plusieurs nomes de la Basse Egypte). Tout change grâce aux fouilles de M. Naville. Le huitième nome ne peut plus côtoyer le lac Menzaleh, comme le croyait M. Brugsch, et une grande découpeure de la topographie encore flottante du Delta se fixe et se précise immédiatement, sur la carte, autour du site de Tell el Maskhoutah.

Voici les conséquences que M. Naville tire de sa découverte :

Au point de vue de la géographie, — Thuku-t est Succoth de la Bible, comme l'avait déjà constaté M. Brugsch ; Pa-Tum est Pithom de la Bible, le Patumos arabe d'Hérodote, et non le Thou, Tohu, Thoum, etc, de l'itinéraire d'Antonin ; Pi-Keheret le sanctuaire osirien ou le Sérapéum de la capitale, est Pi-hahiroth de la Bible ; Ero ou Héroopolis (la ville des magasins, en égyptien *ar-u*), est le nom grec de Pithom ; Kemurma est un port de Kem-ur, qui est le lac Timsah ; Atuma, pays voisin d'un étang salé nommé Kem-ur d'après le papyrus n° I de Berlin (12^e dynastie), n'est pas Edom, mais la lisière arabe du lac Timsah (encore fréquentée aujourd'hui par la tribu des Ethamis) ² ; les Tenu, qui d'après le papyrus n° I de Berlin formaient une tribu d'Atuma, sont les Daneon de Pline, dont le port était joint aux Lacs amers par un canal ; An-t est le Aeant ou golfe Héroopolite du même auteur ; enfin Arsinoé, appelée aussi Cléopâtre, est Clusma, l'ancien port de la Mer Rouge ; et comme Clusma se trouvait à neuf milles d'Héroopolis, d'après la deuxième inscription latine, la mer Rouge se serait étendue au temps de la domination Romaine jusqu'aux environs de Tell el Maskhoutah, c'est-à-dire jusqu'à Ismaïlia et au lac Timsah.

¹) Anastasi VI, 4.

²) F. de Lesseps, dans P. Merruau, *l'Egypte contemporaine*, p. 342.

Au point de vue de l'Exode, — tout le début de l'itinéraire des Hébreux s'explique maintenant, bien qu'on ne sache pas encore avec certitude où placer la contrée de Ramsès, que la Genèse ¹ assimile à Gessen, c'est-à-dire à Héroopolis dans le pays de Ramsès, d'après la version grecque, et d'après la version copte à Pithom dans le pays de Ramsès. Les Hébreux partirent de Ramsès, ville et région assez rapprochée de Pithom, comme on vient de le voir, et située peut-être à l'un des bouts du canal dont Pithom occupait l'autre bout ; ² leur deuxième station est à Succoth, c'est-à-dire à Pithom ; leur troisième à Etham dans le désert, c'est-à-dire au pays d'Atuma, et leur quatrième, à la suite d'un retour en arrière, devant Pi-Hahiroth, entre Migdol et la mer, en face de Baal-Tséphon, c'est-à-dire près du quartier ou faubourg de Pithom nommé Pi-Kaheret, dans le voisinage d'un sanctuaire arabe (Baal-Tséphon), et d'une citadelle égyptienne, Migdol, nom donné souvent aux forteresses pharaoniques de l'isthme.

Au point de vue de l'histoire, — le fondateur de Pithom est Ramsès II, conformément au récit biblique, d'après lequel les Hébreux bâtirent Ramsès en même temps que Pithom, et par conséquent Ramsès II est le pharaon de l'oppression, ce qui maintient l'Exode sous Ménéptah I. Après Ramsès II, les Bubastites de la vingt-deuxième dynastie, notamment Sheshonk I et Osorkon II, embellirent ou fortifièrent Pithom, ainsi que le premier pharaon de la dernière dynastie nationale, Nectanébo I. (Il est à remarquer que ce sont les mêmes noms royaux qu'on retrouve vers l'autre extrémité du canal, dans les ruines de Bubaste). Ptolémée II fit pour le huitième nome presque autant que Ramsès II lui-même ; il y vint plusieurs fois, il y rétablit le canal de la Mer Rouge, il y fonda la ville d'Arsinoé pour favoriser le commerce avec les régions les plus lointaines de l'Ethiopie et de l'Arabie, il y institua le culte de sa sœur Arsinoé (considérée sans doute comme une divinité égyptienne légitimant les droits des Ptolémées à la couronne), et il y acheva le temple de Pi-

¹) XLVI, 28, et XLVII, 6 et 11.

²) Lepsius, *Chronologie der Ägypter*, p. 358.

Kaheret. Moins soucieux du culte, les Romains ne songèrent qu'à fortifier Pithom, et en firent un camp, *Ero castra*, pour l'installation duquel ils détruisirent le temple de Tum et ensablèrent les greniers des pharaons.

IV

Tel est le résultat des recherches de M. Naville. Plein de faits groupés avec une clarté parfaite et discutés avec une haute compétence, le livre *The Store-City of Pithom and the route of Exodus* atteint complètement son but, puisqu'il détermine avec autant de précision que faire se peut. et le début de l'itinéraire et l'emplacement de la ville.

Mais ces deux points ne sont pas les seuls que l'ouvrage de M. Naville signale à l'attention : on a vu qu'il touche aussi d'une manière plus ou moins directe, suivant les hasards des fouilles et des trouvailles, à différentes questions sur lesquelles il fournit presque toujours de précieux renseignements. Il serait difficile, autant que délicat, de revenir ici sur l'étude serrée que M. Naville a faite de toutes ces questions ; toutefois, deux sujets en quelque sorte centraux, auxquels ramènent les déductions et les documents du livre, ont trop d'importance pour qu'on ne les examine pas de nouveau à la lumière des récentes découvertes : il s'agit, en effet, du synchronisme égyptien de l'Exode et du percement ancien de l'Isthme.

V

Relativement à l'époque de l'Exode, deux opinions sont en présence, la plus ancienne rapportant le fait au règne de Ménéptah I, et la plus récente à l'un des règnes postérieurs. La première théorie invoque la construction de Pithom et de Ramsès sous un pharaon qui ne peut être qu'un Ramsès, — le très long règne de ce souverain, qui ne peut être que Ramsès II,

père du pharaon de l'Exode, puisque c'est le seul Ramesside ayant régné très longtemps ; — enfin, le témoignage de Manéthon, qui place l'Exode sous le fils de Ramsès II. M. Chabas, à la vérité, n'a pas tenu compte du récit de Manéthon¹, accepté par MM. Lepsius et de Rougé, mais il a signalé d'autre part quelques textes égyptiens d'après lesquels certains étrangers, nommés Aperi-u, travaillaient aux constructions de Ramsès II.

La seconde théorie, qui a obtenu assez de vogue pour pénétrer jusque dans les ouvrages anglais de vulgarisation², s'appuie sur ce que l'affaiblissement de l'Egypte s'accrut surtout vers la fin de la dix-neuvième dynastie, époque à laquelle eut lieu une invasion syrienne.

La découverte de Pithom donne un poids nouveau à la première théorie, en faveur de laquelle il ne semble pas, d'ailleurs, qu'on ait épuisé tous les arguments à fournir : ces deux considérations rendent possible de revenir sur le sujet.

Ramsès II fut le grand pharaon de l'Egypte, mais on sait ce que coûtent les règnes glorieux, et Ménéptah I pourrait bien avoir reçu de son prédécesseur une armée déjà affaiblie et un trésor déjà amoindri.

En effet, l'invasion de Libyens et d'insulaires, qui assaillit l'Egypte l'an V de Ménéptah I³, désorganisa certainement le pays jusqu'au sud du Delta, où les barbares avaient atteint Prosopis. La grande inscription hiéroglyphique qui raconte leur défaite, montre et dit que l'Egypte fut éprouvée alors comme au temps des Pasteurs⁴ :

L'abattement s'était fait dans les terres arrosées par le Nil ; elles voulaient se soumettre à l'ennemi qui avait violé toutes les frontières du pays les armes à la main.

(Mais le roi..... prit des mesures) pour protéger Héliopolis, la ville

¹) *Recherches sur la dix-neuvième dynastie*, p. 111-113 et 158 ; cf Robiou, *Le système chronologique de M. Lieblein*, p. 20-22.

²) Watkins, *Popular History of Egypt*, p. 269-270.

³) Cf. Maspero, *Zeitschrift für Aegyptische Sprache*, 1883, p. 65.

⁴) Chabas, *Recherches sur la dix-neuvième dynastie*, p. 84-89.

de Tum. pour défendre Memphis, la forteresse de Tonen, et pour remettre en bon état ce qui était désorganisé.

..... (Il établit des postes) devant Pa-Baris, aux environs du canal Skakana, au nord de l'étang d'Horus (d'après M. Brugsch ¹, le canal Miti. du nome héliopolite),

..... (sur un terrain) non cultivé qu'on avait laissé en pâturages à cause des Barbares. Cet endroit était infesté dès le temps des ancêtres...

« Vous tremblez comme des oies, dit le roi à ses officiers ; vous ne savez pas ce qu'il est bon de faire ; on ne répond pas (à l'ennemi, et l'Egypte) désolée est abandonnée aux incursions de toutes les nations ; les Barbares dévastent ses frontières ; des révoltés la violent chaque jour ; tout le monde pille.

Les ennemis dévastent nos havres mêmes ; ils pénètrent dans les campagnes de l'Egypte ; le Nil les arrête-t-il ? Ils demeurent des jours et des mois ; ils s'établissent

(dans le pays). Il est arrivé qu'ils sont parvenus jusqu'aux montagnes du pays d'Outi, qu'ils ont ravagé le pays de To-ahu (il s'agit des oasis), en exacte analogie (de ce qui s'est passé) dès les rois appartenant à d'autres temps, aux époques inconnues ».....

On n'avait pas vu cela au temps des rois de la Basse-Egypte, lors que le pays d'Egypte leur appartenait et que le Fléau se tenait debout,

à l'époque des rois de la Haute-Egypte. On n'avait pas pu les repousser alors. Cet état de choses dura (jusqu'à ce que les dieux fussent touchés) de l'amour de leur fils et qu'ils voulussent que l'Egypte fût gouvernée par son seigneur, *afin de restaurer les temples de l'Egypte selon les prescriptions*

de la valeur divine pour la suite des années.

(Traduction de M. Chabas).

Cette dernière phrase, dont on n'a peut-être pas signalé l'importance, rattache indirectement l'invasion des Libyens à la sortie d'Egypte, telle qu'elle est racontée dans la version indigène qui fut connue d'Hécatée d'Abdère², recueillie par

¹) *Histoire d'Egypte*, 2^e édition, p. 141.

²) *Fragm. Hist. græc.* édit. Didot, t. II, p. 391-2 ; cf. Didore, XXXIV, 1.

Manéthon, et imitée plus tard d'une manière fautive ou burlesque par Chérémon et Lysimaque.

Le fils de Ramsès II, Aménophis (c'est-à-dire Ménéptah I, appelé dans les listes Aménophis, Aménophath, Aménéphthis, etc.), voulut voir les dieux comme l'avait fait un de ses prédécesseurs, Horus, et consulta, à ce sujet, un sage nommé Aménophis, fils de Paapios. Le sage conseilla au roi de purifier d'abord le pays en chassant tous les lépreux et tous les impurs, de sorte que le roi les envoya aux carrières ; mais il se trouvait parmi eux des prêtres, et le fils de Paapios comprit que les dieux s'irriteraient de cette violence faite à des prêtres ; il devina en outre qu'un secours viendrait aux Impurs, qui domineraient l'Egypte pendant treize ans. Ce secours fut une nouvelle invasion des Pasteurs, qui s'établirent à Avaris avec les Impurs, sous la conduite du prêtre héliopolitain Osarsiph, ou Moïse. Aménophis quitta le pays avec les animaux sacrés (qui pouvaient en effet voyager)¹, mit en sûreté son fils Séthon, âgé de cinq ans (Séti II), et se réfugia en Ethiopie : il revint au bout de 13 ans et chassa les Impurs ainsi que les Pasteurs, avec l'aide de son fils².

Telle est la version égyptienne de l'Exode : elle ajoute aux détails fournis par la Bible la mention d'un retour offensif des Pasteurs, ce qui ne doit pas surprendre : puisque l'Egypte fut envahie sous Ménéptah I par les peuples de la Méditerranée, elle a pu l'être aussi par ceux de la Syrie, qui sous Ramsès II lui-même gardaient, sans aucun doute, un pied en Egypte ; en effet, la stèle de l'an 400, trouvée à Tanis, est datée rétrospectivement du règne de l'un des rois Pasteurs, et dédiée à Set, le dieu des Pasteurs ; « nouvelle preuve, d'après M. Mariette, que, sous Ramsès II, la Basse-Egypte nourrissait un fond de populations étrangères auxquelles la civilisation égyptienne n'avait pas enlevé leur complète autonomie. N'oublions pas, ajoute le même savant, que, parmi ces populations, vi-

¹) Cf. Naville, *The Store-City*, etc., p. 18 et 19.

²) Josèphe, *Contre Apion*, I, 26, 27.

vaient, confondus avec les descendants des Hycsos, ces mêmes Israélites que, quelques années plus tard, Moïse devait entraîner à sa suite, et qui, eux aussi, avaient conservé sans doute une partie de leurs institutions nationales ¹. »

La visite aux dieux entreprise par le roi est une sorte d'inspection des temples, comme celle que fit l'Ethiopien Piankhi ². Lorsque Ramsès III rétablit l'ordre en Egypte, il fit aussi inspecter et purifier les temples ³. Le roi Horus, qui aurait fait une visite aux dieux avant Ménéptah I, est l'Horemheb de la dix-huitième dynastie, qui succéda aux rois hérétiques et à qui il était naturel, par conséquent, que le désir vînt de purifier le pays : *il restaura les temples des gouffres d'Ateh à To-Kens* (c'est-à-dire du Delta à la Nubie) ⁴. Manéthon ne nous dit pas pourquoi Ménéptah I eut le même désir, mais la grande inscription de Karnak nous l'apprend : ce fut à l'occasion de sa victoire sur les envahisseurs Libyens.

On peut jusqu'ici admettre sans difficulté le récit de Manéthon ; toutefois l'intervention d'Aménophis, fils de Paapios, ne supporte pas l'examen. Ce personnage fabuleux, cité sur les monuments égyptiens depuis l'époque d'Aménophis III, avait à Thèbes le même rôle de savant légendaire qu'Imhotep, fils de Ptah, à Memphis, avec cette différence qu'Imhotep, le Dédale égyptien, était un dieu.

Si l'on passe sur ce détail, d'ailleurs profondément égyptien, le reste de l'histoire reprend sa vraisemblance et se réduit à ceci : une persécution des Sémites restés en Egypte, un retour offensif des Sémites de Syrie faisant reculer le vieux roi, peu belliqueux de son naturel ⁵, et l'expulsion finale des Impurs, parmi lesquels se trouvait Moïse. Quoiqu'en dise Josèphe, le témoignage de Manéthon n'est pas en contradiction ici avec celui de la Bible, tel que l'ont compris la plupart des égypto-

¹) Catalogue du Musée de Boulaq, 3^e éd., p. 279, 280.

²) Stèle de Piankhi, I, 97 et 105 ; cf. stèle du Songe, I, 15 et 16.

³) Papyrus Harris n° I, pl. 25, l. 8 et 10.

⁴) Zeitschrift für Ägyptische Sprache, 1879, p. 160.

⁵) Cf. Diodore, I, 59, et Chabas, Recherches sur la dix-neuvième dynastie, p. 87.

logues. Les monuments égyptiens, il est vrai, ne mentionnent pas la défaite de Ménéptah, mais on sait qu'ils ne mentionnent que les victoires. Il existe d'ailleurs un moyen de savoir si Ménéptah I a été heureux jusqu'au bout: en déblayant l'hypogée du pharaon, accessible aujourd'hui jusqu'à sa deuxième salle seulement, on verrait si son plan et sa décoration indiquent, comme c'est le cas pour les autres tombes, une fin de règne troublée ou tranquille. On peut déjà remarquer, en attendant, que la deuxième salle du monument a été sculptée avec négligence, et que la grande chambre annexée à cette salle est restée presque entièrement nue.

Malgré le silence des monuments, les malheurs du pharaon de l'Exode ont trouvé place jusque dans les récits des historiens Grecs, et l'on reconnaît certaines concordances avec ce que disent Manéthon et la Bible dans une légende racontée par Hérodote et Diodore au sujet du fils de Sésostris ¹.

Irrité contre le Nil qui ravageait le pays, le pharaon lui lança des flèches, et fut frappé d'aveuglement en punition de son impiété. La cécité du roi, qui dura plus de dix ans, d'après Hérodote, rappelle assez bien son exil de treize ans dans Manéthon, et les dégâts causés par le Nil débordé ne sont pas sans analogie avec les plaies d'Égypte, eaux rouges, sauterelles, rats, grenouilles, mort des bestiaux et des premiers-nés. On sait qu'aux époques de troubles la canalisation du Nil n'était plus surveillée ni maintenue, la répartition des eaux se fait mal, de sorte qu'il s'en suit d'ordinaire toute une série de calamités.

L'hymne au Nil des papyrus Sallier II et Anastasi VII, datés du fils de Ménéptah I, Sêti II, donne quelques détails sur les fléaux d'Égypte, qui étaient au nombre de sept d'après un autre papyrus ²:

S'il y a un fléau venu du ciel, les dieux (tombent) sur la face, les

¹) Hérodote, II, 144, et Diodore, I, 59.

²) Chabas, *le Calendrier Sallier*, p. 79.

hommes périssent, la terre tout entière se fend pour les bestiaux, les grands et les petits sont sur le lit funèbre ;
et :

Quand on demandel'eau annuelle, on voit les gens de la Thébaïde et du Nord, on voit tout porteur d'outils, pas un ne rejoignant l'autre ; plus d'habits pour habiller ; plus ne se parent les filles de la noblesse ; plus de dieux dans la nuit.

Les calamités de ce genre qui eurent lieu sous Ménéptah I durent être terribles, puisqu'elles ont laissé un écho retentissant dans la mémoire des Egyptiens aussi bien que dans celle des Hébreux. Un exemple semblable d'une tradition commune aux deux peuples se retrouve dans Hérodote ¹ et dans la Bible ², au sujet de l'invasion de Sennachérib, racontée de même des deux côtés pour le fond, mais avec des détails différents.

Ainsi, l'antiquité tout entière avait conservé ou recueilli le souvenir, confus et profond, des grands désastres survenus sous le règne du fils de Ramsès II. Ce sont là les événements qui ont accompagné et facilité l'Exode. Les fouilles de Pithom confirment cette conclusion d'une manière inattendue en montrant, selon M. Naville, que la ville de Pithom a été construite par Ramsès II et non par un autre roi : la Bible plaçant l'Exode sous le règne qui suivit celui du fondateur de Pithom, on se trouve encore ramené au temps de Ménéptah I.

M. Naville pense que Pithom date de Ramsès II, non seulement parce qu'il n'a trouvé dans ses fouilles aucun monument qui lui paraisse antérieur à ce pharaon, mais encore parce que, à Tell el Maskhoutah, le naos et les colosses du temple sont de Ramsès II, qui aurait ainsi élevé le temple à lui seul : les colosses correspondent, en effet, au commencement, et le naos à la fin de l'édifice. Présentée ainsi, l'opinion de M. Naville est un peu exclusive.

Le huitième nome de la Basse-Egypte, qui avait Pithom pour

¹) II, 144.

²) Ezéchiel, Ch. XXXVII ; Rois, L. II, XIX ; Chroniques, L. II, XXXII.

capitale, n'était pas de création récente, et il semble bien mentionné sur un monument de l'Ancien Empire¹. En tous cas, il était antérieur à Ramsès II, car il figure au temple de Sétî I, à Abydos, dans une salle construite et décorée sous ce dernier roi. M. Maspero, qui a publié dans la *Revue archéologique* un des deux sphinx découverts en 1876, doute qu'il soit de Ramsès II malgré les cartouches qu'il porte, et se montre disposé à y voir un monument de la douzième dynastie : le sphinx aurait pu alors être amené d'ailleurs, mais il aurait pu aussi être usurpé sur place, et emprunté à un vieux sanctuaire local.

Du reste, la pierre sculptée de trois côtés, que M. Naville croit de la vingtième dynastie, porte deux cartouches mutilés dont les parties visibles correspondent aux cartouches de Sétî I et ne correspondent qu'à ceux-là. Si la sculpture était mauvaise, il ne faudrait pas rejeter pour cela l'assimilation, car on connaît de mauvaises sculptures du temps de Sétî I, même au temple d'Abydos². De plus, le roi représenté sur cette pierre est deux fois accompagné par un personnage allant de pair avec lui, en qualité d'égal ou d'associé. Or, Ramsès II fut associé dès l'enfance à Sétî I, son père, dont les travaux de fortification et de canalisation dans l'isthme sont bien connus. Il est donc vraisemblable que la construction ou la reconstruction de Pithom fut commencée sous le double règne de Sétî I et de Ramsès II, ce qui modifie un peu la proposition de M. Naville discutée ici. Toutefois, la conclusion de ce savant sur la date de l'Exode ne saurait être ébranlée par là. Que Ramsès ait commencé seul ou non à bâtir ou à rebâtir la ville, il n'en reste pas moins vrai que les premiers grands travaux connus y sont de lui, conformément au texte biblique. Il est même certain que ces travaux, continués un moment sous les Bubastites, n'avaient pas été repris avec activité par les Ramesides qui succédèrent à Ramsès II, puisqu'aucun de leurs cartouches ne se trouve dans les ruines, et que le temple de-

¹) Lepsius, *Denkmæler*, II, 3.

²) Mariette, *Abydos*, t. I, p. 24, cour A.

meura inachevé. Ramsès II construisant Pithom, correspond bien au puissant roi de l'Oppression, tandis que Ménéptah I négligeant Pithom, rappelle bien le pharaon malheureux de la Fuite.

Si l'on ajoute ces faits à ceux qui viennent d'être étudiés, ou cités, on reconnaîtra qu'il existe, en faveur de l'ancienne théorie sur l'Exode, tout un faisceau de concordances dont il faut tenir compte. On s'apercevra, de plus, que l'impression laissée par le règne de Ménéptah n'est pas entièrement favorable au système qui se fonde sur elle pour rajeunir l'Exode, car on peut la résumer maintenant dans la question que voici : l'Egypte, réduite à un état d' « abatement que signalent les inscriptions », avait-elle conservé trop de cohésion et de force néanmoins, sous un vieillard faible et inactif, pour rendre possible « la fuite d'une bande d'esclaves » ¹ cantonnés à la frontière ? En admettant que les deux systèmes rivaux aient pu se faire équilibre, l'équilibre sera vraisemblablement dérangé par les constatations de M. Naville.

VI

Il reste à rechercher l'idée qu'on doit se former, d'après les récentes découvertes, sur l'isthme et son canal dans l'antiquité.

A la faveur de l'inscription latine qui place un Klusma près d'Héroopolis, tandis que les auteurs anciens parlent d'un Klusma situé sur le golfe, M. Naville ramène jusqu'à Héroopolis la pointe du golfe avec ses villes riveraines, Klusma et Arsinoé. Il réduit ainsi la longueur du canal au parcours de l'Ouadi-Toumilat, mais cette conclusion ne saurait être acceptée que dans une mesure très-restreinte.

Assurément c'est la Mer Rouge qui a formé les Lacs amers en se retirant, et le fait peut être d'une époque relativement

¹) Cf. Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient*, 1^{re} édition, p. 253-259.

récente, comme l'a pensé Linant-bey; on peut même, dans le silence des textes, le croire postérieur à Ramsès II, mais dès qu'on se trouve en présence des premiers documents écrits relatifs au canal, c'est-à-dire en présence des Histoires d'Hérodote, le doute ne paraît plus possible.

M. Naville s'appuie pourtant sur le texte même d'Hérodote¹, qu'il juge fautif et qu'il corrige d'après Larcher, dont la traduction est ainsi conçue : « Le canal a de longueur quatre « journées de navigation, et assez de largeur pour que deux « trirèmes puissent y voguer de front. L'eau dont il est rempli « vient du Nil, et y entre un peu au-dessus de Bubastis. Le « canal aboutit à la mer Erythrée, près de Patumos, ville « d'Arabie ».

Les éditions ordinaires coupent le texte d'une manière bien différente, et font dire à Hérodote que le canal aboutit à la Mer Rouge après s'être embranché près de Patumos (traduction de Lepsius), ou après s'être dirigé vers Patumos (traduction de Giguet), suivant le sens qu'on donne à la préposition *παρὰ*. (*ἡκταὶ δὲ κατ'ὑπερθεὶ ὀλίγον Βουβάζστιος πόλιος παρὰ Πάτουμον τὴν Ἀραβίαν πόλιν*). Dans le premier cas, il y aurait eu au commencement du canal une ville arabe de Patumos qui serait identique à Thoum de l'itinéraire d'Antonin, comme l'a pensé M. Lepsius, et qui serait distincte de Pithom; dans le second cas, la ville de Patumos, située sur le parcours et non au commencement du canal, serait la même ville que Pithom.

Mais qu'on puisse l'entendre ou non de deux manières, le texte d'Hérodote est correct, et la modification adoptée par M. Naville devient impossible à maintenir quand on considère la suite du chapitre : « on commença à le creuser dans cette partie de la plaine d'Egypte qui est du côté de l'Arabie. La « montagne qui s'étend vers Memphis, et dans laquelle sont « les carrières, est au-dessus de cette plaine, et lui est contiguë. Le canal commence donc au pied de la montagne; il « va d'abord, pendant un long espace, d'Occident en Orient,

¹) II, 158.

« ἅπ' ἐσπέρας πρὸς τὴν ἡδ, il passe ensuite par les gorges de « cette montagne, et se porte au midi dans le golfe d'Ara- « bie ¹, » mot à mot à *partir de la montagne, du côté du Midi et du Notos, vers le golfe Arabique, ἀπὸ τοῦ οὐρεὸς πρὸς μεσσημβρίην τε καὶ νότον ἄνεμον, ἐς τὸν κόλπον τὸν Ἀράβιον.*

La signification du passage et l'intention de l'auteur sont visibles : Hérodote décrit les deux directions du canal, l'une de l'ouest à l'est dans le sens de l'Ouadi-Toumilat, l'autre de l'est au sud, dans le sens des Lacs amers. La montagne dont il parle est le versant méridional de la chaîne qui longe l'Ouadi, et la gorge de cette montagne correspond à l'ouverture septentrionale du bassin qui contient les Lacs amers. La topographie de l'historien ne s'accorde en aucune façon avec la carte de M. Naville, qui place l'ancien rivage de la Mer Rouge entre Pi-Keheret et le lac Timsah, ne laissant ainsi aucun moyen de tracer le coude décrit par le canal de l'est au sud, ni de comprendre, en outre, comment les 20 lieues de l'Ouadi Toumilat auraient exigé 4 jours de voyage, quand la journée de navigation, en Egypte, était de 13 à 14 lieues.

On remarquera que la description d'Hérodote est confirmée de plusieurs manières, et notamment par les traces du canal creusé ou recreusé par les Perses, depuis les Lacs amers jusqu'aux environ de Suez. Entre ces deux points la Commission d'Egypte a découvert des ruines et des inscriptions du temps de Darius, surtout dans le voisinage de Chalouf, près de l'Ancien canal, (appelé aujourd'hui canal des Pharaons), qui fut retrouvé par le général Bonaparte.

Les ruines de Tell-Kolzoum, à quelques minutes de Suez, conservent encore le nom, et sans doute marquent encore l'emplacement de Klusma, le vieux port du golfe.

Enfin, les passages où Plin et Strabon parlent du canal le montrent clairement, malgré des inexactitudes de détail, ou franchissant les Lacs amers (Strabon), ou aboutissant aux Lacs amers en partant de la Mer Rouge (Plin). Il traverse

¹) Traduction de Larcher.

les Lacs amers, διαρρεῖ δὲ καὶ διὰ τῶν πικρῶν καλουμένων λιμνῶν, dit Strabon ¹, qui représente ces lacs comme dessalés par le canal, soit qu'il prenne quelque partie pour le tout, soit qu'il confonde les lacs avec le canal lui-même, qui était large ² et poissonneux ³.

Pline qui, selon sa coutume, a compilé ici sans réfléchir, supprime la partie du canal comprise entre Bubastis et Pithom, et croit, ou plutôt dit que le canal de Sésostris, de Darius et de Ptolémée, partait de la Mer Rouge et s'arrêtait aux lacs amers. *Daneon portus, ex quo navigabilem alveum perducere in Nilum, qua parte ad Delta dictum decurrit, — primus omnium Sesostris Ægypti rex cogitavit, mox Darius Persarum, deinde Ptolemæus sequens, qui et duxit fossam — usque ad Fontes amaros. Ultra deterruit inundationis metus* ⁴.

Les Lacs amers de Pline et de Strabon ne peuvent se placer ailleurs qu'entre le canal de Darius et le Patumos d'Hérodote, c'est-à-dire dans le site actuel des lacs du même nom. On ne saurait donc accorder à M. Naville qu'il n'a pas existé de canal entre le lac Timsah et la Mer Rouge. Par conséquent, les textes en apparence contradictoires qui groupent Klusma, Héroopolis et Arsinoé au bord de la Mer Rouge, demandent à être expliqués, si possible.

Une première solution est suggérée au sujet de Klusma par l'énorme différence qui existe entre les distances de Héro à Klusma, signalées dans l'Itinéraire d'Antonin et sur la pierre de Pithom. La pierre indique neuf milles de Héro à Klusma, tandis que l'Itinéraire dit que Héro était à vingt-quatre milles d'une ville de Thoum, et à dix-huit milles de Sérapiu, qui était à cinquante milles de Klusma. Le mot Klusma, qui signifie port, pouvait désigner bien des localités différentes, comme les mots Migdol ou forteresse, Sérapiu ou Sérapéum, etc.; il y avait donc deux Klusma dans l'isthme, l'un sur la

¹) L. XVII.

²) Id. et Hérodote, II, 158.

³) Elie, *Anim.*, XII, 29.

⁴) VI, 29.

Mer Rouge, l'autre sur le lac Timsah, qui est un véritable *port intérieur*, suivant l'expression de M. de Lesseps.

La solution qui convient pour Klusma ne convient pas pour Arsinoé, parce qu'aucun texte ne motiverait un dédoublement de cette ville, dont le site reste douteux. Quant à Héroopolis, la ville des magasins, qui était située à Tell et Maskhutih et qui avait néanmoins donné son nom au golfe, l'absence de documents formels ne permet guère non plus de la dédoubler. Or, si l'on n'admet pas deux Héroopolis, il n'y a plus qu'une explication possible : c'est que les anciens, qui appelaient *mer* toute grande étendue d'eau, ont regardé les lacs amers et leur canal tantôt comme faisant partie et tantôt comme ne faisant pas partie de la Mer Rouge. On ne peut même comprendre autrement le passage où Aristote dit que Sésostris, le premier, essaya de canaliser la Mer Rouge, τὴν ἐρυθρὰν δάλατταν — ἐπειρᾶν διορύττειν (*Meteorolog.* I, 14). Les Lacs amers étaient une sorte de mer intérieure à peine séparée de l'autre, si bien qu'on pouvait les réunir toutes deux sous un même nom, quand le sujet n'exigeait pas une précision d'ailleurs peu conforme aux habitudes de l'antiquité. On voit que Strabon, par exemple, décrit les choses *grosso modo*, quand il dit qu'Arsinoé a dans son voisinage, à la pointe du golfe, Héroopolis, Cléopatris (ville qu'il vient pourtant d'identifier avec Arsinoé), et des ports, des villages, des canaux et des lacs (L. XVII). Ces détails conviennent mieux aux environs de Pithom qu'à ceux de Suez.

En définitive, les fouilles de Pithom ne modifient pas les indications fournies par les anciens sur le canal qu'a connu Hérodote, et qu'ont creusé ou déblayé tour à tour les Egyptiens avec Néchao, les Perses avec Darius et les Grecs avec Philadelphes ; par conséquent, l'isthme, le canal, les lacs et la Mer Rouge différaient peu de ce qu'ils sont aujourd'hui :

Le canal partait des environs de Bubastis, suivait la vallée ouverte devant lui, aboutissait à Patumos, Pithom, ou Héroopolis, traversait les lacs et finissait à Klusma, absolument comme le canal d'eau douce qui va de Zagazig à Ismaïliah,

d'une part, et d'autre part comme le canal maritime qui va d'Ismailiah à Suez. Héroopolis, avec son port, correspond à Ismaïliah sur le lac Timsah. Le Klusma des Grecs correspond à Suez, et il n'est pas jusqu'au canal d'eau douce partant du Caire, qui n'ait son prototype dans le canal de Trajan creusé entre Babylone et Héroopolis¹.

La configuration du sol a indiqué d'elle-même le tracé des canaux comme l'emplacement des villes, et puisque ces canaux, comme ces villes, gardent à peu de chose près leur ancien site, c'est que la configuration du sol n'a guère changé.

Ces conclusions ne sont valables qu'à dater de Darius. Nous ne savons pas, en effet, à quelle époque le Nil a été mis en communication avec la mer, et les fouilles de Tell el Mas-khoutah nous laissent ignorer si, contrairement à l'opinion de Letronne, mais conformément au dire des anciens, Ramsès II avait songé au canal de la Mer Rouge.

La découverte de Pithom ne nous apporte ici qu'une suggestion, mais une suggestion qui a son importance : c'est que le canal arrosant l'Ouadi-Toumilat, ou Gessen, allait, sous Ramsès II, jusqu'à Pithom, qui n'aurait pu subsister sans eau ; que le canal arrivé à Pithom touchait presque au lac Timsah, qui lui offrait un débouché naturel ; que le lac Timsah était facile à mettre en communication avec la Mer Rouge, si même il n'en faisait pas alors partie, et qu'ainsi le problème du percement de l'isthme devait être déjà ou posé, ou résolu.

En somme, M. Naville aura retrouvé la ville la plus importante de l'Exode, fixé les premières stations des Hébreux, apporté certains renseignements sur l'époque de leur fuite comme sur l'état de l'isthme à la même date, et mis au jour, par suite de ces constatations, une foule de documents géographiques ou historiques d'un haut intérêt. Peu de travaux auront porté plus de fruits. De quelque manière qu'on envisage

¹) Ptolémée, IV, 5, 54.

à présent l'ouvrage qui les résume, la découverte de Pithom demeure inattaquable, et c'est seulement du côté des conclusions secondaires que la critique fait ou fera quelques réserves : personne, en effet, ne saurait, avec des matériaux aussi contradictoires parfois que ceux qui se trouvent ici en présence, atteindre du premier coup toute la vérité. Comme toutes les œuvres de ce genre, le livre de M. Naville peut donc avoir ses parties faibles ou obscures, mais cette espèce de pénombre ne fait que mieux ressortir le point central qui projette, sur une scène et sur un sujet chers encore à tant de peuples, une des plus vives lumières que l'archéologie ait apportées à l'histoire.

E. LEFÉBURE.

Depuis l'impression de cet article il a paru à Londres, dans le journal *The Academy* du 20 juin, une notice de M. Naville sur ses fouilles les plus récentes, celles de l'hiver dernier.

Le résultat le plus important de cette nouvelle campagne a été « ce que je considère comme la solution, dit M. Naville, d'une question géographique, le site du pays de Goshen » la résidence habituelle des Hébreux en Egypte. Le nom de Goshen, Gessen ou Gesem, en grec Phacusa (avec l'article égyptien), se retrouve dans le mot Kes ou Kesem qui désignait une des villes et même la capitale du nome arabe : la version des Septante appelle le pays de Goshen Gesem d'Arabie.

M. Naville a découvert les ruines de Kes au village de Saft-el-Henneh, dans le voisinage de la station d'Abou-Hammed, et non loin de Zagazig. Ce village, où se tient chaque semaine un des marchés les plus importants de l'Ouadi-Toumilat, a pour place publique un Tell, sorte de buttes de décombres où se voient encore les traces d'un de ces murs en briques qui entouraient les constructions religieuses des Pharaons.

Il y a une vingtaine d'années, les paysans trouvèrent là un naos monolithe en granit noir, qu'un pacha fit briser *pour voir s'il contenait de l'or*. Les fragments furent dispersés : deux restèrent sur place et deux autres allèrent au musée de Boulak.

L'examen de ceux-ci montra que le monument datait de Nectanébo II, le dernier Pharaon indigène, qui l'avait dédié au dieu du nome arabe Sopt. Les autres fragments, recueillis par M. Naville donnent le nom de la localité : *le roi vint à Kes pour faire des offrandes au vénérable dieu Sopt sur son trône, et les images des dieux de Kes, avec cette chapelle, ont été frites sous le règne du roi, etc.*

Le site contient d'autres monuments de Ramsès II, de Nectanébo I et de Ptolémée Philadelphe, ainsi qu'une grande quantité de fragments en pierres dures, granit, diorite et porphyre, sans parler d'un certain nombre d'inscriptions qui ont été endommagées depuis peu par les habitants.

Le nom du village moderne Saft-el-Henneh, a retenu celui du dieu ancien Sopt. On identifiait généralement Goshen, Kes, Phacusa, avec une localité située au nord de Tell-el-Kebir, et appelé Fakous : M. Naville promet de réfuter cette identification dans le mémoire qu'il va publier sur les monuments de Saft-el-Henneh.

L'INTRODUCTION

DU CULTE DE SÉRAPIS A ROME

P. CORNELIUS SCIPIO NASICA SERAPIO

Letronne a montré, il y a déjà longtemps ¹, combien l'étude des noms propres grecs et latins pouvait apporter de lumières dans l'Histoire des religions de l'antiquité classique. Il y en a, en effet, un très grand nombre qui ont été formés avec des noms de divinités, comme Ἀπολλοδώρος, Διογένης, etc. En les donnant aux enfants on croyait leur assurer pour leur vie entière une protection surnaturelle. Les noms tirés par les Grecs et les Romains de ceux des divinités étrangères, comme Ἀμμωνίος, Μεθριόκτης, etc., offrent un intérêt de plus que les autres : déterminer quand ils ont commencé à être en usage, c'est dissiper tous les doutes sur l'époque où ont été importés les cultes auxquels ils se rattachent. Voici un exemple qui confirme les résultats du mémoire de Letronne.

On a émis les opinions les plus diverses sur l'époque où le culte des divinités alexandrines s'est introduit en Italie. Ainsi tel savant supposait qu'il avait dû être établi à Pompéi dans les dernières années de la République. Pour tel autre il aurait eu des adeptes, dans Rome même, dès le temps d'Ennius. Si l'on acceptait ces deux hypothèses (pour n'en pas citer un plus grand nombre), il s'en suivrait que Sérapis et ses parèdres seraient entrés d'abord dans la capitale au moment des guerres puniques et auraient été portés de là dans l'Italie méridionale aux approches de l'ère chrétienne. J'ai montré

¹) *Annales de l'Institut archéologique de Rome*, tome second de la nouvelle série (XVII^e du Recueil), 1845, p. 251. Observations philologiques et archéologiques sur l'étude des noms propres grecs, suivies de l'examen particulier d'une famille de ces noms.

dans ma thèse de doctorat ¹ qu'en réalité ils avaient suivi la marche inverse et j'ai tâché de fixer les dates qui correspondent à leurs principaux progrès. Des preuves, qui m'ont semblé très concluantes, m'ont déterminé à placer entre l'an 200 et l'an 150 la première apparition qu'ils firent dans le Sud de l'Italie, par exemple à Pompéi et à Pouzzoles. A partir de ce moment leur culte pénétra peu à peu dans Rome par une lente infiltration et l'autorité ne commença à s'apercevoir qu'il y était en honneur, que vers le temps de Sylla. Il y eut donc une période pendant laquelle il vécut dans la grande ville, à peu près ignoré des magistrats, mais faisant secrètement appel aux sympathies de la multitude. Cette période, antérieure aux persécutions dont il fut l'objet, s'étend de l'an 150 à l'an 80 environ avant Jésus-Christ.

Une anecdote, racontée par plusieurs écrivains anciens, et à laquelle les historiens du culte alexandrin n'ont prêté jusqu'ici aucune attention, confirme absolument mes calculs.

On lit dans Valère Maxime : « Un jeune homme d'une haute naissance, Cornélius Scipion, qui trouvait dans sa propre famille une foule de surnoms des plus glorieux, fut réduit à subir l'humiliation d'un nom d'esclave : le peuple l'appelait *Sérapion* parce qu'il ressemblait à un esclave de ce nom chargé d'immoler les victimes. Ni la pureté des mœurs, ni les égards que méritaient tant de nobles aïeux ne purent le garantir d'une injurieuse dénomination. *Eximie nobilitatis adolescens Cornelius Scipio, quum plurimis et clarissimis familie suæ cognominibus abundaret, in servilem Serapionis appellationem vulgi sermone impactus est, quod hujusce nominis victimario quam similis erat. Nec illi aut morum probitas, aut respectus tot imaginum, quominus hac contumelia aspergeretur, opitulata sunt* ². » Le personnage dont il est ici question est un Scipion de la branche des Nasica, le fils de Corculum. Il fut consul en 138. C'était un des plus ardents défenseurs de l'aristocratie. Il est connu dans l'histoire surtout pour avoir donné les premiers coups à l'aîné des Gracques (133). L'origine du sobriquet qu'il reçut n'a pas toujours été rapportée comme elle l'est par Valère Maxime. Suivant cet écrivain, ce fut dans sa

¹) *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie, Sérapis, Isis, Harpocrate et Anubis depuis les origines jusqu'à la naissance de l'école néo-platonicienne*, thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des lettres de Paris (Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome), 1 vol., Thorin, 1884.

²) Val. Max., IX, 14, 3.

première jeunesse (*adolescens*) que le fils de Corculum subit cet affront et ce fut la malignité publique qui le lui infligea (*vulgi sermone*). D'après Tite-Live, la malencontreuse ressemblance dont il fut victime aurait été remarquée et signalée au peuple, en guise de moquerie, par C. Curiatius, lequel remplit les fonctions de tribun l'année où il fut lui-même consul ¹ ; ce personnage ne se contenta pas de le poursuivre de ses sarcasmes ; il le fit même jeter en prison ². Enfin Pline l'Ancien assure que le sobriquet de *Sérapion*, bien loin d'exposer Scipion aux risées de la foule, contribua à le rendre populaire ; l'humble esclave, auquel on le comparait, n'était pas un victime, mais un marchand de porcs, ou même le serviteur d'un marchand de porcs ³.

Quoi qu'il en soit de ces détails, le fait en lui-même a son intérêt. Il prouve d'abord qu'en l'an 138 au plus tard, le nom alexandrin de *Serapio* était en usage à Rome ; mais on ne peut douter qu'à cette époque il n'y fût nouveau. Il n'y en a pas d'exemple plus ancien dans la littérature romaine. Par conséquent le culte de Sérapis et des autres divinités alexandrines, auquel ce nom se rattache, avait été introduit depuis peu dans la ville. D'autre part, il n'y occupait encore qu'une place très modeste ; il ne faisait des conquêtes que dans le menu peuple, parmi les esclaves, et on ne songeait même pas qu'il pût y avoir là un danger public. Ce qui paraissait plaisant dans le sobriquet donné à Scipion, c'était surtout le contraste que présentaient entre eux le grand seigneur, descendant d'une des premières familles de Rome, partisan déclaré des mœurs et des traditions aristocratiques, et l'esclave d'un marchand de porcs, misérable recrutée d'une obscure superstition, naguère importée d'Orient.

Le petit récit, que je viens de reproduire, fournit donc une date précieuse à l'Histoire des religions.

GEORGES LAFAYE.

¹) T.-Liv., LV.

²) Cic., *Leg.*, III, ix, 20. Cf. Val. Max. III, vii, 3.

³) *Hist. nat.*, VII, 10 et XXI, 7.

LE GALET INSCRIT D'ANTIBES

OFFRANDE PHALLIQUE A APHRODITE

M. Hippolyte Bâzin, un Antibois, qui a interprété une trouvaille archéologique des plus curieuses et des plus rares, faite dans son pays, en 1866, et sur laquelle depuis lors les savants avaient émis les opinions les plus diverses, veut bien nous communiquer un résumé du mémoire qu'il a présenté au *Congrès des Sociétés savantes* à ce sujet et qui sera inséré dans l'un des prochains volumes des *Annales du Musée Guimet*. Il présente un intérêt réel au point de vue de l'histoire des Religions :

Le galet d'Antibes est une amande de serpentine, de forme allongée, quasi-cylindrique, et d'un poids de 33 kilos. Il porte en quatre lignes une inscription dont l'antiquité est incontestable, et que l'on fait remonter avec certitude au IV^e ou V^e siècle avant notre ère voici ces deux vers d'une grâce tout homérique :

ΤΕΡΙΩΝ ΕΙΜΙ ΘΕΑΣ ΘΕΡΑΠΩΝ ΣΕΜΝΗΣ ΑΦΡΟΔΙΤΗΣ
ΤΟΙΣ ΔΕ ΚΑΤΑΣΤΗΣΑΣΙ ΚΥΠΡΙΣ ΧΑΡΙΝ ΑΝΤΑΠΟΔΟΙΗ

Dans un savant article, publié en 1874 dans les *Annales de la Société Nationale des Antiquaires de France*. M. Heuzey inclinait à voir dans ce mystérieux galet une *pierre sacrée*, un *bétyle*. — M. H. Bazin fait remarquer que le galet ne pouvait être posé autrement qu'à plat, puisqu'à aucune de ses extrémités on ne trouve de trace de scellement; il insiste sur ce point que les *bétyles* étaient des *pierres dressées*, et qu'en aucun cas ce gros caillou de serpentine ne saurait être

confondu avec un aérolithe ; aussi le considère-t-il, non comme une *Pierre sacrée*, mais comme une *Pierre consacrée*.

M. Heuzey faisait de ΤΕΡΜΩΝ, le premier mot de l'inscription, qui avait tant embarrassé les interprètes, un surnom local du dieu ΕΡΩΣ adoré à Antibes, sans attacher à l'inscription aucune idée phallique. Depuis lors une curieuse peinture de vase est venue jeter un jour nouveau sur la question. La forme particulière de la pierre, le caractère que les Grecs du V^e siècle attribuaient au personnage Terpon, les rites de la Vénus orientale, adorée par les Antipolitains, ont déterminé M. H. Bazin à regarder ce galet roulé comme la représentation d'un énorme phallus, déposé en offrande dans un but pieux, sur l'autel de la déesse de la génération.

Il ne semble pas impossible en effet que l'aspect de cette pierre, d'une couleur vert foncé, ou s'entremêlent les taches blanches, ait attiré l'attention du promeneur ; car la serpentine est fort rare dans les Alpes-Maritimes, et ce galet diffère sensiblement, comme forme, des cailloux plats et ovales que l'on rencontre sur un espace de plusieurs kilomètres, le long de la plage d'Antibes ; l'esprit, mis en éveil, put dès lors être frappé de l'analogie qu'il présentait avec le symbole de la force vivifiante de la nature chez les Orientaux.

La Vénus Antipolitaine ne nous est pas connue ; mais nous possédons des statues de la Vénus Marseillaise du VI^e siècle, et il est vraisemblable que la colonie ne dut pas aller chercher ailleurs que dans sa métropole l'image de la déesse de la mer, protectrice de sa marine et de son commerce ; or, le caractère oriental de l'Aphrodite Marseillaise est trop connu pour que nous insistions sur ce point.

Au V^e siècle (nous rappelons que c'est la date de l'inscription), les cultes Orientaux prirent dans le monde grec une extension considérable, et Antibes, comme Athènes, comme Rhodes, dut avoir ses *thias* qui rendaient un culte pieux à la déesse de la génération.

M. Bazin suppose qu'un de ces dévots de Vénus, rencontrant cet étrange caillou, y aurait fait graver l'inscription mentionnée plus haut, qu'il traduit ainsi : « Je suis Terpon (le phallus), serviteur de l'auguste déesse Aphrodite : que Cypris paie de retour ceux qui m'ont déposé ici. »

L'idée de *plaisir* attachée à la racine ΤΕΡΗ lui paraît évidente, et il voit dans ΤΕΡΜΩΝ la personnification de l'organe générateur mâle.

Son opinion se trouve heureusement confirmée par la peinture du *cylix* de Brygos, artiste célèbre du V^e siècle ; ce vase nous renseigne sur

la signification que l'on attachait en ce temps-là au personnage Terpon; on en trouvera la description dans les *Annali dell' Istituto di Corrispondenza archeologica*, vol 44, 1872, et la reproduction dans les *Monumenti inediti*, 1869-73. C'est une scène satyrique : la chaste et sévère épouse de Jupiter est attaquée par une troupe de licencieux Silènes ; mais Junon est défendue par Hermès et par Heraklès. Les Silènes sont au nombre de quatre, tous ithyphalliques. L'un d'eux, dont le visage respire tout particulièrement l'ardeur bestiale, rampe sur les pieds et sur les mains comme pour surprendre la déesse ; son nom ΤΕΡΠΩΝ est écrit au-dessus de lui.

Tel est le demi-dieu, serviteur de Vénus, ΘΕΡΑΠΩΝ ΣΕΜΝΗΣ ΑΦΡΟΔΙΤΗΣ, que le pieux Antipolitain, adorateur des forces génératrices, aurait représenté sur l'autel d'Aphrodite par l'organe distinctif des Silènes.

On ne s'était pas encore demandé quelle était l'origine du pluriel ΚΑΤΑΣΤΗΣΑΣΙ; il devait paraître étrange cependant que les Antipolitains s'y fussent ainsi pris à plusieurs pour offrir un objet, qui n'avait, somme toute, pas de valeur vénale. M. Bazin suppose avec beaucoup de vraisemblance que cet *avθpωπoς* aurait été déposé par un *thiase*, une de ces associations religieuses vouées au culte des divinités orientales. Le thiase réclamait en retour les faveurs de la déesse ΧΑΡΙΝ ΑΝΤΑΠΟΔΟΙΗ. — Vénus dut tenir cette offrande pour agréable : on sait, d'une part, à quel point le phallus était associé à son culte ; d'autre part, il était naturel de consacrer à la déesse de la mer, le cail-lou que l'onde amère avait roulé dans son sein pendant des siècles.

UNE

NOUVELLE INTERPRÉTATION DE LA DIDACHÈ

PAR M. MÉNÉGOZ.

L'étude de la Didachè se continue en France et à l'étranger. Ce sujet sur lequel on a déjà tant écrit vient de fournir à M. *Ménégoz*, professeur à la faculté de théologie protestante de Paris, qui y revient pour la seconde fois, la matière de cinq articles où se rencontrent plusieurs vues nouvelles (*Témoignage* du 28 mars au 25 avril 1885 ; n^{os} 13-17).

Le premier de ces articles traite du caractère de la Didachè. Jusqu'à présent on la divisait en trois parties, catéchèse, liturgie et discipline ; la catéchèse étant contenue dans les six premiers chapitres. Comme ils sont purement moraux, chacun expliquait cette absence de dogme le mieux qu'il pouvait. Quelques-uns même y voyaient la preuve d'un caractère tout à fait déiste du christianisme primitif. Pour M. *Ménégoz*, la Didachè ne doit pas être divisée en trois parties, mais en deux : liturgie et discipline. D'après lui, ce qu'on a pris pour un manuel d'instruction religieuse n'est qu'une partie de la liturgie du baptême, une exhortation à la pratique de la vie chrétienne, qu'on lisait aux prosélytes avant leur immersion. Il allègue un usage juif analogue, mais surtout il s'appuie sur un mot du chapitre VII. « Après avoir dit d'avancè tout cela, baptisez... » Il fait observer que *dire* n'est pas synonyme d'enseigner. En même temps que M. *Ménégoz*, un théologien courlandais, M. Bielenstein, dans le numéro de mars des *Mittheilungen und Nachrichten für die ev. Kirche in Russland*, proposait de son côté la même interprétation, à laquelle se rangeait aussitôt M. Zahn (*Theologisches Literaturblatt* du 3 avril) en lui apportant le poids de son autorité. Cette idée est

en effet ingénieuse, et elle a quelque chose de séduisant. Mais ne peut-on lui opposer que *dire* et *enseigner* se prennent facilement l'un pour l'autre ; que le mot propre, puisqu'on y tient, devrait être alors *lire* et non pas *dire* ; qu'après les six premiers chapitres qui contiendraient cette exhortation liturgique, les mots : « Quant au baptême... » qui commencent le chapitre VII. indiquent le passage à une matière toute différente ? D'ailleurs, le début de tout l'opuscule : « Il y a deux voies, l'une de la vie et l'autre de la mort... » qui est tout naturel dans l'hypothèse d'un enseignement (*didachè*, mot répété dans cette partie), serait bien brusque s'il s'agissait d'une lecture liturgique qui commencerait sans que nous en fussions avertis. Enfin, cette exhortation avant le baptême ne serait-elle pas terriblement froide et sèche, eu égard à la solennité du moment, à cause de ses divisions et de ses subdivisions, et par le fait même qu'il y manque la doctrine religieuse ? Nos six premiers chapitres considérés comme un catéchisme sont incomplets ; c'est une difficulté. On ne la supprime pas entièrement en les rattachant à la liturgie du baptême, et il me paraît qu'on en crée de nouvelles.

Dans son second article. M. Ménégos se propose de montrer que si la *Didachè* ne contient pas un catéchisme, et si on ne peut en conséquence exiger d'elle une exposition des dogmes chrétiens. cependant elle les suppose, et qu'on y découvre des traces incontestables de presque tout le symbole des apôtres. Je regrette de ne pouvoir reproduire le détail de ses fines investigations. On verrait comment il remarque les moindres données, ce qu'il sait en déduire, et avec quel art il combine les résultats de ses déductions. Je ne voudrais pas affirmer que toutes les parties de sa reconstruction soient également solides, mais certainement il a démontré qu'il y a dans la *Didachè* bien autre chose qu'un « moralisme déiste ». Son troisième article sur l'utilité de la *Didachè* pour l'interprétation du nouveau Testament contient des remarques à la fois inattendues et judicieuses. Dans les deux derniers, il contribue à renfoncer l'opinion d'après laquelle notre opuscule appartiendrait à la fin du premier siècle. Si ces articles nerveux et lucides étaient réunis à ceux que leur auteur a publiés l'année dernière dans le même journal et sur le même sujet, il en résulterait une brochure instructive et qu'on lirait avec plaisir.

A ceux qui désireraient avoir une vue d'ensemble sur toutes les publications provoquées en Europe et en Amérique par ce document

d'une importance inappréciable, la *Didachè*, nous signalons en terminant le récent et remarquable ouvrage du docteur Schaff, *The oldest church manual called the teaching of the twelve Apostles* (in-8, VIII et 301 p.). Ils y trouveront la littérature complète du sujet.

L. MASSEBIEAU.

LE BONHEUR DU NIRVÂNA

extrait du

MILINDAPPRASHNAYA ou MIROIR DES DOCTRINES SACRÉES

traduit du Pâli

Par LEWIS DA SYLVA PANDIT

de Colombo (Ceylan).

Le très savant, le très sage, le très noble roi, Milindou¹, semblable au glorieux Vishnou, adressa la question suivante au vénérable Nâgaséna, au sujet de la suprême et délicieuse jouissance du Nirvâna, qui charme le cœur des ascètes.

Vénérable Nâgaséna, le Nirvâna renferme-t-il le vrai bonheur ? demanda le grand roi Milindou. — O grand empereur ! le Nirvâna contient le vrai bonheur sans aucun mélange de souffrance, répondit le vénérable Nâgaséna. — Vénérable Nâgaséna, nous ne pouvons ajouter foi aux paroles que tu viens de faire entendre, c'est-à-dire que le Nirvâna renferme le vrai bonheur. Nous croyons au contraire que le Nirvâna n'est pas exempt de souffrances. Sais-tu pourquoi, ô vénérable Nâgaséna, nous croyons que le Nirvâna n'est pas exempt de souffrances ? En voici la raison : Toi et les autres qui aspirez à la félicité du Nirvâna, vous ne pouvez l'obtenir qu'en martyrisant votre corps et en affligeant votre cœur. Dans la recherche du Nirvâna, en effet, soit que vous restiez immobiles, soit que vous marchiez, soit que vous soyez assis ou que vous reposiez sur un lit, soit que vous mangiez, soit que vous dormiez² ou que vous veilliez, on vous voit toujours opprimer vos six organes des sens³, c'est-à-dire de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût, du toucher et de l'esprit ; vous renon-

¹) Milindu ou Milinda roi d'un royaume de l'Inde et protecteur zélé du bouddhisme.

²) On sait que les sens sont la principale source de la transmigration, par les passions et les désirs matériels qu'ils font naître.

cez aux richesses du monde. vous abandonnez les amis et les parents qui vous sont chers. Si, en ce monde, la bonne santé est une cause de bonheur, tous les êtres qui se portent bien procurent des jouissances à leurs organes des sens ; ils les charment, les réjouissent en opérant sur chacun de leurs objets respectifs. Ils charment et réjouissent l'organe de la vue en contemplant une forme ou une figure belle et agréable ; ils charment et réjouissent l'organe de l'ouïe en écoutant les sons doux et harmonieux de divers instruments de musique et de chants mélodieux ; ils charment et réjouissent l'organe de l'odorat en aspirant les doux parfums des fleurs, des fruits, des feuilles, de certaines écorces et autres odeurs suaves ; ils charment et réjouissent leur palais en goûtant des mets agréables et exquis ; ils charment et réjouissent le toucher par le contact des objets doux, polis, délicats et tendres ; enfin ils charment et réjouissent l'esprit, ou faculté du raisonnement, par les bonnes ou mauvaises pensées, la considération de certaines probabilités et d'autres idées relatives à leurs propres sensations. Et vous, ô vénérables, vous détruisez le plaisir des six organes des sens, vous le déracinez, vous l'anéantissez entièrement, vous l'empêchez, vous le prévenez ; dans ce cas, le corps est attristé et l'esprit se consume par le chagrin. Lorsque le corps est affligé, on doit souffrir de cette peine qui provient de l'affliction du corps. De même, lorsque l'esprit est dans l'affliction, on a à souffrir la peine que produit cette affliction de l'esprit. Dans le Mâgandi-Sûtra, l'ascète Mâgandi ne méprise-t-il pas Bhagavat en disant que le « Çrâmana Gautama n'augmente ni l'amour, ni le plaisir, ni les désirs ? » Telles sont les raisons qui nous font dire que le Nirvâna n'est pas exempt de souffrance.

— Grand Roi, le Nirvâna est exempt de souffrance ; c'est dans le Nirvâna que réside le vrai bonheur ; tu es seul à dire le contraire. O grand Roi, la félicité du Nirvâna n'est point entachée de chagrin. Dans le but de l'acquérir, on a préalablement établi des pratiques religieuses, qui sont les ordonnances sacrées et les institutions du vénérable Buddha, et qui n'ont pas d'autre but que de nous mener à la possession du Nirvâna. Grand Roi, le Nirvâna renferme le vrai bonheur, c'est-à-dire un bonheur exempt de tout chagrin. Je vais t'en donner un exemple. Le bonheur existe-t-il dans le royaume des rois de la terre ? — Oui, vénérable, il y a dans le royaume des souverains de ce monde quelque chose qu'on appelle le bonheur d'un roi. — Eh bien, ô grand monarque, ce bonheur est-il mélangé de

chagrin ? — Non, vénérable. — O grand roi, lorsque des nations barbares se soulèvent dans leur fureur, et que des rois, accompagnés de leurs généraux, de leurs principaux conseillers et de leurs armées puissantes, marchent contre ces ennemis sauvages, ils ont à supporter, pendant qu'ils veillent aux portes, la pluie, le froid, le vent, les piqûres des moustiques et plusieurs autres incommodités. Pourquoi souffrent-ils de semblables maux tandis qu'ils veillent aux portes ? Pourquoi ces combats terribles et le triste pressentiment d'y laisser la vie ? demanda le vénérable Nâgaséna.

— Seigneur Nâgaséna, ce n'est pas dans l'acte même de la guerre que consiste le bonheur des rois ; elle n'est qu'un moyen préalable dont ils se servent pour parvenir au vrai bonheur. Vénérable Nâgaséna, les rois qui ont acquis leur royaume au prix de grandes souffrances se reposent ensuite dans le sein d'un bonheur sans mélange de chagrin. Voilà comment, ô vénérable, le bonheur des rois n'est point entaché de chagrin. Chez les rois, autre chose est le bonheur, autre chose est le chagrin.

— De la même manière, ô grand monarque, l'impérissable et immortel Nirvâna renferme un bonheur sans aucun mélange de douleur. Si quelqu'un se livre à la recherche du Nirvâna, il s'impose des sacrifices spirituels et corporels, soit par les efforts qu'il fait pour dompter ses passions, soit en s'adonnant continuellement à des pratiques religieuses afin de goûter ensuite le vrai bonheur, à l'exemple de ces puissants monarques qui, après avoir détruit avec peine leurs ennemis, jouissent du bonheur des rois. Voilà, ô grand monarque, comment le Nirvâna contient le vrai bonheur sans aucun mélange de douleur ; autre chose est le Nirvâna, autre chose est le chagrin. O grand roi, daigne écouter un autre exemple sur la même question, c'est-à-dire que le Nirvâna renferme le vrai bonheur sans aucun mélange de chagrin, et que le Nirvâna est une chose et le chagrin une autre chose. Grand monarque, les savants philosophes goûtent-ils quelque bonheur ?

— Oui, vénérable, les savants philosophes goûtent le bonheur de la science.

— Eh bien ! ô grand roi, ce bonheur est-il mélangé de chagrin ?

— Non, seigneur.

-- Grand monarque, lorsque les disciples traitent leurs maîtres ¹

¹) Le maître ou Guru est l'objet d'un respect, on peut même dire d'un culte

avec un si grand respect, soit en leur apportant de l'eau, soit en lavant leur habitation, soit en leur présentant de l'eau pour se rincer la bouche et autres choses pour se nettoyer les dents ¹, etc., soit en acceptant les aliments qu'ils laissent dans leur plat, soit en lavant leur corps dans le bain, soit en lavant et nettoyant leurs pieds comme des esclaves, soit en faisant plier tous leurs désirs à la volonté du Guru, soit en se privant de sommeil, ou en prenant une nourriture grossière en temps peu convenable, ne tourmentent-ils pas leur corps ?

— Seigneur Nāgaséna, cette peine corporelle n'est pas le bonheur de la science ; ce n'est qu'une action préalable dans la recherche de la science. Les disciples recherchent la science de leurs maîtres pour jouir du bonheur que son acquisition doit leur procurer. O vénérable ! le bonheur de la science est exempt de peine et de chagrin. Autre chose est le bonheur d'une science, autre chose la peine que l'on prend pour l'acquérir.

— De même, ô grand empereur ! si quelqu'un veut acquérir le Nirvāna, qui renferme le vrai bonheur exempt de tout chagrin, il tourmente son corps et son esprit, soit qu'il se tienne debout, qu'il marche ou qu'il soit assis, soit qu'il prenne une nourriture grossière, qu'il se prive de sommeil, etc., pour la félicité du Nirvāna, il sacrifie son corps et sa vie ; il la cherche au prix de grandes souffrances et, lorsqu'il est parvenu à l'obtenir, à l'exemple de ces savants qui jouissent du bonheur de la science, il goûte le vrai bonheur sans aucun mélange de chagrin. C'est ainsi, ô grand empereur ! que le Nirvāna contient le bonheur essentiel et véritable qui est exempt de tout chagrin. Autre chose est la souffrance que l'on éprouve en recherchant le Nirvāna, autre chose est la félicité du Nirvāna, répondit le vénérable Nāgaséna.

— Sādhu ! Sādhu ! Sādhu ! O vénérable Nāgaséna ! j'accepte ce que tu viens de dire, je l'admets comme tu l'as déclaré ! s'écria le grand empereur Milindou.

tout particulier. Il est le dépositaire de la puissance paternelle, et en reconnaissance de la science qu'il leur communique, ses disciples s'ingénient à lui rendre tous les services imaginables. L'influence du Guru ne cesse pas au moment où l'élève le quitte pour entrer dans la vie active ; il demeure généralement le directeur spirituel et le conseiller écouté de tous ses anciens disciples.

¹) C'est-à-dire les brindilles de bois et les feuilles qui servent à se nettoyer les dents.

²) Sādhu ! Saint, sacré, bénédiction. Ici le mot peut se traduire par « ainsi-soit-il, » ou « qu'il soit béni. »

II.

QUESTIONS DU GRAND ROI MILINDOU SUR LA FÉLICITÉ
DU NIRVANA.

— O vénérable Nâgaséna ! tu parles toujours d'une chose appelée Nirvâna ; ne peux-tu pas nous décrire sa couleur ? Est-elle bleue, jaune, etc ? Ne peux-tu pas nous montrer quelque indice ou quelque habitation qui lui ressemble ? Quelles sont ses dimensions ? Est-elle longue ou courte ? Ne peux-tu pas nous désigner quelque chose qui lui ressemble ou nous dire quelle est son origine et comment elle s'est formée ?

— O grand roi ! Le Nirvâna est impalpable et invisible. Il n'est pas possible de lui attribuer une couleur, de dire s'il est bleu ou jaune, etc. Il n'est pas possible d'en déterminer la forme, de montrer quelque indice ou quelque habitation qui lui ressemble. On ne peut en saisir les dimensions, ni concevoir un objet qui lui ressemble. Il n'a pas d'origine, ni de mode de formation¹.

— Vénérable Nâgaséna ! nous ne pouvons accepter ces paroles comme une vérité, car il doit y avoir quelque indice ou forme déterminée du Nirvâna qui indique ses dimensions ou sa formation, quelque habitation ou quelque image qui nous en donne une idée ; il doit avoir une origine et un mode de formation. Aies donc la bonté de nous donner des raisons capables de nous le faire concevoir.

— Si cela te plaît, ô grand roi ! je vais te le rendre intelligible par le raisonnement. Grand roi ! existe-t-il un grand océan ? demanda le seigneur Nâgaséna.

— Oui, vénérable, répondit le grand roi ; le grand océan existe éternellement.

— Eh bien ! ô grand roi ! si quelqu'un t'adressait cette question : « Grand roi ! quelle est la quantité d'eau contenue dans ce grand océan et quel est le nombre des êtres qui l'habitent ? » que répondrais-tu à celui qui t'adresserait une semblable question ?

— Vénérable, si quelqu'un nous demandait : « Grand roi ! quelle est la quantité d'eau contenue dans le grand océan et quel est le nombre de ses habitants » nous lui répondrions en ces termes : « ô mon ami !

¹ L'auteur insiste surtout sur l'immatérialité du Nirvâna. Malheureusement il ne le définit pas assez clairement. Toutefois on peut voir facilement que pour lui le Nirvâna n'est pas un anéantissement.

tu demandes une chose qu'il ne sied pas de demander. Tes investigations ne devraient pas te permettre d'adresser à quelqu'un une semblable demande, et la question que tu nous poses tu devrais la garder dans ton cœur sans la formuler. Jadis les naturalistes n'ont pas parlé de mesurer l'eau du grand océan, ni de compter le nombre de ses habitants, par conséquent ce n'est pas chose possible à nous de mesurer la quantité d'eau contenue dans le grand océan, comme aussi de compter les êtres qui vivent dans son sein. » C'est ainsi, ô vénérable, que nous lui répondrions.

— Grand roi ! pourquoi réponds-tu ainsi au sujet de l'état naturel du grand océan ? Tu devrais donner la mesure de son eau et le nombre des êtres qui l'habitent à l'homme qui te l'a demandé. N'est-ce pas ?

— Vénérable, ce n'est pas possible.

— O grand roi ! de même qu'il est impossible de donner la mesure de l'eau contenue dans le grand océan et le nombre de ses habitants, de même aussi on ne saurait trouver quelque image, indice ou habitation donnant une idée du Nirvâna, ni lui donner des dimensions, une similitude, ni préciser une origine, un mode de formation, une manière d'être de son état naturel. Grand roi ! un être raisonnable qui jouirait de toutes les facultés de l'esprit et qui serait doué du pouvoir surhumain de voler dans les airs, serait-il même capable de dire la quantité d'eau du grand océan et de compter ses habitants, qu'il ne pourrait mentionner aucune forme, aucun indice, aucune habitation donnant une idée du Nirvâna, ni lui attribuer aucune dimension, aucune ressemblance, aucune cause, aucun motif, aucune origine, aucune manière d'être. Grand roi ! outre qu'il est impossible de concevoir une forme, un indice, ou une habitation donnant une idée du Nirvâna, de lui attribuer une proportion, une ressemblance quelconque, une origine, une manière d'être, voici encore une autre preuve : sois assez bon pour prêter une oreille attentive à mes paroles. O grand monarque ! dans le second état naturel d'Arûpavâchera¹ existe-t-il un dieu appelé Arûpakâyika² ? demanda le seigneur Nâgaséna.

— Oui, vénérable, j'ai entendu dire que parmi les dieux il y en avait un appelé Arûpakâyika.

— Grand roi ! peux-tu concevoir quelque image, indice ou distinc-

¹) Arûpavâchera ou Arûpavâkara est un état particulier d'existence non matérielle où il n'y a ni forme, ni figure.

²) Arûpakâyika, sans corps, pur esprit éthéré totalement invisible.

tion ayant rapport à lui ? Peux-tu donner quelque proportion de ce dieu Arûpakâyika ? Peux-tu enfin par quelque raisonnement ou d'une manière quelconque montrer quelque chose qui lui ressemble ?

— Vénérable, c'est impossible.

— Grand roi ! le dieu Arûpakâyika n'existe-t-il pas ?

— Oui, vénérable, il existe ; mais il est impossible de mentionner aucune forme, aucun indice, aucune distinction ayant trait à ce dieu, de lui donner aucune proportion, comme aussi d'en concevoir une ressemblance, une cause, un mode de formation ou une manière d'être.

— O grand roi ! de même qu'il est impossible de mentionner quelque forme, quelque indice, quelque distinction se rapportant à ce dieu Arûpakâyika, d'en concevoir des proportions, une ressemblance, un mode ou manière d'être, de même, ô grand roi ! il n'est pas possible de donner une idée de la nature du Nirvâna, soit par une forme, un indice, une ressemblance, soit par une mesure, une cause, un motif, soit enfin de toute autre manière.

— Seigneur Nâgaséna, tu as déclaré que le Nirvâna renferme le vrai bonheur ; j'admets cela. Alors il est établi qu'on ne peut déterminer par la raison ou de toute autre manière aucune forme, aucun indice, aucune mesure, aucune durée du Nirvâna. Mais, vénérable, n'y a-t-il pas une vertu du Nirvâna dont on puisse percevoir quelque ressemblance ?

— Grand roi ! il n'y a point d'image ou forme pouvant donner une idée du Nirvâna, mais on peut par des exemples rendre ses vertus manifestes.

— Vénérable Nâgaséna, s'il y a quelque chose qui soit capable de rendre manifestes les vertus du Nirvâna, je te supplie de me le révéler sans retard ; mon cœur brûle d'être rassasié par le doux, frais et modeste souffle de tes paroles.

— Grand roi ! Une vertu du lotus est entrée dans le Nirvâna, deux vertus de l'eau, trois vertus de la médecine, quatre vertus du grand océan, cinq vertus de la nourriture, dix vertus de l'éther sont entrées dans le Nirvâna, trois vertus de Manikkayaratna ¹, trois vertus du sandal rouge, trois vertus de la pure essence du beurre, cinq vertus du sommet du Mont Méru sont entrées dans le Nirvâna.

— Le vénérable Nâgaséna a fait entendre une parole disant qu'une

¹) Mânikkayaratna ou Çintamâni, pierre précieuse, l'un des sept trésors d'un roi Chakravartin qui donne à son possesseur tout ce qu'il peut désirer.

vertu du lotus est entrée dans le Nirvâna. Quelle est cette vertu ? demanda le grand roi Milindou.

— Grand monarque ! de même que le lotus élève fièrement sa tête au-dessus de l'eau, de même le Nirvâna s'élève solidement au-dessus des passions telles que le désir, la luxure, etc. Voilà, ô grand roi ! la vertu du lotus qui est entrée dans le Nirvâna.

— Seigneur Nagaséna, tu as fait entendre une parole disant : deux vertus de l'eau sont entrées dans le Nirvâna. Quelles sont ces deux vertus de l'eau qui sont entrées dans le Nirvâna ? demanda le grand roi Milindou.

— Grand roi ! de même que l'eau détruit la chaleur du corps, de même l'Amurtamahânirvâna éteint le foyer de toutes les passions ; c'est là, ô grand roi ! la première vertu de l'eau qui est entrée dans le Nirvâna. Ensuite, ô grand monarque ! comme l'eau étanche la soif, de même le Nirvâna détruit les cent-huit espèces de désirs sensuels, comme, par exemple, le désir que les révolutions de l'existence soient éternelles, et cet autre qu'il ne devrait pas y avoir de renouvellement pour l'existence corporelle. Telle est, ô grand souverain ! la deuxième vertu de l'eau qui est entrée dans le Nirvâna, dit le sage Nâgaséna.

— Vénérable Nâgaséna, tu as dit que trois vertus de la médecine sont entrées dans le Nirvâna. Qu'est-ce que c'est que ces trois vertus de la médecine qui sont entrées dans le Nirvâna ? demanda le grand roi Milindou.

— Grand empereur ! de même que la médecine est un soulagement pour ceux qui sont affligés de quelque maladie, de même, ô grand roi ! le Nirvâna est un secours pour ceux qui sont subjugués par leurs passions, telles que les désirs, la luxure, etc. Telle est la première vertu de la médecine qui est entrée dans le Nirvâna. Grand roi ! en voici encore une autre : comme la médecine met un terme à nos maux, ainsi, ô grand roi ! le Nirvâna met un terme à toutes les souffrances du Samsara¹. Telle est la deuxième vertu de la médecine qui est entrée dans le Nirvâna. Enfin, ô grand roi ! la médecine a le pouvoir de combattre la mort et le Nirvâna a le même pouvoir². Voilà, ô grand roi ! la troisième vertu de la médecine. Ces trois vertus de la médecine sont entrées au Nirvâna.

— Seigneur Nâgaséna, tu as dit que quatre vertus du grand

¹) Le monde matériel où nous vivons, ou plus exactement l'état de transmigration ou de métempsychose.

²) Il est bien évident qu'ici il s'agit de la mort spirituelle ou de l'entraînement de l'âme dans le cercle sans issue de la transmigration.

océan sont entrées dans le Nirvâna. Qu'est-ce que tu entends par ces quatre vertus du grand océan qui sont entrées dans le Nirvâna ? demanda le grand roi.

— Grand roi ! de même que le grand océan est affranchi de toute impureté, de même aussi, ô grand roi ! le Nirvâna est affranchi de l'impureté des passions. C'est là, grand roi ! la première vertu du grand océan qui est entrée dans le Nirvâna. Ensuite, ô grand roi ! le grand océan n'est jamais rempli par les rivières qui y versent leurs eaux ; le Nirvâna, non plus, ne peut être rempli par le nombre, quelque grand qu'il soit, des êtres qui y entrent. Telle est, ô grand roi ! la deuxième vertu du grand océan qui est entrée dans le Nirvâna. En troisième lieu, ô grand roi ! le grand océan est la résidence des baleines et des autres grands poissons, et le Nirvâna est le séjour des illustres Çariputrânanda, Mahâkaçyapa et d'autres prêtres célèbres. C'est là, ô grand roi ! la troisième vertu du grand océan qui est entrée dans le Nirvâna. Enfin, ô grand monarque ! comme le grand océan est couvert de vagues variées et innombrables, semblables à des fleurs en plein épanouissement, de même le Nirvâna est couvert d'un nombre infini de grands saints affranchis de l'existence. Voilà la quatrième vertu. Telles sont, ô grand roi ! les quatre vertus du grand océan qui sont entrées dans le Nirvâna.

— Vénérable Nâgaséna, tu as parlé de cinq vertus de la nourriture qui sont entrées dans le Nirvâna, voudrais-tu nous dire quelles sont ces cinq vertus ? demanda le grand roi Milindou.

— Grand roi, la nourriture entretient la vie de tous les êtres et le Nirvâna entretient la vie de tous ceux qui l'atteignent, détruit la décrépitude et la mort. C'est en cela que consiste la première vertu de la nourriture qui est entrée dans le Nirvâna. Grand roi ! comme la nourriture augmente les forces, de même le Nirvâna donne une force surnaturelle à ceux qui l'ont atteint. C'est la deuxième vertu de la nourriture qui est entrée dans le Nirvâna. La nourriture donne de la couleur au corps de tous les êtres, et le Nirvâna produit la gloire vertueuse de tout être qui y est parvenu. C'est la troisième vertu de la nourriture qui est entrée dans le Nirvâna. En outre, ô grand roi ! la nourriture est un secours pour tous les êtres qui sont fatigués, et les relève de leurs fatigues, ainsi le Nirvâna reconforte tous ceux qui sont accablés par leurs passions. C'est la quatrième vertu de la nourriture qui est entrée dans le Nirvâna. En cinquième lieu, ô grand roi ! de même que la nourriture refait tous les êtres que la laim a affaiblis, de même le Nirvâna éloigne de tous les êtres qui l'ont

atteint la faiblesse occasionnée par les soucis. C'est là la cinquième vertu de la nourriture qui est entrée dans le Nirvâna. Telles sont, ô grand roi ! les cinq vertus de la nourriture qui sont entrées dans le Nirvâna.

— Vénérable Nâgaséna, tu as exprimé quelque chose disant que dix vertus de la région éthérée sont entrées dans le Nirvâna. Quelles sont ces dix vertus ?

— Grand empereur ! la région éthérée n'est point née, elle n'a pas été produite, elle n'a pas vie et ne peut mourir, elle n'est sujette ni à la destruction, ni à la reproduction, elle ne peut devenir la proie des voleurs, elle est le séjour des oiseaux, elle est libre, sans limites, elle est éternelle¹. Le Nirvâna aussi, ô grand roi ! n'est point né, n'a pas été produit, il n'a pas vie et ne peut mourir, il n'est pas sujet ni à la destruction, ni à la reproduction, il ne peut être pris par les voleurs, il est libre et sans limites, il est la résidence du Buddha et des autres grands et glorieux personnages. Telles sont, ô grand roi ! les dix vertus de la région éthérée qui sont entrées dans le Nirvâna.

— Seigneur Nâgaséna, tu as déclaré que trois vertus du Mânîk-kayaratna, ou Çintamâni, sont entrées dans le Nirvâna, quelles sont ces trois vertus du Çintamâni qui sont entrées dans le Nirvâna ? demanda le grand roi Milindou.

— Grand roi ! le Çintamâni fournit à son possesseur tout ce qu'il désire. De la même manière le Nirvâna procure à ceux qui y parviennent tout ce qui fait l'objet de leurs désirs. C'est la première vertu du Çintamâni qui est entrée dans le Nirvâna. Ensuite, ô grand roi ! le Çintamâni procure à son possesseur d'abondantes délices. La joie donnée par le Nirvâna n'est pas moins abondante. C'est ce qui constitue la deuxième vertu du Çintamâni qui est entrée dans le Nirvâna. En troisième lieu le Çintamâni est très utile par la lumière et l'éclat qu'il répand ; non moindre est l'utilité que l'éclat resplendissant du Nirvâna procure. Ce sont là, ô grand roi ! les trois vertus du Çintamâni qui sont entrées dans le Nirvâna.

— Seigneur Nâgaséna, tu as parlé des trois vertus du sandal rouge qui sont entrées dans le Nirvâna. Qu'est-ce que ces trois vertus du sandal rouge qui sont entrées dans le Nirvâna ?

— Grand roi ! le sandal rouge est rare et le Nirvâna est également difficile à atteindre. C'est, ô grand roi ! la première vertu du sandal

¹) L'auteur confond ici l'éther proprement dit, *Akasa*, le cinquième et le plus subtil des éléments, avec l'espace.

rouge qui est entrée dans le Nirvâna. Ensuite, ô grand souverain ! l'odeur du sandal rouge est infiniment précieuse ; le parfum du Nirvâna se répand par tout l'univers. Le sandal rouge est excessivement apprécié par les connaisseurs, et le Nirvâna est apprécié au-dessus de tout par le Buddha et ses glorieux compagnons. Telles sont, ô grand roi ! les trois vertus du sandal rouge qui sont entrées dans le Nirvâna.

— Le vénérable Nâgaséna a déclaré que trois vertus de la pure essence du beurre ¹ sont entrées dans le Nirvâna. Quelles sont ces trois vertus de la pure essence du beurre qui sont entrées dans le Nirvâna ?

— Grand roi ! la pure essence du beurre est ornée de la beauté ; le Nirvâna est pénétré de l'essence de la vertu. La pure essence du beurre est douée d'un parfum exquis ; le Nirvâna possède le parfum de Sita ² qui se répand dans l'univers entier. La pure essence du beurre est douée d'un goût agréable et exquis ; le Nirvâna est doué d'un goût infiniment doux. Ce sont là, ô grand roi ! les trois vertus de la pure essence du beurre qui sont entrées dans le Nirvâna.

— Seigneur Nâgaséna, tu as déclaré que cinq vertus du sommet du mont Méru ³ sont entrées dans le Nirvâna. Quelles sont ces cinq vertus du sommet du mont Méru qui sont entrées dans le Nirvâna ? demanda le roi grand Milindou.

— Grand roi ! le sommet du mont Méru est élevé ; le Nirvâna est au-dessus des trois mondes. Le sommet du mont Méru est inébranlable ; le Nirvâna est doué d'une semblable stabilité. L'ascension du mont Méru est difficile ; le chemin du Nirvâna offre à l'homme des obstacles accumulés par ses passions. Aucune graine ne peut germer, aucune plante ne peut croître sur le sommet du mont

¹) L'essence du beurre ou *Ghee* est du beurre fondu et clarifié. Il est très estimé chez les Indous et sert dans les sacrifices soit à activer le feu, soit à oindre les images sacrées.

²) Les *Silas* ou préceptes obligatoires sont suivant les écoles au nombre de cinq ou de dix. Les cinq premiers sont obligatoires pour tous les fidèles, les dix Silas sont obligatoires pour les prêtres. Les dix Silas d'ontend : 1° le meurtre ; 2° le vol ; 3° la luxure ; 4° le mensonge ; 5° l'usage des liqueurs fermentées ; 6° de manger dans l'après-midi ; 7° les amusements et plaisirs tels que chant, danse, etc ; 8° le luxe personnel, les vêtements ou les parures de prix, l'usage des parfums, des fleurs, etc ; 9° l'usage des sièges dépassant une hauteur prescrite ; 10° de recevoir de l'or ou de l'argent.

³) Montagne sacrée, d'une immense hauteur, et située au centre du monde. C'est la demeure de certains dieux et génies d'ordre inférieur.

Méru ; aucune passion ne peut se développer dans le Nirvâna. Le mont Méru n'offre ni affabilité, ni colère, ni fureur ; le Nirvâna est exempt d'amour et de haine. Telles sont, ô grand roi ! les cinq vertus du sommet du mont Méru qui sont entrées dans le Nirvâna. O grand roi ! reconnais maintenant par les lumières de ton intelligence que les parties vitales de ces trente-neuf vertus essentielles que nous venons de mentionner sont contenues dans l'impérissable, l'immortel et éternel Nirvâna, et reconnais aussi, ô grand roi ! la nature de la non-formation de l'impérissable, de l'immortel et éternel Nirvâna !

— Sâdhu ! Sâdhu ! O vénérable Nâgaséna, j'accepte ce que tu viens de dire, je l'admets comme tu l'as déclaré ! s'écria le grand roi Milindou.

QUESTIONS DU GRAND ROI MILINDOU

SUR LA NON-FORMATION DU NIRVANA

— Seigneur Nâgaséna, n'as-tu pas déclaré que le Nirvâna n'a pas existé, n'existera pas et n'existe pas présentement, qu'il n'était pas né, ou qu'il n'était pas susceptible d'être formé, qu'il n'est pas né ou ne peut pas être formé, n'est pas susceptible de naître ou n'est pas propre à être formé ? O vénérable Nâgaséna, si quelque fidèle et dévot ascète n'a cessé de se complaire dans la loi du Buddha, doit-il atteindre un Nirvâna dont l'existence lui était antérieure, ou bien un Nirvâna qu'il a produit lui-même ? demanda le grand empereur, Milindou.

— Grand roi ! si quelque dévot ascète parvient au Nirvâna en pratiquant constamment la loi du bien, il ne peut parvenir à un Nirvâna qui lui était antérieur, ni à un Nirvâna qui n'existait pas et qui est produit par lui-même. Cependant, ô grand empereur ! si quelque fidèle atteint le Nirvâna en se complaisant incessamment dans le bien, ce Nirvâna existe.

— O vénérable Nâgaséna, ne présente pas cette question du Nirvâna d'une manière obscure ; expose-la d'une manière claire et manifeste ; si tu as fait quelque vertueuse acquisition depuis que tu es entré dans la loi du Buddha, je t'en conjure, mets à contribution tout ce que tu as appris pour éclaircir cette question ; car sur ce point l'humanité toute entière est dans l'erreur et tombe dans la confusion et l'appréhension. Dissipe cette cruelle incertitude qui pèse aussi sur mon esprit.

— O grand monarque ! ce prééminent, ce paisible, ce profondé-

ment délicieux Nirvâna existe. On y parvient par la voie de la Sagesse en ne cessant de se complaire dans la loi de Sarvuggna, en pratiquant les glorieuses vertus et en recherchant les mérites religieux et moraux. Grand monarque ! de même que l'écolier acquiert le savoir par la sagesse en se conformant strictement aux ordres de ses maîtres, ainsi fait le dévot ascète qui, s'étant toujours conformé à la loi de Sarvuggna¹, en observant ses préceptes, atteint le Nirvâna par le chemin de la Sagesse.

— Vénérable, comment peut-on parvenir à la connaissance du Nirvâna ?

— Grand souverain ! on peut se le représenter comme un état de liberté complète, exempté de tout danger, un état de liberté sans alarmes, un état de courage et d'intrépidité, un état d'émancipation finale qui est l'éternelle béatitude, un état de tranquillité par l'extinction complète des désirs passionnés, un état de bonheur, de protection et de salut, de plaisir, de joie et de contentement, un état de savor exquise, un état de sainteté et d'agréable fraîcheur. Grand roi ! l'état de celui qui a été brûlé par la flamme du vaste incendie d'un énorme tas de bois et qui, étant parvenu par de vigoureux efforts dans un lieu frais et éloigné du feu, se réjouit de sa délivrance et goûte un bonheur sans pareil pour avoir pu échapper à cette terrible flamme, nous figure l'état du dévot ascète qui obtient le prééminent et délicieux Nirvâna ; il se réjouit d'avoir échappé au triple feu de la luxure, de la haine et de l'orgueil. Reconnais en effet, grand souverain ! dans les trois passions destructives auxquelles les hommes sont sujets, c'est-à-dire la luxure, la haine et l'orgueil, l'immense flamme qui a brûlé l'homme (dont nous venons de parler), et dans le dévot ascète qui a renoncé à toutes les considérations mondaines l'homme brûlé par le feu ; considère l'endroit frais et libre où il n'existe aucune sensation brûlante comme le prééminent Nirvâna. Les délices de celui qui obtient le Nirvâna sont semblables à celles qu'éprouve l'homme qui, au prix de beaucoup de peines et d'efforts, parvient à s'échapper d'un cachot, où il respirait une odeur de pourriture occasionnée par des cadavres de serpents, d'hommes et de chiens, pour se retirer dans un lieu agréable, loin de ces horribles et dégoûtants objets, et jouir d'un délicieux plaisir ; car celui-là a chassé toutes les mauvaises pensées, tous les mauvais désirs ses affections,

¹) *Sarvuggna*, omniscient, épithète du Buddha.

par la voie de la Sagesse, en ne cessant de se complaire dans le bien, et il est entré dans le prééminent et délicieux Nirvâna. O grand roi ! dans la repoussante odeur de ces cadavres, reconnais les cinq objets des sens : la forme, le son, l'odeur, le goût et la matière. Dans l'homme qui respire cette odeur infecte de corps morts, reconnais également, ô grand monarque ! le dévot ascète qui abandonne toute considération mondaine. Regarde aussi l'impérissable, l'immortel Nirvâna comme l'agréable lieu où il n'existe aucune impureté. Et aussi, grand empereur ! tel qu'un homme qui, le cœur affolé par la crainte et la terreur, échappe avec beaucoup de difficultés aux poursuites d'une armée d'ennemis, et, parvenu dans une place fortifiée, imprenable, inébranlable, y goûte l'indicible bonheur d'avoir échappé au terrible danger qui le menaçait, ainsi celui qui a évité par sa prudence un épouvantable danger, parvient au prééminent et très heureux Nirvâna. O grand monarque ! dans cette place terrible couverte d'ennemis armés d'épées, reconnais l'état de l'humanité dans lequel nous sommes sans cesse assaillis par des craintes continuelles, inhérentes à la naissance, à la faiblesse, à la maladie et à la mort, qui sont les épées de l'existence. Compare le fidèle et dévot ascète qui renonce à toute considération mondaine pour se complaire constamment dans le bien, à cet homme terrifié par la crainte au milieu d'une multitude d'ennemis, et l'impérissable, immortel, éternel Nirvâna à cette place fortifiée et imprenable où il goûte des délices sans bornes. De plus, ô grand empereur ! de même que celui qui, après avoir soutenu de grandes luttes, s'échappe de la boue et de la pourriture et, arrivé dans un lieu pur et agréable, y jouit d'un bonheur complet, ainsi celui qui s'est affranchi par sa prudence des plaisirs sensuels, arrive au prééminent et vraiment heureux Nirvâna. Cette boue et cette pourriture, ô grand souverain ! figurent le vil intérêt et la flatterie, et l'homme qui est sorti de cette boue et de cette pourriture nous représente le fidèle et dévot ascète qui a renoncé à toute préoccupation mondaine dans le but de se livrer à des observances religieuses et de consacrer son esprit à des méditations abstraites. Dans ce lieu pur et sans souillure reconnais, ô grand empereur ! l'impérissable, immortel et éternel Nirvâna.

— Vénérable ! pourquoi ce pieux ascète parvient-il à l'impérissable, immortel et éternel Nirvâna en pratiquant constamment la loi du bien ?

— O grand empereur ! ce fidèle et pieux ascète en se complaisant

incessamment dans le bien, recherche toutes les belles vertus et les mérites religieux et moraux, et ayant recherché cela, il aperçoit la naissance ou la réunion de l'âme avec un corps, la décrépitude, la maladie et la mort ; mais il n'aperçoit aucun bonheur dans cette naissance, etc. ; ni au milieu ni à la fin de cette naissance : ce fidèle et pieux ascète n'y aperçoit aucun bonheur durable qui soit convenable à atteindre. O grand roi ! de même que personne ne saurait trouver un point par où prendre une boule de fer qu'on aurait fait rougir pendant un jour entier dans un feu ardent, soit au-dessus, soit au-dessous de cette boule, de même un fidèle et pieux ascète, qui cherche à connaître le prix de toutes les belles vertus et qui l'a connu, découvre la nature de l'existence encore sujette à la transmigration et les tristes vanités mondaines de tous les êtres emprisonnés dans cette existence. Il considère leurs naissances, l'imperfection des cinq Skandhas ou les cinq branches des connaissances humaines, c'est-à-dire les cinq sens : sensation, perception, mémoire ou faculté de se souvenir, et compréhension ou intelligence. Il aperçoit la défectuosité des six organes des sens, la décadence du corps, la décomposition, la chute des dents, la caducité de la tête, les rides du corps et le déclin de l'âge. Il voit les atteintes des maladies, telles que : diabète, fistules de l'anus, lèpre, diarrhée, fièvres malignes et l'état morbide des trois humeurs. Il voit la mort de ces êtres, de leurs parents, de leurs amis bien aimés qui tous abandonnent leurs félicités mondaines. Il voit le déchirement du corps, les morts subites, les morts provenant de l'extinction des facultés, etc. Il voit enfin la dissolution des cinq Skandhas. Au milieu de toutes ces considérations, il n'aperçoit aucun état que l'on puisse appeler heureux, soit au milieu, soit à la fin de l'existence, etc. ; semblable à celui qui ne trouve aucun point par où saisir la boule rougie, il ne découvre aucune place convenable pour y goûter un instant de bonheur. L'esprit de ce dévot ascète, qui ne voit aucun bonheur dans l'existence, gémit sur cette existence mondaine, et son corps est saisi d'un tremblement qui le fait transpirer. Ce pieux ascète, perdu, abandonné, privé de tout soutien, est affligé dans le Bhavatraya¹, c'est-à-dire dans les

¹) *Bhavatraya*, les trois états successifs d'existence par lesquels les êtres doivent passer avant d'arriver au Nirvâna. Ces trois états sont : 1° *Kôma bhava*, état dans lequel les êtres sont soumis à l'influence des passions ; 2° *Rûpa bhava*, état dans lequel les passions ont été détruites par les austérités religieuses ; l'être ne possède plus alors qu'un corps spirituel, quoique pourvu d'une certaine forme et affranchi de toute influence passionnelle. C'est l'état des habitants des dix

trois états d'existence. Grand empereur ! si un homme entre dans une maison incendiée de laquelle s'élèvent des colonnes de flammes, cet homme privé de tout espoir, de tout soutien et de tout secours, éprouve des souffrances horribles au milieu de cet effroyable incendie. De même, ô grand roi ! le fidèle et dévot ascète qui ne voit dans cette existence aucun bonheur digne d'être obtenu, s'efforce de chasser de son esprit tout désir mondain, et éprouve par tout son corps un tremblement qui le fait transpirer ; ce dévot ascète, abandonné et sans soutien, éprouve dans le Bhavatraya des souffrances semblables à celles de l'homme qui est entré dans la maison enflammée. Semblable au poisson pris dans un filet, à la grenouille dans la gueule du serpent, à l'oiseau enfermé dans une cage, au serpent saisi par le bec de Garouda¹, et à la lune dans la bouche de Râhu², ce dévot et fidèle ascète qui cherche à s'affranchir de toutes les appréhensions et qui voit l'horreur de la condition des mortels, affligés dans toutes leurs existences, est dans une disposition d'esprit telle qu'il voit cette existence continuellement embrasée par les trois passions destructives auxquelles l'humanité est sujette. Ces trois passions sont : la luxure ou les désirs immodérés, la haine et l'ignorance. Cette existence, en effet, est en proie à la flamme des trois passions qui la consomment ; sa récompense est le chagrin que l'on éprouve dans ce monde et dans l'autre si on conserve les désirs de cette misérable existence. Lorsque quelqu'un est parvenu à l'état de non-existence, il a atteint un état sublime, un état où toutes les passions sont complètement domptées, et où règne l'indifférence pour les objets plaisants ou pénibles. Cet état, c'est l'apaisement de toutes les appréhensions, la destruction des sources de toutes les misères

Brahmalokas ; 3^o *Arûpabhava*, état dans lequel l'être ne possède plus qu'un esprit éthéré, sans forme corporelle et complètement invisible. C'est l'état qui précède l'obtention de Nirvâna.

¹ *Garouda*, oiseau fabuleux, moitié homme, qu'on donne pour monture à Vishnou. Son prototype est le grand milan de l'Inde.

² Râhou, Asura maléfaisant toujours en guerre avec les dieux. Lorsque ceux-ci eurent baratté l'océan pour recouvrer la précieuse ambrosie (*Amrita*) qui donne l'immortalité, Râhou se glissa parmi eux sous un déguisement et prit sa part du breuvage d'immortalité. Découvert, il fut frappé par Vishnou, disent les légendes brahmaniques, par Vajradhâra, disent les légendes bouddhiques, et coupé en morceaux. Mais grâce à l'*Amrita* qui le rendait immortel, il pût échapper au courroux des dieux, et plus maléfaisant que jamais, il s'acharne maintenant après le soleil et la lune pour se venger qu'ils aient dénoncé son méfait. Quand il se produit une éclipse, c'est Râhou qui essaye de dévorer l'un de ces deux astres.

auxquelles l'existence est sujette dans toutes ses conditions et qui, aussi longtemps qu'elles existent, à quelque degré que ce soit, dans un homme ou dans un être doué de sentiment, forment le lien de son existence. Cet état, c'est la destruction des trois passions destructives, qui sont la luxure, la haine et l'ignorance ; c'est l'abandon des affections voluptueuses et des désirs totalement domptés ou la destruction entière des passions. La considération de toutes ces choses fait naître dans ce dévot ascète un vif désir d'atteindre le Nirvâna et son esprit attaché à la non-existence devient joyeux, tressaille d'allégresse et est animé d'un parfait contentement en pensant qu'il a déjà atteint l'affranchissement de l'existence. Grand empereur ! lorsqu'un homme s'est égaré de sa route et qu'il est dans une contrée éloignée, il est très heureux de trouver le chemin qui conduit dans son pays natal ; de même l'esprit du pieux ascète, qui voit toutes les appréhensions de l'existence, tressaille de joie, il est dans un grand contentement et éprouve une agréable surprise lorsqu'il a obtenu lui-même l'état de non-existence qui est exempt de toutes les appréhensions. Dans le but d'atteindre cet état de non-existence, il recueille son esprit avec le même effort, la même énergie qu'il apporte à dompter ses passions pour s'affranchir de la transmigration ; il coordonne ses idées, les corrobore, les épure pour que sa mémoire ne tienne par aucun lien à l'existence mondaine et que son esprit s'approche de plus en plus du saint Nirvâna. Tous ses efforts, tous ses plaisirs tendent vers ce but, son esprit étant sorti du quatrième chemin dans lequel sont détruites les passions, source de l'existence, et ayant franchi l'état de transmigration, il parvient à celui de non-existence, c'est-à-dire dans cet état où toutes les passions sont anéanties. O grand empereur ! ainsi le dévot ascète qui a atteint l'état de non-existence, s'étant continuellement complu dans le bien, est parvenu à l'impérissable, l'immortel, le prééminent, l'excellent, l'éternel Nirvâna ¹.

— Vénérable Nâgaséna, tu as très bien exposé cette doctrine abstraite relative au prééminent Nirvâna. Vénérable, je la reçois telle que tu l'as exposée, s'écria le grand empereur Milindou.

¹) La conclusion de ce Jâtaka paraît être que le dévot bouddhiste peut atteindre Nirvâna dans cette vie même. Il est fâcheux que l'auteur ne se soit pas expliqué plus catégoriquement sur cette question intéressante.

REVUE DES LIVRES

La Grèce ancienne et moderne considérée sous l'aspect religieux, par Mme AD. TERZETTI. Paris, E. Leroux, 1884, in-18. (Vol. III de la *Bibliothèque grecque et latine*.)

L'ouvrage de Mme T. n'a pas la moindre prétention scientifique ou dogmatique, et cependant il ne peut manquer d'intéresser les lecteurs de la *Revue*. C'est une causerie familière, une sorte de conférence, où l'auteur expose ses opinions, ou plutôt l'impression que lui ont laissée ses lectures et ses méditations sur l'histoire de la Grèce ; mais il ressort de cet exposé une moralité dont l'importance ne saurait échapper aux esprits soucieux de la vérité historico-religieuse. Une citation empruntée aux premières pages donnera mieux qu'une sèche analyse la note dominante de ce petit travail : « La Grèce, douée d'une double vie, abandonne à la victoire du temps celle qui la constitue comme État ; mais l'autre, tout intellectuelle, reste à l'humanité, et plane à ce titre sur l'abîme où s'engloutit l'existence politique, la rappelle à un moment donné, et lui dit : Prends ton sceptre et règne. Les peuples de l'Épire et de la Thessalie suivent à Rome le char de leur vainqueur, les flammes consomment les riches édifices de Corinthe ; Athènes elle-même est menacée de destruction et perd ses privilèges. Où est donc la Grèce ? Elle est, avec les autres nations, enchaînée au char des triomphateurs romains ; mais elle doit revenir : ô destinée unique ! Elle doit revenir, dis-je, avec les descendants des Paul-Émile, des Mummius, des Sylla, porter Rome sur le Bosphore ; le génie qui marche devant le fondateur de Constantinople, invisible à tous et visible à lui seul, est le génie tutélaire de la Grèce. Brisée enfin, dans cette seconde existence, par la force toute matérielle d'un bras jeune et vigoureux, elle passe quatre siècles recueillie en elle-même, vivant des souvenirs de son passé et de sa foi présente ; elle attend dans un gémissement continu, dans une invocation non interrompue vers le ciel, que le torrent de la force ennemie ait ralenti son cours ; enfin, le moment vient, la Grèce relève la tête et demande compte à son barbare vainqueur de quatre cents ans d'esclavage. Et tandis que le monde étonné ne la

regarde encore que de loin, elle, Homère d'une main et la croix de l'autre, s'élance courageusement dans l'avenir. »

Suivant l'auteur, la religion est l'élément qui domine ici tous les autres et qui a maintenu, *sous diverses formes*, l'existence de la nation. Les mots que nous soulignons méritent toute notre attention par la haute portée et l'étendue qu'on est tenté d'attribuer à cette expression. Ce n'est pas que Mme T. ait sur le sentiment religieux de la Grèce ancienne et moderne une opinion absolument philosophique. Le Christianisme, si bien acclimaté dès le principe dans l'Orient grec, lui paraît y être venu à son heure et en avoir pris la légitime possession. Mais, parmi les philosophes d'allure plus indépendante, nul ne contredira au récit toujours fidèle et souvent éloquent des vicissitudes religieuses par lesquelles a passé la civilisation grecque. Disons plus encore : il ressort de ce livre la preuve ou tout au moins la présomption que la Grèce offre un spectacle unique au monde, celui de populations qui n'ont jamais séparé l'intérêt national de l'aspiration religieuse. Chez les Juifs, le peuple est « le peuple de Dieu » ; il est placé sous une tutelle tour à tour élémentaire et sévère, terrible. Les anciens Dieux helléniques comme le Dieu que prêchaient les premiers chrétiens, comme celui que représentaient le martyr Grégoire et tant d'autres prélats, durant la guerre de l'Indépendance, en un mot la divinité, chez les Grecs de tous les temps, joue constamment un rôle de protection, d'appui moral, de salut. Mme T. a très bien montré que saint Paul était un juif hellénisé et que désespérant de faire partager aux Hébreux ses idées sur la religion nouvelle, il avait, après une déclaration solennelle, porté tous ses efforts sur la christianisation des Gentils, surtout celle des Grecs. En un mot la prédisposition des populations helléniques à recevoir ce que Mme T. appelle la lumière de l'Évangile, est un phénomène physiologique d'une grande importance. Nous n'irons pas jusqu'à prétendre qu'elle l'a découvert ; mais son livre où elle retrace rapidement et en traits colorés tout le passé historique, philosophique et religieux de sa patrie d'adoption, est une œuvre de bonne foi et de réflexion. Ce livre fermé, on ne peut se défendre de méditer à son tour et on le fera avec fruit, sur le plus intéressant problème que nous offre l'histoire des religions, la place du sentiment religieux parmi les causes qui ont fait durer si longtemps la Grèce dans un état de grandeur incomparable et l'ont empêchée d'être engloutie dans l'abîme où sont tombées les autres civilisations antiques.

C. E. R.

Les Religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou, par A. RÉVILLE, professeur au Collège de France. — Paris, Fischbacher, 1885, 1 vol. gr. in-8° de XIII et 413 p. avec index.

Le nouveau volume publié par M. Albert Réville se rattache aux deux volumes qui ont paru en 1883 sur les *Religions des peuples non civilisés*. Il ren-

ferme la suite des cours professés au Collège de France sur l'histoire des religions, sous une forme nouvelle adaptée au public nouveau auquel il s'adresse, public de lecteurs et non d'auditeurs.

Les religions américaines, en effet, reposent immédiatement sur le sous-sol des religions étudiées dans les volumes précédents. Elles ont été arrêtées dans leur développement par la conquête espagnole : mais elles n'en offrent que plus d'intérêt pour l'historien qui est en même temps psychologue, et qui, en étudiant chacune des religions particulières, ne perd jamais de vue que le but suprême de l'histoire des religions est de dégager les lois du développement religieux de l'esprit humain. « Mieux que les religions plus développées de l'Ancien-Monde, dit M. A. R., elles nous montrent à quelles lois et à quelles préoccupations l'esprit humain obéit quand il tâcha de s'élever au-dessus des incohérences et des grossières naïvetés des religions de son enfance. Elles nous éclairent par conséquent sur les procédés qu'il dut suivre dans les contrées où un état de civilisation plus compliqué, joint au défaut des documents, ne nous permet pas d'étudier avec la même sécurité les conditions et l'enchaînement des croyances religieuses antérieures à l'histoire proprement dite » (p. VI).

M. Réville n'a pas consigné dans ce nouveau volume tout ce que l'on sait sur les religions de l'Amérique. Il a préféré s'arrêter aux faits saillants et caractéristiques, de façon à tracer un tableau clair de l'état religieux et mental des indigènes civilisés de l'Amérique au moment de la découverte de leur continent. La première partie est consacrée au Mexique et à l'Amérique centrale, la seconde au Muisca et aux Incas. L'auteur expose tout d'abord l'état de la civilisation chez les Toltecs et les Aztèques. Il est partisan décidé de l'autochthonie de ces peuples ; il repousse les hypothèses qui rattachent leurs civilisations à des influences de l'Ancien-Monde, parce qu'elles ne sont attestées par aucun document digne de foi et qu'elles sont superflues. Les lecteurs de cette *Revue* ont pu faire connaissance avec la théorie opposée dans les articles que M. Beauvois a consacrés à l'Elysée des Mexicains comparé à celui des Celtes. Les grands dieux mexicains, les *dii minores*, le culte avec ses temples, ses fêtes, ses sacrifices, le sacerdoce et le monachisme, la morale sont étudiés dans autant de chapitres spéciaux.

Dans la seconde partie nous remarquons la peinture de la civilisation dans l'ancien Pérou et la description de la conquête opérée par Pizarre. Un chapitre final est consacré à faire ressortir les analogies et les différences des diverses religions américaines et les conclusions que leur histoire fournit à l'histoire générale des religions.

L'ouvrage de M. Réville vient à propos ; depuis quelques années, en effet, l'attention se porte, chez nous, en France, et plus encore en Angleterre, sur les religions et sur les civilisations de l'Amérique antérieurement à la conquête. Il donne, d'après les meilleures sources, une vue d'ensemble de ces religions nettement tracée et mise au point.

Histoire littéraire des Vaudois du Piémont, d'après les manuscrits originaux conservés à Cambridge, Dublin, Genève, Grenoble, Munich, Paris, Strasbourg et Zurich, avec fac-simile et pièces justificatives, par Edouard MONTET (Paris, Fischbacher, 1885, in-8° de XII et 244 p.).

Quoique la nouvelle publication de notre collaborateur M. Ed. Montet soit du ressort de l'histoire littéraire plus encore que de l'histoire religieuse, elle renferme néanmoins quelques développements sur les origines des Vaudois et sur leurs croyances, que nous signalons à l'attention des lecteurs de cette *Revue*. Le mouvement religieux des Vaudois ou Pauvres de Lyon, inauguré à la fin du XII^e siècle par le Lyonnais Waldez, et propagé par des missionnaires laïques, est l'un des phénomènes les plus intéressants de l'histoire religieuse du Moyen-Age. La légende s'en est emparée et leur a forgé des origines apostoliques dont l'histoire a depuis longtemps fait justice. D'autre part, les Vaudois eux-mêmes ont gravement altéré dans la suite des temps les documents primitifs de leur secte et rapporté à une époque antérieure des écrits composés par eux ultérieurement. De là la nécessité de soumettre leur littérature à un rigoureux examen critique.

Tel est le but que s'est proposé M. Ed. Montet, après beaucoup d'autres. Il ne pense pas que la question de l'origine et de la date des écrits vaudois soit aussi simple que le prétendent quelques-uns de nos romanisants les plus distingués. Aussi l'a-t-il soumise à un nouvel examen, après avoir visité les principales bibliothèques où sont conservés les manuscrits originaux des documents vaudois. M. Montet distingue trois phases dans l'histoire littéraire et dogmatique des Vaudois : 1^o la phase catholique, pendant laquelle les Vaudois demeurent ouvertement attachés aux croyances catholiques, mais s'efforcent de propager une vie plus morale, plus conforme à la sainteté évangélique ; 2^o la phase hussite où, par suite des persécutions qu'ils eurent à subir de la part de l'Eglise, les Vaudois se rapprochèrent de plus en plus des Hussites et des Frères de Bohême ; 3^o la phase protestante.

Le livre de M. Montet est animé d'une grande impartialité, et sera lu avec profit aussi bien par les philologues que par les curieux d'histoire religieuse.

CHRONIQUE

France. — M. L. Massebieau. *L'éducation d'après les Pères de l'Eglise.* — Notre collaborateur, M. L. Massebieau, a fait paraître dans la 119^e livr. du *Dictionnaire de pédagogie*, publié chez Hachette, sous la direction de M. B. Buisson, un excellent article sur « l'Education d'après les Pères de l'Eglise. » Pendant les cinq premiers siècles, ils ont été les témoins et les directeurs de l'éducation chrétienne ; au moyen-âge, et même de nos jours, leurs écrits n'ont pas cessé d'avoir une sérieuse influence pédagogique. M. M. passe en revue successivement les Pères chez lesquels domine l'élément juif et qui sont hostiles à la culture grecque, les Pères alexandrins qui recommandent, au contraire, celle-ci comme une bonne préparation à l'instruction chrétienne, et les Pères africains qui ne s'occupent guère de l'éducation des enfants. Après le triomphe de l'Eglise, surtout jusqu'à Julien, l'instruction païenne est bien vue des Pères. M. M. termine son article en exposant les transformations de l'instruction païenne sous l'influence de l'Eglise au moyen-âge et le rôle des Pères dans l'éducation classique telle qu'elle se donne après la Renaissance.

— M. Eugène Massebieau. *Examen des citations de l'Ancien Testament dans l'Evangile selon saint Matthieu.* — Après le père, le fils. M. Eugène Massebieau a publié chez Fischbacher un volume (in-8 de 105 p.), sous le titre que nous venons de transcrire. Nous nous faisons un plaisir de signaler ce travail, tant à cause de la jeunesse de l'auteur que pour son excellente méthode critique. M. E. M. est encore étudiant, à la Faculté de théologie protestante et à l'Ecole des Hautes-Études. Son travail est un mémoire couronné par la Faculté et à tous égards digne de cette récompense. Il a minutieusement comparé le texte des citations de l'Ancien Testament dans le premier évangile avec les textes correspondants des LXX, de l'original hébreu et des Targums ; il a étudié l'esprit des citations, leurs groupements, leurs origines ; il a cherché à les classer, et a exposé ses résultats dans deux tableaux synoptiques. Ce travail est mené avec entrain et avec méthode. Il y a d'intéressantes données à en tirer pour corroborer les principales affirmations de la critique biblique moderne relativement à la composition du premier évangile. Pour M. E. M., il ressort de son étude que l'Ev. de Matthieu est une compilation, mais une œuvre personnelle, qu'il a été écrit en grec et destiné à des lecteurs juifs pour leur prouver que Jésus avait été le Messie promis au peuple d'Israël. Le résultat le plus intéressant obtenu par l'auteur, c'est d'avoir nettement fait ressortir la différence entre l'exégèse de

Jésus, qui est intuitive, et celle de l'évangéliste qui est dominée par sa foi. L'inspiration littérale de l'Ancien Testament.

— *Histoire naturelle des religions.* — Sous ce titre, un publiciste connu, M. Eugène Véron, a fait paraître cet hiver chez O. Doin, et Marpon et Flammarion, deux volumes in-18 de XXIII et 697 p. Ils font partie de la *Bibliothèque matérialiste*, en sorte qu'il ne faut pas s'étonner de ce que des préoccupations anti-religieuses et anti-spiritualistes s'y révèlent d'un bout à l'autre, souvent au détriment de l'impartialité historique. L'ouvrage de M. Véron n'en est pas moins intéressant à plusieurs égards, d'abord parce qu'il montre de quelle façon une certaine catégorie de penseurs se représentent le développement religieux de l'humanité, ensuite parce que l'auteur a sur certains points des idées neuves et originales. Il faut noter surtout l'importance qu'il accorde au chthonisme ou au culte de la Terre considérée comme Vierge-Mère ; — la constatation du parallélisme de l'évolution historique des religions avec le progrès de l'observation de la nature ; — la disposition en un ordre logique des transformations successives du védisme, dont les éléments épars sont entassés pêle-mêle dans le recueil des Védas, de telle sorte que le védisme se présente à l'auteur comme l'exemple le plus accompli de l'évolution historique des religions en général ; — enfin une explication nouvelle des origines du christianisme, dont voici la substance : le christianisme est né de ce que les premiers disciples de Jésus ont pris leur maître pour le Messie et ont reporté sur lui toutes les espérances messianiques des Juifs ; or, ces espérances messianiques se sont formées parce que les Juifs ont mal interprété leurs vieux Psaumes. Au lieu d'y reconnaître des hymnes solaires, des appels au Soleil victorieux des ténèbres, comme dans les hymnes des Aryas, ils ont cru que leurs documents sacrés annonçaient un dieu ou un envoyé de Dieu qui les délivrerait de tous leurs ennemis. Le christianisme ne serait donc en dernière analyse que le résultat d'une fausse interprétation des Psaumes. De même, l'évolution du védisme repose, pour M. E. V., sur la concomitance du sacrifice matinal et du lever du soleil, d'où les Aryas primitifs ont conclu que c'était le sacrifice lui-même qui était cause du lever du soleil. — M. Véron n'a pas voulu faire une histoire des religions complète, mais plutôt une histoire des conditions matérielles et morales qui ont présidé à leur naissance ; il s'est borné aux types principaux pour établir leur filiation et leur développement interne. Le second volume est tout entier consacré au christianisme.

— *La Foi chrétienne et la propagation du christianisme à l'origine.* — Tel est le titre d'un petit volume in-18 de VII et 132 p., que nous avons reçu de la librairie Fischbacher. C'est une réunion d'articles par un auteur qui désire garder l'anonyme. Le premier traite de la parousie ou de la croyance des chrétiens au retour surnaturel du Christ à la fin du monde. Le second est une étude sur l'Enseignement des XII apôtres, et le troisième a pour objet la divinité de Jésus et la démonologie chrétienne. Une série « d'éclaircissements » forme

comme autant de petits mémoires sur des points spéciaux. L'auteur s'adresse au grand public et non aux spécialistes ; mais, quelle que soit l'opinion que l'on ait sur ses tendances, on ne saurait lui refuser une connaissance sérieuse des sujets traités et une grande indépendance de jugement.

— *Le martyrologe hiéronymien.* — Nous lisons dans le *Bulletin critique* du 1^{er} juin, que M. de Rossi va publier bientôt, avec le concours de M. l'abbé Duchesne, le martyrologe hiéronymien. M. *Duchesne* a étudié les sources de ce martyrologe dans les « *Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'Ecole française de Rome* » (fasc. de mars 1885). Il est arrivé à la conclusion que tous les manuscrits actuellement connus remontent à un original qui aurait été rédigé à Auxerre à la fin du VI^e siècle sur un texte beaucoup plus ancien, connu de Grégoire-le-Grand et de Cassiodore, mais compilé en Italie au V^e siècle. L'auteur de la rédaction auxerroise se serait servi, en outre, d'un martyrologe oriental rédigé à Nicomédie du temps de Licinius ; d'un calendrier romain antérieur à 336 (de 312 ?), d'un martyrologe africain très étendu, de la même époque ; et de calendriers ou de traditions des églises d'Italie, de Gaule, d'Espagne et de Bretagne.

— *Le dieu gaulois au marteau.* — M. *Ed. Flouest* a publié en volume chez Leroux (VI et 94 p., Pl. XIX) les articles qu'il a insérés dans la *Revue archéologique*, et que nous avons déjà signalés dans notre précédent fascicule au dépouillement des périodiques. A propos de deux stèles de laraire, l'auteur a rédigé un mémoire très intéressant sur le dieu au marteau, qu'il considère comme la divinité suprême des Gaulois. Dans le tirage à part, il a soumis ses articles à une nouvelle révision, et leur a adjoint un appendice qui donne l'explication des nombreuses planches par lesquelles se termine l'opuscule. On n'a pas encore, croyons-nous, groupé en aussi grand nombre des représentations du serpent criophore et du dieu au marteau ; la plupart des monuments présentés par M. Flouest sont inédits. L'auteur a publié dans la même brochure une notice sur l'idéogramme connu sous le nom de « signe symbolique en S », pour montrer que c'est la représentation symbolique du principe de la fécondité intarissable.

— *La roue solaire.* — M. *Gaidoz* a repris dans la *Revue archéologique* (fasc. de mars-avril), l'étude sur le *Dieu gaulois du Soleil et le symbolisme de la roue* qu'il avait commencée dans la livraison de juillet-août-septembre 1884. Il signale les roues symboliques suspendues dans les temples égyptiens, les rouelles employées comme amulettes en Grèce dans les mystères et gravées sur les boucliers des combattants, la roue dans le culte d'Apollon, la roue d'Ixion, le dieu assyrien dans la roue, le disque ailé et le scarabée volant des Égyptiens, la roue dans le culte de Mithra. Toutes ces roues sont des symboles solaires, qu'elles aient dans la suite des temps conservé leur signification primitive ou qu'elles soient devenues des porte-bonheur. Quant à la roue de la Fortune ou de Némésis, M. G. y voit la transformation d'un symbole solaire

assyrien, opérée par les Grecs qui avaient perdu le sens primitif du symbole. M. G. considère les rouelles celtiques, si souvent discutées par les archéologues, comme des amulettes qui servaient également d'objets d'ornement ou de toilette, comme de nos jours les croix et les médailles saintes.

D'autre part, M. le Dr Hamy a publié dans ses *Décades américaines* de la *Revue d'ethnographie* (t. IV, n° 1, janvier-février), d'intéressants détails sur le svastika et la roue solaire en Amérique. Voici sa conclusion : « Il reste acquis, « en tout cas, et cela ne manque point d'offrir une réelle importance, il reste « acquis, dis-je, qu'il a existé chez les peuples civilisés de l'Amérique, une « conception symbolique commune représentée par un cercle coupé d'un « nombre variable de secteurs plus ou moins incurvés. Au Mexique, le signe « du jour était ainsi circulaire et partagé en quatre secteurs courbes. Un « cercle, à trois secteurs beaucoup plus incurvés, figurait au centre des *scal-* « *loped disks* des Mounds builders. Enfin chez les Yuncas et les Chimus de la « côte péruvienne, le cercle n'était plus décomposé qu'en deux secteurs d'égale « étendue. — Quoi qu'il en soit d'ailleurs, toutes ces roues américaines, celles « des *scalloped disks* en particulier, rentrent dans le type des roues solaires, et « l'on peut s'expliquer leur diffusion à travers le Nouveau-Monde, par la pré- « dication bouddhique qui a importé dans les mêmes contrées le *svastika* dont « je parlais plus haut, les attitudes spéciales, les croyances et les cérémonies « que M. G. d'Eichthal a rappelées, enfin tout cet ensemble d'institutions d'un « caractère si particulier qui se résume dans les noms de *Quetzalcoatl*, de « *Cuculkan* ou de *Viracocha*.

— *Les Synodes du Désert.* — M. Edmond Hugues, l'auteur de l'*Histoire de la restauration du protestantisme en France au XVIII^e siècle*, met en souscription une nouvelle publication : *Les Synodes du Désert*, recueil des actes des Synodes tenus en France de 1715 à 1793, en trois vol. gr. in-8. L'ouvrage ne sera tiré qu'à 162 exemplaires sur papier de Hollande, au prix de 100 francs pour les souscripteurs. On souscrit chez M. Edmond Hugues à Paris, 9 rue de Solferino.

— *Collection de livres bouddhiques à Paris.* — M. Léon de Rosny s'occupe en ce moment de rédiger un catalogue de sa riche collection de livres bouddhiques chinois, tartares et japonais. Cette collection, dans laquelle se trouvent plusieurs manuscrits importants, renferme des ouvrages de la plus grande rareté. Quelques-uns sont introuvables, même en Chine à la Bibliothèque impériale de Pékin.

— M. Gaston Paris a publié chez Hachette sept leçons académiques, indépendantes les unes des autres, sous le titre commun : *La poésie du moyen-âge* (in-8 de XIV et 251 p.). Nous signalons dans le nombre celles qui concernent l'histoire religieuse ou les traditions populaires : *La chanson de Roland* ; *La chanson du pèlerinage de Charlemagne* ; *L'Ange et l'Ermite*.

— *Une nouvelle revue d'archéologie.* — M. Clermont-Ganneau a entrepris chez Leroux la publication d'un *Recueil d'archéologie orientale*. Le premier fascicule renferme une série de mémoires que l'auteur a déjà communiqués au moins

partiellement aux sociétés savantes ou dans d'autres revues. En voici l'énumération : *Inscriptions grecques inédites du Hauran et des régions adjacentes*. — *Le sceau de Obadyahou, fonctionnaire royal israélite*. — *Les noms royaux nabatéens employés comme noms divins*. — *Le cippe nabatéen de d'Meir et l'introduction en Syrie du calendrier romain combiné avec l'ère des Séleucides*. — *Mouches et Filets*. — *Deux nouvelles inscriptions phéniciennes de Sidon*. Le recueil inauguré par M. Clermont-Ganneau formera des volumes de cinq fascicules à cinq feuilles in-8 avec planches et gravures, au prix de 20 francs le volume. Le second fascicule comprendra entre autres monuments, deux inscriptions phéniciennes inédites et diverses antiquités recueillies en Terre-Sainte avec reproductions en héliogravure.

— *La théophilanthropie*. — Il existe à Paris, depuis le 1^{er} janvier 1882, une association de théophilanthropes qui ont repris l'œuvre de réforme religieuse entreprise dans cette ville en 1797, et si promptement abandonnée. D'après une lettre adressée par leur président, M. Louis de Vallières, à M. Francisque Sarcey, ils sont aujourd'hui au nombre de quarante mille, sans compter ceux qui n'ont pas cru devoir faire acte d'adhésion formelle et qu'on peut évaluer facilement au double. Ils ont un organe, la *Fraternité universelle*, qui paraît deux fois par mois, et un Comité central dont le siège est rue de Vaugirard, n^o 236.

— *La fille aux mains coupées*. — La *Mélusine* du 5 juin a reproduit une nouvelle variante du conte que M. de Puymaigre a étudié dans nos colonnes. Elle est trop longue pour être reproduite en entier. Nous en donnons seulement un résumé très succinct : Hélène, une jeune paysanne de la Basse-Bretagne, a été chassée par son frère à l'instigation de sa belle-sœur ; il lui a coupé les bras et l'a déposée, avec son livre de messe et un petit chien, au haut d'un grand arbre de la forêt. Le petit chien va chaque jour lui chercher de la nourriture dans le château voisin et le vent tourne les feuilles de son livre. Le jeune châtelain, ayant découvert sa retraite, en devient épris et l'épouse malgré son infirmité. Elle est bientôt mère de deux enfants ; mais, pendant que le châtelain est à la guerre, elle est chassée par sa belle-mère jalouse, elle et ses enfants qu'on lui attache autour du cou. Elle erre tout le jour ; le soir elle s'arrête pour boire à une fontaine ; les deux enfants tombent à l'eau. Heureusement un petit oiseau lui conseille de plonger dans la fontaine ce qui lui reste de bras. Aussitôt les mains repoussent. Elle repêche les enfants, se réfugie dans une cabane de la forêt, retrouve son mari, retourne chez son frère, chez qui tout a été de mal en pis depuis son départ. Elle le délivre d'un arbre qui lui avait poussé dans le pied depuis le retour de la forêt où elle avait été abandonnée par lui, et la méchante belle-sœur, qui est la cause première de tout le mal, se noie dans un baquet d'eau bouillante.

— *L'histoire des religions à l'Académie française*. — Dans la séance du 21 avril, M. Jules Simon a fait adopter les conclusions de son rapport sur les

ouvrages présentés au concours pour les prix Bordin et Marcelin Guérin. L'histoire religieuse a été particulièrement bien traitée. Le prince *Emmanuel de Broglie* a obtenu 2,000 francs sur la fondation Bordin pour son *Fénelon à Cambrai*, et M. F. *Laquenay*, vicaire apostolique de Pondichéry, une médaille de 1,000 francs pour son traité *Du Brahmanisme et de ses rapports avec le Judaïsme et le Christianisme*.

— M. *Decharme* prépare une seconde édition révisée de sa *Mythologie grecque*.

— M. *Amelineau*, membre de la mission permanente du Caire, est chargé d'une mission à Naples et à Rome, à l'effet de copier dans les bibliothèques publiques de ces deux villes les manuscrits coptes du dialecte thébain se rapportant à la publication du Nouveau-Testament.

— M. *Clermont-Ganneau*, correspondant de l'Institut, est chargé d'une mission épigraphique dans les îles de la Mer Rouge, situées à l'entrée du golfe d'Akaba.

— La *Correspondance des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur*, préparée par M. Alph. *Dantier*, va être publiée prochainement par décision du Comité des travaux historiques.

— *Une section des sciences religieuses à l'École des Hautes-Études*. — Depuis la suppression des facultés de théologie catholiques, il y a dans notre haut enseignement des lacunes qu'il est impossible de laisser subsister. Certaines branches de la science historique, par exemple, n'y sont plus représentées, tout au moins pour ceux qui redoutent de fréquenter les cours de la Faculté de théologie protestante, laquelle a été maintenue ; ainsi l'histoire ecclésiastique, l'étude des origines du christianisme et de la littérature judéo-hellénique, la science de la morale, la philosophie religieuse et la philosophie de la religion. L'enseignement de l'Histoire des religions qui se donne au Collège de France serait complété et fortifié par la création d'un certain nombre de chaires nouvelles, dont les titulaires seraient chargés de fouiller certaines parties spéciales des sciences religieuses. Le fait seul que l'Université et le gouvernement réclament une semblable extension de l'histoire des religions montre que l'introduction, tant discutée et même appréhendée, de cet enseignement nouveau a été favorablement accueillie, non pas seulement par le public dont l'assistance aux cours du Collège de France se maintient nombreuse, mais encore par les juges les plus compétents. M. *Goblet*, ministre de l'instruction publique, s'inspirant de ces diverses considérations, a inscrit dans les propositions budgétaires pour 1886 une somme destinée à l'entretien d'une section nouvelle de l'École des Hautes-Études, où toutes les branches de l'enseignement des religions comparées seraient représentées, et dont la direction supérieure serait confiée à un savant éminent. La commission du budget a demandé au ministre de lui présenter un projet détaillé. Au moment où nous écrivons ces lignes, le projet détaillé de M. le ministre ne nous est pas encore connu, mais la Chambre des députés a voté le crédit proposé par M. *Goblet*.

Il n'est pas possible de parler de l'École des Hautes-Études sans consacrer au moins quelques paroles d'hommage et de vénération à la mémoire de l'un de ses fondateurs, président de son conseil, M. Léon Renier, mort à Paris, le jeudi 11 juin. Pour tous ceux qui s'intéressent aux études historiques la disparition d'un pareil maître est une grande perte. Il fut non-seulement un savant par l'étendue de ses connaissances et l'excellence de sa méthode ; il fut encore un réformateur des études historiques en France, l'un des inspirateurs de la méthode critique, positive, qui a renouvelé ces études dans notre pays.

Angleterre. — *L'origine des mythes.* M. Edward Clodd. Décidément l'opposition de l'école dite du folk-lore ou de l'anthropologie contre celle de la méthode exclusivement philologique, gagne du terrain en Angleterre parmi ceux qui s'occupent de l'histoire comparée des religions. La protestation, toute personnelle d'ailleurs, de l'un de nos honorables collaborateurs, M. Paul Regnaud, contre le mouvement analogue qui se produit en France, s'appliquerait encore davantage, semble-t-il, à nos voisins de la Grande-Bretagne. Après le livre de M. Andrew Lang dont nous avons donné un compte-rendu détaillé, voici l'ouvrage de M. Edward Clodd, intitulé *Myths and dreams* (Londres, Chatto and Windus, 1885). Le système de M. Clodd concorde en grande partie avec celui de M. Lang. Il pense aussi que le contenu des mythes est plus ancien que les noms des personnages qui en sont les héros dans les versions conservées jusqu'à nos jours ; par conséquent il se refuse à expliquer les mythes par l'étymologie des noms. M. Clodd repousse également l'idée de M. Herbert Spencer, d'après lequel toute religion aurait pour origine la croyance aux esprits des ancêtres vus en rêve ou en état d'hallucination. Les mythes sont pour l'auteur le dépôt de la théologie, de la morale et de la science primitives.

— *La Révision de l'Ancien Testament.* La version officielle de la Bible en Angleterre, la version dite *autorisée*, date de 1611. Il n'est pas étonnant que le besoin d'une version nouvelle s'y fasse sentir. Mais il n'est rien de plus difficile que d'accréditer auprès des fidèles une interprétation nouvelle de leurs livres sacrés, ou même simplement une modification de la forme typographique sous laquelle ils sont habitués à s'en servir. De là les hésitations qui ont longtemps fait ajourner toute révision de la version officielle ; de là les précautions inaccoutumées qui ont été prises pour mener l'œuvre à bonne fin, lorsqu'on se fut enfin décidé à l'entreprendre. La révision du Nouveau-Testament, publiée il y a quatre ans, n'a que médiocrement réussi ; elle est trop indépendante pour les uns, trop respectueuse des préjugés traditionnels pour les autres ; de plus elle est bien inférieure à l'ancienne au point de vue du style. Le célèbre prédicateur Spurgeon a dit des réviseurs : « Ils sont sans doute très forts en grec, mais ils sont bien faibles en anglais. » La révision de l'Ancien Testament réussira-t-elle mieux ? Les hébraïsants d'Oxford et de Cambridge y ont travaillé pendant quinze ans. Plus avisés que les traducteurs du Nouveau-Testament, ils ont conservé l'ancien texte partout où il n'était pas indispensable de le changer pour le

rendre plus fidèle ou plus clair. Les Anglais pourront ainsi jouir encore du style admirable de leur vieille version. La révision, à laquelle tous les journaux et toutes les revues d'Angleterre, d'Amérique et des colonies anglaises, ont consacré de longs articles, ne saurait prétendre partout à une exactitude rigoureusement scientifique. On ne s'en étonnera plus quand on saura que toute modification, pour être admise, devait réunir les deux tiers des voix dans le comité de révision. Telle qu'elle est, elle constitue cependant un réel progrès. La division en versets, formant chacun un alinéa, a disparu ; le texte est coupé en paragraphes selon le sens, comme dans les œuvres des auteurs profanes. Dans les livres poétiques, le rythme et les coupures de la poésie hébraïque ont été maintenus. En général l'accueil que le public a fait à l'Ancien-Testament révisé est favorable. Quand au succès de librairie il est tel qu'aucun autre livre n'en a jamais présenté un pareil.

— *Le Talmud en Angleterre.* Les Anglais traduisent dans leur langue la version française du « Talmud de Jérusalem » par M. Maurice Schwabe. Le premier volume qui doit paraître incessamment contient le traité des Berakhoth.

— *Mythologie polynésienne.* Le gouvernement de la Nouvelle-Zélande fait réimprimer en un seul volume deux ouvrages depuis longtemps épuisés d'un ancien gouverneur de cette colonie, sir Georges Grey : 1^o Une collection de chants et contes maoris ; 2^o Une étude sur la mythologie polynésienne et les anciennes traditions historiques de la race néo-zélandaise.

— *Manuscripts sanscrits.* M. Bendall annonce dans le « Cambridge University Reporter », qu'il s'est procuré un grand nombre de manuscrits sanscrits inconnus ou inédits, à Kathmandu, où il en a trouvé 30 sur feuilles de palmier, à Bénarès (80 ms.), à Jeypore dans le Rajpoutana. Cette dernière localité lui a fourni surtout des documents concernant les Jaïns. Enfin il a acheté au Collecteur du gouvernement de Bombay, avec l'approbation du gouverneur, plus de 300 manuscrits provenant de cette province.

— *Encyclopædia Britannica.* Les deux derniers volumes de cette magnifique publication, les tomes XVIII et XIX, renferment quelques articles remarquables sur l'histoire religieuse. Nous signalons : dans le premier, l'art. de M. Wellhausen sur le *Pentateuque*, et dans le second les art. suivants : *Prêtre*, par le professeur Robertson Smith ; — *Prométhée* par M. Andrew Lang ; *Prophète*, par les prof. W. R. Smith et A. Harnack.

— *Sacred Books of the East.* Cette remarquable collection vient de s'enrichir des volumes suivants : V. XX. *Vinaya Texts*, 3^e partie. The Kullavagga ; — V. XXII *Gāyā Sūtras*, 1^{re} partie. The Akaranga Sūtra ; The Kalpa Sūtra ; — V. XXIV. *Pāhlavi Texts*, 3^e partie. Dīnā-i-Mainōg-i-Khirad.

— *Publications récentes.* Parmi les publications récentes concernant l'histoire des religions et parmi les livres annoncés qui paraîtront très prochainement, nous signalons les œuvres suivantes : 1^o Le second volume du *Manuel d'Histoire ecclésiastique* de M. Philip Smith (« The student's ecclesiastical His-

tory », London, Murray, 1885). Il embrasse la période qui va du XI^e à la fin du XVI^e siècle. L'auteur s'est inspiré du grand ouvrage de Robertson en le mettant au point des travaux scientifiques actuels ; mais, s'il n'apporte pas beaucoup de lumières nouvelles, il offre aux jeunes gens un excellent résumé, à la fois clair et concis, d'une bistoire très chargée. — 2^o J. R. Ballantyne. *The San-khya Aphorisms of Kapila* (Londres, 1885 ; gr. in-8 de VII et 464 p.) C'est une réédition, en un seul volume, de l'ouvrage original qui fut publié à Allababad en trois volumes, de 1852 à 1856, et dont un abrégé fut publié en 1865. — 3^o Lord Archibald Campbell. *Records of Argyll*, un recueil de légendes, de traditions et de souvenirs des montagnards d'Argyll. — 4^o La librairie Longmans annonce une série de petits volumes qui porteront le titre commun de *Epochs of church history* : les premiers traiteront des Pères apostoliques, de la controverse arienne, de l'Eglise dans ses rapports avec l'empire romain, de l'Angleterre au début de la Réforme, etc. — 5^o Le doyen Tulloch publie un volume d'essais sous le titre de : *Movements of Religious thought in Britain during the nineteenth century* ; les plus importants concernent : Oxford et le mouvement anglo-catholique ; Carlyle comme instructeur religieux ; l'école de J. S. Mill ; Robertson etc. — 6^o Une traduction anglaise de la conférence de M. J. Darmesteter sur le Mahdi.

Allemagne. — *Un nouvel ouvrage de M. Adolf Bastian.* L'infatigable ethnologue a publié récemment chez Weidmann, à Berlin, un nouveau livre faisant suite à l'étude sur le fétiche sur la côte de Guinée que l'un de nos collaborateurs a analysé dans cette Revue au début de l'année. Le titre du livre est : *Der Papua des dunkeln Inselreichs im Lichte psychologischer Forschung*. M. Bastian s'est livré à ce travail autant par dévouement à sa patrie que par intérêt pour la science. Pour que ses compatriotes parviennent à coloniser la Nouvelle-Guinée, il juge utile de leur faire bien connaître les indigènes de ce pays. A cet effet il leur décrit la Nouvelle-Guinée, la découverte de cette ile, les croyances religieuses, l'organisation familiale et sociale, les usages funéraires et les traditions des tribus qui l'habitent.

— A. Reichenbach. *Die Religionen der Völker nach den besten Forschungsergebnissen bearbeitet*. La première partie de cet ouvrage a paru chez Ernst à Munich (un vol. in-12 de 230 p.). C'est une œuvre de vulgarisation sommaire. L'auteur débute par une introduction sur la nature et le rôle de la religion. Ce premier volume comprend les religions de l'Inde, des Chinois des Japonais et des Perses. Il ne nous donne aucune indication sur les proportions des volumes subséquents. Il n'a pas de table et ne contient aucune indication des sources auxquelles l'auteur a puisé. A la fin de chaque subdivision on trouve quelques extraits des livres sacrés correspondant à la religion expliquée.

— *Les papyrus du Fayoum et les Evangiles.* Dans le n^o 12 de la « Theologische Literaturzeitung » M. Ad. Harnack a publié un fragment de papyrus, trouvé parmi les milliers de papyrus du Fayoum recueillis au Musée de Vienne, et que le Dr G. Bickel a fait connaître dans la « Zeitschrift für katholische Theologie »

(1885. III, p. 498-504). Ce fragment n'a que 3 1/2 centimètres de haut sur 4 1/2 de large, et ne porte que sept lignes de texte grec mutilé. Mais MM. Bickel et Harnack se croient autorisés, par des considérations très-sérieuses, à y voir un fragment d'un évangile non canonique offrant des analogies avec les recensions canoniques de Mathieu et surtout de Marc, mais incontestablement antérieur. Les passages parallèles sont Math. XXVI, 30-34, et Marc XIV, 26-30. Si cette interprétation se vérifie lors de la publication du fac-simile de ce fragment dans le *Corpus papyrorum Raineri archiducis*, nous aurons ainsi la première confirmation par un texte positif du résultat acquis par la critique biblique, savoir que les évangiles de Mathieu et de Marc ne sont pas des documents de première main.

— *Un folkloriste allemand*. M. G. Meyer, professeur à l'Université de Graz, a publié chez Oppenheim, à Berlin, une série d'articles fort intéressants et spirituels sous le titre de : *Essays und Studien zur Sprachgeschichte und Volkskunde*. La linguistique, la mythologie comparée, le folk-lore sont également mis à contribution par l'auteur, avec toute l'autorité qu'on lui connaît. Parmi les articles qui rentrent dans le cadre de cette Revue nous signalerons les suivants : la Civilisation indo-européenne primitive ; la Question étrusque ; le Folk-lore en général ; les Contes, en tant que documents sur l'antiquité préhistorique ; les Contes égyptiens ; les Contes arabes ; l'Amour et Psyché ; les Contes yougo-slaves ; le Filleul de la mort ; Rip van Winkle, etc.

— *Histoire de la Réformation*. La *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation* (un vol. in-8 de VI et 450 p. Berlin. Allg. Verein für d. Litt. 1885), par M. Gottlob Egelhaaf, est un bon résumé de l'histoire de la réformation en Allemagne, dans lequel l'auteur s'est inspiré de l'œuvre magistrale de Ranke et des recherches ultérieures qu'elle a provoquées. Son livre a été couronné par l'Association générale pour le développement de la littérature allemande, et sera lu avec profit par quiconque desire se faire une idée d'ensemble de l'histoire de la Réformation en pays allemand.

— *Publications nouvelles*. 1° M. J. Dumichen a fait paraître la seconde partie du *Grabpalast des Patumenap in der thebanischen Nekropolis*. Nos lecteurs se rappelleront que la première partie de ce beau travail a été analysée dans cette revue par M. Leblois (de Strasbourg). — 2° M. F. H. Reusch a publié le second volume de son *Index der verbotenen Bücher* (Bonn. Cohen), dont nous avions déjà annoncé le premier volume.

Italie. — *David Lazaretti*. Nous avons mentionné dans notre dernière chronique le livre très intéressant que M. Giacomo Barzellotti a consacré à ce pauvre illuminé. Voici quelques détails sur son histoire :

Lazzaretti est né en 1835 en Toscane près d'Arcidosso. A 13 ans il est favorisé d'une vision, dans laquelle un personnage inconnu et mystérieux l'engage à avoir confiance dans l'avenir. Il devient charretier et se fait remarquer par une vie fort peu canonique, mais par contre pleine d'excentricités. Une nouvelle vision, en avril 1868, le transforme de fond en comble ; dès lors il se voue

à la sainteté avec la même ardeur qu'il avait mise autrefois à se mal conduire. Il s'inspire visiblement de Saint-François d'Assise ; il se retire dans les monts Sabins, vit en ermite, mange et dort à peine. Naturellement les visions augmentent. D'autre part, un ermite prussien, du nom d'Ignace Micus, avec lequel il entre en relation, contribue encore à l'exalter. Peu à peu il perd la conscience de sa personnalité ; il croit être un autre, l'homme de ses visions. Dans son pays natal, où il s'est décidé à retourner, il est fort bien accueilli. Ses disciples lui élèvent sur le Monte Labbro une tour et une église. Cependant il est tourmenté du besoin de voyager : il parcourt l'Italie, profitant de l'excitation causée parmi ses compatriotes par la restitution de Rome aux Italiens ; il pousse jusqu'en France, trois fois en quatre ans (1873-1877). A Lyon de nouvelles visions lui font connaître sa mission ; il sera le sauveur des nations latines et catholiques. Plein de cette pensée il se rend à Rome, où l'autorité ecclésiastique réussit à lui persuader qu'il est la victime du diable. Mais peu de temps après avoir quitté cette ville pour retourner en France il est repris de son exaltation en passant à Turin. Cette fois il est bien décidé. Il retourne au Monte Labbro et prêche la grande réforme sociale pour le 14 août 1878. Les paysans des environs accourent, et bientôt se forme autour de lui une véritable communauté socialiste. A la date fixée il hésite ; il remet au lendemain la proclamation de l'ère nouvelle. Enfin le 18 août il descend à la tête de ses partisans vers Arcidosso. Une décharge des carabinieri tua le prophète et dispersa les disciples. Mais dans ce coin de la Toscane on croit encore à la mission de David Lazzaretti.

— *Archives du Vatican*. M. Gregorio Palmieri a publié en 1884, à Rome, chez Spithöver, un catalogue ou plutôt un index des registres de la correspondance des papes conservés au Vatican : *Ad Vaticanani archivi Romanorum pontificum regesta manu ductio* (XXVIII et 175 p. in-8). Ce petit livre facilitera beaucoup les recherches des érudits. On annonce, d'autre part, la prochaine publication du premier volume des *Régestes Pontificaux* par les archivistes du Vatican. Il est consacré à Clément V. Ce volume a été tiré à 1000 exemplaires sur papier et avec des caractères spéciaux. Voici, du reste, un aperçu des autres travaux entrepris depuis l'ouverture des Archives du Vatican :

Le cardinal Hergenroether, archiviste, publie, par ordre du pape, les *régestes* de Léon X. Trois élèves de l'Ecole française de Rome éditent, M. Berger les *régestes* d'Innocent IV : M. Bonjean, ceux de Benoît XI ; M. Digard, ceux de Boniface VIII. Un ancien élève de l'école des Chartes, M. de l'Épinois, compulse les documents relatifs à l'histoire de France au seizième siècle. Par les soins et aux frais de l'épiscopat hongrois, on transcrit les pièces ayant trait à la nonciature du cardinal Campeggi. La Bavière a envoyé à Rome MM. Riezler, Gravert et de Petz, avec la mission de glaner dans les archives vaticanes tout ce qui concerne la dynastie des Wittelsbach. M. Rodenberg a trouvé des lettres d'Honorius II et de Grégoire X pour les *Monumenta Germaniæ historica*. L'Autriche a fondé à Rome quelque chose d'analogue à l'école française. Ses doc-

teurs Sickel, Fanta et Kaltenbrunner ont déjà commenté le *Liber Diurnus* de la fin du huitième siècle et du commencement du neuvième, publié et discuté le diplôme d'Othon-le-Grand, etc. L'Ecole de paléographie et de critique instituée par le pape dans une salle des Archives marche bien, et S. S. va promulguer un nouveau règlement pour la bibliothèque vaticane.

Indes. — On va publier à Calcutta les œuvres complètes du réformateur hindou le rajah *Rammohun Roy*. La souscription est ouverte à Londres chez Chatto et Windus.

— Le Dr *Rajendralala Mitra* a été nommé président de la section bengalaise de la *Société Asiatique*. C'est le premier indigène auquel cet honneur soit échu.

Amérique. — L'article que M. le comte *Goblet d'Alviella* a publié dans la « Revue de l'Histoire des Religions » sous le titre de : *Harrison contre Spencer sur la valeur religieuse de l'Inconnaissable*, a été traduit en anglais, et vient de paraître en Amérique avec la polémique de MM. Spencer et Harrison dans la *Contemporary Review*. Ces divers essais forment un volume intitulé : *Religion : Spencer, Harisson, d'Alviella* (New-York, Appleton. 1885).

Hollande. — L'Université de Leyde a perdu, le 10 avril de cette année, en la personne du professeur *J. H. Scholten*, l'un de ses maîtres les plus remarquables. M. Scholten a partagé sa longue et laborieuse carrière entre des études de philosophie religieuse et de critique biblique, et a laissé dans toutes les questions qu'il a traitées la marque d'un puissant esprit et d'une admirable méthode. La plupart de ses ouvrages et de ses nombreuses brochures sont malheureusement demeurés inaccessibles au public scientifique international, parce qu'ils sont écrits en Hollandais. Quelques-uns toutefois ont été traduits en allemand ou en français. Outre son *Manuel d'histoire comparée de la philosophie et de la religion*, traduit dans notre langue par M. Albert Réville (Paris, 1864. Treuttel et Wurtz; et J. Cherbuliez), citons encore de lui : *l'Introduction historique et critique aux écrits du N. T.* (1856); *l'Evangile de Jean* (1864); *Les plus anciens témoignages au sujet des écrits du N. T.* (1866); *Le plus ancien Evangile* (1868); *L'Evangile Paulinien* (1870); *Le troisième évangéliste est-il l'auteur des actes ?* (1873), et ses *Mélanges d'histoire et de critique* (1882). Et nous ne parlons pas des innombrables articles dans lesquels il répandait sa grande science.

DÉPOUILLEMENT DES PÉRIODIQUES

ET DES TRAVAUX DES SOCIÉTÉS SAVANTES ¹

I. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 18 avril.* — M. *Bergaigne*, fait connaître à l'Académie de nouvelles inscriptions recueillies par M. le capitaine *Aymonier* au cours de son voyage au Cambodge. Le hardi voyageur a exploré le cours supérieur du Mé-Kong et le cours inférieur du Ménam ; il s'est avancé au nord et à l'ouest des limites actuelles du Cambodge, s'est arrêté à Bassak, à Souren, à Korat, etc., et il est revenu par le Siam jusqu'à Bangkok. Les inscriptions signalées par M. Bergaigne ont surtout de la valeur pour établir la chronologie de l'histoire cambodgienne. Elle montrent que, loin d'être entré en décadence au XII^e siècle, comme on le croyait, le Cambodge était alors à l'apogée de sa puissance. D'autre part, les monuments et les inscriptions prouvent que dès le VII^e siècle ce pays jouissait d'une grande prospérité. Ces inscriptions n'offrent d'ailleurs pas le même intérêt pour l'histoire des religions, que celles par lesquelles M. Bergaigne a établi précédemment que les divers cultes brahmaniques ont été répandus au Cambodge avant le bouddhisme, et que l'ancienne langue sacrée du pays était le sanscrit, non le pâli comme aujourd'hui. — M. *Casati* présente une étude sur quelques monnaies étrusques, portant la figure de Janus ou d'Hermès, et qui confirment sa thèse favorite, d'après laquelle ce sont les Etrusques qui ont initié à la civilisation les peuples italiotes.

— *Séance du 24 avril.* — M. *Le Blant* écrit de Rome que dans une habitation du IV^e siècle de notre ère, découverte via dello Statuto, on a trouvé deux chambres ; la première est triangulaire ; la seconde en forme de carré avec abside, était ornée de médaillons, sous l'un desquels on lit l'inscription : *Apollonius Thyaneus*. Au-dessous sont deux chambres, dont l'une aurait été, d'après M. Le Blant, une salle de bains ; sur une tuile on lit : *Crispiniane vivas cum omnibus tuis*. L'autre était consacrée au culte de Mithra ; elle renferme la représentation du jeune Phrygien égorgeant le taureau, des lampes, etc. La disposition régulière des objets fait supposer que ce Mithræum a été fermé volontairement, puis abandonné. Le même phénomène se présente dans les sanctuaires mithriaques d'Ostie et de Saïda. — M. Le Blant signale aussi une

¹) Nous nous bornons à signaler les articles ou les communications qui concernent l'histoire des religions.

inscription grossièrement tracée, retrouvée par M. *Mau* à Pompei. Elle donne les noms de Sodome et de Gomorre, qui dénotent l'existence d'une communauté chrétienne ou juive dans cette ville. — M. *Senart* commence la lecture d'un important mémoire dans lequel il résume les résultats auxquels aboutit l'étude des édits du roi Piyadasi. Ces édits sont au nombre de plus de vingt. Le roi y est désigné avec le titre de « cher aux Dévas. » Depuis les travaux de Lassen et de Turner, il n'est plus douteux que ce soit le même prince que le roi Açoka des chroniques singhalaises, petit-fils de Tchandragutta (le Sandracottos à qui eut affaire Alexandre). Il ressort des inscriptions, qu'Açoka se convertit au bouddhisme la neuvième année de son règne et qu'il témoigna jusqu'à sa mort un grand zèle pour cette religion. En se fondant sur les synchronismes de l'histoire des successeurs d'Alexandre mentionnés dans l'un des édits, M. *Senart* établit que le plus ancien est de l'an 269. Le roi Açoka avait sa résidence à Patalipoutra ; son empire s'étendait sur tout le nord de l'Inde et il exerçait la suzeraineté sur plusieurs pays limitrophes. Il contribua beaucoup à répandre le bouddhisme en dépêchant de nombreux missionnaires dans des régions éloignées. — M. *P. Charles Robert*, auteur d'une étude sur les médaillons contorniates relatifs au culte de Cybèle et d'Atys (publiée dans la *Revue numismatique* et en tirage à part) présente à l'Académie une description de ces monuments. Ce sont des médaillons sur lesquels sont représentés les acteurs des représentations du cirque ou du théâtre. Ceux dont l'auteur s'occupe reproduisent les principales phases de la fête du printemps en l'honneur de la Grande Déesse et d'Atys. Ils représentent : le premier, Atys dans les bois de la Phrygie ; c'est le prologue de son histoire ; — le second, Cybèle rencontrant Atys et posant la main sur l'épaule du berger, en signe d'adoption ; — le troisième un pin, arbre au pied duquel Atys, qui avait violé son vœu de chasteté, trouva la mort, et dont l'exposition le 22 mars, à Rome, dans le temple de Cybèle, était le signal des pleurs et du deuil ; — le quatrième l'expiation sanglante à laquelle des fanatiques se soumettaient, le 24 mars, à l'exemple d'Atys ; — le cinquième Atys ressuscité, le pin mystique, et Cybèle sur un trône soutenu par des lions. C'est le commencement des fêtes. Enfin, le 27 mars, Atys et Cybèle se montraient sur un char traîné par des lions et une immense procession se déroulait sur leurs pas. C'est le triomphe de Cybèle et d'Atys, traînés par des lions, qui forme le dernier sujet. Des signes du zodiaque, imprimés dans le champ, semblent indiquer l'époque où avaient lieu jadis les fêtes de la Grande-Mère. — M. *Salomon Reinach* commence la lecture d'un travail sur les fouilles qu'il a exécutées de concert avec M. Babelon, en 1884, à Bou-Ghrra et à Ziân (Tunisie).

— *Séance du 1^{er} mai.* — M. *Le Blant* envoie les photographies de sept sarcophages sculptés trouvés par M. Maraini sur des terrains de la villa Bonaparte et dont il a déjà été fait mention. Les fouilles sont continuées et, d'après les sondages, on prévoit la découverte de huit sarcophages nouveaux. M. Le

Blant ajoute à son envoi la description de deux nouveaux sarcophages. Voici le résumé qu'en donne M. Delaunay dans le *Temps* : Le premier représente Bacchus à Naxos, entouré de ses suivants et s'appuyant sur l'un d'eux. Près de lui est Ariadne endormie, couverte d'un voile que soulève un satyre, et un personnage barbu, figuré sur d'autres bas-reliefs et qui peut être une image du sommeil. Sur sa poitrine sont tracés légèrement à la pointe quelques traits qui semblent être des lettres. La face latérale de droite, seule visible dans le lieu où se trouve à cette heure le tombeau, porte une femme dansant au pied d'une idole de Jupiter Sérapis, posée sur une base élevée et devant laquelle est un autel allumé. Le couvercle de l'autre sarcophage, ajoute M. Le Blant, a des sculptures d'un relief et d'une conservation extraordinaires. Il nous montre d'abord Sémélé étendue morte sur son lit ; à la tête est Mercure ; au pied, une femme s'éloignant avec un geste violent et qui semble être Junon irritée. Vient ensuite Jupiter sur un siège, assisté par deux obstétrices ; puis Mercure emportant le petit Bacchus. Un pilastre sépare cette scène de la suivante, où quatre nymphes entourent l'enfant ; des satyres occupent le fond du tableau... Par son bas-relief, qui est d'une grande richesse, la cuve du sarcophage nous montre le cortège triomphal de Bacchus vainqueur de l'Inde. Un char est traîné par des lions, un autre par des tigres, attachés à un joug formé de deux dauphins entrelacés. Trois éléphants couverts de filets sont montés par des cornacs armés du croc de forme spéciale, encore en usage dans l'Inde et que nous rencontrons parfois si richement damasquiné. Sur l'un de ces animaux est assis un roi captif. Derrière lui apparaît le long cou moucheté d'une girafe. Ici, nous trouvons d'autres détails fréquents dans les scènes bachiques, le serpent, la femme portant un petit foyer brûlant sur un plateau. Au contraire des tableaux représentant la naissance de Bacchus, son triomphe est, comme on le sait, souvent reproduit sur les tombes. — M. *Bergaigne* donne des nouvelles de M. Aymonier. Il a visité la province de Binh-Tuan, au sud de l'Annam, où il a recueilli de nombreux manuscrits et des inscriptions sanscrites. — M. *Senart* reprend la lecture de son mémoire sur le roi Piyadasi. Les inscriptions nous renseignent plutôt sur l'œuvre religieuse du prince que sur son administration civile. On sait par les chroniques singhalaises que les débuts de son règne furent très sanglants. Il est permis de supposer qu'il fut amené à se convertir au bouddhisme en voyant les horreurs de la guerre. La légende veut qu'il ait dû faire mettre à mort quatre-vingt-dix-neuf de ses frères. Toutefois, il faut se défier des récits enregistrés sur son compte par la tradition bouddhiste. Il est devenu légendaire. On lui a prêté des idées et un genre de vie qui appartiennent au bouddhisme postérieur et dont les édits ne portent pas la trace. Ainsi, il oblige les fonctionnaires à exercer une surveillance morale sur ses peuples et à favoriser la propagande ; il crée une sorte de ministère des œuvres de bienfaisance ; il protège ses coréligionnaires dans les pays voisins ; il convoque de grandes assemblées reli-

gieuses, semblables à des conciles, mais il ne se rendit pas coupable des exagérations monastiques dont parle la légende. Il n'est question dans les édits ni du culte des reliques, ni d'un canon des écrits bouddhiques, ni du nirvâna. Le bouddhisme qu'ils nous font connaître est beaucoup moins métaphysique et plus populaire que celui que les livres sacrés nous exposent : c'est une religion encore indéterminée sur bien des points, plus morale que cérémonielle, tolérante, et dans laquelle le régime monastique n'a pas encore prevalu. M. Senart termine en rendant hommage au roi Piyadasi et signale les services qu'il a rendus à la culture générale de l'Inde. — M. Oppert, dans cette même séance du 1^{er} mai, présente la première partie de l'ouvrage de M. l'abbé *Aurèle Quentin* : « Du prétendu parallélisme entre les inscriptions cunéiformes et la Genèse. I. De la création au déluge » ; — M. Renan le livre de M. *Paul Sabatier* : « La Didaché ou l'Enseignement des apôtres » ; — et M. Desjardins l'ouvrage de M. *Désiré Charnay* : « Des anciennes villes du Nouveau-Monde. »

— *Séance du 8 mai.* — M. Desjardins communique une inscription découverte dans les ruines de l'enceinte romaine à Bourges et qui lui a été transmise par M. Boyer, archiviste du Cher : *Numini Augusto et Marti Mogetio Gracchus Ategnutis filius V. S. L.* M. Mogetius est un surnom local de Mars. D'après M. d'Arbois de Jubainville, c'est un mot gaulois qui signifie : grand. — M. *Alexandre Bertrand* présente une note de l'archéologue italien, M. Gozzadini, sur les stèles funéraires trouvées en grand nombre dans la nécropole de Felsina (aujourd'hui Bologne). Elles proviennent en majorité de La Certosa, de Lucca et autres localités voisines. D'après M. Gozz., elles sont d'origine étrusque et datent du ^v^e au ⁱⁱⁱ^e siècle avant notre ère. De formes variées, elles sont ornées de bas-reliefs d'une valeur artistique très inégale. Le plus souvent elles sont disposées en trois registres superposés, où sont figurées des scènes se rapportant à la vie terrestre et à la vie d'outre-tombe. On y voit l'âme représentée sous forme humaine sur un char trainé par des chevaux ailés, devant lequel marche un Mercure psychopompe avec un flambeau renversé. Souvent aussi l'émigration de l'âme aux enfers est représentée par un guerrier, muni d'une épée, marchant contre un personnage couvert d'un petit bouclier. Ailleurs, le serpent et le griffon rappellent le dualisme des Etrusques. Parmi les sujets qui ne se présentent qu'une fois, on remarque : un enfant tétant une louve ; un navire entouré de vagues ; une sirène avec un bloc de pierre sur la tête. Sur neuf stèles se lisent en caractères étrusques les noms des défunts. M. Bréal conteste les interprétations de M. Gozzadini fondées sur une parenté encore hypothétique entre le vocabulaire grec et le vocabulaire étrusque. M. Deloche réclame contre la tendance des archéologues italiens à reporter aux temps préhistoriques des sépultures du nord de l'Italie, sans qu'ils songent aux établissements gaulois si nombreux et si considérables dans la vallée du Pô jusqu'à une époque rapprochée de notre ère. — M. *Salomon Reinach* continue le compte-rendu des fouilles qu'il a dirigées avec M. Babelon en Tunisie. Parmi les ob-

jets signalés par M. R., nous notons une tête d'Auguste voilée en pontife, rapportée à la Bibliothèque nationale ; une amulette en or, couverte de caractères inintelligibles. Les autres trouvailles sont sans intérêt pour l'histoire des religions. — Dans cette même séance, M. Siméon Luce a présenté un travail de M. Georges Musset : « La Charente-Inférieure avant l'histoire et dans la légende. »

— *Séance du 15 mai.* — M. Le Blant rend compte d'une étude de M. Gamurrini à l'Académie d'archéologie chrétienne, sur un manuscrit d'Arezzo que ce dernier a découvert dans une confrérie laïque. Ce manuscrit contient le *De mysteriis* de Saint-Hilaire de Poitiers, deux hymnes et le récit d'un voyage en Orient. M. Kohler a analysé ce dernier récit dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*. Il a été rédigé par une femme de haute naissance, dans laquelle M. G. croit reconnaître Sylvie, la sœur de Flavius Rufus (consul en 392). Elle a parcouru l'Asie mineure, Antioche, la Palestine et l'Égypte. L'*Historia ad Lausum*, de Pallade, nous la montre allant de Jérusalem en Égypte, à l'âge de 60 ans ; on lui attribue l'envoi en France de reliques de martyrs orientaux. — M. Le Blant écrit aussi que l'on a découvert à Rome, en fouillant les terrains autour de l'atrium des Vestales, une série de médaillons du *x^e* siècle, représentant des bustes de saints. Les parois d'un couloir voisin, d'un âge très reculé, sont ornées de figures d'évêques, tant orientaux qu'occidentaux. — M. Clermont-Ganneau communique les estampes d'un sceau avec scarabée et de deux inscriptions phéniciennes trouvées en Phénicie même et recueillies par M. Loeytved, vice-consul de Danemark à Beyrouth. Le sceau porte le nom de son possesseur : « Abd-Hadad », c'est-à-dire serviteur du dieu Hadad. Les inscriptions offrent un grand intérêt, non seulement à cause de la rareté des textes phéniciens trouvés en Phénicie même (douze en tout, dont neuf ont été publiés dans le *Corp. Inscr. Sem.*), mais encore à cause des renseignements chronologiques que l'on peut y puiser. La seconde, en effet, est datée en des termes qui sont la traduction exacte de la formule employée pour les rois lagides : « Dans « l'année 26 de Plotémée, Seigneur des royaumes, Illustre, Bienfaiteur, Fils de « Ptolémée et d'Arsinoé, les Dieux Frères, dans la 53^e année du peuple de « Tyr. » Il s'agit de l'année 221. L'ère de Tyr part donc de l'année 274. Cette inscription porte aussi des noms de dieux tels qu'Astarté, Molech-Astarté, et mentionne des anges ou messagers de Baal-Hammon. M. Renan et M. Clermont-Ganneau établissent de curieux rapprochements entre ces inscriptions et celles du sarcophage d'Eshmounazar. Ce dernier, auquel on attribue généralement une haute antiquité, doit probablement être considéré comme contemporain des Ptolémées.

— *Séance du 29 mai.* — Aux environs de Téhéran, M. Germain Bapst a recueilli sur deux colonnes des inscriptions perses en trois langues : le persique, le médique et l'assyrien. Elles sont d'Artaxerxès Memnon et mentionnent les dieux Ormuzd, Mithra et Anait. — M. Le Blant écrit de Rome que l'on a dé-

couvert sur l'ancienne Via Salaria, en face de la villa Albani, la base d'un grand mausolée circulaire qui devait être semblable à celui de Cecilia Metella. Au près du monument, on a retrouvé deux sarcophages, représentant les divinités marines, qui reçoivent le défunt armé du bouclier, et le chœur des Muses, ainsi que des inscriptions datées du règne de l'empereur Claude. — M. *Robert Mowat* présente une note sur la dénomination de « Maison divine » appliquée à la famille impériale et sur le culte des empereurs. — M. *H. Weil* cherche à établir que la trêve conclue entre les Grecs et les Troyens pour rendre aux morts les derniers hommages, dans la seconde partie du VII^e livre de l'Iliade, est un épisode composé plus tard, lorsque l'usage se généralisa de permettre aux vaincus d'ensevelir leurs morts. Tout le reste de l'Iliade, et surtout le dernier livre, supposent que les morts sont abandonnés aux oiseaux de proie ou aux chiens, à moins qu'ils ne soient ramenés au camp par leurs compagnons d'armes. M. Weil pense que le respect des morts ennemis fut consacré par l'épilogue de la Thébàïde, et que le fragment du VII^e livre de l'Iliade est postérieur à celle-ci.

— *Séance du 5 juin.* — M. *d'Arbois de Jubainville*, revenant sur les noms donnés à Mars dans les inscriptions de Bourges (voir séance du 8 mai), rattache « Mogetius » à la racine celtique *mog* (être grand). *Mogetius* se retrouve dans l'irlandais, comme participe passé passif d'une forme verbale de cette racine ; ce mot signifierait donc : *glorifié*. Cette même racine entre aussi dans la composition de plusieurs noms de famille. Mogetius, pour M. d'A. de J., est le Teutatès de Lucain. L'autre nom donné à Mars dans les inscriptions, *Rigisamus*, vient de la racine *Rig*, qui signifie « roi » en celtique, et qui aurait passé des Celtes aux Germains. Quant au suffixe « samus », il n'est pas expliqué. — M. *Nisard* présente une étude historique et philologique sur la personne et l'œuvre du poète latin du VI^e siècle, Fortunat ; c'est l'avant-propos de la première traduction française qu'il se propose de publier prochainement. — M. *Léopold Delisle* annonce que, sur les indications de M. l'abbé Duchesne, M. l'abbé Battifol, chargé d'une mission par le ministère de l'instruction publique, a découvert à Bérat, en Albanie, un manuscrit grec de l'évangile selon St-Mathieu datant du VI^e siècle.

II. Académie des sciences morales et politiques. — *Séance du 16 mai* (compte-rendu reproduit d'après le journal le *Temps*). M. *Zeller* communique à ses confrères un mémoire extrait du cinquième volume sous presse de son « Histoire d'Allemagne », où il examine la question de savoir si l'empereur Frédéric II a réellement voulu supplanter le pape et, avec une papauté laïque, réformer l'Eglise. Grégoire IX est mort, et le siège papal vacant depuis deux ans. Frédéric écrit aux cardinaux pour leur reprocher vivement leurs discordes et leur ambition. Un pamphlet, inspiré par l'empereur, répand l'effroi partout : « C'est Satan, y est-il dit, qui siège au milieu du sacré collège. » Des sociétés secrètes et des églises hérétiques s'organisent dans le sud de l'Allemagne et dans le nord de l'Italie ; Frédéric semble encourager les dissidents.

Les princes chrétiens s'inquiètent. Le roi d'Angleterre envoie à l'empereur une ambassade de franciscains et de dominicains pour le supplier de faire cesser l'inter règne. Louis IX, que sa piété recommandait à l'Europe, fait craindre aux cardinaux une usurpation des pouvoirs de l'Eglise. Le clergé français élève la voix à son tour et demande un pape. Toutefois, dans aucun acte de cette époque, Frédéric ne manifeste l'intention d'usurper la papauté. Une autre série de textes étudiés par M. Zeller, se rapporte à l'époque où Innocent IV, au concile de Lyon, dépose Frédéric II de l'empire et lui enlève le royaume de Sicile. A cette nouvelle, l'empereur se redresse, accepte le défi, fait appel, par des circulaires, aux prélats, comtes et barons d'Angleterre, aux princes allemands, dénonce les entreprises pontificales contre les royautés temporelles, discute la légalité de la condamnation portée contre lui, et adjure les seigneurs de défendre leur cause en soutenant la sienne. Il est difficile de croire qu'il eût l'idée de régénérer l'Eglise par le Saint-Esprit, conformément aux doctrines de plusieurs sectes (les *Parfaits*, les *Bonshommes*, les *Patarins*, les *Catharins*) ; il était beaucoup plus préoccupé de desseins politiques que de desseins religieux. Innocent IV sentit la portée du coup et, bondissant sous l'attaque, dépassa ses prédécesseurs les plus hardis dans la revendication qu'il fit de son pouvoir en ce monde : « Ce n'est pas seulement une domination sacerdotale, mais une domination royale que le Christ a fondée. Le pouvoir du glaive appartient aussi à l'Eglise. Elle le donne à l'empereur quand elle le couronne. Elle a le droit de lui dire : Remets le glaive au fourreau. » Frédéric sentait la plus grande partie de l'Eglise derrière son adversaire, bien qu'il comptât des partisans en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en France. Il éleva la lutte en Sicile, en Italie, où il prétendait, pour détruire son rival, le remplacer sur le terrain ecclésiastique et même religieux, à une hauteur qui intéressait la chrétienté tout entière et qui lui donna un caractère encore plus saisissant.

III. Société nationale des Antiquaires (d'après les comptes-rendus de la « Revue critique »). — *Séance du 18 mars.* — M. d'Arbois de Jubainville présente des observations sur le nom gaulois *Lituccus* dans lequel il reconnaît un thème *litu* « fête » comparable à *lugu* dans Lugudunum. Il pense que *lugu* donne le nom indigène du Mercure gaulois et que le nom des dieux *Lugoves* n'en est que la forme plurielle. M. Gaidoz combat cette hypothèse de la pluralité appliquée à Mercure, bien que l'on connaisse des dieux Mars collectivement désignés dans une inscription. Par suite, il conteste que *Lug* soit le nom proprement dit du Mercure gaulois : pour lui, le mot *lugoves* est un simple appellatif générique comme *Matres*, *Gentii*, etc. Les divers cultes locaux de Mercure s'adressaient à un seul et même dieu. De même, personne ne croit qu'il y ait plusieurs *Vierges Maries*, bien qu'il y ait une N.-D. de Lourdes, une N.-D. de la Salette, une N.-D. de Lorette, etc.

— *Séances des 22 et 29 avril.* — M. de Witte communique l'épreuve d'une planche en héliogravure d'une figurine de bronze provenant d'Asie-Mineure. C'est

une Vénus *genitrix*, reproduisant le type de la statue sculptée par Praxitèle pour les habitants de Cos et représentée vêtue, par opposition à la Vénus nue qu'il fit pour Chido. — M. l'abbé *Thédénat* communique d'après un estampage, et des renseignements fournis par M. l'abbé Dupui, curé de Vallauris, une inscription votive dédiée à un dieu nouveau, *Pipius*, et trouvée au lieu dit le Pioulet, près Vallauris (Alpes-Maritimes). M. Gaidoz établit un rapprochement entre le bas-relief d'Esus conservé au Musée de Cluny et un sujet analogue figuré par ailleurs les bas-reliefs de la Porte-Noire à Besançon.

IV. Société asiatique. — *Séance du 9 janvier.* — M. James Darmesteter fait une lecture sur une légende de Nemrod (voir au journal t. V, n° 2). — M. Halévy interprète le mot *mūmmu*, épithète de la mer dans la tablette assyrienne de la création. Il repousse l'explication des syllabaires qui rendent ce mot par *beltu*, c'est-à-dire « dame » ; il lit : *mūmmu* = *um-ummu*, c'est-à-dire mère de la mère : grand mère. Les auteurs grecs ont fait de ce mot un principe cosmogonique, *moymus*.

Séance du 13 février. — M. Halévy émet quelques conjectures sur le nom de *Rabbat* que portent dans la Bible les capitales des Moabites et des Ammonites. On traduit d'ordinaire ce mot par « grande », au sens de « grande ville, capitale » ; mais ce sens ne se retrouve pas chez les autres Sémites. Une inscription de Mādāin-Sāleh mentionne la déesse Allat de 'Ammanou (c'est ainsi que M. Halévy lit au lieu de 'Ammanar) ou du pays d'Ammon. D'après Uranius, le nom ancien de Philadelphie, capitale de l'Ammonitide, était *Astarté* et, comme chez les Grecs *Astarté* désignait toutes les déesses sémitiques sans distinction, on peut y voir l'Allat de l'inscription nabatéenne. Allat est d'ailleurs la sœur d'Astaté, ce qui a pu faciliter la confusion des deux déesses. D'autre part, *Astarté* paraît dans l'inscription de Méscha' comme l'épouse de Kamosch, dieu national des Moabites. M. Halévy en conclut qu'Allat était la déesse principale d'Ammon et *Astarté* celle de Moab, et il propose de traduire *Rabbat* par « déesse », comme c'est le cas dans les inscriptions phéniciennes. Le mot « ville » est sous-entendu : « (ville de) la déesse de Moab » et « (ville de) la déesse d'Ammon. »

Séance du 10 avril. — M. Halévy se demande si l'on parlait encore hébreu au temps de Jésus. Il cherche à prouver que déjà au temps des LXX on parlait araméen ; car la traduction des LXX donne en transcription deux mots araméens pour rendre deux mots hébreux. MM. Renau et Vernes émettent des objections.

V. Journal asiatique. — *Février-Mars-Avril* : 1° James Darmesteter. La Flèche de Nemrod en Perse et en Chine. — 2° Senart. Etude sur les inscriptions de Pyadasi (suite).

VI. Revue critique d'histoire et de littérature. — 20 avril : Kavasji, trad. du Vendidad et du Khordeh Avesta (c.-r. par M. James Darmesteter). — 27 avril. Behramji Malabari. Gujarat and the Gujaratis (c.-r. par M. Sylvain

Lévi : c'est un examen de la société hindoue au point de vue religieux, moral, social, et un appel à sa régénération). — 4 mai. *G. Läschke*. Vermutungen zur griechischen Kunstgeschichte und zur Topographie Athens (c.-r. par *M. Salomon Reinach* ; renseignements importants sur les cultes d'Héraclès et de Basileia.)

VII. Revue archéologique. — Mars-avril : 1° *Weber*. Trois tombeaux archaïques de Phocée. — 2° *Clermont-Ganneau*. Les noms royaux nabatéens employés comme noms divins. — 3° *Gaidoz*. Le dieu gaulois du Soleil et le symbolisme de la roue (suite). — Mai : 1° *S. Reinach*. La seconde stèle des guérisons miraculeuses découverte à Épidaure (traduction du texte qui va paraître dans l'« Ephéméris archéologique », où a déjà paru le texte de la première en 1883, p. 199 et suiv.)

VIII. Journal des Savants. — Mars : *Barthélemy St-Hilaire*. Histoire de l'Inde (voir avril). — Avril : 1° *Maury*. Les Huguenots et les gueux. — 2° *Hauréau*. Manuscrits du Mont-Cassin.

IX. Bulletin de correspondance hellénique. — IX, N° 2 : 1° *P. Paris*. Inscription choragique de Delos. — 2° *Pottier et Reinach*. Nikè et Psychê. — N° 3 : 1° *Pottier et Reinach*. Fouilles dans la nécropole de Myrina. — 2° *Foucart*. Inscription de Thessalie. — 3° *P. Paris*. Fouilles d'Elatée. — 4° *Martha*. Castor et Pollux. — 5° *Mylonas*. Inscriptions de Laconie. — N° 4 : 1° *Reinach*. Les arétalogues de l'antiquité. — 2° *P. Paris et Holleaux*. Inscriptions de Carie.

X. Revue des questions historiques. — 1^{er} avril : 1° *Allard*. L'agiographie au IV^e siècle. — 2° *Chamard*. Les papes du VI^e siècle et le second concile de Constantinople (suivi d'une réponse de l'abbé Duchesne). — 3° *Henri de l'Épinois*. La bibliothèque du Vatican.

XI. Revue chrétienne. — N° 4 : *Benoit*. P. Rabaut, le pasteur du désert.

XII. Revue de théologie et de philosophie. — Janvier : 1° *C. Bruston*. Les deux jéhovistes. — 2° *F. C. van Gans*. Le dogme traditionnel de l'Écriture (voir les n^{os} suivants). — Mars : *V. R.* Le piétisme dans l'Eglise luthérienne d'après A. Hitschl.

XIII. Bulletin historique et littéraire du protestantisme français : 15 janvier : 1° *M. Lelievre*. La réforme dans les îles de la Manche (voir les n^{os} suivants). — 2° *N. Weiss*. La Sorbonne, le Parlement de Paris et les livres hérétiques.

XIV. Bibliothèque de l'Ecole des Chartes. — 1885, N° 1 et 2 : 1° *Molinier*. Inventaire du trésor du St-Siège sous Boniface VIII (1295). — 2° *Delisle*. Les registres d'Innocent III.

XV. Archives de la Société Américaine — III, 2 : 1° *A. Castaing*. Les systèmes religieux dans l'antiquité péruvienne. — 2° *L. de Rosny*. Interprétation des caractères hiératiques de l'Amérique centrale.

XVI. Actes de la Société d'ethnographie. — 1885, T. IX : 1° *Oppert*. Le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique centrale ; 2° *Paul*

Guéysse. Des idées professées par les anciens Egyptiens au sujet de l'existence d'outre-tombe. — 3° *Castaing*. Des croyances d'outre-tombe chez les Hébreux.

XVII. Bulletin de l'Alliance scientifique universelle. — 25 avril : *Léon de Rosny*. De la création des végétaux avant le soleil, d'après la cosmogonie des Hébreux et d'après celle des Japonais.

XVIII. Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'Ec. fr. de Rome. — 1885, mars : 1° *A. V. Blavette*. Etude sur le Panthéon de Rome. — 2° *Edm. Le Blant*. Notes sur quelques actes des martyrs. — 3° *J. B. de Rossi*. Le martyrologe hiéronymien. — 4° *L. Duchesne*. Les sources du mart. hier. — 5° *René Grousset*. Le bon pasteur et les scènes pastorales dans la sculpture funéraire des anciens.

XIX. La Critique philosophique. — N° 5 : *Renouvier*. Les rites sacrés des Brahmanes (à propos de l'ouvrage de M. Bourquin).

XX. Revue politique et littéraire. — 25 avril : *J. Darmesteter*. Coup d'œil sur l'histoire de la Perse (Leçon d'ouverture au Collège de France).

XXI. La Controverse et le Contemporain. — 15 mars : 1° *Léon Le Monnier*. Fondation de l'ordre des Mineurs (voir les n°s suivants) ; 2° *Paul Allard*. Les chrétiens après Septime Sévère. Persécution de Dèce (voir les n°s suivants).

XXII. Mélusine. — 20 mai : 1° *A. Barth*. Des travaux de M. R. C. Temple et les légendes du Penjab. — 2° (du même) La mer bue par des dieux. — 3° *J. Tuckmann*. La fascination (suite). — 4° *A. de la Borderie*. Les génies de la mer (suite). — 5° *A. S. Gatschet*. Amhuluk, conte de l'Orégon. — 6° Le feu Saint-Elme (suite). — 5 Juin : 1° *E. Rolland*. Les chansons populaires de la Haute-Bretagne (suite). — 2° La fille aux mains coupées (suite). — 3° Enquêtes sur l'Arc-en-Ciel, la Grande-Ourse, la Voie Lactée (suite). — 4° La prière de Sainte-Marguerite. — 5° Prière populaire de la Bresse. — 6° Oblations à la mer et présages.

XXIII. Revue pédagogique. — 15 avril : Les superstitions du Lot.

XXIV. Révolution française. — 14 avril : *Jean Bernard*. Les évêques constitutionnels. Sermet, évêque de Toulouse. — 14 mai : (du même). L'élection du cardinal de Brienne comme évêque constitutionnel de Toulouse.

XXV. Revue des Etudes Juives. — Janvier-juin : 1° *H. Hirschfeld*. Essai sur l'histoire des Juifs de Médine (fin). — 2° *Israel Levi*. Encore un mot sur la légende de Bartalmion. — 3° *R. de Manle*. Les Juifs dans les Etats du Pape au M. A. — 4° *M. G. Montefiore*. Un recueil de consultations rabbiniques du XVI^e siècle.

XXVI. Academy. — 18 avril : *A. R. Colquhoun* et *Terrien de la Couperie*. Amongst the Shans (c.-r. par M. A. H. Keane : résumé des théories de M. T. de C. sur les mouvements ethnographiques qui se sont produits en Chine). — 25 avril : 1° *Robert K. Douglas*. Taoist texts (art. sur la publication de M. *Fred H. Balfour* qui voit en Lao-tse un adepte de la foi brahmanique).

que¹. 2° *Whitley Stokes*. Parallels between the old Norse and the Irish literatures and traditions. — 2 mai : 1° *James Chalmers* and *W. Wyatt Gill*. Work and adventures in New-Guinea (c.-r. par M. Couitts Trotter : intéressantes données sur les mœurs, usages et croyances de la N. G. ; cfr. *Athenæum* du 4 avril) ; — 2° *Ch. S. Burne*. Shropshire folk-lore (c.-r. par M. G. Watkins) ; 3° *Terrien de la Couperie*. Tin-Yüt not India. — 16 mai : 1° *Alfr. Edersheim*. Prophecy and history in relation to the Messiah (c.-r. par M. T. K. Cheyne : l'auteur signale dans cet article les symptômes des tendances nouvelles qui surgissent dans la théologie anglaise par rapport aux études historiques). — 2° *Aurel Stein*. Afghanistan in Avestic geography. — 23 mai : *George Ebers*. Lettre à M. Poole sur les fouilles de M. Naville. — 30 mai : 1° *C. J. Ball*. The holy Bible (à propos de la version révisée de l'A. T. 1^{er} art. ; cfr. *Athenæum* des 16 et 23 mai) ; — 2° *R. Stuart Poole*. Egypt exploration fund (exposition à Londres, au Musée britannique, de poteries trouvées dans l'ancienne Naucratis). — 5 juin : Current theology (revue de publications récentes sur l'histoire religieuse).

XXVII. Athenæum. — 11 avril. *H. Sutherland Edwards*. Historic and other doubts (à propos des satires de J. B. Pérez, libraire à Agen, et de l'archevêque Whately contre l'ouvrage de Dupuis sur l'origine de tous les cultes, où ils montrent comment, d'après la méthode de D., Napoléon I n'a jamais existé). — 18 avril : 1° William Tyndale's five books of Moses called the Pentateuch (intéressante publication de la version de 1660 qui fut la vraie base de la version autorisée de la Bible en Angleterre ; voir la suite au 2 mai). — 30 mai : 1° *J. F. et D. M. Lennan*. The patriarchal theory (c.-r. d'un ouvrage très intéressant feu M^e Lennan, destiné à combattre les idées de M. Henry Maine sur l'universalité de l'agnation paternelle, et à soutenir la généralité de l'exogamie et du toténisme) ; — 2° *A. Neubauer*. Sur Gen. XLIX, 10 ; — 3° *J. Hirst*. Notes from Athens (sur les fouilles entreprises en Grèce). — 6 juin : The ordinances of Manu.

XXVIII. Indian Antiquary. — Mars : 1° *Fleet*. The legends on the silver coins of the early Guptas and others connected with them ; — 2° *Pathak*. A copper-plate grant of the Yadava king Krishna ; — 3° *Rice*. The Ganga inscription in Coorg ; — 4° *Natesa Sastri Pandit*. Folk-lore in southern India (voir les nos suivants). — Mai : 1° *Avery*. The religion of the aboriginal tribes of India ; 2° *Hultzsch*. The Sunga inscription of the Barhut Stupa ; the Sarnath inscription of Mahipala.

XXIX. Antiquary. — Avril : 1° *Black*. Cannibalism and sacrifice ; — 2° *Aron*. On the legend of the chapmann of Swaffham. — Mai : Yorkshire parish registers.

XXX. Journal of the Anthropological Institute. — XIV. 4 : 1° *Lubbock*. On the customs of marriage and systems of relationship among the Australians ; 2° *Howitt*. The Jeraeil or initiation ceremonies of the Kurnai tribe.

XXXI. Edimburgh Review. — *Avril* : India what can it teach us ?

XXXII. Contemporary Review. — *Mai* : Canon Cook. The Kalewala.

XXXIII. British Quarterley Review. *Avril* : 1° The alexandrian type of christianity ; — 2° The teaching of the twelve apostles ; — 3° Religion in London.

XXXIV. Fortnightly Review. — *Mai* : 1° Mrs. Macdonald. Buddhism and mock Buddhism ; — 2° Earl of Aberdeen. Union of presbyterian churches. — *Juin* : 1° W. Milligan. Wyclif and the Bible ; — 2° Percy Gardner. The hellenic afterworld.

XXXV. Nineteenth Century. — *Avril* : 1° The comparative study of ghost stories ; — 2° Waldstein. The eastern pediment of the Parthenon.

XXXVI. Journal of the Royal Asiatic Society of Great-Britain. — XVII, 2 : 1° Foulkes. The Pallavas ; — 2° Wortham. Translation of Books 81-93 of the Märkaṇḍeya Purāṇa ; — 3° Redhouse. On prof. Tylor's Arabian Matriarchate.

XXXVII. Journal of the Asiatic Society of Bengal. — P. I. Vol. LIII : 1° Grierson. Translation to Manbodh's Haribans ; — 2° Twenty-one Vaishnava hymns edited and translated ; — 3° The song of Biai Mal edited and translated.

XXXVIII. Scottish Review. — *Avril* : Hampole psalters.

XXXIX. Theologische Literaturzeitung. — 18 *Avril* : Renan. Marc Aurèle et la fin du monde antique (c.-r. par A. Harnack : malgré bien des réserves, l'œuvre de Renan est la première et jusqu'à présent la seule histoire des deux premiers siècles de l'Eglise qui soit complète et dans laquelle l'auteur dispose de toutes les ressources de la science historique). — 13 *juin* : Bickel. Ein Papyrusfragment eines nicht-kanonischen Evangeliums (c.-r. par A. Harnack, — voir plus haut, la *Chronique* sous la rubrique *Allemagne*).

XL. Literaturblatt für orientalische Philologie. — *Décembre* 1884 : 1° Meyer. Geschichte des Alterthums (c.-r. par M. R. Pietschmann : œuvre remarquable) ; — 2° The Mahabharata translated into English prose (c.-r. par M. A. Holtzmann) ; — 3° Librorum V. T. canonicorum pars prior (ed. Lagarde ; c.-r. par M. K. Vollers) ; — 4° Bacher. Die Agada der Tannaiten (c.-r. par H. L. Strack) ; — 5° Heidenheim. Bibliotheca samaritana (c.-r. par K. Vollers).

XLI. Ausland. — N° 12 : 1° Ostern im Lichte der Völkerkunde (voir les nos suivants). — 2° Hugo Klein. Die Schatzgräber Siebenbürgens und ihr Sagenkreis. — 3° Die Kloster auf dem Berge Athos (fin).

XLII. Oesterreichische Monatsschrift f. d. Orient. — N° 3 : 1° Winternitz. Das Gobhilaḡrhyasūtra. — 2° Jolly. Catalogue of sanskrit manuscripts in Goorg and Mysore. — 3° Kaufmann. Mission en Palestine. — 4° Feigl. Découvertes en Chaldée.

XLIII. Zeitschrift d. d. morgenländischen Gesellschaft. XXXIX. 1 : 1° *J. H. Mordtmann*. Mythologische Miscellen. — 2° *Oldenberg*. Akhyāna-Hymnen im Rîgvēda. — 3° *Lindner*. Ueber eine Handschrift des ersten Buches der Maîtrāyāni-Samhita. — 4° *Wellhausen*. Zu den Hudaitenliedern.

XLIV. Historische Zeitschrift. — 1885. N° 2 : *Joseph Langen*. Das älteste christliche Kirchenbuch. — N° 3 *Konrad Haebler*. Ueber die älteren Hermandades in Castilien.

XLV. Historisches Jahrbuch. — VI. 2 : 1° *Schmid*. Die deutsche Kaiser- und Königswahl und die Römische Curie in den Jahren 1558-1620. — 2° *Kayser*. Pabst Nikolaus V (1447-1455) und das Vordringen der Türken. — 3° *Hüffer*. Handschriftliche Studien zum Leben des heil. Bernard von Clairvaux (suite). — 4° *Gottlob*. Das vaticanische Archiv.

XLVI. Archæologische Zeitung. — XLIII. 1 : *von Duhn*. Charondarstellungen.

XLVII. Zeitschrift für ägyptische Sprache. — N° 1 : 1° *H. Naville*. Das thebaische Totenbuch. — 2° *von Lemm*. Sieben sahidische Bibelfragmente. — 3° *L. Stern*. Faijumische Papyri im ägyptischen Museum zu Berlin.

XLVIII. Zeitschrift für Kirchengeschichte. — VII. 3 : 1° *Schultze*. Zur Geschichte Konstantins des Gr.. — 2° *Haupt*. Zur Geschichte des Joachimismus. — 3° *Kolde*. Joh. von Staupitz, ein Waldenser und ein Widertäufer. — 4° *Bernheim*. Zum Wormser Concordat. — 5° *Hartfelder*. Zum Corpus reformatorum. — 6° *Allmenröder*. Zur Reformationsgeschichte der Elsass.

XLIX. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie. 1885. N° 1 : 1° *W. Vatke's* Gesamtansicht ueber Pentateuch-Josua (voir les nos suivants). — 2° *A. Hülgenfeld*. Die Lehre der XII Apostel. — N° 2 : *H. Holtzmann*. Der Streit ueber die Christuspartei in Corinth.

L. Zeitschrift für katholische Theologie. — IX. 2 : *Otto*. Fünf neu entdeckte Briefe des heil. Ignatius von Loyola.

LI. Beweis des Glaubens. — Mars-Avril : 1° *Buff*. Zur biblischen Schöpfungsgeschichte (suite et fin). — 2° Zur biblischen Sündflutgeschichte. — 3° *Krummel*. Das System der Vedānta. — 4° *Seyler*. Altheidnische Religiosität.

LII. Theologisch Tijdschrift. — Mai : 1° *L. W. E. Rauwenhoff*. Het ontstaan van den godsdienst (excellent article sur les théories récentes relatives à l'origine de la religion). — 2° *W. H. Kōsters*. De bijbelsche zontvloed-verhalen met de Babylonische vergeleken (suite de la comparaison du récit biblique et de la tradition chaldéenne touchant le déluge). — 3° *J. J. Prins*. De bestemming van den brief aan de Hebreërs (le but de l'épître aux Hébreux).

LIII. Archivio per lo Studio delle tradizioni popolari. — IV. 1 : 1° *Novato*. Madonna Polaiola. — 2° *Placucci*. Usi e pregiudizi de' contadini della Romagna (suite). — 3° *Pires*. Cantigas a S. João recolhidas da tradiçao oral na provincia do Alemtejo.

LIV. Bullettino della Commiss. archeol. comunale di Roma. — XII. 4 : 1° *Henzen*. Fragmento degli Atti de' Fratelli Arvali. — 2° *Ghirardini*. Di un bassorilievo votivo rappresentante una lustrazione.

LV. Revista de Espana. — N° 410 : *Fernandez y González*. El mesianismo israelita en la península ibérica durante la primera mitad del siglo XVI.

BIBLIOGRAPHIE

GÉNÉRALITÉS.

J. van den Ghen. La mythologie comparée et les travaux de Guillaume Mannhardt. — Bruxelles. Vromant, 1885, in-8 de 23 p.

Elie Reclus. Les primitifs. Etude d'éthnologie comparée. — Paris. Chamerot, in-18.

CHRISTIANISME.

A. Jacobsen. Die Quellen der Apostelgeschichte. — Berlin. Gærtner, 1885, in-4 de 26 p.

C. Burk. Geschichte der christlichen Kirche bis zu ihrer Pflanzung auf deutschem Boden. — Stuttgart. Krabbe, 1885 ; in-8 de VIII et 337 p.

E. L. A. Bouvy. De S. Isidoro Pelusiota libri III. — Nîmes. Lafare, 1885 ; in-8, de IV et 220 p.

J. E. Darras. Histoire de l'Eglise depuis la création jusqu'au XII^e siècle, continuée jusqu'au pontificat de Pie IX par J. Bareille et J. Fèvre. Tome XXXIV (1534-1565). — Paris. Vivès, 1885, in-8 de 700 p.

R. Reuss. David Livingstone, missionnaire, voyageur et philanthrope (1813-1873). — Paris. Fischbacher, 1885 ; in-8 de VIII et 120 p.

J. Langen. Geschichte der römischen Kirche von Leo I bis Nikolaus I, quellenmässig dargestellt. — Bonn. Cohen, 1885 ; in-8 de XI et 858 p.

M. Thirion. Etude sur l'histoire du protestantisme à Metz et dans le pays messin. — Nancy. Collin, 1885 ; in-12 de 480 p.

Th. Gumbel. Die Geschichte der protestantischen Kirche der Pfalz. — Kaiserslautern. Gotthold, 1885 ; in-8 de VIII et 792 p.

O. Ritschl. Cyprian von Karthago und die Verfassung der Kirche. — Göttingen. — Vandenhœck, 1885 ; in-8 de VII et 250 p.

G. de Rey. Les saints de l'église de Marseille. — Marseille. Olive, 1885 ; in-18 de 324 p.

W. H. Taylor. John Knox. — New-York. Armstrong, 1885 ; in-12 de VII et 217 p.

L. Aguesse. Histoire de l'établissement du protestantisme en France, conte-

(1) En dehors des nombreux ouvrages mentionnés dans la *Chronique* et dans le *Dépouillement des périodiques*.

nant l'histoire politique et religieuse de la nation depuis François I jusqu'à l'édit de Nantes. Tome III, 1574-1589. — Paris. Fischbacher, 1885, in-8 de 600 pages.

J. von Pflugk-Hartung. Acta pontificum romanorum inedita (II p. de 97 à 1497). — Stuttgart. Kohlhammer, 1885. 2 vol. in-8 de 407 et 492 p.; et Specimina selecta chartarum pontificum romanorum. Pars. I, in-fol.

Analecta ordinis Minorum Cappuccinorum in lucem edita jussu r. p. Bernardi ab Andermatt. Vol. I, fasc. 1; Romæ, 1884; in-8 de 32 p.

Mémoires pour servir à l'histoire du père Broet et des origines de la Compagnie de Jésus en France, par un religieux du même ordre (1500-1564). — Le Puy. Freydier, 1885; in-8 de XIV et 678 p.

Delaplace. La R. M. Jahouvey, fondatrice de la congrégation de St-Joseph de Cluny. T. I. — Paris. Libr. de l'Œuvre de St-Paul, 1885; in-8 de 599 p.

J. Maurin. Vie de Pauline Marie Jaricot, fondatrice de la Propagation de la foi et du Rosaire vivant. — 2 vol. in-48 de XXXVI, 474 et 519 p.; Paris. Palmé. 1884.

N. Nilles. Kalendarium manuale utriusque ecclesiæ orientalis et occidentalis. Pars III, addititia, 2 vol.. Symbolæ ad illustrandam hist. eccl. orient. in terris coronæ S. Stephani, maximam partem nunc primum ex variis tabulariis, romanis, austriacis, hungaricis, transilvanis, croaticis, societatis Jesu aliisque fontibus accessu difficilibus erutæ, patrocinantibus almis hungarica et rumena literarum academiis editæ. — Innsbruck. Rauch, 1885; in-8 de CXX et 1086 p.

S. Pawlicki. Der Ursprung des Christenthumes. — Mainz. Kirchheim, 1885; in 8 de IV et 255 p.

M. Schwalb. Unsere vier Evangelien erklärt und kritisch geprüft. — Berlin. Habel, 1885; in-8 de XV et 488 p.

V. Forcella. Feste in Roma nel pontificato di Paolo III (1534-1545). — Roma. Artigianelli, 1885; in-8 de 116 p.

Edm. Le Blant. Des voies d'exception employées contre les martyrs. — Paris. Larose et Forcel, broch. in-8.

A. G. van Hamel. Les romans de Carité et Miserere de Renclus de Moillens, poèmes de la fin du XII^e siècle. Éd. critique, 2 vol. in-8 (fasc. 61 et 62 de la Bibl. de l'Éc. des Hautes-Études). — Paris. Vieweg, 1885.

J. Le Fèvre. Les martyrs d'Arézzo, 2 vol. in-4 de VII, 282 et 386 p. — Paris. Firmin-Didot.

Ch. Grandjean. Le registre de Benoît XI, recueil des bulles de ce pape, publiées et analysées d'après le ms. original des Archives du Vatican, 3^e fasc. gr. in-4. — Paris. Thorin.

Americ. La passion de Sainte-Catherine, poème du XIII^e siècle en dialecte poitevin, publié par F. Talbert. — Paris. Thorin, in-4 de II et 37 p.

La Vierge Marie substituée à la Lucine antique, par un fureteur. — Paris. Labitte, in-8, 1885.

E. von Ottenthal. Die Bullenregister Martins V und Eugens IV. — Innsbruck. Wagner, 1885.

A. H. Franke. Das alte Testament bei Johannes. — Göttingen. Wandenhœck, 1885, in-8 de V et 316 p.

Baron d'Avril. SS.-Cyrille et Méthode. — Paris. Leroux, in-18 (Bibl. slave elzévirienne).

Th. Birt. De moribus christianis quantum Stilichonis ætate in aula imperatoria occidentali valuerint disputatio. — Marburg. 1885, in-4 de 23 p.

JUDAÏSME ET ISLAMISME.

Al. Weill. Le Pentateuque selon Moïse et le Pentateuque selon Esra. 1^{re} partie avec textes hébreux à l'appui. — Paris. Dentu, in-8 de 96 p.

E. Ouverleaux. Notes et documents sur les Juifs de Belgique sous l'ancien régime. — Paris. Durlacher, in-8 de 102 p.

A. Schiarabati. De l'université du Caire ; la mosquée d'El-Azhar, ses origines, ses mœurs et son enseignement. — Aix. Nicot, in-8 de 40 p.

M. V. Sattler. Geschichte der Stadt Jerusalem und ihrer merkwürdigsten Gebäude, nach den Berichten des jüd. Geschichtschreibers, Flavius Josephus. — Munich. Piloty et Löhle, 1884, in-8 de 34 p.

S. H. Margulies. Saadia Al-fajûmi's arabische Psalmenübersetzung. — Breslau, 1884, in-8 de IV et 52 p.

H. Frank. Beitrag zur Erkenntniss des Sufismus nach Ibn Haldûn. — Leipzig. 1884, in-8 de 54 p.

W. L. Pearson. The prophecy of Joel ; its unity, its aim and the age of its composition. — Leipzig. Stauffer. 1885, in-8 de X et 154 p.

J. Gunning. De kritische beschouwing van Israel's geschiedenis. — Haarlem. Tjeenk Willink, 1885, in-8 de 65 p.

RELIGIONS DE L'ASIE.

Strauss et Torney. Der alchinesische Monotheismus. — Heidelberg. C. Winter, 1885, in-8 de 28 p.

L. C. Roux et J. M. Vidal. Quinze jours au Cambodge. Mœurs, coutumes, superstitions, légendes. — Montpellier. Bœhm, in-8 de 128 p.

Trente stances du Bhâmini-Vilâsa, accompagnées de fragments du commentaire inedit de Manirâma, publiés et traduits par *Victor Henry*. — Paris. Maisonneuve, in-8 de 73 p.

J. Vinson. L'Inde française et les études indiennes 1882 à 1884. — Paris. 1885, in-8 de 78 p.

H. G. Keene. History of Hindustan from the first Muslim conquest to the fall of the Mughol empire, 8 vol. 1885.

LES RELIGIONS DU MONDE ANTIQUE.

H. Zimmern. Babylonische Busspsalmen umschrieben, übersetzt und erklärt. — Leipzig, 1885, in-18 de 4 p.

- K. F. Geldner.* Avesta. Die heiligen Bücher der Parsen, I Yasna, fasc. 1-4. — Stuttgart. Kohlhammer.
- R. Audibert.* Funérailles et sépultures de la Rome païenne. — Paris, Rousseau, in-8 de 236 p.
- C. Thiaucourt.* De Johannis Stobæi eclogis ærumque fontibus. — Paris. Hachette, in-8 de 99 p.
- K. Bernhardi.* Das Trankopfer bei Homer. — Leipzig. Hinrichs, 1885.
- A. Bungert.* De fabula Phætontea. — Leipzig. Fock, 1885.
- H. Jordan.* Symbolæ ad historiam religionum italicarum altera. — Königsberg. Hartung, 1885.
- J. Bruell.* Herodot's Babylonische Nachrichten. II. Zur Geschichte und Cultur von Babylon. Semiramis und Nitokris. — Leipzig. Schulze.
- J. Langl.* Griechische Götter und Heldengestalten. 1^o livr. — Vienne. Holder.
- A. Boltz.* Die Kyklopen ein historisch Volk sprachlich nachgewiesen. — Berlin. Gärtner 1885.
- R. Bohn.* Der Tempel des Dionysos zu Pergamon. 1885.
- Otto Seeck.* Die Kalendertafel der Pontifices. — Berlin. Weidmann. 1885.
- H. Wanner.* Deutsche Götter und Helden. — Hannover. Helwing, 1885.
- J. Sir.* De Gorgone. — Amstelodami. De Rœver. 1885 ; in-4^o de 104 p. et 3 Pl.
- George Rawlinson.* Egypt and Babylon from scripture and profane sources. — Londres. Hodder et Stoughton, 1885.

RELIGIONS DE L'AMÉRIQUE ET DES NON-CIVILISÉS.

- Lucien Biart.* Les Aztèques. Histoire, mœurs, coutumes. — Paris. Henuy. 1885. In-8^o.
- R. B. Brehm.* Das Inkareich. Beiträge zur Staats-und Sittengeschichte des Kaiserthumes Tahuantinsügu. — 2 vol. Iena. Mauke.

FOLK-LORE.

- N. Gredt.* Sagenschatz des Luxemburger Landes. — Luxembourg. Bück.
- Chants populaires de la Haute-Bretagne, recueillis par un Guérandais de 1809, habitant Savenay depuis 50 ans. — Savenay. Allair ; in-8^o de 64 p.
- E. Chapuis.* Récits et légendes de Franche-Comté. — Saint-Claude. Enard, in-18 de 363 p.
- H. Dulac.* Contes arabes en dialecte de la Haute-Egypte. — Paris, in-8^o de 36 p. (Extrait du *Journal asiatique*).

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME ONZIÈME

ARTICLES DE FOND

Les religions en Grande-Bretagne, par M. H. Gaidoz	1
Bulletin des Religions de l'Inde, par M. A. Barth.	
Les publications relatives à la religion védique.	37
Les publications relatives au bouddhisme	160
Akbar, un initiateur de l'étude comparée des religions et un précurseur de la tolérance dans l'Inde, par M. G. Bonet-Maury	133
Bulletin de l'Islam, par M. E. Fagnan	197
Les Missions musulmanes au XIX ^e siècle, par M. Edouard Montet	261
Quelques observations sur la méthode en mythologie comparée, par M. P. Regnaud.	286
Le mythe de Dagon, par M. J. Menant	294
Les fouilles de M. Naville à Pithom. L'Exode. Le canal de la Mer Rouge, par M. E. Lefébure	304

MÉLANGES ET DOCUMENTS

La dernière publication de M. Dumichen, par M. Leblois (de Strasbourg).	65
Le docteur Lepsius au tombeau de Sêti I, par M. E. Lefébure	74
L'Introduction du culte de Serapis à Rome. — P. Cornelius Scipio Nasica Serapio, par M. G. Lafaye.	327
Le Galet inscrit d'Antibes. Offrande phallique à Aphrodite, par M. H. Bazin	330
Une nouvelle interprétation de la Didaché par M. Menègoz, par M. L. Massebieau	333
Le Bonheur du Nirvâna, extrait du Milindapprashnaya ou Miroir des doc- trines sacrées, traduit du Pâli par Lewis da Sylva Pandit	336

REVUE DES LIVRES

L. de Ronchaud. La tapisserie dans l'antiquité; le Péplos d'Athènes; la décoration intérieure du Parthénon (L. X.).	84
--	----

<i>C. A. L. van Troostenburg de Bruyn.</i> L'Eglise réformée dans les Indes néerlandaises sous le régime de la Compagnie des Indes orientales (V. G.).	86
<i>Adolf Bastian.</i> Der Fetisch an der Kuste Guinea's (A. Réville)	92
<i>David Castelli.</i> La legge del popolo ebreo nel suo svolgimento storico (Edouard Montet)	94
<i>B. Aubé.</i> L'Eglise et l'Etat dans la seconde moitié du III ^e siècle (Jean Réville)	96
<i>Eugène Virieux.</i> La vie du Bouddha (Ph. Ed. Foucaux)	99
<i>Léon de Rosny.</i> Histoire des dynasties divines (Matsunami Massanobu).	209
<i>Ernest Jannetuz.</i> Etude sur Semo Sancus Fidius, dieu sabin représentant le feu, et sur l'étymologie d'Hercule (Albert Réville)	211
<i>Pierre Bouche</i> (l'abbé). La côte des Esclaves et le Dahomey (Albert Réville)	214
<i>Th. Reinach.</i> Histoire des Israelites depuis l'époque de leur dispersion jusqu'à nos jours (Rod. Reuss)	215
<i>C. P. Tiele.</i> Manuel de l'histoire des religions (Jean Réville).	220
<i>Otto Pfleiderer.</i> Religionsphilosophie auf geschichtlicher Grundlage (Jean Réville)	222
<i>J. A. Dulaure.</i> Des divinités génératrices (Jean Réville)	226
<i>J. Eggermont.</i> Le Japon. Histoire et religion (L. R.)	228
<i>Ad. Terzetti.</i> La Grèce ancienne et moderne considérée sous l'aspect religieux (C. E. R.).	353
<i>Albert Réville.</i> Les religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou	354
<i>Edouard Montet.</i> Histoire littéraire des Vaudois du Piémont.	356
CHRONIQUE	101 ; 230 et 357
DÉPOUILLEMENT DES PÉRIODIQUES ET DES TRAVAUX DES SOCIÉTÉS SAVANTES	116 ; 248 et 369
BIBLIOGRAPHIE	126 ; 256 et 383

Le Gérant : ERNEST LEROUX.

R E V U E

DE

L'HISTOIRE DES RELIGIONS

TOME DOUZIÈME



ANNALES DU MUSÉE GUIMET

REVUE
DE
L'HISTOIRE DES RELIGIONS

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. JEAN RÉVILLE

AVEC LE CONCOURS DE

MM. A. BARTH, membre de la Société Asiatique ; A. BOUCHÉ-LECLERCQ, professeur à la Faculté des lettres de Paris ; P. DECHARME, doyen de la Faculté des lettres de Nancy ; J.-A. HILD, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers ; G. MASPERO, de l'Institut, directeur général des musées d'Égypte ; E. RENAN, de l'Institut, professeur au Collège de France ; A. RÉVILLE, professeur au Collège de France ; E. STROEHLIN, professeur à l'Université de Genève ; C.-P. TIELE, professeur à l'Université de Leyde, etc.

SIXIÈME ANNÉE

TOME DOUZIÈME



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1885



DES

ORIGINES DE L'IDOLATRIE

Pour qu'une image puisse être considérée comme une idole, il ne suffit point qu'elle soit un objet de vénération, ni même qu'elle reçoive des hommages religieux. Autrement on devrait taxer d'idolâtrie toutes les religions connues, sauf peut-être l'islamisme, le judaïsme et le christianisme protestant. J'entends par *idoles*, non pas toutes les images ou statues qui représentent un être surhumain et qui sont vénérées à ce titre, mais seulement celles qui sont tenues pour conscientes et animées.

Lorsque Lucien, visitant le temple d'Hiérapolis en Syrie, s'étonna de ne pas y trouver, parmi les effigies des principaux dieux, celles du soleil et de la lune, on lui expliqua que les hommes pouvaient contempler directement les divinités du ciel, tandis que, pour se représenter les autres dieux, ils avaient besoin de simulacres. Ici, il est évident, que, tout au moins pour les auteurs de cette explication, les statues de leur temple n'étaient qu'un signe représentatif des puissances surhumaines.

De même, en sens inverse, quand nous lisons que les Tyriens, assiégés par Alexandre, enchaînèrent leur grande statue de Baal Melkart pour l'empêcher de passer à l'ennemi, nous reconnaissons sans peine un cas d'idolâtrie nettement caractérisé.

Mais la distinction n'est pas toujours aussi précise, surtout quand font défaut les commentaires des adorateurs eux-

mêmes, et, ce qui complique encore la difficulté, c'est que souvent, dans une même religion, les images de la Divinité sont, pour les uns de purs symboles, pour les autres des individualités vivantes, suivant le degré de culture intellectuelle et religieuse.

Je crois néanmoins que le fait de regarder une image comme le corps d'une personnalité surhumaine a un caractère *sui generis* suffisamment accentué pour mériter une appellation spéciale et j'estime avantageux de lui réserver le terme d'idolâtrie.

L'idolâtrie n'est point un culte primitif. Elle fait défaut chez les peuples placés au dernier degré de l'échelle humaine : Boschmans, Hottentots, Fuégiens, Patagons, Veddahs, Esquimaux. Alors qu'elle fleurissait, à l'époque de la conquête espagnole, parmi les États policés du Mexique, du Pérou et de l'Amérique centrale, on ne l'a jamais rencontrée qu'à l'état exceptionnel et, pour ainsi dire erratique, parmi les tribus nomades ou incultes du nouveau continent. De même, dans le vieux monde, elle ne s'est épanouie qu'avec les grandes civilisations de la Chaldée, de l'Égypte, de l'Inde, de la Grèce et de Rome, alors qu'elle était à peine connue des nations encore à demi-barbares, telles que les Celtes et les Germains.

Quels sont donc ses antécédents religieux et comment a-t-elle surgi ?

On fait généralement à cette question des réponses opposées, suivant qu'on s' imagine les premières religions comme un monothéisme ultérieurement obscurci et corrompu par les faiblesses, les calculs, les fautes de l'homme ou comme une vague et instinctive adoration des objets et des phénomènes les plus propres à impressionner vivement la raison naissante.

Dans la première alternative, l'idolâtrie représente une déchéance du sentiment religieux : après avoir conçu la Divinité comme un pur esprit, les hommes se la seraient représentée symboliquement sous des traits humains, parce qu'aucune forme ne leur paraissait plus élevée, puis ils auraient pris leurs symboles pour des images plus ou moins ressemblantes

de l'Être suprême et enfin ils auraient regardé ces portraits eux-mêmes comme des individualités divines. Nous trouvons déjà cette explication dans un des traités attribués à Salomon. On lit au chapitre XIV de *la Sapience* : « 13. — Le premier « essai de former des idoles a été le commencement de la « prostitution, et leur perfection a été l'entière corruption « de la vie humaine. »

Dans la seconde hypothèse, au contraire, l'idolâtrie est un progrès : elle dénote, en effet, que l'homme, dépassant l'adoration confuse des objets personnifiés, s'efforce de concevoir les esprits ou les dieux sous la forme jugée la plus digne de leur puissance ou la plus appropriée à leur destination. Il est curieux qu'un auteur appartenant, non à la nation, mais à la race et peut-être à l'époque du rédacteur de *la Sapience*, Sanchoniathon, attribue déjà cette place à l'idolâtrie dans le développement progressif des manifestations religieuses. D'après les Fragments qui lui sont attribués, les premières générations adorèrent les plantes, puis le soleil, puis le feu, ensuite des piliers qu'on arrosait de sang, enfin les âmes des morts illustres, et alors seulement apparurent les idoles, ainsi que les temples ¹. Le président de Brosses, dans son ouvrage sur le *Culte des dieux fétiches* avait déjà relevé ce passage de l'auteur phénicien, qui, remarquons-le en passant, s'accorde, presque point par point, avec l'ordre du développement religieux admis par les hiéroglyphes les plus autorisés de l'école contemporaine.

Quelles que puissent être les raisons logiques de préférer l'un de ces systèmes, je voudrais ici faire abstraction de tout raisonnement *a priori* pour chercher la solution du problème dans les faits constatés par l'éthnographie et l'histoire.

I

Après les travaux si concluants de MM. E. B. Tylor, Herbert Spencer, John Lubbock, W. R. Alger, C. P. Tiele, Th. Waitz, A.

¹) Sanchon, Liv. I, ch. III et IV.

Réville, Girard de Rialle, etc., il serait superflu de démontrer que le *naturisme* (c'est-à-dire le culte des objets et des phénomènes personnifiés) ainsi que l'*animisme* (c'est-à-dire la croyance à des « esprits » distincts des choses et habitués à intervenir dans les affaires de l'homme), se rencontrent partout et dans tous les temps, soit à l'état de religion dominante, soit à l'état de superstition populaire ; je me bornerai donc à exposer le passage de ces deux cultes à l'idolâtrie, tel qu'on le constate chez un grand nombre de peuples non civilisés.

On trouve parfois la transition directe du naturisme à l'idolâtrie. Les Lapons, les naturels des îles Fidji, les anciens Péruviens, les Chippeways de l'Amérique septentrionale, et les riverains du Tanganyka vénèrent les rochers qui rappellent les proportions du corps humain et ils établissent même entre ces rochers des rapports de famille ¹. Certains Peaux-Rouges rendent un culte spécial aux arbres qui, formés par la jonction de deux troncs, ont vaguement l'air d'un homme debout sur ses jambes ². Aux Antilles, où les sorciers prétendaient saisir le langage des plantes, on fabriquait des *cemi* ou petites idoles avec le tronc des arbres qui étaient censés se désigner eux-mêmes pour cette opération ³.

Mais, d'ordinaire, le procédé est plus compliqué, et c'est en général le fétichisme qui est l'antécédent le plus direct de l'idolâtrie.

Il importe — surtout en matière de religion — de bien définir les termes dont on se sert. Par *fétichisme* j'entends désigner la croyance que la possession d'un objet peut procurer les services de l'esprit logé à l'intérieur ⁴. « Pour le nègre, dit Waitz,

¹) Girard de Rialle, *Mythologie comparée*, Paris 1878, t. I, ch. II. — Sir John Lubbock, *Origin of civilization*, Londres, p. 227, — *Missions catholiques* (1883), t. XV, p. 63.

²) Albert Réville, *Religions des peuples non civilisés*, Paris, 1883, tome I, p. 217.

³) E. B. Tylor. *Civilisation primitive*, trad. franç. Paris, 1876, t. II, p. 281.

⁴) MM. Waitz, Max Muller, A. Réville, ont surabondamment montré que le fétichisme implique la croyance à des esprits logés dans les fétiches et ils en

un esprit demeure ou peut demeurer dans un objet matériel, quel qu'il soit, et souvent un esprit très grand et très puissant peut habiter un objet insignifiant. Il ne pense pas que l'esprit soit lié pour toujours à l'objet matériel qu'il habite, mais il se figure seulement que cet esprit en fait sa demeure principale. En un mot le nègre établit souvent une distinction entre l'esprit et l'objet matériel qu'il habite ; quelquefois même il les oppose l'un à l'autre ; mais la plupart du temps il combine les deux pour en former un tout, et ce tout est le fétiche, pour employer le nom que les Européens lui ont donné, c'est-à-dire l'objet de son culte. »

Tout objet matériel est apte à jouer le rôle de fétiche, pourvu qu'il soit mobile et appropriable : une coquille, une griffe d'animal, une plume d'oiseau, une poule, un serpent, de la terre, du sel, de l'herbe, un caillou, un bloc de pierre, un morceau de bois, etc. C'est naturellement le fétiche de pierre ou de bois qui se transformera le plus aisément en idole. Une pareille évolution n'est pas forcément l'œuvre d'un jour, ni d'un homme. En premier lieu, on paraît s'être contenté de choisir des blocs qui rappelaient vaguement les proportions du corps humain. Le culte des pierres levées, qui se rencontre presque partout, a dû marquer parfois ce premier pas vers l'idolâtrie, là surtout où l'adorateur a appelé à son aide des ornements ou des couleurs. Les habitants de l'Inde méridionale peignent, sur les pierres levées qu'ils vénèrent, une tache rouge en guise de visage. Aux îles Fidji on pare d'une ceinture aux bouts flottants certaines pierres coniques auxquelles on attribue un sexe ¹, et dans les îles de la Société, on rend un culte à des fragments de colonne qu'on revêt du costume indigène ².

ont conclu que le fétichisme était une croyance de formation secondaire. Mais n'y a-t-il pas certains cas où le fétichisme peut être dit *primitif*, ou du moins antérieur à la conception de l'esprit comme entité distincte et séparable de son enveloppe matérielle : quand, par exemple, l'homme personnifiant tous les objets de la nature, en choisit un, qu'il s'approprie pour s'en faire un protecteur ou un allié ?

¹) V. dans l'ouvrage de Sir John Lubbock, *Origin of Civilization* (2^e édit. Lond. 1870), les gravures des pp. 228 et 279.

²) Tylor, *Civilis. prim.*, trad. franç., t. II, p. 212.

Au besoin on taillera le bloc pour lui donner une forme allongée ou pyramidale, qui rappelle davantage les proportions humaines. Il est inutile de citer les innombrables peuples qui, de l'Arabie à l'Amérique centrale et de l'Inde à l'Irlande, abstraction même de toute idée phallique, ont adoré des colonnes, des piliers, des cippes rectangulaires. De simples pieux sont l'objet d'un culte chez des races aussi diverses que les indigènes du Nil supérieur, les tribus des forêts brésiliennes, les Ostiaques de la Sibérie et certains arborigènes de l'Inde¹. Au Baguirmi, les noirs déposent devant des pieux installés dans de petites niches les dépouilles des animaux tués à la chasse, le tablier en cuir des ennemis massacrés, des cruches de *merissa* fraîchement préparées, etc.; s'agit-il d'obtenir une faveur spéciale, on sacrifie une poule devant la niche et on verse le sang sur le pieu².

Ailleurs on commence à habiller le morceau de bois; on lui confectionne une sorte de tête avec des chiffons; on en fait une *poupée*. Le culte de la poupée semble général à un certain degré du développement religieux. Les idoles des Mandans et de certaines tribus Sibériennes consistent en peaux bourrées d'herbes. Les Cris des États-Unis vénèrent des faisceaux de baguettes qu'ils entourent d'un chiffon et qu'ils surmontent d'une tête composée de la même manière; tel est également le procédé qu'on suit en Finlande pour fabriquer les *paras*, fétiches domestiques qui ont survécu même à l'introduction du christianisme. Les sorciers brésiliens emploient des calebasses magiques, traversées par un bâton au sommet duquel ils percent un trou pour simuler la bouche³. C'est à peu près la description du fétiche qu'un résident du Bas-Congo vit employer pour retrouver les objets perdus: petit bâton surmonté d'un paquet de rubans de diverses couleurs, au

¹) V. Girard de Rialle, *Mythol. comparée*, ch. II.

²) Nachtigal. *Voyage du Bornou au Baguirmi* dans le *Tour du Monde*, 1880, t. II, p. 391.

³) A. Réville, *Relig. des peup. non-civ.*, t. I, 217, II, 217 et I, 370.

milieu desquels se trouvait une main en bois sculpté, un sifflet et une calebasse¹.

Un nouveau pas est franchi lorsqu'au sommet du pieu ou de la colonne s'ébauche une tête sculptée ; nous arrivons ainsi à l'*hermès* qui est à mi-chemin entre la statue proprement dite et la borne ou la poutre acéphales. Parmi les fétiches du Congo qui ont figuré à l'exposition internationale d'Anvers, se trouve un petit spécimen de ce genre, formé d'une tête placée au sommet d'un cylindre ; la tête est surtout remarquable par la régularité et même la sérénité des traits qui n'offrent nullement le type Africain, mais rappellent plutôt certaines figures du Bouddha. — Chez les Samoyèdes, on trouve côte à côte la statue complètement façonnée, la pierre que surmonte une tête humaine et la pierre simplement entourée d'étoffes de couleur².

Une fois la tête formée, le reste s'en suit rapidement. On commence par tailler les membres en relief sur le support ; puis on les en détache et on s'efforce de leur donner l'attitude de la vie. Mais ce sont là des développements qui appartiennent à l'histoire de l'art, plutôt qu'à l'histoire de la religion.

On fera peut-être observer que, si nous trouvons presque partout des formes intermédiaires entre le bloc informe et l'idole proprement dite, rien n'établit encore que ces formes se soient développées ou succédées dans l'ordre ici décrit.

Il suffirait de répondre avec M. E. Tylor que « il est peu probable que des peuples habiles à sculpter le bois et la pierre et qui emploient ordinairement ces matériaux pour en faire des idoles retournent en arrière pour imaginer de rendre un culte à de grossiers morceaux de bois et à des cailloux. » Mais l'histoire elle-même nous fournit un exemple qui nous permet de suivre le développement graduel des idoles à travers toutes ses phases, — et c'est un témoignage d'autant plus précieux

¹) Ch. Jeannest, *Quatre années au Congo*, Paris 1883, p. 158.

²) E. B. Tylor, *Civilis. primit.*, t. II, p. 212.

qu'il nous vient du peuple où l'idolâtrie a atteint l'apogée de son épanouissement : les anciens Grecs.

Les Grecs commencèrent, eux aussi, par rendre un culte à des blocs de pierre et à des morceaux de bois. Je me bornerai à rappeler les trente pierres informes qu'au temps des Antonins Pausanias vit encore à Pharée, où elles passaient pour les plus anciens simulacres des dieux. Comment, du myrthe qui personnifiait Artémis à Boiæ et de la pierre qui représentait Zeus à Tégée, la Grèce passa-t-elle aux chefs-d'œuvre du ciseau de Phidias ? On ne pourrait résumer cette transition mieux que ne l'a fait M. Max Collignon dans sa *Mythologie figurée de la Grèce*. « Un progrès naturel, y lit-on (ch. I), consista à donner aux pierres brutes une forme régulière, encore que fort rudimentaire. Zeus et Héra sont ainsi figurés sur des monnaies de l'île de Céos. A Sicyone la plus ancienne image de Zeus Meilikhios était une pyramide ; celle d'Artémis Patrôa une colonne. Telle était aussi la forme de l'ancienne Héra argienne. On retrouve peut-être une allusion à ces antiques représentations de la déesse dans une peinture de Pompéi qui montre des Eros et une Psyché sacrifiant devant une colonne à laquelle sont attachés un bandeau (ou stéphané) et un sceptre... Avec le progrès de l'art on ajoute à ces piliers des attributs caractéristiques, une tête, des bras, des emblèmes phalliques ; c'est l'origine de l'hermès, surmonté d'une ou plusieurs têtes. »

Mêmes étapes dans le bois que dans la pierre : « Les premières idoles, dit encore M. Collignon, qui cessent d'être de simples fétiches et où apparaît un rudiment de forme humaine, ce sont les *ξύλα*. Taillés dans le bois, le plus souvent, ces rudes et grossiers simulacres méritent à peine au début le nom de statues ; ils dérivent du pilier et de la colonne où une main inexpérimentée cherche à indiquer les principaux traits du corps humain... Les poutres à peine dégrossies, les idoles taillées à la hache dans l'épaisseur d'une planche, comme la Héra primitive des Samiens conduisent naturellement aux *xoana* ; ces madriers se prêtaient mieux que le marbre aux

efforts d'un ciseau inhabile... Les statues de bois restèrent pendant toute l'antiquité grecque les monuments les plus vénéérés des temples. Nous savons par le témoignage des auteurs et des inscriptions quel culte leur était rendu. On les dorait ; on les peignait de couleurs vives ; on les habillait de riches étoffes... D'autres fois, les offrandes consistaient en fleurs, en couronnes sous lesquelles disparaissait la statue ¹. »

Cette citation d'un savant archéologue qu'on ne peut accuser de préventions en cette matière, non-seulement montre bien comment l'idolâtrie se relie au culte des objets naturels, mais encore offre une réfutation pratique de l'assertion si fréquente que, chez les Grecs, les idoles auraient été, dès le début, une simple représentation de la physionomie attribuée aux habitants de l'Olympe. En effet, nous voyons clairement que les statues des temples sont sorties, par une transition en quelque sorte insensible, des pierres et des poutres adorées au temps des Pélasges. Or, ces pierres et ces poutres passaient pour le réceptacle et non pour la simple image des puissances divines, soit que celles-ci fussent réputées y avoir élu domicile, soit que les anciens adorateurs de ces fétiches leur eussent appliqué, à un moment donné, le nom des grandes Divinités de la nature introduites par de nouvelles migrations d'idées ou de peuples ².

¹) Max Collignon, *Mythologie figurée de la Grèce*, pp. 11-17.

²) En plus d'un lieu on avait donné le nom d'Artémis ou de Héra à un arbre que les fidèles vénéraient comme s'il s'agissait de ces déesses en personne. A Orchomène cette adoration s'était reportée sur une statue d'Artémis placée dans les branches et il existe une monnaie de Myra où l'on voit une image de Héra ainsi placée à la bifurcation du tronc. C'est exactement ce qui se passa pour le Christianisme, parmi les populations de la Gaule et de la Germanie, lorsque, ne pouvant supprimer la vénération, des campagnards pour leurs arbres sacrés, le clergé y attacha des madones ou des images de saints. Ainsi sur l'Heizemberg, près de Zell, au Tyrol, on trouve une chapelle de la Vierge, bâtie sur l'emplacement d'un vieil arbre, qui, d'après une légende citée par M. E. Tylor, servait d'habitation à la Vierge et qui poussa des gémissements quand le bûcheron porta la cognée dans ses racines, ni plus ni moins que les chênes où habitaient les hamadryades d'Ovide. Pausanias parle d'un arbre sacré, situé sur le mont Cithéron, que les Corinthiens, par ordre d'un oracle, adorèrent sous le nom de Bacchus. Il ajoute qu'ils tirèrent de cet arbre sacré deux Bacchus qui, de son temps, étaient encore en grande vénération sur la place publique de Corinthe.

Sans doute il vint un temps où les esprits les plus avancés de la Grèce se refusèrent à voir dans ces idoles autre chose qu'un signe représentatif de la Divinité, comme on peut le constater par les railleries de Xénophane contre l'anthropomorphisme de ses compatriotes. Mais ce point de vue ne surgit qu'avec le progrès de la philosophie et il ne pénétra jamais profondément dans les masses — témoin, même au siècle de Périclès, le bannissement de Stilpon pour avoir déclaré que la Pallas Athénée de Phidias n'était pas la déesse elle-même. Encore aux derniers jours du paganisme, suivant Arnobe (*Adv. Gent.* V, 17, 19), les partisans de la vieille religion déclaraient adorer non le bronze, l'or ou l'argent des idoles, mais la divinité que la consécration y avait fait descendre.

II

Sir John Lubbock, conteste qu'on puisse passer directement du fétichisme à l'idolâtrie : » Le fétichisme, dit-il, est une attaque contre la divinité ; l'idolâtrie un acte de soumission, grossier sans doute, mais pourtant empreint d'humilité. D'où suit que le fétichisme et l'idolâtrie sont des états non-seulement différents, mais encore opposés. Il faut donc s'attendre à trouver entre eux, comme c'est le cas, un état de religion où ne se rencontrent ni l'un ni l'autre » ¹.

Cet état intermédiaire consistera à regarder les esprits ou les dieux comme indépendants de toute appropriation humaine, sans cependant leur attribuer les formes de l'homme.

Il faut reconnaître que les exemples invoqués par l'éminent anthropologiste ne sont pas des plus heureux, — par exemple quand il écrit, (p. 257) : que les nègres de l'Afrique occidentale n'ont pas d'idoles. — « Il est vrai, ajoute-t-il, que plusieurs écrivains parlent d'idoles ; mais leurs commentaires montrent presque toujours que, dans ce cas, il s'agit simplement de *fétiches sous forme humaine*. »

¹) Sir John Lubbock, *On the Origin of Civilization*, 2^e éd., p. 256.

On pourrait croire à la lecture de ce passage, que M. Lubbock réserve le nom d'idoles aux images de la Divinité, vénérées comme symboles, non comme résidences des esprits, et en ce sens, il aurait peut-être raison de soutenir que les nègres n'ont pas d'idoles. Mais il prend soin de nous dire lui-même (p. 263), avec faits à l'appui, que : « l'idole n'est nullement regardée comme un simple emblème » mais comme une individualité vivante, — Par quels caractères distingue-t-il donc les idoles des « fétiches sous formes humaines » qu'il reconnaît exister par milliers dans certaines parties de l'Afrique ?

Serait-ce que le fétiche est susceptible d'appropriation individuelle, tandis que l'idole reçoit un culte public ? Mais il n'y a pas entre ces deux faits la solution de continuité qu'imagine M. Lubbock. A l'en croire, le premier implique la supériorité de l'homme sur les esprits ; le second, la supériorité des esprits sur l'homme. Une distinction aussi tranchée ne se rencontre à aucune période du développement religieux. Même au plus bas degré de l'échelle, l'homme croit que ses dieux lui sont supérieurs en certains points et il leur attribue nécessairement une certaine indépendance, puisque, jusque dans le fétichisme le plus grossier, il leur fait des offrandes pour les apaiser ou des menaces pour les intimider. D'autre part, même au sein des religions qui ont depuis longtemps atteint ou dépassé le niveau de l'anthropomorphisme, on trouve encore l'idée que l'homme peut triompher de ses dieux, à l'instar de Diomède en lutte avec Mars et Vénus. Le brahmanisme, au sommet de son développement métaphysique, n'admettait-il pas que l'homme, par des sacrifices et des mortifications, pût devenir le maître des dieux ? Est-il besoin de rappeler le raisonnement souvent cité de ce prêtre, qui, dans un accès d'orgueil sacerdotal, se déclarait supérieur à Dieu, parce qu'il pouvait à volonté le faire descendre sur l'autel par la consécration de l'hostie ? Aujourd'hui même, en quoi le paysan de l'Europe méridionale qui plonge sa madone dans l'eau pour faire pleuvoir, diffère-t-il du sauvage qu'une association d'idées analogue conduit — dans les îles Samoa, à

•

:

mouiller certaines pierres sacrées, — chez les Boschmans, à traîner un hippopotame par les champs — enfin, parmi les nègres, à jeter un pot dans une source ou à mettre une cruche vide devant une idole ? — C'est seulement à la longue, dans un état religieux bien au-dessus de l'idolâtrie comme du fétichisme, que les hommes en viennent à tenir la Divinité pour indépendante de leurs évocations et de leurs sortilèges, aussi bien que de leurs flatteries et de leurs menaces.

Les idoles qui reçoivent les hommages de la nation ou de la tribu, sont un simple développement des fétiches à forme humaine qui se trouvent chez les particuliers. Partout où l'on rencontre des idoles qui sont l'objet d'un culte public, on en trouve également qui jouent le rôle de fétiches individuels ou domestiques. Les fouilles de l'Asie mineure, de l'Égypte, de la Grèce, etc., ont fourni une abondante moisson de figurines qui étaient enterrées avec les morts et servaient évidemment de fétiches aux vivants. Chez les Grecs, les premières idoles étaient généralement portatives et les chefs de famille les prenaient avec eux dans leurs migrations¹. Qu'étaient, sinon des fétiches, ces « dieux » que Rachel déroba à Laban et qu'elle dissimula sous sa tente en s'asseyant dessus, après les avoir mis dans un bât de chameau² ? Les documents de l'Inde brahmanique font, pour la première fois, allusion à l'idolâtrie dans un passage de Manou qui ordonne de se tenir à l'écart des *dévalakas* (III, 152) ; or une glose plus récente nous apprend que ces *dévalakas* étaient des possesseurs de petites idoles représentant des divinités populaires ; ils colportaient ces figurines de maison en maison contre rétribution des fidèles³. — N'est pas là exactement ce que nous voyons faire aux sorciers du Congo⁴ ?

L'Afrique équatoriale nous offre, du reste, la transition du culte privé au culte public de l'idole-fétiche et il est aisé de

¹ Alf. Maury. *Histoire des Religions de la Grèce antique*, t. I, p. 179.

² *Genèse*, ch. XXXI.

³ A. Barth. *Religions de l'Inde*, Paris, 1879, p. 135.

⁴ Caméron, *Across Africa*, Londres, 1877, t. II, p. 71.

constater que celle-ci ne change pas de nature au cours de cette évolution. Presque tous les explorateurs de cette région parlent d'idoles qui, placées au centre ou aux abords des villages, sont au service, non d'un individu ou d'une famille, mais de toute la communauté ; elles reçoivent des offrandes par l'entremise du chef, du sorcier ou même du premier venu, et remplissent en grand le même rôle que les fétiches individuels, -- disposant de la pluie et du beau temps, guérissant les épidémies, dénonçant les coupables et prédisant l'avenir.

On trouve à l'exposition d'Anvers, dans la collection de l'État du Congo, une idole de ce genre, enlevée en 1878 à Boma, sur le Bas-Congo, à la suite d'une échauffourée entre indigènes et Européens. C'est une véritable statue de bois de 1 m. 48 c., mais grossièrement taillée et mal proportionnée. Les yeux sont représentés par des petites plaques d'ivoire ; la bouche est grande ouverte, montrant les dents, comme chez un homme qui crie. Un lambeau d'étoffe rouge dans le dos, semble le reste d'une couverture. D'innombrables clous rouillés hérissent la poitrine ; parmi eux s'aperçoivent quelques lames de couteaux. La signification de ces clous a été expliquée, ici même, par M. Gaidoz, dans une étude où il rappelle l'existence d'un usage identique au sein de l'ancienne Rome¹. Ce qui renforce encore cet ingénieux rapprochement, c'est que l'idole de Boma était une véritable idole officielle — elle appartenait à un des petits rois de Boma — et que les clous devaient y être enfoncés par la main du sorcier en titre, à chaque *palabre* occasionné par un événement public d'importance : guerre, épidémie, mort d'un chef, etc. — de même qu'à Rome le dictateur *clavi figendi causâ* plantait un clou dans le temple de Jupiter quand il s'agissait de détourner quelque calamité nationale. Il paraît cependant que l'idole en question était aussi au service des particuliers qui pouvaient, moyennant rétribution, l'utiliser pour guérir une

¹) Deux parallèles : Rome et Congo dans la Revue de l'Histoire des Religions, t. VIII, p. 7.

maladie, favoriser une entreprise ou remplir toute autre fonction habituelle des fétiches ¹.

Le culte des morts peut également conduire à l'idolâtrie en passant par les mêmes transitions que le culte des esprits. On ne peut s'en étonner quand on réfléchit que les âmes des morts sont une classe plus ou moins importante des esprits et, par suite, qu'elles doivent posséder la même faculté de se loger dans des objets quelconques : coquilles, cailloux, bâtons, etc., voire dans de nouveaux corps vivants, hommes ou animaux.

Les Damaras de l'Afrique méridionale représentent leurs ancêtres aux fêtes solennelles des sacrifices par des branches d'arbre auxquelles ils offrent de la viande ². Les Araucaniens mettent sur les tombes des billes de bois dressées, qu'ils entaillent grossièrement pour leur faire représenter la forme humaine ³. Darwin a vu à l'île Keeling, en Malaisie, une cuiller de bois qu'on avait portée sur une tombe à la pleine lune ; la cuiller passait en conséquence pour possédée et tressaillait convulsivement, comme aurait pu le faire un chapeau dans une réunion de spirites. Chez les Cafres, les Peaux-Rouges et les indigènes du Pérou, on voit parfois des mères, quand elles ont perdu un enfant, le remplacer par une sorte de poupée qu'elles portent avec elles et qu'elles traitent comme si c'était le fruit de leurs entrailles ⁴.

De là à reproduire les traits du défunt sur l'objet qui sert de réceptacle à l'âme, la distance est aisée à franchir. Nombre de peuples plaçant sur la tombe d'un proche une statue avec

¹) Au cou de cette idole pendent d'innombrables rubans, — de petites figurines extrêmement naturalistes représentant des femmes au ventre bombé, — des caléasses minuscules, — des cornes d'antilope et d'autres objets encore. De même, les Grecs, au temps des *xoana*, revêtaient leurs idoles de bandelettes, de couronnes, d'objets de toute nature, *περίπτα*, qui empruntaient à ce contact des propriétés merveilleuses (Maury, *Rel. de la Grèce ant.*, t. II, p. 44). — On voit que les matériaux ne manquent pas pour continuer les parallèles de M. Gaidoz, entre le fétichisme nègre et l'idolâtrie antique.

²) Tylor, *Civilis. primit.*, t. II, p. 211.

³) Herbert Spencer, *Sociology.*, t. I, p. 156.

⁴) Tylor, *Early History of Mankind*. Londres 1878, ch. VI.

laquelle ils s'entretiennent familièrement et à laquelle ils font des offrandes ¹. En Polynésie, notamment aux îles de la Société, on trouve simultanément, — comme incarnations des morts, — des pierres brutes, des pieux et de véritables statues ². En Sibérie, chez les Ostiaques, où l'âme des défunts passe pour résider dans des statues, on rend un culte à celles-ci pendant trois années; après quoi on s'en débarrasse en les enterrant. Si toutefois le mort était un *shaman* ou sorcier, son image reste indéfiniment l'objet d'un culte qui franchit les limites de la famille, et le sorcier lui-même prend rang parmi les dieux ³.

Il y a des cas où l'on peut saisir plus directement encore comment le culte des morts a conduit à l'idolâtrie. Une croyance fort répandue parmi les non-civilisés, c'est qu'après la mort l'âme — ou l'une des âmes qu'on attribue quelquefois à l'individu, — continue à résider dans le corps ou même dans un fragment de ce corps, par exemple, les os ou le crâne ⁴. Or, dans certains pays, les images spéciales qu'on fait des défunts, sont fabriquées avec une partie du corps ou avec ses cendres. Camargo rapporte qu'au Mexique, on recueillait avec soin les cendres des chefs, on les pétrissait de sang humain et on en faisait une image du mort à laquelle on offrait des hommages ⁵. Au Gabon, M. Alfred Marche a vu des fétiches formés d'une tête humaine, empaquetée dans un mélange de terre, d'herbes et de feuilles, que surmontait une petite tête en bois sculptée ⁶.

Une transition d'un autre genre nous est offerte par l'usage de déposer les restes dans un réceptacle auquel on donne les traits du défunt. Cette coutume, qui existait au Mexique et au Yucatan, se retrouve également dans l'ancienne Egypte. Les Egyptiens croyaient que le *double* continuait à hanter le sépulcre; ils s'efforçaient en conséquence de conserver le corps,

¹) Spencer, *Sociology*, ch. VI.

²) Tylor, *Civilis. primit.*, t. II, p. 227.

³) Sir John Lubbock, *Orig. of civil.*, p. 261.

⁴) Tylor, *Civilis. primit.*, t. II, p. 196.

⁵) Spencer, *Sociology*, t. I, p. 155.

⁶) A. Marche, *Voyage au Gabon*, dans le *Tour du Monde*, 1878, tome II, p. 401.

pour que ce double pût y faire son séjour ; parfois même, ils déposaient la momie dans un sarcophage qui rappelait les traits du mort ; enfin, pour surcroît de précaution, ils plaçaient à l'intérieur de la tombe des statues qui reproduisaient, autant que possible, cette même physionomie : « Les statues, dit M. Maspero, étaient plus solides que la momie et rien n'empêchait de les fabriquer en la quantité qu'on voulait. Un seul corps était une seule chance de durée pour le *double* ; vingt statues représentaient vingt chances¹. »

M. Herbert Spencer, fidèle à sa théorie que tous les dieux sont des ancêtres divinisés, s'est efforcé d'établir que l'idolâtrie a pour unique source le culte des morts : elle proviendrait de la ressemblance qu'on a cru trouver entre le double du défunt, tel qu'il apparaissait en rêve et certains objets naturels ou travaillés².

Que certaines idoles, comme certains fétiches, passent pour servir de résidence à des âmes humaines et que les images des ancêtres se transforment quelquefois en images des dieux, M. Spencer le démontre d'une façon péremptoire ; mais, pour qu'on puisse généraliser le fait, il faudrait que l'explication couvrît tous les cas d'idolâtrie. Or nous avons vu avec quelle facilité l'idole sort du fétiche et il s'en faut que tous les esprits des fétiches soient tenus pour des âmes humaines. Quand les peuples indo-européens commencèrent à tailler en forme d'idoles leurs grossiers objets d'adoration, il s'en faut qu'ils tinsent pour des ancêtres les esprits ou les divinités résidant dans ces blocs de bois et de pierre. De même en Afrique, en Amérique, en Océanie, voire chez les Sibériens, il est facile de constater que les esprits logés dans les idoles, peuvent être des âmes, mais qu'ils ne le sont pas nécessairement.

Cette critique — je le remarque en passant — n'infirme en

¹) G. Maspero. Conférence sur l'*Histoire des âmes dans l'Égypte ancienne d'après les monuments du Louvre* dans le *Bulletin de l'association scientifique de France* 1873, t. XXIII, p. 381. — Le compte-rendu offre ce curieux lapsus : « Un seul corps était une seule chance de durée pour le double ; vingt statues représentaient vingt-cinq chances. »

rien la thèse générale du grand sociologue anglais, quand il place l'origine de la religion dans un effort de l'homme pour expliquer, par les forces dont il a directement conscience, celles qu'il trouve à l'œuvre dans le monde extérieur.

Les manifestations les plus rudimentaires du sentiment religieux témoignent d'une tendance à tout personnifier dans la nature, c'est à dire à investir chaque objet ou chaque phénomène des sentiments et des mobiles qui se rattachent à la personnalité humaine. Où M. Spencer a raison de soutenir que les apparitions du sommeil jouent un grand rôle, c'est quand l'homme commence à préciser et à développer sa notion de la personnalité des choses, ou en d'autres termes, quand il arrive à concevoir cette personnalité sous forme d'esprit, ayant une existence distincte et une physionomie déterminée.

III

Quelle que soit l'origine attribuée à la notion d'*esprit*, on peut tenir pour acquis que l'homme, à un moment donné de son évolution religieuse, prête à des objets matériels les attributs et les facultés plus ou moins développées des êtres conscients et animés. Au point de vue qui nous occupe, la question se réduit dès lors à savoir — d'abord par quel *processus* intellectuel on en vient à investir ces personnalités fictives d'une forme empruntée aux êtres vivants, le plus souvent à l'homme lui-même — en second lieu, pourquoi l'on s'efforce de reproduire cette forme dans les objets qui servent ou doivent servir de réceptacle aux esprits.

Le « pur esprit » est une conception qu'il est inutile de chercher parmi les peuples non civilisés. Quand l'homme commence à distinguer le corps de l'esprit, il conçoit invariablement ce dernier sous forme matérielle ou quasi-matérielle, comme composé d'une substance tenue, vague, subtile, mais néanmoins susceptible de tomber sous les sens dans certaines conditions déterminées.

L'esprit d'un corps ou d'un objet n'est souvent alors que son *double* et il est probable que le rêve est pour beaucoup dans la genèse de cette conception. Les habitants des îles Fidji possèdent une source profondément encaissée ou, avec de bons yeux, on peut discerner les esprits des hommes, des animaux, des pierres, des bâtons, des maisons même, de tous les objets possibles, voguant pêle-mêle vers un autre monde¹. Le Père Charlevoix rapporte que chez les Indiens de l'Amérique du Nord, les âmes sont pour ainsi dire les ombres et les images animées des corps ; en conséquence de ce principe, ajoute-t-il, ils croient tout animé dans l'univers. C'est encore à cette conception que nous reporte l'usage si répandu d'enterrer avec le défunt ses armes et ses outils, souvent après les avoir brisés.

La forme de l'esprit peut cesser d'être le *double* de la chose, sans pour cela assumer la physionomie humaine. Quand l'Inca Roca, voulant imposer le culte du soleil, fit briser une pierre célèbre, adorée par les habitants d'un district Péruvien, il s'en échappa, au dire de la tradition, un perroquet qui disparut dans une pierre voisine, et celle-ci hérita aussitôt de l'adoration populaire². Il est inutile de rappeler les innombrables divinités auxquelles des peuples, même relativement avancés, ont prêté les traits des animaux. On ne doit pas perdre de vue que, pour les races incultes, l'animal est l'égal, voire même le supérieur de l'homme ; dès lors, quoi d'étonnant à ce qu'elles aient adoré des animaux ou prêté des formes animales aux puissances surhumaines ?

En général, cependant, la forme humaine finit par prédominer dans la conception des dieux, soit que l'homme s'estimant le plus élevé des êtres, n'en connaisse pas de mieux faits pour prêter leurs traits aux puissances supérieures, soit qu'à force d'attribuer aux divinités des sentiments et des mobiles humains on finisse par leur prêter aussi la physionomie humaine.

Cet anthropomorphisme peut s'affirmer de deux façons : ou bien l'on se figurera les dieux comme des hommes agrandis,

¹) A Réville, *Reliq. des peuples non civilisés*, t. II, p. 130.

²) Girard de Rualle. *Mythologie comparée*, Paris 1878, t. I, p. 14.

ou bien on se bornera à modifier les conceptions antérieures de leur physiognomie par l'adjonction de traits empruntés à l'homme : de là ces étranges descriptions qui nous offrent tantôt des dieux à corps d'hommes et à tête d'animaux, tantôt des dieux à corps d'animaux et à tête d'hommes, conceptions si fréquentes dans la mythologie de tous les peuples chez qui les bizarreries de l'imagination n'ont pas été réfrénées par l'épuration du goût ou par les progrès de la raison.

On a cru parfois trouver dans ces combinaisons grossières ou fantastiques de profonds raffinements de symbolisme. Il existe encore toute une école de mythologues qui y cherche des allégories ou des métaphores primitives dont le sens se serait effacé grâce aux altérations du langage ou à l'obscurcissement de la pensée. Ne serait-il pas plus simple et plus vraisemblable d'y voir des produits spontanés et sincères de l'imagination humaine, qui, dès l'instant où elle conçoit des êtres surnaturels, leur prête la forme la mieux appropriée à leur destination, sans s'arrêter aux objections d'une esthétique ou d'une science encore à naître ? Quand les peuples-enfants attribuent aux dieux qui se distinguent par la force ou par la ruse, les traits d'un lion, d'un aigle ou d'un serpent, voire plusieurs bras, plusieurs jambes ou plusieurs têtes, lorsqu'ils leur attachent des nageoires pour établir leur faculté de vivre dans l'eau ou des ailes pour marquer leur pouvoir de se transporter à travers les airs, ils font peut-être du symbolisme, mais c'est du symbolisme inconscient. Le symbolisme voulu et réfléchi ne vient que plus tard, quand il s'agit de sauvegarder la tradition religieuse en atténuant par l'interprétation allégorique les discordances scientifiques ou morales des vieux mythes.

Le naturisme, c'est-à-dire le culte de la personnalité qu'on attribue aux choses ; — l'animisme, qui considère les esprits comme des entités distinctes ; — l'anthropomorphisme ou, pour parler plus exactement, le *zoomorphisme*, (s'il m'est permis d'employer ce terme pour désigner la conception de l'esprit sous les traits d'un être vivant quelconque, réel ou imagi-

naire) — telles sont donc les sources psychologiques de l'idolâtrie.

Une fois que l'homme prête aux puissances invisibles des formes déterminées, il sera conduit par une association naturelle à reproduire ces formes dans les objets qui sont ou qui doivent devenir le corps de ces puissances. Ce n'est plus ici l'esprit qui est conçu sur le modèle du corps, mais, par une sorte d'action réflexe, le corps qui est taillé sur le modèle de l'esprit.

Si l'objet, tenu pour possédé, et vénéré en conséquence, se prête au modelage, nous avons vu plus haut, comment il reçoit graduellement la physionomie d'un être vivant. Si c'est un caillou, une feuille, de l'herbe, de la poussière, etc., ou tout autre objet qui, pour une raison quelconque, n'est pas jugé susceptible de recevoir une forme nouvelle, ou bien ils resteront à l'état de fétiches ordinaires, et ainsi s'explique peut-être la persistance du fétichisme côte à côte avec l'idolâtrie ; ou bien on leur fabriquera un réceptacle auquel on donnera la forme vivante. On sait que la *Magna Mater* du mont Ida était une pierre noire de petite taille, probablement un aérolithe. Quand elle eût été transportée de Pessinonte à Rome, pendant la seconde guerre punique, les Romains la montèrent en argent et, sans autrement la tailler, en firent le visage de l'idole qui personnifia la Mère des dieux dans le temple du Palatin¹. Nous avons vu le cas des ossements et des cendres qu'on place dans une statue ébauchée à l'image du défunt. Dans l'Afrique équatoriale on trouve des figurines dont le corps est entaillé de façon à contenir des herbes, de la terre ou quelque autre fétiche². L'esprit possède alors, en quelque sorte, deux corps concentriques ; l'un qui est un objet informe, l'autre qui reproduit une physionomie vivante. Il n'est pas toujours facile, en pareil cas, de distinguer si le culte s'adresse au contenant ou au contenu, mais le plus souvent l'adorateur en

¹) *Les dieux de l'ancienne Rome*, par L. Preller, trad. franç. Paris, 1884, p. 306.

²) Cameron, *Across Africa*, t. I, p. 336. V. aussi les dessins d'idoles dans les *Quatre années au Congo* de M. Ch. Jeannest (Paris 1883) et dans le *Voyage au Gabon* de M. Alfred Marche (*Tour du Monde* ann. 1878.)

vient, par une confusion graduelle, à embrasser les deux dans un même tout ¹.

Si, d'autre part, il s'agit non d'un esprit déjà fixé dans un fétiche, mais d'un esprit encore libre, qu'on veut introduire dans un objet matériel, on s'empressera de donner à celui-ci les formes du corps qu'on prête à la puissance surnaturelle. Où, en effet, un esprit peut-il se trouver mieux que dans un corps s'adaptant au sien? Nous avons vu plus haut l'application de cette croyance chez les peuples qui placent sur la tombe une image de leurs morts pour y loger l'âme du défunt. M. le professeur C. P. Tiele explique que les *nirgalli*, ces représentations de monstres si fréquentes aux abords des palais chaldéens, avaient pour but d'offrir aux mauvais esprits, particulièrement aux esprits des maladies, une image qui fût la reproduction exacte de leur corps, par conséquent une demeure préférable au corps du malade ². Au Thibet et à Siam, où l'on conçoit les démons des maladies sous une forme humaine ou quasi-humaine, on les fait passer dans des poupées ou dans des statuettes d'argile que les Siamois exposent sur les arbres ou abandonnent au courant des rivières dans un panier rempli d'aliments ³.

On fera peut-être observer que, dans ces cas, au moment où l'on fabrique l'image, on ne la regarde pas encore comme le receptacle d'un esprit. De même, lorsque, pour *animer* une poupée ou une statuette, il faut se livrer à certaines cérémonies ou incantations, comme on le voit chez les Hindous, les

¹) Dans la statue de la *Magna Mater Ilaea* à Rome, le fétiche, qui y est enchassé, représente évidemment la résidence de la Divinité. Au contraire, dans l'idole de Boma, décrite plus haut, les rubans, calebasses et autres colifichets qui sont attachés à la statue, n'ont qu'une valeur d'amulettes, d'*ex-votos*, tout au plus de fétiches inférieurs. La transition se rencontre dans ce passage de M. Ch. Jeannest : « J'ai pu réunir à grande peine quelques-uns de ces fétiches grotesques et mal faits, car les nègres s'en défient très difficilement, et jamais sans avoir eu soin, au préalable, d'enlever certaine poudre ou matière consacrée qu'ils enferment dans le creux de leurs idoles » (*Quatre années au Congo*, p. 96.)

²) C. P. Tiele *Histoire des anciennes religions de l'Égypte et des peuples sémitiques*. Trad. franç.. Paris, 1882, p. 175.

³) Tylor, *Civilis. primit.*, t. II, p. 232.

Polynésiens, les Nègres, les Finnois, etc., ceux qui façonnent et même ceux qui emploient l'image ne se méprennent point sur son caractère impersonnel, aussi longtemps qu'elle n'a pas subi l'opération magique. Comment donc soutenir que l'idole est la continuation du fétiche, et ne conviendrait-il pas d'admettre que, dans ce cas si fréquent, la statue ou l'image, tenue pour la résidence d'un esprit, a été un simple portrait avant d'être un fétiche? MM. Edw. Tylor et Alb. Réville eux-mêmes, qu'on ne peut accuser de favoriser la thèse de la *dégénérescence* dans la marche générale du développement religieux, ne semblent pas éloignés de partager cette manière de voir ¹.

L'objection, ainsi présentée, ne manque pas de fondement. Mais elle ne tient pas compte d'une distinction importante. La thèse que je rejette suppose qu'on crée d'abord une figure symbolique pour représenter la Divinité, puis que cette figure, *par l'oubli de sa destination primitive*, est prise pour la résidence de cette Divinité, ou pour le dieu lui-même. Mais, dans le cas dont nous nous occupons, cet oubli ne se produit point : l'artiste sait qu'il fabrique une idole future et l'idolâtre se rend compte de l'origine de la statue qu'il tient pour le corps de son dieu. Sans doute l'idole n'a pas commencé par être un fétiche, mais elle n'a été fabriquée que pour le devenir. C'est l'opération qu'Hermès Trismégite, au dire de Saint-Augustin, décrit de la sorte : « Rattacher par des arts magi-

¹) A. Réville, *Prolégomènes*, Paris, 1881, p. 173. — E. B. Tylor, *Civilis. primit.* t. II, p. 221. — « Il ne faudrait pas croire, dit même M. Tylor, que l'homme qui a fabriqué les premières idoles, les ait considérées comme des individualités vivantes ou même comme des objets doués d'une certaine puissance. Il est très probable que le but primitif de l'image était simplement de représenter quelque personnage divin. » — Et cependant M. Tylor nous montre lui-même à la page précédente comment l'idole est sortie du fétiche : « Une transition à peine sensible nous permet de passer (du fétichisme) à l'étude de l'idolâtrie. Quelques lignes tracées sur le bois ou sur la pierre ; quelques parcelles enlevées, quelques touches de peinture suffisent pour transformer le poteau ou le caillou en une idole. » — Quant à M. Réville il suffit d'ouvrir son intéressant et utile ouvrage sur les *Religions des peuples non civilisés* pour y relever des transitions nombreuses du naturisme, du fétichisme ou du culte des morts à l'idolâtrie.

ques les esprits invisibles à des choses visibles et corporelles, afin que celles-ci deviennent comme les corps animés des esprits auxquels elles sont consacrées, c'est ce qui s'appelle faire des dieux ; grand et merveilleux pouvoir dont sont doués les hommes ¹. » Il est, du reste, impossible de tracer sur ce terrain la démarcation entre le fétiche et l'idole. Nombre d'objets naturels ne passent, eux aussi, à l'état de fétiche qu'à la suite d'une opération magique. Parmi les nègres de la côte occidentale, c'est seulement quand l'amateur a choisi son fétiche que le sorcier y fait descendre l'esprit. Dans certaines îles de la Polynésie on croit que les esprits habitent temporairement des pieux, des statues, et des oiseaux vivants. Mais, à quelque catégorie qu'appartienne leur réceptacle, on peut les en extraire pour les introduire par simple contact dans des plumes qui servent à les faire passer dans d'autres objets. Idoles, oiseaux et plumes ne sont l'objet d'un véritable culte que pendant le temps où ils ont l'honneur de loger ces hôtes surnaturels. En Nouvelle-Zélande, — où le prêtre fait descendre l'âme d'un mort dans une statue qu'il secoue pour la circonstance, comme s'il s'agissait de faire rentrer l'esprit dans un corps en léthargie ou en sommeil — si l'âme se montre récalcitrante, il peut arriver qu'elle envahisse le corps de l'officiant et alors celui-ci tombe en convulsion ². — Ces exemples suffisent pour montrer le peu de différence qui existe au point de vue religieux, entre le fétiche et l'idole.

IV

S'en suit-il qu'on ne puisse trouver d'idole originairement façonnée dans le seul but de fournir un portrait ou un symbole ? Le prétendre se serait manquer à la vraisemblance des faits, non moins qu'à l'esprit de notre méthode.

On peut constater, dans plus d'une religion, des périodes

¹) Augustin. *De la Cité de Dieu*, liv. VIII, § 23.

²) Tylor. *Civilis. primit.*, t. II, p. 225-226.

de déclin interne où l'idolâtrie, toujours latente parmi les superstitions populaires, remonte, pour ainsi dire, à la surface du culte — témoin le bouddhisme qui, après avoir détruit les bases même de l'idolâtrie, lui a rouvert ses temples de l'Himalaya au Japon. — Mais ce sont là des cas de renaissance ou d'infiltration, plutôt que de développement logique et spontané.

Nous avons aussi à faire la part d'une tendance, naturelle aux imaginations incultes, qui leur fait admettre un lien subtil entre un portrait et son original. Là où nous ne voyons qu'une relation subjective, les sauvages trouvent une relation objective : pour eux, faire l'image d'un objet ou d'un être, c'est le créer ou au moins le reproduire. Une autre croyance, peut-être plus répandue encore, c'est qu'à travers le portrait, on peut affecter l'original en bien ou en mal. De là, d'une part, les sortilèges et les maléfices qui ont pour but d'asservir un esprit ou d'ensorceler un individu, en opérant sur son effigie ; — de l'autre, les hommages et les offrandes qu'on adresse à une statue ou à un portrait, dans la pensée que l'original en bénéficiera. Il est parfaitement admissible que de semblables pratiques conduisent à voir dans l'image une individualité vivante, bien qu'alors la croyance dont dérive l'idolâtrie ne dénote guère un niveau religieux plus élevé.

Tout ce que je soutiens, c'est que la confusion du portrait avec l'original réel ou supposé représente la source la moins fréquente de l'idolâtrie. Il y a des cas, bien autrement nombreux, où l'idole est directement sortie du fétiche par une série de modifications faciles à retrouver, sans que la substance de l'image ait cessé un seul instant d'être prise pour la résidence d'une personnalité surhumaine. Il y en a également, peut-être plus nombreux encore, où l'image n'a été fabriquée qu'en vue de devenir une idole, c'est-à-dire la résidence d'une âme, d'un esprit ou d'un dieu. Dans l'une et dans l'autre de ces hypothèses, l'idolâtrie se rattache, comme le fétichisme, à la théorie de la *possession*, c'est-à-dire à la croyance que des êtres doués d'une puissance mystérieuse peuvent résider dans

un objet matériel. La seule différence avec le fétichisme, c'est que, dans l'idolâtrie, ces êtres spirituels sont conçus sous une physionomie concrète et précise que l'adorateur cherche à retrouver dans la forme de l'objet. Ainsi s'explique de la façon la plus naturelle ce phénomène qui a fait si souvent l'étonnement des philosophes et le scandale des théologiens : l'homme se prosternant devant des dieux de bois et de pierre dont il aurait dû connaître la valeur, puisqu'il les avait fabriqués lui-même.

GOBLET D'ALVIELLA.

.

.

.

.

ESDRAS

A-T-IL PROMULGUÉ UNE LOI NOUVELLE ?

Dans une dissertation accueillie par la *Revue de l'histoire des religions* en 1881, j'ai cherché à prouver qu'en exagérant le rôle d'Esdras dans l'établissement du judaïsme, contrairement aux données formelles des Chroniques, les critiques de l'école « grafiennne » se sont laissés purement et simplement influencer par la légende rabbinique, qui fait d'Esdras le plus ancien chef du pharisaïsme. Les Pharisiens disaient : Esdras aurait mérité que la Loi fût promulguée par sa main (ראוי היה עזרא שתהתן תורה על ידו) ; les « Grafiens », plus affirmatifs et plus précis, disent : « Esdras a promulgué et en partie composé la Loi rituelle, dite aussi Code sacerdotal ».

Cette modeste dissertation a eu l'extrême honneur d'attirer l'attention de M. A. Kuenen, professeur à l'Université de Leyde, qui y a consacré l'une des Remarques qui accompagnent son recueil des Lectures, faites par lui à Oxford et à Londres en 1882. J'ai sous les yeux la traduction de M. Vernes, publiée l'année dernière chez M. Ernest Leroux ¹. M. Kuenen est un « grafiennne » convaincu et militant qui s'est acquis une célébrité bien gagnée par ses nombreux travaux de théologie et de critique religieuse. Il est fort naturel qu'il ait cherché à réfuter mes critiques de l'opinion que son école professe sur l'ingérence d'Esdras dans la promulgation du code sacerdotal ; ce qui m'étonne, c'est de trouver, au début

¹ *Religion nationale et religion universelle*, par A. Kuenen, remarque ix, p. 255-259.

même de son argumentation, une attaque personnelle qui ne fait guère avancer la solution scientifique. Voici par quels mots M. Kuenen ouvre le débat :

« La conception de la personne et de l'œuvre d'Esdras, qu'ont adoptée *E. Reuss, Graf, Wellhausen* et d'autres, n'a point fait sur *Halévy* une impression favorable. Il la trouve en partie exagérée et en partie tout à fait inexacte. Cette impression aurait dû le conduire à l'étude de la question prise dans toute son ampleur, question à laquelle appartiennent, entre autres, la critique des livres d'Esdras et de Néhémie et la comparaison constante du « code sacerdotal » avec les autres collections législatives et avec Ezéchiel. Mais il ne paraît pas qu'il se soit imposé cette peine. D'Esdras et de Néhémie il ne connaît pas même le contenu, encore moins la composition ; sur le point de l'antiquité des lois sacerdotales, il ne donne rien de plus que quelques remarques détachées, qui, au cas qu'elles fussent justes, ne seraient absolument pas décisives. Ce n'est certes point une démonstration de cette nature qui peut convertir les défenseurs de l'hypothèse de *Graf* ».

Cette façon d'écarter le débat sur un point précis, sous prétexte qu'il eût fallu reprendre la question générale dans toute son étendue, ressemble quelque peu à celle d'une personne qui, possédant une pièce suspecte, voudrait qu'on l'acceptât jusqu'à ce qu'on eût fait une enquête minutieuse sur le bilan des Finances nationales. Quant à la manie de traiter tout adversaire comme un ignorant fieffé, elle est à ce qu'il paraît très familière aux théologiens de la nouvelle école, M. Kuenen aurait dû alors s'en tenir là et dédaigner d'entrer en discussion avec un contradicteur qui d'après lui ne sait pas le premier mot de la question, mais M. Kuenen est avant tout un orateur et l'éloquence entraîne. M. Kuenen a parlé, M. Kuenen parlera.

Les notices biographiques que le Chroniqueur fournit sur le célèbre scribe, peuvent se résumer en quelques mots : Esdras,

qui était un lettré versé dans la loi de Moïse (סופר מהיר בתורה), Esdras, VII, 6) vint à Jérusalem la septième année d'Artaxerxès (*ibid.*, 7, 8), afin de s'adonner tout entier aux exercices religieux et d'en propager la connaissance parmi ses coreligionnaires (לדרוש את תורת ה' ולעשות וללמד בישראל הקדוש, *ibid.*, 10). Il était muni d'un firman du grand roi, lui accordant le droit d'établir l'administration de la justice en Judée. Son zèle eut bientôt l'occasion de se montrer au grand jour. Prévenu par les chefs (*ibid.*, IX, 1) que plusieurs Israélites avaient épousé des femmes payennes, il s'en désola publiquement et n'eut point de cesse qu'il n'eût fait rompre les mariages illécites (*ibid.*, IX-X). Treize ans après cet événement, Esdras figure dans la suite de Néhémie, satrape de la Judée, pendant l'inauguration du mur de Jérusalem, qui eut lieu le 25 Eloul, sixième mois de l'année juive. Le premier jour du septième mois, on invita Esdras à apporter le livre de loi de Moïse (ויאמרו לעזרא הסופר להביא את ספר תורת משה), Néhémie, VIII, 1); le livre fut apporté et Esdras, placé sur une estrade, l'ouvrit devant le peuple en faisant des actions de grâce, après quoi les lévites en firent une lecture publique, accompagnée d'une interprétation populaire (*ibid.*, 5-8). Le lendemain, Esdras reçut les chefs du peuple, qui vinrent le consulter au sujet de la fête des tabernacles (*ibid.*, 13-15). Voilà tout ce que le Chroniqueur rapporte sur la vie d'Esdras, qui, dépourvu d'initiative, ne se montrait que quand il se savait protégé par des personnages haut placés. Il y a plus, la défense des mariages profanes dont il est parlé dans Esdras, IX-X, paraît être identique à celle qui fut exécutée par Néhémie (Néhémie, IX-X), à l'initiative duquel sont dues toute les autres réformes mentionnées par les Chroniques et dont la postérité a consacré le souvenir (Ecclésiastique, XLIX, 13; II Macchabées, I, 18-II).

C'est de ce personnage effacé et d'une dévotion toute passive, que l'école de *Graf* a fait le promulgateur du Code sacerdotal et le *père du judaïsme*. Ce code nouveau, élaboré selon eux en Babylonie, probablement par Esdras lui-même, aurait été pour la première fois lu et interprété à Jérusalem

pendant la réunion du septième mois convoquée par Néhémie. Le bon satrape aurait tacitement consenti à la fraude pieuse du scribe entreprenant et lui aurait facilité les moyens de régler sur la législation nouvelle la constitution de la communauté restaurée. De leur côté, les prêtres et les lévites de Jérusalem auraient accepté la Thora apportée par Esdras, au même titre que l'ancienne loi de Moïse, sans seulement s'informer de son origine ou de son contenu. Voilà ce que l'école « graffienne » veut que nous croyions les yeux fermés et quand elle voit que ses affirmations provoquent nos doutes, elle s'impatiente et nous traite d'intrus et d'ignorant !

Mais passons. Si l'hypothèse qui attribue à Esdras l'importation de la loi lévitique en Palestine manque absolument de base, celle qui concerne la promulgation de cette loi dans l'assemblée présidée par Néhémie est encore plus insoutenable, par cette raison d'abord que les lévites, mis subitement en face d'un texte inconnu auparavant, auraient été incapables de le comprendre assez pour en expliquer le contenu au peuple ; ensuite parce que, même après la lecture, aucune mesure n'a été prise pour célébrer le jour du pardon qui est la tête la plus sainte de la législation lévitique. Cette dernière circonstance montre clairement que ni Esdras ni Néhémie n'avaient aucune préférence pour ce code en particulier ; enfin parce que, suivant Esdras, III, 4, le régime sacrificiaire était déjà mis en pratique par Zorobabel, d'où il résulte que le code sacerdotal faisait partie intégrante du Pentateuque longtemps avant Esdras.

A ces arguments nets et précis, M. Kuenen oppose un plaidoyer magnifique, plein de distinctions et de pénombre, mais qui a l'inconvénient de passer toujours à côté de la question véritable. Le morceau est trop beau pour ne pas être cité en entier :

« La faiblesse de cette tentative (*sic*) saute aux yeux. Les lamentations d'Esdras dans Esdras, IX, prouvent bien combien était sérieux son attachement à la Thora (Deutér., XXIII, 2-9),

quels tourments lui causait la méconnaissance du peuple à son égard (personne n'a dit le contraire) ; mais qu'on puisse après avoir lu Esdras, x, méconnaître que ces dispositions s'associaient à une force pleine de ténacité, à un zèle qui ne reculait devant rien (quelles sont les difficultés qu'Esdras avait à vaincre ?), est une chose presque incompréhensible. Néhémie lui aussi (lisez « seul ? ») était un homme énergique, mais — comme la chose résulte surtout de Néhémie, xiii — entièrement dans la direction d'Esdras (lisez « des chefs du peuple qui provoquèrent et soutinrent l'action d'Esdras »). C'est précisément par là et ce n'est que par là que s'explique la résistance qu'il rencontre tout d'abord lors de la reconstruction des murs de Jérusalem (Néhémie, iii-vi). Il n'y a donc rien que de naturel dans la supposition qu'il ait collaboré avec Esdras (cela est certain !). Mais à quoi ? (à défendre les mariages profanes ! L'histoire le dit formellement). Néhémie, viii-x nous donnent la réponse (mais ces chapitres ne mentionnent pas d'un seul mot l'introduction d'une Thora nouvelle !). On pourrait presque se demander si *Halévy* a lu ces chapitres, en particulier le chapitre x (je crois le connaître un peu, mais je n'y trouve pas ce que M. K. y met) ? Comment expliquer autrement qu'il ait pu écrire, qu'après la lecture aucune mesure n'a été prise pour introduire dans la pratique les prescriptions propres au code sacerdotal, comme, par exemple, la célébration du jour du pardon que ce code regarde comme le plus saint de l'année. Il est, en effet, douteux que Lévitique xvi eût déjà été incorporé à la loi sacerdotale (nous croirons quand on aura découvert Esdras, n° 2 !). Mais il est faux (quelques lignes plus haut c'était une hypothèse, maintenant c'est un dogme !) que cette loi n'ait pas été introduite (lisez « mise en pratique » car Néhémie, vii, 18 et x, 33-40 ne parlent point d'une nouvelle loi). Vouloir mettre de côté le témoignage de Néhémie, viii, 17, en renvoyant à Esdras, iii, 4 est tout ce qu'il y a de plus superficiel (je ne comprend pas : la contradiction n'existe point. Le premier passage n'a pas trait à la fête même, mais au mode de la célébration : יָד) : *ici*, l'é-

crivain des Chroniques parle positivement dans son style bien connu, mais Néhémie VIII-X ont été par lui pris ailleurs et ont une valeur historique beaucoup plus grande (mais si Néhémie, VIII, 18 permet de déduire la non-existence du code sacerdotal, il faudra en conclure en même temps que le Deutéronome n'a pas non plus existé auparavant !). Quant à ce qui concerne les textes qui mettent Esdras et la Loi dans un rapport si étroit l'un à l'égard de l'autre (oui, comme scribe et exégète !), après ce qui précède, personne ne pourra s'étonner que nous les trouvions très remarquables (en quoi ?) : ils nous donnent précisément ce dont nous avons besoin pour expliquer Néhémie, VIII-X (ces chapitres n'ont pas besoin d'explication !), à la condition, bien entendu, de ne pas les atténuer (personne ne fait cela !), mais d'en tirer (lisez « d'y mettre ») qu'Esdras rapporta avec lui de Babylone ce qui n'était pas encore connu en Judée, ce qui était bien moins encore admis (sans que personne protestât ?).

Quand on dépouille la pièce précédente des fleurs de rhétorique qui la parent et des nombreuses incidentes qui la compliquent, on en dégage les propositions suivantes :

Esdras s'occupait beaucoup de la loi, donc cette loi lui appartenait en propre ; donc c'est le code sacerdotal.

Dans une grande réunion on a lu la loi, donc cette loi a été celle qui a été importée par Esdras, savoir, le code sacerdotal.

Néhémie estimait beaucoup Esdras, donc il consentit à l'introduction interlope du code sacerdotal.

La célébration du jour du pardon n'est pas mentionnée par le biographe d'Esdras et de Néhémie, donc le précepte y afférent a été interpolé dans le code sacerdotal postérieurement à ces personnages.

Je laisse au lecteur le soin de juger la force de ces singuliers syllogismes. Ce sont de simples affirmations rattachées artificiellement à des prémisses d'une nature différente. La dernière conclusion, prise au pied de la lettre, mènerait plus

loin que M. Kuenen ne le voudrait. Ainsi les Chroniques ne parlent nulle part de la Pentecôte, en résulte-t-il que les préceptes concernant cette fête dans les livres divers du Pentateuque ont été confectionnés après Esdras et Néhémie? Sur le domaine de la critique biblique comme partout ailleurs, l'argument *a silentio* ne prouve pas grand'chose.

Mais si la parole de M. Kuenen est éloquente, son silence l'est encore davantage. M. Wellhausen, le chef reconnu des « Grafiens », en arguant de l'expression *אלוהך די* (ou *הבמה*) *דך* de la missive d'Artaxerxès (Esdras, VII, 14, 25), avait écrit en toutes lettres : « Am wichtigsten bleibt indessen der Ausdruck dass das Gesetz (die Weisheit) seines Gottes in seiner Hand gewesen sei : es war also sein Privatbesitz, wenn es auch Geltung für Ganz Israel beanspruchte (*Geschichte Israels*, I, p. 422) ». A cela j'ai fait la remarque suivante que je suis obligé de citer en entier afin d'éclaircir tous les points en litige : « J'ai le regret de dire que cette argumentation, rappelant le plus mauvais côté de la subtilité rabbinique, est de nature à donner une idée peu favorable de la méthode actuelle des études bibliques. Prendre les mots « qui est dans ta main » dans le sens lourdement littéral de « que tu tiens dans ta main » dans le seul but de prouver une thèse favorite, ce n'est vraiment pas faire preuve de beaucoup d'habileté. Il n'est pas nécessaire d'être linguiste pour savoir que cette expression marque simplement l'idée générale et abstraite de possession. C'est un simple compliment que le Grand roi entend faire au savant prêtre, en lui disant : Fais les choses d'après la loi divine ou d'après la science divine que tu possèdes si bien. Du reste, n'est-il pas étrange qu'on aille chercher dans la lettre d'Artaxerxès la preuve qu'Esdras avait un manuscrit tout prêt à être imposé aux Israélites de la Palestine? N'est-il pas plus étrange encore de vouloir y trouver que le roi payen ait ordonné de propager la nouvelle doctrine avec le concours des autorités perses? Comment expliquera-t-on le zèle d'Artaxerxès pour le code sacerdotal et sa haine contre le code deutéronomique? Il est d'ailleurs presque inutile d'ajouter que cette lettre,

portant un cachet postérieur à l'époque perse, est certainement apocryphe et ne peut par conséquent servir de témoignage en ce qui concerne des faits antérieurs. En un mot l'argumentation dont il s'agit fait tache dans les livres de savants aussi sérieux et ne mérite pas qu'on s'y arrête plus longtemps ».

Voilà ce que j'ai fait remarquer dans l'article incriminé et j'ose croire que personne n'y méconnaîtra le désir de réconcilier la parfaite franchise d'expression qu'on doit à la vérité avec l'estime inaltérable qu'on doit professer pour un savant aussi éminent que M. Wellhausen, avec lequel il est toujours regrettable de se trouver en désaccord. Sur ce point controversé, on aurait été heureux d'avoir l'avis explicite de M. Kuenen; malheureusement notre savant adversaire a mieux aimé nous priver de tout renseignement direct et il ne nous reste qu'à interpréter son silence comme un aveu que notre critique a touché ici un point vulnérable ¹.

J'ai dit précédemment que l'arrivée d'Esdras treize ans avant celle de Néhémie ainsi que la réforme du mariage faite par ce scribe d'après Esdras, VII-X, me paraissait assez douteuse parce que le nom écrit נְחֵמְיָהּ dans le protocole, Néhémie VII, 7 et qui suit celui de Néhémie (נְהֵמְיָהּ) pourrait être identique à la forme plus usuelle נְחֵמְיָהּ. M. Kuenen s'en indigne: « On doit protester avec la plus grande énergie contre une critique aussi légère. L'écrivain ne tient pas compte qu'Esdras, VII-X sont empruntés en partie aux propres mémoires d'Esdras. Il ne fait pas attention à Néhémie, VII, 36, ou *Néhémie lui-même* nous apprend qu'Esdras le scribe, dès avant (*sic*) la consécration de Jérusalem, conduisait un des chœurs — une preuve pourtant qu'il n'était pas alors un personnage insignifiant et qu'il avait gagné

¹) Je vois avec plaisir que la proposition critiquée par moi a été enlevée au texte et mise en note dans la 2^e édition de la *Geschichte Israels* (p. 431). Il faut espérer que M. Wellhausen qui sait rendre justice à la critique impartiale, abandonnera entièrement l'hypothèse accessoire relative au rapport d'Esdras avec l'importation et la promulgation du code sacerdotal en Judée; l'hypothèse principale concernant ce code, qu'il défend avec tant de savoir et d'éloquence, n'y perdra pas grand chose.

ses éperons ». De ces deux propositions, l'une est inexacte, car le chapitre VII d'Esdras qui contient la date de l'arrivée du scribe, appartient sans aucun doute au Chroniqueur, attendu qu'Esdras y est mentionné à la troisième personne : l'autre, n'a rien à voir avec le point en litige. Personne ne considère le scribe comme un homme tout à fait insignifiant ; ce dont nous demandons à être convaincu, c'est qu'Esdras ait « gagné ses éperons » par une réforme qui a dû être renouvelée treize ans après. Cela est d'autant plus invraisemblable que ladite réforme avait été entreprise sur l'initiative des chefs et exécutée avec le consentement du peuple tout entier (Esdras, IX-X), c'est-à-dire dans les mêmes circonstances que la réforme de Néhémie, lequel ne fait d'ailleurs pas la moindre allusion à la tentative antérieure de son ami et collaborateur.

M. Kuenen poursuit : « Le renvoi à Néhémie, VII, 7 est fâcheux ; Néhémie, VII est la liste des exilés qui sont revenus *avec Zorobabel et Josué* (verset 5), un double de Esdras, II ; si Néhémie et Esdras s'y trouvaient, ils auraient dû en 445 avant J.-C. être âgés d'environ cent vingt ans ! Mais en outre, Néhémie lui-même nous dit (chap. I) que, dans la vingtième année d'Artaxerxès I^{er}, il était employé à la cour de Perse, et (VII, 4, 5) que la liste en question contient les noms de ceux qui étaient rentrés en Judée « au commencement ». En ce qui concerne Esdras, il n'est nommé ni Néhémie, VII, 7, ni Esdras II, 2, où l'on lit, d'une part Azaria, de l'autre « Seraïa ». Azaria est un nom très répandu que portent environ vingt-cinq personnages de l'Ancien Testament. Qu'est-ce qui nous donnerait le droit de le changer en « Esdras » ? — J'ai le regret de remarquer que M. Kuenen exagère énormément ma pensée ; il ne s'est agi pour moi que d'un doute et non d'une opinion tant soit peu arrêtée. Mais je m'étonne que M. Kuenen n'ait pas vu dans les listes figurer le nom de Néhémie après ceux de Zorobabel et du grand prêtre Jésus ; ce nom, inconnu à la littérature ancienne, étant celui du satrape ¹, on est conduit à se demander s'il ne s'agit

¹) Un contemporain portant le nom de נְהִימְיָה est mentionné, Néhémie, III, 16.

pas au fond du même personnage. Le point d'interrogation indiqué par moi est donc suffisamment justifié ; il est corroboré par ce fait vraiment remarquable, que plusieurs prêtres que Néhémie, XII, 1-7 considère comme étant venus avec Zorobabel sont, malgré quelques variations d'orthographe, identiques à ceux qui ont signé l'acte rédigé par Néhémie (Néhémie, x, 3-8). En voici le tableau comparatif :

NÉHÉMIE, XII, 1-7.

עזרא. ירמיה. שריה
 חמוש. מלוך. אמריה
 ברכות. רהם. שכניה
 אביה. גתוני. עדוא
 בלגה. מעדיה. מיכין
 ידעיה. יוריה. שבעיה
 ידעיה. חלקיה. עמוק. סלא

NÉHÉMIE X.

ירמיה. עזריה. שריה
 מלכיה. אמריה. פשהור
 בלוך. שבניה. חמוש
 עובדיה. ברכות. חרם
 ברוך. גתון. דניאל
 מיכין. אביה. משלם
 שמעיה. בלג. מעדיה

Neuf noms sont portés sur les listes avec la même orthographe : שריה. ירמיה. אמריה. מלוך. חמוש. ברכות. אביה. מיכין. שבעיה ; six noms montrent des variations imputables, en grande partie, au mauvais état de conservation de l'original : עזרא. עזריה. ; בלג, בלגה ; מעדיה. מעדיה ; גתוני. גתון. ; רהם. רהם ; שכניה, שכניה ; ensemble : quinze fauteurs des réformes de Néhémie sont donnés par Néhémie, XII, comme contemporains de Zorobabel ; par conséquent, si l'argumentation de M. Kuenen était juste, tous ces quinze personnages auraient été alors âgés de cent vingt ans ! L'arme du savant critique se retourne donc contre lui-même. En vérité, le Chroniqueur a simplement réuni deux traditions contradictoires sans tenter de les mettre d'accord. Cette insécurité caractérise également le document donné en double dans Esdras, II, et Néhémie, VII, où les chefs des familles sacerdotales de l'époque de la réforme : אמרי (= אמריה), פשהור, חרם (Esdras, II, 37-39, Néhémie, VII, 40-42) sont reculées au temps de Zorobabel. Les documents soi-disant empruntés aux Mémoires de Néhémie se contredisent donc sur plusieurs points, et comme l'autorité de Néhémie, x, est parfaitement garantie par Néhémie, III, on conclut, avec la plus grande vraisemblance, que la

liste des compagnons de Zorobabel était déjà altérée quand elle fut empruntée par le Chroniqueur. Dans cet état de choses, la supposition que le עזריה qui suit נהמיה sur les deux exemplaires de ladite liste pourrait bien être le scribe עזרא, compagnon de Néhémie, n'est que très naturelle. Quant à l'identité éventuelle des formes onomastiques עזרא et עזריה, nous venons de la constater dans le tableau comparatif donné ci-dessus et nous pouvons la confirmer encore par Néhémie, XII, 33. On est ainsi en droit de s'étonner qu'un savant tel que M. Kuenen ait pu perdre de vue des comparaisons aussi frappantes.

Comme conclusion générale de ce qui précède, nous sommes en mesure de donner la réponse à la question qui figure en tête de cet article : Esdras n'a promulgué aucune loi nouvelle et il n'a aucun rapport avec la partie du Pentateuque qu'on appelle « code sacerdotal ». L'école *grafienne*, qui prétend le contraire, a inconsciemment suivi la tradition intéressée des Pharisiens, en exagérant les facultés et le rôle du scribe Esdras.

La dernière partie de mon article, visé par M. Kuenen, contient au surplus quelques observations particulières sur Psaumes, LI, et Ezéchiel, XX, textes qui, quoique indubitablement antérieurs au retour de Babylone, renferment néanmoins des allusions évidentes au code sacerdotal, ce qui prouve avec certitude que ledit code était connu et admis dans le Pentateuque longtemps avant Esdras. Les passages afférents sont :

Psaumes LI, 4, כַּכְּסִי כִעֲנִי וְיִחַשְׁמְעֵנִי בְּהִרְגִי, calqué sur la formule lévitique וְכַכְּסִי בְּהִרְגִי וְיִחַשְׁמְעֵנִי, attendu que les deux verbes כַּכְּסִי et בְּהִרְגִי sont inconnus aux autres documents pentateutiques.

Psaumes, LI, 9, תִּתְחַשְׁמְעֵנִי בְּהִרְגִי וְיִחַשְׁמְעֵנִי reposant sur le rite exclusivement lévitique de la purification au moyen d'un faisceau d'hysope.

Ezéchiel, XX, 7-8, affirmant l'adoration des divinités égyptiennes par les Israélites pendant leur séjour en Egypte. Cette affirmation repose sur la défense (Lévitique, XVIII, 3) de suivre les coutumes égyptiennes, d'où le prophète conclut que le contraire avait eu lieu pendant la captivité.

Ezéchiél, xx, 13, relatant la profanation du sabbat au désert, événement mentionné dans les Nombres, xv, 32, et inconnu au Deutéronome.

Ezéchiél, xx, 23, parlant du serment fait par Dieu dans le *désert* (בבדבר) de disperser les Israélites parmi les payens en pays étrangers, menace qui ne peut se rapporter qu'au Lévitique, xxiv, 14-16, proclamé au mont Sinaï et non pas au Deutéronome, xxiii, 15-68, dicté dans le pays de Moab (*ibid.*, 68).

Ces preuves, absolument certaines, n'ont pas eu l'avantage d'arrêter l'attention de M. Kuenen, qui se complait dans le vague des grandes généralités qui permettent des tours oratoires et force images éblouissantes. Il se contente de dire : « tant qu'il (Halévy) pensera résoudre la question avec quelques rapprochements de détail, il ne saurait prétendre à une réfutation (je ne comprends pas la logique de ce raisonnement !). Ce n'est pas avec quelques lignes sur Ezéchiél, xx, (et Psaumes LI ?) qu'il pense détruire le commentaire de R. Smend sur ce prophète ! » M. Kuenen aurait mieux fait de nous initier à sa propre manière de voir sur ces points précis, au lieu de nous renvoyer aux lumières d'un autre. Mais l'horreur du détail étant donné, la chose s'explique. Je ne m'étonne pas non plus que M. Kuenen n'ait pas abordé l'étude exégétique que j'ai consacrée à Néhémie, viii, 15, comparé au Lévitique, xxiii, 40, et qui fournit la preuve qu'il y avait déjà une exégèse répandue et obligatoire de ce précepte, lorsque Néhémie, viii, 15, fut écrit. Ici encore, M. Kuenen se contente de dire : « Je tiens cela pour fort douteux. Mais, quand la chose serait vraie, qu'en résulterait-il ? Personne ne prétend que Néhémie, viii, 15, ait été écrit par Esdras ». La réponse est bien singulière : M. Kuenen oublie ce qu'il a reconnu lui-même plus haut, savoir que Néhémie, viii-x, proviennent d'une source parfaitement historique. Que la rédaction en ait été faite par Esdras ou par un autre, peu nous importe, pourvu que la chose rapportée soit vraie. La distinction si finement établie par le savant critique manque donc son but.

En terminant, M. Kuenen, après avoir gourmandé un peu

M. Vernes « d'avoir attribué à l'article de son collaborateur une valeur plus grande qu'il ne possède », insiste avec ce dernier savant sur la distinction de ces deux questions : 1° la loi sacerdotale est-elle plus récente que le Deutéronome, contemporaine ou postérieure à l'exil ? et 2° quel est exactement le rapport d'Esdras avec ladite loi ? Pour M. Kuenen, la réponse affirmative à la première question est, à l'heure présente, aussi solidement établie qu'on puisse le désirer. Nous ne partageons pas l'assurance de M. Kuenen sur ce point principal, mais nous souscrivons volontiers à sa réponse relative à la seconde question : « Là-dessus, dit-il, on peut différer d'opinion, et de fait, les « Grafiens » ne sont pas unanimes. Mais c'est là un point d'importance secondaire, sur lequel, faute de données historiques, on n'arrivera peut-être jamais à la certitude ¹ ». Cela est précisément la conclusion de mon article. A présent, nous sera-t-il permis de demander à M. Kuenen pourquoi il ne s'est pas rappelé au début de sa remarque le désaccord des « Grafiens » sur le rapport d'Esdras avec le code sacerdotal, qu'il annonce maintenant et qui rend plus étrange encore le ton indigné de son argumentation ? Puis, sera-t-il trop de demander le nom de ce « Grafiens » dissident, dont les idées se rencontrent avec les nôtres ? Mais pas de récriminations : tout est bien qui finit bien.

J. HALÉVY.

¹) Cette sage hésitation est malheureusement détruite par la page 122 des « Lectures », où on lit textuellement : « Esdras se rendit en Judée, à la tête d'une seconde troupe d'exilés revenant dans leur pays, revêtu des pleins pouvoirs du roi et muni de « la loi de son Dieu ». Quelques années après, Néhémie, qui partageait ses vues, étant gouverneur du pays, il voit luire l'heure favorable à la réalisation de ses plans. La loi sacerdotale est lue en public, le peuple entier l'accepte et s'engage envers elle par un serment solennel. *Le judaïsme est fondé* ». Ici toutes les erreurs et toutes les hypothèses sont données comme des faits historiques incontestables !

SUR LES PHASES DE LA RELIGION VÉDIQUE

D'après M. VÉRON ¹

Dans l'état actuel des choses, est-il possible de faire « l'histoire naturelle » de la religion védique, c'est-à-dire, si je comprends bien la phraséologie « matérialiste », d'en retracer les origines et les développements, ou le processus chronologique, avec toute la sûreté de méthode et de conclusions que requièrent les sciences d'observation pure? Je n'hésite pas pour ma part à répondre négativement à cette question que le nouvel ouvrage de M. Véron provoque tout d'abord. Il me serait facile, je crois, de justifier cette manière de voir en examinant une à une toutes les assertions que l'auteur a réunies dans le chapitre intitulé : *La Religion des Aryas d'après le Rig-Veda*. Mais ce serait une tâche moins lourde encore que superflue. Il suffira largement pour fournir la preuve que j'ai en vue, de démontrer que la base sur laquelle M. Véron appuie sa division de la religion védique en cinq périodes, manque, non seulement de certitude, mais même de vraisemblance.

Il s'agit avant tout pour l'auteur de démontrer que l'évolution des conceptions védiques proprement dites a eu pour antécédent une période désignée sous le nom de chthonisme, « ou culte de la terre considérée comme vierge mère », qu'il croit retrouver « chez certaines races, qui ont eu le privilège d'habiter des

¹) *Histoire naturelle des Religions*, 2 vol. in-12 (Collection de la *Bibliothèque matérialiste*). Paris, Doin, édit., 1885. La part faite aux erreurs qui tiennent au système, comme celles que nous signalons ici, et au caractère trop souvent dogmatique et militant de l'ouvrage, on ne peut que le louer au double point de vue de l'intérêt des faits qui s'y trouvent rapprochés et du style net et vigoureux qui le distingue.

contrées particulièrement fertiles. » L'Inde étant dans ce cas, et l'évolution des religions placées dans des conditions semblables impliquant une succession des mêmes phases, le chthonisme doit se retrouver comme le trait d'union entre un état rudimentaire antérieur lui-même au chthonisme (le fétichisme) et les périodes propres à la religion védique, telles que nous les font connaître les livres sacrés des brahmanes, ou plutôt telles que M. Véron croit les reconnaître. Cette période intermédiaire correspond pour lui à une « conception unitaire » que personifie Aditi « la vierge mère. »

Or qu'est-ce qu'Aditi et par quoi est-on autorisé à voir dans cette figure mythique une divinité chthonique ou une vierge mère ?

« La conception de la vierge mère, génératrice de toutes choses, se retrouve, dit M. Véron, *formellement* exprimée dans le personnage d'Aditi, la mère des dieux et du monde. Le nom d'Aditi *rend toute hésitation impossible*. » Suit une étymologie empruntée à M. Bergaigne, d'après laquelle Aditi signifie « non lié, libre. » Puis, quelques lignes plus bas : « Aditi est la femelle primitive, la génératrice universelle. Elle contient et produit tout, sans l'aide du mâle, dont la fonction est inconnue, et c'est pour cela même que plus tard on lui donne le nom d'Aditi, la vierge non liée, non mariée, comme chez les Grecs la vierge mère reçoit les épithètes analogues de ἀγνή, ἄδμητος, κορη. »

Et tout cela parce que, dans un passage du *Rig-Veda*, il est dit : « Aditi est le ciel, Aditi est l'atmosphère, Aditi est la mère, *il*¹ est le père, *il* est le fils. Aditi est tous les dieux, les cinq races. Aditi est ce qui est né, Aditi est ce qui doit naître. »

Si M. Véron avait pratiqué davantage et de première main

¹) D'après la traduction de M. Bergaigne modifiée par M. Véron. Si ce dernier n'avait pas voulu être mieux renseigné de prime abord que le savant professeur de la Sorbonne qui a consacré quinze ans à l'étude du *Rig-Veda*, il s'en serait tenu au véritable sens « Aditi est le père, Aditi est le fils, etc. » ; mais le système exigeait qu'une entorse fût faite à la grammaire.

la littérature védique et celle des *Brahmanas*, il n'aurait vu ici, comme tous les spécialistes, qu'une de ces formules dont l'ouvrage de M. Bergaigne laisse entrevoir une explication qui n'a rien de commun avec le chthonisme, qu'on retrouve du reste appliquées à différents dieux et d'où semble issu le panthéisme védantique des temps postérieurs.

Mais, à notre sens, ce n'est pas seulement l'interprétation de la formule qui est téméraire. Rien n'est moins sûr que l'étymologie même du nom d'Aditi et, par conséquent, que les explications qu'on a prétendu en tirer.

Pour ma part, j'ai proposé¹ de rattacher le mot à la racine *ad* dans le sens de briller, dont on trouve des variantes avec un sens analogue sous les formes *ath*, *edh*, *andh*, *ind*, *ad*, etc., dans un grand nombre de mots, et je l'ai rapproché pour la formation de *ath-iti*, *ud-iti*, *rj-îti*, etc.

Je n'hésite pas à reconnaître que cette étymologie n'est pas absolument certaine, mais j'ose en même temps affirmer que celle en vertu de laquelle *aditi* viendrait de *dâ*, lier, avec *a* privatif, est grammaticalement invraisemblable et logiquement impossible.

Diti (d'où *aditi*) est, dit-on, formé de la racine *dâ*, « lier », comme le participe passé *dita*. Il convient d'abord de remarquer que la langue védique ne connaît que le substantif *dhiti* auprès du participe *dhita* (rac. *dhâ*, poser²), qui présente une formation analogue. En second lieu, *diti*, dans le sens d'« action de lier », ne paraît exister qu'artificiellement³ à l'état simple, — fait bien anormal auprès du prétendu composé *aditi* dont l'emploi est si fréquent.

Enfin, dans tous les passages où l'on croit pouvoir attribuer au mot *aditi* le sens adjectif de « non lié, libre⁴ », le sens substantif d'*aditi* (la déesse) peut s'y appliquer, comme il est facile de le voir.

¹) *Revue philosophique*, numéro de mars 1884, p. 138.

²) Ou fixer; *dâ*, lier, paraît en être une variante pour la forme et le sens.

³) Bergaigne, *Rel. véd.* III, 97.

⁴) Il est remarquable qu'on ne puisse citer aucun exemple post-védique de l'emploi d'*aditi* comme adjectif.

En réalité, l'étymologie *a-diti* remonte aux poètes védiques, « grands étymologistes, comme on sait ¹⁾ ». Il était tout à fait dans leurs procédés intellectuels de rapprocher d'une manière au moins instinctive le mot ainsi décomposé du participe *dita* et d'en déduire des associations d'idées du genre de celle-ci citée par M. Bergaigne ²⁾ : « O Adityas, délivrez-nous de la gueule du loup comme un voleur lié, ô Aditi ³⁾ » (*Rig-Veda*, VIII, 56, 14).

De là également le rapprochement du nom d'Aditi et des Adityas de celui du péché et de ses chaînes ⁴⁾, comme dans le vers I, 24, 15 : « Détache de nous, ô Varuna, le lien supérieur, le moyen et l'inférieur ; puissions-nous ensuite sous ta loi, ô Aditya, être sans péché pour Aditi », — et non, « pour la liberté », ainsi que traduit M. Bergaigne, — mais seulement avec allusion à ce sens.

Les allusions de ce genre nous mettent sur la voie de la vé-

¹⁾ Berg. *Rel. véd.* III, 113.

²⁾ *Op. cit.* III, 161.

³⁾ C'est une allusion à la fausse étymologie qui est dans l'esprit du poète. Dans les *Brahmanas*, l'attraction qu'exercent mutuellement les mots et les idées au gré des spéculations étymologiques est devenue une manière qui caractérise entre toutes ce genre d'ouvrages. La grande différence à cet égard entre leur style et celui du *Rig-Veda*, comme on doit d'ailleurs s'y attendre, est qu'ici il y a quasi-inconscience dans le procédé et là une tournure d'esprit passée en habitude, un développement artificiel et en relief de ce qui n'était d'abord qu'instinct plus ou moins latent. Sous un point de vue particulier et en ce qui regarde l'emploi du mot *aditi*, M. Bergaigne lui-même reconnaît qu'il y a parfois allusion (nous renvoyons au chapitre II, section III, l'interprétation des passages où le mot *aditi* est pris dans le sens de « liberté » ou dans celui de « libre », *non sans allusion au nom de la déesse ou à celui de ses fils. Rel. véd.*, III, 89) ; seulement, au lieu de considérer *aditi*, nom propre, comme portant le sens primitif de la racine, il voit ce sens dans *aditi*, nom commun, signifiant (par hypothèse) liberté. L'explication que je propose est diamétralement opposée à la sienne, quoique la méthode soit la même ou à peu près. Mais un point sur lequel je suis absolument d'accord avec lui, c'est quand il s'efforce, d'une manière générale, de faire dépendre du sens primitif d'un mot toutes ses autres acceptions considérées comme dérivées.

⁴⁾ Le mythe des « chaînes du péché » offre un exemple des plus remarquables du procédé de développement que j'ai esquissé dans le précédent numéro de la *Revue* (*Observations sur la méthode en mythologie comparée*). Le péché, c'est-à-dire, primitivement, la peine physique, l'angoisse, le mal, a des liens, des chaînes, en un mot, il serre, par souvenir du sens originnaire du mot qui le désigne, *agha*, *âgas* de la racine *agh*, *angh*, *ang*, *ag*, serrer ; cf. *amhas* = **avghas* « angoisse, peine », *amhu*, « étroit » : *ἄχος*, « peine, mal ». *ἀγκάσαι*, « serrer », *ἔγγυς*, « étroitement, proche » ; lat. *angustus*, etc.

ritable explication de tous les passages où le mot *aditi* est traduit par « libre ou liberté », et particulièrement celui-ci, I, 94, 15 :

Yasmai tvam sudravino dadāṣo nāgāstvām adite sarvatâtâ.

« Celui à qui tu as donné o riche (Agni), o Aditi (c'est-à-dire, dans l'esprit du poète, o toi qui n'es pas lié par le péché) l'absence de péché, pour qu'on soit sain et sauf ¹. »

Ce passage explique à son tour le refrain si controversé de l'hymne X, 100, 1-11 : *â sarvatâtîm aditîm vnnîmahe*.

« Nous choisissons l'incolumité, qui est *aditi* (c'est-à-dire, dégagée des liens du péché) ². »

Le rapprochement des deux passages ne laisse aucun doute, je crois, sur leur mutuelle interprétation.

Il est probable, étant donné le caractère moral de Mitra et de Varuna, qu'il faut voir un sens identique et également dérivé de l'allusion dans le vers V, 62, 8 :

A rohatho varuna mitra gartam ataṣ cakṣâthe aditîm dîtîm ca.

« Montez sur votre trône, o Varuna et Mitra, et considérez Aditi et Diti (c'est-à-dire le non attachement et l'attachement dans les liens du péché, — l'innocence et le crime).

Enfin, même explication pour l'expression *anāgaso aditaye* (V, 82, 6), « sans péché pour Aditi », c'est-à-dire pour la déesse qui représente elle-même l'innocence et qui, par conséquent, est la plus apte à la reconnaître et à l'apprécier ³.

¹) En réalité *aditi* est ici une ancienne épithète d'Agni, signifiant probablement « brillant », mais dont l'acception primitive s'est obscurcie. Même explication pour les autres passages où *aditi* est apposé, soit encore à Agni (V, 9, 3 ; VIII, 19, 14 ; IV, 1, 20), soit à Soma (VIII, 48, 2), soit à *dyauih*, le ciel (I, 89, 10 ; V, 59, 8 ; X, 63, 3), soit aux Adityas (VII, 52, 1), soit au soleil et à Savitar (IV, 3, 8 ; VII, 82, 10), soit à l'aurore (I, 113, 19), soit au ciel et à la terre (IV, 55, 1 ; VII, 62, 4), soit enfin au faucon céleste (V, 44, 11). — Cf. Bergaigne, *Journal As.* 1883, p. 512.

²) Si on se rappelle que le péché est d'abord le mal physique on comprendra pourquoi il s'oppose, dans la pensée des poètes védiques, à l'incolumité et à Aditi considérée comme celle qui est exempte de ses liens. Cf. IV, 39, 3 et IV, 12, 4, VII, 51, 1. Cf. aussi les passages où Aditi délivre de la peine (*amhas*) : VII, 40, 4 ; VIII, 18, 6 ; X, 36, 3.

³) Le rapport entre Aditi (primitivement la lumière) et l'innocence ou l'absence de péché a été facilité, indépendamment de l'influence du jeu de mot

Le mot *Aditi*, en tant que désignant une déesse invoquée surtout avec Mitra et Varuna, et considéré comme la mère des Adityas, ne saurait, quant à lui, avoir de rapport, directement ou par allusion, avec la racine *dā*, lier ¹. Comment admettre que le ciel personnifié par cette déesse et considéré dans son immensité ait été appelé « la chose qui n'a pas de lien, qui n'est pas liée? » Non seulement aucune analogie n'autorise une pareille hypothèse, mais il est infiniment probable qu'un mot correspondant à la notion trop confuse encore d'immensité, et particulièrement appliquée à l'étendue des espaces célestes, n'existait pas aux temps védiques. Comment admettre enfin, alors que les noms de toutes les autres divinités sont essentiellement concrets ², que celui-ci seul fit exception et reposât au contraire sur une abstraction (l'immensité), greffée sur une autre abstraction (le non lié, l'espace)? Un pareil processus est tellement étranger aux habitudes, je dirais même aux facultés des auteurs du *Rig-Veda*, qu'on s'étonne que d'excellents esprits aient pu se résigner à l'adopter comme base de leurs explications ³.

Il est d'autant plus probable d'ailleurs que le mot *aditi* contient en réalité une racine *ad*, dont la signification primitive était briller ⁴, que le mot *varuna* qui désigne un mythe

probable, par le rapprochement naturel et si fréquent dans le *Rig-Veda* entre la lumière et la peine ou l'angoisse (*amhas*), identifiée à l'obscurité, qu'elle écarte.

¹) Un fait qui montre bien le caractère artificiel de la division du mot *aditi* en deux catégories distinctes eu égard au sens, c'est que partout où ce mot est apposé à un autre on lui attribue le sens de « libre, » et qu'en général, où il est employé d'une manière absolue, on le traduit par Aditi (la déesse).

²) M. Bergaigne (*Journal. As.* 1883. p. 508) invoque, il est vrai, l'analogie de la *svasti*, « le bien-être », qualifiée parfois du titre de « divine » ou « déesse » (*devi*); mais il n'y a pas de comparaison possible entre le développement mythique des deux conceptions. La *svasti* ne s'est jamais dégagée nettement de l'abstraction primitive d'où elle est née.

³) Pour M. J. Darmesteter (*Ormazd et Ahriman*, p. 58), « le mot *âditya* est l'adjectif dérivé du substantif *aditi*... *âditya* est, pour parler le langage mythique, un fils d'*aditi* »; et en note : « La déesse Aditi est induite de l'existence des dieux Adityas. La mère est née après ses fils ». — Tout cela me paraît exact, à condition de voir dans *âditya* et *aditi* deux variantes d'un même adjectif signifiant à l'origine « brillant. »

⁴) Sur les rapports d'Aditi avec les idées de lumière, voir plus haut, p. 43. note 1 et Berg. *Rel. ved.* III, 95.

aussi voisin que possible de celui d'*aditi*, a une semblable origine étymologique et a subi par suite d'une fausse interprétation des poètes védiques une déformation significative identique.

Ainsi que j'en ai déjà indiqué ailleurs¹, il est infiniment probable que *varuna* dérive de la racine *svar* « briller, » d'où *svar*, « lumière, ciel, soleil ; » *svarana* « brillant ; » *svaryu* « éclat, etc., » réduite à *var* dans *varna* « éclat, couleur. » (Cf. gr., ὄρεω, ὄρεα ; lat. *orno*, etc.)

Or, de même que de fausses spéculations ou un faux instinct étymologiques ont rattaché *aditi* à la rac. *dā* « lier », *varuna* par une semblable erreur a été rapproché de *var*, « entourer, envelopper, serrer », d'où le point initial du développement moral qu'a pris le mythe du dieu *varuna* considéré en conséquence comme le *serreur*, muni de cordes ou de lacets dont il enveloppe et étreint le pécheur².

De ce qui précède, nous tirerons cette conclusion, que si le *Rig-Veda* permet encore à ceux auxquels le texte en est directement abordable des explications aussi différentes d'un même mot que nous venons de le voir pour *aditi*³, il est prématuré pour les vulgarisateurs, qui, comme M. Véron, ne le pratiquent que de seconde main, je ne dirai pas seulement de tirer un parti prétendu positif et définitif de l'une ou l'autre de ces explications, mais surtout de les modifier d'une manière subjective, ou tout au moins dirigée soit par l'esprit de système, soit par des analogies imaginaires ou lointaines. Bref, l'histoire des religions, naturelle ou autre, au moins en ce qui regarde les idées védiques, reste à faire par cette excellente raison que les matériaux n'en sont pas encore complètement élaborés.

PAUL REGNAUD.

¹) *Revue Phil.*, dans l'article cité plus haut.

²) Je soupçonne un rapport du même genre entre *Varuna* et ses *vrata* (rac. *var*), « ses volontés, ses résolutions, ses déterminations, ses lois. » Cf. Berg. *Rel. Ved.* III, 256, seqq.

³) Il importe de remarquer que si *aditi* était à l'origine un substantif abstrait du genre de *svasti*, ce seul fait suffirait pour placer la déesse de ce nom à la fin, et non pas au commencement, comme le veut M. Véron, du développement de la religion védique.

PETITES LÉGENDES CHRÉTIENNES

DE LA

HAUTE-BRETAGNE

PAR

Paul SÉBILLOT

Les légendes chrétiennes sont très nombreuses dans la Bretagne de langue française ; sans que je m'en sois occupé d'une manière spéciale, j'y ai retrouvé la plupart de celles qui figurent dans l'excellent livre de M. Luzel : *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne*. J'en ai de mon côté publié une quarantaine dans mes différents recueils et j'en ai encore un certain nombre qui sont inédites. Généralement plus courtes que celles qu'on raconte dans la Bretagne de langue celtique, les légendes de la Haute-Bretagne en diffèrent par plusieurs détails, et aussi par la narration même ; il est aisé de voir, par beaucoup de traits du récit, que les paysans de l'Ille-et-Vilaine et les habitants du littoral de la Manche, tout en croyant souvent à la vérité des légendes, laissent percer en maints endroits des paroles assez irrévérencieuses qu'on ne remarque pas dans les légendes du pays bretonnant.

Bien que les conteurs localisent souvent certains récits sur naturels, et qu'ils citent même les noms de gens du pays qui y ont été mêlés, ceux qui sont relatifs aux voyages sur terre des divinités et des saints, au diable, aux revenants et aux damnés, n'appartiennent qu'en apparence à la Bretagne : on en retrouve les lignes principales, souvent même les détails, dans bien d'autres contrées de la France et de l'Europe, parfois aussi dans les pays extra-européens qui ne sont pas chré-

tiens. Ces légendes appartiennent à un fonds qui semble commun aux hommes de tout pays à un certain degré de culture ; si les détails en paraissent variés, les idées maîtresses le sont beaucoup moins : dans nombre de cas l'analyse d'une légende polynésienne et de celle d'un peuple de l'Europe avancé en évolution donnerait, quant au fond, un résultat presque identique.

Une série beaucoup plus locale dans le sens réel du mot, est celle dont les héros sont pris parmi les humbles du calendrier ecclésiastique, ceux que l'Église romaine juge à peine dignes d'une simple mention. Quelques-uns même, et non les moins curieux, ne sont pas nommés dans les *Vies des saints de Bretagne*, pourtant si profondément légendaire ; le clergé du diocèse où se trouve la petite chapelle placée sous leur vocable, la croix qui leur est dédiée, ou la fontaine qui porte leur nom, ne leur rend aucun culte, et ignore parfois jusqu'à leur existence.

Ces *sancti minores* ont pourtant leur petite légende dorée, plus intéressante parfois au point de vue des traditions que celle de beaucoup de bienheureux célèbres. Sa notoriété est bornée au voisinage du petit monument qui porte ce nom obscur, et les traits semblent aller en s'effaçant de jour en jour, comme ces pierres tombales des églises, jadis sculptées en relief, dont le pied des passants ronge peu à peu les ornements et les inscriptions. Celles qu'on peut encore retrouver aujourd'hui — j'allais dire déchiffrer — sont généralement courtes ; au lieu d'une vie entière, ce n'est plus qu'un épisode, une sorte d'abrégé d'une tradition jadis mieux connue et plus développée.

Si mutilées qu'elles soient, quelques-unes de ces légendes ont conservé des détails qui méritent d'être notés. Elles semblent avoir puisé à ce fonds de merveilleux antérieur au christianisme que les hagiographes du moyen-âge ont mêlé à des éléments de provenances différentes. Parfois le saint paraît avoir emprunté une grande partie des épisodes de sa vie à d'anciennes et obscures divinités locales, de même qu'aux yeux

du peuple il a gardé les vertus de protection, de bonheur ou de guérison, que les petits dieux inconnus auxquels il a succédé possédaient il y a deux mille ans : les ancêtres de ceux qui invoquent aujourd'hui leurs successeurs christianisés leur adressaient vraisemblablement des vœux analogues.

Comme ces saints sont souvent inconnus à quelques kilomètres seulement du lieu qui leur est consacré, leur légende n'est connue que d'un très petit nombre de personnes : elle est beaucoup plus difficile à recueillir que celles qui ont pour héros des personnages sacrés dont la notoriété s'étend à tout un diocèse ou à toute une province. Il faut beaucoup de patience et un peu de bonheur pour parvenir à trouver la personne — peut-être unique — qui conserve encore leur tradition. Il m'a été relativement plus facile de me procurer près d'un millier de contes que les quelques douzaines de courtes légendes relatives à ces petits saints que j'ai pu jusqu'à présent réunir. Ces anciennes histoires, qui peut-être sont sur le point d'être ensevelies dans l'oubli, présentent pourtant un intérêt considérable. Si on les recueillait, en ayant bien soin de noter si la chapelle, la croix ou la fontaine auxquelles on les rattache se trouve dans le voisinage d'une source vénérée ou de débris d'anciens monuments, on pourrait bien souvent conclure, avec de grandes apparences de probabilité, qu'elles sont les débris de la légende d'un dieu local : le christianisme a pu remplacer son nom, et succéder à son pouvoir, mais à la condition de prendre ses traits populaires. Il se pourrait que parfois le nom même du saint ne fût que la reproduction, plus ou moins altérée, de celui de la divinité qu'il a remplacé. On trouve en Bretagne même, des exemples de cette substitution : le plus caractéristique est celui que j'ai rapporté, d'après Guillotin de Corson, au tome I^{er}, p. 333 des *Traditions de la Haute-Bretagne* : un temple, dédié d'abord à Vénus, est dénommé au IX^e siècle, *Ecclesia sancti Veneris*, et plus tard prend le nom de saint Vénier, plus réellement fils de Vénus que le pieux Enée ; une fontaine voisine est aussi consacrée à ce saint. Il ne serait pas sans doute difficile de retrouver dans les anciens tex-

tes des exemples de substitutions analogues ; parfois peut-être des inscriptions votives au nom de l'ancien dieu, trouvées aux environs du lieu consacré au saint qui l'a remplacé, montreraient que le nom de celui-ci en est simplement une altération, due au passage d'une langue dans une autre.

Si, dans la légende chrétienne, on rencontrait des attributions singulières ou des faits merveilleux d'une nature particulière, on pourrait en conclure, sans être trop accusé d'hypothèse, que ces traits furent à l'origine ceux d'une divinité ancienne, protectrice des lieux où s'exerce le culte actuel du saint.

Parmi les légendes qu'on trouvera ci-après, un petit nombre peuvent être rattachées à ce cycle particulier où les anciens dieux persistent par survivance. On peut toutefois penser que certains traits, les empreintes des pieds de Saint-Cast, par exemple, remontent vraisemblablement à une époque préchrétienne. On sait par Hérodote que des héros avaient, il y a plus de trois mille ans, l'habitude de laisser sur leur passage des empreintes gigantesques, et Lucien se moque assez irrévérencieusement dans son *Histoire véritable*, de celles de Bacchus ou d'Hercule.

A l'origine plusieurs récits merveilleux ont probablement été des exemples destinés à graver dans l'esprit des populations des défenses analogues au tabou polynésien ; en Bretagne, même de nos jours, il ne se passe guère d'année où l'on n'entende parler de faits surnaturels arrivés à des gens qui n'avaient point observé le tabou dominical ; j'ai vu, il y a une dizaine d'années, une charrette chargée de paille un dimanche, qui resta plusieurs jours dans un champ ; nombre de chevaux avaient, sans résultat paraît-il, essayé de l'arracher au sol où elle semblait fixée. D'autres contes forment une sorte de morale en action à la portée des races primitives ; à tout prendre ils valent bien les histoires édifiantes qui leur ont succédé.

Presque dès le début de mes recherches sur les traditions j'avais été frappé du caractère presque moralisateur de certains contes ; il y en a en effet, en Haute-Bretagne un grand nombre où le respect de la vieillesse, la protection du faible et la

douceur envers les animaux sont récompensés par des divinités, fées ou saints, voyageant sur terre ; beaucoup pourraient être intitulés : « Un bienfait n'est jamais perdu. » J'ai été très heureux de voir tout dernièrement cette opinion soutenue et lumineusement exposée par un des maîtres du Folk-Lore anglais, M. A. Lang, dans son beau livre *Custom and Myth*. Les quatre paraboles qui suivent les légendes de saints, se rattachent à cette espèce d'enseignement moral, et présentent, sous une forme ingénieuse, des préceptes pratiques, religieux ou moraux.

I. PETITES LÉGENDES DORÉES.

§ 1. Les Saints du Littoral.

Presque toutes les communes de la côte de la Manche comprise entre la baie de Cancale et l'embouchure du Frémur, au fond de la baie de la Fresnaye, portent des noms de saints : ceux-ci sont, pour la plupart, venus de la Bretagne insulaire ou de l'Irlande. Saint-Coulomb, Saint-Malo, Saint-Enogat, Saint-Lunaire, Saint-Briac, Lancieux, (Saint-Cieux), Saint-Jacut, Saint-Cast doivent à ces saints d'outremer l'origine ou la dédicace de leurs églises.

La légende locale a gardé les grandes lignes de cette colonisation sacrée, sans toutefois avoir la précision des légendaires de profession. Quelques-uns des traits qui figurent dans les *Vies des saints de Bretagne* sont encore populaires ; il y en a d'autres que le peuple a empruntés à des divinités locales antérieures ou à des traits de la vie de ces saints personnages que les hagiographes n'ont point connus.

I

SAINTE BLANCHE

Première version

Il était une fois un petit garçon dont la mère mourut ; son père, qui était capitaine de navire, resta avec lui et cessa de naviguer pour l'élever de son mieux. Mais quand ses économies eurent été mangées, il recommença à naviguer, après avoir mis son fils au collège. Celui-ci, qui apprenait tout ce qu'il voulait, entra à l'école navale, et, en se battant contre les Anglais, il devint capitaine de vaisseau.

Cependant les Anglais débarquèrent en France ; partout où ils passaient, ils dévastaient tout, brûlaient les églises et les châteaux, et quand ils ne pouvaient plus boire de cidre, ils défonçaient les tonneaux, et s'amusaient à voir le cidre courir dans les ruisseaux.

Il y avait dans ce temps-là, au village de l'Isle en Saint-Cast, une jeune fille, nommée Blanche, qui était un modèle de sainteté. Plusieurs fois, ce pays avait été envahi par les Anglais qui prenaient aux pauvres pêcheurs leurs bateaux et leurs filets. Un jour qu'ils étaient débarqués à l'Isle, ils surprirent Blanche qui disait ses prières du soir dans une vieille chapelle. Ses voisins en eurent beaucoup de chagrin, car elle était aimée de tout le monde ; mais elle leur dit de ne pas pleurer, parce que dans huit jours elle serait de retour à Saint-Cast.

L'escadre anglaise arriva dans le port de Londres, et tous les Bretons qui avaient été enlevés furent désignés pour être *guillotinés*. L'exécution devait avoir lieu devant le Palais du roi, et on embarqua les condamnés dans des chaloupes pour les y conduire. Blanche, qui était avec les autres, s'écria tout d'un coup, en sautant à la mer :

— Je ne suis plus en votre pouvoir, Dieu m'appelle, et je retourne en Bretagne.

Un des Anglais essaya de la retenir, et il lui coupa même deux doigts de la main gauche, mais Blanche se dégagea, et elle se mit à marcher sur l'eau, où sa trace reste marquée par un ruban de mer plus blanc que l'eau voisine. Quelques heures après elle était de retour dans son pays.

Les habitants furent bien étonnés de la voir revenir sur l'eau, et tous les journaux du temps (*sic*) racontèrent comment Blanche s'était sauvée des mains des Anglais. Le capitaine de vaisseau, qui était aussi de ce pays, vint pour la voir, et s'apercevant que c'était une sainte, il lui demanda comment faire pour battre les Anglais ; car il devait prochainement prendre le commandement d'une expédition contre eux. Blanche lui donna des conseils, et lui assura que dans quinze jours il reviendrait vainqueur.

Le capitaine suivit les conseils de la jeune fille, et quand il revint après avoir battu les Anglais, il tomba amoureux d'elle, et Blanche consentit à l'épouser. Elle suivait son mari partout, même à la guerre. Un jour leur navire fut entouré d'ennemis ; le capitaine fut tué à son poste, et le découragement se mit parmi l'équipage. Mais Blanche sauta à la mer, et, marchant sur les eaux, elle se dirigea vers les Anglais. Ceux-ci eurent tant de peur qu'ils s'enfuirent. Blanche revint à bord, et ramena le vaisseau en France.

Elle pleura beaucoup son mari, et avec les sept enfants qu'elle avait eus de son mariage elle se retira dans son village, où elle continua la vie d'une sainte. Quand elle mourut, on l'enterra dans la chapelle où elle avait coutume de prier, et depuis les gens du pays l'invoquent sous le nom de sainte Blanche.

Ses enfants furent tous les sept des évêques et des saints, et s'ils ne sont pas morts, ils vivent encore.

(Conté en 1884, par François Marquer, de Saint-Cast).

Dans cette légende, où l'on trouve un singulier amalgame d'anachronismes et d'emprunts à l'histoire populaire des guerres avec les Anglais, sainte Blanche est un personnage en chair et en os, une sorte de Jeanne d'Arc maritime : dans la légende suivante, ce n'est plus la sainte elle-même, c'est sa statue qui est funeste aux Anglais et opère des miracles.

Deuxième version.

Au temps jadis, lorsque les Anglais enlevaient les pêcheurs avec leurs bateaux, et qu'ils volaient les saints dans les églises, la statue de sainte Blanche, qui se trouvait à sa chapelle de l'Isle en Saint-Cast, fut mise sur un navire pour être transportée en Angleterre.

Pendant la traversée, les Anglais lui firent mille affronts, et même ils lui coupèrent deux doigts, au moment où le navire entra dans

le port de Londres. Mais la sainte sauta par dessus le bord, et elle se mit à marcher sur l'eau comme une personne vivante. A cette vue, les Anglais furent saisis d'épouvante, et ils firent feu sur la statue ; mais au même instant le tonnerre tomba sur le vaisseau qui fut mis en pièces, et les hommes qui le montaient furent brûlés ou noyés. C'est alors que les Anglais crurent que sainte Blanche était vraiment puissante, et qu'il ne faisait pas bon se moquer d'elle.

Cependant la statue continua sa route pour retourner à sa chapelle, et partout où ses pieds ont touché la mer, les traces sont restées sur l'eau, qui est plus claire que partout ailleurs ; c'est ce qu'on appelle encore aujourd'hui le Chemin de sainte Blanche.

Quand les habitants de Saint-Cast apprirent que leur sainte avait échappé aux Anglais, ils coururent à la chapelle, et furent bien heureux de la retrouver à la place même où elle était avant d'avoir été enlevée.

Mais les Anglais étaient furieux contre elle, parce qu'elle avait fait tomber le tonnerre sur leurs compagnons, et ils revinrent à Saint-Cast pour enlever de nouveau sainte Blanche et la brûler. Alors la statue qui connaissait leurs projets, se cacha dans une cheminée, et ils ne purent la trouver. Quand les Anglais furent partis, elle sortit de sa cachette et alla se remettre à sa place ; mais la fumée l'avait noircie, et les gens de l'Isle qui croyaient que leur sainte revenait encore d'Angleterre disaient : « Ce n'est plus sainte Blanche, mais sainte Noire ».

(Conté en 1883 par François Marquer).

D'après une autre version, dès que la sainte eut mis le pied en Angleterre, elle disparut si subitement qu'on ne sut ce qu'elle était devenue. Elle traversa pourtant la mer, et de Saint-Cast on la vit marcher sur l'eau. Quand elle aborda, elle n'avait point les pieds mouillés, et elle alla d'elle-même se replacer dans sa niche qui était dans une vieille maison. Celle-ci s'écroula, mais la statue n'eut d'autre mal qu'une égratignure au doigt. Depuis le lieu de la côte anglaise où elle partit jusqu'à Saint-Cast, il y a sur la mer une trace blanche qu'on appelle le chemin de Sainte-Blanche.

II

SAINT CIEUX ET SES FRÈRES

Il y avait une fois huit frères qui vinrent d'Angleterre en Bretagne pour y prêcher la religion chrétienne ; c'étaient saint Cast,

saint Jacut, saint Cieux, saint Briac, saint Lunaire, saint Enogat, saint Malo et saint Servan.

Saint Cieux débarqua à l'endroit qu'on appelle le Port Saint Cieux.

Il bâtit l'église de Lancieux, qui était jadis sur une butte, auprès du moulin de la Touche, sur la route de Ploubalay. Quelque temps après la mort de saint Cieux, on transporta son corps dans l'église qu'il avait bâtie. Mais le lendemain on le trouva sur le bord de la falaise. On le reporta plusieurs fois dans l'église, mais comme il revenait toujours au bord de la mer, on comprit qu'il voulait que l'église fût à l'endroit où on la voit aujourd'hui.

Lorsqu'on eut mis son corps dans l'église neuve, il resta tranquille dans sa tombe.

Pendant la Révolution, toutes les statues des saints qui ornaient l'église furent brûlées, mais on eut beau mettre dans le feu la statue de saint Cieux, qui est au-dessus de l'autel, on ne put parvenir à la brûler.

(Ce récit et les deux suivants, ont été recueillis en 1884 à Lancieux par Mlle Marthe Gesnys, ma nièce, âgée de 13 ans).

L'épisode du saint qui ne veut rester que dans le lieu qu'il a choisi est fréquent dans les légendes chrétiennes de tous les pays.

III

SAINT CIEUX

On trouva saint Cieux dans un rocher, où l'on montre encore son berceau, et l'empreinte de son premier pas. Il était en effet tout petit alors et personne ne savait d'où il venait.

Quand il fut d'âge à gagner sa vie, il devint pêcheur, et en même temps, il se mit à prêcher la religion chrétienne.

Il fut tué dans la falaise vis-à-vis la pointe Saint-Martin. On nomme ainsi un rocher qui s'avance dans la mer.

A l'endroit où tomba saint Cieux, il y avait une grande tache de sang, et l'on y montre encore une trainée rouge. On dit dans le pays que c'est le sang de saint Cieux.

Au temps jadis on y planta une croix ; mais comme la mer rongea la falaise, on porta la croix plus haut, à l'endroit où elle est actuellement.

Les empreintes sur les rochers figurent souvent dans les légendes du littoral ; elles sont le plus habituellement attribués à Gargantua (cf. Sébillot, *Gargantua dans les Traditions populaires*, ch. I) ; on trouvera plus loin celle du pied de saint Cast ; près de Dinan on montre celle de saint Vallay.

IV

SAINT LUNAIRE

Au temps jadis, saint Lunaire vint d'Angleterre sur les côtes de Bretagne, pour y prêcher la religion chrétienne. Il apportait avec lui une pierre sacrée pour la placer sur l'autel qu'il voulait ériger. Mais il la perdit, et comme il ne pouvait la retrouver, il était chagrin et se tourmentait beaucoup.

Alors il se mit à prier Dieu, et une colombe la lui rapporta. C'est alors qu'il commença à construire une église.

En souvenir de ce miracle, sa pierre tombale, qu'on voyait dans l'église de Saint-Lunaire, représente une colombe qui apporte dans son bec la pierre sacrée.

On a maintes fois essayé de soulever cette pierre ; mais elle paraissait si lourde que chaque fois on y renonçait.

V

LE PIED DE SAINT CAST.

Un jour saint Cast se promenait sur les rochers de l'Isle en compagnie d'un cordonnier son ami. Comme il sautait d'une pierre sur l'autre, ses souliers, qui s'étaient usés à l'eau de mer, se déchirèrent et il resta les pieds nus. Il dit à son cordonnier :

— Il faudra me faire une paire de souliers, prends-moi mesure avant de me quitter.

Alors saint Cast posa le pied sur un rocher de la falaise, et il dit au cordonnier de marquer, car il n'avait pas de mesure avec lui ; mais le cordonnier ne pouvait rien tracer sur le rocher. Saint Cast frappa du pied sur la pierre qui s'enfonça comme de la vase mouillée, et il dit :

— Maintenant, tu peux mesurer à ton aise la longueur et la largeur de mon pied ; car tant que le monde sera monde, sa marque restera ici.

(Conté en 1883 par François Marquer).

En haut du sentier qui monte de la grève au village de l'Isle, on montre sur le rocher une empreinte longue de cinquante centimètres environ, que l'on appelle le Pied de Saint Cast. Saint Cast est le même que saint Cado (*Catuodus* en latin, venant probablement du celtique *Catvod*). Dans le Morbihan, on montre une autre empreinte de ce saint, connue sous le nom de glissade de saint Cado.

VI

LA CHAPELLE DE SAINTE-BRIGITTE.

Du temps des fées on voyait tous les ans, à l'époque de l'assemblée de Sainte-Brigitte, arriver une cane suivie de douze canetons, qui se rendait à la chapelle.

Elle y vint plusieurs années de suite, toujours accompagnée de ses canetons ; mais un jour un méchant garçon tua un de ses canetons d'un coup de pierre, et depuis ce temps la cane ne reparut plus. Celui qui avait commis ce meurtre en fut puni, car depuis, lui et les siens, n'éprouvèrent que des malheurs.

Un jour deux jeunes filles étaient venues en pèlerinage à Sainte-Brigitte. L'une d'elle s'écria en voyant la statue :

— Oh ! la vilaine sainte ! pour tout l'argent du monde, je ne voudrais pas l'embrasser !

A peine eut-elle achevé ces paroles que, par la puissance de la Sainte, sa tête fut changée de côté.

(Conté en 1885, par J. M. Comault).

La première partie de ce récit semble un fragment assez altéré de la légende de la Cane de Montfort, jadis très populaire en Bretagne, et qui est le sujet de plusieurs chansons. Cf. mes *Traditions et Superstitions* p. II, p. 157 et Decombe, *Chansons populaires de l'Ille-et-Vilaine* p. 127.

VII

SAINT CLÉMENT.

Un jour saint Clément, portant son ancre au cou, voulut traverser la grève entre Saint-Servan et Saint-Malo ; mais la grande marée le surprit, et comme le poids de son ancre l'empêchait de se sauver, il se noya.

Un an après, la mer se retira plus que d'habitude, et une femme qui pêchait au bas de l'eau vit le corps de saint Clément étendu auprès d'un rocher, et aussi frais que s'il venait de se noyer. Elle reconnut qu'il était saint, et posant son enfant, qu'elle avait amené avec elle, elle s'agenouilla auprès du cadavre et pria jusqu'à ce que la mer vint mouiller ses pieds. Elle n'eut que le temps de s'enfuir en toute hâte, oubliant son enfant près du corps du saint.

L'année suivante la mer se retira encore, et la femme vint au bas de l'eau, à l'endroit où elle avait vu le corps de saint Clément. Lorsqu'elle y arriva, son fils dormait à la place où elle l'avait laissé un an auparavant ; bientôt il se réveilla, se frotta les yeux et se mit à appeler sa mère.

On assure aussi que lorsque saint Clément fut noyé il surgit une chapelle auprès de son corps. Les matelots l'appellent souvent et lui disent :

Bienheureux saint Clément
Donnez-nous du vent.

Ce récit, qui est populaire aux environs de Saint-Malo, diffère par les détails seulement de la Vie de saint Clément qu'on peut lire dans la *Légende dorée* (éd. Brunet, t. II, p. 205-6). Dans la version de Voragine, le saint, au lieu de se noyer par accident, est jeté à la mer par un persécuteur. Le miracle de la mer qui se retire a disparu du récit populaire, qui l'a remplacé par le phénomène beaucoup plus naturel des marées d'équinoxe ; l'épisode de l'enfant est, aux détails près, semblable à celui de la légende du littoral, qui pourrait bien avoir été empruntée à la vie de saint Clément, qui est très populaire comme on le sait, parmi les gens de mer. Peut-être aussi a-t-il circulé un livret de colportage où la vie du saint, extraite de la *Légende dorée*, aura surtout reproduit les épisodes de la Vie de saint Clément qui sont en relation avec la mer.

§ 2. — Saints populaires aux environs de Moncontour.

Les saints qui sont les héros des petites légendes qui suivent, sauf celle n° VI, ont tous leurs chapelles aux environs de Moncontour et de Collinée (Côtes-du-Nord). Presque toutes sont placées sur le haut de collines, à peu de distance d'une source miraculeuse ; elles ont vraisemblablement remplacé des oratoires plus anciens, consacrés jadis à des divinités indigènes ; si l'on excepte l'épisode des roues empreintes sur le rocher, ces légendes ne semblent avoir rien emprunté à celles des dieux locaux auxquels les saints chrétiens auraient succédé.

I

SAINT ROCH

Un jour saint Roch se promenait dans la forêt de Bosquen ; un homme de la Ville Heu ¹ le rencontra qui avait son petit chien auprès de lui. Il avait l'air si malheureux que le bonhomme l'invita à venir chez lui.

Le saint accepta, et il se plut tant dans ce pays, qu'il voulut se faire bâtir une petite maison. Mais les maçons n'avaient point d'eau, ce qui les incommodait beaucoup, car ils étaient obligés pour faire du mortier d'aller en chercher à plus d'une demi-lieue. Saint-Roch eut pitié d'eux et fit jaillir une source auprès de leur chantier. Elle tarit quand les travaux furent terminés, et il dit aux maçons qui il était.

Depuis ce temps, saint Roch a été fêté tous les ans dans la chapelle qui porte son nom. Il a la vertu de guérir de la dysenterie. Lorsque dernièrement une épidémie se déclara à Langourla, beaucoup de gens allèrent se recommander à saint Roch.

(Conté en 1884, par J.-M. Comault, du Gouray).

¹ Village du Gouray, peu distant de la colline où se trouve la chapelle de saint Roch.

II

SAINT MAUDEZ, SAINT ANDRÉ et SAINT FIACRE.

Quand saint Maudez, saint André et saint Fiacre eurent fini de bâtir leur chapelle, ils résolurent de faire un grand dîner ; ils envoyèrent une femme des environs leur chercher de la viande, puis ils lui dirent de préparer le repas.

Pendant qu'il cuisait, les trois saints allèrent faire un tour de promenade, chacun de son côté, en attendant le moment de se mettre à table.

Les ouvriers qui venaient de finir leur ouvrage, aperçurent de beaux plats de viande dans la maison, et, profitant de ce que la cuisinière s'était un peu éloignée, ils convinrent entre eux de les prendre et de les manger. Ils les dévorèrent en peu de temps.

Quand les saints revinrent de leur promenade, ils furent bien surpris de ne rien trouver pour dîner ; ils s'accusèrent les uns les autres d'avoir mangé la viande, et il s'éleva même une dispute entre eux à ce sujet.

Saint Maudez et saint André sortirent de la chapelle pour aller se promener encore, et saint Fiacre y resta seul et s'endormit profondément dans un coin. Les ouvriers qui venaient pour ramasser leurs outils, ayant aperçu le saint qui ronflait comme un bienheureux qu'il était, lui *embeurrèrent* la bouche avec du jus de viande et des petits morceaux, puis ils s'en allèrent sans faire de bruit.

Quand les deux saints furent de retour, et qu'ils virent saint Fiacre, ils l'accusèrent de nouveau d'avoir mangé toute la viande pendant que la cuisinière avait le dos tourné, et ils l'accablèrent de reproches.

Saint Fiacre, qui n'aimait pas le bruit, s'avoua coupable pour avoir la paix, et les autres saints le laissèrent tranquille.

(Conté en 1883 par François Ramet, du Gouray, âgé de 50 ans).

Cette légende, assez irrespectueuse, a emprunté un des traits de la fin à un épisode, très populaire en Bretagne et ailleurs, des tours joués au loup par le renard. Celui-ci, ayant mangé les provisions qui appartenaient à tous deux, on convient que le coupable sera celui qui aura autour de la bouche des traces du larcin ; le loup s'endort et le renard lui embeurre aussi la bouche pendant son sommeil.

III

POURQUOI ON OFFRE DU CHANVRE A SAINT ANDRÉ.

Lorsque saint André eut terminé sa chapelle, il vit qu'il ne lui manquait rien, si ce n'est une corde pour mettre à sa cloche. Il en demanda une à une bonne femme, mais celle-ci la lui refusa.

Alors, il se mit en prière et appela Dieu à son aide. Sa prière fut exaucée, car en arrivant à la porte de la chapelle, il y trouva assez de chanvre pour faire une belle corde.

C'est depuis ce temps qu'on offre du chanvre à saint André, afin que par ses prières le chanvre devienne beau.

(Conté en 1883 par François Ramet, du Gouray, âgé de 50 ans.)

IV

POURQUOI ON OFFRE DES CLOUS A SAINT MAUDEZ.

Quand saint Maudez voulut attacher les ardoises sur la couverture de sa chapelle, il n'avait pas de clous, et il se désolait, parce qu'il ne savait comment s'en procurer.

Un homme du pays, ayant appris que le pauvre saint Maudez n'avait pas de clous, lui en porta tout ce qui lui en fallait. Or, cet homme avait des *clous* (furoncles) dans une fesse, qui le faisaient beaucoup souffrir et l'empêchaient de travailler, Saint Maudez pour le récompenser du service qu'il lui avait rendu, lui guérit aussitôt ses clous.

C'est depuis ce temps qu'on s'adresse à saint Maudez quand on a des clous aux membres, et qu'on lui offre des clous de fer, en mémoire du miracle qu'il fit en guérissant le bonhomme.

(Conté en 1883 par François Ramet, du Gouray, âgé de 50 ans.)

V

LE COCHON DE SAINT ANTOINE

Un jour que saint Antoine se promenait dans le pays breton avec un autre saint, il fit rencontre d'un cochon, en vous respectant. Comme il n'avait point de domestique, il lui prit envie d'en avoir un, et il dit à son compagnon :

— Il faut que je transforme ce cochon en Breton ; ce sera lui qui sera mon domestique.

Il prit le cochon par les jambes de devant et le fit se planter sur ses jambes de derrière, puis il récita une prière, et aussitôt le cochon devint semblable aux Bretons qui viennent en pèlerinage à saint Mathurin de Moncontour.

C'est depuis ce temps qu'on appelle saint Antoine le patron des cochons, et c'est aussi depuis cette époque qu'on dit en sobriquet en parlant des Bretons :

Bretons

Cochons.

(Conté en 1883, par J.-M. Comault).

VI

SAINT JEAN, SAINT ANTOINE ET LES COCHONS.

Au temps jadis, les habitants de Saint-Cast avaient coutume de vouer leurs cochons à saint Jean, lui promettant un morceau d'échine, si leur bête n'avait pas d'accident.

Mais il arriva qu'une année, presque tous les cochons qui avaient été ainsi voués furent enlevés par une épidémie, et les Câtins se dirent :

— Saint Jean a laissé crever nos cochons ; il paraît qu'il n'a plus de pouvoir ou qu'il est tombé en enfance, ce qui ne serait pas étonnant, car il est bien vieux. Nous vouerons les premiers que nous achèterons au bienheureux saint Antoine ; il ne les oubliera pas, car on dit qu'il a toujours avec lui son petit cochon.

Qui fut dit fut fait : ils achetèrent d'autres cochons, et promirent, s'il ne leur arrivait pas d'accident, de porter à saint Antoine un pied et une oreille. Les cochons profitèrent cette année là, et ils venaient comme la pâte dans la met (huche). Aussi les Câtins étaient joyeux, et ils portèrent des pieds et des oreilles au bienheureux saint Antoine qui se trouve à la chapelle de saint Sébastien en Pléhérel.

Cependant saint Jean était bien navré ; car il ne recevait plus un seul morceau d'échine ; il se *coléra* bien fort. et il envoya une maladie sur les cochons qui les fit presque tous crever. Quand les gens virent que le saint était fâché, ils lui promirent de nouveau des échine, et maintenant il en a plus que saint Antoine n'a de pieds et d'oreilles.

(Conté en 1883 par François Marquer, qui tient ce conte de Cotti, de Saint-Jacut, boulanger).

VII

SAINT MATHURIN, SAINT EUTROPE ET SAINT AMATEUR.

Saint Mathurin, saint Eutrope et saint Amateur étaient frères, et depuis longtemps ils voyageaient ensemble sans avoir jamais eu envie de se séparer. Mais ils arrivèrent à Bréhand-Moncontour vers minuit ; ils virent des *linceux* (draps de lit) étendus dans une prairie ; saint Amateur, qui ne savait ce que c'était, eut tellement peur qu'il s'enfuit et alla jusqu'à Lamballe sans s'arrêter, et sans oser regarder derrière lui. Saint Eutrope s'évanouit, et il resta à Bréhand où il fit sa résidence, et saint Mathurin retourna tranquillement à Moncontour où il s'établit, et où il est toujours resté depuis.

(Recueilli aux environs de Moncontour).

Ces trois saints ont en effet des chapelles ou des églises dans ces communes. Saint Mathurin de Moncontour est l'un des saints populaires des deux Breagnes ; saint Eutrope est moins connu ; quant à saint Amateur, c'est un saint qui n'est honoré à Lamballe que depuis la fin du siècle dernier, époque à laquelle ses reliques furent envoyées de Rome. Saint Eutrope guérit de l'*enfle* (enflure) ceux qui frottent la partie malade avec une motte de terre prise au-dessous de sa statue.

VIII

SAINT LIN.

Lorsque saint Lin vint en Bretagne, il était monté sur une charrette attelée de quatre bœufs qui portait aussi son mobilier. Il n'avait pas dit au conducteur où il voulait s'arrêter ; mais quand on arriva à l'endroit où est bâtie la chapelle de saint Lin, les bœufs refusèrent d'avancer ; le conducteur eut beau les piquer et les frapper, ils ne bougèrent pas de place, et les bœufs de limon opposèrent une telle résistance, que maintenant on montre encore sur le rocher l'empreinte de leurs pieds.

(Recueilli en 1884, aux environs de Moncontour).

IX

SAINT YVES ET LES PAUVRES.

Lorsque saint Yves était encore tout jeune, il dit à son père et à sa mère de préparer un bon dîner, parce qu'il allait leur amener quelques personnes. Ses parents firent de leur mieux, et servirent un bon repas, s'attendant à recevoir des gens de distinction. A midi, ils virent leur fils arriver avec une foule de mendiants, déguenillés, éclopés et pouilleux, qu'il avait ramassés sur les grandes routes.

Il se mit à table avec eux, et c'est depuis ce repas qu'on l'appelle le patron des pauvres.

X .

SAINT YVES EN PARADIS.

Lorsque saint Yves de Vérité fut mort, il rencontra sur la route du paradis un grand nombre de bonnes sœurs qui s'y rendaient aussi ; c'était le soir, et, comme il avait sa robe d'avocat, on le prit pour une fille. Saint Pierre lui ouvrit la porte, et il entra avec les autres au

séjour des bienheureux. Mais le lendemain, quand il fit jour, saint Pierre s'aperçut, en faisant sa ronde, que parmi les bonnes sœurs s'était glissé un homme, et qui plus est, un avocat. Il voulut le chasser du paradis, en disant qu'il n'y avait point de banc réservé pour les gens de cette profession.

Saint Yves de Vérité ne se laissa pas expulser ; il déclara qu'on ne pouvait, sans sommation préalable faite par huissier, renvoyer de chez le bon Dieu quelqu'un qui y était entré. Saint Pierre parcourut tout le paradis pour trouver un huissier ; mais il eut beau chercher partout et feuilleter ses registres, jamais aucune personne de cette profession n'avait approché du paradis, et il dut laisser saint Yves de Vérité à la place qu'il avait choisie.

(Recueilli à Saint-Cast, par J. M. Comault).

Dans les légendes ordinaires de saint Yves (cf. *Saint Yves en paradis*, Fouquet *Légendes du Morbihan*, p. 102 et Paul Sébillot. *Contes des provinces de France*, p. 221). Saint Yves n'entre point par supercherie, au milieu d'un groupe de bonnes sœurs, quoiqu'en réalité ce soit une bonne sœur qui persuade à saint Pierre de lui ouvrir en qualité de prêtre mais non d'avocat. D'autres personnages pénètrent par adresse dans le séjour des bienheureux, mais c'est habituellement sous la robe d'un saint en entrant en même temps que lui, épisode que j'ai entendu plusieurs fois en Bretagne, et qu'on retrouve dans un amusant, mais irrévérencieux livret populaire, qui paraît dater du siècle dernier et a été souvent réimprimé sous le titre de *l'Entrée de l'abbé Chanu en paradis* (cf. Ch. Nisard, *Histoire des livres populaires*, t. II, p. 83, sqq.).

II. PARABOLES CHRÉTIENNES

I

POURQUOI LES ABEILLES MEURENT QUAND ELLES ONT PIQUÉ.

Il paraît que les *avettes* n'existent que depuis la venue de Notre Seigneur Jésus-Christ sur terre. On raconte que lorsqu'elles furent sur le point de le quitter pour essaimer par le monde, l'une d'elles lui dit :

— Tout ce que je piquerai avec mon dard mourra.

— Non, répondit Notre Seigneur ; toute personne que vous piquerez s'en ressentira ; mais après l'avoir piquée, vous mourrez.

Voilà pourquoi les avettes meurent quand elles ont piqué un chrétien.

(Conté en 1883 par J.-M. Comault).

On trouve une légende analogue dans le recueil catalan de Maspons y Labros, intitulé le *Rondallayre*, p. 24.

II

POURQUOI LE CORBEAU EST NOIR.

Au commencement des temps, Dieu avait créé le corbeau blanc, et il resta longtemps de cette couleur. Mais un jour il arriva devant Dieu en tenant dans son bec un lambeau de chair humaine. Alors Dieu irrité lui dit :

— Va t'en, maudit corbeau ; je t'avais créé blanc ; quitte cette couleur de l'innocence ; désormais tu seras le plus noir des oiseaux

Aussitôt le corbeau devint noir comme la nuit, et c'est depuis ce temps qu'il est le symbole de la mort et de la tristesse.

(Conté en 1883 par Davy, tailleur au Gouray, âgé de 17 ans.)

III

POURQUOI LA PIE EST NOIRE ET BLANCHE.

Autrefois la pie était le plus beau des oiseaux par la richesse de son plumage ; mais c'était un oiseau orgueilleux et peu compatissant. Lorsque Notre Seigneur Jésus-Christ fut attaché sur la croix ; les autres oiseaux eurent pitié de lui ; mais la pie se mit à se moquer et à insulter à son supplice. Alors Notre Seigneur lui dit :

— Tu étais le plus beau des oiseaux, mais puisque tu as le cœur dur et insultes les malheureux, tu quitteras tes brillantes couleurs pour des plumes noires et blanches, la couleur du deuil.

(Recueilli à Dinan en 1885).

IV

**POURQUOI ON N'ENTAME PAS LE PAIN SANS FAIRE
LE SIGNE DE LA CROIX.**

Un jour que la bonne Vierge se promenait sur terre, elle eut faim, et elle entra pour demander un morceau de pain dans une chaumière qui était habitée par une pauvre femme restée veuve avec cinq enfants en bas âge.

La veuve répondit à la bonne Vierge :

— Je n'ai pas grand'chose pour faire la charité, et j'ai bien du mal, depuis que mon homme est mort, à nourrir mes petits enfants : voilà ce qui me reste de pain, ajouta-t-elle en montrant un chateau à peine gros comme les deux poings ; mais il ne sera pas dit que j'aurai refusé la charité à quelqu'un : entamez la miche et prenez ce qu'il vous plaira.

La bonne Vierge fit un signe de croix sur la miche avec son couteau, puis elle coupa un morceau, et le beurra avec un reste de beurre que la veuve avait attiré en même temps que le pain. Quand elle eut mangé, elle sortit en promettant à la veuve que Dieu la récompenserait.

Depuis ce temps la veuve avait beau couper dans la miche de la bonne Vierge, le pain ne diminuait point, non plus que le beurre qui restait toujours frais. La miche dura autant que vécut la veuve, et quand elle mourut ses enfants étaient à l'aise.

C'est depuis ce temps, qu'à l'exemple de la bonne Vierge, on fait toujours sur le chateau de pain un signe de croix avec le couteau, avant de l'entamer.

(Conté en 1883 par J. M. Comault).

V

**IL VAUT MIEUX PERDRE UN BRIN DE BLÉ QU'UN
BRIN DE FILASSE.**

Un jour la bonne Vierge voyageait sur terre, et elle était montée

sur un cheval. Auprès d'un champ elle vit un brin de filasse, et elle descendit de sa monture pour le ramasser ; un peu plus loin, elle vit à terre un brin de blé ; mais elle continua sa route et ne le ramassa pas.

Un homme qui avait vu cela dit tout haut :

— Voilà qui est singulier, et cette femme est sans doute folle ; elle est descendue de cheval pour serrer un méchant brin de chanvre. et elle ne s'est pas arrêtée quand elle a vu à ses pieds un beau brin de blé dans lequel il y avait plus de quarante grains.

— Mon ami, répondit la Sainte Vierge, un brin de filasse qu'on laisse traîner est perdu ; mais le blé qui traîne profite toujours à quelqu'un ; s'il ne sert pas à nourrir les chrétiens, les petits oiseaux du bon Dieu le ramassent et en font leur nourriture

(Conté en 1880 par Mathurin Rillet, du Gouray).



.

,

.

.

LE PRÉSENT DE L'HOMME LETTRÉ

POUR RÉFUTER LES PARTISANS DE LA CROIX

Par 'Abd-Allâh ibn 'Abd-Allâh, le Drogman

TRADUCTION FRANÇAISE INÉDITE

AVANT-PROPOS

Aucune dynastie n'a laissé dans l'Afrique septentrionale des traces aussi profondes que celle des Beni Hafs¹. Tous, ou presque tous les grands monuments soit à Tunis, soit dans les autres villes de la Tunisie, la plupart des fondations pieuses, charitables ou scientifiques datent de leur règne. Aussi n'est-il pas étonnant que de nos jours les noms de plusieurs Sultans de cette dynastie soient encore populaires et dans la bouche de tous.

Ce fut sous le règne de deux des plus glorieux souverains hafside que l'auteur de notre ouvrage arriva et vécut à Tunis. Né à Majorque, ayant fait ses études successivement en Espagne et en Italie, il a certainement dû de bonne heure faire la connaissance des Musulmans. Une grande partie de l'Espagne était encore entre les mains des Arabes. Les relations entre les souverains africains et les Etats chrétiens de l'Europe mé-

¹) Les Beni Hafs sont d'origine berbère. Grâce cependant à d'ingénieuses listes généalogiques, les auteurs arabes ont réussi à les rattacher à Omar ibn Al-Khattâb, le deuxième khalif et successeur d'Aboû-Bakr. Pour cette raison les sultans hafside sont toujours appelés « Prince (Emir) des croyants. ».

Le premier des descendants du schaikh Aboû-Hafs qui régna fut Aboû-Mohammad abd al-Wahid (603 = 1206) le dernier Mohammad ibn Hassan (981 = 1573).

ridionale étaient des plus fréquentes : c'étaient des traités de commerce sans cesse violés et renouvelés, des envois d'ambassadeurs suivis plus d'une fois d'invasions et de pillage, des échanges de présents et bien plus souvent de prisonniers.

Quant à la personne de notre auteur, nous n'en savons que ce qu'il nous raconte lui-même. Malgré tous nos efforts, il ne nous a pas été possible jusqu'ici d'en apprendre davantage. Nous ignorons le nom qu'il portait avant sa conversion ; nous ignorons même l'année de sa mort. Nous savons seulement qu'il est enterré à Tunis. Sa tombe, qui se trouve au milieu du Souk des Selliers, est encore actuellement l'objet d'une grande vénération. Les renseignements des auteurs arabes sont également sans nous rien apprendre¹.

Mais bien plus que l'auteur, c'est l'ouvrage qui nous intéresse. Et ici nous avons tout lieu d'être satisfaits.

Les ouvrages de polémique et d'apologétique musulmanes ne font certes pas défaut² ; mais les polémistes se font tous remarquer par leur ignorance presque complète du christianisme et de ses dogmes. Il n'en est pas ainsi pour notre auteur et c'est bien pour cette raison que son traité a fait époque dans le monde musulman et y est encore populaire. Dans sa réfutation des dogmes chrétiens, il fait preuve de connaissances théologiques et bibliques si étendues pour son époque, qu'à elles seules elles nous sont un garant de l'authenticité de son livre. Nous trouvons aussi une preuve de cette authenticité dans la partie biographique de l'ouvrage. L'auteur y raconte son enfance, sa jeunesse, ses études, ses ouvrages, sa conversion avec une simplicité qui porte tout le cachet de la vé-

¹) Sous le règne de l'émir Abou'l-Abbâs arriva Abd-Allah le Drogman, qui avait été prêtre chrétien. Il embrassa l'islâm entre les mains de l'Emir. Il a composé le *Présent de l'Homme lettré* pour réfuter les partisans de la Croix. Dans cet ouvrage il parle de l'Emir et le loue (*Hist. d'Ibn Abou-Dînâr*). — Devant l'émir Abou'l-Abbâs, Abd-Allah le Drogman embrassa l'islâm. Il avait été prêtre et a composé le « *Présent...* dans lequel il loue l'Emir (*Hist. d'Al-Mas'oudi*).

²) On en trouve une longue liste dans un travail de M. Steinschneider. *Zeitschr. f. Kunde des Morgenlandes*, b. VI.

rité. Quand on songe que ce document encore si peu connu en dehors du monde spécial des arabisants, date de la fin du xiv^e siècle, on comprend quel grand intérêt il présente pour tous ceux qui s'occupent d'histoire des religions.

Le style de notre auteur est franchement mauvais. Malgré ce qu'il dit lui-même de ses connaissances de la langue arabe (p. 8), nous n'hésitons pas à dire qu'il n'a pas réussi à bien apprendre cette langue. Il s'exprime mal, il se sent gêné dans la phrase arabe, chaque page presque nous révèle un auteur habitué à manier une autre langue que celle du Corân. Mais cette incorrection même constitue à nos yeux une nouvelle preuve de l'authenticité du livre.

Les manuscrits sont répandus partout et se trouvent dans toutes les bibliothèques. En général, ils sont peu corrects; les meilleurs sont ceux écrits en caractères maugrébins. L'ouvrage a été traduit déjà en turc¹. Il en existe aussi une édition imprimée, moins correcte encore que la plupart des manuscrits. Nous en ignorons et la date et le lieu d'impression. A en juger d'après les types d'imprimerie et certaines notes marginales, dont nous parlerons dans le corps de l'ouvrage, il y a lieu de supposer que cette impression s'est faite en Angleterre.

LE PRÉSENT DE L'HOMME LETTRÉ

Au nom du Dieu clément et miséricordieux.

Dieu m'ayant fait la grâce de me conduire vers la voie droite et de me faire entrer dans la vraie religion qu'il a envoyée à son bien-aimé et son élu Mohammad, j'en ai examiné les preuves décisives et les démonstrations claires, évidentes pour quiconque a le moindre discernement, et cachées seulement pour ceux qui ne voient pas les œufs de l'autruche.

Dans l'exposition de ces preuves et de ces démonstrations, nos docteurs musulmans ont fait tout ce qu'il était possible de faire. Mais

¹) Nous n'avons pas eu l'occasion de voir cette traduction.

dans presque toutes leurs discussions avec les chrétiens et les juifs ils ont suivi la méthode du raisonnement¹. Il n'est guère que Al-Hâfith Mohammad ibn Hazm² qui se soit servi pour les réfuter d'arguments à la fois intellectuels et historiques, mais dans quelques rares questions seulement.

Ces considérations m'ont inspiré le vif désir de traiter mon sujet selon la voie historique et d'en contrôler la justesse par des arguments métaphysiques, réunissant ainsi la critique historique au raisonnement et mettant d'accord les preuves intellectuelles et celles tirées de l'observation.

J'exposerai dans ce livre leurs erreurs³, à savoir : ce qu'ils ont établi au sujet de la Trinité et les conséquences qui en découlent. Outre cela je parlerai de leurs Evangiles et de ceux qui les ont composés, de leurs dogmes et de ceux qui les ont faits, de la perversité de leur métaphysique, de leur infidélité à l'égard de la tradition historique, de leurs calomnies contre Jésus le Messie⁴ (que le salut soit sur lui) et de leurs mensonges contre Dieu.

Je dirai aussi un mot de leurs prêtres, de leurs croyances, de leurs ruses, de la façon dont ils ont corrompu l'Evangile révélé à Jésus.

¹) Dans leurs controverses, les polémistes musulmans emploient deux sortes d'arguments : les arguments intellectuels (Al-Ma'koul) et les arguments historiques, critiques ou traditionnels (Al-Mankoul).

²) Son vrai nom est Abou-Mohammad 'Ali, mais il est plus connu sous le nom de Al-Hâfith (docteur qui sait à fond le Coran et les *hadits*, paroles traditionnelles du Prophète) ibn Hazm Al-Tahiri. ibn Ahmad, ibn Saïd, ibn Hazm. Originaire de la Perse, sa famille vint s'établir en Espagne. Notre ibn Hazm, né à Cordoue, le mercredi 30 ramadân 384 (994), se rendit célèbre parmi ses contemporains par ses profondes connaissances du Coran et des traditions relatives à Mohammad (d'où son titre). D'abord Schaféite, il entra ensuite dans la secte des Tâhirites (d'où son surnom), c'est-à-dire des partisans du jurisconsulte persan Abou-Soleimân-Dawoûd ibn 'Ali. Ce savant, s'opposant aux interprétations allégoriques et souvent rationalistes des docteurs de Basra, voulut que l'on s'en tint au sens littéral ou externe (*tâhir*) de la révélation. M. Goldziher, professeur à Pesth, vient de consacrer à cette secte un ouvrage important sous le titre : *Die Tâhiriten, ihr Lehrsystem und ihre Geschichte*. Leipzig, 1884. Ibn Hazm est l'auteur de plusieurs ouvrages de polémique, dont un des principaux porte le titre de : « *Exposition des changements (de texte) faits par les juifs et les chrétiens*. » Il fut le premier qui traitât ce sujet (Cf. *Ibn Khallikan*, édition de Slane, II, 267).

³) C'est-à-dire des chrétiens. Un Man. dit : la fausseté de leurs institutions et les fautes de leurs doctrines.

⁴) Je fais observer ici une fois pour toutes que les musulmans ne parlent jamais de Jésus qu'avec le plus grand respect.

Enfin nous dirons ce qui en est de leur sacrifice de la messe et de leur adoration des croix.

J'ai fait précéder cet exposé de quelques détails sur ma patrie et sur le lieu où j'ai été élevé, ensuite j'ai raconté mon départ de cet endroit et ma conversion à l'islâm. Poursuivant mon récit, j'ai rendu hommage à la générosité, à mon égard, du prince des croyants, Aboul'-Abbâs Ahmad-al-Fâris¹. J'ai dit aussi un mot des événements qui eurent lieu sous son règne et sous celui de son fils, le prince des croyants, Abou'l-Fâris Abd-al-Azîz, dont j'ai mentionné la belle conduite. J'ai terminé mon livre par la réfutation de la religion chrétienne en établissant la supériorité de la religion musulmane. Après avoir ainsi arrangé cet ouvrage, je l'ai intitulé : *Cadeau du lettré pour réfuter les partisans de la croix*, et je l'ai divisé en trois chapitres pour en faciliter la lecture et pour éviter au lecteur toute fatigue d'esprit.

Le premier chapitre parlera de ma conversion à l'islâm, de ce qui m'a fait sortir du christianisme pour embrasser la doctrine hanéfite², des bienfaits que m'a accordés le prince des croyants Abou'l-Abbâs-Ahmad et de ce qui m'est arrivé sous son règne.

Le deuxième chapitre racontera ce qui m'est arrivé sous le règne du prince des croyants, Abou'l-Fâris-Abd-al-Azîz, dont je relaterai l'excellente conduite et les œuvres les plus remarquables à l'époque de la composition de ce livre, l'année 823³ de l'hégire.

Le troisième chapitre enfin, qui renferme le but principal de mon écrit, tendra à réfuter les chrétiens au sujet de leur religion et à établir la mission prophétique de notre seigneur Mohammad, par les textes mêmes de la Thora, des évangiles et des autres livres des prophètes⁴. Que les bénédictions de Dieu soient sur eux tous !

¹) Il régna à Tunis de 772 à 796 (1370 à 1394). Son règne, de même que celui de son fils et successeur (1394 à 1433), constitue une des périodes des plus glorieuses de l'histoire de la Tunisie.

²) Encore de nos jours la majorité des musulmans tunisiens sont hanéfites. Abou-Hanîfa, fondateur du principal des quatre rites orthodoxes est né en 80 et mort en 150 de l'hégire. Son autorité est si grande que pour la plupart des musulmans, les termes de *foi hanéfite* correspondent à ceux de *vraie religion*.

³) 1420 de l'ère chrétienne.

⁴) Les livres saints des musulmans sont, à part le Coran, la Thora, les Psaumes et les Evangiles. Toutefois ils ne les lisent pas sous prétexte que les textes qui se trouvent actuellement entre les mains des Chrétiens et des Juifs, sont altérés, et les textes authentiques perdus.

CHAPITRE I

Sachez que je tire mon origine de la ville de Majorque ¹, (que Dieu la ramène à l'islâm!), grande ville sur la mer, entre deux montagnes et traversée par une petite rivière. C'est une ville de commerce qui possède deux ports où de grands navires viennent jeter l'ancre pour se livrer à un trafic important. Elle se trouve dans une île du même nom, abondante en oliviers et en figuiers. Dans une bonne année l'île de Majorque peut exporter vers le Caire et Alexandrie plus de 20.000 barriques d'huile d'olive ². On rencontre dans cette île plus de 120 places fortes entourées de murs et bien entretenues. De nombreuses sources arrosent tous les points de l'île et se jettent dans la mer.

Mon père, homme considéré d'entre les habitants de la ville de Majorque, n'avait d'autre enfant que moi. A l'âge de 6 ans, mon père me mit entre les mains d'un savant prêtre, sous la direction duquel j'étudiai l'Evangile au point d'en savoir par cœur la majeure partie au bout de deux ans. Puis je me suis mis à étudier l'idiome ³ de l'Evangile et la logique pendant six ans. Ayant achevé ces études, je me transportai de Majorque à la ville de Lerida ⁴ dans la Catalogne ⁵, ville réputée pour sa science chez les chrétiens de cette région ⁶. Une grande rivière la traverse ⁷. J'y remarquai l'or mélangé avec le sable, mais il est un fait reconnu par tous les habitants de ce pays, que les frais de l'exploitation ne compensent pas le profit que l'on en retire. Aussi l'a-t-on abandonnée. Les fruits abondent dans cette ville. J'ai remarqué que les paysans ont l'habitude de couper

¹) Palma, capitale de l'île de Majorque, que notre auteur entend probablement, est actuellement encore une ville très importante et commerçante, de plus de 50.000 habitants, située dans une position des plus pittoresques.

²) Le principal article d'exportation de Majorque est encore l'huile d'olive. Cf. Bover noticias historico topograficas de Mallorca.

³) Une autre leçon donne les idiomes. Les Arabes appellent 'ilm al-logs, science du langage, cette partie de la grammaire que nous désignons, sous le nom de lexicographie et de syntaxe.

⁴) Les mss. ne sont pas d'accord sur l'orthographe de ce nom. Les uns écrivent Alâzda, d'autres Lârda.

⁵) Les mss. lisent Al-Katlân, Al-Katalân et Katlân.

⁶) L'Université de Lérida, fondée en 1300, n'existe plus.

⁷) Le Segre.

les pêches en quartiers qu'ils font sécher au soleil; ils en font de même des courges et des noix¹. Quand ils veulent en manger pendant l'hiver, ils les laissent tremper une nuit dans l'eau, et les cuisent comme si elles étaient fraîches de la saison. La récolte principale de tout ce pays est celle du safran. C'est à Lérída que se réunissent les étudiants chrétiens au nombre de mille ou de mille cinq cents, qui ne reconnaissent d'autre autorité que celle du prêtre sous la direction duquel ils étudient.

Pendant six ans j'étudiai dans cette ville la physique et l'astronomie, après quoi je me mis exclusivement pendant quatre ans à l'étude de l'Evangile et de son idiome. Au bout de ces études je quittai Lérída pour me transporter à Bologne en Lombardie. Les (mss. disent : Nabonuiyya, Banouniyya, Manouniyya, Banounaka. Balouniyya, Alabzadiyya, Alandariyya, Alanbaudiyya).

Bologne est une très grande ville. Les édifices y sont construits en excellentes briques rouges, à cause du manque de carrières de pierre.

Chaque fabricant de briques possède un timbre spécial, pour marquer ses produits. A leur tête se trouve un inspecteur, chargé de contrôler la bonne qualité de l'argile dont ils se servent et la cuisson des briques. S'il arrive qu'une brique se fend ou s'effrite, l'inspecteur en condamne le fabricant à en payer la valeur et le fait frapper de verges.

La ville de Bologne est un centre scientifique pour tous les habitants de cette région². Chaque année il y arrive de tous côtés plus de deux mille étudiants, pour y étudier la science. Tous les étudiants, y eût-il même parmi eux un roi ou un fils de roi, portent pour vêtement le costume du baptême, qui leur sert de signe distinctif. Ils ne sont justiciables que du prêtre auprès duquel ils font leurs études.

Quant à moi j'habitai le presbytère d'un prêtre très âgé et d'une grande autorité, nommé Nicolas Myrtil. Ce prêtre occupait à Bologne un rang très considérable par sa science, sa piété et son ascétisme. Aux yeux de tous les chrétiens de ce temps il était envisagé comme le plus grand savant. De tous côtés, de la part des rois ou d'autres personnages, des questions, se rapportant à la religion, lui

¹) Un man. porte : les carottes.

²) L'Université de Bologne, fondée vers 425 par Théodose le Jeune, comptait autrefois, en effet, plusieurs milliers d'étudiants. Actuellement il n'y en a plus que 500 à 600. Sa réputation scientifique était si bien établie qu'on frappait les monnaies de Bologne avec l'inscription : *Bononia docet*.

étaient sans cesse soumises. Ces questions étaient accompagnées de riches présents, afin de recevoir sa bénédiction. Quand leurs présents étaient bien accueillis par lui, ils s'en honoraient et s'en félicitaient. Ce fut auprès de ce prêtre que j'étudiai la science des principes et des fondements de la religion chrétienne. Pendant longtemps je lui rendis des services et je remplis une grande partie de ses fonctions, ce qui le détermina à la fin à me recevoir au nombre de ses plus intimes. Comme je continuai à le servir et à l'entourer de mes hommages, il alla jusqu'à me confier les clefs de sa demeure et de ses armoires de provisions. Tout était sous ma main, excepté la clef d'une petite chambre à l'intérieur de la maison, où personne d'autre n'entrait que lui. C'était probablement l'endroit où il cachait les trésors qui lui étaient envoyés. Mais Dieu seul sait au juste ce qu'il en est.

Je passai ainsi à servir ce prêtre et à étudier une période de dix ans. Or il arriva certain jour que le prêtre étant malade, fut empêché de se rendre à la conférence. Les auditeurs de la conférence, tout en l'attendant, s'étaient mis à discuter des questions scientifiques. A un certain moment il se présenta dans leurs discussions cette parole que Dieu a dite par la bouche de son prophète Jésus : « Il viendra après moi un prophète dont le nom est le Paraklète¹ ». Ils cherchèrent à déterminer auquel des prophètes cela pouvait se rapporter. Chacun d'eux émit son opinion selon le degré de sa science et de son intelligence, et la discussion allait en s'animant et la dispute en augmentant sans cesse. A la fin ils se séparèrent sans avoir résolu la question.

Rentré chez le directeur de notre collège, il me dit : Sur quoi avez-vous discuté aujourd'hui pendant mon absence ? Je l'informai de notre désaccord au sujet du nom du Paraklète, que tel avait exprimé telle opinion, tel autre telle autre opinion et je le mis au courant des diverses réponses.

— Et toi, me dit-il, quelle opinion as-tu exprimée ? Celle du doc-

¹) Quelques manuscrits portent : Ahmad le Paraklète. Il est à remarquer que dans l'Evangile de Barnabas, de tous temps très-populaire en Afrique, le Paraklète porte aussi le nom de Ahmad, traduction de *παράκλητος*. Nous reviendrons sur ce détail.

On lit dans le Korân, soura du rang (LXI, v. 6) : Jésus, fils de Marie a dit : ô enfants d'Israël ! Je suis envoyé auprès de vous pour confirmer ce qui a été révélé avant moi, à savoir la Loi (cf. Math. 5/17) et pour vous annoncer qu'il viendra après moi quelqu'un dont le nom est Ahmad. Et quand il (Jésus) est venu avec ses arguments, ils ont dit : c'est un sorcier manifeste.

teur un tel, lui répondis-je, que j'ai empruntée à son commentaire de l'évangile.

— Que tu es loin et proche de la vérité, s'écria-t-il, un tel s'est trompé, un tel a presque trouvé.

Aucun cependant n'a trouvé le sens véritable. Au reste personne ne peut expliquer la signification de ce nom illustre que les docteurs très-ferrés dans la science. Or, en fait de science, vous n'en avez encore acquis que bien peu.

Sur ces paroles je me précipitai à ses pieds, je les baisai et je lui dis : Tu vois, Monseigneur, que je suis venu auprès de toi d'un pays éloigné ; pendant ces dix ans que je suis à ton service, j'ai acquis, grâce à toi, des connaissances innombrables. achève maintenant ta bonté à mon égard en me faisant connaître ce nom illustre. Le vieillard se mit à pleurer et me dit : Mon enfant, certes tu m'es bien cher à cause des services que tu m'as rendus et de ton attachement à moi. Il y a certainement dans la connaissance de ce nom illustre un grand profit, mais je crains que, si tu le divulguais, les chrétiens ne te tuent à l'instant même.

— Par Dieu le Très-Grand, par la vérité de l'Evangile et par celui qui l'a apporté, m'écriai-je, je ne parlerai à personne de ce que tu me confieras, si ce n'est sur ton ordre.

— Mon fils, m'interrompit-il, dès ton arrivée auprès de moi je t'ai demandé des informations sur ta patrie, j'ai voulu savoir si elle se trouve voisine des Musulmans, si vos compatriotes les combattent, ou s'ils vous combattent, en un mot je tenais à connaître les sentiments au sujet de l'Islam. Sache donc, mon fils, que le Paraklète est l'un des noms du prophète des Musulmans, Mohammad, à qui a été révélé ce quatrième livre ¹ dont parle Daniel. le prophète, ² annonçant que ce livre lui serait révélé. Certes sa religion est la religion véritable et sa doctrine est cette doctrine bienfaisante dont parle l'évangile.

— S'il en est ainsi, Monseigneur, lui demandai-je, quel est ton avis sur la religion de ces chrétiens ?

— Mon enfant, me répondit-il, si les chrétiens étaient restés fidèles à la religion primitive de Jésus, ils posséderaient la religion de Dieu, car la religion de Jésus comme celle de tous les prophètes

¹) Les 3 autres livres sont la Thora ou Loi de Moïse, les Psaumes et l'Evangile.

²) Cf. Daniel, XII, 4.

(que la bénédiction et le salut soient sur eux tous) est la religion de Dieu.

— Comment faire donc, Monseigneur, lui demandai-je ?

— Il me répondit : ô mon enfant, il faut embrasser l'Islâm.

— Mais les Musulmans, insistai-je, peuvent-ils sauver celui qui embrasse leur religion ?

— Oui, me disait-il, ils le sauvent dans ce monde-ci et dans l'autre.

— Cependant, Monseigneur, lui fis-je observer, l'homme intelligent choisit pour lui-même ce qu'il a reconnu être le meilleur, puisque donc tu proclames la supériorité de la religion de l'Islâm, qui l'empêche de l'embrasser ?

— Mon enfant, me répondit-il, Dieu m'a révélé la vérité de ce que je viens de te dire au sujet de la supériorité de la religion de l'Islâm et de la grandeur du prophète de l'Islâm, dans ces derniers temps. Maintenant je suis bien vieux et mon corps s'est affaibli. Je ne veux pas dire que cela m'excuse, au contraire Dieu aura raison contre moi. Ah ! si Dieu m'avait conduit vers cette voie alors que j'avais ton âge, j'aurais abandonné toute chose et j'aurais embrassé la vraie religion. Mais l'amour du monde est le principe de tout péché. Tu connais ma position chez les Chrétiens, mon rang élevé, la considération et le respect dont on m'entoure. Eh bien, dès que l'on s'apercevrait en quoi que ce soit, de ma tendance vers l'Islâm, tout le peuple me tuerait à l'instant même. Mais admettons que je réussisse à leur échapper et à me mettre en sûreté chez les Musulmans, voici ce qui se passerait : Je suis venu, en musulman, auprès de vous, leur dirais-je. En entrant dans la vraie religion, me répondraient-ils, tu t'es fais du bien à toi-même, mais à nous tu n'as rendu aucun service. Car par ton entrée dans la religion de l'Islâm tu as échappé au châtiment de Dieu. Après cela je resterais au milieu d'eux, vieillard de 70 ans, pauvre, ne sachant pas leur langue, et condamné à mourir de faim, tandis qu'ils ignoreraient ma position.

Eh bien, grâce à Dieu, je suis resté fidèle à la religion de Jésus et à ce qu'il apporté, Dieu m'en est témoin.

— Ainsi donc, Monseigneur, lui dis-je, tu me donnes le conseil de me rendre au pays des Musulmans et d'embrasser leur religion ! — Oui, me répondit-il, si tu es bien avisé, cherchant le salut, hâte-toi de le faire, tu gagneras par là ce monde-ci et l'autre. Mais, mon enfant, que pour le moment personne ne soit instruit de cette

affaire, cache-la avec la plus extrême sollicitude, car si elle s'ébruitait, si peu soit-il, on te tuerait à l'instant même et je ne pourrais rien pour toi. Il ne te servirait à rien d'en rejeter la cause sur moi, je le nierais, et tandis qu'on ajouterait foi à ce que je dirais contre toi, on ne croirait pas ce que tu dirais contre moi. Si donc tu prononces un mot de cette affaire je serai net de ton sang. — Que Dieu me préserve, m'écriai-je, d'en arriver là.

Ayant tout fait pour le tranquiliser, je fis mes préparatifs de voyage et je lui dis adieu. À ce moment il me combla encore de ses bénédictions, et me remit comme viatique cinquante dinârs d'or.

Je m'embarquai pour la ville de Majorque, ma patrie, où je m'arrêtai pendant six mois ; puis je me mis en route pour l'île de Sicile, où je restai cinq mois, attendant un navire faisant voile pour le pays des Musulmans. Un navire allant à Tunis étant arrivé, je m'y embarquai. Nous quittâmes la Sicile au moment du coucher du soleil et nous jetâmes l'ancre en rade de Tunis à midi.

Dès que je fus descendu au bureau de la douane, des Chrétiens notables ayant entendu parler de moi, m'amènèrent une monture et me prirent avec eux dans leurs maisons. Quelques négociants également habitant à Tunis, les accompagnèrent. Je passai quatre mois chez eux, jouissant de la plus large hospitalité.

Au bout de ce temps je m'informai auprès d'eux si à la cour du Sultan se trouvait quelqu'un parlant la langue des Chrétiens. (Or le Sultan à cette époque était notre Seigneur feu Abou'l-Abbâs Ahmad). Ils m'apprirent qu'il y avait à la cour un homme distingué, nommé le docteur Yoûsouf, un des principaux serviteurs du Sultan, dont il était le médecin. Cette nouvelle me causa une très grande joie. M'étant informé de la résidence de cet homme, je me rendis chez lui.

Quand je fus auprès de lui, je lui exposai ma situation et lui dis que le motif de mon arrivée était le désir d'embrasser la religion de l'Islam. Le médecin se réjouit extrêmement de cette nouvelle, surtout parce que cet heureux événement devait avoir lieu par son intermédiaire. Puis il monta sa jument et se rendit avec moi au palais. Il y entra, informa le sultan de mon histoire et demanda une audience pour moi. Ce qui m'ayant été accordé, je me tins en présence du Sultan.

Il s'informa d'abord de mon âge ; je lui répondis que j'avais 35 ans. Puis il voulut savoir quelles sciences j'avais étudiées, ce que

je lui appris. — Tu es venu, me dit-il, pour une bonne chose, deviens Musulman, avec la bénédiction du Dieu Très-Haut.

Je dis à l'interprète, le médecin susdit : Dis à notre Seigneur le Sultan, jamais personne n'abandonne sa religion, sans que ses coréligionnaires n'élèvent la voix contre lui et ne le calomnient ; je réclame donc de ta bienveillance de bien vouloir faire chercher les négociants Chrétiens et les autres notables qui se trouvent dans ta capitale et de les interroger à mon sujet, de cette façon tu entendras ce qu'ils disent sur mon compte ; après cela j'embrasserai l'Islâm.

Le sultan me répondit par l'intermédiaire de l'interprète : Tu me fais la même demande que 'Abd Allah ben Salam¹ fit au prophète lorsqu'il embrassa l'Islâm. Sur cela il fit venir les notables chrétiens et quelques commerçants, et m'ayant fait entrer dans une chambre voisine de la salle d'audience, il leur dit : Que pensez-vous de ce prêtre nouvellement arrivé, par tel bateau ? — C'est, lui répondirent-ils, un grand savant dans notre religion, et même nos chefs prétendent qu'il ne se trouve pas dans le monde chrétien un homme ayant atteint le degré de science et de piété auquel il est parvenu.

— Que diriez-vous de lui, demanda le sultan, s'il devenait musulman ?

— A Dieu ne plaise, s'écrièrent ils, jamais il ne fera cela.

Dès qu'il eut appris l'opinion des chrétiens, le sultan me fit chercher.

Alors, dans ce moment même et en présence des chrétiens, je prononçai la profession de foi². Les Chrétiens se signèrent sur leur visage³ et dirent : Le désir seul de se marier l'a poussé à cette action (car chez nous le prêtre ne se marie pas) et ils quittèrent le palais profondément affligés.

¹) Ibn Khallikan raconte ainsi cet épisode. Abd Allah ibn Salâm (ou Sâlim), schaikh d'une tribu juive, vint un jour trouver le prophète, pour lui dire que, vaincu par les arguments irrésistibles et la beauté du Korân, il désirerait embrasser l'Islâm. Pour bien prouver cependant que la conviction seule et non l'ambition le poussait à cet acte, il pria le prophète d'interroger les Juifs sur son compte. Tous furent unanimes à déclarer que Abd Allah ibn Sâlim était un de leurs schaikhhs des plus considérés et des plus riches. Au même instant, Abd Allah rentra et en leur présence embrassa l'Islâm. Il existe un ouvrage assez volumineux sous le titre « *Mardj al Anâm* », au sujet de ce qui s'est passé entre le prophète et Abd Allah ibn Salâm. Une copie de cet ouvrage se trouve dans la bibliothèque de la Grande Mosquée de Tunis. Je n'ai pu la voir.

²) Il n'y a de Dieu que Allah, Mohammad est le prophète de Dieu.

³) Quelques mss. lisent pleurèrent.

Le feu sultan m'accorda un traitement de quatre dinârs par jour, me désigna comme demeure son palais particulier et me fiança avec la fille de Hadji Mohammad Assaffar. Le jour de mon mariage, il me gratifia de cent dinârs d'or et d'un magnifique habillement. Peu de temps après, ma femme mit au monde un fils que j'appelai Mohammad pour lui obtenir les bénédictions attachées au nom de notre prophète Mohammad.

CHAPITRE II

CE QUI M'ARRIVA SOUS LES RÈGNES DE ABOU'L 'ABBAS AHMAD ET DE SON FILS ABOU FARIZ 'ABD AL-'AZÎZ.

Cinq mois après ma conversion à l'Islâm, le sultan me donna le poste de chef des douanes ¹, pensant que dans cette place j'apprendrais vite la langue arabe, à cause des nombreuses relations entre Chrétiens et Musulmans, auxquels je devais servir d'interprète.

J'appris parfaitement l'arabe au bout d'une année ².

J'assistai à cette époque à la descente de la flotte des Génois et des Français à Al Mahdiyya ³, étant chargé de la traduction des dépêches qu'ils envoyaient au sultan. Peu de temps après, Dieu les ayant humiliés, ils se dispersèrent.

¹ C'était un des postes des plus importants de la Tunisie. Plus d'une fois, sous la dynastie des Beni Hafs, il fut occupé par des membres de la famille régnante.

² Comme nous l'avons déjà dit, le style d'Abd Allab, quoique correct en général, laisse beaucoup à désirer.

³ Ou El Mahedia, à 328 kilomètres de Tunis, est encore une ville assez importante. Mais elle est bien déchue ; l'ancien port, dont on voit encore des ruines grandioses, est presque entièrement ensablé. La ville doit son nom à Obaid Allab, surnommé El Mahdi, fondateur de la dynastie des Fatimites, qui en fit la capitale de l'Afrikiya. Le géographe arabe Aboul Feda l'appelle une des plus belles villes du monde. Sous le règne de Abou'l-Abbâs Ahmad, dit l'auteur déjà cité, Ibn Abou Dinâr, les Génois et les Français (un autre auteur tunisien, El Mas'oudi, dit les Génois et d'autres) arrivèrent en quatre-vingts bandes devant El Mahdiyya, où ils restèrent deux mois. Le sultan ayant envoyé une armée contre eux, les obligea, après plusieurs batailles, de s'en retourner frustrés dans leur attente. D'après M. Abel Clarin de la Rive, *Histoire générale de la Tunisie*, p. 250, les Français, alliés aux Génois, étaient commandés par le duc de Bourbon Philippe d'Artois. A la remarque des Tunisiens, pourquoi les Français leur faisaient la guerre, les barons français donnèrent pour motifs que les Musulmans avaient crucifié Jésus-Christ et qu'ils ne croyaient ni au baptême, ni à la Vierge. Réponse qui faisait rire les Tunisiens, vu, disaient-ils, que ce n'étaient pas eux qui avaient crucifié Jésus-Christ, mais les Juifs.

J'accompagnai aussi le sultan au siège de Gâbes ¹, en qualité de trésorier, de même qu'au siège de Gafsa ². A ce dernier siège, le sultan fut atteint d'une maladie qui le mena au tombeau le 3 scha' bân 796 ³.

Son fils, le prince des croyants et le défenseur de la religion, Abou Fâris 'Abd Al-Azîz ⁴, lui succéda sur le trône du khalifat. Il renouvela à mon égard tous les bénéfices que son père m'avait accordés et m'investit en outre de l'intendance de son palais.

Or, sous son règne, alors que j'étais chef de la douane et interprète, il arriva qu'un navire musulman, chargé de marchandises, aborda. Au moment où il jetait l'ancre, deux vaisseaux siciliens

¹) L'ancien Tapaca, à 667 kilomètres de Tunis, actuellement une petite ville, mais autrefois, à en juger d'après la description de El Bekri (p. 17), ville très belle, très importante. A la conquête de Gâbes, par Abou'l 'Abbâs Aḥmad, se rattache l'anecdote suivante : Le poète Bedr ed-Dîn ibn ed-Demâmini, ayant composé une *ḥasîda* sur la prise de Gâbes, l'envoya d'Alexandrie, où il demeurerait, à Tunis. Abou'l 'Abbâs lui fit parvenir en récompense autant de dinârs que son poème contenait de vers. Le poète ayant refusé ce présent avec dédain, le messager eut l'heureuse idée de lui dire que le sultan lui accordait pareille somme chaque année. Remarque, ajoute ibn Abou Dinâr, p. 142 du texte arabe, comme le marché des belles lettres est froid (sans débit) de nos jours, et comme il était bien achalandé (de bon débit) au temps des Abbassides quand on donna jusqu'à 1000 dirhems pour un seul vers. Il en fut ainsi pour Merwân ibn Abou Hafsâ, qui a reçu pareille somme au temps de Harou'n Ar-Raschîd. De nos jours, si quelqu'un s'amuse à faire de beaux vers, on lui donne en récompense un pot de terre. *Note du traducteur*. Au moment où j'écris ces lignes, j'apprends qu'un poète tunisien, ayant composé, en honneur du bey, un très beau poème, à l'occasion du Korbân Bairâm, vient de recevoir de S. A. Si Ali Bey, un présent de 800 piastres (500 francs).

²) Ou plutôt Kafsa, l'ancien Capsa des Romains (voy. Salluste Jugurtha, LXXXIX), à 214 kilom. de Kairouân, dans une oasis d'environ 10 kilom. de circonférence, chaque jour davantage envahi par les sables. Très importante sous la domination romaine, comme l'attestent d'immenses ruines, considérable encore au temps d'Aboulfeda, qui l'appelle une capitale célèbre, Gafsa n'est plus qu'une petite ville. Les événements dont il est question ici sont racontés par tous les auteurs indigènes que nous avons consultés, mais tous ne les racontent pas dans le même ordre.

³) Fin de juin 1394. On l'enterra dans la Kasba de Tunis (Al Mas'oudi, p. 78).

⁴) Abou Fâris Azoûz (*Masoudi*) Mouley Boufêri, chez les auteurs occidentaux. Il monta sur le trône le lendemain de la mort de son père, et régna plus de 40 ans. Mort au commencement de 837 (fin de 1433), il fut enterré près de la maison de Sidi Maharez (un des plus grands saints de la Tunisie). *Masoudi* l'appelle la perle de la dynastie des Hafsides. Le règne de ce sultan est des plus remarquables et donne lieu à bien des observations (religion, légendes, mœurs).

l'attaquèrent et s'en emparèrent aussitôt que l'équipage mulsulman s'en fut éloigné.

Notre seigneur Aboû Fâris ordonna au chef de la douane et à ses assistants de se rendre à la Goulette et de négocier avec les Chrétiens au sujet du rachat de la cargaison appartenant aux Musulmans. Ils partirent et demandèrent l'amân ¹ au drogman chrétien. L'amân leur ayant été accordé, ils montèrent aux vaisseaux des Chrétiens et commencèrent les négociations. Les Chrétiens exagérant leurs prétentions, il fut impossible d'obtenir quoi que ce fut.

Par ces vaisseaux était arrivé un prêtre très considéré de la Sicile, avec qui j'avais été lié d'une amitié vraiment fraternelle du temps où nous étudions ensemble. Il avait entendu parler de ma conversion à l'Islâm et cela lui avait été très pénible. Il était venu par ces vaisseaux dans l'intention de me ramener à la religion chrétienne, comptant sur notre ancienne amitié. Se trouvant seul avec l'interprète qui était monté à bord, il lui dit : Comment t'appelles-tu ? L'interprète lui répondit : 'Alî. Eh bien, 'Alî, lui dit-il, prends cette lettre et remets-la au kâïd 'Abd Allah, chef des douanes ; prends aussi ce dinâr et quand tu m'auras apporté la réponse, je te donnerai un second dinâr.

Ayant pris la lettre et le dinâr, l'interprète se rendit à la Goulette et informa le chef des douanes de tout ce qui était arrivé ; puis il l'informa aussi de ce que lui avait dit le prêtre, de la lettre qu'il lui avait remise et du dinâr qu'il avait reçu en récompense. Le chef des douanes prit la lettre, la fit traduire par quelques marchands génois et envoya l'original et la traduction à notre seigneur Aboû Fâris.

Celui-ci l'ayant lue, m'envoya chercher. Admis en sa présence, il me dit : O 'Abd Allah, cette lettre est arrivée par mer, lis-la et fais-nous savoir ce qu'elle contient. Je la lus et me mis à rire. — Qu'est-ce qui te fait rire ? me demanda le sultan. — Que Dieu nous protège ! lui répondis-je. Cette lettre m'a été expédiée par un prêtre qui fut jadis de mes amis, je vais vous la traduire, avec la permission de Dieu. M'étant assis près de lui, je la traduisis en arabe, et lui en remis la traduction. Il la lut et dit à son frère Ismâ'il : Par le Dieu Tout-Puissant, il n'en a pas omis une lettre. — O seigneur, m'écriai-je, comment le sais-tu ? — Par un autre exemplaire, traduit par les Génois,

¹) Un sauf-conduit.

me répondit-il. Puis il me dit : 'Abd Allah, dans quel sens répondras-tu à ce prêtre ? Seigneur, lui dis-je, tu connais mes opinions, tu sais que j'ai embrassé l'Islâm par libre choix et par amour pour la vraie religion ; en aucune manière et d'aucune façon, je n'acquiescerai en n'importe quoi à ce que ce prêtre me conseille.

— Nous sommes convaincu, me déclara le sultan, de la sincérité de la conversion et nous n'avons jamais eu le moindre doute à ton égard. Mais dans la guerre, il faut de la ruse¹, écris donc à ce prêtre qu'il commande au capitaine du vaisseau de rendre contre rachat ces marchandises des Musulmans et de se montrer accommodant à cet égard ; puis, dis-lui : « Quand vous serez tombé d'accord avec les marchands musulmans sur le prix du rachat, je viendrai avec le taxateur peser les marchandises, puis la nuit venue, je me retirerai auprès de vous. » Je fis ainsi. Quant au prêtre, il accepta mon offre avec empressement.

Les Chrétiens se montrèrent très coulants dans le rachat des marchandises, mais bien que le taxateur allât et vint, je ne l'accompagnai pas. A la fin, le prêtre désespérant de me voir arriver, fit lever l'ancre et partit.

Voici le contenu de sa lettre : Après les formules d'usage, salut de la part de ton frère Frânsi² le prêtre. Je te fais savoir que je suis venu dans ce pays à cause de toi, pour t'emmener avec moi. J'occupe aujourd'hui un rang élevé auprès du roi de Sicile³ ; c'est moi qui destitue et qui nomme, qui donne et qui refuse ; toutes les affaires du royaume sont entre mes mains.⁴ Suis donc mes conseils et rends-toi auprès de moi, avec la bénédiction du Dieu Très-Haut. Ne crains ni perte d'argent, ni rang, car ce que j'ai en argent et en rang dépasse tout et je ferai pour toi tout ce que tu désireras. Ne te laisse tromper par aucune chose de ce monde, car ce monde est périssable, la vie est courte et le tombeau⁵ guette. Crains donc Dieu, convertis-toi à lui. Sors des ténèbres islamites et rentre dans la lumière chrétienne. Sache que Dieu Très-Haut⁶ est triple dans son royaume, or l'on ne saurait séparer ce que Dieu a réuni dans son essence. Je

¹) Proverbe arabe.

²) Ce nom est diversement écrit dans les mss. Frânsi, Frânsisek. *L'Histoire générale de la Tunisie* de MM. de la Rive, p. 261, mentionne plusieurs voyages et missions de prêtres siciliens à Tunis, sous le règne d'Abou Fâris.

³) Alphonse le Magnanime, 1416-1458.

⁴) La plupart des mss. lisent : et Dieu. Du reste, cette fin de lettre présente beaucoup de variantes, et manque dans le texte imprimé.

sais bien que tu connais tout cela beaucoup mieux que moi-même, mais j'ai voulu te le rappeler parce que la mention en profite à ceux qui croient que la Trinité est Dieu. Réveille-toi donc du sommeil de l'insouciance et réponds à ma lettre par ton arrivée chez moi. Un homme comme toi n'a pas besoin de maître. Salut.

Quelques détails biographiques sur le prince des croyants Abou Fâris 'Abd Al Azîz, que Dieu le protège. C'est lui qui a inauguré parmi ses sujets le règne de la justice en les gouvernant selon le Livre ¹ et la Sounna ².

Parmi ses belles qualités, citons son habitude d'honorer les savants et les hommes pieux et de les traiter en sa présence avec le plus grand respect. Il honora aussi profondément les schérifs, les descendants de notre prophète. Il leur prodigua des dons si considérables qu'ils accoururent de tous les points de la terre, de l'Orient et de l'Occident. A tous ceux d'entre eux qui s'établirent dans son pays, il accorda des émoluments, des revenus et des vêtements d'honneur. Ceux qui ne faisaient que passer furent reçus avec de grands honneurs et comblés de présents. Il avait assigné chaque année soixante dinârs qu'il remettait à ceux qui venaient le visiter dans la nuit du Moulad ³, pour les dépenser en festins et rendre joyeuse par là la fête du Moulad (cet argent était pris sur les revenus de la douane), sans compter les parfums, l'eau de rose et l'encens dont ce don magnifique était accompagné.

Quant à sa justice en faveur de quiconque était victime d'un oppresseur, quel qu'il fût, elle était si connue que ses gouverneurs et ses officiers se hâtèrent de suivre son exemple et s'abstinrent de toute iniquité et de toute exaction. Du reste le sultan accueillait toutes les plaintes qu'on portait contre ses magistrats.

Il tirait son entretien, celui des membres de sa famille, leurs vêtements et autres besoins légitimes des impôts sur les chrétiens et des

¹) Le Korân.

²) La tradition orale, que l'on peut comparer avec le Talmud, avec cette différence toutefois que dans la Sounna tout se rapporte à des paroles ou à des enseignements attribués au prophète. Le premier qui recueillit et réunit les diverses traditions, fut Mâlik ibn Anas, mort l'an 179.

³) Fête instituée en l'honneur de la naissance du prophète et célébrée chaque année le 12 du mois Rabî'î (troisième mois du calendrier arabe). Pour les Musulmans tunisiens, c'est la plus grande fête de l'année. La célébration solennelle en remonte probablement à Abou Fâris.

capitations des Juifs (que Dieu lui en fasse profiter !). Il eut grand soin des prisonniers, mettant en liberté ceux qui le méritaient, et faisant exécuter les jugements prononcés contre les criminels.

Sa réputation de générosité était universelle. Il avait fixé des époques pour la distribution de ses largesses à tous ceux qui en étaient dignes par leurs qualités belles ou viriles. Le soin de les repartir incombaît à l'éminent jurisconsulte et professeur Aboû Abd-Allâh Mohamad ibn Salâm le Tabarien ¹, qui remettait à chacun ce qui lui revenait en argent, en nourriture, en huile, en troupeau de bœufs et de brebis. Il en faisait ainsi à Tunis, la capitale, et dans toute l'étendue du territoire.

Au sujet de ses belles actions, mentionnons encore ceci : chaque année il dirigeait une troupe de pèlerins vers la sainte maison de Dieu² et au tombeau du prophète³ et faisait distribuer à cette occasion de quoi mettre à l'aise tous les habitants et avoisinants de la Mecque et Médine. Que Dieu l'en récompense ! Outre cela il envoyait de l'argent et des vêtements d'honneur aux Schaïkhs arabes, terreur des voyageurs, pour les empêcher par là de molester les pèlerins et pour les engager à leur faciliter le voyage.

Parmi ses belles actions il faut citer aussi le secours perpétuel qu'il avait l'habitude de faire parvenir aux habitants de l'Andalousie⁴. Il avait consacré à cet effet chaque année mille⁵ kafiz⁶ de farine provenant de la dîme du pays. A cet envoi il ajoutait des cuirs, de l'argent, des chevaux de race, des armes excellentes et de la précieuse poudre à canon qui leur manquait. Mentionnons aussi sa sollicitude pour les prisonniers musulmans tombés entre les mains des chrétiens. A cet égard il fit des choses sans précédent, au point de désigner pour cette œuvre des biens considérables, inaliénables. L'administration de ces biens était confiée à Aboû Abd-Allah Mohamad ibn Azzouîz, qui était chargé d'en garder les revenus augmentés du quart de tous les droits d'entrée et de sortie de la ville de Tunis, afin d'employer cet argent au rachat des esclaves après la mort de

¹) Beau père de l'auteur.

²) La Mecque.

³) Médine.

⁴) Il assigna aux habitants de l'Andalousie, chaque année, des aliments, etc. pour les aider à faire la guerre sainte contre les ennemis de la religion (Ibn Abou Dinar, p. 114).

⁵) Un M. dit : deux mille.

⁶) La Kafiz est une mesure tunisienne du poids de 50 quintaux métriques.

l'Emir des croyants. Pendant sa vie les prisonniers étaient rachetés avec l'argent du Trésor. Bien des fois j'étais présent quand il recommandait aux marchands chrétiens de lui amener autant que possible de prisonniers musulmans. Il leur fixa pour tout jeune homme de 60 à 70 dinârs ¹ et pour tout vieillard ou adulte de 40 à 50. Dans ces négociations c'est moi qui fonctionnais comme interprète. Peu de temps après, des marchands chrétiens arrivèrent avec des prisonniers en nombre considérable, nous les rachetâmes tous avec l'argent du Trésor.

Il en agissait encore ainsi au moment de la composition de ce livre. Que Dieu l'en récompense !

Au nombre de ses fondations pieuses mentionnons la Zawiya ² hors de la porte de la Marine à Tunis.

Il y avait là autrefois un foundouk ³ (auberge) dans lequel publiquement se commettaient de bien grands péchés, car quelques chrétiens l'avaient loué à raison de 12 mille dinars d'or par an, pour y vendre du vin et d'autres boissons enivrantes. Ce foundouk, rendez-vous de la plupart des infidèles, était un sujet de tristesse pour le cœur des croyants. Notre seigneur Aboû Fâris renonça à ce revenu illicite, prohibé, corrupteur et vil. Mais il ne se contenta pas d'avoir fait cesser ce péché. Il fit démolir le foundouk et construisit à sa place une Zawiya, grande de dimension et d'utilité, lieu de prière, d'adoration et d'hospitalité et dont l'entretien était assuré par des revenus inaliénables, très considérables, provenant d'un champ, de deux parcelles plantées en oliviers, d'un pressoir y adjacent, etc.

Il fit construire aussi la Zawiya qui se trouve dans le voisinage

¹) Le Dinâr d'or valait autrefois 4 1/2 piastres tunisiennes soit 2 fr. 70 de notre monnaie. Il n'existe plus et est remplacé par le Bou Khamsa, piécette d'or de 5 piastres. On calcule toutefois encore par Dinâr d'une valeur de 10 Khrouba soit, 40 centimes.

²) Une Zâwiya, correspond à ce qu'on appelle en Algérie un Marabout. C'est une construction plus ou moins grande, plus ou moins bien dotée, qui renferme le tombeau d'un saint. Elle sert d'habitation à un personnage connu pour ses vertus ou par son savoir et qui est chargé d'employer les revenus des biens dont la Zâwiya est dotée à l'entretien du bâtiment et à celui des pauvres. La Zâwiya dont il est question ici n'existe plus. La porte de la marine (Bâb el Bahar) est une des principales portes de Tunis. Elle se trouve dans le quartier européen.

³) Le foundouk est un bâtiment public, destiné à recevoir les marchandises. Le mot vient du grec πανδοχείον.

du jardin du Bardo ¹ et la Zawiya, située près de Al-Dâmoûs ² et la montagne de Al-Khâwî, au sud de Tunis. Il les dota, toutes deux, de quoi suffire à leur entretien. Il fit construire encore l'aqueduc qui se trouve hors de Bâb al-Djedîd ³ (La porte neuve) et le grand réservoir situé en dessous du Mousallâ de la Fête ⁴.

Une de ces plus belles œuvres est encore la fondation de la Bibliothèque, dans l'intérieur de la Djama^c Zitoûna ⁵ à Tunis, où il réunit les ouvrages se rapportant aux diverses sciences, et qu'il dota, au profit des étudiants, d'une dotation perpétuelle, en plantations d'oliviers, etc. Cette dotation était plus que suffisante pour l'entretien de la bibliothèque, des bibliothécaires et du gardien ⁶.

Il fonda aussi à Tunis un hôpital à l'usage des étrangers musulmans, tombés malades. Aucun roi d'Afrîkiya, soit ancien soit moderne, n'avait fait quelque chose de pareil. Il dota cet hôpital de quoi largement suffire à son existence. Cette fondation eut lieu l'année même de la composition de mon livre, soit l'année 823 ⁷.

Remarquons encore son renoncement généreux, en faveur des pauvres ⁸, aux grandes sommes que ses prédécesseurs retiraient

¹) Le Bardo, magnifique palais du Bey à deux kilomètres de Tunis, est entouré des plus beaux jardins de la régence. Tout près on trouve le palais de Kasr Saïd, connu par la convention qui a placé la Tunisie sous le protectorat de la France. Actuellement il se trouve près du Bardo, trois petites Zawiya. Celle dont il est question ici est probablement la Zâwiya de Sidi Ali ben Amor.

²) Par Al-Dâmous, mot qui en Tunisie a le sens de cave, les Tunisiens désignent les célèbres citernes de Carthage, trop connues pour les décrire ici. Le Djebel al-Khâwî est une petite montagne tout près de Carthage entre le cap Kamart et le cap de Sidi Bou Saïd. Il est possible que cette Zâwiya soit celle de Sidi Bou Saïd, autour de laquelle s'est construit un des plus pittoresques villages du monde et dont le territoire jouit d'une réputation de sainteté.

³) Cette porte existe encore sous le même nom, mais l'aqueduc a disparu. On y a établi un autre aqueduc amenant dans ce quartier de Tunis les eaux de Zaghouân.

⁴) Un Mousalla était un emplacement en dehors des villes ou, avant la fondation des grandes mosquées les musulmans se réunissaient pour la prière du vendredi et des fêtes. La fête, c'est-à-dire, la fête de la rupture du jeûne du ramadân. Je n'ai pas pu retrouver l'emplacement de ce réservoir.

⁵) Cette bibliothèque que les successeurs d'Abou Fâris n'ont cessé d'agrandir, passe encore pour une des plus importantes du monde musulman. Quand connaissons-nous enfin les trésors qu'elle renferme ! L'accès, ainsi que celui de la Djama^c Zitoûna (Mosquée des Oliviers) en est encore rigoureusement interdit aux Chrétiens.

⁶) Abou Fâris avait fixé des heures pour la lecture et ordonné qu'aucun livre ne sortît de la bibliothèque (Ibn Abou Dinar).

⁷) Corresp. à l'année de notre ère 1420.

⁸) Litt. pour l'amour de Dieu.

d'impôts, imposés contrairement aux prescriptions religieuses. Ses impôts étaient prélevés sur tout ce qui se vendait aux divers marchés de Tunis. Tout vendeur en gros ou en détail était tenu de remettre au Sultan une somme fixée d'avance, depuis un dirhem jusqu'à un dinâr et même davantage. Ce prélèvement existait depuis bien longtemps quand Dieu inspira à Aboû Fâris l'idée de l'abolir. C'est ainsi qu'il renonça au produit du marché des marchands d'huile, estimé à 3000 dinârs d'or ¹; du marché des olives, 5000 dinârs; du marché des comestibles, à 5000 dinârs; du marché des épiciers à 150 dinârs ²; du marché des bestiaux, à 10,000 dinârs; du marché des légumes, à 300 dinârs ³, du marché du charbon, à 1000 dinârs; du marché des poutres à l'usage des Bédouins, à 1000 dinârs; quelques impôts provenant de corvées, à 3000 dinârs; du marché des marchands de bric à brac, à 100 dinârs ⁴; du marché des chaudronniers, à 100 dinârs ⁵; du marché des charlatans, à 50 dinârs; du marché des cuirs, à 50 dinârs ⁶; du marché du sel, à 1500 dinârs. Il permit aussi la fabrication des savons, dont jusqu'ici les sultans avaient le monopole.

Mais la meilleure chose qu'il fit, sous ce rapport, fut l'abolition de l'impôt sur la débauche. Le prélèvement de cet impôt, dont le produit était très considérable, était confié au gouverneur de la ville. (Certains de ses agents, chargés de le percevoir gagnaient jusqu'à 3 dinârs 1/2 par jour). Notre Seigneur Aboû Fâris, ayant fait cesser cette perception, abolit également l'impôt sur les joueurs de flûte et les chanteurs. De même encore il renonça à l'impôt prélevé sur les prostitués, tenus à des services dans le palais du Sultan, et ayant appris les vilaines pratiques de ces gens-là, il les chassa de tous les endroits de son royaume.

Au commencement de son règne il fit une incursion en Sicile, s'empara de la ville de Tirkouna(?) dont il abattit les murs et revint à Tunis avec beaucoup de butin et de prisonniers. Ses victoires et ses

¹) Nous avons laissé cette énumération pour qu'on puisse se représenter l'importance du commerce de Tunis à cette époque. La plupart de ces marchés (ou Souk) existent encore sous les mêmes noms qu'au temps de notre auteur.

²) Un Man. lit : 5000.

³) Deux Man : 3000, d'accord avec Ibn Aboû Dinâr.

⁴) Quelques mms. 200.

⁵) Ibn Aboû Dinâr dit : 1000.

⁶) Un M. 3.

conquêtes dans l'Afrikya, où il s'efforça d'effacer les traces des précédentes guerres civiles, sont au plus haut point remarquables, rien ne saurait en donner une idée ! Il prit Tripoli, Gabès, Hammâ ¹, Gafsa, Touzer ², Nafta ³, Biskara ⁴, Constantine et Bougie. Il continua sa route victorieuse jusqu'au Saharâ et s'empara de Warkla, Gadâmes ⁵, de Tougourt ⁶.

Dieu aggrandit sa gloire au point d'effacer devant lui la renommée des plus fameux conquérants arabes ou étrangers.

¹) Cette ville n'existe plus, mais le nom se trouve conservé dans un endroit pas très-loin de Gabes.

²) Ou Tozer, ville dans une oasis, riche en dattiers, chef-lieu de la province tunisienne du Djerid. C'est l'ancien Tisurus.

³) Ou Nefta, ville encore très-considérable, au sud de la Tunisie, également située dans une oasis des plus fertiles.

⁴) Ou Biskra en Algérie.

⁵) Ville autrefois de grande importance, dans une oasis. Il s'y trouve des ruines romaines.

⁶) Dans la province de Constantine.

(A suivre).

REVUE DES LIVRES

Les langues perdues de la Perse et de l'Assyrie, par M. JOACHIM MÉNANT. Perse. — Paris, E. Leroux, éditeur. 5 fr.

M. Ménant présente de nouveau sous ce titre l'exposé des travaux qui ont préparé la lecture et l'interprétation des inscriptions en caractères cunéiformes. Lors de la première publication de ce travail (1860), les résultats obtenus par les savants qui s'étaient voués au déchiffrement semblaient si problématiques, qu'un résumé loyal de leurs efforts était la seule manière de convaincre, non seulement le grand public, mais encore et surtout ceux d'entre les savants compétents qui s'étaient formé une opinion préconçue et ne voulaient pas admettre qu'on pût ajouter à la somme de nos connaissances anciennes les données acquises par la lecture des documents originaux qui venaient donner un démenti à plus d'une ingénieuse synthèse. — Maintenant les inscriptions en caractères cunéiformes sont une des branches les plus intéressantes des études orientales. L'histoire, la philologie comparée, la chronologie ont puisé à pleines mains à cette source féconde ; désormais, non seulement le doute a disparu, mais les plus incrédules dans le principe sont devenus à leur tour de fort estimables appréciateurs. M. Ménant a donc, sans changer la forme primitive de son exposé, apporté les modifications « que l'état présent de la science comporte, insistant sur certains « points qui avaient été négligés au début comme indifférents, passant légèrement sur tels autres devenus trop connus pour qu'il soit « nécessaire de s'y appesantir. » (*Préf.* p. VII).

C'est *le Perse*, qui, dans l'ordre du développement de l'étude des écritures cunéiformes, a cédé le premier aux efforts des savants ; c'est sur les ruines de Persépolis que furent remarqués pour la première fois ces caractères étranges qui devaient faire le tourment de tant d'esprits sagaces ; c'est donc par l'étude du Perse que commence M. Ménant et ce volume y est entièrement consacré. Il serait long assurément de faire connaître dans tous ses détails cette suite d'efforts, de travaux commencés, abandonnés et repris à nouveau. Nous ne l'es-

saierons pas, et nous renvoyons au livre lui-même dont la rédaction claire et dénuée de pédantisme encourage à la lecture.

Il est infiniment curieux de voir comment a surgi la grande découverte de Grotefend, cette intuition unique, et l'accueil qui fut fait à la lecture du nom de Darius sur les textes de Persépolis, soupçon sublime que « la science moderne a consacré comme le plus merveilleux effort de l'esprit humain. » Avec ce mot magique l'Orient oublié renaissait ; le *xviii^e* siècle avait commencé à le deviner, au milieu de son agitation frivole, de sa renommée philosophique et littéraire ; quelques savants modestes, lassés des auteurs grecs et latins tant de fois lus, commentés, surchargés de gloses, avaient souhaité la lumière. On aspirait après des documents nouveaux, pressentant que par là seulement se reliait avec le vieil Orient la tradition universelle que le Moyen-Age avait rompue.

Anquetil, cet homme extraordinaire, amoindri au contact des luttes mesquines de la vie européenne, avait retrouvé dans l'Inde les feuillets du Zend-Avesta et en avait ébauché l'interprétation ; la religion des anciens Perses était enfin connue, les fastes de l'histoire n'allaient pas tarder à être dévoilés à leur tour.

Les voyageurs, depuis des siècles, admiraient les restes de Persépolis, et relevaient les caractères bizarres gravés sur les murs de ses palais, ruines merveilleuses de la capitale du *roi des rois*, incendiée par la main même d'Alexandre, alors que dans une nuit de débauche insensée il exauça la prière d'une courtisane athénienne. Les premiers qui avaient pénétré en Perse, c'étaient des moines, tel que Frey Antonio de Gouvea ; tous vantaient la beauté du site et des « superbes mesures » de Persépolis, ainsi que les appelait Corneille Le Bruyn. Plus tard l'ambassadeur Don Garcias de Sylva de Figüeroa, en allant à Ispahan, visitait les ruines, décrivait les caractères gravés sur les murailles et s'ingéniait à en connaître la signification. Pietro della Valle, au *xvii^e* siècle, déterminait le sens de ces caractères ; Mandelslo, Thévenot, Chardin, Corneille Le Bruyn relevaient les signes, et commentaient leur valeur probable. Vers 1765, Carsten Niebuhr, père du célèbre historien, fit faire un pas énorme à la solution du problème, et distingua nettement trois sortes de combinaisons faites à l'aide de cet élément en forme de *clou*, de *coin* ou de *tête de flèche* qui avait tellement frappé les premiers voyageurs. Distinguer *trois systèmes* d'écriture, c'était déjà distinguer trois langues ; désormais il fallait lire et pour y arriver, que de tâtonnements ! Tychsen de Rostock commença à *isoler* les groupes ; Münter arriva à définir les trois sortes d'écriture et hasarda la valeur de *six caractères* ; c'était un progrès, mais ce n'était pas encore la lumière.

Rien n'avait surnagé de l'écriture des anciens Perses ; Hérodote parlait de la stèle que Darius avait fait ériger sur les bords du Bosphore, en caractères *assyriens* et en lettres grecques (Voy. Ménant, page 38), et Strabon distinguait l'écriture *assyrienne* de l'écriture *perse* ; mais le système graphique des Assyriens et des Perses n'en paraissait pas moins à tout jamais enseveli dans l'oubli. Il n'avait pourtant pas cessé brusquement d'être employé, car au 1^{er} siècle on s'en servait encore dans la rédaction d'actes d'intérêt privé (Voyez Oppert et Ménant, *Doc. juridiques*, p. 340) et, au v^e siècle, Synésius en parle comme étant étudié à l'égal du Phénicien, de l'Égyptien et des autres langues orientales.

La stèle bilingue d'Hérodote nous manquant, comment arriverait-on jamais à arracher leur secret à ces caractères étranges qui résistaient à toute assimilation ? — C'est alors que le 4 septembre 1802, Georges-Frédéric Grotefend exposa devant la Société Académique de Göttingue ses premières découvertes, précisément dans cette même séance où Heyne communiquait ses travaux sur les hiéroglyphes égyptiens. Il faut renoncer à expliquer comment l'hypothèse de Grotefend est arrivée à une réalité si saisissante et si vraie qu'elle a servi de base pour édifier l'alphabet perse entier (Voy. Ménant p. 101). Une sorte de stupeur m'a toujours saisi quand j'ai réfléchi à la portée de cette inspiration, surtout lorsque je lis ensuite les travaux ultérieurs de l'illustre savant dans lesquels la pauvreté scientifique semble donner un démenti à ce trait de génie ! Quoi qu'il en soit, saluons avec respect le nom de Grotefend et passons sous silence ses erreurs. Il n'est point d'œuvre qui n'en ait, « surtout quand il est question de « défricher une terre, de frayer une route nouvelle. » (Anquetil).

Les successeurs de Grotefend, Rask, Saint-Martin, nous conduisent enfin à Burnouf et à son grand travail sur les inscriptions perses : déjà célèbre à juste titre par son commentaire sur le Yaçna, il allait faire profiter le déchiffrement des écritures cunéiformes des connaissances qu'il avait puisées dans le Zend. Rawlinson, Westergaard, Spiegel et les autres suivirent cette voie ; le Perse, la langue de Cyrus, de Darius, de Xerxès, et un mot la langue des Achéménides, fut dévoilé et livra aux historiens le contenu des inscriptions qui, outre celles qui avaient été relevées à Persépolis, s'étaient trouvées recueillies sur différents points de la Perse. Ce fut un grand profit assurément ; mais si nous voulons être justes, combien peu riches sommes-nous encore, car ces inscriptions n'embrassent guère que deux siècles et, avant Cyrus, nul document ne peut nous renseigner sur le peuple et la langue ; l'origine du système graphique nous échappe même ; emprunté aux Assyriens, nous nous demandons comment il

a pu s'adapter aux convenances d'une langue aussi profondément différente, et de quelle manière il s'est imposé en Perse ?

Devenus exigeants par nos conquêtes, nous voudrions être précis. forcer l'histoire à nous dire tous ses mystères. Aussi une question se pose en face de semblables résultats. Le passé en se creusant fertilisera-t-il l'avenir ? Qu'en sera-t-il de cette renaissance orientale, et les générations futures prolifèreront-elles de nos peines et de nos labeurs ?

EMILE DUVAL.

Études d'archéologie et de mythologie gauloises. — Deux stèles de Laraire, par Ed. FLOUEST, membre de la société des Antiquaires de France ; Paris. 1885, un vol. gr. in-8, avec dix-neuf planches ; Ernest Leroux, éditeur, rue Bonaparte, 28 ; Prix : 6 francs.

La *Bibliothèque Archéologique* éditée par la librairie Ernest Leroux vient de s'accroître d'une importante étude d'Archéologie et de Mythologie gauloises qui précise, en les complétant, des données restées jusqu'ici assez obscures ou douteuses. Reprenant son Mémoire sur les deux stèles de Laraire publiées dans la Revue Archéologique et par lui rencontrées : l'une, au cœur de l'ancien pays Lingon, l'autre, en territoire Eduen, sur les confins de la Côte-d'Or, M. Ed. Flouest, dont les travaux sur les sépultures gauloises de la Bourgogne sont depuis longtemps familiers aux Celtophiles, a écrit le travail le plus complet qui ait encore été consacré à la grande divinité de qui les Gaulois se proclamaient issus. Des visites multipliées dans la plupart des collections publiques ou privées de l'Est et du Midi de la France lui ont permis d'utiliser de petits monuments, de peu d'intérêt peut-être au point de vue esthétique, mais singulièrement révélateurs des conceptions religieuses de nos ancêtres. On a trop dédaigné, dans la première partie de ce siècle, les antiquités qui n'étaient point marquées au coin d'un art délicat. On rejetait ou on négligeait ces œuvres de fabrication courante et d'exécution sommaire que les raffinés d'autrefois avaient peu recherchées sans doute, mais qui avaient satisfait au goût du vulgaire. Or, c'est dans les monuments de la piété populaire que la moyenne du sentiment religieux s'est formulée de tout temps, avec l'ingénuité la plus franche et sous sa physionomie la plus démonstrative. M. Flouest n'a pas craint de remplir ses albums du croquis de ces humbles vestiges et ils viennent de lui fournir les figures de dix-neuf planches, qui sont, pour les yeux, le vivant commentaire de son étude.

Il a pu ainsi mettre en pleine lumière la curieuse physionomie de ce *Dieu au Marteau* dont la masculinité puissante, la taille trapue,

les épaules carrées, la chevelure et la barbe exubérantes, répondent si bien au type que le peuple des Gaules devait, dans sa jactance invétérée, attribuer à l'auteur de la race. Les accessoires de la figuration, les symboles, les attributs caractéristiques sans lesquels la piété de la foule a peine à se reconnaître, lui ont en outre permis de dégager par une série d'ingénieuses déductions le rôle véritable et complexe qu'il estime avoir été conféré au Dieu par la croyance commune. La nouveauté de la plupart des considérations exposées par lui n'est pas, sur ce point, le moindre attrait de son livre.

Il en est de même de celles concernant le singulier serpent à tête de bélier qu'on a récemment remarqué sur certains monuments religieux exhumés de notre sol. Sa mystérieuse juxtaposition à des divinités très différentes les unes des autres ne laisse pas que d'étonner, en présence de cette tendance croissante à la spécialisation indéfinie des fonctions divines qui a été une des lois dominantes du paganisme et qui avait si abondamment peuplé l'Olympe vers la fin de la République romaine. L'influence de cette loi peut, il est vrai, ne s'être pas exercée avec la même intensité en Gaule et il semble que, même après la conquête, on n'y répugnait pas à la concentration, dans une même main, de pouvoirs célestes nettement séparés ailleurs ; mais le contraste reste instructif et on incline à croire, (ce qui doit être l'opinion de M. Flouest) qu'à un point de vue général, l'évolution des idées religieuses en Gaule, au moment où César y pénétra, était en retard de sept ou huit siècles sur la marche suivie par elle à Rome ou en Grèce.

Une dissertation sur un signe symbolique, ou plutôt sur un idéogramme, qui paraît avoir eu dans l'antiquité une importance grande, mais encore mal définie, termine l'étude de M. Flouest. C'est sur ce point qu'il a particulièrement multiplié les inductions inédites et que, vraisemblablement, il rencontrera le plus les contradictions qu'il a pressenties. Quelle est d'ailleurs, sur le terrain scientifique, la donnée formulée pour la première fois, qui n'ait pas paru excessive au premier abord et n'ait pas commencé par être contestée ? S'il y a de la hardiesse dans les vues qu'il expose, son incontestable zèle pour la découverte de la vérité plaidera puissamment en sa faveur. Lorsque les découvertes se multiplient, lorsque les monuments s'amoncellent dans les Musées posant, sans trêve, d'irritants problèmes à la curiosité des antiquaires, ne peut-on, parce que l'épigraphie se dérobe, et que les textes classiques restent muets, satisfaire à la vertu de prudence que par une morne abstention ! A défaut de témoignages directs, la loi et la raison accordent une portée probante considérable aux présomptions graves, précises et concordantes. C'est un principe au nom du-

quel M. Flouest a trop souvent revendiqué, sur un autre terrain, le triomphe du droit, pour n'en pas connaître la haute valeur : on ne saurait lui jeter la pierre pour en poursuivre l'application jusque dans le domaine de l'archéologie.

Folk-Lore par le *Comte de Puymaigre*. Librairie Didier, 1885, in-18.

Le titre de ce livre a dû sembler une énigme à la très grande majorité du public français, et même à bien des gens qui se piquent d'être au courant des questions littéraires. Si la chose est ancienne, le nom de Folk-Lore est, surtout en France, assez nouveau ; son usage courant dans le petit monde spécial que désigne l'adjectif *folkloriste*, ne remonte guère au delà de quatre années ; il n'y a pas été adopté sans quelque résistance ; on ne le conserve guère que faute d'un autre terme meilleur, qui est encore à trouver. Ce qui a fait la fortune du terme Folk-Lore, c'est son élasticité : ne voulant pas dire grand chose de précis, au sens littéral, on l'a appliqué à une collection de connaissances, dont quelques branches suffiraient à elles seules pour constituer une science.

Au sens littéral, Folk-Lore signifie savoir populaire ; M. Lang le définissait « l'ensemble de la culture, si l'on peut employer ce terme, que le peuple a tiré de ses propres ressources ». Comme la plupart des définitions, celle-ci ne peut comprendre absolument tout. Elle semble ne pas tenir compte des répercussions, bien plus nombreuses qu'on ne pense, qui se produisent depuis des siècles : les lettrés empruntent au peuple, en les ornant d'une forme élégante, ses compositions naïves et parfois mêmes assez grossières dans l'expression ; plus tard cet emprunt revient au peuple, dépouillé de sa parure artistique, et redevient pour la seconde fois populaire.

On rencontre aussi, quoique plus rarement, des légendes ou des contes qui ont cours parmi les paysans et les illettrés et ont cependant une origine purement littéraire.

Au début, le Folk-Lore ne s'appliquait guère qu'aux contes, aux légendes, aux chants populaires, aux proverbes, aux devinettes, aux formulettes, à cet ensemble auquel on peut donner le nom collectif de Littérature orale. On y a ajouté depuis la linguistique, et avec assez de raison, si on borne cette addition aux mots qui supposent des croyances ou des traditions ; ensuite est venue l'Ethnographie traditionnelle, coutumes, croyances, superstitions, costumes, instruments, bijoux, etc.

On y joint maintenant, à cause des répercussions dont il a déjà été

parlé; certains livres de colportage, l'imagerie populaire, parfois l'iconographie même monumentale. Le vocable Folk-Lore semble en passe de réunir sous sa forme élastique tout l'ensemble des choses, populaires à des degrés et à des titres différents, qui jusqu'à nos jours avaient été négligées ou n'avaient point été classées.

En choisissant ce titre, qui a pu paraître hardi, M. de Puymaigre a obéi à une pensée assez rationnelle; car son livre se compose de sujets variés qu'il eût été difficile de réunir sous une appellation plus précise. Il débute par une sorte de récapitulation des origines, en France et à l'étranger, de la science nouvelle. Pour les pays étrangers néo-latins c'est le tableau le plus complet qui ait été jusqu'ici tracé, à notre connaissance. Quant à la France, M. de Puymaigre a oublié, dans sa rapide énumération, quelques-uns des précurseurs français du Folk-Lore. Sans parler des écrivains des *xvi^e* et *xvii^e* siècles, dont plusieurs ont fait du Folk-Lore sans le savoir, dès 1783, avant Musæus, et près de trente ans avant Grimm, Restif de la Bretonne avait publié dans ses *Contemporaines par gradation* cinq contes recueillis avec un souci de la forme populaire qu'on ne retrouve de nos jours que chez les meilleurs collecteurs. L'enquête sur les patois et les statistiques des départements, qui remontent à la Révolution et à l'Empire, renferment aussi nombre de documents intéressants.

Les poésies populaires occupent une grande place dans le livre de M. de Puymaigre. L'auteur des *Chansons populaires du pays Messin* et du *Romanceiro portugais* nous donne les Chants populaires recueillis dans la vallée d'Ossau, les uns en patois, les autres en français, signalant les parallèles nationaux ou étrangers, puis les *Chants allemands de la Lorraine*, étude intéressante d'un pays inexploré, à ce point de vue du moins, puisque les Contes de M. Hinglais sont du pays de Bitche.

Les monographies consacrées à la poésie populaire en Italie, aux Chants de Geste français, aux chansons flamandes, à la poésie héroïco-populaire castillane étant des comptes-rendus, échappent par cela même à l'analyse; elles sont curieuses et tout le monde y trouvera quelque chose à apprendre.

Deux sections du Folk-Lore s'occupent des traditions populaires: l'une est relative à cette curieuse légende de la *Fille aux mains coupées*, déjà étudiée par MM. d'Ancona et Wasselofski, et que vont reprendre, après M. de Puymaigre, M. H. Suchier et M. Spiller; l'autre a trait aux historiettes d'Etienne de Bourbon, publiées assez récemment. On trouve dans cet auteur, contemporain de saint Louis, la démonstration d'une assertion émise au commencement de cette note, celle de l'action de la littérature écrite sur la littérature orale;

plusieurs contes, recueillis de nos jours de la bouche du peuple, étaient connus dès cette époque, et étaient employés par les lettrés comme des exemples destinés à appuyer des moralités. Il y a là une source de Folk-Lore presque inexplorée, et qui serait digne d'occuper un des maîtres de l'histoire du moyen-âge.

Par cette analyse d'une partie seulement du livre de M. de Puy-
maigre, on a pu voir combien il est intéressant ; il y a plus de science dans ce modeste in-18 que dans bien des gros recueils où la critique se noie dans l'infini des détails. M. de Puymaigre a su rester clair tout en étant savant même pour ceux auxquels sont familiers les sujets qu'il a traités.

C'est un mérite assez rare de nos jours, et il faut savoir gré à M. de Puymaigre d'avoir su conserver cette qualité éminemment française.

P. S.

CHRONIQUE

France. — *Le Musée Guimet.* Le transfert du « Musée Guimet » de Lyon à Paris et la cession de cette belle collection à l'État, ne sont pas encore des faits accomplis. Depuis la publication de notre dernier fascicule, les généreux projets de M. Guimet se sont néanmoins rapprochés de leur réalisation, malgré tous les obstacles que les complications de la filière administrative et la nécessité de concilier des intérêts différents leur ont suscités. Déjà le Conseil Municipal de Paris, comme le savent nos lecteurs, a autorisé le préfet de la Seine à s'entendre avec l'État pour l'installation du Musée Guimet à Paris et l'affectation d'un terrain municipal à cet effet. A la fin du mois de juillet, les ministres de l'instruction publique et des finances ont, de leur côté, déposé à la Chambre des Députés un projet de loi ayant pour objet l'approbation de la convention passée entre l'État et M. Guimet, et portant ouverture au ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes, d'un crédit extraordinaire de 305,000 francs en exécution de ladite convention. Il est regrettable que ce projet de loi n'ait pu être déposé plus tôt, de façon à être discuté avant la clôture de la session. Les personnes, assez nombreuses à Paris, qui s'intéressent aux études d'histoire religieuse, attendent avec une légitime impatience l'installation du Musée et de la Bibliothèque annexe dans les murs de la capitale.

— *La section des sciences religieuses à l'École des Hautes-Etudes.* S'il fallait encore une preuve de l'intérêt croissant qu'inspirent les sciences religieuses, nous la trouverions dans la création, désormais définitive, d'une section des sciences religieuses à l'École des Hautes-Etudes. La Chambre et le Sénat ont voté le crédit de 30,000 francs demandé par M. le ministre de l'Instruction publique. En provoquant l'installation de ce complément indispensable de notre haut enseignement français, M. Goblet a bien mérité de l'Université. *La Revue de l'Histoire des Religions* a trop souvent plaidé la cause que M. Goblet a fait triompher, pour qu'il soit nécessaire d'exprimer la grande satisfaction que la création de la nouvelle section aux Hautes-Etudes inspire à sa direction et à ses rédacteurs. Nous osons même nous flatter que la campagne si vigoureuse-

ment menée par son précédent directeur, M. Maurice Vernes, n'a pas été sans contribuer à cette extension de notre enseignement supérieur.

Nous n'avons encore aucune donnée précise sur l'organisation de la nouvelle section qui entrera en activité au mois de janvier de l'année prochaine. On a présenté, il est vrai, à la Chambre des députés un plan d'organisation d'après lequel l'administration aurait l'intention de créer neuf chaires distinctes affectées aux sujets suivants : 1° Religions des non civilisés ; 2° Religions et morale de la Grèce ; 3° Les religions de l'Inde ; 4° Exégèse biblique ; 5° La littérature chrétienne primitive ; 6° La Patristique ; 7° Histoire de l'Eglise ; papauté, sectes au moyen-âge ; ordres religieux ; jansénisme, gallicanisme, église constitutionnelle ; 8° La réforme et les sectes protestantes ; 9° Droit canon. — Mais on nous assure que cette classification n'est que provisoire, et que M. le ministre ne songerait pas à pourvoir les neuf chaires d'emblée. Outre que la création de neuf chaires distinctes ne laisserait à chaque professeur qu'un traitement dérisoire (il est question de leur allouer 2,000 francs, moins qu'à un instituteur primaire à Paris), il y a dans cette liste des omissions (par exemple l'Islamisme, les religions sémitiques, l'Eglise grecque) et des chaires qui font double emploi. Déjà plusieurs noms ont été mis en avant pour l'occupation des chaires nouvelles. Nous nous bornerons à mentionner que M. Havet père, professeur honoraire au Collège de France, paraît avoir été choisi par le ministre pour les fonctions de directeur.

— *Alliance scientifique universelle.* L'Alliance, qui est le groupement de la Société d'ethnographie, de la Société américaine de France, de la Société des études japonnaises et du Divan oriental et africain, a tenu le 20 juillet la première session quinquennale du Congrès international qu'elle a organisé. A cette occasion, elle a inauguré dans la salle des séances le buste de Charles de Labarthe, l'un des fondateurs de la Société d'ethnographie. — M. le capitaine d'Irgens-Bergh, délégué de l'Alliance pour le Danemark, a exposé une collection d'objets ethnographiques et de photographies sur le Groënland, au sujet duquel il a fait une conférence, et M. l'abbé Deramey a fait une communication sur les populations de la Mélanésie au milieu desquelles il a vécu.

— *Le Liber Pontificalis de M. l'abbé Duchesne.* Le second fascicule du « Liber Pontificalis » publié et commenté par M. l'abbé Duchesne a paru au commencement de l'été. Dans l'introduction, l'auteur étudie les légendes de St-Silvestre, du pape Libère et de Sixte III, les décrets disciplinaires et liturgiques mentionnés dans le *L. P.*, et traite des sources ainsi que de l'autorité historique du document. L'abbé Duchesne décrit ensuite partiellement les manuscrits. Le texte proprement dit va de Télesphore à Silvestre ; il s'étend sur cinquante-deux papes qui occupent une période d'environ quatre siècles. Dans son commentaire l'auteur a pu mettre à profit la première partie du tome II des « Inscriptions Chrétiennes » de M. de Rossi, que ce dernier lui a communiquée en épreuves. Le « Bulletin critique » (1^{er} juillet) dont M. l'abbé Duchesne est l'un

des rédacteurs les plus actifs, annonce que le premier volume sera arrêté après la vie du pape Adrien I^{er}. Dans le second volume, l'auteur terminera son introduction et exposera la méthode qu'il a suivie pour la reconstitution du texte.

— *Le IV^e Livre d'Esdras*. On sait que le texte grec du quatrième livre d'Esdras est perdu. Cet ouvrage n'existe que dans la version latine, et le texte même de celle-ci a longtemps été incomplet. En 1875, M. Bensly l'avait complété d'après un manuscrit d'Amiens, mais il manquait encore quelques versets à la restitution. M. Samuel Berger, bien connu par ses travaux sur la Bible au Moyen-Age, vient de combler cette lacune en découvrant un autre manuscrit où le fragment se trouve en entier.

— *Les découvertes de M. l'abbé Battifol*. M. l'abbé Battifol a été chargé par M. le ministre de l'Instruction publique d'une mission en Albanie. A Bérat il a trouvé un nombre considérable de manuscrits. Voici les fragments les plus importants du rapport qu'il a adressé au ministre :

« Ces manuscrits, au nombre d'une vingtaine environ, se rapportent tous à des matières ecclésiastiques. Un premier groupe consiste en une quinzaine de manuscrits pour la plupart fort détériorés et abandonnés, sous les divans de l'archevêque, à la poussière et aux mites. J'en ai dressé l'inventaire et, parmi les plus intéressants, je signalerai : trois exemplaires de *Ménées* des douzième, quatorzième et quinzième siècles ; un *Triptyque* du quinzième ; deux homiliaires du treizième et du quatorzième, renfermant des homélies de Saint-Jean Chrysostôme ; un évangélaire du treizième siècle ; deux *Diptyques* du quatorzième siècle, où j'ai relevé quelques détails inédits sur l'époque contemporaine d'Etienne VIII.

« Un second groupe comprend un petit nombre de manuscrits ayant trait à l'usage liturgique, et dont la valeur critique ou paléographique est tout autre. Ce sont : un exemplaire des Actes des Apôtres, d'écriture minuscule, sur vélin et daté de 1158 ; un évangile cursif, sur vélin, du douzième ou du onzième siècle, et orné de miniatures (les quatre évangélistes) d'un type d'ailleurs connu ; un second évangile cursif, sur vélin, orné de miniatures (les quatre évangélistes) et d'ornements d'un travail délicat. Ce manuscrit avait été donné à un monastère de la *Panaghia Eléoussa*, par l'empereur macédonien Théodore l'Ange (XIII^e siècle) ; un évangélaire sur vélin, en belle écriture cursive du onzième ou du douzième siècle, avec des bandeaux décorés : une *liturgie*, office dit de saint Chrysostôme : rouleau de vélin pourpre, long de 2 m. 85 cent., large de 26 cent. L'écriture est de large et belle minuscule du douzième siècle, l'encre est d'argent pour le corps du texte, d'or pour les lettres majuscules, les noms sacrés et le *memento* ; un évangile comprenant Matthieu, Marc, Luc et Jean au complet, sur vélin pourpre, d'écriture minuscule, très régulière et pure de toute forme onciale, écrit tout entier à l'encre d'or et orné de miniatures (toujours les quatre évangélistes), d'ailleurs sans intérêt artistique. Ce manuscrit, que l'on croit à Bérat avoir été écrit de la main même de

saint Jean Chrysostôme, est en réalité du dixième siècle. Nous le désignerons sous le nom de *Codex aureo-purpureus Anthymi*, du nom du métropolitain de Bérât, Mgr Anthyme Alexandri.

« Le dernier manuscrit de la métropole est un évangile renfermant le texte de saint Matthieu (moins de I à VI, 3 ; de VII, 26, à VIII, 7 ; de XVIII, 25, à XIX, 3), et de saint Marc (moins de XIV, 61, à la fin). C'est un manuscrit in-quarto de 190 folios, sur deux colonnes de 17 lignes ; le vélin est teint en pourpre, l'encre est d'argent, l'écriture d'onciale ancienne semblable à celle du Manuscrit P. de Wolfenbüttel, dont on pourra voir un fac-similé dans les *Monumenta sacra inedita* de Tischendorf (vol. III, tab. II). On ne peut douter que le manuscrit ne soit du quatrième siècle. Le texte est très correctement copié, mais présente de nombreuses fautes d'itacismes. Il n'y a aucun esprit ni aucun accent, et les mots ne sont pas séparés : le copiste n'a admis que le tréma sur *i* et sur *u* au commencement des mots, comme *ιδων υμων*, et une sorte d'apostrophe après le *ρ* final (*γαρ*). Les phrases sont séparées par le point qui est indifféremment . ou ;, après quoi on laisse un court espace libre ou l'on passe à la ligne. Les majuscules sont en saillie sur la marge, à peu près de toute leur grosseur. Les abréviations rentrent dans le même système que celle du *Codex Rossanensis*. Les ligatures se rencontrent seulement dans les groupes *MOY*, *AY*, *AYTOY*. — Le texte appartient à la catégorie des textes *mixtes*, mais il se rattache étroitement à la famille dite *occidentale*. C'est ainsi qu'il présente l'intrusion considérable de Matth., XX, 28 : *υμεις δε ζητετε εκ μετρου αυξησαι...., και εσται σοι τουτο χρησιμωτερον*, qui est propre au *Codex Bezae* et à la *Vetus Italia*.

« Nous n'insisterons pas autrement sur le *Codex purpureus Beratinus* Φ, nous promettant de lui consacrer bientôt une notice étendue dans le prochain fascicule des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'Ecole française de Rome, et d'en publier le texte. »

— *Actes des Martyrs*. Notre compatriote, M. l'abbé Hyvernât, actuellement à Rome, prépare une édition des *Actes de martyrs de l'Egypte d'après les manuscrits coptes du Vatican*. Cette édition sera accompagnée d'une introduction historique et critique. Elle comprendra le texte d'une trentaine d'Actes, pour la plupart inédits et se rapportant à des martyrs dont les noms mêmes étaient inconnus. Une traduction française, avec notes et index, complètera l'ouvrage en deux vol. in-8 de 500 p., qui paraîtront par fascicules de 100 pages.

— *La roue solaire*. M. Gaidoz a continué dans la *Revue archéologique* (juin) son intéressante étude sur le *Dieu gaulois du Soleil et le Symbolisme de la roue* dont nous avons déjà signalé la première partie. La conclusion de ce nouvel article est que la croix équilatérale des monnaies que l'on trouve sur des pièces gauloises et ensuite chez tous les peuples chrétiens, était à l'origine sur les monnaies grecques une roue à quatre rais et que cette roue était primitivement un symbole solaire.

— *M. Imbault-Huart* a publié à la librairie Leroux *La légende du premier pape des Taoïstes et l'histoire de la famille pontificale des Tchang*, d'après des documents chinois traduits pour la première fois (extrait du *Journal Asiatique*).

— **Angleterre.** — *M. Max Müller et les Sacred Books of the East.* Les médecins ont prescrit à M. Max Müller un repos absolu pendant plusieurs mois. L'« Academy » du 1^{er} août nous permet de nous rendre compte des excès de travail qui ont rendu nécessaire la sévérité du médecin. Cette Revue annonce, en effet, qu'en dehors de ses occupations ordinaires l'éminent professeur a terminé la révision des trois volumes qui doivent paraître dans la collection des « Sacred Books of the East » pendant l'année 1885 et qui sont : 1^o *Les Lois de Manu*, selon la traduction de M. le professeur Georges Bühler de Vienne ; — 2^o Un nouveau volume du *Satapatha-Brâhmana*, traduit par le professeur Eggeling d'Edimbourg ; — 3^o *Le Li-Ki* (lois et usages réglant la propriété et les cérémonies dans l'ancienne Chine), traduit par M. le professeur Legge d'Oxford. — M. Max Müller a également livré à l'éditeur une nouvelle partie des *Anecdota Oxoniensia*, contenant le texte du *Dharmasamgraha* (recueil de termes bouddhiques) avec notes, d'après feu son disciple japonais Kenyû Kasawara, après l'avoir revu en collaboration avec le Dr Wenzel.

— *Le fondateur des Etudes Tibétaines.* La collection orientale de la librairie Trübner s'est enrichie récemment d'un volume fort intéressant de *M. Théodore Duka* sur la vie et les œuvres du fondateur des études tibétaines : *Life and works of Alexander Csoma de Koros* (1885, in-8, de XII et 234 p.). Les principales publications du hardi voyageur sont la Grammaire et le Dictionnaire tibétains et la Vie de Çakya dans le t. XX des « Asiatic Researches ». M. Duka signale encore deux manuscrits inédits de Csoma : un dictionnaire sanskrit-tibétain avec traduction anglaise, conservé à Calcutta ; un glossaire de mots indiens et de mots hongrois qu'il y rattache.

— *La Nouvelle Théosophie.* — La théosophie ou le Bouddhisme ésotérique dont M. Baïssac a raconté la genèse dans cette Revue, semble rencontrer aux Indes et dans les pays de langue anglaise un certain nombre d'adhérents. Le « Bouddhisme ésotérique » de M. Sinnett en est à sa cinquième édition. D'autre part, Madame Sinnett publie pour la propagande populaire un volume à bon marché sur le but de la Théosophie : *The purpose of theosophy* (chez Chapman et Hall).

— *Palestine Exploration fund.* D'après le rapport communiqué par le comité de cette société à la dernière réunion générale, M. Laurence Oliphant a trouvé pour la première fois un dolmen en Judée, près d'El-Mugheir. — M. Schumacher a dressé pour cette même société une excellente carte de l'ancienne Gaulonite.

— *Studia Biblica.* On annonce la publication par la *Clarendon Press* de la première série des « Studia Biblica » ou essais d'archéologie et de critique bibliques par les membres de l'Université d'Oxford, sous la direction de MM. les

professeurs Driver, Sanday et Wordsworth. Voici le sommaire de ce premier volume : 1° Professeur *Driver*. Théories récentes sur l'origine et la nature du tétragramme ; 2° *F. H. Woods*. Les livres de Samuel à la lumière des LXX ; 3° *D^r Neubauer*. Les dialectes de la Palestine à l'époque du Christ ; — 4° Rev. *Edersheim*. Une nouvelle théorie sur l'origine et la composition des évangiles synoptiques, proposée par M. G. Wetzel ; — 5° Prof. *Sanday*. Un commentaire des évangiles attribué à Théophile d'Antioche ; — 6° (du même). Le texte du Codex Rossanensis ; — 7° Professeur *Wordsworth*. Le Saint-Jacques de Corbey et ses relations avec d'autres versions latines et avec le langage original de l'épître ; — 8° Rev. *G. H. Gwilliam*. Un manuscrit syriaque de la Bible du ^ve siècle, étudié spécialement dans ses rapports avec la version syriaque de l'Evangile ; — 9° Rev. *S. Randell*. La date du martyre de saint Polycarpe ; 10° *D^r Neubauer*. Quelques inscriptions Temanites et Nabatéennes récemment découvertes ; — 11° *Sanday*. Remarques ultérieures sur le saint Jacques de Corbey.

— *Le Folk-Lore en Angleterre*. Le 27 juin la « Folk-Lore Society » a tenu à Londres sa séance annuelle, à laquelle assistaient des représentants des sociétés de folk-lore du continent. M. Machado y Alvarez a proposé la réunion d'un congrès international de folk-loristes à Londres au mois de juin 1888, à l'occasion du 10^e anniversaire de la fondation de la Société de Londres. Cette année la réunion a étudié différentes définitions du Folk-Lore, dont la diversité même prouve que les folk-loristes ne sont pas encore bien fixés sur la nature et les limites de la science qu'ils cultivent. Légendes, usages, coutumes, en un mot tout ce qui se transmet par tradition, voilà, semble-t-il, le véritable domaine du folk-lore, que nous définirions volontiers : l'étude comparée des traditions populaires.

Parmi les récentes publications anglaises concernant le folk-lore il convient de signaler la traduction par M^{me} Lucy Garnett d'une série de chants populaires grecs recueillis dans les provinces grecques de la Turquie. Ce livre, où la traductrice s'est efforcée de conserver autant que possible la forme métrique de l'original, contient entre autres un chapitre des plus intéressants intitulé : Poèmes mythologiques, dans lequel sont réunies des superstitions encore répandues parmi les populations grecques de la Turquie.

— Il a paru à la librairie Trübner une traduction anglaise de la *Bhagavad-Gita*, fragment du Mahabharâta, dans lequel le prince Arjuna s'entretient avec Krishna.

— « L'Athenæum » (25 juillet) annonce que le *D^r Ginsburg* s'est entendu avec la « Trinitarian Bible Society » pour publier, après achèvement du IV^e volume de son édition de la Masore, une révision du texte masorétique de l'Ancien Testament hébreu.

— On annonce que la « Religious Tract Society » publiera cet automne un volume sur l'Assyrie et l'Histoire assyrienne dont la rédaction a été confiée à

M. le professeur *Sayce*. C'est assez dire qu'il méritera une place d'honneur parmi les excellents ouvrages de vulgarisation publiés par cette société.

Allemagne. La librairie Weidmann a publié à Berlin le premier fascicule de la nouvelle revue dont nous avons déjà annoncé l'apparition : *Archiv für Litteratur und Kirchengeschichte des Mittelalters*, sous la direction des P. P. Denifle et F. Ehrle. Ce premier fascicule contient un article de M. Ehrle sur le trésor, la bibliothèque et les archives des papes au xiv^e siècle, et une étude de M. Denifle sur l'Evangile éternel et la commission d'Anagni, avec le protocole de ladite commission.

— *Manuscripts orientaux.* La Bibliothèque royale de Berlin s'est enrichie dernièrement de deux grandes collections de manuscrits, les uns Arabes, les autres syriaques ; ces derniers, au nombre de 320, ont été recueillis par le prof. Sachau ; une liste vient d'en être publiée. Par cette acquisition la collection de Berlin devient la plus riche de l'Europe en manuscrits syriaques, avec le British Museum et le Vatican. Elle comprend de nombreux ouvrages religieux, des manuscrits sur l'histoire et les légendes, des martyrologes, des grammaires et des lexiques.

Autriche. Il se prépare actuellement à Vienne une grande expédition en vue de l'exploration archéologique de l'Asie-Mineure. Les frais de l'entreprise sont supportés par le prince Lanckoronsky, membre de la Chambre haute d'Autriche, et la conduite de l'expédition sera confiée au professeur Niemann de l'Académie des Beaux-Arts de Vienne. Le but principal de cette tentative est de rechercher des antiquités dans les parties du Taurus et de l'Anti-Taurus où, l'année dernière, on a découvert des restes de monuments datant des temps babyloniens.

Russie. Le millénaire des SS. Cyrille et Méthode a provoqué, en Russie plus encore que dans les autres pays, une abondante éclosion d'articles et de publications. M. Jagie a fait imprimer à Saint-Petersbourg la dissertation qu'il a lue, le 5 avril, à la séance solennelle en l'honneur des deux saints, et dans laquelle il a résumé les travaux auxquels Cyrille et Méthode ont donné lieu depuis 150 ans. — L'Université russe de Varsovie a publié, à la même occasion, sous la direction de M. Boudilovitch, un recueil de travaux originaux (Revue critique du 6 juillet), parmi lesquels nous notons : 1^o Cyrille et Méthode et les origines du Christianisme en Russie par M. *Lavrosky* ; — 2^o Considérations sur le caractère gréco-slave de l'œuvre de Cyrille et de Méthode, par M. *Boudilovitch* ; — 3^o L'origine grecque des apôtres slaves, par M. *Grote* ; — 4^o L'importance sociale de l'œuvre des apôtres Cyrille et Méthode, par M. *Ziegel*. — En France nous avons à signaler le petit volume du baron d'Avril, dans la Bibliothèque Slave-Elzévirienne de Leroux : SS. *Cyrille et Méthode* ; et en Allemagne une conférence de M. Bonwetsch : *Cyrrill und Methodius, die Lehrer der Slaven*.

Hollande. Une nouvelle revue. Depuis le 1^{er} juillet il paraît à Amsterdam

une nouvelle revue, dont le contenu pourra en mainte occasion offrir de l'intérêt à ceux qui étudient les religions. Il s'agit de la *Revue Coloniale internationale*, publiée sous la direction de M. H. Kan, professeur à l'Université d'Amsterdam, van der Lith, professeur à l'Université de Leyde et de M. Jitta, conseiller municipal à Amsterdam. Cette revue qui paraîtra tous les mois et qui admet des articles en allemand, en anglais, en français et en hollandais (avec traduction française), traitera toutes les questions concernant les colonies, aussi bien les problèmes de politique coloniale et d'économie politique que l'ethnographie, les mœurs et les pratiques des peuples non civilisés.

— *La méthode en mythologie comparée. Une nouvelle brochure de M. Chantepie de la Saussaye.* Nous avons reçu une brochure fort intéressante de M. Chantepie de la Saussaye sous le titre *Mythologie en Folk-lore*. C'est un tirage à part d'un article qui a paru dans la revue hollandaise « De Gids », et dans lequel le savant professeur de l'Université de Groningue, prenant texte de l'ouvrage de M. A. Lang (*Custom and Myth*), passe en revue les diverses méthodes pratiquées dans l'étude comparée des religions et les soumet toutes à une critique générale fort sensée. Après avoir salué en K. Otfried Müller le fondateur de la mythologie scientifique, M. Ch. de la Saussaye distingue parmi les méthodes actuellement en vigueur, celle de l'évhémérisme moderne, principalement représentée par M. Herbert Spencer, celle de la mythologie comparée fondée sur la philologie comparée, dont M. Max Müller est le partisan le plus distingué, et celle de l'anthropologie (ou du folk-lore) dont M. E. B. Tylor est à ses yeux l'initiateur, mais dont M. A. Lang est devenu le champion le plus remarquable depuis que, dans ses récentes publications, il est parti en guerre contre les mythologues philologues. Nos lecteurs connaissent l'objet du débat ; il est donc inutile de le leur expliquer davantage. Mais ce que nous tenons à faire ressortir à propos de la brochure qui nous occupe, c'est l'accueil favorable que rencontre un peu partout la réaction contre l'emploi exagéré de la philologie comparée dans l'étude comparée des religions, en faveur de la méthode dite du folk-lore. Il est visible, en effet, que les sympathies de M. Chantepie de la Saussaye, sont pour MM. Tylor et Lang. Toutefois, il ne pousse pas l'enthousiasme pour la nouvelle mythologie aussi loin que certains néophytes, pour lesquels tout ce qui a été fait avant le folk-lore n'a pour ainsi dire pas de valeur. Il reconnaît que la nouvelle école doit encore gagner ses galons autrement que par quelques articles détachés. Sa conclusion, conforme d'ailleurs aux assertions de M. Lang lui-même dans son article *Mythology* de l'Encyclopédie britannique, c'est qu'il y a des mythes d'origines très diverses. Il faut donc renoncer à vouloir les ramener tous à une ou deux formes primitives et à les expliquer tous par les mêmes procédés.

Telle était aussi la conclusion du discours par lequel M. Goblet d'Alviella a inauguré le nouveau cours d'histoire des religions à Bruxelles ; tel est également le principe qui inspire l'enseignement de l'histoire des religions à Paris

et la direction de cette Revue. Suivant les cas, il convient de suivre tantôt l'une, tantôt l'autre des méthodes préconisées. Ainsi nous reconnaitrons volontiers avec M. Ch. de la Saussaye que l'un des grands avantages de la méthode du folk-lore, c'est de considérer les mythes, non pas seulement comme le dépôt des croyances, des spéculations ou des illusions du passé, mais encore comme les témoins cristallisés des mœurs, des coutumes et des pratiques de la haute antiquité.

Indes. Les Brahmines en Europe. — Plusieurs Brahmines de la ville sainte de Bénarès et de quelques villes voisines, ont arrêté, nous dit un journal hindou, le *Chai Robot*, de faire ensemble un voyage en Europe pour y étudier les diverses religions et apprendre à connaître les Universités et les professeurs les plus renommés. La plupart des personnes qui prendront part à ce voyage parlent couramment l'Anglais. C'est l'Italie qui sera leur premier champ d'exploration.

Un nouveau catalogue de manuscrits. — Le gouvernement local à Colombo vient de faire publier un catalogue des manuscrits pâlis, singhalais et sanscrits, trouvés dans les bibliothèques des temples à Ceylan. Tous les manuscrits dont le commissaire enquêteur nommé officiellement a pu faire la recension, y sont notés sous différentes rubriques, telles que : mss. des livres saints, commentaires sur les livres saints. scholies sur les commentaires, ouvrages religieux en général, ouvrages historiques, ouvrages grammaticaux ou philologiques, œuvres poétiques. Un grand nombre de ces manuscrits sont mentionnés avec notes explicatives.

DÉPOUILLEMENT DES PÉRIODIQUES

ET DES TRAVAUX DES SOCIÉTÉS SAVANTES ¹

I. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 19 juin.* Le prix « Jean Reynaud », de la valeur de 10,000 francs, décerné chaque année à tour de rôle par l'une des cinq classes de l'Institut, a été accordé cette année par l'Académie des inscriptions à M. le capitaine Aymonier, pour les découvertes archéologiques qu'il a faites au cours de deux missions successives en Indo-Chine. M. Jams Darmesteter et M. Chatelain ont également obtenu des voix pour ce prix. — Le prix Stanislas Julien a été décerné à M. Léon de Rosny pour son *Histoire des Dynasties divines* (voir *Rev. de l'Hist. des Rel.*, XI, 2). — M. Moritz Steinschneider de Berlin a obtenu le prix du budget pour ses travaux sur les traductions hébraïques d'ouvrages philosophiques ou scientifiques au moyen-âge. — Parmi les ouvrages présentés, nous remarquons : *Bedjan, Imitatio Christi nunc primum ex Latino in Chaldaicum idiomatis Urmiae Persidis translata.*

— *Séance du 26 juin.* M. Renan communique à l'Académie une lettre de M. de Lostalot, consul de France à Djeddah. M. de Lostalot est débarqué à Marseille le 16 juin, ayant avec lui le bagage de M. Ch. Huber, assassiné par les Arabes il y a près d'un an. M. de Lostalot rapporte, en particulier, la célèbre *stèle araméenne de Teïma*, qui mérite la seconde place parmi les monuments d'épigraphie orientale connus jusqu'ici. La stèle du roi moabite Méša peut seule lui être préférée. La stèle de Teïma nous a conservé un acte d'éclectisme religieux, une sorte de concordat par lequel un individu, étranger à la tribu des Teïmites, élève la prétention que le culte qu'il rendra à son dieu particulier soit agréable aux dieux des Teïmites et que ceux-ci le protègent. Une part sur ce qu'on peut appeler le budget des cultes de la tribu de Teïma, consistant en vingt-neuf palmiers, est prélevée au profit du dieu nouveau. La stèle peut être rapportée au cinquième siècle avant Jésus-Christ. M. de Lostalot a déployé, pour acquérir ce précieux monument à la France, un zèle et une intelligence qui ne sauraient être assez loués. — M. Nisard entretient l'Académie de l'abandon dans lequel les érudits ont laissé le poète latin Fortunat tout en le com-

¹) Nous nous bornons à signaler les articles ou les communications qui concernent l'histoire des religions.

blant d'éloges. Il en trouve la cause dans le mauvais état du texte. L'édition récente de M. Leo de Berlin, permettra d'entreprendre une traduction des œuvres complètes de Fortunat.

— *Séance du 3 juillet.* M. de Lostalot, introduit à la séance, présente la stèle déjà célèbre de Teïma, et raconte les péripéties de la découverte et de l'acquisition de ce monument d'archéologie sémitique. Nous reproduisons le résumé de ce récit d'après le journal le *Temps* :

Ch. Huber était parti de Damas avec l'intention de traverser, en l'explorant, l'Arabie septentrionale jusque vers Djeddab. C'est au milieu de fatigues et de périls sans nombre qu'il parvint à exécuter ce hardi programme. Il arriva à Djeddah exténué et resta plusieurs semaines auprès de M. de Lostalot, se livrant à un repos bien gagné et refaisant, autant que possible, sa santé ébranlée. Il raconta à notre compatriote ses aventures, ses explorations, ses découvertes. Aux environs de Hail, un Arabe lui avait signalé l'existence à Teïma d'une grande pierre couverte de lettres. Il se rendit à Teïma et trouva la stèle indiquée encastree parmi les matériaux du mur d'une maison. Le propriétaire ayant refusé de vendre la pierre, Huber acheta la maison, dégagea le monument, remit le mur en état et revendit l'immeuble. Il revint à Hail, où il cacha sa précieuse trouvaille, se proposant de la reprendre plus tard, à son retour de Djeddah, et de l'expédier à Bagdad où elle serait embarquée pour la France. — Le voyageur quitta ensuite M. de Lostalot, dont il ne suivit pas malheureusement tous les conseils ; il s'engagea dans une direction dangereuse ; il y trouva la mort. C'est à Paris, où il avait été appelé, que notre consul apprit la triste nouvelle. Aussitôt, il reçut l'ordre de retourner à son poste et de tout tenter pour retrouver les restes de Ch. Huber et rentrer en possession des objets qu'il avait recueillis. La stèle de Teïma avait été signalée : elle était pourchassée de Damas par un Allemand, M. Euting, agissant sous le nom d'Abdul-Réabab ; de la Mecque, par un autre savant, du nom de docteur Snouck Busyrouse, portant le nom d'Abdul-Gaffar depuis sa conversion à l'islam ; de partout, par le gouvernement ottoman, lequel, instruit par les indiscrétions de ces deux personnes, cherchait à s'en emparer. Aussi, malgré son poids, joint à celui des autres colis, faisant un ensemble de près de 1,000 kil., la stèle s'est-elle livrée à une véritable course au clocher pendant les trente et quelques jours de route qu'elle a mis pour se rendre à dos de chameau de Hail à Djeddah. — A son arrivée dans cette ville, M. de Lostalot s'adressa à un cheikh algérien qu'il savait nous être dévoué et dont il avait apprécié l'intelligence et le courage. Il lui révéla quel prix nous attachions à retrouver les restes de Huber et à recouvrer la stèle qui devait être cachée à Hail. Si-Aziz-Ben-Cheikh-el-Haddad, c'est le nom de ce fameux missionnaire, partit, et, parvenu à Hail, au milieu de graves dangers, retrouva la pierre et reprit le chemin de Djeddah. En route, les six Arabes qui l'accompagnaient, informés probablement qu'on est à la poursuite du cheikh, l'abandonnent. Notre Algérien, par bonheur, sut

encore se tirer de ce mauvais pas et atteindre Médine. Mais il prit la précaution, avant d'entrer en ville, de mettre la stèle en lieu sûr. L'autorité locale le guettait : la police turque envahit sa maison, procède à une visite minutieuse et, ne découvrant rien, jette le voyageur en prison. Il y resta vingt-quatre heures, et ne fut relâché que par l'assurance répétée qu'il donna que ses bagages avaient été préalablement dirigés sur Bagdad. En quittant Médine, comme il se sentait épié, il se dirigea ostensiblement vers l'ouest, puis soudain obliqua vers le sud. Bien lui en prit : on a su depuis que, s'il avait continué sa route vers Yambo, il eût été infailliblement pillé, peut-être massacré. Tout le pays était en émoi, la population soulevée. Le cheikh jugea prudent de revenir par mer à Djeddah. Il rapportait en même temps que la stèle les ossements de l'infortuné Huber, c'est-à-dire le squelette entier, sauf les mains, qui n'ont pas été retrouvées. Le crâne présente à la tempe gauche une perforation produite par une balle. Les restes de Ch. Huber ont été inhumés à Djeddah, par les soins de M. de Lostalot. — Une dernière tribulation attendait Si-Aziz-ben-Cheikh-el-Haddad. La douane de Djeddah mit l'embargo sur ses bagages. Il fallut l'intervention énergique de notre consul, qui réclama ces objets comme siens, pour forcer l'administration à lâcher sa proie. Voici enfin la stèle à Paris, à l'abri de toute vicissitude et à la disposition des savants.

Le président, M. Ernest Desjardins, félicite vivement M. de Lostalot. M. le marquis de Vogüé le félicite à son tour : « Vous avez, dit-il, tout reporté sur le cheikh algérien, mais vous avez oublié de constater que c'est vous qui avez suscité, encouragé et guidé le dévouement du brave Si-Aziz. Vous avez rendu un signalé service au pays et à la science en assurant la conservation d'un véritable trésor épigraphique, datant du cinquième ou du sixième siècle avant notre ère, et montrant qu'à cette époque lointaine la langue araméenne a servi de grand véhicule aux idées de l'antiquité sémitique. » — M. Léon Heuzey fait remarquer que la stèle est accompagnée d'une représentation qui met en scène le dieu et son adorateur. La sculpture rappelle l'art assyro-chaldéen : nous apprenons ainsi qu'à cette époque cet art étendait son influence jusque sur l'Arabie septentrionale.

Dans cette même séance, M. E. Ch. Robert revient sur la question déjà mainte fois discutée, de la conservation des monuments historiques en Afrique. La Chambre des députés, conformément aux vœux de l'Académie, a voté une loi qui assurera désormais en Algérie et en Tunisie la conservation des édifices antiques et des mosquées « classés comme monuments historiques ». Il s'agit maintenant de sauvegarder les inscriptions.

Parmi les distinctions accordées par la commission des Antiquités de France nous signalons : 1° La première médaille accordée à M. Tanon pour son *Histoire des justices, des églises et communautés monastiques de Paris* ; — 2° La première mention honorable décernée à M. Pellechet. *Notes sur les livres liturgiques des diocèses d'Autun, Châlon et Mâcon*.

— *Séance du 10 juillet.* M. Dieulafoy rend compte des fouilles fructueuses qu'il a entreprises avec Madame Dieulafoy à Suze. Parmi les objets découverts nous n'en voyons pas qui offrent un intérêt particulier pour l'historien des religions.

— *Séance du 17 juillet.* MM. Gazan et Mougins de Roquefort soumettent à l'Académie l'estampage d'une inscription trouvée dans un ruisseau d'Antibes et déjà publiée par eux, où se lisent les mots : « Carina, flaminique, prêtresse, Aethucolis ». Les interprètes se sont accordés à reconnaître dans ce dernier vocable le nom grec d'une divinité antipolitaine. M. Heuzey repousse cette opinion. Il sépare les deux premières lettres, et voit dans Thucolis une contraction de Theocolis. Le sens serait alors : « Carina, flaminique, prêtresse, surnommée Thucolis ». Les lettres A et E peuvent être considérées comme la fin du pronom *quæ*.

— *Séance du 24 juillet.* M. d'Arbois de Jubainville envoie l'estampage d'une inscription trouvée aux Pousseaux, près de Dijon au-dessus d'une niche où sont figurées une tête d'homme et une tête de femme. En voici le texte : « Dis Manibus Mandubilli, Dousonni filii et Suarica uxor. »

— M. Maspero rend compte des fouilles auxquelles il a présidé en Égypte durant l'année écoulée et qu'il a pu défrayer en grande partie grâce aux souscriptions recueillies par le *Journal des Débats*. Voici le résumé de ce compte-rendu (d'après le journal le *Temps*).

C'est à Louqsor que les opérations les plus importantes ont eu lieu. Le grand temple présente, dans son ensemble, trois parties : d'abord une grande cour, puis la fameuse salle hypostèle, enfin les pylones et une deuxième cour. Cette dernière partie est du temps de Ramsès II. — Il s'agissait avant tout de chasser les habitants qui, attirés par le passage des visiteurs, étaient venus s'établir au milieu des ruines du grand édifice, y avaient élevé des constructions et créé une véritable petite ville. Sauf cinq personnes, tous les habitants ont cédé aux instances et aux offres qui leur étaient faites ; si on peut bâtir dans le voisinage, comme on l'espère, une mosquée en remplacement de celle qu'il faut supprimer pour le déblayement complet, on aura raison des dernières résistances et on soulagera le monument d'un fardeau destructeur. — Aujourd'hui, la grande travée nord de la salle hypostèle est garantie d'une ruine qui, sans les consolidations accomplies, était imminente. Sur ce point, on a découvert quatre statues colossales en place, deux debout, deux couchées, portant le nom de Ramsès II, mais peut-être plus anciennes que ce prince. — Les fouilles seront continuées ; elle seront difficiles et longues. Bien que le temple de Louqsor, soit, dans son ensemble, d'une rare conservation, il est nécessaire, au fur et à mesure du déblayement, de substituer aux pierres effritées ou tombées, de la maçonnerie en briques. On emploie à cet effet des briques cuites, de fabrication romaine, d'une solidité éprouvée, que l'on recueille aux environs. C'est le premier essai de restauration qui se pratique depuis l'existence du

service des fouilles ; s'il réussit, on appliquera le même procédé à la consolidation des beaux restes du temple de Karnac. On compte que les souscripteurs de l'an dernier ne refuseront pas leur concours à une œuvre dont l'expérience aura assuré le succès. M. Maspero a constaté que, malgré ses craintes, les quelques consolidations qu'il avait établies à Karnac ont maintenu en place et dans un état relativement satisfaisant des pierres qui paraissaient menacées d'une chute prochaine. Le travail de restauration est grossier, mais, en attendant mieux, il répond aux nécessités urgentes.

Les ressources fournies par le gouvernement égyptien ont été employées à enrichir le musée de Boulaq et à vérifier certains points d'archéologie contestés. Ensevelis à une grande profondeur, des quartiers de la ville de Thèbes du *xi*^e et du *x*^e siècle avant notre ère existent encore. Dans ces amas de remblais et de constructions, les Arabes viennent chercher la terre chargée de nitre, dont ils engraisent le sol qu'ils cultivent. En cet endroit on avait découvert un petit temple portant le nom du roi Psimouth, de la vingt-huitième dynastie. On pouvait espérer que de nouvelles investigations amèneraient des trouvailles du même genre. — On sait que le sol des cités égyptiennes est factice et exhaussé de plusieurs mètres au-dessus du niveau des plus fortes inondations. Des tranchées creusées de sept à vingt et un mètres ont permis à M. Maspero de constater que la Thèbes antique avait été construite de la même manière qu'on bâtit aujourd'hui au Caire. Lorsqu'il faut élever une maison, on ne débarrasse pas, on ne creuse pas l'emplacement, mais on l'égalise, on comble les vides, on utilise les vieilles fondations. La maison nouvelle se dresse sur une colline. Pour les temples, on procédait autrement ; mais telle était la règle pour les édifices ordinaires. Il arrivait donc que, sur le même point, des quartiers pauvres succédaient à des quartiers riches, et que, dans la suite des siècles, des villes plus modernes se superposaient aux villes anciennes avec des changements d'aspect, de relief et de niveau, que des lieux abandonnés formaient des cuvettes où les eaux s'amassaient et qu'enfin la ville flottait d'un point à l'autre en son enceinte. — On a découvert beaucoup de restes de maisons, des briques, dont les cartouches portent les noms des rois-prêtres de la vingtième dynastie ; on a mis au jour les ruines de cinq ou six chapelles, dont l'une a été élevée par Shabenac, fille de Psamétik I^{er}, et qui, noyées dans des maçonneries d'époque plus récente, perdus au milieu des maisons, offrent le type exact des chapelles de village aux temps pharaoniques. En somme, les fouilles entreprises à Thèbes n'ont été qu'une expérience heureuse, qui se continuera l'an prochain.

Le travail a été plus considérable du côté de Médinet-Abou. La ville copte y est à fleur de terre ; on pourrait en dresser le plan et même retrouver le nom des rues, avec les documents qui nous sont parvenus. Sous la ville copte, des parties de la ville romaine et de la ville égyptienne subsistent. Les explorations, faute d'ouvriers en temps opportun, n'ont pu être poussées assez avant. Cependant,

deux tranchées ont été ouvertes et autorisent les meilleures espérances. On s'est aperçu que la ville avait dû être subitement abandonnée aux temps antiques. On y a déblayé une maison à quatre étages, rappelant les maisons de la ville de Turin ; chaque étage est couvert d'une voûte de briques en anse de panier ; sur chaque voûte s'étend un plancher en feuilles de palmier. Par la grande porte, suivie d'un couloir voûté, on pénètre dans une cour centrale où se trouve un escalier extérieur donnant accès aux divers étages. Les chambres ont en moyenne 4 m. 50 de large sur 5 à 6 mètres de long. — Des fouilles instituées sur l'emplacement de l'antique Comonbos ont montré que la ville avait été bâtie, à l'époque des Ptolémées, sur les ruines d'une ville pharaonique qui subsiste presque entière sous le sol. — L'enceinte de Thèbes a été recherchée ; la ville était fortifiée seulement vers le nord. Les restes de l'architecture militaire des anciens Égyptiens ont été l'objet de recherches intéressantes. On ne s'était guère préoccupé, jusqu'alors, que de la forteresse d'Abydos. M. Maspero en a étudié deux autres. Le plan de ces édifices est à peu près uniforme : ce sont des enceintes carrées, avec une grande porte et plusieurs poternes. La porte se compose de larges baies ouvrant sur des cours qui se succèdent de manière à obliger l'assaillant à triompher d'obstacles multipliés. A Abydos, la forteresse a été envahie, postérieurement à la cinquième dynastie, par un cimetière dont les monuments s'offrent tout d'abord aux regards. Nous avons donc là un spécimen des plus anciens de l'architecture militaire égyptienne. — Ces explorations, poursuivies avec méthode et persévérance, conduiront à la restitution exacte d'une ville de l'époque pharaonique et à la connaissance détaillée des mœurs publiques et privées des anciens Égyptiens. Pour mener ce travail à bonne fin, le concours d'un architecte serait fort utile ; l'architecte qui le prêterait serait récompensé par une abondante moisson de curieuses découvertes. L'entreprise est d'ailleurs urgente : sur l'emplacement des temples qui disparaissent, des palmiers surgissent, quand des carrières ne se creusent pas pour l'extraction de la terre nitreuse ; les briques sont enlevées et utilisées pour construire des masures ; les palais, les cités s'évanouissent dans cette vallée, naguère encore si riche en ruines imposantes.

Mariette avait pour principe de refuser aux particuliers toute autorisation de pratiquer des fouilles ; l'Égypte était alors mise au pillage et il fallait bien la défendre. La situation a changé depuis ; le service des fouilles, qui compte une surveillance efficace, a été organisé. M. Maspero a permis, en dehors des siennes, des recherches qui ont eu pour la science de bons résultats et qui, dans l'avenir, concourront à dresser un catalogue des localités susceptibles d'être fructueusement explorées. — Une société anglaise a fait des fouilles qui ont déterminé avec certitude l'emplacement, douteux jusqu'à présent, de Naucratis. C'est à Esmabireh qu'ont été trouvées les inscriptions provenant du temple d'Apollon, réparé sous Ptolémée Philadelphie, et les traces d'un canal desséché, ancienne bouche canopique du Nil, qui ne permettent plus de conser-

ver aucun doute sur le site de Naucratis. — L'an dernier, on découvrit à Alexandrie des substructions en briques, paraissant appartenir à un *castellum* de légion romaine ; au-dessous, on a rencontré les fondations d'un temple de l'époque ptolémaïque. M. Lumbroso a recueilli là une inscription en l'honneur de la déesse Isis et des dieux Philométors (les Ptolémées), gravée sur des plaques d'or au pointillé, en caractères grecs et hiéroglyphiques. Pour des raisons particulières, M. Maspero s'abstient de donner des explications plus précises sur le lieu de la trouvaille. Il espère, l'année prochaine, pouvoir être plus explicite. Il annonce enfin la conviction où il est que l'ancienne Alexandrie git presque entière sous le sol de la ville moderne.

— *Séance du 31 juillet.* M. Le Blant relève dans les *Actes des Martyrs*, non compris dans les *Acta sincera* de Ruinart, les renseignements qui paraissent anciens sur les accusations et la procédure contre les chrétiens. Il signale particulièrement : les accusations touchant la promiscuité des sexes, les sacrifices d'enfants, l'anthropophagie, les complots contre l'empereur. Souvent aussi les chrétiens sont pris par leurs accusateurs et par leurs juges pour des magiciens en possession de puissantes formules qui leur viennent de Jésus. Les païens attribuent à ces maléfices la résurrection du Christ, la fermeté impassible des chrétiens en face de la mort, les conversions subites, et tant d'autres particularités qui les étonnent. M. Leblant déduit aussi des réponses des accusés ou des sarcasmes des juges l'existence des croyances à la divinité du Christ, à sa résurrection, à la Trinité, à la vie éternelle, au jugement dernier et à la résurrection de la chair.

M. Salomon Reinach rend compte de la mission dont il s'est acquitté en Tunisie avec M. Cagnat à l'effet de revoir et d'estamper les inscriptions relevées d'une façon sommaire par nos officiers. Parmi les monuments étudiés par les explorateurs nous citerons une pierre, encadrée dans la maison d'un marabout et dédiée à l'« *Auguste Saturne d'Achaïe* pour le salut d'un empereur Antonin » par les soins d'un des onze chefs de la tribu indigène Bacchuiana, savoir « Candide, fils de Balsamon, qui a donné un plus vaste emplacement pour y construire l'édifice sacré. » La formule qui sert à désigner le dieu est étrange. — M. Reinach ajoute que la moisson épigraphique de la Tunisie n'est encore que commencée.

II. Académie des sciences morales et politiques. — *Séance du 20 juin :* M. Gréard a mis en tête d'une nouvelle édition du *Traité de l'éducation des Filles* une préface étendue, dans laquelle il présente une étude délicate du caractère de *Fénelon* et de sa pédagogie. Les principes dont s'inspire l'illustre prélat sont d'une grande largeur, d'une noblesse et d'une élévation incontestables ; mais il se montra moins libéral dans la pratique. Fénelon avait un impérieux besoin de domination, d'autant plus exigeant qu'il n'en avait pas conscience, et que suivant la fine observation du chancelier d'Aguesseau, « il paraissait même céder dans le temps qu'il entraînait. »

III. Société Nationale des Antiquaires (d'après les comptes-rendus de M. Mowat dans la *Revue critique*). — *Séance du 3 juin* : M. L. Maxe Verly présente deux moules en schiste ardoisier, destinés à reproduire en métal des enseignes de pèlerinage et pouvant être rapportés au xiv^e siècle ; l'un, appartenant à M. le général Meyers, représente la Mort du Pèlerin et la Délivrance de son âme. L'autre, trouvé à Rennes et appartenant à M. Ramé, offre l'image de l'archange saint Michel pesant les âmes au jour du jugement dernier. — M. de Villefosse exhibe deux bronzes antiques acquis par le Musée du Louvre à la vente de la collection Gréau ; l'un est un vase en forme de tête de femme avec le mot étrusque *suthina* gravé sur le front ; l'autre est une applique de vase représentant un Silène barbu, agenouillé, portant une amphore sur l'épaule.

Séance du 10 juin : Mowat présente des empreintes d'une pierre à moules, découverte à Rennes et conservée au Musée archéologique ; sur l'une des faces, on voit les instruments de la Passion ; sur l'autre face, un personnage vêtu d'une sorte de caleçon court, auquel une bourse est attachée ; il est violemment attiré par les mains crochues d'un personnage dont le corps est détruit ; ce tableau représente sans doute un damné entraîné dans l'Enfer par le Diable. La pierre paraît devoir être rapportée à la fin du xv^e siècle.

Séance du 14 juin : M. d'Arbois de Jubainville lit un travail intitulé : *Lugus, Lugores ; le Mercure gaulois*. — M. le chanoine Julien Laferrière communique deux inscriptions inédites relevées par lui, l'une au portail de l'église de Saint-Léger, en Saintonge, l'autre sur la cloche de la même église ; il signale quelques particularités des églises romanes en Saintonge, notamment leur réfection partielle au commencement du xiii^e siècle et l'emploi du fer-à-cheval comme motif d'ornementation. Un membre dit que ce dernier ornement fait allusion à des pèlerinages accomplis au tombeau de saint Martin.

IV. Société Asiatique. — Le président de la Société des Arts et des Science à Batavia écrit au Conseil d'administration de la Société Asiatique pour lui témoigner le grand intérêt que ses collègues et lui prennent aux études d'épigraphie Cambodgienne, et pour demander à la *Soc. As.* d'entreprendre la publication d'une table des alphabets et des chiffres du Cambodge en ordre chronologique. L'étude des anciens alphabets de Java prouve, en effet, que l'un d'entre eux tout au moins a été importé du Cambodge ; le nom du pays de Kmer est souvent mentionné dans les inscriptions en vieux javanais et dans les manuscrits en vieille langue sunda ; enfin les inscriptions cambodgiennes déjà déchiffrées présentent la même fusion du Sivaïsme et du Bouddhisme qu'à Java. Pour étudier les rapports des Indes orientales avec Java la classification chronologique des alphabets rendrait de grands services. — L'Institut donnera ample satisfaction à ce vœu en publiant intégralement en fac-similé toutes les inscriptions cambodgiennes par l'organe de MM. Bergaigne, Barth et Senart.

V. Journal Asiatique. — *Mai-Juillet* : 1^o *Senart*. Étude sur les inscriptions de Piyadasi (suite), et : 2^o Études sur les mœurs religieuses et sociales de l'Extrême-Orient. — 3^o *H. Zotenberg*. Le livre de Barlaam et Joasaph. — 4^o *Dr Saâd*. La frontière turco-persane et les pèlerins de Kerbêla.

VI. Revue critique d'histoire et de littérature 22. — *Juin* : *Clermont-Ganneau*. Une nouvelle inscription relative à Baal-Marcod = 6 *Juillet* (du même auteur). Un nouveau titulus funéraire de Joppé. = 10 *Août* : *L. Feer*. Vie et œuvre de Çsoma (à propos de l'ouvrage anglais de M. Duka sur le fondateur des études tibétaines).

VII. Revue Historique. — *Juillet-Août* : *Cesare Paoli*. L'eresia nel medio evo (à propos du livre de M. Felice Tocco).

VIII. Revue archéologique. — *Juin* : *Gaidoz*. Le dieu Gaulois du soleil et le symbolisme de la roue (suite).

IX. Journal des Savants. — *Juin* : *Barthélemy Saint-Hilaire*. L'Inde et les Indiens (suite). — 2^o *Maury*. Les Huguenots et les gueux (suite).

X. Revue des Deux-Mondes. — 15 *juillet* : *Perrot*. Homère d'après les plus récentes découvertes de l'archéologie.

XI. Revue des questions historiques. — *Juillet* : 1^o L'abbé *Delarc*. Saint-Grégoire VII. Dernières années de son pontificat. — 2^o Dom *François Chamard*. Les abbés au Moyen-Age. — 3^o *E. Beauvois*. Histoire de l'ancien Mexique. Les antiquités mexicaines du P. D. Duran comparées aux abrégés des PP. J. Toban et J. d'Acosta.

XII. Muséon. — IV. 3 : 1^o *De Robiou*. Sur la religion de l'ancienne Égypte (suite). — 2^o *Keiper*. Les noms propres perso-avestiques et l'âge de la légende zoroastrienne (suite). — 3^o *Nève*. L'hymnologie arménienne. — 4^o *De Charencey*. Les cités votanides ; nombres mythiques (suite). — 5^o *Spiegel*. Le démon Azi.

XIII. L'homme. — 10 *juillet* : *P. Sébillot*. La guerre et les croyances populaires.

XIV. Revue des Études Juives. — T. X : 1^o *Hirschfeld*. Essai sur l'histoire des Juifs de Médine. — 2^o *Lévi*. Sur la légende de Bartalmion. — 3^o *De Maulde*. Les Juifs dans les États français du pape au moyen-âge (fin).

XV. Revue Celtique. — VI. 3 : 1^o *Berger*. De quatre manuscrits des évangiles conservés à Dublin. — 2^o *Stokes*. On M. Fitzgerald's early celtic history and mythology.

XVI. Revue de l'Extrême-Orient. — *H. Cordier*. Documents inédits pour servir à l'histoire de l'Extrême-Orient. VI. Correspondance générale.

XVII. Archives de la Société Américaine de France. — III. 3 (Mars 1885). *A. Castaing*. Les systèmes religieux dans l'antiquité péruvienne.

XVIII. Bulletin d'Histoire ecclésiastique (Romans). — *Avril-Juin* : 1^o L'abbé *Ch. Bellet*. Histoire du cardinal Le Camus (suite). — 2^o L'abbé *Toupin*. Épisodes des controverses religieuses en Dauphiné durant les vingt premières années du XVII^e siècle.

XIX. Revue internationale. — *Juin* : P. Bolorykine. Le culte du peuple dans la littérature russe contemporaine.

XX. Précis historiques. — *Juillet*. Les Hébreux en Égypte et les récentes découvertes.

XXI. Revue de Belgique. — 15 *juillet* : Joostens. Souvenirs d'un voyage au pays du Mahdi. Les mosquées du Caire et les environs de la ville. = 15 *août* : J. Hocart. Les origines des anciennes religions de l'Amérique.

XXII. Revue du Monde Latin. — *Mai* : Don Manuel Payno. Traductions et légendes mexicaines.

XXIII. Bulletin de la Faculté des Lettres de Poitiers. — *Août* : J. A. Hild. Les Juifs à Rome devant l'opinion et dans la littérature.

XXIV. La Controverse et le Contemporain. — 15 *juillet* : de Harlez. Le Bouddhisme en Chine.

XXV. Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux. — 1885. N° 1 : Victor Mortet. Une élection épiscopale au xii^e siècle.

XXVI. Revue Chrétienne. — 10 *Août*. Les fouilles de M. Naville à Tell-el-Maskhouta.

XXVII. Revue politique et littéraire. 4 *juillet* : Jean Réville. Une histoire des religions par un adversaire de la religion. M. Eugène Véron.

XXVIII. Academy. — 20 *juin* : Edouard Naville. The site of Goshen (voir l'article de M. Lefébure dans notre précédent fascicule). = 27 *juin* : 1^o C. J. Ball. Second article sur la nouvelle version anglaise de la Bible (voir la suite au 4 juillet). — 2^o E. B. Tylor. Arabian Matriarchate (voir la réponse de M. Redhouse, le 4 juillet). = 1^{er} *Août* : 1^o Mc Lennan. The patriarchal theory (c.-r. par M. E. B. Tylor : il est encore prématuré de conclure ; l'auteur considère néanmoins comme de mieux en mieux établi que la filiation par les femmes a prévalu dans les sociétés primitives). — 2^o C. Bezold. Recent works in Assyriology. = 8 *août* : 1^o York Plays, ed. by Lucy Toulmin Smith (c.-r. par M. Edward Dowden : documents intéressants pour la vie religieuse au moyen-âge en Angleterre). — 2^o M. Maspero's report on his latest excavations in Egypt (en français).

XXIX. Athenæum. — 13 *juin* : Max Müller. The ancient palm leaves of Horiuzi (l'auteur suit la trace des manuscrits bouddhistes en feuilles de palmier jusqu'en l'an 1235 d'après les témoignages du président du monastère de Horiuzi ; à cette date ils passent déjà pour très anciens ; voir la discussion avec M. S. Beal, n°s des 4 et 18 juillet et 8 août). = 27 *juin* : 1^o W. F. Warren, Paradise found ; et Moritz Engel, Die Paradiesfrage (c.-r. humoristique sur deux auteurs dont l'un place le paradis au pôle nord et l'autre dans le désert de Harra à l'Est du Hauran). — 2^o A. Neubauer. Job XIX. 25-27. — 3^o Spyr. P. Lambros. Notes from Athens (c.-r. des dernières découvertes ; la suite les 4 et 25 juillet). = 4 *juillet* : 1^o Tyndale's Pentateuch (réplique de M. Mombert à son critique). = 11 *juillet*. Theological Books (bulletin, contenant entre autres une notice intéressante sur le Bouddhisme en Chine de M. S. Beal).

XXX. Scottish Review. — *Juillet* : 1° Marquis de Lorne, Disestablishment. — 2° Laing's popular and romance poetry of Scotland. — 3° Thomas a Kempis. The Imitation of Christ (l'auteur soutient l'authenticité). — 4° Some Christian monuments of Athens.

XXXI. London Quarterly Review. — *Juillet* : 1° The Huguenot Reformation in the Norman isles. — 2° Wesleyan foreign Missions. — 3° The doctrine of the spirit in the Galatian epistle.

XXXII. Quarterly Review. — *Juillet* : 1° Fénelon. — 2° First Christian Council.

XXXIII. British Quarterly Review. — *Juillet* : 1° The Coptic churches of Egypt. — 2° Salomon Maimon.

XXXIV. Westminster Review. — *Juillet* : 1° The Parsees. — 2° Church Missions to Mohammedans in the Turkish Empire.

XXXV. China Review. — XIII. 4 : 1° Faber. The historical characteristics of Taoism. — 2° Edkins. Names of western countries in the Shi-ki. — 3° Macintyre. Corean Mountain-Lore. — 4° Balfour. Dr Legge on Lich-Tsz.

XXXVI. Contemporary Review. — *Juillet* : James G. Fraser. The primitive ghost and his relations.

XXXVII. Nineteenth Century. — *Juillet* : M^e de Laszowska Gerard. Transylvanian superstitions.

XXXVIII. Journal of Philology. — N° 27 : 1° Driver. Gen. XLIX. 40. — 2° Kirkpatrick. I Macch., III. 4. 8. — 3° Robertson Smith. On the forms of divination and magic enumerated in Deut. XVIII. 10, 11. — 4° Mayor. On Matt. XXVII. 27-30.

XXXIX. Indian Antiquary. — *Juin* : 1° Natesa Sasri. Folklore in Southern India (suite). — 2° Temple. The Dehli Dalais and their slang. = *Juillet* : 1° Grierson. Vidyapati and his contemporaries. — 2° Hultzsch. A copper-plate Grant of the Rashtrakutas of Gujarat, dated Saka 757.

XL. Folk-Lore Journal. — *Juin* : 1° The science of folk-lore. — 2° Dr R. Morris. Folk-tales of India. — 3° The folk-lore of the Esthonians.

XLI. Calcutta Review. — *Avril* : A. P. Sinnet. The theosophical movement.

XLII. Dublin Review. — *Juillet* : Lamy. Studies in oriental Patrology.

XLIII. North American Review. — *Mai* : Dyer. Superstition in English life.

XLIV. Deutsche Literaturzeitung. — 27 juin : 1° H. Kern. Der Buddhismus und seine Geschichte in Indien (c.-r. par M. H. Oldenberg : le critique relève de nombreuses erreurs et traite la thèse fondamentale de Kern de fantasmagorie). — 2° Mannhardt. Mythologische Forschungen (c.-r. et résumé par M. Max Roediger).

XLV. Theologische Literaturzeitung. — 27 juin : Ristehl. Cyprian von Karthago und die Verfassung der Kirche (c.-r. par M. Zöpfel : excellent ;

résultats nouveaux ; voir un second article le 11 juillet). = 11 juillet. *Meyer*. Geschichte des Alterthums I (c.-r. par M. *Guthe* ; critique de la partie de l'ouvrage consacrée à l'histoire d'Israël). = 8 août : v. *Ryssel*. Notiz über die Anfänge des Mönchthums in Syrien.

XLVI. Sitzungsberichte der königl. Preuss. Akad. der Wissenschaften zu Berlin. — N° 25. *Curtius*. Das Neleion oder Heiligtum der Basile in Athen.

XLVII. Beweis des Glaubens. — Mai : 1° *Seyler*. Altheidnische Religiosität (suite ; voir aussi juin). — 2° Zur Johanneischen Frage. — 3° Ägypten und Babylon. = Juillet : *Wilkins*. Karl Otfried Müller.

XLVIII. Studien und Mittheilungen aus dem Benedictinerorden. — VI. 2 : 1° *Ringholz*. Der heilige Odilo von Cluny (6^e et dernier art.). — 2° *Grashof*. Gandersheim und Hrotsuitha (suite). — 3° *Söder*. Zum Buche Daniel (2^e art.). — 4° *Tomanick*. St Benedict und sein Orden (suite). — 5° *Wimmer*. Der Benedictiner-Orden in Nord-Amerika.

XLIX. Theologische Quartalschrift. — N° 3 : 1° *Künstle*. Die altchristliche Inschriften Afrika's. — 2° *Schmid*. Zur Geschichte des römischen Breviers und Missale.

L. Zeitschrift für katholische Theologie. — IX. 3 : 1° *Grisar*. Die Stationsfeier und der erste römische ordo. — 2° *Bickel*. Ein Papyrusfragment eines nicht kanonischen Evangeliums.

LI. Mittheilungen des deutschen Archæol. Inst. in Athen. — X. I : 1° *Petersen*. Zum Erechtheion. — 2° *J.-Mordtmann*. Vorderasiatische Gottheiten ; Inschriften aus dem Tschinili Kiosk. — 3° *Fabricius*. Altertümer auf Kreta (2^e art.) : Die Idäische Zeusgrotte.

LII. Historisches Jahrbuch. — VI. 3 : 1° *Duhr*. Ungedruckte Briefe und Relationen ueber die Aufhebung der Gesellschaft Jesu in Deutschland. — 2° *Gottlob*. Der Legat Raimund Peraudi.

LIII. Historische Zeitschrift. — N° 5 : *Noeldechen*. Tertullian als Mensch und als Bürger.

LIV. Forschungen zur deutschen Geschichte. — 1885. T. XXV. 2 : 1° *C. Dümmler* Das Martyrologium Notkers und seine Verwandten. — 2° *W. Schultze*. Gerhard von Brogne und die Klosterreform in Nieder-Lothringen und Flandren.

LV. Zeitschrift für Kirchengeschichte. — VII. 4 : *H. Haupt*. Beiträge zur Geschichte der Sekte vom freien Geiste und des Beghardentums.

LVI. Zeitschrift für kirchliche Wissenschaft. — 1885, N° 7 : 1° *C. E. Luthardt*. Zur Geschichte der vorchristlichen Ethik. — 2° *Hauck*. Ueber die sogenannten Instructiones Columbani. — 3° *M. Wagner*. Der Begriff der unsichtbaren Kirche. — 4° *Hach*. Die Darstellungen der Verkündigung Mariä im christlichen Altertum. — 5° Ein ungedruckter Brief Melanctons.

LVII. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie. — 1885. N° 4 :

1^o *Preiss*. Zrvana Akarana. — 2^o *A. Hilgenfeld*. Das neueste Forscher-Par ueber das Johannesevangelium. Die urchristliche Taufe. — 3^o *Holtzmann*. Ueber die Apostelgeschichte. — 4^o *Noeldechen*. Die Lehre vom ersten Menschen bei den Lehrern des II^e Jahrhunderts. — 5^o *Görres*. Zwei Beiträge zur Hagiographie der griechischen Kirche. — 6^o *Dräseke*. Zu Martinus von Braccara.

LVIII. Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung. — XXVIII N^o 1 et 2 : 1^o *Bartholomæ*. Zur Kenntniss der Gathas (1^{er} art.). — 2^o *Geldner*. Zur Erklärung des Avesta (Observations philologiques).

LIX. La Civiltà catholica. — N^o 838 : 1^o Il centenario di S. Gregorio VII — 2^o La cronologia biblico-assira (la suite au n^o 840).

LX. Archivio per lo studio delle tradizioni popolari. — IV. 2 : 1^o *Martinengo Cesaresco*. Antichi giuramenti spagnuoli. — 2^o *Hock*. Légende du loup et origine du Lousberg en Belgique. — 3^o *Osterman*. Orazioni friulane. — 4^o *De Olavarria y Huarte*. Medicina popular : supersticiones espanolas. — 5^o Canti, credenze, usi e costumi di Terra d'Otranto.

LXI. Bullettino della Commiss. archeol. comunale di Roma. -- XIII. 1 : 1^o *Visconti*. Delarario et del mitreo scoperti nell' Esquilino presso la chiesa di S. Martino ai Monti. — 2^o *De Rossi*. Necropoli arcaica romana.

LXII. Revista Contemporanea. — Juillet : 1^o *F. Merino*. Las Catacumbas. — 2^o *B. H. Sunatuya*. Extinction de la Orden de los Templarias en la Corona de Aragon.

LXIII. Theologisch Tijdschrift. — XIX 4 : 1^o *H. Oort*. Spreuken (Proverbes) I à IX. — 2^o *Vorstman*. De samenstelling van de Testamenten der XII Patriarchen (Composition du T. des XII Patriarches).

LXIV Gids. — Août : 1^o *Chantepie de la Saussaye*. — Mythologie en Folk-Lore (voir notre Chronique). — 2^o *Berg van Dussen Mulkerk*. De Waalsche kerken in de Nederlanden (Les Eglises wallonnes aux Pays-Bas).

BIBLIOGRAPHIE ¹

GÉNÉRALITÉS

Bibles of other nations, being Selections from the Scriptures of the Chinese, Hindoos, Persians, Buddhists, Egyptians and Mohammedans, with an introduction to the Ethnic Scriptures by J.-M. Hodgson ; to which is added the Teaching of the twelve Apostles and selections from the Talmud and Apocryphal Gospels. — Manchester, Brook. 1885, in-8 de 252 p.

E. P. Vining. An inglorious Columbus ; or evidence that Hwui Shan and a party of Buddhist monks from Afghanistan discovered America in the V century. — New-York Appleton. 1885, in-8 de XXIII et 788 p.

Briefwechsel der Gebrüder Grimm mit Nordischen Gelehrten, herausgegeben von *Schmidt*. — Berlin. Dümmler, in-8 de XXI p.

F. C. Cook The origins of religion and language considered in five essays. — London. Murray. 1884, in-8 de XIV et 481 p.

CHRISTIANISME.

Regestum Clementis Papæ V ex vaticanis archetypis S. D. N. Leonis XIII P. M. jussu et munificentia nunc primum editum cura et studio Monachorum ordinis S. Benedicti anno 1884. — Romæ ex typographia vaticana, 1885. CCCXXV et 284 p.

Epistolæ pontificum romanorum ineditæ, ed. *S. Læwenfeld*. — Leipzig. Veit. 1885, in 8 de VII et 288 p.

A. v. Druffel. Monumenta Tridentina, 2^e partie. — Munich. Franz. 1885, in-4^o, de p. 113 à p. 268.

J. P. Migne. Patrologiæ latinæ tomus 134 : Atto Vercellensis episcopus ; Leo VIII antipapa etc. — Paris, Garnier. 1885, in-8^o de 516 p.

Bibliotheca Apostolica Vaticanaꝝ codicibus manuscriptis recensita, jubente Leone XIII P. M. edita. I. Codices manuscripti Palatini græci Bibliothecæ Vaticanæ descripti, præside J. B. Pitra, recensuit et digessit Henricus Stevenson. — Romæ, ex typ. Vat. 1885.

Corpus Reformatorum. Vol. 57 : J. Calvini opera quæ supersunt omnia, edd. G. Baum, E. Cunitz, E. Reuss. Vol. 29. — Braunschweig, Schwetschke. 1858, in-4^o de 738 p.

(1) En dehors des nombreux ouvrages mentionnés dans la *Chronique* et dans le *Dépouillement des Périodiques*.

H. Haupt. Die deutsche Bibeluebersetzung der mittelalterlichen Waldenser in dem Codex Teplensis und der ersten gedruckten deutschen Bibel nachgewiesen. — Würzburg. Stahel. 1885, in-8 de VII et 64 p.

L. de Persiis. Del pontificato di S. Sisto papa e martire, della traslazione delle sue reliquie da Roma in Alatri, e del culto che vi ricevettero dal secolo XII ai giorni nostri. — Alatri. Strambi, 1884, in-8 de 717 p.

A. Schlatter. Der Glaube im N. T. Leiden. Brill. 1885, in-8 de V et 591 p..

R. Nitsche. Geschichte der Wiedertäufer in der Schweiz zur Reformationszeit. Einsiedeln. Benziger. 1885, in-8 de VIII et 108 p.

J. Claassen. Jakob Böhme, sein Leben und seine theosophischen Werke. I. Einführung. — Stuttgart. J. F. Steinkopf. 1883, in-8 de LXVIII et 256 p.

G. N. Bonwetsch. Cyrill und Methodius, die Lehrer der Slaven. Erlangen. Deichert. 1885, in-8 de 22 p.

J. Lewis. The reformation settlement. — Cambridge. Deighton Bel. 1883.

J. Ph. Glock. Die Gesetzesfrage im Leben Jesu und in der Lehre des Paulus. — Karlsruhe. Reuther. 1885.

P. de Félice. Mer (Loir-et-Cher), son église réformée. — Paris. Fischbacher. 1885, in-8 de XVI et 301 p.

A. Dupin de Saint-André. Histoire du Protestantisme en Touraine. — Paris. Fischbacher, in-18 de 306 p.

M. Nicolas. Histoire de l'ancienne Académie protestante de Montauban (1598-1659) et de Puylaurens (1660-1685). — Paris. Fischbacher. 1885, in-8 de 440 p.

Ludwig Keller. Die Reformation und die älteren Reformparteien, — Leipzig. Hirzel. 1885, in-8 de X et 516 p.

Fr. Roth. Die Einführung der Reformation in Nürnberg (1517-1528). Würzburg. Stuber, in-8 de IV et 271 p.

Meyer. Johan Tetzels, aflaatprediker en inquisiteur. — Utrecht, van Rossum. 1885, in-8 de IV et 151 p.

Baldamus. Die Erscheinungen auf dem Gebiete der katholischen Theologie 1880-1884. — Leipzig. Hinrichs. 3^e partie in-8 de 101 p.

Anatole Leroy-Beaulieu. Les catholiques libéraux. — L'Eglise et le libéralisme, de 1830 à nos jours. — Paris. Plon. in-18.

Paul Allard. Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles d'après les documents archéologiques. — Paris. Lecoffre. 1885, in-8.

Pierre Nova. Dictionnaire de terminologie scolastique. — Paris. Lecoffre. 1885, in-12.

Andrew Edgar. Old church Life in Scotland. Lectures on Kirk-Session and Presbytery Records. — London. A. Gardner. 1885.

JUDAÏSME ET ISLAMISME.

Steinthal. Haman, Bileam und der jüdische Nabi. — Berlin. 1885.

W. L. Pearson. The prophecy of Joel : its unity, its aim and the age of its composition. Leipzig. Stauffer. 1885.

Deutsch. Die Sprüche Salomo's nach der Auffassung im Talmud und Midrasch dargestellt und kritisch untersucht. 1^{re} partie. — Berlin. Mampes. 1885, in-8 de 108 p.

LES RELIGIONS DU MONDE ANTIQUE.

H. Jordan. Symbolæ ad historiam religionum alteræ : I. De Fortuna Jovis filia primigenia Prænestina. — II. De Bellonæ poculo. Berlin. 1885, in-4.

J. Jessen. Apollonius von Tyana und sein Biograph Philostratus. — Hamburg. Nolte. 1885, in-4 de 36 p.

F. Böhm. Ilias und Nibelungenlied. Eine Parallele. — Znaim. Fournier. 1885.

J. Vickers. The history of Herod or another look at a man emerging from twenty centuries of calumny. — 1885 ?

G. Fr. Hertzberg. Athen, historisch-topographisch dargestellt. — Halle. 1885, in-8 de VI et 243 p.

E. Schiaparelli. Il significato simbolico delle piramidi egiziane : ricerche. — Roma. Lœscher. 1884, in-4.

A. Hildebrand. Bœthius und seine Stellung zum Christenthum. — Regensburg. Manz. 1885, in-8 de VII et 314 p.

RELIGIONS DE L'ASIE.

Guillet-Desgrois. Etude sur le droit hindou : du droit de punir. — Paris. Berger-Levrault. 1885, in-8 de 179 p.

FOLK-LORE.

H. von Pfister. Sagen und Aberglaube aus Hessen und Nassau. — Marburg. Elwert. 1885, in-8 de XV et 172 p.

Fr. S. Krauss. Sitte und Brauch der Südslaven. — Wien. Hölder. 1885, in-8 de XXVII et 681 p.

O. Knopp. Volkssagen, Erzählungen und Aberglauben aus dem östlichen Hinterpommern. — Posen. Jolowicz. 1885.

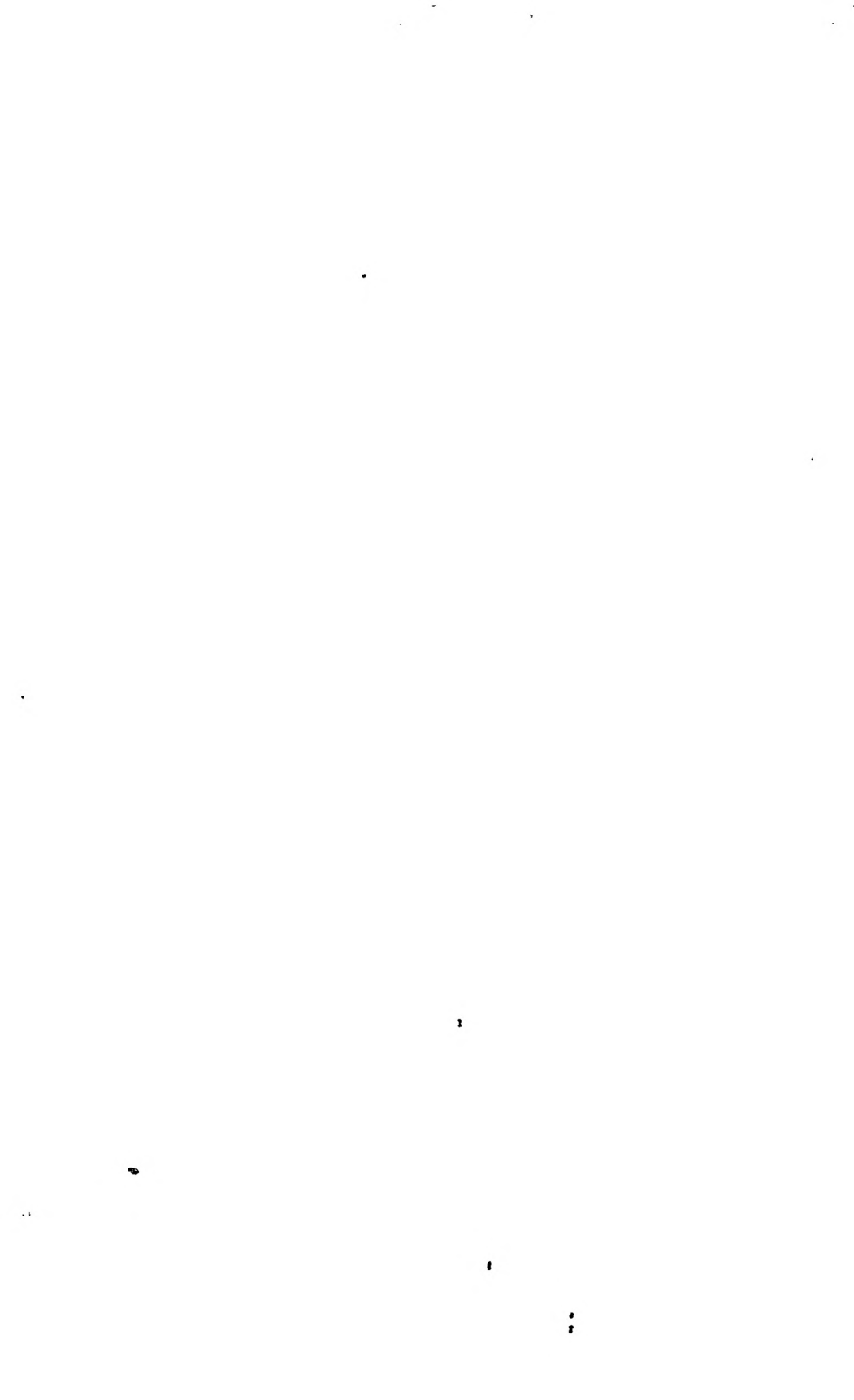
Rübezahl, seine Begründung in der deutschen Mythe, seine Idee und die ursprünglichen Rübezahlmärchen. — Prag. Dominicus in Comm., in-8 de IV et 170 p.

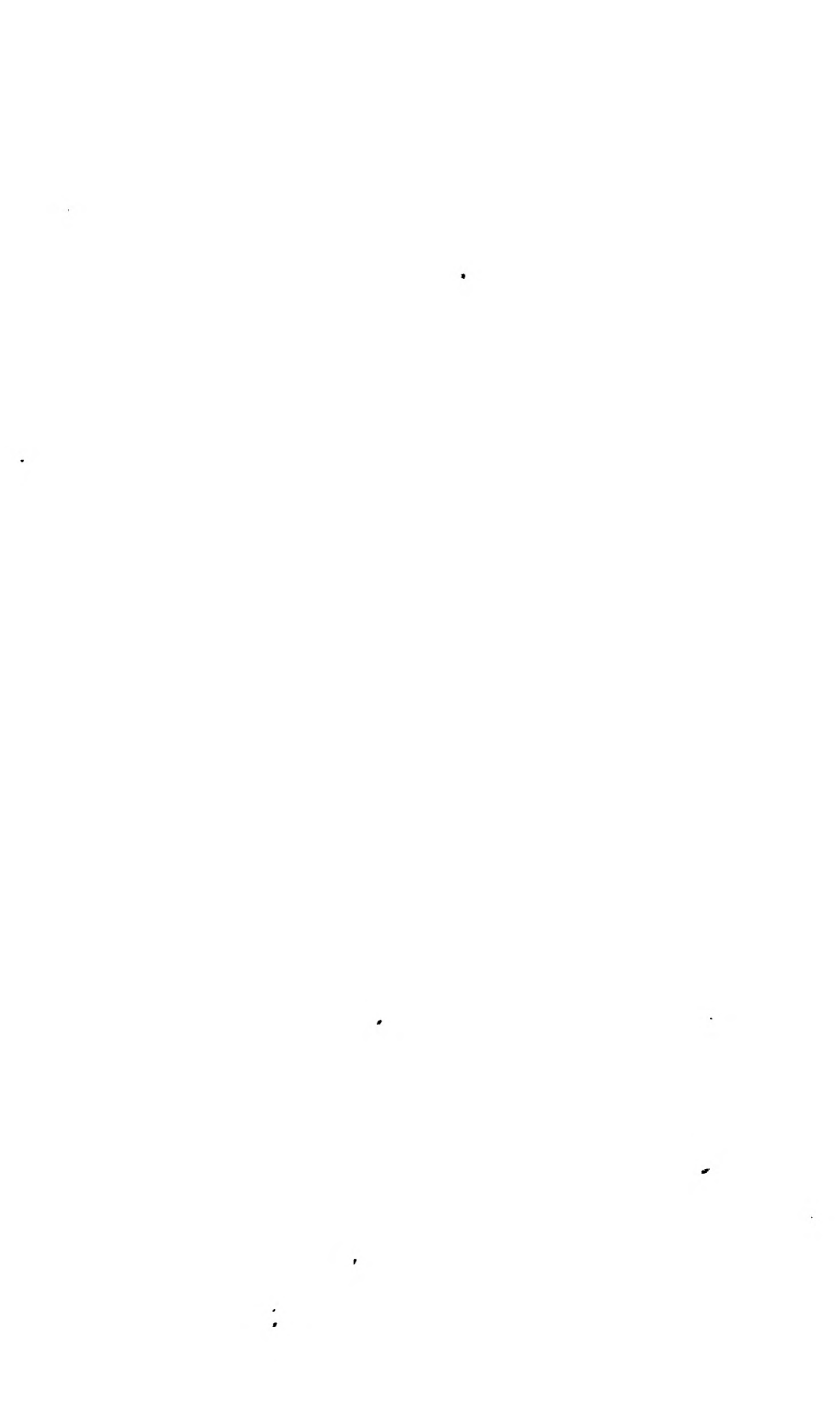
E. H. Carnoy. Contes français. — Paris. Leroux, 1885.

Béranger-Féraud. Traditions et réminiscences populaires de la Provence. — Paris. Leroux. in-8 de 424 p.

Le Gérant : E. LEROUX

Laval. — Imprimerie et Stéréotypie E. JAMIN





LA RELIGION ÉGYPTIENNE

D'APRÈS

LES PYRAMIDES DE LA V^e ET DE LA VI^e DYNASTIE

La publication des textes découverts dans les pyramides de la V^e et de la VI^e dynastie, à peine commencée il ya trois ans, au moment où j'écrivais le dernier des bulletins parus dans cette Revue, est assez avancée aujourd'hui pour qu'il soit possible d'apprécier sommairement les avantages que l'historien des religions doit en retirer. Les textes des rois Ounas, Teti, et Pepi I^{er} ont été imprimés et traduits dans le *Recueil de Travaux relatifs à la Philologie Egyptienne et Assyrienne*, de 1881 à 1885, et les deux pyramides restantes, celles de Sokarimsaf et de Pepi II, renferment surtout des duplicata dont je me suis servi pour mieux établir le sens ou pour combler les lacunes. On conçoit que je n'ai pas la prétention de faire la critique de mon propre travail: l'entreprise de traduire quatre mille lignes de prières rédigées dans une langue archaïque, dont nous ne possédions il y a six ans encore que des spécimens insuffisants, est trop ardue pour ne pas m'exposer à beaucoup de reproches. Je veux [seulement montrer brièvement ce qu'il est permis d'extraire, à première vue, de ce livre de pierre, pour la connaissance du culte et du dogme égyptiens.

Les cinq pyramides écrites ne sont pas décorées d'une manière uniforme. Dans la plus ancienne, celle d'Ounas, la chambre du sarcophage est recouverte au quart d'ornements archi-

tecturaux, et les hiéroglyphes sont de grande taille, espacés, enfermés dans de larges lignes ; au fur et à mesure qu'on descend plus bas dans la VI^e dynastie, la surface réservée à la décoration devient plus étroite, les hiéroglyphes diminuent de dimensions, les lignes se pressent et s'entassent, l'écriture envahit les couloirs et les chambres qui d'abord étaient blancs. Comme la découverte de textes dans les pyramides coïncide avec celle de représentations et de légendes dans les caveaux funéraires des sépultures privées, j'en conclus que la coutume d'orner les parties de la tombe que les Egyptiens des anciens temps laissaient nues, dut être introduite par Ounas ou par ses prédécesseurs immédiats. Il y a du reste cette différence capitale entre les chapelles des mastabas et les caveaux des pyramides que les premières renferment des bas-reliefs et peu de légendes, tandis que les seconds ne contiennent que des légendes sans aucun bas-relief. Ce n'est point là, je crois, question de caprice ou de mode, mais question de destination ou d'emploi : la chapelle était la demeure du double, le caveau était celle de l'âme. Je n'ai pas à revenir sur le sens de ces mots, que les recherches de ces dernières années ont élucidé suffisamment. Le double (*ka*) qu'on croyait être la reproduction fidèle du vivant, habitait toujours les chambres du tombeau qui étaient ouvertes à la réception des offrandes et à l'accomplissement des cérémonies réglementaires. L'âme (*bi*), qu'on se figurait sous forme d'une sorte de grue ou d'un épervier à tête humaine, était munie d'ailes pour s'envoler dans un autre monde ou pour revenir dans celui-ci à son gré ; on lui avait donné son logis dans les salles cachées du sépulcre, auprès du corps qu'elle avait animé. Les scènes des mastabas avaient trait surtout aux destinées du *ka*, les textes des pyramides ont trait surtout aux destinées du *bi* : néanmoins ces deux formes successives de la survivance humaine chez les Egyptiens s'étaient si exactement superposées et si bien confondues dès le temps où nos textes avaient été rédigés, que le double avait pénétré dans le caveau et que sa vie y est décrite à côté de celle de l'âme.

A l'époque où les Egyptiens fixèrent dans ses grands traits la conception du double, ils n'avaient certainement pas encore l'idée d'un autre monde, ou, pour parler le langage de leurs écrivains, d'une autre terre. Ce qui échappait de l'homme à la mort continuait à habiter notre terre et plus particulièrement le coin où son existence visible s'était passée. Ce qu'était sa condition, les textes nous le laissent entendre clairement, en exprimant ce qu'on lui souhaitait d'avoir ou de ne pas avoir après le jour des funérailles. En premier lieu, le double n'était pas immortel : il était exposé à la seconde mort, c'est-à-dire à l'anéantissement définitif, et cette seconde mort pouvait être produite par les mêmes causes qui produisent la première. Le venin des serpents, des scorpions et des insectes venimeux, circulait dans son corps comme dans le corps du vivant. La dent des bêtes féroces avait prise sur ses chairs de double comme sur les chairs de l'homme tangible et visible. La faim et la soif le travaillaient ; la vieillesse finissait par avoir raison de lui et par l'emporter.

Le nombre des prières et des formules dirigées contre les animaux venimeux montre quel effroi le serpent et le scorpion inspirait aux Egyptiens. Beaucoup d'entre elles sont écrites dans une langue et avec des combinaisons de signes qui ne paraissent plus avoir été complètement comprises des scribes qui les copiaient sous Ounas et sous Pepi. Je crois, quant à moi, qu'elles appartiennent au plus vieux rituel et remontent au delà du règne de Minî. Quelques-unes sont évidemment cadencées et paraissent avoir été, à l'origine, des chansons de charmeurs de serpent ; toutes rentrent plus ou moins pour nous dans la catégorie de ce qu'on appelle le galimatias triple.

« Enroulement du serpent : c'est le serpent qui s'enroule au-
 « tour du veau. O replié sur lui-même, qui sort du sein de la
 « terre, tu as dévoré ce qui sort de toi : serpent qui descends,
 « couche-toi, rebrousse chemin ¹⁾ » Voilà une des plus compréhensibles : qu'on juge des autres. Telle était pourtant la foi

¹⁾ La pyramide du roi Ounas dans le *Recueil*. T, IV, p. 220, I. 68-69.

qu'on avait en elles qu'on les retrouve non-seulement dans toutes les pyramides, mais, au cours des siècles qui précédèrent immédiatement notre ère, dans le tombeau de Bokenranf à Saqqarah, et jusque sur des sarcophages d'époque Ptolémaïque. Elles mettaient en fuite tous les êtres venimeux ou annulaient l'effet de leur poison, si le double était mordu avant d'avoir eu le temps de s'en servir.

La faim et la soif étaient plus malaisées à combattre. Il faut croire qu'il y a une certaine difficulté pour l'homme à les considérer comme une fonction naturelle de son être, car les Egyptiens en faisaient deux substances ou deux êtres particuliers qu'on avalait comme on avale les aliments, mais qui agissaient à la manière des poisons, si l'on n'en contrebalançait pas les effets par l'absorption immédiate d'une nourriture plus réconfortante : « C'est l'horreur de Teti que la faim, et « il ne la mange pas ; c'est l'horreur de Teti que la soif, et il ne « l'a point bue ¹. » Cette faim qu'on mange et cette soif qu'on boit sont étranges à imaginer, et plus d'un lecteur croira à une erreur de traduction. Il ne faut pas cependant aller bien loin pour rencontrer des expressions analogues. Un poète byzantin parlant des jeûnes d'un stylite, emploie par amour de la rhétorique la même image que le théologien Memphite. « Entre terre et ciel se tenait ce héros, sans souci des vents « qui soufflaient de toutes parts..... Il se nourrissait de faim « ambrosienne et de soif exquise en proclamant le fils de « Mère Vierge ². » Le sort du double livré dans l'autre monde à ses propres ressources était des plus déplorables. « C'est « l'horreur de Teti que les excréments, Teti rejette les urines, « et Teti déteste ce qu'il y a de détestable en lui ; Teti a horreur « des matières solides et ne les mange pas, Teti a horreur des « matières liquides³. » La portion idéographique du texte

¹) La pyramide du roi Teti dans le *Recueil*, T. V, p. 12, l. 74-75.

²) Anthologie, I, 99.

Λιμὴν δ' ἀμβροσίαν τρέφεται καὶ ἀπήμον διψῇ,
 ὕδαα χερύσσων μακρὸς ἀπειρογόνου.

³) La pyramide du roi Teti dans le *Recueil*, T. V, p. 11, l. 68-69.

égyptien ne laisse aucun doute sur la nature de ces excréments. Dante y plongeait des courtisanes, les Egyptiens en réservaient l'usage aux morts abandonnés des leurs. Quand le double sortait de sa tombe chassé par la faim et par la soif, il se nourrissait comme il pouvait de ce qu'il trouvait gisant sur le sol, c'est-à-dire de rebuts et d'ordure. J'ai déjà dit souvent que les offrandes représentées sur les parois du tombeau étaient destinées à le délivrer de cette cruelle alternative de dévorer des matières dégoutantes ou de mourir une seconde fois. Il en voyait continuellement la figure et la répétition des formules de consécration prononcées sur elles le jour de l'enterrement suffisait à lui en assurer la réalité. Pour plus de précautions, nos textes s'adressent à la faim elle-même ; ils cherchent à lui donner le change et à lui persuader qu'elle a affaire avec un Dieu. « O faim, ne viens pas à Teti ; va
« à Nou, détourne-toi vers l'océan divin, car Teti est rassasié ;
« c'est du pain du froment d'Hor, — qu'Hor a mangé et que
« lui a fait sa fille aînée, — qu'il est rassasié, qu'il prend sa
« pleine part. Teti n'a pas faim comme Shou, Teti n'a pas soif
« comme Tafnout, car les quatre génies fils d'Hor détruisent
« cette faim qui est dans le ventre de Teti, cette soif qui est
« dans les lèvres de Teti'. » — « La faim de Teti est avec
« Shou, la soif de Teti est avec Tafnout ; Teti subsiste du pain
« de chaque matin qui vient en sa saison, Teti subsiste de ce
« dont Shou subsiste, Teti mange de ce dont Shou mange² ».

Contre la vieillesse, ce qui survivait de l'Egyptien possédait l'eau de Jouvence, l'eau qui rajeunissait ses membres, et qu'il puisait aux tourbillons du Nil, en certains endroits mystérieux des cataractes. Mais la garantie la plus forte que lui donnait la religion, c'était l'identification avec les dieux. Notez bien qu'il ne s'agit pas ici d'une assimilation mystique, mais d'une opération toute matérielle, de l'absorption et de la digestion des dieux par le mort. Le sacrifice humain n'a jamais été complé-

¹) *Id.*, p. 10. l. 53-61.

²) *Id.*, p. 10, l. 62-65.

tement aboli dans l'Égypte pharaonique : les tableaux et les textes s'accordent pour nous prouver que les conquérants des grandes dynasties thébaines assommaient devant Amon les shéikhs prisonniers qu'ils ramenaient de leurs campagnes victorieuses. Chez les peuples barbares, le sacrifice de l'ennemi est accompagné d'anthropophagie : on mange le chef de guerre brave et rusé pour s'approprier les vertus qu'on lui reconnaît. Cette pratique ou bien était en vigueur ou bien n'était pas abolie depuis longtemps chez les Égyptiens, quand furent rédigés les textes où l'on décrit certains repas du double. « Le ciel fond en eau, les étoiles se battent, les sagittaires
 « font leur ronde, les os des Génies du matin et du soir trem-
 « blent et leurs vassaux se sauvent quand ils voient Ounas
 « apparaître âme, comme un dieu qui vit de ses pères et qui
 « s'assimile ses mères;... car Ounas est le vaillant qui se
 « tient à l'écart, qui vit de l'être de tous les dieux et qui se
 « nourrit de ceux qui viennent remplir leur ventre des sor-
 « tilèges du bassin des flammes. C'est Ounas dont la main
 « est armée contre les génies du bassin des flammes, car
 « Ounas juge avec le dieu sans nom au jour de dépecer
 « les premiers-nés des dieux... C'est Ounas qui mange les
 « hommes et qui se nourrit d'eux. Le *Courbeur de fronts*
 « *qui est dans les champs* ¹ a lacé les dieux pour Ounas ;
 « le *Génie dont la tête est sacrée* les a reconnus bons pour
 « Ounas et les a traînés vers lui ; le *Maître de la bande* les a
 « liés ; Khonsou le *dépeceur des maîtres* leur a fendu la gorge
 « pour Ounas et a extrait leurs entrailles ; car c'est lui le *dieu*
 « *messenger* qu'Ounas mande à l'encontre d'eux. *Shosmou* les
 « a dépecés pour Ounas et a fait cuire leurs pièces dans ses
 « chaudrons brûlants. C'est Ounas qui dévore leurs vertus
 « magiques et qui mange leurs âmes, et les grands d'entre
 « eux sont pour les repas d'Ounas au matin, les moyens
 « d'entre eux sont pour son dîner, les petits d'entre eux sont

¹) Les mots imprimés en italiques forment le nom des génies ou des dieux qui aident le mort dans son œuvre.

« pour le souper d'Ounas au soir, les vieux et les vieilles sont
 « pour ses fours ! Les *grands au ciel* ont rué la flamme pour
 « Ounas contre les chaudières remplies des cuisses de leurs
 « héritiers, *celui qui a fait marcher en procession les habi-*
 « *tants du ciel autour d'Ounas* a jeté dans les chaudrons les
 « jambes de leurs femmes, si bien qu'il a parcouru le double
 « ciel en son entier, et qu'il a fait le tour des deux régions
 « en lesquelles il se partage ; car c'est Ounas le grand type,
 « maître des types, c'est Ounas la forme sacrée la plus grande
 « des formes sacrées ; ce qu'il trouve sur son chemin il le
 « mange avidement, et la vertu magique d'Ounas est supé-
 « rieure à toutes les formes maîtresses de l'horizon... Ounas a
 « pris les cœurs des dieux, il a dévoré la couronne rouge, il a
 « mangé la couronne blanche ; les provisions d'Ounas sont les
 « *repus*, ses vivres sont *ceux dont les vertus magiques se*
 « *nourrissent de cœurs*... Il a mangé la sagesse (ou le rassa-
 « sement) de tout dieu, et c'est la vie d'Ounas que la durée,
 « c'est son période que le toujours, en quelque forme qu'il lui
 « plaise de prendre ou qu'il déteste ne pas prendre au sein de
 « l'horizon, à toujours et à jamais¹ ». Je prie le lecteur de pas-
 ser sur les détails obscurs pour s'arrêter au sens général. Le
 morceau est comme l'explication de ces scènes du grand sacri-
 fice royal qu'on voit si souvent représentées sur la paroi des
 temples. Le roi part en chasse avec sa suite pour prendre la
 victime : il tire la corde au moyen de laquelle le filet s'abat sur
 les oiseaux, ou bien il lance le lazo qui va saisir les taureaux
 dans le pâturage. Ses aides abattent la victime, l'égorgent, la
 dépècent, la cuisent et il en mange sa part. Ici, Ounas est parti
 en chasse, comme il faisait sur terre, mais il s'agit pour lui
 de saisir les dieux et de s'en nourrir. La scène décrite répond
 trait pour trait à celle que je viens de montrer : les aides ra-
 battent le gibier, le lacent, l'égorgent, le dépècent, le cuisent
 et Ounas en mange sa part. Grâce à cette absorption, les forces
 d'Ounas s'entretiennent et ses vertus magiques se renouvellent

¹) La pyramide du roi Ounas dans le *Recueil*, T. V, p. 59-61, l. 496-521.

par la digestion de *ceux dont les vertus magiques se nourrissent des cœurs*, en d'autres termes, des dieux qui mangent l'offrande des mortels. Ainsi, assimilation de la victime au dieu, puis absorption du dieu lui-même, voilà les procédés auxquels l'Égyptien devait recourir pour prolonger sa vie au-delà de la tombe et pour échapper à l'anéantissement.

L'idée d'une action aussi puissante de l'homme sur le dieu ne pouvait guère naître et se développer dans un temps où l'on n'avait d'autre idée de la partie survivante que celle qu'on se faisait du double. La chasse aux dieux supposait une vitalité et une liberté de mouvement dont un être emprisonné d'abord dans le tombeau, puis attaché à cette terre, ne pouvait jouir en aucun cas. Elle nous transporte au-delà des limites du sol égyptien dans des régions étrangères aux vivants, et par suite nous oblige à admettre déjà l'existence du *bi*. Le *bi*, que j'appelle l'âme faute d'un meilleur nom, n'est pas enchaîné à la demeure souterraine où repose sa larve humaine : la mort, sans l'obliger à quitter son pays d'origine, lui a donné la faculté d'en sortir et d'y rentrer à volonté, pourvu, bien entendu, qu'il se soit mis en règle avec les dieux en apprenant les prières et les actes nécessaires à se faire respecter d'eux. Il parcourt donc le monde entier, le ciel comme la terre, mais ce monde diffère tellement de celui que nous avons appris à connaître, que je crois utile d'en esquisser le tableau d'après les textes gravés sur la muraille des Pyramides.

La terre est une surface plate et mince, plus longue que large. Nageait-elle sur le Nou, les eaux primordiales ? Ni les monuments, ni les textes n'en disent rien jusqu'à présent d'une manière précise : il semble bien pourtant que l'*Ouozit-ôîrit*, la *Grande Verte*, l'entourât de toute part, à la manière de l'Océan des Grecs. Au-dessus d'elle, le ciel s'étendait comme un immense plafond de fer, auquel on donnait le nom de BA, BAÏT : le fer en gardait dans la langue commune le nom de BENÏPIT, métal du ciel. Comme cette masse énorme ne pouvait se soutenir sans être appuyée de quelque support qui

l'empêchât de tomber, on avait imaginé de la maintenir en place au moyen de quatre étais, et la forme même des étais nous montre à quelle haute antiquité remontait cette idée : ce sont des troncs d'arbres fourchus, soutien de la maison primitive. Le poids était d'autant plus considérable que le ciel était double, et se divisait en deux compartiments superposés : l'inférieur servait de lit aux eaux célestes, et le supérieur recouvrait comme d'un toit l'ensemble de l'univers. C'est à quelques détails près le système que défendaient encore les Pères de l'Eglise, lorsqu'ils commentaient le premier chapitre de la Genèse et le récit biblique de la création ¹. D'autres avaient modifié légèrement cette conception primitive : au lieu d'un plafond parallèle à la terre, ils avaient imaginé une voûte surbaissée dont les extrémités portaient sur les colonnes. Il va de soi que les cieux et la terre étaient autant de dieux et de déesses dont la sagesse des prêtres avait su deviner la figure, le caractère et les fonctions. Tel tableau nous représente le dieu Sibou qui s'étend au-dessous de la déesse Nouit dont le corps courbé le protège : c'est le ciel qui recouvre la terre, et les mains et les pieds de la déesse reproduisent exactement les quatre colonnes de la tradition. Pour marquer le double ciel, d'autres tableaux nous montrent deux déesses Nouit étagées l'une au-dessus de l'autre.

Telle est l'idée que les Egyptiens se faisaient du monde ; telle est la disposition du théâtre sur lequel se jouait pour eux la vie des hommes et la vie des dieux. Le jour de la création Shou avait séparé le ciel de la terre et l'avait soulevé à la hauteur de ses bras, d'où le nom qu'on lui donnait ² : la scène prête, les acteurs étaient entrés en jeu. Le soleil, la lune, tous les astres qu'on apercevait au firmament comme autant de points brillants, étaient chacun un dieu ou une déesse : les uns plon-

¹) Cfr. dans les *Œuvres choisies de A. J. Letronne*, le mémoire sur les *Opinions cosmographiques des Pères de l'Eglise*, (2^e série, t. II, p. 382 sqq.).

²) La figure d'Atlas, agenouillé et portant le ciel, me paraît dériver directement du type de Shou agenouillé et soulevant le disque solaire au dessus de sa tête.

geaient dans les profondeurs de l'Océan divin, les autres, montés sur des barques, flottaient à la surface et formaient une longue théorie dont le soleil était le chef. Le soleil lui-même paraissait le matin à la montagne d'Orient et se couchait le soir derrière la montagne d'Occident, entraînant tout dans sa course. Le ciel, ou plutôt l'autre terre, était à l'image de l'Egypte même : le fleuve du Nou y coulait, serré comme le Nil entre deux bandes de terrain (*Atboui*) minces et étroites en quelques endroits, étendues et larges en quelques autres. Les nomes de l'Egypte terrestre et les pays non Egyptiens avaient leur contre-partie dans un grand nombre de régions que le soleil parcourait l'une après l'autre, et dont je n'ai pas réussi encore à dresser la carte, la contrée de Poutrit, celle de Nadit, celle de Hirit, les champs d'IALOU, les Champs d'offrandes, le lac de l'Autel, le Grand lac, etc. Le soir arrivé, il passait par la *bouche de la fente*, située à l'Occident d'Abydos et se terrait. Passait-il de l'autre côté de la surface et voyageait-il sous elle ? Sa cour senocturne le menait-elle seulement derrière les montagnes qui bordaient la terre vers le Nord ? Aucun document certain ne me permet de choisir entre ces deux marches également possibles pour l'esprit des anciens ; quelques textes seulement m'inclineraient à pencher vers la seconde hypothèse. Une fois disparu à l'horizon, il traversait de longs corridors, interrompus par de larges cavernes où il rencontrait d'autres contrées et d'autres populations : au milieu de la nuit, il commençait à remonter vers la lumière et sortait du monde ténébreux à l'Orient, pour éclairer un nouveau jour.

La seconde âme égyptienne, le B₁, partageait les destinées du soleil : soit qu'à l'époque des Pyramides elle lui fût déjà identifiée, soit qu'elle fût admise simplement parmi les dieux de la suite, sa vie était désormais liée indissolublement à la vie de l'astre. Elle était menacée des mêmes ennemis que lui, se nourrissait des mêmes aliments que lui, et partageait ses félicités dont quelques-unes sont assez difficiles à concevoir : je ne vois point, par exemple, quel bonheur il goûtait à par-

courir la région Poutrit. En résumé, cette existence n'était guère moins matérielle que celle du double ; peut-être cependant avait-elle quelques conditions un peu plus relevées. Il semble bien que, pour entrer dans la barque du soleil et pour participer à ses joies, elle dût justifier de la bonne conduite qu'elle avait menée durant la vie terrestre ; mais de nombreux textes nous montrent que si l'honnêteté était récompensée, l'abondance des offrandes faisait passer les dieux sur bien des faiblesses. La conception du *bi* et de son autre vie n'entraînait pas plus que celle du double l'idée d'une rétribution future : le *bi* était mortel comme le double et subsistait des dons que les survivants voulaient bien lui faire ou plutôt qu'ils confiaient aux dieux en son nom.

Aussi ne doit-on pas s'étonner si le sacrifice et ses formules tiennent une grande place dans nos textes. Et avant d'aller plus loin, peut-être ne sera-t-il pas inutile d'exposer ce qu'était à mon avis le sacrifice en Égypte, et l'esprit qui avait présidé à ses dispositions. La prière n'était pas, comme chez nous, une pétition que l'homme présente au Dieu et que le Dieu est libre d'accepter ou de refuser à son gré : c'est une formule dont tous les termes ont une valeur impérative et dont l'énonciation exacte oblige le Dieu à concéder ce qu'on lui demande. Sans doute la connaissance n'en était pas accessible à tout le monde, et le Rituel en avait entouré l'émission de conditions plus ou moins difficiles, mais ces conditions étaient purement matérielles : c'était une mélodie spéciale qu'on devait entonner, des gestes rythmés qu'on devait placer sur certains temps, toute une modulation et toute une mimique dont on ne devait point s'écarter un moment sous peine d'annuler l'effet. La prière était à vrai dire une incantation : de là l'importance que la voix avait en Égypte, comme ailleurs en Orient, et l'épithète *juste de voix* (*Mākh-rōou*) que le mort porte dans les textes postérieurs. Le dieu, adjuré selon la forme voulue que lui-même avait souvent révélée, n'était plus maître de rien refuser : l'homme mettait la main sur lui et l'obligeait de souscrire à ses exigences quelles qu'elles fussent. Le sacrifice dont on accom-

•

:

pagnait l'oraison le dédommageait de la contrainte exercée à son égard ; les poulets, les viandes, les légumes, le pain, les fruits, le laitage dont il avait besoin pour se nourrir, étaient une compensation pour l'usage qu'on l'obligeait à faire de sa puissance. Ce que le vivant accomplissait par la voix, le mort était capable de l'accomplir lui aussi, et sa prière présente également le caractère magique. Tantôt il met le marché en main aux dieux. « O dieux de l'horizon, qui présidez à la voie céleste, « si vous désirez jouir de la vie complète de Toumou ¹, vous « oindre de vos parfums, vous parer de vos vêtements, recevoir « vos gâteaux d'offrandes, prenez la main de ce roi Pepi, et « menez-le au champ d'offrande, pour qu'il vous donne sa gloire « parmi les Glorieux, pour qu'il vous donne sa domination « parmi les dieux, pour qu'il vous présente une grande propo- « sition de pains, de liqueurs, de gâteaux, une grande offrande « de pains, de liqueurs, de gâteaux ; lorsqu'il parcourt le ciel « en sa barque, que Pepi soit guidé par les dieux attachés à « chacune des provinces célestes, et que Pepi y prenne la cou- « ronne comme Hor, fils de Toumou ². » Ailleurs, les génies lumineux viennent vers le mort en courbant l'échine, « ils se « mettent nez contre terre à ses pieds grâce à la puissance de « son livre... ³. O Pepi, puisque ton âme est là parmi les dieux, « parmi les lumineux, c'est ta crainte qui agit sur leurs cœurs ; « o Pepi, puisque tu te mets toi-même sur ton siège de dieu « qui réside parmi les vivants, c'est la puissance magique de « ton livre qui agit sur leurs cœurs, et alors ton nom vit sur « terre, ton nom dure vieux sur terre, tu ne te détruis pas, tu « ne t'anéantis pas à tout jamais ⁴. » Les Pyramides nous ont conservé bien d'autres textes plus explicites que ceux-là, mais ils demanderaient un commentaire perpétuel si je voulais les rendre intelligibles aux savants qui ne font pas profession

¹) Toumou est un des dieux soleil. Je crois qu'ici il y a calembourg entre le nom *Toumou* et le sens *compléter, achever*, de la racine *Toumou* : jouir de la vie de Toumou était jouir de la vie complète, de la plénitude de la vie.

²) *La Pyramide du roi Pepi I^{er}* dans le *Recueil*, T. V, p. 181, l. 161-162.

³) *Id.* p. 160, l. 9.

⁴) *Id.*, p. 161, l. 19-21.

d'Égyptologie. Ceux qu'on vient de lire suffisent à montrer la nature de l'influence que le mort exerçait sur les dieux et la manière dont il l'exerçait. Il leur commandait par la « vertu de son livre magique », « par la crainte qu'il leur inspire » ; même la pureté dont il parlait souvent dans ses prières n'était pas la pureté morale, mais la propreté physique. Pepi, Ounas, Teti, en se lavant avec les substances que Râ emploie à se laver, obligeaient les dieux à leur obéir comme ils obéissent à Râ ; ils n'auraient pas produit le même effet s'ils s'étaient contentés de purifier leurs cœurs par les bonnes actions ou par la prière ; je dirais plus, la pureté commandée par le Rituel était la bonne action par excellence, qui primait de bien haut à leurs yeux tout ce que nous sommes habitués à considérer comme de bonnes actions.

Cela posé, les parties de nos textes consacrées à l'offrande sont de deux sortes : un tableau plus ou moins développé, où sont dénombrés les objets présentés au mort, des formules où l'on recommande aux dieux de lui transférer ces objets. La composition du tableau est la même à toutes les époques : c'est comme un vaste menu où le double et l'âme choisissaient à leur goût. Autant que je puis en juger, la transmission de l'offrande pouvait s'opérer de façon différente. Dans beaucoup de tombeaux, pains, vins et viandes étaient donnés directement au défunt, qui s'en emparait sans plus de formalités et s'en nourrissait : dans beaucoup d'autres, on servait tout aux dieux, à la condition expresse de lui réserver la meilleure part. Ces deux manières répondaient évidemment aux deux conceptions du double et du bi. Tant que la survivance humaine n'était qu'un double habitant le tombeau, rien n'était plus naturel et plus conforme à la tendance des vieux peuples que de livrer à l'être dont on sentait la présence derrière la muraille de la chapelle funéraire, les vivres dont il avait besoin. On déposait sur le sol ou sur la table placée devant son image, les quartiers de bœuf et de gazelle, les oies, le vin, l'huile, la bière, le pain ; quand les donateurs s'étaient retirés, il sortait de son réduit, mangeait et buvait son saoul,

puis rentrait chez lui à loisir. Du jour où l'âme s'envola vers l'autre monde, le problème se compliqua : puisque, malgré son changement de résidence, elle avait faim comme le double, et qu'elle réclamait sa pitance impérieusement, il fallut imaginer en sa faveur une théorie nouvelle. Où les hommes ne pouvaient plus rien, on jugea que les dieux étaient assez puissants pour réussir, et on les chargea du transport, bien entendu moyennant commission : Osiris, Anubis, les autres, acceptèrent complaisamment de transmettre le sacrifice, sauf à déduire leur portion de la masse. Il va de soi que, d'après ce deuxième système, les objets ne passaient pas matériellement dans l'autre terre : leur double, leur âme, leur idée s'y rendaient seuls, tandis qu'eux-mêmes restaient sur le sol de la chapelle. Les prières qu'on récitait en les consacrant opéraient sur chacun d'eux et produisaient l'effet désiré : pour être plus certain du résultat, on en était arrivé à les identifier avec les dieux et à voir en eux l'Œil d'Hor, par exemple. Dans les textes des Pyramides, la présentation directe n'était déjà plus qu'une formalité traditionnelle : on employait les dieux à nourrir indifféremment le double et l'âme, et leur office était jugé à ce point nécessaire qu'une moitié au moins des formules qu'on gravait dans la chambre du sarcophage a pour objet avoué de les contraindre à servir d'intermédiaires entre l'âme et les vivants. Ils apportaient à l'accomplissement de cette fonction les qualités et la vertu propre à chacun d'eux, et leur intervention perpétuelle est pour le moderne une cause sérieuse de difficulté. Les Égyptiens se comprenaient à demi-mot quand ils parlaient de leur religion. Mainte allusion qui était claire pour eux est perdue entièrement pour nous ; telle prière de vingt lignes, dont le sens littéral est certain et dont la traduction est irréprochable, ou peu s'en faut, si on la considère au point de vue de la grammaire, demeure incompréhensible faute de connaître les dogmes dont elle procède. Le fait est regrettable, mais je ne puis m'en affliger qu'à demi ; notre ignorance de ce qu'était le culte égyptien au temps des premières dynasties est si grande que la mention, même

fugitive, même incompréhensible, d'un nom divin dans nos textes funéraires est un gain inappréciable pour la science.

Constatons d'abord que le Panthéon Egyptien y est aussi peuplé que dans les écrits des Ramessides. Je ne saurais décider dès à présent, si tous les dieux qui figurent à la v^e dynastie se retrouvent également à la xx^e; plusieurs des divinités secondaires seraient mortes ou auraient changé de fonction dans l'intervalle que je n'en serais pas étonné. Les mythes qui correspondent à chacun des noms nous apparaissent déjà fort développés et fort complets. Pour n'en citer qu'un exemple, la religion Osirienne est telle que nous l'avaient révélée les monuments de l'âge thébain. La lutte d'Osiris et de Sît, l'action de Nephthys et d'Isis, l'intervention d'Anubis, de Thot, d'Hor et de ses serviteurs, sont déjà connues dans leurs moindres détails. Les renseignements que nous pouvons tirer de ces documents ne sont pas évidemment d'égale importance pour tous les points de la mythologie. Les dieux le plus souvent cités sont évidemment ceux qui ont le plus d'influence sur les destinées de la survivance humaine, les dieux des morts et plus spécialement le groupe Osirique, puis les dieux solaires : les dieux élémentaires n'interviennent que rarement et sans rôle bien défini. On ne saurait donc tirer aucune conséquence de la présence ou de l'absence d'un nom divin dans nos textes pour l'existence ou l'importance du dieu lui-même à l'époque où ils furent gravés : il y avait longtemps, sous la V^e dynastie, que Memphis adorait Phtah, et Phtah n'est presque jamais mentionné dans les prières des tombes Memphites. L'oubli dans lequel Phtah est laissé ne me fera donc pas dire que Phtah n'existait pas ou que sa ville était insignifiante, il me permettra seulement de croire que Phtah n'avait rien de commun avec les morts ni avec le soleil au moment où les textes furent rédigés, que, par suite, la combinaison de Phtah avec Sokari et de Phtah-Sokari avec Osiris, n'était pas encore inventée, ou du moins n'avait pas assez de partisans pour avoir pénétré dans les écrits canoniques. Une seconde observation du même genre me sera suggérée par l'examen des noms géographiques associés aux

•

:

noms divins : l'Osiris mentionné est celui d'Abydos, le cycle solaire celui d'Onou, Héliopolis. J'en conclurai donc avec vraisemblance que, les deux religions qui ont contribué pour la plus grande part au Rituel mortuaire en usage, sinon dans l'Égypte entière, du moins à Memphis, sous l'Ancien Empire, sont celles des deux cités d'Héliopolis et d'Abydos. J'ajoute même qu'à mon avis, le dogme Abydénien ne nous arrive pas directement de son lieu d'origine, mais qu'il avait été remanié ou simplement adapté dans les sanctuaires d'Héliopolis, avant de prendre la forme sous laquelle nous le connaissons actuellement, partant, que la rédaction en est une rédaction héliopolitaine; c'est là toutefois une thèse qui demande une longue discussion avant de pouvoir être admise comme démontrée, et je ne la donne ici que par manière d'acquit, pour compléter l'exposition de ma pensée.

D'autres découvertes plus récentes m'ont permis de pousser plus loin l'étude commencée au fond des pyramides. Des tombeaux de la X^e et de la XII^e dynastie ouverts presque simultanément à Thèbes et à Memphis, ont montré que la religion et l'art du premier empire thébain ne sont, contrairement à l'opinion généralement reçue sur la foi de Mariette, qu'une copie servile de l'art et de la religion Memphites¹. Le tombeau d'Horhotpou, transporté en 1883 de Thèbes au Musée de Boulaq, renferme les mêmes prières que les chambres des pyramides royales de Saqqarah, et il n'est pas le seul : l'hypogée de la reine Nofriou², le sarcophage de Dagi³, qui sont de même époque et de même provenance, ne diffèrent que par l'étendue, non par la nature des prières transcrites sur leurs parois. Des tombeaux du Moyen-Empire le Rituel mortuaire a passé dans ceux du Nouvel-Empire et de l'époque saïte : il était encore copié par fragments à l'époque romaine.

¹ G. Maspero, *Trois années de fouilles dans les tombeaux de Thèbes et de Memphis*, dans les *Mémoires publiés par les membres de la Mission Archéologique du Caire*, T. I, 1885, p. 133-242.

² Cfr. *Recueil de Travaux*, T. III, p. 201 sqq.

³ Publié dans Lepsius, *Denkmäler*, Abth. II, pl. 147-148, a, b; aujourd'hui au musée de Boulaq (Maspero, *Guide du visiteur*, p. 224, n° 1053).

On voit quelle importance ces constatations de faits ont pour l'histoire de la religion Egyptienne. Le formulaire qui contenait les prières indispensables au salut du corps, du double et de l'âme, avait été élaboré à Héliopolis et le texte, une fois fixé par les prêtres de cette ville, en avait été admis par tous ceux des collègues sacerdotaux sur lesquels nous possédons quelques renseignements. L'étude des variantes qui s'y glissèrent nous permet d'affirmer que s'il se modifia selon les temps, les modifications ne furent pas assez profondes pour que le dogme en fût sensiblement altéré.

G. MASPERO.

(Sera continué).

LE MITHRIACISME

AU III^e SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE¹

I.

LES ORIGINES DU CULTE DE MITHRA. SA PROPAGATION DANS L'EMPIRE ROMAIN.

« Quel est donc ce Mithra, s'écrie Momus dans un dialogue « de Lucien, qu'est-ce que ce Mède, avec sa robe à grandes « manches et sa tiare, ce Mithra qui ne parle pas grec et qui ne « comprend même pas quand on boit à sa santé ? » Si le grand railleur des dieux avait mieux connu leur histoire, il n'eût pas ignoré que, pour être nouveau venu dans l'Olympe grec, Mithra n'en possédait pas moins des titres de noblesse aussi anciens que ceux de Jupiter lui-même. Avant d'être Mède, Mithra avait occupé une place importante dans le panthéon des anciens Aryens, comme dieu du soleil levant et de la lumière bienfaisante, cité le plus souvent à côté de Varuna². Il avait pris place à côté d'Ahoura dans le Mazdéisme ; mais dans la théologie mazdéenne amenée à son complet développement il avait été quelque peu relégué à l'arrière plan³. Non seulement

¹) Cet article fera partie d'un livre que l'auteur publiera prochainement sous le titre : *La Religion à Rome sous les Sévères*.

²) *Deor. conc.*, 9.

³) J. Muir, *Sanskrit Texts*. (Londres, 1870). V. p. 58-59. — Max Duncker, *Geschichte des Alterthums* (4^e édit., Leipzig, 1877), IV. p. 79-85. — Max Müller. *Lectures on the origin and growth of religion* (2^e édit., Londres, 1878), p. 262-3. Le nom de Mithra est dérivé par le savant indianiste de la racine *mid*, c'est-à-dire : rendre gras, luisant ; faire du bien à ; aimer. Le nom signifie donc : ami.

⁴) Cfr. James Darmesteter. *Ormazd et Ahriman* (Paris, Vieweg., 1877), p. 65-66 ; p. 72.

il y était considéré comme inférieur à Ahoura-Mazda, le dieu créateur suprême et le principe du bien, mais il ne figurait même pas parmi les six Amschaspands. Comme la plupart des vieux dieux naturistes il était devenu un des Yazatas, c'est-à-dire une des personnifications des forces physiques et morales. Il était l'Yazata du soleil considéré comme agent de la lumière vivifiante ¹.

L'histoire de Mithra offre des alternances de splendeur et de décadence. Les théologiens mazdéens ne réussirent pas à extirper chez les Perses eux-mêmes la dévotion à l'ancien Mithra ni à maintenir ce dieu dans la position subordonnée qui lui avait été assignée. Son culte prit, au contraire, un développement indépendant de plus en plus considérable. Dans les inscriptions cunéiformes datant du règne de Darius ou de Xerxès, il n'est guère fait mention que d'Ahoura Mazda, mais Artaxerxes Mnemon (premier quart du IV^e siècle avant notre ère), invoque positivement la protection de Mithra en sus de celle d'Ahoura-Mazda; de même Artaxerxes Ochus. Les rois de Perse en arrivèrent à se considérer comme ses vicaires ².

La prière dite *Mihir Yasht*, que l'on prononçait en offrant des sacrifices à Mithra, peut être envisagée comme le meilleur témoignage des tentatives faites par les adorateurs de ce dieu pour rehausser sa grandeur, sans sortir du Mazdéisme ³. Ahoura-Mazda, y est-il dit, l'a créé aussi adorable que lui-même.

¹) Mithra est la lumière créée ; il est donc un serviteur, un organe d'Ahoura-Mazda. Voyez : Fr. Windischmann, *Mithra, ein Beitrag zur Mythengeschichte des Orients* (Leipzig, Brockhaus, 1857), p. 54-55.

²) Spiegel, *Keilinschriften*, VI : « Darius, mon aïeul, éleva ce temple. Artaxerxes, mon grand-père, le restaura. Par la grâce d'Aura-Mazda, j'y ai établi « Anàhita et Mithra. Puissent Aura-Mazda, Anàhita et Mithra me protéger ! » — Cfr. *ibid.* VII. — Voyez dans l'*Ant. expl.* de Bernard de Montfaucon (T. II. 1. Livre IV, p. 402 et Pl. CLXXXII) la représentation et la description d'une procession mithriaque à Persépolis. — Norris, *Journal of the R. Asiatic Soc.*, XV. p. 159; — de Harlez, *Avesta*, dans la « Biblioth. orientale de Maisonneuve », V. p. 447; — A. Hovelacque, l'*Avesta*, p. 173 et suiv. — A consulter: Strabon, XI, 14. 9 (éd. Meineke, ou fol. 530 C) qui mentionne une fête mithriaque à laquelle les rois participaient; Athénée, *Deipnos.*, X. 45 (éd. Teubner, I. p. 288; ou fol. p. 434).

³) Traduction par Fr. Windischmann, *Mithra, ein Beitrag zur Mythengeschichte des Orients*. Leipzig, Brockhaus, 1857.

me. Il est saint ; il est la plus belle des créatures. Rien ne lui échappe ; il a des milliers de forces et des milliers d'yeux qui lui permettent d'étendre partout son action. Aussi est-il le protecteur et le conservateur des choses, le patron des hommes véridiques ¹, le garant des contrats, le dispensateur des bénédictions. Les Amschaspands lui ont construit une demeure au-dessus de la haute Hara ; Ahoura-Mazda et Zoroastre exhortent les hommes à lui offrir des sacrifices. On lui sacrifie un couple de bestiaux, des bêtes de trait, des oiseaux au vol rapide, après mainte ablution et force pénitences, en récitant les hymnes sacrés. Il est parfaitement pur ; il comprend le sens profond de la doctrine pure ; et il passe sur la terre comme le plus fort, le plus énergique, le plus victorieux des Yazatas, protégeant le pauvre et l'opprimé, purifiant les créatures qui lui sont fidèles. Angra-Mainyu qui répand la mort et Aesma, le mauvais esprit, tremblent devant lui. Mithra défend, en effet, ses fidèles contre les mauvais esprits, contre la méchante mort, et les protège dans le monde spirituel comme dans le monde matériel. Lui-même enfin, escorté de personnages symboliques et avec l'attirail d'un guerrier, s'élance vers l'immortalité ².

Dès l'époque persane, Mithra se présente sous les traits qui le distingueront encore plus tard, quand son culte, après avoir subi dans l'histoire à nous connue une éclipse de longue durée, reprendra une nouvelle vie dans l'empire romain du II^e au VI^e siècle. Les païens éprouvaient pour le Mazdéisme une profonde aversion, qui n'avait d'égal que le mépris où ils étaient tenus eux-mêmes par les disciples de Zoroastre. Mithra, seul parmi tous les êtres divins de la religion mazdéenne, trouva grâce à leurs yeux, peut-être parce qu'il avait conservé plus

¹) Cfr. Xénophon, *Cyrop.* VII, 5. 53; *Oec.* 4. 24 (les serments par Mithra); — Plutarque *Artax.*, 4.

²) Plusieurs traits de cette description de Mithra rappellent les fonctions de ce dieu et de Varuna dans le Rig-Véda : ainsi la protection des hommes véridiques, la surveillance de toutes choses ; la toute science, la consécration des témoignages. Voyez Windischmann, *Ouvr. cité*, p. 54.

que les autres son ancien caractère naturiste ¹. Non seulement il fut adopté plus tard par la société romaine, mais dès les temps anciens il semble avoir été adoré comme divinité solaire par les populations phrygiennes et syriennes sur lesquelles les Perses étendirent leur domination. C'est là du moins ce que l'on est autorisé à déduire d'un passage d'Hérodote, où il est dit que les Perses appellent *Mitra* l'Aphrodite que les Assyriens appellent *Mylitta*, les Arabes *Alitat*, et qui n'est autre que la divinité féminine syrienne ². Il n'y a rien que de parfaitement naturel à ce que Mithra, le dieu de la lumière solaire, ait été assimilé en pays syrien aux dieux solaires indigènes ³ et associé à une divinité féminine, personnifiant la fécondité ; on trouve bien dans les inscriptions cunéiformes son nom accouplé à celui d'Anâhita ⁴. Il est d'ailleurs avéré qu'à une époque postérieure les dieux phrygiens, tels que Sabazius, Mén, Attis, furent identifiés en mainte occasion avec Mithra ⁵.

D'autre part, Mithra, à mesure qu'il acquit une plus grande importance au sein du Mazdéisme lui-même, absorba en lui divers êtres divins qui s'en distinguaient originairement. C'est ainsi que Çraoscha, l'un des Yazatas, la personnification de l'exaucement des prières prononcées pendant les sacrifices, se confondit plus tard avec lui ⁶. Il nous paraît également fort probable que Mithra, en sa qualité de protecteur des fidèles, fut rapproché, à une époque qu'il est impossible de déterminer exactement, de Çaoshyant, le sauveur, un person-

¹) M. James Darmesteter (*Ouvr. cité*, p. 78) fait ressortir avec raison que Mithra conserva les traits matériels qui lui avaient appartenu antérieurement en commun avec Ahoura, tandis que celui-ci se spiritualisa de plus en plus.

²) Hérodote, I. 131. — Cfr. Selden, *De diis syris* (Lipsiæ, 1762, 3^e éd.), p. 255 ; il assimile Mitra à la Mère des dieux.

³) Voyez : Fr. Lenormant, *Sabazius* dans la *Rev. archéol.* (janvier 1875), p. 48 ; — Lassen, *Indische Alterthümer*, 2. p. 837. — La même évolution s'est produite dans les Indes où Mithra, après avoir été la lumière du jour, est devenu le soleil (James Darmesteter, *Ouvr. cité*, p. 72-73).

⁴) Spiegel, *Keilinschr.*, VI.

⁵) Voyez Alfred Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*, 3. p. 131.

⁶) Cfr. Fr. Kurts, *Allgemeine Mythologie* (Leipzig, 1881), p. 41.

nage analogue au second Adam des épîtres pauliniennes ¹. D'après une doctrine répandue sous les Sassanides, mais qui doit remonter beaucoup plus haut, ce Çaoshyant devait à la fin du monde opérer la résurrection des morts en immolant un taureau dont la moelle servirait à donner un nouveau corps à tous les ressuscités ². Il y a un rapport frappant entre cette fonction du sauveur Çaoshyant et l'œuvre régénératrice de Mithra sacrifiant le taureau pour le salut des âmes fidèles, qui devint l'affirmation centrale du Mithriacisme à l'époque romaine. Par ce sacrifice Mithra assurait déjà dans la vie présente à ses adorateurs le bienfait de la nouvelle naissance qui, d'après la conception plus ancienne, ne devait leur être accordé qu'à la fin des temps ³.

De bonne heure Mithra fut un protecteur de la vie, aussi bien de la vie présente que de la vie future, un garant d'immortalité, — et ce fut bien là son principal titre aux yeux de la société romaine du ^{II}^e siècle. Faut-il admettre avec Plutarque que Mithra fut déjà chez les Perses le médiateur suprême entre Ahoura-Mazda et Ahriman ⁴? Sans doute le témoignage de cet auteur mérite d'être pris en sérieuse considération, d'autant plus qu'il a probablement emprunté son exposé du système de Zoroastre à des historiens plus anciens ⁵. Il semble néanmoins avoir confondu la médiation physique, opérée par Vaï ou l'atmosphère entre la lumière et les ténèbres, avec la médiation métaphysique ou morale exercée par Mithra à

¹) Cours inédit sur le Mazdéisme, professé au Collège de France par M. Albert Réville, pendant le semestre d'hiver de 1884. — D'après un historien arménien, Elisée, cité par Windischmann (p.62) Mithra serait d'origine humaine et né d'une vierge. Quoique provenant d'une époque bien postérieure (V^e siècle), ce renseignement tend à confirmer l'hypothèse d'une confusion populaire entre Çaoshyant et Mithra.

²) James Darmesteter, *Ouvr. cité*, p. 328.

³) Le Bundehesch (XV. p. 33, éd. Westerg.) nous apprend déjà qu'au jour Mithra du mois Mithra les premiers hommes étaient issus de la semence du taureau Gayomert.

⁴) *De Is. et Os.* 46. Plutarque prétend que les Perses l'appellent pour cette raison *μειταγς*.

⁵) Il cite au ch. 47 Théopompe qui vécut au IV^e siècle avant J.-C., et dont les *Philippica* jouissaient d'une considération légitime parmi les anciens.

l'égard des morts¹. Et cette confusion elle-même, bien loin d'être imputable au seul Plutarque, nous paraît être le témoignage de la transformation que dut subir le culte de Mithra lors de la fusion des idées grecques et des croyances orientales après les grandes conquêtes d'Alexandre. Il est avéré, en effet, que dès l'époque hellénistique ce culte se répandit au loin dans le monde grec, en Asie-Mineure, dans les îles, à Athènes².

Le même Plutarque nous apprend que les Romains durent leur première connaissance du culte mithriaque, en l'an 70 avant Jésus-Christ, aux pirates Ciliciens combattus par Pompée³. De prime abord l'impression ne paraît pas avoir été favorable. Pendant le premier siècle de notre ère, le mithriacisme végète à Rome et dans la société romaine. Plutarque en parle avec dédain comme d'une superstition barbare ; Quinte-Curce mentionne Mithra comme un dieu étranger⁴. Stace est déjà mieux renseigné ; il a vu des représentations de Mithra tuant le taureau⁵. Depuis Tibère, en effet, il paraît y avoir eu dans certaines localités de l'Italie un culte mithriaque régulièrement organisé. Divers monuments mithriaques remontent peut-être à cette époque⁶.

Sous les Antonins, le culte de Mithra profite à son tour de

¹) Voir à propos de cette médiation par Vaï : James Darmesteter, *Ouvr. citée*, p. 112-114.

²) Le culte de Mithra était pratiqué dans toute l'Asie-Mineure et même au delà. Dion (63. 5) nous apprend que Tiridate, roi d'Arménie, se prosterna devant Néron comme devant son dieu, comme devant Mithra lui-même. — Voir la propagation du Mithriacisme dans le monde grec, dans Preller (Jordan) *Röm. Myth.*, 2. p. 411.

³) *Pomp.* 24. La Cilicie et en particulier la ville de Tarse restèrent un foyer de Mithriacisme. Voyez la monnaie de Gordien à Tarse dans Lajard, *Recherches sur le culte public et les mystères de Mithra en Orient et en Occident* (Paris, 1867), Atlas Pl. CII. N° 13. — Dans ses *Nouvelles observations sur le grand bas-relief mithriaque de la collection Borghèse*, etc. p. 14, M. Lajard prétend que les Romains connaissaient déjà le Mithriacisme depuis leur établissement en Asie-Mineure. C'est probable.

⁴) Quintus Curtius Rufus, IV. 13. 11.

⁵) *Thébaïde*, 1. v. 719-720.

⁶) M. Mommsen (*I. Neap.* 6864) signale une inscription de cette époque où Claudius Suffecius est appelé *sacer(dos) d(ei) Sol(is) inv(icti) M(ithræ)*.

l'attraction exercée par les religions orientales sur une société avide d'une vie religieuse nouvelle. Adrien déjà fut obligé de s'en occuper afin de prévenir de cruelles pratiques dans les mystères de ce dieu¹. Lucien s'en moque comme de tout ce qui est religieux ; mais nous avons déjà vu qu'il nous présente la popularité de cet étranger comme fort inquiétante pour les anciens dieux. Les mystères mithriaques ne sont pas encore en odeur de sainteté ; car Origène reproche vivement à Celse, comme une inconvenance, de les prendre pour terme de comparaison avec le christianisme de préférence aux mystères d'Eleusis ou d'Ægine². Mais Antonin-le-Pieux construit un temple mithriaque à Ostia³ ; sous Marc-Aurèle, Mithra est installé au Vatican sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui St-Pierre de Rome⁴ ; et Commode participe avec une telle ardeur aux pratiques du nouveau culte qu'il exagère les épreuves des néophytes jusqu'à les en faire mourir⁵. Divers monuments nous révèlent dès lors sa propagation dans les provinces, et les légions comptent déjà un si grand nombre de ses adeptes que l'autorité militaire ne s'oppose plus à ce qu'ils jettent leurs couronnes de légionnaires, comme le voulait un engagement contracté par eux pendant l'initiation aux mystères mithriaques⁶.

Depuis Justin les auteurs chrétiens se préoccupent du nouveau dieu. Parmi les païens un certain Pallas lui consacre un livre entier, dont nous avons de trop courts extraits dans la *Préparation évangélique* d'Eusèbe⁷ et dans le traité de Porphyre *De abstinentia*⁸. Enfin sous les Sévères Mithra est définitivement

¹) Eusèbe, *Præp. ev.*, IV. 16. 7. — Porphyre, *De abstin.* (éd. Didot), 2. 56.

²) Origène, *Contra Cels.* 6. 22.

³) Marquardt, *Röm. Staatsv.*, 3, p. 83, note 3. — Cfr. Visconti : *del mitreo annesso alle terme Ostiensi di Antonino Pio*, dans *Annali*, 1864, p. 147.

⁴) Becker, *Topogr.*, I. p. 663.

⁵) Lampride, *Comm.*, 9. — Cfr. *C. I. L.* 6. 725, 727, 740, 745.

⁶) Tertullien, *De cor. mil.*, 15 ; *De bapt.*, 5 ; *De præscr. hæret.*, 40. — Justin, *Apol.*, I, 66 ; *Dial. c. Tryph.*, 70.

⁷) IV. 16. 7.

⁸) 2. 56 ; 4. 16. Il cite également un auteur d'une époque inconnue, Euboulos, auquel il attribue plusieurs livres sur Mithra (*ibidem*, et *De antro nymph.*, 6).

adopté par la société romaine comme l'un de ses dieux préférés : il y a dans l'entourage de Septime Sévère un ordre de prêtres *Invicti Mithræ domus augustanæ*¹ ; le prêtre mithriaque Pompejus et ses acolytes élèvent un *sacrarium* à leur dieu pour célébrer les victoires remportées par l'empereur en Orient² ; dans les Gaules on célèbre des tauroboles pour le salut du prince à Narbonne et à Lyon³. A Rome les pièces souterraines qui forment aujourd'hui encore la crypte primitive de l'église Saint-Clément, sont remaniées pour servir au culte de Mithra⁴. Sans les traditions africaines et syriennes qui retiennent encore auprès d'autres dieux les princes de cette dynastie, Mithra serait déjà au début du III^e siècle ce qu'il fut à l'époque des Aurélien et des Dioclétien, le dieu par excellence de l'empire.

II.

LE MITHRIACISME AU III^e SIÈCLE.

LES MONUMENTS FIGURÉS. LA THÉOLOGIE MITHRIAQUE.

Les Romains considérèrent dès le début Mithra comme le dieu du soleil⁵ ; mais nous avons déjà constaté que la responsabilité de cette confusion remonte à ceux-là mêmes qui leur transmirent le culte de ce dieu. De très nombreuses inscriptions sont dédiées *Deo Soli Invicto Mithræ*, *Numini Invicto Soli Mithræ*, ou même tout simplement *Soli invicto*, sans autre détermination⁶. Malgré la fréquence de ces inscriptions, mal-

¹) Marini, *Mon. d. fratr. Arv.*, p. 529.

²) *C. I. L.*, 6. 758. Autres inscriptions appartenant sûrement aux II^e et III^e siècles : *C. I. L.*, 2. 4604 ; — 3. 1111, 1697, 3020, 3384, 3958, 4237, 4238, 4413, 4800, 5121 ; — 6. 715, 716, 723 à 727, 738, 740, 745, 746, 3722 à 3728 ; — 7. 1039 ; — 8. 1329, 5143.

³) De Ceuleneer, *Essai sur la vie et le règne de Septime Sévère*, Bruxelles, 1880, p. 177.

⁴) Th. Roller, *Saint-Clément de Rome* (*Rev. arch.*, août 1872 ; p. 72-73).

⁵) Strabon XV. 3. 13 (fol. p. 732).

⁶) Voyez dans le *Mihir Yasht* les nombreux passages où Mithra est déjà représenté comme le dieu toujours victorieux (par. 70, 95, 101-102, 112, 124, 141 de la trad. Windischmann).

gré le nombre relativement considérable des monuments mithriaques, il n'est pas aisé de déterminer avec une suffisante précision comment les adorateurs de Mithra au III^e siècle se représentaient leur dieu ; car au fur et à mesure qu'il s'élevait au rang suprême¹, à mesure aussi il absorbait en lui un plus grand nombre de divinités qui lui étaient originairement étrangères, et il se transformait plus complètement en une divinité de l'ordre moral.

Quelques monuments nous le représentent comme le dieu issu du rocher². Tel était aussi, rapporte Justin Martyr, l'enseignement des mystères mithriaques³. Commodien dit en parlant de Mithra :

*Invictus de petra natus, si deus habetur*⁴.

A cette même conception de la roche génératrice se rattachent probablement les mots encore inexplicables que l'on trouve sur plusieurs monuments mithriaques : *Cauto Pati*⁵. L'auteur d'un traité faussement attribué à Plutarque, confondant sans doute l'histoire de Mithra et celle de Sabazius, raconte que Mithra, désireux de devenir père, féconda une roche par aversion pour les femmes, et que cette roche donna le jour à un enfant appelé Diorphus⁶. Ainsi, dès l'époque de Plutarque, Mithra et Sabazius confondaient leurs légendes, et au III^e siècle il subsistait encore un souvenir du Mithra primitif s'élançant des hauteurs de la montagne, de la roche

¹) Dans les inscriptions il est qualifié de : *indeprehensibilis* (C. I. L., 5. 805), *omnipotens* (10. 1479), *aeternus* (5. 6961 ; 8. 8923) ; *saecularis* (7. 645-646).

²) C. I. L., 3. 4424 (*Petræ Genetrice(i)*, en lettres rouges sur un Mithræum) ; 4543 (*P(etræ) G(enetrici) D(omini)*), sur une statue de Mithra. — Cfr. Montfaucon, *Ant. expl.*, I. 2^e part., 4. 3, p. 367 et 4 p. 383, et l'Atlas de Lajard (*Ouvr. cité*) Pl. CIII : « *Deus est petra natus* », sur un Mithra.

³) *Dial. c. Tryph.*, 70.

⁴) *Instructiones*, I. 13. v. 1 (ed. Ludwig).

⁵) *Cauto Pati* ; on lit aussi *Cauti* ou *Caute*, C. I. L., 6. 86, 748 ; 3. 994 et 4736. Le premier de ces deux noms semble être le datif du mot *cautes* = roche. Quant à *Pati* ce pourrait être un nom dérivé de *pateo* ou *patesco*, analogue à celui de la déesse *Patella* qui présidait à la sortie des épis hors de la tige (Augustin, *De Civ. D.*, 4. 8 ; Arnobe, *Adv. gentes*, 4. 7).

⁶) *De fluminibus*, 23. 4.

élevée, comme la lumière fécondante et purifiante du jour semble jaillir des pics élevés que le soleil éclaire les premiers¹.

Toutefois ce n'est pas son origine qui assure à Mithra un grand prestige aux yeux des fidèles dans la société romaine ; ce sont les fonctions dont il s'acquitte. Aussi la très grande majorité des monuments mithriaques nous offrent-ils une toute autre représentation du dieu dans le groupe bien connu du Mithra immolant le taureau. Au fond d'une grotte ou d'un antre voûté, Mithra, en jeune Phrygien, avec le bonnet national, la tunique courte et le manteau flottant au vent comme celui d'un homme qui s'élance vers son but, pose un genou sur le dos du taureau accroupi, et plonge la main gauche dans les naseaux de la bête pour lui relever la tête tandis que de l'autre main il lui enfonce un poignard dans le cou. A droite et à gauche du taureau dont la queue se termine en une gerbe d'épis mûrs, deux jeunes gens également revêtus du costume phrygien tiennent chacun une torche allumée, dressée en l'air chez l'un, renversée chez l'autre. Cinq animaux symboliques figurent sur la plupart de ces monuments : en haut, sur le rebord ou dans une anfractuosité de la grotte, un oiseau, le plus souvent un corbeau, quelquefois aussi un hibou ; en bas, le long du taureau, un scorpion qui lui pince les testicules, un chien lap-pant avec avidité le sang qui découle de la blessure, un serpent faisant face au chien ; enfin un lion, tantôt accroupi, tantôt assis, tantôt encore bondissant vers une urne. Les détails, en effet, varient d'un monument à l'autre. Ainsi, dans le bas-relief du Capitole qui est au Musée du Louvre, le lion manque ; la scène y est plus simple que sur d'autres bas-reliefs célèbres. On y voit au-dessus de la voûte : le char du soleil traîné par quatre chevaux, monté par un jeune homme et précédé d'un porte-flambeau ; — trois pins de haute taille ; — et le char de la lune traîné par deux chevaux, monté par une

¹) Vide supra le *Mihir Yasht*. La demeure de Mithra est au-dessus de la haute Hara. Cfr. Windischmann, *Ouvr. cité*, p. 63.

jeune femme, et précédé d'un autre porte-flambeau qui descend rapidement la déclivité de la voûte avec son flambeau renversé. Sur le bas-relief de Heddernheim, au contraire, au musée de Wiesbaden¹, le cadre de la scène principale est surchargé de décorations : le long de la voûte les douze signes du zodiaque ; dans les corniches, sur les côtés, sur le fronton une série de médaillons contenant des figures symboliques et la représentation des épreuves par lesquelles le fidèle doit passer aux différentes phases de son initiation.

Le nombre considérable des monuments semblables actuellement connus², montre que la scène dont ils nous ont conservé le souvenir, constituait certainement l'expression la plus haute et la plus saisissante du Mithriacisme. Mais en dépit des nombreuses interprétations qu'elle a suggérées, le sens précis n'en a pas encore été découvert³. Est-ce le sacrifice de rédemption offert à Ahoura-Mazda par un dieu médiateur et sauveur ? Est-ce la représentation du soleil toujours jeune, victorieux, invincible, entrant dans le signe zodiacal du taureau à l'équinoxe du printemps ? Ou bien le taureau serait-il la représentation idéographique du principe humide dans lequel le soleil plonge ses rayons fécondants ? Le sacrifice de Mithra avait peut-être plusieurs significations à la fois, à cette époque

¹) Voyez les reproductions dans Lajard, *Ouvr. cité*, *Atlas*, Pl. XC ; — Niklas Müller, *Mithras, eine vergleichende Uebersicht*, etc. (Wiesbaden, L. Riedel, 1883 ; — extrait des *Annalen des Vereins für nassauische Alterthumskunde und Geschichtsforschung* (vol. II, n° 1, Wiesbaden, 1831).

²) Voir dans Lajard, *Atlas*, les bas-reliefs de Rome (Pl. LXXV), Ostie (Pl. LXXX), Naples (LXXXIII), Bourg-Saint-Andéol (LXXXVII), Buda (CI), Maulls en Tyrol (CIII à CIV), Heddernheim (XC), Neuenheim (XCII), Aquilée (C) etc., et en général sur les frontières le long du Rhin et du Danube. — Ne pas confondre le groupe mithriaque avec celui de la Victoire immolant un taureau.

³) Voyez dans Lajard, *Ouvr. cité*, p. 682 et suiv., la discussion de ces diverses interprétations. — Cfr. Eichhorn, *De deo sole invicto Mithra*, deux mémoires de 1814 et 1815 publiés dans le T. II des *Commentationes Societatis regiae Göttingensis recentiores*. — Creuzer, *Symbolik und Mythologie*, I. p. 744 et suiv. — Zoega, *Abhandlungen* (éditées par Welcker ; Göttingen, 1817), p. 89-210. — Marquardt (*Röm. Staatsv.* 3. p. 83, note 1) cite encore avec éloge : Stark, *Zwei Mithraeen der grossherzoglichen Alterthumssammlung in Karlsruhe*, dans *Festschrift zur Heidelberger Philologenversammlung*, 1866. p. 27 et suiv..

où il semblait invraisemblable qu'une expression ou un symbole n'eussent qu'un seul sens, et où tant de croyances d'origine différente se greffaient sur les traditions mithriaques. Les initiés aux mystères connaissaient la minutieuse explication de tous ces détails d'un culte où le symbolisme était aussi développé que chez les Alexandrins. Dans l'état actuel des documents qui sont à notre disposition, il faut nous résigner à être des prosélytes de la porte, qui ne sont pas admis dans les arcanes du sanctuaire, mais qui savent néanmoins sur quels points portent les révélations dont la complète possession leur est encore interdite¹. En réunissant toutes les données connues nous arriverons du moins à une solution vraisemblable.

Les fidèles de Mithra ne cachaient pas l'origine étrangère de leur dieu ; aux yeux des païens syncrétistes il n'y avait pas de meilleur titre à l'adoration. Les éléments des mystères mithriaques étaient certainement rattachés à des traditions perses, sur l'authenticité et la pureté desquelles il est permis d'avoir des doutes, mais que leurs adeptes faisaient remonter à Zoroastre. M. Lajard et d'autres interprètes ont cru retrouver sur plusieurs monuments mithriaques un mot zend, *nama*, à côté de la blessure d'où s'écoule le sang du taureau. Sur le bas-relief capitolin, au Louvre, on lit *nama Sebesio* ; sur le Mithra de la collection Giustiniani : *nama*, suivi d'une cassure ; sur une pierre mithriaque trouvée à Tivoli : *nama cunctis*. Ils traduisent *nama* par *honneur* ou *gloire*, et insistent sur ce fait pour corroborer les rapports étroits qu'ils établissent entre le culte de Mithra dans la société romaine et le culte persan. Malheureusement la base même de ce raisonnement est des plus contestables. Bien loin d'être un mod zend, *nama* doit tout simplement être reconnu pour un mot grec fort commun qui signifie : *courant, source*.

¹) M. Lajard, dans son grand ouvrage sur Mithra déjà plusieurs fois cité, affirme l'identité des mystères romains et des mystères perses de Mithra, et cherche à les expliquer les uns par les autres. Cette affirmation, sous sa forme absolue, n'est rien de plus qu'une hypothèse. M. Lajard explique ce qui est mal connu par ce qui l'est moins bien encore, et il ne tient aucun compte des modifications introduites dans le culte de Mithra, par les populations d'Asie Mineure qui le transmirent aux Romains.

Ces restrictions étant bien établies, il n'en reste pas moins vrai que l'enseignement communiqué aux mithriastes se rattache vraiment à la religion perse. Mithra est un dieu Mède qui ne parle pas grec, nous dit Lucien ¹. Sur quelques inscriptions mithriaques on retrouve le nom d'Ahriman ². Le taureau, le lion, le chien, le serpent, presque tous les animaux des bas-reliefs avaient déjà chez les Perses une valeur symbolique, analogue à celle qu'il faut leur reconnaître sur les monuments qui nous occupent. La grotte au fond de laquelle le sacrifice du taureau est consommé, est censée une reproduction de la grotte naturelle abondante en fleurs et en sources, que Zoroastre lui-même consacra dans les montagnes voisines de la Perse à la gloire de l'auteur de toutes choses, Mithra ; c'est une image du monde organisé par ce dieu, et les objets qui y sont placés, à des distances régulières, symbolisent les éléments et les régions de l'univers ³. Cette tradition qui nous a été transmise par Porphyre, nous apprend qu'au III^e siècle un enseignement cosmogonique devait être rattaché à la grotte mithriaque et que cet enseignement était censé remonter à Zoroastre.

D'autre part, il est évident que la révolution du soleil à travers le zodiaque, la succession des saisons, l'alternance du jour et de la nuit inspiraient des spéculations d'un autre ordre. Autrement on ne s'expliquerait pas pourquoi les bas-reliefs portent les signes du zodiaque, les chars du soleil et de la lune, les porte-flambeau qui escortent ces chars ou qui flanquent le taureau. Porphyre nous apprend que la place de Mithra est à l'équinoxe ; il tient le glaive du bélier qui est le signe de Mars ; il est posé sur le taureau, qui est le signe de Vénus ⁴ : car, ajoute Porphyre, Mithra, comme le taureau, est le démiurge, le seigneur de la régénération ⁵. Ces indications confirment

¹) *Deor. conc.*, 9.

²) *C. I. L.*, 3. 3415 ; 6. 47.

³) Euboulos, cité par Porphyre : *De antro nymph.*, 6. Cfr. *ibidem*, 19.

⁴) *De antro nymph.*, 24.

⁵) Cfr. Mithra sortant du rocher et les inscriptions déjà citées *Petræ genitrici*.

celles que fournissent les nombreuses inscriptions où Mithra est invariablement appelé le *Soleil invincible*. Ses fidèles célébraient en lui le créateur du monde, le soleil qui triomphe de l'hiver et des ténèbres, la source de toute vie. Aussi place-t-on à côté de lui, dans ses temples, des cruches, symboles des sources qui concourent à la production de la vie¹. A l'époque romaine Mithra n'est plus un subordonné d'Ahoura-Mazda. La divinité suprême des Mazdéens a disparu en Occident ; le serviteur a supplanté le maître.

Quelque attrait que ces spéculations cosmogoniques offrissent aux initiés, il n'en ressort pas moins clairement des monuments et des quelques témoignages contemporains conservés jusqu'à nos jours, que la grande majorité des Mithriastes accordaient beaucoup plus d'importance aux enseignements mystiques et moraux qui s'y rattachaient. Mithra, l'auteur de toute vie, le dieu invincible, était aussi le protecteur de la vie, le purificateur, le garant de l'immortalité pour tous ceux qui, par leur fermeté, leur constance et leur pureté, s'étaient montrés dignes de ses faveurs. Voilà ce qui touchait bien autrement encore que des spéculations cosmogoniques les croyants du III^e siècle ! Voilà ce qui, parmi tous les cultes païens, recommandait tout particulièrement la religion de Mithra à leur attention ! On lui offre du miel comme au protecteur des fruits de la terre ; le même miel sert aux initiés à purifier leur langue de tout péché ; ils s'y lavent les mains et manifestent ainsi leur intention de les garder pures de tout ce qui est mauvais ou honteux². Pour se rendre dignes des privilèges de l'initiation à ses différents degrés, ils se soumettent à des épreuves souvent terribles, montrant ainsi qu'ils sont prêts à tout supporter afin de demeurer fidèles au dieu, et qu'ils placent leur confiance dans sa toute puissante protection. Sur maint bas-relief on voit Mithra relevant un de ses adorateurs ou le faisant entrer dans le char solaire³ ; nous le retrouvons sur

¹) *Ibid.*, 17.

²) *Ibid.*, 15 et 16.

³) Lajard, *Atlas*, Pl. XC ; XCIV ; XCVI.

un grand nombre d'amulettes ¹. Il est bon de se mettre sous sa garde, non seulement pour la vie terrestre, mais surtout pour la vie future ; car c'est lui qui préside à l'évolution des âmes.

La destinée des âmes était probablement l'objet principal de l'enseignement mystérieux. Mithra y paraissait comme régénérateur et comme sauveur. Porphyre, parlant de la grotte mithriaque, nous raconte que les Perses lorsqu'ils veulent initier le néophyte au mystère de la descente des âmes dans le monde inférieur et de leur retour vers un monde supérieur, appellent le premier *σπήλαιον* (grotte ou antre) ². Cette grotte était, en effet, comme nous venons de le voir, un emblème du monde terrestre ; et nous trouvons dans la tradition orientale les données nécessaires pour reconstituer le rôle que Mithra remplit à l'égard des âmes qui viennent à lui dans ce monde terrestre. N'était-il pas celui qui défend ses fidèles contre les mauvais esprits, contre la méchante mort, et qui s'élance lui-même vers l'immortalité comme un précurseur victorieux ? N'avait-il pas été reconnu de bonne heure comme médiateur entre Ahoura-Mazda et Ahriman ³ ? Mithra, l'invincible, est celui qui permet aux âmes de rentrer dans le monde supérieur ; ses mystères apprennent aux hommes par quels moyens et à la suite de quelles épreuves i's auront part au salut.

Cet enseignement devait être étroitement mêlé aux spéculations astronomiques mentionnées plus haut ⁴. Pallas, l'historien du ¹¹^e siècle dont Porphyre nous a conservé des fragments, écrivait que les particularités du rite d'initiation aux différents grades étaient pensées des allusions symboliques

¹) Montfaucon, *Ant. expl.*, II, 1^{re} part., 3, 1, p. 356 et suiv. — Marquardt, *Röm. Staatsv.*, 3. p. 105.

²) *De antro nymph.*, 6.

³) Voir plus haut.

⁴) La légende très ancienne d'après laquelle Mithra aurait volé des bœufs (Commodien, *Instr.*, I. 13 ; — Firmicus Maternus *De err. prof. rel.*, 5) fut également interprétée comme un symbole astronomique. En réalité c'est une des plus anciennes légendes aryennas : la délivrance des bestiaux par un dieu solaire bienfaisant.

aux signes du zodiaque, mais qu'en réalité elles se rapportaient aux vicissitudes des âmes qui revêtent plusieurs corps¹. Et Celse, dans son *Traité véridique* contre les Chrétiens, parle d'un escalier à huit portes élevées qui, dans les mystères de Mithra, représentaient d'une façon symbolique le passage de l'âme par les deux voies célestes, celle des étoiles fixes et celle des planètes².

En tenant ainsi compte de tous les témoignages que nous fournissent les auteurs du II^e et du III^e siècle³, on ne saurait mettre en doute que la représentation la plus répandue et la plus haute expression de la religion mithriaque, l'immolation du taureau par Mithra, ne vise également le salut des âmes. Mithra, le dieu créateur, la source de toute vie, le protecteur des purs, le dieu auquel rien ne résiste, pénètre dans le monde inférieur pour répandre les germes de vie que renferme le taureau. Les animaux malfaisants, tels que le scorpion et le serpent, s'efforcent en vain d'accaparer la force et le sang de la victime : le chien, le fidèle protecteur des âmes pures, veille à ce que le sang régénérateur ne soit pas perdu⁴. Heureux ceux qui par leur constance ont gagné l'initiation et mérité d'avoir part à la vie nouvelle ! Ils retourneront dans le monde supérieur.

Telle fut certainement, — sans préjudice du détail des spéculations mystérieuses — l'idée centrale du culte de Mithra. Il n'y en avait pas qui répondît plus complètement aux aspirations religieuses de la société du III^e siècle. Toutefois, dans une société aussi mélangée et au sein d'une confusion religieuse aussi embrouillée, les croyances des mithriastes ne présentèrent probablement pas plus d'unité que celles d'au-

¹) Porphyre, *De abst.*, 4. 16.

²) Origène, *Contra Cels.*, 6. 22. Cfr. Lajard (*Ouvr. cité*, p. 625 ; p. 662 et suiv.) Nous ne suivrons pas l'auteur dans ses essais d'interprétation.

³) M. Albert Dumont, dans un article sur les fouilles de Salone (*Rev. archéol.* février 1872), signale une inscription mithriaque, probablement de l'époque des Antonins, où il est dit d'un jeune homme mort à 14 ans, que la terre a son corps mais l'air sacré son âme.

⁴) Quant au lion, il représente le principe de la chaleur solaire (Tertullien, *Adv. Marc.*, 1. 13) ; il est donc comme Mithra un symbole du soleil. D'après Arnobe 6-10, il était aussi qualifié de *frugifer*.

cune autre association religieuse de la même époque. Le culte de Mithra offre les plus grandes analogies avec les cultes des gnostiques. Il fut en réalité un gnosticisme païen¹, avec ses théories sur l'évolution des âmes et ses procédés pour assurer leur retour vers le monde supérieur. Il en eut les vastes ambitions et les puérilités, le mélange de vues élevées et de superstitions. Jérôme raconte, dans son « Commentaire sur le prophète Amos »², que le terme mystique *abraxas* est souvent remplacé chez les païens par celui de *Meithras*, et non *Mithras*, pour que la valeur numérique des lettres additionnées atteigne le nombre 365. On trouve sur plusieurs amulettes la représentation de Mithra ou de son lion, ce dernier parfois confondu avec le lion de Juda³. Nous rattachons également à ces spéculations ou superstitions gnostiques les Mithra à tête de lion, les Mithra entourés de serpents dont quelques modèles ont été mis à jour et qui font penser aux anciens dieux de l'Assyrie ou de la Chaldée⁴.

La part des traditions phrygiennes dans ce gnosticisme païen fut sans doute considérable ; mais comment la déterminer ? Les combinaisons antérieures de Mithra avec les dieux phrygiens, Mén, Attis, Sabazius⁵, avaient laissé leurs traces. Le plus connu des bas-reliefs mithriaques, celui du Louvre, en fournit la preuve, puisque les mots *Nama Sebesio*, qu'il porte gravés sur le cou du taureau à côté du glaive de Mithra, concernent très probablement Sabazius. La petite catacombe mithriaque de la voie Appienne⁶ contient, en face l'une de l'autre, les tombes de Vincentius, prêtre de Sabazius, et de M. Aurelius, prêtre de Mithra. Nulle part on ne saisit d'une façon

¹) Déjà Celse rapprochait la doctrine des mystères mithriaques des spéculations gnostiques. Voyez Origène, *C. Cels.*, 6. 22.

²) Ch. 3, sur les vv. 9 et 10 (éd. Vallarsius. Venise 1768. T. VII, 1^{re} part., col. 257).

³) Montfaucon, *Ant. expl.*, II, 1^{re} part. 3. 1, p. 356 et suiv.

⁴) Lajard, *Atlas*, Pl. LXX à LXXIII.

⁵) Voir plus haut p. 109. — Cfr. Gerhard, *Archæologische Zeitung*, 1854, p. 209 et suiv. ; — Lenormant, *Rev. archéol.*, janvier 1875, p. 48.

⁶) Voyez à ce sujet Garucci (le R. P.), *Les mystères du syncrétisme phrygien* (Paris. 1854).

plus directe que dans cette curieuse catacombe les compromissions et les faciles alliances du mithriacisme¹. Les peintures de la tombe de Vincentius représentent le sort d'une femme, Vibia, après la mort. La doctrine mithriaque touchant le salut des âmes y est illustrée par les souvenirs de la mythologie classique : Vibia descend dans le monde souterrain ; elle est amenée par Mercure devant Dis Pater (Pluton) et Abra Cura (Proserpine) en présence des Parques ; après un jugement favorable elle est introduite par son bon ange au banquet des justes. Un autre banquet réunit sept prêtres pieux (*septem pii sacerdotes*). Au-dessus d'une tombe voisine où reposent un prêtre et une prêtresse, une Vénus *aversa*, nue, est représentée parmi les emblèmes des quatre éléments. La morale des inscriptions est à l'avenant : l'épithaphe de Vincentius enseigne à mener joyeuse vie sur la terre (« *Cum vives benefac ; hoc tecum feres* » ; et plus loin : « *manduca, bibe, lude et veni ad me* »)². M. Aurelius se vante d'avoir procuré à ses élèves : « *basia, voluptatem, jocum* ». Etrange titre de gloire pour un prêtre de Mithra, le dieu pur ! On reconnaît ici l'esprit qui inspirait les sabazies³ et peut-être aussi la tendance antinomienne de ceux qui ne craignent pas de faire abonder le péché, puisqu'ils connaissent le secret des purifications divines dont l'efficace est illimitée.

Le Mithriacisme, d'ailleurs, s'ouvrit encore à d'autres importations d'origine étrangère. Ainsi les statues de Mithra avec les attributs de Bacchus⁴ dénotent qu'il y eut tout au moins des tentatives d'assimilation entre ces deux dieux. L'un et l'autre n'étaient-ils pas les dieux de la fécondité et de la vie, et n'avaient-ils pas chacun de son côté fusionné maintes fois avec Sabazius ?

¹) Cfr. Lenormant, *art. cité*, p. 49-50. — E. Renan, *Marc-Aurèle*, p. 578, note 1 et p. 579, note 1. — *C. I. L.*, 6. 142.

²) Nous lisons avec M. Le Blant (*Rev. arch.*, juin 1875, p. 358-368) : *manduca, bibe*, et non : *vive*. L'interprétation que l'éminent archéologue donne du mot *benefac* nous paraît également la plus plausible. Cela signifie : « fais-toi du bien ». La morale de Vincentius est : « tant que l'on est en vie il faut s'en donner à cœur joie ».

³) Cfr. Clément d'Alex., *Protrept.*, 2. 15 et 16.

⁴) Lajard, *Atlas*, Pl. CIII.

III

LE CULTE ET L'ORGANISATION DU MITHRIACISME AU III^e SIÈCLE.

La plus saisissante des pratiques observées dans le culte mithriaque, celle qui répondait le mieux à l'idée centrale de l'enseignement que nous avons essayé de reconstituer, fut le bain de sang purificateur, le taurobole phrygien qui était également administré par les prêtres de la Grande Mère. Il y avait, sans doute, dans l'esprit des fidèles, un rapport étroit entre le sacrifice du taureau mythique par Mithra lui-même et le taurobole accompli par le prêtre. Le premier était comme le prototype divin du second ; tous deux tendaient au même but, la communication d'une vie nouvelle à ceux auxquels le bénéfice de l'acte régénérateur était destiné ¹. A partir des Antonins, l'usage en devint de plus en plus fréquent, surtout à la fin du III^e et au IV^e siècle ². Tantôt on lui attribuait une efficacité définitive et permanente comme au sacrement d'initiation qui ouvrait une fois pour toutes au fidèle les portes de la vie éternelle ; tantôt encore on éprouvait le besoin de le renouveler au bout d'une certaine période, peut-être afin de laver les souillures que l'on avait pu contracter dans l'intervalle des deux cérémonies. On le pratiquait aussi par substitution. De même que les dévots catholiques modernes font dire une messe à l'intention d'une personne dont le sort leur tient à cœur, de même les adorateurs de Mithra ou d'Attis faisaient procéder au taurobole en faveur d'une cité, d'un prince ou d'une tierce personne qui souvent en ignorait ³. C'était l'*opus opera-*

¹) C. I. L., 6. 510 : *taurobolio criobolique in æternum renatus*.

²) Cfr. Marquardt, *Röm. Staatsv.*, 3. p. 87. — L'empereur Elagabal se fait administrer le baptême sanglant du taurobole (Lamp. *Heliog.*, 7).

³) Voyez Boissieu. *Inscr. de Lyon*, p. 22 à 38. Tauroboles en faveur de Sévère à Valence, à Narbonne, à Lyon. Voyez l'énumération des honneurs rendus à Sévère dans de Ceuleneer, *Essai sur la vie et le règne de Sept.-Sév.*, p. 176 à 178. — Cfr. C. I. L., 5, 810, un esclave établit à Aquilée un autel mithriaque *pro salute* d'un entrepreneur des mines de la Norique ; — 8. 8203,

tum, le sacrement magique agissant en dehors de toute participation du fidèle. Où le prêtre chrétien absorbe une hostie consacrée pour faire bénéficier un tiers de la grâce divine, le prêtre païen se couvrait de sang pour procurer à d'autres la régénération.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que datent les rapprochements entre les pratiques du culte de Mithra et les sacrements chrétiens. Déjà les premiers écrivains chrétiens relèvent de semblables analogies. Fortuites à l'origine, elles s'accrochèrent probablement à mesure que le christianisme fut plus répandu, chaque culte ayant alors la tendance à reproduire dans ses propres cérémonies ce qui réussissait chez le voisin. Firmicus Maternus oppose le sang régénérateur du Christ aux souillures du taurobole¹. Longtemps avant lui déjà, d'autres rites plus spécialement mithriaques, la lustration des néophytes, la confirmation des initiés, la consécration du pain et de l'eau, avaient été dénoncés par Justin Martyr et par Tertullien comme des imitations diaboliques des institutions chrétiennes, du baptême, de l'onction et de la Sainte-Cène². De très bonne heure, en effet, les apologistes du christianisme reconnurent dans le culte de Mithra une forme de paganisme dont la concurrence leur devait être particulièrement redoutable, témoignant ainsi d'une plus grande perspicacité que leurs collègues païens.

Le Mithriacisme fut une religion riche en cérémonies symboliques, comme la plupart des cultes orientaux que nous avons passés en revue. A côté des rites mentionnés par les auteurs chrétiens, il y en eut d'autres en grand nombre, que nous

criobole *pro salute* d'Alexandre Sévère administré à deux personnages par le ministère d'un prêtre d'après l'oracle d'un archigalle.

¹) 27. 8.

²) Justin, *Apol.* I. 66 et *Dial. c. Tryph.*, 70. — Tertullien, *De præscr. hæres.*, 40 : « sed quæritur a quo intellectus interpretetur eorum quæ ad hæreses faciunt. A diabolo scilicet, cujus sunt partes interveniendi veritatem, qui ipsas quoque res sacramentorum divinarum in idolorum mysteriis æmulatur. Tunc et ipse quosdam, utique credentes et fideles suos; expiationem delictorum de lavacro repromittit, et si adhuc memini Mithræ, signat illic in frontibus milites suos; celebrat et panis oblationem et imaginem resurrectionis inducit, et sub gladio redimit coronam ». — Cfr. *De bapt.*, 5.

ne connaissons guère, mais dont l'existence est certaine, par exemple des rites de purification et d'expiation¹. Porphyre nous a déjà appris que les mithriastes se purifiaient la langue de tout péché avec du miel, et qu'ils s'y lavaient les mains pour se préserver du mal. La plupart de ces cérémonies étaient destinées à préparer, à illustrer ou à symboliser le passage des fidèles à travers les différentes phases de leur initiation. Ainsi les affiliés qui participaient aux léontiques (cérémonies célébrées par les « lions » de Mithra) revêtaient diverses formes animales². Pour solenniser l'introduction d'un nouvel adepte dans la légion des « soldats » de Mithra, on lui plaçait une couronne sur la tête en interposant une épée ; il devait repousser du revers de la main la couronne, et déclarer que son unique couronne serait Mithra lui-même. Il était lié dès lors par une sorte de vœu perpétuel ; il s'était consacré à Mithra jusqu'à affronter pour lui le martyr ; on le reconnaissait au milieu de ses semblables à son refus de se laisser couronner³.

La communauté mithriaque formait une société fermée, aux allures volontiers mystérieuses, que M. Renan a fort ingénieusement comparée à une sorte de franc-maçonnerie païenne⁴, et qui, par certains caractères, se rapproche de cette « Armée du salut » dont l'Angleterre a gratifié le monde il y a quelques années. Des réunions religieuses avaient lieu dans des chapelles, le plus souvent souterraines, aménagées dans des grottes naturelles ou reproduisant à l'intérieur la forme d'une caverne : sur le fond se détachait en relief le sacrifice du taureau par Mithra. Peut-être y avait-il aussi de petites cha-

¹) Voyez dans le *Mihir Yasht* (§ 119 à 124 ; trad. Windischmann, p. 14 et 15) les prescriptions relatives aux purifications et pénitences dans le culte de Mithra).

²) Porphyre, *De abst.*, 4, 16.

³) Tertullien, *De cor.*, 15. On comprendra toute l'importance de cette cérémonie si l'on veut bien se rappeler que le Mithriacisme comptait des adhérents, surtout dans l'armée.

⁴) *Marc-Aurèle*, p. 577. — Eunape, *Vit. Phil.*, p. 52 (éd. Boissonnade) prétend que les initiés aux mystères de Mithra devaient promettre de ne pas se faire initier à d'autres mystères. Ce commandement trahit plutôt les aspirations du Mithriacisme que la réalité.

nelles latérales pour d'autres divinités rapprochées de Mithra. Le feu sacré brûlait sur un ou plusieurs autels (ordinairement il y en avait sept) ; des lampes à ornements perlés, des cierges placés dans des règles percées de trous éclairaient le sanctuaire. Le dieu y était représenté sous divers aspects, en particulier sous la forme d'un jeune homme dont le buste seul ressortait d'un cippe en pierre brute. Autour de lui étaient placées des urnes symbolisant les sources de la fécondité. Les statues des porte-flambeau (Matin et Soir, ou Printemps et Automne), les représentations des animaux symboliques, les reproductions des scènes les plus émouvantes de l'initiation, les *ex-voto*, les portraits des sages qui avaient propagé le culte du Soleil ou de Mithra, complétaient la décoration de ces petits temples mithriaques dont l'aménagement ne nous est qu'imparfaitement connu¹.

Il y avait sans doute aussi des salles distinctes où les novices et les affiliés d'ordre inférieur affrontaient les mystérieuses et redoutables épreuves qui devaient leur donner accès aux grades plus élevés dans la hiérarchie des initiés². Nous n'entrerons pas dans un examen détaillé des épreuves et des

¹) A consulter à propos des Mithræa : Visconti, *del mitreo annesso alle terme Ostiensi di Antonino Pio* (Annali 1834). Porphyre, *De antro nymph.*, 6. 17 ; 20. — Th. Roller, *Saint Clément de Rome* (Rev. archéol., août 1872 ; Cfr. *Bollettino di arch. crist.*, 2^e série 1870) ; — Nikl Müller *Ouvr. cité* (description du plus complet des temples mithriaques à Hedderheim) ; — J. Burckhardt, *Die Zeit Constantins des Grossen*, p. 235 ; — A. Maury, *Hist. des rel. de la Grèce antique*, 3, p. 83 (le culte de Cybèle dans les cavernes) ; — Windischmann, *Ouvr. cité*, p. 63 (origine de la grotte mithriaque) ; — *C. I. L.*, 6. 725, 726, 733, 749, etc. — On a remarqué fort justement que le culte public de Mithra nous est encore moins connu que son culte secret. — Voyez l'art. *Mithra* de M. G. Bonet-Maury dans le supplément de l'*Encyclopédie des sciences religieuses* de M. Lichtenberger.

²) Tertullien (*De cor.* 15) écrit à propos du soldat de Mithra : « *cum initiatur in spelæo.* » — Voyez la correspondance adressée de Rome par M. Le Blant à l'*Académie des Inscr. et Belles-Lettres* et communiquée à la séance du 24 avril 1885, où l'éminent correspondant signale, après M. Stevenson de l'*Académie d'archéologie chrétienne* à Rome, la découverte d'un sanctuaire mithriaque Via dello Statuto. En haut on voit deux chambres, l'une triangulaire, l'autre carrée ; cette dernière était ornée de médaillons sous l'un desquels on lit : *Apolonius Thyaneus*. Dans cette salle étaient honorés, non pas les philosophes comme le veut M. Le Blant, mais les plus illustres adeptes ou promoteurs du culte solaire. Au-dessous de ces deux salles on a découvert deux chambres souter-

grades par lesquels passaient les adorateurs de Mithra. Les documents qui nous renseignent à ce sujet sont trop peu nombreux, trop confus et d'une époque trop tardive, pour qu'il soit possible de reconstituer la très curieuse discipline de ces mystères. Quel fut exactement le nombre des grades, leur signification et le privilège attaché à chacun d'eux ? On trouve dans les auteurs anciens un assez grand nombre de noms distincts pour les initiés : soldat, corbeau, lion, hyène, Perse, coursier solaire, aigle, épervier, Père, etc.; mais ces noms indiquent-ils autant de grades distincts ou n'y en a-t-il pas qui désignent simplement des initiés du même grade selon leur sexe ou selon les fonctions qu'ils accomplissaient¹ ? Notons seulement que les femmes étaient admises aux dignités supérieures comme les hommes² et que toute l'association des initiés affectait un certain caractère militaire. Une hiérarchie rigoureusement organisée, à la tête de laquelle se trouvait le Père des Pères, assurait la discipline. Presque dès le début le fidèle devenait

raines; la première qui a l'aspect d'une salle de bain, servait peut-être aux épreuves; la seconde était le sanctuaire proprement dit, comme l'indique le groupe central du jeune Phrygien égorgeant le taureau.

¹) M. Lajard (*Ouvr. cité*) compte douze grades distincts : soldat, bromius ou taureau, lion, vautour, autruche, corbeau, griffon, Perse, Helios ou soleil, Père-aigle, Père-épervier, Père des Pères. — Cfr. Montfaucon, *Ant. expl.*, II. 1. ch. 4. — Jérôme (*Epist. ad Lætiam*, 57) donne les huit suivants : corax, nymphus (gryphius ?), miles, leo, Perses, Helios, dromo, pater; — qui doivent être réduits à sept, puisque Helios et Dromo désignent évidemment un même grade, celui des Heliodromoi. — Porphyre (*De abst.*, 4. 16) écrit : « Ainsi ils appellent les mystes qui prennent part à leurs fêtes religieuses : des lions; les femmes, des lionnes; et les desservants, des corbeaux; et pour ce qui est des Pères, ils les appellent aigles et vautours. » — Cfr. *De antro nymph.*, 15. Voir aussi les divers passages déjà cités de Justin et de Tertullien. — *C. I. L.* 6. 754. — Les affiliés de chaque grade avaient probablement une direction hiérarchique, voyez Preller (Jordan), *Röm. Myth.*, p. 417, note 4. — Marquardt (*Röm. Staatsv.*, 3. p. 86) distingue sept grades : les corbeaux, les *χρῆστοι* (c'est-à-dire les hommes du secret), les soldats, les lions ou les lionnes, les Perses, les coursiers solaires et les Pères. Cette classification nous paraît aussi la meilleure, parce qu'elle repose sur des données épigraphiques. Les grades qu'elle admet se retrouvent tous sur les monuments, à l'exception de celui des soldats. Mais nous savons par Tertullien (*De cor.*, 15) que le grade de *miles* existait et qu'il comportait même des engagements importants de la part des initiés.

²) Flavius Vopiscus, *Aur.* 4 : la mère d'Aurélien était prêtresse du Soleil ou de Mithra à Sirmium.

soldat de Mithra; il luttait contre le mal pour mériter les faveurs de son dieu. A mesure qu'il avançait en grade, à mesure aussi il affirmait sa victoire sur la vie inférieure, sa participation à la vie supérieure dont Mithra lui assurait la jouissance, et comme son dieu il aspirait à devenir invincible. Il n'y a rien d'étonnant à ce que le culte de Mithra se soit tout d'abord développé dans l'armée.

Les épreuves auxquelles il fallait se soumettre pour entrer dans la communauté ou pour avancer en grade, servaient à mettre en évidence la force d'âme, l'endurance des candidats, et l'intensité de leur confiance en Mithra. C'étaient des mortifications, telles que le jeûne prolongé, les flagellations, ou bien des luttes parfois périlleuses; tantôt il fallait affronter les flammes; tantôt il s'agissait d'échapper au danger de l'eau. Le nombre et la nature de ces épreuves¹ variaient probablement suivant les régions où les initiations étaient pratiquées, et suivant les personnages qui se présentaient. Sur le bas-relief de Heddernheim nous voyons un novice plongé dans la neige; un pareil supplice ne devait pas être fréquemment imposé aux néophytes de Rome ou d'Ostie. D'autre part, il n'est pas probable que des personnages tels que Commode fussent soumis à toutes les rigueurs des épreuves complètes². Alors déjà il était avec le ciel des accommodements; sans quoi on ne pourrait pas s'expliquer le grand nombre des mithriastes. Tous n'étaient pas des héros. Il s'agissait avant tout de frapper l'imagination, de produire, suivant l'expression de l'historien Lampride, un « simulacre de terreur »³. Telles de nos jours les épreuves que les francs-maçons prétendent imposer à leurs

¹) Voir les commentateurs de Grégoire de Nazianze, à propos de l'*Orat. steli.*, I in Jul. (ed. Morelli), p. 77 et 89; *Orat.* XXXIX, p. 626. Elie de Crète (II, p. 325) parle de douze épreuves; Nonnus (II, p. 501; p. 510-511) veut qu'il y en ait eu quatre-vingts. — Voyez la décoration des bas-reliefs de Mauls en Tyrol, de Neuenheim, de Heddernheim, d'Osterburken (Lajard, *Atlas*, Pl. XC à XCIV). — Cfr. Stark, *Zwei Mithracen*, etc.

²) Lampride, *Comm.*, 9.

³) Cfr. *Bollettino della Commissione archeologica municipale* (Rome, 1874, n° 1); *Quattro monumenti mitriaci rinvenuti sull'Esquilino*, p. 234 à 237 (Pl. XX) : le simulacre de la décollation pour éprouver le néophyte.

candidats pour la plus grande terreur des âmes crédules. Il y a tout lieu de croire cependant que dans certains cas, par accident ou par excès de zèle, ces épreuves entraînèrent mort d'homme. C'est à de pareils accidents que le culte de Mithra dut probablement le renom d'autoriser les sacrifices humains¹. Adrien fut, dit-on, obligé de les interdire, et Commode qui, par malice ou par cruauté instinctive, exigeait des prêtres orientaux qu'ils prissent leurs pénitences sanglantes au sérieux, se rendit positivement coupable d'homicide dans les temples de Mithra.

Desservi comme toutes ces religions orientales par un clergé nombreux², le culte de Mithra se répandit avec une extrême rapidité pendant le III^e siècle, au point de contrebalancer les progrès non moins rapides du christianisme et de mettre momentanément en danger le triomphe de celui-ci³. Comme les autres dieux orientaux que nous avons passés en revue, Mithra eut des prétentions envahissantes. Il n'aspirait à rien moins qu'à être reconnu comme le dieu suprême, unique; mais alors que les autres ne parvinrent pas à développer sensiblement leur empire à partir du III^e siècle, les adorateurs de Mithra, depuis Aurélien jusqu'à Julien⁴, purent espérer que leur dieu avait remporté la victoire définitive, que, grâce aux larges et fuyantes combinaisons de leur synchrétisme, le soleil invincible, le Mithra éternel, avait supplanté les dieux de l'Orient et de l'Occident, comme il s'était substitué au Christ dans les spéculations toujours plus répandues du Manichéisme, et que

¹) Photius, *Biblioth.*, 258 (ed. Bekker, p. 483); — Socrate, *Hist. Eccl.*, 3. 2; — Eusèbe, *Præp. ev.*, IV. 16. 7; — Porphyre, *De abst.* 2. 56.

²) La première inscription mentionnant un prêtre du Soleil invincible est du règne de Tibère (Mommsen, *Inscr. Neap.*, 6364. — Voyez : *sacerdos* (C. I. L., 6. 715. 724, 733); *antistes* (6. 716, 737); *pater* (6. 723, 725 à 727, 732, 735, 738).

³) M. Renan (*Marc-Aurèle*, p. 579) a pu écrire à bon droit la phrase suivante : « On peut dire que, si le christianisme eût été arrêté dans sa croissance par quelque maladie mortelle, le monde eût été mithriaste. »

⁴) Voyez : Himerius, *Orat.*, VII. 2, p. 510 (ed. Wernsdorf); — Julien, *Orat.*, IV. p. 201 (ed. Hertlein) ou (Spanheim) 155 B; *Orat.*, VII. p. 288 (ed. Spanheim, p. 222 C); *Cæs.*, p. 432 (Spanheim, 336 C); *Epist.*, 49. — Cfr. Marquardt, *Röm. Staatsv.*, 3. p. 87, note 9.

l'unité religieuse était faite autour de leur dieu régénérateur.

L'échec de la restauration païenne entreprise par Julien assura le triomphe de la rédemption par le Christ sur la régénération par Mithra. En 377 le préfet de la ville, Gracchus, donna ordre de fermer les temples de Mithra¹, et malgré l'attachement persévérant d'un grand nombre de Romains illustres², la religion mithriaque à laquelle le III^e siècle semblait avoir promis l'avenir, disparut de la scène du monde occidental, cédant la place au christianisme comme elle devait plus tard en Orient être remplacée par l'islamisme. Le vieux dieu arien avait vécu.

JEAN RÉVILLE.

¹) Jérôme, *Epist. ad Lætam*, 57. — Cfr. Sozomène, 5. 7 (les troubles suscités à Alexandrie sous Constance, lorsque les chrétiens tournent en ridicule les emblèmes du culte de Mithra).

²) Voyez les preuves à l'appui dans Renan, *Marc-Aurèle*, p. 580, note 2. — Plusieurs des sanctuaires mithriaques retrouvés de nos jours ont été évidemment fermés brusquement, puis abandonnés. Voyez le compte-rendu de l'*Acad. des Inscr.* du 24 avril 1885.

LA

MÉTHODE EN MYTHOLOGIE COMPARÉE

RÉPONSE A QUELQUES OBJECTIONS

Avant de justifier par de nouveaux exemples la théorie que j'ai esquissée dans l'avant-dernier fascicule de la *Revue* sur le développement des mythes, je voudrais profiter de l'hospitalité que j'y rencontre pour répondre à deux objections de principe que me soumet un ami, et auxquelles j'apporte d'autant plus d'attention qu'il joint plus de compétence et de pénétration à plus de bienveillance.

Je vais droit au fait et je résume la première observation critique que mes remarques lui suggèrent :

« L'évolution significative du mot, dites-vous, a déterminé l'évolution épisodique du mythe. Mais la ressemblance de différents mythes dans des milieux très divers eu égard aux temps et aux lieux, et le fait qu'en ce cas l'analogie des mythes n'a pas pour corrélation l'analogie des noms, semblent indiquer, contrairement à vos assertions, l'indépendance mutuelle de ceux-ci et de ceux-là ».

Je réponds : le domaine sur lequel je raisonne est exclusivement celui de la mythologie indo-européenne. Sur ce terrain, j'ai cité quelques faits qui me paraissent de nature à justifier, au moins dans les cas en question, le processus que j'en ai déduit. J'en ai beaucoup d'autres en réserve à invoquer à l'appui des premiers et que je ferai intervenir à mesure que les circonstances s'y prêteront. A ces faits, j'attends qu'on m'oppose ceux que mon savant contradicteur a en vue. C'est

alors, et seulement alors, qu'on pourra juger de la portée des ressemblances dont il parle. Sont-elles fortuites ou tiennent-elles à un procédé général du développement des mythes dans l'esprit humain ? Voilà la question. En attendant qu'elle puisse être débattue avec le secours de documents contradictoires, je présenterai les remarques suivantes qui autorisent à mes yeux les présomptions que j'ai fait valoir.

Plus on compare dans ses traits généraux la mythologie des peuples d'origine aryenne avec celle des nations primitives de race différente, plus on constate, ce me semble, un écart énorme entre l'état intellectuel de la race qui a produit le *Rig-Veda* et celles dont les Tylor et les Bastian nous retracent les grossières croyances. *A priori*, il est extrêmement douteux que le parallèle entre des termes de comparaison aussi éloignés au double point de vue de la valeur des facultés en jeu et de leur état de développement, puisse donner lieu à des conclusions utiles à la science. On a décidément affaire avec les indo-européens, et dès les hautes époques, à des peuples mentalement privilégiés et dont la pensée porte un caractère particulier qui en distingue nettement les plus anciens témoignages de tous les analogues, abstraction faite de ceux d'origine sémitique.

Au surplus, comment attendre de la comparaison de la mythologie védique avec celle des anciens Péruviens ou des Zoulous actuels la preuve d'un développement indépendant de part et d'autre de celui du langage et reposant sur des conceptions communes, quand le rapprochement du *Rig-Veda* et des poèmes homériques est loin de conduire à une pareille conclusion ? Si les mythes grecs sont en général assez différents des mythes indous pour qu'il y ait lieu de croire à une croissance propre de chaque côté, est-il logique d'espérer qu'on trouvera en comparant des termes infiniment plus éloignés les uns des autres, les éléments d'une loi qui échappent quand on se borne à examiner simultanément les produits mythologiques des différentes branches d'une même race ?

Enfin, ce qui ressort le plus clairement, tant de l'étude directe

du *Rig-Veda* que de celle des principaux travaux dont ce recueil a été l'objet, c'est que la mythologie s'y est développée sur elle-même et par elle-même. Ce n'est donc que par le principe initial, par la racine, mais non par l'évolution ultérieure ou la frondaison, qu'elle peut se rattacher aux mythologies exotiques.

Deuxième objection. — « Le mythe peut avoir précédé le nom, et, par exemple, la conception des artisans célestes peut être antérieure à l'association de ce mythe au mot *ribhu* ».

Ceci revient à dire, ou bien que les artisans célestes ont pu porter d'abord un nom autre que *ribhu*, ou bien que leur légende avec tous ses détails existait dans l'imagination populaire avant d'être concentrée et personnifiée, pour ainsi dire, dans une appellation caractéristique. La première alternative est une pure hypothèse et la seconde est contredite par la linguistique et particulièrement par l'étude des variantes radicales primitives ¹ qui nous montre l'influence de l'instrument ou du mot sur la modification spécificatrice de la pensée. La pensée est vraisemblablement en puissance dans l'esprit avant la création du mot, mais ce n'est qu'après qu'elle devient lucide et réellement consciente.

En tous cas, ce sur quoi je ne saurais trop insister, c'est que j'ai moins voulu montrer l'origine de la faculté par laquelle l'esprit humain imagine les mythes que les moyens dont il se sert pour les développer. D'où vient l'embryon mythique dans le *Rig-Veda*? je n'en sais rien ou du moins je ne m'en occupe pas. Qu'il soit identique au même embryon chez les races les plus diverses, c'est possible et même probable. Mais le développement en est particulier, indépendant, autochtone; au moins, dans beaucoup de cas, je crois qu'il a eu le mot pour facteur et *entraîneur*. Autrement dit, les mythes secondaires sont souvent issus d'épithètes d'un ou de plusieurs mythes primitifs. Le sens

¹) Voir mon étude sur cette question dans l'*Annuaire de la Faculté des Lettres de Lyon*, 1884, Fasc. 3.

original de ces épithètes s'étant obscurci par suite des altérations phonétiques qu'elles ont subies, ou s'étant modifié conformément à l'évolution régulière qu'il est susceptible d'accomplir dans la suite des temps, il en est résulté, dans le premier cas, une explication par fausse étymologie ou par calembour et, dans le second, une conception nouvelle d'où procèdent la transformation de l'épithète en nom propre et le point de départ d'une légende mythique conforme aux détails impliqués par le nouveau sens qu'a revêtu l'ancienne épithète.

Je n'affirme rien quant à la généralité du procédé dans la mythologie védique, mais je me crois en mesure de démontrer qu'il apparaît dans un grand nombre d'exemples.

PAUL REGNAUD.

M. MAURICE VERNES

ET LA

MÉTHODE COMPARATIVE

DANS L'HISTOIRE DES RELIGIONS

La *Revue de l'histoire des Religions* a bien voulu apprécier en termes flatteurs la leçon d'ouverture du cours public que je donne à l'Université de Bruxelles sur l'histoire générale des religions. Cette même leçon a fourni récemment à M. Maurice Vernes, dans la *Revue critique*, n° du 28 septembre, le texte d'une notice où les épines dominent parmi les fleurs. Je respecte trop les droits de la critique et le temps du lecteur, pour tenter d'engager ici une polémique personnelle à propos d'une modeste brochure. Mais le savant fondateur de la *Revue de l'histoire des Religions* profite de l'occasion pour prendre à parti la méthode de la plupart de ses « confrères en hiérogaphie », — depuis M. le professeur Tiele jusqu'aux organisateurs de la fondation Hibbert, et c'est sur ce terrain que je voudrais répondre quelques mots.

*
*
*

Au dire de M. Vernes — qui le constate non sans mélancolie — « nos « hiérogaphes les plus sérieux font preuve d'une déplorable absence de méthode, de plus en plus visible en cette fin de siècle. » On aurait compris cette allégation, il y a une cinquantaine d'années, quand les écoles de Dupuis et de Creuzer se partageaient encore l'opinion, ou même, à une époque plus voisine, quand d'éminents penseurs, tels qu'Edgar Quinet et Henri Martin, jetaient sur les croyances premières de l'Inde et de la Gaule le voile de leurs spéculations hardies. Mais si l'on fait exception pour la *Science des Religions* de Burnouf qui fut écrite, il y a une quinzaine d'années,

peut-on actuellement citer un seul savant de valeur réelle qui se soit fourvoyé dans la voie des généralisations hiéroglyphiques *a priori*? Ne voyons-nous pas, au contraire, tous ceux qui se sont élevés au premier rang dans l'étude des grandes religions historiques, comme ceux qui se sont appliqués à rapprocher scientifiquement les résultats ainsi obtenus par les spécialistes, se distinguer par une rigueur croissante de méthode et une surabondance de matériaux qui font accepter leurs conclusions ou du moins leurs procédés, même parmi les adversaires les plus invétérés de l'hiéroglyphie?

M. Albert Réville peut différer d'opinion avec M. Herbert Spencer sur la question de savoir si la première forme de religion se rattache au culte de la nature personnifiée ou à la vénération des morts. Les origines du « zoroastrisme » ont pu conduire à des interprétations diverses MM. Haug, Darmesteter, de Harlez. L'« accadisme » a pu provoquer de vives controverses entre MM. Lenormant, Halévy, Oppert, et l'« hénouthéisme » des Vedas mettre aux prises MM. Max Müller, Whitney, Barth, etc. Mais, pour ce qui concerne les traits caractéristiques des principales religions ou même les grandes lignes de l'évolution religieuse, il semble que les théories individuelles convergent de plus en plus vers certaines conclusions communes, c'est-à-dire que l'hiéroglyphie revêt de plus en plus ce caractère d'objectivité qui dénote les sciences faites ou du moins, les sciences en voie de se faire.

Comment M. Vernes peut-il soutenir que la période actuelle est surtout marquée par l'abus croissant des systèmes? C'est qu'il ne peut admettre la prétention de quiconque préconise ou simplement « croit possible n'importe quelle explication générale des religions. » — C'est tout au plus s'il admet qu'on puisse comparer entre eux les sectes et embranchements d'une même religion. « En matière de linguistique, écrit-il, on a des occasions de constater l'état d'un « idiome, lequel se brise en dialectes à un moment donné, de telle « façon qu'on peut suivre l'évolution parallèle de la langue dans différents embranchements sortant d'un tronc commun et connu (par « exemple les langues romanes). C'est là un emploi de la méthode « comparative. Prétendre agir de même en matière religieuse, « comme on l'a tenté pour le groupe indo-européen ou le groupe sémitique, c'est tromper les autres après s'être trompé soi-même. »

Ce n'est pas dans ces limites étroites que M. Max Müller entendait renfermer l'application de la méthode comparative, quand il abor-

daît la science des religions avec les procédés qui lui avaient procuré en linguistique de si brillants résultats. Cependant M. Max Müller et son école ont été accusés de vouloir restreindre le champ de la comparaison religieuse aux croyances et aux mythes des peuples appartenant au même groupe de langues. Contre cette prétention se sont soulevés les ethnographes et les folkloristes, comme MM. Lubbock, H. Spencer, A. Lang, Gaidoz, Girard de Rialle, etc., qui ont revendiqué — et conquis — le droit de chercher les éléments de leurs comparaisons parmi les nations les plus diverses et les plus distantes. Voici M. Vernes qui, renchérissant encore sur l'exclusivisme linguistique, voudrait limiter aux sectes d'une même religion l'emploi de la méthode comparative. N'est-ce pas, d'un trait de plume, condamner non seulement les tableaux d'ensemble, comme ceux que nous présentent MM. Tylor, Spencer, Pfeiderer, Réville, etc., mais encore les recherches sur le développement parallèle des croyances indo-européennes ou sémitiques qui ont illustré le nom de MM. Max Müller, Pictet, Kuhn, Bréal, Darmesteter, de Guhernatis, Lenormant, Tiele, Renan, etc. ?

A en croire M. Vernes, les matériaux de l'hiérogaphie sont encore trop rares et trop fragiles pour autoriser de pareilles synthèses, quelque prudence et quelque savoir qu'y mettent leurs auteurs : « En matière de religion israélite, dont je m'occupe spécialement, écrit-il, « il me sera permis de déclarer que les tableaux de la dite religion, « du X^e au VI^e siècle avant notre ère, tels que les donnent les historiens les plus sobres, sur dix faits qu'ils allèguent, en rapportent « peut-être un ou deux dignes de foi ; je ne parle pas des *origines* « qui n'ont rien de commun avec l'histoire. » J'espère ici que mon savant critique voudra bien faire une exception à la sévérité de ce jugement, — sans quoi il ne lui resterait plus qu'à briser sa plume — en faveur d'un historien distingué, qui sera M. Maurice Vernes lui-même. Eh bien, moi, qui n'ai pas approfondi, comme lui, l'étude de la religion israélite, je lui réclame le droit de m'emparer des faits qu'il donne pour établis, afin de les comparer avec les phénomènes religieux de n'importe quel peuple ; — quitte, je l'avoue, à contrôler ses assertions par celle des hébraïsants ses émules, MM. Kuenen, Reuss, Renan, Wellhausen, etc, — ne fût-ce que pour savoir ce qui appartient actuellement au domaine de la science faite et ce qui reste encore à l'état d'hypothèse. Il en sera de même pour toutes les autres religions, à moins qu'on ne veuille parquer chacun de nous dans

l'étude du seul culte que ses études spéciales lui permettent d'analyser de première main; — ce qui serait la négation de l'hiérogaphie générale.

*
* *

Si M. Vernes croit dangereux et superflue de comparer entre elles les grandes religions, on conçoit qu'il proscrive à plus forte raison toute tentative pour remonter à leurs origines : « Parler du développement « ou de la croissance de la religion, c'est déjà risqué — dit-il à propos du titre que les administrateurs de la fondation Hibbert ont donné à leurs séries de conférences ; — annoncer qu'on jettera de la « lumière sur son origine est un propos qui n'est pas supportable. » Sans doute, il est très rare qu'on puisse atteindre, par des témoignages directs, les commencements d'une religion ; mais, si l'on peut reconstituer, en quelque sorte, le milieu dans lequel elle s'est formée, rattacher aux antécédents les premières manifestations par lesquelles elle se révèle dans l'histoire, en un mot déterminer les cadres de l'évolution religieuse dans lesquels elle rentre, on aura du moins les éléments nécessaires pour faire la critique des renseignements que cette religion prétend fournir sur sa propre origine et même pour formuler sur sa naissance des hypothèses qui ont leur place dans un cours ou dans un traité d'hiérogaphie, sous cette seule réserve que le vraisemblable ne doive pas y être donné pour le certain.

*
* *

Que dira, enfin, M. Vernes, quand il s'agira, non plus de spéculer sur les origines ou les développements des religions historiques, mais de rechercher la loi générale qui préside aux évolutions du sentiment religieux, voire de définir la première forme probable des religions ? « Il y a certainement, écrit-il, moins d'in vraisemblance à dire « que la religion a commencé par un état premier assez pauvre, pour « s'élever petit à petit à des systèmes aussi élevés que compliqués, « qu'à soutenir la thèse opposée. Ce n'est toutefois là qu'une *hypothèse absolument gratuite* ». Nous devons reconnaître ici encore, que le témoignage direct fait absolument défaut. Mais ce que nous connaissons du développement religieux chez tous les peuples, ajouté aux déductions légitimement tirées de la marche générale de la civilisation, nous permet d'attacher un caractère de quasi-certitude à ce que M. Vernes qualifie ainsi d'hypothèse « absolument gratuite », et, par suite, nous autorise à faire usage de cette théorie dans toute recherche sur l'évolution d'une religion quelconque, aussi bien que du sentiment religieux en général.

Le *Manuel de l'Histoire des Religions* publié par M. le professeur Tiele — manuel que M. Vernes a, par deux fois, présenté au public français dans une excellente traduction et qu'il déclare encore, dans son article de la *Revue critique*, « le résumé le plus solide, le plus « étudié, qu'on ait produit à cette heure, de nos connaissances en « matière d'histoire des religions » — donne comme vraisemblable que, « à la plus ancienne religion, qui n'a laissé que de faibles traces, a succédé une période où dominait généralement l'animisme — actuellement encore représenté par ce qu'on appelle religion des sauvages, — lequel aboutit de bonne heure, chez les nations civilisées, aux religions nationales polythéistes, reposant sur une base traditionnelle ». M. Vernes, après avoir textuellement cité ce passage dans la *Revue critique*, ajoute : « Je crains qu'il n'y ait là-dessous une « grande illusion, une fantasmagorie, j'irai jusqu'à dire, de la fantaisie. Ce sont des constructions de tête auxquelles les faits se « laisseront plier, mais qui ne sortent pas des faits. »

Pour reconnaître jusqu'à quel point cette sentence sévère peut se justifier, voyons sur quelles déductions M. Tiele fait reposer sa thèse : « La croyance, dit-il ¹, que les religions des sauvages ou des peuples civilisés, à nous connues ou encore existantes, sont les restes ou, pour mieux dire, les ruines de la religion qui a régné dans l'humanité avant l'essor de la première civilisation et sont ainsi de nature à nous en donner la meilleure idée, s'appuie sur les raisons qui suivent :

« 1^o D'après les plus récentes recherches, la civilisation générale n'était point alors parvenue à un degré supérieur à celui des peuplades actuellement existantes; il n'est même pas probable qu'elle se fût élevée aussi haut. Dans une civilisation pareille, il ne pouvait pas se rencontrer de croyances, d'idées ou d'usages religieux plus élevés que ceux que nous trouvons chez ces dernières ;

« 2^o Les religions civilisées dont l'histoire remonte le plus haut, telles que les religions des Egyptiens, des habitants primitifs de la Mésopotamie, des Chinois, se montrent bien plus encore que les religions plus récentes, sous l'influence des conceptions animistes ;

« 3^o La mythologie et la théologie des peuples civilisés peuvent se retrouver presque entièrement dans les traditions et les idées des peuples sauvages, sans ordre et sans arrangement, il est vrai, mais

¹) *Manuel de l'Histoire des religions*, traduction de M. Vernes, 2^e éd. p. 15.

sous une forme qui est plutôt non développée et originelle que dégénérée ;

« 4^e Enfin les nombreuses traces du culte animiste des esprits que présentent les religions les plus élevées s'expliquent parfaitement par la survivance ou la renaissance d'idées anciennes. On ne doit, toutefois, point oublier que les religions polydémonistes actuelles ne nous donnent qu'une image imparfaite des religions préhistoriques, parce qu'elles ne sont pas restées complètement immobiles, mais se sont un peu écartées de leur première forme, et, par conséquent, ne l'ont point conservée intacte. »

Ces quatre propositions, j'allais dire ces quatre lois, ne sont-elles pas formulées avec autant de prudence que de justesse ? Je doute que M. Vernes lui-même veuille contester les deux premières. Quant aux dernières, quiconque hésiterait à en admettre le fondement, n'aurait qu'à parcourir la masse de faits condensés, soit dans le cours où M. Albert Réville a, pour la première fois, exposé méthodiquement les religions des peuples non-civilisés, soit dans les deux ouvrages où M. E.-B. Tylor a rapproché des croyances et des coutumes particulières à ces peuples, les usages et même les superstitions populaires des nations civilisées¹.

M. Vernes soutiendra-t-il, — bien que M. Tylor consacre exclusivement aux croyances religieuses onze chapitres sur dix-huit de sa *Culture primitive*, — que c'est là de l'ethnographie et non l'hiéroglyphie ? Soit ; l'essentiel, c'est de s'entendre sur les choses et de ne pas se disputer sur les mots. Tout ce que nous demandons, c'est le droit de suivre M. Tylor dans cette voie — dussions-nous faire de l'ethnographie, comme M. Jourdain faisait de la prose. Sur ce point donc, nous relèverons de la science anthropologique — comme de la psychologie, quand nous étudierons le sentiment religieux dans ses sources intimes — de la médecine pathologique, quand nous étudierons les manifestations religieuses de l'hystérie et de l'extase — de la linguistique, quand nous demanderons à l'étymologie la nature d'un dieu ou le sens d'un mythe — voire de la philosophie, quand,

¹) *Researches into the early history of mankind*. Londres, 1 vol. 18. *Primitive culture*, 2 vol. (traduction française, Paris 1874). — Il est impossible, ainsi que le constate M. Alb. Réville, d'exagérer l'importance de ce dernier ouvrage qui mériterait d'être plus répandu en France et qui le serait certainement, si ceux qui s'occupent de vulgariser les applications de l'ethnographie aux usages et aux croyances rendaient toujours pleine justice à leurs sources.

rapprochant tous nos résultats, nous nous efforcerons d'en déduire « une explication générale des religions », ou plutôt les lois qui président à leur développement. Peut-être M. Vernes nous accorderait-il de faire de l'hiérogaphie, quand nous nous en tiendrons à l'exposé historique des religions les mieux connues? Mais même alors, nous revendiquerons le droit de rapprocher les unes des autres les manifestations religieuses qui nous paraissent se produire dans des conditions identiques ou relever du même principe.

*
*

M. Vernes distingue, il est vrai, la religion de la mythologie, « qui, dit-il, est souvent autre chose », ainsi que du folk-lore « qui n'est plus du tout cela ». La distinction est fondée, si par religion on entend cette disposition de l'esprit humain qui lui fait chercher les moyens de s'unir aux puissances surhumaines, soit en tâchant de se les concilier, voire de se les assimiler, soit simplement en se conformant à leur volonté. Mais M. Vernes prend soin de nous dire que par ce terme il entend ici « un ensemble de conceptions sur la divinité et le culte rendu à celle-ci ». Dans ce sens, je n'hésite pas à soutenir que la religion contient la mythologie et même le folk-lore, en tant que celui-ci se rapporte aux relations supposées de l'homme avec des puissances surhumaines.

Sans doute, beaucoup de mythes ne sont que le récit dramatisé d'événements naturels. Mais, même alors, ils aboutissent à mettre en scène des personnages surhumains qui sont tenus pour réels et qui, par suite, jouent un rôle dans la théologie. Quant au culte, est-il besoin de rappeler combien de rites, même dans les religions les plus émancipées de la mythologie, ne sont que des mythes en action?

D'autre part, j'admettrai volontiers que les coutumes et les superstitions populaires ne fassent point partie de la religion proprement dite, là où existe une orthodoxie. Mais, dans tous les cultes qui ne sont pas nettement systématisés, qui peut dire où commence la religion et où finit le folk-lore? D'ailleurs, même chez les groupes à religion organisée, est-ce que les traditions locales ne représentent pas, le plus souvent, soit une traduction populaire de la foi officielle, soit le legs de cultes antérieurs qu'elles aident à retrouver? Faites donc l'histoire de la religion chez les Grecs, sans prendre en considération toute leur mythologie, ou chez les Finnois, sans vous occuper des traductions recueillies par M. de Castren et ses émules.

*
*
.

En 1881 M. Maurice Vernes insistait dans cette *Revue* même, pour qu'à côté de chaires spécialement consacrées à l'étude des principales religions historiques, on instituât, dans les principaux centres universitaires, une chaire d'hiérogaphie générale ¹. Cette chaire, à l'entendre, devait être surtout *une chaire de vulgarisation scientifique*. « Le professeur, ajoutait-il, sera à la hauteur de sa tâche, si, muni de quelque teinture des langues orientales, venant s'ajouter à ses connaissances classiques, il sait s'informer de tous les progrès accomplis sur le vaste domaine dont il doit présenter à ses élèves le tableau constamment mis à jour ». — Or, s'il faut s'en rapporter aux critiques que je viens de relever, quel serait le rôle réservé au titulaire de cette chaire ?

Il ne pourra dégager de faits indistinctement empruntés à tous les systèmes religieux les lois qui président au développement des religions en général. Ainsi il lui sera interdit d'aborder, soit au début, soit à la fin de son cours, cette partie théorique que M. Réville nous a donnée dans ses *Prolegomènes*. Moins encore lui sera-t-il permis de rechercher dans les croyances des non-civilisés quelques indications sur les commencements de toutes les grandes religions.

Il ne pourra, d'autre part, s'occuper de Folk-lore : *De minimis non curat prætor*. Quant à la mythologie, il devra renoncer à y faire usage des différents systèmes qui ont été appliqués jusqu'à présent à l'interprétation des mythes. J'avais dit, en effet, dans ma leçon d'ouverture, que la plupart de ces systèmes ont du bon, quand ils sont appliqués à propos, et qu'à eux tous ils n'épuisent même pas la matière, mais qu'il faut se garder de vouloir résoudre avec la même formule tous les problèmes de la mythologie : — « Ce qu'il aurait fallu dire, d'après nous, me répond M. Vernes dans la *Revue critique*; ce n'est pas qu'on fera de la bonne hiérogaphie avec une cote mal taillée entre cinq ou six systèmes, mais déclarer que tous ces systèmes sont aussi mauvais les uns que les autres et que le commencement de la sagesse consiste à les jeter par dessus bord sans exception ». Sera--ce, au moins, pour en proposer un nouveau, qui, celui-là, serait une panacée universelle ? Ce n'est certes pas M. Vernes qui le conseillera.

Il ne restera donc au professeur d'hiérogaphie générale qu'à résumer successivement l'enseignement approfondi donné par ses

¹) *Revue de l'Histoire des Religions* Deux. ann. tom. III, n° 1.

collègues dans les chaires spéciales consacrées à l'histoire isolée des principales religions ; encore ne pourra-t-il les suivre, quand ils s'écarteront du programme ci-dessus tracé et devra-t-il absolument éviter de rien demander à la comparaison des faits qu'ils auront respectivement mis en lumière. Mais, même dans ces limites, quelle sera la valeur de ces résumés, si l'enseignement spécial sur lequel ils s'appuient est aussi « en enfance » que veut bien le dire M. Vernes ?

De deux choses, l'une : Ou bien les tableaux du développement religieux chez les différentes nations, tels qu'ils sont tracés par les spécialistes, ont une valeur réelle, et alors pourquoi interdire de les comparer ? Ou bien ils ne sont, eux aussi, que de la pure fantaisie et alors ce n'est plus seulement leur parallèle ou leur comparaison qu'on doit condamner, mais encore l'histoire des religions toute entière.

Personne n'a plus contribué que M. Vernes à populariser l'introduction de l'hiérogaphie dans l'enseignement supérieur. Lorsqu'il y a quatre ans, j'ai soutenu cette cause en Belgique, il m'a presque suffi de reproduire les arguments du savant fondateur de cette *Revue*. Qu'aujourd'hui quelqu'un se lève, n'importe où, pour défendre la thèse contraire : il lui suffira de s'appuyer sur les passages de la *Revue critique* que je viens de signaler. Au fond, il est probable que M. Vernes a simplement voulu donner à ses « confrères en hiérogaphie » un conseil de prudence et de réserve. Qui aime bien, châtie bien, et, pour ma part, quoiqu'en puissent penser les maîtres de la science, j'accepte volontiers l'avertissement. Mais le langage dont il se sert à cet effet, s'il devait être pris à la lettre, ne serait rien moins, comme on vient de le voir, que la négation de l'hiérogaphie. M. Vernes craint fort que, si on ne l'écoute, « la curiosité bienveillante dont nos études sont aujourd'hui l'objet, ne tarde pas à faire place à la méfiance qui précède le discrédit ». Oui, dirais-je, ce danger existe, mais seulement pour autant qu'on voit des hommes aussi compétents et aussi écoutés jeter le doute, par des critiques spécieuses, sur la valeur des études hiérogaphiques.

GOBLET D'ALVIELLA.

LE PRÉSENT DE L'HOMME LETTRÉ

POUR RÉFUTER LES PARTISANS DE LA CROIX

Par 'Abd-Allâh ibn 'Abd-Allâh, le Drogman

TRADUCTION FRANÇAISE INÉDITE

CHAPITRE III

RÉFUTATION DES CHRÉTIENS

Nous nous proposons de faire cette réfutation par le texte des Évangiles. Nous corroborerons les paroles des quatre qui ont écrit les Évangiles par le témoignage de notre Seigneur et notre bien-aimé Mohammad et par celui des prophètes précédents dont les livres se trouvent actuellement entre les mains des Chrétiens.

Ce chapitre comprend neuf subdivisions :

1° Les quatre personnes qui ont écrit les quatre Évangiles ; exposition de leurs erreurs.

2° Schismes des chrétiens en sectes diverses ; nombre de leurs divisions.

3° Corruption des dogmes chrétiens, réfutation de chaque dogme par le texte de leurs Évangiles.

4° L'article de foi fondamental de leur religion, qu'ils enseignent aux petits et aux grands ; réfutation par les Évangiles.

5° Démonstration par le texte des Évangiles que Jésus (le salut soit sur lui) n'est pas Dieu, comme le disent les chrétiens, mais qu'il est de nature humaine, prophète envoyé.

6° Désaccord entre les quatre évangélistes. Démonstration de leurs erreurs.

7° Les erreurs qu'ils ont attribué à Jésus, tandis que ce sont eux qui se trompent.

8° Accusations que les Chrétiens lancent contre les Musulmans.

9° Preuves de la mission prophétique de Mohammad, par la Thora, les Psaumes, les Évangiles et les autres prophètes. Exposition des déclarations des prophètes au sujet de la vérité de la mission de Mohammad et de la durée de sa religion.

§ 1

Sachez (que Dieu vous fasse miséricorde) que ceux qui ont écrit les quatre Évangiles sont : Matthieu, Marc, Jean et Luc ¹. Ce sont eux qui ont défiguré la religion de Jésus, par des adjonctions à la parole divine, par des retranchements ou par des changements, ainsi que Dieu nous le fait savoir dans son livre ². Ces quatre, du reste, ne font pas partie des Apôtres mentionnés dans le Corân ³.

MATTHIEU ⁴.

Il est le premier des Évangélistes, mais il n'a pas été en rapport

¹) L'ordre des Évangélistes varie dans les divers manuscrits.

²) Eux (les chrétiens) ont altéré ce qui leur avait été enseigné dans les Ecritures, Coran V, 45 et *passim*.

³) Les Apôtres de Jésus sont plusieurs fois mentionnés dans le Corân, mais leurs noms ne s'y trouvent pas.

⁴) Le texte imprimé a ici comme à quelques autres endroits en marge une note d'un certain Schaikh Abd Allah Bey. Ces notes quoique peu intéressantes en elles-mêmes, ont l'avantage de nous faire connaître les opinions modernes d'un Musulman sur le christianisme et à quel point il le connaissait. Le Schaikh Abd-Allah-Bey dit : L'ordre chronologique des Évangiles est le suivant : Matthieu, qui aurait écrit un Évangile 5 ans après l'Ascension de Jésus, d'après d'autres 8 ans, d'après d'autres encore 12 ans ; Marc, qui aurait écrit le sien 27 ans après l'Ascension ; Luc, environ 30 ans ; Jean, surnommé l'ami du Messie, environ 45 ans. La plupart cependant mettent cet Évangile dans l'année 65 après l'Ascension ; c'est l'opinion reçue dans les Liturgies ecclésiastiques. Le Schaikh 'Abd-Allah-Bey dit encore : On prétend que ces quatre sont des envoyés de Jésus et des dépositaires de sa religion, chargés par Jésus de composer ce livre (l'Évangile) et de le prêcher. Nous répondons que cette prétention doit être repoussée, car deux d'entre eux, Marc et Luc, n'ont jamais vu le Messie ; d'où auraient-ils donc reçu cet ordre ? Eux-mêmes ne prétendent nullement l'avoir reçu ; chacun d'eux a composé son écrit à la demande de ses compagnons ou amis ; la preuve en est ce que dit Luc au commencement de son Évangile. Cette opinion du reste est reçue dans les commentaires sur les Évangiles et dans les histoires de l'Eglise. Les quatre n'appellent pas leurs livres *l'Évangile*, ils les ont intitulés simplement : *Histoires* (chroniques), comme cela ressort de leurs propres paroles. Ainsi Matthieu dit : Livre de la naissance de Jésus le Messie, fils de David, fils d'Abraham. Ce sont les chrétiens qui, plus tard, ont appelé ces livres « Évangile », malgré l'existence d'un grand nombre d'Évangiles tout différents les uns des autres dans les récits et les paroles.

avec Jésus et ne l'a vu que l'année où Jésus fut élevé au ciel. Ce fut après l'Ascension que Matthieu mit l'Evangile par écrit dans la ville d'Alexandrie. Il raconte la naissance de Jésus, les miracles qui accompagnaient sa naissance, le voyage de sa mère en Egypte, par crainte du roi Hérode ¹ qui voulait tuer son fils Jésus. La cause de ce voyage, d'après Matthieu, est la suivante : Trois Mages, de ceux qui habitent à l'intérieur du Levant, étaient descendus à Jérusalem et dirent : Où est-ce roi qui est né ces jours-ci ? car nous avons vu se lever dans notre pays son étoile, signe de sa naissance et nous sommes venus lui apporter des présents.

Le roi Hérode ayant appris cela, en fut troublé, de même que tous les docteurs juifs ; il s'informa d'eux au sujet de ce nouveau-né. Ils lui dirent : Nos prophètes, enfants d'Israël, nous ont fait savoir dans leurs livres que le Messie naîtra ces temps-ci, près de Jérusalem, dans la ville de Bethléhem. Alors le roi ordonna aux Mages de se rendre à Bethléhem, de rechercher soigneusement cet enfant nouveau-né et de lui faire savoir quand ils l'auraient trouvé ; car, leur disait-il, je veux aller le trouver aussi et l'adorer. Mais son but était tout autre et il ne parlait ainsi que par ruse et perfidie, étant résolu de le tuer.

Les trois Mages partirent donc pour Bethléhem, où ils trouvèrent Marie, son fils Jésus dans son sein, logée dans une petite maisonnette. Ils offrirent à Marie leurs présents et, se prosternant devant Jésus, ils l'adorèrent. Pendant la nuit ils virent un ange, qui leur ordonnait de cacher la naissance de Jésus et de s'en retourner dans leur pays par un autre chemin que celui par lequel ils étaient venus. Puis l'ange se présenta à Marie et l'informant de la ruse d'Hérode, il lui ordonna de s'enfuir avec Jésus en Egypte. Elle fit ce qui lui avait été ordonné ².

Voilà ce que dit Matthieu dans son Evangile. Or tout ce récit est faux et erroné, en voici la preuve : La distance de Jérusalem à Bethléhem est de 5 milles ³. Si donc le roi Hérode avait réellement des

¹) Roûdes, ou Redoûs.

²) Dans l'Evangile ces dernières paroles s'adressent non à Marie, mais à Joseph. De la façon presque toujours plus ou moins approximative dont l'auteur cite ses sources bibliques, il nous semble ressortir qu'il les cite de mémoire.

³) Le mille Tunisien est actuellement d'environ 1 1/2 kilomètre. La distance de Jérusalem à Bethléhem est de 10 kilomètres selon les uns, de deux petites lieues selon les autres.

craintes au sujet de cet enfant et voulait le rechercher, il serait allé en personne avec les Mages, ou bien il aurait envoyé quelques-uns de ses conseillers, pour faire minutieusement ces recherches.

Une autre preuve que ce récit de Matthieu est faux, c'est que ni Luc, ni Marc, ni Jean n'en disent mot dans leurs Evangiles. Or, comme Matthieu n'a pas été témoin oculaire de la naissance de Jésus, il doit avoir appris ce récit de la bouche d'un menteur qui lui a fait raconter ce qu'il raconte.

LUC.

Luc n'a jamais été en rapport avec Jésus et ne l'a jamais vu. Il ne s'est fait chrétien qu'après l'Ascension de Jésus, par l'intermédiaire de Paul, l'israélite, qui, lui non plus, n'avait connu Jésus personnellement. Bien au contraire, il fut un des plus violents ennemis des chrétiens au point de solliciter un décret des gouverneurs romains ¹ l'autorisant à s'emparer des chrétiens, n'importe où il les rencontrerait, à les mener à Jérusalem et à les y emprisonner.

Dans son livre intitulé *Actes des Apôtres*, le susdit Luc raconte ² que Paul étant en chemin avec une troupe de cavaliers, vit tout à coup une lumière, resplendissante comme le soleil, et entendit une voix qui lui dit : Pourquoi, ô Paul, me persécutes-tu ? (Cette histoire doit être fausse, ou doit être attribuée à une ruse du diable). Paul dit : Qui es-tu, Seigneur ? Il répondit : Je suis Jésus le Messie³. Paul dit : Comment t'aurais-je persécuté, ne t'ayant jamais vu ? Il lui dit : Persécuter mon peuple, c'est me persécuter moi-même ; cesse donc de les poursuivre, car ils sont dans la vérité, suis-les et tu trouveras le bonheur ⁴. Paul dit : Que m'ordonnes-tu ? Il lui répondit : Va à Damas et informe-toi là au sujet d'un homme nommé Anâniyâ, qui te dira ce que tu dois faire. Paul s'étant rendu à Damas, y chercha cet homme ; l'ayant trouvé il lui fit connaître la parole qu'il avait entendue de la bouche de Jésus, et le pria de l'introduire dans la religion chrétienne. Anâniyâ ayant consenti, la foi de Paul ne fit que s'accroître.

¹) Dans le texte il y a : des rois de Rome.

²) Actes des Apôtres IX.

³) Les paroles Actes IX, 5 à 6. « Il te serait dur de régimber contre l'aiguillon ». Paul, tremblant et plein d'effroi dit » ; qui sont omis ici, manquent également dans les plus anciens manuscrits des Actes.

⁴) Ces paroles de Jésus manquent dans nos éditions des Actes.

Donc Paul est devenu chrétien par l'intermédiaire d'Anâniyâ et Luc par celui de Paul, dont il a pris le livre de l'Evangile. Ni l'un ni l'autre n'ont connu personnellement Jésus. C'est vraiment un embrouillamini dans lequel se trouve la preuve de leur erreur.

MARC.

Il n'a pas connu Jésus. Après l'Ascension il s'est converti au Christianisme par l'intermédiaire de Pierre ¹, l'apôtre, dont il a reçu l'Evangile dans la ville de Rome.

Dans bien des questions importantes Marc diffère considérablement des trois autres Evangélistes, comme nous le démontrerons au § 6, si Dieu le permet.

JEAN.

Il est fils d'une tante de Jésus ². Les chrétiens racontent que Jésus, assistant aux noces ³ de Jean, y fit son premier miracle, en changeant l'eau en vin. A la vue de ce miracle, Jean abandonna sa femme, suivit la religion de Jésus et l'accompagna dans ses voyages.

Les chrétiens racontent encore que Jésus recommanda sa mère Marie à Jean, le fils de sa tante, et cela au moment où les Juifs l'entouraient pour s'assurer de sa mort. Il lui dit : ô Jean, je vous recommande ma mère, car elle est ta mère. Et il dit à sa mère : Je vous recommande Jean, car il est ton fils. Or ce Jean est le quatrième de ceux qui ont écrit les quatre Evangiles, comme nous l'avons déjà dit, mais cette histoire ne se trouve absolument pas chez les trois autres. Au reste Jean a écrit un Evangile en langue ⁴ grecque dans la ville d'Ephèse ⁵.

Voilà donc les quatre qui ont écrit les quatre Evangiles. Ils les ont altérés, changés et y ont mis des erreurs. Quant à l'Evangile que Jésus a apporté, il est un et unique, sans contradictions et sans divergences, tandis que pour ce qui concerne les quatre évangélistes, on remarque chez eux et entre eux des contradictions, des diver-

¹) Pitro.

²) D'après la tradition, en effet, Salomé, mère de Jean, aurait été la sœur de Joseph.

³) Var. : au repas.

⁴) Var : avec une plume grecque.

⁵) Ce qui est conforme à la tradition générale. Les mss. n'ont conservé que la fin de ce mot et lisent Sôs ou Soûs.

gences, des oppositions et des mensonges contre Dieu Très-Haut et contre Jésus son prophète. Tout cela est connu et patent, les chrétiens ne sauraient le nier et nous le démontrerons suffisamment.

Premier exemple de leurs erreurs : Au premier chapitre de son Evangile Marc dit qu'il est écrit dans le livre d'Esaië le prophète ¹, de la part de Dieu : « J'envoie mon ange devant toi, c'est-à-dire devant Jésus ». Cette parole ne se trouve pas dans le livre d'Esaië, mais dans celui de Malachie ². Voilà certes une erreur colossale que d'attribuer à un prophète une parole qui ne se trouve pas dans son livre. Second exemple. Au chapitre XIII ³ de son Evangile Matthieu met dans la bouche de Jésus cette parole : « Après ma mort, mon corps sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits, comme Jonas est resté dans le ventre du poisson ». Cette parole est évidemment erronée et en voici la preuve : Matthieu, en cela d'accord avec les trois autres évangélistes, déclare que (selon leur opinion) Jésus est mort la sixième heure du vendredi, a été enterré la première heure du jour ⁴, le samedi, et est ressuscité d'entre les morts le matin du dimanche.

Il ne serait donc resté dans le sein de la terre (toujours selon leur opinion) qu'un seul jour et deux nuits, ce qui est en opposition avec la déclaration de Matthieu que Jésus aurait dit qu'il y resterait trois jours et trois nuits, comme Jonas est resté dans le ventre du poisson. De cet exemple on peut conclure aux autres erreurs de Matthieu et il est permis d'en déduire que Jésus n'a pas dit de lui-même et que Dieu non plus n'a dit à l'égard de Jésus dans l'Evangile qu'il serait tué et resterait enseveli ni un jour et deux nuits, ni trois jours et trois nuits. Au contraire, il nous est permis d'admettre comme vraie la parole de Dieu dans son précieux livre (le Korân) : « ils ne l'ont pas tué ni crucifié, mais Dieu l'a élevé auprès de lui ⁵ ».

Troisième exemple. Marc raconte que notre Seigneur, le Messie, après sa résurrection d'entre les morts, s'entretint avec les Apôtres et monta au ciel, ce même jour, ce qui est en opposition avec la narration de Luc dans son livre des Actes. En effet, selon ce dernier, Jésus ne serait monté au ciel que quarante jours après sa résurrection d'entre les morts.

¹) C'est en effet la vraie leçon. Le Texte reçu présente la leçon « dans les Prophètes ».

²) Malachie III, 1.

³) Lisez XII, v. 40.

⁴) Var : Nuit.

⁵) Corân IV, 156 et 157.

Ces exemples suffisent pour juger du reste.

Non, Jésus n'a pas été tué, on ne l'a pas enseveli dans un tombeau, il n'en est donc pas sorti ni après un jour, ni après quarante jours ¹.

§ 2. — DIVISION DES CHRÉTIENS EN SECTES DIVERSES.

Sachez (Dieu vous fasse miséricorde) que les chrétiens se divisent en soixante-douze groupes. Le premier de ces groupes ou sectes ad-

¹) Le Schaikh Abd Allah Bey dit : Remarquez encore qu'aucun des récits évangéliques ne présente un caractère suffisant d'authenticité, vu l'impossibilité de les contrôler. Ce sont des récits isolés, en contradiction les uns avec les autres. La science demande davantage. Elle exige : 1° que la chaîne des narrateurs ne soit pas interrompue ; 2° que les narrateurs subséquents tiennent le fait de témoins oculaires ; 3° qu'ils ne soient ni en opposition, ni en contradiction entre eux ; 4° que la raison ne puisse les convaincre de mensonge.

Il n'en est nullement ainsi pour ce qui concerne les Evangiles. 1° Il n'y a pas ici de tradition constante. Nous avons affaire à quatre hommes, dont toutes les circonstances sont inconnues ; s'il en était autrement, on ne discuterait pas sur la composition de leurs écrits et on saurait dans quelle langue ils ont écrit ; 2° d'après l'aveu même des chrétiens, deux des auteurs seulement auraient été témoins oculaires, à savoir : Matthieu et Jean. Quant à Marc et Luc, ils n'ont pas connu Jésus. Ils furent des compagnons de l'israélite Paul, appelé Paul l'apôtre, qui lui non plus n'a pas connu Jésus. Paul prétend, il est vrai, l'avoir vu entre ciel et terre, se manifestant à lui et lui parlant. En réalité, nous ignorons les sources de Marc et de Luc. Pour Matthieu et Jean, comment pourrait-on avoir confiance en deux hommes constamment en contradiction l'un avec l'autre ? La troisième condition manque complètement. Les contradictions, les divergences dans les discours et les faits qu'ils rapportent, sautent aux yeux comme le soleil en plein jour ; pas n'est besoin de preuves. Enfin la raison les convainc de mensonge ; ils racontent ce qu'ils n'ont pas vu. Ainsi, chose curieuse, ils parlent de la Crucifixion, tout en déclarant eux-mêmes dans leurs Evangiles, que personne n'y a assisté, parce que tous ceux de l'entourage de Jésus s'étaient enfuis et l'avaient laissé entre les mains des Juifs.

Le Schaikh Abd Allah Bey dit encore : Si l'on prétend que Jésus lui-même leur est apparu après sa résurrection d'entre les morts et leur a raconté sa crucifixion et sa mort, nous répondons que cela n'est pas du tout certain et ne saurait constituer, à tout prendre, qu'une présomption. Eux-mêmes déclarent avoir douté et l'avoir pris pour un esprit, comme cela est écrit dans l'Evangile de Luc. Puis, par supposition, ils ont admis que cette apparition était celle de leur Seigneur et Sauveur. Mais la raison ne peut-elle pas admettre que ce fut une apparition corporelle de Satan dans le but de les séduire ? Si tu objectes : comment Satan pourrait-il prendre la forme du Prophète de Dieu et séduire les hommes ? nous répliquons : oui, cela est possible aux yeux des Musulmans. Toutefois il est possible aussi que Satan eût pris la forme d'une autre personne, ce qui expliquerait leurs doutes et leur incertitude. Ce qui corrobore notre assertion, c'est la parole de Paul au chap. xi de la 2^e épître aux Corinthiens : « Il n'y a rien d'étonnant en cela, parce que Satan se déguise bien en ange de lumière ».

met que Jésus est le Dieu générateur et créateur qui a créé les cieux et la terre. Par cette croyance, leur peut-on répondre, non seulement vous vous trompez grossièrement, et vous faites acte d'infidélité, mais encore vous êtes en contradiction avec vos propres Évangiles ; car, au chap. xxvi¹ de son Évangile, Matthieu s'exprime ainsi : « Avant la nuit où il fut pris par les Juifs, Jésus dit aux Apôtres : Je suis saisi d'une tristesse mortelle. Puis sa tristesse s'accrut, son visage s'altéra, enfin il se prosterna la face contre terre, en pleurant et en suppliant Dieu et en disant : O Dieu s'il est possible de détourner de moi la coupe de la mort, détourne-la ; mais qu'il en soit, non comme je veux, moi, mais comme tu veux, toi ».

Nous entendons ici le Messie déclarer lui-même qu'il est de nature humaine, faible, craignant les approches de la mort, reconnaissant un Dieu qu'il appelle mon Dieu et qu'il invoque.

Mais le passage de Matthieu nous montre, plus encore que la nature humaine de Jésus, sa crainte et sa tristesse ; il nous montre Jésus doutant de la toute-puissance de Dieu, au point de s'écrier : « S'il est possible de détourner de moi la coupe de la mort, détourne-la », parole qui évidemment exprime un doute à l'égard de la puissance divine. Or, comme il faut admettre que le Messie savait que pour Dieu rien n'est trop difficile, comment expliquer cette parole : « Si cela est possible » ? et s'il savait que cela était possible à Dieu, comment expliquer sa demande et sa prière ? Mais non, à Dieu ne plaise ! l'envoyé de Dieu n'a pu douter du pouvoir divin ; Jésus savait avec la plus entière certitude que rien n'est impossible à Dieu, et que tous les miracles qu'il avait accomplis n'avaient eu lieu que par un effet de la puissance et de la volonté divines. Il n'y a pas de Dieu excepté Lui !

Mais, dirons-nous encore à ces chrétiens, vous êtes en contradiction aussi avec ce que dit Jean au chap. XII² de son Évangile : « Le Messie leva le regard au ciel et pria Dieu en disant : « O Dieu, mon père ³, je te rends grâce de l'exaucement de mes prières et je te loue à cause de cela. Pour moi, je sais qu'en toute circonstance ⁴ tu exauces mes prières, mais je te fais des requêtes à cause de cette

¹) Vers. 38.

²) Var : XVII, lisez XI, vers. 41.

³) Les mots « mon Père » manquent dans certains manuscrits.

⁴) Var : à toute heure.

foule d'assistants, car ils ne croient pas que tu m'as envoyé ¹. » Dans ces paroles, le Messie confesse que Dieu est son Dieu et son Maître, il le supplie, il lui rend grâce de ses bienfaits et de ses exaucements ; comment donc pouvez-vous dire que Jésus est le Dieu qui a créé les cieux et la terre ? Y a-t-il quelque chose de plus contraire au bon sens !

Il y a plus encore ; nous lisons au chap. V de l'évangile de Jean : « Jésus dit aux Juifs : Celui qui entend mes paroles et croit ² en celui qui m'a envoyé, entrera au Paradis ³. »

Dans ce même chapitre, nous entendons les Juifs dire : « O Jésus, quel est celui qui rend témoignage de toi ? » Jésus leur répondit : « Dieu qui m'a envoyé est celui qui rend témoignage de moi ⁴. » Par ces paroles, Jésus affirme qu'il est un Prophète envoyé, que c'est Dieu qui l'a envoyé, que celui qui agit conformément à la parole de Jésus et croit en celui qui l'a envoyé, entrera au Paradis. Remarquez encore ce que dit Marc au chap. I de son évangile ⁵ : « Il se trouvait à Jérusalem un homme possédé d'un démon qui parlait par sa bouche. Au moment où Jésus passait, ce démon se mit à crier, disant : Qu'as-tu à faire avec moi, ô Jésus, veux-tu me faire sortir de ce corps pour que les gens sachent que tu es un prophète de Dieu et que Dieu t'a envoyé ? Jésus lui ordonna de sortir et quant il fut sorti, l'homme fut sain et sauf ». Voilà une preuve bien éclatante que Jésus est homme comme les autres hommes et Envoyé comme les autres Envoyés. Que les bénédictions de Dieu soient sur eux tous !

Un second groupe de chrétiens croit que Jésus est le fils de Dieu, c'est-à-dire qu'il est Dieu et Homme ; Dieu du côté de Dieu ⁶ et Homme du côté de sa mère ; que les Juifs ont tué la nature humaine et que la nature divine, après l'entrée de la nature humaine au tombeau, est descendue dans l'enfer ⁷ et en a fait sortir Adam, Noé, Abraham et tous les autres prophètes qui s'y trouvaient à cause du péché commis par leur père Adam en mangeant de l'arbre, et que tous ces prophètes sont montés au ciel en compagnie de la nature divine après

¹) Var : car ils croient en celui qui m'a envoyé.

²) Var : en moi.

³) Cf. Jean VI, vers. 40 et 47.

⁴) Cf. Jean VI, vers. 37.

⁵) Vers. 23 sqq.

⁶) Var : de son Père.

⁷) Géhenne.

que celle-ci se fut réunie à la nature humaine. A cette croyance impie et absurde (que Dieu nous garde de la partager!), nous répondons : vous êtes dans une bien grande erreur au sujet de Dieu et de son prophète Jésus. La preuve en est, dans vos propres livres, notamment dans ce que dit Marc au chap. XII¹ : « Jésus dit aux apôtres : Sachez et croyez que votre Père céleste qui est dans le ciel, c'est-à-dire Dieu Très-Haut, est un seul Dieu (il n'a pas engendré et n'a pas été engendré)². » Quel témoignage conclut davantage contre vous que ce témoignage de Jésus lui-même et qui se retrouve dans vos évangiles !

Quant aux autres groupes de chrétiens, leurs croyances sont toutes erronées. Nous n'en parlerons pas, pour abrégé.

§ 3. — *Exposition des dogmes qui, sauf de rares exceptions, sont admis par tous les chrétiens et réfutation de chaque dogme en particulier.*

Sachez (que Dieu vous fasse miséricorde) que les dogmes de la religion chrétienne sont au nombre de cinq, à savoir : 1^o le baptême ; 2^o la foi en la Trinité ; 3^o la croyance de l'incarnation de l'hypostase du Fils dans le sein de Marie ; 4^o le dogme de l'Eucharistie ; 5^o la confession des péchés aux prêtres.

¹) Vers. 29. Var : Matth. XIX.

²) Ces paroles, qui manquent dans le texte de Marc, font également défaut dans quelques manuscrits. Le schaikh Abd Allah Bey dit : C'est une chose étonnante qu'en face de ces déclarations du Messie les chrétiens aient pu rejeter l'unité de Dieu et préférer la pluralité, en divisant l'éternelle substance divine en trois substances, dont ils appellent l'une Père, l'autre Fils et la troisième Saint-Esprit. En faisant ainsi, ils se sont mis en contradiction avec les prophètes en général et avec le Messie en particulier. On ne saurait attribuer cette aberration qu'aux philosophes pervers et idolâtres qui n'ont embrassé le christianisme que pour le corrompre, au point de pousser les chrétiens à adorer des images et à confondre la vérité et l'erreur. La preuve la plus évidente de la contradiction entre les chrétiens et leurs propres évangiles, est cette parole de Marc (chap. XII) : « Il lui demanda : Quel est le premier de tous les commandements ? Jésus répondit : Le premier de tous les commandements, c'est : Écoute Israël : le Seigneur votre Dieu (Marc, notre) est le seul Dieu et tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force. Voilà le premier commandement, et le second, qui lui est semblable, c'est : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Il n'y a pas d'autre commandement en dehors de ces deux ». Et dans la rédaction de Matthieu (chap. XXII), : « de ces deux commandements dépendent toute la loi et les prophètes ».

1^o *Le baptême et sa description.* — Sachez que Luc dit dans son Evangile : « Quiconque aura été baptisé, entrera au ciel, et quiconque n'aura pas été baptisé, aura pour sa part le feu éternel. » En suite de ce texte, les chrétiens croient qu'il n'est possible d'entrer au ciel que par le baptême. Mais, leur oppose-t-on, que dites-vous donc au sujet d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Moïse et de tous les prophètes ; sont-ils au ciel ou non ? Comme il faut absolument répondre qu'ils sont au ciel, on peut leur demander : Comment y sont-ils entrés, n'ayant pas reçu de baptême ? A la réponse des chrétiens que la circoncision leur tient lieu de baptême, on peut encore leur objecter : Que dites-vous alors au sujet d'Adam, de Noé et de sa postérité, qui n'ont jamais été ni circoncis, ni baptisés, et sont cependant au ciel par le témoignage même de vos Evangiles, d'accord avec tous vos docteurs ? A cette objection, il leur est impossible de répondre d'une façon satisfaisante.

Sachez donc que le baptême est une de ces choses faussement insérées dans les évangiles.

Description du baptême. — Dans toutes les églises se trouve un bassin en marbre ou en tuf, que le prêtre remplit d'eau en lisant une portion de l'évangile et dans lequel il jette une assez grande quantité de sel et d'huile de baume de Judée. Si un homme, déjà adulte, voulant embrasser le christianisme, demande à être baptisé, il se présente devant le prêtre, accompagné de quelques chrétiens notables qui attestent de par Dieu sa résolution de recevoir le baptême. Le prêtre, se tenant près du bassin susdit, lui adresse ces paroles : « Toi, un tel, sache que si quelqu'un désire devenir chrétien, il faut qu'il croie que Dieu est en trois personnes, et quant à toi, il faut que tu croies qu'il n'est pas possible d'entrer au ciel sans le baptême ; que notre Seigneur Jésus est le Fils de Dieu ; qu'il s'est incarné dans le sein de Marie ; qu'il est homme et Dieu : Dieu de la substance de son père et homme de la substance de sa mère ; qu'il a été crucifié ; qu'il est mort ; qu'il a vécu et est redevenu vivant trois jours après son ensevelissement ; qu'il est monté aux cieux et s'est assis à la droite de son Père ; qu'au jugement dernier c'est lui qui jugera les créatures ; enfin que tu croies ce que croit le peuple de l'Eglise. Mon cher fils, crois-tu tout cela ? » Le néophyte ayant répondu oui, le prêtre prend dans un plat de l'eau du bassin et l'en asperge en lui disant : « Moi, je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ». Puis il essuie l'eau avec une serviette et

s'en va. Par cette cérémonie, le néophyte est entré dans la religion chrétienne.

S'il s'agit de baptiser un enfant, les parents le portent à l'église, le huitième jour de sa naissance, et le placent devant le prêtre. Celui-ci lui adresse les mêmes paroles au sujet des articles de foi que ci-dessus. Le père et la mère ayant répondu oui, à la place de leur enfant, l'emportent et c'est ainsi que l'enfant devient chrétien. Voilà pour la description du baptême. Or sachez que cette eau que les prêtres mettent dans les bassins des églises, qu'elle y séjourne des années ou des époques plus longues encore, ne se gâte ni ne s'altère. Ce fait, sujet d'étonnement pour les chrétiens et qu'ils attribuent à la bénédiction du prêtre et à la sainteté de l'église, n'a d'autre cause que le sel et le baume qui empêchent l'eau de se corrompre. Mais les prêtres ont soin de jeter dans l'eau le sel et le baume pendant la nuit, au moment où aucun laïque ne peut les voir.

Du temps où j'étais encore dans les erreurs de l'ignorance, j'ai baptisé moi-même ainsi bien des gens, mais maintenant je rends grâces à Dieu qui m'a conduit vers la vérité et m'a fait venir des ténèbres à la lumière.

2° Le second dogme fondamental est la foi en la Trinité, condition indispensable pour entrer au ciel, d'après l'opinion des principaux docteurs.

Les chrétiens croient que Dieu est triple, que Jésus est le fils de Dieu et possède deux natures, une humaine et une divine, qui se sont fondues en une seule et même chose. La nature divine est devenue homme complet, engendré, créé, et la nature humaine est devenue Dieu complet, créateur, incréé. Il se rencontre même des chrétiens qui prétendent que les trois personnes de la Trinité sont Dieu, Jésus et Marie. Cette assertion mérite à peine d'être réfutée. Tout homme de sens rassis comprendra que quiconque possède une parcelle de raison se détourne d'une croyance qui tout au plus peut amuser les enfants, mais dont rien les hommes intelligents. Pour ma part, je remercie Dieu de m'avoir fait comprendre l'erreur de ceux qui prétendent que le Christ est le fils de Dieu et que son essence, sa puissance et sa science sont égales à celles de Dieu. Non, cela est faux, et la preuve en est la parole de Marc au chapitre XIII de son évangile¹. Les Apôtres ayant interrogé Jésus au sujet de

¹) v. 32. Marc ajoute « pas même le fils », mots qui manquent dans le pas-

l'heure à laquelle aura lieu le jugement dernier, Jésus leur répondit : « Cette heure nul ne la connaît, pas même les anges qui sont dans le ciel, nul ne la connaît que le Père seul. c'est-à-dire Dieu ».

Par cette parole, Jésus se reconnaît inférieur en science aux anges et affirme que Dieu seul connaît l'heure du jour du jugement ; quant à lui il ne sait que ce que ce Dieu lui fait savoir.

De même, au chapitre XXVI de son Evangile, Matthieu dit : La nuit dans laquelle les Juifs avaient décidé de s'emparer de Jésus, pour le tuer, il fut angoissé et saisi d'une grande tristesse. Or, qui-conque est triste et angoissé, n'est ni Dieu ni fils de Dieu aux yeux de tout homme de bon sens.

Venons maintenant à la seconde partie du dogme qui attribue à Jésus deux natures, une humaine et une divine, qui se sont fondues en une seule et même chose. Autant vaut dire que l'eau et le feu, la lumière et les ténèbres peuvent se fondre en une seule et même chose. L'une de ces choses étant justement le contraire de l'autre, l'impossibilité d'une fusion saute aux yeux. Comment donc pourrait-il entrer dans une raison saine que le Créateur des créatures, subsistant par lui-même, se soit fondu avec une de ses créatures au point de devenir avec elle une seule chose ! Et où donc était la nature divine quand la nature humaine était morte, puisqu'ils affirment que la nature divine s'était unifiée, mélangée avec la nature humaine et s'y était incarnée¹ ! Qu'est-ce qui a séparé les deux natures, quand le corps et la nature humaine furent frappés de verges, la tête couronnée d'épines, le corps pendu au bois et percé de lances, alors que Jésus criait sous les étreintes de l'épouvante et de la frayeur ? La nature divine était-elle absente dans ces moments terribles, malgré la fusion et l'incarnation ?

Il est vrai que les chrétiens prétendent qu'au moment de la crucifixion, la nature divine avait abandonné Jésus et était descendue aux enfers pour en faire sortir les prophètes ; qu'après cela elle vint rejoindre la nature humaine restée pendant ce temps ensevelie, la fit sortir du tombeau et monta avec elle au ciel, — mais toutes ces prétentions sont fausses et contraires au bon sens.

Sage parallèle, Matth. XXIV, 36. Cette citation nous paraît prouver de nouveau que l'auteur cite de mémoire.

¹) Var : Comme, selon eux, la nature divine était devenue identique à la nature humaine puisqu'elle s'était unifiée... qu'est-ce qui les a séparées quand, ect.

Comment, d'autre part, peuvent-ils soutenir les deux natures de Jésus, en face des évangiles qui ne lui attribuent qu'une seule nature humaine ? Nous lisons, en effet, au chapitre XIII de l'évangile de Matthieu : Quand Jésus quitta la ville ¹ où il était né, les gens l'ayant traité avec dédain, il dit : « Un prophète n'est dédaigné que dans sa ville », parole par laquelle Jésus déclare être un prophète d'entre les prophètes, qui tous n'ont jamais eu qu'une seule nature humaine.

Une parole plus caractéristique encore est celle que Simon Pierre, chef des Apôtres ², adresse aux Juifs au sujet de leur conduite envers Jésus : « O hommes, enfants d'Israël, écoutez mes paroles, sachez que le Messie est un homme qui s'est montré à vous, de la part de Dieu, avec des miracles et des prodiges que Dieu a opérés par ses mains. et vous avez été rebelles à son égard ». Ceci se trouve dans le livre des *Actes des Apôtres* qui, chez les chrétiens, jouit de la même autorité que l'Evangile. Pourrait-il y avoir un homme plus digne de foi que Simon, plus véridique que lui ? Eh bien, ce Simon Pierre, dont la mémoire est bénie parmi les chrétiens à cause de ses vertus et de sa piété, témoigne que Jésus est un homme d'entre les hommes issus d'Adam, d'entre les prophètes et les envoyés que Dieu a assistés par des miracles. Il n'en est pas autrement pour les miracles de Jésus. Il agissait par la puissance de Dieu et non en vertu de la sienne propre.

Où donc trouver la raison plausible qui puisse autoriser les chrétiens à affirmer que la divinité, après s'être incarnée dans l'humanité de Jésus, est devenue avec elle un homme complet, créé, et que l'humanité de Jésus, c'est-à-dire son corps, est devenue un dieu complet, créateur, incréé ? Comment Satan a-t-il pu les aveugler au point de les porter à croire pareille chose impossible, contraire à la raison et à la nature des choses ?

Ajoutons encore ce que dit Luc à la fin de son Evangile : « Après sa résurrection deux hommes d'entre ses disciples, à savoir Cléopas et Luc, le rencontrèrent. Jésus leur dit : Pourquoi êtes-vous ainsi tristes ? Ils lui répondirent : Tu es donc le seul dans la ville de Jérusalem qui ne sache pas ce qui est arrivé ces jours-ci à Jésus, qui

¹) Var : se dirigea vers la ville.

²) Un ms. lit avec raison As. Safâ qui veut dire rocher ; les autres lisent As.-Saffâr, le chaudronnier.

était un homme juste et approuvé de Dieu en paroles et en œuvres, devant Dieu et devant les hommes. Ce témoignage des disciples prouve une fois de plus que Jésus était un homme, approuvé de Dieu et nullement un créateur, ni un Dieu, ni un Fils de Dieu.

3° Le troisième dogme consiste à croire que l'hypostase du Fils s'est incarnée en la personne de Jésus, dans le sein de Marie. Sachez (que Dieu vous fasse miséricorde) que les chrétiens croient que Dieu aurait puni¹ Adam et sa postérité, à cause du péché d'Adam d'avoir mangé de l'arbre. Puis Dieu, ayant eu compassion d'eux et voulant leur faire grâce en les faisant sortir du feu, a envoyé son fils, qui s'est incarné dans le sein de Marie, qui a pris le corps de Jésus et est devenu homme et dieu, homme de la substance de sa mère et dieu de la substance de son père. Mais Jésus n'avait d'autre moyen de faire sortir Adam et sa postérité du feu que sa mort, par laquelle toutes les créatures ont été rachetées de la main de Satan. Il est donc mort, de mort violente, a revécu après trois jours et est descendu aux enfers, dont il a arraché Adam et les autres prophètes.

Cette doctrine extraordinaire ne repose sur aucun fondement; jamais ni prophète, ni envoyé, n'a enseigné quelque chose de semblable; comment se pourrait-il, du reste, que le Créateur éternel se fût transformé en chair et en sang, qu'il eût un fils soit dans les cieux soit sur la terre, qu'il eût en lui des successions de temps ou des changements d'état? Non, Dieu est celui qui n'a à côté de lui ni pareil ni semblable; il n'est d'autre Dieu que Lui! que sa gloire soit sanctifiée et ses perfections exaltées en face de la chair destinée à mourir! Celui qui est le vivant ne saurait mourir; celui qui a fait des Cieux son trône, n'a pu incarner son essence suprême et sainte dans le sein d'une femme.

Mais discutons la question : Vous croyez, n'est-il pas vrai, que Jésus est Dieu, que celui qui ne le croit pas, n'est pas chrétien? Comme il leur faut absolument répondre oui à cette question, nous leur disons : Vous avancez une grande erreur et une impossibilité manifeste; car, quoiqu'on fasse, votre doctrine sur Jésus ne peut s'expliquer que de l'une de ces cinq façons : 1° Vous le faites Dieu éternel ou résidant dans le Dieu éternel ; 2° Jésus a dit cela

¹) Var : du châtimement de l'Enfer.

de lui-même, ou bien ses disciples, qui vous ont apporté sa religion, vous l'ont dit ? 3° Vous le faites Dieu à cause de son ascension aux cieux ; 4° Vous le faites Dieu à cause des prodiges qu'il a opérés ; 5° Vous le faites Dieu à cause de sa naissance extraordinaire sans intervention d'un père. Si vous le faites Dieu pour cette dernière raison, nous vous dirons que la naissance de Jésus n'est pas plus extraordinaire que celle d'Adam, venu à l'existence sans père ni mère, ni plus extraordinaire que l'existence des anges créés sans l'intervention ni de parents, ni de matière, ni d'argile. Cependant on n'appelle Dieu ni les anges, ni Adam ; et vous, vous ne le faites pas non plus. Dites-nous donc quelle différence il y a entre Jésus et ceux dont l'existence est plus étonnante que la sienne ?

Si vous dites que Jésus est Dieu, à cause des miracles qu'il a opérés, nous répondrons : Vos propres docteurs enseignent que le prophète Esaïe a fait revivre un homme pendant sa vie et un autre après sa mort ; or, opérer dans le Purgatoire, après sa mort, le miracle de ressusciter un mort est bien plus extraordinaire que de le faire pendant sa vie. Elie, lui aussi, a ressuscité un mort ; de plus, ayant invoqué la bénédiction sur la farine et l'huile d'une vieille femme, la farine ne s'épuisa pas dans le vase ni l'huile dans la cruche pendant sept ans, et encore, ayant demandé de retenir la pluie pendant sept ans, Dieu exauça sa prière. Vous alléguiez que Jésus a nourri avec cinq petits pains cinq mille personnes ; mais Moïse, l'interlocuteur de Dieu¹, ayant prié Dieu en faveur de son peuple, a nourri pendant 40 ans plus de 600,000 personnes avec la manne et les caïlles.

Jésus a marché sur la mer sans s'y noyer, mais Moïse, ayant frappé la mer de sa verge, l'a fendue et y a frayé un chemin par lequel tout son peuple a passé. Pharaon, ayant voulu les poursuivre, s'y est noyé avec son armée. Il a fait jaillir du rocher douze sources, une pour chaque tribu des enfants d'Israël. Il a frappé les habitants d'Egypte de dix prodiges qui étaient des châtiments extraordinaires : 1° Il jeta son bâton qui devint un terrible serpent engloutissant les produits de la sorcellerie ; 2° Il a rendu puantes les eaux et en a fait mourir tous les animaux ; 3° Il a envoyé contre eux des grenouilles au point d'en remplir leurs maisons ; 4° Il a donné aux poux pouvoir sur leurs corps ; 5° Il a envoyé contre eux diverses espèces de

¹) Titre que les Musulmans donnent à Moïse.

mouches ; 6° Il a fait mourir tous leurs animaux domestiques¹ ; 7° Il a couvert leurs corps d'ulcères ; 8° Il a envoyé contre eux le froid qui faisait périr tous leurs arbres ; 9° Il a envoyé des sauterelles sur tout leur territoire ; 10° Il les a frappés de ténèbres pendant trois jours et trois nuits.

Si vous dites que Jésus est Dieu parce qu'il est monté au Ciel, il faut que vous disiez de même qu'Elie et Idris² sont des dieux parce qu'eux aussi sont montés au Ciel, sans conteste de votre part. De même encore Aboûna³ l'évangéliste est monté au Ciel, selon le texte de la Thora⁴ et l'accord de vos docteurs.

Si vous faites Jésus Dieu, parce que lui-même a revendiqué la divinité pour lui, vous ne dites pas la vérité et il y a dans vos évangiles de quoi vous réfuter. En effet, dans l'évangile qui est entre vos mains, Jésus, attaché à la croix, s'écria : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Comme précédemment déjà, d'après le texte de l'évangile, il avait dit : « Dieu m'a envoyé vers vous », avouant ainsi qu'il était de la même nature que les prophètes envoyés. Du reste le passage « Jésus crucifié cria et s'écria mon Dieu, mon Dieu » ne fait pas partie du vrai évangile ; c'est une de vos nombreuses interpolations. Nous ne l'avons pris pour argument que pour mettre au jour votre imposture.

4°. *L'Eucharistie*. — Sachez (Dieu vous fasse miséricorde) que les chrétiens croient qu'un morceau de pain azyme, après quelques paroles d'un prêtre, devient à l'instant même le corps de Jésus. De même quelques paroles que le prêtre lit sur une coupe de vin, changent au même instant ce vin en sang de Jésus.

Voici ce qui est leur usage à cet égard : Un prêtre qui se trouve à la tête de chaque église, apporte chaque jour à l'église un petit pain azyme ; à la prière il prononce quelques paroles sur le pain et le vin que les chrétiens croient dès lors être changés en corps et en sang de Jésus.

Ils tirent cette doctrine d'une parole de l'évangile de Matthieu, chapitre XXVI : « Le jour, avant sa mort, Jésus réunit ses disciples ; ayant pris du pain, il le rompit et leur en distribua à chacun un

• 1) Var : Il a changé leurs eaux en sang.

2) C'est le nom de Hénoc chez les Musulmans.

3) Var : Iyoûna et Atoûna.

4) Var : Des Thoras.

morceau, en leur disant : Mangez, ceci est mon corps ; puis il leur donna une coupe de vin, en leur disant : Buvez, ceci est mon sang. » Voilà ce que dit Matthieu dans son évangile ; mais Jean, qui a accompagné Jésus jusqu'à la fin¹, ne dit mot dans son évangile de cette histoire de pain et de vin. Cette divergence démontre clairement l'erreur de Matthieu et de sa narration.

Les chrétiens croient, en outre, que chaque fraction du pain azyme est Jésus avec tout son corps en longueur, en largeur et en épaisseur ; y en eût-il cent mille morceaux ou davantage, chaque morceau n'en tient pas moins Jésus tout entier.

Mais, leur dirons-nous, mettons que le corps de Jésus eût dix emfans de longueur, deux de largeur et un emfan d'épaisseur, tandis que le pain azyme que bénit le prêtre peut avoir trois emfans de longueur. Comment un corps de dix emfans de longueur, deux de largeur et un emfan d'épaisseur peut-il être contenu dans une chose de trois emfans² de longueur ? C'est l'absurde !

A cette objection les chrétiens répliquent ; dans un miroir de la surface d'un dinâr on peut voir les plus hautes constructions et les plus grands châteaux placés en face et qui sont de plus de mille fois plus grands que le miroir. Mais, leur dirons-nous, ce que l'on voit dans le miroir est un accident et non pas une substance³, tandis que vous croyez que la substance de Jésus aussi bien que son accident (ou sa forme) sont dans le pain azyme, ce qui est opposé à la raison. De plus, vous êtes d'accord que Jésus est monté au Ciel et s'y est assis à la droite de Dieu : qui donc fait descendre pour vous son corps vers ce pain azyme ? Et encore Jésus est un homme unique, tandis que vous croyez que chaque fraction de pain renferme tout le corps de Jésus, et si l'on partageait le pain en cent mille fractions, vous admettriez qu'il y a dans ce seul pain cent mille Jésus. Multipliez maintenant ce nombre avec celui de tous les pains azymes distribués dans vos diverses églises et vous obtiendrez un nombre de Jésus quasi incalculable. Vraiment celui qui expose pareille doctrine et la croit, il faut que Dieu lui ait ôté l'esprit.

Description de l'Eucharistie. — Le prêtre ordonne à son servent de

¹) *Var*: Jusqu'à ce qu'il fût élevé.

²) *Var* : D'un emfan.

³) Les philosophes arabes opposent Al'Arad, l'accident, à Al-Djauhar, la substance ou l'essence.

lui pétrir un pain azyme de fine fleur de farine et de le cuire. Puis il porte ce pain à l'église avec un vase en verre rempli de vin et commande de sonner les cloches. Quand les chrétiens se sont réunis pour la prière à l'église où ils se placent sur des rangs, le prêtre verse du vase de verre un peu de vin dans une coupe d'argent et met le pain dans une serviette propre. Ensuite il se place devant les rangs, se tournant vers l'Orient. Il prend le pain dans sa main et lit : Jésus, le Christ¹, la nuit où les Juifs s'emparèrent de lui, prit du pain² dans sa main bénie et levant les yeux au Ciel vers le Dieu tout-puissant, il prononça la louange prescrite, rompit le pain, le distribua aux Apôtres morceau par morceau et leur dit : Mangez, ceci est mon corps. Dès qu'il a fini la lecture de ces paroles, le prêtre s'agenouille en personne devant ce pain, constatant par là que c'est le corps de Jésus et qu'il est le fils de Dieu, et en s'agenouillant il dit s'adressant au pain : Tu es le Dieu des Cieux et de la terre, tu es le fils de Dieu né avant tous les âges, c'est toi qui nous a sauvés des mains de Satan et a pris un corps dans le sein de Marie, c'est toi qui as ouvert les portes du Paradis³ ; après avoir vaincu Satan tu t'es assis à la droite de ton Père dans le Ciel : je te demande de pardonner mes péchés et ceux de ton peuple que tu as sauvé par ton sang. Puis il montre ce pain aux rangs des chrétiens qui tous tombent à genoux en adorant. Après cela il prend la coupe de vin et leur dit : Notre Dieu, le Christ, avant sa mort, prit une coupe de vin, la donna aux Apôtres en leur disant : Buvez, ceci est mon sang. Puis il se prosterne devant la coupe, la montre aux chrétiens qui tous se prosternent à leur tour. Ensuite il mange le pain, boit le vin et finit la lecture de ce qui reste de l'évangile. Après cela il donne la bénédiction et on se sépare⁴.

¹) *Var* : Notre Dieu Jésus, le Christ.

²) *Var* : Du pain azyme.

³) *Var* ajoute : Pour ceux qui croient.

⁴) Le Schaikh Abd Allah Bey dit : Il est inutile de nous occuper à démontrer par des preuves l'inanité de leurs dogmes qui ne proviennent ni de prophète ni d'envoyé, mais que les évêques ont élaborés dans les conciles plus de trois cents ans après Jésus. La Thora, comme les autres livres prophétiques, témoigne contre eux. Dans quel livre, par exemple, trouvez-vous que Dieu éternel et immortel est en trois personnes ? Quel envoyé a annoncé que Dieu a un Fils ou lui a associé un Esprit ? Lequel a mangé du pain et bu du vin prétendant que par la prière un prêtre pourrait donner à Dieu un corps et du sang ? Quel Prophète a déclaré que le repentir d'Adam n'a pas été agréé et que son péché imputé à sa postérité a nécessité la mort sur la croix du Messie ?

5° *La confession des péchés et la description de ce dogme.* — Sachez (Dieu vous fasse miséricorde) que les chrétiens croient que, pour entrer au Ciel, il faut absolument confesser ses péchés au prêtre, et que le fait d'avoir caché au prêtre un seul de ses péchés rend la confession de tous les autres inutile.

Chaque année, lors de leur carême, ils se rendent dans les diverses églises pour confesser au prêtre, chargé de l'administration de l'église, tous leurs péchés. Le reste de l'année ils ne se confessent qu'en cas de maladie ou de danger de mort. Dans ce cas ils envoient chercher un prêtre qui se rend auprès du malade, entend la confession de tous ses péchés et lui en donne l'absolution. A leurs yeux tout péché pardonné par un prêtre est également pardonné par Dieu. C'est pour cette raison que le Pape, habitant la ville de Rome, vicaire de Jésus (comme ils prétendent) accorde à qui il veut des certificats de pardon des péchés, d'affranchissement de l'enfer et d'entrée au Ciel. En retour de cela il reçoit de grandes sommes d'argent. Les prêtres qui le remplacent sur toute la surface du monde chrétien, en font de même et délivrent des certificats d'absolution des péchés, d'entrée au paradis et d'affranchissement du feu de l'enfer. Les chrétiens payent pour ces certificats des sommes considérables, les gardent soigneusement et, à la mort d'un des leurs, les déposent dans le cercueil, fermement convaincus qu'en vertu de ces certificats ils doivent entrer au Paradis. Voilà une des ruses des prêtres pour soutirer de l'argent aux chrétiens.

Nous leurs objectons : Pour quelle raison pratiquez-vous cela ? Jésus ne vous l'a pas ordonné. Dans vos évangiles aucun texte ne s'y rapporte. Dans vos livres vous ne trouvez aucun indice que Marie, mère de Jésus, ou ses Apôtres ou ses disciples, aient confessé leurs péchés à Jésus qui cependant, selon vous, est Dieu et fils de Dieu et par conséquent plus à même de pardonner les péchés que tous les prêtres.

De plus, qui absoudra le prêtre, homme comme vous, chargé de péchés comme vous, parfois plus que vous ! Vraiment vous êtes des gens aveugles et vos prêtres sont encore plus aveugles que vous. Or, quand un aveugle conduit un autre aveugle, tous deux tombent dans l'abîme. C'est ainsi que vous tomberez en enfer avec vos prêtres, Dieu vous ayant retranché la possibilité du pardon, parce que vous lui avez associé quelqu'un comme il est écrit dans le Coran : Dieu ne pardonne pas ceux qui lui donnent des associés. En dehors de ce

péché-là Dieu pardonne à qui il veut. Malgré cela, s'il se peut toujours que Dieu vous pardonne, il est impossible que le prêtre le puisse faire, car nul ne peut pardonner les péchés que Dieu seul.

§ 4. *La foi aux Symboles*¹.

Ce Symbole que tous les chrétiens, excepté un petit nombre, admettent, a été composé par un de leurs premiers chefs nommé Simôn² Pierre (le rocher), habitant la ville de Rome. En voici le contenu³ : Nous croyons en un seul Dieu, le Père, possesseur de toutes choses, créateur des choses que l'on voit et de celles que l'on ne voit point. Nous croyons en un seul Seigneur, le Christ, fils de Dieu, premier-né de toutes les créatures, engendré du Père avant tous les siècles et non pas créé, Dieu vrai, de Dieu vrai substance de son Père qui, par lui, a donné l'existence à toutes choses, créateur de tout ce qui existe, qui, à cause de nous, humanité, et à cause de notre salut, est descendu des Cieux, s'est fait chair par l'opération du Saint-Esprit, est devenu homme, et est né de la vierge Marie. Il a souffert et a été crucifié sous le roi Pilate⁴, a été enseveli et est ressuscité d'entre les morts le troisième jour, comme cela avait été écrit par les prophètes. (C'est une erreur, jamais les prophètes n'ont dit quelque chose de semblable.) Ensuite il est monté au Ciel et s'est assis à la droite de son Père ; il reviendra une autre fois pour juger les vivants et les morts. Nous croyons au Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils⁵, par qui les prophètes ont parlé. Nous croyons au Baptême en rémission des péchés. Nous croyons à la résurrection de nos corps et à la vie éternelle.

Voilà le symbole par lequel les chrétiens s'égarent mutuellement. Examinons d'abord le premier article : « Nous croyons en un seul Dieu, le Père, possesseur de toutes choses, créateur des choses que l'on voit et de celles que l'on ne voit point, et nous croyons en un seul Seigneur, le Christ, Dieu vrai de la substance de son Père ». A

¹) *Var* : Le Symbole.

²) *Var* : Biter.

³) Reproduction du Symbole de Nicée ou d'Athanase, avec quelques variantes légères.

• ⁴) Bilatoûs. *Var* : Atoûs.

⁵) Note marginale du texte imprimé : « A cet égard, il y a désaccord entre l'église romaine ou occidentale et l'église grecque ou orientale. Selon l'église orientale, le Saint-Esprit procède du Père et non du Fils. »

leur témoignage que Dieu est un, se rattache donc le témoignage que Dieu a un fils qui est Dieu comme lui et qui est de la substance de son Père. C'est le comble de l'association et en même temps le comble de la contradiction et de la négation de l'unité du Dieu un et unique sans associé et sans pareil.

2° Après avoir déclaré que Dieu a créé toutes choses, le symbole ajoute : « Nous croyons que toutes choses ont été appelées à l'existence et établies par l'intermédiaire du Christ, qui ainsi se trouve co-créditeur avec Dieu. Il y a aussi contradiction entre l'article qui dit : Dieu est le créateur des choses que l'on voit et de celles que l'on ne voit point, dans lesquelles rentre le Christ, vu qu'il fait partie nécessairement soit des choses que l'on voit, soit de celles que l'on ne voit point, et entre cet autre article qui déclare que le Christ a créé toutes choses mais n'a pas été créé.

3° Le symbole, après avoir déclaré que le Christ a créé toutes choses, ajoute : qu'il est né de son Père avant les siècles et qu'il est le premier-né de toutes les créatures. Or, ou bien toutes choses ont été créées avant sa naissance et alors il n'existait pas, ou bien après sa naissance et alors il était un enfant à la mamelle. On peut se demander aussi qui, avant sa venue au monde et à l'existence, gouvernait les cieux, la terre et tout ce qui s'y trouve et comment il peut être le premier-né de toutes les créatures s'il est le créateur de toutes ? Eh bien ! c'est cette contradiction qui est la base de la foi chrétienne, parce que tous les chrétiens admettent d'un côté que le Christ est éternel, créateur et immortel. et de l'autre qu'il est engendré dans le sein de Marie qui l'a porté et enfanté.

4° Passons maintenant à l'article : Dieu vrai de la substance de son père, et à cet autre article : il est descendu du ciel et s'est incarné dans dans le sein de sa mère ¹. Que le Christ ait eu dans le ciel un corps de la substance de son père, qu'il soit descendu et se soit incarné ², tout cela n'a rien d'étonnant. Ce qui serait étonnant, c'est que celui qui n'a ni corps ni substance se fût incarné. Qu'il soit exalté, notre Dieu, créateur des substances et des formes (accidents) ! Il ne possède aucune substance dont il aurait formé le Christ, ou dont il aurait détourné une parcelle pour la déposer dans le sein de Marie, en la mélangeant avec son sang, *urina stercoreque ejus*. Impossible de

¹) Var. : de Marie.

²) Var : dans le sein de Marie.

se figurer une plus grande hardiesse. Grâce à Dieu qui nous a mis à l'abri de pareilles épreuves.

Sachez, du reste, que les textes de leurs écrits ignorent ce dogme comme tous les autres ; à preuve ce que dit Luc au chapitre XIV des Actes des Apôtres : « Certes Dieu est le créateur de l'univers avec tout ce qu'il renferme » et. « Dieu est le maître des cieux et de la terre ; il n'habite point des temples faits de mains d'hommes et n'a besoin d'aucune chose, parce que c'est lui qui donne aux hommes la vie, et par lui nous existons et nous vivons » ; et encore : « Dieu a révélé les livres saints et par lui les prophètes ont parlé ». Nous n'avons nul besoin de pousser plus loin notre démonstration ; toutefois nous demanderons encore aux chrétiens : ce symbole sur lequel vous êtes tous d'accord et que vous ne pouvez rapporter ni à un livre, ni à un prophète qui l'aurait communiqué, est-il entièrement vrai ou entièrement faux ? S'ils répondent qu'une partie en est vraie et qu'une autre en est fausse, ils s'accusent eux-mêmes d'infidélité, car on ne saurait rapporter des choses fausses à Dieu. S'ils déclarent que tout est vrai, ils confessent par là que le Christ est créé et engendré, et que Dieu l'a créé, comme il a créé les choses que l'on voit et celles que l'on ne voit point.

(A suivre).

REVUE DES LIVRES

Hibbert Lectures. 1885. — Lectures on the influence of the apostle Paul on the development of Christianity, delivered in London and Oxford, in april and may 1885, by Otto Pfleiderer, D. D., professor of theology in the University of Berlin. — Translated by J. Fr. Smith. — Williams and Norgate. London, 1885.

Nous sommes en retard pour parler aux lecteurs de cette *Revue* des intéressantes conférences faites à Londres et à Oxford par M. le professeur Pfleiderer, de Berlin, le plus éminent représentant dans l'Allemagne actuelle de la tendance philosophique, religieuse et critique dont les travaux de Schleiermacher et de Fr. Chr. Baur ont été dans le cours de ce siècle les *Standard-Works*. On sait que les *Hibbert Lectures*, conférences sur un sujet déterminé d'histoire religieuse, sont chaque année en Angleterre « l'événement de la saison » pour la partie la plus éclairée du public anglais, ou du moins du public qui s'intéresse à cet ordre de questions. Mais ce public spécial est en Angleterre plus nombreux qu'ailleurs. Les conférences annuelles sont, après qu'elles ont été tenues publiquement, réunies en un volume par les soins du Comité chargé d'exécuter le testament du fondateur, M. Hibbert. Après avoir lu le nouveau volume, nous comprenons sans peine le succès de haute estime dont les *Lectures* du professeur Pfleiderer ont été honorées. Il est difficile de mieux résumer sous une forme plus méthodique et plus claire des questions par elles-mêmes obscures, compliquées, et trop souvent tranchées, parmi nous comme en Angleterre, avec ce sans-gêne, cette allure délibérée, cette confiance naïve en soi-même et en son propre savoir, qui, chose étrange, caractérisent surtout les jugements que l'on porte sur les sujets les plus épineux de l'histoire des religions. Il s'agit ici des origines du christianisme et de l'Église chrétienne.

Comme un tel sujet touche aux croyances de beaucoup de nos contemporains, nous devons, pour rester fidèle au caractère de neutralité de la *Revue*, nous borner strictement à l'exposition de la théorie historique de M. Pfleiderer, sans la discuter, la combattre ou l'appuyer.

C'est de nos jours seulement, bien qu'au siècle dernier quelques trouées aient déjà été faites à travers les murs épais d'une tradition cimentée par les siècles, qu'on a reconnu pleinement l'importance et l'originalité du Paulinisme (christianisme de Saint-Paul) dans la formation de la première Église chrétienne. Par réaction même il s'est trouvé des esprits qui ont voulu faire de saint Paul à la

place de Jésus le fondateur réel du christianisme, exagération que Paul tout le premier réfute de la manière la plus formelle. Ce qui est plus vrai, c'est qu'il est le père de la première théologie chrétienne et qu'à son action personnelle est dû le détachement du légalisme juif, berceau ou plutôt maillot des toutes premières communautés nazaréennes. Ce détachement était sans doute implicitement contenu dans les prémisses posées par Jésus, il aurait pu s'effectuer plus tard et par d'autres, mais il aurait pu aussi ne pas se produire, avorter dans son germe, et alors le christianisme serait demeuré cantonné dans un coin du judaïsme, sans force d'expansion et sans avenir.

C'est de là que part le Dr Pfleiderer pour esquisser dans une première conférence les moments successifs dont la série joint le premier christianisme encore tout judaïsant des douze premiers apôtres à l'éclosion d'une conception chrétienne bien autrement large et compréhensive dans l'âme du pharisien Paul. La prédication et le martyre du diacre helléniste Etienne forment la transition. Quant à Paul lui-même, M. Pfleiderer décrit avec beaucoup de sagacité psychologique les troubles et les combats de cette âme ardente, passionnée, très mystique, et qui avait puisé dans l'enseignement des rabbins eux-mêmes, des motifs de révoquer en doute la suffisance de la Loi juive comme moyen de salut. Certaines circonstances aidant, il vit brusquement s'épanouir une idée religieuse qui l'éblouit par sa grandeur et sa beauté. Ce fut la vision de Damas où il crut voir le Crucifié lui apparaître dans sa gloire et entendre de sa bouche même le reproche de « regimber contre les aiguillons » de sa conscience. A partir de cette christophanie, analogue à celles qui forment le fond des récits de la résurrection, Paul se considéra comme chargé d'une mission apostolique et d'élaborer toute une théologie nouvelle, à base chrétienne, que la deuxième conférence a pour objet d'exposer dans sa connexion logique.

Pour bien comprendre la doctrine paulinienne, il faut toujours se rappeler que la christophanie du chemin de Damas en constitue le principe générateur. C'est ainsi déjà qu'on s'explique la minime importance que Paul attache à la vie historique de Jésus. Sa mort et sa résurrection, plus une attention particulière accordée à la Cène symbolique dont elles sont précédées et qui en un sens en fait partie, tels sont les deux seuls faits pour lui connexes, indissolubles, qui lui servent de matériel historique et qui vont engendrer tout le reste. La théologie rabbinique lui fournira la forme didactique ; son profond mysticisme personnel, le contenu.

Jésus s'était donc montré subjectivement à Paul sous cette apparence de lumière éblouissante qui passait dans le judaïsme pour caractériser la substance des esprits célestes. Il était donc esprit céleste, image de Dieu, fils et même fils supérieur, *premier-né*, de Dieu, son premier serviteur, son intermédiaire et son organe dans l'œuvre continue de la création. Et puisque l'homme lui-même est créé à l'image de Dieu, le Christ est l'arché-type de l'homme, son idéal céleste, et l'homme doit lui devenir semblable. En ce sens le Christ est

« l'homme du ciel », le représentant et le chef de cette humanité qui commence sur la terre avec Adam et dans les conditions de la matière, de l'animalité et du péché. Adam, l'homme terrestre, et le Christ, l'homme éternel, sont donc en quelque sorte les deux pôles contraires de cette masse collective et solidaire qui est l'humanité. Il en résulte que dans la théologie paulinienne le Christ est le chef, le membre culminant de l'humanité virtuellement fille de Dieu. Il est venu sous forme d'homme terrestre pour soustraire cette humanité à la malédiction de la Loi qui condamnait à mort tous les pécheurs, c'est-à-dire et en fait tous les hommes excepté lui. Il a pris sur lui cette malédiction et s'y est immolé volontairement. Mais par cela même il l'a détruite, anéantie. L'humanité a en lui subi la peine due à ses transgressions. C'était déjà une idée juive que les souffrances du juste pouvaient profiter aux injustes dont il payait ainsi la rançon. Mais cette rédemption de l'humanité par son chef ne peut profiter qu'à ceux qui s'unissent à lui par la *foi*. Et qu'on note bien ceci, la foi de Paul n'est pas la simple croyance en vertu de laquelle on tient simplement pour réel un fait attesté, c'est l'union mystique du cœur, de la pensée, de la volonté, de tout l'être moral avec le Crucifié-Ressuscité. C'est ce côté mystique de la doctrine paulinienne qui a le plus vite et le plus complètement échappé à ses continuateurs comme à ses critiques. C'est à la foi ainsi comprise que se rattache l'enseignement de Paul sur la régénération, laquelle provient de cette appropriation du nouveau principe religieux-moral, qui substitue l'amour à la crainte, le sentiment de la liberté à celui de la servitude, et qui engendre tous les beaux fruits d'une vie régénérée, ceux en particulier de la charité.

Tel est le fondement essentiel de la doctrine paulinienne, et voici les importantes conséquences qui en découlent.

Le chef de l'humanité est mort virtuellement pour tous les hommes, non pas seulement pour le petit peuple juif, lors même que l'Evangile a dû lui être annoncé en premier lieu. *Universalisme*. — La Loi a été condamnée et abrogée en la personne de son auguste victime. *Déchéance de la Loi juive*. — L'utilité de cette Loi a été celle du précepteur qui instruit son élève, mais qui le quitte, lorsque celui-ci est arrivé à l'âge mûr. Il y a eu dans l'humanité l'âge de l'enfance ou de l'innocence (avant la loi), celui de l'adolescence ou de la loi, celui enfin de la maturité ou de la liberté. *Philosophie religieuse de l'histoire*. — Du reste le monde actuel touche à son terme. Bientôt le Christ reviendra dans sa gloire pour achever son œuvre de transformation régénératrice, les Juifs se convertiront, l'humanité revivifiée par le nouveau principe et débarrassée de ses éléments impurs, inaugurera une ère nouvelle de vie divine et bienheureuse, les méchants seront anéantis, et Dieu finalement sera tout en tous. *Proximité de la parousie et de la fin du monde actuel*.

Telles étaient les applications principales du principe élaboré par cet esprit original et hardi : mais elles devaient l'entraîner dans les luttes qui compliquèrent singulièrement sa tâche apostolique.

La troisième conférence nous raconte en effet, en groupant judicieusement et en complétant les uns par les autres les renseignements du livre des *Actes* et ceux qui naturellement les priment en authenticité et qui nous sont fournis par les lettres de Paul lui-même, les conflits qui ne tardèrent pas à s'élever entre le nouvel apôtre et ceux qui depuis le premier jour s'étaient vus à la tête de la première communauté. C'est à Antioche, grande ville où s'était formée de bonne heure une Église mêlée de Juifs et de Grecs, que la divergence éclata. Fallait-il, tout en se réclamant du Christ, continuer d'observer cette Loi juive qui imposait la circoncision et toute sorte de prescriptions relatives à la nourriture et à la manière de vivre quotidienne, sous peine de se voir exclu de l'association ? Les *Actes* nous disent que les judaïsants rabattirent de leur premier absolutisme et se contentèrent, pour les payens convertis, de l'observation de quatre préceptes que les écoles rabbiniques reconnaissaient suffisants pour les prosélytes passés du polythéisme au monothéisme juif. Mais évidemment c'est là un *modus vivendi* qui s'établit plus tard par la force des choses, et s'il eût été admis dès l'origine du différend, on ne comprendrait rien à ce qui se passa. Le fait est qu'à Antioche, parmi les chrétiens, l'élément juif se laissait entraîner par l'élément grec et qu'on en venait de part et d'autre à considérer la Loi comme une quantité négligeable. On s'en émut à Jérusalem. Pierre vint à Antioche, et tout d'abord cet excellent Pierre, impressionnable comme on le connaît d'ailleurs, fut saisi de cette perspective d'une entrée en masse des Gentils dans la société des disciples du Christ et comprit qu'elle n'était possible qu'à la condition d'un grand relâchement dans l'observation de la vieille loi. Il se mit donc à *helléniser* comme les autres. Mais le parti des rigides de Jérusalem s'inquiéta de plus belle. Des « hommes de Jacques », qui paraît avoir tenu la tête des légalistes fervents dans la chrétienté hiérosolymite, vinrent à Antioche et sommèrent les chrétiens de toute provenance de se soumettre aux prescriptions de la loi juive sous peine d'être exclus de toute participation aux bienfaits de la religion nouvelle. Leur ascendant, leur autorité imposèrent aux chrétiens d'Antioche. Les ex-païens se croyaient tenus de judaïser, Pierre lui-même revenait sur ses premières tolérances. C'est alors que Paul rompit en visière avec lui et lui reprocha en termes très vifs ce qu'il appelait une « hypocrisie ».

La rupture était donc complète entre Paul et les judaïsants rigides. Depuis lors on surprend les traces d'une hostilité systématique du foyer judéo-chrétien de Jérusalem contre la personne et l'œuvre de Paul. Le conflit éclate en Galatie comme nous l'apprenons par l'*Épître aux Galates* où Paul va jusqu'à rabaisser la Loi juive au niveau du naturisme païen. Il se renouvelle à Corinthe, comme nous le savons par les *Épîtres aux Corinthiens*, où Paul est obligé de se défendre contre les pires accusations. Il semble avoir reconquis dans cette importante chrétienté corinthienne la confiance et l'autorité des premiers jours. C'est ce qui explique le mieux le ton plus conciliant de l'*Épître aux Romains*, écrite de Corinthe.

L'église chrétienne de Rome n'avait été fondée par aucun apôtre. Elle s'était constituée par le fait même que des chrétiens venus de diverses parties de l'empire s'étaient réunis dans la ville impériale. Paul n'y avait jamais été, mais voulait y aller. La communauté chrétienne de Rome était mixte, composée de Juifs et de Romains ou de Grecs. Là, dans cette immense cité, on sentait plus vivement les affinités entre Juifs et Gentils également convertis, et l'esprit, plus facilement large, s'élevait au-dessus des étroitesse provinciales ou de petite ville. Il semble que l'élément romain avait conquis de bonne heure la supériorité sur l'élément juif et qu'il regardait celui-ci avec un certain dédain. Ainsi s'explique pourquoi Paul dans son *Épître aux Romains* se montre plus disposé à rappeler les prérogatives du Juif dans l'histoire et la préparation de la religion définitive. Il admet et veut qu'on tolère « les faibles en la foi ». Il y a les avances d'une réconciliation entre les deux partis de Pierre et de Paul qui se disputaient la direction des nouvelles églises.

La quatrième conférence nous déroule le tableau de ces rapprochements qui devaient aboutir à la fusion dans le Prôto-catholicisme. L'*Épître aux Philippiens* écrite par Paul à Rome même continue l'effort conciliateur de l'*Épître aux Romains*. De son côté, le judéo-christianisme n'en reste pas aux étroitesse des premiers jours. Preuve en soit l'*Apocalypse*, qui n'est pas de l'apôtre Jean, qui doit avoir été écrite par un chrétien de Rome réfugié en Asie lors de la persécution de Néron. Il est facile de relever dans ce livre plus d'une allusion hostile à la tendance paulinienne, et pourtant il contient bien des choses qui rentrent dans la théologie paulinienne, nature transcendante du Christ, sa mort expiatoire, son caractère d'arché-type de l'humanité, sa dignité céleste et royale, etc. D'autre part, il n'est point question de circoncision obligatoire ni d'autres exigences particulièrement pénibles de la Loi juive. — L'*Épître de Jacques* est encore hostile au dogme paulinien de la justification par la foi qu'elle comprend mal, mais dans la pureté de son point de vue moral, elle s'élève au-dessus des superstitions du légalisme.

Alors commence aussi la composition des évangiles. Celui de *Marc*, le plus ancien, est l'œuvre d'un paulinien. Il insiste d'une façon trop marquée sur l'inaptitude des Douze à pénétrer le sens profond des enseignements de Jésus pour qu'on en puisse douter. Cependant on y découvre aussi notamment dans le récit de la Transfiguration, la tendance à concilier la théologie paulinienne et le point de vue de l'*Apocalypse*. L'*Évangile de Matthieu*, qui joint à la tradition recueillie par Marc des éléments puisés dans la tradition palestinienne, se montre plus exigeant au point de vue de la Loi et déclare que ceux qui en violent les prescriptions sont les derniers, les plus petits, dans le « royaume de Dieu », mais il est à noter qu'il ne les en exclut pas, ce que faisaient sans hésiter les premiers judaïsants de Jérusalem. L'*Évangile de Luc*, œuvre d'un paulinien, est de tendance irénique, maintient le bon droit de la conception paulinienne, mais sans âpreté ni exclusivisme. Le quatrième évangile appartient à une

époque plus avancée encore, où l'on parle du judaïsme comme d'une chose étrangère et dépassée.

Un autre phénomène devait hâter la conciliation, c'est-à-dire le *gnosticisme* qui résulte au second siècle et peut-être même déjà au premier d'une convergence d'idées orientales antérieures au christianisme, mais qui, puissance intellectuelle et religieuse du temps, ne pouvait manquer de se faire valoir et de s'introduire dans les chrétientés encore flottantes et malléables de cette époque primitive. Il trouvait bien certains points d'attache dans la doctrine paulinienne. Il y a déjà de la gnose (connaissance de la vérité transcendante enveloppée dans les ombres et les symboles de la religion vulgaire) dans l'*Épître aux Hébreux*, écrite sous Domitien par un chrétien d'Alexandrie. Elle modifie déjà le paulinisme, tout en restant sur le même terrain. La Loi n'est plus l'opposé de l'Evangile, mais sa préfiguration symbolique et le chrétien retrouve dans sa croyance toutes les réalités dont il ne possédait que l'ombre dans les institutions du judaïsme. L'*Épître de Barnabas*, sortie du même foyer, va encore plus loin. La Loi a été adultérée par un démon qui a déçu les Juifs et leur a fait prendre dans un sens matériel et grossier ce qui leur avait été donné pur et sans mélange. — D'autre part, les *Épîtres* pseudo-pauliniennes *aux Colossiens et aux Ephésiens*, écrites au commencement du second siècle, combattent l'ascétisme judaïsant et déroulent une christologie transcendante, très universaliste, et qui fait de la rédemption accomplie au bénéfice de l'univers entier, pas seulement des hommes, une victoire remportée sur les démons par la puissance divine condensée en Jésus-Christ. On doit remarquer dans l'*Épître aux Ephésiens* l'importance nouvelle attachée à l'idée de l'Église.

L'an 142, sous Antonin le Pieux, Marcien arrive à Rome. C'est un paulinien exalté. C'est lui qui va imprimer à la gnose chrétienne son caractère essentiel en enseignant le dualisme (le Dieu auteur de la Loi est autre et beaucoup moins parfait que le Père céleste) et le docétisme (toute matière, tout corps est impur, et le corps du Christ n'a été qu'une apparence). La rédemption consiste en ce que le Démon, le Dieu des Juifs, en faisant périr le Christ, a perdu son droit de gouvernement du monde.

A cette exagération du paulinisme répond celle du vieux parti de Pierre. Elle s'accuse dans ce curieux roman à deux éditions, les *Homélies* et les *Reconnaissances* qui exhalent encore l'ancienne rancune des judaïsants contre Paul, qui l'identifient avec Simon le Magicien, mais qui, tout en combattant le gnosticisme incarné dans ce personnage suspect, sont elles-mêmes fortement imprégnées d'une gnose particulière.

Il était inévitable que, tiraillées en sens divers par ces tendances divergentes, les églises chrétiennes fussent dominées par la loi qui s'impose aux sociétés qui veulent vivre, et qui se sentent attaquées, c'est-à-dire qu'elles cherchassent dans l'unité d'organisation et de doctrine le moyen de se maintenir contre la dissolution dont elles étaient menacées. De là, pendant la majeure partie du

second siècle, les efforts qui se font pour étouffer les divergences individuelles sous le devoir de soumission à l'ordre ecclésiastique. Cela devient une conspiration tacite parce qu'elle est imposée par la question du *to be or not to be*. C'est le sujet de la dernière Conférence.

Cette tendance essentiellement ecclésiastique se trahit dès la fin du second siècle dans l'*épître de Clément Romain aux Corinthiens*. Monument d'un paulinisme très édulcoré, cette épître insiste surtout sur le devoir de se grouper autour des *presbytres* ou *anciens* régulièrement constitués dans chaque église et de ne s'abandonner sous aucun prétexte à la dissidence. C'est le légalisme romain qui va remplacer la première liberté de l'esprit, et aussi une réaction contre le gnosticisme et ses allures fantasques. Les *épîtres* dites pastorales à *Timothée* et à *Tite* respirent le même esprit ecclésiastique et la même opposition à la gnose. La foi, de mystique, devient dogmatique. L'orthodoxie et l'hétérodoxie se constituent en face l'une de l'autre, et afin d'assurer la première, l'*épiscopat*, la primauté dévolue à l'un des presbytres sur ses collègues, va devenir la loi de l'Eglise. On peut constater sa constitution définitive dans les *épîtres d'Ignace*. La première Eglise catholique est formée.

Ce qui la caractérise, ce sera donc la prédominance de l'esprit légal sur le mysticisme plus libre et moins cohérent des premiers jours. La loi juive est bien abrogée, tenue pour dépassée et désormais sans valeur obligatoire, mais elle est remplacée par une loi nouvelle.

Cette conférence se termine par des considérations sur l'influence du paulinisme dans les écrits de Saint-Augustin, le grand théoricien de l'Eglise *civitas Dei* et de sa puissance absolue, et sur sa renaissance dans la réforme de Luther. Enfin M. Pfleiderer nous offre ce que j'appellerai une traduction en pensée moderne des doctrines spéciales du paulinisme.

On remarquera, abstraction faite de toute appréciation sur la valeur positive de sa théorie historique, l'art avec lequel il a su encadrer, mettre successivement à leur place logique, les écrits canoniques et extra-canoniques du christianisme primitif. Qu'on approuve ou qu'on blâme ses conclusions, ce n'en est pas moins la tâche qui s'impose désormais à tous ceux qui voudront en faire l'histoire.

A. RÉVILLE.

Ad. Franck. Des rapports de la Religion et de l'État. — Paris. Félix Alcan, 1885. in-18 de XI et 187 p.

Avec un titre nouveau ce petit volume de la « Bibliothèque de Philosophie contemporaine » est la réédition d'un ouvrage qui parut pour la première fois, il y a vingt ans, sous le nom de *Philosophie du droit ecclésiastique*. Le nouveau titre fait connaître au public que le sujet traité par l'honorable professeur au Collège de France est d'une actualité brûlante, mais la méthode suivie par l'auteur est restée celle de l'ancien titre. M. Ad. Franck entend se tenir à égale distance de la politique et de la théologie, dans les sphères sereines et calmes du droit naturel.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de la solution préconisée par l'auteur. Elle lui est inspirée par les plus nobles considérations sur les droits de la nature humaine, par un profond respect pour la religion et un ardent amour de la liberté. Peut-être la réalité n'est-elle pas et ne pourra-t-elle jamais être conforme à l'idéal du philosophe. Mais M. Franck a eu l'heureuse idée de ne pas se borner à l'exposition et à la critique des principaux systèmes, applicables en théorie ou préconisés par des hommes éminents des temps modernes. Il a consacré une grande partie de son travail à l'Histoire des rapports de la Religion et de l'État. Son livre donne un résumé clair et bien mené de ce que l'on pourrait appeler l'évolution des rapports entre l'Église et l'État en France.

M. Franck, en effet, s'est borné à étudier la question en France, ce qui suffit au besoin pour l'homme politique à la recherche d'une solution applicable dans sa patrie française, mais non pour le philosophe qui se propose de traiter la question à un point de vue général et de fournir au problème une réponse d'une portée universelle. Faire l'histoire des rapports de l'Église et de l'État sans tenir compte de la différence entre les pays protestants et les pays catholiques, sans faire mention du système qui a prévalu aux États-Unis de l'Amérique du Nord, c'est se priver soi-même d'une base historique suffisamment étendue.

L'Orient et l'antiquité gréco-romaine ont été laissés de côté volontairement par l'auteur. Nous n'avons rien à reprendre à sa détermination, mais les motifs qui la lui ont dictée sont pour le moins contestables. D'après M. Franck, les termes du problème n'existent même pas dans ces civilisations passées; « en « Orient, c'est l'État qui fait défaut, puisque l'État se trouve absorbé par la « religion; à Rome et dans la Grèce, c'est la religion qui est absente, car il « n'est pas permis d'appeler de ce nom une pure création de la poésie et de « l'art comme les croyances prétendues religieuses de la race hellénique, ou « une œuvre réfléchie de la politique, telle que le culte national des Romains. »

Je me demande ce qu'auraient pensé d'une pareille assertion Socrate, Plutarque ou Cicéron, pour lequel les Romains étaient le plus religieux des peuples. Où donc pourrait-on mieux juger la valeur du système qui consiste à unir intimement les institutions religieuses et les institutions nationales que dans les grandes monarchies orientales, en Egypte ou à Rome? Le grand avantage de l'histoire religieuse, telle qu'elle se pratique aujourd'hui, c'est justement d'avoir étendu au delà des limites du Christianisme et du Judaïsme le domaine des faits, d'après lesquels nous pouvons traiter à un point de vue philosophique les problèmes religieux ou ecclésiastiques.

Dans les limites où s'est enfermé M. Franck son livre n'en demeure pas moins d'un intérêt tout particulier à l'heure actuelle.

JEAN RÉVILLE.

Annales du Musée Guimet. Tome VIII, **Le Yi : King** ou *Livre des Changements de la dynastie des Tsheou*, traduit pour la première fois du chinois en français par *P.L.F. Philastre*. — Première partie. — Paris, Leroux. 1885. gr. in-4 de 489 pages.

La Collection des Annales du Musée Guimet vient de s'enrichir d'un nouveau volume, le huitième de la série, exécuté dans les mêmes excellentes conditions typographiques auxquelles ses prédécesseurs nous ont habitués. Ce volume contient la première partie de la première traduction française originale du plus ancien livre canonique chinois, le *Yi-king* ou livre des changements. En multipliant ainsi les traductions françaises des livres sacrés de l'Orient les promoteurs des *Annales* rendent un grand service aux études d'histoire religieuse dans notre pays. Pourquoi n'aurions-nous pas l'ambition d'avoir en France quelque chose de semblable à la magnifique collection anglaise des « Sacred Books of the East » ? De pareilles entreprises constituent des œuvres bien autrement durables que nos monographies ou nos mélanges, fût-ce même sur les questions les plus importantes.

Le *Yi-King* est, on le sait, un recueil de formules magiques. Il passe pour le plus antique monument de la littérature chinoise. En tout cas, il est par lui-même absolument incompréhensible ; bien plus, les formules destinées à l'éclaircir ne sont guère moins obscures que le texte, en sorte que pour y comprendre quelque chose il est nécessaire de traduire les commentaires modernes de T'shéng Tsé et de Tshou-Tsé. Encore ne sommes-nous pas bien sûrs de comprendre après avoir pris connaissance de ces commentaires à la seconde puissance.

Voici de quelle façon M. Philastre décrit la tradition concernant l'origine du *Yi-King* : « La substance primitive est une série de soixante-quatre hexagrammes ; ces hexagrammes sont formés avec deux sortes de traits : un trait « plein — et un trait brisé — —. La tradition rapporte que Fou-hi contem-
« plant le ciel, puis baissant les yeux vers la terre et en observant les particu-
« larités, considérant l'apparence des oiseaux et les productions de la terre,
« les caractères du corps humain et ceux des êtres et des choses extérieures,
« commença par tracer huit Kouà ou trigrammes, avec les deux lignes en ques-
« tion ; ensuite, combinant ces huit premiers Kouà simples deux à deux, il en
« forma soixante-quatre hexagrammes ; c'est là son œuvre et la trame du
« *Yi-King* ».

« Wén wàng, prince feudataire, sujet du dernier empereur de la dynastie
« des Sheang, exilé et interné comme suspect, rédigea, pendant son bannis-
« sement, pour chacun de ces soixante-quatre signes, une formule de quelques
« mots, en exprimant la valeur générale. Son fils Tsheou-Kong composa à son
« tour une formule pour chaque trait de chaque hexagramme. Plus tard, Khong-
« tsé, reprenant leur œuvre, composa plusieurs commentaires particuliers
« qu'on désigne ensemble, et assez arbitrairement, sous la rubrique de *Dix*
« *coups d'aile*. »

Il est regrettable que le traducteur n'ait pas donné un résumé clair et succinct du système cosmogonique des commentateurs auxquels il s'attache de préférence. Telle qu'elle est, sa traduction risque de n'être accessible qu'à un très petit nombre de spécialistes.

La première partie du tome IX des *Annales* est annoncée comme devant paraître prochainement.

CHRONIQUE

France. *Le Musée Guimet.* Par suite d'une regrettable erreur dont nous demandons pardon à nos lecteurs, la notice que nous avons consacrée dans la précédente Chronique au transfert du Musée Guimet de Lyon à Paris a été rédigée de telle façon que plusieurs en ont conclu que la Chambre des Députés et le Sénat n'avaient pas ratifié avant la clôture de la session parlementaire le contrat conclu entre le ministère de l'Instruction publique et M. Guimet. Cette interprétation est contraire aux faits. Le projet de loi ayant pour objet l'approbation de la convention passée entre l'Etat et M. Guimet, et portant ouverture au ministre de l'Instruction publique, des beaux-arts et des cultes, d'un crédit extraordinaire de 305,000 francs, a été voté par les deux Chambres sans discussion. A la Chambre des Députés il a réuni 393 voix contre 7 seulement. Dès que M. Guimet sera mis en possession du terrain situé place d'Iéna, la construction pourra commencer ; au moment où nous écrivons il n'y a plus que quelques formalités à remplir avant que l'on puisse livrer le sol aux ouvriers. Si tout va bien le Musée pourra s'ouvrir au printemps de 1887. Dès à présent une succursale provisoire a été établie à Paris, 30, avenue du Trocadéro, où sont déposées les acquisitions nouvelles destinées à enrichir le Musée, tels que bois sculptés représentant des sujets religieux ou des scènes légendaires, bronzes, porcelaines, ustensiles sacrés, réductions de pagodes et de prêtres, manuscrits, le tout se rapportant à l'Inde ou à l'Extrême-Orient. Cette succursale n'est pas ouverte au public ; il faut une autorisation spéciale pour la visiter.

— *Les Juifs à Rome, d'après M. Hild.* Dans la dernière livraison de la « Revue des Études Juives » notre honorable collaborateur, M. Hild, continue l'étude très circonstanciée qu'il a consacrée aux *Juifs à Rome devant l'opinion publique et dans la littérature*. M. Hild se propose de jeter un jour nouveau sur une question déjà souvent traitée, en distinguant plus nettement que ne l'ont fait ses prédécesseurs les époques différentes auxquelles appartiennent les divers renseignements grâce auxquels nous pouvons nous faire une idée de la situation des Juifs à Rome. Au lieu de combiner les textes de façon à présenter un tableau d'ensemble, unique, l'auteur les replace dans le temps et le milieu qui les ont inspirés, et obtient ainsi une série de données positives qui lui permettent

de reconstituer une véritable histoire de la situation des Juifs à Rome aux diverses périodes de l'histoire romaine. Dans cette livraison de juillet-septembre il s'occupe de la période qui s'étend d'Auguste aux Antonins. Les études du genre de celle qu'a entreprise M. Hild offrent un véritable intérêt d'actualité en notre temps de manifestations anti-sémitiques.

— *La roue solaire*. M. Gaidoz continue dans la « Revue archéologique » (fasc. de juillet-août) son étude sur « Le Dieu gaulois du Soleil et le symbolisme de la roue ». Il montre que l'image de la roue est un des antécédents du chrisme et du labarum, qu'elle se retrouve dans certaines formes de l'auréole (p. ex. sur une verrière de Chartres représentant le Christ appliqué contre une gloire en roue) et qu'elle figure sur des monuments funéraires gaulois, tant avant qu'après l'introduction du christianisme.

— *La mythologie comparée est-elle une science ?* Nos lecteurs trouveront plus loin sous la rubrique « Angleterre » l'opinion de deux mythologues anglais sur la question si controversée de la méthode qu'il convient de suivre en mythologie comparée. Nous relevons, d'autre part, dans le « Rapport annuel » présenté à la Société Asiatique le 25 juin 1885 et publié dans le *Journal Asiatique* le résumé, dressé par M. James Darmesteter lui-même, de la thèse qu'il a soutenue dans la « Revue archéologique » en rendant compte du livre de M. E. H. Meyer : *Indogermanische Mythen, I. Gandharven und Kentauren*. Il est intéressant de recueillir l'opinion du savant mythologue français pour la comparer à celle de ses collègues anglais. Voici comment s'exprime M. J. D. : « M. Darmesteter a « essayé de montrer, par l'analyse comparée du mythe ancien des Gandharvas « et du mythe grec des Centaures, que la mythologie comparée n'est point une « science proprement dite comme la grammaire comparée dont on la rapproche « d'ordinaire, parce qu'elle n'opère point sur des séries de faits, comme la linguistique, mais sur des couples isolés, ni sur des faits naturels et presque « matériels, mais sur des faits psychologiques, constamment transformés par le « jeu de l'imagination et par les emprunts historiques ; que la recherche du « sens primitif d'un mythe sert peu pour en faire l'histoire, parce qu'il ne « donne que la métaphore initiale qui lance le mythe, le développement ultérieur étant abandonné à tous les hasards de l'esprit et de l'histoire : qu'en « particulier les mythologies de l'Inde et de la Grèce, malgré les affinités profondes des deux langues, s'éclairent peu l'une l'autre, parce que la pensée « grecque a vécu longtemps et vite et qu'elle a rencontré des civilisations étrangères, égyptienne, sémitique, lycienne, phrygienne, auxquelles elle a emprunté à pleines mains pendant des siècles. L'instrument véritable de la mythologie n'est donc point la comparaison, mais avant tout l'étude chronologique que des documents. »

M. Maurice Vernes fait entendre une note encore beaucoup plus pessimiste dans le compte-rendu qu'il a publié sur la leçon d'ouverture du cours d'histoire des religions professé à l'Université de Bruxelles par M. Goblet d'Alviella

(« Revue Critique » du 28 septembre). Nos lecteurs connaissent cette leçon dont nous avons publié le résumé dans une de nos précédentes chroniques (Tome XI, p. 108). M. Vernes reproche à l'honorable professeur d'avoir énuméré tous les préjugés qui tendent à entraver l'application des méthodes scientifiques à l'étude des phénomènes religieux, à l'exception d'un seul qui, par malheur, se trouve être le principal et qui consiste à s'imaginer que parmi tous les systèmes préconisés par les diverses écoles d'histoire religieuse il y en ait un seul qui vaille quelque chose. « Ce qu'il aurait fallu dire, d'après M. V., ce n'est pas « qu'on fera de la bonne hiéroglyphie avec une cote mal taillée entre cinq ou « six systèmes, mais déclarer que tous ces systèmes sont aussi mauvais les « uns que les autres et que le commencement de la sagesse consiste à les jeter « par dessus bord sans exception. Sans doute, il est juste de dire que quelqu'un « qui en est à distinguer entre religion révélée ou surnaturelle et religions « naturelles ou fausses, est mal partagé pour étudier scientifiquement l'histoire « des religions. Mais j'avoue que je suis de plus en plus tenté de ranger dans « la même catégorie quiconque croit possible et préconise n'importe quelle ex- « plication générale des religions. Il y a certainement moins d'in vraisemblance « à dire que la religion a commencé par un état premier assez pauvre pour « s'élever petit à petit à des systèmes aussi élevés que compliqués qu'à sout- « nir la thèse opposée. Ce n'est toutefois là qu'une hypothèse absolument gra- « tuite ».

Il est probable que si M. Goblet d'Alviella avait tenu un pareil langage à ses auditeurs dans sa Leçon d'ouverture, ils eussent été tentés de lui demander quelle peut bien être l'utilité d'une chaire d'histoire des religions dans de pareilles conditions. Si l'histoire des religions n'existe pas encore et ne peut pas encore exister autrement qu'à l'état de « fantasmagorie » ou de « fantaisie », nous ne voyons pas à quoi rime l'enseignement de l'histoire des religions. On n'enseigne pas une science qui n'existe pas, et dont les matériaux doivent encore être préparés par d'autres sciences congénères. Nous avouons qu'une pareille thèse nous a surpris de la part d'un écrivain qui a soutenu ici-même avec beaucoup de talent et de persévérance la nécessité de créer des chaires d'histoire des religions dans l'Université. C'est trop sacrifier à la tendance à brûler ce que l'on a adoré.

« Quelle conclusion tirer de là ? ajoute M. Vernes. C'est que l'étude de l'his-
« toire des religions ou hiéroglyphie en est encore à la période de l'enfance, qui
« se caractérise par l'abus des systèmes. La bonne œuvre à faire serait de
« l'arracher à cette ornière en appliquant rigoureusement aux faits de son do-
« maine les règles sévères qui ont renouvelé de notre temps l'étude de la lin-
« guistique et de certaines parties de l'histoire. Cataloguer les faits, soumettre
« ceux-ci et les textes à un épiluchage rigoureux, les dater le mieux qu'il est
« possible, en un mot amasser des matériaux de bonne qualité scrupuleusement
« vérifiés, qui pourront servir ultérieurement à des constructions plus ou moins
« considérables, voilà la tâche du présent ».

Personne ne contestera la justesse de ces conseils. Est-il vrai de dire qu'ils aient été lettre morte jusqu'à présent pour les maîtres de l'histoire religieuse ? Dans ce domaine, comme dans tous les domaines qui s'étendent jusqu'aux temps les plus anciens de l'histoire et qui comprennent autre chose que des faits matériels, l'imagination et l'esprit de système font trop souvent sentir leur influence. C'est incontestable ; mais il n'est pas moins certain que le classement des faits religieux, l'interprétation des textes dont il faut saisir non seulement la lettre, mais le sens qu'ils avaient pour les croyants des temps passés, l'appréciation des documents anciens qui seule peut leur assigner une place dans l'histoire, ne se feront jamais sans l'ingérence de vues générales systématiques, parce qu'ils ne peuvent pas se faire autrement en vertu de la nature de ces opérations et de la constitution de l'esprit humain. Il faut donc s'efforcer de corriger les méthodes et les systèmes ; mais il est impossible de s'en passer sous peine de n'aboutir à rien.

Au moment de mettre sous presse, nous avons reçu un excellent article de M. Goblet d'Alviella en réponse aux critiques de M. Vernes. Nous y renvoyons nos lecteurs.

— *La Revue celtique*. M. H. Gaidoz quitte la direction de la « Revue celtique » fondée par lui en 1869. Il a pris cette décision pour des raisons d'ordre privé, parmi lesquelles le besoin de repos. M. d'Arbois de Jubainville va reprendre et continuer son œuvre.

— *Thor et Taranis*. Dans le même numéro de la « Revue celtique » où M. Gaidoz prend congé de ses collaborateurs (VI. 4 ; août 1885), M. J. F. Cerruand publie une très intéressante étude sur la lutte de Thor et de Taranis contre le serpent. Voici de quelle façon l'auteur exprime son opinion dans une courte introduction : « Dans une première étude publiée en 1882, j'ai réuni « divers documents de l'antiquité classique tendant à démontrer l'existence « d'un dieu gaulois, non sans analogie avec Jupiter, quoique moins compréhensif ; agissant dans l'orage ; armé, au lieu du foudre, d'une pierre ou d'un « marteau. Le nom qui convenait à ce dieu était Taranis (*le Tonnant*) cité par « Lucain. Il convenait aussi à un certain nombre de représentations, en bronze « et en pierre, d'une divinité gauloise, portant un marteau et une coupe, que « quelques inscriptions assimilent à Silvanus, dieu tonnant de l'ancien Latium. « Telle est la thèse que j'ai développée en 1882 sous le titre de *Taranis lithobole*. « Déjà à ce moment je n'avais pu méconnaître une analogie frappante « entre le Taranis gaulois et le Thor scandinave. J'ai donc repris une autre « thèse, à ce nouveau point de vue, étudiant dans les riches documents de la « mythologie norroise les manifestations épiques par lesquelles s'accuse la personnalité de Thor, et dans nos traditions nationales les plus anciennes celles « qui reproduisent ces mêmes manifestations, accusant la personnalité de « Taranis. Le premier résultat de ces recherches, et le plus important s'il reste « acquis, comme je l'espère, a été de me convaincre que la ressemblance entre

« les deux divinités ne doit causer aucune surprise, parce que Taranis est le « prototype de Thor, et que le dieu scandinave est un emprunt à la mythologie « gauloise. De l'étude générale que j'ai entreprise, je donne aujourd'hui un « fragment : Thor et Taranis combattant le serpent de Mitgard, personnification des forces malfaisantes de l'eau, de l'Océan. »

— *Le 200^e anniversaire de la Révocation de l'Édit de Nantes*. Le 18 octobre de cette année, il y a eu deux cents ans que Louis XIV révoqua l'Édit de Nantes. Ce triste anniversaire a provoqué de nombreuses publications historiques parmi lesquelles nous signalons les suivantes : *Souvenir du 2^e centenaire de la Révocation de l'Édit de Nantes*, publié par la « Société de l'Histoire du Protestantisme français, 1 vol. gr. in-8, avec la vue du temple de Charenton, les portraits de Pierre Jurieu et de Claude Brousson et la reproduction fac-simile de l'Édit de révocation ; — *Édits, déclarations et arrêts concernant la Religion P. Réformée (1662-1754)*, précédés de l'Édit de Nantes, 1 vol. in-8 publié par les soins de M. Léon Pilatte chez Fischbacher ; — *Les Plaintes des Protestants cruellement opprimés dans le Royaume de France*, édition nouvelle avec commentaires biographiques et bibliographiques, par M. Frank Puaux, 1 vol. in-4 ; — *History of the huguenot emigration in America*, par M. Ch. W. Baird (New-York. 1885), 2 vol. in-8 qui seront suivis de plusieurs autres et dans lesquels sont consignés les résultats d'un labeur persévérant de douze années aux Archives d'Angleterre et de France, dans les registres des premières églises d'outre-mer et surtout dans les papiers officiels, documents ou souvenirs de famille conservés aux États-Unis ; — *L'intendant Foucault et la Révocation en Béarn*, par M. L. Soulice, bibliothécaire à Pau, 1 vol. in-8 de 151 p. (extrait du « Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau », 2^e série, t. XIV), recueil de 71 pièces officielles précédées d'une introduction où sont condensés les renseignements qu'elles fournissent ; — *La Révocation en Champagne*, par M. Péllicier, archiviste à Châlons-sur-Marne ; — *La Révocation de l'Édit de Nantes à Rouen*, Essai historique par M. Jean Blanquis, suivi de notes sur les protestants de Rouen persécutés à cette occasion, par M. Emile Lesens, 1 vol. in-8 ; — enfin le tome premier des *Synodes du Désert*, Actes des Synodes nationaux et provinciaux tenus au Désert de France, depuis la mort de Louis XIV jusqu'à la Révolution, recueillis pour la première fois et publiés par M. Edmond Hugues et tirés seulement à 299 exemplaires. Cet ouvrage sera complet en trois volumes, au prix de 120 francs. L'exécution en est digne de tous éloges. Le tome premier est accompagné de deux héliogravures représentant les Synodes avant la Révolution et les Assemblées du Désert.

— *La Mythologie de la Grèce antique* par M. Decharme. M. P. Decharme, doyen de la Faculté des Lettres de Nancy, vient de publier une seconde édition revue et corrigée de sa *Mythologie de la Grèce antique*, bien connue de tous ceux qui s'intéressent aux études d'histoire religieuse (un fort vol. gr. in-8 de XXXVII et 693 pages). Le succès considérable de la première édition, tant à

l'étranger qu'en France, a rendu promptement nécessaire de la remplacer par une seconde. Dans celle-ci plusieurs interprétations d'un caractère conjectural ont été supprimées ou atténuées. Le chapitre relatif à Hermès a été entièrement refondu, et d'autres chapitres ont subi des remaniements moins importants. Les corrections de détail se rencontrent surtout dans les trois premiers livres.

— *Une nouvelle histoire de l'Église d'Occident.* M. Charles Schmidt, professeur émérite de la Faculté de théologie de Strasbourg, l'un des maîtres vénérés d'un grand nombre de ceux qui s'occupent actuellement d'histoire ecclésiastique, a publié récemment chez Fischbacher un *Précis de l'Histoire de l'Église d'Occident pendant le Moyen Âge* (Paris. 1885, 1 vol. gr. in-8, de XI et 452 pages). Ce livre est formé de la substance d'un cours que l'auteur a professé à Strasbourg. Il déclare, avec beaucoup trop de modestie, que son ouvrage n'est destiné qu'aux étudiants et aux laïques de la science. Nous aurons probablement l'occasion d'y revenir.

— **Allemagne.** *L'Histoire du Piétisme.* L'histoire du Piétisme a été pendant ces dernières années l'objet de plusieurs travaux remarquables, parmi lesquels il faut signaler le grand ouvrage de M. Albr. Ritschl, le célèbre professeur de Göttingen, dont l'influence est prépondérante à l'heure actuelle dans la philosophie religieuse des Facultés de théologie allemandes. Sa *Geschichte des Pietismus* en deux volumes, le premier (1880, in-8 de 600 p.) concernant l'Église réformée, le second (1884, in-8 de 590 p.) concernant l'Église luthérienne, est l'œuvre à la fois d'un penseur et d'un historien. L'histoire de M. Eugen Sachse (*Ursprung und Wesen des Pietismus*. — Wiesbaden. Niedner, in-8 de 382 p.) est plus courte et plus impersonnelle. Pour les lecteurs étrangers elle offre en outre l'avantage d'être écrite dans une langue moins embrouillée que celle de M. Ritschl, l'un des auteurs allemands contemporains les plus difficiles à lire que nous connaissions.

— *Histoire des Universités au Moyen Âge.* Le P. H. Denifle a publié chez Weidmann, à Berlin, le premier volume d'une Histoire des Universités au Moyen Âge jusqu'en 1400 (*Die Universitäten des Mittelalters bis 1400. Die Entstehung der Universitäten des M. A.*; 1 vol. in 8, de XIV et 816 p.). La première partie de ce volume est consacrée aux universités de Paris et de Bologne. La fin traite des rapports des universités avec les écoles antérieurement existantes, avec le pouvoir civil et avec l'Église. L'ouvrage complet aura 5 volumes et paraît devoir être capital en la matière.

— *Un réformateur en mythologie grecque.* On annonce la publication du premier volume d'un ouvrage du Dr Otto Gruppe, intitulé : *Die griechischen Culte und Mythen in ihren Beziehungen zu den orientalischen Religionen*. L'ouvrage complet aura quatre volumes. L'auteur se propose de réfuter les idées courantes sur les origines de la mythologie grecque, en particulier les théories de MM. Kuhn et Müller.

Angleterre. — *La méthode en mythologie comparée.* Nous avons déjà signalé mainte fois l'opposition provoquée surtout en Angleterre par l'application exclusive de la méthode philologique aux études de mythologie comparée. Depuis la publication des brillants essais que M. Andrew Lang a réunis sous le titre de *Custom and Myth* et dont il a été rendu compte dans cette Chronique, le débat a pris une nouvelle animation. Philologues et anthropologistes (ou folkloristes, comme on voudra les appeler) se renvoient leurs sarcasmes réciproques. M. le professeur Max Müller, visé tout particulièrement par les adeptes de la nouvelle école en sa qualité de promoteur de la méthode philologique, vient à son tour de prendre part à la controverse dans un remarquable article de la revue anglaise *The Nineteenth Century* (livraison d'Octobre). *La Leçon de Jupiter* (The Lesson of « Jupiter »), à l'adresse de ceux qui se laissent trop facilement séduire par les spirituelles plaidoieries de M. Andrew Lang, est un petit chef-d'œuvre d'ironie dédaigneuse ; mais à ce mérite de forme l'article de l'éminent professeur joint celui de contenir en même temps une excellente appréciation des services que la philologie comparée a rendus et peut rendre encore à la mythologie. En voici le résumé.

« Si l'on me demandait, dit M. Max Müller en commençant, quelle est à mon « avis la découverte la plus importante qui ait été faite au ^{xix}^e siècle dans le « domaine de l'histoire primitive de l'humanité, je répondrais par ces quelques « mots :

« Sanscrit *Diaush-Pitar* = grec *Zeus Pater* = latin *Jupiter* = vieux norique *Tyr*. »

L'histoire primitive a été renouvelée par cette hypothèse autant que l'astronomie le fut au ^{xvi}^e siècle par l'hérésie de Copernic, et pour faire de l'histoire ancienne, surtout de la mythologie ancienne, il est aussi nécessaire d'avoir constamment cette formule devant l'esprit qu'il l'est pour un marin d'avoir une boussole.

On se moque beaucoup des résultats absolument opposés auxquels aboutit la philologie comparée selon qu'elle est pratiquée par tel savant ou par tel autre. Ces plaisanteries faciles ne méritent même pas de réponse, d'autant plus qu'elles proviennent le plus souvent de gens qui n'entendent rien à la science qu'ils tournent en ridicule. Dans toute science il y a des divergences entre ceux qui la cultivent sérieusement ; le progrès scientifique est à ce prix.

Il est incontestable qu'il a été fait un grand abus du terme « comparé » pendant les dernières années. A proprement parler toute science est « comparée », puisque la science repose sur la comparaison des faits isolés les uns avec les autres. Néanmoins il existe positivement une philologie comparée qui repose sur des faits — les différences et les coïncidences présentées par les éléments matériels et formels du langage — et qui aboutit à des lois ou à des vérités générales s'appliquant à un grand nombre de faits. Mais il faut distinguer trois genres de philologie comparée : 1^o la phil. étymologique ou généalogique,

portant sur des langues dérivées l'une de l'autre et recherchant les lois de la dérivation des mots d'une racine commune par la corruption phonétique ou la formation dialectale ; — 2^o la phil. analogique ou dialectale, portant également sur des langues et dialectes de même famille, mais cherchant à dégager les analogies de formation que présentent leurs développements indépendants ; — 3^o la phil. que l'on pourrait appeler psychologique, laquelle porte sur toutes les langues et cherche à dégager les lois générales du langage.

De même pour la mythologie comparée. On a mis cette expression à toute sauce. Il y a : 1^o la mythologie étymologique, portant sur des mythes exprimés dans des langues qui sont reconnues pour être de même famille, et ayant pour but de découvrir l'origine commune de ces mythes par la racine commune des noms qu'ils présentent ; — 2^o la myth. analogique, portant également sur des mythes exprimés dans des langues qui sont reconnues pour être de même famille, mais cherchant à faire ressortir par la comparaison les analogies que présentent les développements indépendants très variés auxquels ces mythes ont été soumis, dans chacune des ramifications considérées en elles-mêmes, après la séparation de la racine commune ; — 3^o la myth. comparée que l'on pourrait appeler psychologique ou ethno-psychologique, portant sur toutes les mythologies et visant à constituer l'histoire psychologique de l'humanité.

Il convient du reste de rappeler aux mythologues ce qui devrait être pour tous l'évidence même, c'est qu'il faut distinguer soigneusement la comparaison de l'identification. Or, M. Max Müller pose en fait que deux divinités ne peuvent pas être identifiées à moins que l'on ne puisse réduire leurs noms à une seule et même racine primitive. Quant cette origine commune a été solidement établie, par exemple pour des divinités aryennes, nous avons la certitude : 1^o Que leur nom existait avant la séparation des peuples aryens ; — 2^o que leur conception originelle doit être celle révélée par l'étymologie de leurs noms, quelles que soient les modifications ultérieures que cette conception ait subies ; — 3^o que les particularités qui se retrouvent simultanément dans leurs légendes aux divers pays où elles ont été propagées, devaient déjà en faire partie avant la séparation des peuples aryens. Voilà des propositions d'une portée incontestable, et voilà, à proprement parler, la mythologie comparée, celle qui repose sur l'étymologie des noms de dieux.

C'est ainsi que la proposition *Diaush Pitar = Zeus Pater*, etc., contient une vérité inattaquable. C'est ainsi, de même, que l'on peut identifier le grec *Daphnê* et le sanscrit *Dahanâ*, le grec *Athênê* et le sanscrit *Ahanâ*.

Il faut sans doute tenir grand compte des modifications qui dans le cours des temps et par suite des mouvements des peuples (tels que conquêtes, ascendant d'une famille dans la tribu, d'une tribu dans la race) ont parfois changé complètement le caractère d'une divinité en lui donnant une place préminente ou en la subordonnant à d'autres ou bien encore en la combinant avec d'autres. En pareil cas l'étymologie du nom divin ne suffit pas à donner l'explication du

dieu. Mais c'est alors aussi que l'on ressent douloureusement à quelle incertitude nous condamne l'absence d'indications philologiques précises. Que l'on se garde en pareille circonstance de vouloir forcer les lois phonétiques pour trouver une explication étymologique satisfaisante, et que l'on n'oublie pas que l'analyse des noms divins ne fournit que le fondement sur lequel la mythologie s'est développée. Il est clair, par exemple, qu'une étymologie qui serait en complète contradiction avec le caractère naturiste des dieux primitifs ne saurait être tenue pour vraie.

Mais, alors même que l'on démontrerait scientifiquement de quelle façon deux dieux différents représentaient originairement un même phénomène ou un même objet naturel (p. ex. le soleil, la lune), — ce que fait la mythologie analogique, — on ne serait pas encore en droit de les identifier ; car on aurait tout simplement montré que ce phénomène ou cet être naturel ont donné naissance dans l'esprit des hommes primitifs à deux dieux différents. Ainsi Ahanâ est Athênê ; Dahanâ est Daphnê ; toutes deux sont des divinités inspirées par l'aurore ; mais on n'a pas le droit de dire pour cela que Daphnê et Athênê ne sont qu'une seule et même divinité à l'origine. La personnalité divine, en effet, n'apparaît qu'avec le nom propre. Bien plus, il paraît avéré qu'un grand nombre d'épithètes accolées dans les documents historiques à certains noms de dieux ont été originairement des noms propres indépendants ; tous les noms (*nomina*) de dieux n'étaient-ils pas à l'origine des *cognomina* ? Le meilleur critère pour distinguer parmi les épithètes des noms divins celles qui furent à l'origine l'apanage de divinités distinctes, c'est pour M. Max Müller celui-ci : tout nom (*nomen* ou *cognomen*) qui admet une interprétation physique (naturiste) est probablement le fruit d'un acte créateur indépendant et représente en réalité une conception mythologique individuelle ayant eu, pendant un temps au moins, une existence indépendante.

— Après avoir pris connaissance des idées exposées par M. Max Müller dans l'article que nous venons d'analyser, nos lecteurs verront sans doute avec intérêt l'opinion d'un autre représentant distingué des études mythologiques, telle qu'elle est exprimée dans un article de M. Isaac Taylor dans l'*Academy* du 15 août à propos de l'*Ausführliches Lexicon der griechischen und römischen Mythologie*, dont nous avons apprécié ici-même les premières livraisons. Voici comment s'exprime M. Isaac Taylor :

« Lecteur de cet ouvrage ne laissera pas d'être frappé de la grande variété
 « des sources dont les conceptions mythologiques dérivent. Aucune théorie exclusive ne suffira à expliquer l'origine des cultes et des légendes grecques.
 « Il y a des mythes naturistes en nombre incalculable : le soleil, la lune, les
 « étoiles, l'aurore, le vent, les nuages, les orages, les rivières ont été person-
 « nifiés ; de grossiers cultes fétichistes ont été empruntés aux populations
 « autochtones ; des traces infinitésimales du totémisme, du culte des ancêtres
 « ou du sacrifice humain ont pu subsister ; des cultes de nations orientales

« civilisées ont pu être absorbés ; il peut même y avoir des éléments d'évhémérisme, tandis qu'à une époque plus tardive nous reconnaissons les fictions voulues des poètes, les conceptions morales introduites par les philosophes et des apothéoses dues à la politique. Nous trouvons des temples à Nikè, à Concordia et au divin Julius de même qu'à Apollon Sminthien et aux météores d'Ephèse.

« La mythologie classique peut être comparée à un conglomérat géologique, — à une couche de cailloux usés par le frottement, parmi lesquels on peut reconnaître des fragments de roches anciennes en quantité innombrable, appartenant par leur origine aux diverses époques géologiques, primitives, platoniques ou organiques, et cimentées par des infiltrations ultérieures de façon à présenter une apparente unité ; mais le géologue s'attache à distinguer les sources multiples dont proviennent les nombreux éléments qui la composent. De même la mythologie est un conglomérat qui contient des fragments hétérogènes, la littérature orale et la science populaire de chaque âge. Il faut y distinguer les apports de la poésie, de l'histoire, de la philosophie, de l'imagination, de la géographie, de l'ethnologie, de la météorologie, et de l'astronomie. Nous pouvons y retrouver des conjectures philologiques, des spéculations sur l'origine de l'humanité et du monde extérieur, des théories morales, des phénomènes naturels, des généalogies légendaires, des contes de nourrice et des traditions populaires importées par les femmes étrangères réduites en esclavage ; et tous ces éléments, provenant des sources les plus extraordinaires, Grecs, Italiens, Pélasgiques, Cariens, Phrygiens, Phéniciens, Babyloniens, Accadiens, Perses, Egyptiens, Celtes, Etrusques, sont coulés dans un solide moule théologique.

« Les mythologues ont commis d'abondantes erreurs en s'acharnant à appliquer une théorie unique pour retracer les origines d'un composé aussi complexe. Il y a des mythes naturistes de l'aurore ; mais ils ne sont pas aussi nombreux que M. Max Müller l'a supposé ; il y a de nombreux mythes solaires, mais M. George Cox n'en devra pas moins renoncer à quelques-unes de ses assertions favorites ; Schwartz a exagéré les mythes de l'orage, Brown les mythes de la lune et des étoiles. Les hymnes védiques ne doivent pas être négligées ; mais la tyrannie des sanscritisants est heureusement passée ; d'un autre côté l'apport des races barbares a été fortement exagéré par M. Lang. Peut-être, au bout du compte, M. Sayce est-il celui qui subit le mieux l'épreuve du jugement, puisqu'il faut faire remonter aux sources babyloniennes et phéniciennes une part de mythologie grecque plus considérable qu'on ne l'avait supposé ».

Nous aurons probablement encore plus d'une fois l'occasion de revenir sur cette question capitale de la méthode en mythologie, puisque les partisans des diverses méthodes concurrentes ont chacun de sérieux arguments à faire valoir, et qu'il s'écoulera encore du temps avant que tous reconnaissent combien il

serait préférable de les appliquer toutes suivant que l'on étudie les diverses parties de la mythologie.

— *Le Dr Kalisch.* L'un des meilleurs hébraïsants anglais, le Dr Kalisch, est mort cet été. Il était allemand d'origine, mais l'Angleterre était devenue pour lui une patrie d'adoption. Il n'a pu terminer son *Commentaire sur le Pentateuque*, dont seuls la Genèse, l'Exode et le Lévitique ont paru. Son *Commentaire sur le Lévitique*, en deux volumes (1867 et 1872), restera son meilleur titre de gloire.

— *Les Hibbert Lectures.* Parmi les séries de conférences sur l'histoire des religions organisées par le comité directeur de la fondation Hibbert on signale celles du professeur Sayce sur la religion babylonienne et celle du Dr Hatch sur le christianisme primitif.

— *Un Index des articles publiés sur l'Orient dans les Périodiques.* MM. Trübner ont commencé sous le titre de « Literary Record » la publication d'un index des articles concernant l'Orient et les études orientales qui paraissent dans les périodiques de l'Angleterre, de l'Amérique, de l'Inde et de la Chine. En combinant cet index avec l'excellente bibliographie publiée chaque année par le *Literaturblatt für orientalische Philologie* de M. le professeur Kuhn à Munich, les orientalistes auront facilement l'énumération aussi complète que possible de tous les articles qui concernent leurs études dans le monde entier.

— *Publications annoncées.* A cette époque de l'année les principaux éditeurs anglais ont l'habitude de faire connaître les publications les plus importantes qu'ils lanceront durant le cours de l'hiver.

Parmi les publications annoncées par la *Clarendon Press* nous remarquons les volumes suivants qui feront partie de la collection des « Sacred Books of the East » : 1°. *Manu*, traduction par le professeur G. Bühler ; — 2°. Le *Satapata-Brâhmana*, 2^e partie, traduction par le professeur J. Eggeling ; — 3°. Les troisième et quatrième volumes des *Textes du Confucianisme*, contenant le *Li-Ki* ou la collection des traités sur les règles de la propriété et des cérémonies, traduction par M. Legge ; — 4°. Les *Grihya-sûtras* (règles des cérémonies védiques), traduction par M. H. Oldenberg, première et deuxième parties ; — 5°. Le troisième volume du *Zend-Avesta* (Yaçna, Visparad, Afrigân et les Gâhs), traduction du Rev. L. H. Mills ; — 6°. *Hymnes védiques*, première partie, traduction par M. Max Müller.

Parmi les publications de la librairie Trübner nous signalons les suivantes : 1°. Le troisième volume d'un commentaire sur le Coran, *A comprehensive Commentary to the Qorân*, par le Rev. E. M. Wherry ; — 2°. Le *Mânava-Dharma-Çastra* ou code de Manu, texte sanscrit avec notes par le professeur Jolly de Wurzburg ; — 3°. Les *Satakas de Bartrihari*, traduction du sanscrit par le Rev. B. Hale Wortham ; — 4°. *The Life of Huen-Tsiang*, par les shammans Hwui-Li et Yen-Tsung, avec une préface contenant un résumé des travaux de I-Tsing par le professeur Beal ; — 5°. *The Niti Literature of Burma*,

par M. James Gray ; — 6^o. Le premier volume du Rapport de l'Exploration archéologique de l'Inde méridionale, où il est traité des Stupas bouddhistes d'Amaravati et Jagayyapeta, avec fac-simile, inscriptions et illustrations, par M. *James Burgess*, et avec une interprétation des inscriptions d'Açoka à Dhauli et à Jaugada par le professeur Bühler de Vienne.

On annonce également que M. *Monier Williams* travaille activement à la seconde partie de son *Religious thought and life in India* qui sera consacrée au Bouddhisme, au Jainisme, au Zoroastrisme et au Mohamétisme hindou.

Citons enfin plusieurs rééditions de livres consacrés au folk-lore, ce qui prouve combien les recueils de traditions ou de superstitions populaires trouvent d'écho dans le public. Comme ouvrages nouveaux nous avons remarqué un recueil des superstitions inspirées par la lune : *Moonlore*, par le Rev. *J. Harley*. et la traduction d'une série de fables hindoues : *Indian Fables*, par M. P. V. *Ramaswami Raju*.

— **Suisse.** M. *Edouard Montet*. La chaire d'hébreu à l'université de Genève étant devenue vacante par suite du décès de M. le professeur Louis Segond, la commission chargée d'examiner les titres des candidats s'est prononcée à l'unanimité en faveur de notre ami et collaborateur, M. Edouard Montet. Le gouvernement genevois a ratifié ce choix en nommant M. Montet professeur titulaire de la chaire d'hébreu.

L'Histoire des Religions à Genève. M. *Ernest Stræhlin*, professeur d'histoire des religions à l'Université de Genève, traitera cette année, dans un cours public, les religions des non-civilisés ; dans le semestre d'été il examinera des questions touchant les religions sémitiques.

— **Belgique.** Cours de M. *Goblet d'Alviella*. L'honorable professeur d'histoire des religions à l'Université de Bruxelles traitera cette année, dans un cours public, de la religion chez les Egyptiens et chez les Sémites ; il réservera probablement pour une autre année l'histoire du Judaïsme.

Le livre consacré par M. Goblet d'Alviella à l'évolution religieuse chez les Anglais, les Américains et les Hindous a été traduit en anglais par M. J. Moden, et vient de paraître chez Williams et Norgate, sous le titre de : *The contemporary Evolution of Religious thought in England, America and India*.

— **Hollande.** La Société de La Haye pour la défense de la Religion chrétienne. La direction, dans sa session du 7 septembre et jours suivants, a prononcé sur six mémoires et en a couronné uu, celui de M. Paul Christ, ancien pasteur archiviste à Chur, Grisons (Suisse) : *La Doctrine de la prière, d'après le Nouveau Testament*.

Elle met au concours deux sujets :

1^o Une histoire de l'application de la critique historique à la Bible pour servir de règle aux principes qui doivent diriger cette critique afin d'éviter le scepticisme autant que le dogmatisme ;

2^o Une apologétique biblique, c'est-à-dire une exposition et une appréciation de la manière dont les différents livres bibliques recommandent et défendent la religion.

Les réponses doivent être adressées avant le 15 décembre 1886 *franco* à M. A. Kuenen, professeur de théologie à Leide et secrétaire de la Société. Le prix du mémoire couronné est de *quatre cents* florins (800 fr. environ).

— *Cours et publications de M. Tiele.* L'honorable professeur d'histoire des religions à l'Université de Leyde fait cette année trois cours distincts ; 1^o Histoire générale des religions ; Les religions des peuples non-civilisés et barbares ainsi que des Chinois. — 2^o Pour les étudiants plus avancés : Etude détaillée de la religion assyro-babylonienne. — 3^o L'histoire de la théodicée de la Nouvelle-Académie aux écoles du Moyen-Age.

Nous sommes autorisé à annoncer la publication d'un ouvrage auquel M. Tiele travaille depuis plusieurs années. Sa *Babylonisch-Assyrische Geschichte* est sous presse et paraîtra chez Perthes à Gotha vers la fin de l'année.

— **Pays Slaves.** Nous apprenons par la « Revue Critique » qu'il vient de se créer à Prague une société pour la publication des œuvres des écrivains religieux de la Bohême, particulièrement de ceux qui se rattachent au mouvement hussite. Les fondateurs de la Société sont pour la plupart des professeurs de l'Université tchèque, MM. Emler, Gebauer, Goll, Kalousek, Masaryk, Rezek.

La Société littéraire bulgare fait paraître à Sofia un recueil de *Discours et conférences* prononcés à l'occasion du millénaire de St-Méthode.

— **Indes Anglaises.** *Edits d'Açoka.* M. G. Bühler, dans l'« Academy » du 5 septembre, annonce que le général A. Cunningham a découvert une nouvelle version des édits du roi Açoka, la septième, dans la ville de Mânsera (district de Hazâra) qui occupe l'angle nord-ouest du Punjab, entre l'Indus et le Cachemir. La version nouvelle est en caractères bactriens ; elle ne compte que 9 édits (de I à VIII et XII). Elle s'accorde avec la version de Shahbazgarhi. — *Un encyclopédiste Hindou.* On annonce la mort à Bénarès du pandit *Tara Nath Tarkavachaspati* qui fut pendant plus de 30 ans professeur au collège sanscrit de Calcutta et qui rédigea à lui seul, la « Vachospatya Encyclopædia ».

DÉPOUILLEMENT DES PÉRIODIQUES

ET DES TRAVAUX DES SOCIÉTÉS SAVANTES ¹

I. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. —

Séance du 14 Août. M. P. Ch. Robert rectifie l'interprétation de certaines monnaies de l'Armorique où les numismates croyaient reconnaître l'image du dieu Ogmius. D'après Lucien, ce dieu était représenté sous la forme d'un vieillard, avec les attributs d'Hercule ; de sa bouche sortaient des chaînes dont l'autre bout était fixé à des oreilles humaines. C'était un dieu de l'éloquence. M. d'Arbois de Jubainville a retrouvé son nom, sous la forme Ogma, dans un dialecte irlandais. Comme les monnaies dont il s'agit portent une tête reliée à d'autres têtes plus petites, on s'était cru autorisé à les prendre pour des images d'Ogmius. M. Robert rappelle que les Gaulois plaçaient en trophée les têtes des ennemis vaincus et qu'ils aimaient à fixer ces trophées sanglants aux rênes de leurs chevaux. Or, sur les monnaies la tête principale est parfois une tête de cheval. Elles représentent donc tout simplement des trophées, sans le moindre rapport avec le dieu de l'éloquence décrit par Lucien.

— *Séance du 28 Août.* M. Desjardins présente à l'Académie une brochure de M. Emile TAILLEBOIS, intitulée : « Le temple de Lelhunnus à Aire-sur-l'Adour et les inscriptions aturiennes, » dans laquelle l'auteur décrit une série d'inscriptions découvertes à Aire (Atura). On y trouve la mention d'un dieu local, inconnu jusqu'à ce jour, Mars Lelhunnus.

— *Séance du 11 Septembre.* M. BERGAIGNE communique à l'Académie une lettre qu'il a reçue de M. Aynonier. Elle est datée de Quin-Hon, le 21 juillet. Le courageux explorateur ne s'est pas laissé arrêter par la situation troublée de l'Annam. Il a exploré plusieurs provinces où il a relevé des inscriptions, les unes sanscrites, les autres tchames. L'une des inscriptions sanscrites est bouddhiste. — M. DICULAFOY fait connaître les nouvelles qu'il a reçues de ses collaborateurs, MM. Rabin et Houssay. Forcés par la chaleur de quitter la Susiane, ces messieurs se sont rendus à Ispahan. En route, ils ont pris de précieuses photographies des bas-reliefs et des inscriptions de Kaleh Faraou (la forteresse de Pharaon), de Chekiasft Salmon (la grotte de Salomon), à Mal-Amir, et surtout du testament de Darius, gravé à vingt-deux mètres de hauteur au-dessus

¹ Nous nous bornons à signaler les articles ou les communications qui concernent l'histoire des religions.

du tombeau du roi acbéménide, à Nakhché-Roustem. — Dans cette même séance M. Leblant présente de la part de l'auteur, M. Schoebel, une publication de la Société académique indo-chinoise : *L'Histoire des origines et du développement des castes de l'Inde*.

— *Séance du 18 Septembre*. M. le président annonce que M. Homolle a rapporté de sa mission à Délos un millier d'inscriptions au sujet desquelles une communication sera prochainement faite à l'Académie. — M. Casati consacre un mémoire à l'étude des monuments étrusques en bronze pour montrer combien les Etrusques ont surpassé les autres peuples de l'antiquité dans l'art de travailler les métaux. Il signale, entre autres, les miroirs étrusques dont le revers est orné de gravures mythologiques extrêmement fines. On y retrouve toute l'histoire de l'Olympe avec les noms étrusques des personnages divins. Il cite particulièrement l'histoire de Vénus et de Vulcain (Tuson et Sethlaus), celle d'Hélène, de Ménélas et de Pâris (Elinée, Menle et Elknstre), Bacchus, Apollon (Aplu), Jupiter, Minerve (Menrva), Néoptolème, Prométhée (Neftlaue, Prumathe), Achille et Agamemnon (Akle et Akmenrun), et une divinité ailée, appelée *lasa*, qui paraît avoir été conçue tantôt comme bon, tantôt comme mauvais esprit.

— *Séance du 23 Septembre*. M. A. Bergaigne présente une étude sur la chronologie du *Rig-Veda*, d'après les travaux de M. le professeur Ludwig. Ce dernier a cru retrouver dans certains passages des hymnes la mention d'éclipses totales, et il a consulté les listes dressées par les astronomes pour découvrir les dates auxquelles il convient de faire remonter ces hymnes. M. Bergaigne conteste l'interprétation de M. Ludwig. Il ne consent à reconnaître la description d'une éclipse que dans un seul des passages allégués, mais sans qu'il soit possible d'y voir la description d'une éclipse particulière. — M. Léopold Delisle présente à l'Académie l'héliogravure d'une bulle originale du pape Serge IV, sur papyrus. Elle a été signalée au Comité des travaux historiques par M. Bruntails, archiviste des Pyrénées-Orientales, qui l'a trouvée à la bibliothèque de Perpignan. Les documents de ce genre sont extrêmement rares jusqu'au XI^e siècle, parce que la cour de Rome n'adopta que fort tard le parchemin en place du papyrus, beaucoup moins résistant. — M. Moïse Schwab présente des observations paléographiques sur deux coupes magiques trouvées en Mésopotamie et datant probablement du V^e siècle de notre ère. Elles portent des inscriptions araméennes.

— *Séance du 17 Octobre*. L'Académie désigne M. Edmont Le Blant pour lire en séance publique annuelle, le 13 novembre, son étude intitulée le *Christianisme aux yeux des paléens*.

M. Maspero, avant de repartir pour l'Égypte, a déposé sur le bureau de l'Académie le second fascicule, encore incomplet il est vrai, publié par la *Mission archéologique du Caire* sous la direction de M. Grébault. Ce fascicule comprend trois mémoires. Dans le premier, M. Maspero rend compte des résultats de ses

recherches dans la vallée du Nil depuis trois ans. Le résultat d'ensemble auquel il a abouti, c'est que contrairement à l'opinion de Mariette, la tombe thébaine et tout ce qui s'y rattache (les stèles, les sarcophages, etc.) relèvent directement de l'art et de la religion des dynasties memphitiques. — Le second mémoire, de M. *Bouriant*, est consacré aux papyrus d'Ahmim, où se lisent dans un dialecte copte jusqu'alors inconnu des fragments des livres de la Bible et des morceaux considérables de l'Apocalypse de Sophonie aujourd'hui perdue. — Le troisième mémoire, de M. *Loret*, traite de la musique populaire dans la Haute-Egypte.

II. Journal asiatique. VII. 4 (Juillet) : *James Darmesteter*. Rapport sur les travaux du Conseil de la Société asiatique pendant l'année 1884-1885, fait à la séance annuelle de la Société le 25 juin 1885.

III. Revue critique d'histoire et de littérature. 24 Août : *Emile Picot*. Littérature populaire roumaine (à propos de la « *Literatura populara romana* » du D^r M. Gaster, qui renferme une partie spécialement consacrée à la littérature religieuse). = 7 Septembre : *Clermont-Ganneau*. Notes d'archéologie orientale ; XXV. Le sceau d'Abdhadad. = 28 Septembre : *Maurice Vernes*. Des préjugés qui entravent l'étude scientifique des religions (Critique de la leçon d'ouverture du cours de M. Goblet d'Alviella).

IV. Revue historique. Septembre-Octobre : 1^o *H. Sumner Maine*. Dissertations on early law and custom (c.-r. par M. G. Platon). — 2^o *F. X. Kraus*. Briefe Benedicts XIV an den Canonicus Francesco Peggi in Bologna (c.-r. par M. Pio-Carlo Falletti).

V. Journal des Savants. Juillet : 1^o de *Quatrefages*. Croyances religieuses des Hottentots et des Boschimans. — 2^o *Haw éau*. Manuscrits du Mont-Cassin. = Août : 1^o *Barthélemy Saint-Hilaire*. L'Inde et les Indiens. — 2^o *Alfr. Maury*. Les Huguenots et les gueux. = Septembre : 1^o *Hauréau*. *Epistolæ pontificum romanorum ineditæ*. — 2^o *A. Bergaigne*. Les découvertes récentes sur l'ancienne histoire du Cambodge.

VI. Revue archéologique. Juillet-Août : 1^o *H. Gaidoz*. Le dieu gaulois du Soleil et le symbolisme de la roue (suite). — 2^o *M. Dieulafoy*. Fouilles de Suze. — 3^o *S. Reinach*. Chronique d'Orient.

VII. Revue des Deux-Mondes. 1^{er} Août : *Edouard Schuré*. La légende du Bouddha. = 1^{er} Septembre : *Ernest Havet*. Cyprien, évêque de Carthage. I. La persécution. Cyprien et les schismatiques ; Cyprien et Rome (voir la suite, le 15 Sept. : La prédication de Cyprien. Sa mort).

VIII. Revue politique et littéraire. 19 et 26 septembre : *H. Gaidoz*. L'Inde anglaise. = 17 octobre : *A. Vigié*. Le bicentenaire de la Révocation de l'Edit de Nantes.

IX. Revue scientifique. 11 juillet : *G. Le Bon*. Les monuments de l'Inde et leur étude scientifique. = 19 septembre : *Tskany*. Les nouvelles sectes religieuses en Russie.

X. Bulletin historique et littéraire de la Société de l'Hist. du Protestantisme français. — 15 juillet : *J. Bonnet*. Clément Marot à Venise et son abjuration à Lyon (1536). — 15 septembre et 15 octobre : 1° *O. Douen*. La destruction du temple de Charenton. — 2° *Jules Bonnet*. Les lettres pastorales de Pierre Jurieu. — 3° *N. Weiss*. Claude Brousson. — 4° Documents divers relatifs à la Révocation de l'Edit de Nantes et aux persécutions qui s'en suivirent.

XI. Polybiblion. — Août : *C. J.* Publications récentes sur l'Ecriture sainte et sur l'Orient.

XII. Revue Celtique. — Août : 1° *J. F. Cerquand*. Taranis et Thor. — 2° *H. Gaidoz*. Taranis à propos des marteaux d'Uriage. — 3° A propos des tours rondes d'Irlande (du même). — 4° *L. F. Sauvé*. Traditions populaires de la Basse-Bretagne : intersignes et passages de mort.

XIII. Revue des Etudes Juives. — XI. (n° 21) : 1° *Gaston Paris*. La parabole des trois anneaux. — 2° *J. A. Hild*. Les Juifs devant l'opinion romaine. — 3° *J. Halévy*. Recherches bibliques. — 4° *E. Gaullicur*. Notes sur les Juifs à Bordeaux. — 5° *Emile Lévy*. Les Juifs de Metz et la ville de Verdun en 1748. — 6° *Moïse Schicab*. Documents pour servir à l'histoire des Juifs de France. — 7° *David Kaufmann*. Les martyrs d'Ancône.

XIV. Revue de l'Extrême-Orient. — III. 2 : *Cordier*. Documents inédits pour servir à l'histoire ecclésiastique de l'Extrême-Orient. VII. Correspondance générale.

XV. Revue d'Assyriologie. — n° 2 : 1° *Renan*. Les inscriptions araméennes de Teimâ. — 2° *J. Oppert*. La langue des Elamites. — 3° *Derenbourg*. Sur l'épigraphie du Yémen. — 4° *Ledrain*. Sur quelques objets sémitiques. — 5° Quelques inscriptions phéniciennes. — 6° *Oppert*. L'inscription de Saros.

XVI. Revue Egyptologique. — n° 3 : *E. Revillout*. Le budget des cultes sous Ptolémée Philadelphie.

XVII. Recueil des travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes. — VI : 1° *Bouriant*. La stèle 5576 du musée de Boulaq et l'inscription de Rosette. — 2° Grande inscription de Stabel-Antar (Spéos Artémidos). — 3° *Maspero*. Découverte d'un petit temple à Karnak. — 4° *Rochemonteix*. Le temple d'Apet où est engendré l'Osiris de Thèbes (suite). — 5° *Maspero*. Fragment des Actes des apôtres et des Epîtres de Saint-Paul et de Saint-Pierre aux Romains, en dialecte thébain. — 6° *Vassalli*. Rapport sur les fouilles du Fayoum adressé à M. Auguste Mariette. — 7° *Bouriant*. A Thèbes. — 8° Les canons apostoliques de Clément de Rome (du même ; suite). — 9° *Wiedemann*. Die saïtischen Monumente des Vaticans. — 10° *Bergmann*. Der Sarkophag des Nesschutafnut. — 11° *Amelineau*. Voyage d'un moine égyptien dans le désert.

XVIII. La Controverse et le Contemporain. — 15 août : 1°

Paul Allard. Les chrétiens après Septime Sévère ; IV. La persécution de Dèce à Rome (suite ; voir aussi le 15 sept.). — 2^o de *Harlez.* Le Bouddhisme en Chine.

XIX. Revue française. — *Juin* : *E. C. Lesserteur.* Rituel des funérailles annamites. — *Août* : Légendes canaques d'après Louise Michel. — *Septembre* : *Brahma.* Superstitions et usages des Hindous. — *Octobre* : 1^o *Baron d'Avril.* Une Restauration religieuse en Serbie. — 2^o Du Brahmanisme. Ses rapports avec le Judaïsme et avec le Christianisme.

XX. Revue d'Alsace. — *Juillet-septembre* : 1^o *Aug. Chenot.* Notice historique sur l'exercice des cultes dans l'église de Tavey (Haute Saône). — 2^o *P. J. Tallon.* Coutumes populaires (Le Lundi de Pentecôte). — 3^o *Arth. Benoit.* Les protestants du duché de Lorraine sous le règne du roi Stanislas.

XXI. Mélusine. — 5 juillet : *J. Tuckmann.* La fascination (voir les numéros suivants). — 5 octobre : Prières populaires.

XXII. La Révolution française. — 1⁴ août : *J. C. Colfavru.* Grégoire. — 14 septembre : *Th. Luillier.* Pierre Thuin, évêque constitutionnel de Seine-et-Marne.

XXIII. Revue de Belgique. — 15 octobre : *Goblet d'Alviella.* Histoire religieuse du feu. I. La théologie du feu.

XXIV. Muséon. — 1885 n^o 4 : 1^o *van Weddingen.* Une page de l'histoire de la théologie primitive. — 2^o de *Robiou.* Recherches récentes sur la religion de l'ancienne Egypte. — 3^o *Beauvois.* Les deux Quetzalcoatl espagnols ; *J. de Grijalva* et *F. Cortès.* — 4^o *Wilhelm.* Contribution à l'interprétation de l'Avesta.

XXV. Academy. — 15 août : 1^o *Studia Biblica* (c.-r. par *M. Geo Salmon*). — 2^o *E. B. Tylor.* Arabian Matriarchate. — 3^o *D. Mac Lennan.* The patriarchal theory. — 4^o *Isaac Taylor.* A German Dictionary of classical mythology (à propos du dictionnaire de Roscher sur la mythologie grecque et romaine). — 5^o *G. Bühlen.* A Saurayantra (description d'une tablette solaire servant d'amulette). — 6^o *M. Maspero's* report on his latest excavations in Egypt (en français ; 2^e partie). — 22 août : 1^o *G. W. Cor.* Roscher's Lexicon of greek and roman mythology (l'auteur reproche à *M. Taylor* d'avoir trop exagéré l'influence sémitique sur la mythologie grecque). — 2^o *J. W. Redhouse.* Arabian Matriarchate (l'auteur refuse toute valeur aux arguments qui veulent établir en Arabie un ancien matriarcat). — 3^o *T. W. Kingsmill.* Intercourse of China with eastern Turkestan. — 4^o *Henri Bradley.* The prehistoric stone monuments of the British Isles. Cornwall (sur l'ouvrage très consciencieux de *M. W. C. Lukis*). — 29 août : 1^o *R. B. Drummond.* The Hibbert-Lectures in 1885 (exposé des conférences de *M. Pfeleiderer* touchant l'influence de l'apôtre Paul sur le développement du christianisme). — 2^o *W. E. A. Axon.* The myth of Andromeda (récit d'un mythe quelque peu ressemblant aux îles Maldives). — 3^o *Terrien de la Couperie.* India from China (réponse à *M. Kingsmill*). — 12 septem-

bre : *T. W. Rhys-Davids*. Si-Yu-Ki (à propos de la traduction de M. Beal ; voir dans le numéro du 26 septembre la réponse de M. Beal). — 19 *septembre* : 1° *Joseph Edkins*. Literature ou ancestral worship in China (résumé des principales variations dans le culte des ancêtres en Chine). — 2° *R. Morris*. Corrections in the translation of the Sutta Nipāta. — 3° *J. Burgess*. Rock excavations in North Arcot district, Madras. — 26 *septembre* : *Am. B. Edwards*. Some minor Egyptological Literature. — 3 *octobre* : 1° *John Hutchison*. German translations of the Bible before Luther (voir dans le numéro du 10 octobre la réponse de M. *Kart Pearson*). — 2° *E. A. Gardner*. Naukratis exhibition.

XXVI. Athenæum. — 15 *août* : 1° *H. Brugsch*. Religion und Mythology der alten Ägypter (l'auteur a tort de considérer la religion égyptienne des temps postérieurs comme identique à celle des temps anciens). — 2° The ancient Coptic churches in Egypt (à propos du livre de M. *A. J. Butler*). — 3° *Sp. P. Lambros*. Notes from Athens (sur les fouilles à Phiniki dans la Laconie, auprès d'un sanctuaire d'Apollon Heperteleatas). — 22 *août* : *Joseph Hirst*. Eleusis (sur les fouilles). — 12 *septembre*. *A. Neubauer*. The origin of Semele (l'auteur cherche à montrer que les Israélites confondent un dieu Semel qui serait d'origine babylonienne ; voir la lettre complémentaire de M. *A. H. Sayce* dans le numéro du 26 septembre). — 3 *octobre* : *Sp. P. Lambros*. Notes from Athens.

XXVII. Journal of the Royal asiatic Society. (vol. XVII. n. 3) : 1° *de Harlez*. The age of the Avesta (pas antérieur à l'an 700 av. J. C.). — 2° *C. R. J. de Mesurier*. Customs and superstitions connected with the cultivation of rice in the southern Province of Ceylon. — 3° *T. H. Thornton*. The vernacular Literature and folk-lore of the Panjab. — 4° *De la Couperie*. Beginnings of writing in and around Tibet. — 5° Rapport annuel.

XXVIII. Journal of the anthropological Institute. — XVI. 1 : 1° *Neubauer*. On the Race-types of the Jews. — 2° *Jacobs*. On the racial characteristics of modern Jews. — 3° *Frazer*. On certain burial customs as illustrative of the primitive theory of the soul. — 4° *Tremlett*. The sculptured dolmens of the Morbihan, Brittany.

XXIX. Journal of the Asiatic Society of Bengal. — *P. J.* ; LHI, 1 : 1° *Isoine Baisware* Folk-Songs collected by Babu Ingendra Nath Rae. — 2° *Thibaut*. Notes from Varaha Mihira's Panchasiddhantikā.

XXX. The Nineteenth Century. — *Octobre* : *Max Müller*. The lesson of « Jupiter » (voir notre chronique).

XXXI. The Contemporary Review. — *Septembre* : *Princ. Fairbairn*. History of Religion (revue bibliographique). — *Octobre* : *Prof. G. J. Stokes*. John Nelson Darby.

XXXII. Dublin Review. — *Juillet* : *Lamy*. Studies in oriental patrology. St Ephrem.

XXXIII. Indian Antiquary. — N° 173 : 1° *Grierson*. The song of

Alba's marriage. — 2° *Bühler*. On a second old Sanskrit palmleaf manuscript from Japon. — 3° *Fleet*. Sanskrit and old-Canarese inscriptions (suite). — 4° *Rice*. A Jaina-Vaishnava compact. — 5° *Stokes*. An other Raumayantra. — 6° The proverbs of Ali ebn abi Talebi, translated by K. T. Best.

XXXIV. American journal of archæology. — I. 2 et 3 : 1° *Hengschaw*. The aboriginal relics called sinkers or plummets. — 2° *Perkins*. The abbey of Jumièges and the legend of the énérvés.

XXXV. Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft. — XXXIX. 2 : 1° *Sam. Kohn*. Zur neuesten Litteratur über die Samaritaner. — 2° *Mordtmann*. Neue himjaritische Inschriften. — 3° Zu den Liedern der Hudhailiten.

XXXVI. Monatschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judentums. — *Septembre* : 1° *Bloch*. Studien zur Aggadah (suite). — 2° *Theodor* Die Midraschim zum Pentateuch und der dreijährige Palästinische Cycles.

XXXVII. Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde. — X. 3 : 1° *G. Waitz*. Ueber die Italienschen Handschriften des Liber Pontificalis. — 2° *G. Rodenberg*. Ueber die Register Honorius III, Gregors IX und Innocenz IV. — XI. 1 : 1° *A. Nürnberger*. Die Bonifatiuslitteratur der Magdeburger Centuriatoren. — 2° *Julius v. Pfugkhartung*. Register und Briefe Gregors VII.

XXXVIII. Archæologische Zeitung. No 2 : 1° *Wolters*. Die Eöten des Praxiteles. — 2° *von Duhn*. Die Götterversammlung am Ostfries des Parthenon. — 3° *Lehnert*. Herakles und Acheloos. — 4° *Mayer*. Lamia. — 5° *Fränkel*. Inschriften aus Mytilene. — 6° *Hermes als Kind (du même)*.

XXXIX. Hermes. — XX. 3 : 1° *Robert*. Athena Skiras und die Skirophorrien. — 2° *Schrader*. Handschriftliche Ueberlieferung der Porphyrianischen Homer-Zetemata. — 3° *Richter*. Tempel der Magna Mater und des Jupiter Stator in Rom. — 4° *Wilcken*. Arsinoitische Tempelrechnungen.

XL. Mitteilungen des deutschen archäologischen Instituts in Athen. — X, 2 : 1° *Marx*. Dioskurenartige Gottheiten. — 2° *Fabrizius*. Altertümer auf Kreta ; III. Archaische Inschriften. — 3° *L. v. Sybel*. Asklepios und Alkon. — 4° *Nikitsky*. Zu den delphischen Proxenenlisten. — 5° *Fabrizius*. Ein bemaltes Grab aus Tanagra.

XLI. Gegenwart. — No 31 : *Achelis*. Zur ägyptischen Mythologie. — No 33. *Jentsch*. Eine Geschichte der römischen Kirche.

XLII. Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft. — No 2 : 1° *Smend*. Ueber jüdische Apokalyptik. — 2° *Böhme*. Die älteste Darstellung in Richt. VI, 11-24 und XIII, 2-24, und ihre Verwandtschaft mit der Jahresurkunde des Pentateuch. — 3° *Taylor*. Hosea, IV. 4.

XLIII. Katholik. — *Juillet* : 1° Die Weihe der heiligen Oele historisch und liturgisch beleuchtet und erklärt (voir la suite en août). — 2° Reise und

Aufenthalt des heil. Bernard am Mittelrhein. = *Août*. Ein Beitrag zur Geschichte der Bezeichnungen Cultus Latriæ, Cultus Dulia, Cultus hyperdulia. — 2° Studien über die Urfänge des Christenthums.

XLIV. Zeitschrift für Kirchengeschichte. — VII. 4 : 1° *H. Haupt*. Zur Geschichte der Sekte vom freien Geiste und des Beghardentums.

XLV. Zeitschrift für kirchliche Wissenschaft und kirchliches Leben. — N° 8 : 1° *Luthardt*. Zur Geschichte der vorchristlichen Ethik. — 2° *Schenk*. Zur angeblichen Lehre des Hirten des Hermas vom überschüssigen Verdienst. — 3° *Hach*. Die Darstellungen der Verkündigung Mariä im christlichen Altertum, III. — 4° *Buchwald*. Ungedruckte Melanchtonbriefe.

XLVI. Theologische Quartalschrift. — N° 4 : 1° *Klasen*. Pelagianistische Commentare zu 13 Briefen des heiligen Paulus. — 2° *Schmid*. Zur Geschichte des römischen Breviers und Missale.

XLVII. Theologische Studien und Kritiken. — 1886. N° 1 : 1° *Benrath*. Zur Geschichte der Marienverehrung. — 2° *Usteri*. Initia Zwinglii (suite).

XLVIII. Zeitschrift für ägyptische Sprache. — N° 2 : 1° *Ebers*. Resultate der Navilleschen Grabungen bei Tell el Maschûta. — 2° *L. Stern*. Sahidische Scherbenaufschriften.

XLIX. Göttingische Gelehrte Anzeigen. — N° 16 : *Laistner*. Mannhardt, Mythologische Forschungen.

L. Zeitschrift für Keilschriftforschung. — II. 3 : 1° *Lavrille*. Der Nabonidcylinder V Rawlinson umschrieben. — 2° *Pinches*. The fifth volume of the cuneiform Inscriptions of Western Asia IV. — 3° *Haupt*. Zu seinen akkadischen und sumerischen Keilschrifttexten. — 4° *Delitzsch*. Assyriologische Notizen zum alten Testament ; III. Die drei Nachtwachen.

LI. La Civiltà cattolica. — N° 842 : 1° Il pensiero cattolico nella storia contemporanea d'Italia. — La cronologia biblico-assira.

LII. Revista de Espana. — N° 417 : *Machado y Alvarez*. El folk-lore de Niño. = N° 418. *Alberola*. Legendas suizas.

LIII. Theologisch Tijdschrift. — 1^{er} septembre : 1° *A. Kuenen*. La critique de l'Hexateuque et l'histoire de la religion d'Israël. — 2° *H. U. Meyboom*. L'enseignement des Douze Apôtres (1^{er} article). — 3° *J.-J. Prins*. La première épître de Paul aux Thessaloniens.

LIV. Gids. — Septembre : *W. G. van Manen*. Pontiaan van Hattem. Une page de l'histoire des églises réformées de ce pays (c.-à-d. des Pays-Bas).

BIBLIOGRAPHIE¹

GÉNÉRALITÉS.

Félix Fabart. Histoire philosophique et politique de l'occulte (Magie, sorcellerie, spiritisme), avec une préface par Camille Flammarion. — Paris, 1885. Marpon et Flammarion, in-18.

CHRISTIANISME.

Vautry. Histoire des évêques de Bâle, T. II. — Einsiedeln, Benziger. 1885.

S. Thomæ Aquinatis. Summa theologica diligenter emendata Nicolai, Sylvii Billuart et C. J. Drioux notis ornata. — Pars I^a. T. I. — Aug. Taur., typ. P. Marietti. 1885, in-8 de 768 p.

A. Trana. Storia universale della Chiesa cattolica. — Vol. II. Napoli, tip. De Bonis. 1885, in-16 de 404 p.

H. Rivalland. Les grands pèlerinages de France, leur origine, leur histoire, les prières et les cantiques qui y sont en usage. — Paris. Laplace Sanchez, 1885, in-32 de CXXVII et 536 p.

A. Pillet. Les martyrs d'Afrique ; Histoire de sainte Perpétue et de ses compagnons. — Paris. Lefort, 1885, in-8 de 14 et 470 p.

H. Rickenbach. Monte Cassino von seiner Gründung und gestaltung bis zu seiner höchsten Blüthe unter Abt Desiderius (suite et fin). — Einsiedeln. Benziger. 1885 ; in-4 de 32 p.

¹) En dehors des nombreux ouvrages mentionnés dans la *Chronique* et dans le *Dépouillement des périodiques*.

J. B. Abbeloos. Acta sancti Maris, Assyriæ, Babyioniæ ac Persidis apostoli... annotationibus illustrata, edidit nunc primum. — Bruxelles. Soc. Belge de libr., 1885; in-8 de 101 p.

Joseph Mothon. Vie du bienheureux Jourdain de Saxe, deuxième maître général de l'ordre des Frères Prêcheurs. — Paris. Palmé. 1885; in-12 de XIII et 381 p.

F. P. Abert. Papst Eugen IV. Ein Lebensbild aus der Kirchengeschichte des XV^e Jahrh. I. Livr. 1 à 5. — Mayence, Kirchheim 1884; in-8 de VIII et 98 p.

S. Bonaventuræ opera omnia edita studio et cura P. P. Collegii a S. Bonaventura. — T. II. Ad Claras Aquas. 1885; fol. de XII et 1027 p.

A. von Reumont. Fabio Chigi — Papst Alexander VII — in Deutschland, 1639-1651. Aix-la-Chapelle. F. N. Palm. 1885; in-8 de 48 p.

S. Bernardi De consideratione libri V ad Eugenium III et tractatus de moribus et officio episcoporum ad Henricum Senonensem archiepiscopum (Ed. Hurter SS. PP. vol. 47). — Innsbruck, Wagner, 1885; in-16 de 277 p.

A. Portmann. Das System der theologischen Summe des hl. Thomas v. Aquin. — Lucerne, Raber. 1885; in-4 de 79 p.

F. de Zenotty. Die Zeitgenossen: Der heil. Ordensstifter Ignatius von Loyola und der Professor Martin Luther. — Vienne, Mayer. 1885, in-8 de IV et 271 p.

F. Maassen. Pseudoisidorische Studien; I Die Textesrecension der ächten Bestandtheile der Sammlung (in-8 de 44 p.); II Die Hispana der Handschrift von Autun und ihre Beziehungen zum Pseudoisidor (62 p.). — Vienne. C. Gerold. 1885.

K. Mueller. Die Anfänge des Minoritenordens und der Bussbruderschaften. — Mohr. Fribourg en Brisgau. 1885; in-8 de XII et 210 p.

W. W. Roberts. The pontifical Decrees against the doctrine of the earth movement. — London. Parker. 1885.

Apostolic Fathers, ed. by *J. B. Lightfoot*: II St-Ignatius; St-Polycarp; with introduction. — 3 vol. in-8.

E. E. Philippe. Manuel d'introduction générale aux Livres saints. T. I. — Paris. Roger et Chernovitz. 1885.

P. Schanz. Commentar über das Evangelium des heil. Johannes. — Tübingue. Fues. 1885; in-8 de IV et 599 p.

K. Hase. Kirchengeschichte auf der Grundlage akademischer Vorlesungen. I. Alte Kirchengeschichte. — Leipzig. Breitkopf et Härtel. 1885; in-8 de VII et 638 p.

Rudolff Reese. Die statsrechtliche Stellung der Bischöfe Burgunds und Italiens unter Kaiser Friedrich I. — Gottingue. Calvör. 1885; in-8 de VIII et 118 p.

E. Werunsky. Auszüge aus den Registern der Päbste Clemens VI und Innocenz VI. — Innsbruck. Wagner. 1885.

H. J. Holtzmann. Lehrbuch der historisch-kritischen Einleitung in das N. T. — Fribourg en Brisgau. Mohr. 1885.

H. Wiermann. Geschichte des Kulturkampfes. — Leipzig. Renger. 1885 ; in-8 de II et 330 p.

F. Jostes. Die Waldenser und die vorlutherische deutsche Bibelübersetzung. — Münster. Schöningh. 1885 ; in-8 de 44 p.

F.O. Zur Linden. Melchior Hofmann, ein Prophet der Widertäufer. — Leipzig. Harassowitz ; in-8 de XXII et 477 p.

P. Hochart. Etudes au sujet de la persécution des chrétiens sous Néron. — Paris. E. Leroux. 1885 ; in-8 de IX et 320 p.

JUDAÏSME ET ISLAMISME.

A. Baumgartner. Le prophète Habakuk. Introduction critique et exégèse, avec examen spécial des commentaires rabbiniques du Talmud et de la tradition. — Genève H. Stapelmohr. 1885 ; in-8 de VIII et 236 p.

J. H. Gunning. De godspraak van Amos. — Leiden. Brill. 1885 ; in-8 de XI et 200 p.

B. Strassburger. Geschichte der Erziehung und des Unterrichts bei den Israeliten, von der vortalmudischen Zeit bis auf die Gegenwart. — Stuttgart. Levy et Müller. 1885 ; in-8 de XV et 310 p.

H. Weiss. Moses und sein Volk. — Fribourg en Brisgau. Herder 1885 ; in-8 de IV et 162 p.

Ph. Berger. L'Arabie avant Mahomet d'après les inscriptions. — Paris. 1885 ; in-8 de 28 p.

R. Dvorak. Die Fremdwörter im Korân.

RELIGIONS DE L'ASIE.

L. de Rosny. Ethnographie du Siam. Le peuple siamois ou thaï. — Paris. Maisonneuve. 1885 ; in-18 de 120 p.

W. Radlof. Das Schamanenthum und sein Kultus. — Leipzig. Weigel. 1885 in-8 de 67 p.

S.H. Kellog. The light of Asia and the light of the world ; a comparison of the legend, the doctrine and ethics of the Buddha with the story, the doctrine and ethics of Christ. — London. Macmillan. 1885 ; in-8 de 380 p.

LES RELIGIONS DU MONDE ANTIQUE.

A. E. J. Holwerda. Die alten Kyprier in Kunst und Cultus. — Leyde. Brill. 1885.

FOLK-LORE.

Contos populares do Brazil, colligidos por *Sylvio Romero*, com un estudo preliminar e notas comparativas por *Theophilo Braga*. — Lisbonne. Nova livraria internacional. 1885.

Le gérant : ERNEST LEROUX.



LA MAYA

ET LE POUVOIR CRÉATEUR DES DIVINITÉS VÉDIQUES

D'après les principaux lexicographes et exégètes européens qui se sont occupés du *Rig-Veda*, la *mâyâ* védique serait : « la ruse, la supercherie, l'artifice, la tromperie » (Roth) ; « la sagesse ou l'adresse surhumaines, l'habileté divine ou la magie, les combinaisons sages ou rusées » (Grassmann, Bergaigne) ; « l'art magique » (Ludwig). Mais personne ne nous apprend ce qu'il faut entendre au juste par cet art ou cette magie. Pourquoi et comment les dieux, et souvent aussi les démons, usent-ils d'habiles artifices ? Quelle est l'origine de cette conception et quelles en ont été les conséquences ? Telles sont les questions qui nous intéressent surtout à propos de la *mâyâ* et sur lesquelles, il faut le reconnaître, les textes jettent bien peu de lumière.

L'étymologie, à consulter les mêmes savants, ne fournirait pas des données plus explicites. Ici même, il y a divergence entre eux ; tandis que les auteurs du *Dict. de St-Petersbourg* font dériver le mot *mâyâ* de la rac. *mâ* « mesurer », Grassmann, dans son *Lexique du Rig-Veda*, le rapporte à *mâ*=*man* « penser ». C'est pourtant là, à notre avis, qu'est le nœud du problème ; aussi le reprendrons-nous par ce côté qui nous paraît n'avoir été examiné jusqu'ici que d'une façon trop sommaire.

Nous constaterons d'abord que la double dérivation indiquée par les auteurs précités se réduit en dernière analyse à une

seule. La rac. *man*, en effet, qui dans plusieurs dérivés comme *mā-ti* « pensée », *mān-a* « idée, conception », etc., affecte la forme *mā* ou *mān*, signifie non seulement « penser, imaginer », mais aussi, et par une extension toute naturelle, « tenir pour, considérer comme, apprécier, estimer, etc. »

De son côté, la racine *mā* dont certains dérivés, comme *mā-na* « mesure », se confondent pour la forme avec ceux de *man*, a pour sens principal « mesurer » (cf. gr. μέτρον, lat. *me-tior*, *men-sura*, etc). Or nous n'avons là qu'une nouvelle et très évidente extension de l'idée de « penser, imaginer », par l'intermédiaire de celle « d'apprécier, estimer » ; ainsi s'explique la réunion des acceptions « d'estimation, appréciation » et de « mesure » sous la forme commune *māna*¹.

Indépendamment de celle de « mesurer », la racine *mā* possède aussi la signification de « faire, faire apparaître, former, façonner, édifier, construire », qu'on rencontre déjà dans les textes védiques, non seulement avec les dérivés verbaux de la racine simple ou précédée de différents préfixes, mais encore dans les formes nominales suivantes :

Māna « construction » (auprès des acceptions de « pensée, idée, mesure, etc. ») ;

Nirmāna, « création, formation » (aussi « mesure ») ;

Pratimā, « créateur, formateur » (mais aussi « image, imagination ») ;

Mā-tar, « formatrice, créatrice, mère » ;

Ma-ya suffixe qui s'ajoute à certains mots avec le sens de « fait de ».

Quant à la liaison et au passage naturel de l'idée de « penser, imaginer, créer (par l'esprit) » à celle de « figurer, reproduire, produire, créer (matériellement) », on se rendra facile-

¹) Cf. les différentes acceptions de *pramāna* « idée, idée juste, normale, règle, criterium, mesure etc. », ainsi que celles de *mā-tra* et de *mī-ti* qui présentent le même enchaînement. Il est certain néanmoins que l'idée de mesurer, s'était dégagée nettement de celle de penser dès la période de la communauté indo-européenne ; ce fait ressort de la spécialité significative acquise par μέτρον, *me-tior*, *mitan* (auprès de *miton* « imaginer, apprécier ») en grec, en latin, en gothique.

ment compte de leur fréquence et de la nécessité logique qui les détermine en constatant le même rapport — en sanskrit dans :

Kalpanā, samkalpa « idée, plan, imagination », auprès de *kṛp* « forme, apparence, figure » et de la rac. *kalp* « faire » ;

En grec — dans εἰδος « idée, conception, imagination, figure intellectuelle », auprès du sens de « figure matérielle » pris par le même mot¹. Semblable transition significative dans εἰκὼν, εἰκῆζω ; φαντασμαι, φανταῖζω ;

En latin — dans *ingere* « imaginer » et « faire » ; *fictio, figura* « imagination, chose imaginaire » et « création, formation ». Dans *mentior* « penser, imaginer, feindre » (racine apparentée à *man, mā* ; cf. sk. *mantar* « penseur », *mantra* : « pensée, » etc), auprès de *commentor* « inventeur », *commentum* « invention » ;

En allemand — dans *bild* « idée, image, figure, » auprès de *bilden* « figurer, former, façonner. »

Ces analogies nous indiquent avec certitude l'origine et la valeur significative du mot *māyā*, issu de *mā-man* « penser, apprécier, mesurer », mais aussi « imaginer, concevoir, figurer, feindre, faire ». L'équivalent le plus exact de *māyā* est le latin *fictio* dans toutes ses nuances significatives ; de même qu'au nom d'agent *māyin* ou *māyāvin*, « celui qui use de la māyā », correspond tout spécialement le latin *fictor*.

Dans le *Rig-Veda* la nuance qui implique l'idée de création a généralement prévalu : la *māyā* est le fait ou la faculté de produire, créer un acte ou une chose, et le *māyin* est l'être capable de produire tel acte ou telle chose, ou, d'une manière plus générale, des actes ou des choses. Il n'est pas un seul passage dans lequel se trouvent ces mots, auquel ces acceptions ne conviennent. Nous en donnerons quelques exemples :

Mahī mitrasya varuṇasya māyā candreva bhānum vidadhe purutra, III, 61, 7.

« La grande *māyā* de Mitra et de Varuna, pareille à un (astre) brillant, a répandu la lumière de toute part. »

¹) Cf. εἰδωλον.

Imâm ũ śu āsurasya śrutasya mahīm māyām varuṇasya pravocam mādneva taśṭhivān antarikṣe vi yo mame prthivīm sūryeṇa. V, 85, 5.

« Je vais célébrer cette grande *māyā* de l'asura célèbre, Varuṇa, lui qui résidant dans l'atmosphère, se sert du soleil comme d'une mesure pour mesurer la terre. »

Adhārayat prthivīm viśvadhāyasam astabhnān māyayā dyām arasrasaḥ. II, 17, 5.

« Il (Indra) a affermi la terre qui nourrit toute chose au moyen de sa *māyā*; il a soutenu le ciel pour l'empêcher de tomber. »

Uta sindhum vibālyam vitasthānām adhi kṣami pari śthā indra māyayā. IV, 30, 12.

« O Indra, tu as endigué au moyen de ta *māyā* la rivière Vibālyā qui s'étendait sur la terre. »

Indro māyābhiḥ pururūpa iyate. VI, 47, 18.

« Indra s'avance (apparaît) multiforme, au moyen de ses *māyās*. »

Tram māyābhir anavadya māyinam śravasyatā manasā vṛtram ardayaḥ. X, 147, 2.

« O Indra l'irréprochable, au moyen de tes *māyās*, au moyen de ton *manas* désireux de gloire, tu as détruit Vṛtra le *māyin*.¹ »

Imam nu māyinam hura indram iṣānam ojasā. VIII, 65, 1.

« J'invoque Indra, ce *māyin*, qui règne par la force. »

Nous pourrions épuiser tous les passages du *Rig-Veda* où reviennent les mots *māyā* et *māyin*, sans en trouver un seul où l'idée de « magie » et de « magicien » soit mieux marquée que dans les précédents et où celles de « pouvoir de faire »² (*fictio*) et de « capable de faire » (*fictor*) le soit moins.

Il n'en est pas moins vrai que dans la littérature post-védique le sens pour ainsi dire constant de *māyā* est celui de « fausse image, fantôme, apparence simple ou trompeuse » et, par extension, « art ou fraude qui consiste à évoquer une forme,

¹) C'est-à-dire qui lui aussi a ses *māyās*; ici, ses moyens d'action, de défense.

²) Attribué du reste aux démons aussi bien qu'aux dieux.

dépourvue de réalité, magie » ; absolument de même que le latin *fingere, fictio* , n'a conservé qu'une acception analogue dans nos mots *feindre, fiction* . ¹

La transition entre ces deux nuances significatives du même mot s'est accusée dans la philosophie par des résultats extrêmement curieux.

Quand les idées tendent à se débrouiller, quand la logique se dessine derrière la mythologie, et que l'esprit humain ébauche un système de l'univers et commence de spéculer sur l'origine des choses, rien de plus naturel que d'attribuer la création à ceux qui disposent surtout de la *mâyâ* , ou de la faculté créatrice, c'est-à-dire aux *devas* , ou aux dieux, terme générique sous lequel on a pris l'habitude de ranger Indra, Agni et les autres divinités védiques. Plus tard même, on invente de toutes pièces une figure mythique dont le nom répond spécialement à cette fonction, et Prajâpati « le maître des créatures » est substitué comme producteur des êtres aux figures usées et devenues insignifiantes du panthéon naturaliste de l'époque des hymnes.

Mais l'idée que porte le mot *mâyâ* a subi, elle aussi, les effets du temps ; elle réapparaît sous son costume d'imagination pure et simple, d'apparence vaine et vide, et la succession de ce sens à celui qui a prévalu chez les poètes védiques est comme une pente sur laquelle glissent les philosophes védantins pour aboutir au fameux système du panthéisme idéaliste. La création ou la *mâyâ* représentée par le monde matériel est illusoire. Il n'y a de vrai que le substratum de la *mâyâ* ou la pensée universelle, dont l'univers n'est que la production ou l'image. Ici, comme en mythologie pure, les mots, ou plutôt l'évolution significative qu'ils subissent, ont entraîné un enchaînement d'idées qui en se coordonnant ont produit une philosophie.

Le pendant et l'analogue de la création par la *mâyâ* se retrouvent dans la création par le *manas* . Les deux mots dérivent

¹) Cf. lat. *mentior* aboutissant au franç. *mentir* .

de la même racine *mā-man*, variantes probables d'un antécédent commun *mān*. Le *manas* est généralement la pensée considérée dans l'ensemble de ses modes et comprenant par conséquent l'imagination. Il est donc probable que les dieux créent par le *manas*, c'est-à-dire par la faculté d'imaginer, de figurer, de représenter, pour la même raison qui fait qu'ils créent par la *mādyā*.

Nous relèverons les passages les plus caractéristiques du *Rig-Veda* où il est question des actes ou des choses que les dieux produisent à l'aide du *manas*.

Dans l'hymne III, 60, 1-2, le *manas* est énoncé après les *māyās* comme l'un des moyens par lesquels les Ribhus accomplissent les œuvres qui les ont rendus célèbres : avec les *māyās*, ils prennent part au sacrifice ; à l'aide du *manas* ils ont fabriqué les deux chevaux qui leur ont valu la qualité de dieux ¹.

Dans l'hymne X, 147, 2, c'est à la fois avec les *māyās* et le *manas* qu'Indra vient à bout du démon Vṛtra.

Yama (X, 135, 3) fait avec le *manas* un nouveau char qui n'a pas de roues.

Le sacrifiant emploie le *manas* (VII, 64, 4) pour fabriquer le trône de Mitra et de Varuna. Sûryā (X, 85, 12) possède un char fait par le *manas*. Dans plusieurs hymnes ², il est question du char ou des chevaux des Aṣvins attelés au moyen du *manas*, ainsi que de celui de Soma et de Pusan ³, etc.

Le char ou les chevaux des Aṣvins et des autres dieux, non seulement sont attelés à l'aide du *manas*, mais c'est de lui qu'ils tiennent leur vitesse ⁴. Les expressions *mano-java* et *mano ju* ne sauraient signifier en effet « rapide comme la pensée », ainsi qu'on a l'habitude de les traduire, mais bien « rapides par la pensée, par l'effet de la pensée » (entendue dans un certain

¹) Cf. I, 20, 2, où il est encore question de la fabrication, par les Ribhus, au moyen du *manas*, de deux chevaux destinés à Indra.

²) VII, 69, 2 ; VIII, 5, 2 ; V, 75, 6.

³) II, 40, 3.

⁴) Voir surtout I, 181, 2 ; VI, 62, 3 ; VI, 63, 7 ; V, 77, 3 ; VII, 68, 3.

sens); l'analogie de *brahma-jûta* « mis en mouvement par la prière » et de *vipra-jûta* « mis en mouvement par le *vipra* », rend du moins cette interprétation bien vraisemblable.

Ici toutefois une question se pose. Ne faut-il pas voir avec M. Bergaigne¹ dans l'expression *mano-yuj* l'équivalent de *vaco-yuj* et de *brahma-yuj* « attelé par la parole, par la prière? » L'analogie de la *mâyâ*, qui suggère une solution différente, est de nature à rendre perplexe. S'agit-il d'un acte du *manas* considéré comme l'imagination créatrice ou d'un effet de la prière mentale identifiée à la prière verbale? C'est ce qu'il paraît difficile de déterminer. En tous cas, l'alternative nous ramène à la question connexe, déjà examinée par M. Bergaigne, de « l'origine de la conception qui attribue à la prière la vertu d'accroître la force et la grandeur d'Indra² », et, plus généralement, d'agir sur les dieux et de produire des résultats désirés. D'après le savant mythologue, « il faut avant tout regarder cette conception comme une des formes de l'idée védique de la toute-puissance du sacrifice. Mais il est permis aussi d'en rapprocher la croyance, générale chez les peuples primitifs, à une vertu magique de la parole, des formules consacrées. » Il est pourtant un autre facteur, et des plus importants, dont M. Bergaigne ne dit rien. C'est l'homophonie, ou plutôt l'identité primitive souvent signalée des racines qui signifient : briller et parler, prier ou chanter. Cette identité apparaît surtout dans la racine *arc*, dont le dérivé *arka* signifie « lumière » et « prière », et le plus souvent sans exclusion nette de l'un ou de l'autre sens, ou plutôt avec allusion constante de l'un à l'autre. C'est ce qui a permis à M. Bergaigne de dire que les œuvres d'Indra ont été accomplies « au moyen des hymnes³ » (*arkañh*). Mais, en réalité, Indra, dieu lumineux, a la lumière pour principal agent de ses exploits. C'est l'évolution du sens d'*arka* et l'homonymie qui en est résultée entre *arka*-lumière et *arka*-prière, d'où provient

¹) *Rel. véd.* II, 280, n. 1. *Contrà*, Darmesteter, *Armazd et Ahriman*, 119.

²) *Id.*, II, 275, seqq.

³) *Ibidem*, II, 277, Cf. I, 277, n. 1,

la confusion que les fondateurs du culte védique ont certainement faite entre les deux significations du même mot ¹.

Or si, comme tout l'indique, le sacrifice n'était à l'origine que la représentation des actes attribués aux dieux en vue d'obtenir des effets identiques à ceux qu'ils poursuivaient, il n'y a rien d'étonnant, étant donnée la confusion dont il s'agit, que le sacrificateur ait substitué l'*arka*-prière ou l'hymne à l'*arka*-lumière des *devas* et l'ait considéré comme l'instrument le plus propre pour agir comme les dieux, et même pour agir sur les dieux. Le transport de l'idée attachée à l'*arka*-prière, aux synonymes *vâc*, *brahman*, etc., explique en même temps que les autres circonstances indiquées par M. Bergaigne, les expressions comme *vaco-yuj*, *brahma-yuj* et peut-être *mano-yuj*.

Mais, en ce qui regarde cette dernière, qu'on s'arrête à l'une ou à l'autre des interprétations proposées, il n'en restera pas moins acquis, croyons-nous, que la conception a été surtout entraînée par l'évolution significative du mot, et c'est ce que nous voulions particulièrement montrer.

Il serait intéressant de poursuivre l'idée de la création par le *manas* dans la littérature post-védique. L'enquête serait longue et nous nous bornerons pour aujourd'hui à citer le passage d'un ouvrage encore inédit, le *Bhāratīya-Nāṭya-Āstra*, traité sur le théâtre, qui peut remonter aux premiers siècles de l'ère chrétienne et dans lequel la théorie s'accuse en toute netteté et dans son plein développement :

« Les dieux, y est-il dit, créent par le *manas* des palais et des parcs ; mais tous les désirs des hommes ne se réalisent que par le concours des efforts et des désirs ². »

Nous résumerons, pour terminer, la genèse et le processus

¹) Ceci revient à dire que, dans une infinité de cas, les hymnes offrent un sens naturaliste plus ou moins recouvert par un sens liturgique moins ancien. Le grand mérite de l'ouvrage de M. Bergaigne a été de mettre ce dernier fortement en relief ; mais il n'en faut pas moins tenir compte de l'autre. Une traduction définitive du *Rig-Veda* devra présenter la juxta-position des deux sens.

²) Devānām mānasi sṛṣṭiḥ gr̥heṣūpavaneṣu ca
Yatnabhāvābhinirvṛttāḥ sarve bhāvās tu mānusaḥ.

de l'idée des dieux créateurs dans les hymnes védiques, ou du moins de l'une de ses faces, car nous ne prétendons pas la rattacher à un point de départ unique. Les dieux (*devas*), en tant que lumineux ou *lucides*, sont intelligents, penseurs et *imaginatifs*¹, et comme tels ils *figurent* et réalisent leurs conceptions. En d'autres termes, l'idée que les auteurs des hymnes ont conçue de leur pouvoir créateur ne repose sur aucune spéculation antérieure, sur aucune donnée logique préalable, sur aucune conception transcendante et longuement élaborée d'abord ; c'est le résultat pur et simple de l'influence latente du mouvement du sens des mots sur les idées.

Paul REGNAUD.

¹) Sur les rapports entre les idées de briller, voir et penser, cf. *Revue philosophique*, numéro de mars 1884.

LE MYTHE DE KRONOS

A PROPOS D'UNE NOUVELLE MÉTHODE EN MYTHOLOGIE COMPARÉE.

Quoi de plus incertain que la science mythologique ! Est-ce même une science ? s'est-on sans doute déjà souvent demandé. Les mythologues discutent depuis tout un siècle sans pouvoir se mettre d'accord sur la méthode à suivre ; bien plus, quand il leur arrive de s'entendre sur la méthode, ils n'en expliquent pas moins les dieux et les mythes, chacun d'une manière différente. Aussi n'est-il pas étonnant que l'on se soit maintes fois plaint d'une prétendue science, dont les adeptes donnent au moins vingt solutions diverses des problèmes qu'on leur pose, qui n'est ainsi que chaos et confusion, et à laquelle on ne saurait par conséquent accorder sa confiance.

Il y a du vrai dans cette plainte. On ne saurait le nier, même en reconnaissant que c'est moins la science que ceux qui s'en mêlent qu'il faut accuser. La mythologie a eu ce malheur que bien des gens ont cru qu'elle pouvait se passer d'études sérieuses ; chacun a voulu dire son mot et faire parade de sagacité en proposant des explications de mythes. La rigueur et l'exactitude scientifiques passaient pour superflues en ces matières. Mais les vrais savants aussi ont péché à leur manière. Trop souvent, quoique fort compétents, unissant à l'érudition une grande pénétration et aussi une dose suffisante d'imagination poétique pour pouvoir se placer dans le monde de fantaisie souvent exubérante des mythes, ils ont eu le tort

de prendre pour point de départ quelque hypothèse mal contrôlée, se persuadant qu'elle devait pouvoir s'appliquer à tout, et oubliant que les mythes n'ont pas tous la même origine et ne peuvent donc pas tous être de la même espèce.

Je n'ai pas l'intention de décrire ici, ni même simplement d'énumérer, tous les systèmes qui se sont succédé. La plupart ont fait leur temps. Quant à la méthode que le talent éblouissant de son principal représentant, Max Müller, a si bien accréditée que son règne a été aussi général que prolongé, cette méthode, dont le mot d'ordre consiste à appeler la mythologie une « maladie du langage »¹, je l'ai combattue à plusieurs reprises², quoique je reconnaisse pleinement la part de vérité qu'elle renferme et les services qu'elle a rendus pour l'interprétation de certains mythes. Quoique je me sois senti au début beaucoup plus attiré par la grande rivale de cette théorie, celle qu'on a appelée l'école météorologique de Kuhn et de Schwartz, il y a longtemps que j'ai reconnu qu'elle non plus ne rend pas suffisamment compte de tous les faits³. J'ai senti, et bien d'autres avec moi, qu'il fallait suivre une autre voie ; je cherchais, moi aussi, un terrain solide pour nos études.

Il serait donc naturel que je saluasse avec joie la nouvelle méthode de mythologie comparée, qui a été recommandée dans ces derniers temps par quelques savants allemands, mais plus encore par des Français et des Anglais, d'autant plus qu'ils s'appuient sur les travaux d'un homme aux belles recherches duquel je dois beaucoup, le grand ethnologue E. B. Tylor. Je reconnais, en effet, qu'elle mérite tout à fait l'attention du monde savant et qu'elle renferme sans aucun doute une grande part de vérité. Je crains toutefois que ce qui s'y trouve de vrai ne soit connu depuis longtemps, et que

¹) A disease of language.

²) En particulier dans les revues hollandaises le *Gids* et le *Theologisch Tydschrift*.

³) Voir mon article sur « Les éléments exotiques de la mythologie grecque, » publié dans cette revue, tome II, pages 129 et suiv., et un autre article de moi, sur Loki, dans la revue hollandaise *Los en vast*.

la nouvelle école ne pèche par exclusivisme tout autant que les aînées qu'elle combat avec tant de conviction.

Est-ce par impétuosité juvénile, ou bien parce qu'ils ne se sentent plus de joie d'avoir découvert la clef qui donnera accès à tous les mystères, que ses prophètes le prennent de si haut avec les mythologues de l'ancienne école ? Quoi qu'il en soit, il ne me semble pas très heureux de réchauffer après quinze ans une parodie de la théorie de Max Müller, fort amusante, mais sans aucune valeur scientifique, que quelques étudiants de Dublin ont publiée en 1870 dans un petit recueil intitulé *Kottabos*, et que *Mélusine* a reproduite dans son numéro du 3 juillet 1884, pour voir bientôt après son exemple suivi par un éditeur de Leipsig. Le spirituel auteur de cette pochade y démontre invinciblement que Max Müller est un héros solaire et son existence un mythe. Je ne doute pas que le héros solaire n'ait fort humainement et fort cordialement ri de cette farce, mais qu'en même temps ses convictions ne soient restées entières. De quelle théorie scientifique ne pourrait-on pas aisément faire une parodie analogue ? N'a-t-on pas ri de même de la philologie, du darwinisme, de la critique historique ? Et faudrait-il se donner beaucoup de peine pour tourner à son tour en ridicule la nouvelle méthode anthropologique de l'étude des mythes ? Il n'y a pas de mal à rire un instant ; cela délasse au milieu de discussions sérieuses, parfois un peu sèches, pour ne pas dire ennuyeuses. Mais il est ridicule de prendre une charge pour une démonstration ou une réfutation. Si elle a un côté utile, c'est de frapper du fouet de la satire les travers, les étroitesse, les exagérations de certains auteurs. « L'ironie est souvent la meilleure des réfutations, » dit M. Gaidoz. Je le dis avec lui, lorsqu'il s'agit de quelque folle théorie éclos du cerveau mal équilibré d'un dilettante incompetent, mais non pas lorsqu'on est en présence d'hypothèses scientifiques, défendues par des hommes sérieux et appuyées de preuves que l'on ne peut rejeter à moins de les réfuter. Si la parodie du *Kottabos* prouvait quelque chose, ce ne serait point que Max Müller a donné des mythes une interprétation

erronée, qu'il faut remplacer par une autre. On arriverait à une tout autre conclusion, sans doute fort éloignée de ce que M. Gaidoz pense, savoir celle-ci : De même que Max Müller n'est pas un héros solaire, mais un personnage humain parfaitement vivant, qu'Oxford n'est pas la ville des nuages, mais une très réelle ville universitaire d'Old England, et que la vie de ce savant n'est aucunement un mythe, tous les êtres dont il fait des dieux solaires et des déesses de l'aurore sont des personnages historiques, et ce que l'on raconte d'eux est de l'histoire. Mais, je me hâte de l'ajouter, M. Gaidoz ne s'est pas contenté de l'ironie pour s'efforcer de mettre à néant l'ancienne méthode ; il a employé des armes de meilleur aloi et des arguments plus concluants.

Tout aussi peu hésitant, M. Andrew Lang, écrivain anglais de beaucoup de talent, plaide avec énergie la cause de la mythologie anthropologique ou ethnologique. Tout en témoignant une grande estime pour ses « adversaires distingués, » il déclare que leur logique ne l'a pas convaincu, et il ajoute que le grand désaccord qui règne entre les explications données par eux l'ont rendu sceptique à l'égard de leur méthode. Quant à la sienne, il l'a exposée en détail dans l'article intitulé *Mythology* de la dernière livraison de l'*Encyclopædia britannica*, citant beaucoup d'exemples à l'appui et combattant en même temps les méthodes antérieurement suivies. En outre il a publié il y a quelque temps, sous le titre de *Custom and Myth*¹, un petit recueil d'Essays, dont plusieurs avaient déjà paru dans d'autres publications, où il applique sa méthode à un certain nombre de mythes et de légendes. On peut donc ici juger l'arbre à ses fruits. Voilà pourquoi je choisis cet ouvrage pour servir de point de départ à cet article. Ou plus exactement, puisque je n'ai pas l'intention de juger le livre dans son ensemble, ni même d'en analyser le contenu, — je me propose de peser la valeur de la méthode de Lang en examinant l'application qu'il en fait au mythe de Kronos. Ce sera un excel-

¹) Londres, 1884, Longmans and Green.

lent moyen de la connaître. Auparavant, il sera bon cependant de voir ce qu'il dit lui-même de cette méthode en opposition aux autres.

Il commence par combattre la manière de voir de ceux pour qui la mythologie n'est qu'une « maladie du langage », et qui par conséquent cherchent essentiellement dans les noms des dieux la clef de l'interprétation des mythes. Premièrement, dit-il, ces savants sont rarement d'accord sur la langue à laquelle ces noms appartiennent primitivement, ou, si ce n'est pas là-dessus qu'ils se contredisent entre eux, l'accord fait défaut au sujet de la signification des noms, ou bien, enfin, s'ils s'entendent sur le sens de ces noms, ils ne parviennent pas à s'entendre sur les phénomènes de la nature auxquels ces épithètes ont été appliquées et l'étymologie ne parvient pas à faire le jour sur le caractère des dieux. En résumé, l'édifice tout entier de la mythologie comparée philologique est bâti sur le sable, et sa méthode ne mérite pas la confiance, puisqu'elle aboutit à des résultats si divergents.

Jusque-là je n'ai guère d'objections. Je puis encore me ranger du côté de M. Lang quand il remarque, par exemple, que s'il est établi que Zeus désigne le ciel visible, l'atmosphère, l'interprète du mythe doit se garder d'oublier que cela ne signifiait pas la même chose dans l'esprit de ceux qui l'ont fait que dans le sien propre ; qu'ils n'ont pas pensé à un espace infini et rayonnant, mais à un être personnel. Mais je doute très fort que l'on puisse prouver ce que Lang affirme ensuite très positivement, que les noms ont toujours été ajoutés après coup aux récits, que les mythes commencent toujours par être anonymes et que ce que l'on y raconte se rapporte seulement à « quelqu'un », d'une manière indéterminée. Il est très vrai qu'un même mythe se raconte à propos de dieux fort différents, et les mythologues l'oublient trop souvent. Mais il est aisé de l'expliquer. Si le récit n'est pas un simple conte inventé à plaisir, si au contraire c'est un mythe, au vrai sens du mot, il a ordinairement commencé par être une représentation de

quelque phénomène de la nature. Il n'y a pas de résultat mieux établi par les recherches mythologiques, qu'elles portent le nom de mythologie comparée ou tout autre. Mais alors un mythe peut facilement, au prix de quelques modifications, s'appliquer à d'autres phénomènes que celui qui lui a donné naissance, lorsqu'ils offrent quelque analogie avec ce dernier. Il arrive même que plus tard le mythe aille jusqu'à se transformer en histoire, en s'étendant aux pérégrinations et aux hauts faits des tribus et des nations, et même à la biographie de héros, de rois et de prophètes préhistoriques ou historiques, fondateurs d'États ou de religions. C'est là une phase secondaire de la formation mythologique. Mais même en plein naturalisme, les mêmes mythes se rattachent à des dieux de noms et de caractères différents. Si le nom seul diffère, cela prouve uniquement que divers peuples nommaient le même dieu chacun à sa manière. Si le caractère aussi diffère, cela prouve que tous n'attribuaient pas la même cause à chaque phénomène naturel.

Une seconde objection de MM. Gaidoz, Lang et autres contre les partisans de la mythologie comparée philologique, c'est qu'ils l'appliquent d'une manière trop restreinte. Leur méthode s'intitule comparée, dit leur adversaire français, probablement parce qu'elle ne compare pas, ou ne compare que le moins possible. Et M. Lang reproche aux philologues d'appeler scientifique la comparaison de récits grecs, slaves, celtiques et hindous entre eux, parce que les Grecs, les Slaves, les Celtes et les Hindous parlent tous des langues qui appartiennent à une même famille; ou bien la comparaison de mythes chaldéens avec des mythes grecs, parce que, par l'intermédiaire des Phéniciens et d'autres peuples, les Grecs sont entrés en contact avec les Chaldéens; et de dire en même temps qu'il n'est pas scientifique de rapprocher d'un récit aryen un mythe des Maoris, des Hottentots ou des Esquimaux, sous le prétexte que les langues de ces peuples n'ont aucune parenté avec le grec, et que de plus l'on ne peut pas démontrer que les ancêtres des Grecs, des Maoris, des Hottentots et des Esqui-

maux aient eu quelques relations entre eux dans les temps historiques. Ces limites arbitraires et trop étroites dans lesquelles ils renferment la comparaison les empêche, dit-on, de remonter jusqu'à l'origine et à la signification primitive des mythes. Il faut, pour y parvenir, et c'est là le trait distinctif de la nouvelle méthode, à laquelle ses partisans donnent avec une certaine prédilection le nom de méthode du « folklore » (ethnologie), il faut, disent-ils, comparer entre eux les mythes des races ethnologiquement les plus éloignées les unes des autres, toujours en usant de prudence et en contrôlant avec soin les sources où l'on puise. Les mythes sont des produits de l'imagination des hommes à l'époque la plus reculée; la matière sur laquelle elle travaillait était donnée par le monde extérieur, aussi mal vu et mal observé que possible; les différences de race ne peuvent donc pas avoir exercé une grande influence sur la faculté créatrice des mythes. On ne nie naturellement en aucune façon que les influences de race et de milieu se soient fait grandement sentir dans la déformation et l'amplification des mythes, ni que les peuples se soient souvent emprunté de propos délibéré des mythes les uns aux autres. Ce qui vient de la race se manifeste dans la forme littéraire des mythes et le caractère définitif qu'elle leur donne¹. Le fond et la matière informes qu'ils ont en commun avec les mythes primitifs apparaissent encore, par exemple, dans les dieux cornus et anthropophages, instables de forme et adultères, de la Grèce, de l'Inde et du Nord. Et quoique l'on ne puisse rien dire que par conjecture des temps préhistoriques, ceci du moins est certain que plus d'une fois, depuis que l'histoire existe, des mythes et des usages religieux ont été empruntés d'un peuple à l'autre.

Il en résulte, d'après M. Lang et ses coreligionnaires, que l'on suivra la saine méthode, par exemple à l'égard d'un mythe relatif aux Pléiades que l'on rencontrerait chez les Australiens, premièrement en s'assurant que l'on possède la forme

¹) In the ultimate literary form and character of mythology.

australienne authentique du mythe, ensuite en s'assurant si la peuplade chez laquelle il a cours ne peut pas le tenir d'un Européen. Ceci établi, il ne faudrait pas se hâter de conclure que les Australiens forment un rameau égaré de la souche aryenne. Au contraire, on aura à se décider entre deux possibilités : ou bien le mythe a fait peu à peu son chemin, dans une antiquité extrêmement reculée, mettant des siècles à avancer, et a fini par se répandre sur toute la terre ; ou bien un état de barbarie analogue chez les Australiens et les ancêtres des Grecs a produit parallèlement, des deux côtés, des conceptions analogues entre elles d'un même phénomène naturel.

Si j'en étais réduit à devoir opter entre cette méthode et la méthode philologique comparative, c'est la première que je préférerais sans la moindre hésitation. Elle seule permet d'expliquer ce fait, qui a si souvent provoqué l'étonnement, que des peuples très raffinés en fait de culture, comme les Grecs, qui adoraient en Zeus le tout-puissant roi du droit et de la loyauté, ou bien des peuples encore rudes, mais moralement sains, comme les Germains, qui attribuaient aux Ases un grand nombre de vertus et qui les dépeignaient comme des héros vaillants luttant en faveur de la vérité et de l'ordre, aient pu attribuer à leurs dieux toutes sortes d'actions lâches, cruelles et dissolues. Elle seule nous révèle le pourquoi de toutes ces étranges métamorphoses des dieux en animaux, en plantes, même en pierres, qui scandalisaient les philosophes et dont la brillante imagination d'un Ovide s'emparait pour amuser ses sceptiques contemporains. En effet, elle nous apprend à reconnaître dans toutes ces étrangetés les restes d'une époque barbare, écoulée depuis longtemps, mais qui a survécu dans les temps postérieurs sous forme de traditions religieuses, les plus persistantes de toutes les traditions. Les conceptions ainsi conservées sont en parfaite harmonie avec l'état enfantin des esprits dans la période où elles ont pris naissance. Cette méthode, enfin, peut seule permettre de se rendre compte de la genèse des mythes, parce qu'elle s'atta-

che à les étudier sous leur forme la plus fruste et la plus primitive, qui en laisse percer la véritable signification bien mieux que les récits fort remaniés, compilés et combinés, agrémentés et humanisés, qui ont eu cours chez les peuples parvenus à un certain degré de culture.

Mais il y a surtout un point sur lequel je voudrais insister, parce que les partisans de la nouvelle méthode en ont bien eu l'intuition, mais ne l'ont pas nettement formulé, et que pourtant il me semble être important pour la juste intelligence des mythes. C'est celui-ci, que seule la nouvelle méthode est en état de nous affranchir complètement d'une erreur dans laquelle nous sommes tous tombés, nous mythologues de quelque école que ce soit, lorsque nous nous figurions que chaque dieu est la personnification d'un phénomène de la nature, et même d'un phénomène spécial pour chacun. Une étude plus attentive de la mythologie védique et de celle des Égyptiens eût déjà pu nous guérir de ce préjugé. Du moins aurait-on pu s'apercevoir qu'à chaque pas cette théorie y laissait subsister des obscurités. Mais ce n'est que la comparaison des mythes et des personnifications mythiques formés sous l'empire de l'animisme, qui est en état de radicalement faire disparaître l'erreur en question en révélant le véritable état des choses. Elle nous apprend que les esprits supérieurs et les dieux ne sont jamais les phénomènes mêmes de la nature considérés comme des personnes agissantes, mais toujours des âmes ou des esprits, représentés comme analogue à l'âme de l'homme, qui mettent en mouvement les corps célestes et causent partout les effets bienfaisants ou malfaisants qui se produisent dans la nature. Les dieux sont ce que d'après notre manière abstraite de parler on appellerait des facteurs, des forces, des sources de vie. Il est vrai qu'ils prennent corps dans les choses dont se compose le monde, mais rien ne fait qu'ils doivent toujours se montrer dans le même corps. Il est probable que primitivement — ici nous ne pouvons que conjecturer — on a conçu d'ordinaire chaque phénomène, chaque effet, comme causé par un esprit spécial. C'est ainsi que l'on

prétend que les Mexicains distinguent des centaines de dieux pour l'ivresse et ses différents symptômes. Sans doute, il est raisonnable de considérer comme des survivants de cette immense multiplicité de dieux les nombreux serviteurs et auxiliaires qui forment la cour ou la suite des grandes divinités, les Ganas hindous, les Faunes, les Silènes, les Tritons, les Maruts et les Rudras, les Centaures et Gandharves, absorbés chez les Perses dans un unique Gaïdareva, les Rbhavas et les Alfes, unifiés chez les Grecs sous la figure d'Orphée. La pensée, en s'exerçant, commença à répartir les esprits en catégories distinctes, puis en vint à concevoir chaque catégorie comme une unité personnelle. Cela conduisit à la constitution de deux espèces, que jusqu'ici l'on n'a pas distinguées. Il y eut, d'un côté, les dieux dans lesquels se résumaient les différents phénomènes qui se produisent dans un seul domaine de la nature, ciel, air, terre, mer ; de l'autre côté, ceux qui résumaient des actions semblables entre elles se produisant dans différentes parties de la nature, par exemple ces déesses qui allument la lumière au sein des ténèbres, et qui par conséquent se manifestent également dans l'éclair et dans l'aurore, dans la lune et dans l'étoile du matin, jusque dans l'olivier. De là, pour certains dieux, la grande facilité avec laquelle on a pu les envisager comme la personnification d'un phénomène déterminé de la nature, mais aussi l'impossibilité de fixer de même la signification des autres. Mais que l'on ait soin de tenir compte de cette distinction toutes les fois que l'on tâche de déterminer le caractère d'un dieu, et l'explication des mythes aura fait un grand pas en avant. C'est pour n'avoir pas compris cela, pour avoir traité tous les dieux sur le même pied, et en même temps pour avoir posé en principe qu'un seul et même dieu ne pouvait pas causer plus d'une action dans la nature, comme si les dieux étaient, non des forces de la nature, mais des phénomènes de la nature personnifiés, que les mythologues sont si mal parvenus à s'accorder sur les explications qu'ils donnaient. Avaient-ils donc tous tort ? Pas du tout. Tous, chacun à sa manière — naturellement je ne parle que

de ceux dont les études étaient vraiment scientifiques — tous avaient raison dans une certaine mesure. Ils avançaient chacun à son tour, en faveur de leurs solutions si divergentes, des motifs qui n'étaient point du tout sans poids. Ce qu'ils se figuraient à tort, c'est que l'opinion de l'un, pour être fondée, excluait celle de l'autre, parce que celle-ci semblait conduire à des résultats tout différents. Il y a plusieurs divinités qui sont, en même temps, dieux de l'aurore, du soleil et du tonnerre.

Ce qui précède montre suffisamment que je suis un allié bien plutôt qu'un adversaire de la nouvelle méthode, qu'on l'appelle ethnologique ou bien anthropologique. Il est vrai que tout ce que ses défenseurs avancent n'est pas aussi nouveau qu'il semble. Quelques-uns d'entre nous, j'entends d'entre ceux qui, sans être restés inféodés à l'ancienne école, ont été formés par elle, n'avaient pas seulement déjà remarqué les défauts de la méthode régnante, mais compris aussi quelle direction devait être donnée aux recherches ; même ils avaient commencé à le dire. Cela n'empêche pas que la jeune école actuelle a le grand mérite d'avoir la première formulé nettement et avec l'énergie de la conviction ce qui n'avait encore été qu'incomplètement signalé. Si désormais la science mythologique marche d'un pas plus sûr et perd beaucoup de son caractère hypothétique, elle en sera pour une part redevable à l'impulsion donnée par la jeune école.

Mais que celle-ci se garde de se rendre à son tour coupable d'exclusivisme et aussi de s'exagérer ce qu'elle peut. Qu'elle abandonne les cris de triomphe au *servum imitatorum pecus*, à la tourbe des demi-savants et des ignorants qui va naturellement lui faire cortège en sa qualité de nouveauté ; braves gens qui, pour peu qu'ils aient lu un ou deux livres de mythologie et d'anthropologie et un ou deux récits de voyages, ne manqueront pas de se mettre à comparer à tort et à travers, et pour tout résultat produiront la confusion. Quelque bonne que soit une méthode, on en peut abuser, et il ne faut pas la condamner avec les égarements de ceux qui la prônent.

Mais je crains qu'ici l'école elle-même ne pèche en penchant trop d'un seul côté, et que sa méthode ne puisse pas suffire pour toutes les questions que la science mythologique est tenue de résoudre, ou pour le moins d'étudier.

La nouvelle école reproche aux adeptes de la méthode philologique comparative de ne se livrer qu'au rapprochement des mythes aryens ou indo-germaniques entre eux, en consentant tout au plus à les comparer encore avec les mythes sémitiques, et ainsi de ne pas donner ce qu'ils promettent, savoir une mythologie *comparée*. Cette accusation n'est pas absolument méritée. Il suffit de feuilleter les ouvrages de Max Müller pour s'assurer que lui aussi se préoccupe d'autres mythologies et religions que de celles de la race aryenne. Ce qu'il dénonce comme mauvais, et à son point de vue il a en cela parfaitement raison, c'est que l'on identifie, uniquement à cause de l'assonance des noms, les dieux de peuples appartenant à des races différentes, par exemple le grand dieu égyptien Ra avec le Ra des Polynésiens, qui est un être tout différent. Que l'on pense ce que l'on voudra de la méthode linguistique, l'appliquer avec tant de mesure est une vertu, et il est regrettable que les disciples de Max Müller n'aient pas toujours en ceci suivi le bon exemple que leur donnait leur maître. C'est ainsi que dans le dernier ouvrage de sir George W. Cox ¹, on peut lire à la page 210 la singulière affirmation que voici : « On peut donc affirmer avec un grand degré de certitude que le nom de Poseidôn n'est pas grec, pas même aryen. Ce nom peut donc se retrouver dans le nom phénicien de Sidon, Sid-on, le vaisseau de Aun ou On, le dieu-poisson, que l'on voit aussi apparaître dans le nom de Dag-on, et qui est le grand illuminateur et docteur. Cet On était plus connu des Grecs sous la forme d'Oannes ; mais on le retrouve en Egypte, où Putiphar est son prêtre, et dans le nom juif de Bethaven, la maison d'Aven ». L'auteur a emprunté ces admi-

¹) *An introduction to the science of comparative Mythology and Folklore*, Londres, C. Kegan, Paul et Cie, 1881.

rables conjectures à l'ouvrage de Rob. Brown (le jeune), intitulé *The Great Dionysiak Myth*, d'où l'on pourrait tirer d'autres échantillons de savantes divagations. Je n'apprendrai sans doute pas grand'chose au lecteur en rappelant que Sidon signifie simplement la ville du pêcheur, et Dagôn le dieu-poisson ou de la fécondité, et que dans ces deux mots la syllabe *on* est une finale sans signification déterminée ; enfin que le On de Putiphar n'est pas un dieu, mais une ville, dont le nom, de même que l'Aven de Bethaven, n'a rien de commun avec le dieu Oannes. Quant à Poseidôn (Poteidaôn, Posoidân), c'est sans aucun doute un nom aryen, même grec, dont la première partie n'est probablement pas sans relations avec πότης, πόσις, le latin *potus*. Quoi qu'il en soit, on voit par cet exemple qu'il est fort heureux que les mythologues de l'école philologique comparée aient rarement hasardé de sortir de leur domaine accoutumé, le monde aryen pour les uns, le monde sémitique pour les autres. Ils auraient sans cette sagesse créé un beau chaos.

Les linguistes ont rendu à notre science un service qu'il ne faut pas méconnaître. Qu'était, avant eux, la mythologie ? Un jeu pour l'imagination, où l'on spéculait sans base et comparait sans méthode, où l'on confondait ensemble pêle-mêle les choses les plus disparates et identifiait, pour de simples ressemblances dans les noms, les êtres les plus étrangers les uns aux autres, Abraham avec Brahmâ, Sara avec Sârasvati, le Bouddha avec la déesse égyptienne Buto, et la déesse hindoue Çrî avec Cérès, ou Anna pûrna, surnom de la déesse hindoue Durgâ, qui signifie « riche en nourriture », avec Anna Perenna, déesse romaine du jour de l'an ou de la perpétuité dans la succession des années. Les philologues classiques voulurent couper court à cette débauche ; ils renoncèrent aux comparaisons et se renfermèrent strictement dans les limites des mythologies nationales. C'était une mise en quarantaine, parfaitement justifiée par l'intensité de la contagion, mais temporaire de sa nature, comme toutes les mesures de ce genre. Les linguistes ont reconnu le bon droit de la science comparée,

mais ils l'ont astreinte à une certaine discipline, et cela, sans aucun doute, a été salubre, quoiqu'il y eût quelque chose d'arbitraire dans les règles qu'ils établirent. La science mythologique a gagné, il lui a été sain de se trouver pendant quelque temps sous la férule, à l'école de la linguistique comparée; même l'on ne peut point dire que les résultats obtenus alors soient sans valeur. Si maintenant elle se sent émancipée et assez forte pour ne plus figurer simplement comme une branche de la linguistique et pour être traitée comme une science indépendante, régie par ses lois et sa méthode à elle, elle fera sagement de ne point rejeter comme un bagage inutile ce qu'elle a appris à cette école et de se garder à l'avenir des mauvaises habitudes qu'elle y a désappries.

En outre, il lui sera utile, tout en suivant sa voie indépendante, de ne point rompre toutes relations avec son ancien guide. Pour avoir reconnu avec raison qu'elle a de tout autres problèmes à résoudre que simplement ceux qui relèvent du langage, pour être une branche spéciale de l'anthropologie et, dans la mesure dans laquelle elle est une doctrine sur dieu, une branche de la science des religions, la mythologie comparée ne saurait pourtant point du tout se désintéresser des questions philologiques et ne pourra sans dommage se priver du secours de la linguistique. L'étymologie des noms des dieux en général reste sujette à caution, parce que ces noms remontent à une antiquité extrêmement reculée, la plupart jusqu'à une phase préhistorique de la formation des langues. Il y a cependant quelques étymologies si évidentes qu'il est impossible d'en nier la certitude, et la signification d'un grand nombre de noms de dieux est acquise. Sans doute, cela seul ne suffit pas à déterminer le sens d'un mythe et le caractère d'un dieu; mais ce sens et ce caractère doivent ne pas être incompatibles avec la signification établie des noms. Voilà un point que l'on doit se garder de négliger. Souvent aussi, lors même que la trop haute antiquité des noms empêche d'en déterminer le sens avec certitude, il n'en est point ainsi au même degré pour les nombreuses épithètes des dieux, qui sont si

utiles pour l'intelligence de ce que sont les divinités ou de ce que signifient les mythes dans lesquels e'les jouent un rôle. Ici encore on ne saurait se passer du secours des linguistes.

Enfin, ceux qui pratiquent la mythologie comparée auront toujours pour une partie de leurs recherches à s'en tenir strictement à la méthode des adeptes de la philologie comparée, naturellement en s'affranchissant de la fausse hypothèse qui fait de la mythologie une simple maladie du langage, hypothèse qui n'est point essentielle à la méthode. Cette méthode, sans doute, se trouve insuffisante, et même elle conduirait loin du but, lorsqu'il s'agit de découvrir l'origine de la mythologie et la signification physique la plus ancienne des mythes, ou bien d'expliquer comment il a pu se faire que des peuples cultivés et moralisés attribuassent à leurs dieux tant d'actes grossiers et obscènes. Mais ces questions ne sont pas les seules que la mythologie ait à aborder. Il en existe d'autres, non moins importantes. Voici, par exemple, le problème de la parenté généalogique des mythes, dans lequel il s'agit de déterminer si les mythes de peuples qui parlent des langues appartenant à une seule famille sont des modifications, spéciales à chaque peuple, d'une mythologie une fois commune à toute la race d'où ces peuples sont sortis. Seule, la méthode philologique comparée peut donner la solution. Elle seule permettra de déterminer ce qui a été une fois le bien commun de la race entière et ce qui appartient spécialement à un peuple donné, par conséquent de savoir ce que ce peuple a emporté avec lui comme tradition quand il s'est éloigné du berceau commun, et ce que plus tard il a fait de cette tradition dans le cours de son histoire, en progressant ou en s'abâtardissant. Elle seule encore donnera les moyens de savoir ce qui appartient en propre à deux races différentes, par exemple, à la race aryenne ou indo-européenne et à la race sémitique, et par conséquent de savoir, lorsque les deux races ont quelque chose en commun, si ce qu'elles possèdent l'une et l'autre est plus ancien qu'elles-mêmes et provient d'une époque où les races n'étaient pas encore différenciées, ou bien si l'une des deux l'a emprunté à

l'autre. Bref, la mythologie comparée n'a pas seulement à rapprocher les unes des autres les choses de même nature, mais aussi à distinguer les unes des autres les choses de natures diverses ; ce n'est pas une science exclusivement psychologique, mais aussi historique ; et si, dans la partie historique de sa tâche, elle se départait de la méthode sévère, consciencieuse, prudente, recommandée par les gens de la philologie comparée, elle ne tarderait pas, comme un nouvel Icare, à se perdre sans guide en plein arbitraire, ni plus ni moins que les identificateurs d'Abraham avec Brahmâ.

Ainsi, l'on fait très bien de combattre des conjectures qui ne sont pas suffisamment motivées, de démontrer que la méthode philologique ne saurait dévoiler l'origine de la mythologie et le sens primitif des mythes, et que certainement l'étymologie à elle seule ne peut pas fournir des résultats définitivement acquis ; mais ce n'est point un motif de mettre de côté l'indispensable concours de la linguistique là où c'est elle qui doit trancher les questions, ni de s'imaginer que la méthode anthropologico-psychologique puisse donner la clef de tous les problèmes. Ceux qui se figurent cela s'exagèrent les mérites de leur méthode et tombent ainsi dans la même erreur que l'école qu'ils combattent.

Le meilleur moyen de nous en convaincre sera de voir à l'œuvre les partisans de la mythologie anthropologique, et je vais prendre pour exemple le mythe de Kronos, auquel M. Lang a consacré un de ses chapitres ¹.

L'auteur ne tarde pas à nous mettre en présence d'un mythe de la Nouvelle-Zélande. Rangi et Papa, le ciel et la terre, ont une fois été si intimement unis que les dieux, leurs enfants, ont été réduits à se cacher dans le creux du sein de leurs parents ; mais la plupart de ces enfants se sont alors ligués pour séparer leurs parents, ce qui finit par réussir à Tutenganahau, le dieu des forêts. Il reste avec ses frères attaché à sa mère, la terre ; seul, le dieu de l'ouragan ou du vent demeure près de son père, le ciel, dans l'air libre.

¹) *Custom and Myth*, pages 45 et suiv.

La ressemblance de ce mythe avec un de ceux dont Kronos est l'objet est, malgré les différences de détail, fort évidente, et déjà Preller l'avait remarquée ¹. Les enfants d'Ouranos et de Gaïa sont aussi cachés à la lumière par leur père dans le sein de la terre ; pour se délivrer de cet état misérable et se venger de leur père, ils conspirent avec Gaïa contre Ouranos, et le plus jeune, le rusé Kronos, le mutile avec sa faucille ou son sabre recourbé, au moment où il s'approche de son épouse pour l'embrasser, ce qui met fin à leurs rapports conjugaux.

On a parfaitement raison de conclure que ce récit est extrêmement ancien, qu'il a dû être répandu parmi des hommes de races diverses, et que chez les Grecs aussi il doit remonter à une époque où leur civilisation n'avait pas encore dépassé le niveau de celle des Nouveaux-Zélandais. Du reste, quant à ce dernier point, lors même que l'on n'aurait point trouvé de mythe ressemblant à celui de Kronos chez les peuples non civilisés, on aurait pu aisément se douter de la chose. Mais si l'on se figure qu'avec cette comparaison on a expliqué le mythe, on est victime d'une grande illusion. Le récit de la Nouvelle-Zélande est si évidemment un mythe naturaliste que M. Lang lui-même le reconnaît. Le sens est clair comme le jour. Qui oserait nier que ce ne soit une description mythique de la création de la lumière ? Nous avons là un mythe primitif de l'aurore, d'où est peut-être sorti un mythe des saisons et certainement un mythe de la création. Mais le mythe de Kronos a-t-il le même sens ? Justement un sens contraire. Il ne nous place pas au matin, mais au soir. Le membre d'Ouranos coupé par Kronos et jeté par lui dans la mer, n'est naturellement pas autre que le phallus du ciel, le soleil, qui est tranché au moment où le ciel s'approche de la terre, et qui alors, comme s'il était jeté, tombe dans l'océan cosmique ; bref, c'est le soleil couchant. Tandis que les Nouveaux-Zélandais, dans leur naïveté,

¹) *Griechische Mythologie*, 3^e éd., p. 45 et suiv. La chose se trouve déjà dans la seconde édition. Je n'ai pas la première sous la main.

considèrent les ténèbres comme une conséquence de ce que le ciel est étroitement couché sur la terre ; tandis qu'ils se sont dit que le dieu des forêts a seul pu mettre fin à cette situation, en d'autres termes que les arbres en croissant ont poussé le ciel en haut pour se faire de l'espace, et qu'ils s'efforcent ainsi d'expliquer comment une fois la lumière est sortie des ténèbres qui recouvraient toutes choses ; les ancêtres des Grecs se servaient d'un récit analogue pour expliquer, inversement, comment l'obscurité s'établit. Je me sers expressément des termes généraux : « comment l'obscurité s'établit », car je suis fort loin de prétendre que le mythe de Kronos dépeigne exclusivement le coucher du soleil ; on peut fort bien aussi l'avoir appliqué à l'obscurité qui recouvre la nature au moment où un orage va éclater, ou encore à la diminution de la lumière quand l'hiver commence ; enfin il a aussi été employé à expliquer la genèse de la nuit après la création de la lumière. Tout ce que les deux mythes ont donc en commun c'est la notion du ciel et de la terre maritalement unis, puis séparés par leurs enfants ou par un de leurs enfants, de même que le mythe de Kronos a la mutilation du vieux dieu tyrannique en commun avec le mythe américain de Bochika et de Fomagata¹ ; mais le sens est tout différent, même, dans le cas présent, opposé.

Les autres parallèles établis par M. Lang ne me semblent pas fort utiles non plus pour aider à expliquer le mythe de Kronos. On retrouve en Chine et dans l'Inde, et probablement l'on retrouverait ailleurs encore, l'idée d'un ciel et d'une terre qui ont été une fois unis et qui plus tard ont été séparés. Le récit tiré de l'Aitareya brâhmanam, que M. Lang emprunte à Muir², n'a rien d'autre que cette idée de commun avec le mythe de Kronos, et a certainement une signification et une intention fort différentes.

Notre auteur n'a pas tenté de donner l'interprétation du second des mythes principaux qui existent sur Kronos. Il a pré-

¹) J. G. Müller, *Amerikanische Urreligionen*, p. 435.

²) *Sanskrit Texts*, V, 23.

fééré ne pas s'aventurer « au-delà du fait que les incidents du mythe se retrouvent presque partout chez les sauvages, et que par conséquent en Grèce ce sont des restes de l'époque sauvage ». Il croit même, quoique le mythe que nous avons examiné¹ ait pour but d'expliquer la séparation du ciel d'avec la terre, que l'autre « semble ne rien vouloir expliquer du tout ». D'après lui, c'est un conte qui s'est répandu dans le monde entier, et que l'on a rattaché au nom de Kronos sans aucun motif autre que la loi « en vertu de laquelle les mythes détachés se cristallisent autour du premier nom célèbre venu ». J'avoue ne pas saisir cette prétendue loi et n'y pas croire non plus. A supposer que le conte existât avant que fût né le personnage mythique de Kronos, il faut au moins qu'il y eût quelque chose dans la nature de cet être qui fît que c'est à lui, et à nul autre, que l'on a rattaché le récit. Mais une méthode qui ne donne d'autre résultat que l'assertion qu'un mythe quelconque « n'explique rien », ne me paraît pas des plus recommandables. Avec cette méthode on ne réussira pas à découvrir la raison de l'existence de Kronos comme dieu, pas plus que celle du culte qui lui a été rendu en cette qualité, sinon beaucoup par les Hellènes proprement dits, du moins à Rhodes et dans la Crète, et l'on ne s'explique pas le fait que c'est justement dans ce culte que se reflète son caractère de grand dévoreur, pas plus qu'on n'y est parvenu en se basant sur l'opinion de Welcker et de Max Müller, rejetée à bon droit par M. Lang, que Kronos s'est simplement formé de l'épithète Κρονίῳν de Zeus.

Aurais-je la prétention d'expliquer toute la mythologie de Kronos, dans tous ses détails, telle que les auteurs grecs nous l'ont transmise? J'aime mieux dire comme Grimm : J'expliquerai ce que je peux, mais je ne puis pas tout expliquer. En outre, les détails ne sont pas toujours les mêmes chez tous les auteurs. Les poètes et les théologiens, Hésiode par exemple, y

¹) M. Lang le désigne fort inexactement comme « la première partie du mythe » ; en réalité, c'est un autre mythe que la prétendue seconde partie ; c'est même en quelque sens un mythe parallèle à cette dernière.

ont mis du leur et n'ont point toujours tenu en bride leur poétique fantaisie ou leurs spéculations théologiques. Ainsi, quand Hésiode énumère les frères et les sœurs du Titan Kronos, les enfants d'Ouranos et de Gaïa, c'est lui qu'il faut rendre responsable de ce système, et se garder d'aller y chercher une signification physique déterminée. Il ne sera pas non plus besoin de rechercher qui est, au fond, chacun des êtres énumérés ainsi par le poète, avant de pouvoir conclure à la signification de Kronos. Tout ce qui ressort d'important pour nous de ce que dit Hésiode, c'est qu'aux yeux des Grecs eux-mêmes Kronos appartenait à cette classe de divinités, analogues aux Jötuns et aux Thurses germaniques, qui représentent plutôt les forces brutales de la nature que l'ordre et le gouvernement raisonnable de l'univers, représenté par les dieux de l'Olympe et par les Ases et les Vanes scandinaves. C'est ce qui explique en partie la brutalité de ses mythes. De même les enfants de Kronos et de Rhéa sont placés dans un ordre artificiel ; aussi n'est-il pas le même dans Homère et dans Hésiode. Zeus et Héra sont les aînés pour Homère, les cadets pour Hésiode. Le premier ne mentionne ni Hestia, ni Démêtêr, ce qui peut être accidentel, mais ce qui permet aussi de se demander si Hésiode n'a pas de son propre chef compté ces déesses parmi les enfants du Titan qui sont engloutis, quoique l'union de Poseidôn avec Démêtêr, et non pas avec Amphitritê, et de Hadès avec Hestia, et non pas avec Perséphonê, semble remonter à l'antiquité primitive. Je ne tenterai non plus aucun effort pour faire de la *ἀπὴ*, du *δρεπζον*, l'image d'un phénomène de la nature, arc-en-ciel, croissant, voire même voie lactée. C'est un simple attribut, l'ancienne arme du Titan, dieu de la mort, le sabre recourbé ou cimenterre, tel qu'on le voit aussi sur les monuments égyptiens, et en même temps l'instrument-type de la moisson, la faucille.

Enfin je m'abstiendrai de même de considérations étymologiques. Non que je méprise le secours de l'étymologie lorsqu'il est réel ; mais dans le cas présent elle est trop incertaine. M. Lang cite quelques-unes des dérivations proposées, et, quoi-

qu'il veuille rester neutre, on voit bien cependant qu'il préfère celle de Preller, qui rapproche le nom de Kronos de *κράινω* et du mot de la même famille *κρεία*, et cite à ce sujet le vers de l'Iliade (2,419) : οὐδ' ἔρα πῶ οἱ ἐπεκράεινε Κρονίων, celui de l'Odyssée (1,45 ; 24,473) : Κρονίδη ὕπατε κρείόντων, et celui de Sophocle (*Trach.* 126) ὁ πάντα κράινων βασιλεὺς Κρονίδας. Sans qu'il le dise, on s'aperçoit, ce qui fait honneur à sa sagacité, qu'il trouve un peu folle l'étymologie de M. Brown, qui veut ici se servir du sémitique *karnu*, *kêren*. Il ne prend pas non plus parti pour *króna*, proposé par Kuhn, et je ne le fais pas davantage. Il n'exprime point d'opinion sur la comparaison de Κρόνος avec le sanscrit *karanas*, « fabricant, artiste », rapproché du latin *Ceres* ou *Cerus*, étymologie proposée par G. Curtius dans ses *Grundzüge*.¹ En tout cas, dussions-nous conclure, avec Preller, que Kronos est « celui qui achève » ou « celui qui domine » (*κράντωρ*), ou, avec Curtius, qu'il est « celui qui fait », « l'artiste », cela ne nous serait pas d'un grand secours pour arriver à bien comprendre, et sa mythologie, et son caractère et ses fonctions comme dieu.

Prenons le mythe sous sa forme la plus simple, assez facile à extraire d'Hésiode.² On y voit que Kronos est un puissant dévoreur, de même que les mangeurs (*Jötnar*) et les altérés (*Thursar*) des Scandinaves, et de même qu'un grand nombre d'êtres dans la mythologie des peuples non civilisés. On trouvera chez M. Lang les détails qu'il faut là-dessus. Kronos dévore aussitôt tous les enfants que Rhéa lui donne, afin qu'aucun d'entre eux ne puisse usurper le pouvoir. Mais Rhéa (ou Zeus sur le conseil de Rhéa) lui donne un vomitif qui lui fait rendre tout ce qu'il a englouti.³ Voilà sans aucun doute la forme primitive du mythe ; mais non pas encore, comme on le verra plus loin, la plus simple. Hésiode y introduit ici, comme épisode, la ruse au moyen de laquelle Rhéa sauve le dernier

¹) Du reste, tant *κράινω* que *κρείω* dérivent de la même racine que ces mots.

²) *Theog.* v. 459-509.

³) Hésiode ajoute, avec un certain pragmatisme qui ne peut pas appartenir au mythe primitif, qu'elle y est excitée par Ouranos et Gaïa, qui veulent se venger.

de ses enfants, en se retirant en Crète avant sa naissance pour y accoucher et l'y cacher, et en donnant au père une pierre à engloutir à sa place. Quoique ce soit là certainement une très ancienne conception mythique, je doute fort cependant qu'elle appartienne au mythe principal. Elle n'a de sens que si Zeus est le cadet, comme c'est le cas chez Hésiode, et non pas l'aîné comme chez Homère, à moins encore qu'il ne fût fils unique. C'est ce qu'il a probablement été en Crète. Hésiode, ou l'école sacerdotale à laquelle il se rattachait, aura inventé la ruse de Rhéa pour souder la tradition crétoise sur la naissance et l'enfance de Zeus au récit touchant l'engloutisseur Kronos. Le dieu du ciel pouvait prendre la forme d'une pierre ; on faisait voir ce fétiche à Delphes, et cela a fourni la matière du récit. Kuhn a cherché ici aussi une signification physique ; il a fait de la pierre le soleil, que Kronos engloutit le soir et vomit de nouveau le matin, sur quoi commence aussitôt le règne du dieu du jour, Zeus, et Kronos est détrôné. Cette explication est fort ingénieuse et ne répugne pas au sens du mythe ; mais je ne saurais voir le soleil dans la pierre de Zeus.

En soi, ce mythe se prête à des interprétations très différentes ; aussi a-t-il été appliqué à divers dieux et ne sert-il sans doute pas toujours à décrire le même phénomène de la nature. Pour arriver à savoir ce qu'il signifie dans son application à Kronos, il faut examiner quel culte les Grecs lui rendaient et en général ce qu'ils croyaient à son sujet, afin de déduire ce qui dans tout cela est commun à tous les Hellènes, ce qui, par conséquent, est l'idée fondamentale, et découvrir ainsi ce qui les a portés à raconter à son sujet des choses aussi extraordinaires que celles qui se trouvent dans les deux mythes qui nous ont été transmis à son sujet. Le cadre de cet article, qui n'a pas pour but de donner une monographie complète de Kronos, est trop restreint pour cette étude détaillée. Je me bornerai à résumer. Les détails probants se trouvent dans les bons manuels de mythologie.

Je puis être très bref pour ce qui regarde le culte de Kronos. Il était extrêmement restreint chez les Hellènes classiques. A

peine avait-il des temples pour son service spécial. On l'adorait ici et là conjointement avec Zeus, dans les temples de ce dernier. Mais à Rhodes et en Crète on lui offrait des sacrifices humains. Porphyre dit : Ἐθύετο γὰρ ἐν Πέλοψ μὲν Μετὰ γαίῃ νύκτι ἐκτὴ ἱστομένου ἄνθρωπος τῷ Κρόνῳ. Les sacrifices humains ne sont pas rares chez les anciens Pélasges et il n'est donc point certain du tout que les Hellènes aient emprunté ce cruel usage aux Sémites. Il est vrai qu'Hésychius dit des Carthaginois la même chose que Porphyre des Rhodiens, avec la différence qu'au lieu d'ἄνθρωπος il dit τὰ ἴδια τέκνα. Mais une même théologie peut avoir produit les mêmes usages, sans que pour cela il y ait eu emprunt. Quoi qu'il en soit, les sacrifices humains sont en parfaite harmonie avec le Dévoreur du mythe.

Mais c'est surtout la fête qui se célébrait en l'honneur de Kronos qui jette du jour sur son caractère. C'est la fête de la moisson qui se célébrait dans le mois appelé Σιτοφοριῶν à Samos, Ἐκτομβριῶν à Athènes, mais Κρονιῶν dans le reste de l'Attique, et qui, ici, avait lieu le douzième jour après le solstice d'été. Cette fête de la moisson servait en même temps à rappeler l'âge d'or, l'époque d'égalité universelle et d'abondance perpétuelle qui avait suivi le déluge. Les Saturnales romaines, quoique célébrées en hiver, toutefois avec les mêmes coutumes, avaient la même signification, et les Romains identifiaient Kronos avec leur Saturnus, dieu dont la signification ne prête guère à l'incertitude ; il était sans aucun doute le dieu de l'âge d'or, outre que son nom le désigne comme celui qui fait mûrir la semence. Quelque utile qu'il puisse être dans l'étude des mythes de Kronos de tenir compte des parallèles recueillis chez divers peuples non civilisés, la comparaison avec le Saturnus latin est bien plus importante encore ; on peut même dire qu'elle s'impose comme absolument nécessaire, soit que Saturnus soit un ancien dieu italique, dont la mythologie a été fondue à une époque relativement récente avec celle de Kronos, soit qu'il ait été dès le début une copie de Kronos, née par l'intermédiaire des habitants de l'Italie méridionale.

¹⁾ *De Abst.* II, p. 202 (comp. 197).

Cette idée de Kronos, qui fait de lui le Dieu de l'âge d'or, de l'époque de l'état de nature, de l'égalité et de la jouissance sans frein, idée qui se manifeste dans les fêtes des moissons, se trouve dans un étroit rapport avec la conception qui fait de lui le dieu sous la surveillance et le gouvernement duquel les Titans mènent dans les îles des bienheureux une existence de délices, en compagnie d'autres héros encore, lorsque, la lutte terminée, Zeus leur a pardonné et les a délivrés de leurs chaînes et de leur prison souterraine¹. Ici les poètes ont lâché la bride à leur imagination et l'ont dépeint sous des couleurs qui ne concordent point avec son caractère sauvage et sombre ; ils en font le type de la verte et vigoureuse vieillesse, un beau vieillard orné d'une chevelure et d'une barbe abondante *εὐχρίτης, λίσσος, εὐρυγένης*. Je ne suis point convaincu que ces peintures fassent partie du mythe antique, et je penserais bien plutôt qu'il faut considérer ces traits comme des développements ajoutés après coup. Mais, lors même qu'il n'en serait pas ainsi et que le travail des poètes n'aurait consisté qu'à amplifier et à orner le thème déjà donné par les anciennes traditions, on verra que cela ne peut pas modifier essentiellement l'interprétation que nous aurons à donner de la nature de Kronos, puisque ce dieu n'a pas eu seulement un caractère terrible, mais aussi un caractère bienfaisant.

Tous ces usages et toutes ces conceptions découlent nécessairement du caractère qui s'attache à notre dieu en qualité de Titan, spécialement en qualité de principal représentant ou de chef des Titans. Ceux-ci sont les anciens dieux naturistes, encore peu anthropomorphisés, les puissantes forces de la nature devant lesquelles l'on tremblait. C'est pourquoi, dans la mythologie de ces dieux hellènes, entièrement anthropomorphisés, qui trônent sur le brillant Olympe, le règne de Kronos et de ses semblables est reculé dans les profondeurs d'un passé lointain ; et la manière dont on adorait ce dieu titanique n'était de fait que l'ancien culte de l'époque barbare, uni à une repré-

¹) Hésiode, *Œ. x.* 'H., 169 et suiv. Pindare, *Ol.* 2, 70 et suiv.

sensation plastique de l'état des choses que l'on se figurait avoir existé alors. Il faut remarquer la région à laquelle les Titans, donc aussi Kronos, appartiennent au fond. Le récit mythologique les fait précipiter par Zeus, après leur défaite, dans le Tartare, au plus profond de l'abîme souterrain, pour être ensuite délivrés et aller en occident habiter des îles de l'océan cosmique. L'occident est l'entrée du royaume souterrain. C'est de là que viennent tous les terribles êtres naturalisés que les Olympiens combattent, les puissances des ténèbres, de l'ouragan et de l'orage, de la nuit et de l'hiver — ce qui est naturel puisque c'est en occident que le soleil se couche. Mais leur habitation proprement dite et durable, la région qui leur est propre et où ils règnent sans partage, c'est le Tartare, le monde invisible de l'abîme, d'où ils sortent parfois pour envelopper à son tour de ténèbres le monde visible et le visiter de toutes sortes de calamités. Le mythe combine ces deux conceptions voisines, en racontant le châtimement des Titans suivi de leur pardon. En outre, il est question d'un troisième endroit où ils se trouvent, du moins temporairement ; c'est l'intérieur de la terre elle-même. Nés des embrassements d'Ouranos et de Gaïa, ils sont, aussitôt après leur naissance, repoussés par le père dans les entrailles de la mère. Ceci, à une petite modification près, est la même chose et exprime sous forme de récit mythique la pensée suivante : Tant qu'Ouranos ¹ reste conjugalement uni avec Gaïa ², donc tant que règnent la lumière et la chaleur, la croissance et la fécondité, les puissances des ténèbres et du froid, de l'aridité et de la mort, restent cachées dans le sein maternel de la terre. Il faut pour qu'elles apparaissent que les deux époux soient séparés, que l'union du ciel fertilisant et de la terre maternelle soit

¹) Fort bien décrit par Preller comme le ciel (lisez le dieu du ciel), époux de la terre (lisez la déesse de la terre); mais trop abstraitement comme « la force productrice du ciel qui pénètre la terre d'humidité et de chaleur »; comme Kuhn l'a reconnu, c'est, de même que Zeus, un dieu du jour, qui est en même temps dieu de l'été.

²) La mère, la *genitrix*, probablement de la racine *jan*, *zan*, *gen*.

violemment brisée. Voilà donc encore nos Titans cachés dans les profondeurs invisibles.

C'est aussi d'accord avec cette représentation que Kronos est représenté la tête enveloppée d'un voile. Il est le caché, l'invisible, et cela à son tour fait naître son épithète ordinaire ἀγχιλομήτης, le rusé, celui qui feint, quelqu'un qui se sert de moyens astucieux ; il est sans doute redevable de ce nom à la conception mythique qui le fait se cacher comme en embuscade, pour attaquer son ennemi à l'improviste en sortant de sa cachette. Je n'oserais affirmer, mais il me semble probable que son union avec Rhéa se rattache aussi à cette même représentation. En Phrygie et généralement dans l'Asie-Mineure, Rhéa était la déesse des forêts, des montagnes : Ἰδία (de ἶδη, forêt de montagne) ; Ὀρεια, Κυβέλη, Κυβήβη (c'est-à-dire : ἑνερειά, Hésychius) ; donc une déesse cachée dans la terre obscure, mais primitivement, à ce qu'il paraît, la déesse du crépuscule.

Maintenant seulement, connaissant un peu mieux la nature de notre dieu, nous pouvons comprendre les deux mythes principaux dont il est l'objet, sans nous contenter de la maigre réponse à nos questions qui sait seulement nous dire que l'on attribue à d'autres dieux, dans toutes les parties du monde, des sauvageries analogues à celles de Kronos, et sans avoir recours non plus à l'explication désespérée d'après laquelle on a raconté ces choses purement et simplement parce qu'elles ont par hasard passé par la tête de quelqu'un ; comme si une théologie et un culte, des conceptions et des usages qui ont subsisté pendant de longs siècles, même lorsque la figure du dieu avait commencé de s'effacer, pouvaient sortir d'accidents purement fortuits.

Kronos, nous l'avons vu, est un dieu caché, qui habite l'occident, c'est-à-dire la région où le soleil se couche, et les profondeurs dans et sous la terre, et qui règne sur toute les puissances habitant ces régions. Il est pour cette raison aussi roi du royaume des morts¹, et par conséquent, car cela va toujours

¹ La mythologie hellénique, qui attribue cette fonction à Hadès, l'un de ses trois fils, ne lui a laissé la domination que sur les Titans et sur les héros morts.

ensemble, dieu de la mort ; pour cela aussi, dieu de la moisson. Pour cela, dis-je ; non pas, malgré cela. On attribuait la croissance du grain, des fruits et des fleurs, aussi bien à l'action cachée des puissances souterraines qu'à la fructification opérée par les puissances célestes. Dans un grand nombre d'anciennes mythologies, le dieu de la mort est en même temps le dieu qui donne la vie. De même Hadès est *Πλούτων*, et Perséphoné, qui passe une partie au moins de l'année sous la terre, est déesse du printemps.

La plupart des mythologues ont donc grand tort de séparer ces deux côtés du caractère du dieu. Les uns, comme Preller, ne font attention qu'à ses rapports avec la moisson, et ne voient en lui qu'un dieu céleste qui fait mûrir le grain, avec la la signification de « celui qui fait mûrir, arriver à point, être parfait ». Les autres, comme Kuhn, ne font de lui que le dieu du ciel nocturne. Il est l'un et l'autre ; le dieu de la moisson peut-être même dans un double sens, premièrement comme le dieu qui fait mûrir le blé, ensuite comme le moissonneur, le dieu proprement dit de la moisson. Mais s'il réunit ces deux caractères, c'est uniquement parce qu'il est un dieu des lieux souterrains, ou plutôt le dieu par excellence des lieux souterrains, qui la nuit et en hiver monte des profondeurs où il réside, pour régner sur le monde supérieur.

Si nous revenons maintenant aux deux mythes qui nous ont servi de point de départ, nous verrons qu'ils dépeignent le même phénomène, ou plutôt les mêmes phénomènes de la nature, qu'ils sont donc parallèles, et que c'est la mythologie synthétique, déjà travaillée par l'art, qui les a réunis en une seule histoire suivie. Cependant l'un des deux mythes est plus complet que l'autre.

Le premier ne se rapporte qu'au passage du jour à la nuit, de l'été à l'hiver, de la lumière aux ténèbres. Qui est-ce qui fait que l'union du dieu du ciel, qui éclaire, réchauffe et féconde, avec la mère-terre, prenne fin ? C'est Kronos, le dieu des régions souterraines et de la mort, armé de son *ἄρπη* à la dent aigue (*καρχαρόδους*). Précisément au moment où le ciel semble

rejoindre la terre, il tranche le phallus de son père et le jette loin de lui. Naturellement le mythe sait aussi expliquer cette conduite ; c'est parce que les puissances des ténèbres cachées dans le sein de la terre la mettent mal à l'aise, et qu'elles mêmes désirent en même temps se venger et s'emparer du pouvoir. Et en effet, leur règne commence, aussitôt l'acte sanglant perpétré. Il suffit d'avoir un peu le sens mythologique pour voir que c'est là simplement la description du coucher du soleil, de la fin du jour suivie du commencement de la nuit. Au surplus cette conclusion est rendue certaine par deux traits, auxquels souvent on ne fait pas attention et que M. Lang aussi a négligés, mais qui néanmoins font partie du mythe et jettent du jour sur sa signification. Quand le phallus a été coupé, Kronos le jette derrière lui. Des gouttes de sang qui tombent à terre naissent les Erinnyes, les géants et les Mèlies. La détermination de ces êtres est ici une question secondaire ; rien n'empêche que la mention de leur naissance ne soit une adjonction du poète, mais en tout cas l'intention est évidente ; tous sont des puissances nocturnes ; les Erinnyes au vol rapide sont des fantômes de la nuit, peut-être primitivement des déesses des vents ; les géants, qui habitent aussi l'Occident, sont de puissantes forces de la nature qui sortent de la terre ou de l'abîme sous la terre, et les Mèlies, que d'ordinaire, mais à tort, on confond avec les nymphes des frênes, sont en réalité les abeilles¹, c'est-à-dire les étoiles. Mais ce qui nous importe, c'est le sang qui dégoutte de la blessure sur la terre et dans lequel on reconnaît la lueur rouge qui s'étend sur le ciel au coucher du soleil, et que d'autres mythes encore, tant grecs qu'étrangers, considèrent comme le sang du dieu mourant. Tel est par exemple le sang d'Osiris et celui d'Héraklès. Quant au membre lui-même cependant, il tombe dans l'océan, dans la mer cosmique qui entoure le monde et qui s'étend jusqu'à l'*Abbyssos* : puis, de l'écume qu'il laisse après lui, naît Aphroditè, se manifestant ici dans la lune, comme la déesse de la fécondité,

¹) Hésychius μέλαι = μέλισσαι.

del'amour et de la beauté, dont il est dit que lorsqu'elle descend à terre les fleurs naissent sous ses pas ; en d'autres termes, et si nous enlevons à la pensée ses vêtements mythiques, aussitôt qu'elle apparaît au-dessus de l'horizon, elle répand sur toute la nature sa douce lumière, qui embellit tout ce qu'elle touche.

Le second mythe a une signification plus étendue que le premier, mais en même temps il est plus barbare encore. Il se compose manifestement de plusieurs éléments. L'idée centrale se trouve dans l'engloutissement des dieux lumineux, des dominateurs du jour, par le dieu des lieux infernaux, le dieu de la mort, qui en cette qualité est le grand dévoreur, mais qui les vomit au matin. C'est la forme la plus sauvage, la forme cannibale d'un mythe que l'on rencontre souvent et qui affecte des formes très différentes. Par exemple, le mythe scandinave du sanglier-soleil qu'Odhin et les héros morts mangent tous les soirs dans le Walhalla, mais qui tous les matins se trouve de nouveau vivant, en offre un parallèle complet, quoique moins repoussant. Il existe une autre peinture mythique du lever du soleil, dans laquelle les dieux de la lumière ne sont pas dévorés par celui de la nuit pour être ensuite vomis par lui, mais où ils naissent de son union avec la déesse du monde souterrain, qui est à proprement parler le crépuscule. Quant à notre mythe, lorsqu'on le combina avec l'autre, il fallut bien le modifier de telle sorte qu'au lieu de faire engloûtir les dieux du jour à Kronos, on lui fit manger ses propres enfants, puis il fallut, contre la signification naturaliste du mythe, lui faire commettre cet acte aussitôt après la naissance des enfants, lorsqu'on l'eut expliqué comme provenant de sa crainte soupçonneuse de se voir un jour détrôné par sa progéniture. L'épisode de la pierre livrée, au lieu du dernier-né Zeus, à la gloutonnerie du père, est une seconde adjonction, rendue nécessaire, comme on l'a vu plus haut, pour faire une place au récit de l'éducation de Zeus dans l'île de Crète, où conformément à sa nature, il est nourri avec le miel des abeilles de la caverne de l'Ida — des étoiles du ciel nocturne — et avec le lait de la chèvre Amalthée, — la lune, c'est-à-dire avec la lu-

mière. La combinaison de ces trois conceptions mythiques, qu'avec Max Müller, mais dans un autre sens que lui, nous pourrions appeler trois phases mythiques, produit un récit, dans lequel un dieu-souverain, un tyran préhistorique, dévore ses enfants pour n'être pas détrôné par eux, mais est contraint de les rendre avant de les avoir digérés, et enfin est supplanté par le plus jeune d'entre eux, qu'on a dérobé à sa vue et qui a grandi en cachette.

Quand on peut ainsi clairement montrer l'enchaînement de tous les détails et la manière dont ils dérivent tous d'une même pensée fondamentale, on n'a pas le droit de se dispenser, au moyen d'un superficiel *non liquet*, de l'obligation de chercher à comprendre le mythe, et il faut bien reconnaître l'idée naturaliste d'où il découle et qui s'y aperçoit fort bien encore à travers les superfétations considérables qui l'ont recouverte.

J'ai essayé d'expliquer, plus complètement que M. Lang ne pouvait le faire avec sa méthode, un mythe auquel il l'a appliquée. Je voulais ainsi donner un exemple de l'emploi de la méthode que je crois être la bonne dans les recherches mythologiques. Moi aussi, je veux comparer autant que possible et, aussi bien que M. Lang, je pars de la conviction que les dieux ne sont pas des objets naturels que l'on a personnifiés, mais des êtres positifs, des esprits, que l'on a vus à l'œuvre dans la nature, où ils se manifestent par leur action. Mais j'estime qu'il ne suffit pas de mettre ce point en lumière. Il faut en outre rechercher le sens et l'origine des mythes, et pour cela on ne doit rien dédaigner de ce qui peut être de quelque secours, en particulier la philologie et l'histoire, comme si l'anthropologie et l'ethnologie seules pouvaient nous éclairer. Avant tout, cependant, il importe de soumettre les mythes à une analyse rigoureuse, puisque la plupart sont composés, et en même temps de comparer tous les mythes qui se rapportent à un même être divin, d'un côté, entre eux, et de l'autre côté avec tout ce qui est connu au sujet de la conception que l'on avait de cette divinité et au sujet du culte qu'on lui rendait. Le

dieu et ses mythes s'expliquent réciproquement, et jamais on n'a par hasard raconté sur un dieu un mythe étranger à son caractère et à ses fonctions. M. Lang m'a fait l'honneur de me citer comme un de ses alliés et j'ai lieu de croire que M. Gaidoz en fait en quelque mesure autant. Ces messieurs n'ont point entièrement tort. Cependant je dois m'élever, au nom de la science mythologique et de l'exactitude dont elle ne peut pas plus se passer que les autres sciences, contre une méthode qui ne fait que glisser sur des problèmes de première importance, et qui, à la plupart des questions, ne sait que répondre en souriant : « C'est chercher raison où il n'y en a pas ». De même que je me suis énergiquement opposé à l'étroitesse de l'ancienne école, je le fais maintenant à l'étroitesse de la nouvelle école anthropologique.

Me faut-il, peut-être, prévoir l'accusation de n'avoir rien fait d'autre que d'ajouter une nouvelle explication à la collection de celles qui existaient déjà, et ainsi de m'être procuré le douteux mérite d'augmenter la confusion et de rendre le choix plus difficile ? Eh bien ! non, un tel reproche serait injuste. Que l'on compare mon explication avec celles de mes prédécesseurs. Pourquoi cette multiplicité qui a existé jusqu'ici, excitant la verve caustique des partisans de la mythologie anthropologique, qui prétendent, à la manière des anciens sceptiques, que toutes ces explications sont aussi vraies les unes que les autres, *ergo* toutes fausses ? Cela vient de ce que l'on voulait appliquer chaque mythe à un seul et unique phénomène de la nature, tandis qu'en réalité ils se rapportent à plusieurs. On aurait dû prendre pour point de départ, pour chaque mythe, l'être qui y joue le rôle principal et commencer par déterminer la nature de cet être, en résumant et comparant tout ce que l'on aurait réussi à savoir à ce sujet. Ainsi on aurait évité de n'envisager que d'un seul côté une question qui en a plusieurs. Or c'est là précisément l'écueil dont je crois m'être gardé. Je ne dis pas des explications données jusqu'ici qu'elles sont toutes également fausses, mais, au contraire, que plusieurs d'entre elles, quelque différentes qu'elles semblent l'une de

l'autre, sont également vraies. Ainsi les recherches des mythologues de l'ancienne école, pour avoir abouti à des conclusions fort diverses, n'ont aucunement été stériles, souvent elles ont fait faire un grand pas en avant à la solution des problèmes, et j'ai pu en faire usage avec reconnaissance, le lecteur l'a remarqué. Welcker, Preller, Kuhn, Schwartz, Hartung, Lang ont beaucoup fait pour l'interprétation du mythe de Kronos. A nous d'utiliser leurs travaux en y appliquant une critique judicieuse, de peser avec soin les motifs que chacun d'eux avance pour soutenir sa manière de voir, et de rechercher surtout l'idée centrale du mythe, qui rend compte de la part de vérité contenue dans chaque opinion proposée.

Cela fait, il reste une question à résoudre. Le dieu et ses mythes sont-ils indigènes du pays où on les trouve, ou bien y ont-ils été importés ? Je n'ai point abordé cette question en ce qui regarde Kronos, parce qu'elle ne me semblait pas mûre dans ce cas particulier. C'est un problème du ressort de l'histoire, et il n'est pas indispensable qu'il soit résolu pour que l'on parvienne à interpréter sainement les mythes. Toutefois, quand un dieu a été importé et se trouve donc être réellement le même qu'une divinité appartenant à une race ou à un peuple étrangers, ou bien quand il a été identifié à une divinité étrangère, il se peut fort bien que l'on trouve dans l'étude du caractère du dieu étranger et de la signification de ses mythes, le moyen d'appliquer une excellente contre-épreuve à l'explication que l'on a proposée de son anti-type ou de sa copie.

Leyde, novembre 1885.

C. P. TIELE.

LE PRÉSENT DE L'HOMME LETTRÉ

POUR RÉFUTER LES PARTISANS DE LA CROIX

Par 'Abd-Allâh ibn 'Abd-Allâh, le Drogman

TRADUCTION FRANÇAISE INÉDITE

CHAPITRE III¹

RÉFUTATION DES CHRÉTIENS (*suite*)

§ 5. — *Démonstration que Jésus n'est pas Dieu, mais homme issu d'Adam, créé, prophète et envoyé.*

Sachez (que Dieu vous fasse miséricorde) que le dogme chrétien, au sujet du Christ, quant à sa divinité et son œuvre créatrice, se trouve contredit par les quatre évangélistes eux-mêmes. En effet Matthieu dit au chap. I de son évangile : « Généalogie du Christ², fils de David, fils d'Abraham », ce qui prouve que Jésus-Christ est né de la famille du prophète David. Or, David était de la tribu de Juda, fils de Jacob, fils d'Isaac, fils d'Abraham, et quiconque descend d'une famille adamique, est lui-même homme, issu d'Adam. Cela est hors de doute, vu que Dieu seul est éternel et immortel ; il n'a pas engendré et n'a pas été engendré ; tout ce qui existe en dehors de lui a pris naissance.

Matthieu dit aussi au chap. XIX de son évangile : Un homme dit au Christ : « O toi, le Bon » ! Jésus lui répondit : « Pourquoi m'appelles-tu Bon ? Le Bon, c'est Dieu ». Comment aurait-il prétendu être l'associé de Dieu dans la divinité après avoir donné

¹) Voir les deux précédentes livraisons de la *Revue de l'Histoire des Religions*, tome XII, p. 68 et p. 179.

²) *Var* : ce livre est la généalogie du Christ.

une si grande preuve de modestie et de soumission à son Maître et Créateur !

Nous lisons ensuite au chap. XVII de l'évangile de Jean : Le Christ leva les yeux au ciel et, s'humiliant devant le Dieu unique et créateur, il dit : « Il est nécessaire aux hommes de savoir que tu es le seul Dieu, créateur, et que c'est toi qui m'as envoyé ». Dans ces paroles Jésus reconnaît qu'il est un prophète, envoyé par Dieu avec une révélation sur l'unité et que Dieu, très haut, est Un et Créateur ; il n'y a pas d'autre créateur que lui. Jésus est d'accord ici avec tous les prophètes et envoyés. (Les bénédictions de Dieu soient sur eux tous !)

Si quelqu'un maintenant s'avisait de dire qu'en effet dans le passage cité plus haut, Jésus reconnaît qu'il est prophète envoyé, mais que dans d'autres passages il se déclare éternel et créateur, nous lui répondrions : C'est calomnier Jésus qui est innocent de cette imputation et de tout ce qui s'y rapporte. Vous n'avez qu'à faire attention au contexte dans les divers endroits. Du reste, Jésus reconnaissant d'un côté et conformément à la vérité qu'il est homme, envoyé de Dieu, pourrait-il de l'autre côté et contrairement à la vérité se prétendre éternel et créateur ! Non, cette contradiction n'émane pas de lui, mais de ceux qui vous ont induits en erreur.

Matthieu dit aussi encore dans son évangile ¹ : Le diable invita le Christ à se prosterner devant lui et, lui montrant les royaumes du monde et leur gloire, il lui dit : « Prosterne-toi devant moi et je te remettrai tout cela » : Mais le Christ lui répondit : « Il est écrit pour tout homme, de n'adorer que Dieu, le seigneur, Dieu unique, et de ne se prosterner que devant lui. » Nous avons ici encore une preuve que Jésus est innocent de toute prétention à la divinité. Car, s'il était Dieu, comment le diable aurait-il osé lui adresser pareille parole ? Et dans sa réponse au diable, Jésus reconnaît expressément que Dieu seul est Dieu, et que l'on ne doit se prosterner que devant lui. De plus, comme il est notoire que Jésus, comme tous les autres prophètes, était garanti contre les suggestions intérieures et secrètes du diable, comment celui-ci aurait-il pu lui adresser la tentation extérieure, publique, de se prosterner devant lui ? Cette erreur ne saurait provenir que des auteurs des évangiles.

¹) Chap. IV, v. 8.

Jean dit à la fin de son évangile : ¹ « Jésus dit aux Apôtres : je m'en vais vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu », voulant dire par mon Père et votre Père, mon Maître et le vôtre, car dans ce temps on s'exprimait ainsi. Mais si les chrétiens veulent déduire de ce passage que Dieu est le père de Jésus, nous leur objectons que dans ce cas Dieu est leur Père au même titre, parce que Jésus a dit : mon Père et votre Père. Jésus a pris soin lui-même, au reste, d'ôter toute équivoque en ajoutant : mon Dieu et votre Dieu. Il ne reste donc dans ce verset aucune prétention à la divinité.

Au chap. X² de l'évangile de Matthieu, nous lisons : « Jésus dit aux Apôtres : Qui vous reçoit et vous donne l'hospitalité, me reçoit et me donne l'hospitalité et qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé », et au chap. V de l'évangile de Jean : « Jésus dit : Je ne suis pas venu pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé » et à la fin de l'évangile de Marc ³ « Jésus, attaché au bois de la croix (selon eux), s'écria : mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ! » Ce fut d'après l'évangile sa dernière parole dans ce monde, mais cette parole il ne peut pas l'avoir dite ! Dieu ne peut pas avoir abandonné Jésus, pas davantage que les Juifs n'ont pu avoir le dessus sur lui au point de le crucifier. Si nous nous sommes servi de ce verset, dans notre argumentation contre les chrétiens, c'est uniquement parce qu'il se trouve dans les textes des évangiles qu'ils ont entre les mains, et qu'il témoigne contre eux ; car Jésus, invoquant Dieu dans ses angoisses et s'écriant : « Mon Dieu, mon Dieu », se justifie lui-même de toute prétention à la divinité. En me servant, dans ma réfutation des dogmes chrétiens, de citations de ce genre, je n'ai d'autre but que de convaincre les chrétiens, tout en faisant mes réserves sur leur authenticité.

Il en est ainsi encore de ce passage de Luc à la fin de son évangile : Après sa résurrection Jésus entra chez les Apôtres qui s'étaient réunis dans une chambre haute dont ils avaient fermé les portes. Quand il fut entré, les Apôtres eurent peur de lui, car ils le prenaient pour un fantôme d'ange ou d'esprit. Jésus s'en étant aperçu leur dit : « O vous, touchez-moi et sachez que les esprits n'ont ni chair

¹) XX, 17, où cette parole s'adresse non aux Apôtres, mais à Marie Madeleine.

²) Var : VII.

³) XV, 34.

ni os, comme vous en trouvez en mon corps. » Par cette parole Jésus avoue être composé de chair et d'os et de matière animale et se justifie par là même de la prétention à la divinité. Il va sans dire, que si nous citons ce passage, nous n'admettons pas que Jésus a été tué, enseveli et qu'il est ressuscité du tombeau, ce qui n'est qu'une invention des premiers chrétiens, dont nous avons à présent suffisamment infirmé la prétention que Jésus est Dieu ou fils de Dieu.

De tout ce que nous venons de dire, il résulte que si quelqu'un dit que le Christ était un serviteur¹ de Dieu, qui s'est développé d'enfant en adulte et qui, ayant atteint l'âge de la virilité, a été envoyé par Dieu comme prophète, — si quelqu'un croit ainsi, dis-je, il est d'accord avec les déclarations du Christ et des disciples. Dire le contraire, c'est se mettre en contradiction avec la vérité et admettre cette erreur monstrueuse, généralement admise par les chrétiens, que le Christ est le créateur éternel, tout en étant chair et sang. Mais dans ce cas, il faut être conséquent et admettre également que le Christ est en partie adorable, éternel, créateur, et en partie engendré et créé, vu qu'il déclare, d'après les textes de vos évangiles, être chair et sang.

Or, comme la chair et le sang sont des résultats de la nourriture et des boissons qui sont des fractions de ce monde, il en découle que le créateur de ce monde n'en est qu'une des fractions. Mais alors cette fraction est son propre créateur, et une fraction du monde aurait créé le monde. Tout cela est absurde et entre bien difficilement dans une raison humaine ! Mais ce n'est pas tout. Il faut encore admettre que le créateur du monde entier en est en même temps une partie, que certaines choses sont venues à l'existence après le tout. Mais ce qui n'a pas d'existence, n'est pas concevable et n'est rien ; donc, d'après eux, le créateur n'existe pas. Quant à moi, je pense que l'inventeur de cette doctrine faisait partie de ces gens qui nient les attributs fondamentaux de Dieu, et cette première erreur a produit toutes les autres.

Mais continuons. Le premier évangile dit que le Christ se taillait les ongles et se coupait les cheveux² ; — or, d'après eux, il est le créateur éternel ; — une partie des ongles et des cheveux se désa-

¹) Le mot *marbouh*, dont se sert notre auteur, correspond à notre serviteur de Dieu, en parlant d'un homme pieux.

²) Var ajoute : *et se développait corporellement en long et en large.*

grégeant ainsi du tout et devenant des fétus et des riens au point de perdre toute existence, il en résulte qu'une fraction du créateur s'annihilait et devenait rien, tandis qu'une autre fraction restait en l'état. Mais celui dont une partie se corrompt est corruptible aussi dans son tout, de même que ce qui est composé de parties est limité, soumis à ce qui l'élargit ou le limite ; de plus, tout être sujet à la limitation a besoin de secours et ne saurait s'en passer. Eh bien, au nom des arguments fournis par la raison et des textes puisés dans les écritures, j'atteste que le Dieu créateur et éternel n'a ni corps, ni substance, ni forme ; qu'il n'est ni composé, ni susceptible de se fractionner ou de se sectionner ; qu'il n'est sujet à aucune diminution, ni à aucun changement. Il se suffit absolument à lui-même, tandis que toutes les créatures regardent à Lui et ont besoin, dans leur indigence, de son secours, partout et toujours ; comme il est écrit dans le Korân : Rien n'est semblable à Lui, il voit et entend tout¹.

Nous objectons encore aux chrétiens : Le Christ que vous dites être Créateur éternel, a-t-il existé dans un lieu et dans un temps, ou non ? A cette question, ils ne peuvent répondre qu'affirmativement, vu que les évangiles de Matthieu et de Luc déclarent explicitement que le Christ est né à Bethléhem, du ressort de la Judée, au temps du roi Hérode, et qu'il a été tué et crucifié au temps du roi Pilate. Mais, si quelqu'un existe dans un temps et dans un lieu, ce lieu le limite et ce temps a existé avant lui. Donc, quiconque se trouve en pareille condition est créé.

Appliquons ce raisonnement au Christ ; il est évident que, s'il a été créé, la croyance chrétienne qu'il est Dieu vrai de Dieu vrai, créateur de toutes choses, tombe. En effet, comme il est avéré et incontestable que le Temps est une chose créée, existant avant la venue du Christ, se pourrait-il que le temps eût pris naissance avant le créateur du temps, ou bien que celui qui a créé les espaces fût limité par l'espace ? Non, tout cela est impossible et absurde. Quiconque est né dans le temps et limité par l'espace, est de nature animale : le Christ, homme et fils d'homme, est le plus noble produit de l'espèce.

Que Dieu soit exalté pour m'avoir amené à la religion vraie et évidente, à la suite du plus grand des prophètes ! Que les bénédic-

¹) Soura XLII (du conseil).

tions de Dieu soient sur lui, sur sa famille et sur tous les prophètes et envoyés.

§ 6. — *Divergences entre les quatre qui ont écrit les quatre évangiles et démonstration de leurs erreurs.*¹

Sachez (Dieu vous fasse miséricorde) que les quatre auteurs des évangiles sont en désaccord sur bien des points; ce qui est une preuve d'erreur; car s'ils étaient véridiques, ils ne devraient être en désaccord sur rien. Dieu, en effet, dit dans le Korân²: S'il (le Korân) provenait d'un autre que de Dieu, on y trouverait certainement des contradictions.

¹) Le Schaikh El Hâdj 'Abd Allah ben El Hâdj Dostân Moustafa dit dans son livre, écrit à Constantinople en 1276 (1859): Si l'on nous demande où se trouve le vrai évangile, nous répondrons qu'il est perdu, car s'il n'en était pas ainsi il se trouverait chez les chrétiens ou chez nous, or il ne se trouve ni chez les uns, ni chez les autres. Et si l'on nous demande, quand et comment il s'est perdu, nous répondrons: il est possible qu'au moment où les Juifs se sont emparé de Jésus pour le tuer, ils ont pris l'évangile et l'ont brûlé par le feu ou bien déchiré en morceaux, et cela avant qu'il ait pu se répandre dans le monde, les apôtres, peu nombreux, illettrés, ne sachant ni lire ni écrire, n'ayant pas pu s'en faire un second exemplaire. Il se peut aussi qu'au moment de la mort de Jésus l'évangile, n'étant pas rédigé encore, a disparu avec celui qui l'avait apporté. Si l'on nous demande enfin, comment dans ce cas les chrétiens peuvent être appelés « gens du livre », nous répondons: cette dénomination ne prouve nullement que le vrai évangile se trouve entre leurs mains, parce que le mot « livre » ne se rapporte pas nécessairement à une révélation de la part de Dieu; c'est un terme général s'appliquant tout aussi bien à une révélation qu'à autre chose; ou encore sont-ils appelés ainsi, parce qu'ils prétendent croire en un livre révélé par Dieu, par opposition aux polythéistes qui généralement nient toute espèce de livre (*Note marginale du texte arabe imprimé*).

Le Schaikh Abd Allah dit: Les chrétiens relatent dans leurs histoires ecclésiastiques, qu'aux second et troisième siècles, il est déjà des controverses entre les diverses églises, au sujet de l'authenticité des quatre évangiles. Les uns les attribuaient aux quatre évangélistes, d'autres les leurs contestaient, vu qu'il circulait beaucoup d'écrits falsifiés, au nombre de quarante et plus, portant tous le nom d'un apôtre. Tous ces écrits étaient appelés évangiles au même titre que les quatre. Enfin, après de longues controverses, on n'a conservé que les quatre, tandis qu'on a abandonné et brûlé les autres. Et de même qu'il y a désaccord sur l'authenticité, vu l'impossibilité de les attribuer directement à Jésus, il y a aussi désaccord sur la langue dans laquelle ces évangiles ont été écrits. Selon les uns ils ont été composés en grec, selon d'autres en hébreu, selon d'autres encore en syriaque, selon d'autres enfin en un mélange d'hébreu et de syriaque. Toutes ces contradictions et bien d'autres encore démontrent suffisamment que ces écrits ne sont pas le Livre révélé par Dieu.

²) Soura IV (des femmes).

La contradiction est donc envisagée comme une preuve d'erreur, vu que tout ce qui provient de Dieu doit en être exempt. Nous avons de cette façon un critérium absolument sûr, pour distinguer le vrai du faux. Dans tout écrit attribué faussement, par un imposteur, à Dieu, on trouvera nécessairement des contradictions.

Entrons à présent dans quelques détails au sujet de ces divergences. Au chap. XIII de son évangile, Jean dit : « La nuit où les Juifs s'emparèrent de lui, Jésus, soupant avec les apôtres, leur dit : En vérité, je vous dis qu'un de vous me trahira. Jean lui dit : Qui est-ce ? Jésus lui répondit : C'est celui à qui je donnerai le morceau de pain trempé dans la sauce. Puis il le donna à Judas Iskaryôû, le désignant ainsi comme celui qui le trahirait. »

Au chap. XIV de son évangile, Marc rapporte cette histoire ainsi : « Jésus leur dit : Celui qui trempera son pain avec moi dans le plat¹, c'est celui qui me trahira. »

Matthieu, au chap. XXVI de son évangile, dit : « Jésus leur dit : Celui qui trempera son pain dans le même plat que moi, c'est celui qui me trahira. » Et enfin Luc, au chap. XXII de son évangile, rapporte : « Jésus leur dit : Celui qui me trahira est avec moi parmi les disciples. »

Comme il est impossible de supposer que Jésus ait répété cette même parole en des réunions diverses, avec des expressions diverses, nous devons admettre que chacun des quatre évangélistes a interprété à sa façon une parole de Jésus, désignant Judas Iskaryôû, par l'action de lui donner un morceau de pain trempé dans la sauce, et dénonçant ainsi son projet. Mais il résulte de cela qu'aucun des quatre ne nous donne la parole de Jésus.

Autre divergence. Matthieu dit au chap. XXII de son évangile : « Comme Jésus sortait de la ville de Jéricho, deux aveugles l'invoquèrent et lui dirent : O fils de David, aie pitié de nous ! Jésus leur ouvrit là à tous deux les yeux et ils virent. » Mais Marc, au chap. X de son évangile, dit : « Comme Jésus sortait de Jéricho, un seul aveugle l'invoqua et Jésus lui ouvrit les yeux. » Or, il est avéré dans l'évangile que Jésus n'a passé à Jéricho qu'une seule fois. Quant à nous, nous disons que Matthieu fait erreur en parlant de deux aveugles, comme Marc en parlant d'un seul aveugle, et en voici la

¹) Var : la sauce.

raison. Dans l'un et dans l'autre récit, l'aveugle invoque Jésus et lui dit : O fils de David ! le rattachant ainsi à une famille humaine, et contredisant le dogme chrétien sur Jésus. En effet, l'aveugle ne lui dit pas : O Dieu, ou, O fils de Dieu, ou, O Créateur du monde, comme les chrétiens appellent Jésus ; il lui dit simplement : O fils de David, et le rattache de cette façon à un prophète d'entre les prophètes vénérés. L'aveugle, au reste, ne fait ici que constater (ce qui est conforme à la vérité) que Jésus, par sa mère Marie (le salut soit sur elle !), descend de David, fils de Ischâ (Jesse), de la tribu de Juda, fils de Jacob, fils d'Isaac, fils d'Abraham.

Autre divergence, Matthieu dit, au chap. XXVII de son évangile : « On crucifia avec Jésus le Christ, deux brigands qui l'insultaient au sujet de sa crucifixion. » Mais Luc, au chap. XXIII de son évangile, dit qu'un des brigands injuriait Jésus, disant : « Si tu es le Messie véritablement, sauve-toi toi-même et sauve-nous ; tandis que l'autre brigand le reprenait, disant : Ne crains-tu pas Dieu et ne sais-tu pas que ce qui lui arrive, t'arrive également ! Pour moi et pour toi, nous avons mérité ce qu'on nous fait, mais lui n'a rien mérité ; puis il dit au Messie : Seigneur, souviens-toi de moi le jour où tu viendras dans ton royaume. Et le Messie lui répondit : Je te dis, en vérité, tu seras avec moi, ce jour-là, dans le jardin du Paradis. »

Nous avons ici une contradiction manifeste, car Matthieu rend les deux brigands dignes de l'enfer, parce que tous deux ont injurié le Christ, tandis que Luc en rend un digne du paradis ; sans parler du fond même de ce récit qui, pour ce qui concerne la crucifixion, doit être faux.

Quant à Jean, présent au moment où l'on crucifiait les victimes, il dit (au chap. XIX de son évangile) : « On crucifia avec Jésus deux voleurs, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, » mais sans mentionner aucune parole de leur part ; ce qui est un comble de contradiction.

Autre divergence. Au chap. XXI de son évangile Matthieu dit : Jésus, lorsqu'il allait à Jérusalem, monta sur une ânesse, comme avait prédit à son égard un des prophètes, disant : « Vous verrez votre roi, qui vient à vous sur une ânesse ». Mais Marc, au chap. XI de son évangile, raconte que le Christ était monté sur un jeune ânon, poulain d'une ânesse, sans mentionner qu'il était monté sur une ânesse. Luc, de son côté, au chap. XVII de son évangile, disant que Jésus montait une ânesse, est d'accord avec Matthieu, tandis que Jean racon-

tant au chap. XII de son évangile que Jésus montait un jeune ânon, poulain d'une ânesse, est d'accord avec Marc. Remarquez, ô lecteurs, ces contradictions ! On trouve employé le diminutif ¹ pour indiquer l'ânon tout jeune, mais si réellement l'ânon avait été tel, comment un homme aurait-il pu le monter ?

Autre divergence. Au chap. XX de son évangile, Matthieu raconte que Marie, femme de Zébédée, étant venue vers Jésus, lui dit : « Ordonne que mes deux fils soient assis, demain ², avec toi dans ton royaume, l'un à ta droite, l'autre à ta gauche ». Mais Marc, au chap. X de son évangile, raconte que les deux fils de la tante de Jésus (c'est-à-dire Marie, femme ³ de Zébédée) lui dirent : « O maître, nous voudrions que tu nous accordasses ce que nous allons te demander. Jésus leur dit : Que voudriez-vous ? Ils lui dirent : Accorde-nous que l'un de nous soit assis à ta droite et l'autre à ta gauche dans ton royaume ». Quant à Jean et à Luc, ils ignorent complètement cette histoire des deux fils et de leur mère, bien que Jean fût parent de Jésus, et ne se soit séparé de lui qu'au moment de son ascension.

Matthieu et Marc sont en contradiction, vu que l'un met la demande dans la bouche de la mère et l'autre dans celle des deux fils. Jean et Luc, de leur côté, sont en désaccord avec Matthieu et Marc, en ne racontant pas du tout cette histoire.

Autre divergence. Matthieu au chap. IX de son évangile, raconte : « Les disciples de Jean dirent à Jésus, pourquoi les Pharisiens et nous, jeûnons-nous, tandis que tes disciples ne jeûnent point ? Mais Marc, au chap. XII de son évangile, raconte ainsi cette histoire : « Les Scribes et les Pharisiens dirent à Jésus : Pourquoi les disciples de Jean jeûnent-ils, tandis que tes disciples mangent et boivent et ne jeûnent point ? » Contradiction manifeste ! dans le premier passage, ce sont les Pharisiens qui jeûnent et les disciples de Jean qui questionnent, tandis que dans le second passage, c'est une troupe de Pharisiens joints à des Scribes qui, laissant de côté la question, s'ils jeûnent ou non, interrogent Jésus au sujet des disciples de Jean, fils de Zacharie.

Autre divergence. Au chap. III de son évangile, Matthieu dit : « Jean mangeait des sauterelles et du miel, ce qui est en contradic-

¹) *ὄνκιον*, asellus.

²) Dans la vie future.

³) Var : Fille.

tion avec le chap. XI du même évangile. où Jésus dit aux Juifs : « Jean est venu vers vous, ne mangeant et ne buvant, et vous avez dit, c'est un possédé : le fils de l'homme ¹ (c'est à-dire, moi), est venu vers vous, mangeant et buvant, et vous avez dit, c'est un homme de ventre, mangeur et buveur de vin. »

Nous constatons ici d'abord une contradiction. dans les paroles mêmes de Matthieu, qui, d'un côté raconte que Jean ne mangeait ni ne buvait, et de l'autre côté affirme qu'il mangeait des sauterelles et du miel. Remarquons en passant, que les chrétiens n'ont pas l'air de s'apercevoir d'un bien grave argument contre eux, de la bouche même de Jésus, qui s'appelle ici lui-même fils d'homme ² et affirme qu'il mangeait et qu'il buvait de l'eau et du vin, contredisant par là le dogme chrétien qui le fait Dieu et le fils de Dieu.

Au nombre de leurs divergences et de leurs erreurs au sujet de Dieu et de Jésus son Envoyé, se trouve aussi ce que dit Jean, au chap. V de son évangile : « Jésus dit aux Juifs : Mon père qui m'a envoyé, rend témoignage de moi. Personne n'a jamais entendu sa voix ni ne l'a vu ». Ces paroles, mises dans la bouche de Jésus, et qui s'approchent de la vérité, sont contredites pour le fond et pour la forme, par Matthieu qui dit, au chap. XVII de son évangile : « Jésus monta sur la montagne de Taboûr, accompagné des apôtres Pierre ³, Jacques ⁴ et Jean. Quand ils se furent installés sur la montagne, tout-à-coup le visage du Christ resplendit comme le soleil ⁵, tellement qu'ils ne pouvaient le contempler en face et ils entendirent la voix du père, venant du ciel, et disant : Celui-ci est mon fils, que je me suis choisi, écoutez-le et croyez-en lui. » La même histoire est rapportée par Marc au chap. IX de son évangile. Par contre, Jean au chap. XIV de son évangile dit : « Le Christ dit aux apôtres : vous connaissez mon père et vous l'avez vu. L'apôtre Philippe ⁶ lui dit : Seigneur, comment avons-nous vu le père ? Jésus lui répondit : ô Philippe, je suis avec vous depuis longtemps, et vous m'avez connu ; ô Philippe, celui qui m'a vu, a vu mon père ».

¹) Var : le fils de filius, le fils de filis, le fils de Kalbis, c'est-à-dire le fils de l'homme,

²) Var : de l'homme.

³) Bitrô, Pitrô, Baitar.

⁴) Djâkmô, Djâkim.

⁵) Var : comme la lune ou le soleil.

⁶) Filibâ, Filibô.

Ces paroles sont en contradiction manifeste avec les précédentes et de plus renferment une erreur grossière. Quant à la contradiction, elle est évidente entre la première parole de Jean, attribuée au Christ : « Celui qui m'a envoyé rend témoignage de moi » (au sujet de la vérité de sa mission prophétique), et la seconde parole de Jean dans laquelle il fait dire par le Christ aux apôtres : « Vous avez vu mon père et vous le connaissez ; celui qui m'a vu, a vu mon père ». Il en est de même de la montagne de Tabour, où les trois qui étaient avec Jésus auraient entendu la parole du père, c'est-à-dire, du maître de l'univers, disant au sujet du Christ : Celui-ci est mon fils que je me suis choisi. A Dieu ne plaise qu'un homme puisse entendre sa voix, ou qu'il lui soit associé un compagnon ou un fils ! Comment donc pourrait-il témoigner de Jésus qu'il est son fils ! Non, tout cela est erroné et faux, et les chrétiens, en toutes ces choses, n'ont d'autre but que de donner créance à leurs dogmes sur la nature et la filiation divines de Jésus. Mais Dieu, par son pouvoir et par sa sagesse, les a fait tomber dans la contradiction.

§ 7. — *Erreurs que les évangélistes ont faussement attribuées à Jésus.*

Au chap. XXII de son évangile, Luc dit : « Jésus dit aux apôtres : Satan a voulu pervertir la fermeté de votre foi ; puis il dit à Pierre qui était parmi eux : J'ai prié mon père de ne pas donner occasion au diable de pervertir votre foi. »

Eh ! bien. peu de jours après que Jésus lui eut annoncé que le diable n'aurait pas occasion de pervertir sa religion, Pierre a renié Jésus et a apostasié ; oui, c'est Pierre et nul autre des disciples, qui s'est rendu coupable de reniement. Remarquez comment les chrétiens traitent un homme que non-seulement ils croient infaillible, mais encore Dieu et fils de Dieu. Quoi ! Jésus annonce qu'il a prié en faveur de l'un de ses disciples, pour que Dieu ne donne pas occasion au diable de pervertir la fermeté de sa foi, et c'est précisément le disciple, spécialement désigné par cette prière, qui, à l'exclusion de tous les autres disciples, est devenu infidèle, qui a renié sa foi et dont Satan a perverti la foi et la religion. On a peine à se figurer comment un pareil récit qui raconte une prophétie en même temps que son démenti a pu se glisser dans les évangiles. Quant à nous, nous préférons admettre que Jésus n'a rien dit de tout cela.

Autre exemple. Jean dit au chap. V de son évangile : « Le Christ dit aux Juifs : En vérité je vous dis, le fils ne peut opérer ni faire que ce qu'il a vu faire à son père. » Or, il est de la dernière évidence que le Christ mangeait, buvait et évacuait, toutes choses qu'il n'a pas vu faire au père, le Très-Saint, l'Eternel. Jésus ne peut donc pas avoir dit cette parole qui, du reste, ne se trouve que dans l'évangile de Jean ; les trois autres ne la mentionnent pas.

Autre exemple. Jean dit au chap. XVII de son évangile : « Jésus priant Dieu, avant de mourir, dit : O mon Dieu ! je sais que tu m'exauces toujours, je te demande donc de préserver mes disciples de tout mal, dans ce monde-ci et dans l'autre ». Or, nous voyons par les événements qui se sont succédé et sur lesquels tous les docteurs chrétiens sont d'accord, que tous les disciples de Jésus ou du moins leur majeure partie, sont morts de mort violente ; les uns ont été crucifiés, les autres écorchés, tous ont souffert diverses tortures. Serait-ce donc possible que Jésus, l'Envoyé de Dieu, ait demandé au Dieu Très-Haut, de préserver ses disciples de tout mal dans ce monde-ci et dans l'autre et que, malgré cette prière, ils aient trouvé la mort dans de si terribles souffrances et de si horribles tortures ! Mais ici encore Jean seul raconte cette parole, les trois autres ne la connaissent pas.

Autre exemple. Jean dit au chap. XV de son évangile : « Jésus dit : Si je n'avais pas fait des miracles que personne ¹⁾ n'a faits avant moi, ils (c'est-à-dire, les Juifs) seraient sans péché, à cause de leur peu de foi en moi ». A Dieu ne plaise que Jésus se soit exprimé ainsi ! Il devait savoir que Moïse a fait beaucoup et de grands miracles, ainsi qu'Elie et Elisée qui ont vécu avant Jésus. Ces deux derniers prophètes ont ressuscité des morts. Elisée, en particulier, a guéri des lépreux tout comme Jésus en a guéri. Comment donc prétendre que Jésus puisse avoir dit : J'ai fait des miracles qu'aucun autre, avant moi, n'a faits ? Ici encore Jean seul est coupable, les trois autres ne racontent pas cette parole.

Autre exemple. Marc dit au ch. X de son évangile : « Jésus dit : Quiconque aura quitté²⁾, pour moi, maison, jardin ou autre chose recevra, dans ce monde-ci au centuple ce qu'il aura quitté et dans l'autre monde, le paradis. » Mathieu, au ch. XIX de son évangile dit :

¹⁾ Var : qu'aucun des prophètes.

²⁾ Var. : quittera

« il recevra au centuple ce qu'il aura quitté et aura le paradis », sans mentionner le monde présent. Luc, au ch. XVIII de son évangile dit : « il recevra beaucoup plus qu'il n'aura quitté », ne mentionnant ni le monde présent ni le monde à venir. Jean ne raconte pas du tout cette parole, qui est un mensonge mis dans la bouche de Jésus, car beaucoup de gens ont quitté maisons, jardins, commerce et autres choses de ce genre, pour la cause de Jésus, sans recevoir dans ce monde-ci, ni de près ni de loin, au centuple, ce qu'ils avaient quitté.

Autre exemple. Matthieu dit au ch. XIX de son évangile : « Les Pharisiens dirent au Christ : Est-il permis à un homme de répudier sa femme pour le moindre motif ? Jésus leur répondit : N'avez-vous pas lu dans la Loi que Dieu créa l'homme mâle et femelle et dit : à cause de la femme, l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme et les deux seront une seule chair. » Cette formule fait mentir tant Jésus que la Thora, car ce n'est nullement Dieu qui l'a prononcée. Voici ce qui en est : les livres prophétiques racontent qu'Adam étant endormi, Dieu créa sa femme, Eve (Hawwâ), d'une de ses côtes. Quand Adam, réveillé, l'eut vue, il dit : A cause d'elle, l'homme quittera son père et sa mère et formera avec sa femme une seule chair. A Dieu ne plaise que Jésus ait pu attribuer cette parole à la Thora, lui qui observait fidèlement tant la Thora que l'évangile et qui ne disait jamais autre chose que ce que Dieu y a dit. C'est Matthieu qui lui a faussement fait dire cette parole, les trois autres n'en parlent point ¹.

Autre exemple. Jean dit au ch. III de son évangile : « Jésus dit : Nul n'est monté au ciel que celui qui en est descendu ». Cette parole fait dire à Jésus un mensonge, car nous savons, par la Thora, que Hénoc et Elie sont montés au ciel, sans être préalablement descendus du ciel sur la terre ; il ont été créés et ont vécu jusqu'à l'heure de leur élévation dans le ciel. D'après l'évangile, Jésus, lui aussi, est monté au ciel sans en être descendu. De même encore, notre prophète Mohammad est monté au ciel, dans la nuit de son ascension, et lui non plus, n'en était pas descendu. L'erreur de Jean dans cette parole, qu'au reste les trois autres ne connaissent pas, est donc

¹) Note marginale du texte imprimé : « C'est une erreur qui est due aux traductions de la Thora en latin et dans les autres langues des chrétiens, où cette parole est en effet citée comme une parole d'Adam. Dans l'hébreu, au contraire, et d'après l'interprétation des docteurs juifs, cette parole est attribuée à la Thora et par conséquent est véridique.

manifeste. Si un chrétien objectait que Jésus, en s'exprimant ainsi, n'avait en vue que des esprits (des âmes), nous répondrions que, dans ce cas, il se serait mis en opposition avec la Thora et l'évangile, racontant que les prophètes qui sont montés au ciel y sont montés avec leurs corps et leurs âmes, de la même façon que notre prophète Mohammad y est monté. Si l'on objectait encore que Jésus, en prononçant ces paroles, voulait énoncer le fait que, quand les hommes sont morts, les anges portent leurs âmes au ciel, nous répliquerions que cette interprétation est contraire aux mots et au sens généralement admis ; et de plus, les âmes des infidèles ne montent pas au ciel, mais demeurent dans la Géhenne.

Autre exemple. Mathieu dit au ch. XXI de son évangile : « Jésus, se promenant avec les apôtres, eut faim et ayant vu un figuier au bord de la grande route y monta pour manger de ses fruits, mais il n'en trouva point et maudit le figuier. A l'instant, le figuier sécha. » Marc, au chapitre XI de son évangile, raconte cette même histoire en y ajoutant que ce n'était pas la saison des figues. Maintenant, je vous le demande, comment peut-on attribuer à un prophète le désir de manger des figues d'un arbre naturel, quand ce n'est pas la saison des figues ? Ni enfants ni fous n'en agiraient ainsi. Comment ensuite peut-on raconter que ce prophète maudit l'arbre qui sécha à l'instant, quand cet arbre n'avait rien fait pour mériter un pareil châtimement ? Les évangélistes, du reste, passent trop légèrement sur la question de savoir si cet arbre avait un propriétaire ou bien s'il était du domaine public et si tout passant avait droit d'en manger les fruits. Si l'arbre avait un propriétaire, nous pouvons être certains que Jésus, vu sa crainte de Dieu, sa sobriété et ses progrès dans la religion, ne s'en serait pas approché pour en manger les fruits sans la permission du propriétaire. Si, par contre, l'arbre était du bien public, Jésus ne l'aurait certainement pas maudit au point de le faire sécher et d'en ôter ainsi la jouissance aux hommes, car lui, comme tous les autres prophètes, avait été créé pour faire du bien aux hommes et aux choses et non pas pour faire le contraire. L'erreur de Matthieu et de Marc faisant faire du mal à Jésus, est donc manifeste.

§ 8. — *Reproches et critiques que les chrétiens adressent aux musulmans.*

1° Les religieux musulmans se marient, contrairement à ce que font les moines chrétiens. A cela nous répondons : Vous êtes d'ac-

cord avec nous que David était un prophète-roi ; chez vous comme chez nous, le prophète occupe parmi les hommes le rang le plus élevé. Or, nous trouvons dans la Thora que David avait épousé cent femmes qui lui ont enfanté plus de cinquante enfants mâles et femelles. D'après la Thora encore, que vous croyez vraie et révélée par Dieu, Salomon aurait épousé mille femmes. De même tous les prophètes à l'exception de Jésus et de Jean, fils de Zacharie, ont épousé des femmes et engendré des enfants, car, selon la Thora, il est permis à un homme d'épouser autant de femmes qu'il est en mesure d'entretenir et de vêtir. Vous, ô église chrétienne, vous tranchez donc la question du mariage autrement que ne l'a tranchée Dieu Très-Haut dans la Thora et l'évangile. Et, pour en agir ainsi, vous avez pour seule autorité la parole de Paul, mis par vos anciens au rang d'un saint ¹. C'est ce Paul qui vous a ordonné de n'épouser qu'une seule femme et de la remplacer, en cas de décès, par une autre ². Il a prescrit en outre aux prêtres de n'épouser qu'une seule femme, vierge, non déflorée, et leur a interdit de se remarier après la mort de leur première femme. Il résulte donc clairement de tout cela qu'au point de vue du mariage, non seulement votre religion contredit les prophètes, mais encore que vous êtes en contradiction avec Paul lui-même, qui permet aux prêtres d'épouser une vierge, tandis que vous leur interdisez le mariage d'une façon absolue. C'est donc bien à tort que les simples et les ignorants parmi vous blâment le mariage des saints musulmans. Vos docteurs, mieux instruits, savent que le mariage leur est permis, par les textes des livres prophétiques ³ dont le peuple de l'Islam, gratifié par Dieu de la vraie religion, ne s'est point détourné et qui ne fait que mettre en pratique la parole de leur prophète : Mariez-vous et multipliez ⁴.

2° Les Chrétiens blâment aussi chez les Musulmans, la *circconcision*. Nous leur répondons : Vous admettez que l'on trouve dans l'évangile que Jésus a été circoncis ; le jour de sa circoncision est même une de vos plus grandes fêtes. Comment pouvez-vous blâmer chez les Musulmans, ce que vous exaltez chez votre prophète ? Vous croyez aussi qu'Abraham a été circoncis, de même que tous les autres prophètes et que cette pratique leur avait été ordonnée par Dieu dans

¹) Var : prophète.

²) Var : ajoute « jusqu'à trois ».

³) Var : célestes.

⁴) Cette parole ne se trouve point dans le Kóran. C'est un *hadith* ou parole que la tradition attribue au prophète Mohammad.

la Thora. Le reproche retombe donc sur vous qui avez abandonné la tradition de votre prophète au sujet de la circoncision et que vous mettez en contradiction avec tous les prophètes. Or, quand il s'agit de choses ordonnées par Dieu, quiconque blâme les actions des prophètes est infidèle à l'égard de Dieu comme à celui des prophètes.

3^e Les Chrétiens reprochent aux Musulmans de croire que les habitants du Paradis mangent et boivent. Comment pouvez-vous leur reprocher cette croyance, répondons-nous, en présence de ce que dit Matthieu au chap. XXVI de son évangile : « La nuit où les Juifs s'emparèrent de lui, Jésus, soupant avec les Apôtres, leur dit : Je ne boirai désormais plus de vin, si ce n'est dans le Paradis » ? Marc transmet ces mêmes paroles au chap. XIV de son évangile. Et Luc dit au chap. XXII de son évangile. « Jésus dit aux Apôtres : vous mangerez et vous boirez avec moi à table ¹ dans le Paradis. Les docteurs chrétiens savent, au reste, très-bien que c'est pour avoir mangé dans le Paradis de l'arbre défendu, qu'Adam et Ève, sa femme, ont dû descendre sur la terre ; comment peuvent-ils donc nier que l'on mange et boit dans le Paradis ?

Il est vrai que dans leurs commentaires, ils expliquent que quiconque mange et boit, doit nécessairement évacuer des restes, ce qui est incompatible avec la pureté du Paradis. Mais ils n'auraient pas fait cette objection, s'ils avaient su ce que nous a appris notre prophète Mohammad : les restes de ce que mangent et boivent les habitants du Paradis se transforment en un liquide, c'est à-dire en une sueur suave comme le parfum du musc ; les habitants du paradis n'ont pas besoin ni de cracher, ni de se moucher, ni d'évacuer. Les livres et les envoyes sont d'accord, en outre, sur ce point, que l'on trouve dans le Paradis diverses espèces de fruits, de gibier, etc., tout ce qui délecte l'esprit et fait plaisir à l'œil. Et celui qui entre au Paradis n'aurait pas le droit de manger de ces délices ! la jouissance lui en serait interdite ! Mais ce serait un supplice ; Dieu nous garde de le croire ; car le croire mènerait à l'opinion des hérétiques, prétendant que les jouissances des hommes sont non corporelles, mais purement spirituelles ; ils enseignent ainsi parce qu'ils nient la résurrection des corps. Les Chrétiens sont donc obligés d'admettre cette doctrine, ou bien d'accorder que les corps, eux aussi, jouissent dans le Paradis des choses que Dieu y a déposées pour les soutenir.

¹) Var : à ma table.

4° Au sujet du Paradis, les Chrétiens reprochent encore aux Musulmans de croire qu'il s'y trouve des châteaux, des pierres précieuses, etc.

Nous leur répondons : Vous avez un livre, intitulé « Fleurs des Saints », dans lequel on lit cette histoire : Un jour Jean ¹ l'évangéliste rencontra deux jeunes gens, couverts de vêtements de soie et accompagnés d'esclaves et d'un grand cortège ². Jean leur ayant parlé de l'enfer, les effraya au point qu'ils quittèrent leur position, distribuèrent tout ce qu'ils avaient à leurs esclaves et à leurs compagnons et suivirent Jean. Quelque temps après, ayant fait la rencontre de leurs anciens serviteurs richement vêtus et suivis d'un grand cortège d'esclaves, ils devinrent tout tristes et se mirent à regretter amèrement les biens de ce monde qu'ils avaient quittés. Jean ayant eu connaissance de ces dispositions leur demanda s'ils regrettaient leurs anciens biens. A leur réponse affirmative, Jean leur commanda de lui apporter des pierres du ruisseau. Quand ils les lui eurent apportées, Jean les cacha un instant sous son habit ; au bout d'un moment il les retira et elles s'étaient transformées en pierres précieuses. Portez-les au marché, leur dit-il, et avec le produit que vous en tirerez, vous achèterez beaucoup plus que vous n'avez possédé mais... vous n'aurez plus de part au Paradis, ayant vendu votre part pour des biens de ce monde périssable. Sur ces entrefaites passèrent des gens portant un mort, qui prièrent Jean de le ressusciter. Jean s'écria : « Lève-toi, ô toi qui es mort, avec la permission de Dieu » ! Le mort s'étant levé, Jean lui dit : Fais savoir à ces jeunes gens quels biens ils ont perdus dans le Paradis. Celui qui avait été mort dit : Dans le Paradis leur étaient destinés des châteaux construits avec des pierres précieuses de toutes espèces, la dimension de chaque château était tant et tant. Ce qu'ayant entendu, les jeunes gens se repentirent, quittèrent toutes choses et suivirent Jean dans la religion de Jésus, s'affermissant toujours plus dans la foi. Nous lisons dans le même livre l'histoire suivante : Chaque jour les anges apportèrent à Valérien ³, un de vos plus grands saints, des mets du Paradis dans des plats d'or, recouverts de serviettes de soie, et sous ces serviettes des fleurs de diverses couleurs. Comment pourriez-vous donc nier qu'on trouve dans le Paradis des

¹) Le texte dit : Juan et explique que Juan est Jean.

²) Var : un grand vaisseau.

³) Falariyân.

ustensiles d'or, des vêtements de soie, des fleurs et des mets ! Ces histoires sont des arguments contre vous et bien que les livres prophétiques ne les mentionnent pas, tous les savants théologiens en reconnaissent la vérité. Mais vous êtes des gens ignorants qui ignorez que vous ignorez.

Ce même livre contient encore le récit suivant : Chaque jour à l'heure du déjeuner et du dîner les anges apportèrent à St-Antoine ¹ divers mets provenant des gens du Paradis. Certain jour, un homme pieux et très-saint, nommé Paul ², étant venu le visiter, les anges apportèrent, ce jour-là, le double de nourriture qu'ils avaient l'habitude d'apporter chaque jour dans des ustensiles d'or, recouverts de serviettes de soie. Les récits de ce genre abondent dans leurs livres. Je les passe par crainte de longueur, mais personne ne pourra contester l'exactitude de ceux que j'ai rapportés.

50 Les chrétiens reprochent finalement encore aux Musulmans de s'appeler par des noms de prophètes. Comment, leur demandons-nous, pouvez-vous nous en blâmer ? Si nous prenons leurs noms à eux, qui sont issus de race humaine, c'est uniquement afin de nous attirer par là des bénédictions. Vous devriez plutôt adresser ce reproche à vous-même qui vous appelez par des noms d'anges, comme Gabriel, Michaël, Azariël. A cela ils n'ont rien à répondre ³.

¹) Shantoûn, Sanantoûn.

²) Var : Paulus, l'esclave.

³) Il est généralement admis parmi les chrétiens et tout particulièrement parmi les écrivains français, qu'avant la venue de Jésus la condition de la femme était misérable et abaissée, que l'établissement de la religion chrétienne a changé la condition de la femme, l'a rendue honorée et respectée, en un mot, que le christianisme a rendu la femme libre. D'après l'opinion de certains auteurs francs le culte de Marie (que Dieu nous garde du polythéisme) fut la cause de ce changement.

Cette assertion pêche de deux façons : d'abord, elle est fausse, car les livres des prophètes, les annales, tant du peuple d'Israël que celles du peuple romain et des autres peuples anciens, attestent que la femme occupait une place très honorée. Ensuite, la religion de Jésus n'a apporté aucune modification à la condition de la femme. Ce sont les apôtres Pierre (c'est-à-dire Simon) et Paul qui ordonnent à la femme d'obéir à son mari, lui refusent de prendre la parole dans les églises et lui prescrivent d'avoir à l'église la tête découverte.

Si plus tard il a été permis à la femme européenne de parler avec un homme qui ne fût pas de ses parents, cette coutume ne découle nullement du christianisme, mais elle est empruntée aux coutumes des anciens Germains qui, après avoir vaincu l'empire romain, ont régné sur la plupart des pays francs.

L'habitude de se couvrir le visage, l'absence de toute conversation entre femmes et hommes, tel que cela se pratique chez les musulmans, ne sont au-

§ 9. — *Preuves de la mission prophétique de notre Seigneur Mohamad, tirées des textes de la Thora, de l'Évangile, des Psaumes et de la prédication des Prophètes au sujet de sa mission et annonçant que sa religion durera jusqu'à la consommation des siècles.*

Sachez (Dieu vous fasse miséricorde) que la mission prophétique de notre prophète Mohammad est établie par tous les livres que Dieu a révélés et que tous les prophètes ont prédit sa venue.

Il est écrit au chap. XVI du premier livre de la Thora (la Thora se compose de cinq livres réunis en un seul volume): « Hagar, la nuit où elle se fut enfuie loin de Sara, femme d'Abraham. l'ami de Dieu, vit un ange qui lui dit: « O Hagar, que veux-tu et d'où viens-tu? » Hagar lui répondit: « Je me suis enfuie loin de Sara. » L'ange lui dit: « Retourne vers elle et humilie-toi devant elle, car Dieu Très-Haut augmentera ta postérité; sous peu tu seras enceinte et tu enfanteras

cunement affaire religieuse; elles n'ont d'autre motif que de prévenir ces péchés dont parle Jésus, d'après un passage du chap. V de l'évangile de Matthieu: « Quiconque regarde une femme pour la convoiter, a déjà commis adultère avec elle dans son cœur. »

Les Chrétiens blâment aussi les Musulmans au sujet de leur habitude d'égorger les animaux. Ils prétendent qu'il revient au même de manger la chair d'un animal étouffé ou celle d'un animal égorgé et se moquent beaucoup des distinctions des Oulema entre l'égorgement volontaire et l'égorgement contraint.

La vérité en cela est que manger la chair d'un animal étouffé est interdit aux chrétiens, tout comme aux musulmans; nous n'en voulons pour preuve que ce passage du chap. XV du livre des Actes des Apôtres: « Des luttes et des divergences s'étant produites entre les chrétiens au sujet de savoir s'il fallait conserver la loi de Moïse ou l'abandonner, une réunion eut lieu entre les apôtres et les premiers chrétiens à ce sujet (cette réunion a reçu le nom de premier concile). Ce concile écrivit des lettres aux chrétiens établis à Antioche et ailleurs, d'après le conseil de Jacques ou Jakmô l'apôtre. Or ces lettres renfermaient la prescription suivante: Il a semblé bon au St-Esprit et à nous aussi, de ne pas vous imposer d'autre charge que ce qui est indispensable, savoir, de vous abstenir de ce qui est sacrifié aux idoles, du sang, des animaux étouffés et de l'adultère; si vous vous gardez de ces choses, vous ferez bien. »

Si maintenant quelqu'un venait objecter que manger du sang et des animaux étouffés, ce sont des détails bien insignifiants, nous lui ferions observer, que ces choses sont interdites dans le même verset qui interdit l'adultère. De plus, au chap. IX du premier livre de la Thora, Dieu Très-Haut, dit à Noé: « Il est interdit aux hommes de manger du sang, car le sang c'est la vie; il est défendu de tuer une âme vivante; la rétribution du meurtrier sera la mort. » Après cela il n'est pas permis à des créatures de faire des distinctions entre ce qui est défendu et de dire: ceci est grand et cela est petit, ou bien d'obéir à ceci et d'enfreindre cela (*Note marginale du texte arabe imprimé*).

un fils dont le nom sera Ismaël, car Dieu a entendu ton affliction. Ton fils sera comme un âne sauvage ¹ ; sa main sera sur tous, et la main de tous sera humblement étendue vers lui ; son règne s'exercera sur la plus grande partie de la terre. » Comme il est de notoriété publique que ni Ismaël, ni les enfants issus de ses reins n'ont subjugué la plus grande partie de la terre, ce verset ne saurait s'appliquer qu'au plus illustre de sa postérité, à savoir, notre Prophète Mohammad, dont la religion s'est répandue sur la majeure partie de la terre et dont les adhérents ont soumis l'Orient et l'Occident. Tout cela était bien connu des savants et des hommes instruits parmi les Juifs, mais il l'ont caché au simple peuple.

Au chap. XVIII du cinquième livre de la Thora nous lisons : « Je leur susciterai, aux derniers temps, un prophète comme toi, d'entre les fils de leurs frères et quiconque n'écouterà pas les paroles qu'il dira de ma part, je lui en demanderai compte. »

Ce passage nous montre que le prophète que Dieu susciterait, aux derniers temps, naîtrait non pas de leur race, mais de celle de leurs frères. Mais comme tous les prophètes envoyés par Dieu depuis Moïse et dont Jésus est le dernier, sont sortis du milieu des enfants d'Israël, ce passage ne peut s'appliquer qu'à notre prophète Mohammad, issu d'Ismaël, qui était frère d'Isaac, fils d'Abraham, et aïeul des enfants d'Israël. C'est ainsi qu'il faut interpréter les mots « les frères » dans le passage de la Thora, car si cette prophétie devait s'appliquer à un prophète d'entre les prophètes des enfants d'Israël, le sens des mots « les frères » serait complètement incompréhensible, d'autant plus que les Juifs sont d'accord sur ce fait qu'aucun des prophètes qui ont paru parmi les enfants d'Israël n'a égalé Moïse. Quant aux mots « comme toi » dans ce verset, ils veulent dire : Il apportera une loi religieuse qui lui sera particulière et que tous les peuples suivront, ce qui s'applique parfaitement à notre prophète Mohammad : Il est issu des Arabes, frères des enfants d'Israël, il a apporté une loi religieuse abrogeant toutes les lois précédentes et il a été suivi par les nations. Sous ce rapport il est comme Moïse et supérieur à tous les prophètes ², parce qu'il a rassemblé beaucoup de peuples ³.

¹ En hébreu : pere'adam, onager homo ; l'onager se dit en arabe, entre autres *aîr*, mot qui est devenu dans la plupart des manuscrits *aîn*, œil. Ainsi on lit : ton fils sera *oculus hominum*.

² Var : supérieur à Moïse et à tous les prophètes.

³ Si les chrétiens prétendent que cette parole se rapporte à Jésus et non à Mohammad, ils contredisent leurs propres dogmes sur la divinité de Jésus, car

Au chap. XXXIII du cinquième livre de la Thora on trouve le passage suivant : « Le Seigneur est venu de Sinaï, il s'est levé vers vous de Sa'ir, il a resplendi de la montagne ¹ de Pârân et avec lui, à sa droite, les myriades des saints ». Les montagnes de Pârân veulent dire la Mecque et la contrée de l'Hedjâz ², car Pârân est le nom d'un de ces rois amalékites qui se sont partagé la terre dont l'Hedjâz échet à Pârân, qui en appela de son nom tout le territoire. Les paroles de la Thora : « Dieu est venu de Sinaï » veulent dire : quand il est venu, il a fait paraître sa religion et la doctrine de son unité, pour autant qu'elles ont été révélées à Moïse sur la montagne du Sinaï. Les mots « il est monté de Sa'ir », s'appliquent aux montagnes de la Syrie, où Jésus a manifesté la religion que Dieu lui avait révélée. Enfin les mots « il a resplendi des montagnes de Pârân » se rapportent à la religion resplendissante et parfaite de l'Islâm que Dieu a fait paraître par l'intermédiaire de notre prophète Mohammad, à la Mecque et dans l'Hedjâz. L'expression « les myriades des saints l'accompagnent et sont à sa droite », se rapporte aux hommes pieux et saints. Ici ce sont les compagnons du prophète Mohammad, qui n'ont cessé d'être avec lui et à sa droite et ne l'ont jamais quitté.

Les quatre qui ont écrit les quatre évangiles sont d'accord pour transmettre cette parole : « Au temps où il fut élevé au ciel, Jésus dit aux Apôtres : Je m'en vais vers mon père et votre père, vers mon Dieu et votre Dieu ; je vous annonce qu'après moi viendra un prophète dont le nom est Paraklète ». C'est un mot grec qui en arabe veut dire Ahmad ³, ainsi que Dieu dit dans le Korân ⁴ : Jésus dit : « Je

la conformité de Moïse avec Jésus ou de Jésus avec Moïse détruit la divinité de Jésus. Ils sont tenus, par le fait même d'avoir divinisé Jésus, d'appliquer cette parole à Mohammad ; car, s'ils l'appliquaient à Jésus ils seraient des infidèles aux yeux de leurs prêtres et à nos yeux ; si par contre ils l'appliquent à Mohammad, ils sont encore infidèles aux yeux de leurs prêtres. Il ne leur reste donc d'autre échappatoire que d'avouer que ce verset se rapporte à Mohammad (*Note marginale du texte arabe imprimé*).

¹) Var : des montagnes.

²) Les gens du livre sont d'accord à identifier les montagnes de Pârân avec l'Hedjâz ; donc, Hagar et Ismaël se trouvant dans le désert de Pârân, se trouveront à la Mecque honorée. Quand il est dit que Dieu resplendit de là, cela veut dire que le message de Mohammad resplendit sur tout le désert, et les mots suivants « des myriades à sa droite », se rapportent aux compagnons. Ce passage très clair corrobore tout ce qui précède, et le rend manifeste comme la clarté du soleil (*Note marginale du texte arabe imprimé*). Cf. Abou'l feda : *Hist. antisl.*, éd. Fleischer, p. 179.

³) En lisant παράκλητος (pour περικλητός) au lieu de παράκλητος.

⁴) Soura du rang, LXI, v. 6.

suis le messenger de Dieu auprès de vous, pour confirmer la Thora, révélée avant moi, et pour annoncer qu'un messenger viendra après moi dont le nom est Ahmad. » C'est ce nom glorieux qui fut la cause de ma conversion à l'Islam, comme je l'ai raconté au chap. I de ce livre.

Jean dit au chap. XIV de son évangile : « Jésus dit : Le Paraklète, que mon père enverra aux derniers temps, vous enseignera toutes choses ». Ce Paraklète est notre prophète Mohammad qui, grâce à ce que Dieu lui a révélé, a enseigné aux hommes toutes choses, car le Korân renferme toutes les sciences anciennes et modernes. Dieu n'y a rien passé, ainsi qu'il le dit lui-même : nous n'avons rien passé dans le livre. Comme il n'a pas paru après le Christ d'autre prophète à qui puisse s'appliquer la parole de Jean que Mohammad, il en résulte que c'est lui qui se trouve indiqué par cette magnifique prophétie.

Jean dit encore au chap. XVI de son évangile : « Le Christ dit : le paraklète que mon père enverra après moi, ne dira rien de son chef, mais il vous communiquera tout avec vérité, et il vous annoncera les événements futurs et cachés. » L'histoire a démontré avec la dernière évidence que ces paroles ne peuvent s'appliquer qu'à notre prophète Mohammad, à tel point que ceux-là seuls qui ont perdu tout espoir en la miséricorde divine, peuvent le nier. Mohammad n'a pas parlé de son chef, il n'a parlé que par révélation ; le témoignage de Dieu l'atteste et les nations l'ont reconnu. Quant à ses enseignements sur les choses futures et cachées, ils sont si nombreux que le livre qui les contiendrait serait pareil à une mer sans rivage. Le livre de l'éminent jurisconsulte Abou Fadi Ayyâd peut suffire pour en donner un léger aperçu.

Dans les livres des anciens prophètes, citons encore cette parole de David au psaume LXXII : « Il dominera d'une mer à l'autre et depuis la plus humble des rivières jusqu'à l'Euphrate ². Les rois des îles lui apporteront des présents ; ils se présenteront devant lui et lui prêteront obéissance et soumission. Ils prieront pour lui à toute

¹) La traduction anglaise rend le mot paraklète par consolateur, mais c'est un autre mot grec qui a ce sens et diffère de celui qui signifie Ahmad par une seule lettre (παράκλητος et παράκλυτος). Le mot paraklète ne se rencontre que dans la première épître de Jean, mais là il est traduit non par consolateur, mais par intercesseur. Voici ce verset : O enfants, je vous écris ces choses, afin que vous ne péchiez point, mais si quelqu'un de vous a péché, nous avons auprès du père un intercesseur J.-C. le juste (*Note marginale du texte arabe imprimé*).

²) Var : et des fleuves jusqu'à l'extrémité de la terre.

heure et le béniront chaque jour. Ils fleuriront de ses fleurs dans la ville (medina) comme l'herbe de la terre. Son souvenir subsistera aux siècles des siècles, son nom fut avant le soleil. »

Tout cela s'applique à notre prophète Mohammad et à lui seul. Appliquer ces attributs à un autre, serait se mettre en opposition avec l'évidence même. Quant à moi, je ne connais personne à qui peuvent se rapporter ces magnifiques attributs, sinon David, le prophète qui a vécu avant Mohammad. Les docteurs juifs¹ savaient très-bien que ce passage renfermait des attributs inhérents à Mohammad, mais ils ont préféré garder le secret.

Citons encore ce que dit le prophète Habacuc² au chap. III de son livre : « Au dernier temps Dieu viendra du Midi (El-Kibla) et le Saint des montagnes de Pârân. » La venue de Dieu Très-Haut signifie la venue de sa révélation ; le Saint est notre prophète Mohammad, apparaissant aux montagnes de Pârân, c'est-à-dire, la Mecque et l'Hedjâz.

Le prophète Michâ (Michée) dit au chap. IV de son livre : « Au dernier temps une nation objet de la miséricorde divine (marhouma)³ se lèvera et choisira les montagnes bénies pour y adorer Dieu. De tous les climats, les gens y viendront se réunir pour y adorer le Dieu unique et ils ne lui donneront pas d'associé. » Le prophète Michâ a ici en vue la montagne de 'Arafa, sans aucun doute. La nation, objet de la miséricorde divine, est la nation de Mohammad. La réunion sur la montagne bénie indique la réunion des pèlerins venus de tous les climats sur la montagne de 'Arafa.

Au chap. XLII d'Esaïe⁴ le prophète dit : « Au dernier temps le Seigneur enverra un serviteur qu'il s'est choisi, il lui enverra l'esprit de vérité qui l'instruira de sa religion. Lui, il enseignera aux hommes ce que l'esprit de vérité lui aura enseigné ; il jugera les hommes avec droiture et marchera parmi eux avec justice ; sa parole sera comme la lumière pour faire sortir les hommes des ténèbres dans lesquelles ils se trouvent. Je vous ai annoncé ce que Dieu m'a fait connaître, avant que ces choses arrivent. »

¹) Var: et chrétiens.

²) Var : Hakoûk, Ibakoûk, Jacoûb. Le texte hébreu, de même que celui des Septante, est : « viendra de Thémnâ », que la Vulgate traduit comme notre auteur « veniet ab Austro ».

³) El-Marhouma est un des noms que les Musulmans donnent à la ville de Médine.

⁴) Faischa'a, Bischa'ayyo c'est-à-dire Ischa'ayya. Cette citation est le résumé d'Esaïe XLII, vv. 1 à 9.

Toutes ces choses ne sauraient s'appliquer qu'à notre prophète et notre bien-aimé Mohammad, car il est celui que Dieu, après l'avoir choisi, a instruit aux derniers temps et qu'il a rendu son bien-aimé et son ami. Il lui a envoyé l'esprit de vérité, à savoir, Gabriel, pour l'instruire de sa religion et pour lui révéler le Korân, la Sounna ¹ et les prescriptions de l'Islâm.

Mohammad, de son côté, a accompli tout ce que Dieu lui a donné à accomplir. C'est donc ainsi qu'il faut interpréter les paroles d'Esâïe : « Il enseignera aux hommes ce que l'esprit de vérité lui aura enseigné, il les jugera avec droiture et marchera parmi eux avec justice ; » car tous les hommes intelligents doivent reconnaître que tout ce que Mohammad a ordonné, recommandé, ou défendu est empreint de justice et de droiture, tant dans les commandements que dans les défenses. On ne saurait le nier à moins d'être enchaîné dans les liens de Satan. La lumière par laquelle il a fait sortir les hommes des ténèbres est le Korân que Dieu lui a révélé. Cette parole d'Esâïe est donc une des meilleures preuves de la mission prophétique de notre prophète Mohammad.

Je m'abstiens de citer ce qui se trouve dans les livres des autres prophètes anciens, pour ne pas allonger outre mesure ce livre ; j'espère que Dieu m'accordera de pouvoir réunir dans un recueil spécial les prophéties de tous les prophètes.

¹) La tradition orale, par opposition au texte écrit du Korân. La Sounna renferme les paroles ou hadith attribuées au prophète et qui ont été réunies, la première fois, par Mâlik ben Anas, au ⁱⁱe siècle de l'hégire.

LE MUSÉE GUIMET

A PARIS

Nous avons déjà plusieurs fois entretenu les lecteurs de la *Revue de l'histoire des Religions* de la question du transfert du Musée Guimet à Paris, en exprimant le vœu que cet établissement unique en Europe, au point de vue de l'étude comparée des religions, fût promptement mis à la disposition des savants et du public parisiens. Notre vœu est enfin exaucé et une loi votée dans les séances des 3 et 7 août dernier a assuré le transport à Paris, dans un délai maximum de trois ans, de ces belles collections. Maintenant que le fait est accompli, nous pensons pouvoir, sans indiscretion, faire un historique rapide de cet événement si intéressant pour le monde scientifique, et des phases diverses par lesquelles a passé ce projet que, bien souvent, nous avons craint de voir abandonner ; s'il a abouti, c'est grâce à la tenace persévérance et au désintéressement de M. Guimet, au zèle et au dévouement infatigables de M. Xavier Charmes, directeur du secrétariat au ministère de l'Instruction publique, et à l'appui qu'il a trouvé chez MM. Jules Roche, Clémenceau, Paul Bert, de Mackau, etc., ainsi qu'aux démarches de nos sommités de l'Institut, de la Sorbonne, du Collège de France, des Ecoles des Langues orientales et des Hautes Études.

C'est en 1882 que M. Guimet reconnaissant que Lyon, ville

essentiellement industrielle, n'était pas le centre où l'institution créée par lui, pouvait prendre les développements qu'elle comportait et rendre les services en vue desquels il l'avait fondée, prit la résolution de la transporter à Paris. Sa première idée avait été de l'offrir à la ville de Paris ; mais plusieurs de ses amis et M. Charmes lui-même lui représentèrent que par son but même le Musée Guimet devait appartenir à l'Instruction publique et, le 9 janvier 1883, il adressait la lettre suivante au ministre de l'Instruction publique :

Monsieur le Ministre,

Lorsque, à la suite de la mission scientifique que m'avait donnée votre Ministère, j'ai organisé le Musée qui porte mon nom ; je n'avais pas osé prévoir les résultats que sa création a produits. Je voulais réunir, pour mon usage personnel, des divinités, des livres, des manuscrits religieux, des objets sacrés, et m'entourer d'indigènes chargés d'en expliquer le sens. Les savants de tous les pays se sont intéressés à cette entreprise ; ils ont visité mes collections, m'ont offert des travaux sur les questions qui me préoccupaient, et de cet ensemble d'études sont nées, d'une part les *Annales du Musée Guimet*, d'autre part la *Revue de l'Histoire des Religions* qui forme comme une annexe des *Annales*.

Maintenant que le Musée est en correspondance et a un service d'échange avec tous les musées ethnographiques et archéologiques, avec les bibliothèques publiques, les académies et les sociétés savantes, maintenant qu'il a la collaboration de tous les savants qui s'occupent des questions religieuses de l'Orient et de l'antiquité, je suis obligé de reconnaître que cette institution qui rend quelques services à Lyon, au fond de la province, en rendrait de bien plus grands à Paris, au centre des savants de la capitale et à portée des nombreux étrangers qui viennent en France et dont bien peu s'arrêtent à Lyon.

L'impulsion que j'ai donnée, presque sans m'en douter, aux études religieuses, va faire instituer en Angleterre, en Allemagne, en Suède, en Hollande, etc., des musées analogues au mien, et il serait fâcheux que la France, qui a donné l'exemple, parût laisser dans l'ombre le premier musée des religions qui ait été créé.

Je sais que les collections ethnographiques du Trocadéro vont remplir cette lacune et que les habiles Conservateurs de ces richesses vont organiser leur musée dans cet esprit ; déjà le savant docteur Hamy a classé les divinités du Mexique, et révèle chaque jour au public intelligent des découvertes qui semblaient impossibles à faire ; mais ne serait-il pas utile de juxtaposer à cet ensemble les séries japonaises, chinoises, indiennes, organisées et expliquées par mes collaborateurs ?

C'est pour arriver à ce résultat que j'ai l'honneur de vous proposer, Monsieur le Ministre, la combinaison suivante :

J'offre de donner à l'Etat toutes mes collections d'objets religieux, de manuscrits, de livres, avec le mobilier, les vitrines, etc ; en un mot, tout ce qui constitue le musée Guimet.

Je mets à ce don les conditions suivantes :

1^o L'Etat fera construire, sur le modèle du palais qui existe à Lyon, un monument à Paris, soit au Champ-de-Mars, soit à l'emplacement dit « Magasin des Phares », soit sur tout autre point plus rapproché du centre.

2^o L'espace de terrain devra être assez vaste pour qu'on puisse terminer le musée suivant le plan général qui en a été dressé (actuellement la moitié seule est construite).

3^o Le musée gardera son nom, et j'en serai le seul administrateur. Il y aura à chercher un arrangement pour le cas où je viendrais à mourir.

4^o L'Etat me donnera pendant quarante ans une somme annuelle de quarante cinq mille francs qui seront employés ainsi :

Personnel	16.000 »
Indigènes.	10.000 »
Publications	14.000 »
Frais divers	5.000 »
	<hr/>
	45.000 »

Je ne mets aucune condition pour les acquisitions nouvelles, ou les recherches et fouilles que je fais faire constamment. Le musée doit profiter de toutes ces augmentations et je voudrais, de ce côté là, conserver aux collections que j'offre le caractère de *don* qui m'autorise à demander à l'Etat quelque soulagement dans les frais annuels en échange de l'abandon que je lui fais.

Je désire, dans l'intérêt de la science, que cette proposition vous

agréée, Monsieur le Ministre, et je me tiens à votre disposition pour en expliquer et discuter tous les détails.

Je suis, etc.

A cette lettre étaient jointes diverses notes concernant le personnel, les traducteurs indigènes du musée, la construction et enfin les publications ; nous donnons *in extenso* cette dernière note qui renferme l'exposition du vaste plan de travaux conçu par M. Guimet.

NOTE SUR LES PUBLICATIONS

Les *Annales* et la *Revue de l'histoire des religions* sont, sans contre-dit, les créations les plus intéressantes parmi cette série de résultats scientifiques dus à l'organisation du Musée Guimet. Ce musée n'est pas seulement une collection d'objets curieux, c'est, avant tout, une collection d'idées. Chaque vitrine représente un dogme, une croyance, une secte ; il a donc fallu, en dehors du catalogue qui ne peut donner que des esquisses à grands traits, publier un ensemble d'études destinées à déterminer et à mettre en lumière les idées représentées par les objets.

C'était, à tout prendre, l'exposé complet de toutes les religions de l'antiquité et de l'Orient qu'il s'agissait de présenter au public, et, pour une telle entreprise, il fallait un plan que voici :

C'est à l'Asie qu'on a voulu d'abord s'attaquer. On a l'espérance de trouver là l'origine d'un certain nombre d'idées religieuses, et puis, il y a là au point de vue chronologique une masse d'inconnues à dégager. Or, la religion la plus répandue en Asie est le Bouddhisme, et c'est aussi celle qui nous fournit la littérature la plus abondante. C'est donc par le Bouddhisme qu'on a commencé, et c'est le Bouddhisme au Tibet qu'on a interrogé le premier, car là, les croyants n'ont pas eu, autant qu'en Chine, au Japon et à Java, à s'assimiler des superstitions locales ; à part quelques pratiques de sorcellerie, les rites, les dogmes et la littérature sont restés sensiblement purs. M. Léon Feer a déjà fait paraître un volume, *Analyse du Kandjour et du Tandjour*, qui nous donne en sanskrit et en tibétain les titres de tous les ouvrages bouddhiques, suivis d'une courte analyse sur les sujets qui y sont traités. Un autre volume du même auteur, *Fragments extraits du Kandjour*, va paraître, donnant des traductions *in extenso* de tous les

passages qui ont un intérêt dogmatique, historique ou anecdotique, laissant de côté les litanies, les prières ordinaires, les répétitions et superfétations si fréquentes dans les livres bouddhiques. Pour compléter l'étude sur le Tibet, M. de Milloué a traduit l'ouvrage de Schlagintweit qui donne les renseignements les plus précis sur les cérémonies et les mœurs des bouddhistes dans ce pays.

Des travaux analogues sont en préparation sur le Bouddhisme en Chine, au Japon, à Java, à Siam, au Cambodge, en Birmanie, etc. Resserrant ainsi le cercle, on arrivera au Bouddhisme indien, point de départ des autres ; mais qui, soit par les persécutions, soit par un contact incessant avec les idées qui l'avaient inspiré, a fini par disparaître et s'absorber dans les religions d'où il était sorti.

Pendant que les Foucaux, les Feer, les Bigandet, les Alioys, les Regnaud et les bouddhistes de l'Orient eux-mêmes exécuteront ce vaste mouvement tournant, d'autres spécialistes s'occuperont des hymnes védiques, de leurs origines, de leurs transformations et migrations, et suivant leurs traces jusqu'en Grèce et en Italie arriveront peut-être à reconstituer cette littérature latente qu'on devine comme véhicule de certaines légendes, et qu'on pourrait appeler les *Hymnes perdus*. Puis, serrant de plus près ces poésies curieuses où l'on voit naître les dieux sur la bouche du poète, ces savants détermineront la part que le Brâhmanisme doit à ces cantiques primordiaux.

Ainsi cerné par ses émanations et ses origines, le Brâhmanisme, et peut-être le Jaïnisme, nous livrera sa chronologie. L'Inde retrouverait son histoire ! Mais pour atteindre à ce résultat, il faudra que les philologues s'appuient sur le concours actif des archéologues de l'Inde, de l'Inde du sud particulièrement où les dieux locaux ont laissé dans les temples, dans les usages, dans les légendes, des traces vivaces de leur ancienneté et du rôle qu'ils ont joué antérieurement à l'assimilation grossière que les Brâhmanistes sectaires en ont fait avec leurs divinités d'origine védique. On pourra alors répondre sûrement à la question que se pose la science actuelle au sujet de l'influence des Grecs dans les Indes, et on saura si les soldats d'Alexandre qui ont détruit les livres perses et les palais de Darius, qui ont fait sur l'histoire de l'Asie cette tache noire que produit la perte d'une littérature, sont les mêmes qui ont donné à l'Inde son architecture merveilleuse et ses philosophies transcendantes.

En poursuivant le Bouddhisme à travers la Chine et le Japon, nous ne négligerons pas les religions locales plus anciennes, qui sont en-

core en honneur dans ces pays extrêmes. Les doctrines de Confucius sont bien connues; les livres des lettrés chinois ne nous donneront guère à glaner que quelques monographies sur les croyances antérieures à Confucius. Dans cet ordre d'idées, nous avons déjà mis sous presse le *Yi: King* ou *Livre des Changements*, traduit du chinois par M. Philastre; cet ouvrage, accompagné de la traduction de ses commentaires indigènes, remplira deux volumes des *Annales*. Le *Sén-taô* chinois et le *Shin-tô* japonais, dont les noms s'écrivent avec les mêmes caractères, ont pourtant entre eux peu de similitude. Grâce aux documents qui nous ont été remis au Japon par les prêtres du *Shin-tô*, cette croyance sera facilement mise en lumière. Le *Sén-taô* présentera plus de difficultés. A côté de la philosophie de Laotseu se dressent des dieux astronomiques, des dieux locaux, des dieux fétichiques et des héros divinisés. Il y a donc à analyser cet Olympe compliqué, et nous pensons que quand on aura déterminé les dieux locaux et les personnages sidéraux le travail sera presque fini; mais il faudra, pour cela, publier d'abord l'*Uranographie* de tous les peuples asiatiques, et nous comptons beaucoup sur la comparaison de ces différents inventaires que chaque nation a fait de son ciel pour trouver la trace des emprunts faits aux voisins et, peut-être, remonter jusqu'aux premiers observateurs des planètes et des constellations. Le *Sén-taô* nous fournira de curieux renseignements sur le fétichisme poétique de la Chine, sur ses *numina*, sur ses procédés de divination fort semblables aux procédés italiques.

Pendant que ces études se feront sur l'Asie, il y aura un autre centre d'action qui étendra ses recherches tout autour de la Méditerranée. L'Égypte, qui semble au premier abord immuable dans ses usages et ses croyances, nous montrera qu'au contraire, depuis huit mille années, elle n'a cessé de modifier ses mœurs et ses idées. Cernée par la mer et le sable, elle a souvent jeté ses regards au-delà du désert et de l'Océan. Son histoire est connue et remonte à une antiquité vertigineuse, mais il y a à faire une histoire de la religion égyptienne. Ce sera un monument dont les travaux déjà donnés à nos *Annales* par Mariette, Chabas, Maspero, Naville, Lieblein, Lefébure, etc., sont de magnifiques pierres d'attente. Il y aura même à suivre les dogmes égyptiens pénétrant à travers l'empire romain, et déjà les documents abondent, et les travaux de MM. Lafaye, Rigollet, etc., sont prêts à paraître. Ils nous mèneront au seuil du christianisme qui, s'inspirant de l'édit de Théodose II, n'a pas dédaigné

d'utiliser un grand nombre de représentations Isiaques ; l'ancien monde pénétrant dans le nouveau par l'iconographie.

Depuis longtemps les savants s'occupent des religions phénicienne, pélasgique, étrusque, grecque, romaine et gauloise ; il n'est donc pas nécessaire pour ces études de suivre une marche particulière ; il faut prendre les travaux à mesure qu'ils se présentent. On peut espérer pourtant que les découvertes faites en Égypte et en Asie feront voir ces croyances sous un nouvel aspect, et, après les avoir considérées pendant longtemps à travers les classiques, il sera intéressant de les éclairer des reflets de l'Orient mieux connu.

En principe, nous ne voulions toucher ni aux croyances hébraïques, ni au christianisme. Il fallait donner à nos recueils un caractère simplement scientifique et écarter les sujets qui pouvaient choquer la foi de ceux qui doivent les lire. Mais des pasteurs protestants, des ecclésiastiques, sont venus à nous avec des études d'un grand intérêt historique et nous avons pensé que, traités par ceux-là même qui pourraient en être froissés, ces sujets pouvaient être acceptés sans danger pour personne. C'est ainsi qu'une série de travaux sur les hérésies si curieuses des premiers siècles, le *Gnosticisme*, le *Manichéisme*, etc., sera présenté au lecteur ; ces hérésies ne sont plus regardées par les yeux prévenus des Pères de l'Église, mais analysées par les procédés de la critique moderne et expliquées par les Papyrus, les inscriptions hiéroglyphiques et cunéiformes. Il est heureux que des hommes d'une conviction sincère et d'une érudition toute spéciale consentent à se livrer à ces recherches intéressantes « ils pensent que la vérité est une et que la foi ne peut que gagner au contact de la science, et ils s'avancent dans l'arène avec une sécurité qui n'est peut-être pas exempte de frisson, mais qu'il faut admirer et encourager.

On voit dans quel esprit de bienveillance scientifique nos publications sont mises au jour. En dehors des grandes lignes que nous venons de tracer, nous accueillons tous les travaux à mesure qu'ils se présentent et c'est ce qui explique pourquoi les volumes de mélanges sont assez fréquents, car notre but est de ne pas laisser indéfiniment dans l'ombre les découvertes des savants et de faire profiter immédiatement le public des résultats acquis.

Les *Annales* donnent de deux à quatre volumes par an. A cause des difficultés que présente l'impression des caractères étrangers, des textes sanskrits, chinois, hébreux, coptes, égyptiens, etc., il y a

toujours simultanément sous presse trois ou quatre volumes qui paraissent dès que le *bon à tirer* est donné par les auteurs.

A côté des *Annales* nous avons créé chez M. Leroux, éditeur à Paris, et sous la direction de M. Maurice Vernes, la *Revue de l'histoire des Religions* qui paraît tous les deux mois.

Jusqu'à présent les études faites sur les questions religieuses se sont égarées dans des Revues de toutes sortes et de tous pays. Les spécialistes ignorent souvent que tel travail auquel ils s'acharnent est déjà fait. Souvent on ne sait où trouver des brochures dont on connaît le titre et qui ont été tirées à un petit nombre d'exemplaires. Enfin le public intelligent, qui s'intéresse de plus en plus à cette nouvelle science des religions, demande à être rapidement au courant des recherches et des progrès faits par les chercheurs. C'est pour répondre à tous ces besoins que la *Revue* a été créée et son succès toujours grandissant démontre que sa création était urgente. La *Revue* contient des articles de fond au bas desquels on trouve les signatures de MM. Duruy, Lenormant, G. Perrot, Fustel de Coulanges, Gaston Boissier, Clermont-Ganneau, Ravaisson, Decourdemanche, Paul Pierret, E. d'Eichthal, Reuillé, J. Halévy, J. Vinson, Beauvois, Goldziher, Van Hamel, Kern, Hooykaas, H. Oort, Happel, etc.

On y trouve dans chaque numéro :

Une chronique des études religieuses ;

Une bibliographie des ouvrages parus sur l'histoire des Religions ;

Un dépouillement des périodiques et des travaux des sociétés savantes fait au point de vue des études mythologiques, dogmatiques, ritualistes, etc.

Enfin un bulletin critique sur tous les travaux parus dans l'année et concernant un pays déterminé. C'est à dire que :

M. Maspero rend compte des ouvrages parus sur l'Égypte ;

M. Barth sur l'Inde ;

M. Decharme sur la Grèce ;

M. Cordier sur la Chine ;

M. Bouché-Leclercq sur l'Italie ;

M. Léon Feer sur le Tibet et l'Indo-Chine ;

M. Léger sur la Scandinavie ;

M. Maurice Vernes sur le judaïsme et le christianisme ;

Etc.

On comprend quelle impulsion tous ces travaux ont donnée à la

science des religions et on voit que c'est une véritable armée de savants qui plane dans les Olympes et vit dans les dogmes pour y trouver les matériaux variés destinés à constituer plus tard l'*histoire de la pensée humaine*.

La *Revue*, qui a coûté certains frais d'organisation, peut maintenant vivre de ses propres forces. Il n'en est pas de même des *Annales du musée Guimet*, publication luxueuse avec textes orientaux et illustrations. Les *Annales* coûtent, en moyenne, 20,000 francs par an. Si on en déduit le produit des ventes chez les libraires, la dépense est réduite à 14,000 francs. C'est là le budget que l'administration du musée y consacre chaque année. Les ventes iront sans doute en se développant et allègeront les frais; mais cette bonification sera immédiatement utilisée pour éditer des ouvrages plus chers qu'on n'a pas encore osé aborder à cause du coût des planches qu'ils nécessitent.

La proposition de M. Guimet fut favorablement accueillie au ministère de l'Instruction publique et on s'occupait activement de chercher les moyens d'y donner suite lorsqu'un changement de ministère, en renversant M. Duvaux, mit un temps d'arrêt aux négociations. Elles reprirent bientôt sous le ministère de M. Jules Ferry qui connaissait le Musée, à l'inauguration duquel il avait bien voulu présider quelques années auparavant. Mais à ce moment la question financière vient entraver la marche des pourparlers. Malgré toute sa sympathie M. J. Ferry n'osait pas ajouter une somme relativement assez importante au budget déjà trop chargé de l'Instruction publique, et il conseilla lui-même de proposer à la ville de Paris le don que l'Etat n'était pas en mesure d'accepter.

De ce côté aussi un accueil favorable répondit aux propositions de M. Guimet; MM. Hovelacque, Yves Guyot, Depasse, Strauss, Hattat, Cernesson, et nombre d'autres s'employèrent activement à leur prise en considération; mais là aussi la question financière mettait un obstacle insurmontable à la conclusion désirée. Le conseil municipal se déclara prêt à faire un sacrifice, mais il fallait que l'Etat intervînt pour une part des dépenses que nécessiteraient la construction du Musée et son entretien.

La question du Musée Guimet fut donc de nouveau reportée au ministère de l'instruction publique ; MM. Jules Roche et Clémenceau intervinrent et M. Fallières, alors ministre, promit d'étudier les moyens de donner satisfaction au conseil municipal. Les pourparlers traînaient cependant en longueur, lorsque sur l'initiative de MM. Schéfer, Albert Réville, et Henri Cordier, MM. Barbier de Meynard, Foucaux, Feer, Guieysse, Albert Réville, Bouché-Leclercq, Bergaigne, Henri Cordier, Carrière, H. Derenbourg, J. Vinson, Clermont-Ganneau, Jean Réville, etc., se réunirent sous la présidence de M. Schéfer et rédigèrent une adresse au ministre pour lui demander une solution prompte de cette question d'un intérêt capital pour la science orientale dont ils étaient les représentants les plus autorisés ; adresse qui fut revêtue des signatures de presque tous les collègues de ces savants professeurs. Cette démarche eut un effet des plus heureux ; elle leva les dernières hésitations du ministre, et quelques jours plus tard, M. Guimet ayant consenti à prendre à sa charge la moitié des frais de construction du nouveau musée, un projet de convention était arrêté portant cession du musée Guimet à l'Etat qui s'engageait à faire les frais de la moitié restant de la construction et à assurer au musée le crédit annuel nécessaire à son fonctionnement ; le terrain devait être demandé à la Ville de Paris.

Dans sa séance du 16 mars 1885, le conseil municipal votait une subvention d'un million pour l'acquisition du terrain nécessaire au musée et dont il devait conserver la propriété en cas de désaffectation, mais il mettait pour condition qu'au décès de M. Guimet le directeur serait choisi par le ministre entre trois candidats proposés par le Conseil.

M. Fallières ne crut pas devoir accepter cette condition et on demanda au Conseil de renoncer à cette clause, lui promettant que le successeur de M. Guimet serait nommé sur la présentation des grands corps savants.

Sur ces entrefaites, nouveau changement ministériel et M. Goblet remplace M. Fallières à l'instruction publique. Cette

fois, ce changement n'apporta pas un retard sérieux dans les négociations entamées. Poussée vivement par M. Charmes, l'affaire du terrain du Musée Guimet reçut enfin une solution définitive et conforme aux désirs du ministre dans la séance du conseil du 29 juillet 1885. et le 1^{er} juillet M. Goblet, déposait sur le bureau de la Chambre des députés le projet de loi et la convention suivante :

PROJET DE LOI.

Ayant pour objet l'approbation de la convention passée entre le ministre de l'Instruction Publique, des Beaux-Arts et des Cultes, et M. Guimet, en vue du transport à Paris et de la cession à l'Etat de l'établissement connu à Lyon sous le nom de *Musée Guimet*, et portant ouverture au ministre de l'Instruction Publique, des Beaux-Arts et des Cultes (1^{re} section) sur l'exercice 1885 : 1^o d'un crédit extraordinaire de 260.000 francs ; 2^o d'un crédit extraordinaire de 45.000 francs, en exécution des articles 3 et 6 de ladite convention, présenté au nom de M. Jules Grévy. Président de la République Française, par M. René Goblet, ministre de l'instruction Publique, des Beaux-Arts et des Cultes, et par M. Sadi-Carnot, ministre des finances.

EXPOSÉ DES MOTIFS.

Messieurs,

L'établissement connu à Lyon, depuis 1879, sous le nom de *Musée Guimet*, renferme de nombreuses et riches collections destinées à servir à l'histoire des religions et des civilisations orientales.

A la suite de ses voyages et à grands frais, M. Guimet a réussi à rassembler dans son musée un nombre considérable d'antiquités et curiosités hindoues, chinoises, japonaises, thibétaines, égyptiennes, grecques, romaines, gauloises, alexandrines, etc., de très riches spécimens de céramique japonaise, des tableaux intéressants au point de vue ethnographique, enfin une bibliothèque très-importante d'ouvrages relatifs surtout à l'Orient et composée de 13.000 volumes environ tant imprimés que manuscrits.

Depuis longtemps le monde scientifique suivait les efforts de M. Guimet ; on savait que les documents figurés ou écrits qu'il avait

su réunir dans son musée ne se trouvaient nulle part en Europe groupés avec autant de méthode, classés suivant les différents dogmes, croyances ou sectes, de manière à en dégager un enseignement et à tracer l'exposé aussi complet que possible de toutes les religions de l'antiquité et de l'Orient. En dehors de sa valeur scientifique inappréciable, on savait aussi le prix artistique et vénal de ces collections qu'on estime à plusieurs millions.

Bien souvent il avait paru regrettable qu'un établissement de cet ordre fût éloigné de Paris. M. Guimet a compris lui-même que son musée rencontrerait dans la capitale plus d'appréciateurs éclairés de tous les pays, et il a songé à le céder à l'Etat moyennant certaines conditions.

Par le projet de convention ci-annexé, M. Guimet s'engage :

A céder et à transporter à l'Etat la propriété pleine et entière de ses collections ;

A faire construire à Paris à ses frais, périls et risques, sur un terrain cédé à cet effet par la Ville de Paris (délibérations du Conseil Municipal du 15 mars et 29 juillet 1885), un immeuble plus important que celui de Lyon ;

Et à exécuter à ses frais les travaux d'aménagement de tout ordre ;

Entreprise qui représente une dépense qu'on peut évaluer à 1,590,000 francs.

En échange il demande :

Une somme de 780,000 francs payable par tiers, en trois annuités, et destinée à couvrir une partie des frais de constructions et d'aménagements ;

Un crédit annuel de 45,000 francs pour l'entretien du musée ;

Le titre de Directeur à vie de l'établissement.

Les avantages de ce contrat à titre onéreux sont si manifestes, qu'il semble inutile de les développer davantage, et nous avons l'honneur de vous demander d'approuver la convention passée avec M. Guimet, et de vouloir bien, en même temps, ouvrir les crédits qui en sont la conséquence.

PROJET DE LOI.

ARTICLE 1.

Est approuvée la Convention dont ampliation est ci-annexée passée entre le Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des

Cultes, agissant au nom de l'Etat, et M. Etienne Emile Guimet, demeurant à Paris, 7, rue Saint-Philippe-du-Roule, agissant en son nom personnel, ladite Convention portant cession à l'Etat et transport à Paris du Musée connu à Lyon sous le nom de *Musée Guimet*.

ARTICLE 2.

Il est ouvert au Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes, sur l'exercice de 1885, en augmentation des crédits votés par la loi de finances du 21 mars 1885 :

1° La somme de deux cent soixante mille francs (260,000 fr.) représentant la première annuité du crédit de 780,000 francs spécifié dans l'article III de la Convention ci-annexée.

Ce crédit extraordinaire sera classé à la première section — service de l'Instruction publique, sous le titre de Chapitre LXX. (Frais de construction du Musée Guimet).

2° La somme de quarante-cinq mille francs (45,000 fr.) destinée à couvrir les frais d'entretien, personnel et matériel dudit musée, somme également spécifiée dans l'article VI de la Convention ci-annexée.

Ce crédit extraordinaire sera classé à la première section. — Service de l'Instruction publique, sous le titre de Chapitre LXXI. (Frais d'entretien du Musée Guimet).

Il sera pourvu à ces dépenses au moyen des ressources générales du Budget de l'Exercice 1885.

ARTICLE 3.

La Convention précitée ne sera passible que du droit fixe de trois francs (3 fr.).

CONVENTION.

L'an mil huit cent quatre-vingt-cinq et le vingt-deux du mois de juillet ;

Entre le Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes, agissant au nom de l'Etat et sous la réserve de l'approbation législative ;

D'une part,

Et M. Etienne Emile Guimet, demeurant à Paris, 7, rue Saint-Philippe-du-Roule, agissant en son nom personnel :

D'autre part,

Il a été convenu ce qui suit :

ARTICLE 1.

M. Guimet cède et transporte à l'Etat la propriété pleine et entière des collections contenues dans l'établissement connu à Lyon sous le nom de Musée Guimet, et M. le Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes, agissant au nom de l'Etat, accepte cette cession.

ARTICLE 2.

La cession comprend :

- 1° Toutes les collections classées et cataloguées audit Musée ;
- 2° Les collections non cataloguées encore, mais classées dans la galerie du rez-de-chaussée ;
- 3° Les collections non cataloguées, mais classées, qui figurent dans les galeries du deuxième étage, dites galeries égyptienne, grecque, romaine et gauloise ;
- 4° Les collections en caisses déposées au Trocadéro ;
- 5° La Bibliothèque renfermant environ 13,000 volumes, tant imprimés que manuscrits.

ARTICLE 3.

Il est mis à la disposition de M. Guimet une somme de sept cent quatre-vingt mille francs (780,000 fr.), qui sera ordonnancée directement à son nom sur état nominatif en trois annuités. Cette somme de 780,000 francs sera employée, ainsi qu'il est stipulé dans les articles suivants, à la construction et à l'aménagement à Paris du Musée Guimet, travaux qui devront être exécutés dans le délai de trois ans. Ces constructions et aménagements sont évalués à la somme de 1,590,000 francs.

ARTICLE 4.

M. Guimet s'engage à faire construire à Paris, à ses frais, risques et périls, dans le délai de trois ans, un immeuble dont les plans sont ci annexés, sur un terrain agréé par lui et par l'Etat (cédé à cet effet par la Ville de Paris).

ARTICLE 5.

M. Guimet s'engage également à faire exécuter à ses frais tous les travaux d'aménagement intérieur, à solder toutes dépenses provenant du fait du transport et de la mise en ordre des collections, de l'installation des vitrines, mobilier, etc., existant à Lyon, aussi bien que de l'achat de tout matériel supplémentaire nécessaire à la bonne installation du Musée à Paris.

ARTICLE 6.

De plus, il est assuré au Musée Guimet un crédit annuel de quarante-cinq mille francs (45,000 fr.) payable à partir du 1^{er} janvier 1885. Ce crédit devra être affecté :

1^o Aux frais provenant du fait de la publication intitulée *Annales du Musée Guimet*.

2^o A la rétribution due à des indigènes collaborant aux publications.

3^o A la solde du personnel.

4^o Aux frais divers de tous genres, entretien, chauffage, éclairage, etc.

Les dépenses prélevées sur ce crédit seront justifiées par les pièces exigées par les règlements de comptabilité publique.

ARTICLE 7.

Le Musée portera perpétuellement le nom de Musée Guimet.

ARTICLE 8.

M. Guimet en sera nommé Directeur à vie, il renonce à tout émolument personnel.

Le conservateur et le personnel seront nommés ou révoqués par le Ministre de l'Instruction publique sur la proposition du Directeur.

ARTICLE 9.

Les collections cédées à l'Etat seront perpétuellement affectées au Musée ; toutefois le Directeur pourra, si certains objets se trouvent en double, opérer des échanges sous la surveillance et avec l'approbation du Ministre de l'Instruction publique.

ARTICLE 10.

Aussitôt l'approbation du présent traité par le pouvoir législatif, les collections telles qu'elles sont décrites ci-dessus seront propriété de l'Etat.

Le Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes prendra, au nom de l'Etat, livraison du Musée et des bâtiments le jour de l'achèvement de tous les travaux de construction et d'aménagements opérés par les soins de M. Guimet en exécution des articles 4 et 5 de la présente Convention.

Le 3 août, M. Jules Roche, rapporteur, déposait un rapport concluant au vote du projet de loi, qui était adopté dans la

même séance. Portée de suite au Sénat, la loi concernant le Musée y fut votée le 7 août et parut le 8 au *Bulletin des lois*.

Le nouveau Musée Guimet sera construit place d'Iéna, entre le Musée Galiera et celui du Trocadéro. Autant que le permet la configuration du terrain, on lui conservera l'aspect et la disposition de celui de Lyon.

On nous assure que tout est prêt et que les travaux commenceront aussitôt que le Conseil municipal aura homologué l'acte d'achat des terrains ; la construction serait menée assez rapidement pour qu'une partie au moins des collections puisse y être installée dans le courant de l'année 1887.

Au moment de mettre sous presse on nous communique le rapport suivant :

RAPPORT

Présenté par M. HATTAT, au nom de la 5^e Commission (1), sur l'acquisition d'un terrain avenue d'Iéna, place d'Iéna et rue Boissière, pour l'établissement du musée Guimet.

(Annexe au procès-verbal de la séance du 18 novembre 1885)

Messieurs,

Le Conseil municipal a, par plusieurs délibérations, manifesté son désir d'aider de tout son pouvoir à l'installation, dans notre ville, du musée des Religions créé par M. Guimet, et qui se trouve aujourd'hui à Lyon.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler dans quelles conditions M. Guimet a proposé de faire don à l'État de la précieuse collection qu'il a réunie à force de temps, d'argent et de science et pour laquelle il souhaite un cadre digne d'elle, c'est-à-dire Paris. L'État, qui acceptait ces conditions, comprenant tout l'intérêt que présentait pour la capitale l'installation de ce musée, s'engagea à faire la dépense nécessaire pour l'édification des locaux destinés à recevoir les collections, si la ville de Paris, de son côté, participait à cette dépense en fournissant le terrain.

C'est dans le courant de mars de cette année que, pour la pre-

(1) La 5^e Commission (*Architecture et Beaux-Arts*) est composée de M. Hattat, président; Delhomme, secrétaire; Cernesson, Collin, Depasse, Hubbard, Levraud, Reygeal.

mière fois, la demande de l'État, formulée dans une proposition de M. le Ministre de l'instruction publique, vous fut soumise. Elle tendait à ce que la Ville participât, par l'apport d'un terrain de 4,000 mètres environ, — surface jugée indispensable, — à ladite installation.

Cette proposition de M. le Ministre de l'instruction publique a été adoptée par vous en principe, par votre délibération du 16 mars 1885. Vous stipuliez seulement, entre autres conditions, d'abord, que la ville de Paris conserverait la nue-propriété du terrain cédé par elle à l'État, et que ce terrain devrait lui faire retour avec les constructions, sans soulte à payer, dans le cas où l'affectation du bâtiment serait changée, ce qui ne pourrait se faire sans l'approbation du conseil municipal ; ensuite, que le directeur du musée Guimet serait choisi, en cas de vacance, sur une liste de trois membres présentés par le Conseil municipal.

Par une lettre en date du 10 avril suivant, M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts déclara accepter sans réserve la première de ces conditions ; en ce qui concerne la seconde, il déclara ne pouvoir y consentir, mais s'engagea, en cas de vacance, à ne choisir le directeur du musée Guimet que sur une proposition émanant des corps savants, qui ressortissent à son administration.

Vous avez, Messieurs, dans votre séance du 29 juillet dernier, adopté d'une manière définitive les propositions nouvelles de M. le Ministre, sous la seule réserve que le prix du terrain mis à la charge de la Ville ne pourrait dépasser un million.

Par ce texte nouveau, vous donniez mission à l'administration de M. le Préfet de la Seine d'entamer les pourparlers nécessaires pour aboutir à l'acquisition d'un terrain qui, contenant au moins 4,000 mètres, ne coûtât pas plus d'un million et réunit en outre certaines autres conditions.

En effet, il y avait un double problème à résoudre : d'une part, l'État et M. Guimet demandaient que l'emplacement qui serait choisi le fût à proximité des nouveaux musées modernes, c'est-à-dire du futur musée Galliera, du musée du Trocadéro et des grandes collections des Ponts et chaussées : il fallait, d'autre part, que le terrain se trouvât sur une grande voie et avec les dégagements nécessaires pour permettre l'édification d'un monument digne des richesses qu'il devait contenir.

Après de nombreuses recherches, l'Administration a fixé son choix

sur deux terrains contigus dont la réunion forme à peu près une surface de 4,000 mètres, et qui sont situés place d'Iéna, à l'angle de l'avenue de ce nom et de la rue Boissière.

La situation de la place d'Iéna répondait parfaitement à toutes les conditions du programme; malheureusement les terrains voisins, dont la vente avait eu lieu récemment, ressortaient à 400 francs du mètre, ce qui, pour 4,000 mètres, aurait mis à la charge de la Ville une dépense de un million six cent mille francs (1,600,000 fr.).

La délibération du Conseil étant formelle en ce qui concerne la dépense, l'Administration a dû négocier longuement avec les propriétaires de ces deux terrains, MM. Grienenger et d'Erlanger, pour les amener à consentir un abaissement de prix en rapport avec celui indiqué par ladite délibération.

Grâce à l'intervention officieuse d'un des grands propriétaires du quartier, MM. Grienenger et d'Erlanger ont enfin acquiescé aux propositions de l'Administration et, par une lettre du 3 octobre dernier, se sont engagés, le premier, à céder son terrain de 3,067 mètres, à l'angle de l'avenue d'Iéna et de la rue Boissière, au prix à forfait de 775,000 francs, et le second, à céder la surface nécessaire pour compléter l'emplacement du musée, sans que, toutefois, ce complément puisse dépasser 900 mètres carrés, au prix de 250 francs le mètre.

Ce résultat, communiqué à M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, a reçu son approbation sans restriction aucune, et le projet d'acquisition du terrain de la place d'Iéna a été également approuvé par M. Guimet. M. le Ministre a seulement insisté pour que l'affaire fût soumise d'urgence au vote du Conseil municipal.

Dans ces conditions, il ne reste plus, Messieurs, qu'à traiter la question des voies et moyens. Aux termes de leur engagement, MM. Grienenger et d'Erlanger ont accepté le paiement de leur prix respectif en trois annuités et par tiers, avec intérêts à 5 0/0 à partir du 15 octobre 1885, le versement de la première annuité devant être effectué le 15 octobre 1886 seulement.

Il n'y aurait donc lieu de porter au budget supplémentaire de 1885 qu'une provision de 100,000 francs pour faire face aux frais de réalisation du contrat de vente, dépense qui pourra être prélevée, jusqu'à due concurrence sur celle de 119,912 fr. 93 c. résultant de bonis réalisés et de rabais d'adjudications, sur travaux de grosses réparations

et amélioration d'édifices municipaux divers (chap. XLII, § 13, art. 35 A, de la situation semestrielle du 31 mars 1885).

Cette somme de 100,000 francs ne doit d'ailleurs être considérée que comme une avance de la ville de Paris, qui obtiendra la déclaration d'utilité publique et rentrera ainsi dans ses déboursés.

Au budget de 1886 serait inscrite la première annuité,	
soit	333.333 33
plus les intérêts d'un million, du 15 octobre 1885 au	
15 octobre 1886, soit	50.000 »
Ensemble.	<u>383.333 33</u>

En ce qui concerne les deux dernières annuités avec les intérêts y afférents, elles pourraient être sans peine prélevées en 1887 et 1888, soit sur les crédits de l'emprunt, soit sur les ressources ordinaires du budget.

Dans ces conditions, votre Commission, Messieurs, vous propose de sanctionner les pourparlers engagés entre M. le Préfet de la Seine et MM. Grienenger et d'Erlanger. Vous assurerez ainsi à Paris la possession d'un musée unique en son genre, et vous montrerez une fois de plus que le Conseil municipal sait ne rien négliger lorsqu'il s'agit de la prédominance intellectuelle de Paris.

En terminant, Messieurs, je vous rappellerai que la convention passée entre l'État et M. Guimet a été approuvée par une loi du 7 août dernier, et que cette loi a en même temps ouvert, au ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, sur l'exercice 1885, la première annuité du contingent de l'État dans la construction du nouveau musée.

Il ne dépend donc plus que de vous d'assurer la prompte mise à exécution de cette œuvre si intéressante, et cette éventualité vous semblera, je l'espère, suffisante pour que vous adoptiez, le plus tôt possible, le projet de délibération suivant.

Paris, le 18 novembre 1885.

Le rapporteur,

F. HATTAT.

Les conclusions de ce rapport ont été adoptées par le Conseil municipal dans sa séance du 15 décembre, avec de légères modifications introduites par un amendement de M. Réty. Rien ne s'oppose donc plus à la mise en train des travaux.

UN

MÉMOIRE ESPAGNOL SUR LE NIRVANA

BOUDDHIQUE

M. Ayuso qui a déjà publié plusieurs travaux sur la littérature orientale et, entre autres, la traduction espagnole de deux drames sanskrits de Kâlidâsa : Sakountalâ et Vikramorvaçi, s'occupe, dans la brochure dont le titre est ci-dessous, de la question du Nirvâna ou délivrance finale des Bouddhistes, déjà tant de fois traitée par les savants d'Europe. Mais, pas plus que ses nombreux devanciers, il ne donne une solution définitive et sans réplique de ce qu'on pourrait appeler une énigme indienne. Il se décide pour l'annihilation complète de l'individu ; nous allons voir, en examinant son mémoire, que les arguments qu'on peut présenter pour expliquer le vrai sens du mot Nirvâna seraient plutôt contre que pour l'idée d'annihilation.

M. Ayuso commence par nous dire, p. 5 : « Ce n'est pas uniquement un désir puéril de faire connaître la doctrine du Bouddha qui m'a engagé à choisir ce sujet, mais bien le dessein d'indiquer quelques-uns des points de contact que présente cette doctrine avec ces systèmes modernes de philosophie qui sont aussi absurdes que les conceptions du sage indien et qui n'en sont pas moins discutés sérieusement dans les principaux centres de la science européenne. »

¹⁾ *El Nirvâna buddhista en sus relaciones con otros sistemas filosoficos*, par D. F. G. Ayuso, Madrid, 1885.

Il s'agit de la philosophie de Schopenhauer et de Hartmann ¹ que M. Ayuso ne nomme pas ici, mais dont il s'occupera à la fin de son opuscule.

M. Ayuso nous dit, p. 6 : que le Bouddha abolit les castes et supprima la hiérarchie sacerdotale des brahmanes. Cela n'est pas tout à fait exact. Le Bouddhisme, il est vrai, ne tint nul compte des castes mais il les laissa subsister puisque l'on trouve, à chaque instant, dans les livres bouddhiques, qu'un homme prit une femme de la même caste que la sienne et qu'aujourd'hui, à Ceylan, la distinction des castes existe encore. Quant à supprimer la hiérarchie brahmanique, il n'en est pas question, si nous en croyons le passage suivant emprunté à H. H. Wilson :

« Une notion très erronée prévaut, en général, en Europe, sur la position des Brahmanes dans la société Hindoue. Collectivement parlant, les brahmanes n'ont jamais été prêtres officiants dans les temples et, quoique plusieurs d'entre eux fonctionnent comme tels, ce n'est pas plus une occupation exclusive que toute autre apportant du profit. Manou lui-même (III. 152) regarde comme infâme pendant sa vie et condamné à l'enfer après sa mort le brahmane qui est le ministre d'une idole. Comme caste, les brahmanes exercent réellement peu d'influence sur l'esprit des Hindous en dehors de celle qu'ils ont par leur nombre, leurs biens et leur rang. *Comme hiérarchie ils sont nuls*, et comme corps littéraire peu nombreux. Qu'ils aient encore une grande importance dans le système social de l'Inde anglaise, cela ne fait pas de doute, *mais ils ne forment pas un sacerdoce* ².

M. Ayuso nous rappelle, p. 16, l. 4, que Çākya Mouni, après avoir longtemps hésité, se décida enfin à ouvrir au monde les portes de l'immortalité. Mais alors, le Nirvāna n'est pas le néant, car le néant n'a rien de commun avec l'immortalité.

Avant d'aborder directement la question du Nirvāna, M. Ayuso donne un abrégé de la vie de Çākya Mouni, et nous persuade aisément que sa doctrine est séparée par un immense abîme de celle du Christ et il n'a pas grand-peine à nous montrer la supériorité de cette dernière. Ce qui n'empêche pas qu'il y ait, en Europe, un certain

¹) Ce sujet a été traité par M. Henri Mayor, dans une brochure intitulée : *Le Bouddhisme et le système de M. Hartmann*. Lausanne, 1880.

²) *Select Works of H. H. Wilson*, T. I La même observation se trouve dans la préface de la traduction anglaise du *Vivāda chintamani*, par Prossonno Coommar Tagore, p. 34, Bombay 1863.

nombre de personnes qui se disent bouddhistes, mais qui, je crois, seraient bien embarrassées de dire pourquoi et comment elles sont arrivées à cette croyance qui ne les oblige à aucune pratique religieuse, ce qui peut bien être la cause de leur conversion.

P. 20, l. 1. Suivant les Bouddhistes, dit M. Ayuso, le monde n'a pas eu de commencement et ne pourra avoir de fin, de sorte que tous les êtres tourneront toujours fatalement dans le cercle de la transmigration, ce qui, d'ailleurs, est aussi la doctrine des brahmanes. Puis il ajoute : « Ceci posé, que l'homme peut atteindre le Nirvâna, on nie carrément l'immortalité de l'âme comme étant la dernière récompense. »

Nous reviendrons sur ces idées que l'on peut, selon nous, retourner contre l'idée de néant.

P. 23. L'auteur parle ici de la mort du Bouddha, causée par une indigestion après avoir mangé un mets de viande de porc et de riz. Les Brahmanes, ajoute-t-il, ont souvent raillé les Bouddhistes sur cette fin peu édifiante de Çākya Mouni ; et, en effet, une telle mort ne convient guère à un homme qui se croit supérieur même aux dieux. Si nous étions bouddhistes nous pourrions répondre que les brahmanes étaient bien mal venus à faire ces reproches aux bouddhistes, car, eux aussi nous disent qu'il n'y a jamais annihilation de deux actions, l'une étant bonne et l'autre mauvaise, et qu'il faut absolument que la bonne soit récompensée et la mauvaise punie, sans compensation possible. Qu'est-ce qui empêche de croire que cette mort du Bouddha ait été la punition d'une faute antérieurement commise et aux conséquences de laquelle il ne pouvait échapper ?

J'ajouterai que cette circonstance de la mort du Bouddha, que ses disciples n'ont jamais cherché à dissimuler, me semble un argument puissant pour prouver que le fondateur du Bouddhisme a réellement existé, car, autrement, pourquoi attribuer à Çākya cette mort vulgaire ?

Page 24, l'auteur nous dit : « La théorie du Nirvâna bouddhiste expliquée par M. Barthélemy-Saint-Hilaire dans la préface de son livre *Le Bouddha et sa religion*, produisit une grande surprise parmi les philosophes et les orientalistes d'Europe et donna lieu à des protestations énergiques de la part de ceux qui supposaient que le savant français avait exagéré la doctrine de Çākya Mouni à propos de l'un des points les plus importants de la vie de l'homme et de ses futures destinées. Et, pourtant, il n'avait fait rien de plus qu'expliquer l'opinion soutenue par son maître Burnouf etc. »

Ce qui m'étonne chez les auteurs qui, depuis trente ans, ont parlé du Nirvâna bouddhique, c'est qu'ils déplorent l'idée de néant qu'ils attachent à ce terme, tout en reconnaissant que Çākya Mouni ne l'a jamais défini clairement nulle part, pas plus qu'il ne nomme un Dieu suprême.

Je dois dire que Eug. Burnouf, dont on invoque toujours l'autorité, n'a jamais affirmé catégoriquement que le Nirvâna n'était pas autre chose que le Néant. Voici un des passages de l'*Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien* où l'on verra que lorsqu'il parle du néant à propos du Nirvâna, il a toujours la précaution d'atténuer le sens affirmatif de ses paroles. « Le mot *vide*¹ qui paraît déjà dans les monuments que tout nous prouve être les plus anciens *m'induit à penser* que Çākya vit le bien suprême dans l'anéantissement complet du principe pensant.... Il n'affranchit pas l'esprit comme faisaient les brahmanes, en le replongeant au sein du Brahma éternel et absolu ; il anéantit les conditions de son existence relative en le précipitant dans le *vide*, c'est-à-dire, *selon toute apparence*, en l'anéantissant. »

Et voici maintenant un savant anglais qui a longtemps vécu parmi les bouddhistes du Népal, qui nous dit : « Par la *çouñyatâ* (*vide*, *vacuité*) douteuse, je n'entends pas, en général, l'*annihilation*, le *néant*, mais plutôt cette atténuation extrême et presque infinie qu'ils attribuent au pouvoir matériel des forces à l'état d'inaction, ou l'abstraction de toutes les formes palpables qui composent le monde sensible ou la nature active. »

M. Ayuso nous dit (p. 25, au bas) : « Des textes bouddhiques se déduisent, avec évidence, que le mot *Nirvâna* signifie extinction, annihilation, et non un quiétisme parfait, comme le prétendent quelques-uns sans prendre garde qu'une pareille signification est contraire à l'étymologie du mot qui, venant du sanskrit *vā*, souffler, et de *nir* négatif, signifie *éteint*, comme une lampe ou un feu qui n'a plus de combustible, c'est-à-dire plus rien de ce qui constitue l'existence. »

Si le mot existence est ici, comme je n'en doute pas, la traduction du sanskrit *bhava*, il s'agit de l'existence dans le monde d'ici-bas, où, pour exister, il faut avoir un corps composé d'organes. Or, suivant les bouddhistes, tout composé est périssable ; et la lampe étant un

¹) Ce mot de *vide*, en sanskrit *Çūnya*, n'est pas, pour les bouddhistes, le *vide* absolu ; il est synonyme d'*ākāśa*, l'éther ; c'est le milieu où s'est développé le monde.

²) Hodgson, *Illustrations of the Literature and Religion of the Buddhists*, p. 38.

composé, il s'en suit qu'on peut la comparer au corps tandis que le feu, qu'on peut comparer à l'âme, s'éloigne quand il n'a plus d'aliment.

Nous trouvons, à la même page 26, que, dans le Nirvâna, il ne subsiste aucun élément de l'individualité. Mais alors, il faut aussi accuser les brahmanes de chercher la délivrance dans l'annihilation.

« L'état absolu de l'âme délivrée n'est nulle part clairement défini par les brahmanes ; elle perd toute individualité de l'esprit et du corps, soit que, avec la philosophie Vêdânta, nous la considérions comme devant être réunie à l'être suprême ou absorbée en lui ; soit que, avec la philosophie du Sângkhya, nous la regardions comme mêlée à l'élément spirituel de l'univers. L'état individuel cesse d'exister dans les deux cas. L'annihilation donc, en ce qui regarde les individus, est aussi bien la destinée finale de l'âme que celle du corps et, « ne pas être » est le résultat mélancolique de la religion et de la philosophie des Hindous. » ¹ M. Ayuso nous dit, p. 27, au bas : En réalité, l'existence de Dieu étant niée ou méconnue, il n'est pas possible de donner à l'âme une autre destinée que celle du Nirvâna-néant.

Ici, je répondrai à M. Ayuso que si le Bouddha savait suivre un raisonnement, et l'on peut bien lui accorder ce léger mérite, il n'a pas pu dire que le Nirvâna était l'anéantissement de l'âme. Voici pourquoi : L'un de ses principaux axiômes est : « *Tout composé est périssable.* » Il faut donc, pour délivrer l'âme, qu'elle soit débarrassée des composés. Or, on peut par la méditation profonde qui produit la science sans bornes, arriver à n'être plus sujet à la transmigration, c'est-à-dire à s'affranchir de tout ce qui compose l'existence dans ce monde. Puis, comme les Bouddhistes, de même que les Brahmanes croient que les âmes *ont existé de toute éternité*, sans avoir eu de commencement, il s'ensuit qu'elles ne font pas partie des composés, *puisque les composés sont tout ce qui est le produit d'une cause*, et qu'elles sont, par cela même, impérissables.

P. 28. M. Ayuso parle ici de Hartmann et de Schopenhauer, dont il ne peut, avec raison, admettre les doctrines : « Le système du Bouddha comme celui de Hartmann et celui de Schopenhauer prend sa source dans le pessimisme le plus exagéré duquel les principes

¹) *Two lectures on the religious practices and opinions of the Hindus*, by H. H. Wilson, Oxford, 1840, p. 66.

de ces philosophes sortent comme les anneaux d'une chaîne, et, ce qui s'en dégage, c'est le néant. »

P. 29. « Quoique cela paraisse un fait impossible, le Bouddha essaya de fonder une religion sans Dieu ; création monstrueuse de l'orgueil humain qui usurpait le trône et la couronne qui n'appartiennent qu'à l'Être suprême. Mais les peuples bouddhistes, suivant les aspirations naturelles du cœur humain, qu'un pouvoir irrésistible amène à l'idée de Dieu, le cherchèrent dans la doctrine du *Tripitaka* (le recueil des livres sacrés des Bouddhistes) et ne l'y trouvant pas, placèrent le Bouddha lui-même sur le piédestal de la Divinité, quoique ce ne fût pas la prétention du réformateur, ce qui se déduit de ses propres paroles et des déclarations explicites de ses biographes »,

On peut répondre ici que Çākya Mouni se présentait comme le fondateur, non d'une religion, mais d'une philosophie nouvelle qu'il croyait destinée à sauver le monde des souffrances de la transmigration. Si l'on voit les dieux en même temps que les hommes, se prosterner devant lui et l'appeler le Dieu des dieux, ce n'est pas qu'ils le regardent comme le Dieu suprême, créateur de toutes choses. Il n'est et ne peut être, pour les Indiens de son temps, qu'un homme plus sage et plus savant que tous les autres et, comme les dieux du Bouddhisme, de même que ceux du Brahmanisme, ne sont que des hommes arrivés à un état supérieur par leurs vertus, leurs mortifications, leur science ou leur sagesse, rien de plus naturel que tous s'inclinent devant celui qui a ou qui dit avoir la science parfaite et accomplie. Delà à l'idée d'un Dieu suprême, la distance n'est pas grande et l'on ne peut s'étonner qu'elle ait été bientôt franchie.

« La religion du Bouddha, nous dit M. Ayuso, (p. 30), s'est dégagée de toute tendance surnaturelle et ses principes se meuvent dans un cercle de causes et d'effets purement naturels. » Si cela est vrai pour expliquer l'origine du monde, l'amour des Indiens pour le merveilleux reparait d'une autre manière sous la forme du pouvoir magique, pouvoir admis d'ailleurs avant Çākya, puisque l'ermite Asita était venu lui rendre visite à travers les cieux, peu de temps après sa naissance.

Devenu Bouddha, Çākya Mouni ne fit que ce que d'autres ascètes avaient fait avant lui, lorsqu'un jour qu'il arrivait au bord du Gange, sans avoir de quoi payer le péage, il passa à l'autre rive à travers les cieux. Rien n'est plus ordinaire que de voir les saints du Bouddhisme

s'élever dans le ciel à la hauteur de sept palmiers, en prenant les quatre postures qui consistent à marcher, à rester debout, à s'asseoir et à se coucher ; puis, d'entrer dans la région du feu et de faire sortir de leurs personnes des rayons verts, jaunes, blancs, etc. ; et aussi de faire jaillir du feu du haut de leurs corps tandis que de l'eau coule de la partie inférieure. Tout cela, au milieu des cieus, aux quatre points cardinaux.

M. Ayuso (p. 31) est dur pour la doctrine du Bouddha : « La morale et la métaphysique de Çākya sont si pauvres et ses théories si insipides, et, en général, si dénuées de fondement que l'énorme propagation de sa doctrine *ne se* comprend que chez des peuples déjà dégénérés et altérés de doctrines qui apportaient la solution, même apparente, du grand problème de l'autre vie. La sienne se rencontrait, en effet, avec la situation du peuple indien, à l'époque où il commençait à enseigner publiquement.

« La manière vague dont le Bouddha explique sa doctrine du Nirvāna, et les contradictions, au moins apparentes, dans lesquelles il tombe quant il se voit obligé de donner des explications sur ce sujet, sont, sans doute, la cause principale des interprétations diverses que nous rencontrons dans les livres sacrés du Bouddhisme, mais il ne faut ni exagérer cet argument, ni prêter une foi aveugle aux paroles des auteurs bouddhistes, parce que, comme nous l'avons dit plus haut, les mêmes faits et paroles du Maître sont reproduits dans les différentes versions de ses biographes d'une manière très différente ; et nous ne voulons pas omettre une observation très juste que cette circonstance nous suggère, à savoir que si la plus légère variante des évangélistes a servi de point de départ pour attaquer le christianisme, il n'y a pas de raison pour que nous accordions, sur tous les points, aux livres bouddhiques, une autorité qui admet tant de différences fondamentales. Mais malgré ces variations, il est évident que l'opinion qui domine est celle qui comprend le Nirvāna dans le sens d'annihilation complète, et c'est, en même temps, un fait digne d'attention que, précisément, les passages où l'on paraît donner une interprétation contraire, contiennent des expressions obscures et peu précises. » (p. 32).

- Je ne sais si je me trompe, mais le raisonnement que j'ai présenté plus haut (ci-dessus, p. 325), pour prouver la perpétuité de l'âme, sinon de l'individualité des personnes, comme l'entendent aussi les Brahmanes, me paraît difficile à réfuter. Or, ce raisonnement s'appuie

sur les paroles mêmes du Bouddha et, s'il ne s'est jamais exprimé clairement en parlant de la délivrance finale, c'est probablement qu'il comptait sur l'intelligence des docteurs bouddhistes pour expliquer sa pensée ou bien qu'il voulait laisser à l'imagination de ses disciples le soin de se faire, à leur gré, l'idée du bonheur qu'ils désiraient obtenir dans le Nirvâna.

Si cette conjecture est juste, les docteurs bouddhistes ont très bien obéi à leur maître et les sectes qui, 400 ans après la mort de Çâkyâ, étaient au nombre de dix-huit¹, n'ont pas manqué de profiter du peu de clarté des explications du maître pour se faire, chacune à sa manière, une idée du Nirvâna.

Cela est si vrai, qu'à la même époque, on vit apparaître avec le philosophe Nâgardjouna, le système de philosophie appelé *Madhyâmikâ*, c'est-à-dire « qui tient le milieu ». Avant Nâgardjouna, les philosophes de l'Inde étaient dans les deux extrêmes, enseignant, les uns la durée perpétuelle de l'âme, les autres son annihilation complète. Il choisit le milieu, d'où vint le nom de cette secte philosophique².

M. Ayuso nous dit, p. 36, que le bouddhisme n'ayant pas de notion claire de l'âme, on peut affirmer, avec justice, qu'il nie son existence comme il nie la personnalité humaine. Il cite à l'appui, le dialogue bien connu entre le sage Nâgasêna et le roi Milinda qui vivait un siècle avant notre ère.

« — Comment t'appelles-tu, ô vénérable ?

— Mon nom est Nâgasêna, grand roi ; mais ce n'est qu'un nom, une dénomination, une parole vaine, car il n'y a pas ici de sujet.

— Mais alors, s'il n'y a pas ici de sujet, qu'est-ce qui donne tout ce dont tu as besoin et qui donc jouit de toutes ces choses ; celui qui va dans le sentier de la vertu ?

— Seigneur, les cheveux sont-ils Nâgasêna ? non ; les ongles et les dents sont-ils Nâgasêna ? non. En aucune partie on ne trouve Nâgasêna. Donc Nâgasêna est une parole vaine ; tel sujet n'existe pas.

« Avec plus ou moins de clarté, c'est là la doctrine que soutiennent les textes les plus antiques en parlant de la personnalité humaine et

¹) *Asiatic Researches*, XX, p. 297.

²) *Asiatic Researches*, T. XX, p. 400. Ce système, à ce qu'il paraît, eut beaucoup de succès, car le *Tanjour* tibétain ne contient pas moins de 253 traités expliquant la doctrine *Madhyâmikâ*. *Ibid.*, p. 570.

de l'existence de l'âme, dont la négation est enseignée par le Bouddhisme canonique, etc. »

Malheureusement, cette théorie ne se soutient pas devant le passage suivant :

« Les conditions n'ont pas nature propre d'âme ou de moi, le moi n'est pas en elles ; la personne n'est pas une condition. Or, la personne, c'est celui qui, dans la proposition : *J'ai, dans un temps passé, revêtu une forme*, dit JE ou MOI. Ce *je* ou *moi*, c'est la personne ; le moi, ce n'est ni les attributs, ni les sièges des qualités sensibles, ni les éléments. C'est-à-dire, ajoute E. Burnouf¹, le moi n'est pas le corps de l'individu, qui est composé des attributs intellectuels des sens et des éléments. Or, cette théorie repose sur des textes que je considère comme respectables, notamment sur l'*Avadāna śataka*. »

En voyant de pareilles divergences entre des textes qui, tous, ont la prétention d'être canoniques, on est bien forcé d'en venir à cette opinion que la signification du mot Nirvāna est une question d'école.

M. Ayuso qui semble vouloir rejeter toujours le Bouddhisme dans le culte du néant, revient encore sur ce sujet, p. 37 :

« Les livres les plus complets et les plus célèbres de la métaphysique bouddhiste sont imprégnés de la théorie du nihilisme ; et qu'on ne nous dise pas que ces ouvrages sont des compositions modernes, parce qu'il sera toujours vrai qu'ils soutiennent les théories courantes chez les bouddhistes, et aussi parce que, d'autre part, ces doctrines se trouvent déjà contenues dans les Sôûtras ou prédications du Bouddha. C'est bien la *Pradñāpāramitā* qui est la plus pure manifestation de la philosophie bouddhique, la perfection de la sagesse, la sagesse transcendante, comme l'indique son nom indien, laquelle enseigne que le degré le plus élevé et le seul vrai de la connaissance humaine est la négation de l'objet connu et du sujet qui connaît ; et, ce degré, qu'est-il de plus que la négation de toute existence, le scepticisme poussé jusqu'à l'exagération la plus extravagante ? »

Ici, encore, je chargerai E. Burnouf de répondre : « Je ne puis croire que les diverses rédactions de la Prajñā nous donnent la doctrine répandue plusieurs siècles avant notre ère par le solitaire de la race des Qākya. *Il n'y a pas de trace de ces théories radicalement négatives* dans les premiers Sôûtras, ou, pour le dire plus exactement, ces

¹) *Introd. à l'hist. du Bouddhisme indien*, p. 503, où ce passage est pris.

théories n'y sont qu'en germe et ce germe n'y est pas beaucoup plus développé qu'il ne l'est dans les écoles brahmaniques, etc.

P. 38. Au sujet de la personnalité, dit M. Ayuso, cet autre passage n'est pas moins explicite : « Le moine Vacchagotta demande au maître : « Le *Moi* existe-t-il ? » — Et Gôtama garde le silence. A la seconde demande : « Est-ce que le *Moi* n'existe pas ? » Même silence du maître. En voyant cela, le moine, qui n'était pas bouddhiste, se retire. Ananda demande alors à Gôtama pourquoi il n'a pas répondu au moine, et le maître lui répond : Si j'avais répondu à la première demande : le *Moi* existe, j'aurais approuvé la doctrine des Sramanas et des brahmanes qui croient à l'immortalité. Si j'avais répondu à la seconde : le *Moi* n'existe pas, j'aurais confirmé l'enseignement de ceux qui croient à l'anéantissement, et le moine serait tombé d'une confusion dans une autre plus grande ».

On voit clairement par ce dialogue que le Bouddha ne veut pas ici résoudre d'une manière définitive le problème de la personnalité, pour ne pas arracher du cœur de ses disciples la dernière espérance d'une vie bienheureuse. Il est si dur de dire à un homme : « Le prix de ton abnégation et de tes vertus sera le *néant* ! » — M. Ayuso a parfaitement raison, mais j'avoue que je ne comprends pas qu'un philosophe qui croit avoir trouvé la vérité absolue n'ait pas le courage de la déclarer à ses disciples ou à ceux qu'il veut persuader, pas plus que je ne comprends le silence des adeptes sur le sens du mot le plus important de toute la doctrine, parce que les nouveaux convertis ont, généralement, le courage de proclamer leurs croyances. Pourquoi donc, nulle part, ne se sont-ils expliqués sans détour ?

Ici encore, il faut en revenir à l'opinion que j'ai déjà exprimée précédemment, et que M. Ayuso semble lui-même accepter ici.

Fidèle au titre de son mémoire, l'auteur nous donne, p. 38 et suiv., une courte esquisse de quelques systèmes philosophiques grecs, qui lui paraissent se rapprocher du Bouddhisme, et, entre autres, celui de Gorgias, de Léontium qui, 444 avant J.-C., enseignait que, dans le monde, il n'y a rien de réel.

« Théodore de Cyrène et Egésias se rapprochent encore plus du pessimisme athée du Bouddha et de Hartmann. Le premier, après avoir posé pour principe qu'il n'y a aucune vérité, nie l'existence des dieux et, en proclamant l'égoïsme le plus absolu, se moque effrontément de la morale, de la religion et de tout ce qui se rapporte aux objets sacrés. Egésias déclare qu'il n'est pas donné à l'homme de sa-

tisfaire complètement ses désirs, et en conclut que la vie est le don le plus funeste que la nature nous ait fait, et que la mort est préférable. C'est exactement le sentiment de Schopenhauer quand il dit que toute la vie est une souffrance et que « l'optimisme est un amer sarcasme des souffrances infinies de l'humanité », pensée que développe avec plus de cynisme encore Hartmann. quand, après avoir refusé à l'homme tous droits au bonheur, et avoir affirmé qu'il a seulement le devoir de souffrir la douleur avec résignation, il soutient « que la conception qui se dégage de là, exige aussi impérieusement un passé fini qu'un avenir limité, principe brutal qui conduit inévitablement au néant, comme la doctrine des philosophes grecs que nous avons nommés et celle du réformateur indien, etc. »

Pour finir cette étude sur le Nirvâna, je dirai que je maintiens que l'âme persiste quand on y est entré, en appuyant cette opinion sur le raisonnement que j'ai présenté plus haut (p. 325 et suiv.). J'avoue, cependant, que je me garderais bien de donner une définition de l'état que désigne le mot Nirvâna. Que dire, en effet, de précis sur ce sujet, quand le Bouddhisme nous enseigne qu'avant d'obtenir la délivrance finale, un sage peut atteindre un état de l'esprit où il n'y a ni idée ni absence d'idée et que cet état n'est pas même encore le dernier degré de la contemplation !

Dans l'impossibilité de conclure d'une manière irrévocable, j'emprunte à M. Eitel, qui a longtemps séjourné en Chine, le passage suivant sur le Nirvâna, qui résume bien, à mon avis, où en est la question controversée depuis trente ans :

« On a beaucoup disputé dans le monde savant, parmi les Bouddhistes et les savants d'Europe, pour savoir si le Nirvâna signifie ou non annihilation absolue. Qu'on me permette d'insinuer que, si les savants qui ont écrit sur ce sujet, au lieu de regarder le Bouddhisme comme une seule et même chose partout et dans tous les âges, au lieu de s'apercevoir que le Bouddhisme est une chose comme système scientifique et une autre chose comme religion populaire et pratique, (que si ces savants, dis-je), avaient considéré qu'il y a autant de différentes dénominations, écoles et partis qu'il y a de sectes chrétiennes, cette considération eût évité bien des discussions inutiles.

La doctrine du Nirvâna, comme toutes les autres doctrines bouddhistes, a été différemment traitée à des âges différents, par des écoles, des écrivains et des prédicateurs différents. J'ai beaucoup ré-

fléchi sur ce sujet, et les conclusions auxquelles j'arrive sont celles-ci : En l'absence d'anciens manuscrits et en raison des altérations répétées que le texte du canon bouddhique a souffertes avant d'être fixé sous la forme qu'il a maintenant, il est, pratiquement, impossible de déterminer ce que le Bouddha Çākya Mouni lui-même pensait sur ce sujet. Il peut, ou avoir considéré le Nirvāna comme un état d'immortalité personnelle dans lequel l'esprit, exempt des tourbillons de la transmigration, se réjouit dans la possession d'un honneur produit par l'annihilation de tout désir, ou il peut avoir vu le Nirvāna comme l'état d'une annihilation absolue de la personnalité et de l'existence individuelle. Il est impossible de décider laquelle des deux manières de voir le Bouddha soutint effectivement.

Après sa mort, ses disciples ont dû, de même, laisser pendant quelque temps le problème sans y toucher. Mais les plus anciens livres que nous possédions s'accordent pour décrire le Nirvāna comme un état où l'on est exempt de la naissance et de la mort, comme une condition de paix et de félicité, impliquant, non seulement la continuation de l'individualité, mais un intérêt au progrès de la religion sur la terre, lequel excite les individus, après être entrés dans le Nirvāna, à reparaitre sur la terre afin d'intervenir en faveur des fidèles.

D'un autre côté, les écoles philosophiques du Bouddhisme, aussi bien les anciennes que les modernes, ont toujours eu un penchant à définir, et, dans plusieurs cas, ont défini en effet le Nirvāna comme un état d'annihilation absolue où il n'y a ni conscience, ni personnalité ni existence d'aucune espèce ; et je crois qu'un développement d'accord avec les principes du Bouddhisme doit toujours conduire à ce même résultat négatif que l'existence n'est qu'une malédiction, et, qu'en conséquence, l'effort humain doit tendre à l'annihilation totale de la personne et de l'existence de chaque âme individuelle.

Les écoles philosophiques modernes du Bouddhisme sont toutes, plus ou moins, influencées par un esprit de nihilisme sophistique. Elles en usent avec le Nirvāna comme avec tout autre dogme tel que le Ciel et l'Enfer. Elles nient sa réalité objective en la plaçant tout à fait dans l'abstrait. Elles dissolvent toute proposition en une thèse et en son antithèse, puis elles nient les deux. Ainsi, elles disent que le Nirvāna n'est pas l'annihilation, mais elles nient aussi sa réalité positive objective. Suivant elles, l'âme ne jouit dans le Nirvāna ni d'existence ni de non existence. Elle n'est ni éternelle ni non éter-

nelle, ni annihilée ni non annihilée. Le Nirvâna est, pour elles, un état dont on ne peut rien dire, auquel nuls attributs ne peuvent être donnés ; c'est une abstraction complète, vide aussi bien de qualités positives que de qualités négatives ¹. »

Le mémoire de M. Ayuso n'a pas apporté beaucoup d'éclaircissements à cette question du Nirvâna tant discutée déjà, car il la laisse à peu près au point où elle était au temps d'Eugène Burnouf, c'est à dire il y a environ quarante ans. Mais son mémoire, rédigé en espagnol, aura, pour ses compatriotes qui ne lisent ni l'anglais, ni l'allemand, ni le français, l'avantage de mettre sous leurs yeux une esquisse du Bouddhisme qui, dans la catholique Espagne, n'a guère de chances de faire des prosélytes comme il en a fait, dit-on, en Angleterre, en Allemagne, en Amérique et même en France.

PH. ED. FOUCAUX.

¹) *Buddhism, its historical, theoretical and popular aspects*, by Ernest J. Eitel, 3^e édit., London 1884, p. 88.

LES VÉDAS ET LA PALÉOGRAPHIE

A PROPOS D'UN RÉCENT ARTICLE DE M. HALÉVY

M. J. Halévy vient de publier dans la dernière livraison du *Journal Asiatique* (août-septembre-octobre) un *Essai sur l'origine des écritures indiennes*, qui, si les conclusions en étaient acceptables, bouleverserait, sans parler d'autre chose, toutes les idées reçues sur le développement historique des religions de l'Inde ancienne. C'est à ce titre que nous allons en dire quelques mots.

D'après le savant assyriologue, les deux plus anciens alphabets de l'Inde, ceux dans lesquels sont rédigées les inscriptions du roi Piyadasi et dont le premier a reçu le nom d'arien et le second celui d'indien, auraient été empruntés en grande partie (et celui-ci par l'intermédiaire de l'autre) à une écriture d'origine sémitique, l'écriture araméenne. « Or, dit M. Halévy, étant historiquement prouvé, d'une part, que l'écriture cunéiforme perse était restée en usage jusqu'à Darius Codoman, le dernier des Achéménides ; de l'autre, que les Achéménides n'ont fait de l'araméen la langue officielle de leur chancellerie que dans les provinces occidentales de leur empire, il en résulte avec une entière certitude que l'araméen n'a pu pénétrer et se répandre dans l'Ariane qu'après la chute de cette dynastie et depuis la formation de l'empire d'Alexandre... La création de l'alphabet en question (arien) est donc tout au plus contemporaine de l'installation des gouverneurs macédoniens dans l'Ariane après la mort de Darius Codoman, vers 330 avant J.-C. »

Et plus loin, à propos de l'alphabet indien : « Quant à l'âge de cet alphabet, les éléments grecs qu'il renferme attestent qu'il n'est pas antérieur à l'an 330 de l'ère vulgaire. D'autre part, sa dépendance de l'alphabet arien prouve d'une manière certaine qu'il est également postérieur à celui-ci... On ne se tromperait pas beaucoup en affirmant que l'invention de l'écriture du nord (arienne) coïncide avec le début de l'administration macédonienne en Ariane, vers 330, et que celle de l'écriture du sud (indienne) date tout au plus du commencement du règne de Sandracottus ou Tschandragupta, allié de Seleucus Nicator, vers 325 avant J.-C. Je parle ici des écritures exprimant des dialectes prâcrits. Pour écrire le sanscrit, l'alphabet du sud-est a dû être enrichi des caractères *r*, *l* et du *visarga*, ce qui revient à dire que le *devanagari* proprement dit est postérieur à 250 avant J.-C., date communément admise pour les inscriptions de Piyadasi. Il en résulte avec une certitude presque mathématique, que le *Rig-Veda* et, à plus forte raison, la littérature qui s'y rattache, ont été mis par écrit postérieurement à cette date. Et comme rien ne force à croire que les hymnes védiques qui forment des poésies de circonstance et dénuées de tout caractère national se soient longtemps conservés dans la tradition orale, on est induit à penser que la composition même de ces hymnes est également postérieure à Alexandre. »

On ne saurait être plus net et plus franc, et nous devons savoir gré tout d'abord à M. Halévy, de nous avoir montré si clairement les conclusions auxquelles tendent ses prémisses et invités en quelque sorte à juger celles-ci par celles-là.

Mais avant d'en arriver là, constatons que le côté paléographique de la question, suggère à première vue les remarques suivantes :

A supposer, ce qui même à vue des tableaux de M. Halévy, paraît loin d'être indiscutable, que l'alphabet arien soit un emprunt à l'araméen, est-il bien prouvé que ce dernier n'ait pu pénétrer dans l'Inde que par les provinces orientales de la Perse et est-il bien sûr, d'autre part, que l'araméen n'ait été en usage, soit dans ces provinces en particulier, soit dans la Perse en général, qu'à partir de Darius Codoman ?

En second lieu, les preuves que donne M. Halévy de la priorité de l'alphabet arien sur l'alphabet indien, ne sont rien moins que concluantes et les différences très notables que présentent les caractères de l'un et de l'autre, n'autorisent pas, ce me semble, à accepter d'emblée l'hypothèse d'un emprunt. Or, l'alphabet indien ne possède aucun caractère visiblement commun entre lui et l'araméen; et, comme de plus il n'est pas sûr qu'il dérive de l'arien dont il diffère en général d'une manière très sensible, sa dérivation directe ou indirecte de l'araméen reste à l'état d'hypothèse à démontrer.

Voilà succinctement les doutes très fondés que soulèvent à première vue les faits sur lesquels s'appuie M. Halévy.

Pour ce que nous appellerons les considérations circonstancielles, nous n'abuserons pas du caractère précipité des conséquences relatives à la littérature que M. Halévy se hâte de tirer de ses remarques paléographiques.

Un procédé fréquent de la méthode des géomètres consiste à démontrer l'erreur d'une proposition par l'impossibilité logique des conséquences auxquelles elle aboutit; c'est ce qu'on appelle la preuve par l'absurde.

Il n'est pas, on peut l'affirmer, un seul indianiste qui ne soit en mesure de fournir, avec un luxe inépuisable d'arguments, la preuve de l'impossibilité logique de fixer la composition du *Rig-Veda* et même de la plupart des *Brahmanas* à une date postérieure à l'expédition d'Alexandre; de même qu'il n'est pas un seul linguiste qui ne puisse faire voir avec la dernière évidence qu'il y a impossibilité logique à admettre avec M. Halévy que « les études grammaticales n'existaient pas dans l'Ariane au moment où l'alphabet y fut introduit »; qu'il « n'y a pas la moindre trace chez les inventeurs (de l'alphabet indien) d'un système arrêté, et encore moins d'une science phonétique ou grammaticale »; « qu'à moins de fermer les yeux à l'évidence, l'on peut affirmer en toute conscience que les études grammaticales n'existaient point dans l'Inde au moment où l'alphabet méridional de Pyadasi fut inventé. »

Moins pressés que M. Halévy, nous n'en concluons pour-

tant pas, comme cela semblerait permis, à l'impossibilité logique de son hypothèse sur l'origine sémitique des alfabets de l'Inde. Nous admettons très bien que, malgré l'erreur certaine des conclusions que nous venons de rappeler, le point de départ ne se relie pas avec elles d'une manière tellement étroite que la condamnation des unes entraîne celle de l'autre. Bref, il est assez vraisemblable que les alphabets de l'Inde comme ceux de la Grèce, sont des importations d'origine sémitique. Mais il est absolument interdit de conclure de là à l'absence antérieure de la littérature et de la grammaire. Tout prouve le contraire: et la composition rythmique des Védas où le mètre est surtout un instrument mnémotechnique et le caractère oral de l'enseignement brahmanique démontré par tant de preuves, particulièrement par la littérature des *sûtras*; et surtout la perfection même de l'alphabet qui ne permet pas de croire que son invention ne soit pas postérieure à de longues et minutieuses observations phonétiques et grammaticales, inspirées très certainement par la préoccupation de fixer rigoureusement la lettre (ou plutôt, le son) de la tradition sacrée.

Nous ne voudrions pas terminer ces courtes remarques sur un sujet qui en demanderait bien d'autres, sans engager M. Halévy à cesser de croire que ses théories rencontreront de l'opposition parmi les indianistes simplement parce qu'elles sont « de nature à les indisposer. » Les indianistes en général ont, croyons-nous, le bon sens trop ferme pour donner ainsi aux questions de sentiment le pas sur la science, (même quand elle conclut en faveur des Sémites); c'est même pour cela que beaucoup d'entre eux, dans le regret de ne pouvoir le suivre jusqu'au bout de ses déductions, s'écrieraient volontiers avec nous, nous en sommes sûrs: *amicus Halévy, sed magis amica veritas.*

Nous n'en pensons pas moins qu'on doit le féliciter de ses travaux sur le terrain si neuf et si intéressant de l'origine des écritures indiennes, pourvu qu'il soit bien entendu que c'est sous toutes réserves quant au reste et qu'il serait périlleux de le suivre au delà de sa base solide et sérieuse d'opération, *ultra crepidam.*

PAUL REGNAUD.

REVUE DES LIVRES

Précis de l'histoire de l'Église d'Occident, pendant le Moyen-Age, par Charles Schmidt, professeur émérite de la faculté de théologie de Strasbourg. Un vol. grand in-8 de XI et 452 pages. Paris, Fischbacher, 1885.

Le Moyen-Age a ses admirateurs enthousiastes et ses détracteurs passionnés ; pour les premiers c'est l'époque idéale où, l'Église dominant le monde, l'ordre véritable, légitime était établi, promettant à l'Europe une période indéfinie de prospérité, de progrès, de sainteté ; avenir riant que la Renaissance, et surtout la Réforme, ont brisé en plongeant l'Europe dans le désordre pour aboutir à cette catastrophe suprême : la Révolution française, à cette calamité sans nom : l'avènement du droit populaire et du suffrage universel.

D'autres, au contraire, nous représentent le Moyen-Age comme un temps de chaos, de désordre universel, de despotisme écrasant ; comme un enfer ; et, s'ils admettent qu'au sein de cet enfer s'élaborait un monde nouveau, ils ajoutent que c'est au prix de convulsions sans nombre, de douleurs inénarrables.

Si opposés qu'ils soient ces deux points de vue sont l'un et l'autre soutenables, et contiennent l'un et l'autre une part de vérité ; si l'on veut, ils sont tout ensemble aussi vrais et aussi faux l'un que l'autre, ce qui tient à ce qu'ils ont, au fond, une origine semblable, provenant l'un et l'autre non pas d'un examen impartial du sujet, mais des idées, des convictions personnelles de ceux qui les soutiennent.

Au Moyen-Age l'Église et l'État sont constamment mêlés, confondus et constamment en lutte. L'Église affirme hardiment son droit à tout régenter au nom de ce Dieu qu'elle prétend représenter. L'État se défend comme il peut, et fort mal le plus souvent. La plupart de nos contemporains, au moins en France, jugent cette grande lutte d'après leurs idées personnelles, et leurs sentiments intimes. Les cléricaux, pour qui le triomphe de l'Église, sa domination sur toutes choses, serait le paradis sur terre, célèbrent à l'envi une époque où elle fut bien près de réussir et ce grand spectacle les rend insen-

sibles à tout ce que le Moyen-Age offre de barbarie. Les libres penseurs, pour qui la théocratie est la pire de toutes les formes de gouvernement, maudissent de tout leur cœur un temps où ses plus absurdes prétentions s'étalaient au grand jour et faillirent triompher. En haine de ses excès, ils méconnaissent ce que l'Église, au Moyen-Age, a fait de grand et d'utile.

M. Schmidt, dans le bel ouvrage qu'il vient de publier, ne se range dans aucun de ces camps. Savant consciencieux, historien sagace, il ne se laisse ni dominer ni tromper par ses convictions et ses sentiments personnels. Il n'est pas insensible à ce que le Moyen-Age offre de grand et de beau ; l'immense rôle que l'Église joue à cette époque ne s'explique, pour lui, que par sa supériorité intellectuelle et morale et par l'étendue des services qu'elle rendit ; mais, par contre, il ne s'aveugle pas sur l'absurdité de ses prétentions à tout gouverner, à tout absorber et il ne dissimule rien des maux immenses que ces tentatives causèrent.

Nous estimons que M. Schmidt a absolument raison ; qu'il est dans le vrai lorsqu'il fait ainsi la part du bien et du mal.

Ainsi c'est certainement une histoire bien étonnante que celle de la Papauté au Moyen-Age. Point de juste milieu ; nulle pondération ; sans cesse la papauté oscille entre des excès opposés qui semblent devoir amener sa perte. Tantôt nous voyons sur le trône pontifical des hommes d'une puissance de volonté étonnante, de véritables génies politiques comme Grégoire VII et Innocent III ; mais leur génie s'épuise à cette tâche impossible : soumettre l'Europe à la pure théocratie, courber tous les peuples, tous les rois devant la tiare, réaliser en pratique la célèbre maxime : Autant le ciel est au-dessus de la terre, autant l'Église est au-dessus du monde et le pape au-dessus des rois. A poursuivre cette chimère les plus grands eux-mêmes n'aboutissent qu'à soulever l'opposition universelle.

Tantôt, au contraire, la Papauté paraît s'éclipser et disparaître dans la fange ; on voit se succéder, en série, sur le trône pontifical les plus nuls et les plus méprisables des hommes.

Ajoutons que l'institution manquait de base. Pendant des siècles personne n'a pu dire avec certitude à qui appartenait le droit de choisir le pape, et même après que Nicolas II eut fait décréter par un concile assemblé à Rome (1039) que ce droit appartiendrait dorénavant au collège des cardinaux, l'élection resta sujette à bien des contestations et l'on vit, à mainte reprise, deux ou trois papes rivaux se disputer la tiare et s'anathématiser les uns les autres.

Eh bien ! malgré tant d'orages, l'institution survivait. L'Europe, à cette époque, put supporter pour chef spirituel, un despote de génie qui la tyrannise, comme Hildebrand, ou un infâme débauché comme Jean XII ; ce qui lui est impossible c'est de se passer d'un pape. N'est-il pas évident qu'une institution qui résistait à de telles causes de ruine avait sa raison d'être profonde dans les croyances, les besoins, les intérêts des masses ?

M. Schmidt, qui nous apparaît dans son livre comme un historien équitable et sagace, se montre en même temps un fort habile metteur en œuvre. Ce n'est pas une tâche aisée que de raconter l'histoire de l'Église au Moyen-Age. Cette période de plus de sept siècles comporte une masse énorme de faits et c'est une période de chaos. Débrouiller ce chaos, mettre dans ce désordre de l'ordre et de la clarté c'est la tâche fort ardue de l'historien. M. Schmidt, s'en est tiré à son honneur. Il a divisé le Moyen-Age en quatre périodes : de Charlemagne à Grégoire VII ; de Grégoire VII à Boniface VIII ; de Boniface VIII au concile de Pise ; et du concile de Pise à la Réformation (1517). La première de ces périodes est marquée par l'établissement définitif de l'autorité spirituelle de la Papauté ; la seconde, par la lutte de la Papauté et de l'empire ; la troisième, par le déclin de la puissance papale ; la dernière enfin, par les vaines tentatives de l'Église pour éviter la catastrophe qui la menace en se réformant elle-même, par le moyen de ses conciles ; tentative dont l'insuccès, amenant la restauration du pouvoir pontifical, rendit la Réforme inévitable.

Ces divisions sont assez naturelles et commodes surtout si, comme dit M. Schmidt, on n'y attache pas « une importance exagérée. » Elles ont pourtant leurs inconvénients. Dans chacune d'elles l'auteur expose en des chapitres successifs, d'abord l'histoire de la Papauté, puis les destinées du clergé et le développement de la hiérarchie, celui des ordres religieux ; il passe ensuite à la théologie, à la morale, au culte, aux hérésies et termine par l'exposé de la propagation du christianisme. Le défaut de ce système c'est d'interrompre, à trois reprises différentes, l'exposé d'un même sujet. Veut-on connaître les destinées de la papauté durant tout le cours du Moyen-Age ? il faut lire, à la file, le premier chapitre de chacune des quatre parties, en sautant tout le reste ; sinon on quitte trois fois le sujet pour s'occuper d'autre chose, et le retrouver après une longue éclipse. N'aurait-il pas été possible d'adopter un autre ordre et de grouper tous les détails autour d'un exposé suivi des destinées de cette Papauté qui est bien, au Moyen-Age, le fait capital et central.

Peut-être l'ordre suivi tient-il à ce que M. Schmidt, n'a pris la plume pour écrire son livre qu'après avoir longtemps professé l'histoire ecclésiastique. Il est visible qu'il a rédigé son cours. Mais ce classement rigoureux et parallèle des matières, qui fait de l'histoire une sorte d'échiquier, inévitable pour une série de leçons est-il le meilleur pour un ouvrage destiné à être lu de suite et sans interruption ?

L'influence du professorat se fait encore sentir d'une autre façon ; nous lui attribuons l'extrême brièveté du livre. Résumer en 450 pages toute l'histoire de l'Église durant plus de sept siècles, et cela sans négliger rien d'important, c'est un véritable tour de force. M. Schmidt a su l'accomplir et nous a donné un résumé, un *compendium* qui mérite d'être cité comme un modèle du genre. Ne nous donnera-t-il jamais un ouvrage plus étendu ? Il possède admirablement le sujet, son érudition est complète, sa science du meilleur aloi ; il a toutes les

qualités de pénétration, de sérieux, de perspicacité qui font le véritable historien, et nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer le regret qu'au lieu de construire un grand monument historique, il les ait employées à écrire un simple résumé, si utile, si commode et si admirablement clair qu'il soit.

ETIENNE COQUEREL.

H.-J. Holtzmann. *Einleitung in das Neue Testament*. Fribourg en Brisgau. J.-C.-B. Mohr. — 1 vol. gr. in-8 de XVI et 504 p.

Le remarquable ouvrage de M. le professeur Holtzmann que nous présentons et recommandons chaleureusement aux lecteurs de cette Revue, constitue le premier volume d'une collection de manuels des sciences théologiques, dont la librairie de M. Mohr à Fribourg en Brisgau entreprend la publication. A en juger par le spécimen que nous avons sous les yeux, cette collection est appelée à rendre les plus grands services, et la parfaite compétence des collaborateurs dont les œuvres suivront celle du savant professeur de l'Université de Strasbourg nous garantit que l'ensemble ne saurait démentir l'impression très favorable produite par le premier terme de la série. Dès à présent l'éditeur nous annonce, en effet, une Introduction à l'Ancien Testament, par M. *Budde*, un exposé des idées religieuses de l'A. T. (Alt testamentliche Theologie), par M. *Smend*, et du Nouveau-Testament, par M. *Schürer*, une Histoire de l'Eglise par M. *Möller*, une Histoire des Dogmes par M. *Harnack*, en deux volumes dont le premier doit paraître au premier jour, une Histoire des Religions par M. *Chantepie de la Saussaye*, le jeune et éminent professeur de l'Université d'Amsterdam, une Histoire de la philosophie religieuse, par M. *Gottschick*, sans compter les volumes consacrés à la Morale, à la Dogmatique, à la Symbolique et à d'autres disciplines de la science théologique, dont les auteurs ne sont pas encore définitivement choisis. Nous ne pensons pas nous avancer outre mesure en affirmant que cette collection est destinée à éclipser toutes celles qui ont été publiées jusqu'à ce jour sur le même sujet, et que dans aucune langue ni dans aucun pays on ne pourrait trouver la pareille.

Le terme « manuel » semble, en vérité, bien modeste pour un travail comme celui de M. Holtzmann. Déjà les dimensions du livre indiquent toute autre chose qu'un résumé des connaissances indispensables en la matière. L'auteur ne s'est pas proposé de fournir à l'étudiant un commode memento qui puisse s'apprendre en vue des examens. Il donne un exposé, large et complet jusque dans les détails, de l'état actuel de la science des origines et de l'histoire du Nouveau Testament ; il nous présente toutes les pièces du procès ; il fait appel à notre jugement, et la lecture de cette Introduction profitera au maître aussi bien qu'à l'élève.

Dans une première partie, M. Holtzmann retrace l'histoire du texte et celle du Canon du N. T. Quoiqu'elle occupe plus de deux cents pages, cette partie

est cependant la moins développée. L'histoire de la Bible au Moyen-Age, par exemple, est écourtée de propos délibéré, l'auteur ayant laissé de côté toutes les versions occidentales qui dépendent de la *Vetus Itala* et de la Vulgate. Par contre les travaux de la critique moderne pour la reconstitution du texte sont résumés avec une abondance de détails tout à fait remarquable et avec une connaissance approfondie de la littérature du sujet.

Ces mêmes qualités se manifestent encore à un plus haut degré, si possible, dans la seconde partie du livre où nous trouvons l'introduction à chacun des écrits du Canon en particulier. Ici l'auteur est véritablement chez lui. Chargé depuis vingt-sept ans de l'enseignement de cette partie des sciences théologiques, après y avoir été préparé par un maître tel que Vatke, M. Holtzmann a scrupuleusement consigné, au fur et à mesure qu'ils paraissaient, tous les travaux qui ont depuis un demi-siècle transformé la science du Nouveau-Testament. De là cette prodigieuse érudition, à laquelle rien n'échappe, et qui s'étend aux travaux des étrangers aussi bien qu'à ceux de ses compatriotes. Le fait mérite d'être noté ; car il est rare de trouver, même chez les meilleurs érudits de la science allemande, une connaissance aussi minutieuse des ouvrages anglais, hollandais ou français.

Il ne saurait être question de donner un résumé des conclusions de l'auteur ou d'entrer en discussion avec lui sur les nombreuses questions qui restent encore sujettes à controverse. L'œuvre en elle-même est déjà un résumé, au moins dans la plus grande partie de son étendue. De plus, M. Holtzmann a cherché, bien moins à faire prévaloir en tous points sa propre opinion qu'à donner un aperçu de la marche suivie par la science et un exposé impartial des diverses solutions qui se partagent encore aujourd'hui les suffrages des hommes compétents. Sans doute, on reconnaît qu'il appartient à l'école de la critique avancée, entièrement indépendante du joug des opinions traditionnelles ; mais on est bien plutôt disposé à lui reprocher parfois de ne pas conclure qu'à l'accuser de présenter des solutions hasardées. Toutefois ce reproche même est encore une recommandation, étant donnée la nature de l'ouvrage. Le manuel de M. Holtzmann a pour but de mettre le lecteur en état de se faire à lui-même une opinion motivée sur chacune des nombreuses questions qui y sont traitées. L'objectivité rigoureuse de l'exposition ne fait qu'en augmenter la valeur.

JEAN RÉVILLE.

BARON ADOLPHE D'AVRIL. **Saint Cyrille et Saint Méthode.** (Paris, Leroux. Bibl. Elzévirienne, 1885).

La librairie Leroux vient de publier dans la Bibliothèque Slave Elzévirienne un volume de M. d'Avril : *Saint Cyrille et Saint Méthode. Première lutte des Allemands contre les Slaves* par Adolphe d'Avril. A l'occasion du millénaire de Saint Méthode, M. d'Avril a réuni dans ce volume un certain nombre d'articles

et d'opuscules qu'il avait publiés antérieurement. L'auteur n'a pas prétendu refaire d'après les textes originaux l'ouvrage que M. Leger a publié en 1868 sur le même sujet (1 vol. in-8 Paris, Vieweg.). La biographie des deux apôtres n'occupe guère qu'une soixantaine de pages ; elle est accompagnée de longs et intéressants excursus.

M. d'Avril se rattache sur toutes les questions controversées entre les catholiques et les orthodoxes à l'opinion des catholiques. Peut-être n'est-il pas toujours assez prudent dans ses assertions. Pour ne citer qu'un seul exemple il reproduit en ayant l'air d'y prêter quelque créance l'interprétation que des rêveurs du siècle dernier ont donnée du nom des lettres de l'alphabet slave : « Il est bon de vivre de l'herbe de la terre etc.... » Si ce sens était reconnu exact, dit-il, ce serait un nouveau témoignage de l'antiquité des noms que portent encore aujourd'hui les lettres des deux alphabets...Ce sens n'a été reconnu exact que par ceux qui l'ont inventé.

En lisant cet intéressant résumé, il convient de ne jamais perdre de vue le point de vue spécial de l'auteur.

CHRONIQUE

France. — La direction du Musée Guimet. — Conformément à l'une des clauses de la convention qui a réglé les conditions du transfert du Musée des Religions de Lyon à Paris, M. Guimet a été nommé directeur à vie du Musée. M. de Milloué a été nommé conservateur, et M. Vernes d'Arlandes a été attaché au musée à titre auxiliaire.

— **Essai sur le Jâinisme.** — M. de Milloué a fait tirer à part l'abrégé de la foi Jâine, traduit par lui et par M. E. S. W. Senathi Râja, et publié déjà dans le deuxième volume des travaux de la sixième session du Congrès international des orientalistes à Leide. Il s'agit d'un extrait de la préface du Cintâmani, traduit du tamoul en français et annoté par les traducteurs (Leide, E. Brill, 1885 ; gr. in-8, de 17 p.).

— **Le deuxième centenaire de la Révocation de l'Edit de Nantes.** — La commémoration de ce douloureux évènement a de toutes parts ramené l'attention des historiens sur ses causes, ses conséquences et sur les responsabilités tant discutées de ses auteurs. Outre les diverses publications que nous avons signalées dans notre précédente chronique, et auxquelles il faudrait joindre celles qui ont paru en grand nombre à l'étranger, nous ne pouvons pas ne pas mentionner, dans la *Revue Historique* (fasc. de novembre), un remarquable article de M. Fr. Puaux, *La Responsabilité de la Révocation de l'Edit de Nantes*, qui fait ressortir le caractère religieux de la révocation et la part très considérable que le clergé prit à sa préparation. Le caractère strictement scientifique et impartial de la *Revue Historique* et l'abondance des documents, sur lesquels s'appuie M. Puaux, font de ce travail l'un de ceux qu'il sera le plus utile de consulter parmi tous ceux que nous avons vus éclore ces temps derniers.

— **M. l'abbé Duchesne à l'Ecole des Hautes-Etudes.** — Dans la séance du 15 novembre la réunion des professeurs de l'Ecole des Hautes-Etudes a remplacé dans la section des sciences historiques l'enseignement de l'histoire moderne par celui de l'archéologie chrétienne qui a été confié à M. l'abbé Duchesne. Nul n'était, en effet, mieux qualifié pour un semblable enseignement que le savant éditeur du *Liber Pontificalis*.

— **Un nouveau livre de M. Léger.** — Le volume que notre collaborateur M. Léger vient de publier sur *la Bulgarie* (un vol. in-12, librairie Cerf, 13 rue de Médicis) renferme de nombreux renseignements sur l'histoire de l'église slave en Orient. L'auteur y expose le développement de la littérature ecclésiastique en Bulgarie au moyen-âge et donne des détails sur les livres apocryphes, dont il cite de curieux extraits (sur *le bois de la croix*, sur *les légendes relatives aux fièvres et aux néjits*, sorte de vampires), sur les Bogomiles, la décadence de l'église nationale bulgare, la domination du clergé phanariote et le rétablissement de l'église bulgare au XIX^e siècle. L'un des morceaux les plus intéressants du volume est la traduction des mémoires de Sofroni, évêque de Vratsa vers la fin du siècle dernier. Le chapitre sur les *Bulgares de Macédoine* fournit des informations très précises sur la lutte des deux clergés grec et bulgare dans cette province.

— **Le folk-lore maritime.** — M. Paul Sébillot a fait un tirage à part du *Questionnaire des croyances, légendes et superstitions de la mer*, qu'il a publié dans les « *Bulletins de la Société d'anthropologie* ». Depuis plusieurs années déjà l'auteur a entrepris d'étudier plus particulièrement cette partie du folk-lore. On connaît ses *Contes des marins* et les nombreuses légendes maritimes qui se trouvent dans ses *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne*. Dans quelques mois M. Sébillot nous promet le premier volume de son ouvrage sur la *Mer*. Cependant il y a encore bien des points où il aurait besoin de recueillir de plus amples renseignements. Le petit questionnaire que nous signalons est destiné à compléter sur un point spécial le questionnaire général publié l'année dernière par la Société d'anthropologie. La méthode en est excellente. Les personnes qui voudraient bien s'intéresser à cette enquête sur la mer, sont priées d'adresser les renseignements à M. Paul Sébillot, 4, rue de l'Odéon, à Paris.

— **Le Panthéisme dans les Védas**, par M. A. Bourquin, tel est le titre d'une thèse soutenue le 26 novembre devant la Faculté de théologie protestante de Paris pour l'obtention du grade de bachelier en théologie. L'auteur, déjà connu parmi nous par ses traductions de la première partie du *Dharmasindhu* et du *Brahmakarma* (dans les « *Annales du Musée Guimet* »), a passé onze années aux Indes en qualité de missionnaire et a pu voir de très près la vie religieuse des Hindous. Dans sa thèse néanmoins, M. Bourquin a préféré traiter un sujet qui tient à l'essence même du développement religieux de l'Inde. Après avoir indiqué ses opinions sur la littérature védique, il s'est efforcé de démontrer que le panthéisme hindou se retrouve déjà complètement dans les Védas, auxquels il est bien éloigné d'assigner une date aussi reculée que la plupart des indianistes, et il termine par un exposé de la nature du panthéisme hindou. Nous croyons savoir que cette thèse sera publiée prochainement sous une forme plus étendue, ce qui permettra sans doute, à l'auteur d'appuyer par une démonstration critique un certain nombre d'affirmations qui gagneraient à être discutées.

— **L'histoire religieuse dans l'enseignement supérieur à Paris.** — Les cours où seront traités des questions d'histoire religieuse pendant le semestre d'hiver, dans les différentes facultés, sont moins nombreux cette année que l'année dernière. Nous avons remarqué à la Sorbonne le cours de M. Lavisse sur « le rôle politique de l'Eglise en Occident aux 11^e et 12^e siècles », et celui de M. Paul Girard sur « Homère et la question homérique ». Au Collège de France M. Albert Réville traite de la Religion grecque depuis Homère, continuant ainsi le sujet auquel il avait déjà consacré les deux semestres précédents. A la Faculté de théologie protestante, en dehors des cours d'exégèse sur l'Ancien et le Nouveau Testament, M. Bonet-Maury étudie l'Histoire de la Réformation en France aux 16^e et 17^e siècles, M. Jundt traite l'Histoire de l'Eglise au moyen-âge, depuis Grégoire VII », M. Viguié expose l'« Histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat, » M. Stapfer l'« Histoire des versions françaises de la Bible, » M. Massebieau étudie les œuvres de Sulpice Sévère, en particulier la Vie de saint Martin, enfin MM. Samuel Berger et Jean Réville, dans deux cours libres, traitent, l'un, de l'archéologie chrétienne, le second des théories récentes sur l'origine des religions. — A l'Ecole des Hautes-Etudes M. Carrière étudie le livre de Daniel et M. l'abbé Duchesne, dont les cours ont commencé le 17 décembre, traite séparément des Sources des Institutions de l'Eglise catholique et de l'Histoire de l'Eglise d'Afrique.

L'idéal des peuples primitifs. — MM. Ferdinand Gache, professeur à Nîmes, et J. Sully Piquet, professeur à Zwolle (Pays-Bas) ont publié chez Klincksieck, à Paris, une traduction de l'excellent opuscule d'un professeur francfortois, M. A. Riese, *Die Idealisirung der Naturvölker des Nordens in der griechischen und römischen Literatur* (Heidelberg, 1875), sous le titre de : « L'idéal de Justice et de Bonheur et la vie primitive des peuples du Nord dans la littérature grecque et latine (Paris, 1885, in-8 de IV et 114 p.). Le titre allemand indique mieux que son correspondant français, le sens et la portée de l'ouvrage. L'auteur s'est proposé de fournir la preuve historique de l'idéalisation constante des peuples barbares du Nord par les auteurs de l'antiquité classique. A cet effet il montre, pièces en mains, l'idéalisation des Scythes à travers la littérature grecque, d'Homère jusqu'aux imitateurs romains des historiens grecs, et celle des Germains par les auteurs latins, en particulier par Tacite.

Sujets des concours à l'Académie des Inscriptions. On trouvera plus loin, au compte-rendu des séances de l'Académie des Inscriptions, les titres des ouvrages sur l'histoire religieuse qui ont été récompensés cette année. Voici, parmi les sujets proposés pour les concours des années suivantes, ceux qui touchent à l'histoire des religions :

I. *Prix ordinaire de l'Académie* : Pour l'année 1887 : a « Etudier d'après les chroniques arabes et principalement celles de Tabari, Maçoudi, etc., les causes politiques religieuses et sociales qui ont déterminé la chute de la dynastie des Ommeyyades et l'avènement des Abassides » (Les mémoires devront être déposés

au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1886). — *b* « Examen historique et critique de la Bibliothèque de Photius » (sujet proposé pour 1884 et prorogé à l'année 1887 ; terme du dépôt, 31 décembre 1886). — *c* « Exposer la méthode d'après laquelle doit être étudié, préparé pour l'impression et commenté un ancien obituaire. Appliquer les règles de la critique à l'étude d'un obituaire rédigé en France avant le ^{xiii}^e siècle. Montrer le parti qu'on peut tirer de l'obituaire pris comme exemple, pour la chronologie, pour l'histoire des arts et des lettres et pour la biographie des personnages dont le nom appartient à l'histoire civile ou à l'histoire ecclésiastique » (sujet proposé pour 1885 et prorogé à l'année 1887 ; terme du dépôt, le 31 décembre 1886). — *d*. « Etude sur les contributions demandées en France aux gens d'Eglise depuis Philippe-Auguste jusqu'à l'avènement de François I^{er} » (terme du dépôt, 31 décembre 1886).

II. *Prix Bordin* : 1^o Pour l'année 1887 : « Relever à l'aide de documents historiques et littéraires et des dénominations locales, les formes vulgaires des noms des saints en langue d'oïl et en langue d'oc ; signaler la plus ancienne apparition en France des noms latins auxquels correspondent ces diverses formes » (terme du dépôt, 31 décembre 1886). — 2^o Pour l'année 1888 : *a* « Exposer méthodiquement la législation politique, civile et religieuse des capitulaires. Les concurrents devront compléter cet exposé au moyen des diplômes et des chartes de la période carlovingienne. Ils devront en outre indiquer, d'une part, ce que la législation des capitulaires a retenu du droit romain et du droit mérovingien, et, d'autre part, ce qui s'est conservé du droit carlovingien dans les plus anciennes coutumes » (terme du dépôt, 31 décembre 1887). — *b*. « Etudier l'histoire politique, religieuse et littéraire d'Edesse jusqu'à la première croisade » (terme du dépôt, 31 décembre 1887).

Allemagne. — Parmi les récentes publications allemandes concernant l'histoire religieuse, dont nous avons reçu communication, nous notons particulièrement les suivantes :

1^o *E. Buchholz. Religiöse und sittliche Weltanschauung der Homerischen Griechen*, III. 2 (un vol. gr. in-8 de XVI et 410 p., avec index). C'est le second volume de la troisième partie du remarquable ouvrage que M. le professeur Buchholz a consacré à l'étude du développement religieux et moral chez les Grecs de l'époque homérique. Ce volume qui contient la psychologie et l'éthique chez Homère, clôt dignement la série des publications que nous avons déjà annoncées à mesure qu'elles paraissaient. Nous relevons tout particulièrement les chapitres sur la notion de la responsabilité morale, sur la *δίκαιοσύνη* et sur la conception des devoirs de l'homme envers Dieu. M. Buchholz, à ce propos, étudie successivement le sentiment religieux et les manifestations extérieures du culte (prière, sacrifice, sacerdoce).

2^o *Wilhelm Radlof. Das Schamanenthum und sein Kultus* (in-8 de 67 p.). C'est le tirage à part d'un chapitre que l'auteur a extrait d'une publication intitulée « Aus Sibirien » ou Feuilles détachées du journal de voyage d'un phi-

logue. Il étudie successivement la propagation du Shamanisme chez les peuples de race Turque, actuellement surtout chez les Tongouzes, la conception du monde chez les Shamanistes, leur culte et les vestiges qui s'en retrouvent encore chez les Kirgizes et chez les Tures. La partie la plus intéressante est la description du culte, parce qu'elle est l'œuvre d'un témoin oculaire.

3° C. F. Heman. *Der Ursprung der Religion* (in-12 de 64 p.). L'auteur constate que nous n'avons aucune donnée historique sur l'origine de la religion. Il montre l'insuffisance et les contradictions des explications présentées par la mythologie comparée. Reprenant alors les spéculations de la philosophie de Schelling, il découvre l'origine de la religion dans l'égoïsme de la nature humaine primitive qui perd la conscience de soi en tant que conscience de Dieu. L'entreprise de M. Heman est un pur anachronisme.

4° Wilhelm Bender. *Das Wesen der Religion und die Grundgesetze der Kirchenbildung* (Bonn. Max Cohen, 1886). L'auteur a tenté de déduire l'idée centrale de la religion de l'étude des religions historiques et de montrer que toute religion, en dernière analyse, se laisse ramener à une conception de la destinée idéale de l'homme. Le sentiment de la destinée humaine, voilà pour lui l'essence de la religion.

5° Jos. Langen. *Geschichte der römischen Kirche*, 2° vol. (Bonn. Cohen, gr. in-8 de 858 p.). Le premier volume, qui date de 1881, se terminait au pontificat de Léon I. Celui-ci nous mène jusqu'à Nicolas I. Le titre déjà nous apprend que l'auteur a voulu, autant que possible, laisser la parole aux documents ; son histoire, en effet, est *quellenmässig bearbeitet*. Dans le second volume cet effacement volontaire de l'historien est poussé plus loin encore que dans le premier, et l'on est tenté de s'en plaindre. Nous avons bien les pièces du procès, mais pas le procès. Comme ouvrage à consulter le livre de M. Langen n'en possède pas moins une grande valeur.

6° E. Schürer. *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*, 2° partie (Leipzig, Hinrichs. 1886, un vol. gr. in-8 de X et 884 p.). Tous ceux qui s'occupent des origines du christianisme connaissent l'excellente histoire de l'époque du Nouveau-Testament (N. Tliche Zeitgeschichte), par M. Schürer, professeur à Giessen. Le volume que nous présentons à nos lecteurs est la seconde partie de la seconde édition de cette histoire. La seconde partie, en effet, par une bizarrerie qui tend à devenir trop fréquente en Allemagne, paraît avant la première. Le titre de l'ouvrage a changé ; il est devenu plus précis ; l'histoire que nous donne M. Schürer, est, en effet, celle du peuple juif à l'époque du Christ, et non l'histoire de l'époque où vécut le Christ, puisque l'auteur ne s'occupe pas de la société païenne. Mais il n'y a pas que le titre de changé. L'auteur prétend, il est vrai, que le squelette de son livre est resté le même ; à peine a-t-il ajouté deux petits paragraphes. Mais l'ouvrage a, en tout cas, pris un fameux embonpoint. De moins de 300 pages il s'est développé jusqu'à former près de 900 pages. Et M. Schürer nous assure qu'il a cherché à rester bref ! La

condensation des matières constituait, en effet, l'un des mérites de la première édition. Mais on ne creuse pas vainement un sujet pendant dix ans. Les matériaux sont devenus plus nombreux ; il a fallu citer un plus grand nombre de documents et discuter un grand nombre d'interprétations. Que l'on ne se plaigne donc pas des 900 pages ! Elle sont bien remplies. L'Histoire du peuple juif à l'époque du Christ par M. Schürer sera plus que jamais un maître livre, dont l'autorité est désormais établie partout.

Une nouvelle société israélite. — Sous le titre de *Deutsch Israelitischer Gemeindebund* s'est constituée en Allemagne une société pour la publication des documents originaux concernant les Juifs dans le Saint-Empire romain jusqu'en 1273. Cette société comprend à la fois des Juifs et des Chrétiens. Nous y remarquons le Dr Stobbe, tout désigné par ses études sur les Juifs au Moyen Age. MM. Weizsäcker, Wattenbach, Geiger, Lazarus, Steintal, etc... Ces messieurs se proposent de publier, outre des volumes contenant les documents de grande étendue, une sorte de journal destiné à faire connaître les notices de moindres proportions et la bibliographie des ouvrages qui touchent au Judaïsme.

Angleterre. — M. GLASTONE ET L'HISTOIRE DES RELIGIONS. (*Controverse entre MM. Gladstone, Albert Réville, Huxley et Max Müller*). M. Gladstone, l'homme universel, dont l'âge ne saurait affaiblir l'infatigable activité, a consacré, dans le *Nineteenth Century* (N° de novembre), un article intitulé *Dawn of creation and worship* (L'aurore de la création et du culte), à la réfutation des « Prolégomènes de l'Histoire des Religions » par notre collaborateur, M. Albert Réville. Cet ouvrage dont l'édition française date de 1881, n'a été traduit en anglais que depuis un an et demi environ, et M. Gladstone au milieu des nombreux soucis que lui causait la politique, n'en a pu prendre connaissance que pendant l'été dernier. Le vaillant lutteur de l'arène politique a cru qu'il était de son devoir d'entrer dans le champ clos des controverses sur l'histoire des religions pour combattre, dans ce domaine comme dans l'autre, des opinions qui lui paraissent à la fois erronées et funestes. Il s'y est cru d'autant mieux autorisé que M. Albert Réville l'avait mentionné et réfuté, comme l'un des plus illustres parmi les partisans de la théorie qui place dans une révélation primitive l'origine de la religion et des religions.

L'attaque de M. Gladstone, malgré la courtoisie du début, est vive. Il reproche à son adversaire de ne pas procéder d'une façon scientifique en opposant une fin de non recevoir à l'hypothèse d'une révélation primitive, et il affirme que ce que nous savons des anciennes races, bien loin d'être contraire à cette théorie, lui est au contraire favorable. Pour établir sa thèse, M. Gladstone s'est attaché plus particulièrement à deux ordres de considérations : l'interprétation de la Genèse et l'étude des poèmes homériques. Sans doute il ne veut pas en appeler au caractère surnaturel des livres mosaïques parce que le surnaturel n'est pas à sa place dans une discussion scientifique ; mais il ne trouve pas plus

scientifique de repousser à *priori* tout surnaturel. M. Gladstone entre alors dans de longs développements sur l'interprétation du récit de la création dans la Genèse et sur l'accord entre les données fournies par ce récit avec les résultats les mieux accrédités des sciences naturelles modernes.

Toutefois M. Gladstone est encore plus helléniste qu'exégète. Il a publié en 1858 des études sur Homère et l'âge homérique, qui sont loin de le satisfaire maintenant. Il ne les réimprimerait plus ; mais il est encore aussi convaincu, aujourd'hui qu'il y a vingt-cinq ans, qu'un grand nombre de descriptions et de traits des poèmes homériques ne peuvent s'expliquer que par l'action d'une parenté historique avec les traditions des Hébreux. A ses yeux, c'est aller à l'encontre de l'évidence de vouloir expliquer le mythe homérique par un simple appel aux mythes solaires ou naturistes. Les dieux de l'Olympe, dans Homère, ne sont nullement naturistes. Quelques-uns l'ont été dans d'autres systèmes, mais, en rentrant dans l'Olympe grec, ils ont perdu ce caractère. Il est faux, en outre, de chercher à établir le caractère des dieux grecs par l'étymologie. Que penserait-on d'un historien de l'avenir qui, pour reconstituer la nature et le rôle des prêtres dans notre société, s'appuierait sur l'étymologie du mot et les présenterait comme les plus âgés parmi nous, ou de celui qui, reconnaissant l'identité primitive des mots *déjeuner* et *diner*, prétendrait que nous ne sortions pas avant le soir puisque nous déjeunions avant de sortir. La théorie des mythes solaires ne saurait résoudre la question de l'origine des religions. M. Gladstone, qui se plaint à plusieurs reprises que M. Albert Réville lui ait prêté des opinions qu'il n'a pas, adresse ceux qui voudraient connaître sa pensée plus en détail, au livre qu'il a publié en 1878 sous le titre *Juventas Mundi*.

L'article de M. Gladstone, comme tout ce qui sort de sa plume, a fait grand bruit en Angleterre, et les journaux du continent eux-mêmes ont presque tous mentionné cette intervention de l'illustre homme d'Etat dans un domaine dont on pouvait le croire bien éloigné dans les circonstances actuelles. M. Albert Réville était en Italie au moment où l'article fut publié, et ce n'est qu'au commencement de décembre qu'il a eu connaissance de l'attaque dirigée si inopinément contre ses Prolégomènes. Il publiera au premier jour une réponse à M. Gladstone, que nous eussions été heureux d'insérer dans cette revue, si nous n'avions pas craint d'entamer dans nos colonnes une discussion qui, par tant de points, devra nécessairement toucher aux sujets dogmatiques les plus délicats.

Dès le mois de décembre la *Nineteenth Century* publiait déjà deux répliques à M. Gladstone, signées des noms les plus autorisés. M. Huxley, l'éminent naturaliste, dans un article intitulé « Les Interprètes de la Genèse et les Interprètes de la Nature », a pris la plume pour réfuter, avec toute la compétence qui lui appartient, l'opinion de M. Gladstone sur la concordance de l'ordre de la création selon la Genèse et de l'ordre des créations selon les sciences naturelles modernes. Il n'a pas de peine à montrer le désaccord entre les affirmations de

ces deux autorités si profondément distinctes. Son article se termine par quelques développements sur le prétendu antagonisme entre la religion et la science sur le compte duquel il s'est déjà mainte fois expliqué. D'après lui — et M. Réville ne désavouera sans doute pas cette manière de voir — un pareil antagonisme n'existe que là où l'on nous présente, sous le nom de religion, des assertions dogmatiques sur la nature des choses au lieu d'un sentiment ou d'un principe de vie pieuse et morale.

Dans la même livraison de la *Nineteenth Century*. M. Max Müller publie, en guise de post scriptum à un excellent article sur les Mythes solaires (voir ci-dessous), une apologie très énergique des principes fondamentaux de la mythologie comparée, que M. Gladstone lui semble avoir attaqués sur un ton rappelant l'éloquence politique plutôt que la discussion académique. Jamais il n'a prétendu que tous les dieux ou tous les mythes fussent solaires ; il a tout simplement montré qu'une proportion relativement considérable de l'ancienne mythologie est solaire, et dans chaque cas particulier il a étayé sa démonstration de preuves, de documents positifs empruntés soit à la comparaison des mythes congénères chez les divers peuples aryens soit à l'analyse philologique des noms qui figurent dans les mythes. Jamais il n'a voulu ouvrir toutes les portes des mystères mythologiques au moyen d'une seule et même clef. Mais il maintient que la mythologie comparée ouvre la seule voie qui permette de pénétrer jusqu'aux temps préhistoriques et qu'elle a été pour l'histoire des religions ce que la paléontologie et la géologie ont été pour les sciences naturelles.

La science des religions ne sera probablement guère affectée par l'intervention de M. Gladstone ; du moins en tirera-t-elle cet avantage d'attirer sur les problèmes les plus intéressants dont elle s'occupe, l'attention d'un public nombreux que l'éminent homme d'État captive toutes les fois qu'il lui adresse la parole.

Un nouvel article de M. Max Müller sur les mythes solaires. — Le savant professeur d'Oxford profite des loisirs que lui laisse la suspension forcée de ses travaux philologiques, pendant son voyage en Italie, pour traiter à son tour les questions générales de méthode et de principes en mythologie comparée. Son récent article sur les « Mythes solaires » dans la *Nineteenth Century* (livr. de décembre) commence par une admonestation aux philologues exclusifs qui se refusent à comparer des mythes aryens avec des mythes non aryens. Au dessus de la communauté de langage chez les peuples aryens il y a la communauté de la nature humaine dans toutes les races. De même que pour apprendre à connaître la vraie nature et la vraie origine du langage, il faut étudier aussi bien les langues non aryennes que les langues aryennes, de même pour se rendre compte de la formation et de l'évolution des religions il faut étudier et comparer celles-ci dans toutes les parties de l'humanité.

L'universalité des phénomènes religieux, de la croyance à l'infini (dans le sens de : « ce qui est au-delà du fini ou du sensible » est un fait que la science

des religions établit avec certitude. Mais à mesure qu'elle étend le champ de ses recherches, à mesure aussi elle remarque avec stupéfaction combien il y a de caractères communs dans l'immense diversité des croyances et des pratiques, même les plus bizarres. Quelquefois ces analogies peuvent être ramenées à une source historique commune ; mais le plus souvent nous sommes obligés de reconnaître, de l'aveu de M. Max Müller, qu'il y a quelque chose dans la nature même du langage qui favorise le développement de l'irrationnel dans les mythes. Il faut, en effet, maintenir fermement que tout mythe et toute légende ont été, à l'origine, l'expression compréhensible d'une pensée intelligible. Plus tard, les termes ayant changé de sens, le mythe s'est formé.

Pourquoi, se demande M. Max Müller, faut-il conclure de ce que Kronos mange ses enfants et les rend après les avoir mangés, que ce mythe remonte à une époque où nos ancêtres mangeaient leurs enfants et les rendaient ! Faisons-nous de pareilles suppositions pour expliquer des expressions telles que : avaler une histoire ; digérer un affront ; engloutir une fortune ?

La tendance de l'article de M. Max Müller est de montrer que les méthodes rigoureuses appliquées par la philologie comparée à l'étude des mythologies aryennes, doivent être observées également dans l'étude comparative des mythologies non aryennes, et que, sous réserve de ces conditions, l'élargissement du champ de la mythologie comparée demandé par les adeptes de l'école anthropologique ou par les folkloristes ne saurait aboutir qu'à d'excellents résultats. Bien plus, d'ores et déjà les travaux entrepris dans ces conditions apportent d'éclatantes confirmations aux conclusions formulées dans le domaine des mythologies aryennes. Ainsi les mythes solaires se retrouvent partout, dans les religions de l'Égypte étudiées par M. Le Page Renouf, dans les religions du Mexique et du Pérou étudiées par M. Albert Réville, voire même dans les religions des sauvages. La fin de l'article est consacrée à montrer l'erreur absolue de l'évhémérisme de M. Herbert Spencer.

Publications récentes. Parmi les ouvrages récents dont nous avons reçu communication nous avons remarqué :

1^o *The light of Asia and the light of the world*, par M. S. H. Kellogg (Londres, Macmillan, 1885 ; in-12 de XVIII et 390 p.). L'auteur, agacé par l'espèce de glorification du Bouddhisme qui sévit de nos jours, a comparé la légende, la doctrine et la morale du Bouddha avec l'histoire, la doctrine et la morale du Christ, et il conclut à l'infériorité absolue du Bouddhisme à tous égards. Il ne cache pas, d'ailleurs, sa foi au caractère surnaturel du christianisme.

2^o *Hinduism past and present, with an account of recent Hindu reformers and a brief comparison between Hinduism and Christianity*, par J. Murray Mitchell (London. Rel. Tract Soc., 1885 ; un vol. in-12 de 299 p. avec index). L'auteur a voulu faire un livre qui fût accessible au grand public et qui gardât néanmoins un caractère scientifique. Il a écrit une sorte d'Introduction aux religions de l'Inde, dans le but d'initier ses lecteurs à la connaissance des documents an-

ciens et de l'état religieux actuel des Hindous. Cependant il ne s'occupe pas du Bouddhisme, ou du moins il se borne à mentionner la lutte du Brahmanisme contre le Bouddhisme. En terminant, l'auteur établit une comparaison entre les religions de l'Inde et le Christianisme, nécessairement à l'avantage de ce dernier. L'ouvrage de M. Murray Mitchell se lit facilement. Il pourra rendre des services à ceux qui n'ont aucune connaissance du sujet plutôt qu'à ceux qui ont le temps et les capacités voulues pour lire les ouvrages scientifiques des spécialistes.

— **M. A. Lang et M. Paul Regnaud.** Dans l'Academy du 24 octobre, M. A. Lang a relevé l'étymologie proposée par notre collaborateur, M. Paul Regnaud, pour le nom d'Aditi dans cette Revue (XII. 1, p. 39 et suiv.), pour mettre les mythologues en garde contre l'incertitude des résultats obtenus par l'application de la méthode philologique à la mythologie comparée. Il oppose l'étymologie préconisée par M. Regnaud à celles de MM. Max Müller, Bergaigne et Whitney. Nous craignons fort qu'aucune partie des sciences historiques ne soit exempte de semblables divergences entre les savants les plus compétents, sans qu'il soit nécessaire d'en inférer que leur méthode scientifique est mauvaise.

— **Une nouvelle Revue.** On annonce la publication d'une nouvelle revue anglaise, l'*Asiatic Quarterly Review*, à la librairie Fisher et Unwin, sous la direction de M. D. C. Boulger. Elle sera entièrement consacrée à l'étude des questions concernant l'Asie et l'Extrême-Orient. Elle s'occupera surtout des problèmes politiques, mais elle publiera aussi des documents sur les races, les langues, les mœurs et les croyances de l'Asie.

— **Un index de revues asiatiques.** M. Carletti, professeur à l'Université libre de Bruxelles, annonce qu'il va faire paraître un index des principaux travaux scientifiques publiés par les revues qui sont consacrées aux études asiatiques.

— **Une encyclopédie hindoue.** M. S. G. Balfour a publié en Angleterre la troisième édition de son « Encyclopédie de l'Inde et de ses habitants » (*The Cyclopædia of India and of eastern and southern Asia, commercial, industrial and scientific*). Les deux premières éditions de cet ouvrage déjà ancien, puisque la première remonte à 1848, ont été publiées aux Indes où elles ont été hautement appréciées. L'auteur a vécu pendant de longues années aux Indes ; il en connaît toutes les particularités *de visu*. Aucun autre livre ne saurait égaler le sien en précision des détails sur le commerce, l'industrie, les mœurs, les coutumes et les pratiques de l'Inde anglaise.

SUISSE. — **Conférences sur l'histoire des Religions.** La section bernoise de la Société Générale des Missions, cherchant à éveiller l'intérêt pour les missions dans des cercles jusqu'ici étrangers à cet intérêt, fait donner cet hiver dans la ville fédérale une série de conférences sur l'histoire religieuse des peuples païens civilisés, les Hindous, les Chinois, les Japonais.

MM. les pasteurs Rüetschi fils, de Münchenbuchsee, et Furrer, de Zurich, et M. le professeur E. Langhans, de Berne, se sont chargés des plus importantes.

D'autre part, le Département de l'Instruction publique du Canton de Genève a invité M. Jean Réville, directeur de la Revue de l'Histoire des Religions, à donner une série de trois conférences sur les Théories récentes sur l'origine des religions, dans l'Aula de l'Université, à Genève.

— **M. Montet sur l'avenir des peuples musulmans.** Dans le treizième volume des « Etrennes Chrétiennes » qui vient de paraître en vue du 1^{er} janvier 1886, nous remarquons un intéressant article de notre collaborateur. M. Edouard Montet, sur l'avenir des peuples musulmans. M. Montet y a résumé sous une forme, à la fois populaire et scientifique, les conclusions des enquêtes les plus autorisées sur l'état de la civilisation chez les peuples musulmans, et les perspectives que présentent pour l'avenir l'extension croissante du nombre des Musulmans et l'affaïssement toujours plus profond de leur civilisation.

RUSSIE. — Une secte nouvelle. Une secte nouvelle vient encore de faire son apparition en Russie. Le trait principal qui la distingue est le système employé pour se mettre en relation avec la divinité. Les sectaires creusent une fosse, soit dans l'intérieur d'une de ces maisons de paysans qui n'ont d'autre parquet que la terre battue, soit dans un jardin; l'un d'eux s'y couche et n'en bouge plus, se condamnant à un jeûne absolu. Toutes les précautions sont prises pour qu'il ne puisse le rompre; on va jusqu'à enchaîner à côté de la fosse le plus féroce des chiens de garde du village, afin que personne ne puisse venir, la nuit, donner à manger au malheureux. Epuisé par le manque de nourriture, il tombe, croit-on, en extase, et entre en communication avec Dieu ou bien avec les démons. On comprend aisément qu'un malheureux qui meurt de faim soit pris de délire, ait des hallucinations, et ce sont évidemment ces phénomènes, trop naturels, que la crédulité prend pour des visions et des révélations. Du reste, les nouveaux sectaires, qui se considèrent comme des saints, gardent pour eux le contenu des révélations qu'ils prétendent avoir et s'imposent envers les étrangers et même entre eux un silence presque absolu.

— **Mythologie slave.** Il a paru récemment en Russie un ouvrage sur la Mythologie slave de M. Famytsine. Il ne paraît pas avoir de valeur scientifique.

ASIE. — Le Yaçna traduit en Gujarat. Trois Parsis de Bombay ont traduit en Gujarat la traduction française du Yaçna et des Gathas par M. de Harlez. Les notes explicatives sont également empruntées au savant professeur de Louvain, de même que les dissertations sur le mot « Avesta », sur les différentes formes de la religion zoroastrienne et sur les personnages qui figurent dans l'Avesta.

— **Les Brahmanes et la littérature sanscrite dans la Bir-**

manie anglaise. Nous avons déjà eu l'occasion de mentionner les intéressantes recherches de M. le Dr Forchhammer sur l'introduction du bouddhisme en Birmanie (t. XI, n° 2, p. 242). Dans un rapport adressé par ce même savant au gouvernement de l'Inde, nous relevons, d'après l'« Athenæum », de curieux détails sur l'existence d'un certain nombre de brahmanes dans la Birmanie anglaise, surtout dans le district de Prome. Il y a là quelques familles de brahmanes qui entretiennent l'étude du sanscrit et qui pratiquent leur culte domestique selon les prescriptions du Grihya-Sûtra. Leurs ancêtres ont émigré de l'Asie centrale à Manipour, au commencement du XVII^e siècle. Ils furent accueillis par les communautés de Kathays, qui professent l'hindouisme quoiqu'elles soient indo-chinoises de langage et de race. En 1783, ces communautés furent transportées à Amarapura et à Prome par le roi birman Zinpyumyashin. On retrouve chez eux les quatre castes. Il n'y a que huit familles de brahmanes vivant d'offrandes qui leur sont offertes en leur qualité de sages et d'astrologues. Ils appartiennent à la secte Chaitanya des Vaishnavas. Ils possèdent quelques fragments des Sama-et Yajur-Védas, et ne connaissent guère que de nom les deux autres. Ils n'ont pas davantage connaissance de Manou comme législateur. Leur code est le smritichandrikâ, leur grammaire le sârasvata-prakriyâ. Ils ne possèdent que des traductions en Kathay du Mahâbhârata et du Râmâyana.

— **Une nouvelle Revue japonaise.** On annonce de Yeddo l'apparition d'une nouvelle revue japonaise intitulée *Butskiyo Jashi* (Les Mélanges bouddhistes). Comme le titre l'indique, cette revue est destinée à propager le bouddhisme.

— **Les publications du centenaire de la Société asiatique du Bengale.** Il y aura bientôt deux ans que nous annoncions à nos lecteurs la célébration, par la Société asiatique du Bengale, du centième anniversaire de sa fondation (1884, t. IX, p. 254). Cette société, la doyenne de toutes celles du même genre, a voulu qu'il restât un souvenir durable de la fête qu'elle a célébrée le 15 janvier 1884. A cet effet, elle a réuni dans une publication exceptionnelle, sous le titre de *Centenary Review of the Asiatic Society of Bengal* (Calcutta, 1885), trois écrits où son histoire et les principaux fruits de son activité sont résumés de main de maître. Le Dr Rajendralala Mitra s'est chargé de retracer l'histoire de la Société ; le Dr R. Hôrnlé a résumé les principaux résultats auxquels elle a abouti dans le domaine de l'archéologie orientale, tandis que le Dr Bose résumait ce qu'elle a fait pour les sciences naturelles. Deux appendices contiennent des documents épigraphiques, et un sommaire de plus de cent pages, parfaitement disposé, permet de se faire une idée de l'ensemble des travaux qui ont été publiés dans les 747 livraisons éditées par la Société de 1788 à 1884. Pour avoir un aperçu de la masse énorme de documents que les auteurs de la Revue du Centenaire ont dû dépouiller, il suffira d'observer que les publications périodiques de la Société se composent de plus de cent forts volumes.

— **Les miracles des yoghis.** Nous reproduisons, d'après le journal le « Temps », les renseignements suivants publiés dans un journal viennois, par M. le docteur Sierke, sur la suspension complète des fonctions vitales chez certains yoghis. Ces renseignements sont empruntés aux relations du docteur autrichien Honigberger, qui a longtemps rempli les fonctions de médecin particulier du rajah de Lahore, et aux descriptions de sir Claudius Wade, ministre-résident anglais auprès de ce prince :

Le yoghi qui veut se préparer à être enterré vivant se construit une sorte de cellule à demi-souterraine, entièrement privée d'air et de lumière, n'ayant qu'une étroite porte, que l'on bouche avec de la terre glaise dès que l'ascète a pénétré dans sa retraite. Cette cellule contient une couche molle formée de coton cardé et de peaux de mouton. Le solitaire s'enferme dans cette cellule et y reste couché, d'abord pour peu de temps, puis pendant quelques heures, enfin pendant des journées entières afin de s'habituer à se passer d'air frais. Joignant des exercices religieux à cet entraînement physique, il passe son temps à méditer sur la divinité, ou à réciter le chapelet brahmanique de façon à arriver à prononcer six mille syllabes environ en douze heures. Il s'accoutume également à rester la tête renversée et les pieds en l'air, ou à tordre ses membres en toutes sortes de postures anormales.

Puis viennent des exercices de respiration, grâce auxquels les fakirs parviennent à retenir leur souffle cinq minutes, puis dix, puis vingt et une, puis quarante-trois, puis quatre-vingt-quatre. Ils apprennent aussi à avaler des quantités considérables d'air et à les faire remonter dans la bouche. Enfin, ils pratiquent sur le muscle qui relie la face interne de la langue à la mâchoire inférieure une série de vingt-quatre petites incisions, espacées chacune d'une semaine, qui rendent cet organe susceptible d'être entièrement recourbé et d'aller boucher avec sa pointe l'ouverture du larynx. Pour hâter ce résultat, la langue est enduite d'huiles astringentes et soumise à des massages répétés.

En dehors de ces exercices spéciaux, le yoghi observe les règles de sa caste, s'abstient de toute nourriture animale et de tout commerce charnel.

De plus, il use d'une façon fort originale de se nettoyer l'estomac, qui consiste à avaler, à plusieurs reprises, une longue et mince bande de toile, et à la retirer par la bouche. Une fois tous ces exercices accomplis, le yoghi est prêt à tenter l'aventure et à entrer au tombeau.

Le plus habile de ces ascètes était un certain Haridès, dont le docteur Honigberger a dessiné le portrait, et qui s'est fait enterrer plusieurs fois dans sa vie. Voici comment il procédait.

Au jour fixé, et en présence de la cour et du peuple, il s'asseyait, les jambes croisées sur un linceul de lin, le visage tourné vers le levant. Il fixait avec ses yeux l'extrémité de son nez. La catalepsie magnétique se produisait au bout de quelques instants. Les yeux se fermaient et les membres se raidissaient. Les serviteurs du yoghi accouraient alors et lui bouchaient les narines avec des

tampons de lin enduits de cire. On enferme le corps dans le linceul en le nouant au-dessus de sa tête comme un sac. Le nœud est cacheté au sceau du rajah, et l'on dépose le corps dans une caisse en bois qui est également scellée. Cette caisse est placée dans un caveau qu'elle remplit tout entier. La porte en est également cachetée, puis murée, et ce tombeau est gardé jour et nuit. D'ailleurs, des milliers d'Indous pieux l'entourent constamment pour se sanctifier, par le voisinage d'un homme qu'ils croient aimé de Brahma. Quand le terme convenu de l'exhumation arrive, le rajah et sa cour se rendent au tombeau et voici ce qui se passe, toujours d'après le docteur Honigberger :

Le rajah, raconte-t-il, fit ôter la terre glaise qui bouchait la porte et reconnut que son cachet était intact. On ouvrit le tombeau, qui était une sorte de niche, à trois pieds sous terre. Elle était remplie par une caisse de 4 pieds sur 3, cachetée et également intacte. Le fakir était là-dedans enveloppé de son suaire, et le docteur put observer que l'étoffe en était couverte de moisissure, comme tout linge tenu à l'humidité. Les serviteurs du yoghi le sortirent de la caisse et l'appuyèrent contre le couvercle ; puis ils versèrent de l'eau chaude sur le haut du linceul, sans l'ôter. Mais le docteur demanda à examiner le corps du fakir avant qu'on essayât de le rappeler à la vie. Les bras et les jambes étaient tout ridés et raidés, la tête était appuyée sur l'épaule ; on ne pouvait distinguer le pouls ni aux bras, ni aux tempes, ni à la région du cœur. Tout le corps était froid, sauf la tête, vers laquelle on venait de verser de l'eau chaude. Cependant, les serviteurs avaient recommencé à laver le corps et frictionnaient les membres. Puis on mit sur le crâne du yoghi une couche de pâte de froment chaude et l'on répéta cette application. On ôta ensuite des narines et des oreilles les tampons enduits de cire. Enfin, l'un des serviteurs ouvrit avec un couteau la bouche du fakir, qui resta toujours inanimée, et ramena la langue dans sa position normale. Il fallut la maintenir quelque temps, car la pointe se recourbait d'elle-même vers l'arrière-bouche. Puis on frotta les paupières de l'ascète avec de la graisse et le serviteur les souleva. L'œil était vitreux. A la troisième application de la pâte brûlante sur la tête, le corps du fakir tressaillit, les narines s'écartèrent, le pouls battit faiblement et les membres tiédirent. Le serviteur mit un peu de beurre fondu sur la langue du fakir, dont les yeux reprirent tout à coup leur éclat. Il était revenu à la vie, et, apercevant le rajah, il lui dit : « — Me crois-tu, maintenant ? »

Tout cela avait duré une demi-heure, et après un laps de temps égal, le fakir, bien que faible encore, mais revêtu d'une riche robe d'honneur, et décoré d'un collier de perles et de bracelets d'or, trônait à la table royale. Il était resté sous terre six semaines. En une autre occasion, le même rajah fit enterrer ce yoghi dans un caveau à deux mètres sous le sol. L'espace autour du cercueil fut rempli de terre foulée ; le caveau fut muré ; on jeta de la terre par-dessus et on sema de l'orge à la surface ; le fakir resta enterré quatre mois ; il n'en ressuscita pas moins.

La science moderne ne peut entièrement expliquer ces faits. Il est évident que les fakirs s'hypnotisent avant de se laisser inhumer. D'autre part, il y a dans nos hôpitaux des exemples de léthargies absolues qui durent plusieurs mois. Mais comment expliquer qu'un être humain puisse — pendant un laps de temps considérable, et même après avoir réduit au minimum ses fonctions vitales — se passer absolument d'air, de nourriture et de boisson ?

DÉPOUILLEMENT DES PÉRIODIQUES

ET DES TRAVAUX DES SOCIÉTÉS SAVANTES ¹

I. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 23 octobre.* M. Homolle rend compte des dernières fouilles qu'il a dirigées à Délos. Il a déterminé l'emplacement des portes, reconstitué le tracé de l'enceinte et des voies d'accès du sanctuaire d'Apollon. Il a constaté qu'au moyen âge une véritable ville s'était formée autour des établissements religieux et militaires des hospitaliers de Saint-Jean. Il a recueilli de nombreuses inscriptions, pour la plupart du III^e ou du IV^e siècle. — Dans cette même séance M. Jules Girard a présenté la seconde édition de la *Mythologie de la Grèce antique* par M. Decharme. — *Séance du 30 octobre.* M. Léon Heuzey signale des gisements de diorite au pied des falaises de Bretagne, et fait observer que l'action continue de la mer désagrége des fragments de cette pierre, les roule et les polit. Il se croit autorisé à faire la supposition que les statues chaldéennes taillées dans cette pierre si difficile à travailler proviennent du golfe Arabique ou de la Mer Rouge. Ainsi se trouverait justifiée l'interprétation de certaines inscriptions chaldéennes, où les assyriologues lisent que la pierre dont la statue est faite a été apportée de loin, par mer. — *Séance du 6 novembre.* M. Renan présente les ouvrages suivants : *Nouvelles études sur l'épigraphie du Yémen*, par MM. Joseph et Hartwig Derenbourg ; *Mémoire sur l'histoire religieuse de la Novempopulanie romaine*, par M. J. F. Bladé. — M. Le Blant présente le tome VIII de la traduction du *Talmud de Jérusalem*, par M. Moïse Schwab.

Séance du 13 novembre (Séance publique annuelle). M. Desjardins, président, ouvre la séance par l'éloge des académiciens qui sont morts dans le courant de l'année, MM. Frédéric Baudry, Léon Renier et Egger. Il analyse ensuite les mémoires qui ont été présentés aux divers concours et proclame les prix. Voici les noms et les œuvres des lauréats qui ont traité des questions touchant à l'histoire religieuse : M. Tauon a obtenu la première des trois médailles décernées aux auteurs qui ont étudié les Antiquités de la France, pour son *Histoire des Justices des anciennes églises et communautés monastiques de Paris*. La première mention honorable a été accordée à M. Pellechet, pour son livre intitulé : *Notes sur les livres liturgiques des diocèses d'Autun, Châlon et Mâcon* (Paris,

1) Nous nous bornons à signaler les articles ou les communications qui concernent l'histoire des religions.

1883, in-8°). — M. *Léon de Rosny* a obtenu le prix Stanislas Julien pour son *Histoire des dynasties divines du Japon*, traduite du chinois et du japonais (Paris, 1884, in-8°).

Dans cette même séance M. *Wallon*, secrétaire perpétuel, a donné lecture d'une notice sur la vie et les travaux de M. *Prévost de Longpérier*, et M. *Le Blant* a présenté, une étude sur le *Christianisme aux yeux des païens* (publiée dans la *Revue politique et littéraire* du 21 nov.).

Séance du 20 Novembre. Sur la proposition de M. *Bergaigne*, l'Académie décide que le manuscrit pâli mis à sa disposition par M. le baron *Larrey* sera offert à la Bibliothèque Nationale. — M. *Ravaissou* annonce que le Musée du Louvre possède dès à présent une collection de terres cuites provenant des fouilles faites à Myrrhine par les membres de l'école d'Athènes. L'authenticité incontestable de ces pièces, exhumées sous les yeux des explorateurs, permet de fonder sur elles des règles de critique pour juger la valeur et l'authenticité d'autres productions analogues. M. *Ravaissou*, après avoir fait cette communication, entreprend la seconde lecture de son mémoire sur les *Vases relatifs à la légende d'Achille*. — Dans cette même séance M. *Maury* présente un livre de M. *J. van den Gheyn* : *Essais de mythologie et de philologie comparée*.

Séance du 27 novembre. M. *Le Blant* envoie de la part d'un religieux barnabite, le P. de Feis, l'empreinte du chaton d'un anneau d'or trouvé dans un sarcophage païen de la vigna Jacobini sur la via Portuense. M. *Le Blant* combat l'opinion des archéologues qui ont vu dans cette représentation un type païen des *orantes*. Il y reconnaît l'image de la Tanit carthaginoise. — M. *Ravaissou* termine la lecture commencée dans la précédente séance. — M. *Michel Bréal* présente le premier fascicule des *Inscriptions sanscrites du Cambodge*, recueillies par M. *Aymonier* et publiées par MM. *Barth*, *Bergaigne* et *Senart* dans la collection des *Notices et extraits*. L'importance de cette publication est telle, elle est attendue avec une si grande impatience, que M. *Bréal* exprime le vœu de la publication anticipée de ce fascicule, avant celle du volume des notices auquel il appartient. La mission de M. le capitaine *Aymonier*, entreprise sous les auspices de l'Académie a produit des résultats qui dépassent les plus belles espérances. Les inscriptions ou lots d'inscriptions dépassent le nombre de trois cents et portent sur une période qui s'étend du commencement du vi^e jusqu'à la fin du xii^e siècle. Elles proviennent non seulement du Cambodge, mais aussi pour une part du Laos et des provinces soumises au roi de Siam. Elles jettent un jour précieux sur l'histoire de l'Inde, car c'est la première fois que l'on rencontre des documents datés avec précision relatifs à la civilisation indienne.

La civilisation révélée par ces inscriptions est, en effet, toute indienne. Il ressort des documents publiés qu'au vi^e siècle existait au Cambodge un culte de Siva-Vishnou considéré comme dieu unique en deux personnes. Ailleurs on apprend que dès le vii^e siècle le Mahabharata était lu publiquement dans ce pays et qu'il y était même déjà considéré comme sacré, puisqu'un brahmane prononçait

des malédictions contre ceux qui attenteraient à son intégrité. Ces constatations sont de nature à modérer le mouvement récent qui tend à rajeunir beaucoup trop les principaux monuments de la littérature et de la civilisation indienne.

M. Bréal loue sans réserve la méthode suivie par M. Barth spécialement chargé de la rédaction de ce premier fascicule. C'est, dit-il, un modèle d'épigraphie orientale et générale à la fois, qui, de même que l'entreprise si bien menée par M. le capitaine Aymonier fait le plus grand honneur à la science française.

Séance du 4 décembre (compte-rendu reproduit d'après celui du journal le « Temps. ») M. Bergaigne communique une note sur les *inscriptions sanscrites recueillies par le capitaine Aymonier*, vers la fin de sa mission. On sait qu'il avait entrepris cette année l'exploration de l'Annam ; les massacres qui ont ensanglanté le pays l'ont arrêté, mais il avait déjà pu estamper une cinquantaine d'inscriptions dans les provinces de Binh-Thuan, de Khanh-Hoa, de Phu-Yen, de Binh-Dinh. Ces provinces ont fait partie autrefois du royaume de Tchampa ou Ciampa, dont parle Marco Polo ; il s'étendait jusqu'au Tonkin, d'où les Annamites sont venus pour conquérir peu à peu toute la côte orientale de l'Indo-Chine.

Ces inscriptions mettent hors de doute la civilisation indienne du Tchampa et l'introduction dans ce royaume de différents cultes brahmaniques, principalement du vivaïsme et d'un bouddhisme pareil au bouddhisme ancien du Cambodge. Elles sont rédigées les unes en sanscrit, les autres dans une forme ancienne de la langue tchame, parlée encore aujourd'hui dans la province de Binh-Thuan ; elles sont gravées en un alphabet originaire de l'Inde du Sud. Elles fournissent les noms d'une vingtaine de rois, tous terminés en *varman* et des dates allant de 709 à 1358 de l'ère Çaka (784 à 1436 de notre ère). Plusieurs, non datées, sont gravées en caractères plus archaïques et peuvent remonter au huitième siècle de notre ère, peut-être même au delà.

Les données historiques y sont plus précises que dans les inscriptions du Cambodge ; elles ont d'ailleurs une importance qui donne aux inscriptions du Tchampa une place à part dans l'épigraphie du moyen âge indien. Le Tchampa était souvent en lutte avec ses voisins de Java, du Cambodge, de la Chine et de l'Annam. Les inscriptions contiennent des renseignements précieux sur ces différentes guerres, particulièrement sur les expéditions militaires des Javanais, qui détruisirent un temple de Çiva dans la plaine de Phaurang, en 709 Çaka (784 de notre ère). Elles prouvent que le nom de Vavan, donné par les Tchams aux Annamites, est bien l'ancien nom donné aux Grecs ioniens par les Hindous et transporté ici à des ennemis venant également du Nord-Ouest. Enfin, plusieurs monuments, datés de 1191 Çaka (1271) et des années suivantes portent le nom de *Çrijayasatyasarmadeva*, correspondant exactement à celui du roi qui, d'après les annales chinoises, devint tributaire de Koubilaï-Khan, en 1278, et fut connu de Marco Polo. Quelques monuments contiennent des dates fantastiques, comme les Puranas ; il y en a un entre autres qui fait allusion à un fait qui se serait passé 874,000 ans avant l'époque où fut gravée l'inscription. Ces naïfs mensonges abondent dans les livres sacrés de l'Inde.

Séance du 11 décembre. Le ministre de l'instruction publique adresse une copie du rapport du directeur de l'Ecole de Rome relatif aux travaux des membres de cette Ecole. M. Fabre continue et va achever ses recherches sur le *Liber Censuum* et les archives pontificales à l'époque du grand schisme. M. Langlois travaille au dépouillement des *Regestes* de Nicolas IV. M. Pératé étudie les manuscrits à miniatures du fonds latin du Vatican. Le rapport se termine par l'indication des travaux des membres de première année, MM. Auvray, Desrousseaux et Pélissier.

II. Journal Asiatique. — *Août-octobre* : 1° G. Maspéro. Sur une version du conte de Rhampsinite. — 2° F. Scherzer. Tsao-sien-tché, mémoire sur la Corée par un Coréen anonyme, traduit pour la première fois du chinois. — 3° J. Halévy. Essai sur l'origine des écritures indiennes. — 4° A. Bergaigne. M. Ludwig et la chronologie du Rig-Veda. — 5° L. Féer. La vie et les œuvres d'Alexandre Csoma de Koros.

III. Revue critique d'histoire et de littérature. — 26 octobre : Maurice Thirion. Étude sur le protestantisme à Metz et dans le pays messin (thèse française pour le doctorat; compte-rendu). — 7 décembre. G. Lacour-Gayet. Paul Allard. Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles d'après les documents archéologiques.

IV. Revue Historique. — *Novembre-décembre* : Fr. Puaux. La responsabilité de la révocation de l'Édit de Nantes.

V. Journal des Savants. — *Octobre* : 1° Alfred Maury. Les anciennes villes du Nouveau-Monde (voir la suite en nov. — 2° Barthélemy St-Hilaire. L'Inde et les Indiens. — *Novembre* : Hauréau. *Epistolæ pontificum romanorum ineditæ*.

VI. Revue Archéologique. — *Septembre-octobre* : 1° P. Battifol. *Canones Nicæni pseudepigraphi*. — 2° H. Gaidoz. Le dieu gaulois du soleil et le symbolisme de la roue (conclusions et réfutation des objections). — 3° André Leval. Lettre supposée de Mahomet IV à Léopold I, empereur d'Allemagne et réponse de ce dernier.

VII. Revue des questions historiques. — *Octobre* : L'abbé Douais. La persécution des chrétiens de Rome en l'an 64. — 2° L'abbé E. Vancandard. St Bernard et la seconde croisade. — 3° Dom Germain Morin. Isidore de Cordoue et ses œuvres d'après un manuscrit de l'abbaye de Maredsous.

VIII. Revue des Deux-Mondes. — 1^{er} novembre : Gaston Bois-sier. Enée en Sicile.

IX. Revue Chrétienne. — 10 octobre : Fr. Puaux. La révocation de l'Édit de Nantes.

X. Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux. — 1885. N° 2 : 1° E. Denis. Origine de l'unité des Frères Bohêmes. — 2° Haussoulter. Le dème d'Eleusis. — 3° Lebègue. Notes de mythologie grecque.

XI. Revue des langues romanes. — XXVII. 6 et XXVIII. 1 :

1° *Chabaneau*. — Ste Marie-Madeleine dans la littérature provençale (suite). —

2° *Chastanet*. Lou paradis de las belas mais.

XII. Bulletin épigraphique. — N° 4 : *Sacaze*. La déesse Lahe.

XIII. Revue de Géographie. — Novembre : *Antichau*. Le jardin des Hespérides.

XIV. Revue politique et littéraire. — 21 novembre : *Edmond Le Blant*. Le christianisme aux yeux des païens.

XV. Revue des études juives. — Octobre-Décembre : 1° *J. A. Hild*. Les Juifs à Rome devant l'opinion et la littérature (fin). — *J. Halévy*. Notes d'archéologie talmudique. — 3° *Israël Lévi*. Contes juifs. — 4° *Salomon Reinach*. Saint-Polycarpe et les Juifs de Smyrne.

XVI. Mélusine. — 5 Novembre : 1° *René Basset*. Une fable de La Fontaine et les contes orientaux (même sujet traité par *M. Israël Lévi* dans le numéro du 20 Novembre). — 2° *J. Tuchmann*. La fascination (suite). — 20 Novembre : Les Génies de la mer (suite).

XVII. La Révolution française. — 14 Octobre : 1° *Victor Jeanvrot*. Les évêques constitutionnels de la Mayenne (voir la suite dans le numéro du 14 Novembre). — 2° *Th. Lhuillier*. Pierre Thuin, évêque constitutionnel de Seine-et-Marne (suite et fin).

XVIII. Revue de Belgique. — 15 Novembre : *M. Philippon*. Le second centenaire de la révocation de l'Édit de Nantes. — 15 Décembre : 1° *Goblet d'Alviella*. Histoire religieuse du feu. II. Le rôle du feu dans le culte. — 2° *E. Leclercq*. L'art religieux.

XIX. Revue de l'instruction publique en Belgique. — XXVIII. 5. *Goblet d'Alviella*. Cours d'histoire des religions.

XX. Le Muséon. — IV. 5 : 1° *van Weddingen*. Une page de l'histoire de la philosophie primitive (suite). — 2° *E. Beauvois*. Les deux Quetzalcoatl espagnols. *J. de Grijalva* et *F. Cortès*. — 3° *A. F. Mehren*. Vues théosophiques d'Avicenne.

XXI. Academy. — 17 Octobre : 1° *A. Lang*. A Galloway nursery tale (le pendant irlandais du mythe d'Hésione). — 2° *J. Hutchison*. German translations of the Bible before Luther (voir dans le numéro du 31 octobre la réponse de *M. Karl Pearson*). — 24 Octobre : *A. Lang*. Aditi (voir notre Chronique). — 24 Novembre : *J. B. Lightfoot*. The apostolic fathers, 2° partie, sanctus Ignatius, sanctus Polycarp (compte-rendu très élogieux. *M. Lightfoot*, comme *M. Zahn*, soutient l'authenticité de la collection des sept épîtres connues d'Eusèbe. Voir un second article dans le numéro du 5 Décembre). — 5 Décembre : *Am. B. Edwards*. Revue égyptologique (compte-rendu des articles de la deuxième année de cette publication).

XXII. Athenæum. — 17 Octobre : 1° *Fr. H. Balfour*. Taoist texts, ethical, political and speculative (l'auteur voit dans le taoïsme un dérivé chinois du brahmanisme ; traduction faite d'après le commentaire de Lü-Tsu). —

2° *Edward B. Nicholson*. The Fayoum papyri in the Bodleian library (version grecque de la correspondance entre Abgar et Jésus-Christ). = 14 *Novembre*, *J. Wellhausen*. Prolegomena to the history of Israel, et *A. Edersheim*. Prophecy and history in relation to the Messiah (compte-rendu donnant un bon résumé de la question). = 28 *Novembre* : *A. Neubauer*. Nebo in Canaan (rapprochement intéressant de Nebo, le dieu-orateur, et du nabi israélite).

XXIII. Edinburgh Review. — N° 332 : 1° The faith of Iran. — 2° The revised version of the Old-Testament.

XXIV. Contemporary Review. — *Décembre* : *Mary F. Wilson*. The story of the Báb.

XXV. Nineteenth Century. — Voir notre Chronique.

XXVI. Scottish Review. — *Octobre* : 1° York mystery plays. — 2° Scottish catholics under Mary and James.

XXVII. Dublin Review. — *Octobre* : *De Harlez*. The so-called sacred books of China.

XXVIII. China Review. — *XIII*. 6 : 1° *Parker*. Contributions towards the topography and ethnology of Central Asia (1^{er} article). — 2° Extracts from the *Pèi-wèn Yün-fu* (suite). — 3° *Edkins*. Chinese early mythology.

XXIX. Indian Antiquary. — *Septembre* : 1° *Rchatsek*. Russian icons. — 2° *Grierson*. A summary of the *Alha Khand*. •

XXX. The Orientalist. — *II*. 1 et 2 : 1° *Wijesinha*. Episodes from the *Mahāvansa*. — 2° *Avery*. The religion of the aboriginal tribes of India. — 3° *Tamil* folklore. — 4° *Phillips*. Folklore of the Santals. — 5° *Parker*. To Singhalese folklore. — 6° *Nell*. Lanka. — 7° *Pannabokke*. Translation of the *fatakas*. — 8° *Sanskrit Puzzles* (13 et 14).

XXXI. Journal of the Anthropological Institute. — *XV*. 2 : 1° *Read*. Exhibition of ethnological objects from the *Akkas* (Northern Assam). — 2° *Carson*. On the inhabitants of Terra del Fuego. — 3° *L'Heureux*. The *Kekip-Sesoators* or ancient sacrificial stones of the north-west tribes of Canada. — 4° *Trenlett*. Quadrilateral constructions at *Mané-Pochat-en Uieu* and *Mané-Ty-ec* near Carnac. — 5° *Lewis*. A list of some dolmens and tumuli in Britany. — 6° *Kerry-Nichols*. The origin, physical characteristics and manners and customs of the Maori-race.

XXXII. Historische Zeitschrift. — *LV* : v. *Pflugk-Hartung*. Pabspolitik in Urkunden.

XXXIII. Zeitschrift für Ethnologie. — *XVII*. 4 : 1° *Grabowsky*. Ueber die *djawets* oder heiligen Töpfe der *Oloh ngadju* (Dajaken) von Süd-ost Borneo. — 2° *Schwartz*. Die Vermählung der himmlischen im Gewitter. Ein indogermanischer Mythos.

XXXIV. Mitteilungen des Vereins für Geschichte der Deutschen in Böhmen. — *XXIV*. 2 : *Loserth*. Ueber die Versuche wicliſ-husitische Lehren nach Oesterreich, Polen, Ungarn, und Kroatien zu verpflanzen.

XXXV. Literaturblatt für orientalische Philologie. — II. 3 et 4: *J. Klatt*. Bibliographie (la plus complète qui existe).

XXXVI. Zeitschrift des deutschen Palästinavereins. — VIII. 3: 1° *Kautzsch*. Ein Brief des Hohenpriesters der Samaritaner Jâ kub ibn Harun. — 2° *Riess*. Reste eines alten armenischen Klosters auf den Oelberg und die daselbst aufgefundenen Inschriften. — 3° Ueber die angebliche Aufdeckung der Eudokia-Kirche. — 4° *Schick*. Neuaufgedeckte Felsengräber bei der Graheskirche in Jerusalem. — 5° *Rohricht et Meisner*. Die Jerusalemfahrt des Friedrich Eckher von Käpfing und Karl Grimming auf Niederrain. — 6° *Guthe*. H. Clay Trumbulls Kadesh Barnea.

XXXVII. Baltische Studien. — N° 4: 1° *Blümcke*. Die S^t Laurentius Bruderschaft der Träger in Stettin. — 2° v. *Bülow*. Das Kelchtuch von Schöningen.

XXXVIII. Archiv für Litteratur und Kirchengeschichte des Mittelalters. — I. 2 et 3: 1° *Denifle*. Die Constitutionen des Predigerordens vom Jahre 1228. — 2° *Ehrle*. Zur Geschichte des Schatzes, der Bibliothek und des Archivs der Päbste im XIX^e Jahrhundert (fin). — 3° Heinrich von Gent. — 4° Die Sentenzen Abälards und die Bearbeitungen seiner Theologie vor Mitte des XII^e Jahrhunderts.

XXXIX. Beweis des Glaubens. — *Septembre-octobre*: *Wilkens*. Karl Otfried Müller (fin).

XL. Zeitschrift für katholische Theologie. — IX. 4: 1° *Grisar*. Das römische Sacramentar und die liturgischen Reformen im VI^e Jahrhundert. — 2° *Funk*. Die moderne Pentateuchkritik.

XLI. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie. — XXIX. 1: 1° *A. Hilgenfeld*. Der Ursprung des Episkopats. — 2° *Johannes Dräseke*. Apollinarios in den Anführungen des Nemesios. — 3° *Fr. Görres*. Leander, Bischof von Sevilla. — 4° *A. Hilgenfeld*. Kein unentdecktes Evangelium. — 5° *H. Gelzer*. Kallistos' Enkomion auf Johannes Nesteutes. — 6° *Fr. Küchenmeister*. Beiträge zur biblischen Zoologie.

XLII. Zeitschrift für kirchliche Wissenschaft. — N° 9: 1° *H. Gebhardt*. Die Zukunft des Menschensohnes nach den Synoptikern (1^{er} article). — 2° *Nösgen*. Das angebliche Papyrusfragment eines kanonischen Urevangeliums. — 3° *Schelcher* War Calvin in Ferrara.

XLIII. Sitzungsberichte der K. Akad. d. Wissenschaften zu Wien. — (*Philos. hist. Klasse*) CIX. 2: 1° *Heinzel*. Ueber die Nibelungensage. — 2° *Maassen*. Pseudoisidorische Studien (2^e art.).

XLIV. Globus. — N. 14: 1° *Guimet*. Aus dem südlichen Indien (voir les n^{os} suivants). — 2° *Metzger*. Die Kalang auf Java (1^{re} partie). — 3° *Hugues*. Kraft's Weltreise. — N. 16: 1° *Kupala*. Der Johannistag in Russland. — 2° Das Strohfest am Hofe des Joruba.

XLV. Bullettino di Archeologia cristiana. — 4^e série. 3^e année.

Nº 2 et 3: 1º Le recenti excavazioni nel piano inferiore del cimitero di Priscilla. — 2º Frammento di bicchiere vitreo adorno di imagini bibliche lavorate ad intaglio. — 3º Agostino, vescovo e la sua madre Felicità martiri sotto Decio.

XLVI. La Civiltà cattolica. — Nº 847: La stela di Mesa, re di Moab.

XLVII. Nuova Antologia. — Nº 19: Marucchi. Il culto mitriaco in Roma.

XLVIII. Rivista di filosofia scientifica. — IV. 5.: Labanca. Ambiente fisico del Cristianesimo primitivo.

XLIX. Archivio per lo studio delle tradizioni popolari. — IV. 3: 1º *Coelho*. Tradições relativas as Sereias et mythos similares. — 2º *Vullo*. Il giuoco del serpente. — 3º *Rondoni*. Alcune fiabe popolari di S. Miniato al Tedesco. — 4º *Bertran y Brios*. Tradicions populares catalanes inedites. — 5º *Sébillot*. La mort en voyage (légende chrétienne de la Haute-Bretagne).

L. Theologisch Tijdschrift. — *Novembre*: 1º *J. G. de Hoop Scheffer*. Is Joël een apocalypticus van 't jaar 400 vóór Christus? — 2º *H. U. Meyboom*. De leer der twaalf Apostelen (suite et fin).

BIBLIOGRAPHIE'

GÉNÉRALITÉS.

J. van den Gheyn. Essais de mythologie et de philologie comparée. — Bruxelles. Gœmære. 1885.

H. Winkler. Das Uraltaische und seine Gruppen. — Berlin. Dümmler. 1885.

C. J. Stones. Christianity before Christ or prototypes of our faith and culture. — In-8. 1885.

CHRISTIANISME.

Elie Berger. Les registres d'Innocent IV. 7^e fasc. - - Paris. Thorin. 1885. gr. in-4.

Elie Méric. Histoire de M. Emery et de l'Eglise de France (1732-1811). — 2 vol. in-8 de XIV. 490 et 500 p. Paris, Victor Palmé. 1885.

Ernest Strählin, Athanase Coquerel fils. Etude biographique. — 1 vol. in-8 de XII et 564 p. Paris. Fischbacher. 1885.

Jules Delaborde (Comte). François de Chastillon, comte de Coligny. — Paris. Fischbacher. gr. in-8. de 501 p.

Mémoires de Bonbonnoux, chef Camisard, pasteur du désert et réfugié, d'après des documents inédits. — Paris. Fischbacher. 1885. in-4 de XLIX et 112 p.

V. J. Vaillant. Notes Boulonnaises. La Révocation de l'Edit de Nantes dans le Boulonnais, le Calaisis et les pays conquis et reconquis. — Boulogne-sur-Mer. Simonnaire. 1885. in-8 de 78 p.

A. Guillot. Les débuts de la Réformation à Genève. — Genève. Cherbuliez. 1885. in-12 de 175 p.

H. Vulliet. Scènes de la Révocation de l'Edit de Nantes, 1685. — Lausanne. Bridel. 1885. in-12 de 152 p.

F. Sander. Die Hugenotten und das Edikt von Nantes. — Breslau, Korn. 1885. in-8 de V et 333 p.

(1) En dehors des nombreux ouvrages mentionnés dans la *Chronique* et dans le *Dépouillement des Périodiques*.

Aug. Ebrard. Christian Ernst von Brandenburg-Bayreuth. Die Aufnahme reorganisierter Flüchtlingsgemeinden in ein lutherisches Land, 1686-1712. — Gütersloh. Berthelsmann. 1885. in-8 de VIII et 180 p.

A. Baur. Zwingli's Theologie, ihr Werden und ihr system, 1^{er} vol. — Halle. Niemeyer. 1885, in-8 de VIII et 543 p.

Joh. Wycliffe. Tractatus de civili dominio, liber I. Now first edited from the unique ms. at Vienna by R. L. Poole. — Londres. Trübner. 1885, in-8 de XXXIV et 460 p.

Willy Borée. Heinrich VIII von England und die Curie in den Jahren 1528-1529. — Göttingue. Calvor. 1885. in-8 de IV et 56 p.

J. Burns. The first three christian centuries. — New-York. Nelson. 1884. in-12 de 330 p.

C. F. Keil. Commentar ueber den Brief an die Hebräer. — Leipzig. Dörffling 1885. in-8 de 420 p.

W. Beyschlag. Das Leben Jesu, I et II. 1. — Halle. Strien. 1885. in-8 de VII, 451 p. et 80 p.

A. Tappenhorn. Ausserbiblische Nachrichten, oder die Apokryphen ueber die Geburt, Kindheit und das Lebensende Jesu und Mariä. — Paderborn. Schöningh. 1885, in-8 de 89 p.

R. W. Bush. Life and times of Chrysostom. — London. Tract Soc. 1885. in-8.

S. Eckleben. Die älteste Schilderung vom Fegfeuer des heil. Patricius. — Halle. Niemeyer. 1885.

J. Belsheim. Das Evangelium des M. nach dem griechischen Codex aureus Theodoræ imperatricis purpureus Petropolitanus aus dem IX Jahrhundert. — Christiania. Dylwad. 1885.

H. Zotenberg. Notice sur le livre de Barlaam et Josaphat, accompagné d'extraits du texte grec et des versions arabes et éthiopiennes. — Paris. Maisonneuve. 1886. in-8 de 166 p.

H. P. Cameron. History of the English Bible. — Londres. A. Gardner 1885. in-12 de 192 p.

G. Biehler. Das Symbolum apostolicum. — Strasbourg. Treuttel et Würtz. 1885. in-8 de 32 p.

G. Cavallier. Les Albigeois, leurs origines ; action de l'Eglise au xii^e siècle, par M. l'abbé Douais. Etude bibliographique. — Montpellier. Grolhier. 1885. in-8 de 35 p.

D. Leroux. Le poète S. V. Fortunat. — Paris. Oudin. 1885. in-18 de IX et 368 p.

E. de Schweinitz. The history of the church known as the Unitas fratrum, or the unity of the brethren founded by the followers of John Hus, the Bohemian reformer and martyr. — Bethlehem. Moravian publ. off. 1885. in 8 de XXII et 693 p.

Eduard Likowsky. Geschichte des allmählichen Verfalls der Unierten Ruthenischen Kirche im XVIII^e und XIX^e Jahrh. unter polnischem und russischem Scepter (traduction allemande par Appollinaris Tloczynski), 1^{er} vol. — Posen. Jolowics. 1885. in-8 de XIV et 304 p.

E. Ruggieri. Storia dei santi patri e dell' antica letteratura della chiesa. Vol. V. — Roma. Metastasio. 1885. in-16 de VIII et 388 p.

Practica inquisitionis heretice pravitatis auctore Bernardo Guidonis. Document publié pour la première fois par C. Douais. — Paris. Picard. 1886. In-4 de XII et 372 p.

C. Krause. Melanchtoniana. Regesten und Briefe ueber die Beziehungen Melanchtons zu Anhalt und dessen Fürsten. — Zerbst. Zeidler. 1885. In-8 de X et 185 p.

J. Tulloch. Movements of religious thought in Britain during the nineteenth century. — Londres. Longmans. 1885. In-8 de 340 p.

G. E. Beskow. Den svenska missionen i Ost-Afrika. — Stockholm. Fosterlands-Stiftelsen. 1885. In-8 de 272 p.

H. L. Martensen. Jakob Boehme, his life and teaching or studies in theosophy. Londres. In-8.

P. Ulich. Die deutsche Kirche unter Lothar von Sachsen. — Berlin. 1885. In-8 de 50 p.

Fritz Stöber. Zur Kritik der Vita S. Johannis Reomaensis. Eine kirchengeschichtliche Studie. — Vienne. Gerold. 1885. In-8 de 82 p.

G. Massaja. I mei trentacinque anni di missione nell' Alta Etiopia. Vol. I. — Milan. 1885. In-4 de XVI et 216 p.

H. P. Weber. Marquard von Rotenhan S. J. Das Lebensbild eines eifrigen Priesters aus dem XVIII^e Jahrh. — Ratisbonne. Manz. 1885. In-8 de XII et 128 p.

Le Monnier. La jeunesse de saint François d'Assise, sa vie mondaine, sa conversion, sa vocation. — Lille. Soc. St Augustin. 1885. In-12 de IV et 95 p.

R. W. Dixon. History of the church of England from the abolition of the Roman jurisdiction. Vol. III. Edward VI (1549-1553). — Londres. Routledge. 1885. In-8 de XXVI et 572 p.

L. Maggiolo. La vie et les œuvres de l'abbé Grégoire (1794-1831). — Nancy. Berger-Levrault. 1885. In-8 de 145 p.

Monumenta Vaticana Hungariæ. Series I. Tom. II. Acta legationis cardinalis Gentilis. — Budapestini. Franklin-Társulat. 1885. In-4 de CXX et 512 p.

Th. Dufour. Un opuscule inédit de Farel. Le résumé des actes de la dispute de Rive (1535). — Genève. Cherbuliez. 1885. In-8 de 42 p.

P. Piolin. Supplément aux Vies des saints et spécialement aux petits bollandistes, d'après les documents hagiographiques les plus authentiques et les plus récents (tome I, du 1^{er} janvier à fin avril). — Paris. Bloud et Barral. 1885. In-8 de 701 p.

JUDAÏSME ET ISLAMISME.

Maimonides. The guide of the perplexed, translated from the original and annotated by M. Friedländer. — 3 vols. Londres. Trübner. 1885. In-8 de 980 p.

J. Müller. Kritischer Versuch ueber den Ursprung und die geschichtliche Entwicklung des Pesach-und Mazzothfestes. — Bonn. Weber. 1884. In-8 de VIII et 86 p.

W. H. Green. The Hebrew feasts in their relation to recent critical hypotheses concerning the Pentateuch. — New-York. Carter. 1885. In-12 de 329 p.

E. C. Bissell. The Pentateuch ; its origin and structure : an examination of recent theories. — New-York. Scribner. 1885. In-8 de VI et 484 p.

W. Bacher. Leben und Werke des Abulwalid Merwân Ibn Ganâh (R. Jona) und die Quellen seiner Schrifterklärung. — Leipzig. O. Schulze. 1885. In-8 de IV et 108 p.

H. Guthe. Das Zukunftsbild des Jesaia. — Leipzig. Breitkopf et Härtel. 1885.

E. Schürer. Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu. 2^e partie. — Leipzig. Hinrichs. 2^e éd. revue. 1886. In-8 de X et 884 p.

Al. Motais. Le déluge biblique devant la foi, l'écriture et la science. — Paris. Berche et Tralin. 1885. In-8 de 345 p.

A. Weill. Le Pentateuque selon Moïse et le Pentateuque selon Esra. 2^e partie. Fin de la Genèse. — Paris. Dentu. 1886. In-8, p. 93 à 214.

M. Schwab. Le Talmud de Jérusalem traduit pour la première fois. Tome VIII. Traité Kethouboth, Nedarim, Guittin. — Paris. Maisonneuve. 1886. In-8 de IV et 300 p.

A. Rosenzweig. Das Jahrhundert nach dem babylonischen Exile mit besonderer Rücksicht auf die religiöse Entwicklung des Judentums. — Berlin. Dümmler. 1885. In-8 de XVI et 240 p.

Wherry. A comprehensive commentary on the Qorân, comprising Sale's translation and preliminary discourse, with additional notes. — Vol. III. Londres, Trübner, 1885, in-8 de VIII et 414 p.

J. P. Hughes. Dictionary of Islam ; Cyclopædia of doctrines of the Moham medan religion.

LES RELIGIONS DU MONDE ANTIQUE.

A. Delattre (le P.). L'Asie occidentale dans les inscriptions assyriennes (Extrait de la « Revue Belge des questions scientifiques »).

H. Zimmern. Babylonische Busspsalmen umschrieben, uebersetzt und erklärt. — 6^e partie de l'« Assyriologische Bibliothek » éditée par MM. F. Delitzsch et P. Haupt. — Leipzig. Hinrichs, 1885.

E. A. W. Budge. Sarcophagus of Anchnesrâneferab, queen of Ahmes II (564-526 av. J.-C.). — Londres, in-4, 1885.

F. Richter. De thesauris Olympiæ effossis. — Berlin. Weidmann. 1885.

Ilios, ville et pays des Troyens, résultat des fouilles sur l'emplacement de Troie et des explorations faites en Troade de 1871 à 1882, avec une autobiographie de l'auteur, traduit de l'anglais par M^{me} E. Egger.

A. Fick. Die Homerische Ilias nach ihrer Entstehung betrachtet.

LES RELIGIONS DE L'ASIE.

(Voir surtout les publications mentionnées dans la Chronique).

Le *Kama-Sutra* de Vatsyayana, livre sacré de l'Indoustan, rédigé en sanscrit vers le V^e siècle de l'ère chrétienne, traduit sur la première version anglaise (Bénarès. 1883) par *Isidore Liseux*. — Paris. Liseux. Ed. de luxe, gr. in-8 de 300 p.

Avesta. Die heiligen Bücher der Parsen, ed. Geldner : I. Yasna, 2^e livr. — Stuttgart. Kohlhammer (avec notes allemandes et anglaises).

FOLK-LORE.

J. C. Poestion. Lappländische Märchen. Volkssagen, Räthsel und Sprichwörter. — Wien. Gerold. 1885.

Fletcher S. Bassett. Legends and superstitions of the sea and of sailors in all lands and at all times. — New-York. Belford-Clarke. in-8 de 505 p.



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DOUZIÈME.

ARTICLES DE FOND.

	Pages.
Les origines de l'idolâtrie, par le comte <i>Goblet d'Alviella</i>	1
Esdras a-t-il promulgué une loi nouvelle ? par M. <i>J. Halévy</i>	26
Sur les phases de la religion védique, d'après M. Véron, par M. <i>Paul Regnaud</i>	39
La religion égyptienne d'après les pyramides de la V ^e et de la VI ^e dynastie, par M. <i>G. Maspero</i>	123
Le Mithriacisme au III ^e siècle de l'ère chrétienne, par M. <i>Jean Réville</i> ...	140
La Méthode en mythologie comparée. Réponse à quelques objections, par M. <i>Paul Regnaud</i>	166
La Mâyâ et le pouvoir créateur des divinités védiques, par M. <i>Paul Regnaud</i>	237
Le Mythe de Kronos. A propos d'une nouvelle méthode en mythologie comparée, par M. <i>C. P. Tiele</i>	246

MÉLANGES ET DOCUMENTS

Légendes chrétiennes de la Haute-Bretagne, par M. <i>Paul Sébillot</i>	46
Le Présent de l'Homme lettré pour réfuter les partisans de la Croix, par 'Abd-Allâh ibn 'Abd-Allâh, le Drogman. Traduction française inédite, par M. <i>N.</i>	p. 68, 179, 278
M. Maurice Vernes et la méthode comparative dans l'histoire des religions, par M. le comte <i>Goblet d'Alviella</i>	170
Le Musée Guimet à Paris.....	302
Un Mémoire espagnol sur le Nirvâna bouddhique, par M. <i>Ph. Ed. Foucaux</i> .	321

Les Védas et la Paléographie. A propos d'un récent article de M. Halévy, par M. P. Regnaud.....	334
--	-----

REVUE DES LIVRES

<i>Joachim Menant</i> . Les langues perdues de la Perse et de l'Assyrie (M. <i>Emile Duval</i>).....	90
<i>Ed. Flouest</i> . Etudes d'archéologie et de mythologie gauloises.....	93
Comte de <i>Puymaigre</i> . Folk-lore (M. P. S.).....	95
<i>Otto Pfleiderer</i> . Lectures on the influence of the apostle Paul on the deve- lopment of christianity (M. <i>Albert Réville</i>).....	202
<i>Ad. Franck</i> . Des rapports de la religion et de l'État, (M. <i>Jean Réville</i>)...	208
Annales du Musée Guimet. Tome VIII. Le Yi-King, traduit en français par M. P.-L.-F. <i>Philastre</i> (1 ^{re} partie).....	210
<i>Ch. Schmidt</i> . Précis de l'Histoire de l'Eglise d'Occident pendant le Moyen Age (M. <i>Etienne Coquerel</i>).....	338
<i>H. J. Holtzmann</i> . Einleitung in das Neue Testament (M. <i>Jean Réville</i>)...	341
Baron d' <i>Aévil</i> . St-Cyrille et St-Méthode.....	342
CHRONIQUES.....	p. 98, 212 et 344
DÉPOUILLEMENTS DES PÉRIODIQUES.....	p. 107, 225 et 359
BIBLIOGRAPHIE.....	p. 120, 233 et 367

Le Gérant : ERNEST LEROUX.

ESTHAIN'S ORIENTAL GAZETTEER

CHINA
HER NEIGHBOURS
PART II

INDEX

China in General - Miscellaneous

Index

and Translations

Architecture, Tibet, Grammar

Philology, Translations

Chinese War

ESTHAIN

Bookseller and

85 N. BELL STREET

1912

- David (Dr. John) Pearson**, *Chinese Literature*. 1 vol. of 12 Chinese, new and augmented edition. 120 pp. vii, 62, cloth. 1879. 2s 6d
- Chinese text and translation, with copious on Chinese poetry.
- 2255 Dingle (R. F.) Across China on Foot**. Life in the Interior and the Reform Movement. 8vo. pp. xvi, 446, with map and illustrations. cloth. 1911. 2s 6d
- From Shanghai to Ichang—Ichang to Chung King—To Sai Pa—Chao Yang Fu—The Chao Yang Rebellion of 1909—Yü Nani Fu to Taipei—Ta the Mekong Valley to Hanoï—and Appendix.
- 2257 Edkins (Jos.) What did the Ancient Chinese know of the Greeks and Romans?** 8vo. pp. 23. 1883. 2s
- 2258 Hannan (Ch.) Chin Chin Wa: Seven Stories**. 8vo. pp. 208, cloth. 1896. 2s
- L. Chin Chin Wa: IV. Ki Fu, a Chinese Story.
- 2259 Little (Arch.) Across Yunnan: a Journey of Surprise, including an Account of the French Railway Line now completed to Yunnan-fu**. 8vo. pp. 164, with many illustrations and map. cloth. 1910. 3s 6d
- 2260 Martin (R. M.) Past and Present State of the Tea Trade of England and of the Continent of Europe and America**. 8vo. pp. xi, 222. London, 1932. 7s
- A most interesting monograph on the Development of Tea Trade with China.
- 2261 Pourias (M.) La Chine, Huit Années Yun-Nan, Récolt d'un Missionnaire**. Second Edition, roy. 8vo. pp. viii, 193, illustrated with a map. 1898. 7s 6d
- 2262 Thompson (J.) The People of China and the People**, embracing 300 Fragment Photographs with interesting descriptions of the People and People. 4 stately volumes. 8vo. cloth. 1874. 12s 6d
- Good copy, with the Chinese title-page.

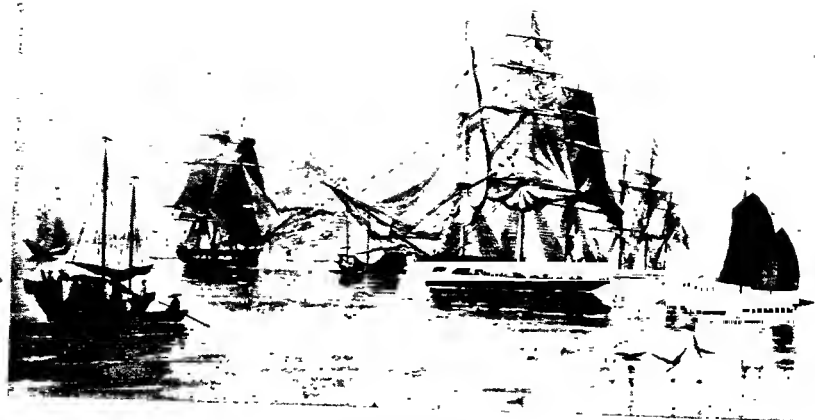
Probsthain's Oriental Series.

- Vol. I., The Indian Craftsman**, by A. E. Goenka, D.Sc. Cr. 8vo. 3s 6d net.
- Vol. II., Buddhism as a Religion: its Historical Development and its Present-Day Condition**, by H. Hackmann, Lic. Theol. Cr. 8vo. pp. 320. 6s net.
- Vols. III. and IV., The Mahavai**, by Jahn C. Dh. Kunt. Book II., translated for the first time into English Prose by Prof. C. E. Wilson; 2 vols: Vol. I., Translation from the Persian. Vol. II., Commentary (2,800 Notes). Cr. 8vo, cloth. 24s net.
- Vol. V., Essays, Indian and Islamic**, by S. Khush Bakhsh. M.A. Oxon. Cr. 8vo, pp. 295. 7s 6d net.

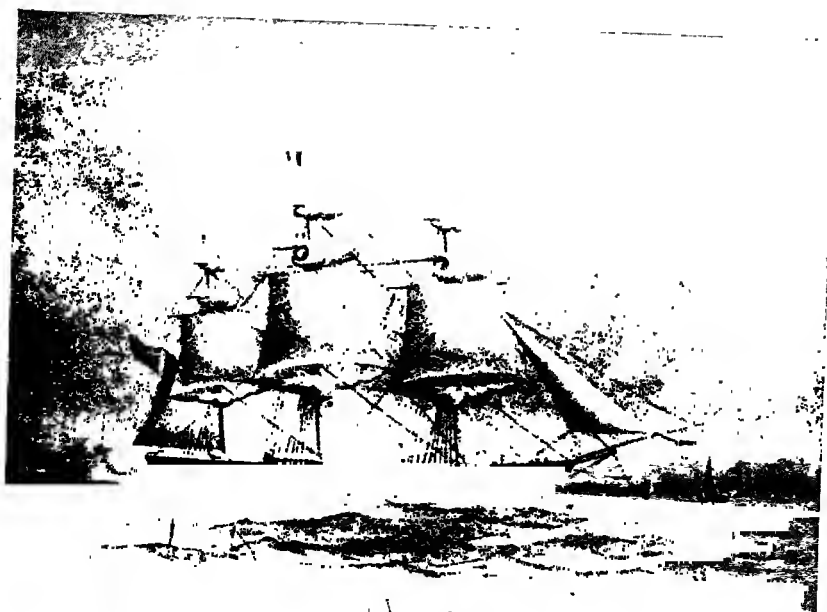
IN PREPARATION

- LEGENDARY HISTORY OF PAGAN**, by Prof. G. Dandekar.
- THE FIRST FIFTY DISCOURSES OF GOTAMA THE BUDDHA**, and the Collection of the Majjhima Nikaya, by Bhikkhu Eshabast, 2 vols. (In the Press)
- LACTRIA: The History of a Forgotten Empire**, by Prof. H. G. Bhandarkar. (In the Press)
- PROBSTHAIN & CO., 41, Great Russell Street, Lond.**





See No. 1306.



See No. 1583.

Twenty-fifth Catalogue of Valuable Books

OFFERED FOR SALE BY

PROBSTHAIN & CO.,

Oriental Booksellers and Publishers,

41, GREAT RUSSELL ST., BRITISH MUSEUM.

PART V.

CHINA IN GENERAL

**History, Description, Inter-
course with Europe, Natural
History, Medicine, &c.**

- 1177 Milne (Rev. W. C.) *Life in China*,
Second Edition, 8vo, pp. 517, *with 4
original maps*, full calf. London, 1857 6s

Western notices of Life in China—Real Chinese
Life at Ningpo—Interior of China—Shanghai.

- 1178 ——— The same, 8vo, pp. xii, 463,
illustrated, calf. 1861 5s

- 1179 ——— *La vie réelle en Chine*, avec
Introduction par Panthier, 12mo, pp.
470, *with map*. 1860 3s

- 1180 *Miscellanea Curiosa*, containing a
Collection of Curious Travels, Voyages
and Natural Histories delivered to the
Royal Society, Vol. III., 8vo, pp. 430,
calf. 1727 25s

Includes: Voyage of the Emperor of China to
Eastern Tartary, anno 1682, and to W. Tartary
in 1682—J. Cunningham, Letter in the English
at Chusan in China, his voyage thither—Account
of the several sorts of Tea, &c.

- 1181 *Miscellaneous Pieces* relating to
the Chinese, 2 vols, 16mo, half calf.
1762 8s

CONTENTS:—Dissertation on Chinese language—
The Orphan of Chao, translated by Premare—
On Chinese Drama—Description of the Emperor's
Gardens, near Peking, &c.

- 1183 Mitford (B. C. W., General) *Orient
and Occident: a Journey East from
Lahore to Liverpool*, *illustrated by the
Author*, 8vo, pp. 359, cloth. 1888 4s
China, Japan, The States.

- 1184 Mitford (A. B.) *The Attache at
Peking*, 8vo, pp. 58, 386, cloth. 1900 4s 6d

Letters on China and Chinese Life.

- 1185 *Mittheilungen des Seminars für
Orientalische Sprachen zu Berlin*,
edited by Prof. Dr. E. Sachau: Vol.
IX., *Ostasiatische Studien*, roy. 8vo,
pp. viii, 422. Berlin, 1906 12s

Contains: Betz, *Reise in Szechuan*—Tschepe, *Der
Nan Kiang*—Lun Heng: Chinese Essays, trans-
lated by A. Forke, &c.

- 1186 Moges (Marquis De) *Recollections of
Baron Gros's Embassy to China and
Japan in 1857-58*, 8vo, pp. viii, 368,
with tinted lithographs, cloth. 1861 5s

Contains: Description of Hongkong, Bombard-
ment of Canton, Treaty of Tientsin.

- 1187 ——— *Souvenir d'une Ambassade en
Chine et au Japon*, 12mo, pp. 350.
Paris, 1860 3s

- 1188 Mollendorff (P. G. von) *The Family
Law of the Chinese*, 8vo, pp. 60.
Shanghai, 1896 3s 6d

- 1189 ——— *Le Droit de Famille Chinois*,
translated into French by R. de Castella,
12mo, pp. 106. 1896 5s

- 1190 Montanus (A.) *Atlas Chinensis: being
a Second Part of a Relation of Remark-
able Passages in Two Embassies from
the East India Company of the United
Provinces to the Vice-Roy Singlamong
and General Taising Lipovi and to
Konghi Emperor of China and East
Tartary, with a relation of the Nether-
landers assisting the Tartar against
Coxinga and the Chinese Fleet, and a
more Exact Geographical Description
than formerly, English'd and adorn'd
with above 100 several Sculptures by
J. Ogilby*, folio, pp. 723, *with map*,
calf. 1671 £4

- 1182 **MISSION LYONNAISE (La)
d'Exploration Commerciale en
Chine**, 1895-97, 4to, pp. xxxv, 469,
WITH MAPS, ILLUSTRATIONS & PLATES.
Lyon, 1898 35 5s

* * This is one of the most valuable works
on China. It contains an Introduction;
Account of the Voyage; Commercial Re-
ports and various Notices, such as Trade
in Canton, on the Mines, on Silk, on
Cotton, on Coinage, on Banking, &c.

RARE WORK.

- 1191 **Montalto de Jesus (C. A.)** *Historic Macao*, roy. 8vo, pp. vi, 358, with 12 *fine plates*, morocco. *Hong-Kong*, 1902 18s
- 1192 **Montfort (Capt.)** *Voyage en Chine, avec un appendice histor. sur les derniers événements par G. Bell*, 8vo, pp. 360, half calf. 1854 3s 6d
- 1193 **Moor (Fl. de)** *Essai sur les Origines de l'Empire Chinois*, 8vo, pp. 62. 1900 3s 6d
- 1194 **Morris (T. M.)** *A Winter in North China*, with Introduction by R. Glover, 8vo, pp. 256, with map, cloth. 1892 4s
- 1195 **Morrison (G. E.)** *An Anstralian in China: Narrative of a Journey across China to Burma*, 8vo, pp. xii, 299, with map and illustrations, cloth. 1902 9s
Dr. Morrison has a unique knowledge of China and Chinese Affairs, acquired during many years' residence.
- 1196 **Morrison (J. R.)** *A Chinese Commercial Guide*, consisting of Details respecting Foreign Trade in China, First Edition, 8vo, pp. xiv, 116, interleaved, *Canton*, 1834—Description of the City of Canton, with Appendix containing an Account of the Population of the Chinese Empire, 8vo, pp. vii, 103, with a Chinese map, *Canton*, 1834—Notices concerning China and the Port of Canton; also a Narrative of the Affair of the English Frigate *Topaze*, 1821-22, with Remarks on Homicides and Account of the Fire of Canton, 8vo, pp. xiv, 97. *Malacca*, 1823 £2 2s
All three rare works bound together in cloth.
- 1197 ——— *Chinese Commercial Guide*, consisting of a Collection of Details respecting Foreign Trade in China, 8vo, pp. xii, 116, interleaved, cloth. *Canton*, 1834 10s 6d
The Author's own copy, with his corrections.
CONTENTS:—Foreign Commerce with China—Duties on Goods in China—Regulations regarding Foreign Trade in China—Monies, Weights and Measures in China—Useful Tables—Statements of Trade.
- 1198 ——— *Chinese Commercial Guide*, consisting of a Collection of Details and Regulations respecting Foreign Trade with China, Third Edition, 8vo, pp. viii, 311. *Canton*, 1848 10s
For Fourth and Fifth Editions—see under WILLIAMS, S. W.
- 1199 **Morrison (R.)** *Chinese Miscellany*, consisting of Original Extracts from Chinese Authors, in Native Character, with Translations and Philological Remarks, 4to, pp. 52, with 12 plates. 1825 7s 6d
It includes: Explanation of Symbols—Meaning of the Radicals. At the end a most useful and valuable article: Notices of European intercourse with China, and of books concerning it.
- 1200 **Morrison (R.)** *Memoir of the Principal Occurrences during an Embassy from the British Government to the Court of China*, 8vo, pp. 96, calf. 1820 6s
- 1201 ——— *Regard to the Affairs of others, a Discourse*, held 1825, 8vo, pp. 38. 1825 2s
- 1202 ——— *A Parting Memorial: Miscellaneous Discourses preached in China, at Singapore, in the Indian Ocean, at the Cape of Good Hope, with Remarks on Missions*, 8vo, pp. 411, half calf. 1826 7s 6d
- 1203 ——— *Admonitions: a Sermon preached at Whampoa, in China, Canton, 1833—Memorial of R. Morrison, who died in 1834, Canton, 1834—Memoir of the Principal Occurrences during an Embassy to the Court of China*, pp. 96. *London*, 1820—all three bound together in half calf 7s 6d
- 1204 ——— *Memoirs of his Life and Labours, by his Widow, with Critical Notices of his Chinese Works, and an Appendix containing Original Documents*, 2 vols, 8vo, half calf, with *R. Morrison's portrait and picture of his tomb at Macao*. 1839 12s 6d
- 1204* ——— *The same*, 2 vols, 8vo, cloth. 1839 9s
- 1205 ——— *Fletcher (J.) Funeral Discourse on the Death of the Rev. Robert Morrison*, 8vo, pp. 75. 1835 2s
- 1206 **Morrison (J. K.)** *The Currency of China*, 8vo, pp. 40. 1895 2s
- 1207 **Morse (H. B.)** *The Trade and Administration of the Chinese Empire*, 8vo, pp. xii, 451, with maps and illustrations, cloth. 1908 7s 6d
- 1208 ——— *The International Relations of the Chinese Empire, the Period of Conflict, 1834-1860*, 8vo, pp. xxxvii, 727, with illustrations, maps and diagrams, cloth. 1910 20s
I., The Government of China—II., Taxation in China—III., Early Foreign Relations—IV., The Canton Factories and the Co-Hong—The Opium Question—Russia and China, &c.
- 1209 ——— *The Gilds of China, with an Account of the Gild Merchant or Co-Hong of Canton*, 8vo, pp. ix, 92, with 2 plates, cloth. 1909 3s 6d
- 1210 **Moseley (W. W.)** *The Origin of the First Protestant Mission to China*, 8vo, pp. 116, cloth. 1842 5s
- 1211 **Mosheim (J. L.)** *Authentic Memoirs of the Christian Church in China, with a long Introduction by R. Gibbings*, 8vo, pp. 111, cloth. *Dublin*, 1862 5s
Scarce.

- 1212 **Moule (A. C.)** A List of the Musical and other Sound-producing Instruments of the Chinese, 8vo, pp. 160, with 13 plates. *Shanghai*, 1908 18s
Being Vol 39 of the Journal of the Chinese Branch R.A.S.
- 1213 **Moule (Rev. A. E.)** Four Hundred Millions: Chapters on China and the Chinese, 8vo, pp. 11, 225, illustrated by a Chinese Artist, cloth. 1871 4s
- 1214 ——— The Story of the Cheh-Kiang Mission, 8vo, pp. 175, with map and illustrations, cloth. 1885 3s 6d
- 1215 ——— New China and Old: Personal Recollections and Observations of Thirty Years, 8vo, pp. xii, 312, with 31 illustrations, cloth, 1891 4s
Chapters on Buddhism, Ancestral Worship, Language and Literature.
- 1216 **Moule (G. E., Bishop in Mid-China)** Faith and Duty: Sermons preached in the English Cathedral, Shanghai, 8vo, pp. viii, 190, *Shanghai*, 1902 3s 6d
- 1217 **Moule (Archdeacon)** Young China, with 17 illustrations by a Chinese Artist, 8vo, pp. x, 82, cloth. 1908 2s 6d
- 1218 **Mudie (Rob.)** China and its Resources and Peculiarities, with a View of the Opium Question and a Notice of Assam, with 2 maps, 16mo, pp. viii, 198, cloth. 1840 5s
- 1219 **Murphy (A.)** The Orphan of China, a Tragedy, as it is performed at the Theatre-Royal in Drury Lane, 8vo, pp. viii, 98. 1759 5s
- 1220 **Murray (Lient. A., 18th Roy. Irish)** Doings in China: being Personal Experiences in the Chinese Expedition, from the Recapture of Chusan in 1841, to the Peace of Nankin, 1842, 8vo, pp. xi, 320, with portrait of Commissioner Lin, cloth. 1843 7s 6d
- 1221 **Murray (H.)** and others.—Historical and Descriptive Account of China, its History, Language, Literature, Religion, &c., 3 vols, 12mo, with map and 36 engravings, cloth. 1836 12s 6d
- 1222 ——— The same, Third Edition. 1843 12s
- 1222* **My Start in Life**, by a Young Middy, 8vo, pp. 295, cloth. 1881 5s
The Letters from the China Station (about 1870) are on pages 59 to 153.
- 1223 **Nadallac (Marquis de)** La Chine du XXe Siècle, 8vo, pp. 46. 1899 2s 6d
- 1224 ——— Les Chinois, 8vo, pp. 19. *Paris*, 1900 2s 6d
- 1225 **Nagao Ariga (Prof.)** La Croix Ronge en Extrême-Orient (Société de la Croix-Ronge du Japon), 4to, pp. 149, illustrated. 1900 5s
- 1226 **Nan-Ning-Fu**.—Narrative and Commercial Report of an Exploration of the West River to Nan-Ning-Fu, April and July, 1870, by M. Moss, Delegate of the Hongkong Chamber of Commerce, roy. 8vo, pp. iv, 124, with large map, bds. *Hongkong*, 1870 12s 6d
At the end is the Chinese text and an English translation of an inflammatory placard.
- 1227 **Negrone (Capt. M. J. L.)** Souvenirs de la Campagne de Chine, 8vo, pp. 232. *Paris*, 1864 7s 6d
Chapters especially on Jade, Porcelain, Lacquer, Paintings, Bronzes, Silk, &c.
- 1228 **Nieuhoff (J.)** L'Ambassade de la Compagnie Orientale des Provinces Unies vers l'Empereur de la Chine, ou Grand Cam de la Tartarie, faite par Goyer et Keyser, folio, with map, plates and illustrations, calf. *Leiden*, 1665 32s
- 1229 ——— An Embassy from the East-India Company of the United Provinces to the Grand Tartar Cham, Emperor of China, delivered by De Goyer and Keyser at his Imperial City of Peking, translated into English by J. Ogilby, folio, pp. 327, 88, 106, with maps, plans, illustrations, half calf. *London*, 1669 30s
- 1230 **[Nocentini (L.)]** La Morale nella Cina, 8vo, pp. 18. *Florence*, n.d. 2s 6d
- 1231 **Norman (Commander Fr. M.)** "Martello Tower:" in China and the Pacific, in H.M.S. *Tribune*, 1856-60, roy. 8vo, pp. xv, 299, with illustrations, cloth. 1902 (pnb. 10s 6d) 8s
A record of an eventful commission on the China Station. It covers the period of the War in 1856-58.
- 1232 **Norman (Henry)** The People and Politics of the Far East: Travels and Studies in the British, French, Spanish and Portuguese Colonies, Siberia, China, Japan, Korea, Siam, and Malaya, roy. 8vo, pp. 608, with illustrations and 4 maps, cloth. 1895 12s
- 1233 **Notes of a Journey from Canton to Wu-Chow-Fu**, 8vo, pp. 6 2s 6d
- 1234 **Notes on Money Matters**, with special reference to China, 8vo, pp. 196. *Shanghai*, 1910 6s
- 1235 **Notice descript. et statist. du Tché Li (Takn-Peking-Shan hai Kwan)**, 8vo, pp. 46. *Paris*, 1900 3s
- 1236 **Official Documents (Supplement to American Journal of International Law)**, includes Chapters on Japan-Russian and Japan-Korean Situation from 1894 to 1905, 8vo, pp. 261. *Washington*, 1907 6s

- 1237 **Oesterreicher** (Capt. F.) *Aus Fernem Osten und Westen*, 8vo, pp. viii, 418, *illustrated*, half calf. *Wien*, 1879 5s
The Author visited Hongkong, Amoy, Shanghai, also Manila, Siam, &c.
- 1238 **Official Report of the Missionary Conference of the Anglican Communion in 1894**, 8vo, pp. xxx, 720, cloth. 1894 7s 6d
Deals with China, Japan, India, S. Africa, &c.
- 1239 **Okakura-Kabuzo**.—*The Book of Tea*, 8vo, pp. ix, 160, cloth. *New York*, 1906 7s 6d
The title is somewhat misleading. This is one of the best books on Taoism.
- 1240 **Old Nick**.—*La Chine Ouverte: Aventures d'un Fan-Konei dans le Pays de Tsin, illustré par A. Borget*, 8vo, pp. vi, 396, cloth. *Paris*, 1845 15s
Voyage de l'étudiant Ping Si—Les études du Sieou Tsai—Le Fan Koué à Peking.
- 1241 **Olearius** (A.) *Voyages très curieux et très renommés faits en Moscovie, Tartarie et Perse, dans lequel on trouve une Description et la Situation des Pays et Etats, où il est parlé du Naturel, des Manières de Vivre, des Mœurs, &c.*, 2 vols in one, folio, *with many fine maps and illustrations*, calf. *Leide*, 1719 £2 5s
- 1242 **Oliphant** (L.) *Narrative of the Earl of Elgin's Mission to China and Japan in 1857 to '59*, 2 vols, roy. 8vo, *with illustrations and coloured plates*, cloth. *London*, 1859 14s
- 1242* ——— *The same*, half bound, *library copy* 8s 6d
- 1243 ——— *The same*, 2 vols, 8vo, *with illustrations and coloured plates*, calf. *London*, 1859 (pub. 42s) 18s
Very fine copy.
- 1244 ——— *The same*, Second Edition, 2 vols, cloth. *London*, 1860 14s
- 1245 **Oliphant** (N.) *Diary of the Siege of the Legations in Peking during the Summer of 1900*, 8vo, pp. ix, 227, cloth. 1901 5s
- 1246 **Oliphant** (Sir O.) *China: a Popular History, with Chronological Account of Events, from the Earliest Period to the Present Day*, 8vo, pp. viii, 231, *with plan of Canton*, cloth. 1857 4s
- 1247 **Ollone** (Commandant d') *Les Derniers Barbares — Chine — Tibet — Mongolie (Mission d'Ollone)*, 4to, pp. vi, 373, *with 146 illustrations, 4 maps, and portrait*. *Paris*, 1911 16s
- OPIMUM.**
- 1248 **Broomhall** (B.) *The Truth about Opium-Smoking*, 8vo, pp. 124, *with illustrations*, cloth. 1882 2s 6d
- 1249 **Brereton** (W. H.) *The Truth about Opium*, 8vo, pp. 275, cloth. 1882 6s
A refutation of the fallacies of the Anti-Opium Society, and a defence of the Indo-China Opium Trade.
- 1249* ——— *The same*, Second Edition, 8vo, pp. 183, cloth. 1883 4s
- 1250 **Calkins** (Dr. A.) *Opium and the Opium-Appetite*, 8vo, pp. 399, cloth. *Philadelphia*, 1871 7s 6d
- 1251 **Christlieb** (Th.) *The Indo-British Opium Trade and its Effect: a Recess Study*, Second Edition, 12mo, pp. 102, cloth. 1881 3s 6d
History of Opium Trade, India with China—Opium War with China—Effects of Opium Traffic on India, China.
- 1252 ——— *Le Commerce Indo-Britannique de l'Opium et ses Effets*, 8vo, pp. 90. *Paris*, 1879 3s
- 1253 **Friend of China** (The) *The Organ of the Anglo-Oriental Society for the Suppression of the Opium Trade*, Vols. I. to IV., 8vo, bound in two half calf vols. *London*, 1875-79 12s
- 1254 ——— *The same*, Vols. I., II., and VI., 8vo, cloth, 1875-83 each vol 4s
- 1255 **Hehir** (Dr. P.) *Opium: its Physical, Moral, and Social Effects*, 8vo, pp. 886, and Index of 40 pages, cloth. *Madras*, 1894 15s
Includes a large chapter on Indo-Chinese Opium Trade, &c.
- 1256 **Hill** (J. S.) *The Indo-Chinese Opium Trade: its History, Morality, and Expediency*, 12mo, pp. vii, 95, cloth, 1884 2s 6d
- 1257 **Imperial Maritime Customs**.—*Opium*, 4to, pp. 80. *Shanghai*, 1881 4s
- 1258 **Jones** (Dr. J., *Member College Physicians*) *The Mysteries of Opium Revealed*, 8vo, pp. 371, calf. *London*, 1701 14s
Accounts of Name, Make, Choice, Effects. The book was recommended by the College of Physicians.
- 1259 **M.**—*The Chest of Opium*, 8vo, pp. 168. *London*, N.D. 2s 6d
Experiences in Chinese Opium Traffic.
- 1260 **Opium in China**.—A Collection of Pamphlets:—**Fry** (W. S.) *Facts and Evidence relating to the Opium Trade with China*, 64 pages, 1840—**Opium Crisis: Letter to Ch. Elliot, Chief Superintendent of British Trade with China, by an American Merchant at Canton, 82 pages, 1839—**Lindsay** (H.) *Is the War with China a Just one?* pp. 40, 1840—**Bullock** (C. H.) *The Chinese Vindicated, or another View of the Opium Question*, pp. 120, 1840—**Warren** (S.) *The Opium Question*,**

Opium—continued.

- pp. 130, 1840—**The Rupture** with China and its Causes, by a Resident in China, pp. 60, 1840—**Staunton** (Sir G.) Speech on the China Trade, with Appendix, pp. 36, 1840—**Graham** (Sir J.) Speech on the War in China, pp. 15, 1840—**Murray** (J. F.) The Chinese and the Ministry, pp. 52, 1840—all bound in one vol, half calf 21s
- 1261 **Rupture with China** (The) and its Causes, including the Opium Question: in a Letter to Lord Palmerston by a Resident in China, 8vo, pp. 60, 1840 3s 6d
- 1262 **Siebold** (G. Chr.) Commentatio de Effectibus Opii in corpus animale sanum maxime respectu habito ad eius analogiam cum Vino, 4to, pp. 83, 1789 5s
- 1263 **Thelwall** (A. S.) The Iniquities of the Opium Trade with China, 8vo, pp. x, 178, cloth. London, 1839 3s 6d
- 1264 **Tinling** (J. F. B.) The Poppy Plague and England's Crime, 8vo, pp. viii, 192, cloth. 1876 3s
- Character and Effects of Opium—History—Review of British Opium Policy, &c.
- 1265 **Ordinances** passed in 1844 by the Chief Superintendent of British Trade in China, folio, rare. London, 1845 4s
- 1266 **Osbeck** (P.) Voyage to China and the East Indies, with an Account of Chinese Husbandry and a Faunna and Flora Sinensis, 2 vols, 8vo, with illustrations, calf. 1771 16s
- 1267 **Osborn** (Capt. Sh.) Past and Future of British Relations in China, 8vo, pp. vi, 184, with maps, cloth. 1860 4s 6d
- 1268 **Ouchterlony** (Lieut. J.) The Chinese War: an Account of all the Operations of the British Forces to the Treaty of Nanking, Second Edition, 8vo, pp. xx, 522, with 53 illustrations from original drawings, cloth. 1844 14s
- 1269 **Paderni** (R.) La Nuova Cina, roy. 8vo, pp. 87, illustrated. Milan, 1906 3s
- Note e Ricordi.
- 1269* **Paintings by Old Chinese Masters** of the Sung, Ming, and Ta-Tsing Dynasties will be included in our next Catalogue. This will be illustrated and only sent on special request.
The price to Non-Buyers will be 5s
- 1270 **Paasch** (C.) Ein Attentat in Peking, Schutz deutscher Arbeit in China, 8vo, pp. xv, 415, with portrait of Li Hung Chang, gilt edges, calf. Minden, 1889 16s
- Dedication copy to Li Hung Chang. The leaf is illuminated. Privately printed.
- 1271 **PALAFox**.—History of the Conquest of China by the Tartars; together with an Account of several remarkable things concerning the Religion, Manners and Customs of both Nations, but especially of the latter, first writ in Spanish, now rendred English, 16mo, pp. xx, 588, full calf. 1671 £3 15s
- 1272 **Palafox** (Mons. de) Recueil de Voyages au Nord, 18mo, pp. 477, calf. Amsterdam, 1723 32s
- 1272* ——— The same work as above, with title: Histoire de la Conquete de la Chine par les Tartares touchant la religion, les mœurs et les coutumes de ces deux Nations, 18mo, pp. xii, 477, vellum. Amsterdam, 1723 32s
- 1273 "Papers on China," complete in 9 Numbers, with the Summary of Events in China and Japan during 1867, large 8vo, pp. 12, 144. Hongkong, 1867-68 24s
- There is no title-page, which most likely was never published.
- Including articles by Swinhoe, Mayers, Williamson and others.
- 1274 **Parker** (E. H.) China: her History, Diplomacy and Commerce, from the Earliest Times to the Present Day, 8vo, pp. xx, 332, with maps and front. of Ricci and Paul Li, cloth. 1901 8s
- 1275 ——— China, Past and Present, roy. 8vo, pp. xi, 424, with map, cloth. 1903 9s
- Historical and Statistical—The Boxer Wars—Religions—Imperial Power—Foreigner in China—Mandarin or Official, &c.
- 1276 ——— John Chinaman and a few others, 8vo, pp. xx, 380, with numerous illustrations, cloth. 1901 6s
- Births, Marriages and Deaths—The Innocents Abroad—Kings, Premiers, Philosophers—Piracies and Murders, &c.
- 1277 ——— The same, Cheaper Edition, 8vo, pp. xx, 380, cloth. 1909 2s 6d
- Opium War—see TRANSLATIONS.
- 1278 ——— Up the Yang-tse, 8vo, pp. 308, vi, with sketch-maps, half calf. Shanghai, 1899 10s 6d
- Included: a List of Sz-Chuan Plants in Chinese and English.

- 1279 **Parker (P.)** A Funeral Sermon preached at Macao on the death of Mrs. Mary Sword, 8vo, pp. 12. *Canton*, 1845 1s 6d
- 1280 **Parker (Sir Wm., Admiral of the Fleet)**: his Life, by Admiral A. Phillimore, Vols. I. and II., 8vo, with a chart of the East Coast of China, cloth. *London*, 1876-79 12s 6d
 Sir Wm. Parker was Commander-in-Chief of East Indian, Chinese and adjacent Seas. The second vol contains the War with China. The third vol is missing, which, however, does not refer to China.
- 1281 **Parkes.**—Sir Harry Parkes in China, by S. Lane-Poole, 12mo, pp. xxvi, 386, with portrait and maps, cloth. 1901 4s
- 1282 **Patridge (D.)** British Captives in China; Account of the Shipwreck on the Island of Formosa of the *Brig Ann*, 8vo, pp. 63. 1876 4s
- 1283 **Pauthier (G.)** Œuvres Diverses, bound in two vols, 8vo, cloth. *Paris*, 1840-62 £2 2s
 Contains: Le Thian-Tchu, traduit du Chinois—Lettre inédite de Premare s. le Monothéisme Chinois—Marco Polo—Voyage de K'hieou—Vindictæ Sinica—Sinico Ægyptiaca—Inscription de Si-Ngan Fou—Mémoire secret adressé à Hien Foung—Proclamations du Vice Roi Ho, &c. The collection was made by Dr. Bushell.
- 1284 ——— *China, ou Description historique, géographique et littéraire*: Vol. I. (all published), contenant: Histoire de la Civilisation chinoise, 8vo, pp. 493, with map and 71 plates, bds. 1837 8s
- 1285 **Pauthier (G.) et Bazin.** *Chine Moderne, ou Description historique, géographique et littéraire d'après des documents chinois*, 8vo, pp. 675, with 20 plates, calf. *Paris*, 1853 8s
- 1286 **Pauthier (G.)** Mémoires sur l'antiquité de l'histoire et de la civilisation Chinoises d'après les écrivains et les monuments indigènes, 8vo, pp. 280. *Paris*, 1868 5s
- 1287 **Pauw (De)** Philosophical Dissertations on the Egyptians and Chinese, from the French by J. Thomson, 2 vols, 8vo, with maps, cloth. 1795 7s 6d
- 1288 **Peking.**—Guide to Peking and its Environs, by Fei Shi, 8vo, pp. vi, 139, with map and illustrations. *Tientsin*, 1909 7s 6d
- 1289 **Peter Parley's** Tales about China and the Chinese, 12mo, pp. xv, 240, with map and illustrations, cloth. 1843 8s
- 1290 ——— *Histoire de la Chine et des Chinois*, 8vo, pp. 280, with illustrations, cloth. *Paris*, n.d. 6s
 With notes on Superstitions, Religion, Law, Ceremonies, &c., of the Chinese.
- 1291 **Perelval (W. S.)** The Land of the Dragon: my Boating and Shooting Excursions to the Gorges of the Upper Yangtze, 8vo, pp. 338, with map and illustrations, cloth. 1889 7s 6d
- 1292 **Pfeiffer (I.)** A Woman's Journey around the World, from Vienna to China, Hindostan, Persia, and Asia Minor, 8vo, pp. xii, 338, with illustrations, cloth. 1850 3s 6d
- 1293 **Pfizmaier (A.)** Die Fremdlaendischen Reiche zu den Zeiten de Sni, roy. 8vo, pp. 82, with Notes in French by M. Delondre. *Vienna*, 1831 3s 6d
- 1294 **Phillips (E. C.)** Peeps into China, or the Missionary Children, 8vo, pp. 224, illustrated, cloth. n.d. 2s 6d
- 1295 **Piolet (J. P.)** Les Missions Catholiques françaises au XIXe Siècle, 3 vols, imp. 8vo, with numerous illustrations. *Paris*, 1901 36s
 Vol. I., Missions d'Orient
 Vol. II., Abyssinie, Inde, Indo Chine
 Vol. III., Chine et Japon
- 1296 **Pitman (N. H.)** Chinese Fairy Tales, 8vo, pp. 183, illustrated, cloth. *N.Y.*, 1910 5s
- 1297 **Planchut (E.)** China and the Chinese, translated by Mrs. A. Bell, 8vo, pp. xiv, 267, with 58 illustrations, cloth. 1889 3s
- 1298 **PLAYFAIR (C. M. H.)** The Cities and Towns of China, a Geographical Dictionary, large 8vo, pp. 417, 31, 58, cloth. *Hongkong*, 1879 24s
 * * All names are given in Chinese and English. The Appendix contains: Synoptic Table of the Administrative Cities of China and a radical Index.
Nice copy.
- 1299 **Playfair (G. M. H.)** The Cities and Towns of China, Second Edition, large 8vo, pp. xii, 582, 76, cloth. *Shanghai*, 1910 25s
- 1300 **Points and Pickings** of Information about China and the Chinese, 8vo, pp. xii, 316, with 20 engravings from drawings by W. H. Prior, calf. 1844 5s
- 1301 **Pollard (S., Missionary amongst the Miao Tribes)** Tight Corners in China, 12mo, pp. 167, illustrated, cloth. 1911^o 3s
 Life among the Miaotze.
- 1302 **Pourveur (G.)** *Autour d'un Conflit: Russie ou Japon?* 8vo, pp. iii. 1904 3s
 Treats on the Supremacy in the Far East.

- 1303 Porcelain Tower (The), or Nine Stories of China**, compiled from Original Sources by T. T. T., *illustrated by J. Leech (Cruikshank)*, 8vo, pp. xii, 299, cloth. 1841 21s
Ho-Fi of the Yellow Girdle—Kublai Khan, or the Siege of Kinsai—The Emperor Hwang-Te—The Feast of Lanterns, &c.
- 1303*** ——— The same. *Edition printed at Philadelphia*, 1842 21s
- 1304 Power (W. T.) Recollections of a Three Years' Residence in China**, 8vo, cloth, pp. xv, 390, *with coloured plate, the anchor of Amoy*, cloth. 1853 7s 6d
- 1305 Prichard (T. C.) Researches into the Physical History of Mankind**, Third Edition, Vol. IV., *History of the Asiatic Nations*, 8vo, pp. xv, 631, *with map and plates*, cloth. 1844 12s 6d
Contains: Of Ancient and Modern Population of Iran—History of India—History of the Nations of Great Tartary—History of the Chinese and Indo-Chinese Nations.
-
- 1306 PRINT.**—The Opium Ships (one of which, the *Falcon*) at Lintin in China, 1824, a beautiful Colour Print from the Painting by W. J. Huggins, Marine Painter to William IV. *Pub. at London*, 1838 £3 15s
Size of the picture, 23 by 15½ in.
See illustration.
-
- 1306*** Proceedings of Meeting after the Sunghun Massacre held at Hankow, 8vo, pp. 9. *Hankow*, 1893 3s
- 1307 Pruett (Mrs.) The Provinces of Western China**, 8vo, pp. 232, *illustrated*, cloth. 1906 6s
Description of Life and Country.
- 1308 Pumpelly (R.) Across America and Asia: Notes of a Five Years' Journey around the World, and of Residence in Arizona, Japan and China**, 8vo, pp. xvi, 454, cloth. 1870 12s 6d
Pages 200 to end deal with China and Siberia. Chapters on the Rebellion, and his return through Mongolia.
- 1309 Punishments of China**, *illustrated by 22 engravings*, with explanations in French and English, 4to, bds. *London*, 1801 32s
The plates are beautifully coloured.
- 1310 Quincey (Th. de) Works**, Vol. XVI., Supplementary, contains pp. 227-254 an Essay on China, 8vo, pp. 534, cloth. 1871 5s
- 1311 Ralph (J.) Alone in China, and other Stories**, 8vo, pp. xi, 388, *illustrated by Weldon*, cloth. 1897 6s
Includes House-boating in China, the "Boss" of Ling Foo, &c. (charming illustrations).
- 1312 Ransome (J.) Story of the Siege Hospital in Peking, and Diary of Events from May to August, 1900**, 8vo, pp. 125, cloth. 1902 2s 6d
- 1313 Rapier (R. C.) Reminorative Railways for New Countries, with some Account of the First Railway in China**, 8vo, pp. 114, *with many illustrations and estimates*, cloth. 1878 18s
There are eight interesting photographs in connection with the Shanghai-Woosung Railway.
- 1314 Rattle (The)**, Vols. I. and II., 4to, pp. 188, 112, *illustrated with caricatures, cloths*. *Shanghai*, 1896-1902 £2 10s
The *Rattle* (now defunct) was the Anglo-Chinese *Punch*.
- 1315 Rawlinson (Prof. H. G.) Bactria from the Earliest Times to the extinction of Bactrio-Greek Rule in the Punjab**. *In the press*
This work will be of extreme interest to the Chinese scholar, as the Chinese have given full accounts of the Scythian Tribes.
- 1316 Ready (O. G.) Life and Sport in China**, 8vo, pp. xii, 238, *illustrated*, cloth. 1903 8s
Anglo-Chinese Life, Shooting, Riding, Sailing, Around Peking, The Marriage Tie, &c.
- 1317 Records of the Educational Association of China**, Vols. I and II., 8vo. *Shanghai*, 1893-96 8s
- 1318 Records of the General Conference of the Protestant Missionaries of China held at Shanghai, 1877, with maps**, 8vo, pp. iii, 492, half calf. *Shanghai*, 1878 21s
- 1319** ——— The same, May, 1890, *with map*, 8vo, pp. lxxviii, 744, half calf. *Shanghai*, 1890 21s
- 1320 Red Cross.**—La Société de Secours aux Blessés Militaires des Armées en Chine, 1900-01 (Croix Rouge Française), large 8vo, pp. x, 109, *with maps and illustrations*. 1901 7s 6d
- 1321 Rees (C. A.) Chnn Ti-Kung: his Life and Adventures, a Novel**, 8vo, pp. vi, 254, cloth. 1896 5s
- 1322 Reid (A.) From Peking to Petersburg**, 8vo, pp. vii, 300, *with portrait and map*, cloth. *London*, 1899 (pnb. 7s 6d) 5s
Pekin, People of China, Mongolia, Siberia. Record of a Journey through China, Mongolia, Siberia, with chapter on Mongol Custom.
- 1323 Reinsch (P. S.) Intellectual and Political Currents in the Far East**, 8vo, pp. viii, 396, cloth. 1911 10s
Intellectual Tendencies in the Chinese Reform Movement—The New Education in China—Parliament for China, &c.

- 1324 **Reinaud.**—*Relation des Voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine dans le IXe siècle, Vol. II., Arabic Text and French Notes, 12mo, pp 202, 105. Paris, 1845 10s 6d*
- 1325 ——— The same, 2 vols, with the French Translation. *Paris, 1845 21s*
- 1326 ——— *Relations politiques et Commerciales de l'Empire Romain avec l'Asie Orientale (l'Hyrcanie, l'Inde, la Bactriane et la Chine), 8vo, pp. 339, with 4 maps, half calf. Paris, 1863 15s*
Scarce.
- 1327 ——— *Mémoire sur le Royaume de la Mésène, et de la Kharacène, d'après les Témoignages Arabes, Persans, Chinois, &c., 8vo, pp. 104. 1861 5s*
- 1328 ——— *Lettre à M. Ch. Lenormant sur les Antiquités Chrétiennes de la Chine, 8vo, pp. 8. Paris, N.D. 2s*
- 1329 *Reise von London nach China und Rückkehr nach England, 16mo, pp. 192, bds. 1824 12s*
An early German original work on China. The Author (unnamed) arrived in London in 1809, and went in the ss. *Wexford* to Canton.
-
- 1330 **REMUSAT (Abel) Melanges Asiatiques, ou Choix de Morceaux critiques et de Memoires relatifs aux Religions, aux Sciences, aux Coutumes, etc., des Nations Orientales, 2 vols—Nouveaux Melanges Asiatiques, 2 vols—Melanges Posthumes, 1 vol—together 5 vols, 8vo, half calf. Paris, 1825-43 £5 5s**
* * An extremely rare series.
-
- 1331 **Rémusat (Abel) Mélanges Asiatiques, ou Choix de Morceaux critiques relatifs aux Religions, aux Sciences, à l'histoire, &c., des Nations Orientales, Vol. I., 8vo, pp. viii, 456. Paris, 1825 24s
Sur la vie de Lao Tse—Sur les livres sacrés de Buddha—Uranographie Mongole—Médecine des Chinois—Ambassade Chinoise en Tartarie, &c.**
- 1332 **Renaudot (Eus.) Ancient Accounts of India and China, by Two Mohammedan Travellers who went to those parts in the 9th Century, translated from the Arabic of Masndi, 12mo, pp. xxvii, 99, 260. London, 1733 21s**
- 1333 **Renodozio (Ens.) Antiche Relazione dell' Indie e della China di due Maomettani che nel secolo nono v'andarono, trad. dall' Araba nella lingua francese, Fatte Italiane per un' Anonimo, 8vo, pp. vi, 376, cloth. Bologna, 1749 £2 2s
Rare Italian edition, enlarged.**
- 1334 **Richard (Mrs. T.) Chinese Music, 8vo, pp. 43, illustrated. Shanghai, 1907 3s**
- 1335 **Rennie (D. F.) The British Arms in North China and Japan: Peking, 1860; Kagosima, 1862, 8vo, pp. xvi, 408, cloth. 1864 7s 6d
Dr. Rennie took part in the expedition to Peking under Sir Hope Grant.**
- 1336 ——— *Peking and the Pekingese during the first year of the British Embassy at Peking, 1861-62, 2 vols, 8vo, with maps and illustrations, cloth. 1865 12s*
Includes plan of Peking, interesting information on the life and manners of the Chinese, and notices of Chinese Statesmen.
- 1337 **Report of the East India and China Association, 1839, 8vo, pp. 40. 1839 2s 6d**
- 1338 **Report of the Mission to China of the Blackburn Chamber of Commerce, 1896-97: F. S. A. Bourne's Section; H. Neville and H. Bell's Section, 2 vols, 8vo, pp. xii, 152; vii, 386, with maps and front., cloth. Blackburn, 1898 12s**
A most valuable report on the less-known parts of China—Inland Taxation—Facts about Trade not generally known to Merchants and Manufacturers.
- 1339 **Rhind (W. G.) China: its Past History and Future Hopes, 16mo, pp. 198, with map, cloth. 1850 3s**
- 1340 **Ricalton (J.) China through the Stereoscope: a Journey through the Dragon Empire at the time of the Boxer Uprising, cr. 8vo, pp. 358, with 8 maps, cloth. 1901 6s**
- 1341 **RICHTHOFEN (Baron F.) China. Erlebnisse eigener Reisen und darauf gegründeter Studien, Vols. I., II., IV. [all issued], with 13 maps, many plates and illustrations, 4to, cloth £14**
Vol. I., Introductory Vol.
Vol. II., Northern China.
Vol. IV., Paleontological Vol.
Vol. III. will not be published.
* * This is one of the most valuable and rarest works on China.
- 1342 **Riechthofen (Baron) Letters, 1870-72, Second Edition, folio, pp. 211, cloth. Shanghai, 1903 21s**
On the Province of Hunan—On the Han River—On the Provinces of Honan and Shansi—On the Kiang and Nganhwei—On Nanking and Chukiang—The Mohammedan Rebellion in Kansu, &c. A most valuable work.

- 1343 Richard (L.)** Comprehensive Geography of the Chinese Empire and Dependencies, translated into English by M. Kennelly, roy. 8vo, pp. xviii, 713, with maps, diagrams, and illustrations, cloth. Shanghai, 1908 20s
A physical and political description, each Province is treated separately; the area, population, mountains, rivers, geology, flora and fauna, people, race, language, industry, and commerce are methodically described. The political part describes the government, religions, army and navy, educational system, railways, trade, international relations. Each chapter is followed by a library of reference.
- 1344 Ridgeway (Wm.)** The Origin of Metallic Currency and Weight Standards, 8vo, pp. xii, 417, illustrated, cloth. 1892 12s
Chapters on Primitive Systems of Currency—Primæval Trade Routes—Weight Systems of China and Further Asia, &c.
- 1345 Rivers (W. A.)** Anglo-Chinese Sketches, sm. 4to, pp. 132. 1903 4s
Being observations of Anglo-Chinese life.
- 1346 Roberts (Emma)** Views in India, China, and on the Shores of the Red Sea, drawn by Prout and others from Original Sketches, by Commander Robert Elliott, R.N., with descriptions, 2 vols, 4to, morocco. 1833 15s
It includes the coloured frontispiece by Baxter.
- 1347 Robinson (Commander Ch.)** China of To-day, or the Yellow Peril, illustrating the Principal Places, Incidents, and Persons connected with the Crisis in China, large oblong 8vo, pp. iv, 92, cloth. 1900 7s 6d
- 1348 Rochechouart (Comte de)** Pékin et l'Intérieur de la Chine, 8vo, pp. 355, with illustrations, cloth. 1878 5s
Includes: Mongolia, Shansi, Ho Kien fu, Hankow.
- 1349 Rocher (E.)** La Province Chinoise du Yü-Nan, 2 vols, imp. 8vo, pp. xv, 286, 291, with maps and plates. Paris, 1879 24s
The first vol deals with the Geography and History. The second vol deals with the Mohammedan Rebellion in Yünnan, the Aborigines, Metallurgy and Commercial Routes.
- 1350 Roekhill (W. W.)** Treaties and Conventions with or concerning China and Korea, 1894-1904; together with various State Papers and Documents affecting Foreign Interests, large 8vo, pp. v, 555, with maps, full calf. Washington, 1904 43 15s
Scarce.
- 1351 Roe (A. S.)** China as I saw it, 8vo, pp. vii, 331, with 39 illustrations, cloth. 1910 12s 6d
A woman's letters from the Celestial Empire.
- 1352 Ronaldshay (Earl)** Some Problems of Western China: Commerce, Communications and Reform, 8vo, pp. 26. 1908 2s 6d
- 1353 Rondot (N.)** Notice du Vert de Chine et de la Teinture en Vert chez les Chinois, roy. 8vo, pp. 207, with plates, cloth. 1858 24s
Imprimé par ordre de la Chambre de Commerce de Lyon.
- 1354 ———** Pe-king et la Chine, Mesures, Monnaies et Banques chinoises, imp. 8vo, pp. 19. Paris, 1861 5s
- 1355 Rosny (L. de)** Variétés Orientales, historiques, géographiques, scientifi., bibliogr. et littéraires, 8vo, pp. viii, 360, with 6 plates. Paris, 1869 7s 6d
Contains: Le Lao—Porcelaine en Chine—E. Kaempfer, sa vie, ses voyages—Franc-Magonnerie chez les Chinois—Hionen Thsang—Kanghi—Géographie de la Corée, &c.
- 1356 Rosser (W. H.)** Short Notes on the Winds, Weather and Currents, with Sailing Directions in the China Sea and Indian Archipelago, 8vo, pp. 40, 112, with maps and illustrations, cloth. [1873] 5s
- 1357 Rosthorn (A. von)** Ausbreitung der Chinesischen Macht bis zum IV. Jahrhundert nach Chr., 8vo, pp. 57. Vienna, 1895 4s
- 1358 Rouffart (A.)** The Yellow River: Report presented to the Throne, translated from the Chinese, 8vo, pp. 12, Shanghai 2s
- 1359 Sabine (De)** Les nouveaux Voyageurs en Chine et au Japon: Beautés et merveilles de ces délicieuses contrées, 8vo, pp. 298, with 2 plates, bds. 1847 3s 6d
- 1360 Saint-Maurice (Col.)** Etat actuel de l'Art et de la Science Militaire à la Chine, Tiré des livres militaires des Chinois, 12mo, pp. 288, with 9 plates. Paris, 1773 18s
- 1361 Salmon.—Modern History: State of all Nations, describing their Situations, Persons, Habits, Buildings, Religion, Arts and Sciences, &c.: Vol. I, The Empire of China, the Kingdoms of Japan, Siam and Philippine Islands, 8vo, pp. 464, with maps and illustrations, calf. London, 1725 21s**
- 1362 Salter (Jos.)** The Asiatic in England: Sketches of 16 years' Work among Orientals, 8vo, pp. viii, 303, with illustrations, cloth. 1873 5s
Dealing with the "Strangers' Home for Asiatics" (Chinese, Hindus, Mohammedans) in London.

- 1363 Sargent (A. J.) *Anglo-Chinese Commerce and Diplomacy* (mainly in the Nineteenth Century), 8vo, pp. xi, 332, with diagrams, cloth. 1907
(pub. 12s 6d) 10s
- 1364 Saunders (E. and E.) *The Sister Martyrs of Ku Cheng: Memoir and Letters*, edited by D. M. Berry, 8vo, pp. 13, 308, illustrated, cloth. 1896 5s
- 1365 Saurin.—*La Chine, l'Opium et les Anglais, Documents historiques s. la Campagne, s. le commerce en Chine, &c.*, 8vo, pp. 46, 113, with maps and illustrations. Paris [1844] 4s
- 1366 [Searth (John)] *Twelve Years in China, the People, the Rebels, and the Mandarins*, 8vo, pp. xviii, 328, with map and illustrations, cloth. 1860 7s 6d
- Journeys in the Country—Fuchow—Swatow—Religion in China—Character—The Mandarin—Prisons—The Tai Ping Rebellin, &c.
- 1367 *Scenes in China, or Sketches of the Country, Religion, and Customs of the Chinese*, 16mo, pp. 223, illustrated, cloth, size $4\frac{1}{2}$ by 3 in. 1852 4s
- 1368 Schaalsje (M.) *De Kleine Voeten der Vrouwen in China*, 8vo, pp. 25. Batavia, 1870 3s
On the small feet of Chinese women.
- 1369 ——— *Bijdrage tot de Kennis den Chinesche Geheime Genootschappen*, 8vo, pp. 6. 1870 2s
On Chinese Secret Societies, with a picture.
- 1370 Scherzer (F.) *La Puissance Paternelle en Chine, Etude de Droit Chinois*, 16mo, pp. vii, 80, half calf. 1878 4s
- 1371 Schlegel (G.) *Problèmes Géographiques, Les peuples étrangers chez les historiens chinois*, 20 parts as issued, with title-page and index, large 8vo. 1892-95 24s
- 1372 ——— *Geographical Notes, XVI: the Old States in the Island of Sumatra*, roy. 8vo, pp. 97. (*Reprint from the Young Pao*), 1901 5s
Includes a note on Itsing's Itinerary, with Chinese text throughout.
- 1373 ——— *Jets omtrent de Betrekkingen der Chinezen met Java*, 8vo, pp. 34, bds. Batavia, 1870 3s 6d
Chinese text and Dutch translation.
- 1374 Schofield (R. H., *first Medical Missionary to Shan-Si, China*) *Memorials*, compiled by his Brother, 8vo, pp. 13, 257, with portrait, cloth. 1898 4s
- 1375 Schumacher (R.) *Kiautschou und die Ostasiatische Frage*, 8vo, pp. 144. 1898 2s
- 1376 Seidmore (E. R.) *China, the Long-lived Empire*, 8vo, pp. xv, 466, with illustrations, cloth. 1900 7s 6d
- 1377 Scott (Beresford) *An Account of the Destruction of the Fleets of the celebrated pirate chieftains, Chui-Apoo and Shap-Ng-Tsai, on the Coast of China in September and October, 1849; to which is appended the Account of the First Encounter with Shap-Ng-Tsai*, cr. 8vo, pp. 255, cloth, 1851 8s
- 1378 Scott (J. L.) *Narrative of Imprisonment in China after the Wreck of the Kite*, 12mo, pp. ix, 131, with plates, cloth. 1842 3s 6d
- 1379 Scott (J. W.) *The People of China: their Country, History, Life, Ideas, Relations with the Foreigner*, 12mo, pp. xi, 198, with map, cloth. 1900 3s 6d
- 1380 Seigneurie (A.) *Le Tour du Monde d'un Epicier (1886-1887)*, 12mo, pp. xvi, 432, illustrated, cloth. Paris, 1897 7s 6d
- De Toulon à Obock—Singapore—Saigon—Haiphong—Hanoi—Le Tonkin—Hongkong, &c. Being a Commercial Mission to the East.
- 1381 Serjeant (C.) *A Tale of Red Pekin*, 8vo, pp. 105, cloth. 1900 2s
- 1382 SEMEDO (E. A.) *The History of that great and renowned Monarchy of China, wherein all the particular Provinces are accurately described, &c., translated into English by a Person of Quality, and illustrated with several maps and figures to satisfy the curious*, folio, pp. 308, bds. 1655 £3 3s

* * With a History of the late Invasion and Conquest of that flourishing kingdom by the Tartars.
- 1383 Seward (G. F., *U.S. Minister to China*) *Chinese Immigration in its Social and Economical Aspects*, 8vo, pp. xv, 420, cloth. New York, 1881 12s
- The Number of Chinese in the United States—Material Results of Chinese Labor in California—Objections which have been advanced against Chinese Immigrants—Fears of Overflowing Immigration of the Chinese.
- 1384 Seward (W. H.) *Travels around the World*, edited by O. R. Seward, roy. 8vo, pp. xii, 788, with map and illustrations, calf. New York, 1873 14s
- Part II. deals with Japan, China, Cochinchina, 240 pages.
- Part III. deals with the Eastern Archipelago, Straits of Malacca, 60 pages.
- SHANGHAI.**
- 1385 Browett *Foreshore Case (The): Report on a Law Suit against the Shanghai Munic. Council*, 8vo, pp. 14. 1899 2s

Shanghai—continued.

- 1386 **Darwent** (C. E.) Shanghai: a Handbook for Travellers and Residents to the Chief Objects of Interest in and around the Foreign Settlements and Native City, 8vo, pp. xx, 222, with map and 64 illustrations, cloth. *Shanghai* (1911) 7s 6d
- 1387 **Dyce** (Ch. M.) Personal Reminiscences of Thirty Years' Residence in the Model Settlement, Shanghai, 1870-1900, 8vo, pp. 238, cloth. 1906 5s
- 1388 **Moidrey** (J. de) Notes on the Climate of Shanghai, 1873-1902, 8vo, pp. 39. *Shanghai*, 1904 2s
- 1389 **Montalto de Jesus** (C. A.) Historic Shanghai, pp. 28, 257, cloth. *Shanghai*, 1909 12s 6d
- CONTENTS:—The Opening of China—Rise of the Foreign Settlements—Shanghai under the Rebels—Fiscal Reform and Municipal Short-comings—The Taipings at Shanghai—The Thirty Mile Radius Campaign—From Burgevine's Fall to Gordon's Master-Stroke—The Fall of Loochow—Municipal Evolution—Haley on Times.
- 1390 **Rivers** (W. A.) Eurasia: a Tale of Shanghai Life, 8vo, pp. 263. *Shanghai* (1907) 4s
- 1391 **Shanghai by Night and Day**, illustrated by 23 reproductions from photographs, Vol. I. (all ont), 8vo, pp. 168, cloth. *Shanghai* 7s 6d
- 1392 **Shanghai Almanac** for 1854 and Miscellany, 8vo. *Shanghai*, 1854 30s
- Includes Poetical Translations from the Chinese by Bowring—Notes on Moh. Tartary—Extracts from *Peking Gazette*, &c.
- 1393 ——— for 1856 and Miscellany, 8vo. *Shanghai* 21s
- Contains Abstracts from *Peking Gazette*—Buddhism in China—Origin of the Kwang-Si Insurrection—Nestorian Tablet, &c.
- 1394 ——— for 1857, Miscellany only 21s
- Contains: Wade, Historical Sketch of the Rebellion in China—Chinese Worship of the Stars—Fate of the Manchus foreshadowed in 1388—History of the Treaty between Russia and China, and many other interesting articles.
- 1395 **Shanghai Municipal Council**.—Report for the year ending Dec. 31, 1888, and Budget for the year ending Dec. 31, 1889, 8vo, pp. iv, 279; xxiv, calf. *Shanghai*, 1889 7s 6d
- 1396 ——— Health Department: Annual Report, 1907, 1908, 1909, by A. Stanley, folio. *Shanghai*, 1908-10 12s
- Including articles on the Plague in China.
- 1397 **Shantung** (China). — A General Outline of the Geography and History of the Province, 8vo, pp. iv, 57, with map, cloth. *Shanghai*, 1898 3s 6d

1398 **Sketches in and around Shanghai**, &c., 4to, pp. vi, 183, with 10 photographs, cloth. *Shanghai*, 1894 21s

Includes: A Trip on the Yang Tze Kiang—Description of Peking—Temple of Kwang Ti—Journey to the West of China—Chinese Printers—Chinese Noises. The photographs are very interesting.

1399 **Shaw** (N.) The Soya Bean of Manchuria, 4to, pp. 32, with a map and plates. *Shanghai*, 1911 5s

Chinese I. Maritime Customs Publ.

1400 **Shen Tun Ho**.—Recollections of a Chinese Official, with some Sidelights on recent History, large 8vo, pp. 26, illustrated, with the Author's portrait. *Shanghai*, 1903 3s

1401 **Shore** (H. N.) The Flight of the Lapwing: a Naval Officer's Jottings in China, Formosa, and Japan, 8vo, pp. xv, 549, with map, cloth. 1881 7s 6d

SILK.

1402 **Dandolo** (Count) The Art of Rearing Silk Worms, 8vo, pp. xxiv, 364, with front, and 2 plates, bds. *Rare. London*, 1825 12s

1403 **Dewhurst** (H. W.) Treatise on the Natural History of the Phalena Bombyx, or Common Silk-Worm, Second Edition, 12mo, with plate, cloth. 1839 4s

1404 **Extrait d'un ancien Livre Chinois**, qui enseigne la Manière d'élever et de nourrir les vers à Soie, 8vo, pp. 25. N.D. 3s

1405 **Homergue** (J. d') The Silk Culturist's Manual, or Treatise on Planting and Cultivation of Mulberry Trees, Rearing of Silk Worms, &c., 8vo, pp. xxxvi, 408, with a plate, cloth. *Philadelphia*, 1839 8s

1406 **Lardner** (Dr.) Treatise on the Origin, Progressive Improvement, and Present State of the Silk Manufacture, 16mo, pp. xv, 339, illustrated, with front., cloth. 1831 5s

With chapters on the Silkworm.

1407 **Silva** (M. Alves de) Catecismo da Doutrina Christa, em Portuguez e Galoli, 8vo, pp. vii, 289. *Macao*, 1903 5s

1408 ——— Evangelhos das Domingas e de outras Festas do Anno, em Portuguez e Galoli, 8vo, pp. 157. *Macao*, 1904 4s

1409 **Simon** (G. E.) La Cité Chinoise, cr. 8vo, pp. 390, cloth. *Paris*, 1886 5s

La Famille—Le Travail—L'Etat—Gouvernement—La Famille Ouang Ming-Tsze, with appendix on the house, furniture, dress, &c.

- 1410 Simpson (Wm.) Meeting the Sun : a Journey round the World, through China, Japan, California, with an Account of the Marriage Ceremonies of the Emperor of China, roy. 8vo, pp. xii, 413, *illustrated*, cloth. 1874 14s
Deals almost exclusively with China. Chapters on Temple of Heaven—Literature and Education in China—Civilization—Audience Question, &c.
- 1411 SIRR (H. C.) China and the Chinese : their Religions, Character, Customs, and Manufactures, 2 vols, 8vo, *with 2 plates*, cloth. 1849 30s
With a glance at our religious, moral, political, and commercial intercourse with the country. Rare work.
SIRR belonged to the disclaimers of Hongkong as being an unhealthy, pestilential, and unprofitable barren rock.
- 1412 Slade (J.) Narrative of the late Proceedings and Events in China, 8vo, pp. vi, 183, with Appendix, pp. 75. *China [Canton]*, 1839 12s 6d
Title-page is mended.
- 1413 Sladen (Major E. B.) Official Narrative of the Expedition to explore the Trade Routes to China *via* Bhamo, with connected Papers, roy. 8vo, pp. vi, 187; xcv, bds. *Calcutta*, 1870 10s
Records of the Government of India.
- 1414 Smith (A.) To China and back, 8vo, pp. 72, *illustrated*. *London* 3s 6d
A diary kept out and home, with a coloured plate of Howqua's Garden at Canton.
- 1415 Smith (A. H.) Chinese Characteristics, Second Edition, revised, 8vo, pp. 341, *with illustrations*, cloth. 1895 7s 6d
- 1416 ——— Chinese Characteristics, Fifth Edition, revised, 8vo, pp. 342, *illustrated*, cloth. 1897 6s
A standard work on China.
- 1417 ——— Village Life in China, Sixth Edition, 8vo, pp. 360, *illustrated*, cloth. *Chicago* 9s
The Village, its Institutions, Wages, and Public Character—Village Family Life—Regeneration of the Chinese Village.
- 1418 ——— Rex Christus : an Outline Study of China, 8vo, pp. xi, 256, wrappers. *New York*, 1903 3s
Religions, History, Missions of China.
- 1419 Smith (F. Porter) Vocabulary of Proper Names, in Chinese and English, of Places, Persons, Tribes, and Sects in China, Japan, Korea, Siam, &c., large 8vo, pp. vi, 68; ix, bds. *Shanghai*, 1870 10s 6d
- 1420 Smith (J. J.) In Eastern Seas, or the Commission of H.M.S. *Iron Duke*, Flag Ship in China, 1878-83, 12mo, pp. 233, vi, *with front.*, cloth. *Devonport*, 1883 6s
- 1421 Smith (Geo.) A Narrative of an Exploratory Visit to each of the Consular Cities of China, and to the Islands of Hong Kong and Chusan, Second Edition, roy. 8vo, pp. xviii, 532, *with plates and maps*, cloth. 1847 6s
- 1422 ——— The same, 8vo, pp. xv, 467, *with plates and maps*, cloth. 1857 6s
- 1433 Smith (S. P.) China from Within, or the Story of the Chinese Crisis, roy. 8vo, pp. viii, 251, cloth. 1901 6s
- 1434 Smith (W. L. G., U.S. Consul at Shanghai) Observations on China and the Chinese, 8vo, pp. 216, cloth. *New York*, 1863 9s
Position of America in opening the Commerce of China—Foreign Trade of Canton—The Yangtze Kiang—The Shepherds of China, and other interesting chapters. Scarce.
- 1435 Sonnerat. — Voyage sur Indes Orientales et à la Chine, fait par ordre du Roi, depuis 1774, jusqu'en 1781, dans lequel on traite des Mœurs, de la Religion, des Sciences et des Arts des Indiens, des Chinois, 2 vols, 4to, *with many plates and maps*, calf. *Paris*, 1782 36s
Plate 49 is missing.
First and best edition. The work deals mostly with the Antiquities, Natural History, and Manners and Customs of the Chinese.
- 1436 SOUSA (M. de Faria) Imperio de la China y Cultura Evangelica en el, por los Religiosos de la Compania de Jesus, folio, pp. xvi, 252, vellum. *Lisbon*, 1731 £4 4s
- 1437 Splzel (Th.) De re Literaria Sinen-sium Commentarius, in quo Scripturæ paritæ ac Philosophiæ Sinicæ Specimina exhibentur, 12mo, pp. xx, 306, and Index, pp. 18, vellum. *Leiden*, 1660 24s
- 1438 Staunton (Sir G.) Authentic Account of an Embassy from the King of Great Britain to the Emperor of China, including Observations made and Information obtained in travelling, with a relation of the Voyage chiefly from the Papers of the Earl of Macartney, Second Edition, 2 vols in 4to, *with an atlas of 44 plates in folio*, calf. *London*, 1797 £2 2s
- 1439 ——— The same (without the atlas) 21s

- 1440 Staunton (Sir G.) Authentic Account of an Embassy from the King of Great Britain to the Emperor of China, 3 vols, 8vo, half calf. 1797 12s
- 1441 ——— The same, 2 vols, 8vo, calf. Dublin, 1797 7s 6d
- 1442 ——— The same, 2 vols, 8vo, calf. Dublin, 1798 7s 6d
- 1443 ——— The same, 8vo, pp. 475, with 33 plates and illustrations, calf. 1797 6s
- 1444 ——— The same, 12mo, pp. xii, 288, with front. and map, calf. 1797 3s 6d
- 1445 ——— Miscellaneous Notes relating to China and on Commercial Inter-course with that Country, including Translations from the Chinese, Second Edition, 8vo, pp. x, 432, bds. 1850 12s 6d
- 1446 ——— The same, Third Edition, 8vo, pp. 432, bds. 1850 15s
This is a most interesting work. It includes translations of a portion of the Emperor's Yung-tching's book of Sacred Instructions—Notice of a popular Chinese game: Tsoey-moey—Chinese Account of Macao—Dispute between Americans and Chinese, &c.
- 1447 ——— Select Letters written on the occasion of the Memoirs of Sir G. T. Staunton by his Private Friends, 8vo, pp. 77. 1857 4s
With Sir George Staunton's autograph.
- 1448 ——— Memoirs of the Chief Incidents of his Public Life, 8vo, pp. 7, 232, with portrait, cloth. 1856 8s
Privately printed.
- 1449 Stevens (Th.) Around the World on a Bicycle: from Teheran to Yokohama, roy. 8vo, pp. xiv, 477, illustrated, cloth. 1888 12s
Persia, India, China, Japan.
- 1450 Stewart (Major-General N.) My Service Days: India, Afghanistan, Snakim '85, and China, 8vo, pp. 402, cloth. 1908 10s 6d
The Author took part in the Campaign against Tientsin and Peking in 1900.
- 1451 Stewart (Robert and Lonisa) A Missionary Memoir, by M. E. Watson, 8vo, pp. x, 242, with map and illustrations, cloth. 1895 4s
- 1452 Stock (E.) The Story of the Fok-Kien Mission of the Church Mission Society, with map and illustrations, 12mo, pp. 272, cloth. 1877 3s 6d
- 1453 Stories from China, 8vo, pp. iv, 219, with 25 illustrations, cloth. 1876 5s
- 1454 Strauss (L.) La Chine, son Histoire, ses Ressources, roy. 8vo, pp. xxvii, 452. Brussels, 1874 9s

1455 SUN YAT SEN.—Kidnapped in London, the Story of my Capture by, Detention at, and Release from the Chinese Legation in London, 12mo, pp. 134, with portrait. Bristol, 1897 2s 6d

1456 Szechenyi (Graf Bela) Im Fernen Osten: Reisen in Indien, Japan, China, Tibet und Burma, 1877-80, von G. Kreitner, 8vo, pp. vi, 1013, with 200 illustrations and 3 maps, cloth. 1887 12s 6d

1457 Suyematsu (Baron) Chinese Expansion Historically Reviewed, 8vo, pp. 35. 1905 2s 5d

1458 Swainson (Mrs.) Letters from China and Japan, 8vo, pp. vi, 210. 1875 4s

1459 Swinhoe (R.) Narrative of the North China Campaign of 1860, with Experiences of Chinese Character, of the Moral and Social Condition of the Country, with a Description of Peking, roy. 8vo, pp. viii, 391, with illustrations, cloth. 1861 8s

TAIPING REBELLION.

1460 Blue Book.—Papers relating to the Rebellion in China and Trade in the Yang tze River, folio, pp. iv, 158, with map. 1862 7s 6d

The lower half of page 45 is cut out, but this part does not refer to the Taipings.

1461 ——— Further Papers relating to the Rebellion in China, folio. 1869 3s 6d

1462 Brine (Commander L.) The Taiping Rebellion in China: a Narrative of its Rise and Progress based upon Original Documents and Information obtained in China, 8vo, pp. ix, 394, with map and plans, cloth. 1862 10s 6d

1463 Callery and Yvan.—History of the Insurrection in China, with Notices on Christianity, &c., translated from the French, 8vo, pp. 328, with map and portrait of Tien Te, cloth. 1853 4s

1464 ——— The same, Second Edition, 8vo, pp. 351, with map and portrait, cloth 4s

1465 ——— The same, Third Edition, 8vo, pp. v, 351, with portrait and map, calf. 1854 7s 6d

1466 Gordon.—BARNES (R. H.) & BROWN (C. E.) Charles George Gordon: a Sketch, 8vo, pp. 104. 1885 1s 6d

Taiping Rebellion—continued.

- 1467 Gordon.—FORBES (Arch.) Chinese Gordon: a Succinct Record of his Life, 8vo, pp. 292, cloth. 1886 4s
- 1468 ——— HAKE (A. E.) The Story of Chinese Gordon, Vol. I., Fourth Edition, roy. 8vo, pp. 407, with portraits and maps, cloth. 1884 7s 6d
- 1469 ——— The same, 2 vols. 1884/85 (pub. 30s) 15s
Vol. I. includes Gordon's Campaigns in China.
Vol. II. deals with the Sndan.
- 1470 ——— Lyster (Thos., Lieut. Roy. Engineers) With Gordon in China, 8vo, pp. 295, with portrait, cloth. 1891 5s
- 1471 Hake (A. E.) Events in the Taiping Rebellion: being Reprints of MSS. copied by General Gordon, 8vo, pp. 531, with portrait, map, and a plate of Gordon's Chinese Seal, cloth. 1891 18s
- 1472 Hamberg (Rev. Theo.) The Chinese Rebel Chief, Hung-Sin Tsuen, and the Origin of the Insurrection in China, 12mo, pp. xii, 98. 1855 7s 6d
The "Heavenly King" died at Nanking in 1860.
- 1473 Howard (W. C.) Short Sketch of the Taiping Rebellion, 1848 to 1864, 8vo, pp. 18. Shanghai, 1901 2s
- 1474 Lauture (Comte E. de) Considérations sur le Passé et l'Avenir de la Chine, Examen de la Rébellion Actuelle, 8vo, pp. 32. Paris, 1862 3s 6d
Privately printed.
- 1475 Lin-Le.—Ti Ping Tien-Kwoh: the History of the Ti Ping Revolution, including a Narrative of the Author's Personal Adventures, 2 vols, roy. 8vo, with many plates and illustrations, cloth. 1866 25s
- 1476 Macfarlane (Ch.) The Chinese Revolution, with Details of the Habits, Manners, &c., of the Chinese, 16mo, pp. vii, 243, with map, bds. 1853 5s
- 1477 Meadows (Th. T.) The Chinese and their Rebellions, viewed in connection with their National Philosophy, Ethics, Legislation, and Administration, roy. 8vo, pp. xi, 656, with 3 maps, cloth. 1856 30s
With full account of the military and political proceedings and military history of the Tae Pings. Scarce—see Mayer's Reader's Manual, page x, Meadow's admirable dissertation on the philosophy of the Chinese.
- 1478 Moule (Archdeacon) Personal Recollections of the Tai Ping Rebellion, 1861-63, 8vo, pp. 28. Shanghai, 1898 2s
- 1479 Pamphlets issued by the Chinese Insurgents at Nan-King; to which is added a History of the Kwang-Se Rebellion, gathered from Public Documents and Sketch of the Connection between Foreign Missionaries and the Chinese Insurrection, with a Review of the Pamphlets, translated and compiled by W. H. Medhurst, 8vo, pp. 115. Shanghai, 1853 36s
Extremely rare, in the original wrappers.
- 1480 Wilson (A.) The "Ever-Victorious Army:" a History of the Chinese Campaign under Lt.-Col. C. G. Gordon and of the Succession of the Taiping Rebellion, with 6 maps, 8vo, pp. xxxii, 395, cloth. 1868 10s 6d
- 1481 Worthington (J. W.) The Taipings as they are, by "One of them," with an Introduction by J. W. W. —, 8vo, pp. vi, 64. 1864 7s 6d
- 1482 Taou-Kwang (late Emperor of China): his Life, with Memoirs of the Court of Peking, including a Sketch of the Principal Events in the History of the Chinese Empire during the last fifty years by Ch. Gutzlaff, 8vo, pp. xvi, 279, cloth. 1852 10s 6d
- 1483 Tavernier, Bernier, and others. —Collection of Travels through Turkey into Persia and the East Indies, with full relation of the Five Years' War between Aureng Zebe and his Brother . . . with a relation of the Kingdom of Japan and Tonkin; to which is added a Description of the Grand Seigneur's Seraglio, &c., complete work, with map and illustrations, calf. London, 1680/84 £3 3s
Our copy curiously enough states on the title-page: Second volume instead of first volume. It is a misprint.
- 1484 Taw Sein Ko.—Suggested Reforms for China, 8vo, pp. vii, 32. 1898 2s 6d
- 1485 Taylor (B.) A Visit to India, China, and Japan, newly edited by G. F. Pardon, 8vo, pp. xv, 288, with a front., cloth. 1859 3s 6d
- 1486 Taylor (J. H.) Days of Blessing in Inland: an Account of Meetings held in the Province of Shan-Si, 8vo, pp. 188, with map, cloth. 1887 3s
- 1487 ——— China's Spiritual Need and Claims, 4to, pp. iv, 41, with map and illustrations, cloth. 1884 3s
- 1488 Taylor (Mrs. H.) One of China's Scholars: the Culture and Conversion of a Confucianist, 8vo, pp. viii, 196, illustrated. 1905 2s 6d
- 1489 ——— The same, 8vo, pp. xii, 280, cloth. 1900 4s

1490 Taylor (W. Cooke) Popular History of British India: Commercial Inter-course with China and the Possessions of England in the Eastern Seas, 8vo, pp. 508, cloth. 1842 5s

1491 Teheng-Ki-Tong (General) Bits of China, translated from the French by J. Millington, 8vo, pp. 228, bds. 1890 5s

Sketches of Chinese Life.

1492 — Chin-Chin, or the Chinaman at Home, translated from the French, 8vo, pp. xii, 270, cloth. 1895 6s

An authentic and charming book on Chinese customs and social life, including two chapters on games.

TEA.

1493 Ball (S.) Account of the Cultivation and Manufacture of Tea in China, illustrated by the best authorities, Chinese and European, 8vo, pp. xix, 382, cloth. 1848 8s

Mr. Ball was Inspector of Teas to the E. India Co. in China.

1494 Bue'hoz (J. P.) Histoire Natrelle du Thé de la Chine, de ses différentes Espèces, de sa Récolte, de ses Préparations, &c., 8vo, pp. 92, calf. Paris, 1806 15s

1495 Houssaye (J. G.) Monographie du Thé, description Botanique, Torréfaction, &c., large 8vo, pp. 160, with 18 plates, showing how Tea is prepared in China, cloth. Paris, 1843 8s

1496 Money (Col. Edw.) Cultivation and Manufacture of Tea, Third Edition, much enlarged, 8vo, pp. xii, 189, cloth. London, 1878 6s

1497 Reade (A.) Tea and Tea-drinking, 12mo, pp. 154, illustrated. 1884 2s 6d

Cultivation, Tea Meetings, How to make Tea, &c.

1498 Sigmond (Dr. G. G.) Tea: its Effects, Medicinal and Moral, 18mo, pp. viii, 144, cloth. 1839 4s 6d

1499 Stables (W. G.) Tea: the Drink of Pleasure and Health, sm. 4to, pp. 111. London, N. D. 3s

1500 Townend (E.) Tables showing the Cost of Tea, with all Charges, as bought in Hankow and sold in London at the several Exchanges, for the use of Importers, large 8vo, pp. 43, half calf. 1863 7s

1501 Tea Planter's Vade Mecum: a Volume of Important Articles, Correspondence and Information regarding Tea, Tea Blight, Tea Cultivation and Manufacture, compiled by the Editor of *Indian Tea Gazette*, roy. 8vo, pp. xxviii, 300, half calf. Calcutta, 1885 (pnb. 21s) 12s 6d

1502 Tsiology, a Discourse on Tea: being an Account of that Exotic, Botanical, Chymical, Commercial and Medical, by a Tea Dealer, 8vo, pp. viii, 147, with one plate, bds. 1827 6s

It includes a list of Chinese Provinces where Tea is found.

1503 Ten Months from Home, 1874-75, with map, 8vo, pp. 183. 1876 3s
America, Japan, Shanghai.

1504 Teskey (A. M.) The Yellow Pearl: a Story of the East and the West, 8vo, pp. 208, cloth. 1911 3s 6d

The Authoress describes herself as the daughter of an American and a Chinese Woman.

1505 THEVENOT.—Relations de Diverses Voyages Curieux qui n'ont pas point esté publiées, ou qui ont esté traduites d'Hachuyt, de Purchas et d'autres Voyageurs, Troisième Partie, folio, calf. 1666 £4 4s

* * This volume deals with China exclusively. Brunet says: Collection intéressante dont il est difficile de trouver des exemplaires complets, parceque chaque est composée de pièces séparées.

Our volume contains: Voyage des Ambassadeurs de la Comp. Holland, vers le Grand Chan de Tartarie, à Péking, 8 pp.—Voyage des Ambassadeurs de la Comp. Holl. envoyés l'an 1656 en la Chine, pp. 31-66 (complete)—Route du Voyage des Hollandois à Pekin, 23 pp., with map—Description géographique de l'Empire de la Chine, traduite d'un auteur Chinois, par le P. M. Martinins, 216 pp., with a map—Rapport que les Directeurs de la Comp. Holland. ont fait touchant l'estat des affaires dans les Indes Orient, 12 pp.

1506 Thomson (J.) The Straits of Malacca, Indo China and China, or Ten Years' Travels Abroad, 8vo, pp. xv, 546, with illustrations and maps, cloth. London, 1875 (pub. 21s) 12s 6d

Descriptions of Cambodia, Hongkong, Canton, Formosa, Chepoo. Chapters on Chinese Charitable Institutions, Productions, Life of the Chinese.

1507 Three Weeks on the West River of Canton, compiled from the Journals of Dr. Legge, Dr. Palmer and Mr. Tsang Kwei-Hwan, 8vo, pp. 69. Hongkong, 1866 7s 6d

- 1508 Thwing (E. P.) *En Oriente : Studies of Oriental Life and Thought*, 8vo, pp. 119, cloth. ca. 1900 8s
Asiatic Thought—Oriental Characteristics—Religion and Language in the East, &c. Results of a Tour in India, China, Japan. Only 300 copies were issued.
- 1509 Tillot (M.) et Fischer (E. S.) *Notes sur la Monnaie et les Métaux Précieux en Chine*, 8vo, pp. 40. *Shanghai*, 1898 3s 6d
- 1510 Timkowski (G.) *Travels of the Russian Mission through Mongolia to China and Residence in Peking, in 1820-1821, with Corrections and Notes by J. Klaproth*, 2 vols, roy. 8vo, with maps and plates, bds. 1827 14s
- 1511 Tomlin (J.) *Missionary Journals and Letters written during Eleven Years' Residence among the Chinese, Siamese, Javanese*, 8vo, pp. xxiv, 384, with map, cloth. 1844 7s 6d
- 1512 Townley (Lady Susan) *My Chinese Note Book*, 8vo, pp. xiii, 338, with illustrations and maps, cloth. 1904 8s
Early History of China—China in the M. A.—China under the Manchus—Confucianism—Taoism—Buddhism—The Chinese Language—On the Yang-tze River, &c.
- 1513 Trachsel (A.) *L'Incendie de la Bibliothèque Impériale de Pékin, on les admirables Beautés de la Civilisation Européenne*, 12mo, pp. 30. 1901 2s 6d
- 1514 Tragett (G. H.) *Notes on the History of the Jesuits, 1540-1773*, 8vo, pp. 103, cloth. 1865 4s 6d
Includes St. Fr. Xavier—Jesuits in Siam, China, Japan.
- 1515 *Travels by Land and Sea*, 16mo, pp. iv, 373, cloth. *London, N.D.* 3s
China, Indo-China, India.
- 1516 *Treaty between the Netherlands and China, signed at Tientsin, the 6th October, 1863, in Dutch and English*, folio, pp. 9 3s
- 1517 TREVE (Capt. Ate.) *Notre Situation en Chine, Souvenir du Japon (Relation confidentielle d'une Mission diplomatique à Peking, etc.)*, folio, pp. 103. *Paris*, 1863 30s
 * * Private publication.
- 1518 Tronson (J. M.) *Narrative of a Voyage to Japan, Kamtschatka, Siberia, Tartary, and various parts of China*, roy. 8vo, with charts and views, cloth. *London*, 1859 (pub. 18s) 7s 6d
- 1519 Tsingtau.—Behme (Fr.) and Krieger (M.) *Führer durch Tsingtan und Umgebung*, Third Edition, 8vo, pp. 222, with 12 maps and 120 illustrations. 1906 4s
- 1520 Turner (J. A.) *Kwang Tung, or Five Years in South China*, 12mo, pp. 176, with map and illustrations, cloth. 1905 3s 6d
Canton Life—Religions—Industries, Trade—Hongkong and Macao—Chinese Family Life.
- 1521 TWENTIETH CENTURY Impressions of Hongkong, Shanghai, and other Treaty Ports of China: their History, People, Commerce, Industry and Resources, edited by A. Wright, 4to, pp. 848, with map, portraits and illustrations, full morocco. 1908 £5 5s
 * * Copies are quite unobtainable.
- 1522 Typhoon (The) of September, 1874: a Short Notice, with 35 photographs and letterpress, oblong folio, half calf. *Hong Kong* 15s
The photographs illustrate some of the worst features of the destruction at Hoog Kong and Macao.
- 1523 Ujfalvy (Ch.) *L'Ethnographie de l'Asie*, roy. 8vo, pp. 23. *Paris*, 1875 2s
- 1524 Ular (Alex.) *Die Gelbe Flut, Ein Rassen-Roman*, 8vo, pp. 417. 1908 4s
A novel from the Yang Tze.
- 1525 Upton (Major-General, U.S.A.) *The Armies of Europe and Asia, embracing Official Reports on the Armies of Japan, China, India, Persia, Russia, France, Germany, England, accompanied by Letters descriptive of a Journey from Japan to the Caucasus*, 8vo, pp. ix, 446, cloth. *Portsmouth*, 1878 (pub. 14s) 8s
- 1526 Upward (B.) *The Sons of Han: Stories of Chinese Life and Mission Work*, 4to, pp. 191, with 74 illustrations, cloth. 1908 2s 6d
- 1527 Variétés Sinologiques, No. 3.—GAILLARD (L.) *Croix et Swastika en Chine*, Second Edition, imp. 8vo, pp. x, 250, illustrated. *Shanghai*, 1904 12s
CONTAINS:—Swastika et ses Analogues—La Croix—La pierre de Si Ngan Fou—Traditions anciennes sur la Croix.
- 1528 ——— No. 4.—GANDAR (D.) *Le Canal Impérial, étude historique et descriptive*, imp. 8vo, pp. 77, with Chinese map and illustrations. *Shanghai*, 1903 7s

- 1529 **Variétés Sinologiques, No. 5.**—Zi (Etienne) *Pratique des Examens littéraires en Chine*, imp. 8vo, pp. iii, 278, *with plates, illustrations, and plans*. Shanghai, 1894 16s
- 1530 — **No. 8.**—PETILLON (C.) *Allusions littéraires, 1er Fascicule, Classiques 1 à 100, Second Edition*, imp. 8vo, pp. v, 305. Shanghai, 1909 16s
- 1531 — **No. 9.**—Zi (Etienne) *Pratique des Examens militaires en Chine*, imp. 8vo, pp. ii, 132, *with illustrations*. Shanghai, 1896 10s 6d
- 1532 — **No. 10.**—TSCHÉPE (A.) *Histoire du Royaume de Ou (1122-473 B.C.)*, imp. 8vo, pp. xvii, 175, *with 15 Chinese illustrations and 3 maps*. Shanghai, 1896 10s 6d
- 1533 — **No. 15.**—HOANG (P.) *Exposé du Commerce public du Sel*, imp. 8vo, pp. 18, *with 14 maps*. Shanghai, 1898 7s 6d
- 1534 — **No. 16.**—GAILLARD (L.) *Nankin d'alors et d'aujourd'hui: Plan de Nankin (Décembre, 1898)*, *with 4 pp. text in imp. 8vo*. Shanghai, 1899 6s
- 1535 — **No. 18.**—GAILLARD (L.) *Nankin d'alors et d'aujourd'hui: Nankin Port ouvert*, imp. 8vo, pp. xii, 484, *with maps and illustrations*. Shanghai, 1901 18s
A complete account of Nanking.
- 1536 — **No. 22.**—TSCHÉPE (A.) *Histoire du Royaume de Tch'ou (1122-223 A.C.)*, roy. 8vo, pp. ii, 402, *with a map*. Shanghai, 1903 18s
- 1537 — **No. 24.**—TCHANG (M.) *Synchronisms chinois: Chronologie complète ou Concordance avec l'Ère chrétienne de toutes les Dates concernant l'Histoire de l'Extrême-Orient (Chine, Japon, Corée, Mongolie, &c.)*, imp. 8vo, pp. lxxxiv, 530. Shanghai, 1905 30s
- 1538 **Varin (Paul)** *Expédition de Chine de 1860, with plans and plates of Peking*, 8vo, pp. 318, *wrappers*. Paris, 1862 9s
- 1539 — The same, brown half morocco 12s 6d
Fine copy.
- 1540 **Vaughan (Col. H. B.)** *St. George and the Chinese Dragon: Account of the Relief of the Peking Legations*, 8vo, pp. 205, *with illustrations*, cloth. 1902 3s 6d
- 1541 **Vaughan (J. D.)** *The Manners and Customs of the Chinese of the Straits Settlements*, large 8vo, pp. 119, half calf. Singapore, 1879 10s 6d
There is an article on Chinese Chess, with a folding plate in black and red; on the Game of Poh; on Chinese Playing Cards, well illustrated; on Secret Societies, &c.
- 1542 **Vignerot (L.)** *Deux Ans au Setchouan (Chine Centrale)*, 8vo, pp. x, 299, *with map and illustrations*. 1888 5s
With Chinese title-page.
- 1543 **Vincent (H.)** *Newfoundland to Cochin China, by the Golden Wave, New Nippon, and the Forbidden City*, *with Reports on British Trade and Interests in Japan and China*, 12mo, pp. 374, *illustrated*, cloth. 1892 4s
- 1544 **Vissering (W.)** *On Chinese Currency, Coin and Paper Money*, 8vo, pp. xv, 228, *with plates*. 1877 18s
Out of print.
CONTENTS:—First Notions of Money—Money under the Han Dynasty—Tang-Sung Dynasty, with many Chinese texts and translations.
- 1545 **Vladimir.**—*Russia on the Pacific and the Siberian Railway*, 8vo, pp. xii, 373, *with maps and illustrations*, cloth. London, 1899 15s
Scarce.
- 1546 **Voyages au Japon et en Chine: Lettres de St. François Xavier, avec une notice géographique, politique et historique, 2 vols in one, with 40 plates, cloth. Paris, N.D. 6s
Includes eleven letters of Fr. Xavier on his project of going to China.**
- 1547 **Wade (H. T.) and Villard (De)** *Map of the Shooting Districts lying between Shanghai and Wuhu, with the Distance Tables to accompany the Map, mounted on cloth*. Shanghai, 1893 12s 6d
The Distances are given in Chinese Li.
- 1548 **Waddell (L. A.)** *Report on the Excavations at Pataliputra (Patna) the Palibothra of the Greeks*, 8vo, pp. 83, *with fine plates and a map*, cloth. Calcutta, 1903 5s
With descriptions of the City from Chinese Records.
- 1549 **Walton (Jos.)** *China and the Present Crisis, with Notes on a Visit to Japan and Korea*, *with map*, Second Edition, 8vo, pp. xii, 319. 1900 5s
- 1550 **Water-Colour.**—The "Samarang," drawn for Robert Morrison by Mr. Baylis, the First Officer, March, 1833, China, 14 by 10 in. 21s
- 1550* — by F. J. Slinger: *English Missionary—Mr. Lay (?)—holding discourse with a group of Chinamen on Biblical questions in Bible dépôt, with street scene, artistically drawn, in vivid colours, facial expressions very clearly depicted, 10 by 12 in.* £3 15s
- 1551 **Watteville (B. de)** *L'Évangile et La Chine, Trois Discours sur les Missions Évangéliques en Chine*, pp. 190, half calf. 1844 5s

- 1552 **Weale (B. L. P.)** *Indiscreet Letters from Peking (Story of the Siege in 1900)*, 8vo, pp. xii, 310, *with front.*, cloth. 1900 7s 6d
- 1553 **Weale (B. L. Putnam)** *The Coming Struggle in Eastern Asia*, 8vo, pp. 640, *with illustrations and a map*, cloth, 1903 10s 6d
I., Russia beyond the Baikal
II., The New Problems of Eastern Asia
III., The Struggle round China.
- 1554 ——— **ManchnandMoscovite**: Letters from Manchuria during Autumn, 1903, with an Historical Sketch, giving an Account of the Manchurian Frontiers, from the Earliest Days, 8vo, pp. xx, 552, *with maps and illustrations*, cloth. 1904 8s
- 1555 **Weber.**—*Tales of the East: Vol. III., Mogul, Turkish, Tartarian, Chinese Tales and History of Abdalla*, 8vo, pp. 736, calf. 1812 7s 6d
- 1556 **Wen Ching.**—*The Chinese Crisis from Within*, edited by G. M. Reith, 8vo, pp. xvi, 355, cloth. 1901 4s
The Reform Movement—The Dowager Empress and her Advisers—Europe and China.
- 1557 **Whitehead (T. H.)** *Expansion of Trade in China*, 8vo, pp. 55. 1901 3s
- 1558 **Whitney (W. D.)** *On the Views of Biot and Weber respecting the Relations of the Hindu and Chinese Systems of Asterisms, with an Addition of Müller's Views*, 8vo, pp. 94. *Reprint*, 1864 7s 6d
- 1559 **Who's Who in the Far East for 1907-08: a Biographical Dictionary, with Lists of Publications, 8vo, pp. 352, cloth. *Hongkong*, 1907 7s 6d**
- 1560 **Whyte (W. A.)** *Land Journey from Asia to Europe: an Account of a Journey from Canton to St. Petersburg, through Mongolia and Siberia*, 8vo, pp. xv, 336, *with maps*, cloth. 1871 10s 6d
- 1561 **Wilfert (T.)** *Die Chinesen wie sie sind*, 12mo, pp. 336, *with 20 plates*. 1844 6s
Includes a translation of Lay's Chinese.
- 1562 **WILLIAMS (E. T.)** *Recent Chinese Legislation relating to Commercial Railway and Mining Enterprises, with Regulations for Registration of Trade Marks, translated from the Chinese, Second Edition*, 8vo, pp. 145, bds. Shanghai, 1905 7s 6d
- 1563 **Williams (Cl.)** *Through Burmah to Western China, with map and illustrations*, 8vo, pp. xiv, 213, cloth. 1868 7s 6d
Notes of a journey in 1863 to establish the practicability of a Trade Route between the Irawaddi and the Yangtse Kiang.
- 1564 **Williams (Fr. W.)** *Chinese Folklore and some Western Analysis*, 8vo, pp. 26. *Washington*, 1901, *reprint* 3s
- 1565 **Williams (S. Wells)** *Chinese Commercial Guide, consisting of a Collection of Details and Regulations respecting Foreign Trade with China, Fourth Edition, revised and enlarged*, 8vo, pp. 376, bds. *Canton*, 1856 12s 6d
The previous editions were issued by Mr. R. Morrison. This vol includes Sailing Directions for the Coast of China, Foreign Commerce with China, &c.
- 1566 ——— *Chinese Commercial Guide, containing Treaties, Tariffs, Regulations, &c., useful in the Trade to China and Eastern Asia, with an Appendix of Sailing Directions, Fifth Edition*, 8vo, pp. xvi, 387 and 266, cloth. *Hongkong*, 1863 14s
These guides are full of valuable information.
- 1567 ——— *The Middle Kingdom: a Survey of the Geography, Government, Education, Social Life, Arts, Religion, &c., of the Chinese Empire and its Inhabitants, Fourth Edition, with illustrations and map of China*, 2 vols, 8vo, cloth. *New York*, 1861 30s
One of the most valuable works on China. The Author as co-editor of the *Chinese Repository* was in a better position than most writers to judge the people and their character. It is quite an exhaustive work. Dedicated to GGE. NVE, Junr., of Canton—see No. 560.
- 1568 **Williamson (Rev. A.)** *Journeys in North China, Manchuria and Eastern Mongolia, with some Account of Corea*, 2 vols, 8vo, pp. xx, 444; viii, 442, *with illustrations and two maps*, cloth. 1870 £2 2s
This is one of the finest and most authoritative works on China.
- 1569 **Williamson (I.)** *Old Highways in China*, 8vo, pp. 227, *with map and illustrations*, cloth. 1884 6s
Observations of every-day life during intercourse with the people. Includes illustrations by Chinese Artists.
- 1570 **Winterbotham (W.)** *An Historical, Geographical and Philosophical View of the Chinese Empire, with an Account of Lord Macartney's Embassy*, 8vo, pp. 435, 114, *with map and plates*, calf. 1795 15s
Description of the fifteen Provinces of China, Chinese Tartary, Tributary States, Natural History, Religion, Laws, Arts, Sciences. A scarce book.

- 1571 Willis, Bailey, C. D. Walcott, and others.—Research in China, in 3 vols, and Atlas, Vol. I. in 2 parts £2
- PART 1.—Descriptive Topography and Geology, by Willis, Eliot Blackwelder, and R. H. Sargent, 4to, pp. xiv, 353 and 16, with 51 plates and 65 text figures
- PART 2.—Petrography and Zoology, by Eliot Blackwelder, Syllabary for the Transcription of Chinese Sounds by Friedrich Hirth, 4to, pp. vi and 355 to 523; and xvii-xxiv, plates 52 to 68 (including 6 plates of birds coloured to life)
- ATLAS, by Willis and Blackwelder and Sargent, folio, 42 maps and 21 other illustrations
- VOL. II.—Systematic Geology, by Bailey, Willis, 4to, v, 133, 5 pages, and 8 plates 10s
- VOL. III.—Paleontology, by Charles D. Walcott, Stuart, Weller, and George H. Girty, 4to In preparation
- 1572 Wingfield (Hon. L.) Wanderings in the Far East, 2 vols, 8vo, half bound. London, 1889 12s 6d
China, Japan, Philippine Islands.
- 1573 Wise (H.) Analysis of a Hundred Voyages to and from India, China, &c., with an Appendix, 8vo, pp. 25, 120, with 5 plates. 1839 6s
- 1574 Wissenschaftl. Ergebnisse der Expedition FILCHNER [Lient. Filchner] nach China et Tibet. 1903-05
- Bd. III.—Karte der chinesischen Provinz Kansu, mit Text. 1910 17s
- Bd. VI.—Ergänzungsband zum Kartenwerk Han-Kiang und Ts' in ling. 1910 17s 6d
- Bd. VII.—Katalog der ethnograph. Gegenstände in China. 1909 20s
- Bd. VIII.—Katalog der ethnograph. Gegenstände in Tibet. 1910 22s 6d
- Bd. IX.—Barometrische Höhenmessungen & Meteol. Beobachtungen. 1909 18s
- Bd. X.—1, Zoologische & Botanische Sammlungen. 1908 22s
Vols. I., II., IV. and V. are not yet published.
- 1575 Wo Chang: England through Chinese Spectacles, 8vo, pp. 291, cloth. London, N.D. 6s
Comparison of English Institutions with those of China.
- 1576 Wyld (J.) Map of China, compiled from Original Surveys and Sketches, canvas, mounted on cloth, in case. London, 1840 5s
- 1577 Wolseley (Col. G. J.) Narrative of the War with China in 1860; to which is added the Account of a Residence with the Taiping Rebels at Nankin, 8vo, pp. xiv, 415, cloth. 1862 6s
Binding rather worn.
- 1578 ——— The same, nice copy 12s
- 1579 Wolverstan (B.) The Catholic Church in China, from 1860 to 1907, roy. 8vo, pp. xxxvii, 470, with map, cloth. 1909 10s 6d
The Chaos of Creeds—China and the Christian Nations—Catholic Missions.
- 1580 Wylie (A.) On the Nestorian Tablet of Se-gan Foo, 8vo, pp. 60. Reprinted from the "N. China Herald." 6s
- 1581 Yan Phou Lee (A Native of China) When I was a Boy in China: an Autobiography, 8vo, pp. 111, with portrait, cloth. London, N.D. 2s 6d
- 1582 Yates (M. T.) Ancestral Worship [in China], 8vo, pp. 48. Shanghai, 1878 3s 6d
- 1582* Young (W. C.) The English in China, 12mo, pp. xii, 147. 1840 4s
Views on British Intercourse with China.

1583 PAINTING IN OIL of a British Three-masted Schooner signalling off the China Coast, Chinese Junks and a Pagoda in the background, 87 by 70 in. £4 10s

See illustration.

PART VI.

RELIGION IN CHINA.

- 1584 Alabaster (H.) The Modern Buddhist: being the Views of a Siamese Minister of State on his own and other Religions, translated from the Siamese, 8vo, pp. 91, cloth. 1870 8s
- 1585 Asvagosha.—The Awakening of the Faith in New Buddhism, Chinese Text and English Translation by T. Richard, 8vo, cloth. Shanghai, 1907 6s
The most important book in all Buddhist Literature which reveals the source of the success of Buddhism in China, Japan and Korea.
- 1586 Avadana Cataka.—Cent Légendes Bonddhiques: Traduites du Sanskrit, by L. FEER, 4to, pp. 38, 491. Paris, 1891 18s
- 1586* Beal (S.) Abstract of Four Lectures on Buddhist Literature in China, 8vo, pp. xvi, 185, with 5 plates, cloth. 1882 16s

- 1587 **Beal (S.)** A Catena of Buddhist Scriptures from the Chinese, 8vo, pp. xiii, 436, cloth. *London*, 1871 15s
 CONTENTS:—Part I., Legends and Myths—Part II., Buddhism as a Religion—Part III., Scholastic Period—Part IV., Mystic Period—Part V., Decline and Fall—Indices.
- 1588 ——— The Romantic Legend of Sakya Buddha from the Chinese-Sanskrit, 8vo, pp. xii, 395. *London*, 1875 21s
- 1589 **Boyer (A. M.)** L'Epoque de Kaniska, 8vo, pp. 56. *Paris*, 1900 3s
 According to Chinese sources.
- 1590 **Carus (Paul)** Amitabha: a Story of Buddhist Theology, 8vo, pp. 121, bds. 1906 2s 6d
- 1591 ——— Buddhism and its Christian Critics, 8vo, pp. 316, cloth. *Chicago*, 1897 5s
 Title-page cut.
- 1592 **Chalmers (J.)** Chinese Natural Theology, 8vo, pp. 26, xv. 1878 2s 6d
- 1593 **Chantepie de la Saussaye (P. D.)** Manna of the Science of Religion, translated by B. S. C. Fergusson (daughter of Max Müller), 8vo, pp. xiii, 672, cloth. *London*, 1891 (pub. 12s 6d) 8s
 Phenomenological, Ethnographic, and Historical—The Chinese, Egyptians, Babylonians—The Hindus: Vedic Times—Jainism—Buddhism.
- 1594 **Dhammapada.**—Texts from the Buddhist Canon, commonly known as Dhammapada, translated from the Chinese by S. Beal, 8vo, pp. viii, 176, cloth. 1878 12s
- 1595 **Douglas (R. K.)** Confucianism and Taoism, 8vo, pp. 287, with a map, cloth. *London*, 1879 2s 6d
- 1596 **Dubose (H.)** The Dragon Image and Demon, or the Three Religions of China: Confucianism, Buddhism, and Taoism, giving an Account of the Mythology, Idolatry, and Demonolatry of the Chinese, 8vo, pp. 463, illustrated, cloth. 1886 16s
 Scholarly work.
- 1597 **Eby (Ch. S.)** Christianity and Humanity: a Course of Lectures delivered in Meiji Knaido, Tokio, 8vo, pp. xvi, 296, cloth. *Yokohama*, 1883 7s 6d
 Christianity and Civilization—The Scientific View—Christianity and other Religions: Buddhism.
- 1598 **Edkins (J.)** Chinese Buddhism: Sketches, Historical and Critical, Second Edition, revised, 8vo, pp. xxxiii, 453, cloth. 1893 18s
- 1599 ——— Religions Condition of the Chinese, 12mo, pp. viii, 288, cloth. 1859 5s
- 1600 **Edkins (J.)** Religion in China, containing an Account of the Three Religions in China, Third Edition, 8vo, cloth. 1884 7s 6d
- 1601 **Edmunds (A. G.)** Buddhist and Christian Gospels: being Gospel Parallels from Pali Texts, now first compared from the Originals, edited, with Parallels and Notes from the Chinese Buddhist Tripitaka, by Prof. M. Anesaki, 8vo, pp. 230. *Philadelphia*, 1908 9s
- 1602 **Eitel (E. J.)** Feng Shui, or the Rudiments of Natural Science in China, 8vo, pp. 84. *Hongkong*, 1873 7s 6d
- 1603 ——— Three Lectures on Buddhism, 8vo. *Hongkong*, 1871 3s 6d
- 1604 ——— Handbook for the Student of Chinese Buddhism, 8vo, pp. iii, 223. 1870 15s
 Part II. contains Indices: Chinese, Pali, Singhalese, Tibetan, Mongolian, Burmese, Siamese.
- 1605 ——— Handbook for the Students of Chinese Buddhism: being a Sanskrit-Chinese Dictionary, with Vocabularies of Buddhist Terms, Second Edition, 8vo, pp. 223. *Hongkong*, 1888 18s
- 1606 **Faber (E.)** Introduction to the Science of Chinese Religion, 8vo, pp. xii, 154. *Hongkong*, 1879 7s 6d
- 1607 ——— Systematical Digest of the Doctrines of Confucius, with an Introduction on the Authorities upon Confucius, Second Edition, enlarged, 8vo, pp. 137, bds. *Shanghai*, 1902 6s
- Fa Hien**—see Nos. 1702-3.
- 1608 **Feer (L.)** Le Chaddanta-Jataka, 8vo, pp. 90. *Paris*, 1895 4s
 French translation.
- 1609 **Forlong (Major-General)** Faiths of Man: a Cyclopædia of Religions, 3 vols, large 8vo, cloth. 1906 £3 3s
 These volumes contain a mass of information on Religion of all Countries, including, of course, China, Japan, Tibet, Mongolia, &c. It would be difficult to find in any other work of similar size the amount of literary, historical and philological references as in this.
- 1610 **Foucaux (P. E.)** Parole de l'Enfant Egaré, formant le Chapitre IV. du Lotus de la Bonne Loi, publiée en Sanskrit et en Tibétain, avec traduction française, roy. 8vo. *Paris*, 1854 12s 6d
- 1611 **Franks (A. W.)** On Some Chinese Rolls, with Buddhist Legends and Representations, 4to, pp. 6, with folding plate. *Westminster*, 1892 5s
- 1612 **Franz (A.)** Libri qui poenitentiae adhortationes, &c., 8vo, pp. 74. *Vienna*, 1895 3s 6d
 Being a Review of B. Nanjio's Catalogue of the Buddhist Tripitaka.

- 1613 Goss (L. A.) *The Story of We-Thanda-ya, a Buddhist Legend, sketched from the Burmese Version of the Pali Text, illustrated by a Native Artist*, sm. 4to, pp. 80. Rangoon, 1886 4s
-
- 1614 GROOT (J. J. M. de) *Religious System of China: its Ancient Forms, Evolution, History and Present Aspect, Manners and Customs, Vols. I. to V. (all issued), roy. 8vo, with numerous illustrations and plates. Leyden, 1892 to 1907* £5
 Vols. I. to III., Disposal of the Dead.
 Vols. IV. and V., On the Soul and Ancestral Worship.
-
- 1615 Groot (J. M. de) *Buddhist Masses for the Dead at Amoy*, 8vo, pp. 120. 1884 6s
- 1616 ——— *Het Kougsiwezen van Boroeo: a Treatise (in Dutch) on the Chinese Political Societies in the Colonies*, 8vo, pp. 193, with 2 maps. 1885 7s 6d
 Including some Chinese text.
- 1617 ——— *De Lijkbezorging der Emoy-Chineezen*, 8vo, pp. 114. 1892 5s
- 1618 ——— *Heerscht er in China Godsdiensvrijheid?* 8vo, pp. 30. *Reprint*, 1901 3s
- 1619 Grünwedel (A.) *Buddhistische Studien*, folio, pp. 136, *illustrated. Berlin, 1897* 25s
 CONTENTS:—Glasuren von Pagan—Das Suparadschataka in Padmasaum-Chava's Legendenbuch—Posten et Skulpturen aus Pagan.
- 1620 ——— *Mythologie des Buddhismus in Tibet und der Mongolei*, 4to, pp. 35, 244, with a photograph and 188 illustrations. 1900 8s
- 1621 Guriya.—*Buddhism and Christianity and Salvation*, in Russian, roy. 8vo, pp. 313. *Kasan*, 1908 5s
- 1622 Gutzlaff (Rev. C.) *On the Present State of Buddhism in China*, 8vo, pp. 20. 1851 2s 6d
- 1623 Hackmann (H.) *Buddhism as a Religion and its Present-Day Conditions*, 12mo, pp. xii, 315, cloth. 1910 6s
 The only work dealing with Buddhism as a whole.
 CONTENTS:—Doctrine of the Buddha—History of Buddhism—S. Buddhism—Lamaism—Eastern Buddhism.
- 1624 Happel (J.) *Die altchinesische Reichsreligion*, 8vo, pp. 46. 1882 2s 6d
- 1625 Hardwick (Ch.) *Christ and other Masters: an Historical Inquiry into the Contrasts between Christianity and the Religious Systems of the Ancient World: Part II., Religions of India*, 8vo, pp. vi, 219, cloth. 1857 5s
 Section III., Schools of Philosophy, including Buddhism.
- 1626 ——— *The same, Part III., Religions of China, America and Oceania*, 8vo, pp. 208, cloth. 1858 5s
- 1627 Harlez (C. de) *Les Religions de la Chine*, 8vo, pp. 270. 1891 10s 6d
 CONTENTS:—Religions des premiers Chinois—Second Period—Sacrificial Rites—Kong-fou tze—Taoism—Buddhism—Modern Religion.
- 1628 ——— *Religions Nationale des Tartares Orientaux Mandchous et Mongols comparée à la religion des anciens Chinois, avec le rituel tartare de l'empereur Kien Long*, traduit du Chinois, 8vo, pp. 216, with plates. 1887 10s 6d
- 1629 ——— *La Religion en Chine*, 8vo, pp. 33. *Gand*, 1889 2s 6d
- 1630 ——— *Vocabulaire Bouddhique Sanskrit-Chinois, Han-Fan Tsit-yao, Précis de Doctrine Bouddhique*, 8vo, pp. 66. 1897 4s
- 1631 Havret (H.) *Tien Tchou, "Seigneur du Ciel," à propos d'une stèle bouddhique du Tch'eng Tou*, 8vo, pp. 30, with 3 plates. *Shanghai*, 1901 3s 6d
- Hiuen Tsiang—see No. 1718.
- 1632 Jataka.—*Buddhist Birth Stories, or Jataka Tales, the Oldest Collection of Folklore extant: being the Jatakatt-havanuanā, for the first time edited in Pali, now translated by T. W. Rhys Davids, Vol. I. (and all issued), 8vo, pp. 103, 347, cloth. London, 1880* 30s
 Very rare.
- 1633 Kingsmill (T. W.) *Recent Discoveries regarding Early Buddhism and the finding of the Relics at Peshawar*, 8vo, pp. 20. *Shanghai* 3s
- 1634 Kistner (O.) *Buddha and his Doctrines, a Bibliographical Essay*, 4to, pp. iv, 32. 1869 3s 6d
- 1635 Koppen.—*Tibet et der Lamaismus bis zur Zeit der Mongolenherrschaft*, 4to, pp. 27. 1859 6s
- 1636 Lafitte (P.) *Buddha, his part in Human Evolution*, 8vo, pp. ii, 57. *Kobe*, 1901 2s 6d
- 1637 Lanjuinais (J. D.) *Notice du Panthéon-Chinois du Docteur Hager*, 8vo, pp. 15. *Paris*, 1807 2s

- 1638 Legge (J.) The Religions of China: Confucianism and Taoism described and compared with Christianity, 8vo, pp. ix, 310, cloth. 1880 10s 6d
- 1639 ——— The Notions of the Chinese concerning God and Spirits, 8vo, pp. iii, 166, bds. *Hongkong*, 1852 6s
- 1640 ——— Confucianism in relation to Christianity, 8vo, pp. 12. *Shanghai*, 1877 2s 6d
- 1641 Minayeff (T. P.) Recherches sur le Bouddhisme, traduit du russe, large 8vo, pp. xiii, 316. *Paris*, 1894 8s
- 1642 Monier-Williams (Sir M.) Buddhism in its connexion with Brahmanism and Hinduism, and in its contrast with Christianity, roy. 8vo, pp. xxx, 563, with front., cloth. *London*, 1889 21s
- 1643 Müller (Max) Buddhism and Buddhist Pilgrims: a Review of Julien's Voyages des Pelerins Bouddhistes, 8vo, pp. 54. 1857 7s 6d
- 1644 Parker (E. H.) China and Religion, 8vo, pp. xxv, 317, with illustrations, cloth. 1905 10s
China's Primitive Religion—Taoism—Confucianism—Buddhism—Fire Worship—Nestorianism—Islam—The Jews—The Roman Church—Protestantism—Russian Church.
- 1645 ——— Studies in Chinese Religion, roy. 8vo, pp. xiv, 308, with 14 illustrations, cloth. *London*, 1910 10s 6d
The old Chinese Spiritual Life—Taoism—Confucianism—Buddhism—Islam—The Nestorians—Paper and Printing.
- 1646 Reinaud.—Question scientifique sur la Géographie et l'Histoire de l'Inde (Hiouen Tshang), 8vo, pp. 38. *Paris*, 1859 2s
- 1647 Richard (T.) Guide to Buddhahood: being a Standard Manual of Chinese Buddhism, translated from the Chinese (Hsuan Fo Pa), 8vo, pp. xxiii, 108, bds. *Shanghai*, 1907 6s
- 1648 Ross (J.) The Original Religion of China, 8vo, pp. 327, cloth. 1909 5s
Primal Period—Mid-Ancient—Character of God—Inferior Deities—Sacrifice—Li Chi—Manchu Ritual.
- 1649 Saint Hilaire (J. B.) Le Bouddha et sa Religion, cr. 8vo, pp. 27, 24, 441, half calf. *Paris*, 1862 10s 6d
Origines du Bouddhisme—Bouddhisme au VIIe siècle—Bouddhisme Actuel de Ceylon.
- 1650 Severini (A.) Il Dio dei Ciuesi, 8vo, pp. 27. *Firenze*, N.D. 3s
- 1651 Summer (M.) Les Religieuses bouddhistes depuis Sakya Muni jusqu'à nos jours, 12mo, pp. xii, 70. *Paris*, 1873 3s
- 1652 Temple (Sir R. C.) The Thirty-seven Nats: a Phase of Spirit-Worship prevailing in Burma, folio, pp. 71, with full-page and other illustrations in beautiful colours, cloth. 1906 £3 3s
- 1653 Thomas (l'Abbé) Le Bouddhisme dans ses rapports avec le Christianisme, 2 parts, 8vo. *Paris*, 1898 6s
- 1654 Udanavarga.—A Collection of Verses from the Buddhist Canon, compiled by Dharmatrāta: being the Northern Buddhist Version of Dharmapada, translated from the Tibetan of the Bhak-hgyar, by W. W. Rockhill, 8vo, pp. xvi, 224, cloth. 1883 15s
- 1655 Waddell (L. A.) Lamaism in Sikhim, 4to, pp. 156, with 21 plates, cloth. 1894 15s
Is contained in Risley's Gazetteer of Sikhim: Col. Waddell's Article treats of Monasteries—The Temple and its Contents—Monkhood—Magic Rites—Demonolatry.
- 1656 Watters (T.) Kapilavastu in the Buddhist Books, 8vo, pp. 39. *London*, 1898 2s 6d
Kapilavastu, the Birthplace of Buddha.
- 1657 ——— The Eighteen Lohan of Chinese Buddhist Temples, roy. 8vo, pp. 30. *Shanghai*, 1899 3s 6d
- 1658 Yetts (Dr. W. P.) Notes on the Disposal of Buddhist Dead in China, 8vo, pp. 27, with 3 plates. Reprint, 1911 3s

PART VII.

CHINESE TEXTS AND TRANSLATIONS.

Readers who have not received our Catalogue XV., Chinese Texts and Translations, will receive a copy on demand.

Our copy of the Twenty-four Dynastie Histories of China, in Chinese, in 126 stout half calf volumes, £75, is still available.

- 1659 Avalokiteśvara Sutra, Traduction Italienne de la Version Chinoise avec Introduction et Notes par C. Pugini, Texte Chinois et Transcription Japonaise par Fr. Turretini, 4to, with large plate of the Goddess Kwan-Shi-Yin, cloth. *Geneva*, 1873 12s

The Chinese text is printed in blue.

- 1660 **Abel-Rémusat**, *Histoire de la Ville de Khotan*, Tirée des *Annales de la Chine*, 8vo, pp. xvi, 239. *Paris*, 1820 16s
Traduit du Chinois, avec Appendice Recherches sur le Pierre de Ju et le Jaspe des Anciens.
- 1661 **Ball (Dyer)** *The Pith of the Classics: the Chinese Classics in Every-day Life, or Quotations from the Chinese Classics in colloquial use, First Series*, all issued, 8vo, pp. vii, 98; xxxv, bds. *Hongkong*, 1905 6s
Chinese, with English renderings.
- 1662 **Bible**.—Evangile selon St. Luc, Texte Chinois, avec Traduction interlinéaire par A. M. H., 8vo, pp. ii, 228. *Rennes*, 1871 10s
Lithographed.
- 1663 **Byng (L. C.)** *The Never-Ending Wrong*, and other Renderings of the Chinese, cr. 8vo, pp. 132, cloth. 1902 5s
- 1664 ——— *A Lute of Jade: being Selections from the Classical Poets of China*, 12mo, pp. 116, cloth. 1909 2s
Mr. Byng is one of the finest poets of England of the present day.
- 1665 **Gallery (J. M.)** *Correspondance diplomatique chinoise relative aux Négociations du Traité de Whampoa entre la France et la Chine en 1844*, 8vo, pp. 306. *Paris*, 1879 £2 2s
Chinese text, with French translation.
Only 100 copies printed.
- 1666 **CANTONESE LOVE SONGS**, Chinese Text, with an English Translation, Introduction, Notes and a Vocabulary, by C. Clementi, 2 vols, 8vo, cloth. 1905 21s
* * These Poems are delightful reading, and express a depth of sentiment which should be taken note of by those who wish to form a proper judgment of the Chinese people. The work has not had the widespread popularity which it deserves. We hope it will be read and re-read.
- 1667 **Chang Chih Tung** (Viceroy of Liang Hn) "Learn!" translated from the Chinese by S. T. Woodbridge, pp. 75. *Shanghai* 6s
- 1668 ——— (Her Greatest Viceroy) *China's Only Hope, an Appeal*, translated from the Chinese Edition by S. Woodbridge, 8vo, pp. 151, cloth. 1900 3s 6d
- 1669 **Chavannes (Ed.)** *Voyageurs Chinois chez les Joutchen*, 8vo, pp. 80. *Paris*, 1898 3s 6d
Translation from the Chinese.
- 1670 **Tchang Tehe-t'ong**, K'ien-hio P'ien (Exhortations à l'Etude), traduit du Chinois par J. Tobar, avec une Notice biographique, par J. E. Lamière, 4to, pp. vii, 70, with portrait. *Shanghai*, 1898 6s
- 1671 **Ch'eng Yü K'ao** (a Chinese Work): *Manual of Chinese Quotations*, the Chinese text, with English Translation, Notes, Explanations and English and Chinese Indices for easy reference, by J. H. Stewart Lockhart, roy. 8vo, pp. viii, 645, 117. *Hongkong*, 1903 £2
The work may be considered as a kind of supplement to *Mayers' Chinese Readers' Manual*.
- 1672 **Chih-louh-Kouoh-Kiang-yuh-tchi**.—*Histoire géographique de seize Royaumes*, French translation, with Notes by Abel des Michels, 2 vols, imp. 8vo. *Paris*, 1891-92 15s
- 1673 **Chiang Nan Yuan**.—*Ramblings of the Emperor Ching Tih in K'ang Nan*, a Chinese Tale, translated by T'kin Shen, with a Preface by James Legge, 2 vols, 8vo, cloth. 1843 15s
- 1674 **Chinese Classics (The)**, Chinese Text, with a Translation, Critical and Exegetical Notes, Prolegomena and copious Indexes, by James Legge:—
VOL. I.—*Confucian Analects, the Great Learning and the Doctrine of the Mean*, 8vo, pp. xiv, 376, bds. *Hongkong*, 1861 32s
- 1675 VOL. II.—*The Works of Mencius*, 8vo, pp. vii, 497, half calf. *Hongkong*, 1861 32s
- 1676 VOL. III.—Part I., containing the First Parts of the Shoo King, the Books of Tang, the Books of Yn, Books of Hea, of Shang and the Prolegomena, 8vo, pp. xii, 208, 279, cloth. *Hongkong*, 1865 32s
- 1677 VOL. IV.—Part I., containing First Part of the She King, and Prolegomena, 8vo, pp. xii, 182, 243, cloth. *Hongkong*, 1871 25s
- 1678 VOL. V.—Part I., containing *Dukes Yin, Hwan, Min, &c.*, and the Prolegomena 25s
- 1679 ——— *The same, a complete set in 8 vols (Vols. I. to III. in half calf, IV. to VIII. in cloth).* *Hongkong*, 1861-72 £15
Surely no higher praise could be bestowed on the learned Author than the fact that the *China Review* began its existence with a full and critical review (of 11 pages) by E. J. Eitel, of which may only be cited: "We owe what we know of Chinese Classical Literature to the help our Author's works gave us in reading the Chinese Classics in the Original."—[*China Review*, Vol. I., Article I.]

- 1680 **Chinese Penal Code.**—*Le Leggi Penali degli Antichi Cinesi, Discorso sul Diritto e sne Limiti del Punire*, translated from the Chinese into Italian by A. Andreozzi, roy. 8vo, pp. viii, 193. Firenze, 1878 20s

The first part is a treatise on the Code. The second part contains the original translations.

- 1681 **Chuang-Tsze** (the Taoist Philosopher) *The Divine Classic of Nan-Hua*, translated from the Chinese, with an Excerpts and copious annotations in English and Chinese, by F. H. Balfour. 8vo, pp. 38, 425, cloth. Shanghai, 1881 21s

- 1682 ——— **Mystic, Moralist and Social Reformer: an English Translation of this Chinese Classic of the 14th Century**, by H. A. Giles, 8vo, pp. 400, cloth. 1888 16s

- 1683 ——— **Musings of Chinese Mystic**, translated by L. Giles, 12mo, pp. 112, cloth. 1906 2s

CONFUCIUS.

We refer readers to the excellent work No. 650 in CAT. XXIV.

- 1684 **Sinarum Philosophus, sive Scientia Sinensis latine exposita**, edd. Intorcetta, Couplet, &c., folio, with portrait, calf. Parisii, 1687 36s
Contains the Ta hio, Chum Ynn, Lun Yu.

- 1685 **The Analects, Chinese Text, with Translation and a long valuable Introduction** by W. E. Soothill, 8vo, pp. vi, 1023, with map and portrait of Confucius, cloth. Yokohama, 1910 15s
At the end is a Radical index and a topographical list. The notes fill half the book.

- 1686 ——— **A Translation, with annotations and an Introduction** by W. Jennings, 8vo, pp. 224, with portrait of Confucius, cloth. 1895 5s

- 1687 **The Morals of Confucius**, a Chinese Philosopher, who flourished above 500 years before Jesus Christ, Second Edition, 12mo, pp. xvi, 136, calf. 1724 10s

- 1688 **La Morale de Confucius**, *Philosophe de la Chine, tradit du Chinois avec Preface par J. de la Brune*, 16mo, pp. xx, 100, vellum. Amsterdam, 1688 20s
Edition originale, fort rare.

- 1689 ——— **The same**, 12mo, pp. 236, with fine portrait, cloth. Paris, 1783 21s
Another edition. The copy is in an exceptional condition, on large paper, uncut, and includes Lettre sur la Morale de Confucius, pp. 189 to end.

- 1690 **La Morale**, Nouvelle traduction, 16mo, pp. 197, with a portrait, calf, gilt edges. Paris, 1783 6s
Authorized reprint of the edition of 1688.

- 1691 **Discourses and Sayings: a New Special Translation, with Quotations from Goethe and other Writers**, roy. 8vo, pp. x, 182, half calf. Shanghai, 1893 (by Ku Hung Ming) 10s 6d

- 1692 **Sayings: being a New Translation of the greater part of the Analects**, by L. Giles, 12mo, pp. 132, cloth. 1910 2s

- 1693 **The Sayings of Confucius**, translated by L. A. Lyall, imp. 8vo, pp. xiii, 126, cloth. 1909 3s 6d

- 1694 **The Wisdom of Confucius: being his Sayings re-arranged** by R. D. Stocker, 16mo, pp. vii, 161, cloth. 1909 2s 6d

- 1695 **Khoung-Fou-Tseu.**—*Le Tá Hio, ou La Grande Etnde, le premier des quatre livres de philosophie morale et politique de la Chine*, par G. Panthier, large 8vo, pp. viii, 104. Paris, 1837 12s

Chinese text, with French and Latin translation, and notes.

- 1696 **Life and Morals of Confucius**, a Chinese Philosopher, who flourished about 500 years before the coming of Jesus Christ, reprinted from the edition of 1691 and edited by J. Tels, 8vo, pp. 115. London, 1818 6s
Uncut copy, the margins are slightly ink-stained.

- 1697 **Faber (E.) Quellen zu Confucius und dem Confucianismus**, 8vo, pp. 27. Hongkong, 1873 4s

- 1698 **Some of the Analects of Confucius**, illustrated by Mrs. C. F. R. Allen, folio, bds. Shanghai, 1887 10s 6d
Chinese and English, with illustrations adapted to modern life.

- 1699 **Faber (E.) Systematical Digest of the Doctrines of Confucius**, 8vo, pp. viii, 131. Hongkong, 1875 9s
Large paper copy.

According to the Analects, Great Learning, and Doctrine of the Mean, with introduction on the authorities of Confucius.

- 1700 **Davis (J. Fr.) Poeseos Sinensis Commentarii: On the Poetry of the Chinese; to which are added Translations and detached Pieces**, 8vo, pp. 198. Macao, 1834 6s

Includes Embassy to Peking—Extracts from the History of the Three States. Chinese text, with English translation.

- 1701 **Douglas (Rob. K.) Chinese Stories**, 8vo, pp. 37, 348, illustrated, cloth. 1893 (pub. 12s 6d) 8s

These stories are not translated literally from the original, but while the incidents have been retold they have been adapted for Western readers.

- 1701* **Early Chinese Texts.—I.**, The Calendar of the Hea Dynasty, Text, Translation, and Notes by R. K. Douglas, 4to, pp. 60, with 8 plates. 1882 10s 6d
Being the only part issued of *Orientalia Antiqua*.
- 1702 **Fah-Hian** (originally surnamed Knng Fuh Kwo Chi) Travels of Fah-Hian and Sung-Ynn, Buddhist Pilgrims, from China to India (400 A.D. and 518 A.D.), translated from the Chinese by S. Beal, 8vo, pp. 72, 210, with map, cloth. 1869 25s
Very rare. Fine copy.
- 1703 **Fa Hsien.**—Fo Kno Chi: Record of the Buddhist Kingdom, translated from the Chinese by H. A. Giles, 8vo, pp. x, 129. *Shanghai* 12s 6d
- 1704 **Fan Hy Cheu**, a Tale, in Chinese and English, with Notes and a Short Grammar of the Chinese Language by St. Weston, roy. 8vo, pp. 47, with 6 plates, bds. 1814 2ls
The first and the last plates are not numbered, the others are numbered 4 to 8, but no other plates were issued. It is a very rare book.
- 1705 **Fan he Chow.**—The Affectionate Pair, or the History of Sung-Kin: a Chinese Tale, translated by P. P. Thoms, 12mo, pp. 104, cloth. *London*, 1820 7s 6d
- 1706 **Freeland (H. W.)** Chinese Bridal Songs, Chinese Text and Translation, 8vo, pp. 12. n.d. 2s 6d
- 1707 **Giles (H. A.)** Strange Stories from a Chinese Studio, translated and annotated, Vol. II. only, 8vo, pp. 403, cloth. 1880 10s 6d
This vol comprises stories 63 to 164, with the notes and index.
- 1707* ——— The same, Second Edition, in one vol, 8vo, pp. xxiii, 490, cloth. 1909 6s
- 1708 ——— Chinese Poetry in English Verse, roy. 8vo, pp. 212. 1898 10s 6d
Being translations from the Chinese, with notes and an index of poets.
- 1709 **Hau Kiou Chooan**, or the Pleasing History: a Translation from the Chinese Language, with a Collection of Chinese Proverbs, Fragments of Chinese Poetry, and Notes, by Bishop Percy, 4 vols, cr. 8vo, calf. 1781 16s
- 1710 ——— *Histoire Chinoise*, Traduite de l'Anglois (par M. Eidons), 4 vols in 2, 12mo, with 4 fronts., calf. *Lyon*, 1766 16s
Nice copy.
- 1711 **Harlez (C. de)** Fleurs de l'antique Orient (Extraits des Quatre plus anciens Philosophes de la Chine), 8vo, pp. 57. *Paris*, 1896 3s 6d
- 1712 **Hao Kew Chuen.**—The Fortunate Union: a Romance, translated from the Chinese Original, with Notes and Illustrations; to which is added A Chinese Tragedy, by J. F. Davis, 2 vols, 8vo, bds. 1829 21s
- 1713 **Hao-Khieou-Tchouan**, ou la Femme Accomplie, Roman Chinois tradnit sur le Texte original par G. d'Arcy, 8vo, pp. x, 558, half calf. 1842 21s
- 1713* ——— The same, in paper covers 18s
- 1714 **Hedde (Isidore)** Hoa-fa-ti-li-tchi, Géographie Chinoise et française, imp. 8vo, pp. lxxvii, 365. *Paris*, 1876 18s
Contains notes on Geography and Mineral Geography of China, and a Chinese-French Geographical Vocabulary.
- 1715 **Hien Wun Shoo.**—Chinese Moral Maxims, Chinese, with a Free, and Verbal Translation: examples of the Grammatical Structure of the Language, by J. F. Davis, 8vo, pp. 198, cloth. *Macao*, 1823 6s
- 1716 **Hirth (Friedr.)** Ans der Ethnographie des Tschau Ju-kua, 8vo, pp. 30. 1898 3s
Chinese text with German translation.
- 1717 *Histoire des Relations de la Chine avec l'Annam-Vietnam du XVIe au XIXe siècle*, D'après des Documents chinois traduits et annotés par G. Deveria, imp. 8vo, pp. x, 102, with map, half morocco. *Paris*, 1880 10s 6d
- 1718 **Hiuen Tsiang.**—Si-Yn-Ki: Buddhist Records of the Western World, translated from the Chinese by S. Beal, 8vo, 2 vols, with map, cloth. 1884 £3 3s
Original edition.
- 1719 ——— The same, reprint, 2 vols, cloth. 1910 24s
- 1719* ——— His Life, by the Shaman Hwui Li, translated from the Chinese, with an Introduction containing an Account of the Works of I Tsing by S. Beal, New Edition, 8vo, pp. 47, 218, cloth. 1911 10s 6d
-
- 1720 **HIOUEN THSANG.** — Voyages des Pèlerins Bouddhistes, Mémoires sur les Contrées occidentales, Traduites du Sanskrit en Chinois, et du Chinois en Français, par St. Julien, 3 vols, 8vo, half morocco. *Paris*, 1853-58 £6 6s

- 1721 **Hionen-Tsang**.—Mémoires sur les Contrées Occidentales, Traduits en Chinois, et du Chinois en Français par St. Julien (in 2 vols), Vol. I., containing Books I. to VIII., roy. 8vo, pp. 78, 496, with a map, half calf. Paris, 1837 35s
Fine copy on large paper.
- 1722 ——— The same, Ordinary Edition 25s
- 1723 **Hoa Tchou Ko** (Chinese National Air), freely paraphrased in English and other Languages, 8vo, pp. 8. N.D. 2s 6d
- 1724 **Hoei-Lan-Ki**, ou l'Histoire du Cercle de Craie, Drame, translated from the Chinese into French by Stan. Julien, imp. 8vo, pp. xxxii, 149, with Chinese plate, cloth. 1832 7s 6d
- 1725 **Hwa Tsien Ki**: the Flowery Scroll, a Chinese Novel, translated and with Notes by Sir J. Bowring, 8vo, pp. viii, 309, cloth. 1868 10s 6d
Scarce.
- 1726 **Imbault-Huart** (C.) Histoire de la Conquête de la Birmanie par les chinois sous le Règne de T'ieun Long (Khien Loug), translated from the Chinese, 8vo, pp. 48. 1878 2s 6d
- 1727 ——— Anecdotes, Historiettes et Bons Mots, Texte chinois avec traduction et notes, 12mo, pp. 124, bds. Peking, 1882 5s
- 1728 ——— Histoire de la Conquête du Népal par les Chinois, 8vo, pp. 32. Paris, 1879 2s 6d
Translated from the Chinese.
- 1729 ——— Les Instructions Familières du Dr. Tchou Pô-Lou, 8vo, pp. xx, 133. Peking, 1881 10s 6d
- 1730 **I Tsing**: a Record of the Buddhist Religion as practised in India and the Malay Archipelago (A.D. 671-695), translated from the Chinese by J. Takakusu, 4to, bds., pp. 64, 240, with map. 1896 14s
- 1731 **Julien** (J.) La Visite de l'Esprit du Foyer à Ju-Koung, Traduit du chinois, 8vo, pp. 14. 1854 3s
- 1732 **Kang-Hi**.—Litteræ Pateutes Imperatoris Sinarum Kang-Hi, Sinice et Latine cum Interpret. J. Koegleri, edidit Chr. Th. Murr, 4to, pp. 56, with 2 Chinese plates, half calf. 1802 30s
- 1733 **Kang-He**.—Shing yu Kwang heun: the Sacred Edict, containing Sixteen Maxims of the Emperor Kang-He, amplified by his son the Emperor Yoong-Ching, translated from the Chinese by W. Milne, 8vo, pp. 299, half morocco. London, 1817 21s
Fine copy.
- 1734 **K'ang Hi**.—Sacred Edict, Chinese text, with a translation of the Colloquial Rendering, Notes and Vocabulary, by F. W. Baller, 2 vols, 8vo, half calf. Shanghai, 1892 16s
- 1735 **Khang-Hsi**.—The Sacred Edict, with a Translation of the Colloquial Rendering, Notes and Vocabulary, by F. W. Baller, 8vo, pp. vii, 216, half calf. Shanghai, 1892 8s
- 1736 ——— Piry (A. T.) Le Saint Edit, Etude de Littérature Chinoise, 4to, pp. xix, 317, cloth. Shanghai, 1879 21s
Chinese text, with French translation and copious notes.
- 1737 **Kang He**.—NOCENTINI (Di L.) Il Santo Editto di K'an-Hi e l'amplificazione di Ynn-cen, large 8vo. Firenze, 1883 10s
The Sacred Edict, in Manchu.
- 1738 **K'an-hi**.—Il Santo Editto di K'an-hi e l'amplificazione di Yun-cen, translated into Italian, with Notes, by L. Nocentini, imp. 8vo, pp. xix, 76. Firenze, 1880 7s 6d
- 1739 **Kia-Li**.—Livres des Rites Domestiques Chinois de Tchou-Hi traduit avec commentaires par C. de Harlez, 12mo, pp. 167. 1889 3s 6d
- 1740 **Kien Long**.—The Imperial Epistle, from Kieu Long, Emperor of China, to King George III., &c., in 1794, translated from the Original Chinese, with Notes, &c., 8vo, pp. viii, 32. 1796 5s
- 1741 **Kin Kang pan jo po lo mi King** (Vajra Chedika) The Diamond Sutra, in Chinese, well printed 20s
- 1742 **Kin-ting-cheon-chi-thong-Khao**.—Résumé des principaux traités chinois sur la Culture des Muriers et l'éducation des vers à soie, traduit par S. Julien, 8vo, pp. xxii, 224, with 10 plates and Chinese sample page, half calf. 1837 16s
The illustrations are by Chinese Artists.
- 1743 **King-te-chin-thao-lu**.—Histoire et Fabrication de la Porcelaine Chinoise, tradit du Chinois de Ching-thing-Kuei, par S. Julien, avec Notes et Additions, 8vo, pp. 123, 320, with 14 plates. Paris, 1856 18s
- 1744 ——— The same, Chinese text, with the same illustrations, 4 parts in one 25s
- 1745 **Klaproth** (J.) San Kokf Tsou Ran To Sets, ou Aperçu Général des Trois Royaumes, traduit du Japonais-Chinois, 8vo, with an atlas in 4to. 1832 21s
Account of the Korean Kingdom.

- 1746 **Ku Chin Lieh Nu Chuan.**—Typical Women of China, translated from the Native Work on the Virtues, Words, Deportment and Employment of the Women of China of LIU HIANG, by A. C. Safford, sm. 4to, pp. x, 192, *illustrated*, cloth. *Shanghai*, 1899 6s
- 1747 ——— The same, in Chinese, 4 vols, *illustrated* 18s
- 1748 **Kung Han I Yao.**—Important Official Letters, Chinese text, with English Translation and Notes by W. G. Lay, 4to. *Shanghai*, 1903 12s 6d
- 1749 **Lao tze.**—Tao Teh King, literally translated, with Notes, by T. W. Kingsmill, 8vo, pp. 19. *Shanghai*, 1899 2s 6d
- 1750 **Lao Tse, Tao Te King: Le Livre de la Voie et de la Vertu, Texte chinois avec traduction et un commentaire perpétuel**, par S. Julien, 8vo, pp. 45, 303, half morocco. *Paris*, 1842 16s
- 1751 **Lao Tze.**—Giles (L.) The Sayings of Lao Tzu, translated from the Chinese, with an Introduction, 12mo, pp. 54, cloth. 1909 1s
- 1752 ——— MOKLER (N.) De la Métaphysique de Lao-Tseu, 8vo, pp. 21. *Tirlemont*, 1850 2s 6d
- 1753 **Laou Seng-Urh**, or "An Heir in his Old Age:" a Chinese Drama, with a brief View of the Chinese Drama and of their Theatrical Exhibitions, 12mo, pp. 1, 115, half calf. 1817 5s
- 1754 **Laurence (F. P.) Dragon and Coronet:** a Poem founded on an Antique Chinese Play, 12mo, pp. 195. *Singapore*, 1906 4s
From the Annals of the Tong Dynasty, B.C. 2000.
- 1754* **Li Ki.**—Ou Mémorial des Rites, traduit pour la première fois en Chinois, par J. M. Callery, avec des Notes, et le Texte Chinois, 4to, pp. xxxii, 199, and the Chinese text, cloth. *Turin*, 1853. *Rare* 30s
See Wylie's Literature, p. xiv.
- 1755 **Li Sao Poem (The) and its Author: II., The Poem; III., The Chinese Text and Translation**, by Prof. Legge, 8vo. *London*, 1895 5s
- 1755* **Lieh tzu.**—Taoist Teaching, translated from the Chinese by L. Giles, 12mo, pp. 128, cloth. 1912 2s
- 1756 **Lun Heng**, by Wang Ch'ung: Essays, translated from the Chinese and annotated by A. Forke, 2 vols, large 8vo. 1907/11 each vol, 15s
Vol. I., Philosophical, including Strictures on Confucius and Mercurius.
Vol. II., Miscellaneous.
A most learned work. Each vol has an Index of subjects and one of Proper Names.
- 1756* **Martin (W. A. P.) Chinese Legends, and other Poems**, 12mo, pp. 87, cloth. *Shanghai*, 1894 3s 6d
Mostly translations from the Chinese.
- 1757 **Ma-Touan-Lin.**—Hervey de St. Denys (Marquis) Ethnographie des Peuples Etrangers à la Chine (ouvrage composé au XIII^e Siècle), traduit du Chinois avec commentaire, par Hervey de St. Denys, 4to, pp. ix, 510. *Geneva*, 1876 £2 2s
- 1757* **Meng Tseu**, vel Mencium inter Sineuses Philosophus, ingenio, doctrina nominique claritate Confucio Proximam edidit St. Julien, 3 vols in two. *Paris*, 1824-29 21s
Vols. I. and II. contain the Latin Translation and Notes.
Vol. III. the Chinese text.
- 1758 ——— The same, Latina Interpretatione, *illustrated* by S. Julien, roy. 8vo. *Paris*, 1824-26 16s
Fine copy, uncut.
- 1759 ——— The same, editit, Latine Interpretatione, *illustrated* by S. Julien, Pars Prior, 8vo, pp. xvii, 137, calf. *Lutetia*, *Paris*, 1824 8s 6d
- 1760 **Mukden.**—Eloge de la Ville de Mukden et de ses environs, Poème, composé par Kien Long Empereur de la Chine et de la Tartarie, actuellement régnant, accompagnée de notes sur la Géographie, sur l'Histoire naturelle de la Tartarie Orientale, sur les anciens usages des Chinois, composées par les Editeurs chinois, traduit en Français par C. P. Amiot, 8vo, pp. xxxviii, 381, calf. *Paris*, 1770 £2 2s
Rare.
- 1761 **Parker (E. H.) A Thousand Years of the Tartars**, 8vo, pp. iv, 371, cloth. *Shanghai*, 1895 16s
Translations from Chinese sources concerning the History of the Tartars previous to the Conquests of Genghis Khan.
- 1762 ——— Chinese Account of the Opium War, 8vo, pp. ii, 82, bds. *Shanghai*, 1838 4s
Being a Translation from the Shêng Wu-Ki, by Wei Yuan.
- 1763 ——— China's Interconurse with Europe, 8vo, pp. ii, 128, bds. *Shanghai*, 1899 4s
Being a Translation from the Si Ching Ki Shi, or Record of Chinese and Western Relations.
- 1764 **Pauthier (G.) Documents Officiels Chinois sur les Ambassades étrangères envoyées près de l'Empereur de la Chine**, traduits du chinois, 8vo, pp. 24. *Paris*, 1843 2s 6d
- 1765 ——— Cérémonial observé dans les Fêtes et les Grandes Réceptions à la Cour de Khoubilai-Khaan, traduit du chinois, 8vo, pp. 15. 1862 3s

- 1766 **Peking Gazette**.—English Translation for 1872, 1873, 1874, 1876, and 1877, 5 vols, cloth. *Shanghai*, 1873-78 each vol, 12s
Vol 1872 is the first volume published. In vol 1874 is an introduction by W. Mayers on the Status, Antiquity, &c., of the *Peking Gazette*.
All these vols are rare.
- 1767 ——— Extracts from the *Peking Gazette* for 1824, by J. F. Davis, 4to, pp. 32. 1826 3s 6d
- 1768 **Ping-cha-ling-yen**, ou les Deux Jeunes Filles Lettrées, Roman chinois traduit par Stan. Julien, 2 vols, 8vo. 1860 14s
Avec Index des mots Chinois les plus remarquables.
- 1769 **Portfolio Chinensis**, or a Collection of Authentic Chinese State Papers illustrative of the Present Position of Affairs in China, Chinese text, with a Translation, Notes, and Introduction by J. L. Shuck, 8vo, pp. xvi, 191, cloth. *Macao*, 1840 18s
- 1770 **Prémare** (P. de) *Vestiges des Principaux Dogmes Chrétiens, tirés des anciens livres chinois*, 8vo, pp. xv, 511. *Paris*, 1878 18s
With reproductions of the Chinese texts.
- 1771 **Push Him Out** (the Manchu by the Chinese), or a Book of Chinese Prophecy, translated from the Chinese, 8vo, pp. vii, 18. *Shanghai*, 1895 2s
- 1772 **Sainson** (C.) *Nan-Tchao-Ye-Che: Histoire Particulière du Nan-Tchao, traduction d'une histoire de l'Ancien Yun-nan, avec carte et lexique géographique et historique*, large 8vo, pp. iii, 294. *Paris*, 1904 12s
French translation of the Chinese work.
- 1773 **St. John** (in Roman characters) *Kōng-Ka Jih-Nyi Pin*, 8vo, pp. viii, 157, cloth. *Leng-Teng*, 1875 3s
- 1774 **San-Tsze-King**, or the Tri-literal Classic of China put into English, with Notes by S. C. Mahan, 8vo, pp. 78, cloth. 1856 6s
- 1775 **San-tse King**.—*Lehrsaal des Mittel-reiches: Eucylopedie der Chines. Jugend und das Buch des Ewigen Geistes und der Ewigen Materie*, Chinese text, with German Translation, by C. Fr. Neumann, 4to, pp. 18, 45, with front. 1836 5s
- 1776 ——— **Kuo** (J. M.) *San-tché-K'im, Doctrina trisyllaba cum Dictionario Sui-co-Latino adjuncto*, 8vo, 30 pp. *Naples*, 1869 6s
Chinese texts, with vocabulary word for word.
Lithographed, published by the Chinese College, which was founded by Father Ripa.
- 1777 **San Tzu Ching**.—The Three Character Classics, Chinese text, with English Translation and Notes by H. A. Giles, 8vo, pp. v, 178. *Shanghai*, 1900 10s 6d
- 1778 **Selby** (T. G.) *The Chinamau in his own Stories*, 8vo, pp. 210, cloth. 1895 6s
Translated from the Chinese.
- 1779 **Se ma T'sien**.—*Le Traité sur les Sacrifices Fong et Chan*, translated from the Chinese into French by Ed. Chavannes, roy. 8vo, pp. xxxi, 95. *Peking*, 1890 7s 6d
- 1780 **She King** (The), or the Book of Ancient Poetry, the CHINESE TEXT as arranged in Dr. Legge's Translation; also The Shü King, or Book of History, marked off according to Dr. Medhurst, 8vo, half calf 16s
- 1781 ——— The same, translated in English Verse, with Essays and Notes, by Jas. Legge, 8vo, pp. vi, 431, cloth. 1876 10s 6d
Being Vol. III. of Chinese Classics.
- 1782 ——— or the Book of Chinese Poetry: being the Collection of Ballads, Sagas, Hymns, metrically translated by C. F. R. Allen, roy. 8vo, pp. 23, 523, cloth, out of print. 1891 16s
- 1783 **Shi King**, the Old Poetry Classic of the Chinese: a Metrical Translation, with Notes by W. Jennings, 8vo, pp. 383, cloth. 1891 6s
- 1784 **Shu King**: the Religious Portions of the SHÜH KING, the HSIAO KING, translated from the Chinese by Jas. Legge, 8vo, pp. xxx, 492, cloth. (*Sacred Books of the East*), 1879
- 1785 **Shoo King**.—*Le Chou King, un des livres sacrés des Chinois, Ouvrage recueilli par Confucius, traduit et enrichi de Notes, par Gaubil, revu avec des notes par M. de Guignes*, 4to, pp. 144, 474, with 4 plates, half bound. *Paris*, 1770 18s
- 1786 ——— **Chou King**, ou Livre des Vers, Classique Chinois, traduit, avec des notes, par H. Otto, 8vo, pp. 217. *Hong Kong*, 1907 4s
- 1787 **Show she t'ung K'aou**.—Julien (St.) *Résumé des principaux Traités Chinois sur la Culture des Muriers et l'Éducation des Vers à Soie*, 8vo, pp. xxii, 224, with 10 plates, half morocco. *Paris*, 1837 14s
Translations from the Chinese.
- 1788 **Shueypingsin**.—A Story from the Chinese Romance, Haoukew Chuen, by an Englishman, 8vo, pp. 97, cloth. 1899 4s

- 1789 **Si-Siang-Ki**, ou l'Histoire du Pavillon d'Occident, Comédie en 16 Actes, tradit du Chinois par St. Julien, 4to, pp. 333. *Geneva*, 1872-80 £2
- 1790 **Smith (A. H.)** Proverbs and Common Sayings from the Chinese; together with much related and unrelated matter, interspersed with Observations on Chinese things in general, New and Revised Edition, roy. 8vo, pp. vii, 374, xix, half calf. *Shanghai*, 1902 15s
- 1791 **Steele (J.)** Translation into English of the Logomachy (43rd Chapter of the Three Kingdom Novel), with the Chinese Commentator's Introduction, 8vo, pp. 20. *Shanghai*, 1907 3s 6d
- 1792 **Stent (G. C.)** The Jade Chaplet in Twenty-four Beads: a Collection of Songs and Ballads, translated from the Chinese, 8vo, pp. viii, 164, cloth. 1874 10s
- 1793 ——— Entombed Alive, and other Songs, Ballads, &c., translated from the Chinese, 8vo, pp. viii, 252, with Illustrations and Annotations, cloth. 1878 10s 6d
- 1794 **Stevens (Rev. J. H. F.)** Cantonese Apothegms, classified in 24 Chapters, Chinese Translation and Explanatory Notes, cr. 8vo, pp. ii, 155, cloth. *Canton*, 1902 6s
- 1795 **Sun Tzu**.—Book of War: the Military Classic of the Far East, translated from the Chinese by Capt. E. T. Calthrop, 8vo, pp. 132, cloth. 1903 2s 6d
- 1796 ——— The same, translated from the Chinese, with Introduction and Critical Notes, by L. Giles, 8vo, pp. 259. 1910 10s 6d
- 1797 **Sze Shoo**.—The Chinese Classical Work commonly called the Four Books, translated and with Notes by D. Collie, 8vo, cloth. *Malacca*, 1828 12s 6d
- 1798 ——— **CONFUCIUS and MENCIUS**: Die vier Bücher der Moral- und Staatsphilosophie Chinas, Aus dem Chinesischen nach Panthier von J. Cramer, 16mo, pp. viii, 364. *Orefeld*, 1844 5s
- 1799 ——— **Abel-Rémusat**: Notice sur les quatre Livres moraux attribués communément à Confucius, 4to, pp. 168. *Paris*, extract 16s
With Chinese and Manchu texts and French translations.
- 1800 **Tan Lun Hsin Pien**.—Chats in Chinese, translated from the Chinese, with an English-Chinese and Chinese-English Vocabulary, by C. H. Brewitt-Taylor, 8vo, pp. 253. *Peking*, 1901 12s
- 1801 **Tae Shang Kanying peen**.—Livres des Récompenses et des Peines, en chinois et en français accompagné de quatre cents légendes, anecdotes et histoires, qui font connaître les doctrines, les croyances et les mœurs de la secte des Tao-sé, traduit du Chinois, par St. Julien, 8vo, pp. xvi, 531, cloth. *Paris*, 1835 21s
Chinese text with French translation and notes.
- 1802 **Tehou-Chou-Ki Nien**, tradit par M. Edouard Biot, 8vo, pp. 79, abstract. 1841 5s
Being a short history of China, from Hoang ti till 299 B.C.—see WYLIE, p. xvii.
- 1803 **Tehou Po-lou (Dr.)** Instructions Familiales: Traité de Morale pratique, publié avec deux Traductions françaises, l'une juxta-linéaire, l'autre littérale, avec Commentaire, Notes et Vocabulaire par C. Imbault-Huart, roy. 8vo, pp. xx, 132. *Peking*, 1881 10s
- 1804 **Tehoung-hoa Kou-kin Tsai**.—Textes Chinois anciens et modernes, translated into French by L. de Rosny, 8vo, pp. 118. *Paris*, 1886 5s
Doctrine of Lao Tze—Confucius—Buddhist—Philosophical—Geograph.—Scientific.
- 1805 **Thai Kih Thu (des Tschou-Tsi)** Tafel des Urprinzipien, mit Tschu-Hi's Commentar, Chinese Text with Manchu and German Translations and Notes by G. v. d. Gabelentz, roy. 8vo, pp. viii, 88. 1876 6s
- 1806 **Thom (R.)** The Chinese Speaker, or Extracts from Works written in the Mandarin Language as spoken in Peking, Chinese Text and English Translation, Part I (all published), 8vo, 101 double pages. *Ningpo*, 1846 21s
Contains English and Chinese-Manchu title-pages. At the end: Extracts with translations from the Hung-Low-mang and the Kea-Paou Tseuen Tseih. The Roman characters are also given as help to the Student of Chinese.
- 1807 **Tin-Tun-Ling**, La petite Pantoufle (Thou-Sio-Sié), Roman chinois, French Translation by Ch. Anbert, 8vo, with 6 original Chinese illustrations. *Paris*, 1875 25s
- 1808 **Translation**.—Notes on the Imperial Chinese Mission to Corea, 1890, by a Private Secretary of the Imperial Commissioners, 8vo, pp. 32. *Shanghai*, 1892 3s
- 1809 **Tseen Han Shoo**.—History of the Hengng-Noo in their relations with China, translated from the Chinese by A. Wylie, 8vo, pp. 52, abstract 4s
- 1810 **Turretini (F.)** Histoire des Taira, tirée du Nit-pon Gwai-Si, traduit du Chinois, 4to, pp. 90. 1874-75 7s 6d

1811 TUNG KEEN KANG MU.

Histoire Générale de la Chine ou Annales de cet Empire, Traduites du Tong-Kien-Kang-Mou, par de Moyriac de Mailla, publiées par Grosier, 13 vols, 4to, calf and half calf. Paris, 1777-85 £6 6s

* * The volume of maps is missing.

- 1811* Translations from the Chinese and Armenian, with Notes and Illustrations by Ch. F. Neumann, roy. 8vo, cloth. 1831 12s**

Fine copy on large paper, uncut.

CONTENTS:—History of the Pirates who infested the China Sea, 1807 to 1810—Catechism of the Shamans, or Laws of the Priesthood of Buddha in China.

- 1812 Tseu-tsi, T'ung-su, mit Cu-hi's Commentare nach dem Sing-li tsing-i, Chinese, with Manch and German Translations and Notes, by W. Grube, 2 parts, 8vo. 1882 6s**

- 1813 Tsian Dsu Wen, sive Mille Literæ Ideographicae, Opus Sinicum cum Interpretatione Kooraiana in Peninsula Koorai impressum, Ed. Ph. Fr. de Siebold et J. Hoffmann, 2 vols, folio, half morocco. Lugd. Bat., 1833-40 £3 10s**

Contains the Chinese text, with Japanese and Korean interlinear text and English and German translations. Only 125 copies were printed.

- 1814 Visit of the Teshoo Lama to Peking, Ch'ien Lung's Inscription, Chinese Text, with English Translation by E. Ludwig, 12mo, pp. 88. Peking, 1904 3s 6d**

- 1814* Vitale (Baron G.) Chinese Folklore: Pekingese Rhymes, first collected and edited, with Notes and English Translation, 8vo, pp. xvii, 220. Peking, 1896 15s**

- 1815 — Chinese Merry Tales, collected and edited in Chinese: a First Reading Book for Students of Colloquial Chinese, Second Edition, 8vo, pp. viii, 118. Peking, 1908 7s 6d**

- 1816 Wang Keaou Lwan Pih Neen Chang Han, or the Lasting Resentment of Miss Keaou Lwan Wang: a Chinese Tale founded on fact, translated from the Chinese by Robert Thom, Resident at Canton, sm. 4to, pp. viii, 66, with a plate. Canton, 1839 15s**

- 1817 — The same, Die blutige Rache einer jungen Frau, übersetzt, von A. Boettger, 8vo, pp. 111, with Chinese front. Leipzig, 1847 7s 6d**

From the English translation by Thom.

- 1817* Wade (Th. Fr.) The Hsin-Ching-Lu, or Book of Experiments, with the Peking Syllabary, 7 parts, folio. Hong Kong, 1859 £2 10s**

Contains:—Part I., Chinese text of the Category of T'ien—Part II., Chinese text of the Sheng yü Kwang Hsin—Chapter I., Part III., Chinese text of Exercises in the tones of the Peking Dialect, Chinese and Roman characters side by side; also English translations and the syllabary. Rare work, complete.

- 1818 — The same, English Translations, with Notes, folio. Hong Kong, 1859 21s**

The work is dedicated to M. Th. T. Meadows, author of the famous work on the Rebellion (No. 1477).

- 1819 Wa-Kan-San Sai Tu-Ye.—Enciclopedia Sinico-Giapponese, Notizie estratte per C. Puini, 4to, pp. 84. Florence, 1877 7s 6d**

- 1820 Watters (T.) Stories of Every-day Life in Modern China, told in Chinese and now done into English, 8vo, pp. viii, 226, cloth. 1896 6s**

- 1821 Weston (St.) Siao gu lin, or a Small Collection of Chinese Characters analysed and decomposed, with the English prefixed, in the order of the Alphabet, by way of Introduction to the Language of China, roy. 8vo, printed on 27 steel plates, bds. 1812 25s**

- 1822 Wiegner (L.) Folklore Chinois Moderne, 12mo, pp. 422, illustrated, half calf. Shanghai, 1909 12s**

Chinese text, with French translation.

- 1823 Williams (John) Observations of Comets, from B.C. 611 to 1640, extracted from the Chinese Annals, translated with Introductory Remarks and an Appendix, comprising the Tables necessary for reducing Chinese Time to European Reckoning, and a Chinese Celestial Atlas, 4to, with 16 plates, cloth. 1871 £2 2s**

See Mayer's Reader's Manual, p. xii.

- 1824 Woodbridge (S. I.) The Golden-horned Dragon King, or the Emperor's Visit to the Spirit World, translated from the Chinese, 8vo, pp. 16. Shanghai, 1895 3s**

- 1825 Ye Ming-shin.—Translation of an Inscription on a Tablet in the Polo Temple, near Canton, by H. S. Parker, 8vo, pp. 5, extract. 1852 2s**

- 1826 Y King, Antiquissimus Sinarum liber quem ex latina interpretatione P. Regis, edidit J. Mohl, 2 vols, 8vo. Stuttgart, 1834 12s**

- 1827 — The same, Vol. I., 8vo, pp. xvi, 474, hds. 1834 7s**

With four Chinese plates.

- 1828 **Y King**, ou Livre des Changements de la Dynastie des Tshoon, traduit par Philastre, Vol. I., 4to, pp. 490, half calf. *Paris*, 1885 20s
- 1829 ——— **Haupt** (J. Th.) Auslegung des von dem Stifter und ersten Kaiser des Chinesischen Reichs Fohi hinterlassenen Buches Ye-Kim genant, 12mo, pp. xviii, 212, bds. 1753 24s
- 1830 ——— **Schumacher** (M. Joh. H.) Die verborgenen Alterthümer der Chineser aus dem uralten canonischen Buche Ye King, 8vo, pp. 208, bds. *Wolfenbüttel*, 1763 15s
- 1831 **Yuan Hsiang-Fu**.—Those Foreign Devils: a Celestial on England and Englishmen, translated by W. H. Wilkinson, 12mo, pp. xxii, 191, cloth. 1891 5s
- 1832 **Yu Kiao-Li**.—Two Fair Cousins (The): a Chinese Novel, from the French of M. Abel-Remusat, 2 vols, 8vo, pp. xxxv, 259, 290, bds. 1830 15s
Extremely rare translation.
- 1833 ——— **Roman Chinois** (traduit par Abel-Remusat), Texte Autographié et publié par J. C. V. Levasseur, with an Introduction in French, 8vo, bds. *Paris*, 1829 12s
- 1834 **Yü**.—Inscription des Yü, translated into German, with Notes, by J. von Klaproth, 4to, pp. 49, with Chinese plate. *Halle*, 1811 18s
- 1835 **Yü-Li**, or Precious Records, translated from the Chinese by G. W. Clarke, 8vo, pp. 168, with Chinese illustrations, cloth. *Shanghai*, 1897 6s
Being Journal China Branch, R.A.S.
- 1838 **Amyot**.—Dictionnaire Tartare-Mantchou-Français composé d'après un Dictionnaire Manchu-Chinois, 3 vols bound in two, 4to, half calf. *Paris*, 1788-90 £3 15s
- 1839 **Bell** (C. A.) Manual of Colloquial Tibetan, 8vo, pp. xiv, 451, with a map, cloth. *Calcutta*, 1905 18s
- 1840 **Bible**.—Books of Kings, Chronicles, Ezra, Nehemiah and Esther, translated into Mongol by Swan and Stallybrass, in two parts, 4to, bds. *Khodon* (i.e. *Selenginsk in Siberia*), 1838-39 8s
- 1840* ——— The same, Books of Joshua to Samuel, translated into Mongol by Swan and Stallybrass, 4to, bds. *Khodon*, 1836 8s
- 1841 ——— New Testament, translated into Mongolian by Swan and Stallybrass, large 8vo, calf. *London*, 1846 8s
- 1842 **Bimbayeff**.—Russian-Mongolian Manual, entirely in Russian characters (Chalcha Dialect), 12mo, with Tables. *Troitz Kossavok*, 1910 4s
- 1843 **Bkah Hgyour**.—Rgya Tch'er Rol Pa (Lalita Vistara), ou Développement des Jeux, contenant l'Histoire du Bouddha Cakya-Mouni ed. par Ph. Ed. Foucaux, Texte tibétain et Traduction franc., 2 vols, 4to. *Paris*, 1847-48 £2 10s
- 1844 **Cordier** (Paul) Catalogue du Fonds Tibétain de la Bibliothèque Nationale, second part, Index du Bstan-Hgyur, large 8vo, pp. vii, 402. *Paris*, 1909 20s
The first volume will be published shortly.
- 1845 **Donner** (O.) Sur l'origine de l'Alphabet Turc du Nord de l'Asie, roy. 8vo, pp. 71, with a plate. *Helsingfors*, 1896 4s
- 1846 **Duka** (Th.) An Essay on Ugor Languages, 8vo, pp. 67, with map and Bibliography. 1889 7s
- 1847 **Feer** (L.) Textes tirés du Kandjour, 11 parts: being Fragments of the Sacred Books of Tibet, 8vo. *Paris*, 1864-1871 £2 2s
Tibetan, Sanskrit and Pali texts.
- 1848 **Foucaux** (Ed.) Grammaire de la langue tibétaine, 8vo, pp. xxxii, 231, half calf. *Paris*, 1858 7s 6d
- 1849 **Gabelentz** (H. C. de la) Elémens de la Grammaire Mandchoue, 8vo, pp. x, 156, with 6 plates, half calf. 1832 14s
There is an ink-spot on the index, page 155.
- 1850 Gospel of St. Matthew, in linguam Calmucco-Mongolicam, translatus ab I. J. Schmidt, 4to, calf. *Petropli*, 1815 7s 6d

PART VIII.

MONGOLIA, MANCHURIA, TIBET.

GRAMMARS, DICTIONARIES, PHILOLOGY, TRANSLATIONS.

For Texts—see OUR CATALOGUE XV.

- 1836 **Abel-Remusat**.—Notice sur le Dictionnaire intitulé *Miroir des Langues Mandchoue et Mongole*, 4to, pp. 126, half morocco. *Paris*, 1838 21s
Extrait des "Notices et Extraits des MSS. de la Bibliothèque du Roi."
Includes Manchu-Mongolian texts printed in black and red, with French translations.
- 1837 ——— **Recherches sur les Langues Tartares**, ou Mémoires sur grammaire et littérature des Mandchous, des Mongols, Ouigours, et des Tibétains Vol. I. (and all), 4to, pp. 51, 398, half vellum. *Paris*, 1820 £2 2s
Fine copy.

- 1851 Gesser Chan.—Die Thaten Bogda Gesser Chan's, des Vertilgers der Wurzel der zehn Uebel in den zehn Gegenden, Eine Ostasiatische Heldensage, translated from the Mongolian into German by I. J. Schmidt, 8vo, pp. 287. *St. Petersburg*, 1839 15s
- 1852 Harlez (C. de) Manuel de la Langue Mandchoue Grammaire, Anthologie et Lexique, 8vo, pp. 232. *Paris*, 1884 14s
The Manchu is in Roman characters only, except the Anthology which is in both.
- 1853 ——— Dergi Hese Jakôn Gôsa de Wasimbuhange, Extraits traduits, reprint, 8vo, pp. 7. *Leiden*, 1884 2s
- 1854 Heeley (S.) Ellie and the China Lady: a Tibetan Fairy Tale, 12mo, pp. 130. cloth. 1895 3s 6d
- 1855 Hoffmann.—Grammatica Mancess (Mauchu) Prima Parte, 8vo, pp. 37. *Florence*, 1883 3s 6d
- 1856 Huth (Dr. G.) Die Inschriften von Tsaghau-Baisiu, large 8vo, pp. 63. 1894 4s
Tibetan-Mongolian text, with German translation and notes.
- 1857 Ihre (J.) Lexicon Lapponicum-Suecum-Latinum, cum Iudice Suecauo-Lappouico, et Grammatica Lappouica, 4to, pp. 80, 716, calf. *Holmiæ*, 1780 24s
- 1858 Jigs-med nam-mk'a.—Geschichte des Buddhismus in der Mongolei, Part I., Preface Tibetan, Text and Critical German Notes, edited by G. Huth, roy. 8vo. 1893 16s
- 1858* ——— The same, Part II., German Translation, 8vo, pp. 32, 456. 1896 30s
- 1859 Julg (B.) Mongolische Marchen, Erzählung aus der Sammlung Ardschi Brodschi, 8vo, pp. 37. 1867 5s
In Mongolian and German.
- 1860 Kaulen (Fr.) Langnæ Mandshuricæ Institutiones, with Chrestomathy and Vocabulary, 8vo, pp. viii, 152, half morocco. 1856 12s 6d
- 1861 Koros (Al Csoma de) Essay towards a Dictionary, Tibetan and English, 4to, p.p. xviii, 351, half morocco. *Calcutta*, 1834 35s
Fine copy.
- 1862 Lalita Vistare.—Specimen de Gya-Tcher-Rol-Pa, partie du Chapitre VII. contenant la naissance de Sakya-Muni, Tibetan Text, with French Translation by E. Foucaux, 8vo, half calf. *Paris*, 1841 7s 6d
- 1863 Langlès (L.) Alphabet Mantchou. Third Edition, 8vo, pp. xv, 208, with Tables. *Paris*, 1807 10s
- 1864 Leontieff (A.) Kitaiskoye Ulosheniye: Laws and Constitution of China, translated from the Manchu by A. L. into Russian, Vol. II., 8vo, pp. xvi, 239, half calf. *St. P.*, 1779 15s
This vol includes the Penal Code.
- 1865 Lewin (Major Th. H.) Manual of Tibetan: being a Guide to the Colloquial Speech of Tibet, in a Series of Progressive Exercises, oblong 4to, pp. xi, 176, cloth. *Calcutta*, 1879 21s
The Tibetan in the Native and Roman characters side by side.
- 1866 Mollendorff (P. G.) Manchu Grammar, with Alphabetical Texts, 4to, pp. 53. *Shanghai*, 1882 8s
- 1867 Radloff (W.) Atlas der Alterthümer der Mongolen, Parts I. and II., folio, pp. 20, with 82 plates and map in portfolio. *St. P.*, 1892-93 (61-50) £2 10s
Arbeiten der Orchon Expedition.
- 1868 Rapson (E. J.) Specimens of the Kharosthi Inscriptions discovered by Dr. Stein at Niya (Chinese Turkestan), 4to, pp. 18, with 3 plates, Transcription and Translation. 1905 4s
- 1869 Sandberg (Gr.) Handbook of Colloquial Tibetan: a Practical Guide to the Language of Central Tibet, roy. 8vo, pp. 372, cloth. *Calcutta*, 1894 28s
- 1870 Schiefner (A.) Heldensagen der Miussinschen Tatarou, 8vo, pp. xlvii, 432, half calf. *St. P.*, 1859 12s
Poetical Translations from the Tartar into German.
- 1871 Schlegel (G.) La stèle funéraire du Teghiu Giogh et ses copistes et traducteurs chinois, russes et allemands, 8vo, pp. 57, with Chinese plate. 1892 4s
- 1872 Schmidt (I. J.) Mongolisch-Deutsch-Russisches Wörterbuch, 4to, pp. viii, 613, half morocco. *St. P.*, 1835 £3 18s
Fine copy.
- 1873 ——— Die Volksstämme der Mongolen, Part I., pp. 69. *St. Petersburg*, 1834 4s
Contains mostly Translations from the Mongolian. An abstract.
- 1874 Schroeter (F. C. G.) Dictionary of the Bhotanta or Boutan Language; to which is prefixed a Grammar, 4to, pp. 35, 6, 475, half calf. *Serampore*, 1826 30s
- 1875 Shajrat ul Atrak, or Genealogical Tree of the Turks and Tartars, translated by Col. Miles, 8vo, pp. xv, 383, with map, cloth. 1838 15s
This work is an abridgment of the Moghul History made by order of Alugh Bey Mirza. The merit of it consists chiefly in the details given of the life and conquests of Chingiz Khan and his descendants.

1876 Shaw (R. B.) Sketch of the Turki Language as spoken in Eastern Turkistan (Kashgar and Yarkand), with a Collection of Extracts and Vocabulary, Turki-English, 2 parts, 8vo. *Lahore and Calcutta*, 1875-80 35s

Scarce. Turki was the Language of Emperor Baber.

1877 Vambery (H.) Etymolog. Wörterbuch der Turko-Tatarischen Sprachen, 8vo, pp. xxiv, 228. 1878 8s

1877* Vitale (Baron) and Serezy (de) Grammaire et Vocabulaire de la langue Mongole (Dialecte des Khalkhas), 8vo, pp. viii, 68. *Peking*, 1897 4s

1878 Whitaker (H.) Eastern Turki as spoken in Turkistan, Grammar Vocabulary, with English Phonetic Pronunciation, 8vo, pp. 22, 22, 15, cloth. *Chaubattia*, 1909 5s

The Turki is in Roman characters.

1879 WYLIE (A.) Translation of the Ts'ing wan k'e Mung, a Chinese Grammar of the Manchu Tartar Language, with Introductory Notes on Manchu Literature, 8vo, pp. lxxx, 310, half morocco. *Shanghai*, 1855 £3 3s

* * Fine copy.

1879* Zwick (H. A.) Grammatik der West-Mongolischen, das ist der Oirad oder Kalmükischen Sprache, sm. 4to, pp. 147. *Königsfeld*, 1851 25s

Lithographed.

There are also Mongolian Texts and German Translations.

PART IX.

MONGOLIA, MANCHURIA, SIBERIA, TIBET.

HISTORY, TRAVELS, RESEARCH.

1880 Abel-Rémusat (M.) Observations sur l'Histoire des Mongols Orientaux de Sanang-Setsen, 8vo, pp. 88, half calf. *Paris*, 1832 12s 6d

1881 Abulgasi-Bayadur-Chan.—Histoire généalogique des Tatars, avec de Remarques sur l'Asie septentrionale, with 2 maps, 12mo, pp. 814, calf. *Leyde* (1726) 25s

1882 Annales de la Congregation de la Mission ou Recueil de Lettres édifiantes, Tome VII., 8vo, pp. xv, 286, with portrait of J. G. Perboyre martyrised in China, 1840. *Paris*, 1842 7s

Includes Notice s. la vie et la mort de J. G. Perboyre. Traduction d'une lettre écrite en chinois par des Chrétiens du Hou Pe, &c.

1883 ——— The same, Tome XIII., No. 1. *Paris*, 1848 4s

Includes Rapport s. les Missions en Chine par M. Gabet, Missionnaire en Mongolie.

1884 Atkinson (T. W.) Travels in the Regions of the Upper and Lower Amoor and the Russian Acquisitions, large 8vo, pp. xiii, 570, with map and illustrations, cloth. *London*, 1860 (pub. 42s) 16s

1885 ——— Oriental and Western Siberia: Narrative of Seven Years' Explorations and Adventures in Siberia, Mongolia, the Kirghis Steppes, Chinese Tartary, and Part of Central Asia, large 8vo, pp. 611, cloth. 1858 16s

1886 Atkinson (Mrs.) Recollections of Tartar Steppes and their Inhabitants, 8vo, pp. xvi, 351, with illustrations, cloth. 1863 4s

1887 Baber.—Talbot (Lieut.-Col. F. G.) Memoirs of Baber, Emperor of India, with an Introduction, Notes and some Account of his Successors, large 8vo, pp. xv, 254, with numerous illustrations and a map, cloth. 1909 18s

1888 Benyowski (Connt M. A.) Memoirs and Travels in Siberia, Kamchatka, Japan, the Liukiu Islands and Formosa, from the Translation of his MS. by W. Nicholson, 8vo, pp. 399, with portrait, cloth. 1898 3s 6d

1889 Bergmann (B.) Voyage chez les Kalmucks, 8vo, pp. xxviii, 361, with front. and 8 philological Kalmuck plates, half calf. *Chatillon*, 1825 9s

Pages 259 to end: Essai sur la fuite des Kalmucks des Bords du Volga.

1890 Beveridge (A. J.) The Russian Advance, 8vo, pp. 485, with 2 maps, cloth. 1904 10s 6d

Russia on the Pacific, Russia and Japan, Manchuria.

1891 Bishop (I. L.) Among the Tibetans, 8vo, pp. 159, illustrated, cloth. 1894 2s 6d

1892 Boulger (D. C.) Central Asian Questions: Essays on Afghanistan, China and Central Asia, 8vo, pp. xvi, 457, cloth, with portrait and maps. 1885 8s
Includes chapters: The Future of China—The Mongols—The Chinese in Central Asia—Russia and China—The Chinese Art of War—Tsa Tsung Tang.

1893 **Bretschneider.**—Itinéraires en Mongolie, Traduit du russe par P. Boyer, 8vo, pp. 51. *Paris*, 1893 3s

1894 **Buel (J. W.)** A Nemesis of Misgovernment: Journey of Research to the Countries of Europe for the purpose of observing the different Conditions resulting from the various forms of Republican, Monarchical and Empirical Governments, 4to, pp. 589, with numerous illustrations, calf. *Philadelphia*, 1902 12s

Deals especially with Siberia.

1895 **Burrard (Col. S. G.) and Hayden (H.)** Sketch of the Geography and Geology of the Himalaya Mountains and Tibet, 3 parts, 4to, with maps and plates. *Calcutta*, 1907 16s

Part I., The High Peaks of Asia.

Part II., The Principal Mountain Ranges of Asia.

Part III., The Rivers of the Himalaya and Tibet.

1896 **Bushell (S. W.)** Notes on the Old Mongolian Capital of Shangtu, 8vo, pp. 10, with a plate. 1875 2s

1897 **Candler (E.)** The Unveiling of Lhasa, 8vo, pp. xvi, 304, with map and illustrations, cloth. 1905 (pub. 15s) 10s

Account of the British Expedition to Tibet.

1898 **Carey (Wm.)** Travel and Adventure in Tibet, including the Diary of Miss Taylor's Journey from Tanchau to Tachieu-Lu through the Forbidden Land, 8vo, pp. 285, with 75 illustrations, cloth. 1902 7s 6d

1899 **Capus (G.)** A travers le Royaume de Tamerlan (Asie Centrale), Voyage dans la Sibirie Occidentale, le Turkestan, la Boukharie, aux Bords de l'Amou-Daria, à Khiva et dans l'Oust-Ourt, roy. 8vo, pp. xvi, 434, with 2 maps and illustrations. *Paris*, 1892 12s 6d

1900 **Catrou (Père F.)** Histoire Generale de l'Empire du Mogol depuis sa fondation sur les Memoires Portugais de M. Manouchi, 16mo, pp. 380, with map, calf. *La Haye*, 1708 12s

Tamerlane, Babar, Akhar, Jehangueir, Shah Jehan.

1901 **Chappe d'Auteroche.**—Voyage en Sibirie fait par ordre du Roi en 1761, contenant les Mœurs, les Usages des Russes, la description géograph. de la route de Paris à Tobolsk, l'Histoire naturelle de la même route, &c., enrichi de cartes géograph. de plans, de gravures qui représentent les Divinités des Calmoucks, &c., 2 vols in 3, 4to, half calf. *Paris*, 1768 £4

Vol. III. contains description of Kamtchatka.

1902 **Cobbold (R. P., 60th Rifles)** Innermost Asia: Travel and Sport in the Pamirs, 8vo, pp. xviii, 354, with maps and illustrations, cloth. 1900 15s
Gilgit to Kashgar—Description of Kashgar—Balkash—Tashkurgan—Kashmir.

1903 **Cochrane (Capt. J. D.)** Narrative of a Pedestrian Journey through Russia and Siberian Tartary, from the Frontiers of China to the Frozen Sea and Kamtchatka, Second Edition, 2 vols, 8vo, half calf, with map and plates (two of them coloured). *London*, 1824 14s

1904 ——— The same, New Edition, 2 vols, 16mo, cloth. 1829 6s

1905 ——— A Pedestrian Journey through Russia and Siberian Tartary, from the Frontiers of China to Kamtchatka, Second Edition, 2 vols, 8vo, with maps and plates, half calf. 1824 14s
Nice copy.

1905* ——— The same, Third Edition, 2 vols, 8vo. 1825 8s 6d

1906 ——— The same, 2 vols, 16mo, cloth. 1829 3s 6d

1906* **Collins (P. M.)** Voyage down the Amoor, with a Land Journey through Siberia, and Notices of Manchuria, Kamschatka, and Japan, 8vo, pp. 390, with 4 plates of Ancient Tartar Monuments, cloth. *New York*, 1860 7s 6d

1907 **Cottin (Mme.) Elisabeth**, ou les Exilés de Sibirie, with an Appendix of Notes, Geographical and Topographical, 8vo, pp. 168, with map, calf. 1822 4s

1908 **Cottrell (C. H.)** Recollections of Siberia in 1840 and 1841, 8vo, pp. 12, 410, with map, cloth. 1842 7s 6d
Siberia, Language and Religion, History, Life, Relations with China, Trade with Chinese, &c.

1909 **Cunningham (Al.)** Ladak, Physical, Statistical, and Historical, with Notices of the surrounding Countries, large 8vo, pp. xii, 485, with plates, half calf. 1854 15s

The copy is defective, 14 plates out of 31, and the maps are missing, a few pages have been repaired or are slightly spotted by ink, the text is quite complete. Special chapters on the People, Religion, and the Language.

1910 **Curtis (W. E.)** Turkestan: "The Heart of Asia," 8vo, pp. 344, illustrated, cloth. 1911 12s
Descriptions, geographical and historical.

1911 **Davis (J. Fr.)** Notices of Western Tartary (Sy Yu), 4to, pp. 8. *Reprint*, 1828 2s

1912 **Deasy (H. H. P.)** In Tibet and Chinese Turkestan: being the Record of Three Years' Exploration, with map and illustrations, 8vo, pp. xvi, 420, cloth. 1901 12s

- 1913 **Demidoff (E.)** After Wild Sheep in the Altai and Mongolia, 4to, pp. xii, 324, with map and 82 illustrations, cloth. 1900 (pub. 21s) 15s
- 1914 **Desgodins (C. H.)** La Mission du Thibet de 1855 à 1870, 8vo, pp. iv, 419, with map. Verdun, 1872 16s
- 1915 ——— The same (without the map) 12s
- Contains: Account of the Mission—Geographical Note on Thibet—Administration—Population—Religion—Thibetan Literature—Industry and Arts—Thibetan Trade.
- 1916 **Dixon (W.)** Free Russia, Fourth Edition, 2 vols, roy. 8vo, with original illustrations, cloth. 1870 9s
- Journeys from the Polar Sea to the Ural Mountains, including information about Kozaks, Kalmuks, Khirghiz, &c.
- 1917 **Dubeux (Prof.) et Valmont (V.)** Tartarie, Belouchistan, Boutan, et Nepal, 8vo, pp. 387, 79, with maps and plates. Paris, 1848 8s
- Being Vol. VI. of l'Univers. Histoire et Description.
- 1918 **Duncan (J. E.)** A Summer Ride through Western Tibet, 8vo, pp. xviii, 341, with map and 93 illustrations, cloth. London, 1906 (pub. 14s) 9s
- Chapter XV., pages 152-169 deal with Tibetan Music and Poetry.
- 1919 **Dunmore (The Earl of)** The Pamirs: being a Narrative of a Year's Expedition on Horseback and on Foot through Kashmir, Western Tibet, Chinese Tartary, and Russian Central Asia, 2 vols, 8vo, with illustrations and maps, cloth. 1893 14s
- 1920 **Dutrell de Rhins (J. L.) et Grenard (F.)** Mission scientifique de la Haute Asie, 1890-1895: I., Récit du Voyage; II., Le Turkestan et le Tibet, étude ethnographique et sociologique; III., Histoire, Linguistique, Archéologie, 3 vols, 4to, with 56 plates and atlas of 32 maps, in folio. Paris, 1897-98 £4 4s
- 1921 **Erman (Prof. Ad.)** Travels in Siberia, including Excursions Northward down the Obi to the Polar Circle, and Southward to the Chinese Frontier, translated from the German by W. D. Cooley, 2 vols, 8vo, cloth. 1848 14s
- Includes: Sketches of the Chinese at Maimachen—Information on the Trade between Siberia and Tashkent—The Fisheries of the Obi, &c. An extremely interesting work, enclosed is a list of the Canton Reading Club, 1848.
- 1922 **Feer (L.)** La Puissance et la Civilisation Mongoles au treizième Siècle, 8vo, pp. 40. Paris, 1867 2s 6d
- 1923 **Franeke (A. H.)** History of Western Tibet, 8vo, pp. xiv, 191, with maps and illustrations, cloth. 1907 2s 6d
- 1924 **Felinska (E.)** Revelations of Siberia (by a Banished Lady), edited by Col. Lach Szymra, 2 vols, 8vo, cloth. 1852 12s
- Includes a full description of the country.
- 1925 **Fleming (G.)** Travels on Horseback to Manchu Tartary: being a Summer's Ride beyond the Great Wall of China, roy. 8vo, pp. xvi, 579, with map and illustrations, half calf. 1863 16s
- 1926 **Fraser (J. F.)** The Real Siberia; together with an Account of a Dash through Manchuria, 8vo, pp. xvi, 279, illustrated, cloth. 1902 5s
- 1927 **Furet (P.)** Lettres sur l'Archipel Japonais et la Tartarie Orientale, 12mo, pp. iv, 120, half morocco. Paris, 1860 10s 6d
- Includes: Traité de Philosophie Jap., traduit du Japonais.
- 1928 **Ganzenmüller (K.)** Tibet nach d. Resultaten Geograph. Forschungen früherer und neuester Zeit, 8vo, pp. 132. Stuttgart, 1877 3s 6d
- 1928* **Geddie (J.)** Beyond the Himalayas: a Story of Travel and Adventure in the Wilds of Thibet, 8vo, pp. vi, 256, with illustrations, cloth. 1889 5s
-
- 1929 **GENERAL HISTORY (A)** of the Turks, Moguls and Tartars, vulgarly called Tartars; together with a Description of their Countries, in two vols: I., History of the Tartars, translated from Abu'l Ghazi; II., Account of the Present State of Northern Asia (Grand Tartary and Siberia), translated from the French, with additions, 2 vols, 8vo, with 2 maps, calf. London, 1730 £3 3s
- * * Fine copy.
-
- 1930 **Gilder (W. H.)** Ice-Park and Tundra: the search for the Jeanette and a Sledge Journey through Siberia, 8vo, pp. xi, 344, with illustrations and maps, cloth. 1883 (pub. 18s) 10s 6d
- Includes: Among the Yakuts.
- 1931 **Glasfurd (Major A. I. R.)** Sketches of Manchurian Battle-Fields, with a Verbal Description of Southern Manchuria: an Aid to the Study of the Russo-Japanese War, 4to, pp. xiii, 15, with illustrations, sketches and maps, cloth. 1910 8s 6d

- 1932 Gill (Capt. Wm., *Roy. Engineers*) The River of Golden Sand: the Narrative of a Journey through China and Eastern Tibet to Burmah, with Introductory Essay by Col. Yule, 2 vols, roy. 8vo, with illustrations and 10 maps from original surveys, red half morocco. 1880 32s
Fine copy.
- 1933 ——— The same, Condensed Edition, by C. Baher, with portrait, map and woodcuts, 8vo, pp. 332, cloth. 1883 10s 6d
- 1934 ——— Yule (H.) Memoir of Captain W. Gill, with portraits and plate, 8vo, cloth. 1884 5s
- 1935 Gilmour (J.) Among the Mongols, 8vo, pp. 383, illustrated, cloth. 1888 6s
Learning Mongolian—Life in Mongolia—Mongolian Buddhism—Festivals—Stories, &c.
- 1936 Gordon (General Th. E.) A Varied Life: a Record of Military and Civil Service, of Sport, and of Travel in India, Central Asia and Persia, 1849-1902, 8vo, pp. xvi, 357, with maps and illustrations, cloth. 1906 10s 6d
Gordon was second in command Kashgar Diplomatic Mission—Western Tibet.
- 1937 Gowing (L. F.) Five Thousand Miles in a Sledge: a Midwinter Journey across Siberia, 8vo, pp. xix, 257, with map and illustrations, cloth. 1889 5s
Vladivostok—Deer Stalking in E. Siberia—Blagovestchensk—Life among the Buriaks—The Baikal, &c.
- 1938 Grahame (F. R.) The Archer and the Steppe, or the Empires of Scythia: a History of Russia and Tartary, from the Earliest Ages till the Fall of the Mongol Power in Europe, in the Middle of the XVIIth Century, 12mo, pp. 479, cloth. [1864] 12s 6d
History of Scythia to the Mongol Tartars—From the Mongols to the rise of Timur—History of Timur and his successors. Includes Jenghiz Khan, Kublai Khan, Conquest of China.
- 1939 Grenard (F.) Tibet: the Country and its Inhabitants, translated by A. T. de Mattos, 8vo, pp. viii, 373, with map, cloth. 1904 10s 6d
Story of the journey—View of Tibet and its Inhabitants, including economic conditions and religion.
- 1940 Harrison (E. J.) Peace or War East of Baikal? 8vo, pp. 563, with maps and illustrations. Yokohama, 1910 21s
Contains: Taking of East Siberia, Manchurian Adventure and after, Amur River, Vladivostok and Protection, Russia in North Manchuria, Yellow Peril, Japan in South Manchuria, Japan in Korea, &c.
- 1941 Herzen (Alex.) My Exile in Siberia, 2 vols, 8vo, cloth. 1855 36s
Scarce work.
- 1942 Hedin (Sven) Through Asia, with nearly 300 illustrations from sketches and photographs by the Author, 2 vols, large 8vo, cloth. 1898 32s
Contains: A Winter Journey over the Pamirs—The Muslagh Ara and its Glaciers—Across the Takla Makan Desert—Summer Trip to the S. Pamirs—Through Northern Tibet to Peking. The work is out of print.
- 1943 ——— Trans-Himalaya: Discoveries and Adventures in Tibet, 2 vols, roy. 8vo, pp. xxiii, 436; xvii, 441, with 10 maps and 388 illustrations, cloth. 1909 30s
- 1944 ——— Adventures in Tibet, roy. 8vo, pp. xvi, 437, illustrated, cloth. 1904 10s 6d
- 1945 Hedley (J.) On Tramp among the Mongols, roy. 8vo, pp. 118, with map and illustrations. Shanghai, 1906 6s
- 1946 ——— Tramps in Dark Mongolia, roy. 8vo, pp. xii, 371, with map and illustrations, cloth. 1910 12s 6d
- 1947 Hill (S. S.) Travels in Siberia, 2 vols in one, 8vo, with front. and map, cloth. 1854 10s 6d
Vol. I.—Journey to Tomsk—Irkutsk.
Vol. II.—From Irkutsk to the Border Towns of China—Kiachta—Maimatchin, with account of the Buriats and Buddhism—The River Lena—Yakutsk—Ochotsk—Kamtschatka.
- 1948 Histoire des Mongols, depuis Tehinguiuz-Khan jusqu'à Timour fane, avec une carte de l'Asie au XIIIe siècle, Vol. I. in 2 parts, 8vo, pp. xvi, 727, Paris, 1824 16s
- 1949 Histoire des Decouvertes faites par divers Savans Voyageurs, with illustrations, 8vo, Vols. III. to VI., calf. Berne, 1779-87 21s
Vols. III., IV.—Voyage en Perse, de Gmelin, with map.
Vol. V.—Voyage d'Omsk à Krasnojarsk situé s. le fleuve de Jenisei (inclues Forteresse de la frontière de la Chine—Commerce avec les Chinois).
Vol. VI.—Voyage vers le Baikal, et description de ce Lac (inclues Religion des Mongols, with map and plates).
- 1950 Hearnle (A. F. R.) Report on the British Collection of Antiquities from Central Asia, 2 parts, with 2 sets of plates and map of Chinese Turkistan, 8vo. Calcutta, 1899-1902 12s 6d
CONTENTS:—Introduction—Coins and Seals (Indo-Chinese, Chinese Scytho-Bactrian, &c.)—Block Prints—Manuscripts—Pottery, &c. Supplement. Dr. Binsell has contributed a note on Chinese Coins.
- 1951 Howard (B. D.) Life with Trans-Siberian Savages, 8vo, pp. vii, 209, cloth. 1893 5s
Interesting volume on the Ainus of Sachalin.
- 1952 [Huc].—A Sojourn at Lha-Ssa, 12mo, pp. 112, cloth. 1905 1s 6d
For Huc's Works—see Section V.

1953 HOWORTH (Sir H. H.) History of the Mongols from the 9th to the 19th Century, 4 vols, roy. 8vo, with maps, cloth, scarce. London, 1876-88 **£3 10s**

Part I., The Mongols Proper and the Kalmuks.

Part II., The Tartars of Russia and Central Asia.

1953* Hutton (James) Central Asia, from the Aryan to the Cossack, large 8vo, pp. viii, 472, cloth. 1875 **14s**

Early History—The Moghuls—The Tartars—Timour—Baber—Chinese Tartary—Eastern Turkestan—The Ameer of Kashgar.

1954 Hyakinth (Mönch) Denkwürdigkeiten über die Mongolei, translated from the Russian into German, with map of Mongolia and coloured plates, 8vo, pp. xiv, 426, half calf. 1823 **12s**

1955 Imbault-Huart (C.) Recueil de Documents sur l'Asie Centrale, imp. 8vo, pp. xi, 225, with 2 maps, half morocco. Paris, 1881 **15s**

Fine copy. Contains: Insurrection des Toun-ganes sous Tao-Kwang—Description orographique du Turkestan Chinois—Notices s. les Peuples de l'Asie Centrale. All translated from the Chinese.

1956 Industries of Russia, edited by the Dept. of Trade of the Ministry of Finance: Vols. I. and II., Manufactures and Trade, roy. 8vo, pp. liv, 576, cloth. St. Petersburg, 1893 **8s**

Cotton Goods, Silk, Paper, India Rubber, Wood, Metal, Ceramics, &c.

1957 ——— Vol. III. Agriculture and Forestry, by the Dept. of Agriculture, Ministry of Crown Domains, roy. 8vo, pp. xxxii, 487, with coloured maps, cloth. St. P., 1893 **8s**

1958 ——— Vol. V. Siberia and the Great Siberian Railway, with a General Map by the Dept. of Trade, roy. 8vo, pp. xii, 265, with a coloured map, cloth. St. P., 1893 **8s**

Historical Sketch—Geographical Review—Eastern Original Siberia—Hunting and Fur Industry, &c.

1959 Jackson (Dr. A., of Manchuria): his Life, by A. J. Costain, 8vo, pp. 187, illustrated, cloth. 1911 **2s**

1960 James (H. E. M.) The Long White Mountain, or a Journey in Manchuria, with some Account of the History, People, Administration, and Religion of that Country, 8vo, pp. xxii, 502, with illustrations and a map, cloth. 1888 **21s**

1961 Jardot (Capt. A.) Revolutions des Peuples de l'Asie Moyenne, avec carte et tableau synopt, 2 vols, 8vo, pp. 392, 440. Paris, 1839 **16s**

On the Mongols and Chinese in Central Asia. A learned work.

1962 Jefferson (R. L.) Ronghing it in Siberia, with Account of the Trans-Siberian Railway and the Gold-Mining Industry of Asiatic Russia, 12mo, pp. 252, with map and illustrations, cloth. 1897 **4s 6d**

1963 Jenghis Khan.—ABBOTT (Jacob) History of Genghis Khan, 12mo, pp. 335, with illustrations and coloured front., cloth. 1860 **12s**

1964 ——— GAUBIL (R. P.) Histoire de Gentchiscan et de toute la Dinastie des Mongous et Successeurs, Conquéranes de la Chine, 4to, pp. iv, 317, with map, calf. Paris, 1739 **£2 18s**

Fine copy.

Translation from the Chinese.

1965 ——— Histoire du Grand Genghiz Khan, premier Empereur des Anciens Mogols et Tartares, traduite et complée de plusieurs auteurs orientaux et voyageurs européens, avec leurs vies à la fin, par Petis de la Croix, 16mo, pp. xviii, 564, calf. Paris, 1711 **21s**

Includes Translations from Abulcair, Abulfeda, Abulfaraj, Sherfeddin, and others.

1966 ——— SUYEMATZ (K.) The Identity of the Great Conqueror Genghis Khan, with the Japanese Hero Yoshitsune, an Historical Thesis, 8vo, pp. 147. London, 1879 **10s 6d**

Privately printed.

1967 ——— TEMUDSCHIN, der Unerschütterliche, Nebst einer geographisch-ethnographischen Einleitung, mit Anmerkungen, von Prof. Fr. Erdmann, 8vo, pp. xiv, 647, fine half red morocco. Leipzig, 1862 **12s**

Being a History of Chengis Khan.

1968 Johnstone (H. A.) A Trip up the Volga to the Fair of Nijni-Novgorod, 8vo, pp. viii, 150, with map and illustrations, cloth. 1876 **4s**

With chapters on the Kirghese-Kalmucks.

1969 Kamtschatka. — LESSEPS (M. de) Travels in Kamtschatka, 1787-88, translated from the French, with map, 2 vols, 8vo, half calf. London, 1790 **10s**

The Author was a forefather of "Le Grand Français."

1970 ——— KRASCHENINNIKOW (St.) Beschreibung des Landes Kamtschatka ins Deutsche übersetzt, 4to, pp. 344, with maps and plates, bds. Lemgo, 1766 **21s**

- 1971 **Kawaguchi** (The Shramana Ekai) Three Years in Tibet, with illustrations, 8vo, pp. 719, cloth. Madras, 1909 (pub. 16s) 12s
Includes a full description of Tibet. History, Government, Religion, Manners and Customs.
- 1972 **Kennan** (G.) Tent Life in Siberia and Adventures among the Koraks and other Tribes in Kamtschatka and Northern Asia, 8vo, pp. xii, 291, with map, cloth. 1871 7s 6d
- 1973 ——— The same, New Edition, imp. 8vo, pp. xix, 482, with 32 illustrations and maps, cloth. 1910 10s 6d
- 1974 **Khondemir**.—Histoire des Khans Mongols du Turkistan et de la Transaxiane, Persian Text, with French Translation, by C. Deffrémery, 8vo, pp. 144. Paris, 1853 5s
- 1975 **Kinloch** (A.) History of the Kara Sea Trade Route to Siberia, 8vo, pp. 96. 1898 6s
Privately printed. Efforts to discover the Route—Opening of Trade Inter-course—Economic Condition of Siberia.
- 1976 **Kinloch** (Col.) Large Game Shooting in Thibet, Himalayas, and Northern India, 4to, pp. vi, 237, illustrated by photogravures, cloth. Calcutta, 1885 30s
- 1977 **Kinloch** (A. A., of the Rifle Brigade) Large Game Shooting in Thibet and the North-West, Two Series, 4to, with map and photographs, cloth. London, 1869/76 25s
Concludes with Hints to Travellers and Hints to Sportsmen.
- 1978 **Knight** (Capt.) Diary of a Pedestrian in Cashmere and Thibet, 8vo, pp. xvi, 385, with plates and illustrations, cloth. 1863 10s 6d
Contains a long chapter on the Religions of Thibet.
- 1979 **Knox** (T. W.) Overland through Asia: Pictures of Siberian, Chinese, and Tartar Life, large 8vo, pp. 608, with 200 illustrations and a map, cloth. 1871 15s
Travels and Adventures in Kamtschatka, Siberia, China, Mongolia, Chinese Tartary, with accounts of the Siberian Exiles; their Treatment, Mode of Life—Description of the Amoor River.
- 1980 **Kotzebue** (A. Von) The most Remarkable Year in the Life of A. Von Kotzebue, containing an Account of his Exile into Siberia, 3 vols, 12mo, half calf. 1806 12s
- 1981 **Krausse** (A.) Russia in Asia: a Record and a Study, 1558-1899, 8vo, pp. xii, 411, cloth. 1899 18s
The Absorption of Siberia—Russia in China—Conquest by Railway—Russia in Central Asia.
- 1982 **Krusenstern** (A. J.) Reise um die Welt in 1803-06, auf Befehl S. M. Alexanders I., Vol. II., Part I, 32mo, pp. 294, with plates, bds. 1811 6s
This vol contains: Japan, Kamtschatka, Sachalin.
- 1983 **Kuli Khan**.—History of Nadir Shah, formerly called Thomas Kuli Khan, the Present Emperor of Persia; to which is prefixed a History of the Moghol Emperors, by J. Frazer, 8vo, pp. vi, 234, Index and a Catalogue of Oriental MSS., calf. London, 1742 8s
- 1984 **Kuropatkin** (General A. N.) Kashgaria (Eastern or Chinese Turkestan): Historical and Geographical Sketch of the Country; its Military Strength, Industries and Trades, translated from the Russian by Major Gowan, 8vo, pp. viii, 255, cloth. Calcutta, 1882 21s
- 1985 **Labbé** (P.) Les Russes en Extrême Orient, 12mo, pp. 277, with map and illustrations, cloth. Paris, 1904 5s
Siberia, The Buddhists, Manchuria, The Khunkhuz, &c.
- 1986 **Lacouperie** (T. de) The Silver Coinage of Tibet, 8vo, pp. 16, with plate. 1882 2s
- 1987 **Landon** (Perceval) Lhasa: an Account of the Country and the People of Central Tibet and of the Progress of the Mission sent there by the English Government, 1903-04, 2 vols, large 8vo, with map, illustrations and many plates, cloth. 1905 (pub. 42s) 30s
- 1988 **Landon** (A. H. S.) Tibet and Nepal painted and described, sm. 4to, pp. x, 233, with map and coloured plates, cloth. 1905 (pub. 10s) 7s 6d
- 1989 **Landon** (H. S.) In the Forbidden Land: an Account of a Journey in Tibet, 2 vols, with numerous plates and illustrations, 8vo, cloth. 1898 (pub. 32s) 12s
- 1990 **Lansdell** (H.) Chinese Central Asia: a Ride to Little Tibet, 2 vols, 8vo, pp. xl, 456, 512, with 3 maps and 80 illustrations, cloth. 1893 32s
A learned work, with a full bibliography of Chinese Central Asia. It includes chapters: Inhabitants of Chinese Turkestan—On Shooting, Fishing, Butterfly-catching—History of Chinese Turkestan—Religious condition in Chinese Turkestan—Kashgar—Yarkand—Khotan—Specimens of Fanna.
- 1991 ——— Through Siberia, 2 vols, 8vo, with illustrations and maps, cloth. London, 1882 21s
The Urals to Tobolsk—The Obi—Tomsk—Kiachta—Mongolian Frontier at Maimatchin—The Buriats—History of the Amur—Manchurian Frontier—The Gilyaks—Kamtschatka—Bibliography of Siberia, &c.
- 1992 **Lévy** (S.) Le Népal. Etude historique d'un Royaume Hindou, 3 vols, large 8vo, with many illustrations and 22 plates, cloth. Paris, 1905 30s
The inscriptions on the plates have been romanized and translated into French in the third volume.

- 1993 Lee (H.) *The Vegetable Lamb of Tartary: a Curious Fable of the Cotton Plant; added a Sketch of the History of Cotton and the Cotton Trade*, 8vo, pp. 112, *illustrated*, cloth. 1887 6s
- 1994 Little (A. J.) *Mount Omi and Beyoud: a Record of Travel on the Tibetan Border*, 8vo, *with map, portrait and 15 illustrations from photographs*, cloth. 1901 7s 6d
- 1995 Lynch (G.) *The Path of Empire*, roy. 8vo, pp. xix, 257, *illustrated*, cloth. 1903 7s 6d
Korea, Dalny, Port Arthur, Peking, Manchuria, Mongolia, Siberia.
- 1996 *Map of Turkestan and the Countries between the British and Russian Dominions in Asia*, 4 sheets mounted on cloth in book form, compiled by General Walker. *Dehra Dun*, 1881 12s
- 1997 Markham (C. R.) *Narratives of the Mission of George Bogle to Tibet and of the Journey of Thomas Manning to Lhasa*, 8vo, pp. 161, 354, *with portrait of Hastings, maps and illustrations*, cloth. 1876 16s
- 1998 ——— *The same, Second Edition*, 8vo, pp. 165, 362, *with maps and illustrations*, cloth. 1879 21s
Manning was down to 1875 the only Englishman who ever visited Lhasa.
- 1999 Marsden (K.) *On Sledge and Horseback to Outcast Siberian Lepers*, roy. 8vo, *with portraits, illustrations and a sketch-map*, cloth. 1892 4s
- 2000 Marston (A. W.) *The Great Closed Land: a Plea for Tibet, with map and illustrations*, 4to, pp. xvii, 112, bds. London, N.D. 4s
- 2001 Meakin (A. M. B.) *A Ribbon of Iron, with illustrations*, 8vo, pp. 320, cloth. 1900 5s
Life on the Siberian Railway and in Siberia.
- 2002 Meignan (V.) *De Paris à Pékin par terre, Sibérie Mongolie*, 12mo, pp. x, 394, *illustrated*. Paris, 1876 3s 6d
- 2003 Millington (P.) *To Lhasa at last*, 8vo, pp. 200, *illustrated*, cloth. 1905 3s
- 2004 *Miscellen der Russischen und Mogolischen Literatur*, Nos. 1 and 2, 8vo, pp. viii, 144, 182. Riga, 1802 6s
Includes: Geschichte von Goh Tschikuta Khan Koban (a translation from the Mongol), Part I.
- 2005 Muller (S.) *Voyages from Asia to America for completing the Discoveries of the N.-W. Coast of America, with a Summary of the Voyages made by the Russians, translated from the High Dutch by Th. Jeffery, Second Edition*, 4to, pp. viii, 120. London, 1764 12s
The three maps are missing. The work deals with Kamtschatka, Siberia, Kurili Islands, &c.
- 2006 Muller (G. F.) and Pallas (P. S.) *The Conquest of Siberia and the History of the Transactions, Wars, Commerce, carried on between Russia and China, from the Earliest Period*, 8vo, pp. v, 153, cloth. 1842 10s
- 2007 Molloy (Capt. E.) *A Narrative of the Tungan Insurrection in Eastern Turkistan in 1863 A.D., with Notes on the Chinese Rule and on Ameer Yahoob Beg*, large 8vo, pp. 28. Calcutta, 1874 3s
- 2008 Murray (Hugh) *Historical Account of Discoveries and Travels in Asia, from the Earliest Ages to the Present Time*, 3 vols, 8vo, *with maps*, cloth. Edinburgh, 1820 21s
Includes: Early European Embassies into Tartary—Mission of Rnbruquis—Marco Polo—Travels between India and China—Central Asia and Gob Desert—Tibet—Siberia, &c.
- 2009 Nordenskiöld (A. E.) *The Voyage of the Vega round Asia and Europe, with a Historical Review of previous Journeys along the North Coast of the Old World*, 2 vols, 8vo, *with portraits, maps and illustrations*, cloth. 1881 16s
Contains much information on Siberia.
- 2010 Norwich (John, Bishop of) *My Life in Mongolia and Siberia, from the Great Wall of China to the Ural Mountains*, 8vo, pp. 175, *illustrated*, cloth. 1903 2s
With an autograph letter of the Bishop.
- 2011 Niemojowski (L.) *Siberian Pictures, edited from the Polish by Major Szulczewski*, 2 vols, 8vo, cloth. 1883 9s
Ethnographical Studies, Siberian Fauna, Economic Studies, Habits and Customs.
- 2011* Olufsen (O.) *The Emir of Bokhara and his Country: Journeys and Studies in Bokhara (with a Chapter on my Voyage on the Amu Darya to Khiva)*, roy. 8vo, pp. ix, 599, *with a map of Bokhara and numerous illustrations*, cloth. 1911 21s
The Climate, Vegetation, Animals, Inhabitants, Religion, Medresses, Amusements, Diseases, Dress, &c.
- 2012 PALAFOX. — *History of the Conquest of China by the Tartars, with an Account of the Religion, Manners and Customs of both Nations, first writ in Spanish, now rendred English*, 12mo, pp. 588, calf. London, 1671 24 4s

- 2013 **Petermann (A.)** N. Sewerzow's Erforschung des Thian-Schan-Gebirgs-Systems, 1867, Nebst Kartograph. Darstellung des Gebietes und der Seenzone des Balkasch-Alakul und Siebenstromlandes, first part, 4to, pp. vi, 50, with map. *Gotha*, 1874 5s
- 2014 **Pratt (A. E.)** To the Snows of Tibet through China, roy. 8vo, pp. xviii, 268, with illustrations and a map, cloth. 1892 8s
- CONTENTS:—The Yang-tze as far as Ichang—Ichang—Chang Yang—Ta Tsien Lu—Mount Omi—List of Birds collected in China—List of Reptiles and Fishes—List of Lepidoptera.
- 2015 **Prejevalsky (Col. N.)** From Kulja, across the Tian Shan to Loh Nor, with Introduction by Sir T. Douglas Forsyth, 8vo, pp. xii, 251, with maps, cloth. 1879 10s 6d
- With notes on the Fauna of the country.
- 2016 **Price (J. M.)** From the Arctic Ocean to the Yellow Sea: a Journey in 1890-1891, across Siberia, Mongolia, the Gobi Desert, and North China, with map and 142 illustrations, 8vo, pp. xxiv, 384, cloth. 1892 12s
- 2017 **Prinsep (H. T.)** Tibet, Tartary, and Mongolia: their Social and Political Condition and the Religion of Boodh, Second Edition, 8vo, pp. vii, 178, cloth. 1852 7s 6d
- 2018 **Puini (C.)** Il Tibet (Geografia, Storia, Religione, Costumi), secondo la relazione del P. Ippol. Desideri (1715-21), 8vo, pp. 54, 403. *Rome*, 1904 14s
- 2019 **Ravenstein (E. G.)** The Russians on the Amur: its Discovery, Conquest, and Colonization, with a Description of the Country, its Inhabitants, &c., 8vo, pp. xx, 467, with maps and illustrations, cloth. 1861 (pub. 15s) 10s 6d
- 2020 **Reclus (E.)** Nouvelle Géographie Universelle, La Terre et les Hommes, Vol. VI, L'Asie Russe, large 8vo, pp. 918, with 190 maps and 89 illustrations. 1881 (pub. 30 francs) 20s
- Includes Kamschatka and Sakhalin.
- 2021 **Raverty (H. G.)** On the Turks, Tartars and Mughals, 8vo, pp. 54. *Reprint*, 1878 3s
- 2022 **Recueil d'Itinéraires et de Voyages dans l'Asie Centrale et l'Extrême Orient**, large 8vo, pp. 380. *Paris*, 1878 10s
- Journal d'une Mission en Corée—Voyageur Chinois dans l'empire d'Annam, &c.
- 2023 **Rialle (G. de)** Mémoire sur l'Asie Centrale, son histoire ses populations, roy. 8vo, pp. 108. *Paris*, 1875 4s
- Slightly water-stained.
- 2024 **Roekhill (Wm. W.)** The Land of the Lamas: Notes of a Journey through China, Mongolia, and Tibet, roy. 8vo, pp. 399, with maps and illustrations, cloth. 1891 21s
- The supplementary notes deal with: Foreign Tribes of Kan su—Early Ethnography of Eastern Tibet—Origin of the Tibetan People—Language of Eastern Tibet, &c.
- 2025 **Ross (J.)** The Manchus, or the Reigning Dynasty of China: their Rise and Progress, 8vo, pp. xvii, 751, with maps and illustrations, cloth. *Paisley*, 1880 16s
- 2026 **Sakhalien.—Labbé (P.)** L'Isola de Sakalin, roy. 8vo, pp. xix, 215, with map and illustrations. *Milano*, 1906 3s 6d
- 2027 ——— **Hawes (Ch. H.)** In the Uttermost East: Investigations among the Natives and Russian Convicts of the Island of Sakhalin, with Notes of Travel in Korea, Siberia, and Manchuria, 8vo, pp. 478, with maps and illustrations, cloth. 1903 (pub. 16s) 10s 6d
- 2028 **Sandberg (G.)** An Itinerary of the Route from Sikkim to Lhasa, with a Plan of the Capital of Tibet, and a New Map of the Route from Yamdok to Lhasa, 8vo, bds. *Calcutta*, 1901 7s 6d
- 2029 ——— The Exploration of Tibet: its History and Particulars, from 1623 to 1904, 8vo, pp. vi, 324, with 2 maps, cloth. *Calcutta*, 1904 10s 6d
- 2030 **Sarat Chandra Das.** Journey to Lhasa and Central Tibet, 8vo, pp. 285, with maps and illustrations, cloth. 1902 10s 6d
- With descriptions of the Country, Customs of the Inhabitants, Festivals, &c.
- 2031 **Schuyler (E.)** Turkistan: Notes of a Journey in Russian Turkistan, Khokand, Bukhara, and Kuldja, 2 vols, roy. 8vo, with maps and illustrations, cloth. 1876 16s
- Still the standard work on Turkestan.
- 2032 **Schlagintweit.** Route-Book of the Western Parts of the Himalaya, Tibet, and Central Asia, and Geographical Glossary from the Languages of India and Tibet, 4to, pp. xx, 293, cloth. 1863 21s
- Forms Part III. of Mission to India and High Asia.
- 2033 **Shaw (R.)** Visits to High Tartary, Yarkand, and Kashghar (formerly Chinese Tartary), and Return Journey over the Karakoram Pass, 8vo, pp. xv, 486, with map and illustrations, cloth. 1871 8s 6d

- 2034 **Scully (T.)** A Contribution to the Ornithology of Eastern Turkestan, 8vo, pp. 165, with 2 maps. *Calcutta* 7s 6d
- 2035 **Shoemaker (M.)** The Great Siberian Railway, from St. Petersburg to Peking, 8vo, pp. viii, 243, with a map and illustrations, cloth. *New York*, 1903
(pub. 8s 6d) 6s
Includes History of Manchuria and the Railway.
- 2036 **Sibiriacoff (A.)** Zur Frage von den äusseren Verbindungen Sibiriens mit Europa, 8vo, pp. 76. 1910 3s
- 2037 **Sinnett (Mrs. P.)** Herdsmen and Tillers of the Ground, or Illustrations of Early Civilization, 12mo, pp. 10, 150, with 4 plates, cloth. *London*, 1847 3s 6d
Dealing with Siberia, Tartary.
- 2038 **Specht (E.)** Etudes sur l'Asie centrale, d'après les Historiens Chinois; Part II., Les Indo-Scythes, 8vo, pp. 82. *Paris*, 1897 3s
- 2038* **Stadling (J.)** Through Siberia, 4to, pp. xvi, 316, with illustrations and 2 maps, cloth. 1901 10s 6d
The Steppes of W. Siberia—The Heart of Siberia—The Forest Region—The Buriatic Steppe—On the Natives, their Customs and Ceremonies.
-
- 2039 **STEIN (M. A.)** Ancient Khotan: Detailed Report of Archæological Explorations in Chinese Turkestan, carried out and described under the order of H.M.'s Indian Government, 2 vols, 4to, cloth. 1907
(pub. £5 5s) £4 10s
Vol. I., Text, with descriptive List of Antiquities and 72 illustrations.
Vol. II., Plates.
-
- 2040 **Stein (M. A.)** Notes on Ou-K'ong's Account of Kaçmir, 8vo, pp. 32. 1896 2s 6d
- 2041 ——— Sand-Buried Ruins of Khotan: Narrative of a Journey of Archæological and Geographical Exploration in Chinese Turkestan, 8vo, pp. 40, 503, with map and illustrations, cloth. 1904
(pub. 21s) 16s
- 2042 ——— Preliminary Report on a Journey of Archæological and Topographical Exploration in Chinese Turkestan, 4to, pp. 71, with fine plates, cloth. 1901 6s
- 2043 ——— Ruins of Desert Cathay: Personal Narrative of Explorations in Central Asia and Westernmost China, 2 vols, roy. 8vo, with numerous illustrations, coloured plates and maps, cloth. 1912 £2 2s
- 2044 **Sport in Ladakh.**—Five Letters from *The Field*, by F. E. S. A., illustrated from photographs, 4to, pp. 32, with plates, cloth. 1895 5s
- 2045 **Strahl (Ph.)** Geschichte des Russischen Staates, 6 vols, 8vo, half morocco. 1832-1860 36s
Vol. II. deals with the Tartars from 1224-1505, including Tchengis Khan.
Vol. III. deals with the Tartars of the Crimea, of Kasan and the Conquest of Siberia.
Vol. IV. includes the Turkish War in 1711, the Persian War, 1721.
Vol. VI. includes the Conquest of Crimea—The Caucasus, Persia, Georgia—Turkish Affairs till 1788.
- 2046 **Strahlenberg (Ph. J.)** An Historico-Geographical Description of the North and Eastern Parts of Europe and Asia, more particularly of Russia, Siberia and Great Tartary, with a Polyglot Table of the Dialects of 32 Tartarian Nations and a Vocabulary of the Kalmuck Mungalian Tongue, 4to, pp. xii, 463, with plates, including one map, calf. 1738 21s
- 2047 **Tamerlan.**—(Timour) [or Tamerlane] Institutes, Political and Military, written originally in the Mogul Language and first translated into Persian by Abu Taulib Alhuseini, and thence into English by Major Davy and J. White, 4to, pp. li, 408, lx, with portrait, calf. *Oxford*, 1783 18s
Persian and English, with a complete index.
- 2048 ——— Alhacen. Histoire du Grand Tamerlan, Traduit de l'Arabe par de Sainctyon, 16mo, pp. 393, full calf. *Amsterdam*, 1678 36s
- 2049 ——— Chereffedin Ali.—History of Timur Bec, known by the name of Tamerlain the Great, Emperor of the Moguls and Tartars: being an Historical Journal of his Conquests in Asia and Europe, translated from the Persian, with Historical Notes, by Petis de la Croix, 2 vols, 8vo, calf. 1723 £2 2s
- 2050 ——— Margat.—Histoire de Tamerlan, Empereur des Mogols et Conquerant de l'Asie, 2 vols, 16mo, calf. *Paris*, 1739 18s
- 2051 **Tartary.**—Divertimento para hum Quarto de Hora Historia de Tartaria, Recommandaveis pela sua Galantaria, Critica judiciosa e Moralidade, 2 vols in one, 4to, pp. 266, 307, calf. *Lisboa*, 1782-83 £2 15s
Includes: History of Shems-Eddin—Sheref Eddin Outzim Ochantev, King of China,
- 2052 **Taylor (A. R.)** Pioneering in Tibet, 8vo, pp. vi, 78, with map and illustrations, cloth. N.D. 2s 6d

- 2053 Thonneller (J.) Dictionnaire géographique de l'Asie Centrale: I., Description du Khanat de Khokand, 4to, pp. 54. *Paris*, 1869 5s
The names are given in Chinese, Manchu and Arabic.
- 2054 Tilley (H. T.) Japan, the Amoor and the Pacific, roy. 8vo, pp. xii, 405, *illustrated*, cloth. *London*, 1861 8s
Description of Japan and the Territory lately added to Russia at the mouth of the Amoor.
- 2055 Timkowski (G.) Travels of the Russian Mission through Mongolia to China, and Residence in Peking in 1820-1821, with Corrections and Notes by J. Klaproth, 2 vols, roy. 8vo, *with maps, plates*, bds., *fine copy*. 1827 14s
- 2056 Tornau (Baron N.) Atlas of Siberia and Turkestan, in Russian, with letterpress, folio, pp. 22, *with 12 maps* and some Statistical Tables. *St. P.*, 1908 3s 6d
- 2057 Trotter (Capt. H.) Geographical Results of the Mission to Kashgar in 1873-74, 8vo, pp. 62, *with large map*, cloth. ca. 1863 7s 6d
There is no title-page. A Chinese visiting card is enclosed.
- 2058 Turner (S.) Siberia: a Record of Travel, Climbing and Exploration, 8vo, pp. xxiv, 420, *with 2 maps and illustrations*, cloth. 1905 (pub. 21s) 16s
- 2059 Turnerelli (E. T.) Kazan, the Ancient Capital of the Tartar Khans, with an Account of its Tribes and Races, 2 vols, 8vo, *with 2 plates*, cloth. 1854 7s 6d
CONTENTS:—The Tartar Town and its Inhabitants—Festivals of the Tartars, &c.
- 2060 Tyacke (Mrs. R. H.) How I shot my Bears, or Two Years' Tent Life in Kullu and Lahoul, 8vo, pp. xi, 318, *with illustrations and map*, cloth. 1893 4s
- 2061 Ular (A.) A Russo-Chinese Empire, 8vo, pp. 29, 336, cloth. 1904 5s
Russo-Chinese relations and intimacy—Manchuria and Mongolia—Description of Chinese Civilization defending the Chinese against Western contempt, &c.
- 2062 Verestehagin (Vass., Painter, Soldier, Traveller) Antobiographical Sketches, edited by F. H. Peters, 2 vols, 8vo, *illustrated after drawings by the Author*, cloth. 1887 12s
Comprises:—Notes on a Journey in Trans-Caucasia—Notes on a Journey through Central Asia—India, including Cashmere and Ladak—In Siberia.
The Author was the famous painter who perished with the battleship *Petrovavlovsk* at Port Arthur.
- 2063 Vambéry (A.) Travels in Central Asia: being the Account of a Journey from Teheran across the Turkoman Desert on the Eastern Shore of the Caspian to Khiva, Bokhara and Samarcand, performed in the year 1863, 8vo, pp. xvii, 443, cloth. 1864 12s
- 2064 ——— History of Bokhara, from the Earliest Period down to the Present, composed for the first time after Oriental known and unknown Historical MSS., Second Edition, 8vo, pp. xxxv, 414, cloth. 1873 12s 6d
Includes the Mongol Invasions—Jenghiz Khan and his Successors—Timur, his Court and Capital.
- 2065 Vsevolozsky (N. S.) Dictionnaire géographique-historique de l'Empire de Russie, Second Edition, 2 vols, 8vo, half calf. *Moscow*, 1823 12s
Contenant le Tableau Polit. et statist. de ce vaste empire, les dénominations, les divisions des contrées, villes, bourgs—Productions naturelles—Commerce—Mœurs, coutumes.
The work includes Siberia and Central Asia.
- 2066 Waddell (Major L. A.) Among the Himalayas, 8vo, pp. viii, 452, *with map and illustrations*, cloth. 1900 10s 6d
Sikkim, Bhotan, Tibet. Includes some Lepcha Songs and Music.
- 2067 Wegener (Dr. G.) Tibet und die englische Expedition, 8vo, pp. 147, *with 2 maps and 8 plates*. 1904 3s
- 2068 Wellby (Capt. M. S.) Through Unknown Tibet, roy. 8vo, pp. xiv, 440, *with map and illustrations*, cloth. 1898 (pub. 21s) 12s 6d
- 2069 Whigham (H. J.) Manchuria and Korea, 8vo, pp. 245, *with map and illustrations*, cloth. 1904 7s 6d
- 2070 Whittingham (Capt. B.) Notes on the late Expedition against the Russian Settlements in Eastern Siberia, and of a Visit to Japan and to the Shores of Tartary, and of the Sea of Okhotsk, 8vo, pp. xv, 300, *with map*, cloth. 1856 7s 6d
- 2071 Wilson (A.) The Abode of Snow: Observations on a Journey from Chinese Tibet to the Indian Caucasus through the Upper Valleys of the Himalaya, 8vo, pp. xxvi, 475, *with map and front.*, half calf. 1875 12s
- 2072 ——— The same, Second Edition, 8vo, pp. xxviii, 436, *with a plate and a map*, cloth. 1876 7s 6d
- 2073 Windt (H. de) From Peking to Calais by Land, roy. 8vo, pp. 365, *with illustrations and map*, cloth. 1892 7s 6d
Uncut copy. Peking to Kalgan—The Desert of Gobi—Urga to Kiakhta—To Irkutsk—Tomsk.

- 2074 **Yakoob Beg**.—Ameer of Kashgar: his Life, by D. C. Bonlger, 8vo, pp. xii, 344, *with map*, cloth. 1878 12s 6d
Includes Description of Kashgar, geograph., histor., ethnogr.—Conquest of Kashgar by China, &c.
- 2075 **Younghusband** (Capt. F.) Among the Celestials: a Narrative of Travels in Manchuria, across the Gobi Desert, through the Himalayas to India, 8vo, pp. 261, *illustrated*, cloth. 1898 7s 6d
- 2076 ——— The Heart of a Continent: Narrative of Travels in Manchuria across the Gobi Desert through the Himalayas, the Pamirs, 1884-94, 8vo, pp. xvii, 409, *with illustrations and maps*, cloth. 1896 (pub. 21s) 14s
One map of N.-W. India is missing.
- 2077 **Younghusband** (Sir Fr.) India and Tibet: a History of the relations which have subsisted between the two Countries from the Time of Warren Hastings to 1910, with a particular account of the Mission to Lhasa of 1904, 8vo, pp. xvi, 455, cloth. 1910 21s
-
- ## PART X.
- ### RUSSO-JAPANESE WAR.
- 2078 **Album** (The): containing the Photographs and Pictures regarding the Russo-Japanese War, with Explanatory Text in Japanese, Chinese, and English, Vols. I. and IV., oblong folio, cloth. Tokyo, 1905 21s
- 2079 **Asiatiscus**.—Die Kaempfe in China, in militär. & polit. Beziehung, 3 parts, 8vo. Berlin, 1900/1 6s
- 2080 **Brassey's Naval Annual**, 1905, *with illustrations*, imp. 8vo, pp. vi, 525, cloth. Portsmouth, 1905 12s
This vol contains the Russo-Japanese Naval Campaign. The Editor writes, "Owing to the Russo-Japan War the History of the past year will prove more interesting to naval men than that of any year since the 'Naval Annual' was published."
- 2081 **Brindle** (E.) With Russian, Japanese, and Chinese: the Experiences of an Englishman during the Russo-Japanese War, 8vo, pp. x, 210, cloth. 1905 6s
- 2082 **Brooke** (Lord) An Eye-Witness in Manchuria, 8vo, pp. viii, 312, cloth. 1905 7s 6d
- 2083 **Cassell's Russo-Japanese War**, 3 vols, 4to, *with numerous illustrations*, half morocco. London, N.D. £2
- 2084 **Cassell's History of the Russo-Japanese War**, Vols. I. and II., 4to, *with many illustrations*, cloth. London, 1905 21s
Special edition.
- 2085 **Duquet** (A.) La Faillite du Cnirassé, 12mo, pp. 400. Paris, 1906 3s
On the Russo-Japanese War.
- 2086 **Fraser** (D.) A Modern Campaign, or War and Wireless Telegraphy in the Far East, 12mo, pp. 352, *with 24 illustrations and 4 maps*, cloth. London, 1905 5s
- 2087 **Grew** (E. Sharpe) War in the Far East: a History of the Russo-Japanese Struggle, Vols. I. and II., 4to, *with maps and numerous plates*, cloth. London, 1905 30s
- 2088 **Kvitka** (Col. A.) Journal d'un Cosaque du Transbaïkal Guerre Russo-Japonaise, 1904-05, large 8vo, pp. 403, *with map and illustrations*. Paris, 1908 16s
- 2089 **Laressan** (J. L., *Ministre de la Marine*) Les Enseignements maritimes de la guerre Russo-Japonaise, 12mo, pp. xiii, 273. Paris, 1905 3s
- 2090 **Lawrence** (T. J.) War and Neutrality in the Far East, Second Edition, 8vo, pp. xiii, 301, cloth. 1904 5s
During the Russo-Japanese War.
- 2091 **Nojine** (E. K.) The Truth about Port Arthur, translated from the Russian by Capt. Lindsay, 8vo, pp. 395, *with map and illustrations*, cloth. 1903 (pub. 15s) 12s
- 2092 **Norregard** (B. W.) The Great Siege: the Investment and Fall of Port Arthur, 8vo, pp. 318, *illustrated*, cloth. 1906 10s 6d
- 2093 **Prève** (C.) Tchemoalpo. Un Poème, 8vo, pp. 8. Moscow, 1904 1s
- 2094 **Reports of U.S.A. Military Observers** attached to the Armies in Manchuria during the Russo-Japanese War, Vol. III., by Major Kuhn; Vol. IV., by Major Lynch; Vol. V., by Col. McClernand; 3 vols, *with many maps and plates*. Washington, 1906/7 21s
- 2095 **Russo-Japan War**.—Der japanisch-russische Seekrieg, 1904/5, Amtliche Darstellung des japanischen Admiralstabes, übersetzt, Vol. I., large 8vo, pp. 275, *with 8 maps*. 1911 8s
Vol. I. deals with the Fight with the Russian Squadron at Port Arthur (Ryojun.)
- 2096 **Tretyakov** (Lieut.-Gen. N. A.) My Experiences at Nan Shan and Port Arthur with the Fifth East Siberian Rifles, translated by Lieut. A. C. Alford, 8vo, pp. xvi, 304, *with maps and illustrations*, cloth. 1911 12s 6d

- 2097 War in the Far East(The), 1904-05, by the Military Correspondent of the *Times*, roy. 8vo, pp. xvi, 656, with portraits and numerous maps and plans, cloth. 1905 17s 6d

PART XI.

KOREA,

including GRAMMARS AND DICTIONARIES.

- 2098 Arnous (H. G.) Korea, Märchen und Legenden, 8vo, pp. 146, illustrated. Leipzig, N.D. 4s
- 2099 Carles (W. R.) Life in Korea, 8vo, pp. xiv, 317, with map and illustrations, mostly by Korean Artists, cloth. 1888 10s 6d
- 2100 Cavendish (Capt. A. E. J.) Korea and the Sacred White Mountain: being an Account of a Journey in Korea in 1891, roy. 8vo, with 2 maps and 40 illustrations, cloth. 1894 12s 6d
- 2102 Chaillé-Long (Col.) La Corée on Tchosen (La Terre du Calme Matinal), 4to, pp. 73, with illustrations by Korean Artists. Paris, 1894 6s
- 2103 Courant (M.) Bibliographie Coréenne, Tableau littéraire de la Corée, contenant la nomenclature des ouvrages publiés dans ce pays jusqu'en 1890, avec description des principaux, Vol. III. (Books VII. to IX.), roy. 8vo, pp. vii, 446, and Indices, pp. 177, with plates and maps. Paris, 1897 20s
- Book VIII. contains Religions — Taoism and Buddhism.
Vols. I. and II. can also be supplied.
- 2104 ——— Supplément à la Bibliographie Coréenne (insqn. en 1899), large 8vo, pp. x, 122. Paris, 1901 6s
- 2105 ——— Souvenir de Seoul, Corée, Le Pavillon Coréen au Champ de Mars, Paris, 1900, 4to, pp. viii, with 24 plates. 1900 9s
- Pictures of Prince Hi Hoa—Prince Yi Tchaisonn—The Emperor's Throne—Palace of Seoul—Pictures of Korean Life.
- 2106 Crémazy (L.) Le Code Pénal de la Corée, imp. 8vo, pp. xx, 182. Seoul, 1904 25s
- A translation from the Korean, with Analysis and a complete Index in French.
- 2107 Gale (Jas. S.) Korean-English Dictionary, large 8vo, pp. vii, 1096, 64, half calf. Yokohama, 1897 £2 2s

- 2108 Griggs (W. E.) The Unmannerly Tiger, and other Korean Tales, 8vo, pp. xi, 155, illustrated, cloth. York, 1911 5s
- 2109 ——— Korea, the Hermit Nation, 8vo, pp. xxiii, 462, with maps and illustrations, cloth. 1882 12s 6d
- Ancient and Medieval History—Political and Social Korea—Modern and Recent History.
- 2110 ——— The same, Sixth Edition, revised and enlarged, 8vo, pp. xxxi, 492, with maps and illustrations, cloth. New York, 1897 12s 6d
- Ancient and Medieval History—Political and Social Korea—Modern and Recent History.
- 2111 ——— The same, Seventh Edition, revised, 8vo, pp. 512, with maps and illustrations, cloth. 1905 12s 6d
- CONTENTS.—Ancient and Medieval History—Political and Social Korea—Modern and Recent History, with concluding chapters on the War with Russia.
- 2112 Hall (Capt. B.) Voyage to Korea and the Island of Loo-Choo, 16mo, pp. 259, with map and illustrations. 1820 3s 6d
- 2113 ——— Account of a Voyage of Discovery to the West Coast of Korea and the Great Loo-Choo Island, 4to, with plates (some coloured) and maps, and a Vocabulary of the Loochoo Language. 1818 12s
- 2114 Hamilton (A.) Korea, roy. 8vo, pp. 309, with map and 100 illustrations, cloth. London, 1904 (pnb. 15s) 9s
- 2115 Imbault-Huart. — Manuel de la Langue Coréenne parlée (Introduction grammaticale, Phrases et Dialogues, Recueil des mots les plus usités), 8vo, pp. 108. 1889 12s
- The Korean is in Native and Roman characters.
- 2116 Independent (The): a Journal of Korean Commerce, Politics, Literature, History and Art, Vol. I., Nos. 3 to 28, 31 to 33, 38, 41, 42, 44, 45, 46, 48, 49, 52, 55, 60, 61, 66, 67, 70 to 73, 90, 109, 110, 112, 115, 116—Vol. II., Nos. 28, 29, 32 to 39, 147—Vol. IV., Nos. 19, 20, 22. Seoul, 1896/99 25s
- In Korean and English.
- 2117 Korea Woman's Conference, Fifth and Sixth Reports, 8vo. Seoul, 1903/04 4s
- 2118 Koto (B.) and Kanazawa (S.) Catalogue of the Romanized Geographical Names of Korea, 8vo, pp. 88, cloth. Tokyo, 1903 4s
- 2119 Lacouperie (T. de) The Miryeks or Stone Men of Korea, 8vo, pp. 7, with plate. Reprint, 1887 2s
- 2120 Longford (Jos. H.) The Story of Korea, 8vo, pp. viii, 401, with 33 illustrations and 3 maps, cloth. 1911 10s 6d

- 2121 **McLeod (J.)** Voyage of H.M.'s Ship *Alceste* along the Coast of Corea to the Island of *Lewchew*, with an Account of her subsequent Shipwreck, Second Edition, roy. 8vo, pp. 323, with five coloured plates and a portrait, half bound. 1818 10s 6d
- 2122 **Oppert (E.)** A Forbidden Land : Voyages to the Corea, 8vo, pp. xix, 349, with 2 charts and 21 illustrations, cloth. 1880 (pub. 21s) 15s
With an account of its geography, history, productions and commercial capabilities. A vocabulary English-Korean is added.
- 2123 **Portrait of the Emperor of Korea**, published by *Vanity Fair*, folio 5s
Printed in colours.
- 2124 **Taylor (C.)** Koreans at Home: Impressions of a Scots Woman, 4to, pp. 80, with coloured and other plates, cloth. 1904 3s 6d
- 2125 **Trade Report and Annual Returns of Trade, 1901** : Chemulpo, Chinnampo, Fusan, Kunsan, Masampo, Mokpo, Songchin, Wonsan, 8 parts, 4to. 1901 12s 6d
- 2126 **Treatises, Regulations, &c.**, between Korea and other Powers, 1876-89, published by order of the Inspector-General of Customs, 4to, pp. viii, 386, cloth. *Shanghai*, 1891 25s
In Chinese, with respective translations. An English translation is added to every Treaty.
- 2127 **Treaty of Friendship, &c.**, between Corea and Austria-Hungary, in English and Chinese, 4to, pp. 28. *Tokyo*, 1892 5s
- 2128 **Underwood (H. G.)** Concise Dictionary of the Korean Language, Korean-English and English-Korean, 8vo, half calf. 1890 21s
- 2128* ——— The same, Korean-English Part only. 1890 10s 6d
The Korean is in the Native characters.
- 2129 **Tsian Dzu Wen**, sive Mille Literæ Ideographicae, Opus Sinicæ cum interpretatione Kooraiana, in peninsula Koorai impressum, Ed. F. Siebold, folio. *Lugd. Bat.*, 1833-40 £3 10s
- 2131 **Campbell (W.)** Account of Missionary Success in the Island of Formosa, republished from the 1650 Edition, with copious Appendices, 2 vols, with map and portraits, 8vo, cloth. 1889 16s
- 2132 ——— Formosa under the Dutch, described from Contemporary Records, sm. 4to, pp. xiv, 629, with front., cloth. 1903 12s
Contains a large bibliography of Formosa.
- 2133 **Davidson (J. W.)** The Island of Formosa, Past and Present : History, People, Resources and Commercial Aspects ; Tea, Camphor, Sugar, Gold, Coal, Sulphur, Economical Plants, and other Productions, large 8vo, pp. 646, xxviii, and Index of 46 pages, with maps and illustrations, cloth. *Yokohama*, 1903 25s
- 2134 **Grant (W. R. O.)** On the Birds of Hainan (Formosa), and **Crowley (P.)** On the Butterflies collected in the Interior of Hainan : Two Articles in Proc. Zoolog. Soc., 8vo, pp. 55, with 3 coloured plates. 1900 6s
- 2135 **Imbault-Huart (C.)** L'Ile Formose, Histoire et Description, with a Bibliographical Introduction by H. Cordier, 4to, pp. lxxxiv, 323, with maps and numerous illustrations, half morocco. *Paris*, 1893 £1 14s
Very fine copy.
- 2136 **Johnston (J.)** China and Formosa : the Story of the Mission of the Presbyterian Church, roy. 8vo, pp. xvi, 400, with maps and illustrations, cloth. 1897 5s
- 2137 **Hughes (Mrs. Th. F.)** Among the Sons of Han : a Six Years' Residence in China and Formosa, roy. 8vo, pp. 314, with map, half bound. *London*, 1881 12s
- 2138 **Lobscheid (W.)** The Political, Social, and Religious Constitution of the Natives on the W. Coast of Formosa, before and during the Occupation by the Dutch, translated from the Dutch, 8vo, pp. 7. *Hongkong*, 1860 3s 6d
- 2139 **Pickering (W. A.)** Pioneering in Formosa : Recollections of Adventures among Mandarins, Wreckers, and Head-Hunting Savages, with an Appendix on British Policy, and Interests in China and the Far East, roy. 8vo, pp. xvi, 283, illustrated, cloth. 1898 (pub. 16s) 10s 6d
- 2140 **Takekoshi (Yosaburo)** Japanese Rule in Formosa, translated by G. Braithwaite, 8vo, pp. xv, 342, cloth. *London*, 1907 10s 6d

PART XII. FORMOSA.

- 2130 **Articles (The)** of Christian Instruction in Favorlang-Formosan, Dutch and English from Vertrecht's MS. of 1650, with Happart's Favorlang Vocabulary, edited by W. Campbell, 4to, pp. xix, 199, cloth. 1896 10s 6d

- 2141 **Psalmazaazar** (G.) Historical and Geographical Description of Formosa, giving an Account of the Religion, Customs, Manners, &c., of the Inhabitants, 8vo, pp. 288, with map and illustrations, calf. London, 1705 10s 6d

PART XIII. INDO-CHINESE

GRAMMARS, DICTIONARIES, PHILOLOGY.

- 2142 **Aubaret** (G.) Grammaire Annamite, suivie d'un Vocabulaire français-annamite et annamite-français, large 8vo, pp. viii, 597, half morocco. 1867 18s

The Annamese is in Roman characters.

- 2143 **Aymonier** (M.) Cours de Cambodgien, folio, pp. 214. Saigon, 1875 20s

- 2144 **Aymonier** (E.) Vocabulaire Cambodgien-français, folio, pp. iv, 158. Saigon, 1874. Scarce 25s

In Roman and native characters.

- 2145 — Les Inscriptions modernes d'Angkor Vat, Preah Peau, Bakan et la grande Inscription, 8vo, pp. 71, reprint. 1900 3s

- 2146 **Barth** (A.) Stèle de Vat Phou, près de Bassac (Laos), large 8vo, pp. 6, with a plate. Hanoi, 1902 2s

- 2147 — Inscription Sanscrite du Phon Sokhon (Laos), large 8vo, pp. 5. Hanoi, 1903 2s

Reprint.

- 2148 **Bradley** (C. B.) The Oldest known Writing in Siamese: the Inscription of Phra-Ram Khamhaeng of Sukhothai, 1293 A.D., 4to, pp. 64, with 4 plates. Bangkok, 1909 6s

- 2149 **Cabaton** (A.) L'Inscription Chame de Bien-Hoa, large 8vo, pp. 4. Hanoi, 1904 2s

- 2150 **Cua** (Paulus) Sach quan Che des Titres civils et militaires français, avec leur Traduction en Quoc-Ngu, Les 6 Ministres de l'Annam et leur Composition, Organisation civile et milit., 8vo, pp. 94. Saigon, 1888 6s

- 2151 **Esquirol** (J.) et **Williatte** (G.) Essai de Dictionnaire Diao-Français, Reproductant la langue parlée par les tribus Thai de la haute Rivière de l'Ouest suivi d'un Vocabulaire Français-Diao, 8vo, pp. lvi, 670. Hongkong, 1903 21s

- 2152 **Finot** (L.) Notes d'Epigraphie, 6 parts in 4, large 8vo, pp. 91, with 3 plates, reprints. Hanoi, 1902-04 10s

CONTENTS.—Part I., Deux nouvelles inscriptions de Bhadravarman roi de Champa—Part II., Inscription sanscrite de Say-tong (Laos)—Part III., Stèle de Cambuvarman—Part IV., Inscription de Thmà-Kré (Cambodge)—Part V., Panduranga—Part VI., Inscription du Quang-nam. Texts and Translations.

- 2153 — Notre Transcription du Cambodgien, large 8vo, pp. 15. Hanoi, 1902 2s 6d

Reprint.

- 2154 **McFarland** (S. G.) English-Siamese Dictionary, Fifth Edition, revised and enlarged, pp. 696. Bangkok, 1910 16s

- 2155 **Manuel de Conversation Française-Annamite**, Sách Tập Nói Chuyen Tieng Langsa, 8vo, pp. v, 194. Saigon, 1887 5s

The Annamese is in Roman characters.

- 2156 **Michels** (A. des) Dialogues en Langue Cochinchinoise, 8vo, pp. 24. Paris, 1869 3s

Throughout in Chinese characters.

- 2157 — Discours a l'Ouverture du Cours de Cochinchinois à la Sorbonne, 8vo, pp. 44. Paris, 1869 2s

- 2158 **Notions pour servir à l'étude de la langue annamite**, par J. M. J., 8vo, pp. 381. Tân Dinh, 1878 7s 6d

- 2159 **Pallegoix** (D. J. B.) Dictionarium Linguae Thai, sive Siamensis, folio, pp. 897. Paris, 1854 £4 10s

Very scarce.

Siamese-Latin-French-English Dictionary.

- 2160 **P.G.V.** — Dictionnaire Franco-Tonkinois illustré, 8vo, pp. ii, 405. Hanoi, 1898. Scarce 14s 6d

- 2161 **Ravier** (H.) Dictionarium Latino-Annamiticum completum, 4to, pp. xii, 1270, 72, half calf. Vinh Phu, 1880 £2 10s

The Annamese is in Roman characters.

- 2162 **Taberd** (L. J.) Dictionarium Latino-Annamiticum & Annamitico-Latinum, 2 vols, 4to. Serampore, 1833. Rare £2 15s

The Annamese is in the Chinese and Roman characters.

- 2163 **Truong-Vinh-Ky** (J. B.) Guide de la Conversation Annamite, Sách Tập Nói Chuyen Tieng Annam Va Tieng Langsa, 8vo, pp. 116, half calf. Saigon, 1882 12s

The Annamite in Roman type, WITH MANUSCRIPT TRANSCRIPTION IN ANNAMITE CHARACTERS.

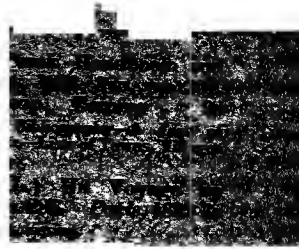
PART XIV. **INDO-CHINA AND SIAM.** **TRAVELS, HISTORY, &c.**

(See also CAT. XXIII. MALAYA.)

- 2164 **Affaires** (les) en Indo-Chine, Conquête & Administration du Tonkin, 8vo, pp. 45. *Paris*, 1884 2s 6d
- 2165 **Annuaire** de la Cochinchine pour l'année, 1880, 8vo, pp. 118. *Saigon*, 1879 6s
- 2166 **Antonio** (J.) Guide Book to Bangkok and Siam, 8vo, pp. 105, *with plan and illustrations*, cloth. *Bangkok*, 1904 6s
Includes a short Siamese Vocabulary.
- 2167 **Aumoitte** (A.) Tong-King, de Hanoi à la Frontière de Konang-Si (Provinces de Bac-Ninh, et Lang-Son), 8vo, pp. 44, *with map and illustrations*. *Paris*, 1884 2s 6d
- 2168 **Aymonier** (E.) Notice sur le Cambodge, roy. 8vo, pp. 68, *with a plate*. *Paris*, 1875 3s 6d
- 2168* ——— Géographie du Cambodge, roy. 8vo, pp. 69, *with map*. *Paris*, 1876 3s 6d
- 2169 ——— Le Siam Ancien, 8vo, pp. 55. *Paris*, 1903 3s 6d
- 2170 ——— Géographie du Cambodge, large 8vo, pp. 70, *with map*. 1876 3s 6d
- 2171 **Bianconi** (F.) Carte Commerciale du Tonkin, 4to, pp. 36, *with map*, bds. 1886 3s 6d
- 2172 **Bissachère** — Missionnaire dans le Tunkin, Exposé Statistique du Tunkin, de la Cochinchine, du Cambodge, du Tsiampa, du Laos, du Lac-Tho, ed. par M. N., 2 vols in one, 8vo, pp. 364, 168, half calf. 1811 15s
- 2173 **Boeck** (Carl) Temples and Elephants: Narrative of a Journey of Exploration through Upper Siam and Lao, large 8vo, pp. xvi, 438, *with map, coloured plates and illustrations*, cloth. 1884 14s
- 2174 **Bourges** (J. de) Relation du Voyage de Monseigneur l'Evêque de Beryte, Vicaire Apost. du Royaume de la Cochinchine, par la Turquie, la Perse, les Indes jusqu'au Royaume de Siam et autres lieux, Third Edition, 8vo, pp. vii, prel. 167, calf. *Paris*, 1683 32s
Somewhat stained, otherwise in perfect condition.
- 2175 **Brunat** (Paul) Exploration Commerciale du Tonkin, *with map*, 8vo, pp. vii, 62. *Lyon*, 1885 6s
- 2176 **Cabaton** (A.) Nouvelles Recherches sur les Chams, imp. 8vo, pp. 215, *with illustrations*. *Paris*, 1901 10s
Half the book contains texts and French translations.

- 2177 **Campbell** (J. G. D.) Siam in the Twentieth Century, roy. 8vo, pp. x, 332, *with map and illustrations*, cloth. 1902 12s
- The Experiences and Impressions of a British Official.
- 2178 **Candler** (E.) A Vagabond in Asia, 8vo, pp. 294, *with map and illustrations*, cloth. 1905 6s
- Off the Beaten Track—Siam and Cambodia—Himalayan Sketches—In the Southern Shan States.
- 2179 **Carné** (L. de) Travels in Indo-China and the Chinese Empire, translated from the French, 8vo, pp. xxi, 365, *with map and plates*, cloth. 1872 9s
- Saigon to Cambodia, Siam, Yunnan, Shanghai. Chapter VIII. contains the Mussulman, Insurrection in China, and the Kingdom of Tali.
- 2180 **Cassou** (Lient.) Souvenirs d'Extrême Orient (Indo-Chine). 8vo, pp. 171. 1898 2s
- 2181 **Choisy** (Abbé de) Journal on Snite du Voyage de Siam en 1685 et 1686, 12mo, pp. 377, vellum. *Amsterdam*, 1687 16s
- Some pages are slightly water-stained, else nice copy.
- 2182 **Cochinchine française**. — Excursions et Reconnaissances, No. 15, roy. 8vo, pp. 200, *illustrated*. *Saigon*, 1883 7s 6d
- Contains: Monnaies et Médailles de l'Annam (suite)—Portugais au Cambodge—Mœurs et superstitions des Annamites.
- 2183 **Colquhoun** (A.) Autour du Tonkin, La Chine méridionale de Canton à Mandalay, Edition Française, 2 vols, *illustrated*, cloth. 1834 8s
- 2184 **Cordier** (H.) Narrative of the Recent Events in Tong King which led to the Conclusion of Treaty between France and Annam, 4to, pp. 74. *Shanghai*, 1875 6s
- 2185 **Cortambert** (E.) et Rosny (L. de) Tableau de la Cochinchine, rédigé par la Société d'Ethnographie, roy. 8vo, pp. 343, xiv, *with map, plans and illustrations*, cloth. *Paris*, 1862 10s
- I., Physical Geography, Ethnography, Politics—II., General History—III., Linguistic: on Cochinchinese Grammar and Vocabulary, Bibliography, &c.
- 2186 **Crawford** (John) Journal of an Embassy from the Governor-General of India to the Courts of Siam and Cochinchina, exhibiting a View of the Actual State of those Kingdoms, 4to, pp. viii, 598, *with map, view of Singapore, and other plates and illustrations*, half calf. 1828 £1 15s
- 2187 ——— The same, Second Edition, 2 vols, 8vo, half calf. 1830 16s
Fine copy.

- 2188 **Directory for Bangkok and Siam for 1894**: a handy and reliable Book of Reference for all Classes, 8vo, pp. iii, 168, with 2 tables, cloth. *Bangkok* 10s 6d
 With information about Weights and Measures—Siamese Festivals—Notes on Ancient and Modern History of Siam, &c.
- 2189 ——— for 1908, large 8vo, pp. 302, viii, 205, cloth. *Bangkok, 1908* (pnb. 18s) 15s
 Includes: History of Siam—Holidays and Festivals—A Description—Recent Laws, translations from the Siamese—The Siamese Calendar—Bangkok and its Trade—Mining in Siam—Treaties—Fauna of Siam, &c.
- 2190 **Doumer (P., Gouverneur Général)** Situation de l'Indo-Chine (1897-1901), large 8vo, pp. 550. *Hanoi, 1902* 10s
- 2191 **Dumoutier (G.)** Essai sur la Pharmacie Annamite, &c., 8vo, pp. 54. *Hanoi, 1887* 4s
 The names of the plants in Annamese, French, Latin and Chinese.
- 2192 **Dutreuil de Rhins.**—Avertissement sur la Carte de l'Indo-Chine Orientale, snivi d'un Vocablaire des noms géograph. Annamites, large 8vo, pp. 66. *Paris, 1881* 3s 6d
- 2193 **Finlayson (G.)** Mission to Siam and Hne, the Capital of Cochin China, in 1821-22, with a Memoir of the Author by T. S. Raffles, 8vo, pp. xxxi, 429, bds. 1826 15s
 A renowned work, giving much valuable information respecting the countries and the people.
- 2194 **Finot (L.)** La Religion des Chams d'après les Monuments, pp. 21, illustrated, reprint. *Hanoi, 1901* 3s
- 2195 ——— Rapport au Gouverneur Gal. de l'Indo-Chine s. l. Travaux de l'Ecole d'Extrême-Orient, 8vo, pp. 9. *Hanoi, 1903* 2s
- 2196 **Foucher (A.)** Rapport au Gouverneur Gal. de l'Indo-Chine s. l. travaux de l'Ecole d'Extrême-Orient, 8vo, pp. 10. *Hanoi, 1902* 2s
- 2197 **Fournerau (L.)** Le Siam Ancien, Archéologie, Epigraphie, Géographie, 2 vols, 4to, pp. xi, 321; iv, 138, with 132 plates. *Paris, 1895-1903* £3 15s
- 2198 **Griffin (A. P. C.)** A List of Books (with references to Periodicals) on the Philippine Islands in the Library of Congress, with Chronological List of Maps, 8vo, pp. xiv, 398, cloth. *Washington, 1903* 12s 6d
- 2199 **Gerini (G. E.)** Researches on Ptolemy's Geography of Eastern Asia (Further India and Indo-Malay Peninsula), Vol. I., 8vo, pp. xxii, 945, cloth. *London, 1910* 15s
- 2200 **Gia-Dinh-Thung-Chi.**—Histoire et Description de la Basse Cochinchine, French Translation from the Chinese by G. Aubaret, with map, imp. 8vo. *Paris, 1863* 12s 6d
- 2201 **Gréhan (A.)** Le Royaume de Siam, Third Edition, with map and illustrations, imp. 8vo, pp. 134. *Paris, 1869* 9s
 History, Law, Customs and Manners, Industry, Religion, Literature.
- 2202 **John (R. F.) Takkola**, large 8vo, pp. 17. *Reprint* 2s
- 2203 **Klobukowski (A.)** Discours prononcé au Conseil Supérieur de l'Indo Chine, roy. 8vo, pp. 88, ii, with map. *Hanoi, 1910* 3s
 Sur la Situation financière, politique, économique, &c.
- 2204 **Laurie.** — Burma, the Foremost Country, a Timely Discourse; to which is added John Bull's Neighbour Squaring Up, or How the Frenchman sought to win an Empire in the East, with Notes on the probable Effects of French Success in Tonquin on British Interests in Burma, 8vo, pp. xxv, 146, cloth. 1884 4s
- 2205 **Leclère (A.)*** Les Livres Sacrés du Cambodge, first part, imp. 8vo, pp. 340. *Paris, 1906* 7s 6d
 Being translations into French.
- 2206 **Lefevre-Pontalis (P.)** Recueil de Talismans Laotiens, 4to, pp. 40, with facsimiles of 49 Talismans. *Paris, 1900* 5s
- 2207 ——— Chansons et Fêtes du Laos. 18mo, pp. vi, 62, illustrated by Native Artists. 1896 2s 6d
- 2208 **Lemire (Ch.)** Cochinchine française et Royaume de Cambodge, 8vo, pp. 519, with 2 maps, cloth. 1869 10s 6d
- 2209 **Le Poivre** (Envoy to the King of Cochin-China) Travels of a Philosopher, or Observations on the Manners and Arts in Africa and Asia, 12mo, pp. viii, 183, calf. *Dublin, 1770* 7s 6d
 Deals mostly with Siam, Cochin-China, and China.
- 2210 **Loubère (La)** Envoyé du Roy auprès du Roy de Siam en 1687-88, du Royaume de Siam, 2 vols, 16mo, with illustrations and maps, full calf. *Paris, 1691* 21s
 The two title-pages bear the library stamp of the famous traveller, C. M. de la Condamine. Very scarce.
- 2211 **Louvet (L. E.)** La Cochinchine religieuse, 2 vols, 8vo, pp. v, 567, 548, cloth. *Paris, 1885* 10s 6d
 Notions générales s. la Cochinchine—Missions de Cochinchine.



© 2005 Blackwell Publishing Ltd *Journal of Internal Medicine* 258: 105–112

2

7

•

8

1

5.

1

1999

22

1

4

2

3

1. Edward M. Tamm, Jr.,
Attorney General, Department of Justice,
Washington, D. C.
2. Mr. Tamm, Attorney General,
Department of Justice,
Washington, D. C.
3. Mr. Tamm, Attorney General,
Department of Justice,
Washington, D. C.
4. Mr. Tamm, Attorney General,
Department of Justice,
Washington, D. C.
5. Mr. Tamm, Attorney General,
Department of Justice,
Washington, D. C.
6. Mr. Tamm, Attorney General,
Department of Justice,
Washington, D. C.
7. Mr. Tamm, Attorney General,
Department of Justice,
Washington, D. C.
8. Mr. Tamm, Attorney General,
Department of Justice,
Washington, D. C.
9. Mr. Tamm, Attorney General,
Department of Justice,
Washington, D. C.
10. Mr. Tamm, Attorney General,
Department of Justice,
Washington, D. C.

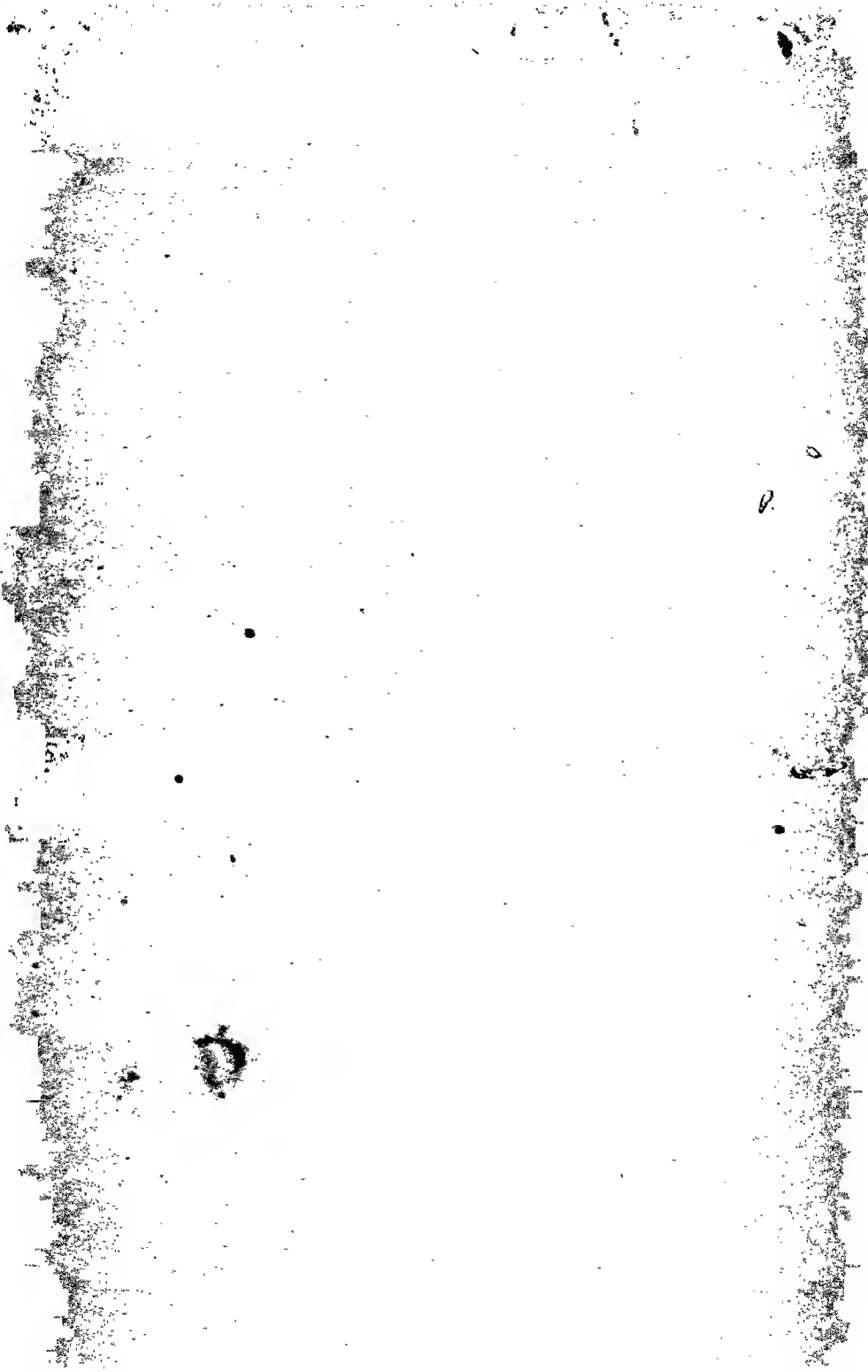
THE JOURNAL OF THE ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
Vol. 1, Part 1, 1901
No. 1, pp. 1-134. Price 1/6

TMA-Tupp (A-4) French Indo-China, Str.
No. 12 - London, 1968 - 25 Co.

2245, Vailliot (E.) La Chimie des
Tannins. Le Page, F. Histoire et
Méthode. Second Edition, 1901.
pp. xiv, xv, 438, half morocco.
1901.

For more information, contact the
National Center for Consumer Education
and Protection, 1-800-368-2767.

Robert Schickel



W NC

"A book that is shut is but a block."

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.